BnF Gallica

Le Maroc inconnu : étude géographique et sociologique / par Auguste Mouliéras,...

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

Mouliéras, Auguste (1855-1931). Le Maroc inconnu : étude géographique et sociologique / par Auguste Mouliéras,.... 1895-1899.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Couvent de la Grande Chartreuse 28

LE

MAROC INCONNU

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS

ÉTUDE GÉOGRAPHIQUE ET SOCIOLOGIQUE

PAR

AUGUSTE MOULIÉRAS

PROFESSEUR DE LA CHAIRE PUBLIQUE D'ARABE D'ORAN

DEUXIÈME PARTIE

Exploration des DJEBALA (Maroc Septentrional)

Avec une carte inédite de cette province au $\frac{1}{200\,000}$

1778

PARIS

AUGUSTIN CHALLAMEL, ÉDITEUR

17, Rue Jacob

1899

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

LE MAROC INCONNU

DEUXIÈME PARTIE

EXPLORATION DES DJEBALA

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS.

O3 J

OUVRAGES D'AUGUSTE MOULIÉRAS

LINGUISTIQUE ET FOLKLORE

Manuel Algérien. Grammaire comparée de l'arabe littéraire et de l'arabe vulgaire. Paris, 1888 ; in-12, cart. toile. . . . . **5** fr. »

Nouvelle Chrestomathie arabe. Constantine, 1889 ; in-8°, broché . . . . . **3** fr. **75**

Cours gradué de Thèmes Français-Arabes. Paris, 1890 ; in-12, cart. toile. . . . . **5** fr. »

Les Fourberies de Si Djeh'a. Contes kabyles (texte Zouaoua). Oran, 1891 ; in-12, broché. . . . . **5** fr. »

Les Fourberies de Si Djeh'a. Traduction française et notes. Paris, 1892 ; in-12, broché. . . . . **5** fr. »

Légendes et Contes merveilleux de la Grande Kabylie. Tome premier, complet en 5 fascicules (texte kabyle). Paris, 1893 à 1896 ; in-8°, broché. . . . . **15** fr. »

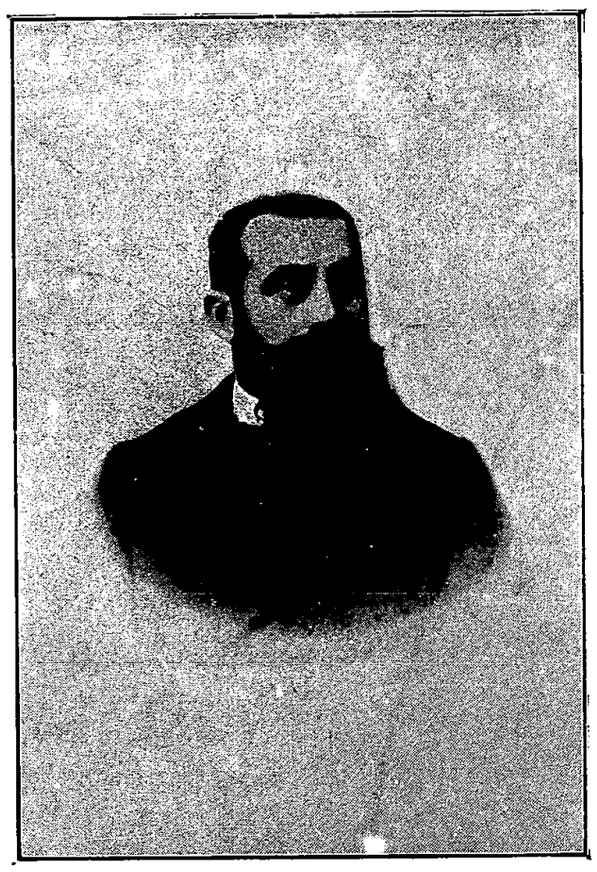
Légendes et Contes merveilleux de la Grande Kabylie. Tome deuxième, en cours de publication ; 3 fascicules parus. Paris, 1896 à 1898 ; in-8°, broché. (Chaque fascicule, **3** fr.). . **9** fr. »

Les Beni-Isguen (Mzab). Essai sur leur dialecte et leurs traditions populaires. Oran, 1895 ; in-8°, broché. . . . . **6** fr. »

ÉTUDES GÉOGRAPHIQUES ET SOCIOLOGIQUES

Le Maroc Inconnu. Tome premier. **Exploration du Rif.** Avec carte hors texte au $\frac{1}{250,000}$. Oran et Paris, 1895 ; in-8°, broché. **7** fr. »

Le Maroc Inconnu. Tome deuxième. **Exploration des Djebala.** Avec carte hors texte au $\frac{1}{250,000}$. Oran et Paris, 1899 ; in-8°, broché. **25** fr. »



BIBLIOTHÈQUE R.F.

AUGUSTE MOULIÉRAS

LE

MAROC INCONNU

ÉTUDE GÉOGRAPHIQUE ET SOCIOLOGIQUE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS.

PAR

AUGUSTE MOULIÉRAS

PROFESSEUR DE LA CHAIRE PUBLIQUE D'ARABE D'ORAN

DEUXIÈME PARTIE

Exploration des DJEBALA (Maroc Septentrional)

Avec une Carte inédite de cette province au $\frac{1}{250.000}$

PARIS

AUGUSTIN CHALLAMEL, ÉDITEUR

17, Rue Jacob

1899

PROPRIÉTÉ DE L'AUTEUR

TOUS DROITS RÉSERVÉS

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R
IMPRIMÉS.

A Monsieur René BASSET

Membre correspondant de l'Institut
Directeur de l'École Supérieure des Lettres d'Alger

MON CHER AMI,

Même en Algérie, même au centre d'une Société islamique extrêmement curieuse, extrêmement vivante, c'est à peine si l'on commence à comprendre que l'étude du Monde de l'Islam constitue l'une des branches les moins accessibles de la *Sociologie,* de cette reine des Sciences qui plane maintenant sans conteste au sommet des connaissances humaines. La pression des groupes de langues différentes les uns sur les autres, les irrésistibles poussées de races, la mêlée des cultes, des passions et des intérêts, la grandeur et la décadence des diverses tribus arabes et berbères qui hier encore étaient quelque chose et qui aujourd'hui ne sont plus rien, le perpétuel travail de dilatation ou de contraction des masses humaines, l'évolution morale, économique et religieuse, le *Réveil des Consciences,* — mots qui font trembler, — voilà le spectacle incomparable auquel nous assistons, spectacle que les myopes et les esprits superficiels de la littérature administrative, géographique et scientifique

ne pourront jamais apercevoir. Si les aveugles n'y voient goutte, en revanche les clairvoyants peuvent déjà distinguer ici ces très intéressants phénomènes : — la lente métamorphose, à travers l'infinie palingénésie, de l'Idée religieuse et sociale chez nos Musulmans de l'Afrique du Nord, — le rappel à la vie et à la lumière intellectuelles, la résurrection d'un puissant rameau de la Famille humaine, résurrection à peu près insensible en vérité, résurrection qui ira néanmoins croissant sans cesse au fur et à mesure que le Mahométisme s'engagera plus avant dans l'engrenage absorbant de notre civilisation moderne.

Ce n'est pas d'hier que je sonde le gouffre de la Société islamique. Il va y avoir bientôt trente ans que ce monde étrange m'attire et me passionne, trente ans que je reste obstinément penché sur l'abîme sans fond de l'Ame mahométane. Quel monde ! Quelle immensité ! Quels violents contrastes avec nos âmes, avec notre civilisation européenne, civilisation faite elle aussi de rayons et d'ombres, et dont nous sommes cependant si fiers, civilisation qui n'est pas encore arrivée à ce point de maturité et de moralité suffisante pour s'imposer par la force de l'exemple des vertus aux races religieuses qui persistent à tourner le dos à l'Avenir et à s'envelopper dans le rêve matériel et ininterrompu des félicités paradisiaques.

Perdu sur un coin du littoral de l'antique Berbérie, confondu dans la foule des ombres en burnous qui circulent autour de nous, statues vivantes et parlantes que nous coudoyons sans chercher à les connaître, votre vieil ami ne s'est pas laissé effrayer par l'incroyable labeur que présentera toujours le plus rudimentaire des travaux de psychologie sociale quand on voudra l'exécuter sur des êtres aussi

méfiants, aussi énigmatiques que nos voisins du Nord-Ouest africain. C'est une partie de leurs pensées et de leur existence journalière, c'est une nouvelle et importante province de leur territoire que je livre encore aujourd'hui à la curiosité européenne. En dépit de ce qui a été dit cent fois, répété et redit, le Maroc n'est pas l'immense et noir sépulcre que l'on croyait. Qu'on se rassure ; nous n'allons pas dépecer un cadavre. Nous allons, ce qui est infiniment plus beau, voir vibrer un peuple plein de sève et de vie, nous allons parcourir la *Province des Djebala,* vrai fragment de l'Europe qui s'est échoué sur la rive africaine ; nous allons explorer l'un des derniers, l'un des plus riches, l'un des plus vivaces refuges d'un Peuple qui se sent traqué et qui se défend, le camp retranché d'une Famille de moines fanatiques, jouisseurs et guerriers, Famille si étrange, si irréductible en apparence qu'on serait tenté de la classer parmi les humanités extra-terrestres tant elle oppose de force de résistance et d'inertie à la pression séculaire et calculée de l'Europe gourmande et jalouse.

Il y a de l'autre côté de la frontière oranaise des millions d'hommes à éclairer, une grande contrée à mettre en valeur. Je souhaite que mon pays ne l'oublie pas. Si ce deuxième volume pouvait nous arracher un moment à notre extase hypnotisante de l'Orient, s'il pouvait nous forcer à tourner nos regards vers l'*Occident,* vers ce Maroc inconnu que sa situation géographique appelle au plus bel avenir que l'on puisse concevoir, alors tous mes vœux seraient comblés, alors je poursuivrais sans défaillance la réalisation du vaste plan que je m'étais tracé à l'époque déjà lointaine où je disais : — J'ai grandi sous l'empire de deux idées que je n'ai cessé de méditer jusqu'à ce jour : — *Connaître notre myste-*

rieux voisin ; — le faire entrer dans la sphère d'influence de la France.

Et maintenant, mon cher ami, faites que ce nouveau travail trouve auprès de vous un accueil sympathique ; faites qu'il ne soit pas trop maltraité par les hypercritiques et par les jaloux. Je sais d'avance que je puis entièrement compter sur votre affectueux dévouement, sur votre nature loyale et franche, comme vous pouvez compter d'ailleurs sur ma sincère et inaltérable amitié.

Oran, 3 Mars 1899.

AUGUSTE MOULIÉRAS.

LE MAROC INCONNU

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

DEUXIÈME PARTIE

EXPLORATION DES DJEBALA

Retour de Moh'ammed ben Tayyéb à Oran après sa 23e année d'exploration au Maroc

Ce soir-là, 18 décembre 1895, il y avait juste deux mois et un jour que je n'avais eu de ses nouvelles (1). Où pouvait-il bien être? Au cœur du Maroc?... Sur le point de revenir?... J'éloignais de ma pensée la triste idée de la mort, avec la persuasion qu'un homme comme le derviche saurait toujours se tirer du danger, même au milieu des populations les moins apprivoisées de l'Empire des Chérif.

A la nuit tombante, après mon cours, la tête pleine de conjectures, je rentrais à la maison. Gisant devant ma porte, un paquet de linge, d'une couleur douteuse, s'ébranla, se leva lentement à mon approche.

— *D'ketch? Est-ce toi?* interrogea le derviche que je venais de reconnaître à la lueur vacillante d'un lointain bec de gaz.

(1) Voyez *Maroc Inconnu*, Ire partie, pages 199 et 200.

Je répondis aussitôt, dans le même dialecte berbère :

— *D'nek. C'est moi.*

C'était bien Moh'ammed ben Tayyéb, nullement changé, toujours le même, un peu grossi cependant par une quantité invraisemblable de *djellaba* marocaines multicolores. Il les avait toutes sur le dos, les trimbalant partout depuis Mérrakèch, où des âmes charitables les lui avaient données. Ses onze mois de courses incessantes, à travers les neiges de l'Atlas et sous les feux çahariens, avaient bruni sa face expressive de Christ, ordinairement très pâle.

A Bel-Abbès, des agents de la force publique, le prenant sans doute pour un conspirateur, lui avaient gâté la joie du retour en saisissant son passeport, cette preuve incontestable qu'il me rapportait de sa dernière exploration. Croyant que tout était compromis, s'imaginant que ce chiffon de papier était à mes yeux un témoignage irrécusable de l'accomplissement de sa mission, il n'avait pas mangé depuis la veille, très contrarié, très dépité de revenir les mains vides. Lui, si calme d'habitude, ne se contenait plus, rageant, répétant à tout instant :

— Cent fois, là-bas, je l'ai sauvé ! Chez les Braber, dans le Rif, sur toute la surface du Mag'rib, des brigands m'ont arraché souvent tous mes effets, me laissant nu comme le jour de ma naissance, mais je me suis toujours arrangé de manière à préserver de leurs griffes le précieux parchemin. Et maintenant, au moment où j'arrive au but, joyeux de pouvoir te montrer les cachets de tous les Consulats français du Maroc, voilà que j'échoue au port, à Bel-Abbès, dans le *Blad et-taméddoun* (le pays de la civilisation), comme tu l'appelles ! Ah ! il est joli le *blad et-taméddoun !*

Il ne décolérait pas, une grande tristesse l'envahissait. Les œufs frits, son plat préféré, refroidissaient sur la table ; il refusait d'y toucher, me suppliant d'aller, à cette heure indue, demander des explications à la Préfecture sur son arrestation, sur l'inexplicable saisie de son passeport.

J'étais navré de cette histoire de police, de ces petites tracasseries inintelligentes qui finissent par faire germer dans les cœurs musulmans, même les moins fanatiques, la haine latente du chrétien. Et si lui, progressiste, intelligent, très tolérant en matière de race et de religion, se laissait gagner par la colère, qu'était-ce donc pour l'immense majorité des Bédouins, têtes dures, d'une ignorance inimaginable, hostiles à tout ce qui est européen ?

J'avais mis un an à endoctriner cet homme, à le gagner à notre cause. Je lui avais fait toucher du doigt les résultats acquis depuis la conquête d'Alger, lui expliquant le rôle providentiel de la France dans ce pays, sa sollicitude égale pour tous les cultes, pour tous ses enfants, sans distinction d'origine ; et cet édifice, si péniblement achevé, allait être battu en brèche par l'inconscience, par le zèle intempestif de je ne sais quel atome important! Pourquoi ne lui avoir pas rendu son passeport, sa chère, son unique propriété ? C'est tout ce qu'il demandait, dans la touchante pensée de me montrer, non sans un légitime orgueil, les énormes empreintes des timbres consulaires de Mogador, de Tétouan, de Fas ; satisfaction enfantine qu'il fallait donner à l'explorateur qui venait d'exposer plusieurs fois sa vie pour la Science, et aussi, ne l'oublions pas, pour sa Patrie d'adoption.

A part ce léger désagrément, il était ravi de son voyage, une course idéale et rapide dans tout l'Empire, du Touat à Tanger, de Mliliya au Sous, toujours à pied, bien entendu, s'arrêtant de préférence dans les Djebala, qu'il s'agissait d'explorer à fond, dans le but de compléter la riche moisson de renseignements fournis avant son départ. Et il revenait, modestement, fidèlement, selon sa promesse, me confier le trésor de ses observations, de ses nouvelles découvertes.

Suivant son invariable habitude, il n'avait pris aucune note manuscrite ; il rapportait dans sa tête la masse imposante des révélations de toute nature, que je vais faire défiler sous les yeux de ceux qui seront assez vaillants, assez désireux de s'instruire, pour me suivre, sans trop de lassitude, jusqu'au bout de ma tâche.

Oran, Jardin Welsford, le 10 Décembre 1897.

AUGUSTE MOULIÉRAS.

LE MAROC INCONNU

DEUXIÈME PARTIE

EXPLORATION DES DJEBALA

Tribu de FÉCHTALA (1)

بشتالة *(femelle du mouflon à manchettes)* (A)

Sous le soleil toujours plus ardent, au milieu de la plaine embrasée, les moissonneurs, demi-nus, vêtus seulement d'une courte chemise de coton écru, noire de terre, largement échancrée à la poitrine, serrée à la taille par une forte ceinture de cuir fauve, chantent à l'unisson les airs du pays, tout en tranchant, d'un coup sec de leurs petites faucilles, les tiges des blés ployant sous le fardeau des épis.

Dans les champs, aussi loin que le regard peut s'étendre, on voit des femmes pauvres, des filles, grandes et petites, aussi légèrement mises que les travailleurs, les suivant à la piste, glanant toujours des épis égarés ; elles arrachent aussi des mauves, coupent les herbes pour le repas de midi.

(1) Voyez *Maroc Inconnu,* tome 1er, pages 41, 42 et 43, *Prononciation et mode de transcription des mots arabes et berbères.*

L'année 1872 promet une belle récolte. Des passants s'arrêtent, questionnent les moissonneurs, qui répondent : اعطى الله الخير (Dieu a largement donné !)

Un jeune t'aleb, curieux de connaître leur genre de vie, s'asseoit sur un talus, cause avec eux. Ils lui donnent volontiers les renseignements demandés.

— Autrefois, disent-ils, nos pères gagnaient dix sous par jour. Aujourd'hui, nous en avons douze. Le travail commence au lever du soleil, pour cesser à deux heures de l'après-midi, moment agréable où le fellah' nous réunit chez lui, autour de plusieurs plats de viande, accompagnés d'œufs frits et de raisins secs.

Satisfait, l'adolescent reprend lentement sa marche, se dirigeant au Nord. Il vient de quitter un grand village, *El-Khmis* (le jeudi), où se tient le principal marché des Oulad-Aïsa, dans la province de Fas. Entré au Maroc depuis quelques mois à peine, son humeur vagabonde l'a déjà emporté loin de la vieille cité de Moulaye Idris.

On lui a dit que les *Djebala* (1) ont le monopole de la science, de la bonne chère, et il y va, sans trop se préoccuper des dangers. N'a-t-il pas vu, d'ailleurs, la nuit précédente, pendant son sommeil dans la mosquée d'El-Khmis, une apparition merveilleuse ?

Tout d'abord, ce voyage l'avait inquiété. Sa jeunesse inexpérimentée lui laissait entrevoir un monde effrayant, des bandits à la haute stature, des musulmans, lettrés il est vrai, mais de mœurs détestables, des gitons ignobles, des sirènes provocantes. Alors il avait eu recours, comme tout bon Marocain doit le faire, à l'amulette préservatrice, enchanteresse, sur laquelle se pressaient ces mots magiques adressés à la Divinité :

يا مجيب يا مغيث انت قلت لنا ادعونى استجب لكم فها انا دعوتك فاستجب لى وتوكلت عليك وانت خير من يتوكل عليه وانت تعلم سرى وعلانيتى لقولك اعلم ما تسرون وما تعلنون يا اله اذا كان سعرى هذا خيرا اره لى واذا كان شرا كذلك

« O Toi qui exauces, ô Toi qui portes secours, tu nous as dit : — *Invoquez-moi et je vous exaucerai.* — Je t'implore à présent ; exauce-moi donc. Je m'abandonne entièrement à toi, car tu es le

(1) Voyez, à la fin du volume, le chapitre intitulé : *Les Djebala vus à vol d'oiseau,* et la carte, ou plutôt l'esquisse topographique de cette province.

meilleur des protecteurs. Tu connais mes pensées secrètes et publiques, puisque tu as dit : — *Je sais ce que vous cachez et ce que vous faites au grand jour.* — O Dieu, apprends-moi si ce voyage doit m'être favorable ; fais-moi connaître également s'il me réserve quelque malheur. »

Rassuré par ce talisman, qu'il avait mis sous sa tête, il dormait profondément dans la mosquée d'El-Khmis, lorsque le saint lieu s'emplit tout à coup d'une lumière éblouissante. Un géant, d'une maigreur extrême, le visage exsangue, la barbe blonde, se tenait debout devant l'étudiant, psalmodiant à haute voix des versets du Coran. Il s'interrompit brusquement pour dire au dormeur, d'un ton moitié grognon, moitié bienveillant :

— Ne me regarde donc pas ainsi ! Je sais que tu viens de l'Est avec le désir d'explorer le Maroc. Je suis le *Flambeau des Djebala,* فنديل جبالة

Réveillé en sursaut, Moh'ammed ben Tayyéb, car c'était lui, âgé alors de 17 ans, comprit tout. Quoi ? Le Flambeau des Djebala, *Moulaye Abd-es-Slam* lui-même s'était révélé à lui ? L'illustre santon avait daigné promettre au chétif étranger aide et protection à travers son empire ? (1) Il n'y avait plus à balancer, il fallait partir, il fallait commencer cette exploration extraordinaire qui allait durer, sans interruption, pendant vingt-deux ans.

Aussi s'engageait-il ce jour-là au milieu des blés mûrs dont la campagne était couverte, avec l'idée fixe de visiter une contrée placée sous l'égide de son propre protecteur, le grand Moulaye Abd-es-Slam.

Que de fois, depuis cette époque lointaine, l'intrépide écolier a traversé et retraversé les Djebala ! Cependant, le souvenir de ce premier voyage est resté gravé dans sa mémoire, comme s'il datait d'hier, tant il est vrai que les impressions de l'adolescence sont les plus fortes.

Il cheminait depuis Fas, trouvant toujours sur sa route des villages, des moissonneurs, des glaneuses. Enfin, il arriva à l'Ouad *Ouarr'a* (prononcez Ouarer'a), beau cours d'eau presque

---

(1) Voyez *Maroc Inconnu,* tome 1er, page 157. Je n'ai pas à retrancher un mot de ce que j'ai dit relativement aux *Songes des Musulmans africains.* L'éthographie de l'Afrique septentrionale est loin d'être complète, elle est à peine commencée.

comparable au Çbou, dont il est l'un des principaux affluents. Descendues des hauts monts çenhadjiens, ses eaux profondes, encore limpides, nourrissent un peuple de pêcheurs établis sur ses deux rives. Il ne fallait pas songer à traverser la rivière à gué. Il y avait bien là un bac, mais le batelier exigeait deux sous par passager.

— Pour l'amour de Dieu, fais-moi passer de l'autre côté, implorait le derviche.

— C'est deux sous.

— Je n'ai rien sur moi, déclara le voyageur. Et il se décida à prononcer le mot magique : *Je suis t'aleb* (étudiant).

— Alors sois le bienvenu, dit le marinier en invitant Moh'ammed à s'embarquer.

L'Ouad Ouarer'a est la limite naturelle qui sépare la province des Djebala de celle de Fas. Dès qu'on met le pied sur la rive droite de ce cours d'eau, on peut dire adieu à la plaine ; on est dans les *Djebala*, c'est-à-dire chez les *Montagnards*. Et, de fait, les collines surgissent du sol à partir du bord septentrional de l'ouad ; elles commencent par de molles ondulations, très remarquables par leur végétation arborescente : au midi, la plaine, sans un arbre, disparaissant sous les blés ; au nord, les montagnes couvertes de vergers.

Moh'ammed se trouvait sur le territoire de la petite tribu de Féchtala.

A un quart d'heure de l'Ouad Ouarer'a, on rencontre un village de cent feux environ : *El-K'liâ* (la petite forteresse). Les maisons, assez hautes, éloignées les unes des autres, sont entourées de grands arbres : oliviers, peupliers, mûriers, figuiers, autour desquels d'énormes vignes grimpantes s'entrelacent. Vergers et potagers sont bien entretenus, bien arrosés. La mosquée, assez grande, est ornée, luxe rare en dehors des grandes villes, d'une chaire de quinze marches. Le logement du maître d'école est au premier étage, ou plutôt dans la *r'orfa* (soupente), placée juste au-dessus du sanctuaire. Des cellules, contiguës au lieu saint, abritent les étudiants étrangers. Dans le grand jardin d'orangers, propriété de la mosquée, on a bâti une sorte de hangar pour les animaux des hôtes de passage.

Écoles, Mosquées, Étudiants djebaliens

Moh'ammed alla demander à l'instituteur et obtint de lui la *retba*, c'est-à-dire l'autorisation de suivre ses leçons et la faveur d'être nourri et logé gratuitement dans le temple avec les autres écoliers étrangers.

Les Djebala, nous l'avons dit, ont, en dehors des grands centres marocains, le monopole de la science, mais quelle science ! Leurs écoles les plus vantées donnent tout au plus un enseignement secondaire tronqué ; elles sont certainement inférieures à nos universités du Moyen Age. On est sacré *t'aleb* (étudiant), et même *àlem* (savant), des qu'on sait le Coran, avec quelques bribes de grammaire et de jurisprudence. Quant aux sciences de l'esprit, la littérature, la philosophie, la physique, l'astronomie, les mathématiques, l'histoire, la géographie, les langues vivantes, comment pourraient-elles être connues dans un pays qui a horreur de toute clarté nouvelle venant des Chrétiens ?

Il est d'usage, chez tous les Musulmans de l'Afrique du Nord, notamment chez les Marocains, de faire voyager le jeune homme qui veut s'instruire. Il change de maître, rarement de méthode, et il s'imagine être un polymathe distingué parce qu'il a suivi les leçons de plusieurs professeurs plus ou moins érudits eux-mêmes. Une autre raison détermine aussi l'écolier à s'expatrier : logement, nourriture, enseignement, vêtements, tout est gratuit dans les mosquées étrangères. Comment résister à tant d'appâts ?

Le *t'aleb* a encore un autre avantage, inappréciable celui-là au Maroc : Il lui est permis de passer de son pays dans un autre ; en un mot, de voyager dans le but de se procurer la science. Le *k'oubban* (l'ignorant) ne le peut pas ; il reste confiné toute sa vie dans son hameau, allant tout au plus au marché de sa tribu.

L'écolier étranger est logé dans une des chambrettes attenantes à la mosquée ; chaque cellule peut contenir cinq ou six élèves. Le mobilier est simple : des nattes par terre, quelques étagères pour les livres et les vêtements.

Le matin, le réveil a lieu de bonne heure. Avant le lever du soleil, tous les étudiants vont faire leurs ablutions à la source voisine ou dans les piscines de la mosquée, et ils prient en commun. Dès que le jour paraît, la *h'arira* (bouillie de semoule à l'ail et au piment) est apportée toute chaude par les habitants du

village. Elle est dévorée en un clin d'œil au moyen d'une unique cuiller, que l'on se passe à tour de rôle. Après ce premier repas, tous les élèves domiciliés dans la localité arrivent et se mêlent à leurs condisciples étrangers. Chacun prend sa planchette, efface les versets du Coran appris la veille, en écrit de nouveaux. Les plus avancés écrivent de mémoire ; les commençants se font dicter par des anciens, qui deviennent ainsi leurs mentors, et auxquels ils sont tenus de rendre certains services que nous exposerons au moment opportun. Dès que les planchettes sont couvertes de caractères arabes, des cris assourdissants éclatent, les leçons sont apprises en braillant. Il est onze heures, les cris cessent, les planchettes sont déposées à la porte du magister. Après la collation et la prière du *dhouhour* (midi), la classe recommence pour finir à quatre heures, moment de la prière d'*el-âcer*. A 4 heures 1/4, récréation jusqu'au coucher du soleil *(el-mag'reb)* (1).

Après la prière d'*el-mag'reb*, les écoliers étrangers se répandent dans le village pour mendier leur souper de porte en porte. Quand la tournée a été fructueuse, et elle l'est souvent, ils s'en retournent à la mosquée, chargés d'assiettes de kouskous, de viande cuite, courges, raisins secs, figues, beurre, miel, pain, etc. Le dîner du soir est le seul grand repas de la journée, une véritable bombance, attendue patiemment depuis l'aurore. Cependant, avant de se mettre à table, on ne mange jamais sans faire la prière d'*el-âcha*, qui a lieu une heure et demie environ après la tombée de la nuit. Ce devoir accompli, toutes les victuailles sont placées sur une grande natte ; les écoliers s'accroupissent en cercle, prononcent le *bismi Llah* (au nom de Dieu), et attaquent les plats qui leur plaisent avec les doigts, l'usage de la cuiller et de la fourchette étant peu apprécié par l'immense majorité des Marocains. Après souper, chacun fait ce que bon lui semble ; les uns étudient à la lueur douteuse des lampes à huile, de ces petits appareils ronds ou ovales, en terre cuite, se rapprochant beaucoup du λύχνος de l'antiquité gréco-romaine ; les autres se racontent des histoires ; ceux-ci raccommodent leurs vêtements ; ceux-là dorment tout habillés, sans se soucier du bruit qui se fait autour d'eux.

(1) Les Européens s'acharnent à écrire et à prononcer *Mar'reb* ou *Maghreb* pour désigner le Maroc. S'ils veulent se donner la peine de lire la page 19 du tome 1er, ils finiront peut-être par s'apercevoir de leur erreur.

Moulaye Bou-Chta, patron des Sportman de la province de Fas

Moh'ammed ben Tayyéb, bien accueilli par ces jeunes gens, ne resta néanmoins que trois jours à El-K'liâ. Apprenant qu'une *ouaâda* (1) allait être donnée près du tombeau de *Moulaye Bou-Chta-l-Khammar* (2), il y alla avec une bande d'étudiants.

D'El-K'liâ à Eç-Çafiyyin, la route n'est pas longue. C'est dans le gros bourg d'Eç-Çafiyyin même que s'élève le tombeau de l'illustre santon, dont le sobriquet est assez rare chez les Arabes. Ses disciples, si nombreux au Maroc, repoussent absolument le sens de *marchand de vin*, attribué généralement au mot *khammar*. Ils prétendent que *khammar* a ici, par exception, la signification de *âmmar*, عمار (qui peuple, colonise, distributeur de bienfaits). De Saguiat el-H'amra à Tanger, les chapelles consacrées à Bou-Chta sont innombrables. Dans la province de Fas, il est le principal patron de tous les sportman, notamment des cavaliers et des tireurs.

Les *mok'addem* (directeur spirituel) des nombreuses zaouiya consacrées à Moulaye Bou-Chta confèrent le *ouerd* (ordre) de cette Confrérie très répandue, très puissante. N'a-t-elle pas pour objectif la défense du foyer, du village, de la tribu, et, au besoin, de l'Empire tout entier? Autour de ces établissements religieux, des tirs quotidiens s'exécutent ; l'adresse de certains indigènes est surprenante : tuer un oiseau au vol, en lui envoyant une balle, n'est pas chose rare. Les exercices équestres passionnent les habitants des plaines, et il faut avouer que les résultats obtenus par les disciples de Moulaye Bou-Chta sont de nature à nous donner une haute idée de leur agilité et de leur courage. Montés sur des chevaux courant au triple galop, ces centaures, debout sur la selle, le fusil en joue, attaquent ou poursuivent un ennemi imaginaire. On est sacré cavalier accompli quand on peut faire le

(1) Voyez *Maroc Inconnu*, première partie, pages 61 et 135.

(2) Je trouve dans le *Kitab el-Istik'ça*, tome 3, page 97, une très courte notice biographique sur ce santon. Il s'appelait, de son vrai nom, Mouh'hammed ben Mousa Ech-Chaoui ; il dut son surnom de *Bou-Chta* (l'homme à l'hiver ou à la pluie) au miracle suivant : Pendant une grande sécheresse, le peuple le supplia de demander de l'eau au Seigneur. Le saint fit son oraison, et, aussitôt, une pluie bienfaisante se mit à tomber. Bou-Chta mourut en 997 de l'hégire (1589 de J.-C.) ; il fut enterré au *Djebel Amergou*, dans la tribu de Féchtala. (Voyez, à propos du *Kitab el-Istik'ça*, la *Notice historique sur Fèchtala*.

tour de force suivant : Deux hommes, dos à dos sur la même monture, tous deux debout sur la selle, se lancent à fond de train sur un groupe qu'ils pourchassent ; le cavalier de devant tire sur les fuyards, tandis que, derrière lui, son compagnon, faisant face à la queue du cheval, est prêt à foudroyer ceux qui seraient tentés de les inquiéter.

On attribue à Moulaye Bou-Chta un miracle analogue à celui de l'aïeul de Bou-Djeddaïn dans le Rif (1). Le jour où Bou-Chta fut enterré pour la première fois, il le fut dans le village d'Eç-Çafiyyin, sa résidence habituelle. Les Beni-Mezguelda, tribu djebalienne voisine de Fétchala, avaient pour le défunt, dont ils se disaient les *khouddam* (serviteurs), une vénération particulière. Ils vinrent pendant la nuit, déterrèrent le cadavre, recomblèrent soigneusement la fosse. Enfin, ils avaient leur saint ! Vite, ils l'emportèrent et allèrent l'inhumer chez eux, dans le village d'*Ez-Zr'ira*. Les habitants d'Eç-Çafiyyin apprirent bientôt le pieux larcin. Ils rouvrirent la tombe, constatèrent avec bonheur que Moulaye Bou-Chta était toujours à sa place. Cette nouvelle, annoncée triomphalement aux Beni-Mezguelda, décida ceux-ci à s'assurer également si leur bien-aîmé marabout reposait encore à l'endroit où ils l'avaient enterré. Pelles et pioches eurent vite enlevé les 90 centimètres de terre fraîche de la fosse. Le bienheureux, parfaitement conservé, y était toujours ; il semblait dormir. Tel on l'avait vu le jour où on l'avait retiré de son premier tombeau, tel il était encore, le visage pâle, sa grande barbe blanche se déployant en éventail sur la poitrine. Le soir même, le saint apparut en songe à plusieurs personnages vertueux des deux tribus, disant aux uns et aux autres que son corps était réellement présent dans les deux tombes, à Eç-Çafiyyin, comme à Ez-Zr'ira. On lui éleva un mausolée dans chacun de ces deux villages, avec la ferme conviction qu'il était un bien grand saint puisqu'il lui avait été permis de faire un pareil miracle après sa mort.

Moulaye Bou-Chta est presque aussi vénéré et aussi connu que Moulaye Idris lui-même. De nombreux pèlerins s'acheminent

(1) Voyez *Maroc Inconnu*, première partie, page 116, n° 1. Des Rifains m'affirment que Bou-Djeddaïn a, lui aussi, le don d'ubiquité. Ses restes mortels reposent à différents endroits, chaque tombe ayant son Bou-Djeddaïn *tout entier et bien complet*.

sans cesse vers son tombeau. C'est surtout le jour de la fête d'*el-âchoura,* le 10 du mois de Radjeb, que l'affluence des visiteurs est considérable autour de la k'oubba (coupole) du santon. Cavaliers et tireurs viennent demander à leur saint, force, adresse et courage.

Dans tout le R'arb (1), les patrons des amateurs d'exercices violents sont assez nombreux. Citons ce même *Moulaye Bou-Chta,* pour la Daïrat-Fas (province de Fas) ; *Sidi Allal el-Hadjj* علال الحاج, dans les environs de Tanger ; *Sidi Ali Ben Daoud,* à Mernisa (Djebala) ; *Sidi Mouh'ammed bou Ziyan,* dans le Sous ; *Sidi Saïd ben Ouk'k'aç* وفاص, dans le *H'ouz-Merrakèch* (province de Merrakèch).

Moulaye Bou-Chta est aussi le patron des musiciens et des chanteurs. Ceux-ci ne manquent pas de venir le consulter sur les choses qui les intéressent, s'acharnant à passer plusieurs nuits à la belle étoile, ou couchés près de son tombeau, dans l'attente d'une apparition du bienheureux dont les paroles de bon augure les raviront. Cette faveur leur est presque toujours accordée, et ils se réveillent, heureux d'avoir vu le Maître, d'avoir entendu sortir de sa bouche les promesses d'un brillant avenir artistique. Les jeunes, tous ceux dont l'éducation musicale a été négligée, viennent prendre à la zaouiya des leçons de deux espèces de chant, très en vogue dans les campagnes marocaines : *el-âït'a* et *el-gbah'i* العايطة و القباحى. Le premier consiste à pousser, à l'unisson, des cris et des vociférations soumis à certaines règles, que je n'ai pas eu le temps d'étudier ; le second, toujours à l'unisson, est une répétition continuelle du mot *hou, hou,* imitant à s'y méprendre l'aboiement du chien. Tout en poussant ces hurlements, les artistes doivent sauter, danser comme des fous, chacun tapant sur un *guellal* (tambour long et étroit, en terre) ou sur un *t'ar* (tambourin à grelots).

A son arrivée à Eç-Çafiyyin, le derviche trouva un immense concours de sociétés de chant, de tir, d'escrime, etc. Hommes, femmes et enfants étaient dans un pêle-mêle indicible. On ne se gênait guère avec le saint. Des couples s'embrassaient près de son tombeau et allaient se pâmer ensuite dans les jardins. Des moutons, des bœufs étaient immolés, des montagnes de kouskous

(1) Voyez *Maroc Inconnu,* tome 1er, page 19.

cuisaient à la vapeur, tout près du sanctuaire. Le soir venu, les pauvres accouraient à la curée, car la ouaâda leur était offerte en l'honneur du santon. Dans cette étrange multitude, la communauté des femmes paraissait être la règle commune ; toute jalousie semblait bannie de ces accouplements rapides qui stupéfiaient le derviche. Gastronome, adorant la bonne chère, il savait que la gourmandise ne lui attirerait aucun désagrément, tandis que la luxure en aurait eu de fort grands pour lui. Aussi évitait-il les femmes et les gitons, non par vertu, mais par prudence. Un jour, il rêvassait, étendu de tout son long, sous le dôme de Moulaye Bou-Chta, juste à côté du grand catafalque aux draperies resplendissantes d'or et d'argent. Une fille d'une vingtaine d'années, assez bien vêtue, ni belle ni laide, s'arrêta devant le vagabond. Sans préambule, elle lui proposa d'unir, séance tenante, sa destinée à la sienne. Il la regarda, hésitant. Puis, refoulant les aiguillons de la chair, il balbutia de plates excuses :

— Ma qualité de *chergui* (oriental) m'expose à de graves dangers. Si, par dessus le marché, je me lance dans la fornication, ma tête ne restera pas longtemps sur mes épaules. Tu comprends, ma chère ?

— Erreur ! erreur ! fit la courtisane. Ici, tout homme peut garder la femme qu'il a librement choisie. D'ailleurs, ajouta-t-elle, je suis une *âïla*, عايلة

Et elle restait là, plantée devant lui, dans une attitude provocante. Pour la décourager, il s'encapuchonna, fit semblant de dormir. Elle s'en alla en lui lâchant une bordée d'injures, le traitant de capon et d'eunuque, le mettant au défi de prouver le contraire.

Chez les Djebala, la *âïla* est une fille publique, libre quelquefois, très souvent esclave. Achetée et possédée en commun par plusieurs célibataires, elle passe sa vie dans l'abjection, mangeant, buvant, dansant, se prostituant à ses maîtres et à leurs invités, dans un local spécial appelé *beït eç-çoh'fa*, sorte de lieu de débauche comparable à ce que nous avons de pire en ce genre dans nos cités européennes.

Le dernier soir de la ouaâda, toute pudeur semblait perdue. Des hommes, prenant par la taille des aïla ou des gitons, les entraînaient hors du sanctuaire, avec des gestes et des plaisanteries ignobles. Le voyageur, complètement ahuri, demanda à son voisin si ces gens-là ne redoutaient pas la colère du saint en

agissant d'une manière si peu conforme aux lois de la décence. L'autre, étonné, regarda curieusement l'étranger et lui dit :

— Moulaye Bou-Chta a les idées larges.

— N'importe, observa le derviche. Dieu n'a-t-il pas dit dans son Livre divin : ومن يعظم حرو مات الله فهو خير له عند ربه ? (1). Que faites-vous donc des préceptes coraniques? Est-ce à dire que les choses se passent ainsi dans tout le R'arb ?

— Parfaitement. Seulement les Arabes et les Berbères du Sud et du Centre ne connaissent que la femme, tandis que les Djebala, le Sous et le Rif préfèrent les gitons ; c'est à ce goût particulier qu'ils doivent leur surnom de *K'aoum Loui'* (peuple de Loth) (2).

Entre El-K'liâ et Eç-Çafiyyin on compte quatre villages. Féchtala en a une vingtaine, très rapprochés les uns des autres. Cette petite tribu est couverte d'arbres fruitiers : pommiers, poiriers, pruniers, mûriers, amandiers, figuiers. Les vignes sont taillées chaque année. On fait sécher de grandes quantités de figues pour l'hiver ; celle d'automne est la plus estimée, elle s'appelle *chrih'a*. Beaucoup de chevaux, bœufs, moutons et chèvres. Les hommes portent la djellaba noire, par dessus la chemise, et un gros turban autour de la tête nue. Ils ne se séparent jamais de leurs armes, de ces longs fusils marocains achetés à Fas ; une rapière d'un mètre pend à leur côté. Dépassant la ceinture, par en haut et par en bas, le redoutable poignard de Meknassa complète l'armement du guerrier féchtalien.

Placée sur la frontière de la province de Fas, faible, ne pouvant résister aux troupes du Sultan ni s'opposer aux incursions des grandes tribus djebaliennes du voisinage, Féchtala est entre l'enclume et le marteau. D'un côté, elle gravite dans l'orbite des Beni-Messara et des Beni-Zéroual, qui exercent sur elle une influence décisive ; d'un autre côté, elle ne peut guère se dispenser de payer l'impôt au Makhzen, quand elle n'est pas franchement secourue par les populations indépendantes. En regardant la carte, vous verrez, à l'Est de Féchtala, quatre tribus minuscules : Beni-

(1) « Celui qui respecte les commandements de Dieu sera récompensé par son Seigneur ». CORAN, chapitre XXII, verset 31.

(2) Toutes les tribus du Sous et du Rif ne sont heureusement pas dans ce cas. Voyez plus loin, *Tribu de Lékhmas,* la distinction à établir à ce sujet entre les *Berbères purs* et les *Berbères arabisés*.

Ouriagel (prononcez *Ouriaguel)*, Slas, El-Djaya, Meziath. Toutes les cinq réunies ont à peine une vingtaine de kilomètres en long et en large. S'exécrant entre elles, il leur est impossible de s'entendre pour se soustraire à la tyrannie des Beni-Zéroual qui les pillent sans cesse. Nominalement soumises à celui que nous persistons à appeler le *Sultan du Maroc,* alors qu'en réalité ce personnage est à peine plus puissant qu'un des grands caïds des Braber, les cinq petites tribus portent continuellement leurs doléances à Fas, se plaignant des déprédations commises chez elles par les Béni-Zéroual. La Cour chérifienne, incapable de dompter ces fiers montagnards, se tire d'affaire en donnant aux plaignants le conseil de s'allier contre l'ennemi commun !

N'allez pas croire cependant que Féchtala et ses quatre petites sœurs sont malheureuses. La richesse de leur pays leur permet de satisfaire les exigences des pillards du Nord et du Sud, tout en conservant pour elles de quoi vivre largement. Toute cette bordure des Djebala, sur la limite de la Daïrat-Fas, n'est qu'un vaste verger où l'on trouve la plus grande partie des fruits de l'Afrique septentrionale, et ces fruits font l'objet d'un trafic considérable. Les caravanes arabes de la province de Fas viennent échanger là leur blé et leur orge contre des légumes et des fruits. Les quelques champs de fèves, lentilles, petits pois, pois chiches et sésame (*djeldjelan)* sont cultivés par les familles riches, désireuses de varier le menu quotidien. Sur les marchés, la laine noire se vend de préférence à la laine blanche, parce que les tisserands (il y en a dans chaque village), fabriquent principalement des vêtements de couleur sombre.

Arrêtons-nous devant la boutique d'un de ces artisans. Prions-le, au nom de Moulaye Bou-Chta, de nous donner des renseignements sur les vêtements en usage chez les Djebaliens, et il nous répondra :

— La djellaba (1) dite *El-R'orabiya* (couleur de corbeau), toute noire, complètement fermée, sert les jours de bataille et de fantasia. La djellaba *D'ibiya* (couleur de chacal), gris-cendrée, se porte quand on est de garde ou quand on va à la maraude. Vous avez la *Fah'ciya* (d'El-Fah'aç), à raies blanches et noires. Celle

(1) La djellaba est un caban fermé, une sorte de blouse de laine à capuchon, avec des manches étroites, courtes généralement.

que l'on appelle *Ech-Chaouniya* (d'Ech-Chaoun), est très courte, n'arrive même pas aux genoux, mais elle a un capuchon démesuré. *El-Ouazzaniya* (de Ouazzan) est la plus élégante, longue, légère, bordée de soie. Les deux plus grossières sont : *El-H'assabiya* et *Bou-Neddaf;* cette dernière est le vêtement habituel des métayers et des pâtres. Enfin, *El-Khezzioua,* ainsi nommée parce qu'elle est couleur-carotte *(Khizzou),* se porte l'automne.

Mœurs dépravées

Moh'ammed parcourait la contrée sans se presser, allant d'un village à l'autre, toujours bien reçu par les joyeux condisciples qu'il trouvait dans les mosquées. Ces maisons du Seigneur sont de véritables hôtelleries, bourrées de provisions de toute sorte. Les soupentes servent de greniers, regorgent de raisins, figues, noix, amandes. Dans la cave, on conserve des jarres d'huile, du vinaigre, du çamet (gelée de raisin), du miel, le tout provenant de la générosité des habitants du village. La mosquée djebalienne se compose d'une vaste salle affectée à l'exercice du culte, de plusieurs cellules ou chambres pour les hôtes et les écoliers étrangers, de deux ou trois salles d'école. Quand il y a un minaret, on y ménage un réduit pour la bibliothèque et les tapis. Enfin, dépendent également du lieu saint : une écurie, un atelier de tisserand, une forge, une grande pièce servant aux réunions de la djemaâ (assemblée des notables). Tout près de là quelquefois se trouve le *beït eç-çoh'fa,* dans lequel sont enfermées les armes et les munitions de guerre qui sont la propriété collective du village.

Le *beït eç-çoh'fa* était, à l'origine, un arsenal et un corps de garde, où se tenaient en permanence des soldats de carrière, défenseurs naturels de la communauté. La pureté des premiers temps de l'Islam ayant fait place à un dévergondage effrené, ces soutiens de l'ordre et de la sécurité, illettrés la plupart, n'ayant ni la distraction de la lecture, ni le passe-temps des cartes, eurent l'idée de se divertir en faisant du temple de Mars une maison de prostitution, abominable lieu de débauche, où le giton et la âïla se livrent à la bestialité des brutes, dont ils sont la propriété, la chose, les esclaves. Ah ! si les voyageurs européens avaient seulement soupçonné la plaie hideuse, s'ils avaient pu pénétrer les secrets de la vie intime de cette société gangrenée et nous les divulguer, je n'aurais pas à

faire aujourd'hui les écœurantes révélations qui mettent à chaque instant mon esprit et ma plume à la torture. En un sens, ils sont dignes d'envie, ces bons écrivains. Leur ignorance de la langue arabe les ayant constamment tenus à l'écart du monde musulman, les ayant empêchés de voir, de comprendre une foule de détails, restés toujours pour eux inconnus ou à l'état d'énigme, cette bienheureuse ignorance leur a du moins valu le très appréciable avantage de ne pas se douter de ce vilain côté des mœurs marocaines, de planer, bien haut dans l'azur, au-dessus des turpitudes d'un peuple corrompu jusqu'aux moelles.

Maintenant, comment concilier deux sentiments, en apparence si contraires : le zèle religieux et la lubricité ? Où trouver un homme plus dévot que le Djebalien, et, en même temps, plus impudique ? Si vous avez étudié l'Histoire en philosophe, sans esprit de secte, uniquement préoccupé de chercher la vérité, vous avez pu constater que le *fanatisme* a été la cause de toutes les horreurs, de tous les fléaux, de toutes les infamies qui ont désolé, pendant tant de siècles et chez toutes les nations, notre malheureux globule. Depuis l'affreux carnage commis par les Lévites, après l'adoration du Veau d'Or, jusqu'à la non moins affreuse Saint-Barthélemy, en passant par les Croisades, l'Inquisition, le supplice de Michel Servet, les fureurs des anabaptistes, les guerres saintes des Mahométans (1), les abominations charnelles des Borgias et des fanatiques célèbres de toutes les religions, dites-moi si notre planète a eu un instant de répit avec ces sinistres enragés qui ont déshonoré à jamais toutes les sectes, tous les cultes, tous les partis, toutes les Églises ? L'histoire impartiale vous démontrera que cette folie religieuse, l'abominable fanatisme, n'est nullement l'ennemie de la concupiscence ; elle s'en accommode très bien, comme elle s'accommode du reste de tous les vices, de toutes les scélératesses, de toutes les passions les plus dégradantes.

Visitons, par exemple, un hameau djebalien dans un de ses

---

(1) Les ignorants s'imaginent que les Musulmans ont été, à leur belle époque, les plus féroces des sectaires. Ils ont à se reprocher, il est vrai, d'avoir versé des flots de sang pour propager l'islamisme ; mais, la guerre sainte finie, ils étaient relativement tolérants, et beaucoup moins cruels, dans tous les cas, que les adeptes des autres religions révélées. Vous chercheriez vainement dans leurs annales un siècle aussi horrible que celui de Torquemada.

nombreux jours de fêtes. Vous allez voir les habitants s'abandonner sans réserve à toutes les fureurs de leurs désirs effrénés, sans manquer pour cela à une seule des prescriptions du culte extérieur de l'Islam.

Nous sommes à la veille d'*El-Id Eç-Cer'ir, la petite fête,* celle qui suit le jeûne du ramadhan. La coutume veut, qu'avant la grande liesse des jours suivants, toute cette dernière nuit du long carême soit passée en prières. Dès neuf heures, les hommes se réunissent à la mosquée, et, depuis la première sourate jusqu'à la dernière, le Coran en entier est psalmodié par ces Croyants dont la ferveur est réellement édifiante. Sans un moment de défaillance, sans l'ombre d'une lassitude, ils récitent cet in-octavo de plus de trois cents pages, en marquant régulièrement les pauses, les inflexions obligatoires de la voix. Enfin, quand le ciel commence à blanchir, quand on est arrivé au verset terminant le Livre sacré : *mina ldjinnati oua nnasi* من الجنة و الناس (contre les Génies et contre le genre humain), tous les fidèles se précipitent aussitôt dans les escaliers du minaret, le fusil au poing, s'empilant au sommet, dans l'intérieur, et jusque sur le piton de la tourelle, à faire croire qu'elle va s'écrouler ou éclater sous leur poids. Une décharge générale de mousqueterie, répétée par les échos et par les autres salves des villages voisins, annonce à la population la rupture du jeûne, le commencement de la fête. Les tireurs redescendent dans le lieu saint où les provisions de bouche commencent à affluer. Il n'est pas encore jour, on ne doit pas toucher aux aliments. Tous vont à la fontaine, tous procèdent à de grandes ablutions, et l'on se rend en bande à la mosquée. Émouvant spectacle d'un peuple en prière ! Ces centaines de fronts, courbés sur la laine des tapis, se redresseront tout à l'heure, oublieront les longues extases, ne se souviendront plus des interminables oraisons marmottées dans l'étouffante atmosphère de la maison du Seigneur. Pour le moment, graves comme des statues, ce sont des prêtres.

Tout à coup, les derniers mots de l'imam sont couverts par de nouvelles détonations. Les prêtres redeviennent des guerriers, et quels guerriers ! Des reîtres terribles, homicides, aux passions inavouables. La fête commence. On se donne d'abord le baiser de paix, en embrassant l'épaule de tous ceux que l'on rencontre. La mosquée se remplit de monde et de victuailles. C'est un envahis-

sement de grands plats de bois, débordants de kouskous, des viandes, du miel, des assiettes creuses, pleines de pâtes, potages, beurre, raisins secs, figues. Des groupes se forment dans la salle même de la prière ; on s'accroupit en rond. Au centre, prennent place les anciens du village avec l'instituteur. Toutes les mains se mettent à pétrir des boulettes de kouskous, très adroitement lancées dans la bouche, à distance, sans jamais manquer le but. Il y a des gloutons qui se mettent à quatre pattes, humant longuement le miel des gaçaâ. Le bruit des mâchoires se ralentissant, les estomacs donnent des signes non équivoques de satiété. Alors un vieillard récite à haute voix la *fatih'a,* premier chapitre du Coran, répétée à voix basse par toute l'assistance. On laisse dans un coin les reliefs du festin à la disposition des pauvres et des étrangers. Tout le monde se porte hors du village, dans une sorte de cirque, où, jusqu'à la tombée de la nuit, se livrent les mêmes simulacres de combat (1).

Après l'énorme repas du soir, fait comme toujours à la mosquée, les célibataires et les jeunes gens, ne pouvant plus souffler, tellement ils sont repus, vont naturellement terminer la soirée au beït eç-çoh'fa.

Ce jour-là, le derviche avait rôdé dans tout le bourg d'Eç-Çafiyyin, observant avec attention des mœurs si nouvelles pour lui. La nuit, ne sachant que faire, il s'était faufilé dans un coin obscur du maudit immeuble, regardant de tous ses yeux l'incroyable spectacle offert par une population éhontée. Deux filles et deux gitons exécutaient, au milieu de la pièce, les danses les plus lascives aux sons d'un assourdissant orchestre composé de tambourins, flûtes en roseau, guellal et r'aït'a (sorte de hautbois). L'épaisse fumée des pipes de *kif* et des lampes à huile, les cris, les rires, les allées et venues des uns et des autres, les coups sourds du guellal, les notes stridentes des r'aït'a, les évolutions des danseurs, l'air abruti et terrible de tous ces hommes ivres, l'atroce puanteur de ce charnier humain très mal aéré, tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il entendait ahurissait l'explorateur, le jetait au comble de l'étonnement. Il distinguait confusément, le long des murs, les armes de ces gredins, d'étranges panoplies montrant leurs inter-

(1) Ils ne diffèrent guère de ceux du Rif. Voyez *Maroc Inconnu,* tome 1er, page 136.

minables fusils arabes, des poignards, des poires à poudre, des sabres. Étendus sur le dos, à plat ventre, accroupis sur de mauvaises nattes d'alfa, ceux que la fumée du chanvre n'avait pas encore terrassés, empilaient autour d'eux des monceaux de figues et de raisins secs, conservant à portée de la main d'énormes plats de viande, des poules rôties ou bouillies, du kouskous, des théières, des tasses fumantes de thé, du çamet (1) enivrant. A chaque instant, les prêtresses de Vénus et les éphèbes quittaient la danse, se mêlaient aux groupes, répondant aux obscénités par des attitudes provocantes. Les gitons surtout n'avaient aucune pudeur.

Ainsi, dans cette délicieuse contrée des Djebala, surnommée *Ech-Cham Eç-Cer'ir* (la petite Syrie), tant la nature l'a gratifiée de ses dons, toutes les nuits, tous les soirs que Dieu fait, depuis Tétouan jusqu'à l'Ouad Çbou, des milliers de satyres ardents souillent, dans leurs priapées nocturnes, des êtres humains des deux sexes, en présence souvent de leurs compagnons de débauche.

Le voisin du derviche, moins ivre que les autres, se contentait de grignoter des noix en humant de temps en temps des gorgées de thé. Il avait la mine d'un brave homme. Moh'ammed, ne croyant pas se compromettre, s'avisa de lui dire :

— Vous ne pensez donc jamais à la mort ?

L'autre, agacé sans doute par cette réflexion intempestive, se méfiant très certainement de cet inconnu qui osait critiquer ses hôtes, regarda bien en face le voyageur et lui dit, comme s'il parlait à un espion :

— Mon cher, quand on a tout ce qu'on veut, quand on est en fête comme aujourd'hui, *une fête musulmane !* où est l'homme qui ne se réjouirait pas ?

Le derviche, voulant atténuer le mauvais effet de sa malencontreuse interrogation, se hâta de faire remarquer que dans son pays, là-bas, bien loin dans l'Est, on n'avait ni ces mœurs, ni ces coutumes.

— C'est évident ! hurla le Djebalien. La présence des Chrétiens vous empêche de faire éclater dans toute leur force vos sentiments religieux, tandis qu'ici nous n'avons pas à modérer notre enthou-

(1) Voyez *Maroc Inconnu*, I^re^ partie, page 55.

siasme. Va seulement chez les Beni-Zéroual. C'est là que tu verras des choses stupéfiantes. Nous ne sommes rien à côté d'eux.

Un homme à barbe grisonnante intervint, se chargeant de défendre le t'aleb étranger :

— Oui, il a raison cet oriental, et moi-même je rougis de l'humiliation continuelle dans laquelle nous tiennent les Beni-Zéroual. Si nos compatriotes n'étaient pas aussi vils que des Juifs, ils ne s'amuseraient jamais. Ah ! les Beni-Zéroual nous traitent comme des femmes ! Une jeune fille, un jeune garçon ne peuvent s'éloigner du village sans craindre d'être enlevés par ces guerriers farouches, qui osent parfois venir nous arracher nos enfants jusque dans nos maisons, pour leurs infâmes plaisirs, puis, quand ils en sont rassasiés, ils les vendent sur les marchés et souvent nous ne les revoyons jamais.

Organisation militaire

Au moins on pouvait causer avec celui-là. Moh'ammed ne s'en fit pas faute et il apprit ceci :

— Chaque hameau des Djebala a son beït eç-çoh'fa *(le Club de la Gamelle)* بيت الصحفة, composé de deux salles : dans l'une se trouvent toutes les armes et toutes les munitions de guerre de la communauté. C'est l'arsenal. L'autre pièce sert de caserne à un certain nombre d'individus de la dernière classe de la société, des bandits, des pâtres, qui ont fini de bien faire, tous célibataires, *tous illettrés.* Ces hommes représentent la force armée du village. Ce sont de *véritables troupes permanentes* chargées de défendre leurs concitoyens, de repousser les attaques des tribus voisines, d'ouvrir les hostilités dans un but de rapine ou de vengeance. Cette garde, est-il besoin de le dire, est presque toujours en maraude, pillant, rançonnant les faibles, dévalisant les voyageurs isolés qui passent sur les terres de la commune, car tout douar, tout village marocain indépendant est une *commune*, une *commune* affranchie de tout joug, se gouvernant elle-même au moyen de son Conseil Municipal *(djemaâ)*, arbitre souverain de ses destinées. Les Djebaliens, lettrés pour la plupart, dédaigneux de la carrière des armes, qu'ils croient bonne tout au plus pour les goujats, ont imaginé cette création d'une milice bourgeoise, composée uniquement d'*ignorants*. Dans le Rif, pays extrêmement

belliqueux mais peu éclairé, tout le monde est soldat ; le gamin lui-même est fier, heureux de porter un fusil. Chez les Djebala, la transition est radicale : les étudiants et les hommes mariés ne se battent qu'à la dernière extrémité, quand l'ennemi vainqueur menace de tout mettre à feu et à sang. Aussi faut-il tenir compte de cet état de choses dans les évaluations de la population djebalienne, dont on obtient le total approximatif en multipliant par 7 le nombre de ses défenseurs.

Nous voici donc en présence d'un embryon d'organisation militaire que nous ne soupçonnions pas jusqu'à présent. Sans se précipiter tête baissée dans des hypothèses insoutenables, il est bien permis d'envisager la possibilité de réunir plus tard, en une seule troupe, ces hommes de guerre, d'en faire une armée nationale, capable, le jour du danger, d'opposer aux forces ennemies une résistance d'autant plus efficace qu'elle serait inattendue. Les circonstances, mieux que les hommes de génie, accompliront ce miracle. En attendant, les Djebala et toutes les autres provinces indépendantes de l'immense anarchie organisée qui s'appelle le Maroc savent, par leurs seules forces militaires, se soustraire au joug gouvernemental qui pèse si lourdement sur les populations restées sous la tyrannie du roitelet de Fas.

Les étudiants sérieux, les gens vertueux, les hôtes de distinction se détournent du *beït eç-çoh'fa* comme d'un lieu maudit. Pourtant, on a vu des vauriens d'écoliers, des époux volages, s'égarer quelquefois dans ce temple de la volupté.

Il était plus d'une heure du matin. Le loquace vieillard, charmé d'avoir un auditeur si attentif, menaçait de faire durer la conférence jusqu'à l'aurore. Le derviche coupa court à ce flot de paroles en allant se coucher à la mosquée. Le lendemain, il se remettait en route, laissant le peuple d'Eç-Çafiyyin continuer la fête pendant deux jours encore. Il suivait les bords de l'Ouad Féchtala, petit ruisseau très poissonneux, tributaire de l'Ouad Ouarer'a, coulant dans une délicieuse vallée ombragée par d'innombrables orangers aux fruits énormes. Après avoir traversé plusieurs hameaux enfouis dans des nids de verdure, il s'arrêta à *El-Bahalil*, au nord de la petite tribu. La mosquée, comme toujours, lui offrit la plus large hospitalité.

Principaux villages de Féchtala

Eç-Çafiyyin (les purs) (A) 300 feux. الصافيين Sur l'Ouad Féchtala. Célèbre zaouiya de Moulaye Bou-Chta-l-Khammar. (Voir p. 11.)
El-K'liâ (la petite forteresse) (A) 100 feux. القليعة
El-Bahalil (les niais) (A) 100 feux. البهاليل Au nord de la tribu.

Forces militaires : 800 fantassins. Population probable : 5,600 habitants. Instruction coranique très répandue. Partout collines couvertes d'arbres fruitiers. Une vingtaine d'autres hameaux disséminés dans la tribu.

Principales sources de mes Notices Historiques

Ibn-Khaldoun sera forcément mon guide le plus consulté. J'aurai aussi l'occasion de me servir assez souvent de l'œuvre magistrale de Fournel : *Les Berbers*, monument d'une si vaste érudition, d'une critique si éclairée. Enfin, il m'arrivera de feuilleter quelquefois les deux belles traductions de M. Houdas, sa *Nozhet-el-Hadi* et son *Tordjman el-Moa'rib*.

Mais l'écrivain qui m'a été le plus utile, après Ibn-Khaldoun, c'est sans contredit *Ah'med ben Khaled En-Naciri Es-Slaoui*, l'auteur du *Kitab el-Istik'ça li ekhbar douel el-Mar'rib el Ak'ça*. (Histoire abrégée des diverses dynasties du Mag'rib el-Akça.)

L'ouvrage, tout en arabe, bien entendu, se compose de 4 volumes, gr. in-8°. Sorti des presses du Caire en 1312 (1895 de J.-C.), il ne me fut signalé qu'au commencement de l'été de l'année suivante. Sa vue me remplit de joie. Je trouvais donc enfin une Histoire complète du Maroc devant me faciliter une tâche que, faute de documents suffisants, je n'avais pas osé entreprendre dans la Première Partie de mon travail. J'espérais y découvrir des vues d'ensemble, des faits minutieusement contrôlés, une foule

de détails sur les mœurs, usages, lois, commerce, agriculture, population, et, peut-être, quelques nouvelles notions géographiques. Hélas ! mon bonheur fut de courte durée.

Au point de vue purement littéraire, le style du *Kitab el-Istik'ça* a un certain cachet d'originalité. Je parle, entendons-nous bien, des endroits où l'auteur ne copie pas servilement ses devanciers. Dans ces endroits-là, et ils sont très clairsemés, on voit que le Slaoui manie facilement cet instrument délicat et rebelle qui s'appelle la langue arabe. Il a même un grand mérite, extrêmement rare chez les écrivains de sa race : Il est clair, abondant, sans être diffus, et il fait tous ses efforts pour se faire comprendre de tout le monde.

Maintenant, au point de vue de la conception large et scientifique de l'Histoire, c'est une autre affaire. Les Sciences Historiques, chez les Musulmans, n'ont rien de nos procédés modernes ; elles en sont encore à la phase littéraire, j'allais dire *rudimentaire*, commune à toutes les civilisations qui n'ont pas atteint leur complet épanouissement. Ne leur demandez jamais un travail de discussion et de critique, n'exigez ni le tableau de la vie sociale, ni celui du développement moral et matériel des peuples, ni, à plus forte raison, aucune espèce d'esprit philosophique. En dehors des ana et des anecdotes, des souverains et autres personnages plus ou moins sanguinaires, à part les scènes de carnage et les barbaries de la guerre, vous aurez à peine quelques renseignements d'une sécheresse rebutante sur ce qu'il nous importe le plus de connaître, et c'est tout.

Il faut donc prendre notre historien du Maroc tel qu'il est, avec ses quelques qualités, ses nombreux défauts, sa pointe aiguë de fanatisme, ses préférences hautement exprimées, son intolérance religieuse, sa haine et sa terreur du Chrétien, car, au fond, nous devons lui savoir gré d'avoir compilé plusieurs auteurs marocains inconnus, qu'il a malheureusement trop écourtés. Jugeant sans doute qu'il valait mieux insérer dans son livre ses propres productions poétiques que d'éclairer la période si obscure des *Beni-Ouat't'as*, il escamote cette branche de la Famille mérinide, sur laquelle il ne nous apprend pas grand'chose de nouveau. Toutefois, le bonhomme est original, original quand il annonce au monde que son fils est né *circoncis !* (tome IV, page 353), très original quand il lance à tout instant ses chaleureux plaidoyers

en faveur de la *Patrie marocaine*. Ceci est plus sérieux et mérite de fixer notre attention. Pour le moment, ces appels désespérés ont peu de chances évidemment d'être entendus par l'immense majorité de ses compatriotes, mais ils n'en révèlent pas moins un état d'âme troublé, un commencement de réveil national, aussi récent que curieux, une vive inquiétude du danger extérieur, graves symptômes dont les diplomates européens n'ont aucune idée. C'est le prélude de la grande évolution psychologique et politique qui se prépare au Maroc et qui est déjà chose faite là-bas, paraît-il, dans la haute société musulmane.

En somme, en dépit de sa concision, le laborieux Ah'med ben Khaled (il est encore en vie à Sla (Salé), sa ville natale), m'a procuré l'occasion de cueillir dans son livre des renseignements inédits que j'aurais vainement cherchés ailleurs. Il m'arrivera souvent de lui rendre justice à cet égard, et même de le couvrir de fleurs, quand il le méritera. Au point de vue géographique, il ne m'a été d'aucune utilité ; il est visible, en effet, qu'il connaît mal le pays dont il parle.

Les bornes de cet article ne me permettent pas de m'étendre sur la pénurie des documents historiques concernant le Mag'rib el-Ak'ça. Notre ignorance doit être attribuée, en grande partie, aux Marocains eux-mêmes qui conservent sous clef des quantités d'historiens, d'historiographes, de polygraphes et autres griffonneurs de papier enturbannés, dont le dépouillement pourrait jeter des lumières inattendues sur le plus mystérieux des empires (1). J'ai vainement essayé d'acheter au poids de l'or un de ces précieux manuscrits. Des difficultés *imprévues* surgissaient toujours au dernier moment, et toutes mes tentatives dans ce sens furent couronnées du même insuccès.

Enfin, le beau, l'excellent travail de Mas Latrie, autrement intéressant et instructif que n'importe quel récit de boucherie humaine, m'aidera plus d'une fois à faire sortir de la pénombre de l'Histoire, et à replacer au rang qui leur convient, les anciennes populations si calomniées des États Barbaresques (2).

---

(1) Les amateurs de chiffres pourront relever, dans le *Kitab el-Istik'ça*, une foule de noms de chroniqueurs marocains inconnus en Europe.

(2) Mas Latrie : *Relations et Commerce de l'Afrique septentrionale avec les Nations chrétiennes au Moyen Age*. Paris, 1886.

Notice historique sur Féchtala

Tribu cenhadjienne d'origine berbère. Occupait, au XIVe siècle de J.-C., la partie du Mag'rib qui sépare la chaîne de l'Atlas de celle du Rif. Ce renseignement très vague d'Ibn-Khaldoun nous permet néanmoins de conclure que Féchtala habite encore les mêmes lieux qu'au temps du grand historien des Berbères. A cette époque, elle se livrait à l'agriculture et à la confection des habits ; cette dernière occupation lui valut, ainsi qu'à ses sœurs de Cenhadja, le sobriquet de *Cenhadjat el-bezz* (Cenhadjiens drapiers). Féchtala payait l'impôt et était déjà complètement arabisée au XIVe siècle. (V. *Ibn-Khaldoun*, t. II, p. 123 de la traduction de M. de Slane.)

En 1237 de J.-C., Féchtala abandonne le parti almohade, fait sa soumission à la nouvelle puissance des Beni-Merin qui s'empresse d'installer chez elle des percepteurs chargés de prélever l'impôt foncier (kharadj), en plus des autres contributions.

De Slane écrit *Fichtala*, au lieu de Féchtala. Dans plusieurs notes de sa belle traduction de l'*Histoire des Berbères*, cet orientaliste se plaint des innombrables (sic) variantes des mots berbères du texte d'*Ibn-Khaldoun*. A la page 173, note 1 du premier volume, il dit textuellement ceci : « — Dans les chapitres consacrés à l'histoire de chaque tribu en particulier, la plupart de ces noms se retrouvent plus ou moins altérés. L'auteur a eu le grand tort de n'en avoir pas fixé l'orthographe, lettre par lettre, à la manière des philologues arabes ; il aurait ainsi empêché les changements fâcheux et souvent *irrémédiables* que ces dénominations ont subis. »

Le reproche est mérité. Mais Ibn-Khaldoun ne savait sûrement pas le berbère (1). En transcrivant les mots de cette langue, il ne s'est pas suffisamment mis en garde contre les trois dangers suivants : 1° l'audition imparfaite de ces termes étrangers ; 2° l'imperfection des caractères arabes ; 3° la négligence et l'ignorance des copistes.

Ses successeurs, c'est-à-dire les autres chroniqueurs arabes qui se sont occupés de l'Histoire des peuples de la Berbérie, ne sont pas plus parfaits que lui sous ce rapport. Ils méprisaient

(1) Voyez *Histoire des Berbères*, 4e vol., p. 534, ligne 5 et suiv., l'appréciation de M. de Slane à cet égard.

trop les Berbères pour étudier leur langage et leurs mœurs (1) Toutefois, la palme de l'ignorance devait être cueillie par ceux des Auteurs chrétiens qui n'ont pas hésité à parler longuement du Nord-Ouest africain avant de se donner la peine d'apprendre l'arabe et le berbère. Presque tous nos écrivains ont reculé devant l'épouvantable difficulté de cette étude, sans songer qu'ils s'exposaient à être inévitablement ou des plagiaires sans vergogne ou des compilateurs endormants.

Tribu de SLÈS

سلاس *(Docilité, imbécillité)* (A)

En quittant Féchtala, le derviche était allé faire une grande tournée chez les Beni-Zéroual. De là, n'oubliant pas ses anciens amis, il revenait quelquefois à El-Bahalil. Il en partit un jour avec l'intention de se rendre au grand marché du vendredi (Souk' el-Djoumouâ), sur les terres de Slès. Il traversa, sans s'arrêter, la petite tribu des Beni-Ouriaguel, et arriva, avec une bande d'étudiants, au *Souk' el-Djoumouâ.*

A l'entrée du marché, une coupole blanche abrite le tombeau de Sidi *Es-Sounni.* Il y a plusieurs siècles, ce grand saint musulman, originaire de la Tripolitaine, après avoir quitté sa patrie, était venu s'établir sur le territoire de Slès, où il était mort en

(1) En voici la preuve : Un poète arabe de l'Andalousie, Khelf ben Feredj Es-Smisir, se moquant des Berbères, a cru spirituel de leur décocher les deux vers suivants :

رايت ادم فى نومى فقلت له ۞ ابا البرية ان الناس قد حكموا
ان البرابر نسل منك قال اذا ۞ حوا طالف ان كان الذى زعموا

(Adam m'étant apparu en songe, je lui dis : « — Père du genre humain, les hommes affirment que les Berbères font partie de ta descendance. » « Dans ce cas-là, dit-il, je répudie Ève, si ce qu'ils prétendent est vrai. »
(Voir *El-Istik'ça,* t. 1er, p. 30.)

odeur de sainteté. Enterré à l'entrée du Souk'el-Djoumouâ, vénéré par tous les fanatiques des environs, il règne encore du fond de son tombeau, et on ne jure que par lui dans toute la tribu. Grâce à sa protection, dit-on, une poignée de guerriers slésiens tient bravement tête aux hordes redoutables des H'ayaïna. Quand les récoltes de fruits sont belles, et elles le sont à peu près en permanence dans cette riche contrée, on en fait honneur au saint, on brûle de l'encens et des parfums sous son dôme, on donne de nombreuses *ouaâda* (fête de charité) autour de son tombeau.

Moh'ammed, ayant à se purifier avant de faire son entrée dans le célèbre mausolée, fit très ostensiblement des ablutions sèches sur un caillou. Ensuite, il examina l'intérieur du marabout. Il ne le trouva guère différent des autres tombeaux du même genre. Il n'y avait de remarquable que la belle draperie brodée d'or recouvrant le catafalque. Alors, très pieusement, il récita à voix basse la sourate تـــبـــــارك (1). Ce devoir accompli, il alla au marché. Il commença son inspection par l'emplacement où se tenaient les femmes. Assises par terre, elles vendaient des poules, des œufs, de la laine filée, du coton. Il y avait des œufs cuits multicolores, rouges, jaunes, noirs, chacun ayant subi une teinture végétale particulière. Ils ne coûtaient même pas deux sous la douzaine, une poule valait vingt centimes de notre monnaie, un bœuf de forte taille 25 francs, un gros bouc 4 francs. Pas un seul mouton sur le marché où l'on débite surtout de la viande de bœuf. Les dattes et le sucre, venus de loin avec les caravanes, étaient hors de prix. Slès et les petites tribus voisines font un grand commerce de feuilles de myrte et d'arbousier, destinées au Tafilalt pour la teinture des cuirs, chaussures et porte-monnaie. Des nuées de commerçants de la province de Fas étaient là, s'approvisionnant de fruits, achetant beaucoup de prunes et d'abricots secs. Deux mille hommes environ se pressaient sur le marché, vendant, achetant, sans se séparer de leurs longs fusils marocains.

Simulacre de combat

Moh'ammed reparut plusieurs fois au Souk'el-Djoumouâ, s'arrangeant de manière à prendre part aux ouaâda données en

(1) Voyez *Maroc Inconnu*, Ire partie, page 83, ligne 21.

l'honneur de Sidi Es-Sounni. La principale fête de l'année est celle du septième jour d'*El-Mouloud* (anniversaire de la naissance de Mahomet). Ce matin-là, toute la tribu de Slès est sur pied ; elle donne diverses réjouissances auxquelles ne manquent pas d'assister des multitudes d'étrangers, venus quelquefois de fort loin. Dès l'aurore, les Slésiens, formant quatre longues colonnes, s'avancent sur le marabout, précédés des étendards, des tambourins, des hautbois, dont l'infernale musique fait sauter en cadence les gitons et les almées qui ouvrent la marche. Sept bœufs, cuisant dans des centaines de marmites, des montagnes de kouskous attendent les visiteurs. Pauvres, riches, hommes, femmes et enfants, malgré leur gloutonnerie, ne parviennent pas à tout avaler ; il reste encore des monceaux de kouskous, d'énormes quartiers de viande, que les retardataires dévoreront tout à l'heure.

Les spectacles débutent par une fantasia. Une centaine de cavaliers se livrent à des simulacres de combat, chargent, fuient, tirent des coups de fusil. Le derviche fut témoin, ce jour-là, de la mort de trois cavaliers et de trois chevaux, les uns, tués par des chutes, les autres, par des balles, glissées sans intention ou à dessein dans les fusils.

Les manœuvres des piétons suivent immédiatement celles des cavaliers. Un immense cercle de cinq à six cents hommes forme l'arène dans laquelle une vingtaine de combattants évoluent, se livrant à toutes les ruses de la guerre. Les uns rampent, cherchant à se dissimuler derrière les moindres accidents du sol, d'autres bondissent, tournoient sur place, se jettent à plat ventre, se relèvent, recommencent cent fois ce manège bizarre emprunté aux adeptes de Sidi *Ah'med ben Mousa*. Chacun se bat à sa façon, sans tactique, sans ordre, sans discipline. Tout à coup, un cri retentit, et tous les fusils, bourrés jusqu'à la gueule, crachent flamme et fumée. A peine déchargés, ils sont vigoureusement lancés en l'air, rattrapés au vol et relancés dans l'espace. Une autre troupe prend alors la place de la première, et la fête dure ainsi jusqu'à la tombée de la nuit.

Personne ne s'était ému de la mort de quatre hommes foudroyés à bout portant pendant les manœuvres de l'infanterie. Les sept victimes de la journée, 3 cavaliers et 4 piétons, accomplissaient exactement, paraît-il, les prédictions du santon bien-aimé

des Slésiens. Avant de rendre le dernier soupir, Es-Sounni aurait recommandé en effet à ses disciples de donner chaque année une grande ouaâda auprès de son tombeau, avec exercices équestres, pédestres, et coups de fusil. Il aurait ajouté :

— Je vous préviens qu'à chaque ouaâda sept d'entre vous mourront !

Cette sinistre prophétie se réalise souvent. Les haines, les vengeances trouvent là, évidemment, une excellente occasion de se satisfaire. Dans tous les cas, la perspective de recevoir une balle dans la tête n'effraye personne ; de près et de loin, on s'empresse d'accourir chaque année à la peu rassurante ouaâda.

On attribue au même bienheureux plusieurs autres miracles. Le plus célèbre est celui-ci : Il y avait, près de l'endroit où devait s'élever plus tard son tombeau, une belle source, dont l'eau courait au loin dans la campagne. Le premier jour de son arrivée à Slès, le nomade tripolitain, mourant de soif, commença par se désaltérer dans cette eau pure et fraîche. Une idée bizarre lui traversant le cerveau, il descendit ensuite à cent pas en aval de la source, en suivant les méandres de la rigole. Là, il s'arrêta. Soudain, transporté de fureur, il leva son énorme trique d'olivier sauvage. On vit le bâton s'abattre sur le sol avec violence et l'eau s'engouffrer aussitôt dans les entrailles de la terre. Encore aujourd'hui, le ruisselet disparaît brusquement à cet endroit. Ce phénomène de la perte d'un mince filet d'eau, auquel les indigènes ne comprennent rien, devait fatalement être porté à l'actif du patron de la tribu. Pour moi, l'extravagance du saint me paraît bien plus inexplicable que la disparition du ruisseau.

La minuscule tribu de Slès n'a pas plus de quatre kilomètres en long et en large ; ses petites collines sont couvertes d'oliviers et de vignes. Un ouad sans importance, l'ouad Slès, serpente dans ce joli pays que ses puissants voisins du Nord et du Sud ne parviennent pas à appauvrir. La langue arabe est ici en usage, comme dans tous les Djebala du reste, sauf quelques peuplades r'mariennes, parlant berbère, que nous signalerons plus loin. Mœurs, habits, coutumes, tout est semblable à ce qui existe à Féchtala. Slès redoute également les Beni-Zéroual, ses seuls, ses

vrais maîtres. Le derviche fut plusieurs fois témoin de la terreur qu'inspirent ces redoutables montagnards à leurs faibles voisins.

Un jour, des célibataires du village d'El-Djoumouâ ramenaient un giton qu'ils venaient d'acheter chez les Beni-Ouriaguel. Ils furent assaillis sous bois par une bande de miliciens d'*El-Beyyadh*, hameau situé au Sud d'El-Djoumouâ. Après une lutte sérieuse, le mignon resta aux mains des agresseurs. De là, une guerre continuelle d'escarmouches entre les deux villages. Les Beni-Zéroual, mis au courant de l'affaire, envoyèrent une vingtaine de fantassins chargés de faire rendre le giton aux célibataires d'El-Djoumouâ. L'arrivée des ambassadeurs de la grande tribu terrorisa les habitants d'El-Beyyadh. Les hostilités cessèrent comme par enchantement et l'infect jeune homme fut immédiatement restitué à ses propriétaires. La députation zéroualienne fut hébergée dans la propre maison du cheikh d'El-Djoumouâ. Pour ce dérangement, les deux hameaux furent frappés d'une amende collective. Les médiateurs, l'ayant perçue séance tenante, reprirent tranquillement le chemin de leur tribu, cajolés, repus, bien récompensés de leur petite peine.

Les femmes des quatre petites tribus de la frontière : *Féchtala, Beni-Ouriaguel, Slès, El-Djaya,* se voilent à la mode des musulmanes tlemcéniennes. Elles sont vêtues de cotonnade dans l'intérieur des maisons. Dehors, elles mettent un h'aïk de laine.

Principaux villages de Slès (Voir la carte)

Sidi H'assoun, connu dans le peuple sous le nom de *Sidi Abd-Allah Ben-H'assoun* (A), سيدى حسون Petit hameau de 20 feux, sur la rive droite de l'Ouad Slès. Sidi Abd-Allah a deux tombeaux, l'un à *Sla* (Salé), et l'autre à *Sidi H'assoun (Slès).*

Sidi Es-Sounni (A) 100 feux. Entouré de vergers. سيدى السنى

El-Beyyadh (le blanchisseur) (A) 100 feux. Sur le sommet d'un mamelon couvert d'arbres. البياض

Oumlil (blanc) (B) 100 feux. Bâti en effet sur un terrain d'un blanc jaunâtre. وملـيـل

El-Djoumouâ (le vendredi) 100 feux. Marché important الجموعة à une des extrémités du village. Des pêcheurs y vendent des quantités de *chabel* et de *bouri* (alose et mulet), pris au printemps dans l'Ouad Ouarer'a et à l'embouchure de l'Ouad Slès. On barre

la rivière avec des fascines. La nuit venue, on chasse le poisson jusqu'au barrage où se trouve un grand filet. On prend aussi de grosses anguilles et une espèce d'animal appelé par les gens de la contrée *kelb el-bah'ar* (chien de mer), ressemblant beaucoup à la *raie*. Tous ces poissons viennent de l'Océan, remontent le Çbou au printemps, pénètrent dans l'Ouad Ouarer'a et s'en retournent à la mer au commencement des chaleurs.

El-H'iouel (la bonne vue) (A) 100 feux. الحيـول

Oulad-Çalah' (A) 100 feux. A la limite septentrionale de la tribu. اولاد صالح

Forces militaires : 800 fantassins. Population probable : 5,600 habitants. Instruction très répandue. Partout collines couvertes d'arbres fruitiers. Une vingtaine de hameaux dont je n'ai pu avoir les noms. Mine de soufre au N.-O., mine d'argent au centre, toutes deux inexploitées.

Notice Historique sur Slès

Cette petite tribu, mentionnée par hasard dans le *Kitab el-Istik'ça*, était très remuante, paraît-il. Son grand homme, Abou Mouh'-hammed Abd-Allah ben Ah'med ben El-H'asen El-Khalidi Es-Slasi, surnommé Ibn-H'assoun, fut obligé de s'expatrier pour fuir l'épouvantable anarchie qui mettait son pays à feu et à sang. Il alla s'installer à Sla (Salé), où il mourut en odeur de sainteté en 1013 (1604 de J.-C.). (Voyez *El-Istik'ça*, tome 3, page 146.)

Tribu d'EL-DJAYA

اجـــايـــة

De village en village, voyageant toujours à pied, s'imposant la loi de tout voir, de tout étudier, le vaillant explorateur parvint sur les terres de la microscopique tribu d'El-Djaya. Tout le long de la route, les vergers, les jardins, les ruisseaux, les sources, les

hameaux se succédaient sans interruption. Déjà, à Fas, on lui avait vanté la beauté de ce petit pays, les charmes de la population féminine, les manières aimables des hommes. Des Slésiens se rendaient justement au marché d'El-Djaya ; il se joignit à eux. Sa surprise était grande d'entendre partout, jusque dans la moindre bicoque, les notes perçantes des hautbois, les grelots des tambourins. On lui expliqua qu'El-Djaya, grâce à la fertilité prodigieuse de ses vergers, est constamment en fête. On ajoutait que ce petit coin du monde serait un paradis terrestre si, d'une part, les troupes du Sultan n'y commettaient toute sorte d'abus, et si, d'autre part, les terribles Beni-Zéroual ne venaient y faire de temps en temps des incursions désastreuses.

A la limite d'El-Djaya, les Slésiens avaient dit au derviche :

— Débrouille-toi maintenant. Nous voici chez des étrangers. Nous ne pouvons plus rien pour toi.

Moh'ammed n'écoutait même pas. Captivé par la beauté du site, il admirait les vergers, les jardins cultivés autour des habitations, les hameaux nombreux et serrés. Il laissa ses compagnons s'éloigner pour regarder les groupes d'hommes et de femmes qui passaient. Les femmes, bien que voilées, détournaient la tête quand des étrangers les croisaient. Des gitons précédaient, en se dandinant, des bandes de célibataires armés, dont toute la gloire consiste à exhiber en public les tristes objets de leurs passions inavouables.

Le marché d'El-Djaya, appelé *Souk' el-Arbâ*, se tient le mercredi, ainsi que son nom l'indique, sur un vaste emplacement situé à une très faible distance au sud du gros bourg de *Zrarda*. Moh'hammed s'était arrêté au sommet du mamelon qui domine le souk'. De là, ses regards embrassaient toute la tribu, une série d'ondulations boisées, entrecoupées de vallons fertiles.

— Ces bosquets, lui dit un passant, ne contiennent aucun arbre épineux. On y trouve le myrte, l'arbousier, le frêne, le lentisque, le pin, l'oranger, la vigne, l'olivier. L'aspect riant de notre tribu lui a valu le surnom d'*El-Bahdja* (la belle, la joyeuse). Vois là-bas le village d'*Aïn-Er-Rih'an*, un peu plus loin, au Nord, celui de *Aïn-bou-Tila*, ici *Aïn-Ez-Zitoun*, là *Aïn-Eç-Çafçaf* (1).

(1) Féchtala, Beni-Ouriaguel, Slès ont, comme El-Djaya, quatre fractions. Moh'ammed ben Tayyéb a pu se souvenir des divisions d'El-Djaya, mais

Fabrication de l'encre

Le Souk' el-Djoumouâ est vaste, tous les produits de la contrée s'y trouvent. A l'exception du village des *Oulad K'roun*, où l'on cultive un peu de maïs et d'orge, tous les autres indigènes d'El-Djaya négligent l'agriculture. Leur beau pays, si souvent comparé à la Syrie, leur fournit des fruits en quantité. Ils les échangent contre les céréales apportées chez eux par les caravanes de la province de Fas. Tandis que la principale industrie des quatre villages cités plus haut consiste dans le commerce de la laine et du lin, *Es-Siouan*, *Eç-Cenaoubr* et *Zber-Mchot'* s'occupent particulièrement de la fabrication du *smok'* سمـــــق , c'est-à-dire de l'encre dont on se sert le plus au Maroc.

Elle s'obtient de la manière suivante : On réduit en cendres, en les brûlant, des cornes de chèvres ou de moutons. La poudre, produite par ces cornes, est mise dans une marmite d'eau placée sur le feu. Après quelques heures d'ébullition, la pâte est assez épaisse pour être versée dans des moules, de forme ronde et aplatie, pouvant avoir 25 centimètres de diamètre. Le smok', transformé en disques de couleur sombre, fait l'objet d'un trafic important. Les négociants de Tanger, Tétouan, Fas, etc., achètent ces disques en gros, moyennant cinq centimes la douzaine. Dans la plus grande partie de l'Empire, on ne connaît que ces galettes noires, qu'il suffit de faire dissoudre dans un peu d'eau pour avoir de l'encre à peu près passable.

Chez nous, en Oranie, les jeunes écoliers musulmans font eux-mêmes leur *smok'* en chauffant sur un *t'adjin* (poêlon en terre)

---

son excellente mémoire est restée en défaut en ce qui concerne les fractions des trois premières tribus. Il reconnaît sincèrement, franchement, qu'il lui a été impossible de retenir les dénominations d'une foule de hameaux, montagnes, ruisseaux des Djebala et des autres provinces du Maroc. Ceci posé, avoué et bien établi, il n'en est pas moins vrai que cet extraordinaire explorateur a fourni à lui seul une masse énorme de renseignements à la Science géographique marocaine. Où est l'hypercritique assez dénué de sens commun pour reprocher à cet homme, à ce primitif, qui n'a jamais pris une note manuscrite, d'avoir oublié des noms propres, de n'en avoir rapporté que *quelques centaines*, de n'avoir pas eu, enfin, la mémoire d'un dieu? Entendez-vous ce ruisselet, à sec une grande partie de l'année, reprochant à l'Océan de n'avoir pas assez d'eau ?

une certaine quantité de laine non lavée, recouverte d'une pierre assez lourde, faisant fonction de presse. La laine, réduite en pâte, est mise ensuite avec un peu d'eau dans les encriers ; elle donne une sorte de liquide jaunâtre, assez apprécié, faute de mieux, par les étudiants des douars.

La Toussaint marocaine

Parmi les nombreux villages d'El-Djaya, ceux de *Taler'za, El-Houta* et *El-Koudia* sont peuplés exclusivement de descendants du Prophète. Les saints les plus vénérés sont : *Sidi Abd-er-Rah'man*, patron de la zaouiya de ce nom, *Sidi Ali ben H'asen, Sidi l-H'asen Adjana, Sidi Ah'med el-H'adjjam, Sidi Bou-Medien, Sidi l-H'asen K'enbour*. De petites coupoles blanches marquent l'endroit où reposent ces bienheureux, auxquels la légende attribue une foule de miracles. La *Toussaint marocaine* tombe le 7e jour d'*El-Mouloud* (anniversaire de la naissance de l'Apôtre arabe). Cependant, certains marabouts sont spécialement honorés le 14e jour du Mouloud ; d'autres enfin, les plus grands, sont fêtés chaque semaine pendant toute la durée de ce mois béni qui correspond au *Er-Rabià Eth-Thani* de la langue littéraire (4e mois de l'année musulmane).

Dans le 1er volume de cet ouvrage (1), il a déjà été question des ouaâda. Chez les Djebala, ces fêtes de charité revêtent un caractère de solennité et de faste bien plus grand que dans le Rif. Musique en tête, étendards déployés, les tribus viennent en pèlerinage au tombeau du marabout de tous les côtés à la fois. Et, durant trois jours, on assiste à une débauche de réjouissances martiales, à des agapes pantagruéliques. Entre temps, les visites se multiplient au sanctuaire, chacun demandant au saint la réalisation de ses plus chers désirs. On entend quelquefois des prières naïves, celle-ci par exemple :

اللّٰه يا ربى نتوسل لك بهذا السيد لولا فضلك عليه ما جينا نزوره

— Seigneur, mon Dieu, ce saint est notre intercesseur auprès de Toi. Certes, nous nous serions dispensés de lui rendre visite s'il n'avait été déjà lui-même l'objet de tes grâces !

(1) *Le Maroc Inconnu,* Ire partie, pages 61, 135, 136.

Miracles de Saint K'enbour

Sidi l-H'adjj K'enbour est enterré au village d'Ez-Zaouiya. Il est d'autant plus vénéré qu'on lui prête des miracles qui font pâlir ceux des plus célèbres thaumaturges chrétiens et juifs. Son existence fut une longue série de prodiges ; les bardes arabes les content gravement à la veillée, autour de son tombeau. On l'a vu, le même jour, à la même heure, faire sa prière dans deux endroits très éloignés. C'était un vendredi ; tandis que la foule le contemplait se prosternant dans la mosquée d'*El-Endalous* à Fas, à la même minute, les villageois d'Ez-Zaouiya remarquaient avec quelle piété il élevait son âme à Dieu dans leur petite chapelle. Ce miracle s'étant répandu, la gloire du marabout fut portée à son comble. K'enbour, après ce prodige, avait daigné accepter les fonctions de précepteur du dauphin chérifien de l'époque et du prince cadet son frère. Un jour, comme il initiait son royal auditoire aux beautés de Sidi Khlil (1), le sultan se promenait à cheval, à vingt lieues de là. Tout à coup, la monture impériale bute, d'une façon si malheureuse, que son cavalier est sur le point de rouler dans un affreux précipice. Dans sa détresse, le souverain appelle: *O Sidi l-H'adjj K'enbour !*

Au même instant, le santon, en personne, remet le sultan en selle et disparaît. Ce beau miracle lui valut à Fas un superbe palais, l'exemption de toute charge, de tout impôt, une pension, et enfin la promesse que lui fit le sultan de lui élever un mausolée si le saint mourait avant lui. Tout le monde sait que K'enbour fit le pèlerinage de La Mecque en cinq jours, aller et retour. La distance de Fas à la Ville-Sainte fut donc parcourue par cet être privilégié avec une rapidité bien supérieure à celle de nos meilleures locomotives.

Ces pieux mensonges, ces légendes enfantines exaltent l'imagination et la dévotion populaires, font monter le fanatisme marocain à un diapason suraigu. Mais ne nous moquons pas trop des superstitions d'une race privée des bienfaits de la science. Souvenons-nous qu'il n'y a pas si longtemps que nous sommes sortis de ces ténèbres et que tout n'est pas encore éclairé chez les prétendues nations civilisées.

---

(1) Voyez *Maroc Inconnu,* Ire partie, page 183, ligne 30.

Mignons

En parcourant ce pays, si différent de sa patrie, le derviche, qui n'est pas un ange, devait succomber un jour ou l'autre aux tentations de la chair. Jusqu'à présent, il avait constamment refusé toutes les bonnes fortunes qui se présentaient à lui, évitant de se mêler des affaires qui ne le regardaient pas, fuyant les prostitués des deux sexes. Son séjour chez les Beni-Zéroual, où il célébra trois fois la Fête des Moutons, en 1872, 1873 et 1875 (1), lui fut fatal. En 1874, revenu à El-Djaya après de longues courses poussées jusqu'à la Méditerranée, on l'avait vu reparaître dans le hameau des *Beni-bou-Zoulath*.

Pour son malheur, un jeune écolier, comme il y en a tant dans les abominables universités djebaliennes, s'attacha à l'explorateur, s'instruisant près de lui, prodiguant à son mentor une fidélité de chien couchant. Le vagabond était servi comme un prince. L'éphèbe lui évitait toutes les corvées, faisant chauffer, apportant l'eau de ses ablutions, allant mendier pour lui la nourriture quotidienne, lui procurant toutes les douceurs qu'un instituteur marocain est en droit d'attendre de son élève. Un mercredi matin, le derviche, dans le but de faire une surprise agréable à son page, lui annonça son intention de le mener au *Souk' el-Arbà*, tout près de Zrarda. L'enfant, ravi, s'écria :

— Partons tout de suite !

Ils se mirent en route. Il est de mode, chez les Djebaliens, de ne jamais conduire un giton ou une gitonne au marché sans lui acheter des *meh'asin* محاسين, c'est-à-dire des raisins secs, des noix, des amandes, oranges, sucreries, etc. Aller au souk' est une fête pour ces misérables créatures. Aussi Moh'ammed gava l'écolier de friandises avec les 2 ou 3 sous qu'il avait gagnés en vendant des talismans. Leurs emplettes faites, les deux amis sortirent du marché. En gravissant la côte, au-dessous de Zrarda, ils s'aperçurent qu'ils étaient suivis. C'était un groupe d'individus, vêtus de djellaba noires, le fusil sur l'épaule, le sabre au côté. Les malandrins, pressant le pas, eurent bientôt fait de les rejoindre.

— Halte-là ! *àïl*, dirent-ils au giton à moitié mort de peur.

---

(1) Voyez *Maroc Inconnu*, tome 1er, page 40.

Immédiatement, un fort gaillard, saisissant l'enfant par la main, l'entraîna sous bois. Pendant ce temps, deux hommes immobilisaient l'explorateur, lui faisant subir un long interrogatoire.

— D'où es-tu ?

— De Cenhadja.

— Et le giton ?

— Des Beni-bou-Zoulath.

— Comment ! Tu es Cenhadjen et tu te permets d'enlever un *âïl* de notre tribu ?

Moh'ammed expliqua que c'était son élève ; il faisait son instruction, lui enseignait le Coran. Puis, s'imaginant produire une bonne impression sur l'esprit des bandits, il ajouta :

— Je suis d'ailleurs l'ami du caïd !

Une formidable huée, des insultes atroces accueillirent ses paroles.

— Va donc trouver ta mère, toi et ton encorné de caïd !

Un coup de fourreau de sabre, violemment appliqué sur la tête du vagabond, le jeta par terre. En un clin d'œil, il fut dépouillé de son h'aïk et de ses livres. Avant de s'en aller, les malfaiteurs lui lancèrent ces menaces :

— Si nous te retrouvons dans la tribu, ta tête tombera.

Et la bande disparut derrière les arbres, dans la direction du ravisseur du jeune garçon, dont les cris parvenaient encore aux oreilles de son infortuné mentor. Celui-ci, se voyant seul, alla incontinent au village de Zrarda, se doutant bien que, seuls, les indigènes de ce bourg avaient été assez audacieux pour commettre nn pareil forfait à proximité de leurs habitations. Il entra en coup de vent dans l'atelier d'un tisserand. Cette arrivée extraordinaire, ce visage décomposé, l'air ahuri du derviche, firent sensation. Les voisins accoururent. On demanda à l'étranger si, par hasard, on ne venait pas de lui enlever un âïl, sorte de malheur très fréquent dans les Djebala.

— Non, répondit Moh'ammed qui ne tenait nullement à raconter sa mésaventure à ces gens suspects, amis, parents peut-être de ceux dont il avait à se plaindre.

Un moment après, il alla à la mosquée. Des écoliers braillaient des versets du Coran ; il s'accroupit à côté d'eux. Un peu avant la nuit, son attention fut éveillée par une grande agitation des étudiants. Ils entraient et sortaient à tout instant.

— Qu'est-ce donc ? demanda-t-il à son voisin.

— Rien. Un âïl échappé. Il vient du marché, je crois.

Ce ne pouvait être que lui. Ah ! le brave garçon, il avait donc faussé compagnie à ces brigands ! Moh'ammed sortit, aperçut l'enfant, debout contre le mur de la mosquée, entouré d'une meute de clercs qui lui faisaient des avances. A la vue de son maître, l'âïl se précipita vers lui, le tira à l'écart, lui raconta que ses agresseurs, après lui avoir fait subir dans le bois les derniers outrages, l'avaient entraîné dans ce hameau, au béït eç-çoh'fa, où il avait été obligé de danser avec les autres gitons et gitonnes. Profitant d'un moment d'inattention de ses geôliers, il avait fui, espérant trouver à la mosquée aide et protection auprès de l'instituteur. Et maintenant, ses terreurs redoublaient en présence des étudiants, de cette bande de satyres, dont l'unique désir était de lui faire subir l'horrible supplice de la *touiza*.

Il y a, chez ces brutes humaines, une coutume d'une immoralité, d'une atrocité révoltante. Quand un giton ou une gitonne tombe, à la suite d'un vol ou d'une guerre, entre les mains des clercs de la mosquée ou des célibataires du *Club de la Gamelle* (béït eç-çoh'fa), on le fait danser d'abord. Ensuite, tous les assistants, à tour de rôle, souillent la malheureuse victime. Cette abomination, la plus monstrueuse de toutes celles qui se passent sur notre petit tas de boue, a reçu le nom de *touiza*, par analogie avec la corvée de labour chez les Arabes. On punit aussi de la *touiza* tout mignon, toute courtisane, qui tente de s'évader, qui vole ses maîtres, leur désobéit, etc.

Le derviche avait agi prudemment en ne parlant à personne de l'enlèvement de son élève. Les étudiants n'auraient pas manqué de le rendre aux débauchés du béït eç-çoh'fa. S'imaginant que les deux amis avaient été séparés par un hasard quelconque, il les laissèrent partir sans les inquiéter. Moh'ammed en fut quitte pour la perte de son h'aïk et de ses livres, et il se garda bien de les réclamer.

Au village des Beni-bou-Zoulath, où il revint, il fut également très discret, ne tenant pas à ébruiter cette histoire, dont il n'avait certes pas à se glorifier. Il n'en dit rien à personne, pas même à son ami le caïd d'El-Djaya, *El-Hadjj Ah'med Aâbabou*.

Disons tout de suite que ce chef indigène est actuellement imam de la mosquée de *Dar-el-Makhzen* à Merrakèch. Il y a quelque

temps, ses administrés d'El-Djaya ayant demandé à en être débarrassés à cause de ses concussions, Aâbabou reçut l'ordre de se présenter à la Cour impériale. Le sultan, Moulaye Abd-el-Aziz, commença par le jeter en prison. Plus tard, en l'interrogeant, il fut frappé de l'intelligence de cet homme. Malgré les graves accusations qui pesaient sur lui, il n'y avait pas à hésiter, il fallait donner une compensation au docte et habile prévaricateur qui pouvait rendre encore de grands services à la couronne. Le frère de Sa Majesté Chérifienne, Moulaye El-Abbas, gouverneur de Merrakèch, en sa qualité de dauphin évincé du trône, ne laissait pas que d'être suspect. L'ancien caïd d'El-Djaya aurait l'œil sur lui, en devenant son imam, son chapelain, en un mot son directeur de conscience. Il fut expédié en conséquence dans la capitale du Sud, où Moh'ammed le retrouva en 1895, pendant le court séjour qu'il fit dans cette ville. L'ancien caïd traita le vagabond de son mieux, lui faisant connaître certains dessous de la politique et des intrigues marocaines, le mettant en rapport avec de hauts personnages qui prirent le derviche pour un niais devant lequel il n'y avait pas à se gêner. Le soi-disant idiot écoutait de toutes ses oreilles, gravait dans sa prodigieuse mémoire tout ce qu'il entendait, tout ce qu'il voyait.

Quelque temps avant de quitter pour toujours El-Djaya, Moh'ammed était allé, tout seul, une dernière fois, au Souk' el-Arbâ. En sortant du marché, où il avait pris langue auprès de plusieurs Zéroualiens chez lesquels il se proposait de se rendre, il fit la rencontre d'une mendiante des H'ayaïna. La vue d'un pauvre diable, presque aussi déguenillé qu'elle, la combla de joie. Enfin, elle trouvait un confrère qui la protègerait jusqu'au premier village qu'on rencontrerait. Le fils de Tayyéb, peu batailleur de sa nature, lui déclara, qu'étant données les mœurs djebaliennes, il y avait tout à craindre de la part de gens aimant à se faire un jeu de l'honneur des enfants et des femmes.

Elle pouvait avoir trente ans. La misère l'avait chassée de son pays, et elle était venue dans les Djebala où elle mendiait son pain depuis quelques mois. Elle en était là de ses confidences, lorsque trois hommes des Beni-Zéroual les accostèrent en disant à brûle-pourpoint à Moh'ammed :

— *Gouz àliha, ya ben el-kafr* (Éloigne-toi d'elle, fils d'infidèle ! (1)

— C'est ma parente, leur dit le derviche.

— Ce serait ta fille, que ce serait la même chose. Au large, fils de chien !

Ils emmenèrent la mendiante, en la poussant devant eux à coups de crosse de fusil. Elle se lamentait, essayait de leur échapper, s'égratignait le visage, tendait des mains suppliantes vers l'explorateur, criant de toutes ses forces :

— Non, je ne veux pas aller avec eux ! Non, je ne veux pas aller avec eux !

Ce furent les derniers mots qu'entendit le derviche. Tournant le dos aux ravisseurs, il reprit tranquillement sa marche dans la direction de Zrarda.

Principaux villages d'El-Djaya

FRACTION DES BENI-BOU-ZOULATH

Beni-bou-Zoulath بنى بوزولاث Sur les bords de l'Ouad El-Djaya. Grand village de 500 feux, composé de quatre hameaux, très rapprochés les uns des autres.

Zber-Mchot' (émonde, peigne) (A) 300 feux زبر مشط. Agglomération de cinq petits hameaux: Résidence habituelle du cadi de la tribu. En 1874, c'était un nommé Ould-el-H'aïk. Industrie principale : le *smok'* (encre).

Aïn-Er-Rih'an (la source des myrtes) (A) 100 feux عين الريحان. Ainsi nommée à cause de la source qui sort d'un bois de myrtes, tout près du village. C'est ici que le derviche a célébré la Fête des Moutons en 1874 (2).

Bou-Oullid (le père d'un petit enfant, altération de *oulid)* (A) 100 feux بو وليد. Peuplé entièremeut de descendants du Prophète. Mausolées de Sidi l-H'adjjam, Sidi Bou-Médien, Sidi Daoud. Au milieu du hameau, une source abondante ombragée par un noyer séculaire. A l'Est de la source, se dresse le tombeau

---

(1) قز est l'altération de جز. Le lecteur trouvera plus loin des renseignements relatifs au langage djebalien. (Voyez l'Index Général à l'article *langue,* à la fin du volume.)

(2) Voyez, au sujet de la date de la présence de Moh'ammed ben Tayyéb dans telle ou telle partie de l'Empire, la page 40 du *Maroc Inconnu*, tome 1er.

de Sidi l-H'adjjam ainsi que la grande mosquée où on lit la *khot'ba* (prière en l'honneur du souverain) tous les vendredis.

El-Mizab (la gouttière) (A) 100 feux, الميـــزاب Les Beni-Zéroual infestent continuellement ce malheureux hameau. Une nuit, ils l'assaillirent, passèrent au fil de l'épée une cinquantaine d'individus, n'épargnant que les étrangers couchés à la mosquée, parmi lesquels se trouvait le derviche. C'est en vain que les infortunés Mizabiens implorent depuis des années et des années le prétendu souverain du Maroc. Leurs propres contribules, absolument terrorisés par leurs redoutables ennemis, n'osent même pas intercéder en leur faveur.

Aïn-bou-Tila (la source de celui qui a une source) (A et B) 100 feux, عـــيـــن بوتيلا Sur le sommet d'un mamelon. Beau mausolée de Sidi l-H'asen Ajana, originaire de la fraction des Beni-Oujjan, tribu des R'iyatha غـيـــاثـــة (province des Braber). Ce santon a un autre mausolée sur les bords de l'Ouad El-Leben, dans la tribu d'El-H'ayaïna (province de Fas). Source abondante et fraîche dans le village.

FRACTION DE TALER'ZA

Taler'za (l'érable) (B) (1) 100 feux, تـالـغـزا Sur la crête du *Djebel Taler'za*. L'Ouad El-Mzaz coule au pied du versant sud de ce monticule.

Aïn Ez-Zitoun (la source des oliviers) (A) 100 feux عـيـــن الزيتون Sur l'Ouad El-Djaya. Source abondante dans le village, au pied d'un énorme olivier.

Aïn Eç-Çafçaf (la source des trembles ou des peupliers) (A) 50 feux عين الصعصاف .

FRACTION DES BENI-M'HAMMED

Beni-Mh'ammed, (n. pr. A.) 500 feux, بـنـى محـمـد Sur l'Ouad El-Djaya.

Dhahar Khcheb (le dos des poutres) (A) 100 feux, ظهر خشب Sur la rive gauche de l'Ouad El-Djaya.

Zaouiyat Moulaye Abd-er-Rah'man (le séminaire de Monseigneur Abd-er-Rah'man) (A) زاويـة مـولاي عـبـد الـرحمان. Les membres

(1) En arabe marocain et algérien, l'érable s'appelle *k'ik'eb* (فيغب).

de ce couvent passent leur temps à faire des copies du Coran et de Sidi Khlil, qu'ils vendent un peu partout au Maroc. Dans la zaouiya, sont enterrés Moulaye Abd-er-Rha'man et El-H'adjj el-H'asen K'enbour. Le mot *K'enbour*, dans ce pays, a le même sens que l'arabe algérien البوش *(vase en terre servant de baratte)*. Par abréviation, on appelle souvent ce hameau *Ez-Zaouiya*. (Voir ci-dessus, p. 37, la légende de K'enbour.)

Aïn-bou-Tila, 100 feux. عـــيـــن بوتيلا Moins célèbre que son homonyme de la fraction des Beni-bou-Zoulath.

Oulad-K'roun (les enfants des cornes) (A) اولاد فرون. Composé de dix petits hameaux, ayant chacun une vingtaine d'habitations, dont les propriétaires sont tous agriculteurs, contrairement aux autres indigènes de la tribu. Ce coin de terre est couvert, en beaucoup d'endroits, par des buissons de jujubiers sauvages et de *zernij* زرنيخ, tout comme chez les H'ayaïna leurs voisins.

Tizi-l-Arbâ (le défilé du mercredi) (B et A) 100 feux تيزى الاربعا Sur l'Ouad Ouarer'a, au bas d'une colline. Lieu de marché tous les mercredis. Les habitants de ce hameau sont Rifains, en grande majorité ; ils sont les métayers de la *Zaouiya de Sidi l-H'ammoumi*. Tizi-l-Arbâ et tout son territoire constituent une des innombrables prébendes *(h'abous)* du richissime couvent d'El-H'ammoumi.

FRACTION D'ES-SIOUAN

Es-Siouan (le hangar) (A) 100 feux. السيوان Industrie principale : fabrication de l'encre appelée *smok'*.

Eç-Cenaoubr (le pin) (A) 500 feux الصنوبر. Agglomération de cinq bourgades. Doit son nom à un énorme pin au pied duquel jaillit une source, dont l'eau noirâtre et insipide sert uniquement à laver le linge. Il y a d'autres sources dont l'eau est excellente.

Zrarda (les banqueteurs) (A) 500 feux, زرارده Grand village bâti sur le flanc d'un côteau. L'unique source qui l'alimente est située au sommet de la colline. Afin d'éviter l'encombrement et les rixes, des gardiens sont là jour et nuit, faisant passer, chacun à leur tour, ceux ou celles qui viennent chercher de l'eau.

Souk' el-Arbà (le marché du mercredi) (A), سوق الاربعا Plateau au sud de Zrarda, où a lieu, chaque mercredi, le principal marché de la tribu.

Beni-H'ayyan (les enfants de H'ayyan, n. p. A), 100 feux, بنى حيان Sur la rive gauche de l'Ouad El-Djaya.

Tizi-l-H'add (1) (le col du dimanche) (B et A), 100 feux, تيزى الحد Sur l'Ouad El-Djaya, entre la plaine et la montagne, non loin de l'Ouad Ouarer'a. Les habitants de ce hameau sont des Rifains, métayers du couvent de Sidi l-H'ammoumi ; le hameau lui-même et toutes ses terres sont un des *h'abous* de cette riche zaouiya.

Tizi-l-Djayi (Mgr d'El-Djaya) (A) 100 feux تيزى الجايى. Tous lettrés, tous copistes du Coran, dont ils vendent beaucoup d'exemplaires très bien écrits. On dit même qu'ils composent des ouvrages ! Tombeau de Sidi-l-Djayi.

Forces militaires : 800 fantassins. Population probable : 5,600 habitants. Instruction très répandue. Partout collines couvertes d'arbres fruitiers. Il y a encore, serrés les uns contre les autres, une quinzaine de hameaux dont je n'ai pu avoir les noms. Le Djebel Taler'za (la montagne de l'érable) est un monticule courant du N. au S., au pied duquel coule l'Ouad El-Mzaz.

Notice Historique sur El-Djaya

Le prétendant au trône, le révolté En-Nacer, fils du sultan El-R'aleb bi-Llah, après avoir été vaincu au lieu dit El-H'adjeb, se sauve du champ de bataille et s'arrête à *El-Djaya*, région située dans le district du *Blad Ez-Zbib*. L'héritier présomptif, El-Mamoun, s'empare du rebelle, le met à mort et envoie sa tête à Merrakèch (1004 ou 1005 de l'hégire, 1595 ou 1596 de J.-C.) (2).

(1) Prononciation algérienne et marocaine de l'arabe classique *el-Ah'ad* الاحد

(2) Voyez *El-Istik'ça*, tome 3, page 72, ligne 24 et suivantes.

Tribu des **BENI-ZÉROUAL** (Voir la carte)

بنى ـ زروال *(les enfants de Zéroual)* (n. p. B) (1)

Nous voici, pour la première fois, dans une grande et puissante tribu djebalienne, une des plus grandes, une des plus puissantes du Maroc tout entier. Elle peut mettre en campagne, dans les 24 heures, trente mille guerriers de carrière, sans compter l'importante réserve formée par le ban et l'arrière-ban des lettrés et des hommes mariés.

L'esquisse topographique de ce vaste territoire n'est guère compliquée. Imaginez un long triangle, dont la pointe septentrionale s'enfonce dans la tribu de R'mara, dont la base s'appuie, au S.-E., sur Mthioua et Meziath, et, au Midi, sur les H'ayaïna (province de Fas), El-Djaya, Slas et Beni-Ouriaguel. Du N. au S., la distance approximative est de 70 kilomètres. De l'E. à l'O., la largeur varie nécessairement beaucoup. Entre Mthioua et les Beni-Ah'med Es-Sourrak', la tribu a une quarantaine de kilomètres, puis, diminuant au fur et à mesure que l'on monte vers R'mara, elle est réduite à une douzaine de kilomètres à la pointe septentrionale du triangle, et à une dizaine, à l'endroit précis où elle touche, au Sud, les terres soumises au sultan.

Sur toute cette étendue, on ne trouve de hautes montagnes qu'au N., sur les confins de R'mara et de Ktama. A l'E., le *Djorf el-Bahmout*, dont nous parlerons tout à l'heure, est une singulière élévation séparant la vallée de l'Ouad El-Mzaz de celle de l'Ouad Beni-Yad'mi. Tout le reste de la tribu est compris dans une plaine légèrement renflée par des centaines de collines boisées, courant du N. au S. parallèlement au cours des cinq rivières qui arrosent cette belle région. Des centaines de gros villages, dont quelques-

---

(1) *Zéroual* et *Azraoulou* sont deux mots berbères, dont on se sert encore dans les Djebala pour désigner une *plante* rugueuse qu'on n'a pu me montrer à Oran. Je trouve dans notre Kabylie un village des Aït-Saïd appelé *Azrouil*. (Voir Hanoteau et Letourneux, *La Kabylie,* tome 1er, page 287.)

uns sont de véritables petites villes, s'étalent partout où nos atlas les plus récents ne donnent que des blancs, des vides désolants.

Ici, nous sommes en plein *blad-es-siba,* pays insoumis, indépendant, se moquant du fantôme de monarque chérifien, sous la tyrannie duquel gémit un petit nombre de tribus, dont le total forme à peine la cinquième partie d'une contrée merveilleusement située, appelée au plus bel avenir politique et commercial.

Dès ses premiers pas sur les terres des Beni-Zéroual, après sa sortie d'El-Djaya, Moh'ammed croisa, sur l'étroite piste qu'il suivait, des troupes d'hommes armés, se promenant au milieu des vergers. Ils allaient par groupes, chaque groupe ayant l'inévitable giton ou gitonne, avec des musiciens jouant du luth *(el-ôud),* du *rbab* (viole à trois cordes), du violon *(kamendja).* Vêtus de djellaba noires, le fusil sur l'épaule, la tête nue, presque tous ayant un furet à la main, car ils se servent souvent de cet animal dans leurs chasses, ils riaient, parlaient haut, faisaient éclater une joie débordante. La vue d'un vagabond assez mal équipé excita leur hilarité. Ils voulurent l'effrayer.

— D'où es-tu ? Où vas-tu ?

Moh'ammed ayant répondu qu'il venait d'El-Djaya avec l'intention de se fixer chez les Beni-Zéroual, ils ajoutèrent en riant :

— Tu l'échappes belle, fils de mille prostituées ! Ah ! si tu n'étais déjà sur nos terres, il y a beau temps que nous aurions dégoté la tête de ta mère afin de t'apprendre à voyager chez les étrangers !

Ces discours grossiers, ces ignobles plaisanteries, rendues plus expressives par la mimique des parleurs, traduisent fidèlement le langage habituel des débauchés djebaliens. Evidemment ces êtres dépravés, grands détrousseurs de passants, étaient, au fond, très attrapés de se trouver en présence d'une proie si maigre, si dédaignable. Ils firent cependant contre mauvaise fortune bon cœur, n'inquiétèrent en aucune façon le derviche, lui indiquèrent même sa route, celle qui conduit au village d'*Aïn-Berda,* où il se proposait de suivre les cours de la célèbre petite université qui s'y trouve. Il n'avait qu'à remonter le cours de l'Ouad El-Mzaz, il y serait bientôt. Leur attitude cynique du commencement s'était peu à peu changée en une demi-vénération pour ce mendiant, dans lequel ils croyaient reconnaître un marabout.

Moh'ammed, après avoir traversé les nombreux villages épar-

pillés sur les bords de la rivière, arriva dans la soirée à Aïn-Berda. Cinq hameaux bien distincts, situés à trois ou quatre cents mètres les uns des autres, ayant chacun de 100 à 200 feux, font de ce grand village une petite cité. Le premier hameau s'appelle indistinctement *déchrat Aounan* (village d'Aounan) ou *djamâ Aounan* (mosquée d'Aounan). Il contient la plus grande mosquée de la ville, la seule où l'on récite chaque vendredi la *khot'ba* (prière en l'honneur du souverain), pour la forme, bien entendu. Le 2e hameau se nomme *Djamâ Rkiba*, le 3e *Decher-Er-Rif* (village du Rif), le 4e *Djamâ Es-Ster*, le 5e *Déchrat-Ez-Zaouiya*.

Aïn-Berda paraît immense avec ses cinq bourgades, toutes adossées au *Djorf el-Bahmout*, rocher bizarre, sorte de muraille verticale d'une trentaine de kilomètres de long, dans laquelle les anciens ont creusé d'innombrables cavernes. Une belle source, à l'eau limpide et fraîche, alimente les cinq hameaux. On y descend par quelques marches grossièrement maçonnées. Seules, les femmes mariées et les jeunes filles honnêtes peuvent venir y puiser. L'accès en est sévèrement interdit aux hommes. En contrevenant à cet arrêté, ils seraient cruellement punis. Malgré l'excessif dévergondage des mœurs, la coutume du pays n'est pas tendre envers les adultères. Le Don Juan, convaincu de ce crime, est promené dans les rues du village, un bât d'âne sur le dos, puis on lui crève les yeux avec une faucille chauffée à blanc. Cette loi draconienne prévient une foule de combats sanglants, qui ne manqueraient pas d'éclater chez ces peuplades farouches où l'anarchie est la règle commune. Les femmes chastes des Beni-Zéroual sont voilées. Quand on les rencontre, il faut les éviter et se garder surtout de leur adresser la parole.

Le derviche, dont la folie simulée était la meilleure sauvegarde, alla se désaltérer à la source. Plusieurs femmes s'y trouvaient, remplissant des peaux de bouc et des cruches. Elles jugèrent d'un coup d'œil le nouveau venu : c'était un aliéné, un mendiant, un saint par conséquent. Elles en eurent pitié, lui présentèrent à boire, lui demandèrent d'où il venait. En apprenant qu'il arrivait de Fas, elles furent ravies, et, toutes à la fois, les mains tendues vers le ciel, dans un grand élan de ferveur, elles invoquèrent l'illustre patron de la capitale chérifienne :

— *Chi lillah, ya Moulaye Idris !* شی الله یا مولای ادریس

— *Quelque chose pour l'amour de Dieu, monseigneur Idris !*

Des hommes, de loin, regardaient cette scène, n'attachant aucune importance à la présence d'un innocent au milieu des sages matrones, qu'il semblait bénir. Il se fit indiquer par elles la mosquée la plus proche ; c'était justement la plus grande, celle d'Aoùnan, où, chaque vendredi, obéissant à la coutume, l'imam nasille sourdement la *khot'ba*. Des centaines d'élèves, grands et petits, des étudiants de vingt-cinq ans, avec toute la barbe, des bambins de six ou sept ans, accroupis sur des nattes, serrés les uns contre les autres, hurlaient à tue-tête des versets du Coran. La plupart perdaient un temps précieux à apprendre les différentes manières de lire le livre sacré d'après les futiles méthodes des scoliastes dont je consigne les noms ou les sobriquets au bas de cette page (1).

La coutume djebalienne interdisait à Moh'ammed de franchir le seuil de l'école avant d'avoir été admis par l'instituteur à jouir de la *retba* (2). Lorsqu'il y a pléthore d'étudiants étrangers dans un village, lorsque les habitants déclarent qu'il leur est impossible d'en entretenir davantage, la *retba* est refusée et le t'aleb va chercher cette faveur dans une autre bourgade. Le magister, ayant vu entrer le derviche dans la salle des prières, chargea un jeune écolier d'annoncer au voyageur son admission parmi les *mrettbin* (boursiers) d'Aounan. L'enfant, outre son message, apportait un panier de palmier nain, bourré d'aliments : crêpes, beignets, pain, raisins secs, grenades, figues. Le *biçar*, espèce de kouskous grossier, fait avec des fèves, de la farine d'orge, de l'ail et de l'huile, était étendu sur une assiette, sa masse pâteuse reposant sur un lit de piments forts destinés à relever cette insipide nourriture. Le *biçar* est la base de l'alimentation de tous les Djebaliens, ils en mangent matin et soir, en y trempant de fortes miches de pain.

Brimades universitaires

Moh'ammed, complètement restauré, se disposait à faire un

(1) العاشر الصغير ๑ العاشر الكبير ๑ البصرى ๑ حمزة ๑ المكى ๑ الورش ๑ فونبول ๑ البزى ๑ عاصيم ๑ الشامى ๑ فالون
Le dernier, *El-Ouerch,* est surnommé *Zéïn el-Khoudoud* (beauté des joues) parce qu'il est l'auteur de la méthode la moins embrouillée, la moins extravagante.

(2) Voyez *Maroc Inconnu,* tome 1er, ligne 30 et suivantes, page 52.

somme, lorsque l'instituteur, entrant dans l'oratoire, vint à lui. Il avait l'air d'un excellent homme, nullement orgueilleux, nullement pédant, comme le sont, hélas ! presque tous ses collègues du Maroc et du monde entier. Il n'avait pas la fatuité de se croire savant, il se doutait que le plus grand puits de science de la terre ne sait rien en comparaison de ce qu'il a encore à apprendre. En bon père de famille, il venait prévenir amicalement le derviche des brimades qui l'attendaient, lui avouant tout, n'ayant pas de secrets pour lui.

— Oui, tu en verras de dures, car nos écoliers djebaliens sont très caustiques, très railleurs. Ils ont un terme de convention *(remez)* pour désigner entre eux trois sortes d'étrangers : les Orientaux, les Rifains et les Arabes ; c'est le mot *cheraà* شراعة. Le *ch* est à l'adresse des Orientaux *(Cherk'aoua)*, l'*r* désigne les Rifains et l'*â* les Arabes. Quand ils veulent se moquer d'un t'aleb étranger, ils lui disent, sûrs de ne pas être compris :

— *Enta min h'ourouf cheraà* انت من حروف شراعة

— *Tu appartiens à l'une des consonnes du mot cheraà.*

L'air surpris du nouveau venu, qui ne saisit pas le sens de cette phrase, provoque l'hilarité générale de ses condisciples. On s'acharne à le taquiner. Si c'est un Rifain, par exemple, un étudiant réclame le silence.

— Messieurs, dit-il, les Rifains ne savent rien de rien. Les ânes sont moins bêtes qu'eux.

Le Berbère, piqué au vif, proteste, demande des explications :

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Mon cher, répond le t'aleb djebalien, ne te fâche pas. Il ne s'agit pas de toi.

Et tous de crier en chœur :

— Oui, les Rifains sont des bourricots, mais leurs compatriotes, ici présents, font exception à la règle !

L'instituteur quitta le derviche en lui recommandant de ne prendre que du bon côté les plaisanteries, si on lui en faisait. Il lui avait parlé, à mots couverts, des brimades immondes, obscènes, cruelles, dont il sera question beaucoup plus loin.

Tous les soirs, à quatre heures, au moment de la récréation, les étudiants se précipitent dans la cour de la mosquée et jouent à la balle. Celle-ci, bourrée intérieurement de laine ou de crin végétal tiré du tissu réticulaire du palmier nain (ليف), doit

être lancée en l'air avec le pied. Tandis que les écoliers ont pour cet exercice une prédilection marquée, les ignorants adorent l'escrime au bâton. Du Rif au Çah'ra, certaines populations de race arabe jouent à la balle avec de longs bâtons crochus. Les Braber, encore plus braves et plus farouches que les Arabes, n'hésitent pas à faire assaut avec des rapières non mouchetées, s'arrangeant de manière à ne porter des coups qu'avec le plat du sabre. Les gens de l'Ouad Dra et de l'Ouad Noun prisent, par-dessus tout, les exercices équestres et les acrobaties.

Supplice des Adultères

J'ai oublié de parler du supplice de la femme adultère chez les Beni-Zéroual. Le bât d'âne sur le dos et la promenade à travers le village figurent dans la première partie de la peine, identique jusque-là au châtiment infligé aux hommes coupables du même crime. Mais le dénouement est différent. La femme, accusée d'avoir manqué à la foi conjugale, est, avant de mourir, plus humiliée, plus torturée que son complice. On la conduit sur le marché le plus fréquenté de la tribu, où elle est en butte aux fureurs d'une populace ivre de sang. Dès le milieu du jour, elle expire généralement sous les coups de bâton, sous les coups de couteau que chacun lui donne, et si, par hasard, au crépuscule, elle respire encore, une balle dans la tête met un terme à ses souffrances. Le supplice de la faucille, rougie au feu et plongée dans les yeux de l'homme adultère, vous paraît-il plus atroce que cette effroyable agonie ?

Les débauches honteuses des célibataires avec les mignons et les courtisanes s'expliquent par l'impossibilité presque absolue d'avoir les faveurs des femmes mariées, tant est grande la terreur de la juste répression d'un crime dont nous avons le tort de rire en Europe, crime d'autant plus odieux, qu'il détruit la famille en lui enlevant le seul bien immatériel de ce monde : l'honneur.

Aussi cherche-t-on dans les Djebala à éluder les rigueurs du célibat en se livrant à la chasse des garçons et des filles. Malheur à l'enfant qui s'éloigne seule du village ! Elle sera enlevée par les bandits des hameaux voisins, elle ira augmenter le nombre des malheureuses du béït-eç-çoh'fa. Puis, quand ses maîtres auront besoin d'argent, quand elle aura cessé de plaire, on la vendra

comme une esclave sur le marché, on l'emmènera dans un autre mauvais lieu, dans une tribu lointaine où tout espoir d'évasion est perdu. La situation des garçons volés est la même que celle de leurs infortunées compagnes d'esclavage. Danser, boire, manger, dormir, être la chose de leurs maîtres, des hôtes de passage à qui les amphitryons veulent faire plaisir, être de vrais cadavres entre les mains de ces brutes, voilà l'existence des gitons et des gitonnes, existence qui leur paraîtrait insupportable s'ils ne s'y accoutumaient peu à peu, au point de n'en pas rêver de meilleure. Tirons un voile sur les abominations qui se passent quelquefois entre les prostitués des deux sexes. Ne nous enfonçons pas trop dans le fumier qu'une inéluctable nécessité nous contraint de remuer du bout de la plume, en nous bouchant le nez.

Passons à un sujet moins triste, un peu moins répugnant ; nous y verrons un nouveau côté des mœurs marocaines, peu récréatif à la vérité, mais bien fait pour nous donner une idée du degré d'ignorance où sont encore plongées les populations musulmanes de l'Empire des Chérif.

Maléfices, Sorcellerie, Impuissance

Revenant des H'ayaïna après plusieurs années d'absence, Moh'ammed ben T'ayyéb arriva un beau jour à Mezraoua, chez les Beni-Zéroual. N'ayant rien mangé depuis la veille, à moitié mort de faim, il s'était présenté à la mosquée de ce village dans l'espoir d'y trouver quelques aliments. Justement, les étudiants sortaient de table, bien repus, l'air satisfait, déclarant au voyageur que tout était dévoré, qu'il n'y avait plus l'ombre d'une miette de pain à lui donner. Les Rifains, dont Mezraoua est peuplée, sont loin de pratiquer la grande, la large hospitalité. Berbères parcimonieux, âpres au gain, travailleurs, ils apportent au temple la ration strictement nécessaire aux écoliers, sans jamais y ajouter un plat supplémentaire en prévision de l'arrivée d'un étranger. Celui-ci doit attendre le repas du soir, et, jusque-là, imposer silence à son estomac. Le derviche était au courant de cette fâcheuse habitude. Il s'accroupit silencieusement à l'écart, à une certaine distance de la mosquée. Un paysan rifain, intrigué par l'extérieur étrange de l'explorateur, vint s'asseoir à ses côtés, disant en thamazir'th :

— *Thessenet attaroudh ? (Sais-tu écrire ?)*

Moh'ammed lui répondit aussitôt dans sa langue :

— *Essener' (Je sais.)*

La boursouflure du visage et des yeux de cet homme, sa peau tannée, jaune, la chute de sa lèvre inférieure, indiquaient clairement à quels excès génésiques le malheureux avait succombé. Il expliqua, dans un langage grossier, en termes crus, que tous ses membres, sans exception, n'obéissaient plus qu'aux lois de la pesanteur. Il s'agissait de les arracher à cette inertie fatale qui faisait le tourment de ses rêves d'érotomane.

Comme tous les autres t'aleb de l'Afrique Septentrionale, Moh'ammed était convaincu, et il l'est encore, que l'impuissance est le résultat de je ne sais quelle nourriture fantastique, dont il m'a donné minutieusement la composition. La femme marocaine, dans son désir de supprimer chez son mari la plus petite tentative d'infidélité, éteint en lui toute virilité en lui faisant manger à son insu un plat préparé par elle, dans lequel se trouve un écœurant mélange de cervelle d'hyène, sang, cheveux et poils humains, morceaux d'étoffe arrachés aux suaires des cadavres, etc., le tout convenablement pétri, réduit en pâte.

L'infortuné, à des indices non équivoques, s'imagine être *mesh'our* (maléficié), se croit ensorcelé, attribue son impuissance à des sortilèges. Il n'y a ni médecin, ni matrone experte capable de détruire le sort qui a été jeté au mâle dans le but de lui enlever ses vertus génésiques. Il faut absolument exorciser, et c'est ici que le ministère des t'aleb est indispensable, puisque, seuls, ils ont le privilège exclusif de redonner, par leur art magique, la vigueur à qui l'a perdue. On croit rêver en écoutant ces singularités, dont les détails choquants sont tout à fait dignes de notre vieux Moyen Age, du beau temps des *Décrétales*, où les curieux pourront lire le trop célèbre *De frigidis et maleficiatis*.

Si, malgré sa haute intelligence, Moh'ammed ben T'ayyéb est encore persuadé de l'existence de l'impuissance due à l'absorption des sales aliments précités, il a du moins la franchise de reconnaître que ses remèdes et ceux des autres exorcistes, ses confrères, sont de pures jongleries, des grimaces inqualifiables, bonnes tout au plus pour convaincre les pauvres imbéciles qui y ont recours.

Ce jour-là, n'ayant aucun livre sur lui, aucun papier à sa disposition pour y écrire une amulette, il s'avisa d'un stratagème

bizarre, bien approprié à l'homme inculte qu'il fallait enjoler afin d'en obtenir un déjeuner.

— Va me chercher un œuf, lui dit l'explorateur.

Le paysan courut chez lui et revint avec l'œuf demandé. Après avoir éloigné le malade sous un prétexte quelconque, le derviche ébrécha l'œuf, le vida à moitié, le remplit ensuite avec des os microscopiques, des morceaux de cuir, du poil, replaça tant bien que mal le fragment de coquille à l'endroit cassé, puis, dissimulant la petite boule blanche sous ses vêtements, il appela le Berbère, lui expliqua qu'il avait laissé tomber l'œuf par mégarde, qu'il fallait aller lui en chercher un autre.

L'homme, sans défiance, en rapporta un second. Très adroitement, Moh'ammed l'escamota, lui substitua le premier, sur lequel il griffonna quelques lettres insignifiantes. Ensuite il le passa, à plusieurs reprises, sur la poitrine du paysan, principalement du côté du cœur, en marmottant des paroles cabalistiques (1). Cela fait, il mit l'œuf dans la main du malade.

— Tiens, dit-il, casse-le toi-même. Seulement, fais bien attention de ne pas avoir peur en le brisant !

L'homme, un peu décontenancé, jeta l'œuf contre un caillou. Pétrifié d'étonnement à la vue des matières étrangères qu'il contenait, il s'écria, dans un transport de joie mêlée de fureur :

— *Ettour' r'ouri senath en temr'arin, erzemer' as i idjjen temr'arth ; d'nettath ayi setchen ayou !*

— *J'avais deux femmes, j'en ai répudié une ; c'est celle-ci* (la divorcée) *qui m'a fait manger ça !*

Tirant de sa zaâboula une poignée de monnaie de billon marocaine, il la donna au derviche, dont le sérieux ne s'était pas démenti un seul instant, et il l'emmena chez lui, où il le gava d'œufs frits et de pain.

Tandis que le bohémien ne perdait pas un coup de dent, le lubrique rifain fredonnait gaîment la poésie suivante, très à la mode chez ses compatriotes de Mezraoua :

(1) Voyez mes *Légendes de la Grande Kabylie,* page 280, note *a*.

Chanson berbère sur les Courtisanes de Fas

Ad' etterer' sidi Yah'ya	*Je demande à Sidi Yah'ya*
D'ecellah' g mia	*Et aux saints, par centaines,*
D'echra ir'ran d'i llaya	*Et à ceux qui lisent les versets* (du Coran)
Ai d dahd'oun	*De me livrer*
Tih'andjrin ef Fas el-Bali.	*Les filles du Vieux-Fas*
S ouith tekjount d'azarif	*Qui ont des fronts d'argent* (blancs comme l'argent),
Thibbouchin d'elkh'if	*Et des seins* (aussi fermes que) *des pommes,*
Taksoumt d'filali.	*Et des chairs* (satinées) *comme le filali* (cuir du Tafilalt.)
Oui thent issenen	*Quiconque les connaît,*
Ou Llah ! our iedhif.	*Par Allah ! ne maigrira pas.*
Ah'lil ou ount net't'if !	*Malheureux est celui qui ne les a pas enlevées !*
Ounni id'ouer d'zouali.	*Celui-là deviendra misérable !*

N'abandonnons pas cette partie des mœurs marocaines sans dévoiler encore d'autres secrets, d'autres subterfuges employés par les t'aleb pour ensorceler et désensorceler le pauvre monde.

Dans la ville de Snad'a, chez les Beni-It't'eft du Rif (1), Moh'ammed, en sa qualité d'étudiant étranger, avait reçu les confidences d'un rabbin du nom de Mouchi. Cet homme de Dieu avait été le jouet d'une folle maîtresse, d'une juive capiteuse, qui, après avoir mis à sec toutes les bourses de son amant, refusait obstinément de continuer d'insipides relations, par trop platoniques pour son tempérament de feu. Désespéré, le lévite n'avait plus qu'une pensée : ravoir son argent et sa virilité disparue. Il exposa son cas à l'explorateur.

— Avant tout, dit-il, il faut me guérir. Puis, par tes sortilèges, tu attireras chez moi l'infidèle. Quand elle sera dans ma chambre, elle n'en sortira plus. Je me charge de lui reprendre alors tout l'argent qu'elle m'a volé.

Cette fois, le fils de T'ayyeb n'avait pas affaire à un paysan rifain. Ce Mouchi était un malin, un dégourdi, exploitant lui aussi la bêtise humaine en vendant des talismans à ses coreligionnaires et même aux musulmans qui avaient la sottise de recourir à ses prétendues lumières. Moh'ammed composa des quantités d'amu-

(1) Voyez *Maroc Inconnu*, tome 1er page 87 et suivantes.

lettes, se livra à toutes les jongleries qu'il connaissait. Peine perdue ! L'Israélite prétendait toujours, en ricanant, que rien en lui ne vibrait, que le souvenir de cette femme était plus obsédant que jamais. Acculé dans ses derniers retranchements, accusé presque d'ignorance, le derviche résolut de frapper un grand coup. Regardant fixement le rabbin, d'un air vainqueur de prophète, il prononça solennellement ces paroles :

— Dans un mois, tu seras guéri ! Dans un mois, ta maîtresse sera dans tes bras !

— C'est entendu, dit Mouchi.

Sans perdre un instant, Moh'ammed courut à un certain endroit de la banlieue méridionale de Snad'a, non loin du hameau d'*El-Arce* (1), où se trouve un petit vallon rempli de roseaux. Il en choisit un des plus beaux, droit, très tendre, lui fit une incision dans toute sa longueur, introduisit par cette ouverture des coquilles d'œuf, des cheveux de femme, des morceaux de cuir. Quand les plus gros compartiments de la longue tige furent convenablement bourrés de ces ordures, il ficela le roseau d'un bout à l'autre. Trois semaines après, il revint le voir. Il était guéri, il s'était ressoudé de lui-même, balançait fièrement ses panaches au-dessus des autres, comme s'il n'avait jamais subi la moindre opération. L'explorateur le trancha au ras du sol et l'emporta. Il attendit quatre ou cinq jours, puis, le voyant à peu près sec, il le divisa en plusieurs tronçons, se gardant de les éneyer, les coupant au-dessous des jointures, de manière à avoir des tubes fermés aux deux extrémités.

Il en fourra deux ou trois dans son capuchon, et, après avoir tourné par la rue de la mosquée, longeant la voie puante qui conduisait à la maison de Mouchi, il eut la satisfaction de voir le rabbin sur le seuil de sa porte, occupé à scier le coup d'une poule. A la vue du disciple d'Esculape, le juif eut une exclamation :

— Oh ! Sidi Mouh'ammed, sois le bienvenu !

Le vagabond branla la tête, esquissa le plus niais de ses sourires. Se dandinant sur ses deux jambes, l'air mystérieux, il demanda :

---

(1) Ce petit village manque dans mon premier volume parce que le derviche ne s'en est souvenu que cette année (1897). *El-Arce* العـرص signifie *le jardin, le verger* (A).

— Mouchi, si nous passions un moment ensemble ?

Le sacrificateur, après avoir essuyé son couteau ensanglanté sur les plumes de la poule, s'empressa de faire entrer Moh'ammed dans la pièce la moins sale du logis. La femme légitime du rabbin, une juive enflée et livide, au courant de l'inconduite de son mari, entra avec des savates éculées, une longue chemise et un mauvais tartan sur les épaules. La malheureuse grelottait la fièvre, une malaria chronique, contractée dans l'ignoble taudis. Sur l'ordre de Mouchi, elle alla, en geignant, préparer des œufs frits, le plat favori du derviche. Elle les apporta sur un poêlon de terre, tout fumants, mijotant encore dans un jus de tomate écrasée, mêlée à du beurre rifain très rance. Accroupis en rond sur une natte, ils mangeaient tous les trois, la femme avec les deux hommes. Dans la crainte de se compromettre, l'explorateur masticait sans relâche, évitant de répondre au loquace Mouchi qui l'accablait de questions embarrassantes. Cependant, entre deux bouchées, il lui arrivait parfois de répéter une phrase unique, destinée à ravir des oreilles israélites. Il disait, en nasillant le plus possible, imitant de son mieux la prononciation juive :

— *Chlimou ben Daoud kan mlikh Ichraïl !*

— *Salomon fils de David était roi d'Israël !*

La femme, très intriguée, finit par dire à son mari :

— Celui-là, je crois, est d'origine juive.

Le rabbin ne répondit rien. Depuis un moment déjà, il était en proie à une toux grasse, caverneuse, qui lui déchirait la poitrine. Comme elle ne faisait qu'empirer, il se mit à maugréer, disant qu'il ne savait pas où il avait attrapé ça. Le derviche, saisissant la balle au bond, attendit la fin d'une forte quinte, laissa Mouchi tousser, cracher, s'ébrouer à son aise. Alors, élevant la voix, il dit, en pontifiant :

— Mouchi, ce n'est pas un rhume que tu as. Tu es ensorcelé !

— Je le sais pardieu bien, fit le malade, et j'attends encore ton remède !

— As-tu un roseau ? demanda le vagabond.

— Non.

— Qu'à cela ne tienne. J'en ai justement un sur moi.

Et le bohémien, tirant de son capuchon un des tubes qu'il avait apportés, griffonna quelques lettres sur le roseau, le passa plu-

sieurs fois sur la poitrine du juif en marmottant des mots baroques, inintelligibles.

— Maintenant, un couteau ! cria l'exorciste, et rapidement !

Mouchi avait le sien dans sa poche, celui qui avait servi à immoler la poule. Il le passa à Moh'ammed qui lui dit :

— Non, garde-le. Tu vas ouvrir le roseau toi-même. Examine-le bien d'abord. Est-il intact, oui ou non ?

Le rabbin le prit, le retourna en tous sens, se rendit compte de la présence des nœuds aux deux extrémités. Il était lisse, brillant, un roseau naturel, parfait.

— Fends-le ! commanda le derviche. Mais je te recommande de bannir la crainte de ton cœur ; autrement, tu serais la victime des Esprits infernaux de ta nation !

Mouchi ouvrit le roseau d'un bout à l'autre. Il y trouva tous les détritus que Moh'ammed y avait mis un mois auparavant. Il fut long à se remettre de sa surprise, avoua du bout des lèvres qu'il ne comprenait rien à ce joli tour, s'inclina devant la profonde science de son hôte. Tout à coup, ses grands yeux noirs eurent une agitation inquiétante. Le souvenir de son ancienne maîtresse venait de surgir, lui tenaillant le cœur, plus cuisant, plus intolérable que jamais. Il gronda :

— Tu m'as délivré de l'Esprit des Ténèbres, soit ! Mais ce n'est pas tout. Il y a encore quelque chose à faire.

Triomphant, mais très calme, le derviche répondit :

— Quant à ça, j'en viendrai à bout en t'écrivant des amulettes.

Le rabbin s'étant absenté un moment, la juive dit au voyageur :

— Aide-moi à ensorceler mon homme.

Au moment où Moh'ammed allait répondre, Mouchi entra, tenant à la main une paire de babouches neuves, qu'il offrit au vagabond. Celui-ci les prit et s'en alla. Quelques jours après, il quittait Snad'a pour n'y plus revenir.

Je n'examinerai pas ici jusqu'à quel point l'humanité est idiote quand elle est courbée sous le double joug du fanatisme et de l'ignorance. Ce que je répèterai, après tant d'autres voix plus autorisées que la mienne, c'est l'éternelle accusation que l'on peut lancer à quelques fripons, à quelques hommes inconséquents et sans probité, qui, au Maroc, comme partout ailleurs, vivent, sous couleur de religion, aux dépens des pauvres d'esprit. Le Sous marocain a le monopole de la fabrication des sorciers ; il est

le grand foyer, l'école féconde d'où sortent chaque année des essaims de t'aleb qui vont dans toutes les parties de l'Empire renforcer et exploiter la crédulité publique. Moh'ammed, à force de les fréquenter, de vivre avec eux, avait surpris le secret de leurs charlataneries, et il eut l'occasion de s'en servir souvent au cours de ses longues pérégrinations dans le royaume des Chérif.

Terminons ce chapitre, sur lequel nous n'aurons peut-être plus l'occasion de revenir, en disant que la croyance à la sorcellerie est générale parmi les populations musulmanes du Maroc, de l'Algérie et de la Tunisie. La *démonomanie* y sévit à l'état endémique, avec autant d'intensité qu'elle sévissait chez nous il y a moins de trois cents ans. Soyons justes cependant et avouons que cette grossière superstition a fait couler très peu de sang chez les Mahométans, tandis qu'au Moyen Age elle a été en Europe la cause d'affreux massacres, bien dignes de ce temps barbare. Dans la société islamique, le sorcier n'est pas le moins du monde un objet d'épouvante ; il jouit au contraire d'une grande réputation de science, d'une haute considération due à son soi-disant pouvoir surnaturel. Que sa situation était différente chez les Nations chrétiennes ! Peut-on se rappeler sans frissonner que P. de Lancre, conseiller au Parlement de Bordeaux, président d'une Commission chargée de poursuivre les sorciers, fit conduire au supplice, dans la seule année de 1619, cinq cents malheureux reconnus coupables de sortilèges ? Dans ce même XVII^e^ siècle, la Grande-Bretagne fit périr de son côté plus de *3,000 individus*, victimes de cette stupide accusation.

Toutes les nations civilisées laissent actuellement ces pauvres diables tranquilles. Toutefois, le seul fait de leur existence prouve que la croyance à la sorcellerie n'est pas près de s'éteindre dans le monde entier. On a assez répété que certains sorciers chrétiens ont une clientèle nombreuse, appartenant quelquefois au meilleur monde, et ceci se passe encore à la fin du XIX^e^ siècle !

La tribu des Beni-Zéroual se divise en six fractions : *Bou-Meàn, Beni-Mka, Beni-Yad'mi* au N. ; *Oulad K'asem, Beni-Brahim* et *El-Ah'ad* au S. Les Oulad-K'asem et Bou-Meân peuvent mettre en ligne de bataille 10,000 cavaliers. Les Oulad-Brahim ont 2,500

piétons et 2,500 cavaliers. Les Beni-Mka, les Beni-Yad'mi et El-Ah'ad ne lèvent que des fantassins, 15,000 environ. Tout ceci fait un total de *trente mille* hommes, dont 12,500 chevaux, pour toute la tribu. Chaque fraction contient 25 *djemaà* (conseil) ; chaque djemaâ a sous son contrôle de 5 à 7 villages. Tout village renferme une ou plusieurs mosquées, suivant le nombre de ses quartiers, car les quartiers sont souvent séparés par une assez grande distance. Il y a au moins un minaret, non par mosquée, mais par village. C'est dans la mosquée du minaret que se récite tous les vendredis la khot'ba.

Commerce, Industrie, Esclavage

Il y a, à *Timezgana*, un grand marché le lundi. Timezgana est situé non loin de l'Ouad el-Mzaz, dans la partie méridionale des Beni-Yad'mi. Un autre marché, le *Souk' el-Arbà mtaâ Ktama* (Marché du mercredi de Ktama), se tient sur le territoire des Beni-Mka, au N. de cette fraction, presque sur la frontière ktamienne. Un autre a lieu le jeudi chez les Bou-Meân, dans le grand village d'*El-Khemis*, sur les bords de l'*Ouad Tizlafan*, connu à cet endroit sous le nom d'Ouad Bou-Meân.

Enfin, la plus grande foire des Beni-Zéroual, le Souk' el-H'add, se tient le dimanche au centre de la fraction de *El-Ah'ad*, le long de l'Ouad *Ouddka*. On y vient en foule de partout, aussi bien les Zéroualiens que les indigènes des tribus voisines. Tout y est à bas prix. Fèves, lentilles, orge, blé, laine, fruits, armes, bestiaux, gibier, vivant ou mort, il y a de tout, et à très bon compte, dans cette immense arène où se pressent tous les dimanches plus de vingt mille personnes. L'Ouad Ouddka coupe en deux le Souk' el-H'add. Des huttes en roseaux abritent les marchandises. Les différentes espèces d'animaux ont des emplacements spéciaux. D'innombrables bouchers égorgent des bœufs, rien que des bœufs, le mouton étant rare dans cette contrée, et ils en vendent la viande à tant le morceau, sans le peser. Plus loin, se dressent des piles de *r'eraïr*, sacs d'une longueur démesurée, contenant du blé, des raisins secs. Ces derniers ne sont pas chers, 25 centimes le *moudd* (double décalitre) ; les figues sèches valent trois sous le moudd, les fèves six sous. Chaque indigène ayant au moins un petit

potager, il n'est pas étonnant qu'il n'y ait nulle part de légumes à vendre.

Nous voici arrivés devant les huiles du pays. Il y en a de plusieurs sortes : vous avez l'huile provenant de l'olive ayant subi un détritage complet sous des meules de pierre ; l'huile dont l'olive a été foulée par des pieds humains ; l'huile dite *Ez-Zouba*, c'est-à-dire celle dont l'olive, après avoir été grillée dans un four, est broyée à coups de maillet dans des *gaçaâ* (grands plats de bois). On verse de l'eau dans ces gaçaâ, et l'huile qui surnage est délicatement recueillie avec la main. Il y a encore l'huile dont l'olive a été détritée avant complète maturité ; elle est très agréable au goût. Terminons cette nomenclature par l'huile de lentisque, que l'on obtient de la manière suivante : On empile, les uns sur les autres, des couffins remplis de baies de cet arbuste, on les place sous un pressoir à vis *(louleb)*, et on serre tant qu'on peut. Cette huile, une fois épurée, sert à l'éclairage ; elle brûle dans des lampes en terre cuite de diverses formes, hautes, basses, rondes, ovales. Dans le Nord, sur les hautes cimes où l'olivier ne vient pas, les habitants s'éclairent avec des flambeaux de mélèze, qu'ils coupent eux-mêmes dans la forêt ou qu'ils trouvent à acheter sur les marchés. L'huile de baies de lentisque sert quelquefois, à défaut d'autre, à la cuisine. On lui fait perdre sa saveur désagréable en la soumettant à une ébullition prolongée et en la laissant plusieurs jours exposée au grand air. Le pistachier de l'Atlas *(bt'om* بطم*)* produit également une huile assez appréciée.

Les *Héddaoua* (1) ont sur le souk' une vingtaine de masures en pierre sèche. Ils y grouillent dans une promiscuité et une malpropreté dégoûtantes, au milieu de bandes de chats, avec leurs innombrables chevreaux. Vivant de mendicité, ils battent les

(1) Voyez *Maroc Inconnu*, tome 1er, page 154. Ma première transcription de ce mot est fautive. En revoyant mes notes arabes sur les Djebala, je me suis aperçu de mon erreur. Un simple Téchdid oublié en est la cause. Il faut donc lire, tome 1er, page 154, *hèddaoui*, pluriel *hèddaoua*, avec un *d* redoublé, et ici une question embarrassante se pose : Ce terme vient-il de la racine hamzée هـــدا (se reposer), ou du radical défectueux هـــدى (guider, à la IIe forme : faire un cadeau) ? En arabe vulgaire, l'adjectif d'intensité, dérivé d'une racine défectueuse, se prononce comme l'adjectif d'intensité provenant d'un radical hamzé, sans aucune différence. J'espère donner plus loin la solution de cette question.

campagnes, les marchés principalement, se précipitent comme des fauves sur les bêtes égorgées, appelées *âr* عـــار (honte), que l'on y immole en vue d'obtenir du secours contre un ennemi vainqueur, coutume extraordinaire dont je vous parlerai plus loin.

Moh'ammed, chassé de *H'ellaba,* l'un des faubourgs des *Beni-Méjrou,* par la crainte de se voir enlever deux belles djellaba neuves qu'on lui avait données, vint un jour se réfugier chez les Héddaoua du Souk' el-H'add. Ceux-ci le pressèrent vivement d'entrer dans leur corporation. En attendant, ils essayèrent de le soûler avec du kif, dont ils font eux-mêmes une effrayante consommation. Cet excès de prosélytisme eut des résultats désastreux, déchaîna, dans l'estomac et sous le crâne de l'explorateur, des tempêtes horribles, sur lesquelles il est inutile d'insister. Il se sauva, décidé à pousser jusqu'à El-Djaya.

A un kilomètre du marché, deux individus s'étant présentés à lui avec des mines patibulaires, Moh'ammed comprit de quoi il s'agissait. En un tour de main, il fit passer par-dessus sa tête les deux belles djellaba qu'il déposa aux pieds de ces messieurs. Puis, avec une vieille chemise sur le dos, il retourna à El-K'laïâ où des âmes charitables lui donnèrent des effets à peu près présentables.

Ce qu'il y a de plus curieux à visiter au Souk' el-H'add, c'est assurément le carré réservé à la vente des nègres ainsi que celui des gitons et des gitonnes de profession.

Parmi les nègres, les hommes sont les plus nombreux. Parfois, cependant, on voit deux ou trois négresses et un ou deux négrillons, sans aucun lien de parenté entre eux généralement. Le crieur public, faisant fonction de commissaire-priseur, vante la marchandise :

— Voici un nègre accompli, brave, travailleur, robuste, intelligent, ne cherchant nullement à se sauver de chez ses maîtres, n'ayant jamais eu le *bouri,* (1), très doux de caractère, très dévoué.

Tous les représentants de la race noire, mis en vente ce jour-là,

---

(1) البورى Les Arabes prétendent que les nègres sont sujets, à certaines époques de l'année, à des accès de démence furieuse qu'ils nomment *El-bouri.*

hommes, femmes et enfants, s'entendent décerner les plus grands éloges. Rien d'aussi parfait qu'eux ne fut créé sous la calotte des cieux. Mais l'acheteur, méfiant et rusé comme le sont tous les Arabes, n'ayant garde de se contenter des cas rédhibitoires prévus par la loi musulmane, n'oublie pas de stipuler, devant témoins, la restitution de l'esclave à son ancien propriétaire, s'il lui manque une des nombreuses qualités énoncées à la criée. Un noir, jeune, vigoureux, actif, fidèle, peut monter jusqu'à 500 francs. C'est un maximum, et encore faut-il un sujet véritablement hors ligne pour atteindre ce chiffre. Il est facile d'avoir un individu vigoureux moyennant 150 ou 200 francs. Les négresses, très recherchées à cause des services multiples qu'elles sont à même de rendre dans les ménages, coûtent au moins aussi cher que les nègres. Les négrillons, suivant leur taille, leur force, leur âge, leur gentillesse, oscillent entre 25 et 250 francs.

L'esclavage est très peu répandu chez les Djebala. Les familles nobles et très riches peuvent seules s'offrir ce luxe dispendieux, et elles traitent généralement ces utiles serviteurs avec la plus grande humanité. En cela, elles obéissent aux prescriptions formelles du Coran (chapitre XXIV, verset 33) :

واتوهم من مال الله الذى اتاكم

— *Et donnez-leur une part des biens que Dieu vous a donnés !*

Il a suffi de ces quatre ou cinq bonnes paroles, tombées de la bouche d'un demi-dieu, pour contraindre les Mahométans à se montrer humains envers ces malheureuses créatures. Les Évangiles sont muets à l'égard des esclaves. Si le Christianisme avait proclamé explicitement l'abolition de l'esclavage, il aurait eu la gloire de supprimer bien des maux, de faire avorter les 18 siècles d'horreurs qui souillent l'Histoire. Il est vrai que la sublime maxime : *Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît,* était suffisante. Mais la perversité humaine ne saurait se contenter d'un précepte universel. Il lui faut une défense formelle, précise, claire, et encore trouve-t-elle le moyen de l'enfreindre quand son intérêt est en jeu.

Les esclaves marocains ne tiennent nullement à une liberté dont ils ne sauraient que faire. Bien logés, bien nourris, bien traités chez leurs maîtres, ils finissent par se considérer comme faisant partie de la famille qu'ils servent. Leur affranchissement

devient aussitôt pour eux une source d'ennuis, de dangers réels. N'étant plus protégés par leur seigneur, ils sont exposés, s'ils s'éloignent du village, à être capturés par des étrangers, à retomber sous des maîtres moins débonnaires que les premiers. On cite quelques nègres sachant le Coran par cœur. Cette incontestable supériorité sur leurs frères illettrés leur vaut certains égards et leur valeur vénale en est augmentée.

Quant à l'emplacement réservé aux gitons et aux gitonnes, il n'y a guère que les gens appelés *Kouaza* qui s'en approchent. Les Kouaza sont des débauchés, des libertins,—disons le mot,—d'étranges proxénètes se distinguant des honnêtes gens par leur costume et leur démarche extravagante. Ils ont la djellaba noire brodée de soie. Leur long fusil de Tar'zouth est incrusté d'ivoire. Ils marchent en se pavanant, se donnant la main, parlant haut, faisant des plaisanteries de goujats, se croyant très spirituels. La plupart sont des célibataires d'un temple de Vénus quelconque, du fameux béït eç-çoh'fa. Ils se rencontrent dans les foires pour y étaler leur sotte suffisance et leur grossièreté.

Les mignons et les courtisanes que l'on achète sur les marchés sont habituellement des prisonniers de guerre, des enfants volés dans la campagne ou des misérables se mettant en vente de leur plein gré, ne pouvant plus se passer de la prostitution. L'ignoble bétail n'est pas, tant s'en faut, d'un prix inabordable. La plus belle âïla, l'éphèbe le plus gracieux, valent à peine 150 francs.

En passant devant cet étalage de chair humaine, Moh'ammed ben T'ayyéb fut interpellé par une pauvre femme qu'il reconnut aussitôt. C'était sa mendiante d'El-Djaya, parquée au milieu du troupeau des gitonnes, dont elle partageait depuis plusieurs jours la destinée. Elle le supplia, s'il retournait dans sa tribu, de dire à ses parents ce qu'elle était devenue.

— Je n'irai pas de sitôt, lui cria l'explorateur. Mais je te promets de leur envoyer un message à la première occasion.

Il tint parole. A quelque temps de là, rencontrant des H'ayaïna au village d'Aïn-Berda, il s'acquitta de la commission, et les parents de la mendiante vinrent eux-mêmes délivrer leur fille au moyen d'une petite somme d'argent dont voulurent bien se contenter ses ravisseurs.

Le derviche continua sa promenade jusqu'à la mosquée que des mains pieuses ont élevée au centre du marché. Il croisait à tout

instant des riches, des pauvres, des lettrés, des ignorants. Tous se promenaient avec des gitons, car c'est une gloire de posséder un de ces éphèbes. Non seulement certaines femmes mariées ne sont point jalouses de cette répugnante concurrence, mais encore elles reprochent à leurs maris de ne pas avoir de âïl, quand il leur arrive d'en manquer. Il est difficile à un étudiant, qui n'a pas son mignon, d'obtenir la retba dans une mosquée, car on craint qu'il ne veuille s'emparer d'un éphèbe appartenant à l'un de ses condisciples. Il va sans dire que ces mœurs épouvantables sont l'apanage exclusif des individus sans aucune moralité.

Les vrais savants, les vieux chérif, les marabouts, tous ceux qui se respectent, — oh! une bien petite minorité, — ont une conduite à peu près convenable. Ils ne songent pas, il est vrai, à s'élever contre le vice universel, sachant bien qu'ils seraient impuissants à le faire disparaître. Toutefois, en guise de protestation, ils répondent aux chansonnettes obscènes, au mépris affiché de la femme en général et de la femme honnête en particulier, par cette glorification du mariage et de la jeune fille immaculée :

Hymne à la Vierge marocaine

يا ربى و ارزقنا من الحلال	*O mon Dieu ! donne-nous pour femme [légitime*
صبية تكون كالهلال	*Une vierge gracieuse comme le croissant,*
تكون من صومين او من ثلاثة	*Ayant déjà jeûné deux ou trois fois* (ayant [10 ou 13 ans),
صغيرة السن وهى ظريفة	*Jeune et charmante,*
وسيعة الصدر مع الاكتاف	*A la poitrine et aux épaules larges,*
وكحلة السلف مع الاطراف	*A la chevelure et au teint bruns,*
وحمرة الشفة مع الخدود	*Aux lèvres et aux joues écarlates,*
وكحلة العينين كالمداد	*Aux yeux noirs comme de l'encre,*
طايعة لربها وزوجها	*Obéissante envers son Dieu et son mari,*
فايمة للصلاة فى وقتها	*Faisant ses prières à l'heure prescrite !*

Ce jour-là, une bonne nouvelle s'était répandue dans le marché. Un crieur public parcourait l'immense foire, s'arrêtant souvent, hurlant de toutes ses forces :

— Écoutez, musulmans ! Prêtez l'oreille, Beni-Zéroual ! Le

sultan vous pardonne. A partir d'aujourd'hui, il vous permet d'aller faire vos affaires à Fas. Il ne vous inquiètera pas.

Une joie extraordinaire éclata tout à coup. Enfin, les portes de la capitale s'ouvraient après les rudes batailles avec les troupes du Makhzen ! Le souverain, incapable de réduire par la force ces populations indépendantes, était obligé de capituler, de composer avec elles, afin de ne pas enlever aux négociants de Fas leur importante clientèle djebalienne ! Des cris d'allégresse, des : *Dieu protège le sultan !* sortirent de toutes les bouches, accompagnés de coups de fusil bien nourris.

Mines d'or et d'argent

A la nuit tombante, en compagnie d'un autre t'aleb, le derviche monta jusqu'au village d'*El-K'laïâ mtaâ Afouzar*. Situé à une faible distance au Nord du Souk' el-H'add, El-K'laïâ renferme cinq mosquées, dont une avec un minaret élevé. Chaque mosquée est dans un quartier séparé. Entre El-K'laïâ et Afouzar, le vagabond remarqua une mine d'argent inexploitée. Des trous, assez profonds, y avaient été creusés autrefois, mais on avait renoncé à pousser plus loin les travaux, pour deux bonnes raisons : 1° l'exportation des minerais précieux est interdite au Maroc, 2° les indigènes sont d'une ignorance absolue en métallurgie.

Ce fut dans le quartier nommé *Decher Ez-Zellalin*, tout peuplé de Chérif alides, que Moh'ammed alla demander la retba à l'instituteur qui la lui accorda immédiatement. Une nouvelle passion venait d'enflammer le vagabond. Allumée par le voisinage de la mine d'argent, une fièvre intense lui brûlait le sang. Il se voyait déjà nageant dans l'or, s'offrant des plaisirs de roi, traitant d'égal à égal avec tous les Crésus du globe. Au bout de quelques jours, en grand secret, il s'était déjà lancé dans une cuisine métallurgique très compliquée. Étant parvenu, après combien de tentatives infructueuses, à obtenir d'impurs lingots d'argent, il résolut d'aller les vendre à Fas, c'est-à-dire à une forte journée de marche au Sud d'El-K'laïâ.

Le voilà parti un beau matin avec son trésor, il traverse les territoires qu'il connaît, où il est connu, et il arrive sans encombre à la capitale chérifienne. Il prie un t'aleb de ses amis de l'accompagner au mellah' (ghetto) pour lui servir de sauvegarde. Les

deux musulmans battent le quartier israélite, montrant leur marchandise à des orfèvres qui leur en offrent un prix dérisoire. Au tournant d'une ruelle, Moh'ammed croise un hébreu dépenaillé, une ancienne connaissance à lui. Il l'arrête, lui parle de ses lingots. Le juif, subitement intéressé, emmène le derviche en lui disant :

— Je te les achèterai deux fois ce qu'ils valent. J'en ai à la maison, d'un métal bien supérieur à l'argent monnayé.

On entre dans un bouge infect, et, après un marchandage opiniâtre, on fixe, de part et d'autre, la somme à 500 francs. Le versement s'opère. L'explorateur compte et recompte son argent.

— Que diable ! Il me manque 50 francs ! Vois toi-même.

Et il proteste, menaçant le juif de reprendre ses lingots, pendant que son ami, l'autre musulman, parle de casser les reins à l'israélite. Celui-ci, se sentant en sûreté dans le mellah', crie plus haut que les t'aleb, fait des menaces :

— En voilà des fripons ! Je vais, de ce pas, les dénoncer au Sultan comme faux monnayeurs !

Le prudent Moh'ammed, voyant que la violence va tout gâter, parvient, par de douces paroles, à avoir ses 50 francs. Les trois hommes se séparent. Le voyageur et le t'aleb sortent du mellah'. Le derviche se débarrasse habilement de son compagnon, du redoutable coreligionnaire, du témoin gênant qui a tout vu. Il lui donne deux ou trois pièces de cent sous.

— Tiens, dit-il, voilà quelques dourous. Achète tout ce qu'il faut pour le dîner. Dans un moment je serai à la maison.

Le Fassien s'éloigne, persuadé que ce toqué de Moh'ammed tiendra sa promesse, qu'il pourra le dévaliser à son aise pendant la nuit ! Il court acheter ses provisions pendant que le voyageur s'empresse de sortir de la ville pour regagner les Beni-Zéroual.

A son retour au village d'El-K'laïâ, l'insouciant écolier se mit à gaspiller les 500 francs du juif, s'achetant de beaux habits, faisant des largesses aux malheureux, posant en homme qui a de l'argent. La petite somme fondit rapidement. Le dernier sou parti, l'explorateur voulut se remettre à fabriquer de nouveaux lingots. Mais des bandits maintenant le surveillaient. D'un autre côté, ses condisciples le priaient de leur enseigner son art. Se voyant dans une situation périlleuse, il se sauva un soir du village, courant dans la direction du *Djebel Ouddka*, grande chaîne de montagne

où abondent les gisements d'or, d'argent et de cuivre. Les minerais de plomb et de cuivre y sont exploités publiquement. Le soufre, l'alun, l'antimoine, sont recherchés par les femmes qui les déterrent et les vendent. Toutes les tentatives faites dans le but d'obtenir de l'or et de l'argent purs ont échoué. Les étudiants emportent parfois quelques-uns de ces précieux métaux pour les vendre à vil prix aux Européens et aux Israélites de la côte.

Parvenu dans le pâté montagneux du Djebel Ouddka, le vagabond choisit pour résidence le village de *Tazouggarth*, gros bourg bâti au pied d'un énorme rocher, près de la frontière de Ktama. L'instituteur lui ayant accordé la retba, il suivait ses cours depuis trois jours seulement, lorsqu'un jeune Rifain imberbe vint faire ses études à Tazouggarth. Charmé de trouver en Moh'ammed un homme qui parlait le berbère, le nouveau venu se lia avec l'explorateur, au grand mécontentement des autres étudiants qui voulaient faire servir le *mesloukh* مسلوخ *(imberbe)* à leurs infâmes plaisirs. Redoutant un malheur, le derviche dut battre en retraite. Il se sauva du village au bout d'une semaine, arriva à *El-Mchaâ*, sur le versant oriental du Djebel Ouddka, suivi de son Rifain. Le magister d'El-Mchaâ accorda la retba aux deux étrangers et leur désigna une cellule contiguë à la mosquée. Le jeune homme servait le voyageur comme un bon domestique. En retour, Moh'ammed lui enseignait le Coran ; là se bornait leur intimité, paraît-il.

Il était impossible à l'explorateur de se désintéresser des richesses minérales de la contrée. Les pâtres, les cultivateurs qu'il interrogeait lui montraient des gîtes métallifères dont ils exagéraient l'importance, lui répétant sans cesse :

— Allons ! A l'ouvrage ! Ah ! si les Chrétiens étaient ici, quels trésors ils trouveraient !

Au-dessous de la route qui conduit au village d'El-Mchaâ, s'élève un mamelon que les femmes attaquent à la pioche pour en retirer la glaise nécessaire à la fabrication des poêles, marmites et autres ustensiles de ménage. Tous ces récipients, fabriqués avec une terre riche en paillettes d'or, étincellent comme des vases précieux. Aussi, les indigènes, très fiers de leur batterie de cuisine, disent orgueilleusement aux étrangers :

— Regardez ! Même nos casseroles sont en or !

Moh'ammed échoua dans sa tentative d'obtenir encore des

lingots par les moyens primitifs dont il disposait. Cet insuccès lui fit prendre en grippe le village d'El-Mchaâ, qu'il quitta bientôt pour errer à l'aventure dans la tribu.

Vocation et Sincérité du Derviche

Pouvons-nous suivre, pas à pas, de bourgade en bourgade, l'extraordinaire bohémien ? Un volume entier ne suffirait pas à la seule description des Beni-Zéroual. Une inspection attentive de la carte placée à la fin de ce livre fera mieux comprendre l'importance des découvertes du derviche qu'une fatigante dissertation. Là où nos atlas sont muets, sur ces grands espaces laissés en blanc par les géographes, dans toute cette vaste et belle région que n'a jamais parcourue un Européen, la vie éclate de toutes parts, faisant de cette terre inconnue la contrée la plus peuplée de toute l'immense Afrique.

Après son départ d'El-Mchaâ, Moh'ammed était allé faire un petit tour dans la tribu de Ktama, puis il était revenu chez les Beni-Zéroual où il était écrit qu'il célèbrerait trois fois la Fête des Moutons, en 1872 au village des Beni-Izzou, en 1873 à Ar'afsaï, en 1875 à El-K'laïâ (1). Dans l'intervalle, il s'éclipsait souvent, poussant des pointes hardies chez les peuplades les plus sauvages, les moins connues, traversant quelquefois dans la même année tout le Maroc, du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest, voulant tout voir, tout connaître, ne dédaignant aucun détail, gravant dans son effroyable mémoire ce chaos de noms propres arabes et berbères, que nul autre cerveau au monde, je crois, n'eût pu retenir.

Vivant constamment dans les mosquées et les zaouiya, approchant souvent les personnages religieux les plus influents du pays, fréquentant la noblesse et la plèbe, mêlé aux étudiants et aux mendiants, il a pu gravir tous les degrés de l'échelle sociale marocaine. Et il nous donne ces renseignements précieux, qu'on chercherait vainement dans les livres arabes et chrétiens, sans aucun espoir de récompense, en toute modestie, profonde et sincère, parce qu'il n'est nullement orgueilleux, ni âpre au gain, parce que les hochets de la vanité humaine, médailles, croix,

(1) Voyez *Maroc Inconnu*, Ire partie, page 40.

diplômes, dont je lui ai révélé l'existence, le laissent froid, lui semblent bons tout au plus pour amuser des enfants. Non, il nous dévoile le vaste Empire inconnu parce qu'il s'est enfin rendu à mes raisonnements, quand, faisant appel à sa grande intelligence, je lui montrai, dans un avenir lointain, le magnifique essor réservé au Maroc, la science, la tolérance, la sécurité remplaçant la redoutable anarchie actuelle, toutes les populations du Mag'rib-el-Ak'ça transfigurées par la baguette magique du progrès moral, scientifique et matériel. A travers les brumes des siècles futurs, son œil émerveillé venait d'entrevoir la fraternité universelle, les croyances épurées, s'élevant directement jusqu'à Dieu, *sans intermédiaire,* toute la ruche humaine engagée pour toujours dans la voie du travail et de la paix.

En parcourant le Maroc, avant notre première rencontre, Moh'ammed ne songeait guère à ce bel avenir des peuples. N'ayant la tête pleine que de son désir de voir sans cesse de nouveaux pays, emporté par son incroyable passion des voyages, il allait, il allait toujours devant lui, insouciant, infatigable. Chez les Beni-Zéroual, il avait réussi à se faire prendre en amitié par un des caïds de la tribu, le nommé *Ould Mh'ammed,* dont les confidences administratives ne devaient point tomber dans l'oreille d'un sourd. Il suivait ce chef dans ses tournées, se rendait compte de sa façon sommaire d'expédier les affaires.

Administration marocaine

Afin d'avoir une idée à peu près exacte de ce qu'est l'Administration chérifienne chez les populations à *demi-indépendantes* du Maroc, il est nécessaire de déterminer, au point de vue objectif, les besoins généraux, la situation politique et géographique de ces populations, et, au point de vue subjectif, les organes et les agents chargés de donner satisfaction aux multiples exigences des indigènes, d'une part, et de leur prétendu souverain, d'autre part.

Dans ces tribus si peu soumises, et sujettes à caution, le sultanat de Fas constitue, en apparence, une autorité centrale. Son pouvoir, reconnu en principe, est extrêmement limité en fait. En théorie, la plénitude du pouvoir exécutif lui appartient ; en réalité, il ne peut l'exercer que très imparfaitement. N'ayant jamais en

vue la satisfaction morale ou matérielle de ses pseudo-sujets, ne voyant en eux que des machines bonnes seulement à lui rapporter de l'argent, il exige de ses agents la remise annuelle des impôts, une remise aussi forte que possible. Ces contributions, prélevées selon le bon plaisir des caïds, commencent d'abord par disparaître, en grande partie, dans les poches de ces fonctionnaires, dans celles de leurs satellites et de leurs partisans. Le reste est expédié au souverain, va grossir le riche, l'inutile trésor des caisses impériales de Fas et de Merrakèch. Le monarque thésaurise, se gardant bien de dépenser un liard pour la protection et le développement des divers intérêts du pays. Armée, marine, routes, instruction publique, justice, sécurité, industrie, commerce, tous les besoins collectifs auxquels l'initiative privée ne peut satisfaire, tous les grands problèmes que la science sociale cherche à résoudre dans le monde civilisé, tout cela est lettre morte pour la Cour chérifienne.

Les tribus à moitié soumises, placées dans la sphère d'action des troupes du Makhzen, habitent généralement les plaines accidentées ou les derniers contreforts des hautes montagnes. En se retranchant sur les hauteurs, en s'appuyant sur les tribus voisines franchement indépendantes, elles réussissent à échapper partiellement à la rapacité du fisc. Elles tolèrent cependant les caïds impériaux, paient des impôts minimes, fournissent à l'État des contingents armés, chargés de prendre part, en temps de guerre, aux opérations militaires dirigées par le gouvernement. *En échange de ces sacrifices, elles ne reçoivent rien.*

L'insécurité est chez elle peut-être encore plus grande que dans le *blad es-Siba* (pays indépendant). Chaque caïd, n'ayant avec lui qu'un nombre très restreint de *mkhazniya* (cavaliers impériaux), il lui est matériellement impossible de s'occuper d'autre chose que de la perception des impôts, toujours difficiles à faire rentrer. Il s'inquiète fort peu des crimes de droit commun. La loi coranique du talion, largement appliquée par les victimes elles-mêmes ou par leurs parents, le dispense de s'immiscer dans les querelles de ses administrés.

L'autre agent du pouvoir exécutif est le *cadi* (juge). Les attributions de ce magistrat sont réduites à leur plus simple expression. Il enregistre quelquefois les contrats de vente, de louage, de mariage, donne son avis, quand il est consulté, sur les droits

successoraux. Pour tout le reste, les coutumes locales, les prescriptions religieuses, les conseils des lettrés, se substituent à la vaine autorité de sa juridiction, encore trop méticuleuse, trop compliquée, malgré sa simplicité, quand il s'agit d'en faire l'application à des hommes n'obéissant à aucun frein politique, à aucun pouvoir loyalement reconnu.

Avec un gouvernement qui ne connaît de lois que son caprice, qui prend le bien de ses sujets sans leur rien octroyer en échange, qui fait peser sur eux tout le poids d'une autocratie absolument intolérable, en présence du gâchis administratif dans lequel agonisent les tribus du Makhzen, osera-t-on reprocher aux populations marocaines, encore soumises au despotisme impérial, de chercher à se soustraire, par tous les moyens, aux charges qui les écrasent ?

Combien les tribus insoumises sont plus heureuses ! Et pourtant, tous nos compilateurs, tous les barbouilleurs de papier, qui parlent du Maroc sans avoir étudié le premier mot de la question islamique et mag'ribine, se copiant invariablement les uns les autres, gémissent sur l'anarchie des montagnards de l'Empire. Ils affirment que ces hommes libres, privés de tout gouvernement régulier, doivent être bien malheureux.

Et pourquoi le seraient-ils ? Est-ce parce qu'ils échappent à la tyrannie d'une administration dont ils connaissent depuis des siècles l'impuissance et la corruption ? Serait-ce parce qu'ils ne jouissent pas encore des bienfaits d'une civilisation qu'ils ignorent, qu'ils méprisent dès qu'ils la connaissent ? Nourris des productions de leurs terres, vêtus de la laine de leurs troupeaux ou de celle qu'ils savent se procurer par le commerce, ne payant aucun impôt, à l'abri des vexations d'un pouvoir abhorré, sachant se protéger eux-mêmes et venger leurs injures, ils sont assurément moins à plaindre que leurs frères du *blad el-Makhzen*. Leur situation est si peu digne de pitié, qu'ils ne cherchent nullement à en changer. Ils défendent au contraire leur liberté avec le plus grand courage.

Vous me direz :

— Chaque tribu du *blad es-Siba* est une petite République de brigands ; tout le blad es-Siba est un assemblage hétéroclite de membres ne formant point un corps !

Je réponds :

— Il ne peut en être autrement, et il en sera toujours ainsi jusqu'au jour où un gouvernement éclairé, juste, bienveillant, provoquera l'évolution sociale et politique qui fera de toute cette belle contrée un État puissant et prospère. Frappés des avantages qu'offre l'association coopérative de toute une nation en vue de la lutte pour l'existence, ces fiers montagnards hésiteront-ils, ce jour-là, à sacrifier leur indépendance, plusieurs fois séculaire il est vrai, mais conservée au prix de tant d'efforts, de ruines et de sang ?

Fanatisme, Guerre Sainte

Les Beni-Zéroual, malgré leur force, malgré leur réelle anarchie, croient devoir tolérer les caïds qui ont reçu du Sultan le burnous d'investiture. Ils se soumettent en outre à la perception des très légères contributions prélevées par ces chefs sur les seules familles riches. Le personnage politique et religieux le plus influent de la tribu est actuellement (1897) *Sidi Allal El-H'ammoumi*, mk'addem (supérieur) de la célèbre zaouiya de El-H'ammoumi, dans le village d'*El-Mék'raoui* (1). Aucune nomination de caïd, de cadi, ne se fait sans son agrément. D'un mot, ce rejeton vénéré d'une si longue lignée de marabouts peut lancer sur les terres du Makhzen plus de quarante mille combattants, car son influence rayonne au loin dans les Djebala. Aussi, il faut voir les ménagements de la Cour impériale envers le redoutable patriarche.

Les tombeaux des principaux santons de la tribu sont des foyers d'agitation politique et religieuse. Citons les plus importants, les plus honorés : Deux grands saints sont enterrés dans le bourg de Tazr'adra, *Sidi l-H'ammoumi* et *Sidi l-H'adjj Ech-Chetibi ;* le village de Chahrira possède les reliques de *Sidi l-H'adjj Mh'ammed ;* au Nord, dans le massif du Djebel Ouddka, on a un culte particulier pour *Sidi Ali Ez-Zr'ari* et *Sidi l-H'asen Ez-Zr'ari.*

La tribu des Beni-Zéroual est désignée parfois sous la dénomination de *K'ebilat el-Khoulafa, la tribu des califes,* parce que l'on trouve, jusque dans les plus petits hameaux, des descendants des trois plus célèbres successeurs du Prophète : *Abou Bekr Eç-Ceddik', Oumar ben el-Khat't'ab, Ali ben Abi T'alib.* Les indigènes dont la

(1) سيدي علال الحمومي مقدم زاوية الحمومي في دشرة المفراوى

généalogie remonte jusqu'au gendre de Mahomet constituent la plus haute, la plus illustre noblesse du pays.

A côté de ces représentants officiels de l'Islam, végètent quelques Confréries religieuses dépourvues de tout prestige, de toute autorité. Il y a, par-ci par-là, des adeptes des *Derk'aoua*, des *Nacirin*, *Tidjaniyyin*, *Djilaniyyin*, *Tehama*, *T'ayyibiyyin* (1).

Il est très certain que les Beni-Zéroual détestent, sans les connaître, les Chrétiens et les Juifs. En cela, ils ressemblent à la très grande majorité de leurs coreligionnaires, dont ils partagent les idées arriérées en matière de race et de religion. Ils sont persuadés que la grande fertilité de leurs terres, d'où découlent toutes leurs autres prospérités, est due à la protection de Mahomet lui-même. Une vieille légende zéroualienne prétend en effet que le marabout *Sidi Abd el-Ouareth*, se trouvant en pèlerinage à La Mecque, en compagnie d'un autre saint d'Andjra, *Sidi Ah'med ben Adjiba*, aurait vu en songe l'Apôtre des Arabes, qui lui aurait dit :

— O Abd-el-Ouareth ! que Dieu te bénisse ! qu'il bénisse aussi ta tribu *zéroualienne !*

Les chérif, les savants, les instituteurs partagent et entretiennent le fanatisme des foules. Dans les grandes expéditions, ils les accompagnent, les excitent à se battre vaillamment, leur promettant les joies ineffables du Paradis si elles versent généreusement leur sang pour la sainte cause de l'Islam. Les lâchetés sont rares. On raconte pourtant qu'un t'aleb djebalien, voulant décider son père, un ignorant complet, à prendre part à la guerre contre les Infidèles, lui dit un jour :

— Allons ! mon père, va au *djihad !* (Croisade). Si tu meurs, tu auras chaque soir dans le Céleste Jardin une houri nouvelle, une pucelle idéale.

Enflammé par cette promesse, le vieillard saisit un fusil, vole au combat, suivi de son fils. Il se précipite au premier rang, attend impatiemment l'arrivée des ennemis. Ceux-ci, dissimulés derrière un pli de terrain, se montrent tout à coup et commencent le feu. En entendant siffler les balles à quelques centimètres de ses oreilles, l'ignorant prend peur, entraîne son fils loin du champ de bataille, lui dit tout bas :

---

(1) Voyez *Maroc Inconnu,* tome 1er, pages 105 et 106, ce qu'il faut penser de la prétendue influence politique des *Ordres religieux de l'Islam.*

— Mon cher, en fait de houri, ta mère me suffit !

En campagne, l'étudiant porte la djellaba blanche. Les illettrés, c'est-à-dire les simples soldats, se distinguent des chefs par leurs vêtements de couleur sombre. Autour des têtes nues sont enroulés les fourreaux de laine des fusils, de ces longs mouk-h'ala de fabrication tar'zouthienne (Rif), dont la portée n'excède jamais six cents mètres. Chaque fraction de tribu s'avance. précédée de ses drapeaux, d'un orchestre de tambourins, hautbois et grosses caisses. Le désordre qui règne dans ces bandes indisciplinées est inimaginable. Le combat se fait au petit bonheur, chacun luttant à sa façon, se précipitant en avant, s'arrêtant, fuyant quand bon lui semble. Ordinairement tous se battent bien, mais je les crois très inférieurs en courage aux Berbères du Rif.

Agriculture, Forêts

Dans toute sa partie méridionale, à partir de la base du massif du *Djebel Ouddka* jusqu'à la limite de la *Daïrat-Fas* (Province de Fas), le climat des Beni-Zéroual est chaud en été et en automne. En hiver et au printemps, les pluies sont assez régulières. Toutes les terres à découvert sont labourées, semées d'orge et de blé. Les instruments aratoires n'ont guère varié depuis la conquête romaine. C'est la même charrue, la même binette, la même pioche que du temps de Bocchus. Les sillons, légèrement creusés par un petit soc de 20 centimètres de long, produisent cependant de belles récoltes, tant est grande leur fécondité. L'assolement est inconnu. Chaque année, depuis des siècles, cette terre ne donne que de l'orge et du blé.

Allez donc parler d'engrais à ces primitifs encroûtés dans une routine invincible ! Ils vous riront au nez, vous répondront que les troupeaux, qui passent et repassent dans les chaumes, fument suffisamment le sol, si toutefois il a besoin d'être fumé. Autour des hameaux, les habitants ont créé de délicieux vergers, des jardins potagers arrosés par les sources et les ruisselets qui descendent vers les vallées des cinq ouad principaux de la tribu : l'*Ouad Bou-Meân*, l'*Ouad Aoud'our*, l'*Ouad Ouddka*, l'*Ouad Beni-Yad'mi* et l'*Ouad el-Mzaz*. Les eaux croissent dans ces artères jusqu'à la fin de janvier et atteignent, à cette date, de cinquante à cent cinquante centimètres de profondeur ; elles décroissent

ensuite, sont réduites à leur minimum, c'est-à-dire à un mince filet, vers la fin d'octobre. La largeur, au moment des crues, varie de 5 à 50 mètres, suivant que le lit de la rivière est plus ou moins encaissé.

Dans le Nord, les pentes du Djebel Ouddka sont très boisées. Le gibier y abonde ainsi que les sangliers. Ces derniers, nullement inquiétés, à cause de l'horreur des musulmans pour leur chair, pullulent dans toutes les forêts djebaliennes. Les cimes du Djebel Ouddka restent sous la neige pendant les mois de janvier et de février. Cette chaîne de montagne serait pour ses habitants une source de revenus incalculables s'ils savaient en exploiter les richesses forestières, le chêne-liège surtout qui s'y trouve en si grande quantité. Malheureusement, à part quelques travaux de charpente, on taille, on coupe le bois à tort et à travers, avec la conviction que Dieu a fait les arbres uniquement pour se chauffer et faire la cuisine. Le liège est méprisé, parce qu'il ne brûle pas bien. Avec leurs grands troupeaux de bœufs, leurs chevaux, leurs vergers, leurs terres fécondes, les indigènes vivent dans l'abondance, sans se donner beaucoup de peine. D'ailleurs, presque toute cette belle province des Djebala est d'une fertilité étonnante. C'est le jardin du Maroc, l'Eden des paresseux et des libertins, la région la plus favorisée et aussi la plus perverse de l'Empire, celle où l'on ose ériger en axiome cet abominable proverbe :

الى مـا تربى شى زامل ۞ مـا يـخـرج شي رجـل

— *Celui qui n'a pas été éduqué en giton ne sera jamais un homme !*

Enlèvement d'un Éphèbe

Le derviche aura toute la vie présent à la mémoire le jour néfaste où il vit son condisciple et ami, le fils du magister du village des Beni-Izzou, enlevé par une troupe de satyres, entre *En-Nok'la* et *Er-Rkiba*. (Voir la carte des Beni-Zéroual.)

Le jeudi étant un jour de vacances, le vieil instituteur en profita pour aller rendre visite à son collègue d'Er-Rkiba. Il emmena avec lui son fils, petit jeune homme d'une vingtaine d'années, complètement imberbe. Moh'ammed ben T'ayyéb, comme toujours, voulut être du voyage. Tout alla bien jusqu'à la côte située entre En-Nok'la et Er-Rkiba. Au moment où les trois clercs s'engageaient dans le bois d'oliviers, au milieu duquel ces

deux villages sont bâtis, huit hommes armés, dissimulés derrière les arbres, surgirent soudain devant eux.

— Salut, dirent-ils. D'où venez-vous ?

— Des Beni-Izzou, répondit l'instituteur.

— Ah ! Ah ! firent les bandits, justement nous cherchions des gens de ce village ! Et ce mignon, à qui est-il ?

— C'est mon fils, dit le magister.

— N'importe ! Il viendra avec nous.

En disant ces mots, ils saisirent le jeune homme, l'entraînèrent avec eux derrière les oliviers. Le père suivait, les suppliant de lui rendre son enfant. L'un des chenapans se retourna, assena sur la tête du vieillard un coup violent avec un bâton crochu appelé dans le pays *bt'on el-h'out* (ventre de poisson). L'instituteur ne tomba pas, mais un flot de sang l'aveugla, ruisselant sur son front et son visage. Moh'ammed s'étant rapproché de son maître, l'homme vint lui crier sous le nez :

— Dis donc, le fou ! Un pas de plus, et je t'en fais autant !

Et il se planta là, leur barrant la route d'Er-Rkiba. L'instituteur et le derviche obliquèrent alors du côté d'En-Nok'la, où ils passèrent la nuit, non sans se plaindre au maître d'école de ce qui leur était arrivé. Celui-ci, dès le lendemain matin, raconta aux membres de la djemaâ la mésaventure de Moh'ammed et de son compagnon. L'agression n'ayant pas été commise par les habitants d'En-Nok'la, il était évident que les gens d'Er-Rkiba en étaient les auteurs.

Le Conseil expédia aussitôt vers le hameau voisin une cinquantaine de piétons armés. La députation arriva à Er-Rkiba, exposa aux membres de la djemaâ le but de sa visite, ajoutant que, si le jeune homme n'était pas rendu immédiatement à son père, de graves évènements auraient lieu. On n'eut pas à chercher l'étudiant bien loin. Il était au beït eç-çoh'fa, où on l'avait fait danser une grande partie de la nuit. On le ramena à l'auteur de ses jours. Le vieillard se dispensa d'interroger son fils, se doutant d'avance des réponses que le malheureux enfant aurait pu lui faire sur les conséquences de sa capture.

Attaque d'une Nzaha (caravane de mendiants lettrés).

Peu de temps après cet évènement, le derviche quitta les Beni-

Izzou, obliqua à l'Ouest, remonta la vallée de l'Ouad Ouddka, se dirigeant au Nord, avec l'intention de pousser une pointe jusqu'à Tanger. Parvenu à Tazouggarth, sur le versant septentrional du Djebel Ouddka, il tomba au milieu d'une centaine d'étudiants qui se préparaient justement à faire une *Nzaha* نـزاهة (tournée de mendicité) dans la tribu de Mthioua, province des Djebala.

Les écoliers adorent ces excursions pendant lesquelles ils recueillent l'argent, les vêtements, les chèvres, les moutons, les céréales, les fruits que les habitants des villages visités veulent bien leur donner. Les cadeaux en nature, ainsi obtenus, sont revendus ensuite à bas prix aux donateurs, de sorte que ces derniers rachètent leurs propres présents.

En quittant Tazouggarth, la petite colonne, musique et drapeaux en tête, prit le chemin de l'Est, franchit le massif du Djebel Ouddka, passa la première nuit à *Ir'il Mélloul el-Fouk'ani*, la seconde à *Taounath*. Tant qu'elle fut sur le territoire des Beni-Zéroual, c'est-à-dire chez elle, tout alla bien.

Maintenant, elle allait entrer en terre étrangère, des précautions s'imposaient. Il fallait des *zet't'at'*, c'est-à-dire des gens du pays dont le métier consiste à protéger le voyageur, à lui faire franchir en toute sécurité leur propre territoire. De village en village, les zet't'at' accompagnèrent les étudiants jusqu'à *Bou-Rdhoul*, grosse bourgade mthiouienne entourée de belles olivettes qui sont la richesse de cette région fertile. Après une recette fructueuse à Bou-Rdhoul, les excursionistes zéroualiens voulurent aller à *El-K'eria* sans prendre de zet't'at'.

Au milieu de la route, en pleine forêt d'oliviers, une trentaine d'hommes armés, se jetant sur eux, se mirent à les fouiller les uns après les autres dans le but de trouver celui qui portait l'argent. N'ayant rien découvert, car le précieux métal avait été mis en lieu sûr, ils ordonnèrent aux jeunes gens de se dépouiller de tous leurs vêtements, moins une unique chemise, qu'ils leur abandonnèrent par pure générosité. Puis, trouvant qu'ils ne se déshabillaient pas assez vite, ils les aidèrent brutalement, tirant de toutes leurs forces sur les djellaba, administrant aux paresseux des claques retentissantes. A la fin, un étudiant zéroualien, perdant patience, étendit raide mort, d'une balle dans la tête, le malandrin qui le martyrisait. Ce fut le signal d'une affreuse bagarre. En un clin d'œil, deux clercs furent mis hors de combat, le

crâne sérieusement endommagé. Leurs camarades s'empressèrent de mettre bas les armes, en criant :

— Mthiouiens, faites attention ! Nous sommes des Beni-Zéroual !

Il s'étaient accroupis, dans une posture très humble, implorant la clémence des vainqueurs. Ceux-ci raflèrent tout, armes, bagages, vêtements. Dans leur fureur, ils voulaient immoler les clercs.

— Canailles ! criaient-ils. Vous saurez que nous nous soucions de votre tribu comme d'un chien crevé. Allez dire à vos encornés de pères que nous les attendons ici !

Les étudiants avaient tout perdu dans cette lamentable échauffourée, argent, bagages, sauf la chemise qui restait à chacun d'eux. Ils retournèrent en geignant à Bou-Rdhoul. La mine basse, comme des pénitents blancs, ils défilèrent en silence dans les rues du village. Doléances, imprécations, rien ne put émouvoir le chef de la municipalité.

— Vous êtes fous, leur disait-il, de vouloir nous obliger à vous venger ! Les habitants d'El-K'eria, qui vous ont dévalisés, sont deux fois plus forts que nous. Allez donc à Bab-Mah'rez, bourg plus grand, plus puissant que le nôtre. Peut-être y obtiendrez-vous main-forte.

Il fallut pousser jusqu'à Bab-Mah'rez, supplier encore, supplier toujours. Finalement, quelques individus de ce centre allèrent à El-K'eria pour essayer d'arranger les choses. Ils revinrent quelques heures après avec des piles de vêtements et cinq ou six mauvais fusils. Tout compte fait, il ne manquait qu'une dizaine de djellaba, quelques sabres et deux ou trois vieilles espingoles. Ce pénible incident mit fin à la tournée. On reprit sur le champ la route des Beni-Zéroual. Moh'ammed ben T'ayyéb avait perdu dans la bagarre toute sa fortune, c'est-à-dire une antique djellaba, sale, toute déchirée. Chemin faisant, un condisciple généreux lui en donna une autre, bien meilleure que l'ancienne.

Djorf el-Bahmout جرف البهموت

(LE VERSANT DE L'ABÎME)

Le territoire des Beni-Zéroual, sauf au Nord, est presque entièrement compris dans une plaine ondulée, très fertile. A l'Est, près de la limite de Mthioua et des Beni-Ziyath, se trouve une

muraille de rochers nommée *Djorf el-Bahmout* (le versant de l'abîme). Elle va de Aïn-Berda à Tazr'arda en droite ligne, court, du Nord au Sud, sur une longueur d'une trentaine de kilomètres, se détache de loin comme une fortification cyclopéenne capable d'arrêter une armée de cent mille hommes. C'est une des plus intéressantes curiosités des Djebala, et peut-être du monde entier, car la montagne est creuse. Ses immenses cavités servent de refuge à des millions de chauves-souris, aigles, vautours, ramiers, oiseaux nocturnes. Le dos de l'extraordinaire monticule est nu, sans un buisson, sans une herbe. L'intérieur est divisé en plusieurs galeries qui aboutissent à des cavernes s'enfonçant en plein roc, se prolongeant à l'infini, labyrinthe peu rassurant où la jambe enfonce jusqu'au genou dans le guano des oiseaux qui trouvent là, depuis des siècles et des siècles, une retraite calme, inexpugnable. Et, pour ajouter encore à l'horreur de la profonde et ténébreuse caverne, des puits insondables s'ouvrent à chaque pas, prêts à engloutir des victimes.

Les légendes locales assurent qu'au centre même du Djorf coule une rivière souterraine dont la source est dans la tribu de Ktama. On prétend aussi que le bruit particulier que l'on entend quand on s'approche d'un des puits de l'intérieur provient des eaux de la mystérieuse rivière. D'autres affirment au contraire que ce bruit singulier, qui s'entend assez loin de la montagne, est produit par la multitude innombrable des oiseaux. Les partisans de la rivière répondent à cette objection en demandant comment deux sources abondantes pourraient jaillir des flancs du Djorf si elles n'étaient alimentées par l'invisible cours d'eau. Aux deux extrémités de l'étonnante muraille, deux grands bourgs de 500 feux, Aïn-Berda et Aïn-Tazr'adra, utilisent en effet l'eau qui sort à grands flots des parois du Djorf el-Bahmout. Le surplus du débit du fleuve souterrain remonterait à la surface du sol dans la tribu de Slès, où il forme une belle source, et va se jeter ensuite dans l'Ouad Ouarer'a. On est fondé à croire que cette eau provient du Djorf el-Bahmout parce que l'expérience suivante a été faite plusieurs fois par les habitants de Aïn-Berda :

Un peu en amont de ce village, on jette de la paille dans l'un des puits de l'intérieur de la montagne ; cette paille se divise et sort de terre par les trois sources de Aïn-Berda, Aïn-Tazr'adra et Aïn-Slès. Ceci tend à démontrer que le courant souterrain a sa

pente du Nord au Sud comme toutes les autres rivières zéroualiennes.

Une année, Moh'ammed ben T'ayyéb se trouvait au hameau d'El-H'addada, l'un des sept quartiers d'Aïn-Tazr'adra, là où la source jaillit du monticule. A la suite d'une brouille survenue entre Aïn-Berda et Aïn-Tazr'adra, il fut témoin d'une grande bataille entre ces frères ennemis. Le combat fut livré à moitié route à peu près des deux villages. Les indigènes d'Aïn-Tazr'adra, ayant eu le dessus dans la lutte, poursuivirent les vaincus jusqu'à Aïn-Berda, mirent le feu à deux de leurs quartiers : *Déchrat Er-Rif* et *Déchrat Er-Rkiba*. Cette défaite exaspéra les habitants d'Aïn-Berda. Pour se venger, ils ne trouvèrent rien de mieux que d'essayer de détourner le ruisseau souterrain afin de priver d'eau les incendiaires. Pendant tout un mois, la mine et les pioches creusèrent le sol, non loin du rocher, au sud du village. Des hommes armés protégeaient les ouvriers, recevant à coups de fusil les gens de Tazr'adra. Ceux-ci, inquiets de la persistance des travaux et ne pouvant les faire cesser, s'empressèrent d'implorer le secours de toute la tribu. Ils conduisirent des bœufs au Souk' el-H'add, les égorgèrent, abandonnant la viande à qui voulut la prendre. Cela signifiait :

— Venez à notre secours, vous tous qui êtes ici présents.

La tribu intervint, intima l'ordre à Aïn-Berda d'avoir à cesser immédiatement toute tentative de détournement de la rivière.

La ville souterraine du Kèf-Arous كاف عـروس

A l'extrémité orientale des Beni-Zéroual, entre Aïn-Berda et Timezgana, sur la frontière de Mthioua, s'élève un autre monticule isolé, couvert d'arbres et de hameaux. Lui aussi est creux à l'intérieur et il s'étend assez loin dans la plaine, parallèlement au Djorf el-Bahmout. On lui a donné le nom de *Kèf-Arous*. (Le pic du fiancé). Sous l'immense coupole naturelle, est endormie, dit-on, une ville souterraine remontant à la plus haute antiquité.

Les Beni-Zéroual ont aussi leurs spéléologues. Il y a une trentaine d'années, 4 ou 500 hommes de la Zaouiya d'El-H'ammoumi résolurent d'explorer les flancs de la mystérieuse montagne. Les t'aleb de la contrée prétendaient avoir lu dans les livres que le Kèf recélait des monceaux d'or et d'argent abandonnés là par les

Romains. Ils citaient les noms de nombreux individus, enrichis tout d'un coup grâce aux trésors trouvés dans l'énorme caverne. On savait aussi que plusieurs aventuriers, après y avoir pénétré, n'en étaient plus ressortis. Il fallait donc, pour éviter un malheur, y aller en grand nombre. On emporta des cordes, des pioches, des lampes à huile. On prit toutes les précautions nécessaires en vue d'avoir constamment de la lumière, car un vent violent souffle sans discontinuer, paraît-il, dans les entrailles de la montagne.

L'expédition s'engouffra tout entière dans la caverne en psalmodiant des versets du Coran. Dès qu'on fut dans l'obscurité, le vent se fit sentir en effet, un vent froid, qui les fit tous frissonner. Des lampes furent éteintes. On serra les rangs afin d'opposer des murailles vivantes au souffle impétueux de l'ouragan. Et l'on allait toujours de l'avant, en s'excitant mutuellement, en invoquant la Divinité et les principaux saints de l'Islam. Enfin, la tête de la colonne arriva au bord d'une rivière profonde, rapide, qu'il fut impossible de traverser. Toute la troupe s'arrêta et put voir, de l'autre côté de l'eau, à la lueur incertaine des mèches fumeuses, des constructions, des remparts, des maisons, toute une cité endormie là depuis des siècles.

Le vent, qui s'était calmé un instant, redoubla tout à coup de violence, soufflant en tempête, éteignant les lampes, portant par ses mugissements la terreur dans les âmes les plus intrépides. Ce fut alors une débandade, un sauve-qui-peut général. Plusieurs des membres de l'expédition ne reparurent jamais. Le monstre avait encore dévoré de nouvelles victimes. Mais la terrible leçon ne profite à personne ; nombreux sont les imprudents, attirés par l'appât de l'or, qui entrent chaque année dans la terrible caverne et n'en ressortent plus.

Au village de H'amdan, où il étudiait, Moh'ammed, toujours poursuivi par l'idée fixe de parvenir à extraire des minerais d'or et d'argent l'intégralité des matières précieuses qu'ils contiennent, s'était lié avec un étudiant un peu moins ignorant que lui en métallurgie. Les deux compères connaissaient l'existence du Kèf-Arous ; ils savaient que ses flancs leur offriraient une retraite sûre, leur permettant de se livrer sans témoins à leurs expériences. Ils n'ignoraient pas qu'il est dangereux au Maroc d'être soupçonné de savoir traiter les minerais d'or et d'argent.

Les histoires de vieilles femmes, recueillies par la tradition sur

la célèbre montagne, ne les effrayant guère, ils quittèrent H'amdan un beau matin, emportant avec eux leurs instruments et dix jours de vivres. A l'entrée de la caverne, ils allumèrent chacun une petite lampe en terre cuite, prononcèrent le *bismi Llah* (au nom de Dieu !) et s'engagèrent hardiment dans les flancs du Kèf. Ils eurent la chance de ne pas être contrariés par le vent. Tout en suivant son compagnon, le derviche se demandait si ce prétendu vent, qui souffle toujours en tempête, n'était pas une fable. Après une assez longue marche, les deux explorateurs se trouvèrent eux aussi en présence du fameux torrent qui arrête tout le monde. Ils voulurent le traverser. La djellaba relevée jusqu'au nombril, ils avançaient avec prudence, les lumignons en avant, éclairant de leur mieux la sombre nappe liquide. La force du courant, le froid de l'eau firent tomber leur enthousiasme en un clin d'œil.

Moh'ammed battit en retraite le premier ; l'autre en fit autant. Au même instant, une colonne d'air glacé arriva sur eux en mugissant. La rivière s'agita, des vagues s'élevèrent, clapotant contre les berges, mordant les jambes des deux téméraires, qui s'enfuyaient éperdus. Le derviche, mouillé, inondé, criait à chaque douche :

— Voilà ! Voilà le vrai génie ! Le gardien farouche et incorruptible de la caverne !

Comment rallumer les lampes au milieu de la tempête ? Les deux infortunés, se tenant par la main, errèrent longtemps dans l'obscurité, rasant de près les parois des galeries, avec la peur continuelle de rouler dans quelque précipice. Le hasard finit par les conduire à leur point de départ. Ils étaient sauvés ! Provisions et outils étaient restés dans le Kèf-Arous ; ils y sont encore.

Ruines de Mézraoua

خرب مزراوة

Sur la rive droite de l'Ouad El-Mzaz, le gros bourg actuel de Mézraoua se divise en deux hameaux distincts : *Mézraoua l-Fouk'aniya* et *Mézraoua t-Tah'taniya* (Mézraoua supérieure et inférieure). Les habitations s'échelonnent sur le versant occidental d'une montagne à pente douce. Le premier hameau possède une source

abondante, à laquelle viennent puiser les ménagères du quartier voisin.

Au sommet du mont, se dressent les ruines d'une grande ville, l'antique *Mézraoua,* dont j'ai vainement chèrché le nom chez les historiens arabes et chrétiens.

Dans le pays, tout le monde assure que le dernier caïd de la vieille cité était un homme dont la puissance s'étendait au loin. Il vivait il y a bien longtemps, si longtemps, que son surnom seulement est parvenu jusqu'à nous : *El-Mézraoui,* le légendaire caïd *El-Mézraoui.* De toutes parts, les cadeaux affluaient vers lui, tant on redoutait sa force et son courage.

La nature avait placé au centre de la ville une source d'une abondance extraordinaire, dont les eaux limpides allaient se perdre dans les magnifiques jardins de la banlieue, qu'elles arrosaient même pendant les mois les plus chauds de l'année. El-Mézraoui vivait en paix dans son castel, lorsqu'il fut attaqué par un aventurier de la tribu de Rehouna que les Berbères venaient d'élever au pouvoir. Après avoir brisé la résistance des contrées voisines, le prétendant envahit le territoire des Beni-Zéroual, écrasa les troupes qui lui furent opposées. Ses succès le portèrent sous les murs de Mézraoua qu'il assiégea, s'approvisionnant d'eau au ruisseau formé par la source de la ville bloquée. Au bout d'un an d'efforts, El-Mézraoui, réduit aux abois, eut une idée qu'il crut géniale : il voulut obliger l'armée ennemie à s'éloigner en la privant d'eau !

Il y avait alors à Taza deux habiles maçons appartenant au culte de Moïse. Le caïd les fit venir, leur expliqua qu'il fallait à tout prix boucher la source. Les ouvriers, se mettant à l'œuvre aussitôt, composèrent un ciment particulier avec de la laine, du plâtre, des œufs battus, de la poix, le tout bien mélangé, et ils appliquèrent l'énorme emplâtre dans l'*œil de la source (fi âïn el-âïn).* Plus une goutte d'eau n'en sortit. La soif obligea effectivement les assiégeants à se retirer et à aller porter ailleurs le fer et la flamme. El-Mézraoui triomphait ! Il songea alors à déboucher la source. Ne pouvant y parvenir, à cause de l'extrême dureté du ciment, il fit revenir les deux israélites, leur tint ce langage :

— Puisque vous avez bouché la source, vous allez avoir l'obligeance de la déboucher !

Mais comment entamer l'indestructible nougat, devenu plus

dur que le granit ? Les pics les mieux trempés se brisaient comme verre entre les mains des maçons acharnés à démolir leur ancien travail. Eux-mêmes finirent par croire qu'ils se trompaient d'endroit. Était-ce bien là qu'était la source ? Non, leur ciment n'avait pu acquérir cette consistance ! Ils cherchèrent inutilement plus loin, s'exténuèrent, finirent par avouer leur impuissance.

Devant ce désastre, — toute une ville qu'il fallait abandonner à cause du manque d'eau ! — El-Mézraoui entra dans une colère terrible. Les deux juifs furent décapités. On voit encore aujourd'hui, sur l'un des rochers de l'antique Mézraoua, leurs deux têtes coupées, grossièrement taillées dans le roc par la main maladroite d'un tailleur de pierres de cette époque lointaine. La soif chassa donc les habitants de leurs foyers et ils émigrèrent en masse dans les environs, notamment chez les Beni-Zéroual, Meziath, El-Djaya.

La ville de Mézraoua est encore debout sur le sommet de la montagne, montrant de loin ses mosquées, ses minarets, ses remparts élevés. Le temps et les pluies ont rongé presque toutes les maisons particulières, défoncé le sol des rues. Des arbres, surtout des orangers et des rosiers, dont les racines plongent sans doute jusqu'à la nappe souterraine de l'ancienne source, balancent leurs rameaux au vent du large qui souffle en permanence sur cette colline abandonnée, autrefois si animée, si pleine de vie.

N'ayant pas su prévoir les funestes conséquences de l'obstruction de la source, de l'unique mamelle nourricière de son peuple, l'infortuné caïd ne pouvait guère se douter non plus du cataclysme qui allait se déchaîner dans les flancs de la montagne. Les eaux, ne s'épanchant plus au dehors, refoulées violemment contre les parois intérieures, cherchèrent une issue. Le flanc occidental fut le plus faible ; il creva devant la poussée formidable des ondes comprimées, laissant jaillir à gros bouillons cinq gerbes liquides qui menaçaient de tout emporter. Quand le trop plein fut parti, cinq sources paisibles remplacèrent les cinq torrents. C'est la *Aïn-Mézraoua* actuelle. Elle se divise en deux branches ; l'une va jusqu'à la Zaouiya d'El-H'ammoumi, l'autre se jette dans l'Ouad Ouarer'a, très loin de la Zaouiya, entre El-Djaya et El-H'ayaïna, à l'endroit que l'on appelle *Oulad-K'roun*.

Après la dispersion des habitants de Mézraoua, tout le territoire de la vieille cité devint la propriété de la *Zaouiyat d'El-H'ammou-*

mi. Celle-ci avait alors à sa tête son propre fondateur, Sidi l-H'ammoumi, marabout dont la réputation de sainteté s'était répandue déjà dans toute la contrée, très vénéré partout, principalement par les émigrés de Mézraoua. En qualité de premier occupant, afin de couper court à toute sorte de contestation de la part des parents des anciens propriétaires, il fit venir une colonie de Rifains, créa une trentaine de villages, qu'il peupla uniquement de ces berbères, bâtit par-ci par-là des fermes isolées, accordant, à titre de salaire, aux pionniers qui s'épuisaient pour lui, la moitié des produits bruts du sol fertile qu'un prodigieux hasard venait de faire tomber entre ses mains.

L'usurpation pure et simple paraissant trop brutale, il fallait la régulariser, la sanctifier, tout en accaparant, jusqu'à la consommation des siècles, l'usufruit de tout le canton. Ce tour de force fut exécuté de la manière la plus simple grâce à un subterfuge admirable de la loi musulmane : le *h'abous*. L'habile marabout contentait ainsi tout le monde : la donation pieuse ravissait les dévots ; elle faisait taire aussi les critiques des esprits forts. Ceux-ci s'inclinèrent devant cette consécration à Dieu d'un immense domaine, dont les revenus devaient être perçus par les religieux de la Zaouiya *tant que durerait le domaine lui-même*.

Telle fut l'origine de la prospérité du fameux Séminaire. La puissance de la Zaouiya est si grande, si bien établie dans la tribu, ses richesses territoriales sont à ce point incalculables, que l'on dit couramment à l'heure actuelle chez les Beni-Zéroual : *Es-Sma li-Llah oua l-ardh lil-H'ammoumi*. السماء لله و الارض للحمومى

— Le Ciel est à Dieu et la Terre à El-H'ammoumi !

Dans une de ses dernières pérégrinations, Moh'ammed ben T'ayyéb vint se reposer à Mézraoua-Supérieure. Il eut la bonne fortune d'être hébergé par le propre cheikh de ce village. Après le dîner, dont une poule farcie fit tous les frais, l'amphitryon ne cacha pas au derviche qu'il était originaire de Témsaman, de la fraction des Beni-Taâban et que le village de Bou-Yaâk'oub (1) l'avait vu naître. Le voyageur n'eut aucune peine à démontrer à son hôte qu'il connaissait admirablement et son pays et sa langue.

— J'ai étudié longtemps à Bou-Yaâk'oub, fit le vagabond, et j'ai conservé de Témsaman et de ses habitants le meilleur souvenir.

(1) Voyez *Maroc Inconnu*, I^re^ partie, page 112.

Attendri, le berbère répliqua :

— Puisque tu connais si bien ma patrie, tu es pour moi un frère. Je n'ai rien à te cacher. Demain, si tu veux, nous irons visiter les ruines de Mézraoua.

Le lendemain matin, après un repas frugal, les deux hommes firent l'ascension de la montagne.

Les constructions massives, aux dimensions énormes, faisant l'admiration de Moh'ammed, il voulut savoir à quelle époque remontait la fondation de la ville.

— Si tu me demandais quand elle a été abandonnée, déclara le cheikh, je pourrais te répondre : — *Il y a environ quatre siècles.* Mais où est l'homme capable de t'apprendre la date de sa fondation ? Où sont les archives qui en parlent ?

Pétrifié d'étonnement, l'éternel touriste mesurait de l'œil les pans de mur dont la chute paraissait imminente. Il aimait à promener ses doigts sur les inscriptions en relief étrangères à la langue arabe, regrettant de ne pouvoir ni les déchiffrer ni les comprendre. Il y avait de gros monolithes représentant des corps humains, du menu bétail, taillés vraisemblablement par un ciseau romain. Encore superstitieux, imbu des croyances populaires, le voyageur murmurait en enjambant les blocs éboulés :

— Les Païens (الجهال) possédaient cette ville ; ils y reviendront, car le R'arb n'a plus de religion !

Il découvrit, au milieu des décombres, une mine de cuivre abandonnée. Il comprit alors pourquoi toute la ville lui paraissait jaune. C'était, en somme, une cité de cuivre, bâtie avec des minerais de cuivre. En redescendant la colline, il se retourna pour la revoir encore. Justement, le soleil l'inondait de ses rayons. Elle était resplendissante, et il eut l'illusion d'une ville enchantée, construite tout entière avec des moellons d'or.

Principaux villages des Beni-Zéroual (Voir la carte)

FRACTION DE BOU-MEAN

بومعان (Celui qui a une hôtellerie) A.

Amejjout' (le galeux) (B) 20 feux. امجوط Petit hameau sur les bords de l'Ouad Izlafan, contenant une zaouiya consacrée à Moulaye El-Arbi, le derk'aoui.

Bou-Brih' (celui qui crie) (A) 100 feux. بوبريح Il y a là aussi une zaouiya consacrée au dit Moulaye El-Arbi Ed-Derk'aoui. Ce saint était un disciple de Sidi Ah'med Ech-Chad'ouli, fondateur de l'Ordre des Derk'aoua. Moulaye El-Arbi acquit par ses vertus une telle célébrité dans tout le Maroc, que la plupart des Derk'aoua de ce pays font remonter leur origine jusqu'à lui. Le nom bruyant de Bou-Brih' *(le crieur)* lui vient de ce que les adeptes de sa zaouiya hurlent en récitant leur chapelet et leurs nombreuses prières. Ce hameau éparpille ses huttes sur la rive gauche de l'Ouad Bou-Meân.

El-Khmis (le jeudi) (A) 500 feux. الخميس A une faible distance de la rive gauche de l'Ouad Bou-Meân, lequel prend, en aval, le nom de *Ouad Isli* (la rivière du fiancé) (A et B). Marché important tous les jeudis. A l'O. d'El-Khmis, à égale distance de l'Ouad Bou-Meân et de l'Ouad Tamourouth, nommé plus haut Ouad Aoud'our, se trouve une mine d'argent inexploitée.

Aïn-R'ennama (source produisant du butin) A. 100 feux. عين غنامة

FRACTION DES BENI-MKA

بنى مكا (les enfants d'une renardière) (A)

Tazouggarth (le jujubier sauvage) (B) 800 feux. تازوڤارث Agglomération de huit petits villages assez rapprochés les uns des autres.

Taïnza (abaissement) (E) 100 feux. تايـنـزا Sur le sommet d'une montagne couverte de chênes verts. A l'E. de Taïnza, dans la presqu'île formée par la réunion de l'Ouad El-Arbaâ et de l'Ouad Ouddka, se trouve le vaste emplacement du *Souk' El-Arbaâ* (le marché du mercredi), où viennent s'approvisionner les indigènes des Beni-Zéroual, de R'mara et de Ktama.

Sidi Ali Ez-Zr'ari (Mgr Ali le Zr'arien) 100 feux. سيدى على الزغارى Bâti au pied du Djebel Ouddka, ce village est perdu au milieu de grands arbres, des chênes-liège magnifiques, dont on n'utilise que le bois et les glands.

Taourt'a (la tranchante) (B). تـاورطـا Gros bourg de 500 feux formé par la réunion de cinq villages à peu près égaux entre eux. Au N. et au S.-O. de Taourt'a, il y a des mines d'or dont on ne peut tirer aucun parti. A l'E., une mine de plomb, également inexploitée.

Tamesnith (bâton pour attraper les figues) (B) 500 feux. تامسنيث Sur la limite de la fraction de Bou-Meân.

Dar-Tekkouk (la maison du coucou) (A) 500 feux. دارتكوك Sur la rive gauche de l'Ouad Aoud'our. Doit son nom aux nombreux coucous et huppes *(tebbib)*, qui ont élu domicile dans le voisinage.

Beni-Méjrou (les enfants de la mère du petit chien ; altération de l'arabe littéraire *Oumm Djerou* ام جرو). بنى مجرو Mille maisons. Réunion de hameaux s'étageant sur la rive gauche de l'Ouad Aoud'our. Véritable petite ville, malpropre, mais assez recherchée par les étudiants ; ils y trouvent une large hospitalité et une indépendance relative, qu'ils ne peuvent avoir dans les petits centres. Comprend plusieurs hameaux rapprochés, dont les principaux sont :

1° *Beni-K'iyya* (les enfants du vomissement ; altération de l'arabe littéraire فياء). بنى فية Petit faubourg des Beni-Méjrou ; une cinquantaine de maisons ;

2° *H'ellaba* (laitière) (A) 50 feux حلابة

3° *Bou-Fadhis* (l'homme au marteau) (A. B) 60 feux. بوفاضيس

Chacun de ces hameaux ne forme qu'un petit faubourg des Beni-Méjrou. C'est celui-ci qui est le grand centre, c'est là que se trouve la grande mosquée à minaret, là aussi la djemaâ, souveraine maîtresse imposant ses volontés aux satellites microscopiques qui gravitent autour d'elle.

El-Mraj (les marais) (A) 500 feux. المراج Sur le flanc septentrional du Djebel Ouddka, perdu au milieu de hautes futaies. Neige abondante en hiver.

El-Mchaâ (l'indivis) (A) 500 feux. المشاع Sur la rive gauche de l'Ouad Ouddka.

El-Houta (le bas-fond) (A) 100 feux. الهوتة

Sidi-l-H'asen Ez-Zr'ari, 100 feux. سيدى الحسن الزغارى

Taourart (le petit hameau) (B) 100 feux. تاورارت

Tinr'eran (les gouffres) (A. B) 500 feux. تينغران

K'elaât Beni-K'asem (la forteresse des enfants de K'asem, n. p. A), 800 feux. قلعة بنى قاسم Petite ville presque comparable aux Beni-Méjrou. Nombreux étudiants. Mosquées, zaouiya. Constructions grossières. Malpropreté excessive.

Timezgana (le chapelet de cœurs de palmier nain) (B) 500 feux.

تيمزڤانا Rifains nombreux dans ce village et les environs. Ils sont serviteurs et clients de la Zaouiya de Sidi l-H'ammoumi.

Fersioua (la défrichée) (B). فرسيوا Nom d'une forêt d'oliviers occupant tout l'espace qui s'étend entre l'Ouad Beni-Yad'mi et l'Ouad El-Mzaz. Dans cette forêt se trouvent 5 ou 6 hameaux dont je n'ai pu savoir les noms.

FRACTION D'EL-H'ADD

الاحد pour الاحد (le dimanche) (A)

Afouzar (le fertile) (B) 500 feux. افوزار Sur la rive droite de l'Ouad Ouddka qui prend ici le nom d'Ouad El-H'add. Au S., mine d'argent.

El-K'laïà entaâ Afouzar (les forts d'Afouzar) (A et B), 500 feux. الفلايع انتاع افوزار Aux portes de ce village a lieu chaque dimanche le marché le plus important de la tribu. C'est à El-K'laïâ que Moh'ammed célébra la Fête des Moutons en 1875.

Souk' el-H'add (le marché du dimanche) (A). سوق الاحد Aux portes d'El-K'laïâ, le plus important des Beni-Zéroual. Le cadi actuel (1897), *Ould El-Fk'ih si Mh'ammed,* rend là la justice à toute la tribu. Il ne siège que le dimanche.

El-K'liâ (le châtelet) (A) 100 feux. القليعة

En-Nouk'la (les figuiers) (B) 500 feux. النقلا

Er-Rkiba (le petit genou) (A) 500 feux. الركيبة

Beni-Izzou (les enfants du genêt épineux) (A et B) 100 feux. بنى ازو C'est dans ce village que le derviche participa à la première Fête des Moutons qu'il ait célébrée au Maroc, en 1872. Mine d'argent au S.

Oulad-Djamà (les enfants d'une mosquée) (A) 100 feux. اولاد جامع Mine de plomb sur la rive gauche de l'Ouad Beni-Yad'mi.

En-Nadhour (la vigie) (A) 500 feux. الناظور

Er-Rouf (le repos) (A) 500 feux. الروف Sur la rive droite de l'Ouad El-Mzaz, lequel sert de limite naturelle à la tribu à l'E.

FRACTION DES BENI-BRAHIM

بنى براهيم (les enfants d'Abraham)

Mézraoua (le belvédère) (B) 200 feux. مزراوا Au-dessus du village se trouvent les ruines de la ville du même nom. (Voyez page 83.)

Aïn-El-Louh' (la source des planches) (A) 100 feux. عين اللوح Doit son nom actuel à de grandes dalles entourant la source du village. Celui-ci est entièrement peuplé de Rifains. Les dalles proviennent des ruines d'une vieille cité, dont Aïn-El-Louh' est la plus simple et la dernière expression. Tout autour de ce hameau, la forêt cache les anciennes constructions qui tombent en ruines. Les chênes, les oliviers poussent entre les murailles délabrées. Les fourrés, occupant la place des anciennes maisons, servent de repaire aux chacals et aux sangliers. Les indigènes, comme toujours du reste, disent que ces ruines sont romaines. Les inscriptions qui se trouvent encore, paraît-il, sur les tombes de l'ancien cimetière ainsi que sur les pierres des vieux monuments, n'ont pu naturellement être déchiffrées par aucun des pseudo-savants de l'endroit.

Aïn-el-H'adjar (la source des pierres) (A) 100 feux. عين الحجر

Aïn-Tazr'adra (la source du défilé de la trahison) (source, de l'arabe *âïn ; taz* col, défilé, mot berbère ; *r'adra* trahison, mot arabe.) 500 feux. عـــيـــن تـــازغـــادرا Sous ce nom sont compris les hameaux suivants, assez près les uns des autres :

1° *Déchrat El-H'addada* (le village de la forgeronne) (A). دشرة الحدادة où se trouve la fameuse source dite Aïn-Tazr'adra,

2° *Déchrat Imrizk'en* (le village des Oulad Zerrouk') (A. B). دشرة امريزفن

3° *Déchrat Ez-Zriba* (le village de l'enclos) (A). دشرة الزريبة

4° *Babet el-Bir* (la porte du puits) (A). بابة البير

5° *Ar'afsaï* (le pillage) (B). اغافساى Le derviche y était en 1874, pendant la Fête des Sacrifices.

6° *El-H'iouel* (les louches) (A). الحيو ل

7° *Beni-Izzou* (les enfants du genêt épineux) (A et B). بنى ازو (Voyez, à propos de Tazr'adra, les pages 80 et 81.)

Zaouiyat El-H'ammoumi (le séminaire d'El-H'ammoumi) (A). زاوية الحمومى (Voyez page 86.) Le fondateur de ce riche séminaire s'appelait, de son vrai nom, Ali ben H'esaïn. Il reçut le surnom d'*El-H'ammoumi* parce que l'orge et le blé, dont ses innombrables silos étaient pleins, ne pouvant être consommés qu'après plusieurs années d'attente, finissaient par se *moisir* en absorbant l'humidité de la terre environnante. Le grain moisi se nomme là-bas *El-H'ammoumi,* tandis qu'en Algérie il s'appelle *El-Méchroub.* Une année, Sidi Ali ben H'esaïn, ne sachant que

faire de la grande quantité de ses grains avariés, eut l'idée de s'en servir comme engrais, pour fumer ses immenses domaines, dont la fertilité devint, grâce à ce procédé inconnu avant lui, encore plus prodigieuse qu'autrefois. On conserve dans la Zaouiya les reliques de ce saint. Le village peut avoir une centaine de feux ; il se trouve au confluent de l'Ouad Beni-Yad'mi et de l'Ouad El-Mzaz. (Voyez, à propos de l'origine de la Zaouiya, la page 86.)

Bou-Zerk'a (le père de Zerk'a) n. pr. de femme (A) 100 feux. بـــو زرقـــاء

El-Mék'racuin (les villageois) (A) 100 feux. لمـــفـــراو ين Résidence actuelle de Sidi Allal El-H'ammoumi, supérieur de la Zaouiya de ce nom, véritable chef spirituel de toute la tribu des Beni-Zéroual. (1897). (Voyez page 73.)

FRACTION DES BENI-YAD'MI

بنى ياذمى (les enfants de la mûre sauvage) (A et B)

Ir'il Mélloul el-Fouk'ani (la crête blanche supérieure) (B et A) 500 feux. اغيـل ملول العوفانى

Ir'il Mélloul Es-Sefli (la crête blanche inférieure) (B et A) 500 feux. اغيل ملول السفلى

Tigejd'ith (prononcez Tiguejd'ith) (le poteau) (B) 100 feux. تيقجذيث Près d'une mine de plomb.

Es-Sentiya (la bréhaigne) (A) 500 feux. السنتية

H'amdan (n. pr. A) 300 feux. حمدان

Taounath (la chasse aux poux) (B) 100 feux. تاوناث

El-Azaïb (les métairies) (A) 500 feux. العزايب

Aïn-Berda (source fraîche) (A) 500 feux. عـيـن بـاردة Comprend un groupe de hameaux, dont voici les noms :

1° *Aster* (morceau de bois placé dans la bouche de l'agneau pour l'empêcher de téter) (B). استر

2° *Er-Rkiba* (le petit genou) (A). الركيبة

3° *Aounan* (la hachette) (B). اونـــان C'est dans ce quartier que se trouve la source appelée *Aïn-Berda*.

4° *Déchrat Er-Rif* (le village du Rif) (A). دشرة الريف

5° *Tizi* (le défilé) (B). تـيـزى (Pour plus amples renseignements sur Aïn-Berda, voir page 48.)

FRACTION DES OULAD K'ASEM

اولاد قاسم (les enfants d'un répartiteur) n. pr. A.

Aïn-Ah'med (la source de Ah'med) n. pr. A. 100 feux. عين احمد
Sur l'Ouad Aoud'our.

Chahrira (petite célébrité) (A) 800 feux. شهريرة

Tit' Frah'eth (la source de la joie) (B et A. B) 100 feux. تيط فراحث

Forces militaires : 30,000 hommes, dont 12,500 cavaliers. Population probable : 210,000 habitants. Plaine ondulée partout, sauf au N. où se trouvent des montagnes élevées. Cinq principales rivières : *Ouad Isli* (la rivière du fiancé) (A et B), *Ouad Aoud'our* (la rivière énorme) (A et B), *Ouad Beni-Yad'mi* (la rivière des enfants de la mûre sauvage) (A et B), *Ouad El-Mzaz* (la rivière du gué), *Ouad Ouddka* (la rivière de la graisse) (A et B) (1). Elles ont leur source dans les tribus de R'mara et de Ktama, coulent du N. au S., vont se jeter dans l'Ouad Ouarer'a. Encore plus d'une centaine de hameaux dont il m'a été impossible de me procurer les noms.

Notice historique sur la Tribu des Beni-Zéroual

C'est une tribu cenhadjienne de la troisième race. Ibn-Khaldoun l'appelle *Beni-ou-Zéroual*. De son temps, c'est-à-dire vers le milieu du XIVe siècle (1350 de J.-C.), les Beni-Zéroual occupaient le massif du Djebel *Cerif* avec les autres tribus cenhadjiennes de Féchtala, Mechta, Beni-Ouriaguel, Beni-Meân. (Cette dernière est sans doute une simple fraction des Beni-Zéroual, appelée aujourd'hui *Bou-Meân*. (Voir la carte.) Toutes ces tribus avaient reçu le nom de *Cenhadjat El-Ezz* (cenhadja hautains), parce qu'elles n'étaient soumises à aucun maître. *Elles n'exerçaient aucun métier pour vivre,* ajoute l'historien des Berbères.

Elles vivaient donc de brigandage ?

En 1667-68, le chérif Moulaye Rachid soumet les Beni-Zéroual et continue sa marche sur Tétouan dont il s'empare. *(El-Istik'ça,* tome IV, p. 17.)

---

(1) اسلى ๑ اوذور ๑ بنى ياذمى ๑ المزاز ou المجاز ๑ ودكا

Vers la fin du XVIII^e siècle, un cheikh des Derk'aoua, *Làrbi l-Djemel*, du fond des Beni-Zéroual où il se trouvait, agite la province d'Oran (1).

Il n'est peut-être pas inutile de faire remarquer que nous avons, dans la circonscription de Mostaganem, une fraction détachée de la grande tribu marocaine portant encore le nom de *Beni-Zéroual*. Les Zéroualiens mostaganémois que j'ai vus savent très bien qu'ils sont les *beni-âmm*, c'est-à-dire les contribules des Beni-Zéroual du Maroc. Leur émigration hors de l'Empire remonte à une époque très reculée, malheureusement inconnue.

Tribu de KTAMA

كـتـامـة (discrétion) (A)

Vue à vol d'oiseau, Ktama présente un formidable chaos de montagnes. Elle a l'honneur de posséder les points culminants de tout l'immense plateau des Djebala. Le derviche, perdu au milieu de ces masses énormes, n'a pu faire qu'une étude bien incomplète de l'orographie de la région. Tous les Marocains m'ont parlé de ces cimes avec terreur. Où sont les t'aleb désintéressés, osant s'aventurer sur des sommets dangereux, dans le seul but de servir la science? J'ai cherché à avoir une idée d'ensemble de la petite Suisse ktamienne, et, à force de cribler de questions l'infatigable Moh'ammed, j'ai pu déterminer approximativement quelques grandes directions de soulèvement, que les observations futures rectifieront certainement quand nos géolo-

(1) Je commence à croire que ce renseignement est erroné, car je n'en trouve nulle trace, soit dans *El-Istik'ça*, soit dans l'auteur du *Boustan*. Il s'agit ici, très probablement, de la tribu des *Beni-Zéroual des environs de Mostaganem*, et non des Beni-Zéroual du Maroc, comme le dit par inadvertance sans doute M. E. Mercier dans son *Histoire de l'Afrique Septentrionale*, t. III, page 462.

gues et nos brigades topographiques pourront enfin se promener en toute sécurité dans l'empire chérifien.

L'ensemble du massif ktamien est enveloppé par deux grandes chaînes de montagnes, presque parallèles, qui limitent la tribu sur tout son pourtour. La principale et la plus élevée, celle qui borde le Rif, se rattache aux monts de R'mara au N.-O., suit une direction S.-S.-E., jusqu'au milieu de la tribu à peu près, remonte ensuite au N.-E., et va se souder, à l'E., aux massifs des Beni-Ah'med.

La chaîne occidentale élève au Midi ses hautes barrières entre Ktama, Mthioua et les Beni-Zérouâl. Elle fait face à sa sœur, la chaîne orientale, se rattache comme elle aux hauteurs r'mariennes, non loin du gros bourg de *Tiloutaf*.

Dans l'intérieur de la tribu, les crêtes et les dépressions prennent des allures très diverses, impossibles à décrire si l'on veut les étudier une à une, mais les grandes lignes, l'ensemble de ce pandémonium plutonien se comprend mieux, se laisse aborder, à la condition de n'en faire qu'une esquisse sommaire destinée simplement à servir de jalon aux découvertes futures.

Ktama compte cinq fractions : *Beni-Isi, Beni-Mh'ammed, El-Khmis, Temlougïth, Zedmeth.* Toute la partie voisine du Rif parle le berbère, un dialecte analogue à celui de Tar'zouth. Au Sud, sur les confins des tribus djebaliennes, la langue arabe est en usage, un arabe altéré cependant, fortement mêlé de thamazir'th. Les montagnes, très élevées, conservent leur blanc manteau de neige jusqu'en mai. Certains sommets en sont revêtus toute l'année, ce qui donne à penser qu'ils atteignent près de trois mille mètres. Partout de hautes futaies où dominent le chêne, le pin, le cèdre. Les indigènes utilisent les chatons du cèdre qui produisent, paraît-il, une substance douceâtre appelée *miel noir* dans le pays.

Il faut voir avec quelle activité la population exploite les richesses forestières. Les grands arbres sont abattus, débités, expédiés à Tanger, Tétouan, et, de là, en Europe. Outre les grands massifs boisés, il y a aussi de nombreux vergers renfermant tous les arbres fruitiers du Nord de l'Afrique, notamment le noyer, l'amandier, le jujubier. En fait d'animaux domestiques, beaucoup de chèvres et de bœufs ; on les engraisse pour les vendre. Dans les vallées tempérées, la vigne vient bien ; son fruit sert à faire du çamet (gelée de raisin), du vin et du vinaigre. Les principales

cultures sont celles des fèves, lentilles, petits pois, pois chiches, sésame *(djeldjelan)*. Très peu de blé.

Ktama est célèbre dans tout le Maroc par sa production du *kif* (chanvre à fumer). Certaines familles, les plus fortunées, possèdent de si grands champs de cette plante, qu'elles sont obligées d'employer la *touiza* (1) pour la semer et la récolter. Inutile de dire que sur tous les marchés de la tribu on vend du kif, et le R'arb tout entier vient s'approvisionner ici de cette herbe presque aussi néfaste que l'opium.

Des ruisseaux, de nombreuses sources servent à l'arrosage d'une infinité de potagers où l'on cultive de préférence l'oignon, le piment, les haricots, la pomme de terre, la patate douce. L'art de greffer les arbres fruitiers est arrivé à un degré de perfection surprenant. Pêchers et abricotiers, orangers et oliviers se marient les uns avec les autres, produisent des fruits délicieux. Les glands, l'arguel, le maïs, sont très appréciés par les pauvres. Tous les Ktamiens fument le kif. Ils en ont une telle habitude, qu'il leur faut une ou deux douzaines de pipes consécutives avant d'être tout à fait ivres. Ils le prennent aussi en électuaire : c'est le *h'achich*. Non contents de s'abrutir avec ce végétal, ils se soûlent aussi avec du mauvais vin, qu'ils font eux-mêmes. Dans leurs orgies, ils n'ont garde d'oublier les gitons et les gitonnes dont ils admirent les danses lascives, celle du ventre surtout.

Malgré sa fertilité, ce sol montagneux n'est guère propre à la culture du blé et de l'orge. La forêt est maîtresse de tous les sommets, d'une grande partie des coteaux, et il reste encore des centaines d'hectares de broussailles à défricher. En attendant, des troupeaux de sangliers, des chacals, renards, hyènes, quelques lions et panthères, habitent les fourrés impénétrables, où nul n'ose les tracasser.

L'armement des indigènes est représenté par des fusils marocains de Tétouan au canon d'une longueur démesurée, par des sabres droits, longs, véritables rapières dont les guerriers ne se séparent jamais. Le vêtement national des hommes est la *khizzioua*, djellaba épaisse, grossière, aux raies multicolores. Presque aussi puissante que les Beni-Zéroual en forces militaires et en population, Ktama est encore plus indépendante que sa grande

(1) Aide mutuelle que se prêtent les agriculteurs.

voisine. Dans le retranchement formidable de ses montagnes, elle ne craint personne, certaine qu'elle est de pouvoir écraser à coups de rochers toute armée impériale, toute bande de malfaiteurs qui oseraient faire l'ascension de ses monts escarpés. Comme tous les montagnards dont les mœurs n'ont pas été adoucies par la fréquentation des citadins, les Ktamiens ont la réputation de gens rudes, sauvages, âpres au gain. Ils sont néanmoins hospitaliers, accueillent volontiers les étudiants étrangers, ne dévalisent pas trop souvent les voyageurs. Ils ont d'ailleurs tout intérêt à agir de la sorte, eux-mêmes allant fréquemment chez les tribus voisines vendre des fuseaux, des noix, du *souak* (racine de noyer, excellente pour blanchir les dents et les conserver), des amandes amères, dont l'huile sert aux femmes pour les soins de la chevelure. Ils colportent aussi de la poudre, des balles de fusil, du soufre, du salpêtre, de l'antimoine, du kermès, فرمز de la gomme laque. لك

La tribu est couverte de grands villages. Chaque fraction se subdivise en cinq arrondissements, chaque arrondissement comprend une quinzaine de hameaux de 10 à 500 feux. L'arrondissement est administré, si toutefois ce terme de nos pays civilisés convient à l'anarchie ktamienne, par un cheikh élu au sein des djemaâ réunies. Au-dessus des cheikh, le caïd préside aux destinées de la fraction, s'accorde assez bien avec ses quatre autres collègues, qu'il doit consulter au sujet de tout acte important, guerre, négoce, impositions s'il y a lieu.

Les principales industries sont: la fabrication de la poudre, obtenue avec du soufre et du salpêtre mêlés à de la cendre et à de vieux chiffons brûlés; l'extraction du soufre et de l'antimoine des mines qui les produisent; la fabrication du savon avec de la chaux, de la cendre et de l'huile; la sériciculture dans les vallées chaudes; la menuiserie, la charpenterie, la goudronnerie sur les confins des forêts; enfin la culture et la fabrication du kif et du tabac. Ces deux derniers produits constituent la principale richesse du pays. Demandez à n'importe quel Djebalien où se trouvent le meilleur tabac, le meilleur kif et les fumeurs les plus incorrigibles du monde. Il vous répondra :

— Allez à Ktama, et vous m'en direz des nouvelles.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R F

Découverte d'une Mine d'argent

La tribu est également favorisée sous le rapport des gîtes métallifères. Malheureusement les indigènes ne sont pas plus avancés en métallurgie que ne l'étaient leurs ancêtres. Les étudiants étrangers, encore plus ignares peut-être que les habitants, se contentent de gémir sur les richesses incalculables qui dorment là sans profit pour personne. Vainement plusieurs ont essayé d'inventer des procédés nouveaux, d'imaginer des ustensiles bizarres ; toutes leurs tentatives ont échoué.

Une fois, en allant à un enterrement au village d'El-K'elaâ, le derviche avait quitté le hameau des *Beni-Isi* avec une cinquantaine de clercs, invités comme lui à psalmodier des versets du Coran sur la dépouille mortelle d'un illustre personnage qu'El-K'elaâ venait de perdre. Le chemin, long, dangereux, suivait le flanc de montagnes abruptes, couvertes de grands arbres. A trois cents pieds plus bas, presque à pic, coulait un ruisseau, l'*Ouad Beni-Isi*, dont on apercevait par moments l'onde tourmentée, écumeuse, à travers le feuillage des arbres bordant les deux rives. A un coude brusque du sentier, l'explorateur eut la surprise de se trouver tout à coup devant une éblouissante muraille métallique qui dressait jusqu'au ciel ses longs tubes d'argent, orgue colossal, splendide, dont la vue fascina le vagabond. Il marchait maintenant, le nez en l'air, sans plus se préoccuper des abîmes.

— Fais donc attention ! cria un t'aleb placé derrière lui. Tu vas te casser les reins ! Plus d'un étranger, hypnotisé par ces tuyaux d'argent, est allé s'écraser au fond du gouffre.

Puis, se rapprochant de Moh'ammed, à voix basse, il ajouta :

— Patience ! nous arriverons bientôt à un endroit où le minerai abonde. Laissons les autres prendre les devants.

A quelques centaines de mètres plus loin, s'ouvrait un ravin élargi par les pluies hivernales ; un mince filet d'eau y coulait encore. Le t'aleb fit un signe au voyageur, et ils s'engagèrent tous les deux dans la coupure en déclarant aux autres qu'ils allaient faire leurs ablutions. Quand ils furent seuls, ils descendirent un peu plus bas. Le rocher vertical se trouvait à présent au-dessus de leurs têtes. Moh'ammed, avec sa trique, se mit à taper sur les barres étincelantes, fortement collées à la roche. Il en ramassa quelques-unes, les examina, crut reconnaître le précieux métal !

Dans le but d'attiser sa convoitise, le camarade lui cita une foule d'étrangers ayant emporté de là des monceaux d'argent vendus ensuite à Ech-Chaoun, à Tétouan, puis, devenus riches tout d'un coup, ils avaient acheté de grandes propriétés, à tel et tel endroit, non dans la tribu de Ktama, où l'on trouve difficilement à se procurer des terres et des maisons à cause de la densité de la population, mais ailleurs, dans les ports de la Méditerranée et de l'Océan. Il se grisait en parlant :

— Ah ! Quelle fortune nous pourrions faire ! Les Ktamiens savent à peine traiter le cuivre, le plomb et le fer. Sais-tu, toi au moins, travailler les minerais d'or et d'argent ?

— Hélas ! je ne m'y entends nullement, répondit le derviche, qui examinait les lieux, cherchant à les graver dans sa mémoire pour les retrouver plus tard.

L'autre, se doutant des intentions du voyageur, lui mit la peur dans l'âme : des grands singes, des quadrumanes de la taille du gorille habitaient la montagne, tuaient à coups de pierre les promeneurs isolés. Il fallait se hâter, rejoindre au plus tôt les condisciples dont l'avance était déjà considérable.

Non, le camarade ne plaisantait pas. C'était la vérité pure. Souvent, à la veillée, on avait parlé devant l'explorateur d'une *mdinat el-K'rouda* (ville des singes), très redoutée de tout Ktama. La route passait justement à proximité de la terrible cité, une série de cavernes s'enfonçant dans les rochers. Les deux compagnons y arrivèrent essoufflés.

— Silence ! commanda le t'aleb. Voici la Ville des Singes. S'ils nous entendent, nous sommes perdus !

Il n'était guère facile de marcher vite sur l'étroite piste encombrée de grosses pierres, d'épais buissons, qu'il fallait franchir ou contourner. Pour comble d'horreur, la forêt, très touffue à cet endroit, faisait une ombre de plus en plus noire depuis que le soleil commençait à baisser à l'horizon. L'un suivant l'autre, le t'aleb et Moh'ammed étaient sur le point de sortir de la gorge qui les effrayait tant, lorsqu'ils virent devant eux, accroupi sur le chemin, un tout jeune anthropoïde.

— Le vois-tu le *kafr* ? (le mécréant) hurla le Ktamien.

Effrayé, l'animal bondit sur un arbre, atteignit les plus hautes branches en un clin d'œil, se lança sur un autre arbre, et ainsi de suite, en poussant des cris aigus, comme s'il appelait ses frères à

son secours. La peur donna des ailes au derviche et à son compagnon. Exténués, n'en pouvant plus, ils arrivèrent enfin à la lisière de la forêt. Des pâtres heureusement s'y trouvaient. Ils gardaient un immense troupeau de plus de 300 vaches laitières, parmi lesquelles on ne voyait ni taureau, ni veau, ni génisse. Les mâles, lâchés en toute liberté dans la forêt, reviennent rarement à la maison. Ils attendent l'époque de l'année où les accouplements se font. Les vaches vont au printemps partager leur sauvage existence pendant quelques jours. Ensuite on les ramène pleines au logis, où les veaux et les génisses sont gardés jusqu'à l'âge de la reproduction, pour être lâchés à leur tour dans la montagne. On s'imagine peut-être qu'il est facile de voler les bêtes qui paissent sous bois sans gardien. Afin d'en ôter l'envie à tout le monde, une peine atroce est infligée à tout ravisseur d'un de ces animaux : on lui fait subir le même supplice qu'aux adultères, on lui crève les yeux avec une faucille chauffée à blanc !

— Vous avez une fière chance d'être arrivés ici ! dirent les vachers aux deux étudiants. Regardez donc ce piton.

Des milliers de singes couvraient en effet les flancs dénudés d'un des derniers pics de la gorge. Les cris de leur jeune congénère les avaient réunis là, juste au-dessus du sentier que Moh'ammed venait de quitter.

Au village d'El-K'elaâ, nos retardataires trouvèrent leurs camarades accroupis dans la mosquée devant des assiettes de beurre, œufs, poissons frits à l'huile, aubergines préparées de la même manière. Ils n'eurent que le temps d'avaler rapidement un peu de nourriture, leurs collègues se disposant déjà à partir pour la maison mortuaire. Moh'ammed les suivit, abandonnant sans trop de regret les victuailles, dans le désir de voir ce qui allait se passer.

Tous les t'aleb entrèrent dans la chambre du défunt. Le corps, roulé dans un simple suaire, reposait sur une civière très basse. Les parents, la mine souriante, faisaient brûler de l'encens, répandaient du camphre dans la pièce. Les femmes, invisibles dans leurs appartements, ne faisaient entendre aucun gémissement. La mort, pour ces rudes populations exposées journellement à de graves dangers, n'a rien d'effrayant. Au moment où le brancard était enlevé par des illettrés de bonne volonté, les clercs

entonnèrent la *Borda* (1). Aux vers ampoulés d'El-Bouciri, se mêlèrent les joyeux you-you des femmes cachées dans les chambres de la maison. Cette allégresse indique clairement la conviction des parents. La belle âme de celui qui n'est plus ne goûte-t-elle pas dans le céleste séjour les délices des élus ? Y a-t-il un seul musulman en enfer ?

De la maison au cimetière, ce fut une continuelle bousculade, chacun se précipitant sous les brancards de la civière, voulant à toute force mériter l'*ajer*, c'est-à-dire l'indulgence pleinière accordée par Dieu à tout croyant ayant aidé à porter un mort au champ du repos.

Le corps fut déposé au bord de la fosse, profonde seulement de 70 à 80 centimètres. Les clercs, formant le cercle, commencèrent la prière des funérailles *(çalat el-djenaza)*, avec les quatre demi-inclinaisons du buste obligatoires, suivies d'un éclatant *Allahou Akbar !* (Dieu est le plus grand !) Puis, tous en chœur, d'une voix grave, s'interrompant aux pauses, ils psalmodièrent :

اللهم لا تحرمنا اجره و لا تفتننا بعده يا ارحم الراحمين يا رب العالمين

— *O Dieu, ne nous prive pas de la récompense qu'il nous a value. Fais qu'après lui la discorde n'éclate point parmi nous, ô le plus miséricordieux des miséricordieux, ô le Maître des Mondes !*

Deux hommes, soulevant le cadavre, le déposèrent au fond du trou. Après quelques efforts, ils parvinrent à l'introduire dans la niche latérale creusée dans la paroi de la tombe, niche orientée vers La Mecque. C'est ainsi qu'on ensevelit les musulmans dans la plus grande partie du Maroc. La fosse s'appelle *k'bar*, la niche *lah'ed*. Le petit tumulus marquant la dernière demeure de l'homme fut recouvert de pierres, dont deux, très plates (شواهد), indiquaient la place des pieds et de la tête.

Selon la coutume universelle des Marocains, aucune femme n'avait assisté aux funérailles. Elles étaient restées au logis, occupées à préparer le repas funèbre, du pain d'orge et du ragoût très épicé, qui furent servis à la mosquée aux porteurs et aux clercs affamés par cette course rapide à travers champs. Quand tout le monde fut rassasié, les parents versèrent entre les mains de l'instituteur une petite somme d'argent. Chaque étudiant eut pour

(1) Voyez *Maroc Inconnu*, I^re^ partie, page 96.

son compte une douzaine de *ouk'iya,* dix sous de notre monnaie à peu près. Le magister garda la part du lion, trois ou quatre fois plus, deux francs environ, qu'il fit disparaître avec satisfaction dans sa profonde *zaâboula* de cuir rouge, vaste porte-monnaie fortement attaché à la ceinture.

Le lendemain, le derviche se cacha, laissa partir ses camarades. Il voulait explorer sans témoins les mines d'argent du *Djebel El-K'rouda,* de l'effrayante *Montagne des Singes.* Vingt-quatre heures après, il se mettait en route, tout seul, une petite badine à la main, dissimulant sous sa djellaba un gourdin énorme destiné à démolir les bas tuyaux de l'orgue éblouissant dont son condisciple lui avait révélé l'existence. Il allait au Nord, sans se presser, caressant l'espoir de rester plusieurs jours à flâner à travers la contrée. Les pâtres lui offriraient bien l'hospitalité dans leurs cabanes de feuillage. De son côté, il paierait son écot avec son or habituel, le talisman magique, si recherché par toutes ces populations superstitieuses.

Les vachers accueillirent le gueux comme un frère, le bourrèrent de glands, de pain d'orge, d'arbouses, lui conseillant de rester avec eux, de ne pas se hasarder seul dans les gorges du Djebel El-K'rouda. Un beau matin, il partit néanmoins à la pointe du jour, disant à ses amis qu'il reviendrait dans la soirée. On le regarda s'éloigner. Sa maigre silhouette, n'étant plus qu'un point blanc dans la forêt, allait disparaître au tournant du sentier, lorsque les pâtres, tous à la fois, d'une voix tonnante, lui crièrent un dernier salut, un formidable *Allah iéhdik* (que Dieu te conduise !) Il se retourna, leur envoya un baiser du bout des doigts, à la mode marocaine, et il disparut à leurs yeux, leur laissant la douce persuasion qu'un saint avait daigné s'asseoir à leur modeste foyer.

Maintenant il se retrouvait seul dans l'immense et sombre forêt qu'il avait parcourue naguère avec la joyeuse bande de ses condisciples. Malgré son incontestable intrépidité, son cœur battait plus vite qu'à l'ordinaire en présence du fouillis inextricable des chaînons, des gorges et des pics de cette région tourmentée. Il alla tout droit à la mine, s'exténua dans un travail opiniâtre, frappant avec son bâton, lançant des pavés contre les parois d'argent de la muraille métallique. L'ombre, tombant des hautes cimes, lui fit comprendre qu'il était temps de partir. Le Djebel El-K'rouda est

si peu rassurant, la contrée si sauvage, si montagneuse, qu'il jugea prudent de ne pas s'y attarder davantage.

Ce fut avec une joie sans mélange qu'il revit, à la tombée de la nuit, la mosquée des Beni-Isi où il était hébergé avec les autres étudiants étrangers. Il avait rapporté de son excursion quelques minerais d'argent habilement dissimulés sous ses vêtements. Il lui fallait à présent un collaborateur, un aide intelligent, discret, sur lequel il pourrait absolument compter. Il le trouva dans la personne d'un jeune élève studieux, dont il se fit séance tenante le précepteur. Il eut ses entrées chez le père de l'enfant, un brave homme de Ktamien, très indifférent à tout ce qui ne se rapportait pas à son métier de bûcheron, ne se souciant même pas de savoir ce que faisaient son fils et son mentor dans la chambrette qu'il avait mise à leur disposition.

Ce fut alors que Moh'ammed alluma ses fourneaux, se livra à une cuisine diabolique dans le but d'obtenir de l'argent pur. Le Ktamien, mis au courant par son fils du travail fait en commun, s'offrir d'aller vendre à Gibraltar les fragments d'argent péniblement arrachés aux minerais de la *Montagne des Singes*. Il en emporta une charge assez lourde. A son retour, il étala 150 douros espagnols (750 francs) sous les yeux du derviche, lui déclarant qu'un pareil voyage, à travers tant de dangers, méritait une certaine récompense. Le vagabond, en prince généreux, accorda tout ce qu'on lui demandait : une mule, deux taureaux, cinquante *moudd* (mesure) de raisin sec. Il ne prit rien pour lui, se contentant des deux mois de continuelle bombance qu'il fit dans la maison de son hôte, devenu son admirateur et son ami. Comme les douros espagnols touchaient à leur fin, le vieux bûcheron autorisa l'explorateur à emmener son fils dans le Rif. Aussi bien, Moh'ammed, emporté par ses besoins incessants de déplacement, ne pouvait plus tenir en place. Il parlait à chaque instant de son désir de quitter le village des Beni-Isi, de s'éloigner de la tribu de Ktama, de piquer une tête dans les régions rifaines, dont le voisinage l'attirait, le fascinait de plus en plus.

Par une belle après-midi ensoleillée, le maître et l'écolier, munis de leurs planchettes, se mirent en route, se dirigeant sur Tar'zouth. La nuit les surprit à l'entrée du petit hameau d'*El-Adoua*. A la mosquée, où ils allèrent demander l'hospitalité, ils furent accueillis avec une vive curiosité, le Ktamien surtout, dont le visage

imberbe fut de suite remarqué. Après le repas du soir, c'est-à-dire vers neuf heures, les étudiants, dévorant des yeux le jeune compagnon de l'explorateur, déclarèrent qu'en l'absence de l'instituteur, qui était en voyage, on allait donner une petite soirée musicale et dansante, histoire de s'amuser un peu. L'orchestre, composé d'un théorbe à deux cordes et d'un violon, préluda par l'air le plus érotique de son répertoire. On présenta à l'éphèbe un tambourin en l'invitant à danser. C'était lui indiquer clairement qu'après le bal on lui ferait subir les derniers outrages, qu'on l'enlèverait pour toujours à son mentor. Mais lui, très fort en *khank'at'ira* (prestidigitation), fit le brave, refusa de danser, lança le tambourin au fond de la salle, en criant :

— Au large ! Sinon, je fais tomber l'école sur vos têtes !

Un éclat de rire universel salua cette fanfaronnade. Certains étudiants, se croyant pleins d'esprit, vinrent roucouler près de l'enfant, l'accablant d'insipides madrigaux, d'allusions abjectes.

— Délices des cœurs, ton exquise beauté fera sans doute ce miracle ? Va, ne te gêne pas, détruis tout !

Déjà, des mains s'avançaient pour le saisir. Il fallait se hâter.

— Vite, la *khencha !* (sac en cuir de l'écolier marocain خنشة), dit le giton au derviche.

Quand il l'eut, il en tira une petite boîte pleine de poussière noire, ordonna à son précepteur de lui apporter encore du *berriou* (crottin de chèvre). Moh'ammed n'eut qu'à aller sur le pas de la porte pour en trouver. Le crottin fut mis dans un panier rond de palmier nain, et le mignon, plongeant tour à tour ses doigts dans la poudre noire et dans le panier, annonça, au bout de quelques minutes, la complète métamorphose du crottin en raisins secs. On distribua ces fruits à la ronde, et les t'aleb, nullement dégoûtés, les croquèrent sans retard, de peur de les voir revenir à leur forme primitive (1).

— Et maintenant le bouquet ! cria le jeune prestidigitateur.

Prenant une botte d'alfa, il en coupa les tiges, qui se transformèrent immédiatement en allumettes. C'en était assez pour ébranler le moral vacillant des spectateurs dont les ignobles désirs firent subitement place à la crainte.

---

(1) Voyez *Maroc Inconnu,* I^re^ partie, pages 53, 54.

— Sois le bienvenu, toi et ton compagnon, dirent-ils au jeune homme.

Quand ils furent seuls dans la cellule qu'on avait mise à leur disposition, l'éphèbe, très fier de sa victoire, dit à son précepteur :

— Comment trouves-tu mes tours ?

— Magnifiques ! magnifiques ! *(mezian ! mezian !)* bredouilla le derviche, déjà couché et à moitié assoupi.

Le lendemain matin, les vives instances des étudiants, suppliant Moh'ammed de s'établir dans le village, lui firent comprendre que l'enlèvement de son élève et sa propre mort, au besoin, n'étaient que partie remise. Il affirma néanmoins qu'il resterait, se disant captivé par les charmes incomparables du hameau pittoresque d'El-Adoua. Dans l'après-midi, profitant du moment où tous les écoliers vociféraient leurs leçons à l'école, il s'enfuit avec son compagnon, courut jusqu'à l'Ouad Tar'zouth, et il arriva le même jour au bourg d'El-K'alaâ. Il était dans le Rif (1).

Marrube et Plantes médicinales

Nous ne parlerons pas de la cuisine des Ktamiens ; elle est des plus grossières, des plus primitives. Ils mangent beaucoup d'escargots et de champignons, bouillis simplement dans de l'eau claire.

Il y a chez eux, ainsi que dans les autres parties des Djebala et du Rif, l'herbe précieuse du *marrube* (marrubium vulgare), qu'ils appellent *merriout.* Ils l'écrasent pour en exprimer le suc dans les narines des personnes enrhumées du cerveau.

Celui qui écrit ces lignes se fait un devoir de signaler cette plante à la pauvre humanité, et, tout particulièrement, aux nombreux Africains sujets aux fièvres et aux douleurs hépatiques. *Le marrube est un remède souverain contre ces deux maladies.* On le prépare en recourant à la décoction, jamais à l'infusion. Tiges et feuilles doivent être soumises, dans de l'eau ordinaire, à une ébullition prolongée. Prenons par exemple 500 grammes de marrube vert, faisons-le bouillir dans un litre d'eau. Dès que, par suite de l'évaporation, le liquide est réduit de moitié, on le retire

(1) Voyez *Maroc Inconnu,* Ire partie, pages 48, 49, 52 (ligne 39), 63 (ligne 17).

du feu. On peut en boire un verre, froid ou chaud, le matin et le soir, une heure avant le repas. Au bout de quelques jours, la fièvre la plus rebelle disparaît, les douleurs hépatiques cessent peu à peu, l'appétit revient rapidement. La nature, bonne mère qui ne manque jamais de placer le remède à côté du mal, a répandu à profusion le marrube dans toute l'Afrique du Nord. J'ai vainement indiqué la précieuse plante à ceux dont la profession est de soulager les mortels des maux sans fin qui les accablent. En hommes supérieurs, très sceptiques comme toujours, ils souriaient dédaigneusement, disant laconiquement que le sulfate de quinine ne sera jamais égalé. Je fis bien de ne pas les croire et de sauver, en leur administrant du marrube, deux de mes enfants que leur fameuse panacée n'avait pu débarrasser de la fièvre intense qui les minait. Je ne parle pas de mes autres cures de peur d'être poursuivi pour exercice illégal de la médecine.

Les Djebaliens font usage du *h'armel* (paganum harmala) contre la migraine. Ils en broient les racines, les font cuire dans de l'huile, se les appliquent ensuite, entourées d'un chiffon, tout autour de la tête, et le remède fait merveille, paraît-il.

Comme purgatif, ils se servent d'une herbe appelée *Dfiliya* ou *Oud'en el-h'allouf* (oreille de cochon). Après en avoir écrasé les racines, ils les pétrissent avec du miel, absorbent une certaine quantité de ce mélange, et l'effet désiré se produit. Il n'est pas rare cependant que ce remède provoque des vomissements.

Les plantes les plus variées se trouvent dans cet admirable pays de montagnes. Plusieurs autres herbes, dont je n'ai pu me procurer les noms, sont utilisées par ces populations primitives, qui se passent de médecins, depuis des centaines de siècles, et ne s'en portent pas plus mal. Leur dédain de toute science humaine, sauf celle du Coran, n'a d'égal que leur mépris de la mort.

Habitations, Climat, Rivières

Les maisons sont vastes, bâties à la chaux, avec de bonnes pierres. La pente des toits, très raide, fait glisser la neige, ne la laisse pas s'accumuler sur le diss ou les tuiles que supportent des chevrons relativement faibles. Presque toutes les habitations sont à rez-de-chaussée. Celui-ci est surmonté d'un grenier minuscule

appelé *r'orfa*. Chaque logis a sa cour, à peu près comme dans le Rif (1). Les hivers étant rigoureux, on a dû construire des écuries pour les bestiaux.

En raison de son altitude, toute la tribu de Ktama est située dans une région froide. La neige fait son apparition dès la fin de l'automne, couvre toutes les hauteurs, où elle persiste jusqu'au commencement du printemps. Les averses de grêle et les ouragans ne sont pas rares. Les ruisseaux sont souvent gelés. On les passe sur la glace. Dans l'intérieur des maisons, on combat les frimas par de grands feux de bois. La cheminée étant un luxe inconnu, les tourbillons de fumée se précipitent par la porte entr'ouverte. Hommes, femmes et enfants, accroupis en cercle autour de la fournaise, bavardent des journées entières, attisant le feu, se demandant si les beaux jours tarderont à revenir. Énervés, agacés par la persistance du mauvais temps, ils lancent des tisons enflammés dans la neige en mémoire d'une vieille tradition populaire où il est question des Anciens, qui savaient ramener au firmament, par ce procédé enfantin, le soleil et l'azur. Ils marchent pieds-nus en plein hiver comme au cœur de l'été. Ascensionnistes intrépides, ils s'aventurent sur les pics les plus escarpés, courent sans broncher sur le bord des précipices. Les rochers du pays ne sont pas tout à fait inutiles ; certaines pierres meulières sont converties en meules de moulin arabe et expédiées ensuite sur les marchés de la côte.

Sur les hautes cimes, les grands rapaces, vautours, aigles, faucons, gypaëtes, corbeaux, décrivent d'immenses spirales. Ils connaissent admirablement les marchés à cinquante lieues à la ronde, ne manquent pas d'y aller pour se gorger des détritus, des animaux crevés, dont les émanations, sans eux, empoisonneraient l'atmosphère. Les guêpiers, les merles, les hirondelles rendent aussi de grands services en détruisant les chenilles qui sucent les grands arbres, notamment les pins et les chênes. Ces insectes, appelés dans le pays *mzerdèl*, font un mal énorme à la végétation arborescente, causent plus de ravages qu'un incendie. Les étourneaux et les grives leur font aussi une chasse acharnée. Les invasions de sauterelles sont rares ; plus rares encore sont les

(1) Voyez *Maroc Inconnu*, Ire partie, pages 51, 52, 95.

irruptions de rats, qui pullulent pourtant certaines années malgré les nombreux chats domestiques et sauvages.

Chaque logis a un ou plusieurs chiens de garde. Ces animaux ne coûtent presque rien à nourrir. Ils se chargent eux-mêmes de faire de bons repas en allant à la maraude dans les jardins, où ils se bourrent de toutes sortes de fruits, principalement de caroubes, appelées là-bas *taselr'oua*.

Cantonnée tout entière sur les hauteurs les plus importantes des Djebala, Ktama forme un demi-cercle presque parfait s'étendant sur une longueur d'une cinquantaine de kilomètres, tout le long de la frontière méridionale du Rif. La largeur est bien moindre, surtout au centre de la tribu où elle n'a que quelques centaines de mètres, à cause du rapprochement des deux chaînes maîtresses du *Djebel Ktama*. Dans ce dédale de montagnes coulent quatre principaux ruisseaux : l'*Ouad Beni-Isi*, qui prend sa source au centre de la fraction du même nom ; l'*Ouad Tar'zouth*, venu du Djebel El-Arez des Beni-bou-Necer (Rif) (Voyez tome 1er, page 49) ; l'*Ouad El-Khemis*, appelé plus bas *Ouad El-Mzaz* ; l'*Ouad Temlougith* (Temlouguith), dans la fraction de ce nom ; l'*Ouad Azila*, venu des Beni-Seddath (Rif), serpentant au fond de gorges profondes et étroites, appelé *Ouad El-Arbâ* en aval du village de Sidi Ah'med Es-Sounni. La direction générale de ces cours d'eau est E.-S.-O. ; ils vont arroser la tribu des Beni-Zéroual, sauf l'Ouad Beni-Isi qui pénètre sur le territoire de Mthioua. La plupart se jettent dans le grand *Ouad Ouarer'a*, au Sud de la province des Djebala. Passons en revue maintenant les cinq fractions de Ktama et leurs bourgs les plus importants.

Principaux Villages de Ktama (Voir la carte)

FRACTION DE ZEDMETH (le fagot) (B) دمـــث ;

Sidi Ah'med Es-Sounni (Mgr Ah'med l'orthodoxe) (A) 500 feux. سيدى احمد السنى Grand village sur le bord d'un ruisselet tributaire de l'Ouad El-Arbaâ. Importante zaouiya consacrée au grand saint de Ktama, Sidi Ah'med Es-Sounni, dont le tombeau est l'objet de fréquents pélerinages. Ouaâda (fête de charité) tous les jeudis. Le plus grand miracle de ce santon fut de prédire à ses concitoyens qu'ils n'auraient jamais faim. Les bœufs, les moutons,

les poulets, égorgés à la ouaâda hebdomadaire par les pélerins, et les cadeaux de ces derniers, ont effectivement l'avantage de procurer à la population paresseuse de ce bourg les plus grands loisirs, la plus large abondance. Elle en profite pour s'abrutir consciencieusement avec du kif. Les fumeurs les plus endurcis réveillent leurs sens blasés par des poignées de tabac à priser, dont ils bourrent leurs narines, tout en grignotant des noix et des raisins secs.

Bab Taza (la porte de Taza) (A et B), 100 feux. باب تازا Sur l'Ouad Azila. Perché sur l'un des sommets les plus élevés des monts ktamiens, ce hameau s'appelle Bab-Taza parce que de là, dit-on, on aperçoit dans le lointain la ville de Taza. Dans les Djebala, on appelle *Bab-Taza* tout point élevé, du haut duquel on voit la malheureuse cité qui gémit depuis tant d'années sous la tyrannie de la tribu berbère des *R'iyatha*.

Asmart'ès (l'étranglement) (B) 500 feux. اسمرطس Perdu dans les montagnes, bâti sur un sol bouleversé, ce village est rarement visité par les étudiants étrangers qui redoutent, à juste titre, la grossièreté de ces montagnards encore barbares. Au N. d'Asmart'ès, tout le long de l'Ouad El-Arbaâ, on trouve du minerai d'or.

Ouah'chiyeth (les sauvages) (A. B) 100 feux. وحشيث

FRACTION DE TEMLOUGITH (Temlouguith)

تملوقيث (la colline) (B)

Temlougith, 500 feux. تملوقيث Sur la rive droite de l'Ouad du même nom, appelé plus bas *Ouad Ouddka*. Quatre hameaux, assez rapprochés les uns des autres, composent le village. Nombreux noyers, noix délicieuses. A l'E., deux mines d'or inexploitées.

Souk' El-Arbaâ (le marché du mercredi) (A). سوف الاربعاء

FRACTION D'EL-KHMIS

الخميس (le jeudi) (A)

El-Khmis, 100 feux. Dans une large et belle vallée ombragée par d'innombrables cèdres. Ces rois de la forêt sont exploités par toute une population de charpentiers, bûcherons, menuisiers, artisans qui en sont encore à l'enfance de l'art ; ils taillent grossièrement des portes, des planches, des poutres, fabriquent des

coffres, les mettent en vente au *Souk' El-Khmis*, à une portée de fusil du village. La forêt de cèdres couvre d'ailleurs toute la fraction et le vandalisme des bûcherons n'est pas près de la faire disparaître. Au N., mines d'argent et d'alun.

Souk' El-Khmis (le marché du jeudi) (A). سوق الخميس Le plus important de la tribu.

FRACTION DES BENI-MH'AMMED

بنى محمد (les enfants de Mh'ammed) (altérn. de l'are. Moh'ammed)

El-Adoua (le bord) (A) 20 feux. العدوة (V. page 103.)

FRACTION DES BENI-ISI (prononcez *Ici)*

بنى عيسى (les enfants de Jésus) (V. tome 1er, page 137, note 1)

Beni-Isi, 500 feux. Sur la rive droite de l'ouad de ce nom. (Voyez page 103.)

Timert'as (plante de la famille de la menthe, marrube, etc.) (B) 100 feux. تيمرطاس

Tigejdith (Tiguejdith) (le poteau) (B) 100 feux. تيفجديث

Forces militaires : 25,000 fantassins. Population probable : 175,000 habitants. Montagnes très élevées partout. Encore une centaine de hameaux éparpillés sur les bords des quatre rivières de la tribu. Mines de fer, plomb, alun, antimoine, argent, or, toutes inexploitées. Aucune route ; pistes étroites dominant souvent d'affreux précipices.

Notice historique sur Ktama

Malgré son antique prétention à une origine arabe, cette tribu, si puissante autrefois, est bien berbère, tout ce qu'il y a de plus berbère (1). Nous venons de voir que la moitié au moins de sa population actuelle ignore la langue du Prophète, ne connaît que le *thamazir'th.*

(1) Voyez *Fournel* « Les Berbers », tome 1er, page 40.

A l'époque de l'invasion arabe, une très importante fraction ktamienne occupait le territoire qui s'étend à l'occident de Constantine jusqu'à Bougie, et, au Midi de la vieille Cirtha, jusqu'au mont Auras.

— C'était dans cette vaste région, dit Ibn-Khaldoun, que les Ktama dressaient leurs campements passagers, faisaient paître leurs troupeaux ; ils possédaient même toutes les villes importantes de ce territoire, puisque entre l'Auras et le rivage de la mer qui s'étend depuis Bougie jusqu'à Bône, ils occupaient *Ikdjan* (1), *Sétif*, *Baghaïa* (2), *Ngaous*, *Belezma*, *Tiguist*, *Mila*, *Constantine*, *Skikda* (3), *El-Coll* (4) et *Djidjel* (5). »

Tandis que les Ktamiens orientaux s'illustraient par leurs exploits, leurs frères de l'Occident, ceux dont nous nous occupons en ce moment, restaient dans l'ombre. Ils ne semblent pas avoir jamais exercé une bien grande influence sur les destinées politiques de leur pays. En revanche, ils ont su conserver, intacts jusqu'à ce jour, le nom et le territoire de leur tribu.

Les envahisseurs musulmans trouvèrent plusieurs peuplades d'origine ktamienne fixées dans le Mag'rib el-Ak'ça. C'est à l'une des branches de Ktama qu'il faut attribuer vraisemblablement la fondation d'*El-K'çar el-Kebir*, dont le nom primitif était *K'çar Ktama* (6). Rien n'indique en effet que notre Ktama mag'ribine n'ait pas occupé, de toute antiquité, la région qu'elle habite encore aujourd'hui, et rien ne nous empêche de supposer que le *K'çar Ktama* a pu marquer, à une certaine époque, la limite occidentale extrême de sa puissance militaire. Dans tous les cas, depuis l'invasion arabe jusqu'à nos jours, il est certain que cette tribu ne s'est pas déplacée. Elle se tient encore, comme au temps d'Ibn-Khaldoun, dans cette partie de la province d'*El-Hebet* (7), voisine

(1) Ou *Inkidjan*, ville située entre Sétif et Mila (de Slane).
(2) Ou *Bar'aï*, au S. d'Aïn-Beidha (province de Constantine).
(3) Philippeville.
(4) Collo.
(5) Djidjelli.
(6) Léon l'Africain raconte une fable bien étrange à propos de la fondation de ce bourg.
(7) *El-Hebet*, contrée située au Sud de Tétouan, entre El-K'çar el-Kebir et le pays des R'mara. (Voyez de Slane, tome 1er, pages LXXXVI et 298.)

du *K'çar Ibn Abd-el-Kerim*, autrement dit *El-K'çar el-Kebir*, notre moderne El-K'çar.

Le grand historien des Berbères signale au Maroc d'autres fractions ktamiennes :

— « La montagne qui s'élève au Midi de celle des Beni-Iznacen, dans le Mag'rib el-Ak'ça, est occupée, dit-il, par une branche des Beni-Istiten, tribu ktamienne. »

Ailleurs, il parle du territoire de notre Ktama actuelle, sans nommer cette tribu : « Une autre peuplade, issue de la même souche, se tient dans cette partie de la province d'El-Hebet qui avoisine le *Csar-Ibn-Abd-el-Krim ;* — d'autres habitent au milieu du peuple cenhadjien de la province du Maroc. »

Le même écrivain nous explique la raison de la disparition du nom de la Ktama orientale :

— De nos jours, l'appellation de Ktamien est employée chez toutes les tribus pour désigner un homme avili. La raison en est que, pendant les quatre siècles qui se sont écoulés depuis la chute de l'empire ktamien, les dynasties suivantes se sont plu à leur reprocher l'attachement qu'ils avaient montré aux doctrines hérétiques et aux croyances infidèles ; il en résulta que la plupart des peuples ktamiens renoncèrent à ce surnom à cause de l'idée de dégradation qu'il comportait et se donnèrent pour membres de quelque autre tribu. » (Traduction de Slane, pp. 298 et suivantes, tome 1er de l'*Histoire des Berbères.)*

J'ai lu dans Edrissi que les Ktamiens de la province de Constantine avaient l'abominable coutume de livrer leurs enfants mâles à la bestialité de leurs hôtes.

Les Ktamiens du Maroc, plongés dans une ignorance et une obscurité presque complètes, n'entendirent peut-être jamais prononcer le nom de la tribu-sœur constantinoise, ou, s'ils l'entendirent, l'écho de sa gloire et de ses malheurs leur parvint très affaibli. Ils n'eurent donc aucune raison de changer une appellation ethnique qui n'eut jamais chez eux la moindre signification injurieuse.

Je relève dans le fouillis du *Kitah el-Istik'ça* (tome 1er, p. 197), une curieuse tentative de fondation d'une nouvelle religion entreprise par le *faux prophète,* Mouh'ammed ben Abi-T'aouadjin *el-Ktami,* dans le massif montagneux de R'mara (1228 de J.-C.). Le grand saint des Djebala, Mouh'ammed Abd-es-Slam ben Mchich,

fut assassiné par les sectaires de ce novateur. (Voir plus loin la tribu des Beni-Arous et les passages concernant Moulaye Abd-es-Slam.)

Tribu de LÉKHMAS

الاخماس (les cinquièmes) (A) (1)

Ce fut un soir, au coucher du soleil, que Moh'ammed ben T'ayyéb fit son entrée dans le village lékhmassien des Beni-Issef, non loin de la frontière des Beni-Ah'med Es-Sourrak'. Les cinq cents maisons du bourg s'échelonnent le long d'un ruisseau appelé lui aussi Ouad Beni-Issef. Chaque habitation est entourée, ombragée par les orangers, les trembles, les peupliers, les oliviers, sur lesquels grimpent d'énormes treilles. L'eau des sources court de toute part, arrose jardins et vergers, va se perdre dans l'ouad rocailleux, dont le débit est assez abondant pour faire tourner les roues des nombreux moulins établis sur ses bords. A la mosquée, on était en vacances. Une centaine d'étudiants seulement, ayant leurs familles dans le village, y étaient réunis. Les autres, les écoliers étrangers, étaient en tournée de mendicité *(nzaha)*.

Étudiants musulmans. Leur utilisation comme Missionnaires de la Civilisation

Lékhmas est certainement la tribu djebalienne où les études coraniques et juridiques sont le plus en honneur. Les trois quarts des habitants savent lire et écrire. Les ignorants sont la minorité.

(1) خمس (pluriel اخماس), signifie aussi en arabe marocain *fraction de tribu*, parce que plusieurs grandes tribus djebaliennes se fractionnent en *cinq parties*, chacune de ces parties se subdivisant à son tour en *cinq arrondissements*. *Lékhmas*, prononcé à la mode marocaine, est évidemment une altération de l'arabe classique *El-Akhmas*.

Se sachant méprisés, ils font bande à part, ne vont à la mosquée qu'au moment des prières, tandis que l'orgueilleux t'aleb y trône, y passe des journées entières. La maison de Dieu est à lui et aux vieux étudiants. Ceux-ci, quel que soit leur âge, ne peuvent plus se priver d'aller bavarder et s'étendre, pendant de longues heures, sur les nattes du saint lieu. Dans toute la province des Djebala, les vacances *(el-âouachir)* ont lieu trois fois par an, durent vingt jours, 10 jours avant et 10 jours après les fêtes musulmanes suivantes : *El-Id Eç-Cer'ir, El-Id el-Kebir, El-Mouloud* (1). Les grands élèves en profitent pour faire des quêtes dans les villages de leur tribu ou des tribus voisines. (Voyez page 78.) A leur retour, ils donnent des festins pantagruéliques, d'où les ignorants sont sévèrement exclus. Les petits écoliers, les bambins de 7 à 14 ans, se contentent de mendier dans leur propre village, sans jamais en sortir. Les œufs, les poules, les quelques centimes qu'ils ramassent, leur servent à s'offrir, entre eux seulement, d'excellentes petites dînettes.

En dépit de leur incontestable culture intellectuelle, les indigènes de Lékhmas sont redoutés de leurs voisins à cause de leur caractère violent, rusé, et un peu enclin à la facétie. Ils sont englobés dans le fameux proverbe djebalien :

ثلاثة انا منهم باری ۞ الخمسی السلاسی والمساری

— *Que Dieu me préserve de ces trois sortes de gens :*

— *Le Khomsi* (de Lékhmas), *le Slasi,* (de Slès) *et le Méssari* (des Beni-Méssara) !

Mauvaises langues, fourbes, dépravés, les représentants de ces trois tribus ont une réputation détestable dans tout le Nord du Maroc. Moh'ammed allait apprendre à les connaître à ses dépens.

Son entrée dans la mosquée des Beni-Issef ne fut remarquée de personne. On récitait justement le *H'izéb er-Ratéb*. Le Coran ayant été divisé en 60 parties, on donne le nom de H'izéb er-Ratéb à l'une quelconque de ces 60 sections. Même pendant les vacances, on est tenu de dire deux h'izéb par jour, un le matin, un le soir, jusqu'à la fin du livre sacré, que l'on recommence et que l'on

---

(1) العيد الصغير (la petite fête), celle qui suit le jeûne du Ramadham ; العيد الكبير (la grande fête), la Fête des Sacrifices, qui commence le 10 du mois de D'ou-l-H'idjja ; المولود l'anniversaire de la naissance du Prophète.

achève ainsi indéfiniment. Le derviche prit part à la récitation.

Dès qu'elle fut achevée, les écoliers lui souhaitèrent la bienvenue, en quelques paroles rapides, car on venait de signaler la présence du professeur de droit, un fanatique du métier, d'une activité débordante, un pédagogue tannant, dont la suprême joie consistait en deux choses : assommer son auditoire de sa loquacité inépuisable, accabler de devoirs et de pensums ses malheureux élèves. Il ne connaissait pas les vacances. Chaque jour, très régulièrement, il revenait à la mosquée, débitait son cours, textes et commentaires, sans une défaillance de mémoire, sans jamais consulter une note. Ce soir-là, il enfila cinq ou six paragraphes de Sidi Khlil, en les noyant dans l'océan des scoliastes. Les auditeurs, connaissant déjà par cœur l'auteur expliqué, écoutaient attentivement les commentaires, qu'ils retenaient souvent à la première audition, tant la mémoire de ces primitifs est encore vierge de tout surmenage intellectuel. C'était la première fois, depuis son entrée dans les Djebala, que Moh'ammed assistait à une leçon s'élevant un peu au-dessus de l'enseignement primaire. Il y avait donc dans cette province, terre classique des études coraniques, des centres où l'on apprenait la grammaire et la jurisprudence ? Le voyageur se promit d'en faire son profit, tout en explorant consciencieusement la tribu.

A la tombée de la nuit, après l'interminable conférence, les écoliers se répandirent dans le village pour y mendier leur nourriture. Ils revinrent ensuite à la mosquée avec une collection d'aliments variés : viande, œufs, miel, gelée de raisin (çamet), vin, vinaigre, eau-de-vie. L'alcool est fabriqué et vendu en cachette par les juifs d'Ech-Chaoun.

On ne se nourrit pas mal dans la tribu de Lékhmas. Le gibier est très apprécié. Lièvres, perdrix, lapins, cailles, oiseaux de passage, font l'objet d'une chasse assez active. Le hérisson est un mets recherché. Le corbeau et le chacal lui-même ne sont pas dédaignés quand ils tombent sous le plomb des Nemrods de la contrée. La chair fade du poisson de rivière est relevée par des poivrons rouges, extrêmement piquants. L'ail, qui entre en grande quantité dans tous les plats, ne contribue pas à parfumer l'haleine des Lékhmassiens, mais, comme ils en mangent tous, ils ont l'avantage de ne pas s'incommoder réciproquement.

Après le repas, pendant lequel les mains firent l'office de cuiller

et de fourchette, Moh'ammed fut questionné sur son pays d'origine. Il ne cacha pas sa qualité d'Algérien, apprit à ses hôtes que les maîtres actuels de l'Algérie portaient le nom de *Francis* (Français).

— Et quelle est leur religion ? demanda-t-on de toutes parts.

— Ce sont des *Nçara* (Chrétiens), répondit l'explorateur.

Et il expliqua à sa manière, au grand ébahissement de l'auditoire, la mansuétude de ces conquérants à l'égard de leurs sujets musulmans. Ce jour-là, le derviche fut, sans s'en douter, le porte-parole de la France elle-même.

Et pourtant, il n'était pas encore ce qu'il est devenu depuis nos longues séances de 1894, 1896 et 1897, depuis ces tête-à-tête interminables pendant lesquels je m'exténuais à lui faire comprendre, à lui prouver le rôle providentiel dévolu à la France dans le Nord-Ouest de l'Afrique. De nos discussions politiques, théologiques, philosophiques, métaphysiques, jaillit à la fin cette vérité, devant laquelle s'inclinera toujours un vrai Croyant :

— *L'expansion de la domination française dans les pays musulmans a été décrétée par Dieu lui-même, dans le but évident de revivifier l'Islamisme, de le protéger contre ses propres excès, de le ramener à sa pureté primitive.*

Quelle révélation pour l'humble voyageur ! L'horizon s'élargissait, s'illuminait devant ses yeux éblouis. La mesquine question des races et des religions disparaissait devant le projet grandiose de tout un peuple à éclairer. Ce fut le fiat lux, le chemin de Damas, le credo du derviche. Électrisé par sa nouvelle croyance, il est reparti en 1895 au Maroc, autant comme explorateur que comme *Missionnaire* de notre Pays. Il est admirable, en un sens, ce vagabond, qui part seul, en haillons, à la conquête morale d'une contrée de 25 millions d'âmes, de la contrée la plus redoutable du globe, d'une contrée que nos plus intrépides voyageurs n'osent explorer. Et, depuis cet instant, sans se préoccuper des privations, des dangers, fasciné par la grandeur du but à atteindre, l'énergique berbère est toujours prêt à repartir pour l'Ouest, dans la direction de la splendide Étoile Occidentale qu'il voit briller dans l'azur de ses rêves. Une *Idée* le soulève, l'emporte jusqu'au milieu des peuplades les plus sauvages : *La régénération de l'Islam par la France !*

Oui, cet extraordinaire mendiant serait pour nous au Maroc un

apôtre précieux, incomparable. Peu à peu, sans froisser l'extrême susceptibilité des Marocains, en ménageant leur ombrageux fanatisme, il saurait faire entendre des paroles de vérité sur ces *Francis*, si mal connus des Mahométans en général et des Mag'ribins en particulier. Et ce n'est pas lui seulement que j'enverrais là-bas : J'organiserais tout un *Corps de Missionnaires Musulmans*, ayant au cœur l'amour de la France, et je leur dirais :

— Allez à Fas, allez à Merrakèch, allez dans les villes, dans les campagnes marocaines, allez partout où vous pourrez chez nos voisins de l'Occident. Vous leur direz simplement ce que vous avez vu en Algérie : la sécurité, l'égalité, la justice, la liberté religieuse illimitée, le clergé mahométan, ce clergé, que nous avons inventé dans notre royale et ignorante bonté, rétribué, vivant largement sur le budget de l'État, — les médersa réorganisées, les zaouiya, les Ordres religieux musulmans tolérés, l'enseignement secondaire et supérieur de l'arabe dans les Écoles françaises, le respect profond des vainqueurs pour la religion, les coutumes, les lois des vaincus. Expliquez tout cela avec votre cœur, avec la conviction que la France est le véritable *Flambeau de Dieu* sur cette Terre Africaine, à laquelle elle est venue apporter sa tolérance, ses lumières, sa grande Fraternité. — Soyez les Apôtres de la nouvelle, de la sainte *Croisade*, faite celle-ci, non pour anéantir l'Islam, mais pour le ranimer, le galvaniser, l'arracher aux ténèbres de l'ignorance, en faire ce qu'il était à l'origine, c'est-à-dire un merveilleux instrument de moralisation, presque comparable à ce que fut autrefois le Christianisme dans le Monde Barbare.

A Dieu ne plaise que je fasse l'éloge de la France par pur chauvinisme ! Ce sentiment ridicule m'est inconnu. Je ne fais nulle difficulté de proclamer très haut les mérites des autres Nations civilisées ; je sais que plusieurs d'entre elles sont au moins à notre niveau sous le rapport des Arts, des Sciences, des Lettres, et je leur rends ici un éclatant hommage. Qu'on ne s'y trompe pas : Je suis le premier à déplorer l'horrible démence qui pousse les représentants les plus éclairés de l'Europe et du Globe entier à s'entr'égorger. L'accord parfait des races, des religions et des peuples, sera-t-il donc toujours relégué au rang des chimères ? Et maintenant, laissez-moi expliquer en deux mots la principale raison de mes préférences. La voici : — L'histoire de la coloni-

sation européenne en Afrique démontre que la France est la plus tolérante, la plus douce des Puissances coloniales envers les pauvres peuples vaincus. Cette constatation suffirait, à elle seule, à justifier ma prédilection pour la Patrie de Saint Vincent de Paul, de Voltaire, de Pasteur et de Victor Hugo.

Je ne crains pas de le dire : Cette Croisade pacifique, à laquelle nul n'a songé, cette conquête morale de toute une contrée par la bonté, par la persuasion, par les lumières de la science, pourquoi n'aurait-elle pas autant de chances de succès que les vieilles Missions évangéliques auxquelles on doit la christianisation des hordes sauvages de l'ancien continent ? On pourrait toujours tenter l'expérience de ce procédé philanthropique, quitte à y renoncer ensuite s'il ne produisait aucun résultat satisfaisant.

Revenons au derviche. Curieusement accueilli par des gens qui ne se lassaient pas d'entendre des détails sur les *Infidèles,* sur ces êtres qui faisaient autrefois leur horreur et leur terreur, il fut bientôt considéré comme un enfant du pays. Il remarqua que les Lékhmassiens, tout en veillant jalousement à l'honneur de leurs femmes, sont moins farouches sur ce chapitre que leurs coreligionnaires des Beni-Zéroual et de Ktama. Adresser la parole à une matrone mariée est un délit équivalant à un vol, entraînant seulement l'application de cent coups de bâton sur la partie la plus charnue du coupable, tandis que dans les deux autres tribus, tout Lovelace a les yeux crevés avec un fer rouge.

Le voyageur avait fait du village des Beni-Issef sa base d'opération. De là, il rayonnait dans toute la tribu, qui est située, comme on peut le voir sur la carte, entre R'mara à l'E., les Beni-H'assan au N., les Beni-Arous, les Beni-Id'er, Rehouna, Meçmouda, Beni-Méssara à l'O., Soumatha, R'zaoua et Beni-Ah'med Es-Sourrak' au S.

Lékhmas est une grande tribu assise tout entière sur un massif montagneux très boisé. Elle peut avoir 80 kilomètres de long sur 25 de large. Les nombreux affleurements d'or, d'argent, de fer, indiquent, à coup sûr, de précieux gisements, dont les indigènes n'ont pu jusqu'ici tirer parti. Ils se contentent d'entretenir leurs beaux vergers, de se livrer au jardinage, à la culture du blé et de

l'orge dans les grandes vallées de leurs trois principaux cours d'eau : l'*Ouad El-K'claâ*, qui vient de R'mara et se jette dans l'*Ouad Ech-Chaoun* ; l'*Ouad Sidi-Issef*, appelé aussi *Ouad Lékhmas*, dont la source se trouve dans un pâté montagneux, aux environs du hameau de Tisouka ; l'*Ouad Ech-Chaoun*, le plus important de tous, ainsi nommé parce qu'il passe non loin de la ville dont nous parlerons tout à l'heure. Il est impossible d'énumérer les autres ruisseaux et les innombrables sources de toute cette région si fertile, si bien cultivée. Le *Djebel Ech-Chaoun*, orienté du N. au S., paraît être une des plus hautes montagnes des Djebala. En hiver, ses pointes et ses dômes sont couverts d'un blanc manteau de neige, qui disparaît aux premiers rayons du soleil de mars. Dans toute sa partie septentrionale, cette longue chaîne s'appelle *Djebel Lékhmas*, et elle semble se rattacher aux monts des Beni-Arous et des Beni-H'assan.

Villes inconnues

La population est d'une densité incroyable. Les renseignements, de sources différentes, que j'ai recueillis à cet égard, me permettent de l'évaluer à 250,000 habitants pour toute la tribu. Celle-ci peut, en effet, mettre en ligne de bataille plus de 35,000 fantassins. Aussi est-elle complètement indépendante, et elle ne se soucie guère du sultan de Fas, qui se gardera bien d'aller l'attaquer dans ses montagnes.

Lékhmas se compose de huit grandes subdivisions : *Sebâ K'baïl, Ech-Chaoun, Beni-Darkoul*, au Nord ; *Beni-Jafen, Beni-Thlil*, à l'Ouest ; *Beni-Zarouïl*, au Sud ; *Beni-Çalah'*, à l'Ouest ; *Beni-Félouat'*, au centre.

Et quel fourmillement de hameaux, de villages, de villes ! Oui, des *Villes*, de véritables villes, qui n'ont jamais paru sur une carte, dans aucun document géographique ! Et elles sont là-bas cependant, pleines de vie, d'activité, bravant les années et les siècles, ne tenant nullement à faire du bruit dans le monde, figées dans l'immutabilité de leurs coutumes patriarcales, préhistoriques. Sans parler d'Ech-Chaoun, dont le nom seulement, rien que le nom, et encore le nom défiguré, a été jeté en pâture à la curiosité européenne, je vois, au Nord-Ouest de la tribu, une cité égrenant ses douze cents maisons sur un parcours de plusieurs

kilomètres. C'est l'antique *El-Khzana*, le siège de la vieille Université dans laquelle le fondateur d'Ech-Chaoun, Moulaye Ali ben Rached, fit ses premières études. Elle dort tranquillement à l'ombre des grands arbres, comme ensevelie sous un immense rideau de verdure. Telle elle était il y a vingt siècles, trente siècles peut-être, telle elle est encore aujourd'hui, ne cherchant absolument pas à s'enorgueillir de ses neuf mosquées, n'ayant jamais eu l'idée de disputer la palme de l'hégémonie politique à sa Fille, la présomptueuse Ech-Chaoun.

Mais voici un autre centre qui vous étonnera bien davantage. La ville des *Beni-Zid* est plus grande encore qu'El-Khzana. Les évaluations les moins exagérées lui accordent quinze cents habitations, ce qui lui donnerait une population de 8 à 10,000 âmes, plus qu'Ech-Chaoun !

Faut-il classer au rang des villes les deux énormes villages d'*Ech-Cherafat* et de *Tenr'aya*, le premier de 800, l'autre de 600 feux ?

Ces grandes agglomérations rurales du Blad es-Siba n'ont pas l'unité des villes marocaines soumises au régime impérial. Elles se fractionnent en villages, assez éloignés les uns des autres, n'ayant et ne voulant avoir entre eux que des rapports de bon voisinage, chacun conservant son autonomie particulière, ses usages, ses mœurs et ses saints. Cependant, en cas de guerre offensive ou défensive, ils se réunissent tous sous la même bannière, les distinctions de quartier à quartier s'effacent, les intérêts collectifs sont défendus avec une ardeur, avec une communauté d'efforts et de sacrifices tout à fait dignes du meilleur patriotisme. Chaque fraction de la localité morcelée prend le nom de sa mosquée, garde jalousement sa zaouiya, son conseil municipal, ses professeurs et ses élèves, veille avec le plus grand soin à ses prérogatives de villette indépendante. Le bourg principal a néanmoins une triple suprématie qu'il doit : 1° à son ancienneté ; 2° à sa Mosquée-Cathédrale, la seule ayant un minaret ; 3° à l'honneur d'imposer son nom, dans les relations extérieures, au groupe tout entier. Mais ce n'est là qu'une suprématie purement théorique et religieuse. Chaque quartier est une paroisse, et chaque paroisse abdique ses droits devant la Cathédrale quand il s'agit seulement d'aller y écouter, tous les vendredis, les offices et le prône.

Chose curieuse, ces grands débris urbains n'affichent nullement la prétention d'être des villes, travers dans lequel tombent si souvent nos bicoques européennes, et ils se donnent modestement le titre de *déchra* (village), estimant que le nom ronflant de *mdina* (ville) est absurde quand il n'est pas mérité. Dépourvues de toute grande industrie, sans commerce, sans autorité centrale, les immenses ruches agricoles du Maroc-Indépendant ne connaissent que les travaux des champs. Nulle auberge, aucun hôpital, pas une seule administration n'a son siège dans ces étranges cités campagnardes, dont les mœurs et la plupart des dénominations nous rappellent l'Antiquité berbère.

Il y a huit cheikh pour toute la tribu, un par fraction. Ils dépendent entièrement des djemaâ, qui les nomment et les révoquent à leur gré. Le caïd est élu par ses contribules. Quelquefois, le sultan, appelé à confirmer l'élection d'un caïd, expédie au nouveau chef un firman d'investiture, sanction sans aucune portée, morceau de papier très insignifiant, ne conférant pas même une ombre d'autorité à celui qui en est l'objet. Sinécure dans toute la force du terme, le caïdat est une fonction honorifique, n'imposant, dans les pays indépendants, aucune besogne administrative. Élu par ses pairs, placé au milieu d'une population qui a horreur de toute entrave, de tout joug, le caïd est un personnage politique soumis lui-même aux fluctuations incessantes de la politique. Il est le serviteur du parti qui l'a élevé au pouvoir, et il exécute fidèlement ses ordres. Certainement sa part d'influence s'achète par des cadeaux, mais il ne lui est guère facile de pressurer son indocile troupeau, car, dans ce bienheureux pays, on ignore d'une façon absolue ce que nous appelons impôts, taxes locatives, permis de chasse, patentes, actes de naissance, de décès, enfin toute notre paperasse de bureau.

Ech-Chaoun

Ce fut un lundi, jour du marché d'*Ech-Chaoun*, que Moh'ammed ben T'ayyéb fit son entrée dans cette ville marocaine, dont le nom a été si joliment estropié par les auteurs arabes et chrétiens. Les premiers l'appellent *Chéfchaoun*, *Chéfchaouen*, les seconds *Chéchchaouan*, *Chéchaouen*. L'erreur s'explique des deux côtés par une ignorance égale de la langue berbère, ignorance intentionnelle

chez les Arabes, qui professent bêtement et ont toujours professé le plus souverain mépris pour cet idiome, ignorance soigneusement dissimulée par les voyageurs et écrivains chrétiens qui avouent rarement leur paresse ou leur impuissance.

Ech-Chaoun, tel que le prononcent aujourd'hui tous les Djebaliens, est indubitablement un pluriel berbère signifiant *les cornes*. Son singulier, *ichch*, est exactement le même qu'en zaouaoua. A-t-on donné cette appellation à la cité montagnarde à cause des pics qui la surplombent, et qui ont de loin, effectivement, une vague ressemblance avec les éminences qui croissent sur le front de certains ruminants ?

Les Ech-Chaounais lettrés, c'est-à-dire une toute petite minorité, expliquent à leur manière l'orthographe de *Chéfchaoun* qui revient invariablement sous la plume des auteurs marocains. Ils disent que la puissante famille des *Oulad-Achéfchaou*, effrayée des progrès des armes espagnoles en Andalousie, quitta la Péninsule ibérique quelque temps avant la chute de Grenade. Débarquée sur la côte africaine, elle vint cacher ses trésors dans la ville que Moulaye Ali ben Rached venait de fonder au Sud de Tétouan. Leurs richesses, leurs nombreux clients ne tardèrent pas à donner à ces émigrés une illustration qui rejaillit sur la nouvelle cité. On était fier de dire :

— Je suis de la ville des *Oulad-Achéfchaou*.

Peu à peu, pour abréger, on supprima le mot Oulad, et l'on mit Achéfchaou au pluriel régulier arabe, au moyen d'un *n* final. Plus tard, *Achéfchaoun* perdit l'*a* initial. Les érudits ne poussèrent pas plus loin l'amour de la concision, mais le vulgaire fit sauter encore l'*f*, obtenant, par de nouvelles altérations, le mot actuel : *Ech-Chaoun*.

Maintenant, comment s'assurer de l'authenticité de cette légende ? Les savants l'ont-ils forgée de toutes pièces dans le but de justifier l'orthographe des manuscrits arabes ? La famille des *Oulad-Achéfchaou* est-elle purement imaginaire ?... Autant de points d'interrogation que je pose moi-même aux historiens de l'avenir (1).

(1) L'auteur de l'*Histoire des Almohades*, éd. Dozy, p. 265, parle d'un fleuve, dont le nom se rapproche de celui de notre vieille famille ech-chaounaise, l'Ouad *Chéfchaoua*, du pays des H'ah'a, qui débouche dans l'Océan Atlantique. C'est peut-être là qu'il faut chercher le berceau des *Oulad-Achéfchaou*.

N'acceptons donc qu'avec prudence les assertions des prétendus puits de science d'Ech-Chaoun, car ils ne savent même pas que le véritable fondateur de leur patrie fut *Ali ben Mousa* bén Rached, et non Ali ben Rached, comme ils me l'ont fait dire déjà plusieurs fois.

Ibn-Khaldoun est naturellement muet sur une cité qui n'existait pas de son temps (XIVe siècle de J.-C.).

Mes recherches dans les autres chroniqueurs arabes menaçaient de s'éterniser, sans rien m'apprendre à l'égard de cette ville, lorsque le *Kitab el-Istik'ça* vint fort à propos me tirer d'embarras. L'historien marocain, copiant servilement deux autres auteurs arabes, s'exprime ainsi (1) sur la fondation *de Chéfchaoun* comme il l'appelle :

رياسة بنى راشد من شرفا العلم بغمارة وبناءهم شفشاون وما يتبع ذلك (قال فى المثانى) اختط بعض شرفاء العلم مدينة شفشاون بقصد تحصين المسلمين من نصارى سبتة اذ كانوا بعد استيلائهم عليها يتطاولون على اهل تلك المداشر فى اواخر دولة بنى وطاس (وقال فى المراة) كان ابتداء اختطاط مدينة شفشاون فى الجهة المعروفة عندهم بالعدوة وهى عدوة وادى شفشاون فى حدود سنة ست وسبعين وثمانمائة على يد الشريف العفيه الصالح الناصح المجاهد ابو الحسن بن ابى محمد المعروف بابى جمعة العلمى واسمه الحسن بن محمد بن الحسن بن عثمان بن سعيد بن عبد الوهاب بن علال ابن الفطب ابى محمد عبد السلام بن مشيش ومات شهيدا قبل اتمام ما شرع فيه بتدبير النصارى دمرهم الله مع اهل النفاف اذ ذاك من اهل الخروب وقد جاءهم في سبيل الجهاد وبينما هو يتهجد من الليل فى مسجد هنالك اذ اضرموه عليه نارا فمات رضوان الله عليه وقام مقامه فيما كان بسبيله من الجهاد والاستنفار له وتجييش الجيوش ابن عمه الامير الجليل الفاضل الاصيل ابو الحسن على بن موسى بن راشد بن على بن سعيد بن عبد الوهاب الى اخر النسب المتقدم فشرع فى اختطاط مدينة شفشاون فى العدوة الاخرى فبنى فصبتها وشيدها واوطنها باهله وعشيرته ونزل الناس بها فبنوا وصارت فى عداد المدن الى ان توفى سنة سبع عشرة وتسعمائة و ورثها بنوه من بعده ولم يزالوا فيها بين سلم وحرب الى ان اخرجهم منها الشرفا السعديون عند استيلائهم على بلاد المغرب والله تعالى اعلم

(TRADUCTION)

Suprématie politique des Beni-Rached, chérifs d'El-Alam (2), sur R'mara.
Ils fondent la ville de Chéfchaoun ;
Évènements qui en sont la conséquence.

« — D'après l'auteur du *Necher el-Mathani*, ce furent certains

(1) Voyez *Kitab el-Istik'ça*, tome II, page 161.
(2) Montagne des Beni-Arous (Djebala).

Chérifs d'El-Alam qui jetèrent les premiers fondements de la ville de Chéfchaoun, dans le but d'assurer un refuge aux Musulmans contre les Chrétiens de Sébta (Ceuta) (1). Ceux-ci, en effet, depuis qu'ils s'étaient rendus maîtres de cette place, c'est-à-dire vers la fin du règne des Beni-Ouat't'as, opprimaient durement les habitants de ces régions.

» L'auteur d'*El-Mirat* s'exprime ainsi : — Le premier plan de la ville de Chéfchaoun fut tracé sur l'emplacement appelé dans le pays *El-Adoua* (2), c'est-à-dire sur le bord de l'Ouad Chéfchaoun, vers l'an 876 (1471-1472 de J.-C.), par le noble, le jurisconsulte, le vertueux, le pur, le champion de la foi, Abou-l-H'asen ben Abou Mouh'ammed, surnommé Abou-Djemâ El-Alami, dont le vrai nom est : El-H'asen ben Mouh'ammed ben El-H'asen ben Othman ben Saïd ben Abd-el-Ouahhab ben Allal, ce dernier étant le fils de l'*Étoile Polaire* (guide religieux) Abou-Mouh'ammed Abd Es-Slam ben Mchich.

» Abou-Djemâ mourut pour sa foi avant l'accomplissement de son entreprise. Il fut victime des machinations tramées contre lui par les Chrétiens *(que Dieu les extermine !)* (3), de concert avec les faux Mahométans d'El-Kherroub. Abou-Djemâ s'étant rendu chez ces derniers, en vue de les exciter à la *guerre sainte*, priait une nuit dans une de leurs chapelles, lorsqu'ils y mirent le feu. C'est ainsi qu'il périt. (Que Dieu soit satisfait de lui !)

» Il fut remplacé, en ce qui concernait ses attributions dans la guerre sainte, la convocation et le rassemblement des troupes, par son cousin, l'émir vénérable, excellent, le noble Abou-l-H'asen Ali ben Mousa ben Rached ben Ali ben Saïd ben Abd-el-Ouahhab. (Pour le restant de ses ascendants, voir la généalogie ci-dessus.) Abou-l-H'asen commença par jeter les fondements de la ville de Chéfchaoun sur l'autre bord de la rivière. Il bâtit la citadelle, à laquelle il donna une grande hauteur, et il vint l'habiter avec sa famille et ses proches parents. Des gens, étant venus s'y établir, construisirent des maisons. Cette bourgade était déjà comptée au

(1) Prise par les Portugais le 14 août 1415.

(2) En arabe littéraire *El-Idoua* ou *El-Oudoua* (bord, rivage).

(3) On retrouve à chaque instant ce souhait charitable sous la plume des auteurs mahométans. Toutefois, le même reproche peut s'adresser à nos chroniqueurs moyennâgeux, qui, eux aussi, fulminaient à tout moment contre l'Islam, ses adeptes et son fondateur.

nombre des villes, lorsque mourut Abou-l-H'asen, en l'année 917 (1511-1512 de J.-C.).

» Après lui, Chéfchaoun échut en héritage à ses fils. Ceux-ci ne cessèrent de s'y maintenir, tantôt en paix, tantôt en guerre, jusqu'à ce qu'ils en furent chassés par les *Chérifs Saâdiens*, à l'époque où ces princes s'emparèrent du trône du Mag'rib. *Et le Dieu Très-Haut en sait plus que tout le monde à ce sujet* (1). »

M. de Foucauld a passé une journée à Ech-Chaoun, celle du 3 juillet 1883. Claquemuré dans une bicoque du *mellah'*, il lui fut impossible de parcourir la ville, dont il donne cependant dans son ouvrage une belle photogravure (2).

Au mois d'août 1888, quelques mois avant de s'enterrer tout vivant dans un cloître, ce grand explorateur, à jamais perdu pour la science, me disait quelques-unes des souffrances qu'il avait endurées au Maroc sous ses vêtements juifs. La foi religieuse, la soif du martyre avaient lancé le riche patricien dans ce voyage périlleux, sans lui laisser le temps d'approfondir suffisamment la terrible langue arabe. En me quittant, il ne me parla pas de l'autre voyage, le grand, le suprême voyage de ses rêves de croyant, qu'il devait accomplir quelques mois plus tard dans la Ville des Papes et dans la Ville du Christ, pour aller frapper ensuite à la porte du monastère où il s'est empressé d'ensevelir la petite fumée que les mortels appellent la gloire. Les deux seules soirées, que j'ai passées avec lui à Paris, m'ont laissé une impression profonde, ineffaçable. Je lui envoie, jusqu'au fond du sépulcre où il est encore plein de vie je l'espère, mon souvenir attristé, mon salut fraternel.

Le derviche, lui, était dans son élément à Ech-Chaoun. Il pouvait aller et venir, tout voir, tout entendre, tout comprendre. Il commença d'abord par établir son quartier général à la zaouiya de Sidi Issef Et-Tlidi, au milieu d'une bande de vagabonds et de mendiants, aussi dépenaillés que lui. Tous les jours, c'étaient des courses sans fin dans les rues étroites et malpropres de la ville.

---

(1) Formule arabe signifiant : *L'auteur ne garantit pas l'authenticité de ce récit.*

(2) Vicomte Ch. de Foucauld. *Reconnaissance au Maroc*, p. 7 à 9.

Bâtie au pied d'une chaîne de montagne qui porte son nom, Ech-Chaoun compte un millier de feux, sept minarets et sept bains maures. Presque toutes les maisons sont à un ou deux étages ; intérieurement, elles sont parquetées avec de beaux carreaux de faïence, recouverts, chez les riches, par de grands tapis de haute laine, et, chez les pauvres, par des nattes d'alfa et de jonc. Les fontaines sont nombreuses, bien maçonnées. Un ruisselet, à l'eau limpide et fraîche, coupe la cité en deux parties à peu près égales. La banlieue forme autour de la ville une épaisse ceinture de vergers, de jardins, où l'on cultive de préférence les piments, oignons, ail, navets, pommes de terre, choux, carottes. Les arbres fruitiers produisent des fruits renommés dans toute la tribu de Lékhmas.

Ce coin du Maroc, si longtemps ignoré, est un centre industriel. On y fabrique des armes en assez grande quantité, des fusils marocains principalement, des sabres, des dagues, longues d'une coudée, poignards redoutables dont l'Ech-Chaounais ne se sépare jamais. Les tisserands confectionnent de beaux h'aïks, des djellaba solides, qu'achètent les rudes montagnards des environs. Les cuirs font l'objet d'un important trafic ; on les façonne de toutes les manières : il y a la *zaâboula* rouge, vaste porte-monnaie à plusieurs compartiments, plus large et moins long que la *djebira* algérienne, les babouches, les chemises de selle, les outres en peaux de bouc. Dans tous les magasins, on vend la poire à poudre des peuples primitifs, la vulgaire courge desséchée, cultivée en grand par les maraîchers d'Ech-Chaoun. Les charpentiers et les menuisiers travaillent dans leurs ateliers les bois des grandes forêts voisines. Faut-il énumérer aussi les innombrables, les sordides boutiques de fruits, de légumes, les épiceries, les gargotes où l'on fait frire des milliers de sardines expédiées de Tétouan ?

Ech-Chaoun serait, au dire de sa populace, une des plus anciennes villes du Maroc, antérieure à la conquête arabe. Grâce au document que j'ai donné plus haut, on sait maintenant à quoi s'en tenir à cet égard. Pourtant, l'opinion de ces ignorants a une base ; je me borne à l'énoncer ici, en laissant aux archéologues de l'avenir le soin de la vérifier : Il s'agit de grosses pierres de taille, couvertes d'inscriptions, provenant d'antiques ruines, qualifiées par les Ech-Chaounais de *ruines romaines*. On en voit un peu

partout ; certaines ruelles en sont pavées. Les musulmans s'ingénient à placer les caractères des inscriptions de manière à ce que les pieds des passants et des animaux les usent peu à peu par le frottement. Ce vandalisme stupide a une cause : Il est de notoriété dans le pays, et les manuscrits arabes le répètent complaisamment, paraît-il, qu'un jour viendra où les Chrétiens seront les maîtres de la ville. Aussi, tout ce qui touche, de près ou de loin, à ces maudits *kouffar* (mécréants) est exécré ; les pierres elles-mêmes, soupçonnées de leur avoir appartenu, sont impitoyablement vouées à la persécution, à la haine d'un peuple de sectaires (1). L'accès d'Ech-Chaoun est interdit à tous les Européens. On s'imagine que la vue des beaux jardins qui l'entourent, l'aspect imposant de ses tours et de ses minarets allumeraient dans le cœur des *Infidèles* le désir de venir vivre et mourir dans l'attrayante capitale de Lékhmas. Attrayante, elle ne l'est que pour ses habitants, car c'est tout simplement un immense village, aux rues tortueuses, accidentées, d'une malpropreté dégoûtante.

Quand ils se disputent, les Ech-Chaounais se jettent réciproquement à la tête l'épithète, très injurieuse pour eux, de *roumi* (chrétien), tout en avouant dans l'intimité qu'ils pourraient bien être eux-mêmes les descendants de ces anciens conquérants. Actuellement, ils sont d'un fanatisme aveugle, entretenu soigneusement par la présence de nombreux chérif, par la vue des tombeaux où reposent des santons vénérés. Chaque quartier a son mausolée, auprès duquel s'élève une zaouiya où grouillent des étudiants, des voyageurs, des vagabonds, des mendiants, des affiliés aux Ordres religieux de l'Islam. Citons les principaux saints qui ont l'honneur d'avoir des *k'oubba* (coupole) plus ou moins somptueuses : *Sidi Ah'med Ech-Chaouni, Sidi Abd-Allah El-Habt'i*, qui inaugura au Maroc l'usage de la pause dans la lecture du Coran, *Sidi-Issef Et-Tlidi*, dont le mausolée est contigu à la zaouiya de ce nom, *Moulaye Er-Rachid*, patron de la ville, sultan

---

(1) Autre exemple de fanatisme absolument inouï : Les premiers néfliers du Japon furent importés d'Alger à Ech-Chaoun il y a une vingtaine d'années. Dès le principe, les bigots ne voulurent pas de ces fruits, *à cause de leur provenance impure !* Pourtant, on commence maintenant à s'y habituer, mais on les mange encore du bout des dents, avec une répugnance risible. L'arbre et le fruit sont appelés là-bas *mchimcha* (petit abricot).

du Maroc de 1664 à 1672 (1), considéré par les Ech-Chaounais comme le plus grand saint du Mag'rib el-Ak'ça. Ces braves gens, je parle de ceux qui savent l'histoire de leur pays, n'attachent sans doute aucune importance au fratricide commis par ce monarque pour s'emparer du trône. Outre la Zaouiya de Sidi Issef Et-Tlidi, il y a celle d'*El-H'enadcha*, dont les adeptes sont des *fak'ir sauteurs*, très reconnaissables à leur chevelure inculte, qui leur descend jusqu'à la taille ; il y a aussi la Zaouiya des Aïsaoua, mangeurs de scorpions et de serpents.

Ech-Chaoun est une ville libre. Elle a bien à sa tête un fonctionnaire chérifien décoré du titre de caïd, mais elle ne lui obéit en aucune façon, ne paye aucun impôt, sauf quelques cadeaux récoltés parmi les familles les plus riches et expédiés ensuite au souverain de Fas par l'intermédiaire du gouverneur de Tétouan. Une grande question serait de savoir si les sacoches contenant les présents sont percées, ou bien si l'argent fond en route, parce que, après avoir passé par plusieurs mains, le précieux métal arrive à la capitale, toujours diminué, toujours réduit à sa plus simple expression.

J'ai vu dernièrement à Oran un Ech-Chaounais, tout frais débarqué de son pays. Son type physique corrobore bien ce que j'avais déjà remarqué chez plusieurs de ses compatriotes : Visage régulier, encadré d'une belle barbe d'un noir de jais, face pâle, un peu épaisse, se rapprochant de ces bonnes figures de moines des Mozabites, la taille moyenne, les yeux noirs, les attaches fines, toute sa personne révélant un mélange harmonieux de sang andalou, arabe et berbère. Si les anthropologistes finissent par se mettre d'accord avec les philologues et les historiens, nous saurons peut-être un jour à quelles races appartiennent exactement les populations djebaliennes, sur lesquelles je me garderai bien d'émettre une opinion définitive, tant le problème de leur origine me paraît obscur, entouré de difficultés.

Dès mes premiers mots d'arabe, l'Ech-Chaounais, mettant de côté toute contrainte, toute réserve, ne pensait plus qu'à écouter

(1) Ce prince mourut à Merrakèch. Sa dépouille mortelle fut rapportée à Fas (Cf. *El-Istik'ça*, tome 4, page 20). Cinq pages plus haut, Es-Slaoui raconte longuement, d'après la version du *Necher el-Mathani*, le guet-apens qu'Er-Rachid tendit au richissime juif *Ibn Mechaâl*.

de toutes ses oreilles l'étranger, le roumi, qui déployait devant lui, pour arriver à son but, toutes les ressources de sa pauvre cervelle, passant de l'arabe littéraire à l'arabe usuel, tel qu'il est parlé là-bas dans les hautes montagnes de Lékhmas, lui donnant sur la fondation d'Ech-Chaoun des renseignements historiques puisés la veille dans la mine précieuse du *Kitab el-Istik'ça*, lui parlant des saints de la contrée, des mœurs, des coutumes, de l'avenir réservé par Dieu à sa belle patrie, à cette Patrie Marocaine si peu connue, si bien défendue par le double rempart de la langue arabe et de la foi intransigeante de ses habitants.

L'effet produit fut immédiat, profond, tel qu'il l'avait été autrefois dans l'âme et sur l'esprit de notre incomparable Moh'ammed ben T'ayyéb, et l'homme, s'abandonnant, dit tout ce qu'il avait vu, tout ce qu'il savait, faisant de très fines, de très claires allusions à la puissance dérisoire du roitelet de Merrakèch, à la corruption des fonctionnaires, donnant force détails sur le commerce, l'industrie, et même, qui le croirait ? sur les *beaux-arts* d'Ech-Chaoun.

Et oui, on trouve encore, dans la modeste cité montagnarde, les derniers représentants de la science architecturale et de la peinture mauresques, les seuls artistes mag'ribins dont les traditions se rattachent directement aux leçons des grands maîtres auxquels Grenade doit son célèbre palais des rois maures. D'énormes in-folio, remontant peut-être à l'époque de la domination musulmane en Espagne, conservent sur leurs grandes pages de nombreuses miniatures, d'exécution très diverse, des ornements pleins de caprices et de détails exquis, et, sur le verso, écrits en lettres d'or, les commentaires, les explications, les révélations de l'art favori des Arabes.

Bien déchus de leur ancienne gloire, les peintres marocains se contentent à présent de copier des motifs dans ces précieux albums, de les reproduire sur bois, jamais sur les murs ou sur la toile. Comment faire pour avoir un de ces beaux manuscrits ? Faut-il aller à Ech-Chaoun, devenir l'humble disciple, le servant dévoué d'un de ces Raphaëls enturbannés ? Si j'avais vingt ans, si je n'avais pas mon *Maroc* à terminer, je tenterais l'aventure, quitte à broyer des couleurs pendant quelques semaines, à barbouiller des coffres et des armoires, sans aucun enthousiasme il est vrai, sans la moindre vocation, uniquement pour me procurer

une copie du testament artistique des prodigieux constructeurs de l'Alhambra.

La ville d'Ech-Chaoun est dépourvue de ce que nous appelons administration, police, armée, services des eaux, de la voirie, douane, octroi, tribunal. Chacun se protège comme il peut, à commencer par le caïd, dont l'existence de lièvre est faite de terreurs, d'alertes sans cesse renaissantes. Au moindre signal d'émeute, il enjambe éperdument sa monture toujours prête, file sur Tétouan, pour revenir quand les passions populaires sont apaisées, quand on lui jure qu'il n'y a plus rien à craindre.

J'étais curieux de voir l'impression que ferait sur mon Ech-Chaounais la photogravure de de Foucauld (1). Du premier coup d'œil, il reconnut son pays.

— Allons de droite à gauche, me dit-il. Voici d'abord le minaret de la Mosquée des Andalous *(Djamâ el-Endalous)*, l'une des plus anciennes constructions de la ville. Le second minaret est celui de la Grande Mosquée *(El-Djamâ El-Kebir)*. Voyez plus loin la vieille *K'açba*, dont une partie fut construite par le propre fondateur d'Ech-Chaoun. Elle est immense, peut contenir plus de dix mille personnes. Passons au minaret suivant ; il appartient au *Djamâ Es-Souk'* (Mosquée du Marché), se trouve près de la porte de la ville, à l'endroit où se tient le marché du lundi. Enfin, le dernier minaret, à gauche, est évidemment celui de la Mosquée de *Sidi Bou-Khencha* سيدى بو خنشة (M^gr^ au petit cartable). Ce santon, ami des écoliers, tolère dans son sanctuaire les chants, la musique et les ébats des étudiants. Mais si des ignorants s'avisaient d'exécuter un concert à proximité de sa mosquée, leurs joues éclateraient séance tenante ! Tout près de Sidi Bou-Khencha, coule une source abondante à laquelle le nom du saint a été donné ; elle serpente également à peu de distance du tombeau splendide du fondateur d'Ech-Chaoun, Moulaye Ali ben Rached. (Lisez Moulaye Ali ben Mousa ben Rached.)

— Il n'y a pas là la dixième partie d'Ech-Chaoun ! ajouta le marocain.

Et, après avoir tourné la page, voyant qu'il n'y avait rien sur le verso, il eut un sourire de dédain. Brusquement, il se mit à parler avec une volubilité extraordinaire. Pour aller plus vite, je prenais,

(1) Voyez de Foucauld, *Reçonnaissance au Maroc,* pages 8 et 9.

comme à l'ordinaire, toutes mes notes en arabe, entassant pêle-mêle la masse confuse des renseignements, cherchant à rattraper mon homme qui s'emballait dans une enthousiaste hypotypose de sa ville natale.

— Ech-Chaoun comprend six Mosquées ou *Quartiers* : A l'Ouest, le quartier appelé *H'oumat El-Kherrazin* (Le Quartier des Cordonniers), où se dresse la Mosquée de Sidi Bou-Khencha. Au Nord, *H'oumat Es-Souik'a* (Le Quartier de la Ruelle), dans lequel se trouve la Grande-Mosquée et le *Mellah'* des Juifs. Au Nord-Est, *H'oumat Rif Eç-Çebbanin* (Le Quartier de l'Armée (1) des Savonneurs) ; on y voit des quantités de moulins et de jardins. L'Ouad *Tisemlal*, qui coule dans la ville, sépare ce quartier des autres. A l'Est, *H'oumat El-Onçor* (Le Quartier de la Source), a l'avantage de posséder trois belles fontaines à l'eau glacée, et, avantage plus précieux encore, il possède la Mosquée d'El-Onçor, dans laquelle le grand Moulaye Abd-Es-Slam faisait ses oraisons, dit la légende. A l'Est, *H'oumat El-Endalous* (Le Quartier des Andalous), le plus grand, le plus peuplé ; il est divisé en trois sections, il a pour mosquée le Djamâ el-Endalous, qui montre son minaret sur la photogravure de de Foucauld. Ensuite vient *H'oumat Es-Souk'* (Le Quartier du Marché), dont le temple s'appelle *Djamâ Jdid* (La Nouvelle-Mosquée) ; ce quartier a encore un autre sanctuaire, le *Djamâ El-K'dim* (La Vieille-Mosquée), qui s'élève en dehors des remparts, sur l'emplacement même du Marché. Cet édifice a été bâti, dit-on, par Sidi Issef Et-Tlidi. L'Ouad Tisemlal entre dans Ech-Chaoun par le *Bab El-Onçor* (La Porte de la Source), et il sort de la ville par le *Bab Es-Souk'* (La porte du Marché).

Ali Chak'our, Saint d'Ech-Chaoun, actuellement vivant

H'oumat Es-Souik'a (Le Quartier de la Ruelle), grâce à ses nombreux bazars, est de beaucoup le plus commerçant, le plus fréquenté. Il a, en outre, l'honneur de posséder, encore aujourd'hui, (Juin 1897), un homme extraordinaire, un vieillard classé depuis longtemps au rang des saints (2).

---

(1) Les Ech-Chaounais donnent deux significations au mot *rif*, tantôt celle d'*armée, bande, troupe*, tantôt celle de *Pays des Rifains*.

(2) On lit dans les *Marabouts et Khouan* de M. Rinn, page 57 : — « *Cette*

Moulaye Ali Chak'our peut avoir 90 ans. Il descend en ligne directe de Moulaye Abd-es-Slam. Sa jeunesse orageuse, son an-

---

qualité de Ouali (saint), ne peut s'appliquer qu'à un mort ; nul ne peut y prétendre de son vivant : c'est la vénération des Fidèles qui décerne cet honneur posthume. ».

Quelle erreur ! Il y a au Maroc, à cette heure-ci, des *Ouali* à la douzaine, pleins de vie et de santé, se laissant très bien décerner ce titre, qui n'a rien d'outre-tombe. Allez donc dire à Moulaye Ali Chak'our, par exemple, qu'il n'est pas *Ouali Allah,* et vous entendrez la plus énergique imprécation qui ait jamais frappé vos oreilles.

Et nous, dans la province d'Oran, n'avons-nous pas des *saints* musulmans ayant encore bon pied, bon œil ? Je me contente de citer le plus célèbre, le *Ouali Sidi Bou-Sif,* dont la biographie devrait tenter un sociologue et non un faiseur de romans. En deux mots, voici l'histoire de ce santon :

D'origine berbère, Bou-Sif parut un jour, il y a bien longtemps de cela, dans la région de Remchi, entre Tlemcen et Beni-Mçaf, *Beni-Saf* devrais-je dire pour me conformer à l'orthographe vicieuse de nos atlas. Il n'était, en ce temps-là, qu'un marabout quelconque, lorsque, brusquement, il devint l'un des plus grands favoris de Dieu, un *mejdoub* (Extatique). Le doigt de la Providence ayant donc touché son cerveau, le saint voyageur eut la singulière idée de se plonger dans la Tafna, d'y séjourner durant sept années consécutives, ne voulant en sortir ni nuit ni jour, restant enfoncé dans l'eau jusqu'au menton, ne mangeant et ne buvant rien, recevant avec d'atroces malédictions les fidèles qui venaient lui apporter un peu de nourriture. Quand les sept premières années d'immersion furent écoulées, une crue terrible de la rivière emporta le pauvre homme un beau matin.

Tandis que ses admirateurs cherchaient son cadavre pour l'ensevelir pieusement, des nouvelles, venues de la côte, annoncèrent aux anciens amis du Visionnaire l'arrivée de celui-ci à l'embouchure de la Tafna après une navigation fluviale des plus mouvementées. Mais Bou-Sif s'entêta à passer encore sept autres années dans l'eau salée, juste à la limite des vagues méditerranéennes, dans l'estuaire même du fleuve. Ce bain de quatorze ans lui paraissant sans doute suffisant, il daigna consentir enfin à sortir des flots pour aller se terrer dans une *nouala,* sorte de grande cabane de feuillage élevée non loin du rivage de la mer.

Agé de 75 ans environ (janvier 1898), Sidi Bou-Sif, dont l'esprit plane sans cesse dans les nuages, est considéré comme un *saint de premier ordre* par tous les Musulmans de la province d'Oran et de la frontière marocaine. Pauvres et riches se rendent en pèlerinage à la hutte du *Ouali,* apportant chaque fois des cadeaux qu'il refuse, mais que son mok'addem accepte, parce qu'après tout il faut bien s'acheter des aliments pour vivre et avoir aussi une obole à donner aux miséreux qui assiègent constamment la porte de la sainte cabane. En proie à son éternel et incompréhensible délire, l'étrange Visionnaire, tandis qu'on gravit la côte de l'ermitage,

cienne profession de brigand de grands chemins ne nuisent en rien à la vénération dont il est l'objet de la part de tous ses compatriotes. La noirceur du point de départ rehausse au contraire l'éclat des mérites actuels de celui qui fut la terreur de son canton. Un jour, las sans doute de dévaliser les voyageurs et de les égorger, il jeta au vent son escopette, ses poignards, tout son attirail de Fra Diavolo, fit annoncer à son de trompe sa conversion.

Puis, couvert de haillons, un bâton à la main, il commença un long voyage d'expiation, se mortifiant, visitant tous les sanctuaires, tous les mausolées sacrés qu'il trouvait sur sa route. De retour à Ech-Chaoun, il se maria, se cloîtra dans sa maison, n'en franchit plus le seuil durant *cinquante années consécutives !* Ce demi-siècle de pénitence lui valut les honneurs de la canonisation, le respect illimité de la foule.

A présent, il sort une fois par semaine, le vendredi, à midi précis, pour assister à la prière et au prône de la Grande Mosquée. Il traverse les rues, la figure voilée, suivi de la multitude qui veut baiser ou toucher au moins ses vêtements. Et cependant, le robuste vieillard n'est nullement un saint morose : il aime les jeux, la danse, la musique, et il a fondé dans sa propre demeure une zaouiya où il peut satisfaire ses goûts artistiques. Assis sur une estrade, il écoute avec ravissement les concerts que

---

hurle le nom des visiteurs, sans les voir, sans les connaître, et, s'il a une prédiction sinistre à faire entendre, il crie :

— Non ! Qu'un *Tel* n'approche pas ! Je sais ce qu'il veut. Il n'aura rien. Est-ce qu'il croit, par hasard, que j'ai le pouvoir de modifier ce qui est écrit là-haut ?

Et il continue, annonçant de grands malheurs, dévoilant un affreux avenir. Alors le mok'addem se précipite, vous arrête, vous supplie de ne pas avancer, de fuir l'effrayant oracle, dont vous percevez très bien maintenant la voix grondante, les vociférations épouvantables, que n'arrêtent plus les épaisses tentures ni la ramée desséchée de l'antre sibyllin.

Des Mahométans très intelligents, libérés presque de l'étroitesse des dogmes et du joug mortel des textes sacrés, s'acharnent à me démontrer que les prédictions de Bou-Sif se sont toujours réalisées. Ce qu'il y a de certain, c'est que les colons français et les indigènes de la contrée lui soumettent fréquemment leurs différends. Aucun, jusqu'à présent, n'a eu à se plaindre des décisions que le saint Illuminé semble prendre en vue de la concorde, de la paix universelle, pour le plus grand bien des deux grands peuples, vainqueurs et vaincus, auxquels est dévolue la mise en valeur du sol fertile de l'antique Berbérie.

lui donnent ses adeptes. Après avoir exécuté les meilleurs morceaux de leur répertoire, les musiciens se livrent en sa présence à des rondes désordonnées rappelant un peu celles des Derk'aoua. Tous les jeudis, Ali Chak'our fait une distribution de viande aux malheureux. Ceux-ci arrivent régulièrement à la curée, sachant d'avance qu'il y a un ou deux bœufs et huit ou dix moutons qui cuisent dans les marmites du santon.

Tout le monde déplore qu'un si grand homme soit *tinach* (sans enfants). Il n'a jamais pu en avoir. Ses fréquentes alliances avec tout ce qu'il y a de mieux comme femmes à Ech-Chaoun ne lui ont procuré, au point de vue spécial de la reproduction, que d'amères déceptions. Bien qu'il ne sache ni lire ni écrire, il étonne les savants par ses réparties fines et pleines de bon sens. Son influence est indiscutable. Il est le plus grand, le plus vénéré des hommes de Dieu. La ville entière d'Ech-Chaoun est prête à obéir à ses ordres. On l'a bien vu l'année où le sultan du Maroc, Moulaye El-H'asen, vint camper sur l'Ouad El-Kebir, à Dar-Ak'oubâ, non loin de la cité. Le souverain fit demander humblement à Moulaye Ali Chak'our la permission de visiter les mausolées où reposent les santons Ech-Chaounais, dont il avait à redouter la colère, paraît-il. Le vieillard alla voir le souverain dans son camp, le rassura, lui promettant que les saints de la ville ne lui feraient aucun mal. Et Moulaye El-H'asen, plus modeste qu'un pauvre pèlerin, sans escorte, fit sa tournée dans tous les sanctuaires, se purifia dans l'eau des trois sources d'El-Onçor, après avoir avalé préalablement quelques gorgées de cette onde trois fois sainte. A sa sortie d'Ech-Chaoun, il emmena Ali Chak'our, le comblant de prévenances, le suppliant de l'accompagner jusqu'à sa capitale du Sud.

Le vieillard se laissa enjoler. Il partit avec l'empereur. A Merrakèch, un miracle devait inévitablement couronner le voyage, voyage qui avait été partout une longue marche triomphale. Quelques jours avant de se séparer de son royal ami, Ali Chak'our causait avec lui dans la salle du trône. Tout à coup, les traits convulsés par l'inspiration céleste, l'impétueux octogénaire se leva en criant :

— Fais venir ton fils Abd-el-Aziz !

Le jeune prince arriva bientôt. Il alla tout droit à Moulaye Ali, le baisa à l'épaule.

— Qu'on lui mette les vêtements impériaux et qu'on le fasse monter à cheval, ordonna l'Ech-Chaounais.

Un moment après, l'enfant, revêtu des insignes du pouvoir, caracolait dans la cour du palais sur un superbe alezan doré. Le saint et l'empereur s'avancèrent vers lui.

— Reconnais-le pour ton successeur, commanda le vieillard.

Alors, Moulaye El-H'asen, s'inclinant devant son fils, répéta à trois reprises la formule marocaine que l'on ne doit adresser qu'aux souverains :

— *Que Dieu bénisse les jours de Monseigneur! Vive l'Empereur!* (1).

Ainsi aurait été évincé du trône le fils aîné du Sultan, l'infortuné dauphin, Moulaye Mh'ammed, qui se morfond actuellement à Fas dans les couloirs obscurs d'un palais chérifien. Plaignons le sort de ce prince triplement malheureux, malheureux, parce que son œil unique le rend à tout jamais ridicule, malheureux, parce qu'étant borgne, il sait qu'il est pour ses ignorants compatriotes un éternel objet de mauvais augure, très malheureux surtout, parce que les dévots lui ont dit froidement de perdre tout espoir de ceindre un jour la couronne, ajoutant, dans leur impitoyable ironie, que le diadème n'est pas fait pour les cyclopes ou les Bélisaires de l'Islam (2).

---

(1) الله يبارك فى عمر سيدى الله ينصر السلطان
— *Allah ibarek fi ômr Sidi! Allah ionçor es-solt'an!*

(2) C'est une question fort controversée que celle de savoir si le fils aîné de Moulaye El-H'asen a réellement perdu ses droits au trône à cause de son infirmité, ainsi que le prétend le bas peuple, ou bien, si, comme l'affirment certains Marocains lettrés, après avoir été d'abord *ouali-l-âhad* (héritier présomptif), il fut déchu de ses droits à la suite de faits graves, qui dénotaient chez lui un caractère violent, emporté, contrastant tout à fait avec la douceur de son frère cadet, le sultan actuel Abd-el-Aziz, douceur qui s'est révélée en 1897 d'une manière assez inattendue par l'envoi, un peu partout, de plusieurs douzaines de têtes marocaines fraîchement coupées, que le jeune empereur avait eu la précaution de faire saler sous ses yeux afin qu'elles fussent encore suffisamment présentables et en assez bon état pour être plantées et pourrir lentement sur les crocs de fer qui ornent à cet effet les portes des principales villes de son charmant royaume. Mais qui pourra jamais démêler la vérité à travers les trames des intrigues de la Cour marocaine?

Le lecteur rectifiera de lui-même l'erreur que j'ai faite plus haut, page 41, ligne 9. Au lieu d'être le frère du sultan Abd-el-Aziz, Moulaye *El-Abbas* est l'oncle paternel de ce souverain. C'est Moulaye *Mh'ammed* qui est le *frère aîné* de Moulaye Abd-el-Aziz, et, depuis l'avènement au pouvoir de ce

Cet acte de haute déloyauté politique étant consommé, Ali Chak'our, concis et ambigu à la manière de ses modèles les prophètes, daigna faire au Sultan la révélation suivante :

— J'avais reçu la mission de vous faire monter sur le trône toi et ton fils. Après moi, à un autre.

Il voulait dire :

— Tu mourras avant moi, et moi avant Abd-el-Aziz ; par conséquent un autre saint désignera le successeur de ce dernier.

La mort de Moulaye El-H'asen devait accomplir en effet la première partie de la prophétie du marabout. Maintenant, qui s'éteindra le premier ? Le vieillard de 90 ans ou l'Empereur de 20 ans ?

Heureux Ali Chak'our, il est entré tout vivant dans l'immortalité ! Ignare, mais très adroit, il éblouit son monde par une conduite on ne peut plus habile, et cette conduite ne s'est pas démentie une minute pendant plus d'un demi-siècle ! Dernier anneau d'une longue chaîne de santons, qui sait si son ambition constante ne le pousse à égaler la gloire de l'incomparable Moulaye Abd-es-Slam ? Dans tous les cas, il a réussi à éclipser tous ses confrères en sainteté. Il a accaparé à son profit le culte qu'on leur rendait, et, sauf son grand aïeul des Beni-Arous, *il ne reconnaît aucune autre supériorité.*

Bien qu'elle soit située sur le territoire de Lékhmas, la ville d'Ech-Chaoun n'a jamais été soumise à cette tribu. Et pourtant, avec ses faibles remparts, elle ne saurait résister à une attaque sérieuse des paysans si ces étourneaux voulaient bien s'entendre une bonne fois et étrangler l'orgueilleuse cité dans un blocus rigoureux. A différentes reprises, ils ont essayé de s'en emparer, mais, toujours, ils se jetaient sur elle sans ordre, sans tactique, déchargeant stupidement leurs tromblons sur les portes, dans les murailles, croyant avoir accompli un bel exploit lorsqu'ils voyaient les moellons ébréchés, les morceaux de bois voler en éclats. Une nuit, il y a une vingtaine d'années, ils s'étaient glissés jusqu'au

---

dernier, en 1894, on s'est bien gardé d'investir le dangereux dauphin d'une fonction administrative quelconque.

pied de l'enceinte. Une échelle permit aux plus audacieux d'arriver sur le faîte du mur.

A cet instant, le protecteur de la ville, Sidi Issef Et-Tlidi, se mit à pousser dans son tombeau des beuglements épouvantables (1). On courut aux remparts. Une énorme grappe humaine, battant en retraite devant le flot des Ech-Chaounais, redescendait, cramponnée aux échelons, lorsque Sidi Issef lui-même, tout blanc dans son suaire, secouant l'échelle comne un fétu de paille, la rejeta au loin, écrasant les grimpeurs et les assaillants qui les regardaient d'en bas. Qui ne connaît à Ech-Chaoun les autres miracles de ce grand saint? Lékhmassien d'origine, il avait fixé sa

(1) **Le Nfir** النفير

A Ech-Chaoun, et dans tous les autres grands centres marocains, on se sert, pendant le mois de Ramadhan seulement, d'une trompette de cuivre, longue d'un mètre, appelée *nfir*. Cet intrument produit des mugissements graves, s'entendant de très loin. Les beuglements attribués à la cendre de Sidi Issef Et-Tlidi furent poussés très probablement par le *nfir*, qu'un Ech-Chaounais aura embouché en s'apercevant le premier de l'assaut donné à la ville.

Et maintenant, deux mots sur le rôle du *nfir* au Maroc : Perchés sur leurs minarets respectifs, les *nffarin* (joueurs de trompette) saluent l'apparition du premier croissant de la lune de Ramadhan d'un long et formidable mugissement. Chaque matin, durant les trente jours du carême, les instruments se font entendre trois heures avant l'aurore. Après eux, les voix des muezzins s'élèvent, appelant les fidèles à la prière, et, aussitôt, des tambours, battant le rappel, parcourent les rues, suivis, chacun, d'un homme portant une lanterne et un gourdin avec lequel il frappe à toutes les portes pour arracher les Croyants au sommeil. Ce signal indique que l'instant du dernier repas est arrivé. Une heure avant l'aube, les trompettes mugissent faiblement du haut des minarets ; puis, trente minutes avant l'heure de la prière, elles font éclater le rugissement final, la *zaâk'at el-K'et'a* (le cri de la fin). Alors le canon tonne. On ne doit plus ni boire ni manger. Le *nfir* reste muet toute la journée. Il gronde une seule fois le soir, trois quarts d'heure environ après la prière d'*El-Acha*, c'est-à-dire entre 9 et 10 heures, suivant la saison. Ce coup de clairon tardif s'appelle *el-èchfà* ; il invite les dévots à ajouter *(chefà)* une oraison surérogatoire à la dernière.

Chaque mosquée ou quartier a son *nfir*, son tambour et son porteur de lanterne, l'homme au gourdin. Ces individus se livrent de bonne volonté à cette besogne, sans être salariés. Toutefois, le jour de la rupture du jeûne, ils font des quêtes qui leur rapportent un peu d'argent et pas mal de couffins de blé, orge, raisins secs, etc. Dans les simples villages, le *nfir* n'existe pas.

résidence à Ech-Chaoun. Avant de mourir, il n'oublia ni sa patrie véritable, ni sa patrie d'adoption.

— Mon Dieu, dit-il, conserve éternellement à cette ville sa liberté, mais accorde en même temps aux Lékhmassiens l'indépendance et la science.

Jusqu'à présent, ses vœux ont été exaucés puisque Ech-Chaoun n'a pas de maître et que, de leur côté, les Lékhmassiens sont instruits et indépendants. Dans les familles aisées, les jeunes filles apprennent le Coran ; plusieurs, les bas bleus de l'endroit, abordent même l'étude de la jurisprudence et des Traditions relatives à leur cher Prophète.

Tandis que la femme Ktamienne se livre aux travaux les plus pénibles, va au bois, à l'eau, garde les chèvres, fait du jardinage, est aussi peu coquette que possible, court toujours en costume de travail, le visage découvert, vêtue d'étoffe grossière, la Lékhmasienne, au contraire, vit dans son intérieur en matrone romaine, prend part aux études de ses frères, soigne sa toilette, ne sort jamais sans être voilée, fait un peu de cuisine, et c'est tout. Sauf dans plusieurs coins des Djebala, où il y a quelques femmes sachant lire et écrire, à part peut-être certaines familles de Fas, de Merrakèch et du Tafilalt, chez lesquelles on donne un peu d'instruction aux demoiselles, on peut dire que la Marocaine croupit toute sa vie dans une ignorance sans égale. Nos voisins de l'Ouest sont bien, sous ce rapport, les dignes coreligionnaires de nos Mahométans algériens : Comme eux, ils ont horreur de tout ce qui tend à arracher la femme musulmane aux ténèbres de l'ignorance. A toutes les questions que vous leur posez à ce sujet, ils répondent par cet adage arabe, contre lequel viennent se briser tous vos arguments :

تعليم النساء من فساد الدين

— Instruire les femmes, c'est détruire la *Religion*.

Le Ghetto d'Ech-Chaoun

Sur toute la longue route qui sépare l'Ouad Ouarer'a d'Ech-Chaoun, Moh'ammed ben T'ayyéb n'avait pas vu l'ombre d'un juif. Il en concluait que les fils d'Israël sont apparemment dans l'impossibilité de trafiquer et de voyager dans les régions que nous venons de traverser à sa suite. Des R'mariens et des Zéroua-

liens, habitant Oran, m'affirment cependant que l'on voit parfois des israélites s'aventurant dans plusieurs tribus djebaliennes indépendantes, notamment dans les leurs. Le derviche a pu très bien ne pas en rencontrer un seul ni en entendre parler. Il était écrit, en revanche, qu'il en verrait beaucoup à Ech-Chaoun.

Une de ses premières préoccupations, en arrivant dans cette ville, fut de savoir où se trouvait le *mellah'*. Il le découvrit, un soir, en rôdant dans un quartier excentrique. Son attention fut d'abord éveillée par la vue d'une enceinte élevée, véritable rempart séparant le ghetto de la ville musulmane. Deux soldats marocains montaient la garde devant la double porte voûtée donnant accès dans la petite colonie juive. Le derviche fit la causette avec eux, eut l'air de les plaindre d'avoir à protéger, nuit et jour, des êtres si peu sympathiques.

— Ce qu'il y a de plus ennuyeux, gémit l'une des sentinelles, c'est d'être obligé de coucher tous les soirs dans l'une des cellules de la porte voûtée !

Il était plus de cinq heures. Moh'ammed, se sentant en appétit, s'engagea dans le mellah'. Les portiers lui conseillèrent de hâter son retour, le momment de la fermeture des portes n'étant pas éloigné.

— Je ne fais qu'entrer et sortir, déclara le vagabond. Je dis un mot à un juif de ma connaissance, un nommé Ihouda K'ouriat, et je reviens.

En disant ces mots, il entrait dans la première ruelle du mellah'. Dieu ! quelle puanteur ! Des détritus de toute sorte empoisonnaient l'air. Aucune ventilation n'est possible dans ces couloirs étranglés, d'une largeur de deux mètres au maximum. Le ghetto est encore plus sale que la ville mahométane, et ce n'est pas peu dire. Le fils de T'ayyéb, dont les narines étaient habituées à respirer des parfums ne rappelant en rien ceux d'Arabie, marchait sans faiblir dans l'atmosphère empestée, examinant à son aise le costume sombre, grossier des enfants d'Israël, leurs rouflaquettes longues d'un empan, leurs culottes et leurs babouches noires, leur mine rusée et humble en face des musulmans. Les juives, ne sortant presque jamais du mellah', passant toute leur existence dans des taudis sans nom, ont le teint d'une pâleur de cire. Presque toutes sont grasses, avec des chairs flasques, des rotondités mouvantes, mal dissimulées sous de longs châles rouges, qui font ressortir

plus vivement la blancheur maladive des mains et du visage. Des bambins couraient, à moitié nus, fuyant éperdus, quand le derviche, sans aucune méchante intention cependant, allait de leur côte. La terreur du musulman dépasse, chez ces malheureux, tout ce qu'on peut imaginer. Les deux soldats chérifiens, que vous avez vus à la porte du mellah', sont de garde uniquement pour protéger la colonie israélite contre une crise de fanatisme, toujours à craindre chez les sectateurs du Prophète, principalement pendant le long mois du Ramadhan. Le paysan des campagnes environnantes ne se ferait pas faute non plus de venir piller de temps en temps le ghetto, si la crainte salutaire du gendarme maure ne lui inspirait quelque retenue.

Ce fut là, pour la première fois, que Moh'ammed eut l'idée de se faire passer pour juif ; c'était le seul moyen d'ailleurs d'obtenir quelque chose à manger afin de supprimer les tiraillements d'estomac et les baillements qui commençaient à l'incommoder. La chose était d'autant plus facile, que le derviche, avec sa face régulière de Christ, son irréprochable profil de sémite, ressemble, à s'y méprendre, au plus authentique enfant de la Judée. Un autre fait, également connu de notre voyageur, devait singulièrement favoriser ses projets de métamorphose : On lui avait dit que de tout jeunes israélites d'Ech-Chaoun sont volés quelquefois par les paysans musulmans des tribus voisines. Naturellement, ces infortunés sont obligés d'embrasser l'islamisme de gré ou de force. Moh'ammed n'ignorait pas non plus l'apostasie de certains juifs, devenus mahométans dans le seul but de ne plus être maltraités par la populace fanatique des villes et des campagnes marocaines. Enfin, le derviche n'est pas, tant s'en faut, le premier musulman ayant employé ce stratagème. Sans chercher mes exemples dans les livres arabes, où je pourrais en trouver plus d'un cependant, je me contente de prendre les deux suivants, que j'ai là sous la main, et qui ont le mérite d'être des exemples contemporains. Il y a quelques années, un nègre mahométan, complètement brouillé avec le travail, résolut de vivre aux dépens de la crédulité de la communauté juive de Mascara, et il y fut accueilli, à bras ouverts, en qualité de néophyte. Et cet autre musulman oranais, hanté de l'idée fixe d'arriver à découvrir la fraude littéraire dont le Coran (1)

(1) Voyez *Coran,* chap. II, verset 98, et chap. IV, verset 48.

accuse les Juifs, n'a-t-il pas vécu vingt ans au milieu des disciples de Moïse en faisant semblant de partager leur foi religieuse ?

L'enceinte du mellah' d'Ech-Chaoun a deux portes solides, l'une donnant accès dans la ville musulmane, l'autre s'ouvrant sur la campagne. Deux soldats marocains, préposés à la garde du ghetto, reçoivent chacun de la colonie israélite trente francs par mois. Le caïd d'Ech-Chaoun perçoit, à titre d'impôt, trois francs par an et par tête de juif. Les femmes et les enfants sont exonérés de cette taxe qui ne pèse que sur les israélites majeurs. Il est interdit à tout hébreu de posséder un immeuble quelconque. La terre appartient au sultan, et les maisons que l'on bâtit sur cette terre sont également la propriété du grand Chérif. Le juif est donc l'éternel locataire du despote de Fas.

Dans le mellah', les portes des maisons restent ouvertes presque toute la journée. Les femmes vont et viennent les unes chez les autres, vaquent à leurs affaires, font la cuisine au milieu de la cour, en jetant souvent des regards sur les passants. Moh'ammed s'arrêta devant une habitation paraissant moins sale que les autres. Justement, des juives étaient accroupies par terre, devant des fourneaux allumés, surveillant le repas du soir, jacassant entre elles avec une loquacité extraordinaire. En mettant le pied sur le seuil de la porte, l'explorateur exquissa son sourire le plus niais. La main sur le cœur, estropiant l'arabe à la manière israélite, il avançait lentement, distribuant des salutations à droite et à gauche. Se présentant avec la plus grande humilité, comme il convient à un mendiant, il balbutiait :

— *Cebah' l-kheir alitchoum. Kan chi khoubz naakoul? Ana djiân.*

— *Salut à vous. Y a-t-it du pain à manger? J'ai faim.*

Elles demandèrent, sans s'effaroucher :

— *Mn in entsiné?* (D'où es-tu ?)

— De Débdou, répondit Moh'ammed qui savait que les Israélites sont très nombreux dans cette localité.

Voyant qu'elles avaient affaire à un être inoffensif, elles le questionnèrent avec cette voix chantante, traînante et nasillarde des juives du Nord-Ouest de l'Afrique.

— Serais-tu juif, par hasard ?

— Oui, murmura le fripon.

— Voyons, approche. As-tu peur de nous ?

— Non. Je n'ai pas peur de mes sœurs.

Et le dialogue continua, le derviche chuintant les *s*, prononçant le *d* comme un *j*, faisant du *k'* un *h'* (1), nasillant fortement, prouvant en un mot à ces crédules filles de Sion qu'il était vraiment de race israélite (2). Des voisines, prévenues par les gamins, arrivèrent. Bientôt le voyageur fut entouré de femmes qui lui posèrent mille questions : Comment il avait été obligé de changer de religion ? Si les mahométans le maltraitaient ? S'il était encore juif, de cœur tout au moins ?

Le fourbe répondait à toutes à la fois, accusant les Musulmans de tous les méfaits imaginables, les accablant de malédictions, disant que l'Éternel les punirait pour avoir persécuté la *première race du monde.* Ce fut un attendrissement général, une joie qui tenait du délire. Les plus sensibles sanglotaient en écoutant les prétendues infortunes de ce coquin de Moh'ammed qui jouait son rôle en acteur accompli. Toutes voulurent toucher les mains et le visage du renégat malgré lui. Elles le firent asseoir dans une chambre, sur une vieille natte d'alfa, le bourrèrent de poisson et d'œufs frits. La procession des juives continuait toujours ; chacune, en entrant, demandait :

— *Haja ihidi ?* (C'est un juif ?)

— *Ih* (Oui), répondaient les autres.

Les nouvelles venues convenaient aussitôt que le teint, les traits et toute la noble personne du voyageur indiquaient suffisamment son illustre origine. Prévenu sans doute par quelqu'un, le maître de la maison entra avec d'autres israélites. Très méfiants, ils écoutèrent d'abord les explications et les criailleries de la marmaille et des femmes, tout en ne perdant pas de l'œil un seul mouvement de leur prétendu coreligionnaire. Puis ils questionnèrent longuement l'explorateur, dont les réponses habiles les contentèrent si bien qu'ils lui dirent :

— Sois le bienvenu. Tant que tu resteras ici, à Ech-Chaoun, tu

---

(1) Ex. : الشلام pour السلام ; عنجنا pour عندنا : هلت pour فلت ; عليتشم pour عليكم

(2) Si les Juifs d'Ech-Chaoun parlent si mal l'arabe, c'est parce qu'ils se servent toujours entre eux de la langue espagnole, langue qu'ils ont précieusement conservée depuis leur expulsion de la Péninsule.

n'auras à aller nulle autre part. Ta nourriture et ton logement sont ici (1).

Afin de dissiper tout soupçon dans l'esprit de ses hôtes, Moh'ammed débita une histoire, qu'il tenait toute prête, celle de sa conversion à l'islamisme.

— Frères, dit-il en chantonnant, je suis de Débdou. Mon père, riche négociant de cette ville, m'amena tout petit à *Lemk'am*, où il allait souvent pour ses affaires. Il tomba malade dans ce village. Se voyant perdu, il me recommanda aux bons soins d'une famille arabe qui m'éleva dans la foi musulmane. Voilà pourquoi, à part mon origine, dont je me souviens très bien, je ne connais guère la religion juive qui fut celle de mes ancêtres.

— Qu'à cela ne tienne, répliqua le maître du logis. Nous te conduirons chez le *hejjan* (2). Il refera ton éducation religieuse.

Pendant deux jours entiers, les réjouissances culinaires, en l'honneur de la brebis égarée, se succédèrent sans interruption dans le mellah'. Tout Israël jubilait, était ravi d'arracher aux Mahométans une de leurs victimes. D'abord, il y avait eu un peu de surprise incrédule chez ceux qui n'avaient pas vu le derviche ; mais, dès qu'il se montrait, toute arrière-pensée s'évanouissait devant sa pâle, sont expressive tête de Christ. Eux, les finauds, les rusés, les fourbes par excellence, avaient trouvé leur maître, un maître qui avait eu la gredinerie, rarissime chez les Musulmans, de se faire passer pour juif, dans le but d'étudier leurs mœurs, de vivre à leurs dépens. Ah ! il en apprit de belles pendant ces quelques jours de godaille : la réelle autorité des juives sur leurs maris, la dépravation générale, l'amour des garçons, l'inceste entre beaux-frères et belles-sœurs, le tempérament sensuel des hommes et des femmes, les soûleries nocturnes avec le *mah'ya* (eau-de-vie), les imprécations à l'adresse de Jésus et de Mahomet ! Sous peine de se trahir, l'explorateur faisait chorus avec eux, se demandant parfois si Dieu, un jour, ne lui demanderait pas compte de sa conduite.

Dès le lendemain de son entrée dans le mellah', il fut présenté au maître d'école. Il se tira de ce premier examen en avouant franchement son ignorance de la loi et des rites hébraïques. Très

---

(1) مرحبا بك ما دمت هنا عندنا الشاون ما تمشي لاين ماكولك وفراشك عنجنا

(2) Pour *H'azzan* (maître d'école israélite). حزان

affairé par la présence de deux frères quêteurs, arrivés la veille de Jérusalem avec l'intention d'écrémer dans toutes les communautés juives du Maroc les économies de leurs coreligionnaires, le h'azzan congédia le voyageur en lui promettant de s'occuper plus tard de son éducation.

— Voilà qui est bien, pensa le futur néophyte.

Et il se mit à battre le ghetto jusque dans ses recoins les plus secrets.

Le mellah' d'Ech-Chaoun renferme un souk' (marché) permanent, des bazars, des boutiques de droguistes, des épiceries, des échoppes de savetiers, des baraques où se vendent des fruits et des légumes. Ferblantiers, cordonniers, tisserands, tailleurs, épiciers, vivent côte à côte dans un dur labeur. Le mellah' tout entier est un atelier, une grande ruche, où tout le monde travaille, produit, s'ingénie à amasser un petit pécule destiné à faire la boule de neige. Les Mahométans trouvent là tout à meilleur marché que dans la ville arabe, et c'est toujours, en somme, avec leurs pires ennemis qu'ils font le plus de commerce. C'est à eux qu'ils achètent les bons h'aïk, les solides djellaba et toutes les autres étoffes fabriquées dans le quartier israélite ou venues de Tétouan. Ils y font leurs emplettes de papier, encre, coton, soie, bougies, et ils n'ont, pour raccommoder leurs vieilles chaussures, que la ressource des pâles savetiers du ghetto.

Ne sort du mellah' pour aller dans la ville musulmane que le juif qui a absolument besoin de s'y rendre pour ses affaires (1). Il y va nu-pieds, rasant les murailles, évitant de frôler dans sa course rapide les irascibles sectateurs du Prophète. Malgré ces précautions, il y a toujours quelque imbécile qui l'insulte, quelque brute qui le roue de coups. Et cependant, ces misérables, ayant toute facilité de quitter un pays où ils sont traités en parias, ne songent aucunement à s'expatrier. Leur servitude séculaire en a fait des êtres haineux, concentrés, mais nullement envieux d'une liberté, d'une égalité qu'ils n'ont jamais rêvée. Gagner de l'argent, du bon argent musulman, qu'ils enfouissent profondément dans

(1) Dans le quartier arabe, il y a un vaste magasin, une espèce de bazar immense, contenant les diverses marchandises que les Juifs vendent aux Mahométans, à ceux du moins qui ne veulent pas *se salir* en allant dans le mellah'.

une cachette obscure, les venge de toutes les avanies, leur fait oublier, dans leurs orgies du samedi, les horions reçus dans le courant de la semaine.

Le matin du troisième jour, le derv.che sortit du mellah' pour n'y plus revenir. Il avait besoin de respirer le grand air de la campagne, de se débarrasser des puces et des poux attrapés dans le ghetto. Lui, qui connaît admirablement la population musulmane et la population juive du Maroc, jure ses grands dieux que la vermine est plus abondante encore chez les disciples de Moïse que chez les partisans de Mahomet. Il alla passer une grande journée dans les délicieux jardins de la banlieue d'Ech-Chaoun, et il rentra en ville, sur le soir, pour chercher dans une mosquée un abri contre le froid et l'humidité de la nuit.

Ech-Chaoun, située en pays de montagnes, à 620 mètres au-dessus de la mer (1), a en hiver le rude climat de toute la tribu de Lékhmas. En décembre et janvier, il n'est pas rare d'y voir tomber de la neige. Dans la gorge où la ville est bâtie, des ouragans passent, chassant, dans un galop vertigineux, les bienfaisantes nuées venues de l'Atlantique ou de la Méditerranée.

Brigandage et Sensualisme

Par une après-midi de février, sombre et froide, Moh'ammed, une petite baguette à la main, sortit de la cité berbère, ayant pour objectif le village d'El-K'alaâ, limitrophe de R'mara. Dans ce chaos de montagnes, il était obligé à chaque instant de demander sa route aux nombreux cultivateurs qui venaient voir pousser leurs récoltes et les protéger contre les déprédations des troupeaux. Partout où il se présentait en qualité de *dheïf Rebbi* (hôte de Dieu), on lui donnait à manger et à boire. La peur des pluies battantes ne l'arrêtait pas ; il allait toujours en avant, admirant, par-dessus tout, la belle contrée qu'il traversait. Montagnes et forêts de tous côtés, gorges profondes, vallées tempérées et bien cultivées, hameaux se succédant sans interruption, ruisseaux et sources d'eau limpide, tout ce qu'il voyait l'enchantait, lui faisait

(1) De Foucauld. *Reconnaissance au Maroc,* pages 9 et 419.

croire qu'il n'y a nulle part de pays plus beau. Et il répétait, dans son naïf enthousiasme, le fameux proverbe arabe :

الارض طاوس و الغرب كعا لته

La Terre est un paon ; le Maroc en est la queue.

Le h'aïk sur l'épaule, son sac de livres d'une main, sa baguette de l'autre, le bohême marchait nu-pieds, comme un pauvre étudiant qu'il était. Il venait de s'engager dans un épais massif de grands arbres, lorsque deux indigènes, leurs longs fusils marocains sur l'épaule, sortirent du bois en bondissant sur la piste suivie par le voyageur. Ils étaient à l'affût depuis un bon moment sans doute, car ils parurent mécontents de la chétive proie que le destin leur envoyait. Furieux, ils crièrent, à quelques mètres du derviche :

— *Nezzel el-h'aouaïdj !* (Enlève tes vêtements !)

— Je suis t'aleb, gémit l'explorateur.

— Allons ! ce n'est pas encore fait ? hurlèrent les deux scélérats en épaulant leurs armes.

Sans perdre une seconde, Moh'ammed déposa son h'aïk à terre, enleva sa djellaba, qu'il plaça à côté du h'aïk, lâcha également son sac de livres, et il restait debout, avec une seule chemise sur le dos, attendant de nouveaux ordres avant de se séparer de sa dernière loque, qu'il aurait bien voulu garder sur lui à cause du froid de la saison. Les voleurs, selon l'invariable coutume des bandits marocains, se tenaient prudemment à distance, se demandant si le gaillard ne cachait pas quelque part un poignard ou un pistolet dont il se serait servi si on l'avait approché de trop près. Mais l'étudiant n'avait pas d'armes, c'était évident. Son léger calicot, flottant sur sa maigre personne, l'indiquait assez. Restait à savoir s'il n'y avait pas fourré de l'argent. On le somma de quitter sa chemise, et il l'enleva, la jetant au loin sur un buisson, montrant aux chenapans ses mains vides et son pauvre corps tout nu qui frissonnait sous les cinglements de la bise. Toutes ses affaires furent palpées, retournées, minutieusement examinées. Les deux hommes se relevèrent, désappointés ; ils se retournèrent vers le derviche qui avait fini par s'asseoir au pied d'un arbre. Au paroxysme de la fureur, écumant de rage, ils saisirent l'éternel pèlerin, s'interrogeant du regard, se demandaut s'il fallait le mettre à mort. Brusquement, l'un d'eux lui dit :

— *Ben el-kafr* (fils d'infidèle), si la crainte de Dieu ne nous retenait pas, nous t'égorgerions séance tenante pour avoir osé mettre le pied sur un territoire qui n'est pas le tien !

— Je ne suis pas étranger, je suis Khomsi (de Lékhmas), prononça le derviche, s'imaginant chatouiller la fibre patriotique de ses interlocuteurs.

Alors, en lui mettant le poing sous le nez, ils lui firent le geste ignoble des voyous de l'Afrique du Nord : le médius de la main droite, tendu, rigide, entre les autres doigts recroquevillés sur eux-mêmes, suprême injure, affront intolérable qu'on ne lave que dans le sang. Puis, se chargeant du saint frusquin de Moh'ammed, ils lui dirent :

— *Ben el-kafr,* debout ! et marche devant !

Le derviche obéit, mais comme son allure était trop lente sans doute, il reçut quelques coups de crosse de fusil dans le bas des reins, suivis d'un très énergique *éjri* (cours !). Alors commença une galopade navrante, grotesque. Sur l'étroit et raboteux sentier serpentant au milieu des hautes broussailles, Moh'ammed bondissait, nu comme un ver, devant les deux Khomsi qui lui emboîtaient le pas et le poussaient de la main ou de leurs fusils quand il se ralentissait. On arriva enfin au fond d'un ravin très boisé, éloigné de toute habitation. Tout à coup, les deux coquins s'évanouirent comme par enchantement, l'un tirant au Nord, l'autre au Sud.

— Merci, mon Dieu ! s'écria le derviche, heureux d'en être quitte pour la perte de ses habits et de ses livres.

Et il remonta jusqu'au village d'El-K'alaâ, où il arriva un peu avant la tombée de la nuit. Personne ne fut surpris de voir passer un homme nu ; le fait arrive si souvent, qu'on n'y fait plus attention. A la porte de la mosquée, on lui jeta une djellaba à peu près convenable. Le vagabond l'endossa, pénétra dans le temple, s'allongea sur un tapis, sans prononcer un mot, attendant stoïquement l'heure du souper. A quoi bon se plaindre ? Il était plus sage de ne rien dire, de ne pas mettre dans l'embarras les notables du village qui eussent été forcés de sévir probablement contre des compatriotes ou des proches parents. Et puis, cette satisfaction obtenue, n'aurait-il pas couru le danger d'être assassiné par pure vengeance ? Le mieux était donc de se taire.

Le voyageur resta vingt-quatre heures seulement à El-K'alaâ,

puis il se remit à battre le pays, couchant chaque soir dans un nouveau village, étudiant les mœurs, les coutumes, explorant sans se presser cette contrée délicieuse, dont la fertilité étonne les indigènes eux-mêmes. Le sol lékhmasien est rougeâtre : la terre, grasse, chargée d'humus, se laboure et se pioche sans difficulté. Les fleurs poussent en pleins champs, principalement les giroflées, jasmins, rosiers, menthes, basilics, marjolaines (*merdeddouch* مردوش). Les forêts sont remplies de gros lauriers : souvent même on voit des bois entiers composés uniquement de ces arbres chers à Apollon. Le jardinage constitue une des richesses de cette région si bien pourvue d'eau. Les carrés de piments et de tomates occupent de grandes surfaces. Les Arabes du Sud viennent les acheter au *moudd* (double décalitre). Sur les marchés, une poule ne dépasse guère 50 centimes, une chèvre 5 francs, un gros bœuf 40 francs. Des caravanes apportent le blé et l'orge que l'on ne cultive guère dans la tribu pour laisser plus de place aux industries maraîchères. Tous les bestiaux, mulets, juments, ânes, bœufs, sont lâchés en pleine liberté dans la forêt, sans gardien. Le soir, ils reviennent d'eux-mêmes à la maison. Lékhmas n'a pas de chevaux. Sauf quelques étalons, qu'elle conserve comme reproducteurs, elle vend tous ses poulains aux Arabes des plaines méridionales. On s'occupe beaucoup d'apiculture. Chaque famille, aimant le miel et en faisant une grande consommation, s'arrange de manière à avoir cinq ou six ruches de liège, presque toujours pleines d'abeilles. Malheureusement les précieuses bestioles butinent quelquefois des fleurs d'*asesnou* (arbousier), et leur miel a un certain degré d'amertume. Le miel sauvage est le plus estimé ; il a un goût, un parfum exquis.

Toujours en mouvement, le derviche continuait ses pérégrinations sans se laisser décourager par les misères et les dangers qui étaient la monnaie courante du genre de vie qu'il avait adopté. Afin de ne pas fatiguer inutilement et ceux qui ont la patience de me lire et moi-même, j'omets ses aventures ordinaires, me réservant toutefois le droit de raconter les plus typiques, celles qui font ressortir, en quelques lignes, le caractère, les mœurs des peuplades inconnues au milieu desquelles il allait et venait sans cesse.

J'avoue pourtant que des sentiments de dégoût et de pitié s'élèvent dans mon cœur quand je vois l'amas de turpitudes qu'il

me faut livrer à la publicité. Ah ! comme je comprends maintenant l'écœurement des historiens-philosophes, fustigeant, de la pointe de leurs plumes vengeresses, certaines mœurs bibliques, toutes ces horreurs qui s'étalent dans un livre sacré, dans les Archives du petit peuple hébreu, pitoyables archives qui ont failli devenir celles de l'humanité ! Non, Sodome n'est pas morte. Sodome montre encore sous les cieux, dans la grande province des Djebala, le rut frénétique, les accouplements antinaturels de tout un peuple en délire. Relisez les chapitres XVIII et XIX de la Genèse, ayez le courage de parcourir l'histoire d'Onan, de Thamar, comparez les abominations charnelles de cette époque lointaine avec celles de nos modernes Djebaliens, et vous penserez :

— C'est toujours la même race, éprise des plus viles jouissances. C'est le sémite, c'est l'arabe, ayant apporté, dans les plis de son burnous, le vice monstrueux inoculé aux Berbères arabisés.

Les Berbères du Rif, des Braber, du Sous, tous les groupes de langue thamazir'th, restés jusqu'à présent à l'abri de l'infiltration sémitique, ont, il est vrai, des passions bestiales (1), mais leur corruption ne va pas jusqu'au dégoûtant amour socratique. Souhaitons qu'ils ne le connaissent jamais cet horrible amour, souhaitons aussi que les contrées marocaines contaminées connaissent bientôt le véritable, le seul amour, sain et fort, celui de la vaillante compagne de l'homme.

Il y a, à l'Ouest et non loin d'Ech-Chaoun, un village de trois cents feux connu sous la dénomination triviale d'*Aserdoun* (le mulet). Malheur à l'écolier étranger et imberbe qui y entre seul ! Il sera bientôt la proie des priapes du *Club de la Gamelle*. Les étudiants, ne fraternisant nullement avec les ignorants, entretiennent de leur côté, dans les cellules dépendantes de la Mosquée, de jeunes élèves bons à tout faire. Lettrés et illettrés se volent réciproquement leurs mignons, les nouveaux venus de préférence, ceux que les clercs âgés et barbus sont tenus d'avoir avec eux en pénétrant pour la première fois dans un village.

Quelles mœurs, grand Dieu ! Et pourquoi faut-il que le derviche, à côté de tant de qualités, ait eu, lui aussi, un penchant assez accusé pour le vice djebalien ? A toutes mes objections, à toutes mes nausées, il répondait invariablement :

(1) Voyez *Maroc Inconnu*, Ire partie, page 162.

— Sous peine d'être égorgé, il faut adopter au Maroc les coutumes des populations au milieu desquelles le hasard vous a jeté. Selon les circonstances, j'ai fumé du kif, j'ai eu des bardaches, je me suis fait juif, mendiant, j'ai vécu avec des voleurs et des courtisanes. Grâce à ce système, j'ai pu pénétrer partout et tout voir sans trop d'anicroches.

Et il ajoutait, en manière de conclusion :

— Nécessité n'a pas de loi !

Moralistes sévères, j'abandonne à vos justes foudres ce défaut de cuirasse du grand explorateur et je continue mon récit.

En arrivant à Aserd'oun, Moh'ammed n'avait pas dérogé à l'abominable coutume locale. Il avait avec lui un moutard de quinze ans, ramassé on ne sait où, et les deux compères avaient été naturellement bien accueillis par le maître d'école et toute la joyeuse bande des élèves. Le jour même de l'arrivée du fils de T'ayyéb, les voyous du bourg l'avaient vu, suivi de son éphèbe, entrer à la mosquée, s'y installer, en vue d'y passer la nuit, avec le jeune homme et un autre t'aleb barbu, originaire celui-là de R'mara.

A l'heure où tout le monde reposait, sept ou huit individus, clients habituels du *Club de la Gamelle*, firent irruption dans le temple, traînèrent dehors les trois clercs, en les menaçant de leur brûler la cervelle s'ils poussaient le moindre cri. Ils traversèrent en silence les rues désertes du village, les prisonniers devant, les truands derrière eux, les poussant avec les canons de leurs fusils. On fit halte dans un cimetière situé en pleine forêt. Là, on se sépara. Deux des malfaiteurs, saisissant le t'aleb r'marien, l'entraînèrent au fond d'un ravin où ils lui coupèrent la tête. Deux autres prirent l'élève de Moh'ammed et disparurent sous bois. L'explorateur restait seul en présence de trois ou quatre gaillards qui lui dirent :

— Tu vas mourir. Allons, fils d'infidèle, récite la profession de foi musulmane !

Dans ce moment critique, le rusé berbère ne perdit pas sa présence d'esprit. Il portait sur lui, en menue monnaie, quatre ou cinq francs d'argent marocain. Il tendit à pleines mains son petit trésor aux bandits.

— Prenez, dit-il, et ne m'égorgez pas. Vous savez que les assassins ne seront jamais reçus dans le paradis.

Heureusement pour lui, un de ces fripons le connaissait. Il

expliqua aux autres que c'était un être sans conséquence, incapable de faire du mal à une mouche, un déséquilibré, un timbré aimé du ciel. Cette dernière particularité lui sauva la vie. On le dépouilla néanmoins de tous ses vêtements, et il fut abandonné en plein cimetière, tout nu, grelottant de froid. La nuit, d'une obscurité d'encre, ne permettait guère au malheureux de se guider à travers la forêt. Il fallait pourtant chercher un abri contre la bise glacée et un refuge sûr, en cas d'un retour offensif des bandits. Il se terra de son mieux dans une vieille tombe effondrée, et il commençait à se réjouir de l'asile découvert si à propos, lorsque des voix frappèrent ses oreilles. Elles se rapprochaient de sa fosse. Il finit même par distinguer ces mots :

— Fils de gourgandines ! pourquoi avez-vous lâché le mécréant? Il nous dénoncera très certainement et nous recevrons la bastonnade. Allons ! Cherchons-le ! Il ne doit pas être loin.

Moh'ammed, dans son trou, ne bougeait pas, se faisant le plus petit possible, le dos meurtri par de vieux ossements, sur lesquels grouillaient des légions de fourmis. Il sentait les insectes monter sur son corps, courir effarés sur sa figure, sa poitrine et ses jambes. Les voix cependant, après s'être éloignées, se rapprochaient de nouveau. Et voilà que deux hommes vinrent à passer juste au-dessus de lui, l'un disant à l'autre :

— Le païen ! Il s'est échappé ! Mais nous le rattraperons ; et alors, gare à lui !

C'en était trop ! Le froid, la crainte, l'horreur de se trouver dans une tombe pleine de fourmis, de vers et d'ossements humains, eurent raison du moral solide du derviche. Il s'évanouit.

Quand il revint à lui, l'aube blanchissait déjà le ciel. Il sortit de sa fosse, moulu, courbaturé, à moitié gelé, et il reprit tout nu le chemin du village. Il y arriva au moment où le soleil baignait de ses rayons la cime des grands arbres. Comment cacher à ses condisciples qu'il avait été dévalisé? Il expliqua ce qui s'était passé, déclarant ne pas connaître ses agresseurs, demandant instamment que des poursuites ne fussent pas dirigées contre eux, pour ne pas s'attirer leur vengeance. Les notables de la djemaâ, très ennuyés à cause du meurtre du r'marien, meurtre pouvant leur susciter des représailles de la part de la puissante tribu de la victime, firent un semblant d'enquête, qui n'aboutit à rien, bien entendu. Des vêtements, appartenant à la Mosquée à

titre de *h'abous*, furent donnés à Moh'ammed. Celui-ci les endossa en se déclarant très satisfait. On retrouva et on enterra secrètement le cadavre du r'marien en recommandant à toute la population du village de ne rien dire de ce tragique événement, R'mara pouvant l'apprendre et se fâcher. Le giton, cause directe de ce drame, ne reparaissant plus, car il devait être gardé et caché au béït eç-çoh'fa, ne retint pas une minute de plus le derviche dans ce maudit village d'Aserd'oun. Il s'esquiva pendant que les danses lascives battaient leur plein dans les locaux du *Club de la Gamelle*, et il se dirigea du côté de la tribu des Beni-Arous.

Principaux Villages de Lékhmas

FRACTION D'EL-HABT'IYIN (1)

الهبطيين (les vauriens) (A)

Ech-Chaoun (voyez plus haut, page 121 et suivantes). 1,200 feux environ. اشاون Lève 4,000 fantassins. Centre politique et littéraire de Lékhmas.

Beni-Zid (voyez plus haut, page 120). (Les enfants de Zeid, n. pr. arabe). Énorme agglomération de 1,500 feux. بني زيد Est divisée en 12 *mosquées* ou *villages* :

1° *Djamâ Taganith*, 2° *Djamâ l-Mt'ig*, 3° *Djamâ el-Kebir*, 4° *Djamâ d'a* (de) *l-Yenbour*, appelée aussi *Djamâ el-Abid* (la mosquée des Esclaves), 5° *Djamâ Ouasil*, 6° *Djamâ Mégouaha*, 7° *Djamâ el-Ouadiyin*, 8° *Djamâ el-Hérramin*, 9° *Djamâ el-Ayyadin*, 10° *Djamâ el-K'ellaîn*, 11° *Djamâ el-R'ezzalin*, 12° *Djamâ Aïn el-Ftouh'*.

Maggou (le brigand) (B). Petite ville de six à sept cents feux. ماڤو Sur l'Ouad Tisemlal. Immenses champs de piments.

Tisouka (le cubitus) (B) 50 feux. تيسوكا

(1) Rien ne s'oppose à l'identification de ce canton avec l'ancienne région d'El-Hebet. (Voyez *Histoire des Berbères*, tome 1er, page 86, traduction de Slane). Je dois ajouter que le peuple marocain ignore absolument et le nom et l'existence de cette vieille province, que l'on ne retrouve plus que dans les livres, et encore, sans limites, sans désignation précise. Si l'on voulait faire revivre son antique dénomination, il faudrait modifier un peu l'orthographe admise jusqu'ici par les traducteurs européens et l'écrire ainsi : *El-Habt'*.

Zaouiyat Sidi Abd-Allah El-Habt'i. 500 feux. عبد الله الهبطى زاوية سيدي Célèbre séminaire consacré au santon de ce nom.

Méchkrélla (prononciation locale de *Méchker Allah*, c'est-à-dire *Endroit où l'on remercie Dieu*). 50 feux. مشكرلا

Amegri (la faucille) (B). 60 feux. امڤري

Sidi Yarsoul (Mgr, ô prophète) (A. B). 40 feux. سيدى يارسول

R'arouzim. 80 feux. غاروزيم

El-Achaïch (les chaumières) (A) 200 feux. العشايش

Dar-Ak'oubâ (la maison de l'alouette) (A B). 60 feux. دار افوباء

Dar Amellal (maison blanche) (A et B). 30 feux. دار املال

Imharchen (les criards) (B). 50 feux. امهرشن

Taourar'in (les jaunes) (B). تاوراغين Hameau désert depuis dix ans par suite de dissensions intestines. Ses habitants ont tous émigré à Ech-Chaoun.

Aserd'oun (le mulet) (B). (V. p. 149.) 300 feux. اسرذون

FRACTION DES SEBA-K'BAÏL

سبعة فبائل (les sept tribus) (A)

El-Khzana (l'armoire) (A). (V. p. 120) 1,200 feux. الخزانة Se compose de neuf villages ou mosquées : 1° *El-Khzana* où se trouve la grande mosquée ou mosquée-cathédrale, 2° *Djamâ Ik'jaouin* (la mosquée des chiens) (A et B), 3° *Djamâ Eç-Ceyouha*, 4° *Djamâ Sidi l-Mh'arrer*, 5° *Djamâ Talasemt'in* (du berbère *Tala isemmet'en* source fraîche), 6° *Djamâ Oulad H'ebis*, 7° *Djamâ Oulad Mrak'i*, 8° *Djamâ Oulad-Zennan*, 9° *Djamâ Tifouzar* (mosquée fendue) (A et B).

Beni-Zet'at' (les enfants d'un guide) (A). 200 feux. بني زطاط Répartis en deux villages : 1° *Bou-Zet'at'* avec sa grande mosquée, 2° *Djamâ Beni-K'ort'li* (panier en osier) (A).

Maâkacha (van) (A). 60 feux. معكاشة Hameau de brigands.

Zerhoun, 80 feux. زرهون

Maouenzil, 70 feux. ماوڤزيل

El-Kouat'it', 200 feux. الكواطيط Répartis en trois villages : 1° *El-Djamâ el-Kebir*, 2° *Djamâ Dar el-Aman*, 3° *Djamâ Er-Rmili*.

Ten'r'aya (le meurtre) (B). Grosse bourgade de 600 feux. تانغايا Composée de quatre villages : 1° *Ten'r'aya* avec sa grande mosquée, 2° *Djamâ el-K'erk'azin*, 3° *Djamâ el-H'adhara*, 4° *Djamâ el-Fouk'iya*.

FRACTION DES BENI-DARKOUL

بنى داركول (les enfants de la bouillie) (A et B)

Emyaïth (les centaines) (A B). 50 feux. اميايث
Tayinza (la vente) (B). 70 feux. تـاينزا
El-K'oubb (le seau) (A). 80 feux. الغب
Tasaft (le crachat) (B). 100 feux. تاسبت
Arir'lan (même racine que le mot berbère Ouriar'el). 130 feux. اريغلان
Tala-Khaled (la fontaine de Khaled (B et A). 60 feux. تالا خالد
Acheddaden (les violents) (A B). 90 feux. اشدادن
El-H'arm (le gynécée) (A). 100 feux. الحرم Chapelle consacrée à *Sidi Ah'med El-Alem*, santon vénéré.
Aïddan (les compteurs) (A B). 40 feux). اعيدان
Tazouknan. 50 feux. تازوكنان

FRACTION DES BENI-JAFEN

بنى جافن (les enfants de Jafen, n. pr. A.)

Zaouiyat Sidi Issef Et-Tlidi زاوية سيدى اسبف التليدى 300 feux. Sidi-Issef est le protecteur d'Ech-Chaoun. (Voyez page 137).
Beni-Acem (les enfants de Acem, n. pr. ar.) 50 feux. بنى عاصم
Taouaricht. 60 feux. تاواريشت

FRACTION DES BENI-FÉLOUAT'

بنى فلواط (les enfants de Félouat', n. pr. arabe signifiant : bœuf qui a les cornes dirigées horizontalement)

Ech-Cherafat (les nobles) (A). 600 feux. Près du marché du jeudi. الشرفات Réunion de six villages : 1° *Ech-Cherafat* avec sa mosquée-cathédrale, 2° *Djamâ Talesamt'in*, 3° *Djamâ H'amdathen*, 4° *Djemâ el-K'oulla*, 5° *Djemâ el-Mathen*, 6° *Djamâ Taounath*.
Bou-H'élla (l'homme à la corbeille) (A). 100 feux. بو حلة
El-K'alà, 500 feux. القلعة Près de l'Ouad du même nom et du Marché du Mardi.
El-Mizèb (la gargouille) (A). 500 feux. الميزاب

FRACTION DES BENI-ÇALAH'

بني صالح (les enfants de Calah' (n. pr. ar.)

Amét'ros (mors en bois empêchant les chevreaux de téter) (B). امطرس

Douar-el-Arab, 150 feux. دوار العرب

El-Berk'ouk' (les pruniers) (A). 100 feux. البرقوق

Maouddin, 60 feux. ماودين

Tiliouan (les sources) (B). 80 feux. تيليوان

Tamdhit', 120 feux. تامضيط

Tameslan (la forêt de frênes) (B). 90 feux. تامسلان

Banentir, 70 feux. باننتير

Aserd'oun (le mulet) B. 300 feux. اسرذون

Berranda, 100 feux. برندة

FRACTION DES BENI-ZAROUIL

بـنـي زرويل (les enfants de Zarouil)

R'eran-K'adhi. غران فاضى Mot bizarre que les profanes feront bien de prononcer *Gran-Kadi*. *R'eran* me semble être le pluriel de l'arabe غرن Dans ce cas, les deux mots signifieraient *les aigles* ou *les écrevisses d'un juge*. *R'eran* pourrait être à la rigueur un participe présent berbère emprunté à l'arabe قرا *étudiant, lisant*. R'eran-K'adhi se compose de trois villages, 1° *R'eran-K'adhi* avec sa mosquée-cathédrale, 2° *Djamâ bou H'amed*, 3° *Djamâ el-K'ouabeà* (la mosquée des alouettes). Ensemble, 300 feux environ.

Beni-Achir, بنى عشير

Beni-Iften, بنى افتن

Taj-En-Nacer (le diadème du victorieux) (A). تاج الناصر A deux quartiers, 1° *Djamâ el-Kebir*, 2° *Djamâ Aïla*. 150 feux.

Tiferouan (les tuyaux) (B). تيبروان Deux mosquées, 1° *Djamâ el-Kebir*, *Djamâ Arer'outh*. 120 feux.

Beni-H'amdi-Llah (les enfants de la louange de Dieu) بنى حدالله

Akerrat' (frotteur, racleur) (A) اكراط

El-H'arrak'at (les brûlots) (A) 100 feux. الحرافات Chapelle et tombeau de saint Mouh'ammed ben Khadjjou, dont les descendants, domiciliés dans ce village, sont l'objet de la vénération universelle des Lékhmassiens.

Sidi Mouh'ammed ben Saâda سيدى محمد بن سعادة
El-K'il'oun (la tente) (A). 500 feux. القيطون

FRACTION DES BENI-THELIL (1)

بنى ثليل (les enfants de Thelil, n. pr. ar. signifiant le susurrement de l'eau)

Beni-Jbara (les enfants du poignet) (A). بنى جبارة Véritable ville composée de sept villages, dont je n'ai pu me procurer les noms particuliers. Est située sur une montagne appelée Djebel Beni-Jbara. 900 feux environ. Grand marché le jeudi. Tanneries nombreuses.

Ar'rem (2) (la citadelle) (B). 200 feux. اغرم Sur l'Ouad el-Kebir.
El-Oyoun (les sources) (A). 100 feux. العيون

Forces militaires : 35,000 fantassins. Population probable : 245,000 habitants. Partout montagnes élevées et boisées. Mines d'or, d'argent, de fer, toutes inexploitées. L'oued Tisemlal, qui arrose Ech-Chaoun, est le principal cours d'eau de la tribu. Il y a encore une centaine de hameaux de 10 à 200 feux, dont je n'ai pu avoir les noms. Beaucoup de champs de *chenti* ou *chentil* (3) (espèce de blé blanc extrêmement productif ; sa tige, longue de 1 mètre 70 à 2 mètres, sert à recouvrir les habitations).

Notice historique sur Lékhmas

Je viens de passer de longues heures à feuilleter le *Kitab el-Istik'ça*, ouvrage touffu, qui est nécessairement, comme tous les autres ouvrages arabes, dépourvu d'*index*. J'ai fini par y trouver quelques passages relatifs à Lékhmas.

(1758-1759 de J. C.) Abou-Cekhour de *Lékhmas*, marabout ambi-

(1) Par dérision, les autres Lékhmassiens appellent les habitants de cette fraction *Beni-Cidar* (les enfants de la chemise courte), parce que ceux-ci portent en effet des chemises leur couvrant à peine le buste, ce qui leur permet de se livrer, sans trop se salir, à leur métier de tanneurs.

(2) Voyez mes *Beni-Isguen*, page 38, au mot *Tar'erdaït*.

(3) Dans certains cantons djebaliens, on prononce *chenti*. A Ech-Chaoun, on dit *chentil*.

lieux, se disant devin, essaye de lever l'étendard de la révolte dans les régions septentrionales des Djebala. Le sultan Moh'ammed bèn Abd-Allah met fin à l'insurrection en s'emparant de l'agitateur. Il lui coupe la tête, qu'il expédie à Fas comme trophée et comme preuve de sa victoire. Puis il nomme le Pacha El-Ayachi gouverneur de *Lékhmas* et de R'mara en lui fixant *Ech-Chaoun* pour résidence. (Voyez *El-Istik'ça*, tome 4, page 94.)

En 1208 de l'hégire (1793 de J. C.), *Lékhmas* se soulève à la voix d'un de ses t'aleb, Mouh'ammed ben Abd-es-Slam, plus connu sous le nom de Zit'an. Le sultan, Moulaye Sliman, lance à la poursuite du rebelle le féroce El-R'nimi, caïd de *Lékhmas*. Malgré les conseils de ses lieutenants, ce fonctionnaire s'engage dans les montagnes de R'çaoua (lisez *R'zaoua*) où son armée est anéantie. Le monarque punit El-R'nimi en le livrant à la vengeance des *Lékmassiens*, dont il avait été le persécuteur. Moulaye Et'-Tayyéb, frère du sultan, soumet les tribus djebaliennes les plus turbulentes : *Beni-Id'er*, *Beni-Gourfet'*, *Lékhmas*, et Zit'an fait sa soumission en 1794. L'empereur s'empresse de lui offrir le caïdat de Lékhmas. Zit'an accepte, mais, quelque temps après, il se retire à Tétouan où il passe les dernières années de sa vie dans l'opulence et les honneurs. Ses descendants sont idolâtrés par la population actuelle de Lékhmas. (Voyez *El-Istik'ça*, tome 4, pages 133 et 134).

Aux renseignements précédemment donnés sur la ville d'Ech-Chaoun, il n'est peut-être pas inutile d'ajouter ceux-ci. Je les trouve dans *El-Istik'ça*, tome 3, page 19 :

فتح مدينة شفشاون و انفراض امر بنى راشد منها

تقدم ان مدينة شفشاون حرسها الله بناها بنو راشد من شرفا العلم وكانوا اهل جهاد ومرابطة على العدو ببلاد غمارة والهبط ولما توفى مختطها ابو الحسن على بن موسى بن راشد بقيت بيد اولاده يتولون رياستها فال فى المراة ولم يزالوا فيها بين سلم و حرب الى ان حاصرهم بها الوزير ابو عبد الله محمد بن عبد القادر ابن السلطان محمد الشيخ السعدى بجيوش عمه السلطان ابى محمد عبد الله الغالب بالله وصاحب شفشاون يومئذ الامير العاضل ابو عبد الله محمد ابن الامير ابى الحسن بن موسى بن راشد فلما اشتد عليه الحصار خرج فيمن اليه من اهله و ولده و قرابته وصعدوا الجبل المطل على شفشاون فى ملك وعبر صحبتهم فيه السلامة وذلك ليلة الجمعة الثانى من صفر سنة تسع وستين وتسعمائة وساروا الى ترغة فركبوا منها البحر يوم الجمعة تاسع الشهر المذكور و استقر الامير ابو عبد الله بالمدينة المنورة الى ان مات بها رحمه الله

TRADUCTION

Prise de Chéfchaoun (lisez Ech-Chaoun). Chute de la puissance de ses maîtres, les Beni-Rached

On a vu plus haut que la ville de Chéfchaoun (que Dieu la garde !) avait été fondée par les Beni-Rached, chérifs âlamiyyin. C'étaient des gens faisant la guerre sainte, s'acharnant contre l'ennemi (les chrétiens), aussi bien dans la région de R'mara que dans la province d'El-Habt'. Après la mort du fondateur de Chéfchaoun, Abou l-H'asen Ali ben Mousa ben Rached, la ville resta au pouvoir de ses enfants et fut gouvernée par eux. L'auteur d'*El-Mirat* s'exprime ainsi :

Ces princes se maintinrent dans la cité, tantôt en paix, tantôt en guerre, jusqu'au jour où le vizir Abou Abd-Allah Mouh'ammed ben Abd-el-K'ader, fils du sultan Mouh'ammed Ech-Cheikh le saâdien, vint mettre le siège devant Chéfchaoun à la tête des troupes de son oncle, le sultan Abou Mouh'ammed Abd-Allah El-R'aleb bi-Llah. Ech-Chaoun avait alors pour chef l'excellent émir Abou Abd-Allah Mouh'ammed, fils de l'émir Abou l-H'asen ben Mousa ben Rached. Le blocus devenant de plus en plus rigoureux, ce prince sortit de la ville avec sa famille, ses enfants et ses proches parents. Ils escaladèrent la montagne qui surplombe Chéfchaoun par des sentiers abrupts, dans lesquels ils n'éprouvèrent cependant aucun accident.

Cette fuite eut lieu dans la nuit du jeudi au vendredi, le 2 du mois de Çafar de l'année 969 (1561 de J. C.) Ils allèrent à Tarer'a (Voyez plus loin les ports de la tribu de R'mara), et ils s'y embarquèrent le vendredi 9 du mois précité. L'émir Abou Abd-Allah alla se fixer à Médine la Brillante, qu'il ne quitta plus jusqu'au jour où il mourut. Dieu lui fasse miséricorde !

Tribu des BENI-AROUS

بنى عروس (les enfants d'un fiancé) (A)

Abd-es-Slam ben Mchich, le plus révéré de tous les Saints djebaliens

Le patron de toute la province des Djebala, le glorieux Moulaye *Abd-es-Slam ben Mchich*, dort son dernier sommeil sur cette terre sacrée des Beni-Arous.

Il vous est impossible de vous faire une idée du fanatisme, de l'espèce d'adoration qu'il inspire aux Djebaliens, aux Marocains de toutes les autres parties de l'Empire. Les pèlerinages se succèdent toute l'année à son tombeau, migrations énormes, comparables, surtout à la mi-chaâban (1), aux cohues de Lourdes et de Saint-Pierre de Rome.

Sur la plus haute cime de tous les monts de la tribu, sur le plateau le plus élevé du massif qui porte le nom du saint, un grand chêne, protégé par une grille de fer, enfonce ses racines jusque dans la tombe où furent déposés les restes mortels du demi-dieu. De ce point, le coup d'œil est féérique. Au Nord, le regard découvre Tanger, le détroit, Ceuta, Tétouan ; à l'Est, Ech-Chaoun ; au Sud, Fas, Méknas, Cefrou. On croirait que le *R'arb* tout entier est dominé par la montagne du haut de laquelle Moulaye Abd-es-Slam aimait tant à contempler sa chère province djebalienne, celle qui devait, après sa mort, l'élever au rang de divinité de premier ordre, bien au-dessus du fondateur de l'Islamisme lui-même, celle dont les enfants répètent si souvent ce dicton sacrilège :

مولاى عبد السلام هو الى خلق الدنيا و الدين ۞ و النبى الله يرحمه مسكين

— *C'est Moulaye Abd-es-Slam qui a créé le monde et la religion. Quant au Prophète, que Dieu ait pitié de lui, le pauvre !* (2)

---

(1) Ainsi que le jour de Arafa (9e du mois de D'ou-l-H'idjja).

(2) *Moulaï Abd-es-Slam houa lli klok' eddounia ou eddin. — Ou ennbi, Allah irah'mou meskin !*

La doctrine de Mahomet n'a pas échappé, elle non plus, dans une certaine mesure, au lent travail de désagrégation contre lequel luttent désespérément les autres religions révélées. Elle a connu les schismes, elle a vu un calife fatimite, El-H'akim bi-amri Llah, recevoir les honneurs divins, adoré, par une partie du peuple, comme Dieu fait homme. Le Culte des Saints devait fatalement s'introduire dans ce monothéisme, d'une simplicité admirable, mais trop sec, trop peu poétique pour l'imagination ardente d'une race éprise de légendes, de merveilles, d'exploits fabuleux. La vénération, dont l'Apôtre arabe lui-même se plaisait à entourer la mémoire de ses prédécesseurs dans la voie prophétique, fut le germe de la passion religieuse inspirée plus tard aux dévots par des hommes morts en odeur de sainteté, passion très vive, indestructible, devenue aujourd'hui un véritable culte d'hyperdulie chez les classes ignorantes de l'Islam. Mais ce culte, tout en faisant pâlir la gloire du fils d'Abd-Allah, ne fait nullement concurrence à sa loi. Il allume au contraire dans le sein des fidèles la foi aveugle, le fanatisme illimité, la haine des Chrétiens et des Juifs.

De tous les points du Maroc, des pèlerinages s'organisent, s'acheminent lentement vers le tombeau de Moulaye Abd-es-Slam. Hommes, femmes, enfants, des milliers d'individus, le bâton à la main, sordidement vêtus afin de ne pas exciter les convoitises des tribus à traverser, font de longues journées de marche, s'arrangeant de manière à passer à proximité des villages renommés pour leur piété et leur loyauté relative, vivant sur la charité publique, cachant soigneusement sous les haillons l'argent qui leur servira à acheter des chèvres, des moutons et des bœufs destinés à être égorgés près de la sépulture du grand homme. Pèlerins et pauvres se rassasieront ce jour-là ; Dieu et Moulaye Abd-es-Slam en seront profondément satisfaits. Ils seront d'autant plus satisfaits, qu'il restera toujours quelques pièces d'or et d'argent pour les familles nobles de la Zaouiya, du fameux couvent de moines bâti non loin du grand chêne à la grille de fer. Qui pourrait évaluer les richesses accumulées là pendant près de sept siècles ? Pauvre grille de fer, tordue et branlante, raccommodée partout, laissant passer à travers les mailles de son grillage le souffle haletant des pèlerins, en a-t-elle vu tomber des pluies d'argent et des pluies d'or depuis le jour de la mort tragique de l'illustre santon djebalien !

Un matin de l'année 1228, bien avant le lever de l'aurore, l'illustre anachorète qui vivait sur la cime du Djebel el-Alam fut attaqué et massacré par les satellites du faux prophète ktamien, Mouh'ammed ben Abi T'aouadjin. La présence de Moulaye Abd-es-Slam dans les environs de R'mara gênait le novateur, l'empêchait de convertir à sa nouvelle doctrine les populations hésitantes du Maroc septentrional. Il se débarrassa du saint en lui envoyant des sicaires. Ceux-ci, le crime accompli, ne retrouvèrent plus leur route. Un brouillard épais, suscité par l'ombre vengeresse du martyr, les égara, les fit rouler dans d'affreux précipices où il périrent tous (1).

Le corps de Moulaye Abd-es-Slam fut enseveli à l'endroit même où il était tombé criblé de blessures. Un petit chêne, planté dans la terre fraîche de la fosse, abriterait plus tard le saint sous son dôme de feuillage. D'ailleurs, le Maître avait exprimé très souvent ses dernières volontés au sujet de sa dernière demeure : Il ne voulait pas de monument funéraire, pas de mausolée, aucun édifice, humble ou somptueux. Et cette idée singulière lui était inspirée par une horreur profonde du Chrétien, par une de ces haines d'outre-tombe dont le sombre Moyen Age nous offre tant d'exemples. Maintes fois ses disciples lui avaient entendu dire :

— Je ne veux aucune construction sur ma fosse. De cette façon, les Chrétiens ne sauront pas où je repose, et ils ne pourront ni m'invoquer, ni venir ici en pèlerinage, ni déshonorer ma cendre.

Contemporain de l'épouvantable désastre de *Las Navas de Tolosa* (1212 de J.-C.), cet esprit supérieur, prévoyant déjà l'effondrement de la puissance musulmane en Espagne, redoutait pour sa patrie les futures attaques des Européens. La tradition populaire, cette Histoire des humbles, que les générations arabes se transmettent comme un précieux héritage, a conservé quelques-unes des prophéties du grand homme. Tétouan était l'objet de ses préoccupations : il voyait, à travers les brumes de l'avenir, les troupes

(1) Voyez *Kitab El-Istik'ça*, tome 1er, page 210. L'auteur marocain cite deux dates différentes de la mort de Moulaye Abd-es-Slam : 622 et 625 de l'hégire (1225 et 1228 de J.-C.). Cette dernière date est la plus plausible parce qu'elle concorde avec le commencement de la révolte de Mouh'ammed ben Abi T'aouadjin. (Voyez tribu de Ktama, page 112.)

castillanes s'emparant de la ville, portant leurs mains sacrilèges sur les Mahométans, se livrant à tous les excès, et il disait :

الصبنيول يدخل تطاون و يربط الخيل في الجوامع و يجعلهم زبابيل و يهلكه الله و يخرج مذلول

— *Les Espagnols entreront à Til't'aoun (Tétouan) ; ils attacheront leurs chevaux dans les mosquées transformées par eux en écuries ; mais Dieu les exterminera et ils en seront ignominieusement expulsés.*

Une autre prédiction, terrible celle-là, et bien faite pour inspirer la haine et la terreur du Chrétien, est la suivante :

الفرنجي و هو الفرنسيس يسكن وزان و الفصر و يبنى المدينة في لخلوط و يجيب الماء من جبل الشاون

— *Le frendji, c'est-à-dire le Français, habitera Ouazzan et El-K'çar (el-Kebir) ; il bâtira une ville sur le territoire de Lékhlout' et il y amènera les eaux du Djebel Ech-Chaoun.*

Dans le peuple, on croit que cette maudite invasion se produira dans le courant du XIVe siècle de l'hégire. Nous y sommes justement, et nous avons encore devant nous 84 années avant d'en voir la fin. Qui sait ce qui se passera d'ici là ?

Innombrables sont les légendes se rapportant au patron de la province des Djebala. Qu'on me permette de divulguer seulement les suivantes :

Naissance et Miracles de Moulaye Abd-es-Slam

Au village de Lah'çon, au moment où l'enfant, s'échappant du sein de sa mère, parut en pleine lumière, des myriades d'abeilles, accourant des quatre coins de l'horizon, vinrent s'abattre sur les chairs molles du nouveau-né, l'enveloppant de toutes parts, enterrant le pauvre petit sous la houle inquiétante d'un grouillement de bestioles noires, aux ailes frissonnantes. Très effrayés, s'imaginant que l'enfant allait être dévoré, les parents poussaient des cris, se tenant prudemment à distance, n'osant intervenir, de peur d'irriter les abeilles. Tout à coup, le grand Moulaye Abd-el-K'ader el-Djilani (1) se montra sur le seuil de la porte. Il rassura

(1) Très illustre saint musulman, né à Djilan, près de Bagdad (1078-1167 de J.-C.).

la mère, écarta doucement le flot noir des insectes, baisa pieusement les yeux, le front, les oreilles et la bouche du baby prédestiné ; puis, s'adressant à ceux qui l'entouraient, il prononça à haute voix ces paroles mémorables :

— Ma place n'est plus ici. Quelqu'un de plus grand que moi vient de naître au Maroc. C'est Moulaye Abd-es-Slam, c'est cet enfant. Il sera la gloire de l'Islam et du monde !

Il dit, et il partit séance tenante dans la direction de l'Est, abandonnant l'Occident au sceptre de son heureux rival, se réservant pour lui la royauté de l'Orient.

Dès lors, les prodiges se succèdent, miracles insipides, ressassés dans la plupart des hagiographies mahométanes, toujours les mêmes, d'une monotonie endormante. C'est d'abord le Coran, que le futur santon n'a pas besoin d'apprendre ; il le sait déjà à la mamelle, et, le jour où il ouvre la bouche pour balbutier ses premières paroles, il le débite d'un trait, sans s'arrêter, sans faire une faute, au grand ébahissement des parents, des amis, des inconnus, qui commencent à lui rendre un culte presque divin.

Il était le dernier né d'une nombreuse famille. A l'âge de 15 ans, le jour même de son mariage, des voisins vinrent demander à son père, le vénérable Sidi-Mchich, un de ses garçons, pleurant, se lamentant, disant à travers leurs larmes :

— Nos fautes, illustre patriarche, ont comblé la mesure. Frappées de stérilité depuis plusieurs années, nos terres ne donnent plus de récoltes. Seul, un rejeton du Prophète peut les rendre fécondes. Laisse donc venir chez nous un de tes fils : Il sera notre chef, notre protecteur, il ramènera sur nos têtes le courant des bénédictions célestes (1).

Le père, profondément ému, appelle son aîné, l'interroge :

— Mon fils, à celui qui te ferait du bien, que lui ferais-tu ?

— Du bien, répond le jeune homme.

— Et à celui qui te ferait du mal ?

— Je lui rendrai le mal pour le mal.

— C'est bien. A un autre ! commande le vieillard.

Les sept ou huit enfants, successivement interrogés, font les mêmes réponses que l'aîné. Arrive le tour du plus jeune :

---

(1) On raconte aussi une légende analogue à propos de l'arrivée au Maroc des *Chérif Hassani et Saadiens*.

— Et toi, Abd-es-Slam, à qui te ferait du bien, que lui ferais-tu ?

— Du bien.

— Et si quelqu'un te faisait du mal ?

— Je lui rendrai le bien pour le mal, déclare résolument l'adolescent. Je prends même Dieu à témoin que, plus on me fera du mal, plus je rendrai le bien pour le mal. De cette façon, dit-il en souriant, tous mes ennemis finiront par m'aimer, par m'obéir.

Paroles profondes, admirables, dans lesquelles le calcul a peut-être autant de part que la philanthropie. Abd-es-Slam, traçant à l'aube de la vie la ligne de conduite dont il ne devait pas se départir dans la suite, laissait déjà percer sous le santon l'habile politique, l'homme aux vastes pensées.

Alors le patriarche dit à ses hôtes :

— Voici celui qu'il vous faut. Il partira avec vous demain, — et il ajouta :

— *Naât'i-koum beni-ârous.* (Je vous donne mon fils fiancé.)

Ce mauvais calembour—*(Beni-Arous* pouvant signifier à la rigueur *mon fils fiancé)*,—devint, dit-on, le nom de la communauté voisine, un ramassis de coquins, sans foi ni loi, appartenant à toutes les différentes provinces de l'Empire. A une époque indéterminée, ils s'étaient installés à l'Ouest de Lékhmas, dans le canton qui devait s'appeler plus tard *Beni-Arous*, vivant de rapines, commettant les crimes les plus odieux, s'augmentant sans cesse de nouvelles recrues, accueillant avec joie les bandes de scélérats vomies par les contrées d'alentour.

Le jeune Abd-es-Slam n'hésita pas une seconde : Il accepta d'être le roi de ces brigands, avec l'arrière-pensée de s'en faire un peuple d'adorateurs, et l'avenir allait justifier pleinement ses prévisions. Le lendemain, après la consommation du mariage, il partit, entouré de ses nouveaux amis, emmenant sur une mule sa petite compagne voilée, toute blanche dans ses h'aïk, commodément assise sur un flot de broderies d'or et d'argent. Lui, devant, dirigeait la marche, l'œil fixé sur le sommet du Djebel el-Alam, but suprême de son voyage.

Depuis longtemps cette montagne le fascinait, l'attirait irrésistiblement. Outre le splendide panorama qui se déroule de là-haut, l'orgueilleuse cime réservait encore aux amoureux le mystère du silence, une retraite sûre, des bois, des sentiers charmants, où tous deux pourraient s'égarer sans crainte des regards indiscrets.

Et puis, pour un ambitieux de pareille envergure, le faîte du Djebel el-Alam serait, il est vrai, le nid rêvé, mais il serait avant tout le piédestal de sa gloire future, quelque chose comme le premier échelon de l'échelle géante qui devait le porter jusqu'aux cieux.

La nouvelle tribu des Beni-Arous, passée sans transition de l'irréligion absolue au comble de la piété, vit bientôt affluer sur son territoire des cohues de pèlerins venant faire l'ascension du saint ermitage de Moulaye Abd-es-Slam. L'ascète les recevait avec bonté, rendant des oracles, opérant des prodiges, dont je fais grâce au lecteur. Me sera-t-il permis cependant de citer deux de ses principaux miracles? Ils peignent assez bien l'état d'esprit passé et actuel d'un peuple crédule à l'excès, peuple immuable, auquel les siècles futurs n'enlèveront peut-être jamais sa foi robuste, tant elle est fortement ancrée dans les âmes.

Par une froide après-midi de décembre, trois écoliers, venus de Tétouan, gravissaient les pentes du Djebel el-Alam. Là-haut, dans la brume, le demi-dieu les attendait. Il les accueillit avec sa simplicité ordinaire, les charmant par sa douceur, par son exquise urbanité. Le troisième jour écoulé, il leur demanda ce qu'ils voulaient.

— Moi, commença le premier, je veux une *zérda* (grand festin).

— Moi, la science, fit le second.

— Et moi, la fortune, déclara le troisième.

— Allez, enfants, dit Moulaye Abd-es-Slam. Vous serez tous trois satisfaits, s'il plaît à Dieu.

Ils retournèrent à Tétouan. Celui qui avait demandé la science fut servi à souhait: En moins d'un an, il devint l'un des plus grands savants de l'époque. Pendant ce temps, l'homme à la *zérda* végétait tristement dans les mosquées, où les agapes n'avaient rien de succulent.

Quant à l'amateur des richesses, il s'était mis immédiatement au travail, se livrant aux métiers les plus pénibles, dans la persuasion que le saint lui tiendrait compte de ses efforts. Un soir, un mendiant aux habits sordides l'accoste, lui demande s'il veut entrer à son service.

— Volontiers, dit l'autre.

Et l'on se donne rendez-vous à la mosquée pour le lendemain matin avant l'aurore.

A l'heure dite, le mendiant arrive. Il prend l'homme à l'écart, lui explique qu'il faut se laisser bander les yeux pour entrer dans sa demeure comme pour en sortir. Lui-même se chargera de venir chercher son ouvrier à la mosquée tous les matins et de l'y reconduire le soir, toujours les yeux bandés. Ces conditions acceptées, on se met en marche. Après de longs détours, après d'interminables zigzags dans les rues de la ville, l'aveugle et son conducteur s'arrêtent devant une porte qui s'ouvre sans bruit et se referme de même. On fait quelques pas dans le mystérieux domicile, et le bandeau tombe des yeux de l'ouvrier. Les premières clartés du jour lui permettent de contempler un vaste bassin plein de pièces d'or et d'argent. Près de là, sous un hangar, une dizaine de grands boucs noirs le regardent en éternuant et en frappant du pied.

— Voici ce que je veux, dit à brûle-pourpoint le pseudo-mendiant à l'homme stupéfait. Tu vas faire entrer ces neuf boucs dans le bassin, et, toute la journée, tu leur feras dépiquer ces monceaux d'or et d'argent, car il ne faut pas que mon cher trésor se rouille ! Ton prédécesseur, dit en terminant le singulier indigent, est mort avant-hier. Durant dix années, le fouet haut, il a fait trotter son équipage encorné dans des vagues d'or. Si je suis content de toi, tu le remplaceras.

La crainte perpétuelle de l'avare était de voir son cher métal s'oxyder, se ternir ! Il le voulait brillant, étincelant. Aussi passait-il des heures et des heures à regarder voltiger les grands ruminants, à suivre les mouvements de leurs jambes s'enfonçant jusqu'aux genoux dans la pâte métallique.

Alors commença l'extraordinaire dépiquage, l'homme galopant sur les bords du bassin, faisant claquer son fouet sur les croupes bondissantes des neuf boucs emballés. C'étaient des courses folles, des séances de manège sans repos, sauf à midi, où, postillon et bêtes, soufflant quelques instants, avalaient quatre à quatre le maigre déjeuner offert par Harpagon. Longtemps ce dur métier continua, lui rapportant d'assez bonnes journées, mais le fatiguant outre mesure. Cependant, hanté comme il l'était de l'idée fixe d'arriver à découvrir la maison au bassin d'or, il continuait sa besogne quotidienne, se raidissant contre les lassitudes extrêmes, chassant de son esprit, dès qu'elle se présentait, la sinistre pensée que son maître aurait sa peau, comme il avait eu celle de son prédécesseur.

Un jour, il eut une idée géniale : Profitant d'une absence momentanée de l'avare, il arrêta les boucs, avisa un long roseau, au sommet duquel il attacha un foulard rouge, planta le roseau sur le mur. Cela fait, il claqua du fouet, gourmanda sévèrement ses collaborateurs, qu'il fit repartir à fond de train à travers les flots d'or et d'argent.

Le lendemain matin, il se cacha au sommet du minaret, ne voulant pas aller au travail, attendant là-haut les premiers rayons du soleil pour passer en revue toutes les maisons de la cité. Enfin, l'astre colossal se leva lentement à l'horizon, dardant ses feux sur la ville assoupie. Au milieu d'un fouillis de masures, les dominant toutes, un petit pavillon rouge frissonnait au vent du matin. En stratège consommé, l'homme eut vite fait de s'orienter, de se rendre compte du point exact occupé par l'immeuble où il avait tant peiné, et il dégringola les escaliers, se précipita dans la direction de la masure, se demandant anxieusement si l'avare n'allait pas apercevoir le drapeau révélateur et le faire disparaître. Sans une hésitation, il alla tout droit à l'habitation. Sur le mur, le foulard rouge flottait, plus fier, plus frémissant que jamais. Cette vue l'attendrit : C'est donc là qu'il avait tant trimé ! C'est là peut-être que s'accompliraient les promesses du grand saint.

Justement, son maître s'alita le soir même ; deux jours après, il mourait sans laisser d'héritiers. Agissant au nom de l'État, le cadi emporta les clefs de la masure, sans s'assurer de son contenu. Persuadé qu'elle ne valait rien, il la vendit à notre homme moyennant un prix dérisoire. Une fois en possession de son trésor, l'heureux acquéreur se fit construire un palais ravissant, demanda en mariage et obtint facilement quatre des beautés les plus délirantes de Tétouan. Enfin, il se rappela son ancien camarade, l'homme à la *zérda*.

Le pauvre diable, dans l'attente continuelle du festin promis, passait à la mosquée des journées monotones, étendu sur les nattes, digérant sans difficulté les maigres rations quotidiennes apportées aux étudiants étrangers par les familles pieuses de la localité.

— Mon cher, lui dit son ami en l'éveillant, le jour de ta zérda est arrivé ! Viens, tu verras que Moulaye Abd-es-Slam a exaucé tes vœux et les miens.

A la maison, un repas formidable les attendait. Ils se mirent à

table. Longtemps les mâchoires de l'affamé broyèrent les aliments les plus divers, les plus succulents. A la fin, n'en pouvant plus, sur le point d'éclater, il s'arrêta, en poussant un sonore *El-H'amdou Llah* — Dieu soit loué ! — suivi aussitôt d'une bordée d'éructations.

— *Koul* — Mangé —, dit l'hôte.

Le glouton souffla bruyamment et se remit à la besogne. Une seconde fois, il s'arrêta, le cerveau congestionné, respirant péniblement.

— *Koul, koul,* insista l'amphitryon.

— *Barka-ni !* — J'en ai assez ! bredouilla le convive, dont la satiété faisait peine à voir.

Alors, l'hôte triompha sans ménagement :

— Que tu es naïf ! Voilà ta zérda finie, passée, elle ne reviendra plus. Moi, j'ai demandé la fortune, et, chaque jour, je pourrai m'offrir des banquets à tout casser. Nigaud, quand on demande quelque chose à Dieu, on ne saurait trop demander.

Mort de Moulaye Abd-es-Slam. — Son dernier Miracle

D'après la tradition populaire, ce fut le faux prophète *Bou-T'ouajin* (1) qui immola lui-même le grand saint des Djebala. Entouré de ses sicaires, le maudit escalada la montagne, tomba à l'improviste au milieu de la zaouiya épouvantée. Le Maître, abandonné de ses disciples, resta seul exposé aux coups des assassins. A ce moment, un ange descendit du ciel.

— Veux-tu que je les extermine ? demanda-t-il à Abd-es-Slam. Ton Dieu te donne le choix : Mourir martyr, ou vivre longtemps encore.

— Non, répondit le saint en repoussant doucement le messager céleste. Puisque mon heure est arrivée, je ne la retarderai pas d'un seul instant. Éloigne-toi donc, et que mon sang soit agréable à Dieu.

L'ange, se voilant la face pour ne pas être témoin du forfait monstrueux, se tint à une faible distance du marabout, prêt à le secourir au premier appel. Mais Abd-es-Slam était bien décidé à mourir, et à mourir *chahid* (martyr). Son chapelet à la main, il

(1) Ici la légende diffère un peu de l'Histoire. Voyez page 161.

semblait perdu dans une méditation profonde. Revoyait-il les jours de son enfance? Ou bien, les yeux fixés sur le séjour de félicité promis par les Livres, apercevait-il déjà la récompense de toute une vie consacrée au service du Seigneur?

Alors Bou-T'ouajin, portant ses mains sacrilèges sur l'auguste victime, essaya d'abord de lui ouvrir la gorge avec son poignard, une arme terrible, coupant comme un rasoir. La lame glissa sur le cou du martyr, n'entamant même pas l'épiderme. Nullement frappé de ce prodige, le meurtrier s'acharnait à sa lugubre besogne, pesant de tout son poids sur le fer, voulant à tout prix le faire entrer jusqu'à la garde dans les chairs de l'homme exécré qui avait fait échouer sa prétendue mission prophétique. Vains efforts! Peine perdue! Coups d'estoc et de taille, rien n'y faisait! Abd-es-Slam, prenant en pitié les efforts impuissants du malheureux, lui tendit son propre couteau, une petite lame de rien du tout.

— Tiens, dit-il, égorge-moi avec celui-ci. Le tien ne me fera jamais la moindre blessure.

Bou-T'ouajin s'en empara et le plongea tout entier dans le cou de Moulaye Abd-es-Slam. Aussitôt, toute la nature manifesta sa douleur. Le soleil se voila, une obscurité profonde se répandit sur la terre, les arbres, les rochers pleurèrent, et, s'enfuyant éperdus au milieu des éclairs, poursuivis par la foudre et le tonnerre, l'assassin et ses acolytes, ne retrouvant plus leur chemin, roulèrent dans des précipices sans fond. C'est depuis cette heure fatale que toutes les plantes, toutes les broussailles, tous les arbres, tout ce qui pousse sur les flancs de la célèbre montagne s'incline vers la cime où repose la dépouille mortelle du grand homme. Chose inouïe, les Djebaliens, dans l'ardeur de leur foi, s'imaginent voir, voient réellement ce miracle perpétuel. Tous me disent :

— Ah! s'il vous était donné de voir comme nous l'avons vue toute la végétation du Djebel Moulaye Abd-es-Slam se courber du côté du saint sépulcre, les colosses de la forêt baissant le front devant lui comme la plus petite des fleurs, vous seriez émerveillé de ce prodige qui attestera jusqu'à la fin des temps la puissance du patron des Djebala et l'excellence de l'Islamisme!

Reléguée, perdue dans un coin des Beni-H'assan, la malheureuse descendance de Bou-T'ouajin est, à l'heure actuelle, l'objet du mépris et des malédictions de plusieurs millions de fanatiques. Agriculteurs paisibles, ces malheureux gémissent sous le poids

de la faute d'un ancêtre que la Légende et l'Histoire s'accordent à nous représenter, bien entendu, comme le dernier des hommes, un damné, un monstre odieux, un faux prophète, qui fut presque un déicide !

Pourtant, malgré les dires de ses ennemis, on ne peut s'empêcher de penser que le rude hérésiaque ne fut pas le premier venu, puisqu'il parvint à ébranler la doctrine de Mahomet dans une grande partie du Maroc septentrional et à courber sous sa loi, pendant plusieurs années, les indomptables populations du Rif et des Djebala. Nul contemporain impartial, aucun esprit vraiment philosophique ne s'est avisé d'écrire la biographie du novateur. Du reste, nous serait-elle parvenue ? N'aurait-elle pas été anéantie, comme le furent tous les documents qui offusquèrent un tant soit peu la foi ombrageuse des Mahométans orthodoxes ?

S'il me fallait livrer à la publicité tous les commérages des Marocains sur les infortunés héritiers du nom d'Abou-T'ouajin, un litre d'encre n'y suffirait pas. On les accuse naturellement de toutes les infamies ; on prétend qu'aucun d'eux n'a jamais pu faire l'ascension du Djebel Moulaye Abd-es-Slam. Et pourquoi ? Parce que la foudre les arrêterait net dans leur téméraire escalade. Je crois plutôt que ces pauvres hères, sachant qu'ils seraient écharpés par leurs farouches coreligionnaires, s'abstiennent prudemment d'aller rendre visite à un saint qui leur fut toujours hostile.

— Vous les reconnaîtrez, me disait le Djebalien de qui je tiens ces détails, à leur jambe droite qui est, ou plus courte, ou beaucoup plus grosse que l'autre. Les mâles sont dépourvus de poil sur tout le corps ; ils sont laids et difformes. Affreux sont leurs visages glabres, jaunes, leurs membres grêles. Oh ! ne voyez jamais ces êtres rachitiques, répugnants, ces parias sans nom, car la malédiction de Moulaye Abd-es-Slam les poursuivra jusqu'à la fin des siècles !

Répondons à ce sectaire, à cet adorateur sanguinaire d'un Dieu féroce et jaloux, que la malédiction divine cessera de peser sur ces victimes de la plus absurde des superstitions lorsque la tolérance religieuse fera son apparition dans l'Empire des Chérif, dans ce lugubre monastère, qui est actuellement le camp retranché de toutes les ignorances et de tous les fanatismes.

Si tous les Marocains en général idolâtrent Moulaye Abd-es-Slam, comment qualifier le culte que lui rendent les Djebaliens,

et les habitants d'Ech-Chaoun, en particulier ? Ceux-ci, en l'honneur de leur dieu, ont institué, il y a déjà bien longtemps, une immense procession qu'ils appellent *Ziarat Sebâ Rdjal* (Visite aux Sept Saints). Nous l'appellerons, si vous le voulez bien, le

Grand pèlerinage des Ech-Chaounais aux Tombeaux des Sept Saints.

Il a lieu tous les ans. Trois jours après la fête de l'anniversaire de la naissance du Prophète, Ech-Chaoun s'agite, une activité fébrile règne jusque dans les plus humbles ménages. Presque toutes les familles ont un membre au moins qui se prépare à s'adjoindre à l'énorme caravane. Un crieur public parcourt les rues, hurlant sans désemparer :

— *Ya men br'a iaât'i ziarat sebâ rdjal ?*

— *Qui veut donner son offrande aux sept personnages ?* — c'est-à-dire à Moulaye Abd-es-Slam, à son père et à ses frères.

Des délégations de jeunes gens font des tournées dans la ville, prenant ce qu'on leur donne, vêtements, argent, céréales, et ils rapportent fidèlement le produit de leur collecte au Comité de direction chargé lui-même d'acheter les bœufs destinés aux sacrifices, rien que des bœufs, de trente à cinquante, selon que la recette a été plus ou moins fructueuse. Ah ! c'est qu'Ech-Chaoun est fière de son grand renom de piété généreuse ! Depuis des siècles, elle n'immole sur les saintes sépultures des Beni-Arous que des victimes d'une taille gigantesque. Fi ! des moutons et des chèvres ! Ces petits animaux sont bons tout au plus pour des saints de deuxième ordre, et encore ! L'achat des animaux terminé, chaque arrondissement envoie sur la grande Place du Bain *(out'a l-h'ammam)* ses contingents en tenue de combat. Là, ces pieux guerriers se comptent, car il ne faut laisser personne en route ; d'habitude, il y en a de deux à trois mille. Jamais une femme n'est admise dans la bande.

Tout à coup, des salves de mousqueterie annoncent le départ. Tout Ech-Chaoun est dans les rues ou sur les terrasses pour voir le défilé. Voici d'abord les porte-étendards, se raidissant, marchant la tête haute, les yeux rivés sur la hampe surmontée du croissant d'or. Derrière eux, l'orchestre des hautbois criards et des grosses caisses réveille, jusque dans les appartements les plus retirés, les vieillards et les malades, désolés de rester cloués

sur leurs lits alors que les autres s'offrent le divin plaisir du grand pèlerinage annuel. Des mulets, portant les tentes de campagne, la poudre, les balles, les services à thé, les vêtements de rechange, les tapis, les provisions de bouche, marchent immédiatement après la musique, pêle-mêle avec le troupeau des victimes. Et puis vient l'énorme cohue des pèlerins, des gaillards solides, armés jusqu'aux dents, n'ayant de commun avec leurs collègues chrétiens de nos jours que l'inaltérable fanatisme.

Le premier soir, on campe à El-Achaïch, village lékhmassien limitrophe des Beni-Jafen. Le lendemain, on gravit le Djebel Moulaye Abd-es-Slam, on entoure le mur servant de clôture à la tombe du Bien-Aimé. Tous les excursionnistes sont là, se bousculant, voulant toucher au moins du doigt un des barreaux de la célèbre grille de fer, de l'unique fenêtre permettant de voir la base du chêne dont les racines plongent jusqu'au cœur du santon. Soudain, des milliers de détonations retentissent à la fois, ébranlant les échos d'alentour, se faisant entendre, me dit-on, à Tanger, à El-K'çar, El-Araïch et Azila. Pendant plus de deux heures, l'effroyable vacarme continue laissant planer constamment sur la tombe du saint un épais nuage de fumée. Les présents en nature et en argent affluent ensuite chez les nobles descendants de Moulaye Abd-es-Slam, toute une nichée de demi-dieux, accroupis dans leur Zaouiya, à l'affût des cadeaux. On ne manque pas de leur donner des bœufs, les six ou huit plus beaux, que ces bons marabouts égorgent eux-mêmes près de la sépulture de leur aïeul.

Très attentifs, les Ech-Chaounais entourent les sacrificateurs, guettent le moment où le couteau tranche la gorge de la victime, pour voir si le sang gicle avec violence, car l'hostie n'est agréée par le santon, et, conséquemment par l'Être des Êtres, que si le fidèle voit le flot rouge ruisseler de la plaie béante. Alors il est heureux, il jubile, il croit que son bœuf lui rapportera des quantités de bénédictions et autres faveurs célestes. De même que chez les Hébreux, auxquels ces repoussantes cérémonies ont été empruntées, c'est le sacrificateur officiel et ses amis, pauvres et riches, qui mangent la chair de la victime propitiatoire ; celui qui a fourni le bœuf se garderait bien d'y toucher, les prêtres lui ayant persuadé depuis longtemps qu'aucune grâce ne lui serait accordée s'il s'avisait de participer, un tant soit peu lui aussi, aux bénéfices de l'alléchant holocauste.

Les tentes sont dressées à une faible distance de la chapelle, le plus près possible de la dernière demeure du patron des Djebala, en dehors cependant d'*El-H'arem,* l'enceinte sacrée que nul campement ne doit souiller. Toute la nuit, ce sont des exercices de piété mêlés à des réjouissances profanes, des salves de mousqueterie, des danses, des agapes plantureuses, des rivières de thé coulant à pleins bords dans des milliers de verres et de tasses. Les religieux de la Zaouiya ne dédaignent point de faire de temps en temps des apparitions au milieu de la gaîté générale dans le but d'entretenir soigneusement les croyances superstitieuses de la foule. Quel désastre si la foi venait à faiblir, si l'inexplicable aveuglement de ces multitudes de Musulmans s'évanouissait pour faire place au raisonnement, à une connaissance plus intelligente des préceptes coraniques !

Mais le Coran lui-même n'est pas le remède souverain. C'est lui, en somme, qui est la source de l'aberration profonde de ses sectateurs. Ne renferme-t-il pas, comme les autres Livres sacrés d'ailleurs, le germe de toutes les erreurs en s'offrant à l'adoration des hommes comme l'œuvre d'une Divinité infiniment sage, absolument infaillible? Se représente-t-on bien le Créateur de l'immensité prenant un plaisir infini à humer l'odeur du sang des victimes, ces victimes étant des créatures raisonnables ou de simples animaux(1)? Je vois du sang partout dans les trois Grandes Religions révélées. La discorde fut leur berceau, le carnage leur existence. Il n'est question dans leur histoire que de glaives et de bûchers. Malheureux et détestables fanatiques, quelle fut la principale cause de vos fureurs ? Dans les Écritures juives, Adonaï est un boucher dégoûtant, un vampire toujours inassouvi, ordonnant et commettant lui-même les massacres les plus épouvantables (2).

La religion chrétienne, fille aînée du judaïsme, prise de folie à

(1) Voyez Coran, chap. v, verset 2 ; chap. xxii, versets 34 et 38 ; chap. ii, vers. 186, 187, 189, 212, 215 ; chap. iv, vers. 76 ; chap. ix, vers. 36, 38, 40, 52 : chap. xlvii, vers. 5, 37, 39, 40 ; chap. xlviii, vers. 25. Voyez aussi *Nombres,* chap. xv, 3, 35, etc., etc.

(2) Dans l'impossibilité de citer la millième partie des horreurs qui s'étalent dans l'Ancien Testament, je prie le lecteur d'ouvrir ce livre au hasard et de le lire. L'âme la plus bouchée, la plus insensible, se révoltera sûrement en présence des atrocités que des millions et des millions d'hommes, soi-disant éclairés, révèrent encore aujourd'hui comme les actes insondables de je ne sais quel Bourreau Suprême.

son tour, devait laisser dans l'histoire la trace sanglante de ses schismes, de ses Croisades, de son Inquisition.

Fille cadette du mosaïsme, la doctrine de Mahomet, tolérante au début, se croit bientôt obligée elle aussi de supprimer ceux qui lui font de l'opposition. La *guerre sainte* est proclamée dès janvier 624, quelques jours seulement avant l'importante bataille de Bedr. L'Apôtre-Guerrier prêche l'épée à la main, et l'épée musulmane n'est pas près de rentrer au fourreau. Vous la verrez en Occident se heurter aux cuirasses des compagnons de Charles Martel, et, à l'autre extrémité de l'Ancien Monde, porter ses ravages jusqu'à l'Indus (1). Actuellement, sa période de conquête brutale semble terminée. Elle traverse une phase de calme, de profond recueillement, mais ne la croyez pas brisée. Elle frémit encore et se dresse menaçante dès que les Nations chrétiennes veulent s'occuper de l'éternelle Question d'Orient. A l'heure où j'écris ces lignes, l'Islamisme tout entier tressaille de joie à l'annonce des dernières victoires turques. Les jeunes musulmans, sachant lire nos journaux, les expliquent, les commentent à leurs coreligionnaires, leur montrant les gravures du théâtre de la guerre, leur faisant toucher du doigt les cadavres grecs troués par la mitraille. A la vue des troupes ottomanes se ruant sur les Chrétiens, une émotion délicieuse les étrangle. Par Allah, les Croyants font merveille ! Les voyez-vous, passant dans la fumée, avec leurs chevaux, leurs canons, dans l'indicible clameur du massacre ?

Pendant qu'autour du tombeau de Moulaye Abd-es-Slam les rapsodes font entendre à un auditoire ravi les épisodes les plus émouvants de l'épopée mahométane, la nuit s'écoule lentement. Déjà l'aube envahit l'Orient ; il est temps de faire ses ablutions, de se prosterner une dernière fois sur cette terre bénie avant de reprendre le chemin du pèlerinage. Les mulets sont bientôt rechargés ; ils prennent la tête de la colonne. Derrière eux, viennent les bœufs. Absolument dépaysés, très effarouchés, ils beuglent depuis la veille, les naseaux au vent, reniflant de loin le sang des victimes. L'orchestre, loin de les calmer, leur fait prendre la mouche. Les voilà maintenant dévalant la sainte montagne, la queue en l'air, fuyant éperdument un sanctuaire où leurs frères ont été saignés à blanc.

---

(1) Campagne de Moh'ammed ben Kasim dans le Sind, en 711.

Laissons les pèlerins les plus agiles se lancer à la poursuite des fuyards et arrivons, avec le gros de la troupe, au hameau de Tazrouth, près de la source de l'Ouad St'ah' (rivière de la terrasse). Nous voici dans une véritable nécropole de santons, dans un des innombrables ossuaires où sont pieusement conservées les reliques de la nombreuse postérité de Moulaye Abd-es-Slam. Le mausolée de Sidi Mézouar, l'ancêtre des Chérif âlamiyin de Ouazzan, la chapelle et le tombeau de Sidi Ali Berrisoul, souche de la grande famille de ce nom, reçoivent principalement les génuflexions de la foule. Les descendants de ces saints immolent et mangent les bœufs qui leur sont offerts, reçoivent tous les cadeaux qu'on veut bien leur donner.

Le quatrième jour, départ de Tazrouth, arrivée au village de Sidi Mousa, visite au tombeau de ce santon, immolation des victimes par les nobles religieux de la Zaouiya. Le même jour, on va à Sidi Mchich, village où est enterré le père de Moulaye Abd-es-Slam. Après les dévotions, sacrifices et offrandes, on s'empresse de se diriger sur le hameau de Sidi Séllam. On visite en passant la *k'oubba* de cet ancêtre de Moulaye Abd-es-Slam, et l'on s'arrange de manière à arriver au village de Sidi Héddi pour déjeuner et faire la sieste. Là, les joyeux Héddaoua, sachant que les pèlerins leur donneront un bœuf ou deux, exécutent immédiatement leurs danses et leurs airs de musique les plus baroques, font fumer du kif et manger du h'achich à leurs hôtes. Vers trois heures, départ de Sidi Héddi et arrivée, avant la nuit, au tombeau de Sidi Bou-Kir (1), près du gros village de Aïn-H'adid, où une multitude énorme, hommes, femmes et enfants, attend les Ech-Chaounais.

---

(1) Sidi Bou-Kir était le grand-père paternel de Moulaye Abd-es-Slam.

En revoyant le *Kitab el-Istik'çà*, tome 1^er^, page 210, j'ai la surprise de constater : ou que l'auteur arabe prend *Bou-Kir* pour *Abou-Bekr*, ou que le peuple se trompe en appelant ainsi l'aïeul de Moulaye Abd-es-Slam. — Qui a raison ? — Qui a tort ? — *Bou-Kir* (l'homme au soufflet de forgeron) serait-il une simple corruption de *Bou-Bekr ?* (le père de la vierge.) C'est très possible. Dans tous les cas, voici l'arbre généalogique du patron des Djebala, tel que je le trouve dans notre historien marocain :

Abd-es-Slam, fils de *Mchich* (le chat, en berbère), fils d'*Abou-Bekr*, fils d'*Ali*, fils de *H'ourma*, fils de *Aïsa*, fils de *Sè lam*, fils de *Mèzouar* (l'ancien, en berbère), fils de *H'èidara* dont le vrai nom était *Ali*, fils de *Mouh'ammed*, fils d'*Idris*, fils d'*Idris*, fils d'*Abd-Allah*, fils d'*El-H'asen* le Second, fils d'*El-H'asen* issu de la Fille de l'Apôtre, fils d'*Ali ben Abi T'alib*.

Ces derniers, drapeaux déployés, au son des hautbois et des grosses caisses, font leur entrée dans le hameau, qu'ils saluent de feux de peloton prolongés. Ici, c'est la grande halte ; elle durera deux ou trois jours, pendant lesquels on se livrera aux réjouissances, aux combats, aux acrobaties les plus variées. Presque tous les Beni-Arous sont présents. Les tribus environnantes accourent également à ces tournois, à ces luttes de courage et d'adresse, dont raffolent les masses. Sans exagération, on peut évaluer à trente mille le nombre des personnes de tout âge et de tout sexe assistant à ces fêtes, à ces brillants spectacles, qui ne sont en réalité que des concours où les amateurs de tir, d'escrime, de balle, de chausson, moissonnent parfois des lauriers et essuyent très souvent au contraire des échecs douloureux.

Les maîtres d'armes des différentes tribus, répudiant hautement les fleurets mouchetés, font assaut avec leurs propres sabres, se portent des coups terribles, comme s'ils voulaient s'exterminer. Autant que possible cependant on ne doit pas embrocher son adversaire, mais le vaincu ne se retire jamais de ce jeu dangereux sans emporter de longues estafilades d'où le sang coule en abondance.

— *La bass ! La bass !* — Ce ne sera rien, ce ne sera rien ! disent les spectateurs à ceux de ces infortunés que l'on voit se précipiter vers la source voisine pour y plonger leurs têtes ensanglantées.

A cent pas plus loin, les élèves et les prévôts, s'escrimant avec des bâtons, combattent d'une manière académique, ne tapant qu'aux bons endroits, assénant des coups capables d'arracher des plaintes aux plus insensibles.

Peu à peu cependant l'ennui gagne la foule. Le cliquetis du fer, le choc des triques finit par la lasser. Il lui faut un spectacle autrement angoissant que la vulgaire bastonnade. Justement, les premiers coups de fusil se font entendre. Les amateurs d'émotions fortes volent vers le polygone. Déjà, un professeur de tir parcourt l'arène, le bras levé, ayant au bout des doigts quelque chose qui brille, hurlant de toutes ses forces :

— Voyons ! Qui veut tenir cette pièce d'argent, comme ceci, entre le pouce et l'index ?

— *Ana ! Ana !* — Moi ! Moi !

Et plusieurs hommes se présentent, suppliant le cheikh de les choisir. Sans trembler, l'élu, cible vivante, va se placer à dix

mètres, le bras en l'air, fixant le canon du fusil braqué sur la petite pièce, dont il montre la plus grande surface possible. Une détonation éclate, et le petit disque d'argent, emporté par le projectile, s'envole au loin, tombe et se perd dans la poussière.

Au coup double maintenant ! Voyez cet homme, couché à plat ventre, un fusil à chaque main. Il va tirer sur deux oranges posées là-bas sur une grosse pierre. Pour le moment, il fait semblant de dormir, mais un appel du cheikh le réveille. Sans bouger, toujours sur le ventre, il envoie simultanément ses deux balles, se relève d'un bond, regarde si les fruits d'or sont encore à leur place. Ils n'y sont plus ! Des acclamations proclament sa victoire, l'orchestre rugit une ritournelle infernale, les femmes poussent des you-you stridents, et le vainqueur, porté en triomphe, savoure béatement l'ivresse d'une gloire qu'il croit éternelle. En cas d'insuccès, les huées, les ricanements insultants remplacent les ovations. Le maladroit, pâle de rage, se faufile dans les groupes, va cacher sa honte au milieu des siens, ergote longuement avec eux, cherchant à se justifier, expliquant, tant bien que mal, les causes de son échec.

En 1890, un tireur extraordinaire, le Guillaume Tell des Djebala, termina sa longue et glorieuse carrière dans sa tribu d'origine, les Beni-Mçoouer, dont il était, bien entendu, le professeur préféré. On ne le connaissait partout que sous le surnom de *Bou-Lékhraç* (l'homme aux boucles d'oreilles), car ce n'était qu'un badinage pour lui d'enlever, à coups de fusil, des pièces de monnaie suspendues par un fil aux oreilles de son fils aîné.

Le jeu de balle, spécialité et amusement favori des étudiants, a lieu également en public. Seuls, les hommes et les jeunes gens, rompus à cet exercice et extrêmement adroits, osent s'exhiber ainsi devant la masse goguenarde des spectateurs, car il est si facile de faire une maladresse pendant le peu d'instants qu'on est acteur. En voici la preuve :

La balle, bourrée de laine, de chiffons ou d'alfa, entourée d'une peau souple, est traversée par une très grosse aiguille, et cette aiguille dépasse la sphère, de chaque côté, d'une vingtaine de centimètres. Ce dard redoutable, tombant d'une certaine hauteur, transperce les mains inhabiles, s'enfonce dans les crânes étourdis. Deux camps se forment. Le sort décide lequel des deux doit commencer le premier. Dans l'espace laissé libre entre les deux

camps, un joueur paraît, vêtu quelquefois d'un seul pantalon très court, le torse nu, attendant le ballon que va lui lancer un de ses partenaires. Il guette la balle. Dès qu'il la voit s'élever, décrivant dans sa direction une immense trajectoire, il se livre à des contorsions, à des entrechats effrénés, se couche, se relève, et, au moment où le projectile passe à sa portée, il lui enlève son dard, sans l'arrêter dans sa chute, sans même le toucher. Rapide comme l'éclair, la balle frappe le sol et rebondit ; c'est le moment choisi par le joueur pour la lancer de nouveau en l'air, d'un bon coup de pied, toujours du côté de ses partenaires. Ceux-ci s'en emparent, replacent l'aiguille, lancent la balle à un autre joueur, et ainsi de suite, jusqu'au moment où une faute est commise. Alors, le camp opposé, de spectateur malgré lui, devient acteur à son tour.

La coutume locale, plus forte que les lois, interdit sévèrement ce jeu à quiconque ne sait ni lire ni écrire. Les ignorants, admirateurs naïfs de la prétendue science des t'aleb, ne se froissent nullement de cet ostracisme idiot. Ils ont le monopole du bâton, du sabre, de la savate *(rah'ba)*, et cela paraît suffire à leur bonheur. La *rah'ba* est dangereuse : elle consiste à porter à son adversaire de formidables coups de talon dans les côtes, dans le dos. Mais c'est la nuque surtout que l'on vise. Le lutteur tombe sur les deux mains, lance ses pieds en l'air, rue éperdument sur l'occiput de son rival. Souvent des hommes sont assommés dans ces combats grossiers qui font les délices de la multitude.

Il est naturel de concevoir qu'après tant de fatigues, tant de privations, tant de dangers, le derviche, arrivé sain et sauf à la Zaouiya de Moulaye Abd-es-Slam, ait voulu s'offrir quelques jours de repos. Il ne se déplaisait pas le moins du monde dans la cohue des pèlerins, auprès desquels il trouvait toujours l'accueil empressé que les bons Musulmans font à leurs frères malheureux. Il fit là, encore une fois, la remarque que la piété n'est pas l'ennemie de la concupiscence. L'ermitage du patron des Djebala n'est pas, mais pas du tout, l'asile des vertus. Moh'ammed fut frappé de l'extrême dépravation des mœurs qui règne dans ce sanctuaire vénéré. Certes, les chefs de la Zaouiya, tous issus de la Fille du Prophète,

ayant dans les veines le sang de leur illustrissime aïeul Moulaye Abd-es-Slam (1), s'observent, sont presque tous d'une conduite irréprochable. Mais ils ferment les yeux sur les vices des étudiants, se déclarant incapables d'enrayer les maux et les progrès de la gangrène djebalienne. Au surplus, moraliser les masses n'est pas précisément la préoccupation dominante de ces religieux. Ils savent qu'une tentative trop accentuée dans ce sens leur ferait perdre une bonne partie des riches prébendes qui s'engouffrent chaque mois dans les coffres et dans les silos de la Zaouiya. Disons au revoir à ces chanoines repus pour courir les champs avec notre guide habituel.

Géographie économique et physique

La tribu des Beni-Arous est comprise entièrement dans le massif du Djebel Moulaye-Abd-es-Slam. La chaîne maîtresse de ses monts, orientée du Nord au Sud, porte dans l'Histoire le nom de Djebel El-Alam (2), dénomination connue des lettrés seulement, le peuple lui ayant substitué depuis longtemps celle de *Djebel Moulaye Abd-es-Slam*. Son prolongement septentrional s'appelle *Djebel Lah'çon* (3), le prolongement méridional *Djebel Afernou* (4). Le vieux chêne, sous lequel repose le célèbre marabout, est le cœur et le point culminant de toute cette longue arête qui semble se rattacher, d'un côté, aux monts des Beni-H'assan et, de l'autre, à ceux de Lékhmas. Le *Djebel bou-Hachem*, sorti du massif du Djebel el-H'abib, vient se souder au Djebel Moulaye Abd-es-Slam. Dans ce chaos de montagnes, les sources, les ruisseaux, les forêts ne manquent nulle part. Deux ouad importants, l'*Ouad Tareddan*, tributaire de l'Ouad Azila, et l'*Ouad H'ouzmer*, qui se jette dans la Méditerranée sous le nom d'Ouad Mertin, près de Tétouan, ont leurs sources dans le Djebel Moulaye Abd-es-Slam.

---

(1) La généalogie de ce santon est indiquée plus haut, page 175, d'après le *Kitab el-Istik'ça*. Sa postérité, jusqu'à la fondation d'Ech-Chaoun, se trouve dans le passage que j'ai traduit à la page 124.

(2) جبل العلم Les indigènes prononcent actuellement *El-Eâlam* الا علام

(3) Corruption de l'arabe littéraire الحصن *el-H'icen* (la citadelle).

(4) Mot berbère signifiant la flambée.

En fait de population, celle des Beni-Arous est très dense ; les hameaux se touchent, bâtis presque tous à proximité ou au milieu de la forêt. Les hommes portent la djellaba noire, avec pantalons courts, et, autour de la tête nue, s'enroule le fourreau de laine ou de cuir du fusil qui ne les quitte jamais. Beaucoup savent lire et écrire. Leur moralité n'en est pas meilleure puisqu'ils boivent du vin et de l'eau-de-vie achetée aux juifs d'Ech-Chaoun et de Tétouan. Ils fument le kif, prennent de la *h'achicha*, prisent d'une manière exagérée, se livrent aux pires débauches. Les voyous et les pâtres ne se font aucun scrupule de manger du sanglier.

Sur les trois marchés de la tribu se vendent beaucoup d'animaux, notamment des chèvres, des bœufs, des mulets. La belle laine noire, provenant de Tanger et de la tribu d'El-Fah'aç, est l'objet d'un commerce important. Le miel doux et amer, le chanvre pour faire des cordes, le kif, les légumes, un peu de blé et d'orge, tout cela est en vente et ne coûte pas cher. N'oublions pas enfin les gitonnes et les gitons, vendus comme un vil bétail aux amateurs de plaisirs faciles, aux célibataires qui éprouvent le besoin de repeupler les temples de Vénus, les dégoûtants béït eç-çoh'fa, où se passent des scènes et des orgies dont j'ai essayé déjà de donner une idée dans les pages précédentes.

Mais me voici arrêté par une horreur d'un nouveau genre. Allons, ma plume, ne tremblez pas ! Franchissons vite ce bourbier et passons : La province des Djebala est, nous le savons, le pays des abominations charnelles, des luxures inavouables. Certaines femmes, parmi celles qui vont couper du bois ou travailler dans les champs, ont une étrange manière de se venger des hommes et de la concurrence des mignons. Dès qu'elles aperçoivent un jeune éphèbe imberbe, isolé dans la campagne, si personne ne se montre à l'horizon, elles se précipitent sur lui, l'entraînent dans un lieu sauvage, loin de tout regard, le jettent par terre, l'étendent sur le dos. Alors se passent des scènes crapuleuses, des attouchements ignobles. Qu'il le veuille ou non, le patient est obligé de satisfaire ces furies. Les hommes braves et barbus ne sont pas non plus à l'abri de ces guets-apens. S'ils sont paralysés par la honte, le supplice de l'épilation leur est infligé. Les tribus qui ont le monopole de cette triste coutume sont : les Beni-H'ouzmer, les Beni-Arous, les Beni-H'assan et Lékhmas.

Le territoire des Beni-Arous peut avoir une vingtaine de kilo-

mètres en long et en large ; il est entouré de tous côtés par les tribus que l'on verra sur la carte placée à la fin de ce volume. Divisée en cinq fractions, la tribu peut mettre en ligne de bataille un total de dix mille fantassins, armés de fusils marocains sortis des ateliers de Fas, de Tar'zouth ou de Tétouan. Les Beni-Arous vivent en paix avec leurs voisins. De temps en temps cependant des rixes mortelles se produisent à propos des filles et des garçons que l'on se vole de village à village, de tribu à tribu, avec une rapacité extraordinaire, et que l'on cache soigneusement, soit dans les immenses broussailles, soit dans les cavernes des forêts. De là, de nombreux assassinats, toujours impunis, bien entendu.

Une nuit blanche

Le premier soir de son arrivée à *Tareddan el-Fouk'i*, gros bourg situé sur la lisière des Beni-Id'er, Moh'ammed ben T'ayyéb fut témoin d'un meurtre horrible. Les étudiants étrangers, hébergés à la mosquée, avaient suborné un giton appartenant à leurs condisciples domiciliés dans le village. Cette nuit-là, l'éphèbe vint dans la cellule occupée par le derviche et deux écoliers étrangers. Fatigué par sa longue journée de marche, l'explorateur dormait sans se soucier de ce qui se passait à côté de lui. Tout à coup, il entend quelqu'un gratter à la porte. Les étudiants se taisent, n'ouvrent pas. L'individu les appelle du dehors, se fait reconnaître : il est du village, il vient passer un moment avec des amis. A peine les trop confiants t'aleb ont-ils entrebaillé la porte, que quatre hommes, armés jusqu'aux dents, se précipitent dans la chambre ; deux saisissent le mignon, le font sortir ; les deux autres, le couteau à la main, tiennent en respect les écoliers épouvantés. Au bout d'un moment, ceux qui étaient allés mettre le giton en lieu sûr reviennent. Alors Moh'ammed et ses compagnons reçoivent l'ordre de traverser le village, sans dire un mot, sous peine d'être lardés de coups de poignard. On part et l'on arrive bientôt dans une maison inhabitée, située au milieu des jardins. Une bougie est allumée dans l'une des pièces de cette lugubre demeure où va se dérouler une scène de boucherie peu commune. Les prisonniers, accroupis, le dos appuyé au mur, baissant la tête, marmottant des versets du Coran, car ils savent que leur dernière heure est arrivée, s'entendent apostropher violemment. Une accu-

sation, la plus grave de toutes dans la grande Sodome du Maroc, est portée contre eux :

— Pourquoi nous avez-vous volé le âïl ? Nous avions cependant dépensé beaucoup d'argent pour l'acheter et le vêtir.

Muets de terreur, comprenant qu'ils étaient perdus, à cause surtout de leur qualité d'étrangers, les deux compagnons du derviche tendaient des mains suppliantes, invoquaient le secours de Dieu, tandis que Moh'ammed, accentuant son air habituel de niais, souriait bêtement, branlait la tête de droite à gauche, donnait à son visage une indicible expression de stupidité. Le massacre commença par le plus connu, un indigène de Lékhmas, habitant depuis longtemps Tareddan. Deux hommes se jettent sur lui, le maintiennent sur le dos, l'immobilisent. Un troisième soulève le menton, et, d'un seul coup de couteau, ouvre profondément la gorge.

A un autre maintenant. Et la lame, rouge de sang, se dirige vers le second t'aleb, un inconnu celui-là. Avant de frapper, un scrupule retient le boucher, il crie :

— Quel est ton pays ?

L'autre répond :

— Beni-Méssara.

Et il est sauvé, parce que sa tribu lointaine n'a jamais eu de mauvais rapports avec les Beni-Arous, tandis que ces derniers se chicanent constamment avec leurs voisins de Lékhmas. Le derviche se tira d'affaire lui aussi en se donnant une patrie encore plus éloignée. Avec son inimitable sourire d'imbécile, il déclara qu'il était du Sud de la province de Fas.

— Fils de prostituées, vous pouvez vous flatter d'avoir de la chance !

En disant ces mots, le meurtrier essuyait tranquillement son couteau sur la barbe de sa victime, sur ce visage pâle, où il ne restait plus une goutte de sang. Il fallait cependant donner une leçon à ces étrangers, les dégoûter à jamais de revenir à Tareddan. Dehors, la température était glaciale, la forêt immense, la nuit très noire.

— Une idée ! Si nous les lâchions tout nus dans la montagne ?

Et les infortunés, dépouillés de leurs vêtements, furent jetés à la porte. A coups de crosse, en leur meurtrissant les reins avec les canons de leurs fusils, les bourreaux firent trotter devant eux

les deux étudiants sur un sentier pierreux, accidenté. Puis ils les abandonnèrent, en les menaçant de les mettre à mort s'ils avaient l'audace de reparaître au village. Et voilà nos deux malheureux errant à travers la forêt, grelottant de froid, ne sachant où aller. Quelle nuit ! Enfin une lumière brille au loin ; c'est celle d'un béït eç-çoh'fa. En arrivant devant la porte de ce lieu de débauche, le compagnon du derviche explique aux joyeux drilles qui s'y trouvent l'attentat qui a failli leur coûter la vie. Un grand gaillard leur jette un paquet de vêtements, leur ferme la porte au nez en criant :

— Tenez, voilà une djellaba pour chacun et allez vous coucher à la mosquée avec les autres étudiants étrangers.

Le lendemain matin, en apprenant qu'il était à *Afernou-l-Fouk'i,* Moh'ammed jugea qu'il était encore trop près de Tareddan et il continua seul son chemin dans la direction du Nord. Après avoir passé à proximité de plusieurs villages, après avoir laissé sur sa gauche la Zaouiya de Moulaye Abd-es-Slam, il fit son entrée dans le hameau de *Sidi Héddi* (1).

Arrêtons-nous ici avec lui et examinons de plus près l'étrange Confrérie musulmane dont j'ai parlé trop brièvement dans l'*Exploration du Rif* (tome 1er, page 154.)

Confrérie religieuse de Sidi Héddi

De tous les Ordres Religieux du monde entier, celui de Sidi Héddi est assurément le seul où la continence et la tempérance sont considérées comme contraires aux lois divines et humaines. Que voulait donc le fondateur des Héddaoua en créant cette extraordinaire Association de gueux, cette invraisemblable Cour des Miracles, si fertile en Clopins Trouillefous ?

Dans la persuasion que la Divinité n'a aucun intérêt à voir souffrir l'humanité, Sidi Héddi, répudiant hautement les austérités, les tourments volontaires, toutes les macérations qui affaiblissent le corps et l'esprit, impose à ses adeptes l'union des sexes,

---

(1) هد *Hèddi* me paraît être l'impératif de la deuxième forme du verbe défectueux هدى, signifiant *donne. Hèddaoui,* plur. *Hèddaoua* est, en arabe usuel, un adjectif relatif ayant le sens de *partisan de Hèddi.* (Voyez ci-dessus, page 61.)

l'intempérance, l'oisiveté et la mendicité. Il veut voir les siens vivre heureux aux dépens des autres, tout en contribuant à la multiplication de la race. Un pareil cerveau, si franchement dégagé de toute espèce de morale et de préjugés, devait pousser son système jusqu'à ses dernières limites. Il avait sans doute remarqué que les prêtres et les moines chrétiens, en s'interdisant les charges et les joies du mariage, semblent se vouer à la destruction de l'espèce humaine ; il s'indignait aussi contre les Ordres religieux de l'Islam qui affectent de mépriser le concubinage et la prostitution. Mais, tous, Mahométans et Chrétiens, curés, marabouts et rabbins, il les voyait, aimant les richesses, amassant des trésors, montant à l'assaut de la Société. Eh ! bien, ses gueux à lui jouiraient du monde et de ses plaisirs sans se donner aucune peine, sans se parer de vertus, feintes ou réelles ; ils lâcheraient la bride à toutes leurs passions, ils croupiraient dans l'ignorance pour ne jamais être tentés de dominer, ils accepteraient les richesses et les cadeaux dans le seul but de les gaspiller, ils accueilleraient enfin toutes les femmes, toutes les filles perdues qui voudraient bien se donner à eux.

En pleine forêt, tout près du hameau qui porte son nom, à une faible distance de Tagzirth, ses disciples lui ont élevé un petit mausolée carré. Tout autour du modeste monument, des cabanes, des huttes, des tentes, des gourbis, se confondent dans un pêle-mêle indescriptible. C'est là le quartier général, la Maison-Mère des Héddaoua. Les grottes de la montagne voisine servent de parc à des troupeaux de chevreaux, à des bandes de chats. Ces animaux sont les compagnons inséparables du Héddaoui. Partout où il porte ses pas, il est fidèlement escorté par la foule bondissante et capricieuse de ses amis. Ne pouvant les avoir tous avec lui dans la cabane ou sous la tente, il garde les mieux dressés, ceux dont les gambades, les caresses et les petites guerres l'amusent tout particulièrement. Il couche avec eux, puis, le matin venu, il court donner la liberté aux autres, aux prisonniers des cavernes, et tout ce peuple bigarré, de mœurs si différentes, fraternise sous l'œil bienveillant du maître. Mais, malheur au chevreau qui commet la sottise de grandir, de devenir bouc ou chèvre ! il est impitoyablement sacrifié, dévoré jusqu'aux os. Le chat n'a pas à redouter cette fin tragique. Sa chair est méprisée. Pullulant outre mesure, il finit souvent par prendre le

maquis, ne s'approche des habitations qu'au moment des repas, enlève, d'un coup de patte, le morceau que le mangeur va porter à sa bouche. Les vieux Héddaoua, habitués à ces larcins, se méfient, distinguent d'un coup d'œil leurs amis de leurs ennemis. Autant ils se montrent paternels envers les premiers, autant ils assomment les seconds avec plaisir quand ils en trouvent l'occasion.

Un jour, Moh'ammed ben T'ayyéb, ayant réussi à se faire donner un poulet rôti par un des loqueteux de la Zaouiya, alla tranquillement le manger sous bois, tout près de Tagzirth. Tandis qu'il savourait à petites bouchées ce bon déjeuner, il vit un gros chat sortir d'une broussaille et se diriger droit sur lui.

— C'est un chat de Sidi Héddi, pensa le voyageur.

Et il ne fit rien pour l'effrayer. L'animal s'approcha, puis, rapide comme l'éclair, il arracha des mains du derviche ce qui restait de la volaille. Moh'ammed ayant fait le geste de reprendre son bien, le petit tigre souffla fortement, enfonça ses ongles dans le bras nu de l'explorateur, fit un bond et disparut en emportant sa proie.

— Ah ! si tu étais dans la Dhahra ! hurla le blessé (1).

Ce coup de griffe le fit souffrir pendant une semaine. Les Héddaoua le soignèrent en appliquant sur la plaie du poil de chevreau imbibé d'huile chaude.

La Confrérie des Héddaoua est répandue dans tout le Maroc. La date de l'institution de cet Ordre de mendiants, et, par conséquent, l'époque où vivait son fondateur me sont inconnues. Mes longues recherches dans les ouvrages arabes et chrétiens ne m'ont rien appris à ce sujet. Sidi Héddi et ses adeptes, à ma connaissance du moins, ne sont mentionnés nulle part.

J'écrivais ces derniers mots avec le regret de laisser dans l'ombre ce point d'histoire, lorsque mon indigène d'Ech-Chaoun vint fort à propos me donner quelques renseignements biographiques sur Sidi Héddi. Puisés à la source d'où sortent toutes les légendes, toutes les fictions, c'est-à-dire dans le peuple, ces récits ont presque toujours un fond de vérité dont il faut savoir tenir compte. Dans tous les cas, faute de mieux, et jusqu'à preuve

(1) Les Arabes de la province de la Dhahra (Maroc) mangent les chats sauvages.

du contraire, ils serviront au moins à établir à peu près l'époque à laquelle vivait notre joyeux santon.

Sidi Héddi était contemporain de Moulaye Abd-es-Slam ben Mchich (XIIIe siècle de J. C.). Issu d'une famille noble mais pauvre, il passait son temps à voyager de mausolée en mausolée, couchant dans les chapelles, vivant sur la charité publique, méprisant profondément la toilette, se laissant envahir par la vermine, fumant du kif toute la journée. Dès l'âge de trente ans, il s'était si bien singularisé, qu'il était suivi déjà d'une bande de bohémiens crasseux, dont il était le chef incontesté.

Moulaye Abd-es-Slam, alors à l'apogée de sa gloire, reçut un jour la visite du marabout ambulant. Sidi Héddi trouva le demi-dieu dans un état pitoyable. Les yeux hors de la tête, vomissant des flots de glaires dans une cuvette de cuivre, le grand homme faisait peine à voir. Consternés et impuissants, ses disciples assistaient à cette scène par trop intime. Profitant d'un moment de calme relatif, Sidi Héddi prit la cuvette, la porta à sa bouche, et... but à longs traits les déjections de l'auguste malade ! (1)

Se sentant repris de nausées, Moulaye Abd-es-Slam, qui ne s'était aperçu de rien, demanda ce qu'était devenu le contenu de la cuvette.

— Le héddaoui l'a bu et s'est sauvé ensuite, répondirent les assistants.

— Malheureux Beni-Arous ! cria le saint. Vous ne savez donc pas qu'il emporte toutes les bénédictions ? Il ne vous laisse rien, rien, et vous mourrez de faim si vous ne l'arrêtez pas. Vite ! Vite ! Cherchez-le !

Ils se mirent tous en campagne, mais ils revinrent sans avoir trouvé le fugitif. Alors, Moulaye Abd-es-Slam, se dressant de toute sa hauteur, vit dans le lointain Sidi Héddi courant à perdre haleine. Il étendit le bras dans sa direction, et le fuyard s'arrêta net à l'endroit même où il fut enterré plus tard et où il repose encore aujourd'hui. Le malheureux venait d'avoir les deux jambes paralysées. A partir de ce moment, il ne bougea plus de cette

(1) Il avale la part des disciples, donc il prend pour lui seul les bénédictions célestes contenues dans les matières rejetées par l'estomac de l'*Ami de Dieu*. — J'ai vu des ignorants boire l'eau ayant servi aux ablutions d'un simple marabout. L'ignoble breuvage englouti, ils s'écriaient, radieux :

— *Fihi l-baraka* (Ça porte bonheur !)

place jusqu'au jour de sa mort. Il avait été foudroyé dans une petite plaine qui prit dès lors le nom de *Out'a Sidi Héddi* (la plaine de Mgr Héddi). Un charmant ruisseau la traverse. Les nombreux poissons de ce cours d'eau sont sacrés. Quiconque les touche est frappé de malheur. Sur les deux rives, les oliviers, les figuiers et les vignes suivent les méandres capricieux de cette petite rivière que l'on appelle nécessairement *Ouad Sidi Héddi*.

L'immobilité força le santon à s'occuper de l'organisation de sa Confrérie. Il se fit bâtir une chapelle et une zaouiya dans lesquelles il donnait ses instructions, entre deux pipes de kif. Après sa mort, on lui éleva un mausolée carré surmonté d'une terrasse. Une porte grillée, que l'on n'ouvre jamais, permet de voir le catafalque au pied duquel se trouvent toujours une pipe et un chapelet. Le vulgaire est persuadé que le saint, constamment invisible cependant, vient de temps en temps réciter quelques litanies et fumer une pipe sur son propre tombeau.

Le *d'ikr*, ou Oraison distinctive de la Confrérie, est le suivant :

بسم الله بالله يا ربى الحمد لله لا اله الا الله محمد رسول الله

— *Au nom de Dieu. Par Dieu, ô mon Dieu. Louange à Dieu. Il n'y a de dieu que Dieu. Moh'ammed est le prophète de Dieu.*

Ils répètent cette prière des centaines de fois, en formant le cercle, les cheveux épars, l'écume à la bouche, frappant sur des tambours et des grosses caisses. A force de hurler et de tourner en rond, ils finissent par tomber de lassitude. Chacun adresse alors à la Divinité les souhaits dont il désire la réalisation.

En somme, le Héddaouisme, ou simple réforme d'une doctrine plus ancienne, à nous inconnue, ou création originale, est sorti peut-être aussi du mouvement philosophique qui a également donné naissance au système religieux du pseudo-prophète Abou-T'aouadjin (1), dont Sidi Héddi était le contemporain et le voisin. Malheureusement, ces bons Orthodoxes ont détruit tout ce qui aurait pu nous permettre d'étudier l'intéressante évolution confessionnelle qui eut pour théâtre, au commencement du XIIIe siècle de notre ère, une grande partie du Maroc septentrional. Dans l'état actuel de nos connaissances, le parti le plus sage serait certainement de renoncer à déchiffrer davantage ce problème.

(1) Les Marocains prononcent *Bou-T'ouajin*.

Toutefois, en tant qu'il m'est permis, sans sortir de mon cadre, de formuler une hypothèse sur les tendances primitives du héddaouisme, je me risquerai à supposer que son fondateur, placé entre un orthodoxe rigide, Moulaye Abd-es-Slam, et un novateur effréné, Abou-T'aouadjin, son fondateur, dis-je, essaya peut-être de concilier les deux principes opposés en atténuant, d'une part, le rigorisme islamique, en essayant de le mettre un peu plus en harmonie avec les exigences sociales, et, d'autre part, en l'arrachant aux dangers d'un schisme qui lui semblait sans doute moins rationnel que la doctrine qu'il avait la prétention de battre en brèche.

Abd-es-Slam ben Mchich, Bou-T'ouajin, Héddi, je devine sous ces trois noms célèbres une trinité discordante, un triumvirat profondément divisé, dont chacun voulait être le César. Il dut y avoir entre les deux plus intransigeants, les deux fortes têtes, Bou-T'ouajin et Abd-es-Slam, des tentatives de rapprochement faites par l'intermédiaire du bon et jovial Sidi Héddi.

Quoi qu'il en soit, de ces trois fondateurs de Franc-Maçonneries musulmanes, le premier, *Moulaye Abd-es-Slam*, est inconnu au Maroc, actuellement, comme chef d'Ordre religieux (1) ; il se contente d'être le plus grand saint des Djebala, ce qui est suffisant. — *Bou-T'ouajin*, lui, est le réprouvé, le maudit qui a égorgé le divin Abd-es-Slam. — Enfin, le troisième, celui dont l'Œuvre paraissait devoir être broyée dans l'œuf, *Diogène-Héddi*, pourrait voir, s'il ressuscitait, sa Congrégation de pouilleux, je ne dirai pas florissante, mais très vivante, très pullulante, de plus en plus ennemie de la toilette, telle qu'il l'a créée, telle qu'il l'a rêvée.

---

(1) Il n'en est pas de même en Tunisie, paraît-il, où les *Frères-Soufi* portent encore aujourd'hui le nom de *Mchichiya* ou de *Slamiya* en souvenir de ce même Abd-es-Slam ben Mchich, qui fut le disciple de Sidi Bou-Mediên, le grand saint d'El-Eubbad, près Tlemcen. Celui-ci, ayant le premier importé en Mag'rib les vraies doctrines du *Soufisme*, c'est-à-dire du *Mysticisme*, Abd-es-Slam ben Mchich, après la mort de son maître Bou-Mediên (1197-1198 de J.-C.), devint le chef de l'Ordre des *Chadliya*, dénomination qui provient du sobriquet du successeur d'Abd-es-Slam, son élève préféré *Taj Ed-Din Abou l-H'asen Ali ben At'a-Allah ben Abd-el-Djebbar*, né aux environs de Ceuta en 1196-1197 de J.-C. (Voir Rinn, *Marabouts et Khouan*, pages 211 et suivantes, où l'on relèvera plusieurs fautes de noms propres, ce qui est d'autant plus surprenant que l'auteur a eu, entre autres collaborateurs, le concours d'habiles arabisants.)

Bizarre destinée des efforts humains ! Le cynique l'emporte, c'est lui qui triomphe, au fond !

Abandonnons le domaine des suppositions et étudions les Héddaoua modernes, tels qu'ils se présentent à nous à l'aurore du XX^e^ siècle.

Ces affreux vagabonds quittent souvent leur zaouiya des Beni-Arous pour faire des tournées dans les Djebala et dans les autres provinces marocaines, demandant l'aumône, exprimant franchement le désir de recevoir en cadeaux des chevreaux, des poules, des œufs, qu'ils vont manger dans les marabouts, car les tombeaux des saints et les cimetières sont leur séjour de prédilection. C'est là qu'ils passent les nuits et les jours, c'est là qu'ils font leur cuisine, s'enivrent de kif, charment leurs loisirs en faisant la chasse à la vermine qui les dévore. Ils savent que les Fidèles ne manqueront pas de venir en pèlerinage à la tombe du santon préféré, y apporteront des victuailles, dont ils auront leur part.

S'il trouve sur sa route un monument funéraire, le Héddaoui s'y installe, en fait sans façon sa chambre à coucher. Dans le cas où la sépulture du saint est modestement indiquée par un enclos en pierres sèches, par une petite maçonnerie dépourvue de toiture, il s'en console en passant ses nuits sous les arbres ou dans les grottes du voisinage. Mais il est impossible de ne pas frissonner quand on rencontre un de ces individus au coin d'un bois, quand il se dresse devant vous aux abords des cimetières. D'une saleté repoussante, toujours en haillons, la chevelure longue, crasseuse, flottant sur les épaules, la barbe hirsute, habitée, comme tout le reste du corps d'ailleurs, par des légions de parasites, l'œil hagard, l'air farouche, les ongles des pieds et des mains d'une longueur démesurée, toute sa personne a quelque chose de terrifiant. Et il est d'autant plus dangereux qu'il est toujours armé d'une lance, espèce de long épieu ferré, qu'il plongerait pour un rien dans le ventre du premier chrétien, du premier juif venu. Ce que cet être consomme de *kif* chaque jour est inimaginable. Sa petite pipe, au tuyau long d'une coudée, rivée à la bouche, ne cesse de lancer des nuages de fumée. Aussi est-il constamment plongé dans l'hébètement si connu des fumeurs de chanvre. Non content de s'abrutir avec le kif, il avale encore du hachich, se bourre les narines de tabac à priser. On le rencontre souvent dans la campagne avec ses chevreaux et ses chats, errant à l'aventure,

flairant de loin les cimetières et les mausolées. Il a sur l'épaule tout son mobilier, c'est-à-dire deux sacoches de palmier nain où sont confondus, dans un affreux mélange : kif, tabac à priser, assiettes en terre cuite, grosses cuillers en bois, pain, œufs, viande, sel, et, couronnant le tout, un ou deux chats qui regardent défiler le paysage à travers les trous du panier. Quelquefois cependant le héddaoui voyage avec plusieurs de ses confrères. Alors il mendie pour le compte de la zaouiya et il charge sur une bête de somme le produit de sa collecte.

Dès qu'il arrive à un marabout ou dans un cimetière, l'ivrogne allume son feu, fait sa cuisine, fabrique les petites friandises qu'il offrira à la foule des pèlerins, en prévision d'une aumône. Ce parasite des sépulcres est dangereux pour trois raisons : Son fanatisme est excessif; son ivresse perpétuelle se change fréquemment en folie furieuse ; son penchant incorrigible pour le vol lui fait commettre des meurtres avec une parfaite insouciance. Les autres musulmans, tout en tolérant ces mendiants, dont ils ont un peu peur, les méprisent au fond parce que les Héddaoua sont en grande majorité ignorants et grossiers. On ferme les yeux sur leurs vices à cause de la haine féroce qu'ils manifestent en toute occasion contre les Chrétiens et les Juifs.

On raconte qu'en 1860, au siège de Tétouan, une centaine de ces forcenés, se ruant à l'improviste dans le camp espagnol, firent un carnage épouvantable des Européens, les éventrant avec leurs pieux ferrés, allant toujours de l'avant, massacrant et se faisant massacrer comme des loups enragés. Ils bondissaient, moitié nus, leur terrible lance à la main, hurlant à pleins poumons le lugubre mot d'ordre de la Confrérie :

— رانا ميتين ميتين *rana méyyitin ! méyyitin !*

— *Nous sommes morts ! morts !*

Et ils succombèrent presque tous ; deux ou trois seulement échappèrent après avoir traversé le camp d'un bout à l'autre.

Oui certes, le Héddaoui se croit mort. Le kif et les instructions de ses moniteurs se chargent de persuader à ce malheureux qu'il ne fait plus partie du monde des vivants. De très bonne foi, il s'imagine qu'il a cessé de vivre, se rappelant très confusément une existence antérieure, n'en parlant qu'avec répugnance, parce qu'elle lui a laissé le souvenir d'une époque fastidieuse, dépourvue

de toute espèce de charmes, dépourvue surtout de tabac et de chanvre à fumer. Voilà l'impression qu'il a gardée de sa première jeunesse, du temps où il travaillait, où il n'était pas entré encore dans la dégradante Congrégation des Ivrognes et des Paresseux.

Retournons au hameau de Sidi Héddi pour jeter un dernier coup d'œil sur la Maison-Mère de ces parasites. La Zaouiya est une maisonnette comme une autre. Elle a à sa tête un fainéant qui s'en dit le Supérieur *(mk'addem)*. Nous verrons dans un moment en quoi consistent les occupations du chef des pouilleux. Un champ d'une centaine d'hectares environ, inaliénable heureusement, parce qu'il fut constitué *h'abous* (1) par un intelligent donateur, est peut-être la plus importante sinon la seule ressource de la Compagnie. Mais n'allez pas croire que les Héddaoua se donnent la peine de cultiver leur terrain. De mémoire d'homme, on n'a jamais vu un de ces pique-assiette se livrer à un travail quelconque, sauf bien entendu leurs occupations culinaires, auxquelles ils sont bien forcés de se livrer dans le but de satisfaire leurs appétits gloutons. Des *khammès,* c'est-à-dire des métayers, prélevant le cinquième des récoltes, labourent le champ, y font pousser des fèves, des petits pois, des lentilles. Les adeptes de Sidi Héddi, aimant ces légumes à la folie, la part destinée à la Zaouiya est vite dévorée, et l'on attend l'année suivante en se promettant de recommencer la bombance.

Le directeur de la Zaouiya a deux fonctions principales : Il s'occupe de maintenir la paix parmi ses farouches confrères ; il préside les concerts quotidiens donnés dans l'intérieur de la chapelle. Jour et nuit, les grosses caisses, les tambourins, les hautbois arabes retentissent dans le sordide immeuble. Les exécutants étant des Héddaoua, on ne sera pas surpris d'apprendre que le vacarme qu'ils font est réellement infernal. Les auditeurs, ravis, écoutent en fumant du kif, en prisant, en caressant leurs chevreaux et leurs chats, en raccommodant leurs loques

(1) Je trouve dans le grand dictionnaire arabe de Firouzabadi une définition remarquablement courte, claire et précise de ce terme de droit musulman. La voici avec sa traduction :

تحبيس الشى ان يبقى اصله و يجعل ثمره في سبيل الله

« Constituer une chose *h'abous,* c'est en consacrer l'usufruit à un but pieux pour le durée de la chose elle-même. »

avec des ficelles de palmier nain. Cette musique étrange, en dehors de tous les rythmes, de toutes les mesures, de toutes les cadences, de tous les airs connus, charme le tympan des ivrognes, provoque des joies énormes, des accompagnements d'une cacophonie telle, que les oreilles bédouines elles-mêmes ne peuvent les supporter plus de cinq minutes sans en être malades. Pourvu qu'on soit musulman, on peut pénétrer dans la Zaouiya, se mêler aux Héddaoua. Ceux-ci ne font attention à personne, regardent tous les mahométans d'un air de suprême indifférence, ne s'irritent qu'en présence d'un *infidèle*, qu'ils transpercent de leur javelot quand ils sont sûrs de l'impunité.

Cet Ordre accepte des affiliées du sexe féminin. Mais quelles affiliées ! Des filles perdues, des femmes dévergondées, des mendiantes, le rebut, les épaves de la société s'échouant au milieu des Héddaoua, dont elles deviennent les collègues complaisantes. L'institution de la communauté des femmes n'était pas pour déplaire à des gaillards si difficiles à marier.

— Ah ! les musulmanes font les dégoûtées ! Elles ne veulent pas de nous ! Eh ! bien, décrétons la polyandrie, a dû penser le créateur de la Confrérie.

La partie malsaine et immorale de sa réforme s'effaçait à ses yeux devant l'absolue nécessité des accouplements. Il voulait, somme toute, fonder la religion de la volupté, protester de tout son pouvoir contre les rigueurs relatives de l'Islamisme, enrégimenter sous sa bannière les jouisseurs, les fainéants, les ignorants, tous ceux qui ne peuvent, ne savent et ne veulent rien faire. Prières, jeûnes, ablutions, formalités d'initiation, tout est facultatif dans cette étrange Société. Il suffit de se mêler aux Héddaoua, de les imiter, et l'on est un Héddaoui parfait.

Cette grossière tentative de démolition du Mahométisme devait fatalement avorter. Le réformateur a beau faire appel aux passions les plus communes, les plus abjectes, le nombre de ses disciples paraît rester stationnaire (1), et, chose inouïe, ces mêmes disciples sont prêts à mourir pour l'Islam qu'on veut leur faire combattre à leur insu, preuve convaincante que la doctrine du Prophète arabe constitue, pour ceux qui l'ont sucée avec le lait, le plus indestructible de tous les liens.

---

(1) Le nombre total des Héddaoua n'arrive peut-être pas à *cinq mille*.

Le Maroc est la véritable, la seule patrie des Héddaoua. On en trouve quelques-uns ayant émigré en Egypte et en Syrie. D'autres font le pèlerinage de la Mecque et reviennent ensuite dans leur pays. Ils traversent quelquefois l'Algérie pour se rendre à la Ville sainte, mais ils ne séjournent pas longtemps dans notre colonie à cause du contact des Chrétiens et surtout à cause de la sévérité de l'Administration française qui exige d'eux un permis régulier de circulation.

On voit que les Beni-Arous ont le privilège de posséder les reliques de deux saints célèbres : Moulaye Abd-es-Slam et Sidi Héddi. Aussi l'intolérance des indigènes en matière religieuse est-elle excessive. Un juif, un chrétien seraient mis en pièces s'ils pénétraient dans cette tribu. Les musulmans étrangers eux-mêmes, voyageant isolément, sont dévalisés. Il faut suivre les caravanes qui vont en pèlerinage au tombeau de Moulaye Abd-es-Slam pour jouir de quelque sécurité, ou bien il faut se faire Héddaoui. Ce dernier déguisement serait, à mon avis, le meilleur des sauf-conduits.

Moh'ammed ben T'ayyéb, étant lui-même un mendiant, n'avait pas eu recours à ce stratagème qu'il devait employer plus tard cependant dans une circonstance critique. Il avait passé plusieurs jours avec les Héddaoua à la Zaouiya de Sidi Héddi, les imitant de son mieux, fumant même du kif, dont il se gardait d'avaler la fumée, simulant l'ivresse. Toutefois, comme rien encore ne l'obligeait à entrer dans la Confrérie, il ne se fit pas Héddaoui cette année-là. Il s'était contenté de les étudier, de les observer, sans dégoût, comme sans enthousiasme, se promettant de mieux goûter tôt ou tard les charmes de cette existence au jour le jour, exempte de tout souci.

Charité musulmane

Brusquement, selon son invariable coutume, il disparut un beau matin, abandonnant la Zaouiya et les Beni-Arous, retournant dans le Sud, sans but bien déterminé. Au village de *Léblot'*, dans la tribu de R'zaoua, les étudiants le retinrent jusqu'à la mi-châaban (1), époque des grands pèlerinages au Djebel Moulaye Abd-

(1) Cette date est connue dans les Djebala sous le nom de *En-Nouskha* النسخة

es-Slam. L'espoir de faire une énorme ripaille aux dépens des pèlerins le fit repartir du côté du Nord, vers la célèbre montagne. Deux ou trois jours de voyage pour un intrépide marcheur comme lui ne comptaient pas. Mal vêtu, ayant laissé ses meilleures nippes à la garde de son professeur de Léblot', il allait tête nue, pour ne pas abîmer un *t'erbouch* (calotte) de Fas, tout neuf, qu'il avait caché dans un petit sac contenant également 20 ou 25 centimes de menue monnaie marocaine. Il franchit en deux jours la grande tribu de Lékhmas, couchant et mangeant dans les mosquées des nombreux hameaux qu'il traversait. Le soir du second jour, à la nuit tombante, il arriva aux environs du village de *Lah'çon*, chez les Beni-Arous. La mosquée, située en dehors du bourg, était vide ; les écoliers l'avaient quittée dès le matin pour aller au Djebel Moulaye Abd-es-Slam. Le derviche, se méfiant des vauriens, se garda de signaler sa présence. Il s'introduisit sans bruit dans le temple, se coucha sans souper. Le lendemain, à la première heure, il s'engageait à travers la vaste forêt qui s'étend de Lah'çon jusqu'à la cime où repose le patron des Djebala. Il avait le ventre creux. Justement, au détour d'un sentier, il se trouva en présence d'une vingtaine d'étudiants, assis sous les arbres, mangeant du pain et des olives. Sans façon, il s'accroupit près d'eux, en tendant la main.

J'ignore si les gueux s'aiment entre eux au Maroc plus qu'ailleurs, ou si les capitalistes magribins ont meilleur cœur que les millionnaires des Nations civilisées, toujours est-il qu'on n'a jamais vu personne mourir de faim dans cette singulière contrée que nos diplomates et nos géographes assimilent volontiers à un repaire de sauvages. Nos voisins de l'Ouest, sans faire couler une goutte d'encre, ni, ce qui est encore mieux, une goutte de sang, sont arrivés, d'une manière très simple, à l'idéal de la société tant rêvée par les économistes et les philanthropes de tous les temps et de tous les pays. *Par la seule charité, par l'aumône, par la bonté*, ils ont résolu l'important problème du bonheur matériel du plus grand nombre. Et, là-bas, la classe ouvrière, les indigents, les oisifs, satisfaits d'être secourus par la bienfaisance publique, n'ont jamais songé à commettre la folie de s'attaquer à la propriété individuelle, de laquelle ils attendent au contraire le soulagement de leurs misères. Ce qu'ils espèrent, ce dont ils sont absolument sûrs, c'est que toute richesse, tout capital leur viendra en aide,

sans contrainte, sans menace, uniquement en vue d'obéir aux injonctions formelles du Livre sacré (1). Il faut voir avec quel empressement, avec quelle loyauté scrupuleuse le capitaliste marocain s'acquitte de l'aumône légale, c'est-à-dire de la *dîme* de ses revenus, qu'il distribue lui-même aux pauvres, sans l'intervention de l'État, sa conscience et son Dieu étant ses seuls juges. Avec cette libéralité continuelle, avec cette charité obligatoire envers tous les misérables, avec cette hospitalité accordée à tout étranger, riche ou pauvre, malade ou bien portant, les hôtelleries, les hôpitaux, les bureaux de bienfaisance, les maisons de charité de notre monde moderne n'ont pas plus de raison d'être que la lutte implacable des classes qui menace si gravement notre vieille Europe. Malheureusement, cette belle institution de l'aumône est gâtée au Maroc par une insécurité presque complète.

Ainsi, après s'être restauré avec le pain et les olives qu'on

(1) Cette observation rigoureuse de la loi musulmane prouve évidemment une vérité à laquelle, dans nos milieux sceptiques, on ne fait pas assez d'attention : C'est que l'homme, quand il craint Dieu, a plus de chances d'être bon que lorsqu'il ne redoute que les gendarmes. Rendons au Coran la justice qui lui est due. Malgré des lacunes et des imperfections visibles à l'œil nu, ce livre n'en est pas moins admirable, surtout en ce qui concerne la *fraternité* entre Mahométans, malheureusement entre Mahométans seulement. Où est le Croyant, quelque avare qu'il soit, disposé à encourir les formidables malédictions contenues dans l'un des chapitres les plus courts, les plus nerveux de l'œuvre de l'Apôtre de La Mecque ? Voici ce chapitre, que je traduis presque mot à mot, en serrant l'arabe le plus près possible, en avouant d'avance que le voile grossier de ma traduction cachera aux profanes l'énergique beauté du texte :

سورة الماعون

بسم الله الرحمان الرحيم

(١) ارايت الذى يكذب بالدين (٢) فذلك الذى يدع اليتيم (٣) و لا يحض على طعام المسكين (٤) فويل للمصلين (٥) الذين هم عن صلوتهم ساهون (٦) الذين هم يراون (٧) و يمنعون الماعون

CHAPITRE DE L'AUMÔNE

Au nom de Dieu clément et miséricordieux.

(1) Connais-tu celui qui dément la Religion ? (2) C'est celui qui repousse durement l'orphelin (3) et qui n'exhorte personne à nourrir l'indigent. (4) Malheur aux priants (5) qui dans leurs prières sont distraits (6), qui veulent se faire remarquer (7), qui refusent de faire l'aumône !

venait de lui donner si libéralement, Moh'ammed, qui était loin de s'attendre à cette surprise, fut absolument stupéfait de voir l'un des t'aleb se lever, venir à lui, cueillir tranquillement son petit sac, l'ouvrir, en retirer la belle calotte, qu'il mit incontinent sur sa tête, et, enfin, faire passer dans son propre porte-monnaie les sous trouvés au fond du sac de l'explorateur. Celui-ci essaya de protester. L'autre, lui montrant le chemin, se contenta de lui dire :

— Va-t-en ! sans quoi nous allons te corriger !

Personne ne prenant sa défense, Moh'ammed fut obligé de s'éloigner. A cinq cents pas plus loin, quatre hommes à barbe blanche, l'entendant grommeler et parler tout seul, l'interpellèrent :

— Qu'as-tu donc à grogner ainsi ?

— Dans votre pays, répondit le derviche, on empêche le monde de faire le pèlerinage.

— T'aurait-on pris quelque chose ?

— Oui.

— Comment ! Si près de Moulaye Abd-es-Slam ? Viens avec nous ; le fils de mécréant te rendra tes affaires !

Moh'ammed, se méfiant d'eux, leur dit que ce n'était pas la peine de se déranger, qu'il faisait cadeau de sa calotte au voleur, *pour l'amour de Dieu*. Alors, l'un des vieillards, les yeux brillants de convoitise, s'approcha du voyageur en disant à haute voix :

— Est-ce qu'il ne te reste plus rien par hasard ?

— Allons ! allons ! lui dirent ses compagnons, respecte-toi et laisse-le tranquille.

Ils rentrèrent sous bois tous les quatre, et le fils de T'ayyéb, sans faire d'autre mauvaise rencontre, put arriver enfin jusqu'au sommet de la montagne du grand saint et se mêler à la tourbe des pèlerins qui s'y trouvaient déjà.

Principaux villages des Beni-Arous

FRACTION DE LAH'ÇON

Lah'çon (prononciation vicieuse de *El-H'icen*, la citadelle) (A). Patrie de Moulaye Abd-es-Slam. 500 feux. لحصن

Sidi-Mousa (Mgr Moïse), 200 feux. سيدي موسى Chapelle, Zaouiya vénérées.

Sidi-Séllam (Mgr Salomon), 100 feux. سيدى سلام Chapelle-Zaouiya.

El-Khzana (l'armoire) (A). 100 feux. الخزانة

Sidi-Mchich (Mgr le chat) (A et B). Tombeau de Sidi-Mchich, père de Moulaye Abd-es-Slam. 100 feux. سيدى مشيش

Tagzirth (l'îlot) (A. B), 100 feux. تاڤزيرث Près de Sidi Héddi.

Sidi-Héddi (Mgr Héddi), 50 feux. سيدى هدى Voir page 183.

Aïn-H'adid (source de fer) (A), 500 feux. عين حديد Voir p. 175.

Sidi-Bou-Kir (Mgr au soufflet de forgeron) (A). سيدى بوكير Célèbre Zaouiya.

FRACTION DE BOU-HACHEM

بو هاشم (le père de Hachem, n. p. ar.)

Zaouiyat Moulaye Abd-es-Slam (le séminaire de Mgr le serviteur de Dieu) (A). Voyez p. 172. 100 feux. زاوية مولاى عبد السلام

Tazrouth (le petit rocher) (B). 300 feux. تازروث Sur l'Ouad St'ah'.

Dar Moulaye El-Yazid (la maison de Mgr El-Yazid) (A), 100 feux. دار مولاى اليزيد

Es-Soukkan (les habitants) (A), 100 feux. السكان

Taïd'a (le pin) (B), 50 feux. تايذا

FRACTION DE AFERNOU

افـــرنـــو (la flambée) (B)

Afernou-l-Fouk'i (Afernou-Supérieur) (B et A), 300 feux. افرنو الفوقى

Afernou-s-Sefli (Afernou-Inférieur) (B et A), 300 feux. السفلى افرنو

FRACTION DE TAREDDAN

تـــاردان (le tresseur) (B)

Tareddan-el-Fouk'i (Tareddan-Supérieur), 300 feux. تاردان الفوقى Sur l'Ouad du même nom.

Tareddan-Es-Sefli (Tareddan-Inférieur), 300 feux. تاردان السفلى Sur l'Ouad Tareddan.

Forces militaires : 10,000 fantassins armés de fusils marocains.
Population probable : 70,000 habitants. Partout montagnes élevées

et boisées. Presque tous les Beni-Arous prétendent descendre ou descendent réellement du Chérif Idrisite Moulaye Abd-es-Slam, le patron chéri de la province des Djebala. Pays très beau, bien arrosé, bien boisé. Instruction coranique très répandue chez les hommes et chez les femmes. Peu d'illettrés. Fanatisme excessif. Encore plus de 70 hameaux éparpillés sur toute la surface de la tribu.

Notice historique sur les Beni-Arous

Tous les faits historiques concernant les *Beni-Arous* se passent au mausolée d'*Abd-es-Slam ben Mchich*. Je n'ai jamais vu le nom de cette tribu dans les livres arabes. Le grand saint des Djebala s'est donc substitué à sa patrie, l'a reléguée dans l'ombre, nous laissant la difficile besogne de trouver, à travers les mailles de l'Histoire, les microscopiques Beni-Arous : Autant chercher une aiguille dans une meule de foin.

Tribu des BENI-H'OUZMER

بـنـى حـوزمـر (les fils de roi) (A)

Du flanc septentrional du Djebel Moulaye Abd-es-Slam où il prend sa source, l'*Ouad Beni-H'ouzmer* se précipite, courant du Sud au Nord, se frayant un passage entre les hautes montagnes couvertes d'une luxuriante végétation. Ses rives, ombragées par les oliviers et les autres grands arbres de la forêt, sont peuplées de villages jusqu'à la mer Méditerranée où il se jette, à l'Est de Tétouan, sous le nom d'*Ouad Mertin*, ayant près de son embouchure un volume d'eau suffisant pour n'être traversé qu'à la nage ou en barque. Plus on s'avance vers le Nord, moins sauvages et moins hautes sont les montagnes. Des Beni-Arous à leurs voisins immédiats les Beni-H'ouzmer, la transition est déjà sensible. Ceux-ci possèdent encore des hauteurs assez considérables sur leur

limite méridionale, mais ces derniers contreforts du Djebel Moulaye Abd-es-Slam ne se prolongent jusqu'au rivage méditerranéen que sous la forme de modestes chaînons ne rappelant en rien la majesté du sommet qui leur a donné naissance.

Les indigènes des Beni-H'ouzmer vivent surtout de la chasse active qu'ils font au gibier de poil et de plume, très abondant dans la région. Les sangliers, chacals, hyènes et renards y sont également largement représentés. La tribu est administrée par un caïd installé à Tétouan. C'était, en 1895, un nommé Es-Slaoui. Le marché le plus important de tout le territoire se trouve naturellement à Tétouan. Les Beni-H'ouzmer y vendent des fusils, de la poudre, des balles, qu'ils fabriquent eux-mêmes. La langue en usage est l'arabe, un arabe se ressentant encore du berbère parlé autrefois dans toute la contrée. Les hommes sont grands, bien proportionnés ; les femmes ont les traits réguliers et fort beaux. Malheureusement les mœurs du sexe laid sont aussi dissolues que partout ailleurs. La femme, toujours plus vaillante que son seigneur et maître, s'exténue dans les travaux des champs, labourant, semant, allant au bois, à l'eau, se rendant à Tétouan vendre de l'herbe fraîche, du bois, de la paille, marchant à pied, chassant devant elle les bêtes de somme, tandis que l'époux, monté sur un mulet ou sur un âne, l'accompagne en fumant des pipes, chante, rit, se gondole sur sa monture, qu'il excite de ses deux jambes ballantes.

Les Beni-H'ouzmer sont compris *nominalement* dans le *Makhzen* (circonscription militaire) de Tétouan avec les Beni-Maâdan, le H'ouz-Tit't'aoun, Ouad'ras, Beni-Mçoouer. En réalité, ces tribus, sauf le H'ouz, jouissent d'une indépendance presque absolue, l'Administration chérifienne ne les gênant guère. Au Nord, les Beni-H'ouzmer sont étranglés entre les Beni-Maâdan, à droite, et et le H'ouz-Tit't'aoun à gauche. Au Midi, ils s'étendent au contraire sur une assez large surface, ayant pour voisins orientaux les Beni-Saïd et les Beni-H'assan ; au Sud, les Beni-Arous ; à l'Ouest, Ouad'ras et le H'ouz. En longueur, la tribu peut avoir une trentaine de kilomètres ; en largeur, une douzaine. Le pays est très boisé dans sa partie méridionale où les montagnes sont élevées et la population assez dense.

Le derviche, attiré par Tétouan, avait traversé rapidement les Beni-H'ouzmer, sans les explorer à fond, faisant un séjour de

24 heures seulement à *El-H'adjar*, hameau de 100 feux, bâti au confluent de l'*Ouad Léït* et de l'*Ouad Mertin*. Puis, il s'était reposé pendant toute une semaine à la mosquée du village de *Kithan*, appelé aussi quelquefois *Sidi Ali-r-Rifi*, enfin il était entré à Tétouan, qu'il devait revoir tant de fois encore, notamment lors de son dernier voyage de 1895. C'est dans cette ville qu'il célébra, cette année-là, la Fête des Moutons (1).

Ville de TÉTOUAN تـيـطـاون

Tétouan est appelée par les Arabes *Tit't'aoun* et par les Rifains *Tit't'aouin*. La légende, qui ne s'éloigne pas beaucoup ici de l'Histoire, rapporte qu'avant la fondation de la ville un poste berbère s'était installé à cet endroit afin d'empêcher les Chrétiens de débarquer sur la côte. Pendant la nuit, les sentinelles, redoublant de vigilance, ne goûtaient pas un moment de repos. Aussi, chaque matin, disaient-elles aux camarades qui les relevaient :

— *Nensa nesmouk'k'oul s tit't'aouin enner'*. (— Nous avons passé la nuit les *yeux* ouverts.)

Le mot berbère *tit't'aouin* (les yeux), rabâché tant de fois, finit par s'imposer au corps de garde provisoire. Plus tard, un prince marocain jeta là les fondements de la ville actuelle, et il la nomma naturellement *Tit't'aouin*, dont les Arabes ont fait *Tit't'aoun* et les Chrétiens *Tétouan*. Toujours d'après la légende, des légions de génies bienfaisants, s'armant de la truelle et du fil à plomb, collaborèrent activement à la construction de la nouvelle cité. *Tit't'aouin*, signifiant en thamazirth les *yeux* ou les *sources*, on est libre de rejeter la tradition populaire et de croire que la ville a été appelée *Tit't'aouin* (les sources) à cause de l'abondance des eaux qui arrosent sa banlieue. Vous trouverez un peu plus loin, à la fin des Beni-H'ouzmer, une *Notice historique* sur Tétouan. Sans parler du temps et de la peine qu'elle m'a coûtés, ce dont le lecteur se soucie fort peu sans doute, je la crois assez documentée, et, en grande partie, inédite. Qu'*El-Istik'ça* en soit loué ! Cet ouvrage arabe m'a été très utile. Plus j'avance dans mon travail,

(1) Nouvelle indication à ajouter au Tableau de la page 40 du *Maroc Inconnu*, tome 1er.

plus il m'est nécessaire, indispensable. Quel dommage qu'il soit incomplet, beaucoup trop abrégé !

Voulez-vous visiter la ville avec le derviche ? Ne faisons pas les grands seigneurs si nous avons la ferme intention d'apprendre quelque chose. N'imitons pas nos frères d'Europe qui persistent à vouloir connaître le Maroc sans savoir un mot d'arabe. Aussi, combien creux sont leurs ouvrages ! Ils n'y parlent que d'eux-mêmes, de leurs impressions personnelles, de leurs sentiments. Pour varier, ils font de la couleur locale, ils s'extasient devant un coucher de soleil, se pâment en présence d'une calotte rouge, tombent en syncope à la vue d'un immense champ d'asphodèles, noircissent des rames de papier pour raconter des futilités et des erreurs. Faites d'emblée de la géométrie sans avoir une notion bien exacte de l'étendue, faites de la géologie sans connaître le premier mot de la composition des matériaux qui constituent l'enveloppe solide du globe, faites de l'astronomie sans mathématiques et sans lunettes, vous arriverez peut-être à un résultat passable, mais n'essayez jamais de pénétrer dans la psychologie du musulman sans parler couramment sa langue, sans avoir fait de fortes études littéraires destinées à captiver son esprit et son cœur.

Soyons donc mahométans pour un moment, endossons les haillons d'un sectateur du Prophète et suivons notre incomparable guide. Le sujet en vaut la peine.

Tétouan éparpille ses maisons, de l'Est à l'Ouest, sur le flanc d'une montagne faisant face à la Méditerranée, dont elle est éloignée de 5 ou 6 kilomètres. Quand on a gravi la pente raide appelée *t'aliâ*, on domine la cité, et l'on a à ses pieds un fouillis d'habitations blanches, paraissant de loin d'une propreté peu commune au Maroc. On peut diviser les habitants en quatre catégories : les anciens Maures d'Espagne, les Algériens émigrés, les Marocains et les Juifs. L'arabe que l'on parle ici a un cachet particulier ; il est très altéré par les permutations fréquentes du *ra* avec le *r'aïn*, du *k'af* avec le *ha*, du *chin* avec le *sin*. Vous entendrez par exemple des phrases comme celle-ci :

دابة يهولك اسغى الحوت ذا البحر

— *Daba ihoullek esr'i l-h'out d'a l-bah'ar*

— A présent il te dit : « Achète du poisson *de* mer. »

Cette corruption du langage doit être attribuée évidemment, en grande partie, aux nombreux Israélites tétouanais et ensuite aux Maures andalous qui ont rapporté de leur long séjour en Espagne des locutions vicieuses, des vocables castillans mal arabisés. Dans la bouche de ces anciens maîtres de la Péninsule ibérique, l'énergique *âïn* des Nomades du H'idjaz a perdu sa sonorité gutturale et c'est à peine s'il se distingue du *hamza*. Les Tétouanais appellent couramment une fontaine *Lék'na* لغنة, la prison des femmes *Et-Tk'a* التغة, le marché aux céréales *El-K'aâ* الغاعة, une serviette *El-Menpitch* المنبيتش, la cuisine *El-Koutchina* الكوتشينة, le four *El-Ferran* العران, le mufti *El-Moh'téb* المحتب. Les Juifs nomment leur syndic *El-H'akha* الحاخة, et le livre sur lequel ils étudient *El-Fella*. Les étymologistes pourront s'escrimer, à grand renfort de bésicles, sur quelques-uns de ces termes singuliers.

Engageons-nous avec le derviche dans les ruelles étroites de la cité marocaine. Faisons notre tournée en musulmans, non en chrétiens ou en juifs, et pour nous on soulèvera le voile des secrets. Tout d'abord, nous sommes frappés du grand nombre des mosquées. Nous comptons cinq bains maures, beaucoup de moulins sur la rivière. Une *k'aisariya* (rue des bazars), presque comparable à celle de Fas, nous montre les négociants, vêtus de longues djellaba de drap noir, bleu marine, d'un beau lustre, comme il convient à des gens dont le commerce est florissant. Désirez-vous de la cretonne, du coton brut, filé, de la mousseline, du drap, des soieries, de belles ceintures, du velours, des étoffes aux couleurs criardes, éclatantes, vous n'avez qu'à demander et vous serez servi aussi bien et à meilleur marché qu'en Europe. A l'exception des soieries, pour lesquelles Lyon vient encore en tête de ligne, presque tous les autres articles sont importés d'Angleterre et d'Allemagne. La Grande-Bretagne a même le monopole des cotonnades, du sucre, du thé, des bougies.

Dans son impatience, Moh'ammed ne nous laisse pas longtemps devant les pâles figures des négociants andalous, gens graves, toujours immobiles sous les hautes piles des laines et des draps. Il nous entraîne plus loin. Nous voici dans un dédale de ruelles sales, tortueuses, où les prêtresses de Vénus raccrochent les passants, les appellent, les saisissent par la manche de la djellaba, les invitent à entrer. Cette audace, de la part de musulmanes exerçant leur industrie sur un sol prétendu saint, est vraiment

inouïe, et le fait est si bien connu des Marocains, qu'ils ont surnommé Tétouan : *K'ah'bat el-Mdoun* فحبة المدون (la prostituée des villes, c'est-à-dire *la Ville de la prostitution).* C'est aussi la ville aux joyeux ébats, où l'on chante, où l'on danse, où la musique est en honneur. Tous les soirs, dans les familles musulmanes et israélites, il y a des concerts, des fêtes se prolongeant jusqu'à une heure avancée de la nuit. Le thé, les sucreries, les sorbets, les gâteaux circulent sur des plateaux d'argent et de cuivre, réservant aux malins l'agréable découverte de fioles d'eau-de-vie enterrées jusqu'au col dans la masse des gâteaux.

On entre à Tétouan par quatre portes : 1° *Bab el-Mk'aber* (la Porte des Cimetières), à l'Ouest ; 2° *Bab Sidi-s-Saîdi* (la Porte de Mgr Saîdi), également à l'Ouest ; 3° *Bab el-Ouk'la* (la Porte de l'Entrave), au Nord ; 4° *Bab et-Touta* (la Porte de la Mûre), à l'Est (1).

A l'extérieur de la Porte des Cimetières se trouve un *h'aouch* (enclos) où repose le bienheureux *Sidi l-Mendri.* سيدى المندرى Près de la Porte de l'Entrave, il y a le minuscule quartier espagnol. En dehors de *Bab et-Touta* existe un oratoire *(mçalla).* C'est un simple emplacement, sans aucune construction, où viennent prier, les jours de fête, les musulmans, les soldats et les autorités de la ville, précédés de musiciens, les uns frappant sur la peau d'âne des tambours, les autres soufflant dans des *r'ait'a* (hautbois).

Enfin, sous la porte même de *Sidi-s-Saîdi,* une petite bâtisse, surmontée d'une coupole, marque la place où fut enterré le patron de la ville, l'illustre Sidi-s-Saîdi, auquel la légende attribue une foule de miracles. Parmi ceux qu'il fit après sa mort, le plus célèbre et le plus récent est le suivant :

En 1860, les Espagnols, maîtres de Tétouan, fermaient naturellement tous les soirs les portes de la ville. A quelle heure se levait le spectre pour accomplir sa sinistre besogne ? Nul ne l'a jamais su. Mais, chaque matin, bien avant l'aube, les patrouilles castillanes trouvaient leurs compagnons d'armes, les infortunés factionnaires, gisant inanimés près des portes, toutes grandes ouvertes. Ne sachant à qui s'en prendre, les Chrétiens exaspérés se ruèrent un jour dans le mausolée de Sidi-s-Saîdi avec l'intention de jeter au vent les cendres du santon. Tout à coup, un gronde-

(1) باب التوتة ۞ باب العقلة ۞ باب سيدى السعيدى ۞ باب المقابر

ment terrible se fit entendre, et tous les soldats espagnols *tombèrent foudroyés sous la petite coupole du marabout !!*

Sur une grande place nommée *El-Feddan* العدان (le champ), devant le vice-consulat d'Espagne, se tient, le mercredi et le dimanche, un marché bien achalandé. A l'Ouest de ce marché, s'ouvre la porte du *mellah'* (quartier israélite). Le *Dar el-Makhzen*, contigu au vice-consulat d'Espagne, surplombe la place d'El-Feddan.

Poursuivons notre exploration en bons Croyants que nous sommes. Voyons les *Zaouiya* (séminaires). Il y en a six. Trois appartiennent à l'Ordre des Derk'aoua : 1° *Zaouiyat Ed-Derk'aoua*, 2° *Zaouiyat El-H'arrak'*, 3° *Zaouiyat ben Adjiba* (1).

Ben Adjiba était encore en vie en 1895, et, malgré son grand âge, il n'est peut-être pas mort à cette heure-ci. Il a acquis à Tétouan un tel renom de sainteté, qu'il a été canonisé de son vivant par l'enthousiasme de ses concitoyens. Il appartient à la noble descendance de Moulaye Abd-es-Slam ben Mchich. Son aïeul, marabout très vénéré, le bienheureux Sidi Ah'med ben Adjiba, est enterré au village d'*Ez-Zemmij*, dans la tribu d'Endjra.

Les trois autres Zaouiya sont : *Zaouiyat Es-Souik'a* (le séminaire de la ruelle), où se réunissent les indigents avec leur mk'addem ; *Zaouiyat Sidi Abd-es-Slam Berrisoul* (prononciation vicieuse de *ben er-rasoul*, le fils du prophète), autre descendant de Moulaye Abd-es-Slam ; *Zaouiyat Benou Merzouk'* (2) (le séminaire des enfants de Merzouk', n. pr. arabe). La postérité de saint Merzouk' fut aussi innombrable que vertueuse. Nous avons un Merzouk' enterré à Tétouan, un à Azila, un à Fas, un autre à Tlemcen, près de la Grande Mosquée, du côté de la place aux légumes, un autre au-dessus du *Souk' el-H'add*, dans les Beni-Ziyath (R'mara). Les descendants de ce dernier santon sont caïds de père en fils dans la grande tribu r'marienne.

Les chapelles tétouanaises sont nombreuses. Il y en a peut-être plus de trente. Huit d'entre elles sont de véritables mosquées affectées au prône et aux offices du vendredi : 1° *El-Djamâ el-Kebir* (la Grande Mosquée), 2° *Djamâ Sidi Ali ben Risoun* (la

---

(1) On l'appelle aussi *Sidi Ali Baraka*. سيدى على بركة
El-H'arrak' était, dit-on, bon poète. الحراق ۞ الدرفاوة ۞ بن عجيبة

(2) بنو مرزوق ۞ سيدى عبد السلام بالريسول ۞ السويفة

Mosquée de Mgr Ali, fils de Risoun ; — les Tétouanais prononcent tantôt *Berrisoul*, tantôt *ben Risoun)*, 3° *Djamâ el-K'eçba* (la Mosquée de la Redoute), 4° *Djamâ Es-Souk' el-Fouk'i* (la Mosquée du Marché supérieur), 5° *Djamâ el-Bacha* (la Mosquée du Pacha), 6° *Djamâ El-Oyoun* (la Mosquée des Sources), 7° *Djamâ el-Aouk'ach* (la Mosquée d'El-Aouk'ach, personnage historique appelé El-Ouk'ach dans les histoires marocaines. Voyez plus loin *Notice historique sur Tétouan* (1727 de J.-C.), 8° *Djamâ Es-Souik'a* (la Mosquée de la Ruelle).

Les saints de la ville sont légion. Je ne mentionne que les plus vénérés : *Sidi Ali ben Risoun, Sidi Abd-es-Slam ben Risoun*, fils du précédent, *Sidi S-Saîdi, Sidi l-Mendhri, Sidi Abd-el-K'ader el-Fekhkhar, Sidi Abd-Allah El-H'adjj, Sidi N-Nadji, Sidi Ali l-Fah'al, Sidi Ali ben Mesâoud, Sidi Çalah'.*

Que de légendes sur chacun d'eux ! Quelle riche proie pour les futurs hagiographes ! Mon sujet, déjà trop vaste par lui-même, m'impose le devoir de me limiter, de ne pas me noyer dans des détails d'église qui sont quelquefois cependant d'un intérêt capital pour l'historien.

Voyons maintenant les quartiers. Tétouan en a cinq :

1° *H'oumat El-Oyoun* (le quartier des Sources), peuplé de Rifains ; 2° *H'oumat el-Mt'amer* (le quartier des Silos), refuge des Algériens ; 3° *H'oumat Et-T'alià* (le quartier de la Montée), rendez-vous des Djebaliens ; 4° *H'oumat Sak'ia Jdida* (le quartier du Nouveau-Canal), renfermant aussi des Algériens ; 5° *H'oumat El-Ok'la* (1) (le quartier de l'Entrave) qui contient, outre le mellah' des Juifs, plusieurs habitations où logent les mahométans des diverses tribus. Les Chrétiens et le Makhzen sont cantonnés autour de la place du vice-consulat d'Espagne.

Les Puissances étrangères sont représentées à Tétouan, sauf l'Espagne qui y a un vice-consul, par des agents consulaires juifs ou musulmans. Inutile de dire que ces messieurs, choisis généralement parmi les classes pauvres de la société, d'une instruction à peine primaire, ne jouissent d'aucune espèce d'influence auprès des Indigènes qui ont pris l'habitude de les considérer comme de simples chaouchs, les appelant dédaigneusement *khouddam En-Nçara* (domestiques des Chrétiens).

---

(1) حومة العيون ـ المطامر ـ الطالعة ـ سافية جديدة ـ العفلة

Lors de son premier voyage (1872 à 1875), le derviche, voulant obtenir un passeport pour se rendre à Ceuta, alla le demander au vice-consul d'Espagne. Ce fut l'interprète, un musulman de Tétouan, qui reçut le voyageur. Celui-ci, s'étant fait passer pour turc, obtint ce qu'il désirait, non sans avoir d'abord constaté que le drogman faisait ce qu'il voulait, dirigeant à sa guise le diplomate chrétien, dont il était le conseiller écouté, l'indispensable flambeau.

Le derviche et le caïd émigré

On vante avec raison l'urbanité des habitants de Tétouan. Mais, sous leur exquise politesse, se dissimulent soigneusement des pensées, des mœurs, des tendances politiques restées jusqu'ici à l'état d'énigmes pour les étrangers qui ont tenté de pénétrer les secrets de ces rusés citadins.

Obligés de se contenter de la vue des choses extérieures, les visiteurs européens, tenus systématiquement à l'écart de la société musulmane, n'ont pu rapporter de leur voyage qu'un croquis plus ou moins exact des rues et des maisons, un horizon borné, suffisant aux yeux des amateurs d'images, très peu suggestif pour les esprits éclairés, avides de s'instruire. Moh'ammed ben T'ayyéb ne devait pas les imiter. Armé de sa double clef d'or, la langue arabe et la langue berbère, aucune barrière n'était capable de lui résister. Il savait trouver le mot persuasif, parlant à chacun le langage de la patrie, partageant les croyances et les aspirations de la foule, humble avec les misérables, dont il était le frère par son extrême pauvreté, modeste avec les riches et les grands, dont il était sûrement l'égal, sinon le supérieur, par sa haute intelligence.

Un instinct merveilleux le poussa d'abord vers le quartier des Rifains. Ces hommes primitifs, infiniment moins soupçonneux que les musulmans de langue arabe, se chargeraient de l'initier aux secrets de l'existence tétouanaise. D'un autre côté, les Djebaliens n'étaient guère difficiles à enjoler ; il suffisait de fumer du kif, d'adopter leur éternel système de plaisanteries cousues de fil blanc, de savoir comme eux le Coran par cœur pour être introduit dans leurs familles. Les Maures de la ville, le voyant tantôt avec des mendiants, tantôt avec les personnages les plus huppés du Makhzen, l'emmenaient chez eux, dans l'intention de le faire jaser. Les grands et les petits l'accablaient de questions sur le Maroc, sur

l'état politique et religieux de toutes les parties de l'Empire, et le vagabond, encyclopédie vivante, satisfaisait son monde, était choyé par tous. Sachant que les Marocains sont peu sympathiques aux rares Espagnols qui habitent Tétouan, il se disait sujet de la Sublime Porte quand l'occasion le mettait en présence d'un de ces chrétiens. Son extérieur minable, son air de doux illuminé provoquaient la confiance la plus absolue.

Je ne sais si l'on trouverait un autre exemple d'un musulman pénétrant dans toutes les castes, comme celui-ci, meublant sa mémoire d'observations justes et profondes, livrant ensuite le trésor de ses découvertes, sans aucune arrière-pensée de lucre ou de gloriole, au premier homme qui a su le deviner et l'endoctriner. Ce berbère à face de Christ contrarie le plus toutes les habitudes, toutes les lois, toutes les bornes que des observateurs superficiels pourraient être tentés d'assigner au développement des facultés cérébrales des Mahométans, à quelque race qu'ils appartiennent. Il est le seul, l'unique musulman que j'ai vu entrer sans façon dans les ménages de ses coreligionnaires, causant librement avec les femmes, soit en présence soit en l'absence des maris et des frères, et ces braves gens, le considérant tous comme un *mesloub* (aliéné) aimé du Ciel, avaient pour lui le plus profond respect. J'ai vu des femmes arabes, de tout âge, de toute condition, l'arrêter en pleine rue d'Oran. Sans le connaître, uniquement parce qu'il avait l'aspect étrange des mystiques, elles le suppliaient d'implorer pour elles la Divinité. Et lui, pontife improvisé, ne voulant faire perdre à personne ses illusions, il ne les renvoyait jamais déçues, ayant toujours toute prête une des innombrables formules d'invocation usitées chez les sectateurs de l'Islam. J'ai vu des Bédouins de la campagne, venus à Oran pour leurs affaires, rencontrer par hasard le derviche au coin d'une rue, et, même en ma présence, absolument médusés par la tournure, l'habit et le visage inspiré de l'éternel pèlerin, s'arrêter humblement à ses côtés, lui baiser la main, dans laquelle ils glissaient une pièce blanche en le priant de demander à Dieu de les bénir. La prière faite, l'homme parti, Moh'ammed, me voyant sourire, me disait, en riant lui aussi :

ايجهل ما عنده حد

— L'ignorance n'a pas de limites.

Il voulait dire : — *la bêtise humaine n'a pas de bornes.*

Je l'ai surpris maintes fois dans sa cour, pérorant au milieu d'un cercle de musulmanes, très attentives, recueillant comme des oracles les mots tombés de sa bouche, considérant l'explorateur comme un saint marabout dont le cerveau avait été marqué du doigt de Dieu. Si mon témoignage paraît suspect aux incrédules, tout Oran musulman, toutes les villes de notre province et du Maroc, où Moh'ammed est connu, pourront au besoin éclairer nos modernes Saints Thomas, ceux-là surtout qui s'imaginent connaître les Arabes parce que le hasard les a placés à côté ou au-dessus d'eux.

Il y a quelques années, en 1889 à peu près, le derviche, dans une de ses nombreuses apparitions à Tétouan, eut un entretien mémorable avec un haut fonctionnaire de la ville. Notre voyageur se trouvait dans la mosquée appelée *Djamâ el-Kerma* (la mosquée du figuier). Il venait d'achever la sourate تبارك (67e chapitre du Coran), comme tout bon croyant doit le faire en entrant pour la première fois dans un temple consacré à Allah, lorsqu'un homme de belle mine, l'air majestueux, vêtu d'habits magnifiques, fit son entrée dans le lieu saint, en disant au vagabond :

— *Esselamou âléïkoum* (Que le salut soit sur vous).

Moh'ammed répondit à cette politesse par une formule analogue, et le dialogue suivant s'engagea entre les deux hommes qui s'étaient installés côte à côte sur une natte :

Le Tétouanais. — De quel pays es-tu ?

Le Derviche. — D'Algérie.

Le Tétouanais. — Donne-m'en des nouvelles. Apprends-moi comment ce pays est administré.

Le Derviche. — C'est toujours une terre musulmane. L'administration chrétienne, ferme et sage, procure à tout le monde la sécurité.

Le Tétouanais. — Je l'avais déjà entendu dire. On assure en effet que l'ordre y règne ; l'Islamisme lui-même y est florissant. Les Algériens sont doux, sincères, ennemis du mensonge. Hélas ! je ne puis en dire autant de mes compatriotes. Mais, dis-moi, comment se fait-il que les Turcs ou les Français ne viennent pas ici ?

Le Derviche. — Les Turcs n'ont aucun intérêt à y venir. Quant aux Français, ils convoitent, il est vrai, le Maroc, mais la pacification de leur grande colonie les absorbe complètement.

LE TÉTOUANAIS. — Pour ma part, je ne verrais pas d'un mauvais œil la conquête du R'arb par ces chrétiens. Peut-être relèveraient-ils cette malheureuse contrée qui est la proie du Makhzen et des caïds. Aussi voit-on, à Tétouan, par exemple, la moitié de la population musulmane et juive se mettre sous la protection des consulats de France, d'Angleterre ou d'Espagne. Mon Dieu, ajouta l'inconnu en levant les yeux aux ciel, faites que ce pays soit enfin gouverné par des hommes justes, — étrangers ou indigènes, peu importe!

Sur ces entrefaites, la nuit étant venue, l'homme se leva en disant à l'oreille de son interlocuteur :

— Je suis le caïd de la ville. Si j'apprends un jour l'arrivée de l'armée française, je serai le premier à l'introduire dans la place.

Dix minutes après son départ, un nègre, bâti en hercule, entra dans la mosquée, s'approcha du derviche.

— Mon maître te demande, dit-il.

— Quelle chance! pensa en lui-même le voyageur en s'empressant de suivre son guide.

Les deux hommes s'arrêtèrent bientôt devant une grande et belle maison, dont la porte d'entrée, masse formidable constellée de clous à large tête, toute bardée de fer, pivota lentement sur ses gonds. Le vagabond fut introduit dans une vaste cour, pavée de carreaux de faïence extrêmement glissants. Au centre, un jet d'eau lançait très haut des fusées liquides qui retombaient en pluie fine dans le bassin inférieur, une espèce de vasque peu profonde, aux tommettes d'un beau vert foncé. Des colonnes de marbre encadraient la cour, supportant les galeries et les autres colonnes du premier étage. Les carreaux vernis des escaliers, éclairés par des lanternes multicolores, reluisaient vivement, reflétant toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Pas une femme, pas un enfant nulle part. Un silence de sépulcre régnait dans la royale demeure. Evidemment, le maître avait donné l'ordre à son harem, à ses enfants, à ses esclaves, de se tenir enfermés en prévision de l'arrivée du mystérieux étranger. Cette idée fit sourire le voyageur. Plus tard, on verrait bien si tout ce monde s'amadouerait! Au deuxième étage, un grand dôme s'élevait au-dessus des terrasses, abritant une pièce ronde assez mal éclairée. C'est dans ce salon, appelé *Sraya*, que se tenait l'amphytrion. Une négresse, entendant le pas de l'hôte annoncé,

ouvrit la porte de la sraya, baisa le sommet de la tête du visiteur en disant ce simple mot : *Zid* (avance).

Dans l'immense chambre, sur un lit d'apparat aux nombreuses couvertures de soie, le personnage de la mosquée était mollement étendu, la tête et les pieds supportés par des piles de coussins, le milieu du corps très bas, semblant enfoui dans une excavation voulue, faite à dessein. Un cierge, d'une longueur démesurée, brûlait à deux pas de lui. Sans se déranger, sans faire un mouvement, il se contenta de dire au nouveau venu :

— Assieds-toi.

Moh'ammed, ennemi des cérémonies, plia les jarrets, se laissa choir sur un superbe tapis marocain de haute laine, aux dessins polychromes admirablement agencés, et la conversation reprit de plus belle :

LE DERVICHE. — Caïd, quel est ton nom ?

LE CAÏD. — Tu n'as donc jamais entendu parler de moi ?

LE DERVICHE. — Jamais.

LE CAÏD. — Eh ! bien, je suis *Mouh'ammed Es-Slaoui*, caïd des Beni-H'ouzmer. Ma famille est d'origine algérienne comme celle des *Oulad Bricha* et des *Oulad Eç-Ceffar*. Toutes les trois ont émigré au Maroc dès le commencement de l'expédition française, se dispersant un peu partout, à Tétouan, à Tanger, à Fas. Tous leurs membres jouissent ici de la considération que procure au vrai Croyant la couronne de l'exil, de l'exil volontaire provoqué par le contact de l'*infidèle*. Cependant, rien ne nous attachant d'une manière particulière à un pays où règnent l'insécurité et la loi du plus fort, loin de nous opposer à la prise de Tétouan par les Espagnols, nous y avons aidé au contraire de toutes nos forces, nous imaginant que ces Européens nous en sauraient gré. Quelle erreur ! Le lendemain de l'entrée des troupes castillanes, tous les Musulmans, sans distinction d'origine, furent traités comme un vil bétail par ce peuple ignorant et grossier. D'ailleurs, comment communiquer avec lui ? Aucun Espagnol ne sachant l'arabe ou le berbère, il fallait passer par le canal des truchements israélites, et Dieu sait si leurs traductions étaient fidèles ! L'occupation étrangère, heureusement, dura peu de temps ; mais elle entraîna une formidable contribution de guerre, qui ne fut payée qu'au bout de plusieurs années pendant lesquelles nous fûmes écrasés d'impôts. Le gouvernement chérifien profita de ce désastre pour

établir des douanes, des percepteurs ; il monopolisa la vente du tabac et du kif, pressurant de toutes les manières les populations du littoral, celles du moins qui lui sont soumises. Quel horrible souvenir nous a laissé l'invasion castillane ! Du même coup, elle nous a fait prendre en horreur et les Espagnols et l'autorité marocaine. Où est le sauveur à présent ? Est-ce le Français ? Est-ce l'Anglais ?

Vers neuf heures, la négresse apporta une telle quantité de plats, une vingtaine environ, que le derviche en fut littéralement stupéfait. Une petite table basse fut mise près du lit, et les deux commensaux se mirent à manger, le voyageur assis sur le tapis, le caïd étendu sur son lit. En gastronome curieux, Moh'ammed touchait à tous les aliments, dans le but, disait-il, de se rendre compte de l'habileté culinaire de la cuisinière. Il fit également honneur au thé anglais, servi, après le dîner, sur un grand plateau de cuivre orné de dessins et de lettres arabes en relief. Les verres à pied, dans lesquels la théière d'argent vidait son contenu, étaient dorés extérieurement. Le caïd avait fait venir son plus jeune fils, un bambin d'une dizaine d'années, pour lui confier les fonctions d'échanson, et ce ne fut pas une sinécure, car les deux hommes avalèrent, jusque fort avant dans la nuit, selon la coutume marocaine, des quantités invraisemblables de thé.

L'heureux derviche passa une vingtaine de jours dans ce petit palais, nourri, choyé, comme il ne l'avait jamais été. Il aiguisait son appétit par d'agréables promenades en ville et aux environs. Il aimait surtout à s'égarer dans les délicieux jardins de la banlieue, où les orangers et les arbres fruitiers les plus divers lui offraient un facile déjeuner. A la nuit tombante, il revenait chez son ami, dont la large hospitalité ne se refroidissait pas un seul instant.

A Tétouan cependant, des bruits singuliers commençaient à courir. On parlait, à mots couverts, d'un déploiement considérable de forces, toute une cohue de troupes chérifiennes, que le caïd de Tanger, *Ben Abd Eç-Çadok' Er-Rifi*, devait conduire en personne du côté de l'Ouad Bou-Cefih'a, rivière dont l'embouchure se trouve un peu à l'Ouest de Tétouan et dont la source jaillit du Djebel El-H'abib, en face du Djebel Moulaye Abd-es-Slam. La concentration faite, le sultan, Moulaye El-H'asen, viendrait lui-même, à la tête de ses bandes, visiter sa chère ville de Tétouan.

Un Camp marocain

La tentation de voir de près une armée marocaine arracha l'explorateur aux délices de la somptueuse demeure. Il avoue lui-même qu'il commençait à s'engourdir dans l'étroite enceinte de la ville. Le grand air manquait à ses poumons, l'espace à ses jambes. Sans exorde, avec son sans-gêne accoutumé, il annonça un jour au caïd qu'il quitterait le pays le lendemain, dès l'aurore. Il partit en effet à l'heure dite, emportant une bourse bien garnie, due à la munificence de son hôte, et il marcha jusqu'au village d'*El-Menzel,* où devait se faire le rassemblement des troupes impériales.

Certaines tribus montagnardes de la circonscription militaire de Tanger avaient daigné envoyer leurs contingents, tandis que d'autres avaient fait la sourde oreille. On n'avait vu arriver que les Beni-Mçoouer, les Beni-Id'er, Ouad'ras, Djebel El-H'abib, Endjra. En revanche, les tribus soumises au Makhzen, El-Fah'aç, El-R'arbiya, Lékhlout', stimulées par la matraque administrative, s'étaient ébranlées lentement, envoyant par petits paquets la chair à canon demandée d'une si gracieuse manière par Sa Majesté Chérifienne.

Jamais foule pareille ne s'était présentée aux yeux du vagabond. Il pouvait y avoir là une trentaine de mille hommes, les uns à cheval, c'étaient les cavaliers du Makhzen, les autres, c'est-à-dire les montagnards, en bien plus grand nombre que les premiers, marchant prosaïquement à pied. Chacun était habillé à sa guise, selon sa condition. Les armes concordaient avec les costumes : le fusil à répétition, dernier modèle, fraternisait avec le mousqueton des vieux âges ; quelques canons modernes, les affûts renversés, gisaient dans les broussailles, dormant à côté d'inoffensifs mortiers, d'antiques espingoles.

La plus grande confusion, le plus effroyable désordre régnaient dans ce troupeau humain. Chefs et soldats se pillaient, s'injuriaient, menaçant d'en venir aux mains pour des poules et des moutons volés, toujours prêts à se livrer de véritables batailles rangées, de fraction à fraction, de tribu à tribu, sous les yeux de l'impuissant généralissime, le caïd Abd-eç-Çadok', qui ne leur parlait qu'en tremblant. On vivait sur le pays, on ravageait la

contrée à dix lieues à la ronde, sans que l'entretien de ces reîtres coûtât un centime au trésor impérial.

Éperdus, mis en coupe réglée, les habitants fuyaient dans toutes les directions, emmenant leurs troupeaux, faisant le vide autour des maraudeurs. Et Moh'ammed, affolé lui-même, s'esquivant du camp marocain, se jeta de nouveau dans la brousse, laissant la terreur planer sur le malheureux village d'El-Menzel, s'éloignant à grands pas de l'affreux pandémonium où, plusieurs fois déjà, il avait failli être écharpé par la soldatesque chérifienne.

Sur ces entrefaites, Moulaye El-H'asen, se pavanant au centre d'un brillant cortège, s'avançait à petites journées sur la route de Fas. Avec la majesté théâtrale d'un bonze à plusieurs boutons de cristal, le prince chevauchait sur son destrier, l'esprit perdu dans de vagues méditations, ne se demandant jamais si son passage ne ruinerait pas pour longtemps les malheureuses populations qui avaient à l'héberger. Tous les matins, on empalait régulièrement, pour la seule table impériale, vingt moutons rôtis, auxquels le souverain touchait d'une dent distraite et dédaigneuse. Pour la valetaille, pour les courtisans, pour l'armée, de formidables hécatombes de bœufs suffisaient à peine. Les silos de grains se vidaient, les troupeaux étaient décimés; mais l'Empereur, rayonnant dans sa gloire, ne se préoccupant nullement d'aussi vils détails, s'avançait lentement vers sa bonne ville de Tétouan, dans laquelle il fit son entrée solennelle le mercredi, 8 Moh'arrem de l'année musulmane 1307 (1889 de J.-C., date fournie par *El-Istik'ça*, tome IV, page 275, ligne 10).

Mœurs tétouanaises

Remontons de quinze ou seize ans en arrière, à 1874-1875, et nous retrouverons Moh'ammed dans le mellah' de Tétouan, essayant de duper les Juifs, déployant toutes les ressources de son art pour leur extirper quelques déjeuners et de rares pièces d'argent. Mais, cette fois, il avait affaire à forte partie. Les Israélites tétouanais, très méfiants, à moitié civilisés d'ailleurs, plusieurs d'entre eux ayant voyagé en Europe et en Algérie, n'avaient garde de se laisser prendre aux pièges naïfs de l'explorateur. Il avait beau leur raconter que de cruels mahométans, après l'avoir enlevé tout jeune au mellah' de Fas, l'avaient contraint, le couteau

sur la gorge, d'embrasser l'islamisme, toutes ses ruses, tous ses mensonges se heurtaient à une incrédulité obstinée. Alors il eut recours aux grands moyens : il se fit diseur de bonne aventure. Où est le musulman, l'Israélite africain, n'ayant pas dans le *Khot't' er-rmel* et dans le *Khot't' ez-znati* (1) une confiance aveugle ? Voilà donc le fils de T'ayyéb, portant du sable plein son mouchoir, pérégrinant dans le ghetto, demandant aux juives, jeunes et vieilles, belles et laides, si elles veulent se laisser dévoiler leur horoscope. Aussitôt, le devin a un succès énorme : hommes, femmes et enfants l'entourent, l'introduisent dans les maisons. Quand les chambres sont trop petites, il opère dans la cour, au grand jour, il s'accroupit, déploie son mouchoir par terre, égalise le sable, sur lequel il trace avec son doigt des lignes cabalistiques. Puis, d'un ton inspiré, il commence ainsi, par exemple :

— Vous voulez savoir si votre sort changera ? Eh bien, l'avenir se montre riant d'un côté, sombre de l'autre.

Après cela, il s'interrompt, questionne longuement, et, par d'adroites interrogations, il finit toujours par savoir ce que l'on désire, ce que l'on est, ce que l'on a été. Voilà pour le *Khot't' er-rmel*.

Quant au *Khot't' ez-Znati*, il serait trop long d'exposer le système sur lequel il est établi, système que je connais très mal moi-même, je l'avoue à ma honte. D'après les vagues renseignements qui m'ont été fournis à son sujet, je ne crois pas me tromper en disant que le symbolisme zodiacal lui sert de base. Mais il y a là toute une étude à faire, et une étude sérieuse, intéressante, car le *Khot't' ez-znati*, vieux de plusieurs dizaines de siècles, toujours jeune cependant parmi les populations sémitiques, semble se rattacher directement à la doctrine et aux méthodes divinatoires des Chaldéens (2). Et voilà comment Moh'ammed pénétra dans

---

(1) خط الرمل *Khot't' er-rmel*, littéralement : *l'écriture du sable*, désigne ici la *Géomancie*. Le *Khot't' ez-znati* خط الزناتى, littéralement : *l'écriture d'Ez-Znati*, n. pr. me paraît se rattacher à la divination sidérale, autrement dit l'*Astrologie*. (Voyez *Ibn-Khaldoun*, Prolégomènes, traduction de Slane.)

(2) Comme sources, pour l'astrologie ancienne, on fera bien de consulter : FABRICIUS, *Bibliotheca græca*, lib. III, cap. XXI. — SAYCE, *The astronomy and astrology of the Babylonians*. — MAURY, *La Magie et l'Astrologie dans l'antiquité et au moyen âge*. — LENORMANT, *La Divination et la Science des présages chez les Chaldéens*. — BOUCHÉ-LECLERCQ, *Histoire de la Divination dans l'antiquité*.

les maisons du mellah' et devint l'ami de ceux dont le serment favori est :

— *b-Rebbi Chemôun* (par le Dieu de Siméon). بربى شمعون

Lors de son deuxième séjour à Tétouan, notre voyageur fit la connaissance d'un citadin musulman qui le recevait fréquemment chez lui. Un matin, Moh'ammed ayant été laissé à la maison en compagnie seulement de l'épouse de son hôte, une petite brune assez jolie, mais dépravée jusqu'aux moelles, un colloque rapide s'engagea entre ces deux êtres.

— As-tu de l'argent ? demanda l'hôtesse.

— Je n'en ai pas, répondit le derviche.

Se levant alors, la femme alla fermer la porte de la cour et revint en disant :

— Je vais te fouiller.

— Fouille, dit Moh'ammed, toujours immobile sur son tapis.

Elle le palpa, le retournant de tous les côtés, fourrant ses mains partout. Enfin elle découvrit deux pièces de cent sous, admirablement cachées entre les deux lames de cuir de la semelle des babouches du bohémien. Cependant, celui-ci parvint à sauver son vrai trésor, le *Dalil el-Kheïrat* دليل الخيرات de Sidi Ah'med ben Sliman El-Djazouli El-Merrakchi, ouvrage arabe rempli de prières en l'honneur de l'Apôtre de La Mecque (1).

— A présent, lui dit la Tétouanaise en lui montrant les deux disques d'argent, je suis à ta disposition... Si tu refuses, tu me prêteras bien cette somme jusqu'à demain. Je te promets de te la rendre.

Elle l'avait saisi par la djellaba, essayant de l'entraîner dans une pièce obscure. D'une violente secousse, il se dégagea, courut à la porte, voulut l'ouvrir. Comme il n'y réussissait pas, elle vint, fit jouer un système compliqué de barres et de verroux, entrebâilla la porte, qu'elle referma dès que le voyageur fut dans la rue.

Que dit-elle à son mari quand il revint ? Dans tous les cas, elle lui apprit certainement sa trouvaille. N'était-il pas évident que

---

(1) Le nom et l'ouvrage de ce saint sont orthographiés autrement dans *El-Istik'ça*, tome II, p. 161, ligne 17, où il est nommé Abou Abd-Allah Mouh'ammed ben Sliman el-Djazouli, auteur du *Dlaïl el-Kheïrat* دلائل الخيرات

Moh'ammed, portant 10 francs sur lui, grosse somme pour un derviche, devait avoir de l'argent caché quelque part ? Immédiatement l'hôte sortit et se mit en chasse. Le soir, vers six heures, il dénicha l'explorateur dans un café maure tenu par un Algérien.

— Comment ! Tu es là ? fit le citadin sur un ton d'affectueux reproche. Et moi qui te cherche depuis midi ! Nous avons préparé en ton honneur un dîner succulent. Viens donc.

Flairant la ruse, mais incapable de résister à l'appât d'une ripaille, le derviche répondit :

— Passe devant, je te suis.

Quand le Tétouanais fut sorti, Moh'ammed s'approcha mystérieusement du cafetier, lui remit son *Dalil El-Kheïrat*, son trésor, son gagne-pain, car un livre arabe, quel qu'il soit, attire toujours les ignorants désireux d'avoir des talismans, et il lui dit, à voix basse :

— Garde-le moi.

Il sortit du café, tout à fait guilleret, se frottant les mains à la pensée du bon tour qu'il allait jouer à son hôte dans le cas très probable où celui-ci aurait l'intention de le dévaliser. Une mauvaise djellaba, un h'aïk rapiécé, deux vieilles babouches, telle était la maigre proie qu'il réservait au cupide Marocain. Il rattrapa le citadin, et les deux hommes entrèrent à la maison où les attendait en effet un assez bon souper. La jeune femme mangeait avec eux et les servait tour à tour, faisant l'aimable, l'enjouée, disant que *Sidi* Mouh'ammed ne mangeait pas assez, le bourrant d'aliments, l'empiffrant de son mieux. L'artificieux Berbère, se doutant d'un piège, se laissait dorloter néanmoins en se demandant comment tout cela finirait. Après le repas, l'homme lui dit :

— On donne ce soir une fête dans un jardin, avec giton, chants et musique. Viens-tu ?

— *Fiha kheïr* (1) (Parfaitement), répondit le derviche.

Ils sortirent, laissant la femme seule à la maison. La nuit, sans lune, était sombre. Quelques étoiles au firmament semblaient jouer à cache-cache derrière des nuages échevelés, emportés dans un galop vertigineux. L'orage approchait, un orage sec, qui s'an-

---

(1) فيها خير littéralement : *dans elle du bien,* c'est-à-dire dans cette chose-là il y a du bien ; locution marocaine répondant à notre : *C'est bien, parfaitement, oui.*

nonçait déjà par de violentes rafales, balayant avec fureur les rues sales et étroites de la cité marocaine. La ville traversée, les deux marcheurs pénétrèrent dans les jardins de la banlieue. Tout à coup, Moh'ammed comprit que la situation se gâtait. Des fantômes, dans l'ombre, se mouvaient autour d'eux. Il n'y avait plus à se faire d'illusions : ils étaient filés, sûrement filés par des associés du complaisant citadin. Dans le jour, en pleine lumière, le derviche est une force : ses haillons, sa façon de marcher, son extraordinaire visage d'illuminé désarmeraient un tigre. Dans les ténèbres, il perd naturellement tous ses avantages, il est même moins à redouter qu'un autre mortel puisque sa vigueur physique paraît être au-dessous de la moyenne. Il se disait tout cela et bien d'autres choses encore, lorsque quatre individus, le fusil sur l'épaule, parvinrent à les rattraper. Comme ils les talonnaient de près, sans prononcer une parole, Moh'ammed, augurant mal de ce silence, demanda à son compagnon où pouvaient bien aller ces gens-là. Celui-ci fit semblant de ne pas les connaître.

— Est-ce que je sais, moi ? Ils vont sans doute se divertir, eux aussi.

Préparé à toutes les catastrophes, bien décidé à leur offrir lui-même ses mauvaises frusques, le derviche prit le parti de ne plus souffler mot ; aussi bien, une préoccupation d'un nouveau genre absorbait à présent toute son attention. Sous peine d'avoir les yeux crevés, il était obligé à chaque instant d'éloigner de sa figure les branches d'arbres qui barraient le sentier. Il marchait, les bras en l'air, dans l'obscurité profonde, redoutant d'être assommé par derrière, aveuglé par devant. A un moment donné, la route, dévalant à pic du côté de la mer, les conduisit au fond d'un ravin. Les arbres, très touffus à cet endroit, faisaient si bien la chambre noire, qu'il était impossible de distinguer un objet à deux pas. Le tit't'aouni s'arrêta, disant au derviche :

— Mon cher, je vais uriner. Attends-moi. Ne pars pas avec eux, ils te dévaliseraient.

En achevant ces mots, il disparut dans l'ombre, laissant le voyageur tout seul, incapable de se retrouver dans ce labyrinthe. Les quatre étrangers se décidèrent enfin à ouvrir la bouche. Le plus rapproché de Moh'ammed lui dit :

— Allons ! Partons ensemble. Pourquoi t'arrêtes-tu ?

Le derviche avait à peine prononcé :

— *Ouah'da ! ouah'da !* (Doucement ! doucement !), qu'une main le saisissait; l'attirait violemment, pendant que le propriétaire de cette main lui rugissait à l'oreille :

— Ta peur prouve que tu as de l'argent.

— Oui, oui, appuyèrent les autres ; un type pareil (هذا اللون) en a sûrement ! Terrasse-le donc !

Et ils se mirent tous à le fouiller brutalement, lui introduisant les doigts dans la bouche, dans l'anus, pour voir s'il n'y avait pas caché des pièces de monnaie, selon l'habitude des voyageurs marocains. Ne trouvant rien, ils s'emportèrent. Le plus acharné criait :

— Le fils d'infidèle ment. Passez-moi le couteau, que je lui coupe la tête !

Deux hommes tenaient Moh'ammed renversé sur le dos. Le troisième lui mit les genoux sur la poitrine et un poignard sur la gorge. En sentant le froid de la lame, le derviche eut cette pensée :

— Ces gens-là veulent tout simplement m'effrayer et me faire dire où j'ai mis mon prétendu trésor.

Il savait que les Marocains épargnent généralement les gens sur lesquels ils n'ont rien trouvé, dans l'espoir qu'ils révèleront la cachette convoitée, tandis qu'ils immolent souvent les porteurs d'argent, afin de s'assurer de leur parfaite discrétion. Le mutisme et la résignation de l'explorateur commençaient cependant à exaspérer les bandits. Pour la troisième fois, l'homme au couteau répéta sa question en appuyant l'acier sur le cou du pauvre homme qui râlait sous ses genoux :

— Voyons, dis où est l'argent ? Autrement, tu ne revois plus la lumière du jour !

— Lâchez-moi, mes amis, articula faiblement le derviche, et je vous dirai où il est. En me tuant, vous ne gagnerez rien, puisque vous ne saurez rien.

Quand il fut délivré, il expliqua qu'il avait caché 500 francs, en pièces de cent sous, dans la *k'oubba* (coupole, mausolée) de Sidi Abd-es-Slam Berrisoul, et il ajouta :

— Si vous ne me croyez pas, que deux d'entre vous restent ici à me garder, pendant que les deux autres iront chercher l'argent à l'endroit indiqué.

C'était un pur mensonge. Mais c'était le plus sûr moyen de gagner du temps, d'attendre le lever de l'aurore, afin d'être

secouru par les jardiniers et par les passants qui n'allaient pas tarder à se rendre à la ville. Il savait que le mausolée d'Abd-es-Slam reste fermé toute la nuit. Il avait donc tout le temps nécessaire pour être délivré.

Comprenant qu'ils ne pouvaient garder indéfiniment leur proie sans s'exposer eux-mêmes à de graves dangers, les scélérats prirent une résolution subite.

— Du moment que nous savons où est caché ton argent, dirent-ils à l'explorateur, nous n'avons plus besoin de toi. File droit chez les Beni-Saïd, et si nous te repinçons à Tétouan, gare à ta tête !

Sous l'escorte de deux hommes, Moh'ammed se mit en marche. Déjà, du côté de l'Orient, le ciel commençait à pâlir. Des nuées noires, les dernières de l'orage, couraient encore, se succédant à de courts intervalles, battues et emportées vers le Sud par les vents du large. A gauche, à quelques centaines de mètres, le gouffre immense de la Méditerranée montait à l'assaut du rivage sous la poussée des rafales.

— Allez-vous me faire trotter longtemps encore ? demanda le derviche à ses bourreaux.

Ceux-ci, depuis un moment, étaient rien moins que rassurés. Ils avaient dû s'apercevoir qu'ils se trouvaient maintenant sur le territoire des Beni-Saïd. Aussi, renonçant à aller plus loin, ils laissèrent cet adieu à l'explorateur, en lui bourrant les côtes avec les canons de leurs fusils :

— Si tu reviens chez nous, ton encorné de père ne reverra plus son entubé d'enfant.

Et ils s'en retournèrent, rapides comme le vent. Moh'ammed, immobile, les regardait s'éloigner à toutes jambes, fuyant les Beni-Saïd, dont ils avaient sans doute à se méfier.

Une heure plus tard, des marchands, allant vendre de la viande à Tétouan, aperçurent un homme étendu le long d'une broussaille. Il dormait, le visage découvert, la bouche entr'ouverte, aussi tranquillement que dans le meilleur lit de France ou d'Angleterre.

— Hé ! le t'aleb ! dit l'un des piétons, en poussant le dormeur du bout de son gourdin.

Le derviche ouvrit les yeux. Sans bouger de place, il demanda :

— Qui êtes-vous ?

— Pardieu, répondit un grand gaillard monté sur un tout petit âne, on dirait que tu n'as jamais entendu parler des Beni-Saîd.

— Je suis si fatigué, gémit le vagabond, que je ne me tiens pas debout. Si tu me prenais en croupe, pour l'amour de Dieu ?

L'autre s'avança sur le garrot, près du cou de l'animal, et le derviche, enjambant la vaillante petite monture, saisit le grand homme à bras-le-corps, pendant que toute la caravane s'ébranlait lentement, dans le plus grand désordre, aux cris répétés de *hérr ! ma lék ?* (1) poussés par l'armée des conducteurs.

A Tétouan, Moh'ammed se montra partout, principalement dans la foule réunie au Souk' el-Féddan, sachant bien que ses persécuteurs n'auraient pas le courage de l'inquiéter ou de se faire voir. Ne les apercevant nulle part, il se rendit à la Zaouiya de Sidi Berrisoul pour s'assurer si les coquins y étaient allés. Le muezzin, à qui il demanda des renseignements, lui apprit que deux individus, venus au point du jour au sanctuaire, avaient regardé de tous les côtés, dans tous les coins, sous les nattes, comme s'ils cherchaient quelque chose ; puis ils étaient sortis sans faire la moindre prière.

— J'en conclus, dit l'appeleur des fidèles, que c'étaient des pèlerins.

— Sans doute, sans doute, se contenta de répondre le derviche qui savait à quoi s'en tenir sur la piété des prétendus pèlerins.

Mais il ne porta plainte contre personne ; il savait qu'il y a tout à redouter de la vengeance des accusés, et il n'ignorait pas que la justice chérifienne n'exerce des poursuites qu'après avoir reçu de bonnes pièces d'or sonnantes et trébuchantes.

Il resta quelques jours encore à Tétouan, mangeant dans les mosquées et chez les particuliers. C'était le bon temps alors, l'époque du bon marché, l'heureuse période de prospérité où un pain, long d'une coudée, valait 4 *oudjouh*, c'est-à-dire 5 centimes de notre monnaie, une livre de viande 8 *oudjouh*, 10 centimes, un mouton 6 francs, un bœuf 35 francs, une belle poule 7 *aouak'*, 25 centimes. Les œufs, 10 pour 1 sou. En revanche, tout a augmenté à présent, et la vie y est presque aussi chère qu'à Tanger.

---

(1) هرمالك *hérr* est une interjection correspondant au *hue !* de nos charretiers. *Ma lèk* est une interrogation signifiant : *Qu'as-tu donc ?* sous entendu : *à ne pas avancer ?*

Le Commerce du Maroc peut-il, doit-il prospérer ?

Il faut bien convenir que les Musulmans aiment le commerce, mais il faut avouer aussi qu'ils ne savent guère le pratiquer. Au Maroc, par exemple, c'est un art caché, une espèce de science occulte entre les mains de quelques hommes qui s'en servent pour faire de l'or et qui ne disent pas leur secret. Comparez le Marocain à l'Anglais, au Juif, à l'Allemand, au Français même, et l'activité, l'immense supériorité commerciale de ces derniers vous sautera aux yeux, vous fera penser, en dépit de la douce poésie de votre âme, à un Mag'rib sillonné de voies ferrées, étouffant dans la fumée des usines, hérissé de hauts fourneaux, faisant entendre au Monde étonné la respiration haletante de ses innombrables machines, les pulsations régulières de milliers de pistons d'acier battant à grands coups dans les cœurs d'airain de nos monstres modernes.

Au lieu de la fièvre d'échanges et de production qui semble vouloir dévorer le Nouveau et l'Ancien Continent, que voyons-nous dans l'Empire des Chérif ?

La réponse est aisée :

— Le Maroc est resté le pays préhistorique par excellence, la contrée des *chémmès,* des *buveurs de soleil,* comme disent les Arabes, la patrie des oisifs et des sobres, où l'on sait se contenter d'une poignée de fèves, de quelques figues de Barbarie, de deux ou trois haillons admirablement drapés, portés avec la majesté sereine et grandiose des étonnants sectateurs du Prophète.

Maintenant, la grande question serait de savoir si la prétendue immutabilité des peuples de l'Islam est vraie, si cette Société fermée et figée n'évolue point, si elle est encroûtée à jamais dans le moule suranné du *Fatalisme.*

Négation des *besoins,* négation du *progrès :* de ces deux solutions, laquelle adopterons-nous ?

Ni l'une ni l'autre.

Nous répudierons également et l'exclusivisme plus apparent

que réel des spiritualistes mahométans et l'exclusivisme sentimental de nos sociologues algériens les plus écoutés.

Voyons ! Les soleils, les planètes, tous ces clous d'or perdus au fond des cieux, dont le moindre, mis à côté de notre fourmilière, nous ferait l'effet du dôme du Panthéon à côté d'une mouche, ces géants naissent, vivent, meurent, ressuscitent, se transforment à chaque seconde de l'éternité, et, seule, dans l'infinie palingénésie, la Société islamique aurait la prétention d'être éternelle, incorruptible, immuable ? Elle éviterait l'incessant travail de composition et de décomposition qui est la loi inéluctable de l'Univers ? Quoi ? Vous lui tracez une limite, vous l'enfermez sous une cloche de cristal, en disant :

— Ceci ne périra pas ? Ceci n'aura ni transformation, ni évolution, ni progrès, ni fin ?

Folle, combien folle, l'espérance de pouvoir résister aux forces incoercibles dont nous sommes, astres et amibes, les éternels jouets !

N'est-ce pas un truisme des plus communs que de répéter :

— *L'Immensité est régie par les mêmes lois. Nul ne peut s'y soustraire ?*

N'insistons pas. Regardons fixement l'avenir, avec confiance, en pensant que l'Islam ne fera pas exception à la règle. Bien malgré lui, il est vrai, et après une longue série d'années, il entrera à son tour dans le tourbillon du *Mouvement commercial* pour se plonger ensuite dans la mêlée des *Idées.*

— Et le bonheur, me direz-vous ? Et les pures joies patriarcales, que deviendront-elles dans le Mag'rib métamorphosé en un vaste atelier ?

Je réponds :

— L'âme triste, inutile et paresseuse, éprise de solitude, saura trouver toujours un coin de bois où se réfugier ; le travailleur, utile et honnête, aura, lui, une famille dévouée. Que faut-il de plus à la dolente humanité ?

Les Statistiques officielles sont-elles le critérium de la prospérité commerciale du Maroc ?

Évidemment non. A côté des points imperceptibles qu'elles signalent, elles laissent forcément dans l'ombre l'immensité du

pays où pas un roumi ne peut mettre le pied. C'est encore l'histoire de la mouche et du Panthéon. On nous montre l'insecte, avec quelques détails. Assurément l'insecte est intéressant. Mais le colosse, l'est-il moins ? Et l'on ferme les yeux, de parti pris, sur les ressources incalculables, qui sont là, à nos portes, sous le prétexte spécieux qu'il est difficile, sinon impossible, d'être renseigné exactement sur les relations commerciales du grand Blad-es-Siba.

Ce que l'auteur du *Maroc Inconnu,* c'est-à-dire un atome, a pu ébaucher tant bien que mal, un Gouvernement, collectivité puissante, ne pourrait-il le tenter avec infiniment plus de chances de succès ?

Lancez vos *Étudiants-Voyageurs musulmans* à travers les terres inexplorées de nos voisins de l'Ouest, et vous verrez la riche moisson de renseignements qu'ils en rapporteront.

Commerce de la Berbérie au Moyen Age

Une esquisse, même sommaire, du commerce intérieur et extérieur des colonies africaines de Carthage et de Rome, si j'avais le temps de la faire, nous montrerait déjà la prospérité toujours croissante de leurs comptoirs berbères, puis, sous le flot roulant des hordes islamiques, nous verrions le pays, de Tripoli à l'Océan, se débattre dans des luttes sanglantes, ininterrompues, jusqu'au jour où il lui fut donné de faire une courte trêve à sa folie religieuse et politique. Et ce jour béni, nous le verrions poindre avec l'un des plus rapides conquérants qui aient ravagé la Terre, Abd-el-Moumen, le fondateur de l'Empire Almohade (XII^e^ siècle de J.-C.)

C'est l'époque où toute la Berbérie et le Maroc lui-même sont ouverts à l'activité commerciale des Chrétiens du bassin de la Méditerranée. Dans cette lutte pacifique, les Italiens nous dépassent de beaucoup. Gênes, Pise, Venise sont depuis longtemps en rapports quotidiens avec l'Afrique septentrionale. L'Espagne, toute à sa guerre d'indépendance, laisse le champ libre à ses sœurs latines, à la France notamment, qui entre en scène dès l'aurore du XII^e^ siècle, représentée par la vaillante population de son littoral méditerranéen, la *Provence* surtout.

En 1138, Marseille, sous l'égide de la puissante Gênes, régularise par un traité définitif les rapports qu'elle avait déjà avec le

Maroc. Puis, en peu d'années, les progrès de sa marine sont tels, que le roi anglais Richard, en 1190, nolise des navires et complète ses armements dans la vieille cité phocéenne.

Lisez Mas Latrie, lisez-le sans en sauter une ligne. Les belles pages ! lumineuses, probantes, qui vous initient à la vie si peu connue, si décriée, des *Maures de Barbarie !*

Et cet exemple admirable de solidarité entre les peuples rivaux, Marseille, Arles, Montpellier, Nîmes, Saint-Gilles et Narbonne, *se liant avec les communes d'Italie et la ville de Barcelone pour le commerce du dehors,* n'est-ce pas la première étincelle de la très lointaine fraternité universelle pétillant dans la sombre nuit du Moyen Age ? En vrais philosophes, les négociants d'alors abattaient déjà les stupides barrières que les religions élèvent entre les hommes.

Une famille française, dont le nom a failli disparaître parce qu'elle a fait un peu de bien, dont le nom brillerait dans l'Histoire si elle avait répandu des torrents de sang, se signale à cette triste époque par une activité vraiment prodigieuse. Laissons la parole à l'auteur des *Relations et Commerce de l'Afrique septentrionale avec les nations chrétiennes au Moyen Age* (1) :

« — Les traités et les témoignages généraux constatent que le commerce de Marseille s'était extrêmement développé depuis les Croisades, et que son pavillon paraissait alors (1255 de J.-C.) dans la plupart des grands ports de la Méditerranée.

» La découverte des comptes d'une maison de commerce marseillaise au XIII^e^ siècle a ajouté une page infiniment précieuse à l'histoire de ce commerce (2). La publication de M. L. Blancard soulève un coin du voile qui nous cachait le détail des opérations maritimes, rarement abordé par les traités ; elle nous en fait mieux connaître la nature et l'importance.

» *Les Manduel marseillais* n'ont guère marqué dans l'histoire ; leurs relations maritimes et probablement leurs richesses ne paraissent pas avoir été moindres que celles de tant d'illustres maisons de Venise, de Gênes ou de Florence, avant la catastrophe qui les ruina et les punit de s'être mêlés de politique en conspi-

---

(1) Mas Latrie, page 155.

(2) *Documents inédits sur le Commerce de Marseille au Moyen Age,* par L. Blancard, in-8°. T. 1^er^. Marseille 1884.

rant contre Charles d'Anjou. On peut admettre que la maison des Manduel fut la plus considérable de Marseille, mais elle n'était pas la seule ; à côté des siens se trouvaient, autour du vieux bassin phocéen, les navires et les comptoirs de bien d'autres armateurs et banquiers ; et dès lors la connaissance des affaires de cette seule maison permet d'entrevoir l'ampleur et la variété acquise dans son ensemble par le commerce de Marseille au milieu du XIII^e^ siècle. Les Manduel avaient des correspondants et envoyaient leurs navires dans les principaux ports de la Méditerranée. Leurs registres mentionnent particulièrement des rapports fréquents avec Naples, les Baléares (où ils possédaient de grands domaines), Saint-Jean-d'Acre, Chypre, Alexandrie, *Tunis*, *Bougie*, *Tlemcen*, *Oran* et *Ceuta*. En cette ville se trouvait un fondouc spécial pour les Marseillais et les Provençaux (1). Au Nord, ils commerçaient directement avec l'Angleterre, où ils expédiaient du sucre, de l'alun et des épiceries. En France, leurs facteurs fréquentaient régulièrement les foires de Champagne et le Lendit de Saint-Denis, sans parler des marchés voisins de Nîmes, Avignon et Montpellier, où ils étaient en permanence. Le transport des ballots se faisait généralement par bêtes de somme, sans charrettes.

» On voit que l'aliment le plus considérable de leur maison était la banque et le change, les avances d'argent, le trafic général des monnaies et des métaux précieux. Ils faisaient aussi en grand le commerce des draps, des toiles, du fil, des soieries, du coton, de l'alun d'Alep, des cuirs, du corail, du vif-argent, du fer, de l'étain et de l'épicerie. Ça et là, quelques rares mentions d'esclaves. Aïssa, Sarrasine, probablement négresse, est vendue à un Marseillais 8 livres 12 deniers, environ 91 francs en valeur intrinsèque, suivant M. Blancard (évaluation qui nous paraît bien faible), soit 400 francs en valeur relative. Les draps les plus variés figuraient sur leurs comptoirs : des draps gris d'Avignon, des draps verts de Cambrai; des draps de Douai, d'Arras, de Saint-Quentin, de Louviers ; des draps verts, bleus et blancs de Châlons ; puis des *biffes* de Paris, étoffe de laine, ordinairement rayée ; des *pers* de Provins, des boucrans, des fils de Bourgogne, des toiles d'Allemagne ; beaucoup de soiries venant des Cévennes.

(1) *Actum in Septa, in fondico marcillienci* (en 1236), p. 108.

» A *Tunis* et à *Bougie*, ils importaient surtout des épiceries, du sel, des draps de France, des peaux tannées, des balles de coton, des cotons filés, des toiles, de l'*estanfort* ou étamine forte d'Arras, et des soieries ouvrées venant des Cévennes ; à *Ceuta*, un drap appelé vintain, *du vin*, de la farine, du fil de Bourgogne, du coton, du spic (drap léger), de l'aloès, du corail, des bois de teinture et toujours beaucoup d'épicerie. »

N'importe ! L'Italie tient la corde et la tient bien. Venise et Florence sont les reines de la mer.

Des lagunes de l'Adriatique sortent des centaines de voiles cinglant dans toutes les directions. L'Égypte donne à la ville des doges les marchandises des Indes, de la Chine et de l'Arabie. Chypre lui fournit du coton, du blé, du sucre. L'Asie Mineure, Constantinople et le Péloponèse lui envoient les produits et les tissus d'Alep, de Damas, de la Perse et de la haute Asie. *Le Mag'rib lui fournit du sel, du blé, de la cire, des laines et des cuirs.* En retour, et indépendamment des métaux, des draps et des toiles, elle versait en *Mauritanie* et en Égypte d'immenses quantités de verroteries qui pénétraient chez toutes les peuplades de l'intérieur de l'Afrique, des quantités non moins considérables de quincaillerie et de boissellerie, produits de sa propre industrie ; elle transportait dans tout l'Orient les objets manufacturés que les étrangers, ses tributaires, faisaient affluer de tous les côtés dans ses magasins et ses bazars, qui étaient le marché universel et permanent des produits de l'Orient et de l'Occident.

Et Mas Latrie ajoute :

« — C'est le tableau que présente, en 1423, le doge Thomas Mocénigo, aux sénateurs réunis autour de son lit de mort, dans ce discours où respire la noble satisfaction du chef d'un grand État, calme, fort et prospère : — Dieu soit loué ! Vous avez vu sous notre règne la dette publique diminuer de 4 millions ; votre monnaie a frappé annuellement 1 million de ducats d'or et 200,000 pièces d'argent .. Vous avez sur mer *trois mille* petits navires montés par dix-sept mille marins, *trois cents* navires avec huit mille marins, *quarante-cinq* galères avec *onze mille* marins. Vos arsenaux occupent seize mille ouvriers charpentiers ou menuisiers. Vous transportez annuellement dans le monde pour *dix millions* de ducats de marchandises... pour *cinq cent mille* de Syrie et d'Égypte... Les Florentins seuls vous envoient seize mille

pièces de drap, que vous exportez dans la Pouille, en Sicile, en *Barbarie*, en Syrie, en Chypre, à Rhodes, en Egypte, en Roumanie, à Candie, en Morée, en Istrie ; ils vous achètent en retour, par semaine, pour *sept mille* ducats de laines de France et de Catalogne, du kermès, des grains, de la soie, de l'or, des fils d'argent, de la cire, du sucre, des joyaux. Toutes les autres nations vous donnent de même, par leurs rapports, des bénéfices si considérables, que le produit du nolis seul s'élève à deux millions de ducats, le gain sur l'exportation et l'importation à deux autres millions de ducats. *Persévérez dans cette voie, et vous serez toujours leurs maîtres.* » (1)

Malgré les louables efforts de Louis XI, le commerce français périclite en Afrique. Dès le début du XVe siècle, le marasme frappe les maisons les plus actives, et ce sont les étrangers, des Catalans, des Italiens principalement, qui s'établissent dans nos ports et font plus d'affaires que nous-mêmes.

Puis, la décadence arrive pour tout le monde à l'avènement du régime turc, dont l'unique pensée sera de convertir la Berbérie en un peuple de *forbans* (XVIe siècle de J.-C.).

Quelle longue nuit ! Trois siècles d'horreurs, de boucherie ! Les Chrétiens et les Musulmans se dévorant, se massacrant avec une rage idiote, pour leurs dieux respectifs ! Et, à l'heure solennelle où ces ténèbres vont se dissiper, tout un Continent, le plus redoutable, le plus éclairé certes, tout un Continent, qui n'a cessé de trembler devant un nid de corsaires, a encore la sottise de jalouser la Puissance à laquelle est dévolue la glorieuse mission de mettre un terme à la piraterie barbaresque !

La prise d'Alger par les Français est une des grandes dates de l'Histoire. *Mil huit cent trente* restera, surtout pour les peuples de l'Afrique septentrionale, l'Ère par excellence, l'Année portant dans son sein le germe fécond des libertés, des fraternités lointaines.

Le Commerce extérieur du Maroc en 1894

Franchissons les années, au grand étonnement sans doute de ceux qui pensent que nous n'avons rien de mieux à faire que de sommeiller sur les transactions commerciales des siècles

(1) Mas Latrie. *Commerce de l'Afrique septentrionale,* page 464.

passés, et arrivons à l'an de grâce 1894. Je prends cette date parce qu'elle m'est imposée par la statistique la plus récente que j'aie pu me procurer. Cette statistique fait partie de la collection des *Rapports commerciaux des Agents diplomatiques et consulaires de France* (1). C'est une petite brochure d'une trentaine de pages, intitulée *Le Commerce du Maroc*, très intéressante à consulter, extrêmement curieuse, et que chacun peut s'offrir moyennant la modique somme de vingt centimes. Il faudrait, selon moi, la répandre gratuitement en France, la mettre de force dans la poche de nos grands négociants, les obliger ainsi à se rendre compte par eux-mêmes des affaires qu'il y a à entreprendre, de la lutte qu'il faut soutenir au Maroc sur le terrain commercial.

Prenons garde ! Le marché marocain nous échappe peu à peu. L'Allemagne et la Belgique font à nos sucres une concurrence souvent victorieuse, et la Grande-Bretagne achève de nous enlever le commerce des bougies.

Écoutez les critiques et les conseils de notre petit écrit périodique (2) :

« Le commerce de la France au Maroc, à peu près stationnaire pendant les années 1890, 1891 et 1892, a subi en 1893 et en 1894 une diminution assez sensible.

» Ce fait n'a rien de surprenant dans l'année 1894, au cours de laquelle, en raison des troubles qui ont suivi la mort de Moulaye El-H'asen et du peu de sûreté des transactions, une baisse notable s'est produite dans le trafic général du Maroc, entraînant pour l'Angleterre et pour d'autres puissances des pertes analogues à celles que nous avons éprouvées. Mais, d'une part, la décroissance déjà constatée en 1893 sur le commerce français ne pouvait être attribuée aux mêmes causes ; d'autre part, on peut se convaincre que, même en 1894, certains négociants ont su manœuvrer, au moins dans quelques cas, de façon à mieux exploiter les circonstances, si défavorables qu'elles fussent.

---

(1) Annexe au *Moniteur officiel du Commerce*, 4, rue du Bouloi, Paris, paraissant une fois par an. Je remercie M. Bompard, directeur des Consulats au Ministère des Affaires Étrangères, d'avoir bien voulu me la signaler.

(2) *Le Commerce du Maroc*, annexe au *Moniteur officiel du Commerce* du 26 mars 1896, n° 339. A l'heure où j'écris ces lignes, 20 février 1898, les *Rapports généraux* de 1895, 1896 et 1897 n'ont pas encore paru.

» Il y a donc lieu de surveiller très sérieusement le marché de nos affaires au pays marocain. Les diminutions que nous avons à regretter ne sont pas jusqu'ici extrêmement importantes, et la France tient certes encore une place des plus considérables, puisqu'elle occupe le second rang, après l'Angleterre, laissant loin derrière elle l'Espagne et l'Allemagne qui viennent en troisième et quatrième lieu. La tendance indiquée ici est cependant des plus fâcheuses, et les industriels ou commerçants français auraient un intérêt de premier ordre à lutter plus énergiquement qu'ils ne l'ont fait dans ces dernières années contre une concurrence dont les progrès menacent de s'accélérer. »

Et, plus loin, page 20 :

« — En outre, les étrangers, les Allemands en particulier, hésiteront moins que les Français à créer des établissements nouveaux, à faire parcourir le pays par leurs représentants ; ils s'aident plus eux-mêmes pour trouver des débouchés, et y réussissent souvent mieux.

» Un autre fait qui est souvent signalé, c'est que les négociants étrangers montrent aussi plus de souplesse que les nôtres pour satisfaire les goûts ou les fantaisies des indigènes, et répugnent moins pour y parvenir à changer les habitudes de leurs maisons. Les Marocains demandent, à tout instant, des tissus un peu plus larges ou un peu plus étroits, des bougies plus grosses ou plus minces, plus longues ou plus courtes, autrement empaquetées que les articles livrés précédemment ; certains négociants acceptent toujours ces exigences sans observations ; les nôtres, confiants dans la supériorité de leur fabrication, dédaignent souvent de les accueillir ; leurs concurrents s'emparent de la clientèle.....

» Il y a encore deux grosses questions à propos desquelles nos concurrrents étrangers ont su se créer des avantages on ne peut plus considérables :

» Celle du bon marché et celle du crédit.

» Pour le prix comme pour la forme de ses marchandises, le fabricant français refuse de faire des concessions, parce qu'il fournit toujours de bonnes qualités.

» Ces qualités sont appréciées aussi bien au Maroc qu'ailleurs et leur supériorité est reconnue.

» Mais le Marocain tient d'abord à acheter bon marché, et les considérations de prix passent pour lui avant toutes les autres.

» Tel négociant indigène qui achète pour son usage du drap et du sucre français n'offre à sa clientèle que du drap allemand et du sucre belge, sachant qu'il ne trouverait pas assez facilement le placement de nos produits. Il serait donc essentiel que nos fabricants, tout en donnant de bonnes marchandises, pussent en fournir de moins coûteuses....

» L'abaissement des prix a fait passer au commerce anglais le marché fort important des bougies, qui nous appartenait autrefois. Il nous a beaucoup nui sur celui des lainages. Aujourd'hui, une nouvelle campagne est entreprise contre nos sucres, et quoique notre prépondérance ne soit pas sérieusement atteinte sur ce point, les Allemands et les Belges se sont créé des débouchés à notre détriment. Si leurs progrès se développaient, ce serait pour notre commerce au Maroc un échec irréparable.

» Les délais de paiement, enfin, jouent dans les affaires traitées avec les indigènes un rôle des plus importants ; et nos concurrents ne semblent pas avoir eu à souffrir de s'être montrés là-dessus plus hasardeux que nous. Les maisons allemandes en particulier sont moins timides que les nôtres ; leurs draps étaient d'abord payables à quatre mois ; les maisons suisses en ayant accordé six, elles les ont imitées. Pour les sucres, tandis que nos fabricants marseillais ne vendent qu'au comptant, d'autres font trois, six et même neuf mois de crédit ; et si l'acheteur ne peut payer à l'échéance, ils lui accordent une prolongation de six mois moyennant un intérêt de 6 pour cent....

» En résumé, nos agents estiment que le commerce français au Maroc, si nos négociants tenaient compte des observations qui précèdent, pourrait, au lieu de se voir menacé, prendre un développement considérable. Garder le marché du sucre, essayer de se créer des affaires sur celui des bougies, des lainages et des cotonnades, voilà quel devrait être le but de nos nationaux. Avec plus d'activité et plus de complaisance, ils auraient probablement de grandes chances d'y parvenir. »

TABLEAU GÉNÉRAL du Commerce des Ports marocains avec les Pays étrangers pendant l'année 1894

PAYS	EXPORTATIONS	IMPORTATIONS	TOTAUX
Grande-Bretagne .	10.805.409f	18.755.075f	29.560.484f
France.	6.225.305	11.398.050	17.623.355
Espagne	7.652.399	971.415	8.623.814
Allemagne	2.199.735	3.369.370	5.569.105
Belgique.	2.600	1.460.995	1.463.595
Égypte.	1.276.220	»	1.276.220
Portugal	764.567	»	764.567
Italie	333.552	69.640	403.192
Suède	»	118.175	118.175
Pays-Bas.	»	64.215	64.215
États-Unis	25.550	»	25.550
Tripoli.	9.540	»	9.540
Grèce	3.990	»	3.990
Autriche-Hongrie .	240	»	240
Divers.	»	66.825	66.825
TOTAL GÉNÉRAL.	29.299.107f	36.273.760f	65.572.867f

Commerce par la frontière algérienne et par les presidios espagnols

Le tableau précédent est incomplet. Deux lacunes importantes s'y trouvent : le commerce de la France par sa limite oranaise, et le commerce de l'Espagne par ses presidios.

S'il faut en croire un opuscule que j'ai sous les yeux (1), les seuls marchés de Lélla-Mar'nia et de Débdou vendraient annuellement pour *dix millions* de francs environ de moutons, de laines, de poils et de peaux provenant des tribus marocaines voisines, et l'on pourrait estimer à *cinq* ou *six millions* la valeur des articles

(1) *Le Maroc,* étude commerciale et agricole, par WOLFROM, in-12. Paris, 1893, 56 pages.

européens fournis par les négociants de Nemours, Lélla-Mar'nia, Débdou et Tlemcen (1), ce qui ferait, au bas mot, un joli total de

QUINZE MILLIONS DE FRANCS

à ajouter au chiffre du commerce franco-marocain.

De leur côté, les présides espagnols peuvent faire avec le Maroc 1,500,000 francs d'affaires par an.

Dans ces conditions, les rôles sont renversés, et la France, au lieu de venir en deuxième ligne, tient le premier rang, distançant l'Angleterre de plus de *trois millions de francs.*

Ces modifications étant admises, notre *Tableau général* devrait être remanié de la façon suivante :

1°	FRANCE, avec un total de	32.623.355 fr. par an.
2°	GRANDE-BRETAGNE, avec un total de .	29.560.484 — —
3°	ESPAGNE, avec un total de	10.123.814 — —

Que ce tableau ne soit pas pris au pied de la lettre. Il renferme, si vous le voulez, une donnée assez exacte du *Commerce extérieur* marocain. Mais le *Commerce intérieur*, de beaucoup le plus important, qui pourra jamais dire à quel chiffre il s'élève ? La *contrebande* elle-même, qui s'exerce d'une manière si active sur les frontières de terre et de mer, échappe absolument à toute évaluation. Sphinx que l'on ne peut deviner, énigme séculaire et troublante, le Maroc est toujours l'Empire mystérieux qui attend encore son Œdipe.

Chaque fois que nous arriverons dans une ville, dans un port marocain, partout où les statistiques officielles nous permettront d'éclairer le lecteur sur la géographie économique du pays, nous nous ferons un devoir de ne rien laisser dans l'ombre. Commençons dès à présent par le

Mouvement commercial de Tétouan en 1894

« — Le trafic de cette place, depuis un certain nombre d'années très peu important, ne s'est élevé en 1894 qu'à 1.214,250 francs pour l'importation et 203,450 francs pour l'exportation.

» Autrefois supérieur, puis égal à celui de Tanger, il n'a cessé de décliner à cause du défaut de communication. L'exportation consiste en lièges, cire, os, peaux, et poules ; l'importation en

(1) Pourquoi donc *Oujda* est-il laissé dans l'ombre ?

sucre, café, thé, farine, bougies, semoules, épices, tissus de soie et de coton, draps.

» A consulter les tableaux de navigation, on pourrait croire que ce commerce appartient uniquement à l'Angleterre, *puisqu'il se fait tout entier par Gibraltar*. En réalité, notre infériorité n'est pas aussi absolue, car un assez grand nombre d'articles viennent de Marseille ou y sont dirigés. *Il n'en est pas moins vrai que notre commerce diminue à Tétouan plus que partout ailleurs* ; outre l'absence regrettable de communications directes, les bas prix faits par les Allemands et les Anglais lui causent un préjudice sans cesse croissant. Les bougies et les cotonnades d'Angleterre, les sucres et les draps d'Allemagne tendent à supplanter nos produits. » (1)

Il y a douze ans, la France venait encore en troisième ligne, oh ! bien modestement, mais enfin c'était toujours le troisième rang. En est-il de même aujourd'hui, et l'Allemagne, par exemple, qui ne figure pas au tableau suivant, n'aurait-elle pas pris notre place, et peut-être aussi la place de cette pauvre Espagne si éprouvée par les guerres fratricides de Cuba et des Philippines ?

Mouvement du Port de Tétouan en 1886 (2)

PAYS	IMPORTATIONS	EXPORTATIONS	TOTAUX
1886			
Grande-Bretagne .	1.126.600f	152.325f	1.278.925f
Espagne	17.500	106.250	123.750
France.	47.675	46.150	93.825
1887			
Grande-Bretagne .	1.243.875	232.975	1.476.850
Espagne	46.700	74.375	121.075
France.	17.300	17.600	34.900

(1) *Le Commerce du Maroc,* annexe au *Moniteur officiel du Commerce,* 26 mars 1896. Paris.

(2) Bianconi. *Carte commerciale du Maroc.* 1891. Paris.

Principaux villages des Beni-H'ouzmer

Tit't'aoun **(ville de Tétouan) (voyez ci-dessus, p. 200).** تيطاون **25,000 âmes environ, dont 5 à 6,000 Israélites ; peut lever, à elle seule, 3,000 fantassins.**

Kithan **(coton) (A. B), 300 feux.** كيثان **Près de l'Ouad Mertin.**

El-H'adjar **(les pierres) (A), 100 feux.** الحجر **Sur l'Ouad Mertin.**

Forces militaires, sans compter Tétouan : 3,000 fantassins. Population probable : 42,000 habitants, y compris Tétouan. Instruction peu répandue, sauf à Tétouan où les zaouiya sont bondées d'élèves. Pays boisé, montagneux. Encore beaucoup de hameaux dont les noms me sont inconnus.

Notice historique sur Tétouan (Beni-H'ouzmer)

La haute antiquité de Tétouan est attestée par ce passage de Pline : ***Flumen Tamuda navigabile, quondam et oppidum...*** **(Hist. nat. V. 2.) Le** ***Flumen Tamuda***, **c'est l'Ouad Mertil, c'est le** Θαλουδα **de Ptolémée.** ***Tamuda*** **lui-même est un mot lybien,** ***Tamd'a*** **(marais). Déjà, du temps de Pline (1er siècle de J.-C.), l'*Oppidum Tamuda* n'existait plus. Aussi, douze cents ans plus tard, quand les Marocains élevèrent une redoute sur l'emplacement de la vieille cité, personne ne savait qu'on allait faire revivre, sous un nouveau nom berbère, l'antique Tamuda, dont les ruines elles-mêmes avaient disparu (1).**

La légende, qui immortalise souvent des faits sans importance, s'était ensevelie elle aussi dans cette longue nuit du tombeau, et rien, plus rien ne subsistait de l'ancien centre numide, que les quatre ou cinq mots du célèbre naturaliste romain, lorsque le sultan mérinide Abou Thabet Amer ben Abd-Allah fit jeter, au XIIIe siècle de notre ère, les premiers fondements de Tétouan sur la hauteur où s'élevait jadis la ***Tamd'a*** **berbère.**

Dans la masse désordonnée du ***Kitab el-Istik'ça,*** **j'ai fini par**

---

(1) Consultez l'admirable travail de Tissot ***(Recherches sur la géographie comparée de la Maurétanie Tingitane.*** **Paris. 1877).**

trouver d'intéressants renseignements sur l'origine de notre Tétouan moderne. Les voici avec le texte arabe et ma traduction française :

و فى سنة خمس و ثمانين و ستمائة بنيت فصبة تطاوين (1) (بناء مدينة تطاوين) ثم امر السلطان باختطاط مدينة تطاوين لـنـزول عسكره وللا خـذ بمخنق سبتة هكذا عند ابن ابن زرع و ابن خلدون و اعلم ان تـطـاويـن هذه هـى تطاوين القديمة و قدتقدم لنا ان فصبتها بـنـيـت فى سـنـة خـمـس و ثـمـانـيـن و سـتـمـائـة و ذلـك لاول دولـة الـسـلـطـان يـوسـف بـن يـعـقـوب ابن عـبـد الحق ثم بنى السلطان ابو ثابت هذا المدينة عليها في هذا التاريخ الذى هو فاتح سنة ثمان و سبعمائة و كـان بناء ها خفيفا شبه الفرية عدا فصبتها فان بناء ها كان محكما و ثـيـفا و استمرت هذه المدينة عامرة الى صـدر المائة التسعة فـخـربت ثـم جدد بـنـاء ها بـعـد نحو تسعين سنة حـ بما ياتى الخبر عن ذلك مستوفى ان شـاء الله تعالى « فالوا » و لفظ تطاوين مركب من كلمتين تيط و معنا ها فى لـسـان الـبربـر العين و وين و هى كناية عن المخاطب نحو يا فـلان وما اشبه ذلك « فالوا » و السبب فى تـسـمـيـتـهـا بذلك انهم فى وقت اختطاطهم لها كانوا يضعون الحرس عـلى اسوارها مخافا فجاة العدو فكان الحرس ينادون بالليل او بالنهار تطاوين تطاوين اى يا فـلان افتح عـيـنـك لان عادة الحارس ان يقول ذلك فصار هذا اللفظ علما عليها و يـظـهر ان هذا من كلام العامة ولا اصل له و كذا قول بعضهم تيط معناها الـعـيـن و وين معناها المقلة و معنى مجموع الكلمتين مقلة الـعـيـن و لا ضـابـة مقلوبة كما هى فى لسان بعض لا مم العجمية فانه لا مستند لـه و الله تعالى اعلم (2)

و فـى هـذه المـدة خربت تطاوين القديمة ايضا فزعم منويل فى تاريخه ان قراصين المسلمين من اهل تطاوين و غيرهم كانت تغير على سواحل اصبيانيا و تغنم مراكبها و لما كانت سنة الف و اربعمائة مسيحية المـوافـقـة لسـنـة ثلاث و ثمانمائة هجرية بعث الطاغية الريكى الثالث شـكـوادزة لـغـزو تطاوين و مراكبها فانتهت الى وادى مرتيل و افسدت قراصين المسلمين التى بـه ثـم نزلت عساكر لا صبنيول للبر فا فتحمت مدينة تطاوين بعد ان جلا اهلها عنها و خربتها و عاثت فيها و بـقـيـت خربة نحو تسعين سنة ثم جدد بناوها على يد الرئيس ابى الحـسـن على المنظرى الغرناطى كما سياتى (3)

---

(1) *El-Istik'ça*, tome 2, page 43, ligne 25.
(2) *El-Istik'ça*, tome 2, page 46, ligne 25 et suivantes.
(3) *El-Istik'ça*, tome 2, page 146, ligne 24 et suivantes.

بناء مدينة تطاوين

قال منويل لما استولى الا صبنيول على غرناطة خرج جماعة كبيرة من اهلها الى المغرب فنزلوا في مرتيل فرب تطاوين و لما نزلوا به لم يفدموا شيا على الوطادة على سلطان فاس محمد الشيخ الوطاسى فاجل مقدمهم ورحب بهم فقالوا ان ضيا فتنا عندك ان تعين لنا موضعا نبنى فيه بلدا يكننا و نحفظ فيه عيالنا من اهل الريف فاجا بهم الى مرادهم وعين لهم مدينة تطاوين الخربة منذ تسعين سنة و ولى عليهم كبيرهم ابا الحسن على المنظرى و كان رجلا شجاعا من كبار جند ابن الا حمر و كان قد ابلى معه في حرب غرناطة البلاء الحسن ثم انتقل الى المغرب كما قلنا و لما عقد له الشيخ الوطاسي على اصحابه رجع بهم الى تطاوين وشرع في بناء اسوار البلد القديم فجدده و بنى المسجد الجامع به واستوطنه هو و جماعته ثم اخذ في جهاد البرتغال بسبتة و بلاد الهبط الى ان اسر منهم ثلاثة الاف فاستخدمهم في اتمام ما بقى عليه من بناء تطاوين و اتصلت الحرب بينهم و بين برتغال سبتة كاتصالها بين اهل ازمور وبرتغال الجديدة اه و قوله ان بناء تطاوين كان عقب اخذ غرناطة مخالف لما يقوله اهل تطاوين من ان تاريخ بنائها رمز (تفاحة) و ان ذلك كان باعانة الشريف ابى الحسن على بن راشد فيظهر و الله اعلم ان ابا الحسن المنظرى كان قد قدم من الا ندلس قبل اخذ غرناطة بسنين يسيرة موافق الرمز المذكور و الله اعلم (1)

(TRADUCTION)

L'an 685 (1286-1287 de J.-C.) eut lieu la construction de la *k'açba* (fort, citadelle) de Tit't'aouin.

Fondation de la Ville de Tit't'aouin (Tétouan)

Ensuite le sultan (2) fit jeter les fondements de la ville de Tit't'aouin pour servir de logement à ses troupes et pour mieux bloquer Sebta (Ceuta). Tels sont les renseignements fournis par Ibn-Abi-Zrâ et Ibn-Khaldoun (voir traduct. *de Slane*, tome 4, page 179, ligne 1, et le *K'art'as*, traduct. *Beaumier*, page 553).

Sachez qu'il s'agit ici de l'ancien Tit't'aouin, dont la citadelle, comme nous l'avons déjà dit, avait été construite en 685, tout à fait au début du règne du sultan Yousef ben Yaâk'oub ibn

(1) *El-Istik'ça*, tome 2, page 162.

(2) Le sultan mérinide Abou Thabet Amer ben Abd-Allah ben Yaâk'oub ben Abd-el-H'ak'k'.

Abd-el-H'ak'k'. Puis, le souverain dont nous nous occupons en ce moment, c'est-à-dire Abou Thabet (1), fit bâtir la ville autour de la dite redoute dès le commencement de l'année 708 (1308 de J.-C.). A part la forteresse, qui était massive et solide, les premières constructions furent légères et de tout point semblables à celles d'un village. La cité resta peuplée jusqu'au commencement du IXe siècle (1397 de J.-C.), époque à laquelle elle fut détruite. Elle fut reconstruite 90 ans après, comme nous le dirons plus en détail, s'il plaît à Dieu. On prétend que le mot Tit't'aouin se compose de deux termes : 1° *Tit'*, signifiant *œil* en berbère, 2° *Ouin*, vocable remplaçant le nom de la personne à qui l'on parle (2). Exemple : *Hé ! un tel !* et autres mots de même signification (2). On dit que ce nom fut donné à la ville parce que ceux qui en établirent les fondations plaçaient des sentinelles sur les remparts de peur d'une attaque subite des ennemis. Nuit et jour, retentissait ce cri des factionnaires : *Tit't'aouin ! Tit't'aouin !* c'est-à-dire : *Hé ! un tel, ouvre l'œil !* On sait que les hommes de garde ont l'habitude en effet de s'interpeller ainsi les uns les autres. Ce mot devint donc le nom propre de la cité. Il est bien évident que ce récit populaire ne repose sur aucun fond historique (3). Certaines gens affirment, de leur côté, que *tit'* signifie *œil* et *ouin prunelle*, disant que ces deux vocables réunis veulent dire : *la prunelle de l'œil*, le substantif et son régime étant intervertis ainsi que cela a lieu dans quelques langues étrangères. Cette seconde version ne nous paraît pas fondée, mais Dieu Très-Haut est le mieux renseigné. (Voir page suivante, note 1.)

---

(1) Le sultan mérinide Abou Thabet Amer ben Abd-Allah ben Yaâk'oub ben Abd-el-H'ak'k'.

(2) Erreur. *Ouin* est la désinence de certains pluriels berbères féminins. V. HANOTEAU, *Grammaire kabyle*, pages 32 et 35. Voyez aussi plus haut, page 200, ligne 25, ce que j'ai dit au sujet des deux sens de Tit't'aouin, les seuls vrais, les seuls admissibles. Voyez également R. BASSET, *La Zenâtia du Mzab* et la *Zenatia de l'Ouarsenis*, in-8°, Paris, 1893 et 1895, au mot *Œil* dans les deux lexiques français-berbères.

(3) Et pourquoi pas ? Cette légende a pour elle une ancienneté respectable ; le peuple l'a conservée jusqu'à nos jours et il la gardera longtemps encore. Éliminez de l'Histoire les récits populaires, que vous restera-t-il ? Un squelette, menaçant lui-même de tomber en poussière si vous lui enlevez encore sa substance traditionnelle.

Destruction de Tétouan

Ce fut durant cette période (vers l'an 1397 ou 1400 de J.-C.), que l'ancien Tit't'aouin fut ruiné de fond en comble. Dans son histoire, *Manuel* (1) nous apprend que les corsaires musulmans de Tit't'aouin et autres lieux infestaient les côtes d'Espagne et faisaient main basse sur les navires de cette nation. En 1400 de J.-C., correspondant à l'année 803 de l'hégire, le *tyran* (2), Enrique III, expédia une escadre qui devait attaquer Tétouan et ses vaisseaux. Arrivée à l'Ouad Mertil, la flotte castillane commença par anéantir les pirates mahométans qui s'y trouvaient. Les troupes espagnoles débarquèrent ensuite, se ruèrent dans la ville de Tétouan, qui avait été abandonnée par ses habitants, saccagèrent et détruisirent la cité de fond en comble. Elle resta en ruines pendant 90 ans environ. Puis elle fut reconstruite par le commandant Abou-l-H'asen Ali-l-Mendhari, originaire de Grenade, ainsi qu'on le verra plus loin.

Restauration de Tétouan

Manuel (3) s'exprime ainsi : « Après la prise de Grenade par les

---

(1) Historien espagnol contemporain. Voyez quelques lignes plus loin : *Restauration de Tètouan,* note 3. C'est ce *Manuel* qui a inspiré a l'auteur marocain sa lamentable dissertation morphologique sur *Tit'-aouin !*

(2) *T'ar'ia* (tyran), terme injurieux par lequel les auteurs musulmans désignent les rois *infidèles.*

(3) Le P. Manuel Pablo Castellanos, l'auteur de la *Descripcion histórica de Marruecos y breve reseña de sus dinastias.* In-12, 336 pages, Santiago, 1878.

Je n'aurais donné à ce petit résumé que l'importance qu'il mérite s'il n'avait eu la bonne fortune d'être fréquemment cité par *El Istik'ça.* Tome 2, page 142, ligne 26 et suivantes de son Histoire du Mag'rib, le Slaoui indique pourquoi et comment il s'est servi de *Manouil Baoulou,* comme il l'appelle :

« — Je lui ai pris, dit-il, plusieurs renseignements que je n'ai trouvés que dans son livre. Et, bien qu'il compile du maigre et du gras, du bon marché et du cher *(du bon et du mauvais, du vrai et du faux),* le lecteur intelligent saura toujours distinguer ses cailloux de ses perles, ses bonnes dattes de ses mauvaises. »

En effet, Ah'med ben Khaled En-Naciri Es-Slaoui daigne mettre à contribution un auteur chrétien, un auteur qui ne sait pas l'arabe, à la vérité, mais quel auteur ! un prêtre ! et un prêtre aussi chauvin, aussi fanatique

Espagnols, beaucoup d'habitants de cette ville émigrèrent au Maroc. Ils débarquèrent à Mertil (l'ouad), près de Tétouan. Leur premier soin, en mettant le pied sur le territoire mag'ribin, fut de se rendre auprès du sultan de Fas, Mouh'ammed Ech-Cheikh el-Ouat't'asi. Le monarque fit à leur chef une réception magnifique, leur souhaita la bienvenue.

» — L'hospitalité que nous vous demandons, lui dirent les émigrés, c'est de nous désigner un endroit où nous élèverons une

---

qu'un capucin moyennâgeux. Ce fait arrive si rarement chez les écrivains mahométans, qu'il mérite d'être signalé comme une des plus extraordinaires curiosités de notre époque. Un cerveau imprégné d'islamisme voulant bien accorder quelque confiance à une cervelle pétrie de catholicisme, voilà le comble de l'abomination, le renversement de toutes les idées admises chez les peuples de l'Islam ! Je me suis laissé dire que notre Slaoui, tout arriéré qu'il est, écoute volontiers la lecture des livres historiques espagnols ayant trait au Maroc. Il y prend, bien entendu, les renseignements qui lui plaisent, laissant soigneusement de côté ceux qui alarment sa foi, ceux qui disent carrément la vérité sur les crimes des empereurs marocains, crimes pour lesquels il n'a jamais un mot de flétrissure. Ancien fonctionnaire du gouvernement chérifien, vivant tranquillement à Sla (Salé), à portée par conséquent du laso impérial, on conçoit que le prudent marocain n'ait pas osé jouer sa tête en fustigeant dans son *Istik'ça* les turpitudes des prédécesseurs du jeune Abd-el-Aziz ben El-H'asen. Mais pourquoi fait-il leur éloge ? Pourquoi sème-t-il des fleurs sur cette honteuse succession de malfaiteurs dont les scélératesses écœureront la postérité la plus éloignée ?

Voyons maintenant de quelle façon il fait passer dans son texte les renseignements puisés dans l'ouvrage de l'ecclésiastique espagnol. Du premier coup d'œil, le lecteur verra combien peu ces citations méritent le nom de traduction. Lisez et comparez :

« — Cuando los reyes católicos conquistaron á Granada despues de un cerco de nueve meses, poniendo fin con esta conquista á una guerra de ochocientos años, muchos Granadinos pasaron á Marruécos, desembarcando en Rio Martin. La primera diligencia de los emigrados fué dirigirse al sultan de Fez en demanda de hospitalidad y de terreno donde edificar una ciudad, que les protegiera contra las revoltosas tribus del Rif. No solo accedió gustoso el Sultan á su peticion, si que tambien les señaló por jefe y gobernador á Sidi el-Mandri, valeroso capitan que despues de haber defendido á sus reyes en Granáda, pasó al Magreb con el último rey Abu Abd-Allah (Boabdil). Este capitan ordenó inmediatamente que se levantaran los muros de la nueva ciudad en el punto mismo donde ántes estaba Tagath. Las murallas, pues, fueron las primeras obras que hicieron los Granadinos, y en el centro de su circuito edificaron una gran mezquita con un alto minarete tachonado de menudos y vistosos azulejos. » (Extrait de la page 23.)

ville afin de nous y retirer et de protéger nos familles contre les Rifains.

» Le sultan accueillit favorablement leur requête ; il leur désigna la ville de Tit't'aouin, qui était en ruines depuis 90 ans, et il mit à la tête de la nouvelle colonie son propre chef Abou-l-H'asen Ali-l-Mendhari, homme d'une bravoure extraordinaire. Abou-l-H'asen avait servi, en qualité de général, sous les ordres d'Ibn-el-Ah'mar et il s'était couvert de gloire aux côtés de ce prince dans les rudes combats livrés autour de Grenade. Ensuite il avait émigré au Mag'rib, comme nous venons de le dire. Après avoir été nommé chef de ses compagnons par Ech-Cheikh el-Ouat't'asi, il était retourné avec eux à Tit't'aouin et il avait commencé par rebâtir les remparts de la vieille cité. Il restaura également la ville, construisit la grande mosquée, s'installa définitivement à Tétouan avec ses compatriotes. Cela fait, il ouvrit les hostilités contre les Portugais de Sebta (Ceuta) et de la province d'El-Habt', auxquels il enleva 3,000 hommes. Il obligea ces prisonniers à travailler aux dernières constructions de Tétouan. La guerre sainte dura sans interruption entre les Mahométans de Tétouan et les Portugais de Ceuta dans les mêmes conditions qu'entre les habitants d'Azemmour et les Portugais de Djedida (Mazagan).

» Manuel dit que la restauration de Tétouan eut lieu après la prise de Grenade. Cette version est en contradiction avec celle des habitants de Tétouan. Ceux-ci prétendent que la date de la fondation de leur ville est indiquée par le chronogramme *Teffah'at* (1) ; ils ajoutent que cette fondation fut dirigée par le chérif Abou-l-H'asen Ali ben Rached. On serait plutôt porté à croire (mais Dieu le sait mieux que personne), qu'Abou-l-H'asen el-Mendhari était venu d'Espagne peu d'années seulement avant la prise de Grenade (2), juste à la date indiquée par le susdit chronogramme, mais Dieu est le mieux renseigné *(c'est-à-dire sous toutes réserves)*. »

En résumé, de 1308 à 1400, Tétouan s'agrandit, devient

---

(1) En additionnant ces consonnes, y compris le *t'a marbout'a* final, qui compte pour un ت, on obtient 889 comme total, année hégirienne correspondant à 1484 ou 1485 de J. C. تفاحة *teffah'a* (une pomme), est ici un simple chronogramme. (Voyez *Maroc Inconnu*, tome 1er, page 42, les lettres arabes et leur *valeur numérique*.)

(2) Grenade fut livrée au roi Ferdinand le 6 janvier 1492.

rapidement le centre de la résistance contre les Chrétiens, un guêpier de pirates. Détruite à l'aurore du xv^e^ siècle, la ville reste déserte pendant près de 100 ans. Puis elle se repeuple, et, dès le commencement du xvi^e^ siècle, elle redevient le grand magasin des corsaires musulmans.

948 de l'hégire (1541 de J.-C.). Le sultan Abou-l-Abbas Ah'med, de la branche des Beni-Ouat't'as, épouse à Tétouan, en grande pompe, la fille de l'émir Abou-l-H'asen Ali ben Mousa ben Rached, le fondateur d'Ech-Chaoun. (*El-Istik'ça*, tome 2, page 177, ligne 8 et suivantes.)

1563 (de J.-C.). *El-Istik'ça* passe sous silence l'entrée d'une flotte espagnole dans l'Oued Mertil où elle coule des bateaux musulmans.

1022 (1613 de J.-C.). Prise de Tétouan par Ech-Cheikh, fils d'El-Mençour. (*El-Istik'ça*, tome 3, page 106.)

1027 (1617-1618 de J.-C.). Siège de Tétouan par les troupes du sultan Abd-Allah ben Ech-Cheikh. (*El-Istik'ça*, tome 3, pages 121 et 122.)

1032 (1623 de J.-C.). Tétouan se révolte contre l'autorité d'Abd-Allah ben Ech-Cheikh. Le Mok'addem Abou-l-Abbas Ah'med En-Nek'sis est l'auteur de cette insurrection. (*El-Istik'ça*, tome 3, page 122.)

1078 (1667 de J.-C.). Le sultan Moulaye Er-Rached ben Ech-Cherif va à Tétouan, fait arrêter le chef de la ville, Ah'med En-Nek'sis et un certain nombre de ses partisans, qu'il ramène à Fas où il les jette en prison. (*El-Istik'ça*, tome 4, page 17.)

1139 (1727 de J.-C.). Le célèbre caïd de Tanger, Ahmed ben Ali Er-Rifi, ennemi mortel du pacha de Tétouan, Abou H'afs Amor El-Ouk'k'ach, s'empare de Tétouan par surprise. Revenus de leur stupeur, les Tétouanais, conduits par Abou H'afs, infligent une sanglante défaite au caïd Ah'med, qui faillit périr dans cette affaire. Après sa victoire, Abou H'afs, complètement indépendant, règne en maître à Tétouan et toutes les populations berbères du Maroc septentrional ne reconnaissent nullement l'autorité du cruel et lâche sultan Abou-l-Abbas Ah'med ben Ismaïl Ed'-D'ehbi. (*El-Istik'ça*, tome 4, pages 55 et 56.)

1151 (1738 de J.-C.). Tétouan, toujours indépendante et en état

de rébellion perpétuelle contre l'autorité légitime, est surprise encore une fois par le caïd de Tanger, Ah'med ben Ali Er-Rifi. La ville est mise au pillage, les remparts démolis, huit cents notables égorgés. Une très forte contribution de guerre est imposée aux notables survivants. Le vainqueur, qui agissait beaucoup pour son propre compte et un peu pour le compte du sultan de l'époque, El-Moustadhi ben Ismaîl, se déclare lui-même gouverneur de Tétouan, fait bâtir dans cette ville l'hôtel du gouvernement *(dar el-imara)* qui existe encore aujourd'hui. (*El-Istik'ça*, tome 4, page 70.)

1158 (1745 de J.-C.). Le caïd Ah'med ben Ali Er-Rifi proclame sultan Zin el-Abidin ben Ismaîl. Tanger, Tétouan, El-Fah'aç et une grande partie des Djebala prêtent serment de fidélité au nouveau souverain. (*El-Istik'ça*, tome 4, page 72.)

1204 (1789 de J.-C.). Le prince El-Yazid ben Moh'ammed est proclamé sultan, d'abord à la Zaouiya de Moulaye Abd-es-Slam, ensuite à Tétouan. Comme don de joyeux avènement, le nouveau souverain permet à ses troupes de piller les Israélites de la ville. (*El-Istik'ça*, tome 4, page 124.)

(1798 de J.-C.) La flotte de Nelson stationne longtemps dans la baie de Tétouan avant la bataille d'Aboukir.

1236 (1821 de J.-C.). Le prétendant Ibrahim, fils d'El-Yazid, abandonne Fas où il vient d'être acclamé sultan. Il est sans ressources, sans troupes, et, de plus, en révolte ouverte contre le souverain légitime, Moulaye Sliman. De toutes les villes de la côte djebalienne, Tétouan seule reconnaît le rebelle et lui ouvre ses portes. Le trésor impérial, l'arsenal, les magasins de l'État et le quartier juif sont mis au pillage. Le prétendant meurt 47 jours seulement après son entrée à Tétouan où il était arrivé d'ailleurs dans un état de santé pitoyable. (*El-Istik'ça*, t. 4, p. 160 et 161.)

1236 (1821 de J.-C.). Tétouan, moins soumise que jamais, proclame sultan Saïd, fils d'El-Yazid, frère du dit Ibrahim. Mais à la nouvelle de l'arrivée à El-K'çar el-Kebir du souverain légitime Sliman ben Mouh'ammed, Saïd et ses partisans quittent précipitamment Tétouan et marchent sur Fas. Tétouan, assiégée par le caïd H'aman Eç-Ceridi, général de Sliman ben Mouh'ammed, se défend vaillamment. Le sultan envoie encore contre la ville son

général de cavalerie El-H'adjj Ibrahim ben Rezzouk', à la tête de 200 cavaliers chargés de camper sur l'Ouad Mertil et d'interdire l'accès du port aux Tétouanais. (*El-Istik'ça*, tome 4, pages 161, 162, 163.)

Prise de Tétouan par les Espagnols

Le 22 octobre 1859, l'Espagne déclare la guerre au Maroc. La puissance chrétienne avait à tirer vengeance de l'assassinat de son agent consulaire à Mazagan, l'israélite Victor Darmon ; elle voulait également mettre un terme aux attaques continuelles des indigènes contre ses presidios du littoral méditerranéen. La déclaration des hostilités contre l'ennemi héréditaire est accueillie dans la Péninsule aux cris mille fois répétés de *guerra al moro !* (guerre au musulman !) L'expédition espagnole comprend quatre divisions formant un total de 35,000 hommes, 74 pièces d'artillerie, 2,000 chevaux. O'Donnel en prend le commandement. Du 19 novembre au 15 du mois suivant, le temps est employé au débarquement des troupes à Ceuta. Puis, l'armée se met en marche sur Tétouan. Sur sa route, elle livre plusieurs combats dans lesquels la victoire lui est toujours vaillamment disputée par les hordes mahométanes. Enfin, le 4 février 1860, à la célèbre bataille de Tétouan, les Maures sont écrasés et l'étendard de Castille fait son entrée à Tétouan le surlendemain de cette journée désastreuse, tant pleurée depuis par les poètes marocains.

Les préliminaires de la paix, ratifiés le 26 avril 1860, comprennent 9 articles :

ARTICLE PREMIER. — Cession à l'Espagne du territoire au-delà de Ceuta jusqu'au ravin d'Endjra.

ART. 2. — Cession à l'Espagne, à *Santa Cruz de Mar Pequeña*, du territoire suffisant pour la formation d'un établissement comme celui que l'Espagne y a possédé pour la pêche.

ART. 3. — Le Chérif ratifiera dans le plus bref délai la convention relative aux places de Melilla, Peñon de Velez et Alhucemas, que les plénipotentiaires d'Espagne et de Maroc ont signée à Tétouan le 24 août 1859.

ART. 4. — Comme indemnité des frais de guerre, le Maroc payera à l'Espagne 400 millions de réaux (100 millions de francs).

ART. 5. — Tétouan et son territoire resteront au pouvoir de l'Espagne jusqu'à l'entier payement de l'indemnité.

ART. 6. — Un traité de commerce assurera à l'Espagne, pour le présent et l'avenir, le traitement de la nation la plus favorisée.

ART. 7. — Le représentant de l'Espagne au Maroc pourra résider à Fas ou sur le point qu'il jugera le plus favorable à l'accomplissement de sa mission.

ART. 8. — L'établissement à Fas d'une maison de missionnaires espagnols comme celle de Tanger sera autorisée par le Chérif.

ART. 9. — Deux plénipotentiaires rédigeront à Tétouan, avant l'échéance de 30 jours, les articles définitifs du traité de paix. (Voyez GODARD, *Histoire du Maroc*, tome 2, pages 638 et suiv. Voyez aussi MANUEL, *Descripcion histórica de Marruécos*, pages 285 et suivantes.)

Le 2 mai 1862, l'Espagne rend Tétouan au Maroc ; toutefois, le sultan, devant verser à la puissance chrétienne 100 millions de francs payables en vingt annuités, pendant vingt ans l'Espagne a des contrôleurs accrédités auprès de toutes les douanes marocaines.

Après la version chrétienne, la version musulmane.

Le *Kitab El-Istik'ça* consacre près de dix pages aux évènements de Tétouan (tome 4, page 213 à 222).

Tout d'abord, l'auteur arabe donne à cette guerre la cause suivante : Les Chrétiens de Ceuta, dit-il, et les Musulmans d'El-Endjra (1) se surveillaient réciproquement sur la limite de leur territoire respectif, les premiers, dans de petites baraques en planches, les seconds, dans des huttes de jonc de marais et autres végétaux. Vers la fin du règne de Moulaye Abd-er-Rah'man (que Dieu le reçoive dans le sein de sa miséricorde), les Chrétiens de Ceuta construisirent sur la frontière une maison avec des pierres et du mortier et ils y mirent la marque de leur despote, marque appelée par eux *Courouna* (2).

Les habitants d'El-Endjra allèrent les trouver et leur dirent :

— Il faut absolument que vous démolissiez cette maison. Son genre de construction est en désaccord avec la coutume, et il faut que vous repreniez votre ancienne habitude qui consistait à élever des baraques en bois.

---

(1) *Endjra* tout court dans la prononciation locale.

(2) Ce mot désigne sans contredit le Blason, les Armes d'Espagne.

Sur le refus des Chrétiens de faire cela, les indigènes d'El-Endjra vont à cette maison, la renversent, se jettent sur la *Courouna*, la souillent d'excréments humains, massacrent plusieurs Espagnols, bloquent étroitement la garnison de Ceuta dans des attaques continuelles, au point qu'ils arrivent au pied des remparts. (*El-Istik'ça*, tome 4, page 213.)·

De l'assassinat de Darmon, du blocus perpétuel des Rifains tenant les Castillans prisonniers dans leurs presidios, des sept Espagnols de Mliliya enlevés traîtreusement par les Galîyens en 1858, de toute la longue série de brigandages et de vexations subis par l'Espagne sur la côte marocaine, il n'est question de rien de tout cela dans les pages de l'écrivain musulman.

D'un autre côté, ce dernier est trop modeste en n'accordant qu'une vingtaine de mille hommes à l'armée d'opération venue de la Péninsule. Un peu plus loin, il altère gravement la vérité en disant des Espagnols (tome 4, page 214, ligne 32) :

— *Alors se manifestèrent et leur incapacité dans l'art de la guerre et leur manque de solidité devant les attaques et les coups.*

Le monde entier sait que les Espagnols sont braves, qu'ils ont été surtout très résistants, très intrépides dans cette meurtrière campagne de Tétouan.

Le manque de discipline et de patriotisme des Marocains donne enfin la victoire à O'Donnel, *Ardnil*, comme l'appelle *El-Istik'ça*, et voilà les bannières castillanes flottant sur la cité sainte. Un cri de douleur échappe au barde maure *Afilal :*

بالدين يبكى بالدمع ۞ يحكيه صوب الغما مه ۞ على مسا جد اضحت ۞
تباع فيها المدامه ۞ كم من ضريح ولى ۞ تلوح منه الكرامه ۞ علف
فيه رهيب ۞ صليبه و بحامه

— *L'Islam verse des torrents de larmes : Tel le nuage lâche son averse. On voit maintenant dans les mosquées le vin se vendre en plein jour. Dans combien de mausolées sacrés, illustrés par des miracles, le moine n'a-t-il pas suspendu sa croix et sa bride !*

Sans avoir l'air d'y toucher, Ah'med ben Khaled relève pourtant l'exagération contenue dans ce dernier vers. Il dit qu'O'Donnel prit possession de quatre chapelles musulmanes seulement : 1° le mausolée de saint Saîdi servit de dépôt à la poudre et aux armes enlevées aux Mahométans ; 2° le tombeau de sidi Abd-Allah El-Bek'k'al fut transformé en église ; 3° la mosquée du

Pacha devint un magasin de subsistances ; 4° la mosquée de la K'açba fut convertie en arsenal.

Et il ajoute :

— *O'Donnel eut par la suite, envers les Musulmans, une conduite pleine d'égards et de respect.*

Parlant des conséquences de la guerre hispano-marocaine, il dit encore :

— *L'expédition de Tétouan détruisit le prestige du Mag'rib. Jamais pareil désastre ne s'était abattu sur l'Islam. Ce fut surtout après cette catastrophe que les indigènes du Maroc demandèrent en foule à se mettre sous la protection des puissances européennes.*

Et moi, qui me souviens de la conversation du caïd de Tétouan et du derviche, j'ajoute :

— Le vieux levain de révolte et de sédition, qui fermenta si longtemps dans les âmes tétouanaises, existe-t-il toujours ?

Tribus des BENI-SAID et des BENI-MAADAN

(Les enfants de Saïd (n. p. arabe signifiant *heureux)* بنى سعيد
(Les enfants de Maâdan (n. p. arabe altéré signifiant *mine*)
بنى معدان

Elles se trouvent, l'une et l'autre, à l'Est de Tétouan.

Le derviche eut vite parcouru les Beni-Maâdan, très petite tribu contenue entièrement dans une plaine de 7 ou 8 kilomètres en long et en large, bornée au N. par la Méditerranée, couverte de palmiers nains et d'alfa. Ça et là, on voit cependant des champs d'orge, des carrés de fèves et de chanvre. Les indigènes, très pauvres, vivent de la fabrication des nattes de jonc et d'alfa, passent de longues heures à tresser des cordes de palmier nain,

ont des salines qui leur donnent du sel qu'ils vont vendre dans le Rif sur leurs propres canots (1).

Plusieurs sont pêcheurs, d'autres chaufourniers et charbonniers. Quelques jardins potagers et des vergers s'alignent le long de la côte, qui est basse et chaude. Tout le monde ici parle arabe. Les hommes portent la djellaba. Les femmes, un vaste chapeau sur la tête, à peine vêtues d'habits de laine très courts, ne dépassant pas les genoux, les bras nus, se livrent à tous les travaux agricoles et domestiques. Elles fournissent à Tétouan un contingent assez considérable de filles galantes. L'ouad Beni-Maâdan, torrent sans importance, forme à son embouchure une petite crique appelée *Mersat Beni-Maâdan* (le port des Beni-Maâdan).

La tribu des Beni-Saîd est deux fois plus grande que la précédente. Elle occupe une superficie d'une quinzaine de kilomètres de l'E. à l'O., une dizaine de N. au S., présentant à la mer un littoral presque rectiligne, avec les deux seules échancrures formées par les estuaires de deux ruisselets : l'*Ouad Msa* et l'*Ouad Azerza*. Ici le pays redevient montagneux, boisé. Sur la côte, il y a des tertres couverts de verdure. Du côté du gros bourg d'Azerza, les arbres fruitiers, des oliviers principalement, couronnent les flancs et les sommets des coteaux. Les deux havres de Mersat Msa et d'Azerza abritent les embarcations des indigènes qui sont pêcheurs et pirates à l'occasion. L'*Ouad Ouad'laou*, rivière importante dont nous parlerons plus loin, sépare les Beni-Saîd de R'mara. Somme toute, c'est un beau territoire, assez riche en eaux courantes, en jardins, arbres fruitiers, figuiers et vignes. Les hameaux se cachent dans les forêts, se dissimulent dans les rochers, de manière à ne pas être vus par les paquebots naviguant à quelques encablures du rivage. Les anciennes invasions portugaises et espagnoles ont rendu les habitants méfiants et toujours disposés à voir dans les Chrétiens leurs plus cruels ennemis. Autour des maisons, il y a des petits champs de blé et d'orge, mais le jardinage prime toutes les autres cultures. Le costume, les armes et les mœurs des hommes sont

(1) Ils débarquent principalement à Iâzzanen (Galiya) et à *Mersat Ourek* (ورك), village situé à une quinzaine de kilomètres à l'Ouest de Mliliya. Ourek n'est pas mentionné dans mon premier volume, parce que le derviche avait oublié de m'en parler. Mersat Ourek possède une Zaouiya appartenant à des Chorfa Idrisites.

les mêmes que partout ailleurs. La femme ne se voile pas. C'est une rude travailleuse, faisant tous les travaux d'intérieur et d'extérieur, labourant, moissonnant, pendant que le mari se livre au plaisir de la chasse, à la pêche, aux études coraniques. La moisson se fait d'une manière particulière : les femmes, se prêtant l'aide mutuelle de la *touiza* (corvée), se réunissent par bandes assez nombreuses, envahissent les champs, arrachent les blés, sans jamais se servir de faucilles, et les jeunes filles les plus alertes emportent de grandes brassées de javelles qu'elles vont jeter sur l'aire, sous les pieds des bestiaux qui dépiquent toujours à proximité du village, sous le feu des meurtrières des habitations. Dans la partie méridionale de la tribu, il y a bien des mines de soufre et d'antimoine, mais on ne peut en tirer parti.

Les Beni-Saîd ont essayé plusieurs fois de faire de la fausse monnaie. Sous le règne de Moulaye El-H'asen, le père du sultan actuel, ils lancèrent dans la circulation des *flous* (monnaie de billon) grossièrement imités ; la supercherie fut vite dévoilée.

Ne jouissant ni de l'aisance ni de la puissance des grandes confédérations djebaliennes, les Beni-Saîd et les Beni-Maâdan échappent difficilement à la rapacité de la cour chérifienne. Leur proximité de Tétouan les oblige à envoyer quelques impôts au gouverneur de cette ville. De même que les Beni-H'ouzmer, ils sont peu sociables. Leur naturel sauvage rend très périlleuse une promenade sur leur territoire.

Un soir, au moment du crépuscule, Moh'ammed ben T'ayyéb, venant de R'mara, s'était présenté à la mosquée du village d'Azerza, chez les Beni-Saîd. S'annonçant sous le titre modeste de *dhéïf Rebbi* (hôte de Dieu), il s'imaginait être accueilli à bras ouverts, comme il l'était partout. Il fut donc stupéfait d'entendre cette réponse faite par les jeunes écoliers :

— Nous ne voulons pas de toi parce que tu es *r'mari*. Pourtant, écoute ce conseil : Fuis avant d'être vu par les habitants du village ; sans quoi, ils te tueront.

Le derviche savait qu'ils ne mentaient pas. Une vieille haine, une haine mortelle, provenant des assassinats, des vols, des continuelles incursions dont les R'mariens se rendent coupables envers les Beni-Saîd, anime ces derniers contre leurs puissants voisins orientaux. Moh'ammed prit une décision rapide. Puisque les étudiants refusaient de le recevoir à la mosquée, il fallait,

sous peine d'être sottement écharpé dans la rue, pénétrer dans une maison où il demanderait l'*aman*, l'asile inviolable accordé presque toujours, chez les Djebala, à l'étranger qui se réfugie au foyer d'une famille. Il alla aussitôt dans une ruelle pleine de tas de fumier, où la circulation ne devait pas être très mouvementée, et il s'accroupit devant la porte d'un particulier, la tête basse, enfouie dans son capuchon, espérant qu'on le ferait entrer en voyant son humble attitude. Le maître du logis, armé de son fusil, étant venu à sortir, fut surpris de voir là un homme revêtu d'une djellaba r'marienne, du costume de ses plus terribles ennemis. Presque à bout portant, il fit feu sur l'explorateur, mais il le manqua dans sa précipitation. Les plombs, ricochant sur le mur voisin, vinrent cribler de trous les vêtements du vagabond. Celui-ci, aussitôt après la détonation, avait prononcé rapidement ces mots :

— Je suis Khomsi (de Lékhmas). Pourquoi me frappes-tu ?

— Tu mens ! tu es de R'mara.

Une discussion s'engageait déjà entre les deux hommes, lorsque les villageois, accourant au bruit du coup de fusil, arrivèrent, criant de loin :

— *Ouachta had'a ?* (qu'est-ce que c'est ?)

— C'est un R'mari qui est venu chez moi, hurlait le maître du logis.

— Non, répétait le derviche. Je suis Khomsi.

Entouré par cette bande de forcenés, il fut mis en demeure de prouver sa prétendue origine lékhmasienne. Il le fit avec son incomparable connaissance de cette tribu. Ce petit cours de géographie, et, mieux encore, son aspect attendrissant de doux illuminé achevèrent de convaincre les brutes qui se disposaient à le faire mourir. Un homme grave parmi eux prit la parole, disant, d'un air sage :

— Laissez-le. Ne le tuez pas. S'il appartient réellement à la tribu de Lékhmas, pourquoi le maltraiter ? Si, au contraire, il est de R'mara, eh ! bien, accueillons-le comme un t'aleb qu'il est, uniquement par respect pour le Coran.

Être accueilli, cela signifiait : ne pas être mis à mort. En effet, l'orateur influent conseilla à Moh'ammed de sortir du village, sans perdre une minute, ajoutant :

— Les bergers vont tout-à-l'heure revenir des champs et il nous serait impossible de t'arracher de leurs mains.

Le pauvre exilé quitta le hameau à la nuit close. Il suivait, pour ne pas s'égarer, le cours de l'Ouad Azerza, avec le projet de ne pas perdre de vue le bord de la mer jusqu'à R'mara, où il retournait. Arrivé à l'embouchure du ruisseau, il obliqua à droite, dans la direction de la grande tribu que nous allons explorer avec lui dans un moment. L'Ouad Ouad'laou, gonflé par les dernières pluies, roulant un volume d'eau considérable, arrêta le voyageur. Il s'assit sur la berge, décidé à y passer la nuit, se gardant bien de se hasarder dans les eaux profondes. Cependant, la crainte d'être poursuivi par les bergers d'Azerza ne lui permit pas de fermer l'œil jusqu'au matin. Enfin, à l'aube, il aperçut des barques à l'embouchure de la rivière. Il se dressa, faisant de grands gestes, sans dire un mot. Immédiatement, une embarcation, montée par trois ou quatre hommes, s'approcha de la rive. Moh'ammed, ne sachant à qui il avait affaire, déclara qu'il était de Lékhmas et qu'on avait été sur le point de le tuer à Azerza en le prenant pour un R'mari.

— Voyez un peu ces fils de p..... de Beni-Saîd ! Les voilà redevenus des hommes puisqu'ils ont voulu massacrer un des nôtres, dit le patron du canot en invitant l'explorateur à s'embarquer.

C'étaient des pêcheurs de R'mara. Avant de déposer le derviche de l'autre côté du fleuve, ils lui firent des recommandations.

— Suis toujours le bord de la mer, sans t'en écarter, jusqu'au village de *K'aâ-Sers*. Si tu t'éloignes du rivage, tu seras certainement arrêté et dévalisé ; tout le long de la côte, tu trouveras beaucoup de monde, des pêcheurs principalement et peu de voleurs. Dans l'intérieur des terres, au contraire, les bandits sont légion et ne respectent personne.

Principaux villages des Beni-Saîd et des Beni-Maâdan

Oulad El-Bek'k'al (les enfants du maraîcher) (A), 100 feux. اولاد البقال Sur l'Ouad Msa.

Msa (soir) (A), 50 feux. مساء Sur la rivière de ce nom.

Azerza (le palmier) (B), 500 feux. ازرزا Sur l'Ouad du même nom. (Voyez ci-dessus, page 248.)

El-K'alâ (la forteresse) (A), 100 feux. القلعة Sur l'Ouad Azerza.

Dchiyyer (le petit hameau) (A), près de l'embouchure de l'Ouad Msa, 50 feux. دشير

Afran-Ali (la grotte d'Ali) (B et A), en face de Dchiyyer, 50 feux. افران علی

Beni-Saîd, forces militaires : 1,000 fantassins. Population probable : 7,000 habitants.

Beni-Maâdan, forces militaires : 500 fantassins. Population probable : 3,500 habitants.

Tribu de R'MARA

(La complète, l'achevée) (B) (1) غـمـارة

Nous avons laissé le derviche sur la route de K'aâ-Sers, entrant pour la seconde fois dans la tribu de R'mara, dont il ne connaissait encore qu'une bien petite partie, quelques hameaux seulement de la frontière occidentale. Ce jour-là, il arriva sans encombre à K'aâ-Sers, tandis que deux mois auparavant, lors de sa première tentative de pénétration sur les terres r'mariennes, des brigands l'avaient arrêté et abandonné presque nu sur le bord de la mer.

---

(1) Il est facile de donner à l'antique *Ghomara* une étymologie arabe. Le *K'amous*, cet Océan sans bornes, ne contient-il pas tout ce qu'on veut ? Mais il faut se rappeler que *R'mara* (telle est la prononciation locale) est une tribu *berbère*, que son nom actuel existait bien avant l'invasion d'Ok'ba, que la racine berbère *èr'mèr* vit encore, qu'elle est employée journellement par les Kabyles du Rif.

L'exemple suivant renferme, réunies dans la même phrase, les étymologies des deux plus célèbres tribus du Mag'rib-Extrême, *R'mara* et *Cenhadja :*

— *Er'mèr, our tecenhij cha. (Achève, ne laisse rien),* disent les Berbères marocains aux hôtes qui font mine d'avoir assez mangé. (Voyez plus loin *Tribu de Cenhadja-t-el-Out'a.)*

Ce premier voyage avait été marqué par des incidents émouvants. D'abord, il avait fallu traverser l'Ouad Ouad'laou, très profond à son embouchure. Comme un fait exprès, aucune barque ne se montrait sur la rivière. Cependant, sur l'autre berge, des hommes, très légèrement vêtus, paraissant être des pêcheurs, s'agitaient en signalant leur présence par de grands éclats de voix.

— Venez, leur cria Moh'ammed, et passez-moi de l'autre côté, pour l'amour de Dieu.

Il en vit deux se mettre à l'eau et nager vigoureusement vers lui. Sans lui dire un mot, reconnaissant qu'ils avaient affaire à un illuminé, ils lui enlevèrent doucement ses effets, se les attachèrent sur la tête, puis, l'un prenant la main droite, l'autre la main gauche du voyageur, ils entrèrent dans le fleuve en disant :

— *Bismi Llah!* (Au nom de Dieu), c'est-à-dire *partons, en avant!*

Soudainement, au bout de trois ou quatre pas, tout le monde perdit pied. Le derviche, suffoqué par cette première immersion, se sentit soulevé et ramené à la surface de l'eau par la poigne solide de ses charitables amis. Il respira longuement, se demandant avec anxiété comment il allait éviter les vagues de la mer qui se succédaient à cet endroit de l'estuaire avec une désespérante régularité. La rivière heureusement n'était pas large. Deux ou trois lames seulement passèrent par-dessus la tête de l'explorateur. Sur l'autre bord, il reprit son aplomb, sécha au soleil levant ses membres ruisselants, se rhabilla ensuite. Un cercle de pêcheurs l'entourait. La vue de cet être inoffensif les attendrissait. Ils lui donnèrent du pain et du fromage de chèvre en disant :

— Prends ceci et mange. Nous sommes des Beni-Saîd, pêcheurs de profession, et nous t'accompagnerions plus loin si nous n'étions en mauvais termes avec R'mara. Ils te prendront peut-être pour un des nôtres. Tiens-toi sur tes gardes tout le long de la route, car ils pillent et assassinent les passants. Il y a quelques années, ces brigands ont envahi notre Azerza où ils ont massacré plus de cinq cents personnes.

— Comment s'appelle ce village de bandits ? demanda le derviche.

— K'aâ-Sers. C'est une localité située au bord de la mer ; elle renferme une dizaine de mosquées.

— C'est bien, dit Moh'ammed.

Et il s'avança vers l'Est, en suivant les falaises. A quelques kilo-

mètres de K'aâ-Sers, cinq hommes, vêtus de djellaba noires, ayant autour de la tête nue une couronne de cordelettes en poil de chameau, tenant chacun un fusil à la main, se plantèrent devant le voyageur :

— De quel pays es-tu ?

— *Tit't'aouni* (de Tétouan), répondit le derviche.

— Très bien, dit l'un d'eux. Justement nous disions : Quel bonheur si un tit't'aouni nous tombait sous la main !

Une idée bizarre traversa l'esprit du vagabond.

— Je suis des Beni-Saîd, dit-il d'un ton ferme, lorgnant attentivement l'effet qu'allait produire sur les R'mariens ce mot exécré.

Cinq craquements se firent entendre presque simultanément. Les fusils, prêts à faire feu, étaient à 50 centimètres de la poitrine du bohémien qui se hâta de crier :

— Je ne suis pas des Beni-Saîd ! J'y suis allé pour étudier seulement.

Cette mystification lui coûta cher. Un des malandrins, la main pleine de sable, s'approcha de Moh'ammed, lui lança la fine poussière à la figure. Le derviche, aveuglé, se laissa choir immédiatement, en se frottant les yeux. Tandis qu'il se livrait à cette opération, ses vêtements lui étaient retirés un à un, y compris sa sacoche pleine de livres. On lui laissa cependant une vieille chemise déchirée et une petite peau de bouc contenant du pain et du beurre. Avant de le quitter, les R'mariens, de peur d'être dénoncés, lui firent des excuses, le priant de remarquer qu'il n'avait pas été battu.

— *Ma tkhabber chi âlina.* Ne nous dénonce pas, répétaient-ils en s'éloignant.

— Non, non, ne craignez rien, disait le derviche, toujours assis par terre, occupé à se frotter les yeux.

Ils disparurent derrière les rochers pendant que Moh'ammed continuait sa route sur le bord de la mer. A son arrivée à K'aâ-Sers, il entra dans une mosquée. La vue de sa chemise toute trouée attira les curieux. On l'entoura, on lui demanda ce qui lui était arrivé. Il répondit simplement, sans fournir d'autres explications :

قشطونى — *Guechcht'ou-ni.* (On m'a dévalisé.)

Des vêtements lui furent donnés et il passa la nuit avec les

autres écoliers. Le lendemain matin, de très bonne heure, la djemaâ fit crier dans le village :

— Qui a dévalisé hier le t'aleb ?

Un homme se présenta à la mosquée. S'adressant aux membres de l'Assemblée, il fit la déposition suivante :

— C'est *un tel* et *un tel*. Je les ai vus à l'affût du côté de l'Ouest.

Mandés devant la djemaâ, les accusés nièrent effrontément. On leur déféra le serment. Alors leurs explications devinrent confuses, embrouillées, contradictoires, et ils finirent par rapporter, au milieu des éclats de rire du public, les vêtements du derviche. Celui-ci resta un mois entier à K'aâ-Sers, puis il en sortit pour explorer le vaste territoire de R'mara.

R'mara vue à vol d'oiseau

Gravissons le sommet du *Djebel Tazaran*, chez les Beni-Khaled, et nous aurons une vue d'ensemble de ce sol tourmenté. Au Sud, nous n'apercevons qu'un océan de croupes moutonneuses, des crêtes, des aiguilles, des rochers, des cimes, tantôt boisées, tantôt dénudées ; tandis qu'au Nord, jusqu'à la Méditerranée, les hauteurs, se courbant peu à peu, s'arrêtent net, en falaises abruptes, devant l'immensité des flots. Dans ce hérissement inextricable de la surface r'marienne, l'œil le moins exercé voit de suite un pays pauvre, de maigre culture, presque sans blé, avec quelques champs d'orge seulement. Là où la terre végétale le permet, les fèves et les lentilles viennent bien ; elles poussent au milieu des rochers, dans des terrains métallifères d'une extrême richesse. Et, là-haut, accrochés à des pentes escarpées, des centaines de hameaux dorment sur ces trésors, ne demandant à la nature que des fruits et quelques céréales. C'est du *Djebel Tazaran* et de ses ramifications que sortent presque toutes les rivières de la grande tribu. Elles roulent leurs eaux dans des gorges étranglées, se frayant avec peine un passage à travers le labyrinthe des chaînons r'mariens ; elles viennent, toutes les six, les six principales du moins, se jeter dans la Méditerranée, formant à leur embouchure des havres commandés par de gros villages, dont quelques-uns sont de véritables villes.

Quelques chiffres feront mieux comprendre l'importance de R'mara. En largeur, de l'Est à l'Ouest, elle mesure une *cinquan-*

taine de kilomètres et près de *soixante-dix* en longueur, superficie égale à celle d'un petit département français. Presque partout ses limites sont naturelles : au N., la Méditerranée ; à l'O., l'Ouad Ouad'laou ; à l'E., l'Ouad Ouringa ; au Midi enfin, la haute chaîne des monts r'mariens, qui la sépare franchement des trois grandes tribus méridionales : Ktama, Beni-Zéroual, Beni-Ah'med Es-Sourrak'.

Le Littoral r'marien

Le long développement de la côte a permis à la nature de doter cette tribu de six petites baies formées par les estuaires des six principaux cours d'eau de R'mara. Ces rades, appelées *mersa* (ports), sont fréquentées par des flottilles de balancelles et de canots appartenant aux marins indigènes.

K'aâ-Sers, le premier port, en commençant par l'Ouest, est un gros village habité par une population sans foi ni loi, ayant des habitudes intolérables de rapine et de meurtre.

Tarr'a (prononcez Tarer'a), le deuxième port occidental, est une localité importante. On la désigne souvent sous le nom de *mdinat Tarr'a* (la ville de Tarer'a). Elle est située à une vingtaine de kilomètres à l'Est de K'aâ-Sers. C'est une véritable cité partagée en deux parties par l'ouad du même nom. Parmi les 99 santons qui y sont enterrés, le plus illustre, le patron de la ville, celui qu'on invoque dans toutes les circonstances, c'est *Sidi Ah'med El-R'ezzali*. Dans Tarer'a même se dresse un énorme rocher qui a son histoire ; il s'appelle *h'ajrat la ilaha illa Llah ; Mouh'ammed rasoul Allah* (1). Il est surmonté d'une petite chapelle. La tradition locale prétend que le *h'ajrat la ilaha illa Llah*, dont la base repose sur le fond de la mer, se prolonge sous les flots, ayant son autre extrémité à Grenade, formant ainsi un croissant parfait, emblème de l'empire Ottoman, adopté déjà par la grande majorité des sectateurs du Prophète. Le pic de Tarer'a présente, dit-on, gravé sur l'une de ses faces, la moitié de la profession de foi islamique, c'est-à-dire *la ilaha illa Llah* (il n'y a de Dieu que Dieu), tandis que l'autre corne du croissant, celle qui émerge du sol espagnol,

(1) حجرة لا اله الا الله محمد رسول الله
« Le rocher de : il n'y a de Dieu que Dieu ; Moh'ammed est le prophète de Dieu. »

aurait ces mots creusés dans son granit : *Mouh'ammed rasoul Allah* (Moh'ammed est le prophète de Dieu). Ce serait donc un monolithe aux proportions démesurées, en forme de faucille, supportant dans son creux le poids énorme des gouffres méditerranéens. Un vieux sémaphore en ruines se voit encore, à côté de la chapelle, sur le sommet du piton de Tarer'a ; des marches, taillées dans le roc, permettent d'atteindre cette curieuse cime, qui fut autrefois sans doute une vigie du haut de laquelle les corsaires musulmans signalaient l'approche des navires ennemis. Aujourd'hui, la population tarer'aienne se livre tranquillement à la pêche dans les eaux poissonneuses du petit golfe ; elle croit que ses 99 santons veillent à ce que la baie ne manque jamais de poisson. Nous nous réservons de dire, dans la *Notice historique sur R'mara*, le rôle joué dans l'histoire par Tarer'a et par les autres villes maritimes r'mariennes.

Tigisas (prononcez Tiguisas), autre cité historique, est une ravissante petite ville, au point de vue exclusivement marocain, bien entendu. Port de mer situé à une vingtaine de kilomètres à l'Est de Tarer'a, elle a encore l'avantage d'être à cheval sur l'estuaire d'un cours d'eau assez important : l'Ouad *Tiguisas*. Dans la banlieue et dans la ville même, les potagers, les jardins, les vergers forment partout une masse de verdure délicieuse. Les oranges de Tiguisas sont célèbres dans toute la contrée.

Emthèr se trouve à l'orient de Tiguisas. Ce gros village est bâti, lui aussi, à l'embouchure d'un ruisseau auquel il a donné son nom.

Tar'essa se présente à l'Est d'Emthèr. C'est une petite ville éparpillant ses maisons à l'embouchure d'un ruisselet portant le nom de la cité. Au milieu du ruisseau, à l'endroit même où il mêle ses eaux avec celles de la Méditerranée, s'élève un îlot sur lequel on a bâti une chapelle coiffée d'une coupole. On l'appelle *K'oubbat Sidi l-At't'ar* قبة سيدى العطار (la coupole de Mgr El-At't'ar, nom propre arabe signifiant *le droguiste*). Sur l'îlot, sont abandonnés depuis de longues années des tas de boulets et quatre ou cinq gros canons désignés dans le pays sous le vocable de *bourk'i* (fulgurant). Personne ne songe à utiliser ces vieilles pièces d'artillerie aux trois quarts rouillées. L'Ouad Tar'essa est remarquable par les grands arbres qui ombragent son cours inférieur.

Mersat Ouringa est postée à l'extrémité orientale du littoral

r'marien, tout à côté de la frontière du Rif. L'Ouad Ouringa se perd à cet endroit dans la Méditerranée. Mais il n'y a là aucun hameau, aucune habitation, sauf une petite *k'oubba* (coupole) consacrée à *Sidi Yah'ya l-Ouardani*, santon rifain originaire du village de *Ouardana* وردانة, dans les Beni-Saîd du Rif. Cette localité, qui manque dans mon premier volume, a été visitée par Moh'ammed ben T'ayyéb lors de son dernier voyage, en 1895.

Juste au-dessus de la coupole de Sidi Yah'ya l-Ouardani, près de l'embouchure de l'Ouad Ouringa, s'élève une falaise verticale, montrant, à une certaine hauteur, une excavation semblable à une vaste chambre. Les indigènes, convaincus que la fille du patriarche Noé y est enterrée, appellent cette grotte *Zaouiyat bent Sidna Nouh'* (L'ermitage de la fille de N.-S. Noé).

Sur la rive droite de l'estuaire de l'Ouad Ouringa, un éperon rocheux, s'avançant dans la mer, éventre les flots de ses dents séculaires de granit. Il se termine en pyramide, et cette pyramide est couronnée de trois boules de pierre, ressemblant très vaguement à trois têtes humaines, que l'on croirait taillées par un artiste maladroit des âges préhistoriques. Dans le pays, on les appelle *El-Djébha* (le front, c'est-à-dire le cap). La côte, très accore à cet endroit, subit l'assaut perpétuel d'une mer continuellement démontée. Le danger de naviguer dans ces parages sur de petites embarcations explique la terreur qu'El-Djébha inspire aux caboteurs marocains. Il y a aussi des légendes, des légendes plus sinistres les unes que les autres, que l'on débite à plaisir sur le terrible promontoire. Aussi, passagers et matelots musulmans ne passent-ils jamais à sa portée sans crier à tue-tête la profession de foi mahométane. Malgré leur force, les vociférations humaines se perdent dans le bruit de tonnerre de l'éternel ressac, dont les vagues retombantes arrosent au loin la mer toute blanche d'écume. Voulant expliquer l'agitation constante de la Méditerranée à cet endroit, les marins de l'Islam affirment qu'un fleuve impétueux, né du sein de la mer, courant avec une rapidité vertigineuse, précipite depuis des siècles la masse grondante de ses eaux contre la muraille inébranlable d'El-Djébha. Cette pointe, si fertile en naufrages, n'inspirait aucune crainte au derviche. Les hasards de sa vie errante le firent passer et repasser souvent devant la redoutable falaise. Le frêle esquif indigène avait beau tanguer et se remplir d'eau, cramponné au bordage, le bohémien restait impas-

sible, ne se laissant émouvoir ni par les lamentations de ses compagnons ni par les cahots effrayants de sa coquille de noix. Il chantonnait seulement, d'une voix dolente, ces paroles fatidiques du Livre sacré :

هو الذى يسيركم فى البر و البحر كيف يشاء

— *C'est lui (Dieu) qui vous fait voyager sur terre et sur mer, comme il lui plaît.*

L'*Ouad Ouringa* a une importance particulière. Il sert en effet de limite naturelle entre R'mara et Mthioua, c'est-à-dire entre les *Djebala* et le *Rif*. Il est bon de noter que le cours entier de ce petit fleuve, ainsi qu'une assez large bande de sa rive droite, appartiennent au territoire r'marien.

Sur la carte de R'mara, on verra d'autres villages maritimes plus ou moins peuplés. N'étant pas qualifiés de *Mersa* ou *Mrasi* (ports naturels), ils trouveront leur place dans la nomenclature des *Villes* et *Villages* des différentes tribus r'mariennes du bord de la mer.

Divisions territoriales de R'mara

Sans les précieuses révélations du derviche, nous ne saurions pas que cette immense tribu n'en est pas une pour ainsi dire, qu'elle se compose en réalité de *dix* tribus confédérées, désignées dans le pays sous le terme commun de *R'mara*, la *Ghomara* des anciennes cartes.

Procédons méthodiquement, en indiquant d'abord les tribus maritimes ; puis nous passerons aux tribus centrales et méridionales.

Sur la côte, en commençant par l'Ouest, on trouve : 1° *K'aâ-Sers*, 2° *Beni-Ziyath*, 3° *Beni-bou-Zra*, 4° *Beni-Grir*, 5° *Beni-Smih'*.

Les tribus centrales sont :

1° *Beni-Sélman*, 2° *Beni-Mençour*.

Voici maintenant les tribus méridionales, en partant toujours de l'Ouest :

1° *Beni-Zedjjel*, 2° *Beni-Khaled*, 3° *Beni-Rzin* (prononcez Rezine).

Cinq sur le littoral, deux au centre et trois au Sud, font bien *dix* tribus, que nous passerons successivement en revue dans l'ordre où elles ont été visitées par le grand explorateur marocain.

Ce sectionnement de *R'mara* en dix fractions s'explique : 1° par

la grande étendue du territoire r'marien ; 2° par la réunion, sur un même point du Maroc, de plusieurs tribus *se disant d'origine r'marienne.*

Cette seconde raison a besoin d'un éclaircissement détaillé.

Ethnographie marocaine

De nos jours, les Djebaliens divisent la population de leur province en deux races bien distinctes : *R'mara* et *Cenhadja*. Ils ont une tendance évidente à étendre cette division, non seulement aux autres tribus de l'Empire chérifien, mais même au *Globe terrestre tout entier !* Et les autres Marocains pensent exactement comme eux à ce sujet.

Tout en accueillant avec une prudente réserve les souvenirs populaires d'une nation, dont les généalogies authentiques remontent à peine à la première invasion arabe, qu'il nous soit permis de ne pas rejeter avec mépris ce mythe ethnologique, mythe d'autant plus curieux, d'autant plus intéressant, qu'il semble prendre sa source dans le peuple berbère lui-même, dans ce peuple si profondément ignoré des Anciens, peuple énergique, que l'on commence à peine à étudier et dans lequel Salluste, le mieux placé des historiens pour l'observer, n'a vu qu'un vil bétail (1), tant il est plus aisé d'injurier une nation que de chercher à la bien connaître. De leur côté, les grands hommes du christianisme africain, les Cyprien, les Optat, les Aurèle, les Augustin, ne nous apprennent rien sur ces indigènes, au milieu desquels ils vivaient avec la même indifférence à peu près que nous vivons aujourd'hui au milieu de leurs descendants. L'illustre évêque d'Hippone ne fournit sur les Berbères de son temps que ce maigre et vague renseignement :

— *In Africa barbaras gentes in una lingua plurimas novimus.*

Même au point de vue restreint de la philologie, il ne faut pas prendre ces paroles trop au pied de la lettre. On doit supposer en

(1) N'ayant pas voulu se donner la peine d'apprendre leur langue, d'observer leurs mœurs, l'effronté pillard décoche aux anciens Berbères ces paroles grossières : *Quis cibus erat... atque humi pabulum uti pecoribus.* (*Bell. Jugurth.*, chap. XVIII). S'il les avait accusés d'anthropophagie, la calomnie eût été admise d'emblée. Mais, dire qu'ils broutaient l'herbe des champs... ! Quelle idiote invention !

effet que, bien longtemps avant le v^e^ siècle de notre ère, la langue de ces *barbares* s'était déjà fractionnée en plusieurs dialectes plus ou moins éloignés les uns des autres.

Nous disions que les Djebaliens et les autres Marocains, Arabes et Berbères, croient descendre de deux chefs de tribu, ancêtres éponymes des *R'mariens* et des *Cenhadjens*. D'après ce système, chaque tribu marocaine se rattache à l'une de ces deux origines. Des arbres généalogiques, habilement dressés, représentent, dit-on, des filiations destinées à convaincre et le vulgaire et les prétendus érudits de l'Islam. Mais nous, mieux instruits, complètement dégagés de l'esprit de secte et de race, nous devons examiner ces singuliers documents avec l'arme éprouvée de la critique rationnelle. L'Anthropologie, l'Ethnographie, la Philologie s'accordent ici avec l'Histoire pour réduire à néant ces prétentions à une double origine humaine, même en ce qui concerne uniquement le Mag'rib el-Ak'ça. Ces réserves faites, on peut se risquer à supposer que la vieille prépondérance numérique et politique des éléments cenhadjiens et r'mariens a produit sans doute cette curieuse ethnologie mag'ribine.

Dans la *Notice historique sur R'mara*, nous étudierons cette importante tribu au point de vue purement historique. Elle en vaut la peine, car, depuis l'invasion d'Ok'ba jusqu'à nos jours, elle a vécu dans un état de perpétuelle révolte, bravant sans défaillance les souverains successifs du Maroc, luttant souvent avec avantage contre les bandes impériales qui l'envahissaient, soutenant fidèlement la malheureuse dynastie Idrisite, dont elle fut le plus ferme rempart, conservant jusqu'à l'heure actuelle sa chère indépendance plusieurs fois séculaire.

A présent, comment présenter au lecteur une description claire, simple, de l'immense R'mara, sans fractionner son territoire, comme il se fractionne du reste lui-même, c'est-à-dire en dix tribus? Ouvrons la carte, commençons l'exploration de cette vaste région par le littoral, en partant de l'Ouest. Tout d'abord, la

Tribu de K'aâ-Sèrs (R'mara)

s'offre à nos regards avec son petit territoire triangulaire. Mais ce territoire est couvert de maisons, de champs d'orge, de fèves, petits pois. C'est la patrie du figuier. Les hameaux (il y en a une

trentaine environ, dont je n'ai pu avoir les noms), sont ombragés par ce bel arbre, si utile aux malheureux. L'Ouad Ouad'laou, dans lequel nous avons vu le derviche faire plusieurs plongeons, forme la limite occidentale de K'aâ-Sers du côté des Beni-Saïd. Cette rivière, une des plus importantes de R'mara, connaît les marées. Son cours inférieur, situé en plaine, est gonflé par le flux jusqu'à une certaine distance dans l'intérieur des terres. Les Marocains, ayant oublié les termes techniques de المدو الجزر (flux et reflux), se servent uniquement du terme vague *El-Mlou* الملو (le remplissage) pour désigner la marée.

Indépendante au même titre que ses neuf sœurs r'mariennes, K'aâ-Sers est très attachée à sa liberté. Malgré les liens qui l'unissent aux autres groupes de R'mara, il lui arrive souvent d'avoir maille à partir avec eux à cause des vols et des brigandages qui se commettent sur son territoire. Toutes les autres fractions r'mariennes se chamaillent également entre elles ; mais, dès qu'il s'agit de l'étranger, elles se liguent dans un touchant accord pour écraser l'imprudent qui ose s'attaquer à pareil colosse.

La réputation des indigènes de K'aâ-Sers est détestable. Brigands de grand chemin, batailleurs, voleurs, fripons incorrigibles, ils s'embusquent tout le jour dans les broussailles et les rochers à l'affût d'une proie à saisir. La nuit, contrairement aux habitudes des bandits, ils prennent du bon temps, se livrent à d'affreuses orgies dans leurs *bêït ec-çoh'fa*, étranges lupanars où les mignons se livrent à l'ardente lubricité de ces sauvages. Leur amour de l'argent est poussé à un point inimaginable ; aussi, malheur à l'étranger circulant dans la tribu ! Il sera dépouillé à sa sortie de chaque village, et, s'il fait mine de vouloir se défendre, on le tuera comme un chien. Tous les R'mariens du reste sont les mêmes ; sauf de rares et honorables exceptions, on peut dire que les malfaiteurs calabrais sont de petits saints à côté d'eux. La mésaventure suivante, arrivée au fils de T'ayyéb, prouvera que les voisins orientaux de K'aâ-Sers ne le cèdent en rien aux Mandrins de ce dernier centre.

De Tarer'a (Beni-Ziyath), où il avait établi sa base d'opération, le derviche s'était rendu un jour à K'aâ-Sers sur l'invitation des écoliers de ce village. Il s'agissait de participer à une plantureuse *ouaâda* donnée en l'honneur des saints de la contrée. Accueilli à la grande mosquée de K'aâ-Sers, le voyageur y avait passé la nuit.

Apparemment que les agapes ne furent pas de son goût puisqu'il était reparti dès le lendemain, cheminant tout seul, selon son habitude, dans la direction de Tarer'a, où il retournait. En quittant K'aâ-Sers, il avait introduit une assez grande quantité de petites piécettes marocaines dans deux galettes d'orge, l'une après l'autre, de manière à ne faire dans la croûte qu'un tout petit trou, facilement rebouchable. Les voleurs marocains ont ceci de particulier : ils dévalisent l'étranger, le laissent nu la plupart du temps, mais ils ne lui prennent jamais son pain ; ils lui en donnent au contraire s'il en manque. Moh'ammed, connaissant depuis longtemps cette étrange et louable habitude, se trouvait donc complètement rassuré sur le sort de son argent. Aussi, dès le soleil levant, il se mettait en marche pour rejoindre Tarer'a. Il y arriva sans encombre, alla tout droit à la chapelle consacrée au très célèbre santon Sidi Ah'med El-R'ezzali. Là, sous une natte, il cacha ses deux galettes, qui lui servirent d'oreiller et sur lesquelles il fit bon somme. A son réveil, il partagea la collation des étudiants, en se gardant bien de toucher à son propre pain. Aussitôt après le déjeuner, les écoliers procédèrent aux ablutions pour la prière de midi. L'explorateur se livra, du bout des doigts, à un nettoyage sommaire, et il disparut de Tarer'a, retournant à la ouaâda. Il s'encourageait lui-même :

— En avant ! Je ferai ma prière en route, si toutefois je la fais. L'essentiel, c'est de reparaître à K'aâ-Sers.

Des scrupules lui étaient venus au sujet de son brusque départ de ce village. C'était une maladresse, bien faite pour indisposer ses amis. Et puis, si le menu de la veille n'avait pas répondu à son attente, il n'en serait peut-être pas de même aujourd'hui et le jour suivant. Il fallait donc retourner à tout prix à la fête et réparer la bévue du matin. Il marchait depuis une couple d'heures, lorsqu'un commencement d'appétit éveilla en lui le souvenir des deux pains oubliés sous la natte de la chapelle. Faisant brusquement volte-face, il prit sa course vers Tarer'a. Il allait y arriver, n'en étant plus qu'à un millier de mètres, lorsqu'il vit un homme, le fusil à la main, s'avancer vers lui d'un air furieux. Parvenu à dix pas du derviche, l'individu cria :

— *Ouguef* (arrête-toi !)

Puis, épaulant son arme et mettant en joue sa victime, il ajouta :

— Déshabille-toi, sinon j'abats ta mère (*net'éyyah' immak*

نطيح يماك, terme de mépris indiquant en quelle piètre estime il tenait et le vagabond et celle qui lui avait donné le jour.

Jugeant à la mine sinistre du bandit qu'il n'y avait pas lieu de faire le moindre discours pour l'attendrir, Moh'ammed enleva prestement son unique djellaba, encore très bonne ma foi, et il resta en chemise. L'homme prit le vêtement, s'approcha du voyageur, lui posa la question habituelle :

— Où as-tu mis l'argent ?

— Je n'en ai pas, répondit le vagabond.

— Où vas-tu ?

— A Tarer'a.

A peine venait-il de dire qu'il se rendait à ce village, qu'un coup de crosse de fusil le jetait par terre.

— Va retrouver ta mère, cria l'homme, mais ne retourne jamais à Tarer'a !

Moh'ammed, étendu de tout son long, simulait l'évanouissement. Le coquin, muni de la djellaba, ne tarda pas à disparaître derrière les énormes rochers qui encombrent le rivage de la Méditerranée depuis K'aâ-Sers jusqu'à Tarer'a, falaises rocheuses dans lesquelles nichent les grands oiseaux de proie de terre et de mer. L'explorateur, ne voyant plus personne, se leva, courut à Tarer'a, pénétra sous la coupole de Sidi Ah'med El-R'ezzali, releva la natte sous laquelle il avait caché ses deux galettes d'orge. Elles n'y étaient plus ! Il comprit alors ce qui avait dû se passer : après son départ du village, les pains ayant été découverts par le voleur, celui-ci, séance tenante, s'était mis en devoir de les manger, et alors la mitraille marocaine s'était révélée d'elle-même, arrêtant net la mastication du glouton qui s'était dit, apparemment :

— Tiens ! Tiens ! Cet étranger qui cache de l'argent dans le pain doit être cousu d'or. Poursuivons le *k'érran !* (1)

On sait le reste.

---

(1) Prononcez *K'èrrane* فـران. Ce mot, en arabe marocain, signifie tantôt : *encorné, mari trompé, proxénète,* et tantôt : *homme qui ne fait pas ses prières à l'heure voulue, qui les joint, les réunit ensemble et les dit en une seule fois,* sens pleinement justifié par la 1re et la 2e forme du verbe فـرن. Il y a encore deux expressions ignobles, fréquemment employées au Maroc : *ât't'aï* et *meniouk* عطاى ـ منيوك. La décence m'oblige à les traduire par : *entubé, empalé.*

A la vue du voyageur en chemise, les gens de Tarer'a lui demandèrent qui l'avait dévalisé. Il raconta l'agression dont il avait été victime. Un homme du village, heureux de la circonstance et voulant se venger d'un ennemi, prit la parole :

— J'ai vu *un tel* prendre son fusil et aller dans cette direction.

La djemaâ envoya chercher l'accusé. Le messager revint un moment après, disant que les femmes de la maison lui avaient répondu : « — *Un tel est à la chasse* », et il ajouta en riant :

— Cette partie de chasse est une bonne frime !

Le cheikh de la djemaâ avait dit au derviche :

— *Eglès* (1) (assieds-toi), reste ici jusqu'au retour de l'individu.

Moh'ammed alla s'étendre dans la chapelle de Sidi Ah'med. A la nuit close, on signala la rentrée du voleur. La djemaâ l'envoya chercher. Là, en présence du derviche, l'interrogatoire ne fut pas long. Le doyen du conseil dit simplement au maraudeur :

— Rends immédiatement les effets au t'aleb, autrement nous t'appliquons cent coups de bâton.

L'homme se mit à nier, criant qu'il n'avait volé personne. Cette scène, menaçant de s'éterniser sans aboutir à aucun résultat, le cheikh commanda :

— *T'éyyeh'ouh !* (Jetez-le par terre !)

En un clin d'œil, l'individu fut terrassé, solidement maintenu à plat ventre sur le sol, la djellaba relevée, les fesses nues. Comprenant que les triques allaient s'abattre sur sa personne, il hurla :

— Lâchez-moi, et je vous apporte tout de suite les habits.

Remis en liberté, il courut chez lui, rapporta un moment après la djellaba et la monnaie du derviche ; quant aux deux galettes, il n'en fut pas question.

— Cet étranger est un capon, dit le scélérat en montrant du doigt l'explorateur. En me voyant sur la route avec mon fusil, il a ôté immédiatement sa djellaba, il me l'a offerte humblement, disant : « — *Je te la donne, cher ami ; il vaut mieux que ce soit toi qui la prenne qu'un autre* » (2). Il me croyait de K'aâ-Sers et il s'imaginait que j'allais lui rapporter son vêtement à la mosquée de ce village.

---

(1) Pour *Edjlès* اجلس. Il serait curieux de faire la nomenclature des ج (dj) qui se transforment en ڤ (g dur) dans toute la province des Djebala.

(2) Le derviche, effectivement, usait souvent de cette prévenance pour éviter ou la mort ou les coups.

Cette défense ne manquait pas d'habileté. Très souvent, en effet, le voyageur marocain, craignant pour son argent et ses habits, les confie à un indigène du pays se dirigeant vers le même village que lui. Moh'ammed ne releva même pas le mensonge, il tourna le dos au voleur et entra à la mosquée où il endossa sa djellaba. Le lendemain matin, en prenant le frais devant le sanctuaire de Sidi Ah'med el-R'ezzali, il vit venir à lui le maraudeur de la veille. De la main droite, le bandit se tenait la barbe, geste expressif, signifiant, dans le langage muet des escarpes mag'ribins :

— *R'ir nek'otlek* غير نقتلك (A tout prix, il faut que je te tue !).

Le vagabond lui répondit tout haut :

— Oui, si tu m'attrapes.

Et il fit part à la djemaâ des menaces de son voleur, ajoutant qu'il n'osait plus quitter T'arer'a parce que cet homme l'égorgerait sûrement dans la campagne.

— Tu n'as qu'à partir sans crainte, lui dit un des membres les plus influents du conseil. Nous le retiendrons ici, n'aie pas peur.

Immédiatement, on désigna quelqu'un pour l'accompagner, et le derviche se mit en route avec un fort gaillard armé d'un fusil. Il retournait à K'aâ-Sers. Vers le milieu du chemin, sur une éminence d'où l'on apercevait le village occidental, les deux marcheurs s'arrêtèrent. L'homme de Tarer'a dit à Moh'ammed :

— Pars. Je ne te perdrai pas de vue.

Le derviche s'en alla tout seul, arpentant le sol avec rapidité, se retournant de temps en temps pour voir si son gardien était toujours à son poste. Arrivé dans la banlieue de K'aâ-Sers, il tourna la tête une dernière fois. Perché sur son mamelon, un petit point noir, immobile à l'horizon, indiquait que l'homme n'avait pas bougé de place.

De K'aâ-Sers à Tarer'a, le rivage offre une série ininterrompue de hautes falaises, de monticules escarpés, qui rendent ces parages aussi dangereux pour les navires que pour les voyageurs terrestres. Embusqués dans des anfractuosités de rocher, les indigènes dévalisent les passants, interceptent les communications entre Tétouan et R'mara. Presque toutes les tribus maritimes situées à l'Est de Tétouan sont obligées cependant de traverser le territoire de K'aâ-Sers pour se rendre au marché de cette ville. Les avanies qu'elles supportent de la part de ces bandits dépassent tout

ce qu'on peut imaginer. Jusqu'à présent, les haines déchaînées contre le repaire de voleurs et d'assassins n'ont pas fait explosion par suite du manque d'entente des diverses populations lésées; mais l'orage est dans l'air, et il ne faudrait pas se montrer trop surpris de voir un jour les autres fractions r'mariennes se lever comme un seul homme, se précipiter sur les requins terrestres de K'aâ-Sers et les exterminer jusqu'au dernier. Le sultan est au courant de la situation, mais comme son action est nulle sur les populations r'mariennes, il se contente d'endormir par des promesses et de bonnes paroles les chefs indigènes qui se plaignent à lui des méfaits de la petite tribu. Dans leur certitude de l'impunité, l'audace des malandrins de K'aâ-Sers va croissant sans cesse. Quand on leur fait des reproches, ils répondent d'un ton convaincu:

— Tout ce qui passe sur nos terres est à nous, aussi bien que ce que nous trouvons sur les terres des autres.

Pourtant, ils avouèrent à Moh'ammed que R'mara ne laissait pas de leur inspirer de vives alarmes. Chaque année, les tribus-sœurs jurent de tomber sur la brebis galeuse, d'en faire un exemple. Afin de conjurer l'épouvantable invasion, les vieillards de K'aâ-Sers passent des nuits el des nuits en prières, répétant indéfiniment ces deux mots arabes : *Ya lat'if!* (ô bonté divine!) s'imaginant avoir éloigné l'orage quand ils ont prononcé *vingt mille fois* cette invocation. Les unités et les dizaines sont comptées sur les chapelets, les centaines sont marquées par des fèves. Les vieux forbans lèvent la séance et vont se coucher contents quand l'un d'eux hurle d'une voix triomphante :

— Halte-là, camarades ! Les deux cents fèves sont dans le sac !

La tribu de K'aâ-Sers fut la cause directe de l'état de guerre qui dure depuis une dizaine d'années entre R'mara et la tribu des Beni-Saïd. Vers 1886, des femmes de K'aâ-Sers s'étaient rendues toutes seules au marché des Beni-Saïd où elles allaient vendre des poules et des œufs. A leur retour, elles furent surprises, en pleine forêt, par une bande de Saïdiens. Ceux-ci, après leur avoir fait subir les derniers outrages, les soulagèrent de leur argent. En apprenant ces horreurs, K'aâ-Sers se rua à l'improviste sur les Beni-Saïd. Ceux-ci, le premier moment de stupeur passé, se réunirent et infligèrent une sanglante défaite à leurs agresseurs. K'aâ-Sers implora aussitôt le secours de R'mara au moyen de moutons et de bœufs égorgés et abandonnés sur les marchés

de la grande tribu. Il s'agissait de venger une de ses sœurs, R'mara n'hésita pas. Sur tout son immense territoire, ce fut un long cri de protestation et de fureur. Comment ! K'aâ Sers, cette petite tribu r'marienne, a été décimée par ces chiens de Cenhadjiens de Beni-Saïd ! En avant, guerriers de R'mara ! Exterminez vos ennemis !

Ce fut un massacre épouvantable. L'énorme tribu couvrit de ses hordes sa petite voisine occidentale, incendiant, pillant les hameaux, violant les filles et les femmes, faisant main basse sur les troupeaux, sur les grains, emmenant en esclavage les gitons et toutes les personnes du sexe faible pouvant servir aux plaisirs et aux travaux des champs. Ces scènes de sauvagerie eurent un grand retentissement dans la province des Djebala, et le sultan, sur son trône, apprit avec une indifférence absolue que deux des tribus de son prétendu royaume passaient leur temps à s'exterminer avec un acharnement digne d'une meilleure cause.

Tribu des Beni-Ziyath (R'mara)

Située à l'orient de K'aâ-Sers, elle occupe le premier rang, en superficie, parmi les tribus maritimes de R'mara. Deux ruisseaux l'arrosent. L'un, l'Ouad Tiguisas, roule un assez fort volume d'eau pour mériter le nom de rivière. Prenant sa source dans les hauts monts méridionaux de R'mara, non loin du village de *Tamaïlt*, il longe la chaîne de la plus haute cime r'marienne, le Djebel Tazaran, pénètre sur le territoire des Beni-Sélman, entre ensuite chez les Beni-Ziyath, où, par une anomalie singulière, il perd sa dénomination d'*Ouad Beni-Ziyath* pour prendre celle de *Ouad Beni-Hellil*, et il se jette dans la Méditerranée, à la limite des Beni-bou-Zra, sous le nom d'*Ouad Tiyuisas*. Ce n'est qu'en amont d'Imezzerdhen que l'on commence à le désigner sous cette dernière appellation. Même au cœur de l'été, son lit n'est jamais à sec, et il a toujours assez d'eau pour faire tourner les roues des innombrables moulins établis sur ses bords. En hiver, il est tellement impétueux, tellement profond, que le secours des barques est nécessaire pour le traverser à trois ou quatre kilomètres de son embouchure, où il forme un havre commandé par le grand village de Tiguisas. On peut estimer la longueur totale de son cours à une trentaine de lieues.

L'*Ouad Tarer'a*, qui traverse également les Beni-Ziyath, est un simple ruisseau, roulant un mince filet d'eau à travers des terrains aurifères d'une grande richesse. Ses rives, comme celles de toutes les autres artères r'mariennes, sont peuplées de hameaux, dont le plus considérable, le village de Tarer'a, est situé à l'extrémité de son cours, où il forme un petit port de mer. Ici encore, les montagnes s'avancent jusqu'au bord de la Méditerranée, laissant entre elles des gorges et des vallées assez mal cultivées. La principale ressource des Beni-Ziyath consiste dans des vergers remplis de figuiers et de vignes. Entre Imezzerdhen et Azar'ar se trouve le plus grand marché de tout R'mara, le *Souk' el-H'add* (marché du dimanche). On y vend les produits de la région, d'immenses quantités de fruits, des chèvres, des bœufs, du blé, de l'orge, des fèves, du tabac, du kif, des étoffes, des cuirs venus de Tanger et de Tétouan. Azar'ar, bourg de 500 feux, a été de tout temps la résidence du caïd de R'mara, un gros bonnet administratif, *sans autorité*, comme il y en a tant au Maroc. Ce fonctionnaire, ayant rang de *âmel* (gouverneur), a pour principale occupation le souci perpétuel de sa propre sécurité.

Les indigènes des Beni-Ziyath s'adonnent presque tous à l'étude du Coran, non à ces études exégétiques auxquelles l'Europe savante est redevable de tant de belles découvertes, mais à l'étude mnémotechnique d'un texte restant à jamais pour ces fanatiques une énigme aussi sacrée qu'inintelligible. La population, très dense, composée presque uniquement de ces paresseux improductifs qu'on appelle les *t'olba* (étudiants), a oublié ses anciennes vertus guerrières pour les amusements, les jeux, les plaisirs des sens. Aussi, malgré le chiffre élevé de leurs fantassins, les Beni-Ziyath sont-ils battus fréquemment par leurs voisins orientaux, les Beni-bou-Zra, petite tribu berbère, d'une énergie, d'une activité sans pareille.

Les Beni-Ziyath se disent descendants des Maures andalous. Leurs mœurs relâchées, efféminées, un goût très prononcé pour les coutumes citadines, tendraient à confirmer effectivement ces prétentions. Plus encore que dans les autres tribus djebaliennes, on pratique ici la *nzaha* (tournée des écoliers).

La Nzaha

A l'époque des vacances, les étudiants se réunissent par bandes de 50 à 100 individus du même village. Ils emmènent avec eux deux gitons danseurs, deux joueurs de grosse caisse, deux joueurs de *r'aït'a* (hautbois), deux diseurs de vœux (*daî* plur. *deâya* داعى ـ دعاية), deux rapsodes. Ces artistes reçoivent, après la tournée, une rétribution convenue d'avance.

La troupe quitte son village ; suivons-là. Dans la campagne, elle marche sans ordre, chacun allant et venant d'un groupe à l'autre. Aux approches d'un hameau, d'un bourg quelconque, la bande se forme en colonne, les musiciens en tête. A cent mètres environ des premières maisons, l'assourdissant orchestre des grosses caisses déchaîne la tempête : des coups sourds, réguliers, profonds, déchirés par les notes stridentes des r'aït'a. Les villageois, hommes, femmes, enfants, accourent à la rencontre des joyeux quêteurs, leur souhaitent la bienvenue, les accompagnent jusqu'à la mosquée. Après un moment de repos, la colonne se reforme ; elle fait le tour du village, s'arrêtant devant chaque habitation, donnant au maître du logis un concert accompagné d'un ballet de gitons. Cet excès d'honneur provoque les générosités, oblige les cadeaux à s'exhiber : vêtements, argent, bœufs, chèvres, fruits, légumes, œufs, poules, etc., selon la position de fortune de l'habitant, sont avidement recueillis avec force louanges et remerciements. Le soir venu, les écoliers reviennent à la mosquée où ils doivent passer la nuit. Ils y trouvent des victuailles de toute espèce, un vrai festin homérique destiné à calmer les appétits les plus robustes. Après la dernière prière, faite en commun, on attaque le souper, avec les mains, sans cuillers ni fourchettes, chacun se jetant sur ce qu'il aime le mieux. Vers neuf heures, tout le village est là, moins les femmes, cela va sans dire. Alors on compose un grand orchestre. Tous les écoliers qui savent jouer d'un instrument quelconque ne se font pas prier. Grosses caisses, mandolines à deux cordes, violons, tambours de basque, hautbois, attaquent soudain les plus beaux morceaux du répertoire djebalien, pendant qu'au milieu de la salle les éphèbes se livrent à des danses lascives, à des contorsions indécentes. Inutile de dire que les spectateurs, le cou tendu, la bouche bée, écarquillant les yeux, ne perdant ni une note ni un entrechat, se

délectent profondément. Les tasses de thé se remplissent et se vident sans désemparer. Les pipes de kif lancent des volutes capricieuses, et la fumée, épaisse à couper au couteau, abrutissant tout le monde, rendrait l'air de la salle irrespirable si les entrants et les sortants n'ouvraient à chaque instant la porte.

Soudain, la danse cesse, les instruments se taisent ; deux voix graves s'élèvent dans le silence, appelant les bénédictions du Ciel sur la noble assemblée, sur le généreux village. Une indicible ritournelle de l'orchestre accentue toute louange hyperbolique, tout passage concernant le fondateur de l'Islam et sa sainte postérité. Poèmes en l'honneur des santons ou des guerriers illustres, dithyrambes à l'adresse du Prophète, de ses compagnons, contes, légendes, récits merveilleux de quelque évènement mémorable, tout y passe, avec des intermèdes de danses et de musique. L'aube surprend souvent ce joli monde en goguette. Quelqu'un signale les premiers feux du jour ; alors on se précipite dehors pour faire les ablutions, on revient à la mosquée, et tous les fronts, maintenant pensifs et bien alignés, se prosternent sur les nattes qui ont été les témoins de la nuit de débauche. La prière finie, les excursionnistes s'accroupissent en rond, psalmodient un *h'izeb* (60e partie du Coran), laissent ensuite la parole aux diseurs de vœux. Ceux-ci invoquent la Divinité en faveur du village, puis on sort du lieu saint et la troupe repart se dirigeant sur une autre localité.

Disons que les étudiants des hameaux visités accueillent cordialement leurs collègues ambulants à la condition de les connaître, eux ou leur tribu ; dans le cas contraire, ils les voient arriver avec crainte et défiance à cause de la déplorable habitude qu'ont les écoliers djebaliens de voler les gitons qui ne leur appartiennent pas.

Durant toute la tournée, il est de mode de réciter entièrement le Coran deux fois par jour en l'honneur du grand Moulaye Abd-es-Slam ben Mchich. Afin de ne pas se fatiguer, on imagine un système commode, très ingénieux : le livre sacré est divisé en autant de parties qu'il y a d'excursionnistes, chacun en prend sa part et la récite, de sorte que l'œuvre du prophète arabe est psalmodiée en une demi-heure, une première fois le matin, la deuxième fois avant le coucher du soleil.

Un peu d'autorité et de comptabilité est nécessaire dans cette

caravane de clercs vagabonds. Un président (mk'addem), élu à l'unanimité des suffrages, gouverne tant bien que mal son indocile troupeau ; il est assisté d'un trésorier auquel on confie le produit de la vente des présents en nature, car on se rappelle peut-être que les donateurs rachètent invariablement les chèvres, les poules, les vêtements, en un mot tout ce qu'ils ont donné aux quêteurs. Ce système a du bon : il débarrasse les excursionnistes d'une foule de soucis, de la conduite des animaux, du transport des céréales, fruits, légumes, etc., qu'il faudrait trimbaler à travers un pays généralement accidenté. En prévision d'une mauvaise rencontre, on emporte toujours quelques fusils et quelques pistolets. La coutume veut que pendant ces tournées de sainte mendicité l'œuvre de chair ne soit jamais consommée. Au point de vue pratique, une nzaha de trente jours, par exemple, rapporte à chaque étudiant une quinzaine de francs ; ajoutez à ce total la nourriture gratuite, valant à peu près 15 centimes par jour, et vous vous rendrez compte du bénéfice résultant de ces longues, de ces fatigantes courses, si peu rémunératrices au point de vue européen, mais très lucratives au sens marocain et islamique.

Les Beni-Ziyath raffolent de la *nzaha* ; on les voit souvent dans les diverses tribus r'mariennes, courant de village en village, poussant même des pointes hardies jusque dans le Rif, sans trop s'éloigner cependant des frontières de la patrie. De Tanger à Taza, de Fas au Rif, dans tous les Djebala, la nzaha est très connue, très pratiquée, et il est probable que, sur la route de Tanger à Fas, des diplomates, des touristes européens ont croisé maintes fois des bandes de mendiants lettrés, sans demander ni savoir ce que cela pouvait être.

Un dépôt bien gardé

Moh'ammed ben T'ayyéb s'était installé dans le gros bourg d'*Azar'ar Beni-Hellil*, au S.-O. du Souk' el-H'add. Hébergé à la mosquée avec les autres écoliers étrangers, il suivait très irrégulièrement les cours, s'absentant des 5 et 6 jours de suite afin d'explorer à son aise les Beni-Ziyath. Il revenait de chacune de ses excursions de plus en plus déguenillé. La toilette ayant toujours été le cadet de ses soucis, il en était arrivé à un tel degré de

malpropreté, ses hardes étaient si usées, que les étudiants pauvres eux-mêmes, habitués cependant à coudoyer les plus grandes misères, commençaient à se moqner de lui. L'instituteur en chef finit par lui faire des observations, lui disant crûment :

ما نبغى شى تبغى هكذا بالوسخ نحب النفاوة

— *Je ne veux pas que tu restes ainsi dans la saleté ; j'aime la propreté.*

Le derviche, je le sais par expérience, ne s'émut nullement de ces conseils. Ses haillons sordides, qu'on n'aurait pas touchés avec des pincettes, lui procuraient le double avantage de circuler partout sans danger et de récolter par-ci par-là des aumônes. Mais la malignité humaine ne désarme jamais. Voyant que les interminables rengaines dont ses loques étaient l'objet ne faisaient que croître sans embellir, il alla un beau matin au Souk' el-H'add, s'acheta deux djellaba neuves, de 10 francs chacune, et un h'aïk du même prix ; il s'offrit aussi, pour compléter ses atours, une paire de babouches de cent sous. Il devait tout cet argent à la munificence du gouverneur de R'mara, l'illustre *Ben-Merzouk'*, dont la résidence se trouve à Azar'ar, comme nous l'avons déjà dit.

Ses emplettes faites, Moh'ammed sort du marché, son paquet sous le bras ; il avise un lieu désert, laisse tomber ses haillons, revêt ses beaux vêtements, et, tout battant neuf, il retourne au village, en portant à la main ses vieilles nippes, qui lui rendront encore de bons et loyaux services au jour des grandes explorations. La transfiguration radicale du vagabond eut le résultat de toutes les métamorphoses de ce genre. Le pelé, le galeux de la veille devint tout à coup, à cause de ses habits neufs, beaucoup moins méprisé. Mais ses guenilles lui étaient encore nécessaires. Chaque fois qu'il courait la montagne, il les avait sur le dos, et c'est grâce à elles qu'il put visiter, sans être inquiété, les gisements aurifères situés au Midi d'Imezzerdhen, dans la boucle de l'Ouad Tiguisas, non loin du minuscule hameau d'*El-Heouta*. Il constata aussi la présence du précieux minerai tout le long de la rive gauche de l'Ouad Tarer'a, depuis sa source jusqu'à la bourgade des *Beni-Békhti*, au N. d'*Azar'ar Eç-Cer'ir* (le petit Azar'ar). Il affirme que tout le territoire de R'mara est d'une richesse minière

incomparable, renseignements qui m'ont été confirmés d'ailleurs par des Marocains qui ont vu cette région.

Le sol des Beni-Ziyath est favorable au figuier et à la vigne. Les chèvres et les bœufs trouvent une nourriture abondante dans les grandes forêts de ce pays de montagnes. La base de l'alimentation de l'homme est le biçar (kouskous d'orge, mélangé de fèves concassées.) La femme ne se voile pas. Ses mœurs, comme partout ailleurs chez les Djebala, sont infiniment moins dissolues que celles du sexe fort, toujours aveuglé par sa répugnante passion anti-naturelle.

A *Gueldeth*, où il était un jour de passage, on annonça au derviche qu'une grande nzaha s'organisait au village d'Azar'ar, en vue d'aller faire une quête chez les Beni-Sélman. Ayant appris à ses dépens les inconvénients de voyager en bande, il ne tenait nullement à se joindre à la caravane en question ; toutefois cette exode avait fait naître en lui l'idée de partir de son côté, d'abandonner les Beni-Ziyath où il s'ankylosait depuis qu'il n'avait plus rien de nouveau à explorer. Il remonta le cours de l'Ouad Tiguisas, dont les eaux courent entre des bords, tantôt fleuris, tantôt arides, tantôt unis, mais le plus souvent escarpés. Il retrouvait là le prototype, la note caractéristique des autres rivières r'mariennes. A son arrivée à Azar'ar, sans dire à personne s'il partait ou s'il restait, il fourra secrètement ses beaux habits dans un sac, alla trouver un de ses professeurs, le *fk'ih* Si Ben Ah'mid, le seul qui lui inspirât quelque confiance. En grand mystère, il lui tendit le sac, parlant bas, disant très vite :

— Tiens, garde ça. Si je reviens, je le reprendrai ; si je ne reviens pas, tu peux t'en servir, grand bien te fasse !

Et il s'en alla, rayonnant dans ses haillons, s'éloignant à grandes enjambées d'Azar'ar, où il ne devait jamais plus remettre les pieds. A Oran, en 1894, *20 ans après cette aventure*, il apprit par un R'marien que le pauvre Ben-Ah'mid, en butte à la jalousie de ses concitoyens, n'avait pu endosser encore les djellaba et le h'aîk dont il était le dépositaire, ses compatriotes lui répétant sans cesse :

— Garde précieusement les habits du t'aleb. Ton devoir est de ne jamais les mettre, de ne les prêter à personne !

Tribu des Beni-Sélman (R'mara)

On était aux premiers jours de l'automne, belle saison pendant laquelle les montagnes centrales et méridionales de R'mara sont encore dans tout l'éclat de leurs beautés naturelles. Mais ce qui ravissait le plus le derviche, c'était la profusion des fruits, du miel, du beurre, dont il se bourrait dans chaque village, tout en ne restant pas insensible aux charmes de la nature. En remontant l'Ouad Beni-Ziyath, il avait fait sa première étape sur le territoire des Beni-Sélman, à *Bou-Dek'ik' Es-Sefli,* pittoresque agglomération d'une centaine de masures, s'échelonnant sur un sol ferrugineux tout le long de la rive gauche de l'ouad. De là, obliquant à droite, il était allé visiter les mines de plomb d'*Ikhrifen* et d'*El-K'alaà*.

Dans ce dernier hameau, un nom connu frappa ses oreilles. Quoi ! il y avait là, à quelques kilomètres au Sud, un village s'appelant *Azeffoun !* Dans une vision rapide, l'infatigable nomade évoqua la patrie lointaine, toute cette belle région du Guergour (1), dont il se soucie médiocrement, il faut l'avouer, puisqu'il n'a pas encore cherché à la revoir, après vingt-trois années d'absence ! Souvent, dans sa jeunesse, il avait entendu prononcer le nom d'*Azeffoun,* que nos compatriotes ont métamorphosé en *Port-Gueydon* (2). L'Azeffoun des Beni-Sélman est loin d'être un centre de haute culture intellectuelle ; hameau sauvage, perdu dans les montagnes, il nourrit une population rude, grossière, cherchant et trouvant sa vie dans les hautes futaies qui l'entourent. Des glands, des arbouses, des noix et des noisettes attendaient l'explorateur à la mosquée. Le lendemain, même nourriture. Décidément, il fallait gagner au plus vite une grande bourgade

---

(1) Moh'ammed ben T'ayyéb est né, vers 1855, au village d'*El-K'alaâ El-Ouafasiya,* fraction des Beni-Ouadjhan, tribu des Beni-Chebana, commune mixte du Guergour, département de Constantine, arrondissement de Bougie. Il appartient à une vieille famille berbère qui prétend descendre de Sidi Aïsa ben M'hammed, marabout enterré au dit village d'El-K'alaâ, et originaire de Fas, paraît-il.

(2) Petit centre de colonisation française, sur la côte algérienne, entre Dellys et Bougie. *Azeffoun* est un mot berbère signifiant *glaïeul* (genre gladiolus, famille des iridées). Voyez mes *Lègendes de la Grande Kabylie,* tome 1er, page 327.

d'étudiants, où le menu quotidien ne serait pas fourni exclusivement par les arbres de la forêt.

Amézzaourou, la capitale des Beni-Sélman, ne déplut pas au derviche. Il y avait là de nombreux écoliers, amateurs comme lui de franches lippées, se laissant vivre doucement sur la charité publique. Néanmoins, son incessant besoin de déplacement l'emportait à chaque instant loin de cette localité, et il errait de village en village, toujours bien accueilli partout où il se présentait.

Le Sultan Noir exploite les mines de R'mara

La tribu des Beni-Sélman occupe, avec les Beni-Mençour, le centre de R'mara. Elle s'étend sur une grande surface extrêmement tourmentée, hérissée de pics, profondément ravinée. Pays d'arbres fruitiers, de ruches, de chèvres, de bœufs, il s'y fait un commerce assez actif de miel, de beurre et d'animaux. Un coup d'œil jeté sur la carte fera voir combien ce territoire est riche en champs de plomb, de fer et de cuivre. Les indigènes se sont acquis quelque réputation dans l'exploitation de leurs minerais. Ces travaux n'entament toutefois que les couches superficielles du sol, s'arrêtant généralement à la pierre dure. A certains endroits, on est étonné de trouver des traces plus profondes d'anciennes mines, en partie obstruées aujourd'hui, ayant subi fatalement l'action du temps. Le peuple s'accorde à dire qu'elles furent ouvertes et exploitées sous le règne du sultan *El-Ak-h'al* (Le Sultan Noir).

Ce *Sultan Noir* n'est pas un prince imaginaire. Ces jours-ci, en feuilletant le *Kitab el-Istik'ça*, j'ai découvert par hasard le personnage historique auquel la foule a donné ce surnom. Après avoir dit que le plus illustre monarque de la dynastie Mérinide fut Abou-l-H'asen Ali ben Othman ben Yaâk'oub ben Abd-el-H'ak'k', notre auteur ajoute :

و يعرف عند العامة بالسلطان الا كحل لان امه كانت حبشية

— Le vulgaire le connaît sous le nom de *Es-Solt'an El-Ak-h'al* (Le Sultan Noir), parce que sa mère était éthiopienne (1).

(1) Voyez *Kitab El-Istik'ça,* tome 2, page 57, ligne 17 et suivantes. Voyez aussi *Maroc Inconnu,* tome 1er, page 51, ligne 31 ; il y est question du sultan *El-Ak-h'al,* avec un gros point d'interrogation. Lors de la publication de

Abou-l-H'asen ne se contenta pas d'avoir une peau d'ébène, il fut aussi un grand conquérant, je veux dire un des plus sinistres massacreurs qui aient désolé la terre. Pendant ses vingt années de guerres incessantes, de 1331 à 1351 de J.-C., eut-il le temps de s'occuper sérieusement des intérêts moraux et matériels de ses sujets ? C'est douteux. Dans tous les cas, son histoire ressemble beaucoup à celle de ses terribles collègues, les autres empereurs du Maroc, qui furent presque tous des malfaiteurs couronnés.

Mœurs, Habitations

Heureux Beni-Sélman, ils vivent dans leurs forêts, comme ils y vivaient jadis, loin du cérémonial des cours et de la cupidité des agents impériaux. Leurs massifs boisés, touffus et nombreux, contiennent principalement des chênes, des hêtres, des ormeaux, des pins et des cèdres. L'Ouad Beni-Ziyath coupe en deux le territoire, formant une vallée encaissée, dans laquelle se déversent des quantités de ruisselets à l'eau fraîche et limpide, abreuvoirs naturels des oiseaux et des chacals. Le climat est rude et sain.

---

mon premier volume, je n'étais pas suffisamment sûr de l'identité de l'énigmatique empereur que les Marocains appellent encore aujourd'hui *Es-Solt'an El-Ak-h'al* sans savoir un mot de son histoire, ni à quelle époque il vivait, ni son vrai nom. De leur côté, les indigènes de la province d'Oran ont gardé jusqu'à nos jours le souvenir d'un prince marocain qu'ils appellent également *Es-Solt'an El-Ak-h'al,* auquel ils attribuent la fondation de la ville d'*El-Mençoura*, aux portes de Tlemcen. Ils savent que le *Sultan Noir* fut un homme puissant, ayant tenu un moment sous son sceptre les trois Mag'rib. Ils disent que ce grand capitaine, accourant du fond de son empire pour châtier Tlemcen, arriva sous les murs de cette place avec une cavalerie tellement nombreuse, qu'il put faire bâtir la ville d'El-Mençoura, *en une seule nuit,* avec le sable et la chaux que chaque cavalier portait dans sa musette ! La légende ajoute que tous les chevaux de ses milliers d'escadrons avaient des fers d'or.

La légende se trompe ; voici ce que dit l'Histoire : Le fondateur d'El-Mençoura, près de Tlemcen, fut le sultan mérinide Yousef ben Yaâk'oub ben Abd-el-H'ak'k'. Il tint Tlemcen bloquée pendant une centaine de mois (exactement 8 ans moins 7 jours), du 6 mai 1299 au 13 mai 1307 de J.-C., jour où, grâce à sa mort tragique, eut lieu la levée du long siège de la ville. Trente ans après, le *Sultan Noir* assiégea effectivement Tlemcen et s'en empara le 1er mai 1337. (A ce sujet, voyez Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères,* tome 4, pages 141, 169 et 223 de la traduction française.)

Beaucoup de neige en hiver sur les sommets. L'été, la température est délicieuse, mais moins froide que sur les hauts monts méridionaux des Beni-Khaled. Tous les travaux agricoles se font à la pioche, car il serait malaisé de labourer un terrain si accidenté. Dans les ménages, on fait beaucoup de gelée de raisin (1), du vin et du vinaigre. La vigne, très vigoureuse, ne demande aucun soin ; elle grimpe sur les grands arbres, chargée de pampres, donnant à qui les veut son ombrage et ses fruits. Somme toute, avec peu de travail, les Beni-Sélman trouvent le moyen de tromper la faim et le temps de se livrer aux études coraniques. Presque tous savent lire et écrire. Là où l'instruction est un peu répandue, il faut s'attendre à rencontrer une grande dépravation de mœurs, aussi bien chez les lettrés que parmi les ignorants. Dans toute la région djebalienne, nul ne rougit des turpitudes sodomitiques, l'opprobre et le déshonneur de la nature humaine. Le stupre mag'ribin s'en tient à ce commerce criminel, méprisant profondément les manœuvres métacarpiennes, ignorant les pratiques buccales, ces deux fléaux de nos pays civilisés (2).

Profitons de notre passage dans cette importante tribu montagnarde pour donner une idée de l'habitation r'marienne. En général, les maisons sont basses, massives, à simple rez-de-chaussée, sauf de très rares exceptions. Les deux plans inclinés de la toiture sont recouverts de diss, de liège quelquefois. Les perches, supportant le toit, doivent être assez solides pour résister aux fortes rafales et au poids de la neige. Les murs, épais, mal alignés, sont construits avec un étrange mortier composé de chaux, de bouse de vache et de terre. Sur tout le littoral, chaque habitation a sa terrasse, tandis que sur les hautes montagnes les toits sont à pente raide, dans le but de faciliter le glissement des neiges. Si l'habitant est pauvre, il n'a que deux ou trois pièces dans lesquelles il s'entasse avec les siens, se couchant sur de vieilles nattes, de la paille quelquefois. Chez les familles aisées, la

(1) Voyez *Maroc Inconnu*, tome 1er, page 55, ligne 26 et suivantes.

(2) Le Musulman africain a la masturbation en horreur, parce que, dès son bas âge, on lui persuade qu'en se livrant à ce vice honteux il commet un *inceste avec sa propre mère*. Afin de porter l'exécration de ce genre de libertinage à ses dernières limites, on dit d'un individu qui s'en rend coupable : يَنيكْ امّه *(il coïte sa mère)*. C'est du reste, en arabe marocain, la seule façon de désigner cet acte.

maison est plus vaste, comprenant de 5 à 10 chambres, toujours sans luxe, mais plus propres, moins dépourvues du strict nécessaire que les demeures des malheureux. Là où le chêne-liège abonde, on dédaigne les nattes, on se couche dans de petits tunnels de liège demi-cylindriques. Chez ces populations sédentaires, il n'y a pas, comme chez les nomades de la tente, la répugnante promiscuité des sexes. Les garçons, une fois grands, sont parqués dans des chambres spéciales, loin de celles des filles. Le mari et la femme sont toujours à part, dans une pièce bien close, la moins mauvaise de toutes.

Tribu des Beni-Mençour (R'mara)

Nous sommes ici au centre de R'mara, un peu à l'Est cependant, l'angle oriental des Beni-Mençour piquant droit sa pointe jusqu'à la frontière rifaine. Deux forts ruisseaux, l'Ouad Emthèr et l'Ouad Tarer'a arrosent le pays, passent à proximité des nombreuses mines de fer de la région. Mêmes cultures que la tribu précédente, mêmes montagnes élevées, même froid en hiver. Les surfaces boisées, très étendues, constituent une partie importante de la richesse de la contrée. Les principales essences sont : le chêne-liège, le chêne vert, le thuya, le cerisier sauvage. Les massifs d'arbres fruitiers occupent les vallées ; les figuiers sont innombrables.

Les forêts marocaines font partie du domaine public. Elles ne sont soumises à aucune législation spéciale, à aucune espèce d'administration. Tout particulier peut couper, incendier, arracher ou défricher les bois, sans avoir à en rendre compte à qui que ce soit. Ce qu'on appelle chez nous *délits forestiers* n'existe pas là-bas. Liberté entière à tout le monde. Quel serait l'étonnement de ces primitifs, si, d'un ton solennel, un monsieur, plus ou moins galonné, venait leur parler de questions de propriété, de servitude, d'usage, d'affectation, en insistant particulièrement sur les bois possédés à titre d'apanage et de majorat, sur les cantonnements et rachats, défrichements et aliénations, coupes extraordinaires, états d'assiette, réglementation des pâturages, concessions et locations, curage des ruisseaux, tranchées, précautions contre les incendies, importations, exportations, chasses réservées, etc., etc., leur débitant, en un mot, tout l'arsenal de notre code forestier,

de ce code qui est l'effroi et la terreur de nos populations indigènes de l'Algérie !

La nourriture habituelle des Beni-Mençour ne varie guère ; c'est l'inévitable biçar, le zambou d'orge, l'arguel (1), le maïs. On les réduit en farine, on détrempe cette farine dans de l'eau froide et on la mange avec les doigts, en en faisant des boulettes. On se contente de faire le pain une fois par mois ; vers le quinzième jour, sa dureté étant extrême, on le ramollit en le laissant un bon moment sous la cendre chaude ou en le mettant dans de l'eau bouillante. Dans ce dernier cas, il s'appelle *tourda ;* c'est une soupe rudimentaire, sans apprêt, sans sel ni poivre, bien inférieure souvent à celle que les bourgeois d'Europe donnent à leurs chiens.

Est-ce au voisinage du Rif que l'on doit la conservation de la langue berbère dans toute la partie orientale des Beni-Mençour ? Toutefois, cet idiome perd chaque jour du terrain. Sans être prophète, on peut prédire que dans une centaine d'années il sera supplanté par l'envahissante langue arabe.

Dans cette tribu, la musique est en honneur ; les instruments les plus en vogue sont : la flûte en roseau, la r'aït'a (hautbois arabe), la grosse caisse.

Confréries, Saints de l'Islam

Les adeptes de l'Ordre religieux des *Derk'aoua* pullulent chez les Beni-Mençour. La résidence de leur grand cheikh est à *Toujgan,* grosse bourgade de 500 feux, située dans l'angle septentrional de la tribu, près des frontières communes des Beni-Sélman, des Beni-bou-Zra et des Beni-Grir. Gardez-vous bien de croire que ces sectaires ont une influence quelconque sur leurs autres coreligionnaires. Chaque musulman étant lui-même un prêtre, un fanatique, a-t-il besoin de s'embrigader dans une confrérie pour exécrer tout ce qui n'est pas mahométan ?

Pendant son séjour à Toujgan, le derviche ne manqua pas d'entrer en relations avec le chef de l'Ordre, *El-H'adjj Ec-Ceddik' ben Abd-el-Moumen,* homme intelligent, nullement bigot, cultivant les muses à l'occasion, ne dédaignant pas de rimer en bon arabe

(1) Voyez *Maroc Inconnu,* tome 1er, pages 55, 60 et 62.

vulgaire. Rompant en visière avec l'école des pédants, qui s'obstine à penser que la poésie vraiment belle doit être un pastiche des obscurs, des incompréhensibles poèmes anté-islamiques (1), El-H'adjj Eç-Ceddik' ne croyait pas se déshonorer en se servant dans ses couplets de la langue de tout le monde. Sa petite réputation littéraire, tout à fait locale d'ailleurs, n'est rien à côté d'une autre gloire bien plus grande : il est le fils du bienheureux Abd-el-Moumen, mort en odeur de sainteté il y a une quarantaine d'années. Ce pieux personnage a peuplé plusieurs zaouiya de sa noble postérité. Ces rejetons d'un grand homme d'église n'ont eu que la peine de naître pour arriver aux plus hautes dignités de l'Ordre des Derk'aoua. Les Beni-Mençour sont couverts de petits santons faisant remonter leur origine à ce patriarche. Vous en trouverez une foule chez les Beni-Khaled (R'mara), il y en a toute une pépinière dans les Beni-Znasen (Rif), enfin, une des branches les plus importantes de la sainte famille s'est fixée à Msirda مسيردة, cercle de Mar'nia (province d'Oran). C'est à Bid'er, petit hameau de la dite tribu de Msirda, qu'est enterré saint Abd-el-Moumen.

Si j'ai le temps et la force de m'occuper plus tard des santons du Maroc, je dirai avec quelle facilité, avec quelle rapidité surprenante les populations mag'ribines ont toujours décerné et décernent encore aujourd'hui des brevets de canonisation à leurs marabouts, soit pendant leur vie, soit immédiatement après leur mort. La vieille rubrique catholique : *sine papæ licentia non licet aliquem venerari pro sancto*, mit un frein, chez les Chrétiens du XIII^e^ siècle, à la fureur des béatifications. Cette ordonnance papale coïncida justement avec les premiers symptômes du déclin de l'âge d'or du fanatisme religieux en Europe. Poètes, et vous tous, les prophètes, indiquez-nous bien vite quand, et à quels bienheureux signes précurseurs du saint Tolérantisme, nous pourrons saluer à notre tour un pareil évènement chez nos aveugles voisins de l'Ouest et chez tous les Musulmans du globe ?

---

(1) Les vieux Arabes lettrés sont incapables de comprendre ces antiques poésies sans le secours du dictionnaire et des commmentaires. Je ris de bon cœur quand j'entends un étranger, assez niais, assez impudent pour soutenir que la lecture des *Moâllâk'at* ne lui présente, à lui grand homme, aucune difficulté !

Lente est la marche des lumières, du progrès philosophique ; cependant, j'ai le secret espoir que celui-ci finira, *dans une vingtaine de siècles*, par éclairer tout l'univers, tous ceux dont les yeux et les oreilles restent obstinément fermés aux vérités éternelles, au bon sens, à la raison, tous ceux qui, ne pensant jamais par eux-mêmes, éprouvent le besoin d'adorer des Livres, de s'enrôler dans une église, dans une secte, sous la bannière d'une société publique ou secrète quelconque. On aura alors bien moins de dogmes, c'est vrai, mais beaucoup plus de vertus, et l'on ne se déchirera plus pour d'absurdes chimères.

Banditisme r'marien

Les Beni-Mençour sont de pieux bandits. Ils dévalisent les étrangers avec une onction extrême, prenant Dieu et les saints à témoin de la pureté de leurs intentions, de la dureté du temps, qui les force à accomplir leur pénible besogne. La configuration particulière de la contrée favorise singulièrement cette industrie. Les coupeurs de route peuvent se cacher dans des grottes, des broussailles, au fond des ravins, sur la cime des arbres, derrière d'énormes rochers, et alors, gare aux passants !

Un mercredi, jour de congé chez les écoliers r'mariens, Moh'ammed ben T'ayyéb était resté à la mosquée de Toujgan avec un de ses condisciples, un étranger comme lui, originaire des Beni-Sélman (R'mara). Les autres étudiants, tous enfants de Toujgan, étaient allés rendre visite à leurs amis des villages voisins. Le derviche et son compagnon avaient un but : ils voulaient aller ensemble à *El-Mdina*, hameau d'une centaine de feux, situé au Sud des Beni-Mençour. Après avoir endossé leurs djellaba neuves, ils quittèrent Toujgan, armés d'un pistolet chacun, portant en sautoir leur zaâboula de cuir rouge. Ils cheminaient tranquillement dans une gorge encaissée, lorsqu'ils entendirent ce cri : *Ya Amer !* يا عامر. A quelque distance en arrière, un individu, perché sur un pic, ne cherchant nullement à se dissimuler, répétait à intervalles réguliers cet appel. Très effrayés, comprenant d'ailleurs que l'homme hélait ses compagnons, nos deux écoliers pressèrent le pas. Tout à coup, trois guerriers, la mine menaçante, le fusil au poing, leur barrèrent le chemin.

Il est nécessaire d'indiquer ici, une fois pour toutes, comment

les malfaiteurs djebaliens arrêtent les passants : Avant tout, ils choisissent deux mamelons élevés, entre lesquels court un sentier fréquenté. Trois ou quatre hommes s'embusquent dans ce défilé, tandis qu'un de leurs complices fait le guet sur l'un des mamelons. Dès que la vigie aperçoit des voyageurs isolés, désarmés, faciles à vaincre, elle crie : *Ya Amer !* Ce nom arabe, de très bon augure, puisqu'il signifie *prospère, florissant,* dit assez qu'il n'y a rien à craindre, qu'on peut opérer sans danger. Si la sentinelle crie au contraire : *Ya Khaoui !* يا خاوى (ô vide, ô désert), c'est comme si elle disait : « Il n'y a rien à faire ; ne les arrêtez pas ; ils sont en force ; il y a du monde qui vient. »

Le derviche, très au courant des habitudes des voleurs, comprit de quoi il s'agissait en entendant le fatal *Ya Amer !* En prévision de l'apparition des bandits, il prit l'air le plus idiot qu'il put trouver. Les maraudeurs se trouvaient maintenant devant eux. Campés fièrement au milieu de la route, ils criaient : « Enlevez vos habits ! » — Moh'ammed et son compagnon se dépouillèrent séance tenante de leurs vêtements, qu'ils posèrent délicatement sur le sol, en mettant sur le tout leurs inutiles pistolets. Alors seulement les malfaiteurs s'approchèrent. Ils palpèrent, retournèrent de tous côtés les deux écoliers, levant sans façon leur chemise, qu'ils avaient gardée par pudeur. Ne trouvant rien, ils demandèrent :

— D'où êtes-vous ?

— De Toujgan.

— Vous mentez ! Vous n'êtes pas de Toujgan !

Pendant ce dialogue, l'un des coquins roulait les vêtements dans un h'aïk. Son travail fini, il dit à ses complices :

— Eh ! bien, ils ne sont pas encore garrottés ?

Quand les jeunes gens eurent les mains attachées derrière le dos, ils furent conduits dans un véritable coupe-gorge, à l'endroit le plus sauvage de la forêt. Les trois hommes les abandonnèrent à cet endroit, leur intimant l'ordre de n'en pas bouger avant la nuit. C'était une bonne précaution : il n'était encore que midi, et les écoliers, laissés en liberté, auraient pu suivre leurs agresseurs, appeler au secours, les désigner aux pâtres qui surveillaient les troupeaux sur plusieurs points de la montagne. Au bout d'un grand moment, après le départ des voleurs, le derviche et son ami, n'entendant plus rien, revinrent sur la route. Le soir, au

crépuscule, des bergers les trouvèrent assis sur le bord du chemin, attendant stoïquement qu'on vînt les détacher. Débarrassés de leurs liens, ils furent bientôt rendus au village d'El-Mdina. Justement, la djemaâ était réunie à la mosquée, causant de choses indifférentes, des évènements du jour, des récoltes, des bestiaux, faisant des commérages. A la vue des deux étrangers en chemise, ce ne fut qu'un cri :

— Qui vous a dévalisés ?

Le camarade de Moh'ammed répondit hardiment :

— Vos compatriotes.

Il avait raison. L'agression s'étant produite si près d'El-Mdina, il était à peu près certain qu'elle avait été commise par les vauriens de ce hameau. A la nuit noire, sur l'ordre de la djemaâ, le crieur public convoqua tous les hommes valides à la mosquée. Les plaignants les passèrent en revue, à la lueur d'une petite lampe à huile, l'un après l'autre, les regardant bien en face, jusqu'au fond des yeux. Sur le nombre, deux individus seulement furent reconnus : un mignon et son protecteur. Une circonstance exceptionnelle fit jaillir des lèvres de ces misérables des aveux complets. Ils racontèrent qu'ils avaient effectivement participé à l'attentat, se plaignant de ce que leurs complices avaient refusé de donner une part des dépouilles au giton.

— Attendez, ajouta le souteneur en se levant, je vais chercher la djellaba et le pistolet qu'ils m'ont donnés. Ah ! les brigands ! Ils me paieront ce qu'ils ont fait au *âïl !*

A son retour, il déposa l'arme et le vêtement dans le cercle formé par les membres de la djemaâ. On lui demanda où étaient ses *associés*. Il répondit :

— Ils sont partis au Souk' el-H'add des Beni-Ziyath, dans l'espoir de vendre le produit de leur vol.

Par un heureux hasard, dont le derviche se félicita intérieurement, la djellaba rapportée était la sienne, tandis que le pistolet appartenait à son condisciple. Moh'ammed endossa son vêtement pendant que le camarade tournait et retournait son arme, dont il ne savait que faire. Après une délibération orageuse, la djemaâ finit par faire les propositions suivantes aux étrangers :

— Attendez le retour des voleurs. Ils seront mis en demeure de vous restituer ce qu'ils vous ont pris. Dans le cas contraire, le Dieu Très-Haut vous accordera certainement une compensation.

Le derviche, se doutant qu'à leur retour du marché les scélérats ne manqueraient pas de dire :

— Nous avons vendu vos guenilles cinq ou six sous seulement ; si vous voulez cet argent, le voilà , — le derviche, disons-nous, insista vivement auprès de son ami afin que le départ eût lieu le lendemain, dès l'aurore. Il lui dit à l'oreille :

— Il y a tout à redouter de ces brigands. S'ils nous retrouvent ici, notre affaire est claire !

Enfin, le camarade s'étant laissé persuader, ils partirent à la première heure, accompagnés des bénédictions des membres du conseil, remerciés avec effusion par les familles des détrousseurs, auxquelles les deux écoliers avaient solennellement fait cadeau du restant du butin, et ils rentrèrent sans autre incident à Toujgan.

Tribu des Beni-bou-Zra (R'mara)

Voyez-vous cette petite tribu enclavée entre les Beni-Ziyath, les Beni-Sélman, les Beni-Grir et la mer ? Eh bien, elle est digne de toute notre attention, premièrement, parce qu'elle n'est pas d'origine r'marienne ; deuxièmement, parce qu'elle se sert uniquement, de nos jours encore, de la langue berbère, s'obstinant, avec un entêtement remarquable, à ne pas parler l'arabe. Bien que les études coraniques soient très en honneur chez eux, peu de Beni-bou-Zra savent la langue du Prophète. Hommes, femmes et enfants s'expriment dans un dialecte berbère distinct de ceux que nous connaissons, très rapproché, dit-on, du *Thamazir'th* des Beni-bou-Necer et Beni-Séddath, tribus cenhadjiennes du Rif (1). Quelques exemples montreront que cet idiome, encore inconnu, diffère sensiblement de ceux que les berbérisants ont pu étudier jusqu'ici :

— Un homme, *soulla* سولا ; — Une femme, *sinâ* سينعا ; — Un garçonnet, *ah'loulloum* احلولوم ; — Une fillette, *tah'loulloumt* تحلولومت ; — Un burnous, *azennar* ازنـار ; — Toi (masc.), *kenn* (2).

(1) Voyez *Maroc Inconnu,* Ire partie, page 54 à 63.

(2) Cf. *Maroc Inconnu,* tome 1er, page 92. Mots de *Bek'k'ouya, B. Ouriar'el,* etc.

Les derniers Berbères de R'mara

A la suite de quelles vicissitudes, de quels déplacements se perdant dans la nuit des temps, ce groupe cenhadjien des Beni-bou-Zra s'est-il trouvé englobé au milieu du grand centre r'marien? Question insoluble, comme il y en a tant d'autres dans l'histoire inextricable des peuples de l'Afrique septentrionale (1). R'mara, à peu près complètement arabisée depuis longtemps, a vainement essayé de soumettre, d'assimiler à elle la vaillante petite fraction berbère. Elle y a perdu ses forces, son argent, ses meilleures troupes. Des guerres d'antan, il ne lui reste que l'amer souvenir de ses défaites, le sentiment très vif que ce petit peuple, pareil au hérisson, dressera de nouveau tous ses piquants le jour où une main étrangère voudra fondre sur lui.

Protégés au Nord par le rivage méditerranéen, où ils n'ont à redouter qu'une invasion chrétienne, à l'Est par l'Ouad Emthèr, qui les sépare franchement des Beni-Grir, les Beni-bou-Zra n'ont de frontières faibles qu'au Sud et à l'Ouest. Et, là encore, la nature a pourvu à la défense de la petite tribu par des hauteurs du haut desquelles on peut garder les défilés de la région menacée. Ainsi, la limite méridionale présente à ses voisins, les Beni-Sélman, une ligne de villages perchés sur des pics, admirablement disposés pour arrêter les envahisseurs ; il en est de même sur la frontière occidentale, où les hameaux se pressent, nombreux et bien situés.

Une seule tribu r'marienne persiste dans son implacable haine de jadis, mais elle est battue chaque fois qu'elle se mesure avec l'intrépide fraction cenhadjienne : c'est cette grande folle de tribu des Beni-Ziyath. Six fois plus grande, elle est également six fois plus ramollie que ses irascibles petits voisins. En voici la preuve la plus convaincante : Dans le courant de l'année 1890, à la suite d'une lutte sanglante, dans laquelle les Beni-Ziyath eurent le dessous, les Beni-bou-Zra s'emparèrent du territoire formé par la grande boucle de l'Ouad Beni-Héllil (Ouad Tiguisas), depuis El-Heouta, sur la limite des Beni-Sélman, jusqu'au port même de Tiguisas. Pendant l'été de 1895, Moh'ammed ben T'ayyéb, en retraversant deux fois encore R'mara, constata que le terrain conquis appartenait toujours aux Beni-bou-Zra, moins les villages

(1) Voyez plus loin la *Notice historique sur R'mara :* En 828 de J.-C., etc.

toutefois. Une convention était intervenue à propos des centres habités : il avait été stipulé, de part et d'autre, dans le but d'arrêter la série des assassinats qui se commettaient journellement, que, seuls, les Beni-Ziyath continueraient à habiter les hameaux annexés, à l'exclusion des Beni-bou-Zra. En revanche, ceux-ci gardaient les champs, toute une grande zone de cultures maraîchères, parsemée de gisements d'or. Cette nouvelle possession, brillamment enlevée à la pointe de l'épée, double la superficie des Beni-bou-Zra, leur donne une étendue égale à celle des Beni-Smih'. La garderont-ils toujours ? Pourront-ils repousser longtemps les assauts de leurs puissants voisins, acharnés contre eux parce qu'ils ne se sont pas encore arabisés ?

Ces considérations m'ont fait d'autant plus hésiter à pousser la limite des Beni-bou-Zra jusqu'à l'Ouad Tiguisas, que je sais, d'autre part, avec quelle facilité les frontières marocaines se déplacent. Souvent les armes ne jouent pas le plus grand rôle dans l'acquisition des territoires ; l'argent, habilement semé, les intrigues, les interventions des marabouts peuvent modifier profondément la carte d'un pays. L'assimilation fait le reste. C'est l'assimilation qui est le ferment le plus dissolvant des nationalités, et elle aura raison des Beni-bou-Zra comme elle a eu raison de tant de grands et beaux empires, qui se sont évanouis, ont disparu à jamais, ne laissant aucune trace de leur nom.

Mais si le nom disparaît, la race persiste, forte, presque indestructible. Rarement, très rarement en effet, le fer parvient à exterminer les membres d'une seule famille ; à plus forte raison ne vient-il pas à bout, quelle que soit la férocité des bourreaux, de supprimer totalement une collectivité de l'importance d'une tribu ou d'une cité. Même pendant la destruction de Carthage, faite avec l'abominable fureur que l'on sait, les colons puniques échappèrent par centaines aux glaives des légions. Ils se réfugièrent, ils allèrent se fondre, se faire oublier dans les campagnes, dans les bourgades, dans les grands centres berbères de l'époque, conservant précieusement la langue de la patrie, qu'ils parlaient encore au v^e^ siècle de notre ère, plus de cinq cents ans après la mort de l'impitoyable démolisseur de la ville d'Annibal (1).

(1) Cf. SAINT-AUGUSTIN (*Epist.* CVIII *ad Macrobium,* cap. V, § 14; S. AUGUSTINI *Operum,* t. 2, p. 314 D.). Cf. FOURNEL, *Les Berbers* (t. 1^er^, p. 64 et 216, n. 4).

L'émiettement des familles, des tribus, des nations, n'implique pas forcément leur anéantissement. Sur cette terre d'Afrique, où se sont entre-choqués tant de peuples, aujourd'hui disparus, nous coudoyons tous les jours les descendants des Carthaginois, des Romains, des Grecs, des Vandales, des Berbères et des Turcs, sans qu'on puisse les distinguer avec certitude des Arabes, dont ils ont adopté les mœurs, la religion et la langue. Dans moins de deux siècles, les îlots berbères algériens, qui ont lutté jusqu'ici contre l'inondation arabe, seront submergés à leur tour. Mon Dieu, pourquoi faut-il que, par notre ignorance des races, nous ayons contribué, dans une large mesure, à cette fusion malheureuse en donnant aux Kabyles des chefs arabes, en les obligeant à se servir de l'idiome du Prophète dans leurs correspondances avec nous, en vantant outre mesure la prétendue noblesse de sang et d'épée de ces Orientaux, qui furent il est vrai d'excellents assimilateurs malgré leur gâchis administratif ? Pourquoi encore, dans le choix de ceux que l'on appelle à présider aux destinées des Colonies, ne se préoccupe-t-on pas de s'assurer jusqu'à quel point ces hauts fonctionnaires possèdent des connaissances historiques et philologiques sur les contrées que leur bonne étoile leur donne à diriger ? Avec des gouverneurs et des administrateurs civils et militaires plus instruits, pouvant communiquer directement avec les populations sans le secours d'un canal étranger, puisant dans les leçons du passé la ligne de conduite à tenir envers des gens dont le caractère n'a pas varié depuis des siècles, que de tâtonnements, que de dépenses, et, souvent, que d'effusions de sang seraient évités ?

Les Beni-bou-Zra sont restés jusqu'à présent absolument berbères. Laborieux, sans cesse étudiant, travaillant, on les voit quitter le Coran pour prendre la pioche ou la rame. Les uns vont aux champs sarcler, semer, récolter le maïs et les fèves ; les autres, ceux qui ont le pied marin, montent en canot, s'éloignent du rivage, reviennent le soir avec des charges de poisson. L'industrie principale, celle qui leur a valu une grande réputation, absolument méritée du reste, c'est la fabrication des monnaies d'or et d'argent par le procédé du moulage. Les matières premières se trouvent dans la tribu et les moules métalliques, servant à l'opération, sont fabriqués par ces habiles artisans. Leur monnaie est si bien imitée, elle ressemble tellement aux pièces impériales,

qu'il faut un œil expérimenté pour la reconnaître. Ce qui prouve qu'elle a un certain degré de perfection, c'est qu'elle a cours dans toute la tribu de R'mara concurremment avec celle du sultan. D'aucuns osent affirmer qu'elle lui est supérieure attendu qu'elle renferme plus de parcelles précieuses que l'autre. Dans tous les cas, il est difficile de la taxer de mauvaise monnaie puisqu'elle a le même titre au moins que l'argent chérifien.

Industrie minière

L'aspect physique de cette petite contrée, pointillée de nombreuses collines, s'élevant au fur et à mesure qu'on s'éloigne de la mer, transporterait d'aise les chercheurs d'or. Le divin métal se trouve partout, dans les vallées, sur les monticules et jusque dans les rues des villages bâtis sur d'anciennes mines ayant entamé seulement les couches superficielles du sol. Les procédés modernes d'exploitation des minerais aurifères et argentifères sont tout à fait inconnus au Maroc. L'industrie minière n'y a fait aucun progrès depuis des centaines d'années. Qui sait même s'il n'y a pas eu recul, et si, du temps des Carthaginois par exemple, les Berbères Massœsyliens n'étaient pas plus avancés en métallurgie que leurs frères d'aujourd'hui ? La structure géologique de l'immense R'mara, ce futur Transvaal de l'Afrique septentrionale, serait extrêmement intéressante à étudier. Les champs d'or, à peine égratignés par la houe des primitifs, réservent toute la richesse de leurs flancs à qui saura conquérir ce riche pays.

Dans le beau village de *Addaren*, où il avait fixé son quartier général, notre explorateur marocain, fatigué de souffler des feux qui s'obstinaient à ne pas faire fondre le précieux minerai, contemplait d'un œil goguenard son excellent ami, Si Abd el-Fedhil, caïd des Beni-bou-Zra, qui, jusqu'à sa mort, survenue en 1895, s'acharna inutilement à séparer les différents métaux auxquels l'or et l'argent sont généralement alliés. L'infortuné succomba à la peine.

La première arrivée de Moh'ammed ben T'ayyéb chez les Beni-bou-Zra fut un évènement. Abd el-Fedhil était justement dans toute la fièvre de l'alchimiste qui croit être sur le point de faire une grande découverte. Il s'agitait, gesticulait dans sa cuisine, attisant les feux, cuant, rayonnant au milieu des fourneaux sans

cesse allumés. Le derviche, dans l'ignorance de ses vingt ans, fut d'abord son collaborateur dévoué. Lui aussi épuisait l'air de ses poumons dans des souffles de tempête, faisant voler au loin des gerbes d'étincelles. Enfin, n'en pouvant plus, à demi-poussif, reconnaissant d'ailleurs l'inutilité du pénible travail auquel il se livrait, il modéra son enthousiasme, prêta une oreille plus attentive aux histoires effrayantes qu'on racontait dans le peuple sur le sort de ceux qui parviennent à obtenir de l'or pur, et il ne se mêla plus de ces dangereuses tentatives, qu'il devait renouveler cependant plusieurs fois encore dans d'autres circonstances.

Aujourd'hui, sa conviction est faite : les Marocains n'arriveront à aucun résultat satisfaisant avec leurs casseroles, leurs moules biscornus, leurs autres ustensiles grotesques, dont l'usage aurait fait sourire de pitié les nations éclairées de l'antiquité. C'est l'engourdissement mortel de la routine, c'est aussi la foi profonde dans l'intervention d'une puissance surnaturelle, leur révélant d'un seul coup les secrets que d'autres races plus industrieuses ont mis des siècles à trouver, qui les font vivre et mourir sur les richesses minérales de leurs terres, sans s'impatienter, sans chercher la solution d'un problème si ardemment souhaitée par tant de générations successives.

Signaux de neutralité

Il ne faut pas croire que Moh'ammed ben T'ayyéb explorait chaque fois une tribu, méthodiquement et à fond, avant de passer dans une autre. Les circonstances l'obligeaient souvent à modifier son itinéraire. Quoi qu'il fut le moins soumis des hommes aux exigences sociales et politiques, il rencontrait parfois des obstacles insurmontables dans l'exécution de ses desseins. Ainsi, quand il voulut pénétrer pour la première fois chez les Beni-bou-Zra, il se trouva tout à coup pris entre deux feux, au Midi de Géldeth (Gueldeth), dans la boucle de l'Ouad Tiguisas. Des salves de mousqueterie, des balles sifflant à ses oreilles, lui firent comprendre qu'il était tombé au beau milieu d'un champ de bataille. En effet, les Beni-Ziyath et les Beni-bou-Zra s'exterminaient consciencieusement ce jour-là.

— *Ya beni-âmmi !* O mes cousins ! hurla l'explorateur au comble de l'effroi, de grâce, cessez ces jeux, attendez que je passe !

Vains efforts, cris inutiles. Les projectiles semblaient maintenant le prendre pour point de mire. Soudain, le vagabond se rappela le signal qui devait lui sauver la vie. Rapidement, il enleva sa djellaba, la fit tournoyer au-dessus de sa tête, avec une énergie que décuplait la terreur. Comme par enchantement, la mitraille se détourna de lui, alla porter ailleurs ses sifflements agaçants, sa force aveugle et brutale ; et le derviche, en imprimant toujours des mouvements giratoires à son caban, put s'avancer dans une zone relativement calme et se cacher au fond d'un ravin où il se tint blotti jusqu'à la fin des hostilités.

Telle est la façon dont les étrangers se tirent du danger, dans le Rif et chez les Djebala, lorsque leur mauvaise étoile les conduit entre deux armées aux prises. Il y a encore un deuxième moyen d'éviter la mort, d'indiquer que l'on ne fait point partie des belligérants : on allume un feu, aussi brillant que possible, à la condition, bien entendu, d'avoir sur soi des allumettes et de la broussaille sèche à portée de la main. Ces deux combustibles ne se trouvant pas toujours réunis, il vaut mieux, en somme, s'en tenir à la djellaba ou à la chemise tournoyante. La nuit, les flammes seraient tout indiquées si elles n'avaient le grave inconvénient de guider le tir des guerriers ; il faut donc bien se garder d'en faire usage. Les chérif et les marabouts, quand ils veulent séparer deux armées en bataille, s'avancent résolument, à cheval ou à mulet, à travers la mitraille ; aussitôt, le feu cesse, aucun des combattants ne voulant commettre le crime de tuer, même involontairement, un parent du Prophète, un homme aimé de Dieu.

Tribu des Beni-Grir (R'mara)

La marche est pénible, dangereuse même sur les falaises qui bordent le littoral r'marien. La côte, depuis la crique d'Emthèr jusqu'à la baie de Tar'essa, est particulièrement hérissée de rochers escarpés au milieu desquels Moh'ammed ben T'ayyéb fit plus d'une chute douloureuse. Il apprit là, par expérience, que la marée se fait sentir dans ce coin de la Méditerranée, de ce grand lac qui a reçu des voyageurs marocains le sobriquet méprisant de *Bah'ar méyyit* (mer morte), par contraste avec l'Atlantique, auquel ils accolent l'épithète ronflante de *Bah'ar h'ayye* (mer vivante). N'ayant rien à manger, il s'était avancé jusqu'au bout

d'un petit promontoire, sorte de presqu'île rattachée à la terre ferme par une étroite langue rocheuse, ramassant des coquillages, des arapèdes, qu'il avalait goulûment, pour calmer sa fringale. Quand il voulut retourner sur ses pas, il s'aperçut qu'il était sur une île. L'isthme, complètement submergé, n'existait plus. Avec la résignation admirable des musulmans, l'explorateur alla se coucher sur la cime de son rocher, attendant sans impatience la retraite des eaux. Après plusieurs heures d'immobilité, il put enfin regagner le continent et poursuivre sa marche vers la vieille cité de Tar'essa, située à l'embouchure de l'Ouad du même nom.

Il était chez les Beni-Grir, tribu maritime de R'mara, admirablement encadrée, au N., par la Méditerranée, à l'O., par l'Ouad Emthèr, qui la sépare des Beni-bou-Zra, à l'E., par l'Ouad Tar'essa, limite naturelle entre elle et les Beni-Smih', au N., par une chaîne de montagne, le Djebel Beni-Grir, dont le versant méridional, couvert de hameaux, fait face aux Beni-Mençour.

Instituteurs ambulants

Aucun illettré, tous étudiants dans la tribu. Pas un cultivateur, pas un bûcheron, pas un seul berger. Excepté la pêche et la chasse, qui sont des amusements plutôt que des métiers, tous les Beni-Grir, sans exception, n'exercent aucun travail manuel. Les femmes font tout, piochent, labourent, moissonnent, gardent les troupeaux, sans compter les travaux du ménage. L'homme flâne des journées entières, entrant fréquemment dans les mosquées, pour jaser et tuer le temps ; parfois, il rompt la monotonie de cette existence de fainéant en s'éclipsant du village avec son fusil et ses filets. Puis, un beau jour, las sans doute de ne rien faire, il s'expatrie, ne sachant pas s'il reviendra. Il se voue à la pédagogie, allant de tribu en tribu, apprenant l'alphabet et le Coran aux bambins, moyennant un salaire des plus modiques. Nourri, logé dans les mosquées, il fait des économies pendant une dizaine d'années, puis il rentre au pays, rapportant assez d'argent pour acheter une épouse. Sa femme alors le fera vivre par son travail. Il n'aura même plus la peine de faire ânonner les versets du livre sacré par les voix hurlantes des écoliers.

L'humeur vagabonde des Beni-Grir et des autres instituteurs

r'mariens les emporte souvent très loin de leur canton. Beaucoup s'en vont sans esprit de retour. J'en connais plusieurs à Oran, installés depuis des années au Village-Nègre, où ils ont ouvert une école assez fréquentée. D'autres s'aventurent dans nos provinces de l'Est, en Tunisie, en Égypte et jusqu'en Syrie. Les femmes qu'ils épousent, les concubines qu'ils entretiennent dans ces régions éloignées, les difficultés du retour, leur font perdre peu à peu le souvenir de la patrie lointaine.

Commerce, Industrie

Le port de Tar'essa est le centre d'un commerce actif avec Tétouan et la tribu rifaine de Galîya. Les transports se font par mer, sur des canots à voiles, en vue des côtes. Tar'essa exporte ses fèves à Galîya et celle-ci lui envoie du sel. Les transactions avec Tétouan sont différentes. La vieille cité marocaine fournit aux Bèni-Grir toute sorte de vêtements et d'étoffes ; ceux-ci lui expédient des bois de charpente, des planches, des amandes, des noix, du çamet (gelée de raisin). Les montagnes méridionales de la tribu sont couvertes de hautes futaies que l'on massacre à loisir. On les exploite maladroitement, en taillant, en coupant les plus beaux arbres, sans méthode, avec l'unique désir de faire le plus d'argent possible ; et les poutres énormes, expédiées à Tar'essa, sont chargées ensuite sur des balancelles qui font voile vers Tétouan. Les espaces laissés libres par la forêt et par la brousse sont semés d'orge, de fèves et de lentilles. On les vend, le mardi, au marché de Tar'essa. Il y a un autre marché au village des Beni-H'amdoun, dans le Sud de la tribu ; mais l'un et l'autre sont sans importance. C'est Tétouan, en somme, qui a accaparé totalement le commerce de la région, laissant peu d'affaires à traiter dans les petites foires de province. Détail à noter : dans toute la tribu de R'mara, on trouverait difficilement de la viande à acheter sur les marchés. Chaque habitant tue chez lui l'animal dont il désire manger la chair.

Le territoire des Beni-Grir est riche en sources et en ruisseaux. Aussi la plus petite maisonnette est-elle entourée d'un potager, où les légumes et le maïs poussent drus. Il va sans dire que messieurs les t'aleb laissent les soins du jardinage à leurs femmes. Prendre une pioche, ce serait déroger, ce serait trahir les intérêts

supérieurs de la science ! A eux tous les plaisirs, à eux les bruyantes nzaha, les longues excursions mensuelles pendant lesquelles se succèdent les banquets et les danses. C'est tout ce que peuvent faire ces illustres seigneurs.

Tribu des Beni-Smih' (R'mara)

Au moment précis où le derviche, après avoir laissé derrière lui le bourg de Tir'essouan, s'engageait sur les terres des Beni-Smih', un grand vent se leva, soufflant en tempête. Sur ces monts boisés, que la neige visite souvent en hiver, il est facile de se perdre. Nul chemin, nulle route pour se guider dans le fouillis des hautes broussailles. Des pistes de braconniers, peu commodes à suivre, suffisent aux primitifs de ces régions. Ils se glissent comme des couleuvres sous les fourrés inextricables, passant toujours et quand même, sans trop se meurtrir. Ces exercices violents n'étant pas du goût de l'explorateur, il fut obligé de faire de grands détours, de s'arracher comme il put aux étreintes inévitables des buissons. Heureusement les hameaux sont nombreux dans la forêt. Tar'zouth fut le premier village des Beni-Smih' dans lequel le voyageur chercha un abri contre l'averse qui allait tomber, à en juger par les gros nuages qui couraient échevelés du Nord au Sud.

Quel contraste entre la puissante végétation des hauteurs méridionales et l'aspect désolé de la partie septentrionale de la tribu jusqu'à la mer ! Toute cette lande maritime, obstruée de roches noirâtres, ravagée et morne, comme pelée par quelque effroyable cataclysme, porte dans la contrée le surnom significatif d'*Ec-Çah'ra* (le désert). Les cultures ont disparu devant le hérissement des diss et des alfas, qui s'étendent à perte de vue, s'arrêtant seulement à la limite infranchissable des vagues méditerranéennes.

Si vous consultez la carte, vous penserez apparemment que les mines d'or, placées là avec tant de prodigalité par la nature, doivent être une compensation suffisante pour les habitants de cette région dénudée. Hélas ! les Beni-Smih' sont tout aussi mauvais métallurgistes que leurs frères de l'Ouest et du Sud. Ils vivent dans la misère, à côté de leurs inutiles trésors, se bornant

à fabriquer quelques pièces de monnaie qui ont cours sur les marchés voisins

Nous sommes ici dans la deuxième fraction de R'mara où la langue berbère est en usage, tout au moins dans la partie contiguë au Rif. Ailleurs, on parle l'arabe, un arabe de mauvais aloi, sentant son thamazir'th d'une lieue. L'ignorance est à peu près générale parmi ces populations rustiques, dont les mœurs sont tout à fait celles des Rifains. Elles ont l'humeur sombre de ces derniers, la même sauvagerie, le même mépris de l'étranger, musulman, juif ou chrétien. Personne ne va dans cette tribu où il n'y a pas d'études coraniques à faire, où l'instruction est complètement négligée. Les quelques écoliers que l'on y rencontre, peu communicatifs, extrêmement méfiants, accueillent fort mal les étudiants des pays éloignés.

Protégé par ses guenilles, par sa connaissance profonde de la langue berbère, le derviche ne paraissait nullement s'inquiéter des mauvaises dispositions de ses hôtes. On le voyait arpenter les champs, courir des journées entières, ne s'arrêtant jamais, furetant partout. Le froid étant très vif cette année-là, il fuyait les mosquées vides, où l'on gelait, leur préférant de beaucoup la chaude atmosphère des étables. Il y passait ses nuits, vautré dans l'alfa, tout près des bœufs, qui lui faisaient place et le réchauffaient de leur haleine. Il prenait là un avant-goût de la vie qu'il devait mener quinze ans plus tard chez les montagnards rifains.

En suivant la limite méridionale de la tribu, il finit par arriver au hameau de Tazrouth, sur les confins du Rif. Quelle ne fut pas sa surprise à la vue de cette bourgade aux masures aériennes ! Chaque habitation est perchée sur un piton, — il y en a une centaine, — et les cent pitons sont séparés par des crevasses profondes, sur lesquelles des ponts en planches sont jetés en vue d'établir entre les ménages des communications relativement faciles. Afin d'empêcher les bambins de rouler dans les précipices, les mamans les attachent par la main à un des montants de la porte, leur laissant quelques mètres de corde, juste ce qu'il faut pour leur permettre de s'amuser à une distance respectueuse des abîmes.

Frontière orientale de R'mara, la tribu des Beni-Smih' est bornée au N. par la Méditerranée, au S. par les Beni-Mençour et les Beni-Rzin, à l'O. par les Beni-Grir, à l'E. par la tribu rifaine de Mthioua, dont elle est séparée par l'important Ouad Ouringa.

Sans se presser, Moh'ammed, parti de la pointe méridionale de la tribu, inspectait ce cadre, d'une végétation arborescente admirable au Midi, affreusement pelé au Nord.

Pathologie hagiologique

A la *Zaouiya de Sidi Mouh'ammed el Bou-Hali* (Séminaire de Mgr Moh'ammed le Niais), un spectacle nouveau attendait le derviche. Il y avait dans ce village un vieillard de 80 ans, tout blanc, mais vigoureux, grand, aux membres athlétiques. C'était un pauvre idiot, adoré de la multitude, ayant une immense réputation de sainteté. On l'appelait couramment, sans aucune pensée ironique, *Mgr le Niais* (Sidi-l-Bou-Hali). A son aliénation mentale, objet de la profonde vénération de ses coreligionnaires, s'ajoutait la gloire d'appartenir à la célèbre lignée des *Oulad El-Bek'k'al*. Jamais la raison n'avait habité le corps du géant. Ses excentricités, intolérables chez les nations policées, revêtaient là-bas le caractère d'une manifestation divine. Se rendit-il compte de l'honneur qu'on lui fit en débaptisant, de son vivant, le hameau qui l'avait vu naître ? L'ancienne *Zaouiyat Ech-Chorfa* (le séminaire des Chérif) a perdu peu à peu son nom pour prendre celui de *Zaouiyat Sidi Mouh'ammed el-Bou-Hali*, sous lequel elle est connue à présent.

Voici donc un nouveau santon — et quel santon ! — qui est non seulement canonisé avant sa mort, mais qui fait perdre encore à sa patrie son antique dénomination. Ces changements continuels d'appellation font le tourment des historiens et des géographes. C'est en vain que j'ai cherché à retrouver une foule de noms propres historiques, aujourd'hui disparus de la mémoire des Marocains. Qu'est devenue, entre autres, la fameuse *H'ajrat En-Neser* (le Rocher de l'Aigle), cette citadelle imprenable des Idrisites ? Sous quel vocable récent cache-t-elle la gloire de son vieux nom ? Moh'ammed ben T'ayyéb et les autres voyageurs que j'ai consultés à cet égard ont été unanimes à déclarer que H'ajrat En-Neser leur était parfaitement inconnue (1).

(1) En dépit du désaccord des auteurs arabes au sujet de l'emplacement de la célèbre forteresse, le savant de Slane, dont on ne saurait trop vanter l'érudition, pense qu'il faut chercher *H'adjer En-Neser* sur une des cimes du Djebel Habib. (V. *Histoire des Berbères,* traduction, tome 1er, p. 84.)

Mis en présence de l'énigmatique El-Bou-Hali, le derviche tomba en arrêt devant ce grand corps extravagant. Il restait souvent des heures entières avec lui, l'observant, voulant savoir si sa folie était feinte ou réelle. Elle était bien réelle. Entre autres bizarreries, Sidi Mouh'ammed El-Bou-Hali affectionnait particulièrement un plat de sa façon : il pétrissait du miel, du son, du beurre, du kouskous, des cheveux, de la terre, et il dévorait avec délices cet abominable barbotage. Son grand plaisir était d'entrer en coup de vent dans les maisons, de se faire apporter tout ce qu'il fallait pour apprêter son mets favori. Après avoir composé l'atroce mixture, il obligeait les maîtres du logis à la manger avec lui, jusqu'au dernier atome. Par déférence, et surtout par crainte de sa malédiction, on se prêtait à ses exigences. Alors le visage du vieillard rayonnait de bonheur, il marmottait des mots sans suite, qu'on prenait pour une bénédiction, et il allait s'étendre au soleil, repu, gonflé, en proie à une violente tempête d'éructations et de borborygmes, dans le pénible travail de la digestion.

D'habitude, il parlait tout seul, à haute voix. Savants et ignorants s'ingéniaient à trouver un sens à ses lambeaux de phrase, à des termes vagues, qu'on recueillait avidement. De bouche en bouche, on les faisait circuler ; chacun les savait par cœur. Ses bénédictions et ses malédictions se réalisaient, paraît-il, infailliblement. On racontait de lui des faits surnaturels : tantôt il se métamorphosait en lion, tantôt il reprenait la forme humaine.

En voyant les étudiants, les marabouts, les femmes, les enfants, tous ceux qui passaient pour savants, aller en pèlerinage auprès d'El-Bou-Hali, le vénérer à genoux, le derviche se laissa gagner par l'exemple, en se disant :

— C'est un innocent, mais c'est aussi un saint. Il doit porter bonheur puisque, en somme, il n'aime et ne déteste personne.

Vainement, à plusieurs reprises, il avait essayé d'entrer dans les bonnes grâces du fou. Il dut y renoncer en constatant que le pauvre homme ne reconnaissait aucun des siens, pas même sa femme et son jeune enfant. En 1875, la dernière fois que Moh'ammed vit El-Bou-Hali, on s'accordait à donner au santon l'âge de 80 ans. Il vécut seize ans encore, et il s'éteignit doucement en 1891. A cette époque, le derviche était dans le Rif. Il apprit que les compatriotes d'El-Bou-Hali avaient enterré leur saint en grande pompe, au milieu d'un concours énorme de population.

La k'oubba qui fut élevée sur sa tombe devint rapidement l'asile des voyageurs, le rendez-vous des pèlerins d'alentour. Le frère d'El-Bou-Hali, Sidi Abd-er-Rah'man, était en 1897 le chef de la nouvelle zaouiya. Le fils du fou est devenu un homme à présent. Il a hérité du respect qu'on témoignait à son père, sans en avoir l'imbécillité, et il reçoit fort dévotement les nombreuses *ziara* (cadeaux) que lui apportent les fanatiques des environs.

Nourriture. — Traitement de la rage

Les Beni-Smih' ont des fusils à pierre fabriqués à Tar'zouth (Rif). Cependant ils commencent à apprécier les armes européennes, principalement les fusils espagnols qu'ils achètent aux Rifains de la côte. Leurs vêtements rapiécés, usés, rapés, indiquent leur extrême pauvreté. Ils portent des sandales d'alfa, vont tête nue. Ignares, sauvages et grossiers, ils ne paraissent pas être doués de facultés intellectuelles transcendantes. Ils passent leur temps à la maraude, assouvissant des vengeances de village à village, dévalisant les voyageurs isolés. Le pays étant très giboyeux, ils se nourrissent de lapins, lièvres, perdrix, tuant à l'occasion des sangliers et des chacals, fort nombreux dans cette région. En dépit du Coran, les pâtres se régalent quelquefois de la chair des animaux réputés impurs. Des primitifs de cet acabit se soucient peu des transactions commerciales. La nature leur fournissant le strict nécessaire, ils n'ont pas jugé à propos d'avoir un seul lieu de marché dans toute la tribu. Ils utilisent le sel gemme et l'alfa, qu'ils recueillent en se donnant seulement la peine de se baisser, et ils fabriquent eux-mêmes leur poudre à fusil. Les fèves et l'orge constituent la base de l'alimentation. Les nombreux troupeaux de chèvres et de bœufs permettent à leurs propriétaires de s'offrir quelquefois de la viande, toujours accommodée avec les inévitables fèves.

Le derviche s'amusait beaucoup de la frayeur qu'il inspirait aux femmes en sa qualité d'étranger. Ces dames des Beni-Smih' se voilent le visage à la mode des musulmanes de Tlemcen. Elles sont d'une sauvagerie dont rien ne peut donner une idée. Dans les champs, elles se dépouillent du voile, du h'aïk embarrassant, et, les bras nus, une simple chemise serrée à la taille, elles empoignent résolument la pioche ou le manche de la charrue.

Souvent, en passant près d'elles, dans ses courses incessantes, l'explorateur les effarait en s'approchant d'elles. Puis, reconnaissant qu'elles étaient en présence d'un pauvre d'esprit, elles lui demandaient sa bénédiction, l'obligeaient à emporter une partie de leur nourriture, du pain d'orge généralement, qu'elles déballaient du milieu des chiffons et des hardes.

Dans les parties boisées et froides de la tribu, c'est-à-dire au Midi, les vaches et les chèvres s'engraissent dans les hautes herbes des prairies. Les ménagères utilisent leur lait en faisant de grandes provisions de beurre. Chaque maisonnette enfin a son rucher.

Détail à noter : les poules, n'étant jamais vendues, puisqu'il n'y a aucun lieu de marché, pullulent à ce point dans chaque intérieur que les mosquées elles-mêmes possèdent des quantités de volailles, à titre de *h'abous*. Ces oiseaux sacrés sont protégés contre la dent des chacals et des fouines par une solide clôture séparant nettement la forêt de la basse-cour du lieu saint. Est-il nécessaire d'ajouter que le menu quotidien des hôtes de passage se compose invariablement de fricassées de poulet et d'œufs cuits de toutes les manières ?

La plupart des mosquées r'mariennes s'élèvent au milieu des hameaux, sur des emplacements déserts, loin des habitations. Le temple d'Allah étant le rendez-vous des hommes, on agit prudemment en le plaçant à une certaine distance des maisons, de façon à ne point gêner les allées et venues des femmes. Les cimetières se trouvent à deux ou trois kilomètres des villages, souvent en pleine forêt. Les morts sont enterrés, tantôt dans les clairières, tantôt sous les arbres. Deux grosses pierres, l'une à la tête, l'autre aux pieds du défunt, marquent la place de chaque sépulture. Le vendredi, les enfants et les femmes viennent prier et bavarder sur les tombes.

Ici comme ailleurs, les chiens errent en liberté dans les villages, dont ils connaissent tous les habitants. Ils signalent de loin l'arrivée des étrangers par un concert général d'aboiements rauques, très significatifs. Le ramadhan perpétuel auquel ils sont soumis les rend féroces, réellement dangereux, aussi redoutables au moins que ceux du Rif (1). On se garantit de leurs dents en

(1) Voyez *Maroc Inconnu*, tome 1er, page 130.

restant à une distance respectueuse des habitations, en hélant un indigène du pays qui les fera fuir à coups de pierre. Il y a peu de cas de rage parmi les chiens djebaliens. Quand, par hasard, une personne est mordue par un chien enragé, on la traite et on la guérit de la manière suivante : on assomme l'animal hydrophobe, on lui enlève des poignées de poils, qu'on réduit en cendres. Cette cendre est appliquée toute chaude sur la plaie de la personne mordue. Celle-ci, à partir de ce moment, doit se bourrer d'ail cru pendant une dizaine de jours, sans prendre d'autre nourriture. Si l'on en croit les affirmations des Marocains, ce traitement prophylactique, inconnu du grand Pasteur, serait chaque fois couronné de succès ???

Une Mine d'Or

A la mosquée de Zédmeth, où on lui servait tous les jours de la volaille et des œufs, Moh'ammed était en butte aux sollicitations des paysans qui le suppliaient de venir chez eux travailler leurs minerais d'or. On le prenait à part, on lui disait :

— Viens à la maison ; tu vivras, tu mangeras avec nous. Nous t'indiquerons où se trouvent des mines d'une richesse infinie.

Le derviche connaissait les périls d'une semblable entreprise. Il savait que le t'aleb, après avoir obtenu, au prix de quelle peine ! un peu d'or pur, est toujours mis à mort dès qu'il veut cesser son pénible travail de métallurgiste. Pourtant, un villageois madré réussit à lui persuader qu'il y avait une fortune à faire dans une mine d'or, connue de lui seul, tout près de Zédmeth, de l'or étincelant, presque sans alliage ! Moh'ammed, malgré sa méfiance, se laissa enjoler. Il pria l'instituteur de lui garder ses vêtements les moins mauvais, puis, fagoté comme un voleur, couvert de haillons sordides, son petit cartable sous le bras, il alla souper et passer la nuit chez son nouvel ami. Le lendemain, à la pointe du jour, l'amphitryon réveilla l'explorateur.

— Debout, seigneur t'aleb, et en route ! Viens, que je te montre la mine d'or.

Les deux hommes sortirent du village. Au bout d'une demi-heure de marche, le paysan s'arrêta. Laissant tomber la crosse de son fusil sur le sol, il dit simplement :

— C'est ici.

Les premiers rayons du soleil, léchant obliquement la surface de la terre, faisaient étinceler les pépites du métal précieux sous les pas du voyageur. Ébloui, le derviche se baissa, et il crut reconnaître un assez large lit de conglomérat entre des couches d'ardoise et de grès.

— Eh bien ! Tu la connais maintenant ? interrogea le guide.

— Oui, répondit Moh'ammed, je la connais.

L'homme continua :

— La voilà cette mine dont je te parlais ! Nous allons rentrer à la maison, tu te mettras à l'ouvrage, je t'aiderai, et nous partagerons les bénéfices. Tu m'enseigneras ce que tu sais faire ; moi, de mon côté, je te montrerai mes talents.

L'explorateur, perdu dans la brousse avec ce bandit, se hâta de dire que ces conventions le ravissaient. Au fond, il se repentait de s'être engagé dans une aventure ennuyeuse, pleine de dangers. Dès lors, il n'eut plus qu'une préoccupation : se tirer des griffes de son hôte.

Le retour fut gai. Le paysan, secoué d'une allégresse énorme, tellement l'idée de s'enrichir lui paraissait délicieuse, ne lâchait plus la main du derviche, en signe de grande amitié.

— Écoute ! criait-il. C'est entre nous à la vie et à la mort. Pardieu, j'y pense ! Pourquoi n'épouserais-tu pas une de mes sœurs ?

— Certainement, certainement, et avec le plus grand plaisir, murmura le vagabond, complètement effaré par cette proposition inattendue.

Lorsque le derviche repassa le seuil de la porte de son hôte, lorsqu'il entendit son futur beau-frère pousser les verroux, s'assurer que tout était bien barricadé, une grande colère contre lui-même lui monta au cerveau.

— Suis-je assez bête, se dit-il, d'être venu me fourrer de mon plein gré dans cette souricière !

Après l'avoir installé dans une des pièces de la maison, l'hôte sortit, allant dehors rejoindre son frère. Ils se mirent à parler près du mur, sous la lucarne de la chambrette de l'explorateur. Celui-ci, aux aguets, saisit au vol quelques mots sinistres. Il entendit la voix de son ami, répétant à plusieurs reprises :

— Oui, oui, c'est entendu. Nous le tuerons, mais pas avant de l'avoir fait travailler, d'avoir surpris ses secrets.

Ainsi, on allait l'éreinter dans un dur labeur et l'occire ensuite ! Un instant, il eut l'idée de se lever de son tapis, de tout braver, d'essayer de sortir de cet antre de brigands. L'hôte, paraissant subitement devant lui, le recloua à sa place, d'une grande tape amicale sur l'épaule, et ils achevèrent la journée ensemble, se bourrant à qui mieux mieux de viande de poule, d'œufs durs, de raisins secs.

Le lendemain matin, lorsque l'amphitryon pénétra dans le local du vagabond, il le trouva couché, faisant la grasse matinée, ronflant à poings fermés. Le rusé compère ne dormait pas. Toute la nuit, il avait ruminé son plan, un expédient très simple, devant réussir par sa simplicité même. L'homme s'assit près du dormeur, décidé à attendre son réveil. Enfin, au bout d'une heure, Moh'ammed s'étira, ouvrit les yeux. Apercevant son hôte, il eut l'air de s'étonner.

— Tiens ! tu es là ? Ah ! je faisais un beau rêve ! De l'or, de l'or partout, plein cette chambre ! Je ne voyais que ça ! Mais, j'y pense, ajouta-t-il en se mettant sur son séant, et mes outils ? Comment faire pour aller les chercher ? Je les ai cachés dans la banlieue de Tazemmourth. Laisse-moi partir, je serai de retour avant ce soir.

L'autre y consentit, l'accompagna à la porte, en lui recommandant de revenir, le menaçant de sa vengeance s'il ne tenait pas sa promesse.

Dès qu'il eut tourné le coin de la rue, l'explorateur prit les grandes allures des jours de danger, un trot rapide qui le conduisit en vingt minutes au bourg de Tazemmourth. Là, il eut encore la faiblesse de céder aux tentations de sa gourmandise. Sous prétexte de bombance, un tout petit vieillard l'attira chez lui. Le lendemain, Moh'ammed annonça à son hôte son intention de retourner à Zédmeth. Il espérait pouvoir reprendre ses hardes, confiées à l'instituteur, et filer ensuite chez les Beni-Rzin. La convoitise fit étinceler les yeux de fouine du minuscule amphitryon ; il voulut à tout prix accompagner le fils de T'ayyéb, pour lui montrer la route, disait-il.

— En voilà encore un qui croit que j'ai de l'argent, pensa le vagabond.

N'ayant que des haillons sur lui, il n'avait rien à craindre. Et puis, ne valait-il pas mieux être dévalisé par ce chétif avorton,

incapable de lui faire du mal, que de s'exposer à être assassiné ou roué de coups par des inconnus sans pitié ? Cette réflexion le décida à emmener le nain. Ils s'en allèrent, Moh'ammed, désarmé, les bras ballants, le vieillard, avec une forte trique seulement. Après quelques centaines de mètres, l'explorateur s'aperçut que son prétendu guide cherchait à l'égarer dans la forêt. A l'endroit le plus sombre du bois, le compagnon, qui n'avait pas desserré les dents de toute la route, interpella tout à coup le voyageur :

— Hé ! le savant, qu'est-ce que c'est que cette bourse qui bombe ta djellaba ?

Inutile de dire que Moh'ammed ne portait pas un centime sur lui. Le prétexte invoqué étant par trop enfantin, le vagabond haussa les épaules, se contentant de répondre :

— Il n'y a pas l'ombre d'une bourse.

— Si, si, il y en a une, insista le petit homme. Laisse-moi chercher.

— Cherche, fit tranquillement le derviche.

Le nain le fouilla, le palpa de la tête aux pieds. Il souffiait bruyamment, énervé, agacé de ne rien trouver, ayant hâte d'en finir, de peur d'être aperçu. En désespoir de cause, il enleva au bohémien une de ses guenilles, la moins délabrée, lui laissant une loque toute déchirée, puis, son butin sous le bras, sans prononcer une parole, il tourna les talons, s'éloigna comme un furet, en se dissimulant derrière les broussailles.

Moh'ammed, essentiellement pacifique, s'était laissé faire sans songer à se défendre. C'est par sa douceur inaltérable que cet homme singulier s'est sauvé mille fois de la mort chez le peuple le plus farouche, le plus intolérant du monde entier. Il fut un modèle étonnant de patience, de résignation, de bonté. Prenez un héros, un foudre de guerre, choisissez le plus fier champion de vos salles d'armes, envoyez-le dans les tribus indépendantes de l'Empire chérifien. Il sera vite arrêté, massacré ; la fournaise marocaine dévorera jusqu'au dernier bouton de ses culottes, et jamais l'on ne saura ce qu'est devenue l'infortunée victime du fanatisme mag'ribin.

Tandis que le vieillard fuyait à toutes jambes, le derviche, complètement désorienté, cherchait à retrouver son chemin. Ce n'était pas chose facile au milieu des hautes broussailles et des grands arbres. Il employa alors la tactique qui lui réussissait toujours

quand il s'égarait dans une forêt : il se mit à tourner autour d'un point central, en élargissant de plus en plus le cercle. Enfin, il tomba sur une piste qu'il connaissait et il arriva bientôt à la mosquée de Zédmeth où il se savait en sûreté. Il y resta juste le temps de reprendre ses habits, que l'instituteur lui remit, puis il suivit une troupe d'individus qui allaient dans la tribu des Beni-Rzin.

Tribu des Beni-Rzin (R'mara)

Dès qu'ils furent sortis de Zédmeth, les compagnons poussèrent droit au Sud, laissant sur leur gauche le hameau de Tazrouth qui garde la frontière. Ils suivaient la vallée tourmentée de l'Ouad Ouringa, de ce petit fleuve si important, limite naturelle placée par la nature entre deux provinces bien différentes : le Rif et les Djebala.

La frontière orientale des Beni-Rzin est pointillée de villages, dont l'un, celui des Beni-Mourrak', a plus de cinq cents feux. C'est là que Moh'ammed et quelques autres écoliers arrivèrent après une marche pénible dans des montagnes boisées, coupées de profondes vallées et de précipices. On avait semé plusieurs voyageurs sur la route ; les uns s'étaient arrêtés à Eç-Ceh'aouriya, d'autres à Iâddithen.

De son quartier général des Beni-Mourrak', Moh'ammed ben T'ayyéb rayonnait partout, explorant selon son habitude les moindres hameaux, les champs, les montagnes, observant et gravant tout dans sa prodigieuse mémoire. Toujours à pied, sans une arme à la main, il battait la campagne des journées entières, visitant les villages, les uns après les autres, s'arrangeant de manière à éviter les crocs des chiens et la méchanceté des hommes.

Dans la partie septentrionale des Beni-Rzin limitée par l'Ouad Ouringa, les champs d'orge, de fèves et de chentil (espèce de blé blanc), occupent les endroits laissés libres par la forêt et par des gîtes métallifères où le plomb domine. Un ruisselet, l'*Aïn-Tazek'k'a*, traverse la région. Il doit son nom au village où il a sa source, une source abondante, autour de laquelle on a construit un petit réservoir. L'eau, très limpide, s'échappant du bassin, se met à courir du Sud au Nord, se faufile comme un serpent à travers les couloirs les plus étranglés, déploie sur les rampes inaccessibles l'oriflamme éblouissante de ses cascades et va enfin confondre ses ondes avec celles de l'Ouad Ouringa, à la limite

même des Beni-Smih'. Dans le Sud de la tribu, les sources étant innombrables, on a toute facilité de lâcher de forts courants d'eau dans les cultures de maïs et de lentilles.

On reste surpris à la vue des épais massifs de noyers et de jujubiers formant ceinture autour des hameaux. La vigne, à l'état sauvage, pousse vigoureuse, donnant de petits grains de raisin exquis, comparables à ceux de notre Grande Kabylie. Les arbres principaux de la forêt sont le cèdre, le delem, le pin, le thuya. Quelques panthères, de nombreux sangliers, des chacals et des singes sont les représentants les plus redoutables de la faune r'marienne. Pas de moutons, mais partout des chèvres et des bœufs.

Vivant au milieu des hautes futaies, les indigènes sont naturellement menuisiers et charpentiers. Ils font des planches, des portes, des caisses, des fuseaux. L'Ouad Ouringa, flottable un peu en amont de Tazrouth, sert, jusqu'à son embouchure, au transport des bois de construction. Aux endroits où l'eau n'est pas assez profonde, des hommes s'attellent aux masses échouées, tirant comme des mulets, marchant péniblement sur d'épouvantables chemins de halage. A la crique d'El-Djébha, des balancelles embarquent les grosses et les petites pièces de bois à destination de Tétouan et de Galîya.

Vers la fin de décembre, les crêtes des Beni-Rzin commencent à se couvrir d'un blanc manteau de neige que le soleil de février fait fondre assez rapidement. On peut induire de là que la hauteur de ces monts, étant donnée leur latitude, ne doit guère être inférieure à quinze cents mètres. Ce bienheureux Maroc, admirablement situé sur deux grandes mers, jouit d'un climat délicieux. Sa côte méditerranéenne elle-même, depuis le détroit de Gibraltar jusqu'à la frontière oranaise, est bien moins chaude que le littoral algérien. Les brises de l'Atlantique, après avoir répandu sur les Djebala et le Rif les meilleurs de leurs bienfaits, ont encore la force de nous arriver, en plein été, à Nemours et à Oran, toutes chargées de fraîcheur et d'humidité (1). Un peu plus loin, vers

---

(1) De tous les centres maritimes algériens et tunisiens, à l'exception de Nemours peut-être, Oran est incontestablement le point où l'été est le moins chaud, le plus facile à supporter. L'excellente exposition de la ville orientée au Nord, un courant d'air quotidien soufflant de la haute mer, son voisinage de l'Océan, sa position sur une des berges du grand couloir liquide hispano-

l'Est, elles s'échauffent, passent à l'état de simoun en traversant les plaines torrides du Chélif et de la Mitidja.

Le voisinage du Rif les tenant constamment en alerte, les Beni-Rzin sont d'une bravoure à toute épreuve. Peu éloignés de Tar'zouth, il leur est facile de se procurer des armes dans ce grand arsenal de la Berbérie marocaine (1). Cependant, depuis quelques années déjà, ils prennent le chemin de l'antique Badès (Peñon de Velez), où ils achètent d'excellents fusils à répétition. Dans une centaine d'années, grâce à la contrebande de guerre et aux ventes clandestines dont j'ai déjà parlé dans mon premier volume, presque tous les habitants du royaume de Sa Majesté chérifienne seront armés à l'européenne.

Malgré leur caractère belliqueux, les Beni-Rzin apprécient la science, ou du moins ce qui en tient lieu au Maroc, c'est-à-dire les études coraniques. Ils sont moins ignorants et plus laborieux que leurs voisins du Nord, les Beni-Smih'. De même que nos Kabyles, ils se font volontiers colporteurs, allant vendre des fuseaux, des noix, des amandes, des drogues dans les autres tribus, notamment chez les Ktama et les Beni-Khaled de R'mara. Ils vivent, en somme, sur la forêt. Elle est pour eux une mine inépuisable de ressources. Ils ont une spécialité très connue dans toute la région : ils savent utiliser une matière tinctoriale, extraite de la racine du pin, donnant une belle couleur orangée. De la racine du chêne à glands, ils obtiennent une teinture d'un rouge vif éclatant. N'allez pas prendre pour des sauvages des gens qui tirent des végétaux six couleurs différentes, ni pour des illettrés ceux qui ont inventé, dans le but de désigner mystérieusement les couleurs, les deux

---

africain suffisent à expliquer la température estivale exceptionnelle de la capitale de l'Oranie. L'ignorance ou une mesquine gloriole de clocher pourront peut-être soutenir le contraire. Et maintenant, que penser de l'assertion inexacte de M. E. Reclus, disant : *Oran, où l'on respire souvent un air embrasé, saturé de poussière, aurait pourtant besoin de se compléter par un sanatoire où l'on pût respirer librement.* ? (Géogr. Univers., t. 11, page 523.)

De deux choses l'une : ou l'éloquent géographe a vu Oran par un jour de violent siroco, ou il s'est contenté d'enregistrer ce renseignement erroné sur l'information d'une personne peu habituée aux observations thermométriques.

(1) Voyez *Maroc Inconnu*, t. 1er, p. 50, ligne 42 et suiv. Voyez aussi, pour la contrebande de guerre, les pages 114 et 115 du même volume.

anagrammes suivants : كصح et زخم, que l'on prononce *kéç-h'in, zékhmin*, avec la nounnation du génitif indéterminé. Donnons la clef du premier mot : Le *kèf* indique le noir : *Ek-h'al ;* le *çad* le jaune : *Eçfar ;* le *h'a* le rouge : *Ah'mar*. Au second mot maintenant : le *za* désigne le bleu : *Ezrak' ;* le *kha* le vert : *Ekhdhar ;* et le *mim* les différentes autres couleurs : *Moukhtalif el-elouan*. Les hommes, la tête nue, leur longue tresse de cheveux tombant jusqu'au milieu du dos, portent la djellaba noire. Les femmes préfèrent les étoffes voyantes, multicolores.

Au point de vue physique, les transitions de types, entre les Beni-Rzin et leurs voisins du Rif, sont à peine sensibles. La ressemblance est tellement frappante, que les Rifains eux-mêmes, sans savoir un mot d'histoire, attribuent à ces occidentaux une origine berbère et une étroite parenté avec eux. Au point de vue moral, la différence est nulle. De part et d'autre, même genre de vie, mêmes mœurs, même sauvagerie, même âpreté au travail.

Et ces observations ne concernent pas seulement les Beni-Rzin, elles s'appliquent également à R'mara, elles s'étendent enfin à la plus grande partie des tribus marocaines. L'embarrassante, l'éternelle question des races pose partout son point d'interrogation, déconcerte l'historien et le géographe dès qu'ils veulent écrire deux lignes sur le pays qui fut l'antique Berbérie. Dans un avenir peut-être prochain, les tribus djebaliennes limitrophes du Rif, à moitié arabisées déjà, adopteront définitivement la langue du Prophète, ne voudront plus entendre parler de leur origine berbère. D'habiles généalogistes leur prouveront, clair comme le jour, qu'elles descendent d'un célèbre guerrier du H'idjaz ou de l'Irak' ; sans nul doute aussi, ces nouvelles recrues, gagnées à la cause arabe, voudront à leur tour arabiser le Rif, lui faire honte de son vieil idiome, de ses coutumes, de ses ancêtres. C'est un travail de termite, si vous voulez, mais c'est un travail qui aboutira par sa continuité, par sa persistance invincible. Supposons maintenant l'annexion du Maroc à une puissance européenne. Oh ! alors, l'arabisation de toutes les populations berbères de l'Empire marchera à pas de géant. La nation conquérante sera la première à favoriser la métamorphose, comme nous l'avons fait nous-mêmes en Algérie dans notre ignorance absolue de l'ethnographie et de l'histoire des États Barbaresques.

Les étudiants des Beni-Rzin imitent déjà les t'aléb r'mariens de

langue arabe. Comme eux, ils s'expatrient, voyageant beaucoup, allant offrir leurs faibles lumières d'instituteurs aux contrées les plus lointaines. Plusieurs reviennent au pays ; d'autres le quittent sans esprit de retour.

Pendant l'été de 1895, en repassant au village des Beni-Mourrak', Moh'ammed ben T'ayyéb fit la connaissance d'un antique écolier de l'endroit, répondant au nom de Mrabet'. Bien qu'il n'eût jamais ouvert un code, tout le monde, selon la coutume marocaine, l'appelait *el-fk'ih Mrabet'* (le jurisconsulte Mrabet'). C'était un vagabond incorrigible, ayant usé la corne de ses pieds, pendant plus de trente ans, dans des courses dont nos Européens ne peuvent guère se faire une idée. Au courant des pérégrinations continuelles du derviche, le vieux routier accueillit l'explorateur par ces mots :

— Illustre pèlerin, sois le bienvenu. Je crois cependant que tu n'a pas voyagé autant que moi.

— Comment ça ? demanda Moh'ammed.

— Parce que j'ai parcouru les Braber et le Çah'ra.

Notre voyageur, piqué au vif, mit de côté la modestie naturelle que chacun se plaît à lui reconnaître. Il était attaqué sur son propre terrain, dans sa spécialité, et encore par un homme n'ayant visité que deux provinces du mystérieux empire ! Il fallait répondre ; il le fit sans emphase, se contentant de révéler à son interlocuteur une faible partie de ses explorations. L'autre, ravi, s'écria :

— Ah ! si je ne m'étais pas marié ces jours-ci, comme je te suivrais avec plaisir !

Et il ne dit plus un mot, écrasé qu'il était par l'immense supériorité de son extraordinaire collègue. Souvent, d'autres personnages, enflammés par les récits de voyages de Moh'ammed, lui tinrent le même langage. Tous parlaient de leur désir d'étudier la *Terre* et les *Hommes*, de partir avec des guenilles sur le dos, mais aucun ne bougeait, donnant pour raison que leurs enfants les retenaient au logis.

Situés au N. des saillies parallèles du Djebel R'mara, les monts des Beni-Rzin, divisés par des cluses transversales, coupés en pentes abruptes sur leurs deux versants, semblent se diriger vers la mer en suivant les méandres des cours d'eau qui rampent à leur base. D'innombrables hameaux sont perdus dans le labyrinthe des montagnes et des forêts. De même que Tazrouth (voir

page 294), le village de Tazek'k'a est bâti sur plusieurs vagues de granit, reliées entre elles par de mouvantes passerelles, dont le bois vermoulu craque souvent sous les pieds des passants.

Tribu des Beni-Zedjjel (R'mara)

Il nous faut retraverser tout R'mara, de l'Est à l'Ouest, à la suite de notre guide. Parti de Tamrir'th, à l'extrémité méridionale des Beni-Rzin, il franchit de nouveau les Beni-Mençour et les Beni-Sélman, ayant pour objectif la grande fraction des Beni-Zedjjel. Il avait le choix entre trois villages importants : *Asr'oun, Adeldal, El-K'alaâ*. Ce fut à Asr'oun qu'il alla se reposer d'abord, avec l'idée fixe de visiter la nouvelle tribu jusque dans ses moindres ravins. Hélas ! pourquoi ce voyageur étonnant n'est-il pas en même temps géologue, naturaliste hors ligne ? Que de richesses, que d'observations captivantes il aurait pu nous rapporter sur la minéralogie, la flore et la faune de la sauvage région qu'il allait explorer ! A cela il pourrait nous répondre : Où est l'homme parfait et omniscient ici-bas ?

Le territoire entier des Beni-Zedjjel est compris dans un massif montagneux assez élevé puisque la neige blanchit les sommets de fin novembre à fin mars. Peu de contrées sont aussi pittoresques, aussi terrifiantes. Les escarpements boisés, les précipices, les cavernes, remplies d'un peuple hurlant de singes, de chacals, de renards et de sangliers, causeraient au çah'arien, à l'homme des terres plates, une stupeur sans égale s'il se voyait transplanté instantanément au milieu d'un de ces paysages grandioses.

Obligées de remuer la terre à la pioche, tant les pentes sont raides, les pauvres femmes s'exténuent dans le labeur des champs, trop dur pour elles. La routine, jointe à une indifférence gastronomique absolue, ne leur donne pas l'idée de varier les cultures, de renoncer à semer, ne serait-ce qu'une seule année, les fèves et les lentilles traditionnelles. Endurcies au travail, les vaillantes créatures ne paraissent nullement se douter qu'elles ont le lot le moins attrayant de la vie. Les hommes, presque tous t'aleb, passent leur temps, soit à la mosquée, étendus sur des nattes, soit à la chasse au fusil et au furet. Ils dédaignent même de conduire sous bois la plus importante richesse pastorale de la tribu, les grands troupeaux de chèvres et de bœufs que suivent

des fillettes habituées à courir pieds-nus sur des versants d'abîme. Soyons juste cependant en disant que l'homme s'est réservé l'occupation insignifiante de la coupe des vêtements, du tricotage, de la couture, petite industrie assez avantageuse qu'il exerce également à l'étranger tout en apprenant l'alphabet à la marmaille (1). Il daigne aussi fabriquer de la poudre et des balles de plomb, de ce plomb qu'il trouve en abondance dans les gîtes métallifères de la tribu. Les représentants des deux sexes sont d'une taille peu élevée, mais bien prise, les membres forts, un peu trop gros peut-être.

Effets merveilleux de la belladone

Les chênes, les cèdres et les noyers fournissent à la population une alimentation facile. Très commune dans les forêts r'mariennes, la belladone *(atropa belladona)*, le *bellaïdour* des indigènes, ne pousse pas, dit-on, dans les autres parties du Maroc. Cette plante vénéneuse est doublement précieuse pour nos musulmans lettrés de l'Ouest. Elle jouit en effet de la réputation de donner de la mémoire à ceux qui n'en ont pas et de fournir de l'esprit à ceux qui en manquent. Ces deux vertus étant cachées dans les baies de l'herbe redoutable, voici comment les Beni-Zedjjel et les autres habitants de l'Empire absorbent de fortes doses de belladone sans s'empoisonner. Ils choisissent une poule, mais, de préférence, un coq vigoureux, le plus intrépide, le plus fort de la basse-cour ; ils l'attachent à l'écart, ne lui donnent à manger que des fruits de belladone durant 7 ou 8 jours. Quand l'animal, saturé de poison, commence à perdre ses plumes, on lui coupe la tête et on le fait cuire dans du beurre. Le t'aleb, à la mémoire rebelle ou à l'esprit absent, doit manger le coq en trois déjeuners et rester couché, très chaudement couvert pendant ces trois jours-là. Ensuite, n'ayant plus à suivre aucun régime, il se lève, se sent un autre homme. Le borné, le bélître de la veille est pétillant d'esprit, sa mémoire est prodigieuse. Cette soi-disant action de la belladone sur le cerveau est si bien admise dans le monde lettré, qu'il se fait de cette plante un commerce considérable dans tout le Maroc.

(1) Voyez *Maroc Inconnu,* Ire partie, page 143, ligne 16 et suivante.

A Tanger, elle vaut 2 francs la livre ; à Tétouan, 1 franc ; à Oujda, 3 francs. Plus on s'éloigne de R'mara, plus elle est chère.

Pendant le traitement, les malades éprouvent les symptômes suivants : premier jour, lassitude extrême, vertiges, hallucinations, état comateux ; 2e jour, un peu de prostration, mais un mieux sensible ; 3e jour, convalescence ; 4e jour, guérison complète. Certains étudiants arrivent progressivement à absorber trois ou quatre fruits du béllaïdour en les avalant avec du thé chaud. Nos écoliers de la province d'Oran, persuadés de l'efficacité de ce poison, imitent leurs condisciples de l'Ouest, croquent des baies de belladone sans avoir recours à l'intermédiaire d'une volaille quelconque.

Non contents de se livrer, avec leur belladone, à une intoxication effrénée, les Beni-Zedjjel sont en outre de grands fumeurs de kif et de tabac. Ils réservent à ces deux plantes, à côté des oignons, des piments et des pois chiches de leurs potagers, de larges carrés, qu'ils soignent amoureusement, les protégeant la nuit contre les invasions des sangliers, dont les groins dévastateurs sont l'effroi du fellah'.

Au point de vue administratif, la tribu a à sa tête trois caïds. En récompense de l'investiture, purement nominale, qu'ils reçoivent du sultan, ces chefs expédient à Fas, tous les trois ou quatre ans, de maigres cadeaux décorés du vain titre d'impôts. A part cela, ils n'ont rien à faire. S'ils s'avisaient de se mêler des crimes et délits de droit commun, ils tomberaient bientôt sous les balles des gens intéressés à se débarrasser d'eux. Le commerce est nul dans cette région qui n'est pourtant pas bien éloignée de la ville d'Ech-Chaoun. On fabrique sur place des djellaba, noires, courtes, s'arrêtant aux genoux ; les fusils sont achetés à Tar'zouth ou aux Rifains de la côte.

Demande de renfort de tribu à tribu

L'approche de l'hiver chassa Moh'ammed sous un ciel plus clément. Redescendu chez les Beni-Ziyath, il avait reparu à *Azar'ar-beni-Hélil* où ses anciens camarades de la mosquée fêtèrent joyeusement son retour. Azar'ar est un gros bourg de 500 maisons irrégulièrement bâties sur la rive droite de l'Ouad Tiguisas. Toute cette vallée fourmille de hameaux. La température

y est infiniment plus douce que sur les cimes glacées des hauteurs méridionales de R'mara.

Un dimanche, se trouvant au Souk' el-H'add, l'explorateur fut témoin d'un spectacle émouvant. Une dizaine d'individus des Beni-Zedjjel, les fusils en bandoulière, venaient de couper la gorge à un superbe taureau noir. Sans plus se préoccuper de la pauvre bête qui se débattait dans les affres de l'agonie, ils s'étaient éloignés, arpentant rapidement le marché, annonçant à haute voix la nouvelle du sacrifice. La foule, toute affaire cessante, se porta à l'endroit où gisait le taureau. Un grand cercle se forma, au centre duquel les Beni-Zedjjel expliquèrent que la tribu de Lékhmas, tombant sur eux à l'improviste, leur avait tué une trentaine d'hommes, s'était retirée chez elle ensuite en emportant un butin considérable, emmenant en captivité plusieurs femmes et un assez grand nombre de gitons.

— Nous vous vengerons, hurla la multitude.

Aussitôt, un crieur public se lança dans le champ de foire, criant de toutes ses forces :

— Écoutez, Beni-Ziyath ! Dans un mois, jour pour jour, rendez-vous ici, sur le marché. Nous nous porterons en masse contre Lékhmas.

Satisfaits, les Beni-Zedjjel s'en allèrent. A peine avaient-ils tourné les talons, que des bandes de Héddaoua et d'étudiants étrangers, les uns, armés de couteaux, les autres, sabres au clair, se ruèrent sur le cadavre du taureau, dépeçant, coupant, taillant, déchiquetant l'animal, chacun essayant d'en emporter le plus gros morceau possible. Tout à coup, deux Héddaoua parurent avec des haches. Sous leurs coups effroyables, les os se fendaient, laissant pénétrer le fer jusqu'au manche. Couverts de sang, comme des fauves, chacun emportait sa proie, d'énormes quartiers de viande encore chaude, destinée à être dévorée le soir même.

Voilà comment les Djebaliens implorent l'assistance des membres de leur tribu et des tribus amies lorsqu'ils ont une vengeance à assouvir, un ennemi vainqueur à repousser. Chaque marché doit avoir sa victime, bœuf, bouc, chèvre ou mouton, suivant les ressources des suppliants. Et la victime, appelée *ar* (honte, déshonneur), est destinée à calmer la faim des ventres creux de la tribu implorée.

La chair est abandonnée sur place à qui veut la prendre, et

nous venons de voir que les écoliers étrangers et les disciples de Sidi Héddi se chargent de la faire disparaître.

Aussitôt après l'immolation, un messager court annoncer à l'ennemi le jour et le lieu de la rencontre, lui laissant un délai suffisant pour faire appel, lui aussi, à tous ses contribules et alliés. Le sursis est ordinairement d'une quinzaine de jours chez les petites tribus, de trois semaines à un mois chez les grandes, de manière à donner aux contingents des diverses fractions le temps de se rassembler et de se porter sur le futur champ de bataille, dans un endroit découvert, près de la frontière des tribus belligérantes.

Trois jours avant la date des hostilités, des feux s'allumèrent sur les monts r'mariens, projetant toute la nuit des lueurs sinistres, se signalant en plein jour par de noirs panaches de fumée. C'était le signal du branle-bas général. Malgré son horreur du carnage, Moh'ammed ben T'ayyéb ne résista pas à sa curiosité naturelle. Il partit avec les Beni-Ziyath, voulant assister à la guerre en simple amateur, avec le vague espoir qu'il n'y aurait peut-être pas d'effusion de sang. En tête de la colonne, les étendards, surmontés d'énormes boules de cuivre jaune, déployaient leurs broderies d'or et d'argent ; autour d'eux, une musique infernale, des hautbois et des grosses caisses, réveillant les échos des montagnes, faisait accourir sur le passage des troupes un peuple enthousiaste de gamins, de femmes, de vieux marabouts, d'hommes invalides. Tous, d'une voix tonnante, s'égosillant à perdre haleine, hurlaient des vœux, souhaitant charitablement l'extermination des ennemis. D'Azar'ar à la frontière des Beni-Zedjjel, ce fut une marche triomphale, une fête continuelle, pendant laquelle les populations en délire hébergeaient princièrement les guerriers. Tous les soirs, à l'étape, les réjouissances, les danses des mignons, les turpitudes recommençaient. Enfin, on arriva à Asr'oun, où l'on attendit les renforts des fractions éloignées. Quand tout le monde fut réuni, on se porta en masse, au jour convenu, sur la frontière de Lékhmas. La bataille se livra dans une grande vallée, entre El-Oyoun et Beni-Zraoulou. Ce fut une lutte épique, dans laquelle la discipline, l'ordre, la stratégie n'eurent aucune part. Du matin au soir, les coups de fusil retentirent, couchant par terre, de chaque côté, deux ou trois cents combattants. Pendant la nuit, R'mara, se sentant la plus faible,

battit en retraite, laissant le champ libre aux Lékhmasiens qui en profitèrent pour se ruer chez les Beni-Zedjjel et y commettre tous les excès, incendiant les hameaux, enlevant les femmes, les mignons, massacrant les hommes valides, accordant seulement la vie aux étudiants étrangers, qu'ils lâchaient tout nus, avec des huées, en leur disant de venir reprendre leurs vêtements, s'ils en avaient le courage.

Traité de paix

En présence de ce désastre, R'mara fit immédiatement sa soumission. Une députation composée des principaux notables de la tribu se rendit au camp de Lékhmas; là, entourée des vainqueurs, sans dire un mot, elle immola un taureau qu'elle avait amené avec elle. C'était un hommage de vassalité, un aveu de défaite, devant lequel toute tribu djebalienne doit s'incliner et mettre bas les armes. Séance tenante, l'ennemi se retira sur son territoire, alla se concentrer sur une hauteur, près de la frontière, attendant l'intervention des Chorfa, car il est d'usage au Maroc de terminer toute guerre par l'intervention des petits-fils de l'Apôtre. Diplomates habiles, ces personnages vénérés réussissent presque toujours à modérer les prétentions des vainqueurs, à mettre du baume sur les plaies des vaincus. Il va sans dire qu'ils ne s'oublient pas eux-mêmes pendant le cours des négociations, et bien malin serait celui qui pourrait dire à qui la guerre profite le plus : au peuple victorieux ? ou aux membres de la Sainte Famille ?

De graves difficultés s'élevèrent quand il fallut débattre les conditions du traité de paix. Lékhmas, absolument intransigeante, dans l'ivresse de son triomphe, exigeait de telles compensations, que la lutte faillit recommencer. Harrassés de fatigue, les nobles marabouts faisaient vingt fois par jour la navette entre les deux camps, soumettant alternativement aux uns et aux autres des propositions nouvelles, toujours rejetées. Enfin, lassés, découragés, n'en pouvant plus, les négociateurs eurent recours à leur dernier argument, le plus efficace de tous : la menace de leur malédiction ! Alors, très humbles, les deux partis souscrivirent d'avance aux conditions dictées par les hommes d'église. Lékhmas dut se contenter de la restitution des troupeaux qui lui avaient été volés depuis la dernière guerre ; elle garda également son butin de la veille, rendit, moyennant quelques têtes de bétail, ses

prisonniers, femmes et gitons. De son côté, R'mara récupéra une grande partie des animaux qui lui avaient été enlevés par sa rivale en temps de paix, et les deux armées se séparèrent, chaque homme retournant au plus vite dans ses foyers.

En dépit des arbitres, cet arrangement boiteux ne satisfaisait personne. Lékhmas, furieuse de se voir ravir le fruit de sa victoire, ne digérait pas la restitution des troupeaux. De son côté, R'mara se trouvait sérieusement lésée, ayant de plus sur le cœur la honte de sa défaite. A la première occasion, elle cherchera à laver cet affront, puis ce sera le tour de Lékhmas à prendre sa revanche, et ainsi de suite, jusqu'à la consommation des siècles.

Tribu des Beni-Khaled (R'mara)

Nous voici arrivés dans la plus méridionale et la plus grande des tribus r'mariennes, celle qui possède les pics les plus élevés de tout le massif maritime des Djebala. Le Djebel *Tazaran*, sans rival à plusieurs kilomètres à la ronde, n'est dépassé que par les hauteurs ktamiennes situées plus au Sud. Par un temps clair, le Tazaran se détache nettement à l'horizon, montrant ses dômes et ses pointes aux yeux des voyageurs européens confortablement installés à bord des paquebots naviguant à une faible distance de la côte. Les crêtes de cette grande montagne sont couvertes de neige de décembre à mars. Le Djebel *R'mara*, coupant les Beni-Khaled de l'Est à l'Ouest, n'a pas de sommets comparables à ceux du Tazaran ; comme lui cependant il a de profondes forêts de cèdres et de chênes-verts s'étageant sur ses versants méridionaux, comme lui il déploie, le long des pentes regardant le Nord, la puissante végétation des chênes à glands doux, l'arbousier, le lentisque, l'ormeau, le frêne, le ricin *(kherouâ)*, le micocoulier. Toute cette région tourmentée est veinée de ruisseaux et de rivières, dont les sources se trouvent en majorité dans les massifs du Sud de la tribu. L'eau est partout. Vous cheminez sous bois et vous la voyez courir à vos pieds. Tantôt c'est une cascade déroulant ses flots de mousseline blanche à travers l'entassement des roches escarpées, tantôt c'est le paisible cours d'eau, l'humble rigole serpentant à travers des prairies émaillées de fleurs, belles, royales fleurs naturelles, qu'aucune main n'arrache pour les faire pourrir dans un vase.

Les villages se cachent sous la verdure, à l'ombre des grands arbres. On en devine les abords à la présence inattendue des champs d'orge et de lentilles, aux barbes d'or des maïs, aux feuilles vigoureuses des pommes de terre, du chanvre et du tabac. Les habitations sont en grande partie situées dans les vallons, tout le long des ruisseaux. Quelques hameaux, bâtis au fond des précipices, reçoivent rarement dans leurs puits la visite des rayons du soleil. En hiver, c'est un frisson général. Les rivières gèlent, les maisons disparaissent sous la neige, la nature semble frappée de mort, comme dans nos âpres climats des Cévennes et des Vosges. L'été, le port de la djellaba de laine est obligatoire, tant la température est fraîche, délicieuse. Que nous voilà loin des régions tropicales, des fournaises étouffantes de l'équateur où un aimant fatal, extraordinaire, nous attire invinciblement depuis plusieurs années !

La faune est représentée par des légions de chacals, fouines, ratons, furets, hyènes, singes et sangliers. Quelques panthères, reléguées dans les fourrés méridionaux, font parler d'elles de temps à autre. Quant au gibier de poil et de plume, il est tellement abondant et si peu chassé, qu'il cause de réels dégâts aux cultures. Souvent, en traversant les villages, le derviche surprenait des femmes se lamentant, criant :

— Mon Dieu, qui nous délivrera des perdrix et des lièvres ! Encore aujourd'hui, ils nous ont dévoré un carré de légumes !

Une coutume surprenante existe dans les hameaux assez élevés pour être bloqués par les neiges. Au cœur de l'hiver, lorsque les habitants sont contraints de rester chez eux, aussi bien par la rigueur du froid que par le blanc duvet glacé qui les ensevelit peu à peu, on allume un grand feu dans la pièce principale de la maison, et, nuit et jour, les jeunes filles, vestales sans s'en douter, entretiennent l'ardent foyer autour duquel la famille se réunit. On mange, on boit, on bavarde et l'on dort dans cette unique chambre jusqu'au retour des beaux jours. La cheminée étant un luxe inconnu, il faut laisser la porte entre-bâillée pour donner passage aux tourbillons de fumée qui chercheraient en vain une autre issue. Hommes, femmes et enfants n'en sont nullement incommodés ; toutefois, leurs habits jaunâtres, roussis par ces feux d'enfer, les signalent facilement à l'attention et aux quolibets des gens du littoral. En voyant accourir sur les marchés de la

côte la foule malpropre des montagnards, ces prétendus élégants disent tout haut, à la barbe des pauvres paysans :

— Tiens ! Les singes et les chacals sont arrivés !

Là se borne l'inepte plaisanterie, car le Khalédien est un rude compagnon, un homme à la poigne de fer et au cœur de lion. La tête nue, couronnée de cordelettes en poil de chameau, la djellaba noire et courte, un long fusil sur l'épaule, un ou deux poignards à la ceinture, sa haute taille, ses poings respectables, tout cela donne à réfléchir à ceux qui seraient tentés de le ridiculiser trop ouvertement.

Les Beni-Khaled possèdent de grands troupeaux de chèvres et de bœufs. L'hiver, lorsque la campagne est glacée, ces animaux sont nourris à la grange avec des feuilles d'arbres sèches et des glands. La base de l'alimentation des habitants est aussi le gland, que l'on mange en le faisant passer à l'aide de raisins secs, figues, noix, amandes et gelée de raisin. On consomme également beaucoup de miel. Les ruches se trouvent sous bois, quelquefois par terre, d'autres fois suspendues aux arbres. Les abeilles savent défendre leur bien contre les chacals et ceux des autres animaux qui adorent le miel. L'animal le plus rusé de la création, c'est-à-dire l'homme, est aussi le seul capable de dévaliser les ruches en se jouant des piqûres. Enveloppé de pied en cap dans une toile grossière, il allume du fumier desséché. Les nuages de fumée chassent les abeilles de leurs demeures, les étourdissent, et, si quelques-unes ont assez de force pour se jeter sur le malfaiteur, elles se heurtent à sa cuirasse impénétrable.

Les mœurs sont celles des autres grandes tribus dépravées. Chaque village a son béït-eç-çoh'fa, où gitons et gitonnes offrent à qui veut leurs faveurs. Malgré cette triste coutume, les Beni-Khaled ont des vertus guerrières, un courage indomptable, une force physique et une endurance peu communes. Passionnés pour la guerre, ils s'exercent continuellement au tir, ils saisissent toutes les occasions de *faire parler la poudre* (1). Les noces, les

(1) Jamais, dans l'esprit des Arabes, l'expression *tekéllèm el-baroud* n'a signifié : la poudre a parlé. Elle veut dire : *la poudre retentit, la fusillade éclate*. Avec notre tendance à croire, sur la foi de je ne sais quel olibrius, que la langue arabe est excessivement imagée, nous lui avons prêté une nouvelle figure de rhétorique, qu'elle ignore, et dont elle se passe très bien d'ailleurs. Reste à savoir maintenant si notre langue a fait une bonne acquisition en adoptant cette métaphore d'un goût douteux.

fêtes de l'Islam, les pèlerinages aux tombeaux des santons donnent lieu à des exercices de tir variés. Le vainqueur du jour, revêtu d'une djellaba noire, marque distinctive des premiers prix de tir, s'avance au milieu du brillant cortège de ses camarades. Il retourne au mausolée ou à la chapelle, précédé des grosses caisses et des hautbois. Tous, alignés comme des soldats, marchent la tête droite, le fusil sur l'épaule. Chaque village a sa compagnie de tireurs commandée par un *mok'addem* qui dresse ses élèves à toutes les ruses de la guerre. Le mok'addem porte naturellement la djellaba noire, agrémentée souvent, aux extrémités, de pompons blancs et de glands de soie multicolores. Ce vêtement est commun à tous les bons tireurs de la province des Djebala.

Dès l'âge de 8 ans, les enfants apprennent à se servir du bâton, de la *matraque* comme nous disons en Algérie, en mettant, je ne sais pourquoi, ce mot arabe masculin au féminin. J'ai déjà décrit le jeu de balle, il est très en vogue chez les Beni-Khaled. En fait d'amusements inoffensifs, les Khalédiens et les autres Djebaliens font des parties de dames sur des feuilles de cactus, débarrassées de leurs épines, bien entendu. Les cases sont marquées au couteau; les deux adversaires ont pour pions, l'un des cailloux blancs, l'autre des cailloux noirs. Les enfants connaissent les osselets *(k'érrèd)*, mais ils ne les font pas sauter ; c'est une espèce de jeu de dominos, mal étudié par le derviche, et sur lequel il lui a été impossible de me fournir des données un peu précises. Les hommes ne dédaignent pas de passer de longues heures à faire manœuvrer ces petits os. L'enjeu est habituellement un lapin, une perdrix ou un lièvre. Quant à l'argent, il n'y faut pas songer, attendu qu'il est d'une extrême rareté malgré la présence dans la tribu de nombreuses mines d'or et d'argent. Dois-je mentionner enfin, dans la série des jeux, les boules de neige que les étudiants et les gamins se lancent avec frénésie durant toute la saison des frimas ?

Le commerce est représenté sur les deux marchés des Beni-Khaled par les produits du pays : tabac, chanvre à fumer, raisins secs, noix, les noix surtout, car cette tribu, comme celle des Ktama, est la patrie du noyer. Ces fruits sont conservés dans de grandes corbeilles enfermées dans les soupentes, au-dessus du rez-de-chaussée. On cherche à les vendre au moment de la hausse,

principalement pendant les mauvaises années, quand la récolte a manqué. Certains spéculateurs les gardent deux ans, guettant le moment d'en inonder le marché, sachant d'ailleurs qué les étrangers viendront les acheter tôt ou tard, même de très loin, de Tanger ou de Fas. Ces primitifs ignorent malheureusement qu'on peut faire de l'huile avec les noix. Plusieurs R'mariens ouvraient des yeux démesurés quand je leur indiquais cette nouvelle utilisation d'un fruit que la nature a mis avec tant de profusion dans leur beau pays.

Dans les occupations quotidiennes, la femme a naturellement le plus mauvais lot : elle laboure, pioche, sème, va au bois et à l'eau, tandis que son seigneur et maître, très souvent en voyage, exerce le métier relativement doux de colporteur. Il va quelquefois très loin avec ses fuseaux, ses noix, ses amandes, son tan et ses racines de noyer, qu'il échange contre du blé et de la laine. On le voit, dans la province de Fas, courir de douar en douar, et, chez les Braber, de village en village. Les étudiants barbus se font maîtres d'école ambulants. Ils partent, ayant chacun une planchette et un exemplaire manuscrit du Coran, mangeant et couchant dans les mosquées, errant à l'aventure jusqu'au jour où ils trouvent à employer leurs petits talents d'instituteurs. Deux cents francs par an, le vêtement, le logement et la nourriture constituent les émoluments du jeune pédadogue. La couture, dans laquelle les R'mariens excellent, augmente un peu le modeste traitement. Somme toute, nous n'avons pas trouvé jusqu'ici, et nous ne trouverons jamais dans le vaste empire des Chérif, le hideux paupérisme européen. Au Maroc, et partout, de l'Océan à la Tripolitaine, la faim, cette plaie de nos pays civilisés, est victorieusement combattue par l'aumône et surtout par *les figues de Barbarie*. Quel est donc le grand homme, l'homme de bien, qui a, le premier, planté un cactus dans le Nord de l'Afrique ? Mieux que tant d'autres, par ce temps de statuomanie, il mériterait d'avoir son bronze ou son marbre, non dans chaque douar, ce qui serait ridicule et peu prisé des Indigènes, mais sur l'une des grandes places publiques de la capitale de nos possessions africaines.

Les Beni-Khaled élisent eux-mêmes leurs quatre caïds, un par fraction. Leur vassalité envers le sultan de Fas est purement nominale. R'mara, l'immense R'mara est indépendante, tout ce

qu'il y a de plus indépendant. Certainement elle envoie, tous les deux ou trois ans, des cadeaux au Chérif, mais ne confondons pas ces cadeaux avec ce que nous appellerions chez nous un impôt régulier. Ce sont des présents offerts au chef de l'Islamisme marocain, au petit-fils de l'Apôtre arabe, rien de plus.

De beaucoup la plus grande et la plus forte des subdivisions r'mariennes, la tribu des Beni-Khaled, invincible dans le chaos de ses montagnes, peut braver impunément le faible courroux d'un souverain dont les troupes ne marchent qu'à coups de bâton. Avant d'arriver chez elle, il faudrait d'abord traverser d'autres territoires libres, où ces messieurs du Makhzen seraient indubitablement reçus avec les honneurs qui leur sont dus. Supposons toutes ces difficultés surmontées, et voyons l'accueil que feraient les neuf mille piétons des Beni-Khaled à la colonne impériale. Pendant que nos montagnards supporteraient le premier choc de l'ennemi, les autres contingents de l'immense tribu se lèveraient comme un seul homme, les contrées voisines et amies voleraient au secours des R'mariens, et l'armée chérifienne, prise comme dans un filet, laisserait dans les ravins et les précipices jusqu'au dernier de ses goujats.

Pareil malheur n'est pas à redouter de longtemps encore. Laissons de côté les prophéties joyeuses ou sinistres, toujours faciles à faire, et rattrapons notre voyageur au moment même de son entrée chez les Beni-Khaled. Il avait quitté les Beni-Zedjjel, on s'en souvient, à la suite de la victoire de Lékhmas, et, dans une marche rapide, il avait traversé une première fois tout le territoire des Beni-Khaled, de l'Ouest à l'Est, s'arrêtant dans quelques hameaux juste le temps nécessaire pour prendre langue avec les gens du pays.

Souper fatal

A Amézra, une aventure peu commune l'oblige à interrompre momentanément ses pérégrinations. Cinq ou six villages voisins assiègent ce hameau de brigands. Ils déclarent qu'ils camperont dans sa banlieue jusqu'à la complète restitution des animaux et des fruits qui leur ont été volés. Amézra résiste, repousse les assaillants derrière les créneaux de ses maisons. Les assiégeants, furieux, sèment le ravage autour d'eux, dévastant cultures et

potagers. Pendant que s'accomplissent ces actes de sauvagerie, Moh'ammed et les autres étudiants étrangers en sont réduits, à la mosquée où ils logent, à la portion congrue, quelques glands grillés, qu'on leur compte chichement, en prévision de la famine. Le quatrième jour du blocus, une vive fusillade éclate au dehors, et les assaillants sont balayés comme la poussière que soulève un vent d'orage. C'est un fort détachement de Beni-Rzin qui vient au secours des amis d'Amézra. Le derviche suit les vainqueurs jusque chez eux. A Temrir'th, il prend part à des agapes monstrueuses. Des chèvres, des bœufs entiers, enlevés à l'ennemi, mijotent dans des centaines de marmites, et les repas olympiens se succèdent sans désemparer, bombance énorme, exagérée, dont certains goulus gardèrent longtemps le cuisant souvenir.

Cependant, un désir aigu tenaillait le vagabond. Il avait à cœur d'explorer plus complètement les Beni-Khaled. Ayant entendu dire que cette tribu avait repris son calme, il sortit de Temrir'th avec l'intention de faire sa première étape à Içfaren. Chemin faisant, il fit la rencontre d'un t'aleb zéroualien, qui allait lui aussi à ce village. C'était un homme d'une trentaine d'années. Sournois comme tous les Marocains, méfiant à l'excès, cet étranger se garda bien de dire à Moh'ammed qui il était, ce qu'il faisait et ce que sa bourse contenait. L'explorateur, de son côté, ne lui fit aucune confidence, se contentant de parler de choses banales, de la pluie, du beau temps, des récoltes, de la probabilité de trouver un bon gîte et le reste à la mosquée d'Içfaren où ils arrivèrent un peu avant la nuit.

Quelques instants plus tard, des vauriens étrangers se présentèrent à la djemaâ d'Içfaren, qu'ils trouvèrent bavardant sur un monticule, tout près du village.

— Ils cherchaient, disaient-ils, un maître d'école zéroualien qui s'était enfui de chez eux en leur volant un millier de francs.

On leur répondit laconiquement :

— Nous n'avons vu personne, — et les coquins s'en retournèrent déçus.

Cependant, cette histoire d'un instituteur zéroualien, réfugié à Içfaren, possédant une somme importante, n'avait pas laissé que d'impressionner vivement deux des membres du conseil municipal de ce hameau. En bons frères qu'ils étaient, ils se comprirent d'un coup d'œil, et ils allèrent incontinent à la mosquée où

ils virent Moh'ammed et son compagnon installés parmi les écoliers. Ne sachant lequel des deux était le Zéroualien, ils les interrogèrent :

— De quel pays êtes-vous ?

— Des Beni-Zéroual, répondit le maître d'école.

Le derviche, dans son ignorance du danger, n'avait dit ni oui ni non. Le lendemain, il avait même oublié cet incident, lorsque les deux frères reparurent à la chapelle. Ils venaient inviter les deux étudiants à passer la soirée chez eux. Sur leur réponse affirmative, rendez-vous fut pris à la mosquée, pour six heures du soir, après la prière du coucher du soleil. A la tombée de la nuit, une nuit noire, sans étoiles, les inviteurs emmenèrent le magister et l'explorateur. Les villages r'mariens se composent habituellement de maisons isolées, éloignées les unes des autres de plusieurs centaines de mètres. Içfaren est dans ce cas. La demeure des amphitryons se trouvait précisément dans un isolement complet, en pleine forêt. Tout en cheminant sous bois, Moh'ammed poussait de temps en temps du coude l'instituteur qui paraissait ne rien comprendre à ce signal d'alarme. Le vagabond trouva néanmoins le moyen de lui glisser quelques mots à l'oreille :

— *Had'ou machiyin ik'étlouna ou khlaç.* (Ceux-ci vont nous assassiner, voilà tout.)

Il était impossible, dans une courte phrase, de mieux résumer la situation. Un frisson secoua le Zéroualien, mais la faute était commise et il fallait en subir les inévitables conséquences. Enfin on arriva à la maison hospitalière. Entourée et comme étouffée par les halliers, abritée sous des arbres séculaires, cette retraite farouche fit au derviche l'effet d'une tanière extrêmement suspecte. Un troisième frère, debout sur le seuil de la porte, reçut les invités à bras ouverts, les accablant d'un déluge de compliments hyperboliques, disant que le bonheur, la prospérité, les bénédictions célestes venaient de faire leur entrée sous son toit en même temps que ses illustres hôtes. Tous s'accroupirent dans une assez grande pièce, sur des ronds de liège en guise de tapis. Une volaille bouillie, des œufs durs et des raisins secs composaient le menu, réception grandiose en définitive pour un pays si pauvre. Malgré l'absence totale des femmes, la conversation marcha bon train. L'instituteur, infiniment moins intelligent que le derviche, voulait briller, faisait des citations du Livre sacré, éternelles

citations qui sont la suprême ressource de ceux qui ne pensent jamais par eux-mêmes. Moh'ammed se taisait, se contentant de manger, non sans flairer d'abord, selon son invariable habitude, tout ce qu'il portait à sa bouche. Le repas terminé, les interrogations commencèrent :

— Alors, vous êtes des Beni-Zéroual ?

— Parfaitement, répondit le magister.

— De quel village ?

Subitement, mais trop tard, l'instituteur vit sur quel terrain brûlant il s'engageait. Il se mit à ergoter, voulant à tout prix éviter de prononcer le nom de son hameau, dans la crainte qu'il n'y eût entre sa patrie et ses hôtes quelque vieille dette de sang à liquider. De guerre lasse, les trois frères s'adressèrent au derviche :

— Voyons, toi, dis la vérité, et ne mens pas. D'où es-tu ?

Le vagabond se tira d'embarras en se disant d'un pays lointain, de la tribu de Cenhadja, et il ajouta :

— Mais j'ai visité les Beni-Zéroual en qualité d'étudiant.

Les bandits étaient fixés maintenant. Du reste, en bons physionomistes, ils avaient reconnu depuis longtemps le Zéroualien à son costume, à son physique, à son langage, et chacun d'eux pensait : « C'est lui qui porte l'argent ». Au moment où l'on servait le thé, l'un des trois frères se leva. Il vint se camper en face de Moh'ammed, les mains sur le bout du canon de son fusil, le menton appuyé sur les mains. Dans cette posture, il faisait des signes d'intelligence au derviche, clignant de l'œil, toussant, crachant dans un coin de sa djellaba, car on ne crache jamais par terre dans les chambres marocaines, cherchant en un mot à attirer l'attention de l'artificieux berbère. Finalement, voyant que son manège était incompris ou inutile, il dit à l'explorateur :

— Seigneur t'aleb, viens dehors. J'ai quelque chose à te dire.

— Je ne sortirai pas. Il fait trop nuit, répliqua le bohémien.

— Tu n'as rien à craindre. Viens donc.

L'homme insistait, disant qu'il s'agissait tout simplement d'un renseignement particulier, intéressant aussi bien Moh'ammed que lui-même. Le voyageur, opposant à toutes les invitations de ce genre un refus catégorique, l'hôte le saisit par ses pauvres mains décharnées, en essayant de le tirer violemment vers la porte. Dans le but de lui opposer une plus grande résistance, le

derviche se coucha sur le dos, et il se laissait traîner, le sourire aux lèvres, sans dire un mot, sans pousser une plainte. Les deux frères intervinrent.

— Laisse donc là cet avorton.

Mais l'homme ne lâchait pas prise. Il voulait que Moh'ammed ne fût pas témoin du meurtre qui allait s'accomplir, et il tirait toujours, grinçant des dents, lâchant des mots abominables. Ignorant les intentions relativement pacifiques de son bourreau, le derviche persistait à ne pas vouloir sortir. Il se raidissait maintenant, s'accrochait à tout ce qui lui tombait sous la main. Enfin le frêle étudiant finit par lasser le vigoureux montagnard. Abandonné par ce dernier, Moh'ammed conserva sa position sur le dos, dodelinant de la tête, souriant niaisement, mais observant d'un œil attentif tout ce qui l'entourait.

Pendant cette scène, l'instituteur était resté immobile, pétrifié d'étonnement et de peur. C'est à peine s'il vit, après la délivrance du derviche, deux de ses hôtes s'avancer vers lui, le pistolet au poing. L'une des deux armes fut braquée sur le flanc droit du Zéroualien, l'autre sur le flanc gauche, tout près des vêtements, afin d'amortir le bruit des détonations. Les deux coups partirent en même temps, et le maître d'école, s'écroulant comme une masse, était à peine tombé, que les trois frères se précipitèrent sur lui. En un clin d'œil, il fut tourné, retourné, fouillé partout. Dès qu'ils eurent l'argent, l'un des trois malfaiteurs, dans le but d'effrayer Moh'ammed, lui posa le canon de son fusil sur la poitrine, en disant :

— Il faut le tuer lui aussi.

— Non, non, implorèrent les deux autres. Laisse-le celui-là, le pauvre ! Il est sale, il n'a que des puces et des poux.

Ces plaisanteries macabres firent comprendre au voyageur que les malfaiteurs voulaient simplement, en le terrorisant, le dégoûter de revenir dans leur village. L'homme, celui-là même qui le tiraillait tout à l'heure, continuait à bourrer l'explorateur du bout de son arme et à le rouler au milieu de la mare de sang répandu par le Zéroualien qui ne donnait plus signe de vie. Quand ce jeu barbare l'eut fatigué, il cria :

— Lève-toi, ben el-kafr ! (fils de mécréant.)

En une seconde, le vagabond fut sur pied. De lui-même, cette fois, il se dirigeait vers la porte, ne demandant qu'à fuir, loin,

bien loin de la sinistre demeure. Mais son bourreau le saisit encore. Les frères s'interposèrent :

— Allons ! Laisse ce pauvre diable tranquille. Il ne reviendra jamais plus à Içfaren, tu peux en être sûr. Va, donne-lui la liberté!

— Il ment, le porc ! Il reviendra et il nous dénoncera, hurlait le butor en faisant semblant d'être furieux.

— Nous répondons de lui, firent les deux protecteurs de Moh'ammed.

Alors on annonça au derviche qu'il avait la vie sauve à la condition de ne plus reparaître au village. Moh'ammed jura, promit tout ce qu'on voulut, et il sortit escorté par deux des trois frères. Dehors, la nuit était très noire. Immédiatement, les bandits coupèrent à travers bois pour mettre le plus tôt possible l'explorateur en dehors du périmètre d'Içfaren. Parvenus à un certain point de la forêt, ils s'arrêtèrent. Une nouvelle comédie recommença avec le derviche. Ils essayèrent de lui faire croire qu'ils lui sauvaient la vie en l'expulsant de chez eux, en l'empêchant ainsi d'être massacré le lendemain matin par leurs compatriotes, devenus, bon gré mal gré, depuis le meurtre de tantôt, les ennemis des Beni-Zéroual, par pur esprit de solidarité, et ils ajoutèrent :

— Ne reviens plus dans le pays. Nous ne t'avons fait aucun mal parce que tu es un pauvre bougre. Silence donc ! et va-t-en !

Ils lui tournèrent le dos, disparurent rapidement en lui criant :

— *Daba, samah'na.* (Maintenant, pardonne-nous.)

Où aller au milieu de la forêt et des épaisses ténèbres ? Brigands et bêtes sauvages, tout était à craindre. Un chêne-liège dressait justement à côté du bohémien sa puissante ramure. Il y grimpa après des efforts inouïs, atteignit une maîtresse branche, s'arrima comme il put sur l'enfourchure avec son turban blanc *(rézza)*, et, dans cette position gênante, il attendit patiemment le lever de l'aurore, sans pouvoir goûter un seul instant de repos. La fraîche température de la nuit l'ayant complètement engourdi, il était transi de froid lorsqu'il se mit en devoir de redescendre de son poste élevé. En touchant le sol, il s'orienta immédiatement de manière à aller tout droit à Tamourouth et à éviter Içfaren. Les pieds nus, trottant sur un terrain rocailleux, embarrassé de buissons, couvert, à certains endroits, de flaques d'eau glacée et de glaçons pointus, l'infatigable nomade dévorait le chemin sous l'aiguillon de la peur. A son arrivée à Tamourouth, il boitait.

Un feu vif brillait dans la mosquée, avec un cercle d'écoliers tout autour. Sans prononcer une parole, Moh'ammed entra dans le temple. Il s'accroupit à côté des élèves et il éleva sans façon au-dessus des flammes ses pieds meurtris, à moitié gelés. Sa djellaba, rouge de sang, attira l'attention. On lui demanda d'où il venait, ce qu'on lui avait fait. Il répondit :

— Je viens de par là-bas et voilà tout. *(Djit men hena oua ha)*, — formule magique qui a le don de satisfaire tous les Marocains.

De Tamourouth, notre voyageur repassa à Amézra où les étudiants sont de joyeux compères, grands fumeurs de kif, priseurs incorrigibles. Une occasion unique de revisiter à fond R'mara et les Beni-Khaled fut offerte à Moh'ammed pendant son deuxième séjour dans cette petite localité.

Tournées et quêtes des Chérif

Il y a, à Tar'zouth et chez les Beni-Seddath (Rif), une pépinière de marabouts faisant remonter leur origine au chérif idrisite Sidi Mouh'ammed Akhemrich. Ces religieux ne se contentent pas d'exploiter la crédulité rifaine, ils font aussi des quêtes dans les tribus voisines de la Dhahra et des Djebala. Or, un de ces nobles descendants du Prophète, mok'addem de la Zaouiya d'El-Ekhmalcha (1), faisait en ce temps-là sa tournée de mendicité habituelle chez les Beni-Khaled, récoltant pieusement les offrandes des fidèles, bien reçu partout, bénissant les populations généreuses, vouant aux feux éternels les rares pingres qui ne lui donnaient rien. Le saint prélat arriva à Amézra deux jours après le derviche. Quelle réception ! Quel délire chez tous ces pauvres ignorants! La foule baisait les mains et les pieds du pieux personnage. Lui, très calme, se laissait faire, croyant sincèrement que ces hommages lui étaient dus.

L'explorateur laissa les plus exaltés calmer leur enthousiasme, puis il alla à son tour se prosterner devant l'idole, non par conviction religieuse, mais pour profiter des réjouissances culinaires dont on ne cessait de régaler le petit-fils de l'Apôtre. Entouré des principaux notables du hameau, le chérif était confortablement assis sur des tapis de haute laine, au beau

(1) Voyez *Maroc Inconnu*, Ire partie, pages 54 et 63.

milieu de la mosquée. Il pouvait avoir une cinquantaine d'années. Sa belle barbe, d'un noir de jais, mêlée de quelques fils d'argent, tranchait sur la blancheur de neige de ses trois ou quatre djellaba, merveille de finesse et d'élégance marocaines. Des hommes entraient à chaque instant, amenant leurs enfants au saint homme, pour qu'il les bénît. Lui, onctueux comme un pape, demandait lentement :

— Quel souhait voulez-vous ?

Presque tous répondaient :

— Qu'il apprenne bien le Livre de Dieu ! Qu'il devienne savant !

Alors le marabout faisait approcher l'enfant. Celui-ci, sachant d'avance de quoi il s'agissait, ouvrait la bouche toute grande, dans laquelle le chérif lançait un crachat, en disant :

— *Iék'ra, in cha Allah.* (Il apprendra, s'il plaît à Dieu.)

Et, pendant que le pauvre petit, dans un ravissement profond, avalait la sainte salive, le père déposait son offrande dans un des sacs placés près du chérif.

Quand la foule se fut écoulée, le vagabond vint baiser, selon l'usage, le sommet de la tête du noble visiteur. Comme il se retirait discrètement, l'idrisite demanda, en le désignant de la main :

— D'où est cet homme ?

Quelqu'un répondit :

— *Derouich oua ha.* (C'est un derviche, et voilà tout.)

— Viens près de moi, dit le marabout à Moh'ammed.

L'explorateur obéit. Alors commença une série d'interrogations et de réponses qui prouvèrent au chérif qu'il y avait sous les haillons de son interlocuteur un homme d'une intelligence peu commune. La conversation avait lieu en arabe, langue dans laquelle le rifain s'exprimait assez correctement, mais avec moins de facilité qu'en berbère, sa langue maternelle. Aussi, quelle ne fut pas sa stupéfaction quand il entendit Moh'ammed lui donner la réplique en thamazir'th ! Ravi, il s'écria :

— Tu ne me quitteras pas pendant toute ma tournée de R'mara ! Ensuite, je t'amènerai chez moi, car je n'ai jamais rencontré d'homme comparable à toi sous le rapport de l'expérience et des voyages, — et il ajouta à son oreille : — Surtout parmi ces ignares.

— *Fiha kheir* (c'est bien), répondit simplement le derviche en s'installant définitivement à côté de son nouvel ami.

Le lendemain matin, deux mulets bien harnachés attendaient

à la porte de la mosquée le réveil des deux touristes. Enfin, le vagabond allait voyager comme un prélat ! La fin de cette promenade épiscopale devait lui prouver cependant qu'il vaut encore mieux, au Maroc, voyager en va-nu-pieds qu'en grand seigneur. Au lever du soleil, la petite caravane sortit d'Amézra, le chérif en tête, Moh'ammed un peu en arrière, les trois domestiques du marabout à pied, le fusil en bándoulière. Quand la localité est riche, quand on veut bien, par considération pour leur maître, leur prêter des bêtes de somme, les serviteurs des chérif sont montés et ils essayent souvent de persuader aux propriétaires des montures qu'il y aurait pour eux des pluies de bénédictions célestes s'ils avaient la générosité de leur permettre de faire de l'équitation pendant tout le cours du voyage. Les fonctions de ces valets n'ont rien de pénible. Ils font chauffer l'eau des ablutions du marabout, soignent les animaux de l'escorte, répartissent la nourriture entre les fidèles accourus pour donner la *ziara* (offrande), préparent toujours le thé du maître, sont chargés en route de veiller à sa sécurité.

Tout présageait donc au derviche un voyage charmant. Délicieusement assis sur l'immense bât de son mulet, un mulet gris, aux allures vives, au pied aussi sûr que celui d'une chèvre, il était devenu, le sycophante, plus pieux que le marabout lui-même, ne manquant pas une prière, n'ayant à la bouche que les mots de Dieu, de saint et de prophète. Au fond, il étudiait son compagnon, l'imitant autant que possible, se disant, qu'après tout, ces fêtes continuelles, ces repas savoureux valaient bien quelques heures de contrainte. Et il se laissait vivre aux dépens des populations délirantes, dans la fièvre des banquets, dans le fétichisme indéfinissable de tout un peuple acclamant un demi-dieu.

Il fallait voir l'empressement des paysans à se précipiter à la rencontre du chérif ! A cinq cents pas du village, la fanfare des hautbois et des grosses caisses éclatait, attirant sur le passage du cortège une foule anxieuse, ravie de contempler un descendant de l'Apôtre, un homme ayant dans les veines quelques gouttes du sang divin du fondateur de l'Islam. Les notables, obséquieux, comme écrasés sous l'honneur de la visite princière, marchaient le dos voûté, ployés en deux, osant à peine toucher les vêtements sacrés ni regarder en face la majesté qui les éblouissait. Dans les grosses bourgades, les riches recevaient chez eux le noble étran-

ger, tandis que les petits hameaux, désespérés de n'avoir aucune demeure assez somptueuse, lui offraient un asile sous le toit de Dieu, toute la pièce principale de la mosquée transformée en tabernacle bien capitonné, une petite bonbonnière où l'Apôtre, à l'abri des regards indiscrets, pouvait se délasser à son aise sur la molle prairie des tapis indigènes.

Au dehors, à la porte du temple, des bœufs, des chèvres, des poules râlaient, la gorge coupée, se débattant dans les convulsions de l'agonie. C'était la part des riches. Quant aux pauvres, ils apportaient chacun leur plat, du kouskous, des légumes, des fruits, du laitage. Et les feux s'allumaient pour le repas monstrueux, repas pris en commun, sans aucune femme, sous la présidence du chérif. Un peu avant son départ, les cadeaux affluaient. Argent, or, céréales, raisins secs, beurre, miel, chèvres, bœufs, chacun donnait ce qu'il pouvait.

Quand on se trouvait sur la limite du Rif, à une distance relativement courte de sa zaouiya, le marabout envoyait régulièrement chez lui toutes les offrandes. Quand on était trop loin, ses domestiques vendaient les cadeaux en nature à ceux-là mêmes qui les avaient faits. Les fidèles s'empressaient de racheter leurs propres dons, avec la conviction qu'ils étaient désormais bénis, qu'ils leur porteraient bonheur, puisque le santon avait daigné les accepter, et, faveur plus grande encore, parce qu'il avait eu la bonté de les revendre à leurs anciens propriétaires.

Le chérif présentait partout le derviche comme appartenant lui aussi à la lignée de Mahomet, une lignée pauvre, il est vrai, n'ayant jamais fait parler d'elle, et le vagabond le laissait dire, humant avec délices ce nouvel encens, donnant de la meilleure grâce du monde sa main à baiser aux lèvres avides des foules ignorantes. On restait surpris cependant de le voir vêtu comme d'habitude, absolument dépenaillé, refusant obstinément d'endosser les belles djellaba qu'on lui offrait. Abandonner ses haillons! Jeter aux orties le palladium qui l'avait tant de fois sauvé ! Non ! Jamais !

Tiloutaf, Ir'madh, Daroutan, Tir'eçouan, Tafraout, tout le territoire des Beni-Khaled, village par village, fut visité, consciencieusement béni, dévotement dépouillé. Ce fut ensuite le tour des Beni-Zedjjel. Puis, les Beni-Sélman, les Beni-Ziyath, K'aâ-Sers, Beni-bou-Zra, Beni-Grir, Beni-Smih', Beni-Mençour, Beni-Rzin,

tout y passa. De Tar'ouna, hameau des Beni-Khaled situé non loin des Beni-Seddath, le chérif expédia chez lui un dernier convoi de cadeaux, tout un troupeau de bœufs et de chèvres, des mulets chargés de grains. Il gardait avec lui l'or et l'argent, pas une forte somme toutefois, car les espèces métalliques n'abondaient pas à R'mara cette année-là.

Enfin, la sainte caravane passa la frontière des Beni-Khaled et pénétra sur le territoire ktamien avec l'intention de le tondre dans les mêmes conditions que R'mara. A quelques centaines de mètres d'un petit hameau d'une centaine de feux du nom de Ouah'chiyath, les trois valets, le santon et l'explorateur cheminaient paisiblement au fond d'une vallée délicieuse, couverte d'arbres, encaissée entre deux chaînons du Djebel Ktama, le plus haut, le plus tourmenté de toute la région. Serpentant à travers des buissons et des halliers d'une hauteur démesurée, l'étroit sentier suivi par nos voyageurs était littéralement étouffé sous une végétation luxuriante. On aurait dit un tunnel percé dans le fouillis impénétrable de la verdure et des broussailles.

A un coude brusque du chemin, le mulet du chérif, le premier en tête, s'arrêta net devant cinq canons de fusils bien alignés, barrant complètement la route. La monture de Moh'ammed imita celle du marabout. Cet arrêt insolite arracha l'explorateur à un commencement de sieste, à la douce somnolence qu'il s'offrait de temps en temps sur l'assiette large, inébranlable de son berdâ (1). A la vue des bandits, il eut un sourire mystérieux :

— Ce que je prévoyais arrive, se dit-il. O mes haillons ! avais-je raison de vous garder ?

Tandis qu'il faisait ces réflexions, les truands criaient à plusieurs reprises :

— Descendez ! Descendez !

Le marabout, très calme, essaya d'abord de les impressionner en leur disant :

— Nous sommes des chorfa, des descendants d'Akhemrich ! Osez-vous bien commettre un sacrilège en portant vos mains sur les petit-fils du Prophète ?

— Allons donc! Vous mentez ! dit le chef de la bande. Vous êtes de vulgaires Séddathiens. Jamais nous n'avons vu de chérif par ici.

(1) Bât.

S'apercevant que sa toute-puissance religieuse n'était pas prise au sérieux, le santon jugea prudent de mettre pied à terre. Moh'ammed en fit autant.

— Maintenant, au large ! firent les malandrins, et laissez là les mulets.

Le marabout, très pâle, craignant pour sa vie, s'éloigna, tandis que le derviche, ne possédant rien, et, par conséquent, ne craignant rien, ne bougea pas, voulant voir jusqu'au bout ce qui allait se passer.

Muets de terreur, les domestiques, depuis le commencement de l'agression, n'avaient pas fait un mouvement. Ils auraient pu se servir de leurs armes, mais la crainte paralysait ces pieux larbins. Lorsque les brigands s'approchèrent, ils se laissèrent désarmer comme des enfants. Sûr de l'impunité, Moh'ammed tempêtait, feignait d'être fort en colère :

— *Ya oulad el-h'aram ! Mauvais sujets !* hurlait-il. Vous ne craignez donc pas le Seigneur ? Vous dévalisez un fils de l'Apôtre ! Vous êtes très certainement maudits, ô fils de chiens !

Le vagabond s'égosillait en pure perte. Personne ne faisait attention aux propos de ce mendiant, de ce pique-assiette au cerveau fêlé. Deux malfaiteurs fouillaient le chérif, trois autres en faisaient autant aux serviteurs. Moh'ammed, en haillons, tournait autour des deux groupes, marmottant doucement maintenant, pour attendrir les coquins et faire une dernière fois sa cour au noble marabout :

— *Nettéklou àla Llah, oua houa niêm el-ouakil.* (Mettons notre confiance en Dieu. Il est le meilleur des protecteurs !)

Une sacoche renfermant l'argent récolté dans la tournée ayant été trouvée sur le chérif, il en fut immédiatement soulagé. Dès que le butin fut chargé sur les mulets, quatre hommes se mirent à chasser ces animaux devant eux, à grands coups de trique. Le cinquième voleur, préposé à la garde des dépouillés, s'était placé sur un petit tertre, à vingt mètres d'eux, le fusil au poing, les menaçant d'envoyer une balle dans la tête du premier qui crierait ou ferait mine de vouloir se sauver. Puis, jugeant sans doute que ses complices étaient arrivés en lieu sûr, il rentra sous bois, disparut sans rien dire. Le descendant du Prophète poussa un profond soupir :

— Dieu soit loué ! dit-il. Ces polissons nous ont au moins laissé la vie sauve !

Commençant à trouver que la société de l'illustre pontife devenait compromettante, Moh'ammed prit la résolution de se séparer sur le champ de ce noble compagnon.

— Je vais à ce village qui est là-bas dans ce fond de vallée, lui dit-il. Vous autres, allez à Ouah'chiyath. On vous connaît, vous y serez bien reçus.

Vainement le marabout insista pour garder le vagabond.

— Non, non, pensait Moh'ammed. Pourquoi irais-je me faire tuer avec ces hypocrites qui font les grands seigneurs ? Seul, mes guenilles me protégeront assez, et si quelqu'un en a envie, je m'empresserai de les lui offrir.

La séparation s'effectua à cet endroit, sans grande effusion de la part du chérif, qui boudait le derviche, avec joie au contraire de la part de celui-ci, qui reprenait cavalièrement sa chère liberté.

Au hameau où s'était réfugié le vagabond, on apprit, le lendemain matin, que le chérif, grâce au zèle de la djemaâ de Ouah'chiyath, avait réussi à se faire restituer les mulets et les fusils volés. Quant à la précieuse sacoche, il fut impossible, paraît-il, de la retrouver.

Ne quittons pas R'mara sans parler de la salutaire coutume qu'ont certaines familles riches de faire donner de l'instruction à leurs filles, une instruction essentiellement coranique, il est vrai, mais enfin ce commencement de culture intellectuelle vaut encore mieux que l'effroyable ignorance dans laquelle des milliers d'hommes et de femmes croupissent dans l'Empire chérifien. Il y a quelques écoles mixtes de garçons et de petites filles dirigées par des institutrices. On dit que certains pères de famille n'hésitent pas à envoyer leurs fillettes à la mosquée où elles font leurs études avec les garçons. Dès qu'elles sont nubiles, elles ne sortent plus du logis et continuent leur instruction à la maison sous la direction d'un frère, du père ou de la mère. Mais ces faits constituent une exception, une malheureuse exception qui fait mieux ressortir encore l'engourdissement mortel de la routine, de la sainte routine, qui triomphe, là-bas comme ici, de tous les obstacles intelligents, de toutes les lumières.

Tribu de R'mara

Principaux villages de K'aâ-Sers

Étymologie : De l'arabe vulgaire ڭاع *(tout)* et du berbère *sers* (pose). La légende locale explique ce nom bizarre de la manière suivante : — A l'époque où les brigands de cette tribu parlaient encore le berbère et commençaient à baragouiner l'arabe, ils criaient aux passants qu'ils arrêtaient : *K'aâ-Sers ! (Tout pose !)* c'est-à-dire, mets par terre tout ce que tu as.)

K'aâ-Sers, 500 feux. قاع سرس Port de mer à l'embouchure de l'Ouad Ouad'laou. (Voyez page 255.)

Beni-Mouh'ammed (les enfants de Moh'ammed), 100 feux. بني محمد au S.-S.-O. de la tribu.

Forces militaires : 2,500 fantassins. Population probable : 17,500 habitants. Une quarantaine de hameaux dissiminés dans toutes les directions.

Tribu de R'mara

Principaux villages des Beni-Ziyath

Étymologie : *Les Enfants de Ziyath* بنى زياث (A). Le *tha* final de Ziyath indique que ce mot arabe a été berbérisé. Vient-il de زياد ou de زيات (marchand d'huile) ?

Sidi Ah'med El-R'ezzali (Mgr Ah'med le R'ezzalien) (A). سيدى احمد الغزالى Sur la rive gauche et près de l'embouchure de l'Ouad Tarer'a. Petit hameau d'une centaine de feux ; n'est en réalité qu'un faubourg de Tarer'a, dont il n'est séparé que par la rivière de ce nom. K'oubba consacrée à Sidi Ah'med El-R'ezzali.

Tarer'a (l'incendie) (B), 500 feux. تارغا Les indigènes l'appellent indifféremment *Mersat Tarer'a* ou *Mdinat Tarer'a* (port ou ville de Tarer'a). Cité historique dont il sera parlé plus loin.

Ir'il-Snous (le plateau du caravansérail) (B), c'est-à-dire l'endroit où l'on est obligé de passer la nuit. *(Snous* forme factitive et

d'habitude de *ens*, verbe berbère signifiant *passer la nuit)*. 100 feux. اغيل سنوس A une faible distance de la mer.

Ech-Chorfa (les nobles) (A), 20 feux. الشرفا Sur la Méditerranée.

Tigisas (prononcez Tiguisas). Ville historique. 500 feux. تيڤيسساس A l'embouchure de l'ouad du même nom. *Tiguisas* est un mot berbère voulant dire *caresse*. Cette dénomination provient, dit-on, de ce que les anciens habitants de Tiguisas, tous pédérastes, caressaient les bras des mignons en leur passant la main dans la manche de la djellaba ; de là, l'expression courante en thamazir'th : *ath igouses* (il lui caresse le bras). Voyez plus loin la *Notice historique*.

Geldeth (Gueldeth) (A. B) (la mare), de l'arabe *Guelta*. 500 feux. قلدث Sur la rive gauche de l'Ouad Tiguisas.

Imézzardhèn (évacuations alvines liquides) (B). Son opposé est *iméniaren*, évacutions alvines sèches, en thamazir'th du Rif. 300 feux. امزرضن Sur la rive gauche de l'Ouad Tiguisas, plus connu à cet endroit sous le vocable de *Ouad Beni-Héllil*.

Souk' el-H'add (le marché du dimanche) (A). سوق الاحد Un des plus importants de tout R'mara, sur la rive gauche de l'Ouad Tiguisas, à l'Est d'Imézzardhèn. Une vieille coutume veut que tout vendeur donne le dixième de sa marchandise, quelle qu'elle soit, au gardien de la K'oubba (mausolée) de Sidi Ah'med El-Filali, seule construction du Souk'. Le gardien, de son côté, est tenu d'héberger tous les visiteurs du monument, et il y en a toujours beaucoup.

Azar'ar Beni-Héllil (la plaine des Beni-Héllil) (1). Gros bourg de 500 feux. ازاغار بنى هليل Dans une grande plaine, sur la rive droite de l'Ouad Beni-Héllil. On l'appelle Azar'ar Beni-Héllil pour ne pas le confondre avec *Azar'ar Eç-Cer'ir*.

Ben-Mérzouk' (le fils de Fortuné) (nom propre arabe). 50 feux. بن مرزوق Sur la rive gauche de l'Ouad Beni-Héllil.

El-Haouta (le bas-fond) (A). الهوتة Hameau d'une dizaine d'habitations, situées effectivement dans un terrain bas, sur la rive droite de l'Ouad Beni-Héllil. Mines d'or au N. d'El-Haouta.

(1) *Azar'ar*. Voyez mes *Légendes de la Grande Kabylie*, tome 1er, p. 213, n. *a. Héllil*, en arabe marocain, est le synonyme de *moued'd'èn* (muezzin), avec cette différence que le muezzin appelle les fidèles à la prière *pendant le jour*, tandis que le Héllil les convoque *pendant la nuit*. هلل signifie du reste *prononcer la formule : la ilaha illa Llah*.

El-K'ouliâ (le châtelet) (A). Près de la mer. 100 feux. الفليعة

Azar'ar Eç-Cer'ir (Azar'ar le petit) (B et A), 100 feux. ازاغار الصغير Sur la rive gauche de l'Ouad Tarer'a. C'est le pays des figuiers. (Voyez plus haut Azar'ar Beni-Héllil.) Azar'ar Eç-Cerir s'appelle fréquemment *Azar'ar Beni-Békhti* à cause de sa proximité avec le village suivant.

Beni-Békhti (les enfants d'un *veinard*). بنى بختى Je demande pardon aux puristes de ce terme populaire français qui est l'équivalent exact, du moins chez les Indigènes algériens et marocains, de l'arabe *békhti*. Village de 300 feux, sur la rive gauche de l'Ouad Beni-Békhti, qui prend le nom d'Ouad Tarer'a en aval d'Azar'ar Eç-Cer'ir. Nos Beni-Békthi se prétendent issus d'un ancêtre éponyme originaire de la tribu d'*El-Bkhata*, tribu située entre les Beni-bou-Zéggou, les Oulad-Amor et les Beni-Yaâla, (Dhahra marocaine.) Mines d'or au S.-E. du village.

Encore une quarantaine de hameaux éparpillés un peu partout, mais principalement dans les vallées des deux rivières. Forces militaires : 6,000 fantassins. Population probable : 42,000 habitants.

Tribu de R'mara

Principaux villages des Beni-Sélman

بنى سلمان (les enfants des poissons) (A et B)

Bou-Dk'ik' (Es-Séfli) (qui a de la farine) (A). *Es-Séfli* (inférieur) est opposé à *El-Fouk'i* (supérieur). 100 feux بو دفيف السفلى Sur la rive gauche de l'Ouad Beni-Ziyath. Mines de fer.

Bou-Dk'ik' (El-Fouk'i), 100 feux. بو دفيق العوفى Sur la rive droite de l'Ouad Beni-Ziyath. Mines de fer.

Ikhrifen (les figues) (A. B), 100 feux. اخريبن Mines de plomb.

El-K'alà (la forteresse) (A), 100 feux. القلعة

Ez-Zitounat (les oliviers) (A), 50 feux. الزيتونات

Azéffoun (les glaïeuls) (B), 100 feux. ازفون (V. p. 274.)

Amézzaourou (le premier) (B), 500 feux. امزاورو sur l'Ouad Beni-Ziyath.

Oumt'il (l'enterré) (B), 100 feux. امطيل Figuiers, vignes.

Forces militaires : 3,000 fantassins. Population probable :

21,000 habitants. Encore une trentaine de hameaux dont je n'ai pu me procurer les noms.

Tribu de R'mara

Principaux villages des Beni-Mençour

بنى منصور (les enfants de Victorieux) (n. pr. A)

Toujgan (la futaie) (B), 500 feux. توجڤان Sur la rive droite de l'Ouad Emthèr, à la lisière des Beni-Grir. Vaste forêt de grands arbres fournissant la poutre appelée en berbère *ajgou* (1). K'oubba de Sidi Abd-el-Moumen, très visitée des pèlerins. (V. p. 381.)

Tamaïlt (l'ombragée) (B), 100 feux. تامايلت Sur l'Ouad Emthèr.

Tarézzéth (le brisement) (B), 500 feux. تارزث Mines de fer.

Aïth-Rouhach (les enfants de Rouhach) (B et A), 100 feux. ايث روهاش

El-Khmis (le jeudi) (A), 100 feux الخميس Mines de fer.

Beni-Ouktha (les enfants du singe) (A et B), 100 feux. بنى اكثا

El-Mdina (la ville) (A), 100 feux. المدينة Près du marché du mardi.

Sidi-Mesaôud (Mgr heureux) (A), 100 feux. سيدى مسعود Sur l'Ouad Emthèr. Mine d'antimoine au N.

Afran-Aàman (le triage du louâman) (2) (B), 100 feux. افران اعمان

Forces militaires : 2,000 fantassins. Population probable : 14,000 habitants. Encore une vingtaine de hameaux inconnus.

Tribu de R'mara

Principaux villages des Beni-bou-Zra

Cenhadjiens d'origine, portant un nom qui se laisse rattacher

---

(1) Our ouminer' ara *ajgou* ad ikker g oumagraman (proverbe kabyle). (Je ne crois pas qu'une *poutre* sorte jamais de l'*inula viscosa* (petite plante de la famille des Composées et Corymbifères, appelée vulgairement l'*herbe aux mouches*). Voyez mes *Légendes de la Grande Kabylie*, tome 1er, page 410, in-8°, Paris 1896 (1re ligne).

(2) On appelle ainsi, en thamazir'th rifain, une fleur servant à faire de l'encre ?

au besoin à la racine arabe *bazara* (payer l'impôt), il est naturel que les R'mariens cherchent à faire croire qu'on a appelé ainsi la vaillante petite fraction sous prétexte qu'elle payait jadis un tribut à R'mara. Les temps sont bien changés ! Actuellement, les Beni-bou-Zra battent leurs voisins, refusent d'abandonnner leur idiome berbère et sont fiers de se dire *Cenhadjiens* au milieu des groupes *r'mariens* dont ils sont entourés (1).

Tanédman (l'enveloppée) (B), 100 feux. تاندمان Sur le bord de la mer. Orangeries.

Iàrabèn (les Arabes) (A. B), gros bourg maritime de 500 feux. اعرابن

Addarèn (les hameaux) (B), 500 feux. ادارن On l'appelle aussi *Mersat Emthèr* (port d'Emthèr) parce qu'il se trouve près de l'estuaire de ce petit fleuve.

Mersat-Emthèr (voir le village précédent), 2 maisons. Sert de port à Addarèn.

Taza (le défilé) (B), 100 feux. تـازا Mines d'or aux environs.

Emt'ik'an (les puissants) (A. B), 100 feux. امطيغان Mines d'or.

Sidi Ah'med El-Filali (Mgr Ah'med de Tafilalt) (A et B), 50 feux. سيدى احمـد العيلالى Zaouiya consacrée à Sidi Ah'med El-Filali. Voyez *Anaraye*.

Anaraye (l'illuminée) (A. B), انارای On lui aurait donné ce nom parce qu'elle est doublement éclairée (de l'arabe منور), 1° par le grand nombre de ses t'olba, 2° par l'illustre santon Sidi Ah'med El-Filali qui repose à Anaraye dans un beau mausolée, but de pieux pèlerinages.

Tar'da-Oulla (peau de bœuf) (B), 100 feux. تاغدا ولا La tradition rapporte que les habitants de ce petit centre avaient l'habitude,

---

(1) Un jour, je demandais au derviche si ce petit peuple des Beni-bou-Zra ne pratiquait pas par hasard la *trépanation crânienne* dont il est question dans Broca (*Mémoire sur la trépanation du crâne et les amulettes crâniennes à l'époque néolithique*. Paris, 1877), et dans Goblet d'Alviella (*L'idée de Dieu d'après l'Anthropologie et l'Histoire*. Paris et Bruxelles, 1892). L'explorateur me répondit qu'il n'avait jamais entendu parler de cette horrible coutume et il fut stupéfait d'apprendre que ses lointains ancêtres, les Berbères, ainsi que la plupart des primitifs du Nouveau et de l'Ancien Monde, se soumettaient à la trépanation dans un but religieux qui nous échappe. J'ai bien entendu dire que les Berbères de l'Aurès pratiquent encore cette opération chirurgicale avec succès, mais il serait téméraire d'affirmer qu'ils tiennent cet art de leurs aïeux de l'époque néolithique.

du vivant de Sidi Ah'med El-Filali, de se rendre en pèlerinage auprès de ce saint et d'immoler des bœufs en son honneur. Un jour, comme ils avaient sacrifié un bœuf et l'avaient mangé tout entier, sauf la peau et les cornes, le santon, dans le but de montrer son pouvoir et sa sainteté, s'adressant à cette peau, lui dit : « — *Noudh* (lève-toi) ». La peau se dressa et le bœuf ressuscita, puissant et plein de vie, tel qu'il était quelques heures auparavant !

H'elaout (la sucrée) (A. B), 500 feux. حلاوت Mines d'or aux environs.

Asifan (les rivières) (B), 50 feux. اسيبان

Encore une vingtaine de hameaux. Forces militaires : 2,500 fantassins. Population probable : 15,000 habitants.

Tribu de R'mara

Principaux villages des Beni-Grir

بنى ڤرير (les enfants de Grir, n. pr. ar. signifiant *rafraîchi, consolé)*

Tar'essa (le squelette) (B), port de mer de 500 feux. تاغسا A l'embouchure de l'ouad du même nom. Sur le bord de la mer, à l'Ouest, se trouve la Zaouiya de *Sidi-l-At't'ar*. (Voyez page 256.)

Khennouba (voleuse) (A), 100 feux. خنوبة Nid de chorfa. On prétend que Sidi-l-R'mari, santon qui a des zaouiya en Tunisie et en Tripolitaine, est originaire de Khennouba.

Khlilla (h'aïk de laine épaisse, fabriquée avec la خلالة *(khlala)*, peigne aux longues dents de fer) (A), 500 feux. خليلة Non loin de la rive gauche de l'Ouad Emthèr.

Azar'ar (la grande plaine) (B), 100 feux. ازاغار Mines d'or.

Argel (prononcez Arguel). ارڤل (Nom d'un arbuste. V. *Maroc Inconnu*, I^re^ partie, page 55, ligne 17 et suiv.) 100 feux.

Tamaïlt (l'ombragée) (B), 100 feux. تامائلت

Tazlèth (l'antimoine ou l'égorgement) (B), 100 feux. تازلث Mine d'antimoine exploitée uniquement pour les besoins locaux, c'est-à-dire comme cosmétique à l'usage des femmes.

Amalou (versant de montagne non ensoleillé) (B), 100 feux. امالو Mine d'argent.

Beni-H'amdoun (les fils de H'amdoun) (n. pr. ar.), 100 feux. بنى حمدون Près de la rive gauche de l'Ouad Tar'essa.

Tir'esouan (les squelettes) (B), 100 feux. تيغسوان Sur la rive gauche de l'Ouad Tar'essa, près de la frontière méridionale de la tribu.

El-Erbâ (le mercredi) (A), 100 feux. الاربعا

Forces militaires : 2,000 fantassins. Population probable : 14,000 habitants. Encore une trentaine de hameaux.

Tribu de R'mara

Principaux villages des Beni-Smih'

بنى سميح (les enfants de Smih', n. pr. ar. signifiant *affable)*

Si l'on tient compte des légendes ayant cours dans le pays, il faut croire que le nom de *Smih'* a été donné à cette tribu parce qu'elle aurait *abandonné (smah')* les coutumes r'mariennes pour adopter celles du Rif. Des épigrammes en prose rimée, des dictons de même facture et de même style marquent au fer chaud les imitateurs et le pays qu'ils veulent singer. Voici un échantillon d'une de ces satires r'mariennes :

بنى سميح سمحوا فى فاعدة غمارة و تبعوا فاعدة الريف ۞ لان غمارة كلها طالب و شريف ۞ و اما بنى سميح غير المكحلة و الرديف ۞ يقولوا الناس يا لطيف ۞ من بلاد الريف ۞ سوا المكحلة و الرديف ۞ والبارود و الخبيب ۞ و الدف لازليف ۞ و يقولوا ثانى يسالوك على الريف ۞ قل الريف من سخط ربى و ما سلم منهم الا القليل

TRADUCTION

— Les Beni-Smih' ont abandonné les coutumes de R'mara pour adopter celles du Rif.

» Dans tout R'mara, on ne trouve que t'olba et chérif,

» Tandis que chez les Beni-Smih', il n'y a que *mouk-h'ala* (1) et *rdif* (2).

---

(1) Fusil.
(2) Baguette de fusil.

» Il y a un proverbe qui dit : — Mon Dieu, préserve-nous du Rif,

» Où l'on ne voit que *mouk-h'ala* (1) et *rdif* (2),

» Poudre et *khfif* (3), et où tous les coups portent sur l'*azellif* (4).

» Si l'on t'interroge sur le Rif, réponds : — Le Rif est maudit de Dieu ; peu de Rifains sont à l'abri de cette malédiction (5). »

Aucun hameau sur le rivage de la mer. On n'y voit que deux chapelles : 1° *Mak'am sidi Yah'ya-l-Ouerdani* (la station, ou le cénotaphe de Mgr Yah'ya-l-Ouerdani) ; 2° *Zaouiyat bent sidna Nouh'* (le monastère de la fille de N.-S. Noé), où l'on se rend en pèlerinage. Quant à la *Mersat-el-Djebha* (le port, ou la crique du front, c'est-à-dire du cap), c'est le nom de la petite baie formée par l'estuaire de l'Ouad Ouringa.

Azar'ar (6), 50 feux. Sur la rive gauche de l'Ouad Tar'essa. Mines d'or.

Aïn-Ed'-D'ehéb (la source de l'or), 100 feux. عين الذهب Riches mines d'or.

Zaouiyat Sidi Mouh'ammed el-Bou-Hali, 100 feux. V. p. 295.

Tar'zouth, 100 feux. Mines d'or.

Tazemmourth (l'olivier), 50 feux. تازمورث Mines d'or.

Zédméth (le fagot) (B), 100 feux. زدمث Près de l'Ouad Ouringa.

Tazrouth, 100 feux. A l'extrémité méridionale de la tribu.

Encore une trentaine de villages disséminés dans toute la tribu. Forces militaires : 3,000 fantassins. Population probable : 21,000 habitants.

---

(1) Fusil.

(2) Baguette de fusil.

(3) *Rapide*, c'est-à-dire les projectiles, plomb, balle.

(4) La tête.

(5) Ces invectives, que je traduis littéralement, en leur conservant, dans les limites du possible, leur sauvage fumet de terroir, ont le don d'échauffer la bile des Berbères, de creuser plus profondément encore le fossé qui les sépare des tribus de langue arabe, tout en les faisant rougir en même temps de leur vieille nationalité.

(6) On ne répètera plus la signification et la transcription arabe des mots étrangers déjà traduits.

Tribu de R'mara

Principaux villages des Beni-Rzin

بنى رزين (les enfants de Rzin, n. pr. ar. signifiant *grave, sérieux*)

Eç-Ceh'aouriyya (les Çah'ariens) (A), 100 feux. الصحاورية Sur la frontière du Rif. Mine de plomb.

Iâddithèn (les calculateurs) (A. B), 100 feux. اعديثن Entre l'Ouad Ouringa et la frontière rifaine.

Beni-Mourrak' (les enfants d'hérétiques) (A), 500 feux. بنى مـراق Mine de plomb.

Agiyya (prononcez Aguiyya) (le refus) (B), 100 feux. اقـيـا

Tiferkiouan (les égrenées) (A. B), 100 feux. تيفركيوان

Bou-Khaled (le père de Khaled, n. pr. ar. signifiant *éternel*), 50 feux. بو خالد

Tamrir'th (la vautrée) (A. B), 100 feux. تامريغث Marché important le jeudi. Mine d'or.

Bou-Beknidh (le ventru) (A et B), 100 feux. بو بكنيض

Tazek'k'a (la terrasse) (B), 100 feux. تـازفـا Riche mine de plomb.

Tamrir'ih, Tazek'k'a, Tiferkiouan et *Bou-Beknidh* s'appellent les *Beni-K'asem*, nom de leur ancêtre commun.

Forces militaires : 1,500 fantassins. Population probable : 10,500 habitants. Il reste encore à mentionner une vingtaine de hameaux, dont les noms sont sortis de la mémoire du derviche.

Tribu de R'mara

Principaux villages des Beni-Zédjjél

بنى زجل (les enfants des pigeons voyageurs) (A)

El-K'alà, 500 feux. Agglomération de 5 hameaux. Les indigènes vont souvent au marché d'Ech-Chaoun, dont ils ne sont pas très éloignés. Mine d'or.

Adéldal (l'hésitant) (A. B). Réunion de 5 villages. 500 feux. ادلدال

Asr'oun (la corde) (B), 500 feux. اسغون Composé de 5 villages. Mine d'or.

Souk' Eth-Thlatha. Marché du mardi, fréquenté par toute la région.

Encore une trentaine de hameaux. Nombreuses mines d'or et d'argent dans toute la tribu. Forces militaires : 3,000 piétons. Population probable : 21,000 habitants.

Tribu de R'mara

Principaux villages des Beni-Khaled

بنى خالد (les enfants de Khaled *(éternel)* (A)

Beni-H'asiyyin, 500 feux. بنى حسيين Divisés en 5 villages.

Souk' Eth-Thlatha. Jour de marché, le mardi. Mine de plomb.

Tizlafan (les jonchaies) (B), 100 feux. تيزلافان Les écoliers de ce hameau raffolent de la géomancie.

Tamaïlt, 100 feux. Près de la source de l'Ouad Beni-Ziyath.

Taslent (le frêne) (B), 100 feux. تاسلنت Grande frênaie aux environs.

Beni-H'assoun (les enfants de H'assoun) (A). Gros bourg de 500 feux. بنى حسون Sur la limite des Beni-Sélman.

Beni-Zraoulou (les enfants du strabisme) (A. B), 500 feux. بنى زراولو

Tafraout (la petite aile, la petite feuille) (B), 100 feux. تـافرـاوت A l'entrée du col du même nom, entre R'mara et les Beni-Zéroual. *Tafraout* se compose de deux petits hameaux : *Tafraout el-R'mariya* (la Tafraout r'marienne) et *Tafraout Ez-Zéroualiya* (la Tafraout des Beni-Zéroual), la première, sur le territoire de R'mara, la seconde, en face, dans le défilé même, en terre zérouallienne.

Ce petit hameau de Tafraout commande le seul passage, relativement commode, mettant en communication R'mara avec les Beni-Zéroual. Mine d'or au N.-E. du col.

Beni-H'amdoun, 100 feux. Sur la rive droite de l'Ouad Emthèr.

Souk' el-Khmis. Le plus grand centre de transactions commerciales des Beni-Khaled, admirablement placé au centre de la tribu,

sur le versant méridional du Djebel R'mara, tout près de l'Ouad Emthèr. Marché tous les jeudis.

Ed-Débbar'in (les tanneurs) (A), 100 feux. الدباغين Non loin de la source de l'Ouad Emthèr, sur la frontière méridionale de R'mara. On prétend que ce nom a été donné aux habitants de ce hameau parce qu'ils tannaient *jadis des peaux de sanglier*, dont ils se faisaient de grands tabliers de cuir *(tbanta* ou *tbanda)* leur couvrant la poitrine, le ventre et les cuisses, jusqu'aux genoux. Avec cette cuirasse, ils pouvaient s'aventurer dans les broussailles et les fourrés inextricables du pays sans être exposés à déchirer leurs djellaba après les ronces, les branches et les épines. Cette mode du tablier est passée aux autres indigènes des parties boisées de R'mara. Tous portent actuellement la *tbanta,* mais une *tbanta* en peau de chèvre, l'autre, celle du *h'allouf* (sanglier), quoique plus solide, étant trop contraire à leurs principes religieux.

Tir'esouan, 100 feux. Hameau perdu dans les montagnes; froid rigoureux en hiver.

Daroutan (l'épais) (B), 100 feux. داروتان Chapelle consacrée à Sidi Moh'ammed Djemôun. Dans le 1er volume du *Maroc Inconnu,* p. 60, j'ai dit, à tort, que Tizdemth s'appelait aussi Daroutan.

Ir'madh (le bas-fond) (A. B). Hameau d'une centaine de feux. اغماض Perdu dans des gorges sauvages, enfoui sous la neige pendant l'hiver.

Tiloutaf (la neigeuse) (B), 500 feux. تيلوتاف Près de la source de l'Ouad Tar'essa.

Amézra (le belvédère) (B), 100 feux. امـزرا Hameau d'étudiants (v. p. 319), tout près de la source de l'Ouad Ouringa. Les maisons sont reliées entre elles par des planches jetées sur les ravins qui les séparent.

Tamourouth (une dizaine) (B), 500 feux. تاموروث L'Ouad Tamourouth a sa source dans le village.

Tar'ouna (le chant) (A. B), 100 feux. تـاغـونـا A l'extrémité orientale et méridionale des Beni-Khaled.

Içfaren (les jaunes) (A. B), 100 feux. اصفارن

Souk' el-Ethnin. Marché du jeudi. Peu de commerce. Mine d'or sur la rive gauche de l'Ouad Ouringa.

Acheddad (le violent) (A. B), 500 feux. اشـداد Sur l'Ouad Ouringa, près de la limite des Beni-Rzin.

Encore une quarantaine de hameaux inconnus.

Forces militaires : 9,000 fantassins. Population probable : 63,000 habitants.

Population totale de R'mara

Toute la tribu de R'mara peut donc lever plus de 30,000 combattants, à peu près 33,500, ce qui lui donne une population approximative de 235,000 habitants. Seule, de tous les Djebala, Lékhmas l'emporte un peu sur elle en population et en forces militaires, mais R'mara vient en première ligne pour l'étendue de son territoire et nulle autre tribu djebalienne ne saurait lui être comparée sous ce rapport.

Rivières et Montagnes

(ÉTYMOLOGIES ET IDENTIFICATIONS)

Ouad *Ouringa* (la rivière *incomparable*), du berbère *our inga* (il n'est pas dépassé). L'Itinéraire d'Antonin place *Cobucla* dans l'Anse des Pêcheurs de nos cartes européennes, anse appelée dans le pays *Ras el-Djebha* (voir plus haut page 257). C'est précisément dans cette baie que débouche l'Ouad Ouringa.

Ouad *Tar'essa* (la rivière du *squelette*) (B). Débouche dans l'Anse des Peupliers de nos cartes, là où l'*Itinéraire* et Ptolémée placent *Tænia Longa*.

Ouad *Emthèr* (la rivière de l'*empan*) (B). Les Anciens n'en font mention nulle part, à ma connaissance du moins.

Ouad *Tiguisas* (la rivière de la *caresse*) (B). Je ne sais pas si l'Ouad *Tar'essa* n'a pas été confondu avec l'Ouad *Tiguisas (Tik'isas)* et s'il ne faut pas placer l'Anse des Peupliers à l'embouchure de ce dernier fleuve.

Ouad *Tarer'a* (la rivière de l'*incendie*) (B). Je n'en vois trace nulle part chez les Anciens.

Ouad'laou. Les Indigènes prononcent tantôt *Ouad-Laou*, tantôt *Ouad Ouad'laou*. Le mot *Ouad'laou* se compose : de l'arabe berbérisé *Ouad* (rivière) et du berbère *Laou* (fleuve). Ce dernier terme, essentiellement lybien, nous a été conservé par Pline sous la forme à peine altérée de *Laud*, rivière qu'il place entre le *flumen*

Tamuda (Ouad Mertil) et la *Malvana* (Ouad Mélouiya), *tous trois navigables,* d'après l'auteur latin. J'ai déjà dit que l'*Ouad'laou* est le cours d'eau le plus important de R'mara. A son embouchure, on ne peut le traverser qu'à la nage ou en barque. Les premiers habitants du pays, voyageant peu et ne connaissant pas de fleuve plus important que le leur, l'ont appelé *Laou,* c'est-à-dire *Le Fleuve par excellence.* Plus tard, les Arabes nommèrent naturellement cette rivière *Ouad Laou.* Dans la bouche des Berbères vaincus, qui ne savaient pas encore la langue des vainqueurs, ces deux termes n'en firent plus qu'un seul : *Ouad'laou.* Puis, quand ils eurent délaissé la langue nationale pour l'idiome du Prophète, ils réfléchirent que le mot *Ouad'laou,* désignant une rivière, devait forcément être précédé de la dénomination arabe *ouad* (rivière), et ils l'appelèrent *Ouad Ouad'laou.* Voilà comment *Laou* est devenu l'*Ouad Ouad'laou,* et voilà comment aussi ce dernier terme a la *triple* signification de *fleuve* ou *rivière.* Je serais curieux de connaître une autre hypothèse, plus vraisemblable et plus scientifique que la mienne.

Réaction religieuse. — H'a-Mim, prophète r'marien

Si l'Ouad-Laou pouvait parler, il nous raconterait l'histoire d'une tribu, les *Beni-Rahfou,* jadis établie sur ses bords, tribu qui donna le jour à deux hommes remarquables : *H'a-Mim* et *Acem-ibn-Djemil-el-Iezdedjoumi.*

En proclamant le triomphe définitif de sa doctrine, en prononçant le solennel

— *La nabbiyya baâdi,*

— Il n'y aura plus de prophète après moi,

le législateur des Arabes avait condamné l'Islamisme à tourner à jamais dans le même cercle, sans esprit de progrès, avec une tendance fatale à l'enlisement.

Et voici que du fond de l'Occident, sur la terre classique des réactions violentes, dans les broussailles et les ravins de R'mara, sur les rives mêmes de l'Ouad-Laou, un vrai lybien, au nom apocalyptique, *H'a-Mim,* se dresse contre les rigueurs du Coran. Pour mieux jeter par terre le livre de Mahomet, il en dicte un nouveau, tout en langue berbère celui-là, dans l'idiome national, le pur thamazir'th qui régnait de son temps tout le long de la côte

méditerranéenne. Profond et soudain fut le revirement. Ses compatriotes, rudes montagnards qui n'ont jamais su un mot d'arabe, boivent les nouvelles paroles divines, qu'ils comprennent cette fois-ci. Ce qu'ils voient de plus clair dans ce bouleversement, c'est que la pensée religieuse est en marche vers des solutions plus rationnelles, plus libérales, moins monastiques.

Suppression radicale du pèlerinage, des ablutions de toute espèce, les cinq prières quotidiennes réduites à deux, le ramadhan raccourci de 20 jours, sauf modification dans le courant de chaque semaine, l'autorisation de manger de la truie (1), et tant d'autres réformes dont les écrivains mahométans ne parlent pas, tel fut le programme de H'a-Mim, programme qui, de l'aveu d'Ibn-Khaldoun et de l'auteur du K'art'as, souleva un enthousiasme général chez un peuple converti de force à l'Islam.

Cette évolution religieuse, si intéressante, a failli être passée sous silence par les historiens orthodoxes ; c'est à peine si les plus prolixes ont daigné lui consacrer une trentaine de lignes (2).

Quelle nichée de prophètes, de prophétesses, de devins, de magiciens et de devineresses que l'extraordinaire famille du novateur r'marien !

Son père était évidemment un *nabi* lui-même, puisqu'il fallait dire dans la nouvelle profession de foi :

— Je crois en H'a-Mim et en *son père* Abou-Khalef fils de Menn-Allah.

On jurait également par sa tante *Talia*, passée ainsi au rang de prophétesse. Sa sœur, *Dbou*, était si bonne magicienne et devineresse qu'on sollicitait ses prières en temps de guerre et de sécheresse. Il n'était pas jusqu'à son fils, *Aïsa*, qui ne fut considéré comme un petit Envoyé du Ciel. On le voit en effet, même après

---

(1) Parce que, disait H'a-Mim, le Coran de Moh'ammed défend seulement le *porc mâle*.

(2) El-Bekri, *El-Msalik oua l-Memalik*, p. 100, l. 1 à 4. — *Journal Asiatique*, t. XIII, p. 165, 5e série, 1859. — Ibn-Khaldoun, *Histoire des Berbères*, traduct., t. II, p. 143 et 144. — Ibn-Adzari, *Baian*, t. I, p. ١٩٨, l. 8 à 13. — Ibn-Abi-Zra, *El-K'art'as*, p. 135 à 137 de la traduction française. Je ne possède pas le texte arabe du *K'art'as*, et je le regrette, car il m'aurait servi à contrôler le travail de Beaumier. — *El-Istik'ça*, t. I, p. ٨٣ et ٨٤, où l'on trouvera, un peu modifiées et abrégées, les deux versions du K'art'as et d'Ibn-Khaldoun sur H'a-Mim.

la fin tragique de son père, conserver sa grande influence sur R'mara et se faire accueillir à la cour d'En-Nacer.

Si H'a-Mim avait eu une partie de la cervelle et des connaissances d'un Voltaire, d'un Auguste Comte ou d'un Spencer, il n'aurait certainement pas commis la faute de copier son illustre prédécesseur de La Mecque, et il se serait bien gardé d'instituer l'abstinence hebdomadaire des lundi, jeudi et vendredi (1). Il n'eût pas songé davantage à son carême écourté de Ramadhan et de Chaoual, ni aux dispenses ruineuses de jeûner en donnant une aumône, une aumône écrasante : trois taureaux pour le jeudi, deux taureaux pour le lundi. Nous en sommes réduits aux conjectures en ce qui concerne la transgression du Ramadhan et de Chaoual, transgression qui entraînait certainement des peines extrêmement sévères, peut-être la mort.

D'autres innovations bizarres, inexplicables, couronnaient l'Œuvre du prophète berbère : — Il interdisait les *œufs*, les *têtes* de tous les animaux. La partie morale de sa réforme, celle du moins qui nous est parvenue, consistait à demander à l'Être Suprême le pardon des péchés.

Proclamée en 313 de l'hégire (929 de J.-C.), la doctrine h'amimienne eut un triomphe de deux années, au bout desquelles son auteur trouva la mort dans un combat livré contre les Meçmouda (2). Au rebours du dicton populaire, H'a-Mim fut prophète dans son pays et pas ailleurs. Après lui, *Acem-ibn-Djemil* et *Bou-T'ouajin* trouveront les R'mariens prêts à embrasser de nouveaux schismes et à verser leur sang pour combattre les milices de l'Islam.

Actuellement, noyée dans ses études coraniques, la grande tribu ne pense plus à ses anciens hérésiarques (3). A la variété,

---

(1) Le lundi et le jeudi on ne jeûnait que jusqu'à midi. (*El-Istik'ça*, t. 1[er], page ٨٤, ligne 3.)

(2) Il y a un écart de quelques années et quelques variantes entre Ibn-Khaldoun et Ibn-Abi-Zrâ relativement à l'apparition et à la mort de H'a-Mim.

(3) Elle y pense encore cependant, mais pour les maudire. Ainsi, Dbou, la sœur de H'a-Mim, a son tombeau recouvert des pierres qu'on lui jette en passant. On a même fait rouler sur lui d'énormes quartiers de roche qui servent actuellement de lieu de pèlerinage aux femmes qui se destinent à être devineresses et magiciennes. Mille ans ont passé sur la cendre de la prophétesse, et pourtant elle est encore la patronne des Marocaines qui se

à l'intensité des phénomènes religieux qui l'ont si rudement secouée jadis, a succédé le morne hébètement de tout un peuple en adoration devant les moindres consonnes d'un Livre dont le monde musulman attribue la paternité à Dieu lui-même. Mon Éternel Confrère en littérature me permettra bien de lui dire, révérence parler, qu'une deuxième édition de son Œuvre, profondément revue et corrigée, s'impose de toute nécessité, car toutes les religions, y compris le judaïsme, l'islamisme et le christianisme lui-même, ne sont que des étapes, des phases successives de l'évolution intellectuelle de l'Humanité, sans cesse en marche vers le progrès.

Djebel *Tazaran* (la montagne de la belle vue) (B). On l'appelle aussi *Djebel El-Kaouakib* (la montagne des astres) (A), parce que ses cimes semblent toucher les étoiles. Dans les gorges les plus élevées, la neige persiste jusqu'au commencement de l'été, ce qui donnerait aux principaux sommets une altitude de 2,000 mètres au moins. C'est du Djebel Tazaran et de ses ramifications que sortent presque toutes les rivières r'mariennes. Les vents de l'Atlantique, soufflant en tempête sur les pentes occidentales, les grands arbres des forêts s'inclinent naturellement vers l'Est. Le peuple croit que la nature rend ainsi hommage à la Ville sainte des Musulmans.

J'ai entendu des Marocains prononcer *Tiziran*. Du reste, le *K'art'as*, page 296 de la traduction française, mentionne le *Djebel*

---

livrent aux sciences occultes, joli succès que n'a pu obtenir son malheureux frère. La tombe de Dbou, me disent les Marocains, se trouve chez les Beni-H'assan (Djebala). Ils ajoutent que toute la famille de H'a-Mim et lui-même étaient originaires de cette tribu.

On paraît avoir perdu tout souvenir du *Coran* imaginé par H'a-Mim. En revanche, les R'mariens disent que *Bou-T'ouajin* en avait fait un en berbère, et ils récitent encore de prétendus fragments de cet ouvrage. Les mots cabalistiques, dont se composent ses versets, font croire qu'ils ont été forgés par des clercs arabes dans le but de ridiculiser un livre dont les derniers exemplaires furent brûlés il y a bien longtemps. A titre de document, je reproduis ici un prétendu passage du Coran de Bou-T'ouajin :

وباعلم ان السابقين و السا بقات برنليفو كرنليفو وحافيلو شرنفيلو
وسفيلو تاوريلو ناورائلو طرفائلو نرنائفو لزرائفو

Tizyran comme appartenant au pays de *Ghoumara*. Le *Kitab el-Istik'ça*, tome 1er, page 160, rapporte le renseignement précédent avec la même orthographe تيزيران *(Tiziran)*, montagne qui désigne suffisamment le *Tazaran* actuel. (Voyez plus loin *Notice historique sur R'mara :* 1165-1166 de J.-C., etc.)

Notice historique sur R'mara

L'antique *Ghomara* de nos portulans européens est incontestablement d'origine berbère. L'an 63 de l'hégire (682-683 de J.-C.), le célèbre Ok'ba ben Nafiâ, parvenu à Ceuta, lors de sa grande expédition en Mag'rib, a dû traverser, en les culbutant, les peuplades berbères de R'mara, ou passer au Sud de leur territoire. Dans tous les cas, le général arabe trouva cette tribu sur le sol qu'elle habite encore de nos jours. Seulement, ses limites, si l'on s'en rapporte à El-Bekri et à El-Idrisi, étaient beaucoup plus étendues qu'aujourd'hui. D'après El-Bekri, elles s'avançaient, à l'Est, jusqu'à la grande plaine de *Nekour* (1), l'englobant peut-être tout entière, arrivant très probablement jusqu'à l'antique ville de ce nom, qui devait être en face de la *H'ajrat En-Nekour* des Rifains (1), l'Alhucemas des Espagnols. A l'Ouest, la frontière r'marienne s'arrêtait à *Karouchat ?* (2) situé à l'occident du *Nahr Ilian ?* Ibn-Khaldoun donne à R'mara une étendue encore plus vaste, cinq jours de marche dans tous les sens, de la Méditerranée à El-K'çar el-Kebir, de Tanger à Badès ! Groupe formidable, invincible, aussi puissant que Ktama, Cenhadja, Meçmouda, pour ne citer que les principales peuplades berbères de l'Occident-Extrême, ses fractions étaient de grandes tribus : *Beni-Hamid, Metioua, Beni-Nal, Ar'saoua, Beni-ou-Zéroual, Mejdek'ça*, et tant d'autres, dont les noms sont restés ensevelis dans l'oubli ! Et ces redoutables montagnards, si nombreux, si braves, auraient obéi au comte Julien, à ce byzantin à double face, à ce personnage cauteleux, qui sut si bien faire tomber sur l'Espagne et sur le Maroc les foudres musulmanes, une première fois, en lançant Ok'ba au fin fond des tribus méridionales du Mag'rib el-Ak'ça, une seconde

(1) V. *Maroc Inconnu,* Ire partie, p. 94 et 102, lignes 8 et 9.
(2) Serait-ce par hasard l'altération de *K'âa-Sers ?*

fois, en démontrant à Mousa ibn Noceïr la facilité de la conquête de la Péninsule ibérique ? (1)

De 682 de J.-C. à l'an de grâce 1898, R'mara n'a obéi et n'a été fidèle qu'à une seule maison royale : celle des Idrisites. Ce joug lui a toujours semblé léger, parce qu'il était volontaire, parce qu'il représentait, aux yeux de ces grands enfants, le joug de Dieu lui-même dans la personne des Membres de la Sainte-Famille.

(705-706 de J.-C.). Mousa ben Noceïr bat les R'mariens et va mettre le siège devant Ceuta.

(789 de J.-C.). Idris ibn Abd-Allah, appartenant à la descendance directe de Mahomet, est reconnu souverain du Mag'rib el-Ak'ça. Les *Ghomara* (R'mara) sont des premiers à se ranger sous sa bannière et nous les verrons soutenir jusqu'au bout sa malheureuse postérité.

(828 de J.-C.). Idris II laisse à son fils Moh'ammed un empire immense : tout le Mag'rib el-Ak'ça, avec la Mina pour frontière orientale. Moh'ammed suit les conseils de son aïeule Kenza : Il partage son royaume avec huit de ses frères. *Omar* règne sur une partie des Djebala. Il a sous son autorité *Tiguisas* et *Tarer'a* ainsi que les tribus cenhadjiennes et *ghomarites* qui séparent ces deux villes.

De tous les anciens groupes cenhadjiens, les Beni-bou-Zra sont les seuls qui aient réussi à se maintenir dans R'mara jusqu'à nos jours. Peut-être même étaient-ils, à cette époque lointaine, l'unique groupe cenhadjien de la contrée, car il ne faut pas perdre de vue que la distance entre Tiguisas et Tarer'a n'est que de quelques kilomètres.

(921 de J.-C.). Messala, général du fatémite Obeïd-Allah, enlève le pouvoir aux Idrisites de Fas.

(922 de J.-C.). Le prince idrisite, El-H'asen-ibn-Moh'ammed-Ibn-El-H'asen-ibn-Idris, surnommé El-H'adjjam *(le phlébotomiste)*, rétablit en sa personne la dynastie idrisite à Fas.

---

(1) Voyez FOURNEL, de la page 170 à la page 246, *Les Berbers,* tome 1er. Paris 1875. Voyez aussi DOZY, *Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne pendant le Moyen Age,* 3e édition, tome 1er, p. 57 et suiv., ainsi que son *Histoire des Musulmans d'Espagne,* tome 2, p. 31 et 32.

(925 de J.-C.). Mousa-ibn-Abi-l'Afia détrône le *Phlébotomiste*, s'empare de Fas, repousse les Idrisites des provinces du Mag'rib.

« Refoulés jusque dans leur forteresse de Hadjer-en-Nser (1), les Idricides passèrent, de là, dans les montagnes de Ghomara (R'mara) et les régions du Rif. *Les Ghomara leur demeurèrent fidèles et déployèrent une telle bravoure en soutenant leur cause qu'ils les mirent en état de fonder, dans ce pays, un nouvel empire.* Les Idricides se partagèrent alors les contrées qu'ils avaient soumises à leur autorité. Les descendants de Moh'ammed (Beni-Moh'ammed) en obtinrent la portion la plus grande, et ceux d'Omar restèrent maîtres de Tikiças (Tiguisas), de Nokour et du Rif. » (Ibn-Khaldoun, *Hist. des Berbères,* tome 2 de la traduct. de Slane, p. 146).

(929 de J.-C.). L'extraordinaire *H'a-Mim* surgit dans les montagnes de R'mara, annonçant une nouvelle religion. (Voir plus haut, page 344 et suivantes.)

De 925 à 985 de J.-C., les Idrisites réussissent à conserver quelques provinces mag'ribines grâce à l'appui de R'mara et on les voit embrasser tour à tour le parti des Fatémites et celui des Oméïades.

El-H'asen ibn Kennoun, dernier prince de la dynastie idrisite, trahi par les *chefs* des Berbères Ghomarides, se jette dans la forteresse de H'adjer-en-Nser. R'aleb, général oméïade, l'oblige à capituler et emmène le prince en Espagne (974-975 de J.-C.).

---

(1) Un marocain vagabond, un t'aleb djebalien de 55 ans, ayant parcouru le Maroc dans tous les sens, doué d'une mémoire presque comparable à celle du derviche, le nommé el-H'adjj Mou'hammed ben Adjiba, assez connu à Oran où il était de passage en avril 1898, m'affirme avoir vu, de ses yeux vu, la célèbre forteresse des Idrisites, le H'adjer-en-Nser des historiens arabes, que l'on appelle aujourd'hui *H'ajra-t-en-Nsour* (le rocher des vautours). En lui faisant préciser la situation topographique et géographique de l'antique citadelle, j'ai pu écrire au vol l'importante indication suivante :

حجرة النسور يعنى حجر النسر الذى تكلم عليه ابن خلدون و سائر المولفين ما زال الان فى حوز جنان مجبر بين البرانس و الدسول وصنهاجة وهى بينهم على راس جرف عالى يميل للحمورة وهى مخربة ما بقى فيها سوى الحجر و كان فى السنين الماضية نحو مائة سنة ساكن رجل ادريسى اسمه سى عبد الرحمان بن عبد الصمد بن زين

(975-976 de J.-C.). Renvoyé d'Espagne parce que son entretien et celui de ses parents coûtaient trop cher au calife oméïade

---

العـابـديـن بـن ادريس و كان بنى دار و هذا الدار دابة خرب و يسموا ذلك الجبل حجرة النسور و فيه قطعان الطريف بالزاب و السلام

— *H'ajra-t-en-Nsour,* c'est-à-dire *H'ajer-en-Nser,* dont ont parlé Ibn-Khaldoun et les autres auteurs, se trouve encore aujourd'hui dans le district de *Jnan-Mèjber,* entre *El-Branès, Ed-Dsoul* et *Cenhadja.* Elle se dresse, entre ces tribus, sur un pic rougeâtre, très élevé ; elle est en ruines et il n'y reste plus que des pierres. Autrefois, il y a environ une centaine d'années, un idrisite, du nom de Si Abd-er-Rah'man ben Abd-Eç-Çamed ben Zeïn el-Abidin ben Idris, habitait (sur ce pic). Il y avait construit une maison qui est en ruines à présent. Cette montagne s'appelle *H'ajra-t-en-Nsour* et elle est pleine de voleurs de grands chemins. Salut. »

Reste à savoir maintenant si cet homme ne m'a pas menti. En tout cas, je profitai de l'occasion pour faire subir à Mouh'ammed ben Adjiba un interrogatoire en règle sur les Djebala et le Rif. Sans une défaillance de mémoire, comme s'il eût eu sous les yeux la carte de ces deux provinces, il me débita la plupart des localités, santons, montagnes, fleuves, etc., contenus dans mes notes. Cette enquête, faite en l'absence du derviche, qui était alors bien loin dans l'Est de l'Algérie, me démontra, une fois de plus, la parfaite véracité, la profonde sincérité de notre Moh'ammed ben T'ayyéb. Et le vieil écolier djebalien, stupéfait, complètement ahuri de m'entendre rectifier certaines erreurs, étonné de voir que j'en savais au moins aussi long que lui sur un pays qu'il parcourait depuis une trentaine d'années, me dit, en riant jaune :

— *Ma khallit-ch cheêba fi l-R'arb !*

— (Tu n'as omis aucun ravin marocain !) — éloge outré, très exagéré évidemment, mais signifiant, dans la bouche du vieux routier, que l'exploration des Djebala et du Rif avait été faite consciencieusement.

Ayant vécu longtemps dans le Rif, tantôt comme instituteur ambulant *(mcharet')*, tantôt comme simple étudiant, Mouh'ammed ben Adjiba sait quelques mots de thamazir'th et il peut, au besoin, soutenir tant bien que mal une petite conversation dans ce dialecte. Ce fait m'a surpris d'autaut plus vivement que c'est la première fois de ma vie que je me trouve en présence d'un Arabe ayant daigné apprendre un peu de berbère. A côté d'autres qualités très réelles, ce vagabond a un terrible défaut : il est d'un fanatisme défiant toute concurrence. De plus, il est beaucoup moins intelligent, beaucoup moins observateur que le derviche, dont il n'est, en définitive, qu'un pâle reflet.

Dernier renseignement à noter : Mouh'ammed ben Adjiba prétend que son grand'père a connu dans sa jeunesse Sidi Héddi, alors à l'apogée de sa gloire. Si cette information est exacte, nous sommes obligés de conclure que le fondateur de la Confrérie des Héddaoua florissait dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle. (V. plus haut, page 186.)

El-H'akem, El-H'asen aborde en Égypte. Le fatimite El-Aziz facilite son retour au Maroc, où il est accueilli avec enthousiasme par les populations berbères. (*El-K'art'as*, p. 128). Mais il est battu par les troupes oméïades. Il capitule encore, pour avoir la vie sauve. Le vizir oméïade, Mousa ben Abi Amer, ne ratifie pas la capitulation et il fait décapiter le prisonnier que l'on conduisait alors à Cordoue (El-K'art'as et Ibn-Khaldoun).

Ainsi s'éteignit la dynastie des Idrisites. Elle avait duré près de deux siècles (de 789 à 975 de J.-C.). *Elle devait cependant se relever plus tard sous les auspices des Beni-Hammoud et régner encore sur Tanger, Ceuta et les fidèles Ghomara* (1). (Ibn-Khaldoun, tome 2, page 152 de la traduction.)

(1078 de J.-C.). Yousef ben Tachfin envahit R'mara, toujours fidèle aux Idrisites. Il s'empare d'*Aloudan*, forteresse du pays de Ghomara. (Serait-ce notre *Daroutan ?*)

(1083 de J.-C.). La dynastie des Hammoudites-Idrisites succombe et R'mara accepte le joug almoravide.

(1165-1166 de J.-C.). Sebâ ben Mounr'afad, que le traducteur du K'art'as appelle *Youssef ben Mounkafad*, s'insurge contre la domination almohade dans le massif montagneux du Djebel Tiziran (lisez *Tazaran*), tribu de R'mara. Toutes les fractions r'mariennes suivent le mouvement insurrectionnel qui se propage à leurs voisins de Cenhadja. Abou-H'afç el-Hentati, général almohade, est envoyé contre les rebelles. L'insurrection prenant des proportions effrayantes, le sultan Yousef ben Abd-el-Moumen se transporte en personne sur le théâtre de la lutte. Il noie la rébellion dans des flots de sang. Sebâ ben Mounr'afad est décapité et sa tête est envoyée à Fas. Le frère du sultan, Abou-Ali-l-H'asen, est nommé gouverneur de Ceuta et de R'mara. (V. ci-dessus, à propos du Djebel-Tazaran, page 347.)

(1228 de J.-C.). Le faux prophète, Moh'ammed ben Abi T'aouadjin, lève l'étendard de la révolte dans les Djebala. Il est vaincu et tué

---

(1) Parmi les Berbères qui passèrent en Espagne (pour servir sous les drapeaux des Oméïades) se trouvaient deux frères, descendants d'Omar-ibn-Idris : Ali et El-Cacen, c'est ainsi qu'on les nommait, étaient fils de *Hammoud*-ibn-Meïmoun-ibn-Ahmed-ibn-Ali-ibn-Obeïd-Allah-ibn-Omar-ibn-Idris. (IBN-KHALDOUN, tome 2, p. 153 de la traduct.)

sur les bords de l'Ouad-Laou. (V. pages 161, 168 et suiv., 187 et 188.)

(1236 de J.-C.). Le sultan Er-Rachid envoie son visir, *avec une armée*, prélever les impôts dans la tribu de R'mara.

(1270 de J.-C.). Le sultan mérinide Abou-Yousef envahit R'mara qui avait embrassé le parti de ses neveux Mousa et Moh'ammed. Ces derniers, réfugiés dans la forteresse d'*Aloudan*, sont obligés de se rendre.

(1275 de J.-C.). R'mara prend part à la formidable Croisade-Musulmane dirigée contre les Espagnols par Abou-Yousef, qui vole au secours de Moh'ammed, prince de Grenade, réduit aux abois.

(1304 de J.-C.). R'mara se soulève à la voix du prétendant Othman-ben-Abi-l-Ola contre le sultan mérinide Abou-Yaâk'oub.

(1308 de J.-C.). Tous les mécontents de la famille royale des Beni-Mrin vont rejoindre Othman-ben-Abi-l-Ola dans le pays de R'mara, foyer continuel d'insurrections. Le sultan mérinide, Abou-Thabet, envoie contre les rebelles un premier général qui essuie plusieurs échecs. Un second général, Abd-el-H'ak'k' ben Othman, accourt de Fas, amenant avec lui l'important renfort de la *Milice Chrétienne*. Il est battu à son tour. Alors Abou-Thabet, à la tête de toutes ses troupes, se porte en personne dans le pays des R'mara, s'empare des forts d'Aloudan et de Demnat, jette les fondements de Tétouan pour servir de logements et de magasins à son armée qui bloque Ceuta, où se sont enfermés les mécontents avec le rebelle Othman. Abou Rebiâ Sliman succède à son frère Abou-Thabet. Il lève le siège de Ceuta. Othman l'attaque à l'improviste, l'oblige à se sauver dans la citadelle d'Aloudan (R'mara). Le sultan en sort pour écraser les insurgés. Othman s'enfuit en Espagne.

(1359 de J.-C.). R'mara prête son concours au prétendant Abou-Salem, frère du sultan Abou-Einan, et l'aide à monter sur le trône. Abou-Salem avait pour secrétaire particulier Ibn-Khaldoun, l'historien des Berbères.

(1384 de J.-C.). Un nouveau prétendant au trône, El-H'asen, trouve les R'mariens prêts à soutenir sa cause. Une armée mérinide, envoyée contre ces éternels agitateurs, est complètement

battue. Le vizir du sultan El-Ouathek' fait tomber El-H'asen dans un piège et il l'expédie en Espagne, chargé de chaînes.

(1397 de J.-C.). Les habitants de Tiguisas désertent cette place pour échapper à la tyrannie de leur gouverneur Farih' ben Mahdi. (*El-Istik'ça*, tome 2, page 146, ligne 23.)

(1481 de J.-C.). Ferdinand de Menesez, gouverneur de Ceuta, saccage Tarer'a.

(1533 de J.-C.). Alvare de Baçan saccage également Tarer'a. Le chérif Abd-Allah restaure cette place en 1560 et la fortifie.

(1585 de J.-C.). Les montagnes r'mariennes servent de refuge et de royaume à un obscur plébéien, El-H'adjj Karakouch, qui se décerne le titre d'*Amir-el-Moumnin* (prince des Croyants). Le nouveau commandeur des Musulmans ne jouit pas longtemps de son triomphe. Il est bientôt pris et mis à mort.

(1758 de J.-C.). Un Lékhmassien, au moins aussi obscur que Karabouch, le nommé Abou-Cekhour, électrise les R'mariens, les entraîne à se révolter contre le sultan Moh'ammed ben Abd-Allah. Une expédition heureuse, dirigée par ce souverain, fait rentrer l'éternelle insurgée dans le devoir, la réduit pour quelque temps à l'impuissance. Le perturbateur paie de sa tête ses rêves ambitieux.

(1765-1766.). Le sultan Moh'ammed ben Abd-Allah fait une promenade militaire sur le littoral méditerranéen en passant par Tétouan et R'mara. Le *Kitab el-Istik'ça* se contente de dire : « — Le souverain *pacifia* toute cette région et revint par la route de Taza. » (Tome 4, page 101, ligne 25), — tandis qu'Ezziani exagère évidemment en disant : « Toutes ces tribus furent *exterminées!* » (Page 77 du texte arabe et 142 de la traduction Houdas.) Elles furent si peu exterminées, qu'elles s'insurgèrent de nouveau quelques années après leur prétendu anéantissement.

(1792 de J.-C.). Révolte de Zit'an dans les montagnes r'mariennes et djebaliennes. (Voir plus haut, page 157.) Pendant 3 ans, le rebelle repousse victorieusement les troupes impériales. Pour venir à bout du terrible Zit'an, le sultan le nomme caïd de Lékhmas, le comble d'honneurs et d'argent.

(1890-1891 de J.-C.). El-H'asen ben Moh'ammed, le père du

sultan actuel, dirige lui-même une expédition sur R'mara. Il parvient à franchir les montagnes de ce pays et à *humilier* l'orgueil de ses habitants (*El-Istik'ça*, t. 4, p. 275, l. 8 et 9).

Et, plus récemment encore, n'apprenions-nous pas que les troupes impériales opéraient chez la grande, chez l'éternelle Révoltée ? (1).

J'ai lu, je ne sais où, que les populations r'mariennes étaient chrétiennes avant l'invasion arabe. C'est là une affirmation hasardée, ne reposant sur aucune base historique.

Dans son bel ouvrage, Mas Latrie (2) ne mentionne pas R'mara parmi les pays de l'Afrique septentrionale producteurs de métaux. Cette lacune indique avec quelle prudence, avec quel soin jaloux les R'mariens ont toujours cherché à tenir secrètes leurs richesses minières.

Tribu de EL-BRANÈS

En quittant le territoire de R'mara, le derviche s'aventure dans le Rif. Il y reste quelque temps, puis on le voit reparaître au Sud de cette province et faire sa rentrée dans les Djebala par la tribu d'El-Branès.

Perché sur le sommet d'une colline, avec son ruisselet qui le coupe en deux, avec ses vergers d'orangers, ses oliviers, ses vignes et les grenadiers qui l'entourent, le grand village de Sidi Ah'med Ez-Zérrouk' captive le vagabond, l'arrête plusieurs jours.

(1) Les descendants d'Idris sont très nombreux à R'mara et dans toutes les régions septentrionales du Maroc. Ils disent avoir renoncé au pouvoir et à la politique pour se consacrer uniquement au service du Seigneur. Leur illustre origine leur donne une influence religieuse très grande.

(2) *Commerce de l'Afrique septentrionale avec les nations chrétiennes au Moyen Age*. Paris, in-12, 1886.

La mosquée, où cinquante écoliers étrangers sont défrayés de tout, se chargera d'héberger l'éternel pèlerin.

Malgré son beau minaret, ce n'est pas le temple d'Allah qui attire les visiteurs. C'est la célèbre Zaouiya de Sidi Ah'med Ez-Zérrouk' qui reçoit les dévotions de la foule, et cela se conçoit d'autant mieux qu'elle a l'honneur de posséder les reliques de cet illustre santon, tandis que les cénotaphes élevés sur plusieurs points du globe à sa mémoire, notamment chez les Beni-Idel (cercle d'Ak'bou, Algérie), à Tripoli de Barbarie, dans le Sous marocain, etc., tous ces sépulcres sont creux, absolument vides (1).

Située à l'encoignure orientale des Djebala, la tribu des Branès est un terrain de transition entre les hauteurs rifaines et les plaines de la Dhahra et de la province de Fas. Couvertes de broussailles, sans une seule des hautes futaies que nous avons vues dans le Rif, les collines s'abaissent, du N. au S., au point de se confondre avec les terres plates des Oulad-Békkar et des H'ayaïna. Le palmier nain et le cactus, très abondants partout, laissent néanmoins de vastes espaces libres à l'océan des blés et des orges. Autour des habitations, toutes à rez-de-chaussée et couvertes en palmier nain, on cultive les légumes, des fèves principalement. Mais la grande richesse de la tribu est sous terre, dans le déroulement sans fin de ses plateaux de tuf *(tafza)*, immense carrière de pierre blanche et tendre servant à faire de l'excellente chaux que l'on exporte à Taza. Le marché du lundi (Souk' el-Ethnin) attire les produits de la région : orge, blé, raisins secs, fruits, volailles, bestiaux. Les femmes s'y promènent le visage découvert et les hommes circulent avec leurs armes, de longs fusils marocains sortis des ateliers de Tar'zouth, des poignards, des sabres, tout un arsenal destiné à attaquer ou à se défendre, car ici, comme dans le Rif, l'anarchie est à son comble et la vie humaine tient à un fil.

Sans être des plus pures, les mœurs sont cependant moins ignobles que dans beaucoup d'autres contrées djebaliennes. La tribu est pieuse, on peut même dire bigote, d'humeur sombre, toute dévouée à ses nombreux marabouts, entichée de

(1) Les Branès se trompent. Leur saint est enterré en Tripolitaine. Voyez plus loin *Notice historique sur El-Branès :* 1493 de J.-C., etc.

ses études théologiques, invinciblement rivée au perpétuel et insipide perroquetage coranique auquel l'Islam doit les profondes ténèbres qui l'aveuglent. Et quelles superstitions dans le bas peuple ! La croyance aux sorciers, à la géomancie, aux œufs de poules sans germe, destinés, paraît-il, à la galvanisation de la virilité morte, et mille autres sornettes, plus saugrenues les unes que les autres, montrent jusqu'à quel point ces populations sont encore arriérées. Pauvre vieille tribu berbère, aujourd'hui tout à fait arabisée, je ne vois pas ce qu'elle a gagné en adoptant la langue, les mœurs et la doctrine des vainqueurs. Elle paraît avoir, dans ce coin perdu du Maroc, la palme de la sottise. Les mauvaises langues lui donnent pour fils cet imbécile légendaire qui était allé au marché avec une plume de coq plantée dans son turban.

L'imbécile à la plume de coq

— De cette manière, s'était dit le niais, je ne me perdrai pas dans la foule et je me retrouverai toujours.

Puis, ayant attaché son bœuf à côté des autres, il se promène à travers la cohue des paysans. Un coquin l'observe, fait rapidement cette réflexion :

— Voilà une proie que le destin m'envoie !

Et, se mettant lui aussi une plume de coq sur la tête, il se plante devant l'idiot. Pétrifié d'étonnement, ce dernier, croyant se voir et se reconnaître dans la personne du filou, lui adresse la parole, avec la conviction qu'il se parle à lui-même :

— *Ya ouddi, ana enta ?* Mon cher, toi, es-tu moi ?

— *Anaâm, ana enta.* Parfaitement. Moi c'est toi, répond l'autre.

— Ai-je bien attaché mon bœuf avec les autres bœufs ? insiste l'innocent.

— J'ai attaché mon bœuf avec les autres bœufs, répète le gredin, qui tourne immédiatement les talons et se perd dans la foule.

On devine où il va. Il court à l'animal, le détache et le vend. L'idiot, au bout d'une heure de promenade, pense à son bœuf, court le chercher, mais le bœuf a disparu. Alors il se met à s'appeler, hurlant de toutes ses forces :

— *Ana ! Ana ! Ana !* Moi ! Moi ! Moi !

On lui demande ce qu'il a à crier ainsi. Il répond :

— Tout à l'heure, j'étais ici, et à présent, je ne m'y trouve plus. C'est pour me retrouver et savoir ce qu'est devenu mon bœuf que je m'appelle !

Au premier rang des moqueurs, le larron, sans la plume cette fois, s'ébaudissait puissamment, se tordant, riant plus fort que les autres. Finalement, l'imbécile s'en retourne chez lui, répétant le long du chemin :

— Que Dieu maudisse *Moi*, le *Moi* qui était si tranquille et qui est allé chercher le malheur ! (1)

La tribu d'El-Branès est arrosée par beaucoup de sources et de ruisselets. Nous parlerons plus loin de l'Ouad Méknasa qui la traverse après être sorti de terre près de la limite orientale de la fraction d'Ez-Zrark'a.

Moh'ammed ben T'ayyéb a parcouru les Branès dans tous les sens. Mais l'insouciant bohémien n'ayant jamais écrit une note de sa vie, sa mémoire a forcément des lacunes. Qui oserait cependant lui jeter la première pierre ? Nous passerons donc à la tribu suivante en nous contentant des maigres renseignements précités et suivants :

Principaux villages d'El-Branès

البـرانـس (les burnous) A

FRACTION D'EZ-ZRARK'A

الـزرارفـة (les fils ou serviteurs) de Zérrouk' (A)

Ouiyid ben Ali (le ruisselet du fils d'Ali) (A), 50 feux. ويبد بن على
Sur la rive gauche de l'Ouad Ménaksa qui s'appelle à cet endroit Ouiyid ben Ali.

Asouél (le cri) (A. B), 100 feux. اسـول

Sidi Ah'med Ez-Zérrouk', 300 feux. سيدى احمد الزروق

Encore une quarantaine de hameaux inconnus.

---

(1) الله ينعل انا انا الى كان مهنى و مشى يعتش على البلاء

— *Allah inaâl ana, ana lli kan mhènni ou mcha iféttèch âla l-bla !*

Forces militaires : 3,000 fantassins. Population probable : 21,000 habitants.

Notice historique sur El-Branès

Cette tribu est un débris de l'une des deux grandes *Familles* qui ont constitué la Nationalité Berbère : les *Botr* et les *Branès*. Ibn-Khaldoun (tome 1er, p. 275 de la traduction) dit que, « lors de la conquête musulmane, toutes les tribus descendant de *Bernès* habitaient la province de Tripoli et la partie du territoire de Barca qui en est voisine. »

A quelle époque les Branès Marocains ont-ils quitté l'Est pour s'installer dans le Mag'rib-el-Ak'ça ? L'histoire est muette à ce sujet.

(1493 de J.-C.). Mort à Mesrata (Tripolitaine) de saint Abou-l-Abbas Ah'med *el-bernsi* (vulgairement *el-bransi*, de la tribu d'El-Branès) plus connu sous le nom de *Zérrouk' (El-Istik'ça*, t. 2, p. 151, l. 35). Sidi Ah'med Ez-Zérrouk' est le fondateur de l'Ordre des *Zérrouk'iya*, branche des Chadliya. (Cf. RINN, *Marabouts et Khouan*, p. 39 et 270. Se méfier des *coquilles* chronologiques de cet ouvrage aux pages 269 et 270.)

(1595 de J.-C.). La tribu d'El-Branès embrasse le parti d'En-Naser ben El-R'aleb-Billah qui s'est révolté contre son oncle, le sultan Abou-l-Abbas el-Mançour (*El-Istik'ça*, t. 3, p. 72, l. 15).

Tribu des OULAD-BEKKAR

Adieu les montagnes verdoyantes du centre et du Nord ! Ici, le terrain est bosselé de collines dénudées, âpres, calcinées par un soleil de plomb. Elles portent à leur sommet l'enfilade grise et triste des misérables hameaux sur lesquels les Heouara de la Dhahra exécutent périodiquement les rafles impitoyables de leurs r'azia. Pour comble d'infortune, le sol, frappé de stérilité, ne

produit presque rien. Il a fallu se tailler un petit domaine dans la vaste plaine d'*El-Feh'h'ama*, y semer timidement quelques champs d'orge, à côté des puissantes exploitations rurales des R'iatha, Méknasa, Heouara. Au Sud d'El-Feh'h'ama, se déroule le morne désert de *Tafrat'a*, où les récoltes ne poussent pas, où l'on trouve seulement, après les rares pluies hivernales, une herbe languissante mêlée aux armoises blanches et aux jujubiers sauvages, seule végétation permanente de ces terres plates, désolées.

L'Ouad Sbou et ses principaux affluents

Un ruisseau, l'Ouad el-Branès, traverse les Oulad-Bekkar. A sa sortie de la tribu, il débouche dans l'Ouad Msoun, qui vient des Heouara. Là, l'Ouad Msoun roule un assez fort volume d'eau ; il pénètre ensuite sur le territoire de Méknasa, dont il prend le nom, passe sous Taza, où il s'appelle naturellement Ouad Taza, coule ensuite entre les R'iatha et les H'ayaïna, et il se métamorphose enfin en *Ouad Inaoun* à son confluent avec l'Ouad *Bou-Zemlan* et l'Ouad *Beni-Ouaraïn*.

A la limite des Chraga, il se perd dans l'*Ouad Sbou* (1), fleuve important, qui reçoit encore, au centre de la tribu des Chraga, les eaux de l'*Ouad El-Lebén* provenant des Dsoul. Un autre tributaire, considérable celui-là, l'*Ouad Ouarer'a*, se mêle au Sbou à son entrée dans les Oulad-Aïsa. Enfin, le Sbou se débaptise lui aussi entre les tribus des Beni-H'asen et d'El-R'arb ; il s'appelle *Ouad El-Mahdiya*, dénomination qu'il conserve jusque sous les murs de cette ville, jusqu'à sa rencontre avec les flots de l'Atlantique.

Retournons aux Oulad-Bekkar. Tribu franchement arabe, elle se trouve cantonnée sur les dernières hauteurs orientales des Djebala, près de ses sœurs pillardes de la Dhahra. Trois hameaux, moins ruinés que les autres, attirent un peu l'attention : c'est d'abord le village de *Sidi Yaâk'oub*, avec sa zaouiya grouillante d'écoliers déguenillés, ensuite les masures des *Oulad Sidi Cheikh* entourant le couvent de ce santon, et enfin, les dix bicoques d'*El-Koudia*. Tout ce peuple, hâve, dépenaillé, mange les cardons, les

(1) J'écris *Çbou* ou *Sbou*, indifféremment, parce que les Marocains ne me paraissent pas d'accord sur la prononciation de ce mot, dont la première consonne est tantôt emphatique صبو, tantôt simple سبو

artichauts sauvages, court après les gerboises et les gazelles qui sillonnent les solitudes de Feh'h'ama et de Tafrat'a. Quelques chameaux, quelques bœufs, de maigres troupeaux de moutons ne suffisent pas à ces misérables. Ils font une chasse active aux escargots, aux sauterelles çah'ariennes, qu'ils dévorent, grillées à point, savourant tout, les élytres et les pattes, comme une délicieuse manne céleste.

Et les chiens ! C'est encore pire. Torturés par un ramadhan éternel, ils reniflent de loin le cavalier étranger et sa monture, s'attaquent aux jambes du cheval, finissent par le faire tomber, et, en avant la curée ! Les Bédouins admirent ces exploits, riant, disant :

— Voyez comme mon chien est bon !

Coutume singulière, dès que la chienne a mis bas, on brûle les sourcils de toute la portée, le dimanche de préférence, avec cette formule :

كحلناك نهار الاحد ما تعفل احد

— C'est le dimanche que nous t'avons mis du kok'eul ; ne reconnais personne.

A travers les steppes de la Dhahra

Un soir, l'explorateur faillit être mis en pièces dans la banlieue du village des Oulad Sidi Yaâk'oub. Un chien ayant signalé la présence du vagabond, il s'en présenta une bande pour lui donner la chasse. Terrifié, le pauvre Moh'ammed se réfugia dans un champ d'orge rempli de perches surmontées d'épouvantails destinés à effrayer les moineaux, des mannequins bourrés de paille, affectant de grotesques formes humaines, avec des têtes d'âne. Déjà la djellaba du voyageur se déchirait sous les crocs de la meute, lorsqu'un berger, à cheval, armé de son fusil, vint le délivrer et lui demander par la même occasion s'il n'avait pas d'argent. Moh'ammed ayant répondu négativement, l'homme mit pied à terre, passa une inspection minutieuse de tous les effets du derviche. Il en résulta la découverte de 7 ou 8 sous de monnaie marocaine et d'un petit papier tout griffonné, que le rustre prit pour un tableau cabalistique destiné à trouver des trésors.

— Je t'emmène chez moi, lui dit-il. Il y a justement dans notre

douar un trésor caché autrefois par les Beni-Mrin. Nous le chercherons pendant la nuit. Je t'en donnerai la moitié.

Le derviche ayant affirmé qu'il n'entendait rien à la découverte des trésors, le berger lui appliqua un coup de bâton sur la tête. Il voulait absolument de l'argent, il trépignait, disant qu'il fallait en finir, qu'on ne se moquait pas ainsi du monde.

— Débarrassons-nous de ce fou furieux, pensa l'explorateur.

Puis, à haute voix, il lui dit :

— Si tu me rends ce papier, eh bien, je trouverais le trésor dont tu parles.

L'homme remonta à cheval, prit en croupe le vagabond, confia à un autre berger la surveillance de ses moutons, et, piquant des deux, se lança à fond de train dans une direction inconnue. Cramponné à son ravisseur, le bohémien lui demandait de temps à autre où l'on allait, si c'était loin. Le pasteur, sans modérer son allure, répondait invariablement :

— *Oucélna ! oucélna !* (Nous y sommes ! nous y sommes !)

Partis vers 4 heures de l'après-midi, ils chevauchaient encore lorsque l'aube parut. Ils avaient traversé une grande partie de la plaine d'El-Feh'h'ama, passant avec rapidité près des huttes et des douars qu'ils trouvaient sur leur chemin, faisant de grands crochets pour éviter les verts îlots des jujubiers sauvages. Au lever du soleil, ils étaient à *K'eçba-t-Msoun*, au beau milieu de la tribu des Heouara. Moulu, courbaturé par cette course endiablée, l'explorateur resta tout un jour à dormir et à manger dans la masure du pâtre. Le lendemain, il déclara qu'il lui fallait certaines drogues, en vue des incantations nécessaires, et il sortit, accompagné du berger qui ne le quittait plus d'une semelle.

Au détour d'une rue, le cadi des Heouara, Si Ali ben el-Moukhtar, se présente tout à coup aux yeux ravis du derviche. Le magistrat reconnaît son vieil ami, l'emmène chez lui sans façon. Cloué sur place, le berger, tout déconcerté, les regarde s'éloigner, sans oser dire un mot, et l'explorateur a encore la générosité de ne pas le dénoncer à son second protecteur, Ali-l-Ah'mar, caïd des Heouara, qu'il trouve sous le toit hospitalier du bon juge.

Quelque temps après, Moh'ammed retourne chez les Oulad-Bekkar. Ceux-ci, toutefois, ne prisant pas beaucoup les étudiants, il les quitte de nouveau et va s'engager comme *mcharet'* (instituteur) dans la tribu des Heouara-t-el-Ah'laf (Dhahra marocaine),

moyennant 250 francs par an, la nourriture et le logement dans la tente-école du douar. Là, l'immobilité ronge cette nature remuante ; il se joint à une caravane mi-pieuse, mi-commerçante, qui allait vendre de la laine et du beurre à Méknasa, avec l'intention de pousser jusqu'au tombeau de Sidi Ali ben Daoud, dans la tribu de Mernisa, où elle devait acheter des raisins secs et des figues pour s'en retourner ensuite dans ses foyers.

On chemine le jour, on campe la nuit. La grande plaine des Heouara traversée, sur le territoire des Oulad-Bekkar, Moh'ammed s'aperçoit qu'il a oublié ses babouches neuves à la dernière étape. Abandonnant ses compagnons, il retourne sur ses pas. Il ne trouve que la mer des jujubiers sauvages, et il est complètement dévalisé par des malfaiteurs bekkariens, sous les murs de Méknasa. A moitié nu, il rejoint la caravane près de la ville, se fait donner des habits, souhaite bon voyage aux pèlerins, rentre à Méknasa. Il en ressort deux jours après, par une sombre journée d'hiver. La nuit le surprend au milieu de la plaine des Oulad-Bekkar, dans ce pays de voleurs. Enterrée au fond d'une tranchée naturelle, une maisonnette montre le bout de son toit seulement. Le vagabond descend, s'arrête sur le seuil de la porte. A la lueur d'un feu de bois, un homme et une femme mangent, à pleines mains, une soupe de semoule d'orge *(dchich)*.

— *Dheïf Rebbi* (hôte de Dieu), articule faiblement le voyageur.

— *Merh'aba bik* (sois le bienvenu), répondent les mangeurs.

Pendant que la femme déplie une natte d'alfa, sur laquelle Moh'ammed s'étend, l'homme coupe le cou à une poule, la plume rapidement, accable l'étranger de grandes démonstrations de joie.

Le recéleur. — La Bchara

Après le souper, on se couche dans l'unique pièce de la maison, Moh'ammed dans un coin, les deux époux dans un autre. Toute la nuit, des coups ébranlent la porte. L'homme sort chaque fois, et l'explorateur perçoit le bruit de pas d'animaux que l'on fait entrer dans les grottes voisines. Ce manège l'intrigue, il ne peut fermer l'œil. Le lendemain, il demande à son hôte ce que tout cela signifie.

— Mon cher, je suis un *kemman* (recéleur), déclare franchement le coquin, et un kemman très connu. De Taza à Fas, mes collabo-

rateurs m'amènent les produits de leurs vols, et, à mon tour, je les fais parvenir à mes associés, dont l'unique occupation est de vendre les animaux volés sur les marchés éloignés. La moitié de la recette est pour moi. Je suis le général d'une armée de malfaiteurs ; quand la fantaisie me prend de dépouiller ou d'assassiner quelqu'un, même dans une ville, je n'ai qu'à le désigner à ma bande.

Il expliqua ensuite à Moh'ammed tout un système de chantage, admirablement organisé. Il voulait parler de la *bchara*, de la *rançon* versée par le propriétaire de l'animal volé à un *Bechchar*, ce dernier venant lui annoncer la *bonne nouvelle* de la découverte de l'animal disparu. Il lui vantait même cette *institution*, cet *usage* des pays islamiques, grâce auquel, disait-il, *les volés ne sont qu'à demi lésés !*

Voyant à quel pauvre diable, à quel homme inoffensif il avait affaire, le recéleur lui fit d'autres confidences.

— La femme qui est avec moi exerçait à Fas son métier de fille publique. Elle m'a suivi jusqu'ici. Tu arrives à point ! Comme je sais qu'elle veut se sauver, tu la surveilleras pendant mes absences ; mais, gare à toi si tu lui fais la cour !

Ces fanfaronnades, sans émouvoir beaucoup le derviche, ne laissèrent pas cependant de l'impressionner désagréablement. Où voulait en venir le louche personnage ? Le soir, la femme lui donna le mot de l'énigme. Profitant d'une sortie de son galant, elle dit au vagabond :

— Sauvons-nous à Taza et tu m'épouseras. Cet homme a déjà tué une dizaine de mes gardiens. Dès qu'il les soupçonne d'avoir des relations avec moi, il les fait mourir.

Moh'ammed répondit simplement :

— C'est bien.

Puis, le recéleur étant rentré, il lui dit à l'oreille :

— Mon cher, conduis-moi auprès de tes associés. Je leur ferai des amulettes qui les rendront invisibles. Ils pourront alors centupler leurs rapines sans aucun danger.

Aussi superstitieux que gredin, le drôle se laissa prendre à cette amorce. Il emmena l'explorateur chez les Beni-Fracen (Dsoui). Là, Moh'ammed réussit à lui échapper en se faufilant dans la foule.

Principaux villages des Oulad-Bekkar

اولاد بكار (les enfants de Bekkar), (n. pr. ar. signifiant *matineux*)

El-Koudia (le mamelon) (A), 100 feux.
Zaouiya-t-Oulad Sidi Cheikh, 10 feux.
Oulad Sidi Yaâk'oub, 50 feux.

Beaucoup d'autres petits hameaux. Forces militaires : 800 cavaliers. Population probable : 5,600 habitants.

Tribu de MERNISA

Située sur la frontière orientale des Djebala, limitrophe du Rif méridional, Mernisa a des montagnes moyennes, très boisées, remplies de vergers. Ses fruits, figues, coings, raisins, grenades, pommes, sont recherchés par les Arabes nomades de la Dhahra. Ils viennent à l'important marché du jeudi, près de Tafraout, échanger la laine de leurs moutons contre les produits de cette région fertile. Ils y trouvent aussi des chèvres et des bœufs, qu'ils achètent pour les sacrifier sur les tombes des santons. Les marchandes mernisiennes, parquées à cinq cents mètres de la foire, n'ont que des femmes pour clientes, les hommes ne devant jamais pénétrer dans l'enclos sacré réservé au beau sexe. Ces dames ont le monopole de la vente des poules, des œufs, de la laine filée, des coqs chaponnés. Tout y est d'un bon marché incroyable : une poule 10 ou 20 centimes, 12 œufs pour un sou ! Les colporteurs juifs ne viennent pas ici, pas plus qu'à Cenhadja. Aussi les Indigènes disent :

— *Mernisa mébrouka mnin ma t'aânou-ha chi l-lhoud ; bak'i âliha stér Allah, ou k'as fihoum elkheir* (1).

---

(1) مرنيسة مبروكة من اين ما طعنوها شى اليهود بافى عليها ستر الله و فاس فيهم الخير

— Mernisa est bénie parce que les Juifs ne l'ont jamais foulée aux pieds, et Dieu la protège toujours et lui prodigue ses bienfaits.

Habillement, Nourriture

Le vêtement des hommes est le vêtement national des montagnards : djellaba courte, noire, tête nue, babouches de Fas, fusils de Tar'zouth. Les femmes ne se voilent pas, elles s'occupent des travaux des champs, font du jardinage, partagent les plus dures besognes avec les hommes. Les mœurs, relativement pures, l'amour du travail, sont dus en grande partie au voisinage du Rif, à une origine berbère commune, depuis longtemps oubliée, et à la configuration du sol. Les villages sont grands, nombreux, avec des maisons assez bien maçonnées, toutes à rez-de-chaussée, toutes habitées par des tisserands qui excellent à faire des h'aïk, des djellaba minces, légères, tandis qu'au Nord de la province, les vêtements sont épais, à cause du froid. La douceur de la température, au sud des hautes montagnes ktamiennes et r'mariennes, permet à l'olivier de croître et de prospérer sur la longue ligne des Djebala méridionaux. De Mernisa à Ouazzan, des bois, des forêts entières de ces arbres précieux occupent des espaces considérables. Nous aurons l'occasion de constater que la férocité et la bêtise humaines s'attaquent souvent à eux, en coupant au ras du sol, en incendiant ces rois des vergers, qui mettent tant de temps à pousser.

L'huile étant à très bon marché, on fait peu de cas du beurre, qui est cher et rance quand les Arabes nomades arrivent, l'apportant dans leurs outres, à travers les steppes brûlantes de la Dhahra. J'ai déjà dit, je crois, que le kouskous à farine de blé est rare parmi les tribus berbères arabisées du nord du Maroc. Excepté les familles riches, chez lesquelles les plats de viandes à sauce constituent la base de l'alimentation, on peut dire que le *biçar* est le plat national de nos montagnards marocains. C'est en vérité du kouskous, mais un kouskous de semoule d'orge, à gros grains, mélangé de fèves mal concassées, bouillies dans l'eau, accommodé ensuite avec un peu d'huile et d'ail.

Le kouskous de blé et d'orge, inconnu de l'Orient, est le mets préféré des populations musulmanes de l'Afrique septentrionale. Il représente probablement le plat de résistance des Berbères

préhistoriques, et les Arabes, en faisant la conquête de ce pays, ont adopté avec empressement cette nourriture saine et délicate, qui est restée pour eux le dernier mot, l'idéal de l'art culinaire. A Mernisa, on prépare les olives de table d'une façon originale. Elles sont fendues, mises dans un récipient, brassées fortement avec des tranches de citron, puis, on les arrose d'huile et d'eau, et elles entrent ensuite dans la composition de tous les plats en honneur dans le pays. Souvent, on les mange seules, avec du pain, mais quel pain ! une galette aussi dure que du biscuit de soldat. Songez donc, on fait le pain une fois par mois ! Les disques pâteux sont enfouis dans un petit four rond, en terre cuite, d'un mètre cinquante de hauteur, sur autant de diamètre.

La première étape de Moh'ammed ben T'ayyéb sur le riant territoire de Mernisa fut le gros bourg de Sidi Ali ben Daoud, dans la fraction des Oulad-Brahim. Il alla faire ses dévotions au mausolée de ce saint qui reçoit les visites quotidiennes de plusieurs peuplades des Djebala. On y immole environ 10 bœufs par jour, sans compter les chèvres et les poules, dont Dieu seul connaît le nombre. Ce santon est le *k't'ob*, l'astre brillant, l'étoile polaire de Mernisa ; il était originaire de Rbat', où se trouve encore sa postérité, les Oulad Sidi Daoud, dans le quartier appelé *El-Alou*. Le marché du jeudi, *Souk' el-Khemis*, est placé sous sa protection. A titre de redevance aumônière, les étudiants prélèvent une petite partie des produits mis en vente. Telle est la crainte inspirée par le saint, que les marchands s'exécutent docilement, font des largesses, dès qu'on leur demande la taxe au nom du patron vénéré. Aussi les grands écoliers sont-ils les maîtres de la foire ; ils y donnent d'interminables parties de balle, tolèrent la présence des Héddaoua, que l'on voit rôder en bandes dans toutes les régions prospères et fertiles.

Les pauvres et les ignorants de la tribu, se faisant volontiers colporteurs, entreprennent de longues courses chez les Arabes de la Dhahra, portant sur leurs épaules, ou sur des bêtes de somme, des fruits secs de toute espèce, des fuseaux, qu'ils troquent contre du blé et de la laine, car leur pays, riche en chèvres et en bœufs, est comme la plus grande partie des régions montagneuses des Djebala, c'est-à-dire très pauvre en moutons.

Pèlerinages

Nous connaissons déjà les tournées de mendicité *(nzaha)*, très fréquentes partout. Le pèlerinage à La Mecque, et les moyens de l'exécuter, nécessitent quelques lignes d'explications.

Des riches, n'en parlons pas ; ils vont au temple d'Allah avec leurs propres deniers. Les pauvres, eux, ne pourraient jamais songer à entreprendre un voyage, si long, si dispendieux, sans le secours d'autrui. Ils ont aplani la difficulté en instituant des processions de mendicité analogues à celles des étudiants. Les futurs pèlerins s'entendent à dix lieues à la ronde, se réunissent à jour fixe, emmènent avec eux un orchestre complet de musiciens, un *daî* (diseur de vœux), aussi éloquent que possible, et, bannières déployées, rien que des bannières empruntées à un mausolée célèbre, ils se mettent en marche, s'arrêtant dans les villages. donnant des concerts aux habitants, recevant les dons, les aumônes, amassant peu à peu l'argent nécessaire à l'accomplissement de l'une des cinq prescriptions fondamentales de l'Islam. C'est grâce à ce système que les navires anglais peuvent emporter, chaque année, des cargaisons complètes de Croyants vers les lointains rivages de l'Arabie.

Quant aux pèlerinages locaux, faits en vue de remplacer, dans une certaine mesure, celui de La Mecque, ils sont innombrables. Chaque province, professant un fétichisme particulier pour ses saints, j'ai dû procéder lentement, pas à pas, tribu par tribu, afin de ne pas me noyer dans l'interminable nomenclature des santons, des marabouts, des dévots, des chérif et autres fanatiques, dont les cendres se sont accumulées, pendant plus de douze siècles, sur toute la surface du Monastère démesuré qui va de la Méditerranée au Çah'ra, de l'Algérie à l'Atlantique. En ce qui concerne les Djebala, chaque année, à l'automne, les processions aux mausolées des santons sont annoncées sur les marchés quelques jours d'avance. Des bandes de deux ou trois cents individus, de tout âge, de tout sexe, se mettent en marche, les uns vers le Djebel Moulaye Abd-Es-Slam (Beni-Arous), les autres vers le mausolée de Moulaye Bou-Chta, à Féchtala. Enfin, la caravane principale du Sud-Est vient visiter le grand saint de Mernisa, Sidi Ali ben Daoud. Tous les pèlerins sont en haillons, sans armes, un simple bâton à la main, emportant seulement un peu d'argent pour

acheter sur place les bêtes destinées aux sacrifices. Quand le tombeau est dans la tribu, ou dans le voisinage, et qu'il n'y a aucun danger d'être attaqué, on s'y rend en grande pompe, en habits des grands jours, avec musique et drapeaux, en tirant des salves de mousqueterie, en chassant devant le cortège le docile troupeau des victimes.

Comment Salem, le mulâtre, devint esclave

On sait que les Djebaliens ont peu d'esclaves. Cependant, quand ils peuvent s'en procurer un, sans bourse délier, ils ne laissent jamais échapper une aussi bonne occasion. Au village de Bou-Had'i, le derviche avait pour élève et ami un mulâtre répondant au nom classique de *Salem*. Écolier brillant, autant que gaillard vigoureux, Salem savait tout le Coran par cœur et n'ignorait pas non plus l'art de se faire respecter des loustics de son hameau. La passion des voyages le perdit. Il voulut imiter son mentor, battre les champs comme lui, voir le monde et vivre à ses dépens. Un beau jour, les deux vagabonds quittent Bou-Had'i, piquent droit sur le Souk' el-Khmis, avec l'espoir de se joindre à des gens se rendant dans une autre tribu. Cinq maraudeurs les arrêtent au coin d'un bois. Moh'ammed a beau hurler :

— C'est mon esclave !...

on enlève Salem, et l'on se dispose à attacher l'explorateur à un arbre, pour le faire taire, quand, subitement, il jure par Sidi Ali ben Daoud, que le mulâtre ne lui appartient pas, que, du reste, il se soucie médiocrement de lui. Cet acte peu chevaleresque ne sauve pas tout à fait le vagabond. Il est obligé de donner aux bandits ses effets, sa planchette, ses livres, et il continue mélancoliquement sa route, avec une seule chemise sur le dos, dans la direction du grand marché du jeudi. En y arrivant, le premier objet qui frappe ses regards, c'est Salem, le pauvre Salem, placé à côté des bestiaux. Un de ses ravisseurs le tenait par la main, criant à tue-tête :

— *Ya mén br'a iéchri l-âbd ?*

— Qui veut acheter un esclave ?

Un Cenhadjien en fit l'acquisition moyennant 125 francs.

Trois ans plus tard, à Aïn-Médiouna, le derviche croisa quelqu'un qui le salua d'un joyeux :

— *Ach khbarek, ya si Mouh'ammed ?*

— Comment vas-tu, si Mou'hammed ?

Le voyageur ne reconnaissant pas son interpellateur, Salem se nomma, en balbutiant de doux reproches :

— Comment ! tu ne me remets bas ? J'étais avec toi à Mernisa.

Et il raconta que son patron, le Cenhadjien, en apprenant que son nouvel esclave était t'aleb, lui avait laissé le choix : ou travailler, ou continuer ses études. Le mulâtre avait opté, naturellement, pour ce dernier exercice. Il était loin de s'en plaindre, disant gaîment :

— Tout mon service intérieur consiste à allumer la lampe de mon seigneur et à aller de temps à autre lui chercher de l'eau à la fontaine.

Principaux villages de Mernisa (prononcez *Mernissa*)

مـــرنـــيـــســـا (les perturbateurs) (B)

FRACTION DE TAFRAOUT

Tafraout (la petite aile) (B), 500 feux. تافراوت Petite université, dont le plus savant professeur était, du temps de Moh'ammed ben T'ayyéb, le fk'ih *Ben Et'-T'ahar*, qui enseignait le droit et la grammaire.

FRACTION D'EL-KHMIS

Ed-Dlem (le chêne-liège) (arabe marocain), 500 feux. الـدلـم Sur l'Ouad Ouarer'a.

Souk' el-Khmis. Grand marché du jeudi.

FRACTION DE SIDI ALI BEN DAOUD

Bou-Had'i (qui a un guide) (A. B), 100 feux. بوهادى

Sidi Ali ben Daoud, 100 feux. Ne pas le confondre avec son homonyme des Oulad-Brahim.

Khendok' Islan (le ravin des fiancés) (A et B), 500 feux اســلان خـنـــدق

FRACTION DES OULAD-BRAHIM

Sidi Ali ben Daoud, 300 feux. Grand saint de Mernisa. But de

nombreux pèlerinages (1). Les femmes visitent le mausolée le vendredi, qui est également le jour du marché de la localité.

Fertoun (adultère) (A), 20 feux. فـرتـون Près de la k'oubba d'un santon local, Sidi Mesâoud.

Nombreux villages inconnus. Forces militaires : 4,000 fantassins. Population probable : 28,000 habitants.

Notice historique sur Mernisa

Branche de la grande tribu berbère des Nefzaoua tripolitains. Dès l'an 91 de l'hégire, nous trouvons Mernisa mentionnée parmi les populations avoisinant le territoire de Nekour (Rif). (V. Ibn-Khaldoun, tome 1er, p. 171, et tome 2, de la traduction, p. 137). Noyé dans la masse confuse de ses renseignements ethnographiques, le célèbre historien, oubliant sans doute cette précieuse donnée géographique, qui est exacte encore aujourd'hui, écrit, tome 1er, p. 230, cette phrase surprenante : « Quant aux Merniça, nous ne leur connaissons aucune demeure fixe, mais leur postérité vit dispersée parmi les tribus arabes de l'Ifrik'ia ».

Tribu des BENI-OUANDJEL

Très petite tribu r'marienne, englobée dans les groupes cenhadjiens qui lui sont hostiles, elle défend son indépendance avec l'énergie désespérée des faibles, des vaincus.

Au hameau d'El-H'adjar, un spectacle navrant attendait le

---

(1) Le grand saint de Mernisa, Abou-l-H'asen Ali ben Daoud el-Mernisi, est mort en 1025 de l'hégire (1616 de J.-C.). (Date prise dans le *Kitab Cefoua* كتاب صفوة de Moh'ammed Eç-Çer'ir ben Moh'ammed ben Abd-Allah el-Ifrani el-Merrakchi, in-8° de plus de 224 pages, autographié à Fas.)

derviche : tout un bois d'oliviers, des arbres superbes, séculaires, brûlés, coupés, massacrés, comme jamais cyclone n'eût pu le faire. Les Oulad-bou-Slama étaient les auteurs du désastre. Aidés en sous main, poussés par les autres tribus cenhadjiennes, ils avaient écrasé les Beni-Ouandjel, promenant partout l'incendie, surtout dans les olivettes, et ils allaient toujours de l'avant, emportés par l'inconsciente férocité de leurs âmes de sauvages.

Devant cette guerre d'extermination, les Beni-Oulid et Mernisa s'étaient levés pour la défense de leurs frères r'mariens, les Beni-Ouandjel. Immédiatement, du côté cenhadjien, les Beni-Ah'med, les Beni-bou-Chibeth et Fennasa, étaient entrés en lice, tous, de part et d'autre, désireux de venger les défaites d'antan, le sang répandu, de terminer, d'un seul coup, l'éternelle querelle des deux races. D'indicibles scènes de désolation et de carnage s'étaient produites un peu partout, principalement au village d'Ed-Dlem, à Mernisa, où les Cenhadjiens avaient passé au fil de l'épée, en toute sécurité d'ailleurs, une centaine de Beni-Ouandjel, qu'ils avaient bouclés dans la mosquée, par surprise.

Les R'mariens ne restaient pas non plus inactifs ; aux atrocités succédaient les horreurs. Ils avaient grillé une vingtaine d'Oulad-bou-Slama dans un hameau, une trentaine dans un autre, incendiant les chaumières, ne laissant pas pierre sur pierre des villages de Bab-el-H'aït' et d'El-Oyoun. Finalement, restés maîtres de la situation, ils s'étaient implantés chez les Oulad-bou-Slama, avaient annexé, purement et simplement, leur territoire. Depuis cette grande guerre, le pays des Oulad-bou-Slama est déserté par ses enfants. Ils se tiennent en armes, chez les tribus-sœurs, guettant l'occasion de chasser l'étranger.

Le sol des Beni-Ouandjel est montagneux, bien arrosé, couvert de potagers et de vergers. Les habitants sont tous grands musiciens (hautbois et tambours), grands fumeurs de kif, mangeurs de h'achich, dépravés, braves. Ils sont armés de fusils à silex sortis des ateliers de Tar'zouth. Voisins de Cenhadja, ils ont adopté le caractère ombrageux et méchant de cette race, tandis que les R'mariens sont en général des natures non dégrossies, mais bonnes. Tout jeunes, les Beni-Ouandjel s'exercent déjà aux jeux barbares de la guerre. A Ayantour, les bambins fabriquent des fusils de bois, avec des roseaux pour canons, et ils enflamment la poudre du bassinet avec des allumettes.

Principaux villages des Beni-Ouandjel

بنى وانجل (les enfants du château) (A et B)

Ech-Chorfa, 10 feux. *El-H'adjar*, 50 feux.

Ayantour (le front) (B), 100 feux. ايانتور Tous sur l'Ouad Ouarer'a, très petit à cet endroit.

Encore une vingtaine de hameaux. Forces militaires : 500 fantassins. Population probable : 3,500 habitants.

Notice historique sur les Beni-Ouandjel

Y a-t-il communauté d'origine entre les *Ouandjez*, tribu berbère issue de Tidghast, habitant jadis le mont Aurès, simplement signalée par Ibn-Khaldoun, et nos *Beni-Ouandjel* marocains ? Les noms propres berbères sont souvent altérés dans Ibn-Khaldoun. Les copistes ont pu très bien écrire un *z* pour un *l*, seule différence entre ces deux mots.

Tribus des BENI-BOU-CHIBETH, des OULAD-BOU-SLAMA et des BENI-AH'MED

Elles sont, toutes les trois, perdues dans les broussailles, à de grandes altitudes. A cause de la rigueur du climat, on fait du feu de novembre à avril. Les ruisseaux gèlent, la neige persiste des mois entiers. C'est peut-être là qu'il faut chercher les sommets culminants de tout l'immense socle djebalien. Les grandes forêts sont superbes. Cèdres, chênes-verts, chênes-liège, frênes, ornent le paysage, restent inexploités. Sur les pics, sur les terrasses, accrochés aux flancs des abîmes, partout où la maçonnerie a pu

mordre sur le rocher, les hameaux, les fermes, les villages pressent leurs amas de masures, qui s'échelonnent, en gradins monstrueux, sur des pentes raides, dont l'incroyable déclivité donne le vertige. Quelquefois, au contraire, vous trouvez, perdu dans une puissante masse de verdure, un petit centre coquettement installé au fond d'une vallée tempérée, tout le long d'un ruisseau, au milieu de jardins remplis de légumes, de fèves et de lentilles.

Voisines immédiates du Rif méridional, ces trois tribus ont encore des mœurs berbères, c'est-à-dire peu dissolues. Un voyageur sourd-muet les prendrait certainement pour des tribus rifaines, car, sauf leur langage (1), qui est un mauvais arabe mêlé de thamazir'th, il est impossible, à quelqu'un qui traverse en courant leur pays, de ne pas les confondre avec les groupes du Rif. D'abord, le stupre djebalien est inconnu de ces rudes montagnards occupés toute la journée à bêcher leurs jardins, à garder les chèvres sur le bord des précipices, le fusil au poing, plus disposés à faire le coup de feu que la bouche en cœur. Travaillant sans cesse, les femmes tissent les vêtements de laine, de lourdes djellaba, très grossières, mais bien chaudes, bien bonnes pour ces régions brumeuses. Les maisons sont basses, massives, couvertes de diss et de liège. Souvent la charpente du faîtage craque sous la poussée des neiges. La bougie est un luxe princier. L'huile est rare. Il faut aller l'acheter trop loin, à ses risques et périls. Les grands feux de bois, allumés en permanence, éclairent suffisamment, et la forêt profonde est un bûcher inépuisable, un grenier d'où l'on tire en abondance des noix et des figues. Les mœurs rustiques des habitants les empêchent de songer à la toilette. Les paysannes, vêtues de gros h'aïk, les chairs fermes, les jambes et les bras nus, se montrent sans voiles, les cheveux épars. Elles ont l'intrépidité de leurs sœurs, les montagnardes du Rif, se servent admirablement du fusil quand les chacals et les hyènes attaquent les troupeaux qu'elles conduisent parfois sous les hautes futaies.

Placés sur le versant méridional du Djebel Ktama, le plus haut

---

(1) Le *ha* remplace souvent le *k'af*. Ex. : *hoult* pour *k'oult* (j'ai dit). Cette particularité dialectale s'observe depuis la tribu d'El-Branès jusqu'à Méziath, sur une étendue de plus de 150 kilomètres.

peut-être du Maroc septentrional, les Beni-bou-Chibeth, les Oulad-bou-Slama et les Beni-Ah'med savent vaguement qu'il y a à Fas un homme décoré du titre de sultan. Celui-ci connaît-il seulement l'existence de ces tribus? C'est douteux. Dans tous les cas, il se garde bien d'exiger d'elles le moindre impôt, la plus légère soumission.

A la déchra des Beni-Ayyach, on fut surpris de voir arriver un beau matin un étudiant, tout pimpant sous ses riches vêtements de laine blanche. C'était Moh'ammed, qui venait de Cenhadja-t-el-Out'a, vêtu des superbes habits que des âmes sensibles lui avaient donnés. Sous prétexte de bombance, il fut attiré dans une famille de la localité, les Oulad-Fatah', gens de sac et de corde, dont l'élévation morale était à peu près à la hauteur des préjugés. En entrant dans leur tanière, le vagabond vit tout de suite dans quel guêpier il était tombé. Les gamins, les hommes et les femmes lorgnaient ses effets, les palpaient, en admiraient la trame, bien supérieure, disaient-ils, à ce qui se faisait chez eux. Le voyageur évita la mort, une fois de plus, en offrant à ses hôtes la plus grande partie de son costume, en leur faisant espérer en outre qu'il reviendrait avec 500 francs qu'il avait laissés à En-Nadhour (Mthioua). Il fut donc dévalisé avec les égards dus à quelqu'un dont on attend une forte somme, et il partit sous la garde de ses prétendus amis qui l'escortèrent jusqu'à la frontière de Mthioua. Comme cette tribu et celle des Beni-bou-Chibeth étaient radicalement brouillées entre elles, ce que savait très bien le derviche, les gaillards n'osèrent aller plus loin.

— Nous t'attendons ici, dirent-ils à l'explorateur, en lui désignant un ravin boisé au fond duquel ils se postèrent.

— Dans un moment je suis à vous, dit Moh'ammed.

Et, avec son unique chemise sur le dos, il courut immédiatement à En-Nadhour. Les Oulad Fatah' l'attendent encore.

Principaux villages des Beni-bou-Chibeth

بنى بوشيبث (les enfants de l'homme à la barbe blanche) (A. B)

Taberrant, énorme village de 1,000 maisonnettes assez éloignées les unes des autres.

Tamaïlt, 100 feux. Mine d'argent inexploitée.

El-K'alaâ, 100 feux.
Beni-Ayyach, 100 feux.
Tifélouas (le minerai) (B). On prononce quelquefois *Tiférouas*, 100 feux. تيبعلواس Mines d'or et d'argent.

Principaux viliages des Oulad-bou-Slama

اولاد بو سلامة (les enfants de celui qui a le salut éternel) (A)

Targa (le canal) (B), 100 feux. تارقا
El-Oyoun, 100 feux.
Tanbouzit, 300 feux. تانبوزيت
Bab el-H'aït' (la porte du mur) (A), 500 feux. باب الحيط
Eç-Çoff (le rang, la coterie) (A). الصف

Principaux villages des Beni-Ah'med

(Pour ne pas les confondre avec les *Beni-Ah'med (Es-Sourrak')*, on les appelle *Beni-Ah'med d'ial Beni-bou-Chibeth* (les Beni-Ah'med des Beni-bou-Chibeth.

FRACTION DE OUT'IL

Out'il (pousse de figuier) (B), 500 feux. وطيل
Beni-Znouba (les enfants de Zeineb) (A), 100 feux. بنى زنوبة Mine de plomb.

FRACTION D'EL-AGBA

العقبة (la côte) (A)

El-Arbâ, 100 feux. Marché le mercredi.
El-Gouz (pour *el-djouz*) (les noix) (A), 200 feux.
Zaouiyat-t-Sidi-M'hammed, 50 feux.
Zaouiya-t-el-Khmalcha (1). Il y a deux autres zaouiya du même nom, à peu de distance l'une de l'autre. Toutes les trois sont sur l'Ouad Ouarer'a.

---

(1) Dédiée à Sidi Mouh'ammed *Akhemrich*. Ce dernier mot fait au pluriel *Akhmalcha* ou *Khmalcha*. C'est un terme berbère signifiant *(qui veille la nuit)*, sous-entendu : *pour prier*.

FRACTION DU DJEBEL EL-AREZ (montagne des cèdres)

El-Agba, 100 feux. Mine de fer. *El-Arez*, 100 feux. Deux *zaouiya-t-el-Khmalcha*, 50 feux chacune. Mines de fer.

FRACTION DE RAS-OUARER'A

راس ورغا (source ou cours supérieur de Ouarer'a)

Zaouiya-t-el-Khmalcha, 50 feux.

Chacune des trois tribus lève 800 fantassins. Population totale probable : 16,800 habitants. Beaucoup de hameaux inconnus.

Tribu de FENNASA

Soudée aux grandes tribus de Mthioua, Beni-Oulid et Mernisa, elle paraît microscopique à côté de ces colosses, et elle l'est en effet, n'ayant pas plus de 5 à 6 kilomètres en tous sens. On s'expliquera facilement la vitalité des petites tribus marocaines en se rappelant qu'elles doivent précisément leur existence, leur autonomie relative, à la protection des groupes plus importants issus de la même souche. Ainsi, Fennasa, cenhadjienne d'origine, peut braver des ennemis infiniment plus forts qu'elle, grâce au protectorat de ses puissantes sœurs de Cenhadja. Et c'est fort heureux, car elle n'a pas pour se défendre les pics sourcilleux des Beni-Ah'med et des Oulad-bou-Slama. Ses collines sont peu élevées, mais bien cultivées, couvertes de vignes et d'oliviers. La fabrication du savon noir et l'apiculture sont les deux principales sources de revenus des habitants.

Le hameau de Zrafiyyin est peuplé uniquement de chorfa ouazzaniens, auxquels les nobles Akhmalcha du Rif font une rude

concurrence en matière de *ziara* (cadeaux). Les chérif rifains, très vénérés, raflent tout à la barbe de leurs rivaux, écrèment annuellement les économies de Fennasa, Cenhadja et Beni-Oulid. Pourtant, un chérif ouazzanien a réussi à dominer la contrée d'une façon assez singulière.

Sidi-l-Mékki-l-Ouazzani, chérif et brigand

Ce noble gredin, qui a fondé une zaouiya à quelques toises de Zrafiyyin et l'a baptisée de son nom, est encore en vie. Comme l'indique son sobriquet, Sidi-l-Mékki est allié par le sang aux Chérif de Ouazzan. Il continue toujours son métier lucratif de brigand de grands chemins. En mettant à 50 le nombre total des victimes humaines égorgées par les augustes mains de ce scélérat, nous serons certainement encore au-dessous de la vérité. Tous les jours, il rôde comme un fauve dans la forêt, à l'affût des passants, qu'il assassine ou détrousse sans pitié. Et quels beaux coups de filet quand les imprudents bergers des Beni-Ouandjel, des Oulad-bou-Slama et des Beni-bou-Chibeth s'aventurent sur son territoire ! Le chérif fusille les pâtres, s'empare tranquillement de leurs troupeaux et les vend. Au commencement, grâce à plusieurs exploits de ce genre, sa naissante renommée ne tarda pas à occuper les langues de Fennasa. Actuellement, c'est le héros à l'ordre du jour, l'homme hors ligne, l'autocrate admiré autant que redouté.

Moh'ammed ben T'ayyéb ignore quelle fut l'âme prévenante qui alla raconter à El-Mékki que lui, le vagabond, le gueux par excellence, avait de l'argent. Cette fois-ci, par hasard, la nouvelle était vraie. D'obligeants complices lui firent inutilement des ouvertures alléchantes en vue de l'attirer à l'abattoir du directeur de la zaouiya. Il restait sourd à ces délicates propositions et il continuait ses pérégrinations en ayant soin de se mettre hors de la portée du marabout. Un mardi, sur le marché des Beni-Oulid, le vagabond s'amusait à flâner avec quelques-uns de ses condisciples de Zouaoua (Fennasa), lorsqu'il fut accosté par un vieillard qui lui demanda :

— Hé ! le t'aleb, de quel pays es-tu ?

— D'ici, et voilà tout, répondit le derviche.

— Pour l'amour de Dieu, ajouta l'inconnu, viens chez moi.

Il ne te manquera rien. Logis, vêtements, aliments et boisson, tu auras tout ce que tu voudras. On me dit que tu es savant. J'ai justement un livre précieux que je ne comprends pas. Tu me l'expliqueras.

Le fusil sur l'épaule, sa petite djellaba noire serrée à la taille, ses cnémides de cuir fauve, l'arsenal de poignards et de pistolets pendus à sa ceinture, l'aspect truculent du vieux bandit, tout dénotait en lui un dangereux compagnon.

— Voilà un Fennasien qui cherche à me faire sortir du marché pour me dévaliser, pensa le voyageur.

Et il prononça, à haute voix cette fois-ci :

— Qui es-tu ?

L'homme répondit :

— Je suis très connu. Je m'appelle Sidi-l-Mékki-l-Ouazzani.

Sachant maintenant à quoi s'en tenir sur l'identité de son interlocuteur, Moh'ammed lui promit immédiatement sa visite pour le soir même. Il espérait pouvoir s'évader et fuir à toutes jambes loin de la zaouiya et de son chef. Mais, dès qu'il se fut séparé du vieillard, il se vit entouré d'espions qui épiaient ses allées et venues. La fuite étant impossible, il alla dans un coin isolé, s'accroupit, à la manière arabe, comme s'il voulait aller à la selle, et il trouva le moyen, sans être vu, d'enrouler autour de sa cuisse un foulard contenant dans un nœud quelques pièces d'or. Cela fait, il se leva, aborda le premier les mouchards, leur demanda le chemin de la zaouiya et partit avec eux.

L'ermitage d'El-Mékki se compose de deux grands bâtiments, aux murailles élevées, capables de soutenir un siège. Entre les deux corps de logis, une vaste cour, murée également, sert de parc aux troupeaux et de dépotoir au fumier qui pourrit sur place, qu'on n'enlève jamais. C'est là que vivait le chérif, avec ses quatre grands fils, tous mariés, ayant sous leur direction une bande de clercs attachés à la zaouiya, nourris, logés, habillés, entretenus aux frais du burgrave.

L'arrivée du derviche donna lieu à une belle réception. Dans la chambrette qui lui fut assignée, on lui apporta une série de plats divers, contenant indifféremment du poulet et du bœuf. Ensuite, El-Mékki, tout seul, fit son apparition. Très amicalement, il pria le voyageur de rester au minimum un mois chez lui. Moh'ammed, dont l'unique pensée était de s'échapper à la faveur

des ténèbres de la nuit, répondit que c'était entendu, qu'il acceptait avec plaisir l'aimable invitation de son hôte. Alors, sans préambule, celui-ci lui dit :

— Donne-moi donc toutes tes affaires, livres, vêtements, argent, en un mot, tout ce que tu as. Je garderai ça dans une caisse, car je sais, fit-il ironiquement, que tu as tout ce qu'il faut.

— Un peu de patience, implora le vagabond. Tout à l'heure..., ce soir..., tu seras satisfait.

Les fils du vieillard étaient à la porte, grognant comme des dogues, prêts à exécuter les ordres de leur père.

— Surveillez attentivement cet homme, commanda le chérif. Qu'il ne s'évade pas pendant la nuit. C'est Dieu qui nous envoie cette bonne aubaine !

— C'en est fait de moi, pensa le vagabond.

Mais son désespoir fut de courte durée. La ruse allait encore le délivrer des griffes du petit-fils de l'Apôtre.

— Sidi-l-Mékki, dit-il brusquement à son hôte, j'ai 120 dourous (600 francs), 20 sur moi, les 100 autres dans la tribu des Beni-Ouandjel. Prends les 100 francs que je porte, garde-les. Dis seulement à l'un de tes fils de m'accompagner à cheval et je te rapporte tout de suite les 500 francs qui manquent. Tu pourras en faire bénéficier la zaouiya.

— Fort bien, répliqua le marabout. Donne d'abord les vingt dourous.

Moh'ammed retroussa sa djellaba, détacha le foulard de sa cuisse, le passa à El-Mékki. La vue de l'or égaya subitement le religieux.

— Qu'on tue un mouton pour le souper ! cria-t-il.

Le lendemain soir, après le coucher du soleil, il voulut envoyer deux de ses fils avec Moh'ammed. Il fallut lui faire comprendre qu'un seul suffisait, deux pouvant donner l'éveil aux Beni-Ouandjel, avec lesquels le chérif était à couteaux tirés. C'était l'invariable tactique du derviche : il attirait toujours ses détrousseurs sur un territoire ennemi, et cet expédient enfantin réussissait constamment. Montés sur la même mule, l'explorateur et le fils d'El-Mékki partirent par une nuit très noire. A la frontière des Beni-Ouandjel, Moh'ammed mit pied à terre, disant tout bas à son gardien :

— Je descends ; c'est près d'ici. Attends-moi, je reviens dans un moment.

Il s'éloigna, errant au hasard dans la campagne, n'osant s'approcher des hameaux, de peur d'être déchiré par les chiens ou de recevoir une balle. Un bas-fond, plein de figuiers de Barbarie, lui offrit une retraite sûre. Il s'y cacha, puis, au lever de l'astre radieux, il courut au hameau d'El-H'adjar, pénétra dans la mosquée, n'en sortit plus de quelques jours.

A l'heure qu'il est, le terrible prieur porte gaillardement le poids de ses 80 ans. Il n'a rien perdu de sa vigueur, de sa férocité.

La tribu de Fennasa a deux bonnes raisons d'approuver ses brigandages : 1° elle le craint; 2° non seulement elle participe aux bénéfices de ses r'azia, mais elle trouve encore en lui un énergique défenseur contre ses ennemis.

Le hameau de Bab el-H'aït', dans les Oulad-bou-Slama, a particulièrement à souffrir des déprédations du noble scélérat. En 1895, lors de son dernier passage dans le pays, on apprit à Moh'ammed la mort tragique du fils aîné d'El-Mékki. Ce précoce malfaiteur, l'orgueil et l'espoir de son père, avait trouvé le trépas dans une de ses incursions nocturnes sur les terres de Bab el-H'aït'. Quant au patriarche ouazzanien, il vit toujours, semant la terreur autour de lui, profondément vénéré par tout Fennasa qui le considère comme un saint, comme un grand homme inimitable. Cupidité, folie, bêtise et lâcheté humaine, toujours courbée sous le sabre, s'aplatissant devant ce qu'il y a de plus odieux et de moins intelligent au monde : la force brutale, voilà ce que l'observateur constate à chaque pas, chez toutes les nations, sous toutes les latitudes.

Principaux villages de Fennasa

بـــنـــاســـا (les possesseurs de vaches) (B)

Sidi-Youb (Mgr Job) (A), 100 feux, سيدى يوب
Zouaoua (les Zouaoua) (B), 100 feux.
Zrafiyyin (agiles) (A), 50 feux. زرافيين
Zaouiya-t-Sidi-l-Mékki-l-Ouazzani, 2 maisons.

Une vingtaine d'autres hameaux. Forces militaires : 500 fantassins. Population probable : 3,500 habitants.

Tribu des BENI-OULID

On voit que nous approchons du Midi. Les montagnes s'abaissent, deviennent ici de verdoyantes collines couvertes de toute sorte d'arbres fruitiers, d'oliviers surtout. Le jardinage occupe la majeure partie de la population, qui est active, intelligente, ayant creusé depuis longtemps des canaux pour l'arrosage des potagers. Dans les parties non irrigables, on sème de l'orge et du blé. Les villages sont nombreux, tous situés près des sources, tous entourés de verdure, de fleurs, parmi lesquelles dominent les rosiers, jasmins, giroflées, menthes, basilics, verveines citronelles *(el-balouiza)*.

Je ne sais de quel limon est pétrie l'âme humaine, car on dirait que les magnificences et les richesses de la nature sont faites uniquement pour la dégrader. Nous avons vu effectivement les habitants des plus belles contrées marocaines se vautrer dans les plaisirs de la chair, s'abandonner sans réserve aux pires dévergondages. Et les Beni-Oulid ne font point exception à la règle. Leurs beït-eç-çoh'fa, ces dégoûtants coïtatorium, plus abjects mille fois que les maisons à gros numéros des pays civilisés, voient chaque soir se renouveler les priapées des bardaches et de leurs répugnants mentors.

Nominalement, le caïd est vassal du sultan ; en réalité, il est indépendant, n'ayant qu'une préoccupation, celle de plaire aux membres de la Djemaâ supérieure, auxquels il est absolument soumis.

Le marché du mardi, près d'Ez-Ziama, est très important. On y trouve des grains, des armes, des habits, du thé, du sucre, des bougies. Le grand centre d'approvisionnements est Fas, qui est seulement à deux jours de marche. Les indigènes achètent cependant à Mliliya des armes à tir rapide, du sucre, des bougies. Traversant le Rif avec des zet't'at', il leur arrive rarement des désagréments. L'huile des Beni-Oulid est aussi recherchée sur les marchés rifains que celle de Mthioua (Djebala) et de Cenhadja. Chez les Braber, on préfère l'huile des R'iatha et des Beni-Yazr'a,

tandis que celle de Zerhoun fait les délices de la province de Fas.

Près du gros bourg d'Ez-Ziama, la dévotion populaire a élevé une zaouiya au grand médecin arabe connu dans le monde chrétien sous le nom d'Averroès. *Ibn-Rochd* est appelé *Sidi-Rached* par les Beni-Oulid. Il faut croire que l'illustre commentateur d'Aristote a eu l'occasion de traverser le pays de ces indigènes puisque la tradition locale lui attribue l'institution d'une immense ouaâda annuelle, à Ez-Ziama, coïncidant avec le septième jour du Mouloud. Cette visite d'Averroès chez les Beni-Oulid a bien pu se produire ; on sait en effet que le célèbre philosophe de Cordoue vint trois fois au moins au Maroc, et, chaque fois, à Merrakèch : une première fois, vers l'an 1153 de notre ère, époque où il fut chargé par l'empereur marocain de la réorganisation de l'Enseignement public ; une seconde fois, en 1182, en qualité de premier médecin du sultan Yousef, une troisième fois, en 1198, date de sa mort dans la capitale du Mag'rib el-Ak'ça.

Principaux villages des Beni-Oulid

بنى وليد (les enfants d'un enfant ou d'un esclave) (A)

El-K'alâ, 500 feux. *Aïn-el-H'amra* (la source rouge), 100 feux.
El-Mizab, 300 feux. *Zaouiya-t-Sidi-Rached*, 100 feux.
Ez-Ziama (l'agglomération) (A), 300 feux. الزيامة Marché très important le mardi sur l'Ouad Ouarer'a.
Emt'erk'iya (abondante en bâtons) (A. B), 100 feux. امطرقية
El-K'alâ, 500 feux.

Encore une quarantaine de hameaux. Forces militaires : 4,000 fantassins. Population probable : 28,000 habitants.

Tribu de MTHIOUA

Grande tribu d'origine r'marienne, ayant 20 kilomètres du N. au S., 40 de l'E. à l'O., elle se divise en trois régions distinctes : la Plaine, la Région moyenne, les Montagnes ; en arabe : *Mthioua-t-el-Out'a, Mthioua-t-el-Ouest', Mthioua-t-el-Djebel.*

La *Plaine* s'étend à l'O., entre Mthioua, Beni-Zéroual et une partie des Beni-Oulid, non une plaine horizontale, plate, mais une succession de collines entrecoupées de larges vallées. Ce coin est riche ; c'est un immense verger d'oliviers, orangers, figuiers, sous lesquels pousse le maïs.

La *Région moyenne,* ou centrale, est un pays de blé, d'orge, lentilles, petits pois, avec quelques bouquets d'oliviers couronnant des hauteurs qui s'accentuent de plus en plus dans la direction du Rif.

La *Mthioua montagneuse* comprend les deux versants du *Djebel Tiflouas*, qui se prolonge, à l'Est, jusqu'au massif rifain, et, à l'Ouest, sous le nom de Djebel Ktama, jusqu'aux cimes de R'mara. Tout l'hiver, les points culminants de cette chaîne restent ensevelis sous la neige. Plus bas, la vigne produit des fruits délicieux, et la figue blanche, appelée *el-Mthioui*, si connue dans la province, se cueille sur les innombrables figuiers du Djebel Tiflouas.

Tous les climats sont représentés dans cette belle région : la zone froide sur les sommets, la contrée tempérée au centre, la partie chaude dans le Sud-Ouest. Très favorisée sous le rapport des forêts et des cultures, Mthioua, sous l'influence de ses voisins de Ktama, s'adonne principalement à la semence du kif et du tabac à priser, qu'elle expédie, au moyen de ses colporteurs, sur les marchés les plus éloignés. Moh'ammed a rapporté de ce coin des Djebala l'impression d'un petit Eldorado, où l'on trouve, non seulement de l'or, ce qui est secondaire pour un philosophe comme lui, mais toutes sortes de jouissances gastronomiques. En me parlant des choses succulentes qu'il avait mangées là-bas,

beignets, crêpes, *k'nidlèt* (1), pâtisseries variées, pain aux amandes, noix et raisins secs, l'eau lui en venait à la bouche. Outre les viandes ordinaires de boucherie, on a encore la ressource du poisson d'eau douce et même du poisson de mer. On pêche au hameçon dans les quatre principaux ouad : l'Ouad *Imerzaïn*, l'Ouad *Tameddith*, l'Ouad *Méchkour*, dont la réunion forme l'Ouad *Sra*, qui arrose Méziath, et l'Ouad *Beni-Berber*, dont le nom se change en Ouad *En-Nadhour* dès son entrée sur les terres des Beni-Oulid. Le poisson de mer arrive de R'mara avec le *h'ammar*. Il supporte le voyage sans se putréfier, parce qu'on a la précaution de le saler à sa sortie de la Méditerranée.

Placée dans le voisinage des groupes cenhadjiens, Mthioua a adopté leurs mœurs citadines, à moitié civilisées. Au lieu d'être comme ailleurs une projection désordonnée de métairies isolées, disséminées aux quatre coins de l'horizon, ses villages forment des centres complets, avec rues et places, non tirées au cordeau assurément, mais assez bien alignées pour un pays où la voirie n'a jamais existé. Les femmes sortent voilées, marchant très vite, faisant sonner l'argent des périscélides et des bracelets, allant visiter les cimetières en grands h'aïk blancs, toujours suivies de la bande tapageuse des enfants, filles et garçons, dont le souverain plaisir est de courir après les papillons qui paraissent affectionner les plantes et les arbres de l'asile des morts. Les petits garçons sont les plus acharnés à poursuivre ces pauvres insectes. On leur a dit qu'un papillon, écrasé sur les lèvres et les joues, sur les parties secrètes du corps, a la vertu de faire pousser prématurément barbe et moustaches, d'activer la sortie du poil, des toisons

(1) فـنيدلات *(petits chandeliers)*. Excellents gâteaux ayant effectivement la forme polygonale des belles lanternes arabes. En voici la recette : prenez une livre d'amandes décortiquées, émondez-les, pilez-les avec une livre de sucre concassé. Versez sur le tout un verre à bordeaux de fleurs d'oranger, ajoutez six à huit œufs jusqu'à ce que le mélange soit un peu consistant. Pétrissez ensuite de la farine avec de l'eau pure, amincissez votre pâte au rouleau, découpez-la en ronds, mettez au milieu de chaque rond une cuillerée à entremets de votre pâte d'amandes. Relevez les bords des ronds en tuyautage et faites cuire au four pendant un quart d'heure. La pâte de farine, destinée à protéger la base et les flancs du k'nidlèt, étant généralement une fortification qui résiste sous la dent, le mieux serait, je crois, de la supprimer et de faire cuire la pâte d'amandes comme un vulgaire macaron.

cachées. Et ils passent des heures, dissimulés derrière les broussailles, à cette répugnante opération.

Sous la mince couche de vernis d'une civilisation trompeuse, toute de façade, l'étranger, appelé à y faire un long séjour, trouvera dans cette tribu l'état d'anarchie déplorable, les mêmes passions ancestrales, les mêmes instincts rapaces que dans les autres contrées marocaines, avec cette aggravation que, Mthioua étant puissante, il lui est facile de s'abandonner sans crainte à la fougue de ses pires appétits. Elle profite de sa force pour imposer ses volontés aux Beni-Ah'med, et elle a réussi à faire entrer dans sa sphère d'influence la tribu rifaine de Tar'zouth. Il y a à peine une vingtaine d'années, les malheureux Beni-bou-Chibeth, qui étaient alors presque aussi forts que Mthioua, eurent à soutenir contre elle une grande guerre, à la suite de laquelle, vaincus, ils durent abandonner à leurs ennemis tout le massif du Djebel Tiflouas et cinq gros villages, entres autres Taberrant, Tamaïlt, Azar'ar. Au Maroc, ces annexions violentes arrivent fréquemment. Parfois, la tribu victorieuse reperd ses conquêtes ; quelquefois, les annexés, désespérant de reconquérir la nationalité arrachée de vive force, s'abandonnent à la destinée, se mettent franchement du côté des vainqueurs, avec cette excuse :

— *Khoutna ma nfaôu-na chi.*

— Nos frères ne nous ont été d'aucune utilité.

Le Supplice de la Faucille

Au village de Moulaye Bou-Chta-l-Khammar, Moh'ammed vit une chose atroce. La veille, cinq maraudeurs de Cenhadja, une tribu ennemie justement, avaient été pris, vers minuit, en flagrant délit de tentative de vol. Le Conseil municipal, la joie au cœur, prononça la terrible condamnation : *Et-Ték-h'al* (l'application du collyre), euphémisme odieux, signifiant littéralement : *aveuglement, action de crever les yeux.*

Les mains attachées derrière le dos, les coupables parurent. Le bourreau *(mk'addem et-ték-h'al)*, mandé sur-le-champ, reçut l'ordre de faire chauffer la faucille destinée à leur arracher la vue. Après avoir planté l'instrument dans les charbons ardents de son fourneau, il attendit un bon moment, puis il cria :

— *Rani méoujoud.* (Je suis prêt.)

Alors chaque condamné fut jeté par terre à son tour, solidement cloué sur le sol, dans l'impossibilité absolue de faire le moindre mouvement. D'une main sûre, le mk'addem introduisait le fer rouge entre les paupières, appuyait fortement. Un cri surhumain retentissait, et la faucille passait à l'autre œil, qu'elle crevait de la même façon. Le supplice des cinq misérables étant terminé, la djemaâ expédia le petit billet suivant à la tribu de Cenhadja :

يا صنهاجا ارواحوا لخوتكم عورناهم

(— O Cenhadja, venez chercher vos frères. Nous les avons éborgnés), autre euphémisme pour *âmina-houm* (nous les avons aveuglés).

Les Cenhadjiens, au nombre de 100 fusils, vinrent dans la tribu de Méziath, qui était en bons rapports d'amitié avec Mthioua, et ce furent des indigènes de Méziath qui allèrent chercher les cinq aveugles et les amenèrent à leurs contribules. Leur retour à Cenhadja devint le signal de lamentations générales. On jura de venger les frères martyrisés, et, depuis lors, la guerre dure en permanence entre Mthioua et Cenhadja.

Porteur infidèle. — Faux témoignages

Moh'ammed avait rapporté des Beni-Oulid un superbe costume dû à la munificence d'un richard de cette tribu. A Imerzaïn, se voyant lorgné à cause de son beau vêtement, il résolut de couper court aux convoitises en quittant sans retard ce village. Il alla prier un journalier rifain, veuf et très pauvre, de lui porter son petit bagage d'étudiant jusqu'à Méchkour, grosse bourgade située à trois quarts d'heure de marche d'Imerzaïn. Un moudd (double décalitre) de figues sèches était le salaire promis au porteur, salaire qu'il devait recevoir une fois rendu à destination. Le Rifain jeta sur son épaule le ballot dans lequel l'explorateur avait mis ses beaux vêtements, des livres, des planchettes et des babouches. Comme il descendait la principale rue en compagnie du derviche, quelques individus, assis sur le pas d'une porte, l'appelèrent, lui faisant signe d'approcher. Il s'arrêta avec eux pendant que Moh'ammed continuait seul son chemin. Un instant après, le journalier ayant rattrapé le vagabond, celui-ci lui demanda ce que ces hommes lui voulaient. Embarrassé, le berbère évita de

répondre ; mais, à la deuxième interrogation, voyant quel regard de défiance lui lançait son compagnon, il parla.

— Ils m'ont dit : — Aie bien soin de ce derouich. Ne lui laisse rien porter, le pauvre ! Il est incapable de soulever le plus léger fardeau.

— Très bien, pensa le voyageur. Ils se sont entendus pour me dévaliser.

On était en hiver. Le terrain, hérissé de glacons, rocailleux, entamait les pieds du derviche, tandis que le porteur, n'ayant jamais mis de chaussures de sa vie, trottait comme un lapin au milieu des cailloux. Tant qu'on fut dans la zone des vergers et des métairies, tant que les laboureurs et les semeurs purent leur jeter en passant un joyeux *esselamou-âléikoum,* tout alla bien ; mais il y avait, à la limite même du territoire d'Imerzaïn, le creux profond d'une gorge remplie d'oliviers, qu'il fallait traverser.

— *Khoff, khoff !* Dépêche-toi, dépêche-toi ! criait le rifain. Voici un endroit désert, très dangereux, où nous pourrions bien être attaqués.

Sachant ce que présageait ce langage, le vagabond avançait du même pas, sans se presser, envisageant l'avenir avec sa tranquillité d'âme habituelle. Il n'avait pas fait cent mètres sous bois, lorsqu'il vit cinq hommes, le fusil au poing, se planter tout à coup au milieu du sentier et crier :

— *Ougfou !* (Arrêtez-vous !)

Très obéissant, le rifain stoppa net, en conseillant à son compagnon de l'imiter. Moh'ammed, décidé à sauver au moins les vêtements qu'il portait sur lui, essaya de prendre la fuite à travers la brousse. Au même instant, il se sentit violemment tiré par derrière, pendant qu'une main brutale lui jetait dans les yeux une poignée de poussière. Une autre sensation, encore plus désagréable, suivit immédiatement la première. En un clin d'œil, il se vit soulevé de terre, couché sur le dos, fouillé des pieds à la tête. Ne trouvant pas d'argent, les voleurs lui enlevèrent ses hardes à peu près passables, ne lui laissant qu'une vieille chemise et une djellaba trouée comme une passoire. Ils feignirent ensuite de violenter le rifain, lui arrachant ses ballots, l'accablant d'insultes, le jetant par terre, pour la frime. Débarrassé de ses complices, le berbère, geignant, ayant aux yeux des larmes de crocodile, vint trouver Moh'ammed. Il se lamentait, disant que le derviche, par

sa lenteur, était la cause de tout le mal, se plaignant de contusions internes reçues dans la bagarre. Malgré les supplications et les exhortations du voyageur, qui tenait à l'attirer à Méchkour, le porteur persista dans son dessein de retourner sur ses pas. Ah ! non, on ne le repincerait plus sur la route de Méchkour, de ce village d'assassins ! Et il fila dans la direction d'Imerzaïn.

Le derviche, lui tournant le dos, poursuivit seul son chemin. A sa sortie du ravin, des laboureurs, le voyant presque nu, lui demandèrent pourquoi il n'avait pas appelé au secours quand on le dévalisait.

— Ah ! bien oui ! objecta Moh'ammed. Si j'avais dit un mot, ils me tuaient sans la moindre hésitation.

Émus de pitié, les agriculteurs saisirent leurs fusils, coururent dans le bois d'oliviers, en fouillèrent vainement tous les recoins. Le derviche les suivait, leur montrant la place où il avait été terrassé.

— Tu n'as qu'une chose à faire, dirent ces bonnes gens en retournant à leurs charrues : aller à Méchkour et porter plainte à la djemaâ.

Ce grand village de 500 feux est une petite ville. Des enfants, des hommes et des femmes étaient dans les rues, sur le seuil des portes, chacun à ses occupations. A la mosquée, le derviche trouva justement la djemaâ au grand complet. Elle venait de destituer l'ancien caïd et d'en nommer un nouveau. L'élu et le révoqué étaient là, tous les deux, s'intéressant plus que jamais aux affaires municipales, réchauffant le zèle de leurs partisans, promettant, eux aussi, monts et merveilles aux électeurs. Enfin, on s'occupa de l'explorateur. A toutes les questions, Moh'ammed répondit catégoriquement. Il avait été détroussé par des gens d'Imerzaïn, là-bas, dans la vallée, à tel et tel endroit, sur le territoire même de Méchkour. Il pesait ses termes, calculait leur portée, voulant à tout prix surexciter le chauvinisme de ses auditeurs. Le succès dépassa ses espérances. Des menaces, des provocations éclataient maintenant de toutes parts.

— Ah ! les habitants d'Imerzaïn se permettent d'attaquer les passants chez nous ! C'est bien. Reste ici. Nous allons voir !

S'adressant au caïd, les membres les plus influents de la djemaâ lui tracèrent sa ligne de conduite : *faire restituer sans délai à*

l'étranger les objets volés, ou notifier une déclaration de guerre au village voisin.

Le caïd expédia deux hommes porteurs de l'ultimatum. Ils étaient de retour quelques heures plus tard, disant que le cheikh du hameau incriminé, d'accord avec son Conseil municipal, proposait au plaignant de se rendre à Imerzaïn, afin de désigner lui-même les coupables, auxquels serait infligée une amende compliquée de plusieurs jours de prison et d'une sérieuse bastonnade. L'explorateur répondit à cet appel en se dirigeant sans retard du côté d'Imerzaïn où il arriva au coucher du soleil. Il passa la nuit sous le toit du cheikh.

Le lendemain matin, tous les hommes valides du village étaient alignés devant la mosquée. On s'attendait à une revue méticuleuse. Mais, incapable de reconnaître ses agresseurs, qu'il avait si peu vus, et dans un moment d'émotion si forte, le vagabond avait eu la précaution de se faire donner la veille, par les deux députés de Méchkour, les noms des cinq individus qu'on soupçonnait le plus à Imerzaïn. Aussi, sans se livrer à une inspection inutile, se mit-il à nommer à haute voix les cinq prévenus. Le cheikh protesta vivement :

— Non, non. Pas de ça ! Il s'agit de les désigner toi-même, dans le tas. Voyons, les reconnais-tu ?

— Assurément non, répondit le derviche. Ils étaient déguisés, à moitié voilés, suivant la coutume générale des malfaiteurs marocains.

On ergota longtemps. Finalement, il fut décidé que les accusés, à cause surtout de leurs mauvais antécédents, subiraient d'abord l'épreuve de la bastonnade, une bagatelle de 100 coups de trique, en vue de leur arracher des aveux. On commença par le rifain. Étendu sur le ventre, les bras en croix, les jambes et la tête solidement immobilisées, les fesses couvertes seulement de sa chemise, le fripon restait muet, dans l'attente des évènements. Alors le cheikh leva lentement son énorme gourdin, qu'il laissa retomber en coup de foudre sur les hémisphères charnus du berbère. Celui-ci fit un saut de carpe, sans proférer une plainte. Le deuxième choc, plus violent, lui arracha un gémissement de douleur. Au troisième coup, le malheureux poussa un tel cri, que Moh'ammed en fut tout bouleversé.

— Bien avant le centième coup, se dit-il, cet homme sera mort.

Les autres succomberont également, sans rien avouer, et moi je serai infailliblement assassiné dans les 48 heures.

Arrêtant le bâton déjà relevé, il fut bon prince, transigea de bonne grâce.

— Cheikh, j'accorde à tous mon pardon. Qu'ils me jurent seulement de ne m'avoir pas dévalisé ; c'est tout ce que je leur demande.

Et il leur déféra le serment sur la tombe du saint le plus vénéré du village : *Sidi Ali-l-Ouafi.*

On alla en bande au mausolée, le derviche, en tête, pérorant avec le cheikh et les autres conseillers, expliquant dans quelles conditions il avait été assailli dans le ravin. Le journalier, clopinant sérieusement, entra le premier dans la chapelle. Il marmottait des mots inintelligibles, récitant évidemment la formule des faux témoins superstitieux, formule bizarre, très suggestive, que je reproduis ici parce qu'elle est prononcée plus de mille fois par jour dans le seul Empire du Maroc :

يا هذا الوالى نحلف لك باطل لكن ما تضرنى شى نديرلك الوعدة

— *O saint, je vais faire devant toi un faux témoignage ; mais ne me fais pas de mal, je te promets une ouaâda.*

Puis, à haute voix, il tourna sa phrase de manière à rendre le serment amphibologique, en disant :

— *H'ak'k' bi had' el-ouali,* — *El-h'ak'k' had' el-ouali,* phrases élastiques, se prêtant merveilleusement aux doubles interprétations, et qui peuvent se traduire également par :

La vérité existe grâce à ce saint (sens ésotérique), et : *ce que je dis est vrai, j'en atteste ce saint* (sens exotérique).

Le dénouement de la comédie était prévu d'avance. Ils nièrent effrontément, tous les six, frustrant ainsi l'explorateur de son petit bagage, enlevant du même coup à la djemaâ la douce perspective de se partager le montant des amendes. Alors Moh'ammed, se déclarant satisfait, annonça son intention de se fixer pour toujours à Imerzaïn. Le soir du troisième jour, ne se voyant plus épié, il se glissa hors du village, et, vivement, sans regarder derrière lui, lancé à fond de train dans la campagne, il arriva d'une traite au hameau d'El-K'alaâ.

Principaux villages de Mthioua (1)

FRACTION DES BENI-R'FER

بـنـى غـفـر (les enfants du pardon) (A)

K'elâ-t-Beni-R'fer, 500 feux. Marché le lundi. Mines de fer sur l'Ouad Tameddith.

FRACTION DES BENI-MH'AMMED

Ibezzazen (les malpropres) (B), 500 feux. ابـزارن Mines d'or sur le versant occidental du Djebel Tifélouas.

K'elâ-t-Beni-Ouand'er (la citadelle des enfants du filet) (2), 300 feux. قلعة بنى واندر Marché le lundi.

FRACTION DES BENI-BERBER

بـنـى بـربـر (les enfants des Berbères) (A et B)

K'elâ-t-Beni-Berber, 300 feux. Marché le jeudi. Mines d'or.

Ayichtoum (la souche) (B), 100 feux. ايشتوم Près d'une forêt de chênes. Maisons surplombant des abîmes. Les petits enfants sont attachés aux portes, à peu près immobilisés, en cas d'accident.

El-K'alaâ, 300 feux.

Thaourt'a (le pic) (B), 300 feux. ثاورطا

FRACTION DE MTHIOUA-T-EL-OUT'A

En-Nadhour, 300 feux. Sur l'ouad du même nom.

Zebbouja-t-el-Ouest' (l'olivier sauvage du centre) (A), appelé aussi *Ed-Dhrioua* (lieu abondant en lentisques), 100 feux. زبوجة الوسط Hameau de marabouts. Sert quelquefois de campement aux troupes.

---

(1) Même orthographe et même signification que la *Mthioua* du Rif, avec laquelle elle pourrait bien avoir une origine commune, aujourd'hui totalement oubliée. Voyez *Maroc Inconnu*, I^re^ partie, page 63 et suivantes.

(2) *Ouand'er*, filet de pêcheur ; *tharettcha*, filet pour la paille ; *thaâllaft*, filet servant à prendre le gibier. (Thamazir'th rifain.)

FRACTION DE MÉCHKOUR

Méchkour, 500 feux. Se compose de 4 hameaux séparés.
Tar'ouna (la grande) (B), 100 feux. تـاغـونـا
Imrar'd'en (les vautrés) (A. B), 500 feux. امراغذن Répartis en quatre villages.

FRACTION DE IMERZAÏN

Imerzaïn (les écrasés) (B), 500 feux. امرزاين V. p. 387.
K'elà-t-Es-Sah'el, 500 feux.
Aïn-el-H'amra, 50 feux.
El-Mizab, 100 feux. Sur l'Ouad Sra.

FRACTION DE BAB-MAH'RÈZ

Bab-Mah'rèz (porte bien gardée) (A), 500 feux. باب محرز
Moulaye Bou-Chta, 100 feux. Ce hameau s'appelle encore de son ancien nom, *Er-Rétba ;* néanmoins, cette expression a vieilli et ses jours sont comptés. On veut en effet débaptiser le village, lui donner une dénomination plus ronflante, plus orthodoxe, et tout le monde a déjà fixé son choix sur le grand saint de Féchtala.
El-K'eria (le village) (A), 300 feux. القريۃ
Bou-Rdhoul (l'ignominieux) (A. B), 200 feux. بو رضول Olivettes.
Eth-Thlatha, 50 feux. Marché important le mardi.

Encore une centaine de hameaux inconnus. Forces militaires : 10,000 fantassins. Population probable : 70,000 habitants. Tribu puissante, ne redoute ni Ktama ni Beni-Zéroual.

Tribu de MÉZIATH

Son nom berbérisé l'indique surabondamment : c'est le pays de l'*huile*, la patrie de l'*olivier*, le sol fécond, tombé maintenant, à

cause de sa situation géographique, sous la serre du Makhzen. Limitrophe de la Daïra-t-Fas (province de Fas), sans montagnes pour se défendre, cette tribu devait fatalement être happée par les ogres impériaux. Sa plaine, ondulée, couverte d'arbres et de broussailles, offrait une proie trop facile à l'avidité du fisc. Au Sud, si elle recule, elle se heurte aux sabres cenhadjiens, qui l'ont abandonnée, malgré les liens du sang, à son malheureux sort, heureux même de la faire servir de tampon entre eux et les hordes chérifiennes.

Les massifs boisés se trouvent au N. de la tribu, lentisques, myrtes, romarins (*zir* en arabe régulier ; *azir* dans la prononciation locale), arbousiers, buis (1), genévriers, ricins ; tandis qu'au Midi, sur les confins des H'ayaïna, tout le long de l'Ouad Ouarer'a, pousse l'arbre précieux, l'incomparable *zernij* (le thuya). Le *béchnikh* (nénuphar bleu) a une aire immense. Il existe dans toutes les vallées marocaines situées en plaine. Sa zone s'étend de l'Ouad Ouarer'a à l'Ouad Oumm-Er-Rébiâ. Les Marocains l'accusent de donner naissance à des milliards de moustiques, dont l'éternelle musique est presque aussi insupportable que la piqûre.

Méziath cultive l'orge, le blé, les fèves ; elle a des chevaux, des moutons, des chèvres et des bœufs. La vigne vient bien à l'ombre des oliviers. Les villages sont grands, peuplés. Les indigènes font de fréquents voyages à Fas, qui est tout près. Ils y achètent des vêtements, du thé, du sucre, des bougies, ainsi que leurs armes, des fusils courts, massifs. Voisins de la capitale, ils en ont les défauts et les qualités : politesse raffinée, obséquieuse, libertinage excessif. Tous savent jouer d'un instrument quelconque, hautbois, tambour, violon ou guitare. Ils raffolent des pique-niques en plein air, avec l'indispensable corps de ballet dont le nom revient trop

(1) Le *buis* existe aussi dans le Rif. Il en est arrivé à Oran, cette année-ci, par la frontière marocaine, de très beaux échantillons. Le négociant français qui les a reçus pense pouvoir continuer ce commerce par la voie de terre, parce que, d'après lui, les tribus rifaines ne s'aviseront pas de piller des charges de bois vert, dans lequel elles ne voient, *jusqu'à présent*, qu'une *broussaille* parfaitement méprisable. L'exportation du bois étant interdite au Maroc, on agirait sagement et loyalement en obtenant du sultan l'autorisation de laisser entrer par notre frontière oranaise les richesses forestières si négligées de nos voisins de l'Ouest.

souvent au bout de la plume. Inutile de dire que les festivals champêtres se terminent toujours par des orgies, sur lesquelles on me permettra de ne pas insister. L'extrême dépravation des mœurs n'empêche nullement le fanatisme. Il n'y a pas de hameau sans mosquée, pas de cimetière sans *ouali* (saint). Le patron de la tribu est l'illustre Sidi-bou-Zid, qui a donné son nom à un village de trois cents feux. On ne jure que par lui, on fait de fréquentes visites à son mausolée, surtout le samedi, jour de marché de la localité.

Trois rivières importantes arrosent la tribu : l'Ouad Ouarer'a et l'Ouad Sra au Sud, l'Ouad El-Mzèz au Nord.

L'Ouad Ouarer'a ورغـــا

Trois ou quatre petites artères, situées *dans le Rif*, portent le nom de *ras Ouarer'a* (tête, ou source du Ouarer'a). La principale est dans la tribu de Zerk'eth (Rif) (1). Le petit filet d'eau quitte son berceau pour serpenter bientôt au fond de gorges profondes, entre des montagnes élevées. Il pénètre chez les Beni-Bechir (Rif), où il reçoit quelques ruisselets. Ensuite, il entre à Mernisa (Djebala). Là, il commence à avoir l'air d'une petite rivière à cause des tributaires qui le gonflent, et il n'est guéable, en hiver, qu'à certains endroits. Après avoir arrosé Fennasa, il arrive chez les Beni-Oulid, où son courant est moins rapide, parce qu'il commence à couler en plaine. Dans cette tribu, il reçoit encore plusieurs affluents. Ses eaux, claires et fraîches, ont une trentaine de mètres de large. Il entre ensuite sur le territoire de Cenhadja-t-el-Out'a et de Méziath, drainant sources et ruisselets qu'il rencontre sur son passage, rétréci par les montagnes, mais impétueux et profond. A sa sortie de Méziath, il s'enrichit de l'apport de l'Ouad Sra, ruisseau d'une dizaine de mètres de large, sans profondeur. En quittant Méziath, le Ouarer'a s'engage dans les H'ayaïna (province de Fas), et, maintenant, il ne sortira plus de la plaine. Sa nappe s'élargissant, il est moins dangereux qu'en amont, se laisse traverser, même après les fortes pluies, aux

(1) V. *Maroc Inconnu*, tome 1er, page 84, et la carte du Rif occidental. Une exploration méthodique et scientifique du pays pourra seule nous éclairer définitivement sur le cours supérieur du Ouarer'a.

endroits connus des gens du pays. En été, on le franchit à peu près partout, presque à pied sec, en sautant de pierre en pierre. Nous le voyons reparaître entre les H'ayaïna et les Beni-Zéroual. C'est là que l'Ouad El-Mzèz lui apporte son modeste tribut. A partir de ce point, le cours du Ouarer'a devient sinueux ; tantôt il ébrèche la province des Djebala, tantôt il s'enfonce dans celle de Fas, toujours chez les H'ayaïna. A la hauteur des Beni-Ouriaguel (Djebala), l'Ouad Aoud'our confond son petit débit avec le sien. Entre les Beni-Ouriaguel et les Chraga (Fas), des affluents, descendus des Beni-Messara et des Beni-Mezguelda (Djebala), débouchent dans l'Ouad Ouarer'a et lui apportent, surtout en hiver, une telle quantité d'eau, que des bacs sont nécessaires pour le traverser. C'est ici qu'il nous quitte. On le voit s'enfoncer brusquement dans le Sud, s'éloigner pour toujours des Djebala. Parvenu au centre des Chraga, il reprend sa course vers l'Ouest, baigne les Oulad-Aïsa (Fas), où sa largeur et sa profondeur exigent l'emploi des barques. A la limite occidentale de cette dernière tribu, il rencontre l'Ouad Sbou, dont il est l'égal sous tous les rapports, et il mêle au courant de ce fleuve ses eaux sales, bourbeuses. Jusqu'à son confluent avec l'Ouad El-Mzèz, le Ouarer'a est limpide, ses tributaires montagnards lui apportant les eaux pures des hautes cimes ; mais, à partir de l'Ouad El-Mzèz, quittant lui-même les hauteurs, il coule lentement dans une plaine unie, rongeant les terres molles de son thalweg, charriant ses propres alluvions et celles de ses affluents, pour verser ensuite dans le Sbou un bouillon jaunâtre et pâteux.

Cosmétiques. — Toilette

Dans la tribu de Méziath, près de Sidi-bou-Zid, les femmes arrachent au sol, à coups de pioche, du koh'él qu'elles vendent sur les marchés. On sait à quel usage est destiné ce métal. Le *koh'él* passe pour être un sulfure d'antimoine (1). Destiné à teindre les cils et les sourcils, il donne en outre une grande douceur lascive au regard. Les hommes qui se respectent ne l'emploient jamais. Quant aux gitons et à leurs mentors, à une

(1) Certains auteurs affirment que c'est un sulfure de plomb natif (galène).

certaine distance, on jurerait qu'ils ont des lunettes, tant ils abusent du koh'eul (1).

Un autre ingrédient de toilette, universellement répandu dans le monde islamique, est la *h'énna*, que nous appelons *hénné* (lawsonia inermis). En Algérie et au Maroc, on laisse à ce végétal, à côté des légumes, de petits espaces où on le cultive avec des soins tout particuliers. Réduites en poudre, les feuilles desséchées du hénné, après avoir bouilli dans l'eau, donnent une pâte d'un jaune-orange facile à appliquer. Les indigènes l'emploient au double titre de cosmétique et de médicament. Pour eux, c'est la panacée souveraine. Ils en mettent à leurs chevaux, aux lévriers, aux arbres malades, ne l'employant cependant sur eux-mêmes que comme topique. Les Mahométanes, au contraire, en font un véritable abus. Il ne m'est jamais arrivé d'en voir une sans remarquer le rouge-orange du hénné dans sa chevelure, aux mains et aux chevilles. En sa qualité de derouiche, Moh'ammed ben T'ayyéb, qui est bien élevé au-dessus des préjugés, m'arrivait souvent avec du koh'eul plein les yeux, et du hénné jusqu'au bout des ongles, de vraies pinces de homard cuit. Mes observations ne modifiaient en rien son extravagante manie, et il se tirait adroitement d'affaire, en se justifiant par le fameux proverbe arabe :

— *El-H'énna trab el-djénna.* (Le hénné, c'est de la terre du paradis.)

Lorsque l'âge blanchit sa barbe et ses cheveux, le musulman africain s'empresse de dissimuler ce commencement de décrépitude au moyen d'une teinte noire, mélange de noix de galle, de sulfure d'antimoine, de pyrite de cuivre et d'huile d'olive. J'ai vu de graves magistrats, des savants, rajeunis ainsi de vingt ans. D'autres, plus sages et moins coquets, raillant ces antiques damoiseaux, montraient avec orgueil leur belle barbe blanche, disant malicieusement :

— *Cebr'a-t-Rebbi efdhal men cebr'at-el-âbd.*

— La teinture de Dieu vaut mieux que celle de l'homme.

Les parties secrètes du corps subissent généralement l'*épilation*. Hommes et femmes emploient dans ce but une pommade préparée avec de la chaux vive, du *rahj* (orpiment) et du savon vert. Mixture

(1) Mot très difficile à prononcer. En réalité, ce n'est ni *koh'ël*, ni *koh'eul*, mais quelque chose d'approchant.

dangereuse, elle ne doit rester que quelques instants sur l'endroit à dénuder. La femme garde tous ses cheveux ; l'homme se rase la tête, laissant souvent une longue tresse, la *guet't'aya*, à la place même de la tonsure de nos prêtres. La barbe est taillée sur les joues, sous la lèvre, rasée sous le menton ; les moustaches sont coupées au ras de la lèvre supérieure.

Le tatouage *(el-ouchem)* ne ressemble en rien à celui de nos paysans et de nos ouvriers. Sans être plus sobre de fioritures, il proscrit radicalement toute figure humaine. Les bras sont la toile sur laquelle les artistes tatoueurs et tatoueuses se livrent le plus volontiers aux caprices de leur imagination. Le règne végétal y est largement représenté : feuilles, épis, arbustes, rosaces, s'entrecroisent, se confondent dans une masse confuse, bleuâtre, repoussante au premier aspect. Les femmes surtout aiment à se faire tatouer ; elles supportent patiemment les longues et douloureuses séances pendant lesquelles le rasoir et les aiguilles de l'opératrice fouillent sans relâche l'épiderme. Des dessins sont tracés également sur le front, les tempes et les joues. Il est de mode de faire une petite croix sur le front des fillettes. Ce signe ne saurait rappeler, comme certains auteurs européens le prétendent, une origine chrétienne. Les ignorantes qui dessinent la croix et celles qui la portent en ignorent profondément la signification.

Tout le monde connaît les ablutions des Musulmans. Grâce à cette prescription hygiénique du Coran, on peut dire que les sectateurs du Prophète, à quelque classe de la société qu'ils appartiennent, ont généralement le corps plus propre, disons moins sale, que les fidèles des autres cultes. La crasse des Mahométans pauvres est d'habitude à l'extérieur, sur les habits, qu'ils ne lavent presque jamais. Je sais qu'un grand nombre de Croyants, les Berbères entre autres, ne priant que rarement, se croient dispensés des soins de toilette, auxquels les fanatiques et les citadins attachent une si grande importance. Je n'ignore pas non plus que le *tayémmoum*, la fameuse ablution sèche, éloigne de l'eau une foule d'individus qui en auraient cependant bien besoin. En dépit de l'aspect misérable de son costume, l'indigent de l'Afrique du Nord n'est pas plus crasseux que ses pairs des contrées européennes. Certains chrétiens, ayant l'eau en horreur, n'ont jamais pris de bain de leur vie, tandis que, dès que ses ressources le lui permettent, le loqueteux musulman s'offre un raclage complet

au h'ammam, regrettant amèrement de ne pouvoir renouveler plus souvent cette opération. A la campagne, il ne se gêne pas pour se nettoyer dans les sources, sans se préoccuper de l'avis des riverains qui viendront s'y désaltérer ensuite.

Mœurs

Méziath a une coutume qui lui est particulière : les jeunes filles nubiles peuvent sortir, se promener sans voile, causer avec les hommes, prendre part à leurs jeux, et il est extrêmement rare qu'une tentative de séduction soit faite en vue de les déflorer. Mariées, elles deviennent de graves matrones, ne laissant plus voir aux profanes qu'un œil noir, luisant, sous le flot des cotonnades blanches. Les veuves, par exemple, bien que voilées, ne restent pas insensibles à l'attrait du plaisir, et il leur arrive d'être obligées quelquefois de cacher les preuves trop palpables d'une vie déréglée en allant dans un autre village, chez une parente ou une amie complaisante, déposer le fruit d'indignes amours. Cependant, à côté de ces débordements scandaleux, qui ne sont heureusement que des exceptions, la grande majorité des femmes est honnête, travailleuse. C'est l'homme qui a toujours, en définitive, le premier prix du dévergondage et de la paresse. A Méziath notamment, pays de noces et de festins, on voit les étudiants, les pères de famille, les célibataires illettrés, passer la plus grande partie de la nuit les uns chez les autres, à écouter des concerts, à admirer les évolutions chorégraphiques des éphèbes et des filles de joie.

Principaux villages de Méziath

مزياث (l'huilerie) (A. B)

Sidi-bou-Zid, 300 feux.

El-Azaïb (les campements printaniers) (A), 400 feux. العزايب

K'elà-t-Méziath, 500 feux. Encore deux *El-K'elaâ*, l'un de 500 feux sur l'Ouad Sra, l'autre de 300 maisons à l'Ouest du précédent.

Une cinquantaine d'autres hameaux dissiminés partout. Forces militaires : 3,000 fantassins. Population probable : 21,000 habitants.

Au point de vue historique et géographique, je n'ose identifier notre Méziath à la tribu berbère des *Mezata*. (V. Ibn-Khaldoun, tomes 1 et 2 de la traduction.)

Tribu de RER'IOUA

Voisine orientale de Méziath, présentant à la province de Fas un front d'une dizaine de kilomètres, Rer'ioua est une des sept ou huit petites tribus du sud djebalien ne pouvant éviter, d'une part, de payer l'impôt au Makhzen, et de se soustraire, d'autre part, à l'influence et à la tyrannie des puissantes peuplades dont elle est entourée. En dépit de sa faiblesse relative, elle est turbulente, batailleuse, s'oppose tant qu'elle peut aux ruineuses incursions des troupes chérifiennes. Le pays, peu montagneux, riche en oliviers, en orangers, bien pourvu de sources, a encore l'avantage d'avoir dans sa partie méridionale la rive droite de l'Ouad Ouarer'a. Comme à Méziath, les femmes fabriquent des tuiles et des ustensiles de ménage avec de la bonne terre à poterie.

Les villages paraissent immenses parce que chaque maison constitue une ferme isolée, avec cour, parc intérieur, et jardin autour de l'habitation ; au-dessus du rez-de-chaussée, une soupente servant de grenier. L'entrée principale est une sorte de couloir flanqué de larges bancs de maçonnerie, sur lesquels le maître du logis passe sa journée à bavarder avec les amis et les hôtes de passage. Les portes des appartements donnent sur la cour, où les femmes, avec leurs moulins de pierre, passent des heures à moudre le blé ou l'orge nécessaires à l'alimentation quotidienne. La cuisine se fait par terre, dans des fourneaux, sous un auvent, été comme hiver. Le four sert tout au plus deux fois par mois ; le dixième jour après la fournée, la galette d'orge étant à peu près incassable, on la ramollit dans du bouillon gras ou maigre et l'on obtient ainsi le potage djebalien à la mode.

Nombreuses mosquées servant d'écoles primaires. Presque tous les hommes sont couturiers et musiciens.

Principaux villages de Rer'ioua

رغـــيـــوة (petite écume, petit cri) (A)

FRACTION DE BAB-OUAND'ER

Bab-Ouand'er, 500 feux. Près de l'Ouad Ouarer'a.
Tazoud'a (le petit plat) (B), 100 feux. تازوذا
Ih'adjjioun (les pèlerins) (A. B). احجيون 200 feux divisés en deux hameaux sur les bords de l'Ouad Ouarer'a.

FRACTION D'ER-REMLA

Er-Remla (le sable) (A), 500 feux. الرملة

Encore une vingtaine de hameaux. Forces militaires : 1,500 fantassins. Population probable : 10,500 habitants.

Notice historique sur Rer'ioua

Branche des Auréba, tribu berbère issue de Bernès, et sœur par conséquent des Branès et des Cenhadja actuels. (Ibn Khaldoun, t. 1er, p. 286, *Reghioua.)*

Tribu de CENHADJA-T-EL-OUT'A

— « Les Cenhadja, une des tribus berbères les plus considérables par leur nombre, ont continué, jusqu'à nos jours, à former la majeure partie de la population du Mag'rib. Chaque montagne, chaque plaine de cette région renferme une peuplade cenha-

djienne : c'en est au point que bien des personnes les regardent comme formant le *tiers de la race berbère.* »

Ce n'est pas moi qui parle ainsi ; c'est le grand historien des Berbères, c'est Ibn-Khaldoun, dont le savant de Slane a traduit magistralement la pensée (t. 2, p. 1).

Ce qui était vrai au XIVe siècle, l'est encore de nos jours. *Cenhadja* et *R'mara* se partagent la gloire d'être les deux tribus-mères de tout l'Occident-Extrême. Ayant traité ce sujet à propos de la tribu de R'mara, je crois inutile d'insister sur l'extravagance de nos modernes Marocains, qui voudraient faire de l'Humanité entière des *Cenhadjiens* et des *R'mariens !*

Cenhadja-t-el-Out'a se divise en six fractions levant chacune 2,000 hommes d'infanterie. Limitrophe de la Daïra-t-Fas et des H'ayaïna, elle sent la nécessité d'avoir de la cavalerie pour repousser les escadrons des pillards méridionaux. L'armement, essentiellement marocain, est acheté à Fas. C'est l'antique fusil à silex, au large bassinet, lançant des balles à 500 mètres au maximum. On cite aussi quelques vieux canons, venus de la capitale, pour la défense de certains villages. Cenhadja est un vaste atelier servant à la fabrication des bois de fusil. Cette industrie a même valu à la tribu son surnom de *Cenhadja-t-Es-Sraïr* (la Cenhadja des fûts de fusil).

Essentiellement montagnarde, tout au moins dans sa partie septentrionale, entourée du groupe formidable de ses filles et sœurs, les autres tribus issues de Cenhadja, elle ne redoute ni les H'ayaïna ni les R'iatha. A la moindre attaque de ces forbans, elle met en mouvement ses alliées, ses innombrables cohortes, et les assaillants reculent devant l'imposante levée des boucliers cenhadjiens.

Au Nord, la fraction de *Bou-Adel* est comprise dans un massif montagneux, très boisé, bien arrosé. Chaque habitation est entourée de vergers et de potagers ; ici encore, nous retrouvons l'olivier comme essence dominante. Les moulins à huile sont nombreux, preuve évidente de l'abondance des olives et de l'eau. Des grenadiers, n'en parlons pas, ni des aloès, ni des cactus, ni des lauriers-roses non plus. On en trouve partout, et il ne viendrait à l'esprit de personne d'acheter ou de vendre des grenades et des figues de Barbarie. Libre à vous, étranger, de cueillir sur l'arbre le fruit que vous préférez ; nul ne songera à vous le reprocher,

à condition toutefois que vous ne portiez pas de trop beaux habits. Richesse, abondance de tout, plaisirs variés, voilà en trois mots la situation actuelle de la tribu. Grand marché le lundi au bourg de Bou-Adel. On y va pour s'y amuser et y acheter le sucre, le thé et les beaux costumes destinés aux jours de fête. Les sempiternelles études coraniques marchent de pair avec l'amour socratique. Quelle fatalité! Partout où il y a pléthore de clercs étudiant le livre sacré, il y a également érotomanie générale, incurable, compliquée de sodomie.

La fraction des *Beni-K'ourra* s'étend au fond d'une large vallée, pointillée de hameaux, empanachée de bouquets d'arbres fruitiers de toute espèce, notamment des oliviers, orangers, cognassiers, citronniers, bananiers, etc. Des légumes, autant qu'on en veut. Les espaces cultivés et les jardins couvrent la campagne, ne laissant aucun pacage au gros et menu bétail, que l'on est obligé de nourrir à la maison, dans la cour, en une prison perpétuelle. Les hommes, tailleurs et brodeurs, se confectionnent eux-mêmes leurs vêtements : pantalons courts, djellaba noire. Les femmes, le corps emprisonné dans l'étoffe légère des h'aïk blancs, ne sortent que voilées.

La fraction de *Aïn-Médiouna*, moitié plaine, moitié montagne, est aussi prospère que les autres. Les maisons ont des terrasses. Le gros village de Aïn-Médiouna est remarquable par la source abondante qui se trouve dans la cour de la mosquée. Son eau, limpide, poissonneuse, va, au moyen d'une canalisation intelligente, arroser la banlieue. Mais défense de toucher aux poissons ; ils sont sacrés. On les respecte par considération pour un certain santon qui, non content de faire jaillir du sol, d'un coup de bâton, cette onde si pure, lui accorda encore le double privilège d'être chaude l'hiver, glacée l'été (1) ! La grande foire de Aïn-Médiouna attire, tous les mercredis, une multitude d'acheteurs et de vendeurs. Blé, huile, vêtements, laine, armes, tapis, bestiaux, viande, œufs, poules, poissons crus et cuits, crêpes, beignets, tout s'y trouve, et à bon marché : le blé, 2 fr. 50 le quintal ; un mouton, 7 francs ; un bœuf, 30 francs ; une belle poule, 4 ou

(1) Les Bédouins ne sont pas les seuls à croire que la température des eaux de source est plus élevée en hiver qu'en été. Nos paysans pensent comme eux à ce sujet.

5 sous. Celui qui veut du gibier n'a qu'à aller en tuer à deux pas de son village.

Aïn-Médiouna ressemble à une petite ville. Boutiques dans chaque rue, gargotes à deux centimes la portion, grands fondouk où on loge à pied et à cheval. Le citadin circule avec son inséparable fusil, sa longue rapière lui battant dans les jambes. Les paysans du dehors, armés eux aussi, considèrent comme œuvre pie d'aller jeter du pain aux poissons de la source. Séduit par tant d'attractions, le derviche fit une longue station dans la grande bourgade cenhadjienne. Il affirme que c'est le pays des Djebala où l'on s'amuse le plus. Nulle autre part il n'a vu ces continuelles promenades sous bois, avec musiciens, almées et mignons exécutant des danses en tête du cortège. On va d'un hameau à l'autre, en habits de gala, musique en tête, en de longues files interminables. Dans chaque nouvelle bourgade, les festoyants, reçus à bras ouverts, recommencent avec leurs hôtes, continuent sans désemparer cette existence d'éternels jouisseurs.

Les deux fractions du Midi, *Beni-Sélman* et *Sidi-Daoud,* sont en plaine, au pied du Djebel Cenhadja, en face des H'ayaïna, ce qui ne les empêche pas d'avoir les mêmes bosquets, les mêmes vergers que leurs sœurs septentrionales. Bref, tout Cenhadja-t-el-Out'a est un pays ravissant, fertile, aux innombrables potagers et arbres fruitiers, arrosé par quatre petits cours d'eau : l'Ouad *Aïn-Médiouna* et l'Ouad *Beni-K'ourra* au N., l'Ouad *Beni-Sélman* et son tributaire, l'Ouad *Bou-Knana,* au S.

Mœurs et coutumes

Les Beni-Sélman et les indigènes de Sidi-Daoud, en raison de leur voisinage avec les Arabes nomades des H'ayaïna, sont pillards et menteurs. Un jour, Moh'ammed allait à la tribu de Heouara-t-el-H'adjar, en compagnie d'un condisciple cenhadjien, lorsqu'ils furent rejoints, sur la limite même des Beni-Sélman, par un homme qui courait à perdre haleine. Arrivé près des deux écoliers, brandissant son fusil, il cria à l'explorateur :

— *Louh' el-kesoua !* (Jette tes habits !)

Arrachant en même temps le h'aïk des épaules du vagabond, il s'en enveloppa sur le champ, en ajoutant :

— *Zid f't'rik' daba.* (Continue ton chemin maintenant.)

Moh'ammed protesta :

— Comment ! Je m'en irai en laissant mon h'aïk !

L'homme fit un saut en arrière. Le fusil en joue, il hurla :

— Si vous ne filez pas tous les deux devant moi, à l'instant, je vous tue, je vous le jure !

Il fallut obéir. Les deux écoliers se mirent en marche sous l'œil du voleur. Un kilomètre plus loin, en se retournant, ils remarquèrent qu'ils n'étaient plus surveillés. Alors ils revinrent sur leurs pas. Les premiers cultivateurs qu'ils rencontrèrent parurent s'intéresser à eux, leur demandant pourquoi ils s'en retournaient.

— Est-ce que, par hasard, ils auraient été dévalisés ?

— Oui, répondit le derviche, et là, tout près, dans ce ravin.

— Si au moins vous aviez crié, objecta un villageois, on serait venu à votre secours.

— Si nous avions seulement ouvert la bouche, nous étions des hommes morts, clamèrent ensemble les deux étudiants.

— Mes enfants, fit un vieux travailleur, je puis bien vous le dire à présent : Vous avez été suivis depuis ce village, qui est là-bas dans la vallée. Nous avons vu l'individu. Ce doit être *un tel.* Allez donc vous plaindre à la djemaâ. Vous la trouverez justement en séance à la mosquée.

Les deux camarades s'y rendirent. Dès leur entrée dans le saint lieu, les étudiants de l'endroit présentèrent du *thrid* (potage) aux étrangers. Pour attirer l'attention, Moh'ammed fit un éclat. Prenant la soupière, il alla en vider le contenu dans la rigole. Ce fut une surprise, une irritation générale. Quoi ! Les présents du Seigneur, souillés ! jetés dans la boue ! Des cris s'élevèrent :

— Qu'est-ce qu'il a celui-là à jeter le thrid ?

Satisfait de son petit effet, le voyageur expliqua l'agression, prononça le nom du larron. On s'y attendait. C'était toujours le même, une canaille de la pire espèce, un redoutable malfaiteur. On le fit venir. Aux questions de la djemaâ, il répondit posément :

— La nuit dernière, j'ai offert l'hospitalité à ces deux étudiants. Ils ont passé la nuit chez moi. Ce matin, en s'en allant, ils m'ont emporté de l'argent. J'étais furieux. Je leur ai enlevé le h'aïk, et je crois que je les aurais tués si la crainte de Dieu ne m'avait retenu.

— Est-ce vrai, t'olba ? demanda un membre de la djemaâ.

— C'est faux. Nous ne lui avons rien pris. Il nous a détroussés injustement.

— Alors, répliqua le voleur, jurez-moi que vous ne m'avez rien dérobé.

Un clerc apporta un Coran manuscrit. L'explorateur et son compagnon, la main posée sur le livre sacré, firent le serment demandé. L'homme, en deux pirouettes, se débarrassa du h'aïk, qu'il avait encore sur lui, lança le vêtement à la figure de Moh'ammed, et il disparut immédiatement, en donnant des marques de la plus violente colère.

— *Rouh'ou daba besslama* (Partez en paix maintenant), dirent les membres de la djemaâ aux deux écoliers.

Les voilà repartis, suivant la même route, et, au même endroit désert, arrêtés par un proche parent du premier voleur, un grand gaillard portant un fusil en bandoulière, serrant une grosse trique dans sa main. Sans dire un mot, le malfaiteur saisit un pan du h'aïk, le tire violemment. Le derviche évolue sur place, comme une toupie, laissant se dérouler jusqu'au bout la longue bande de laine.

— Et maintenant, crie le brigand, si vous allez vous plaindre une seconde fois à la djemaâ, je vous jure que je vous fais passer le goût du pain ! *Oumr-koum la klitou mét'h'ounat er-reh'a* (1) ; (littéralement : De votre vie, vous ne mangerez plus la mouture du moulin).

Faisant leur deuil du h'aïk, Moh'ammed et son ami continuèrent leur route sur Heouara-t-el-H'adjar.

Cenhadja a la réputation d'une tribu savante, policée, très ferrée sur le dogme, la théologie, la métaphysique, la grammaire et le droit. Le centre intellectuel le plus brillant serait le gros village des Oulad-Azam, où la musique est, dit-on, à la hauteur des belles-lettres. Je le crois sans peine, étant donné surtout que l'art de combiner les sons n'a pour auxiliaires et interprètes que deux instruments champêtres : le hautbois et le tambour. La science cenhadjienne me fait l'effet d'avoir également pour assises des piliers rares et décrépits. Que peuvent bien être cette métaphysique, ce dogme, cette grammaire et cette éternelle et endormante jurisprudence ? Un pâle reflet sans doute des doctrines d'Aristote,

(1) عمركم لا كليتوا مطحونة الرحى

un pastiche d'El-Beidhaoui, un monotone rabâchage de l'Elfiya, une déglutition indigeste de Sidi-Khlil, le tout accompagné de la défense absolue de s'éloigner d'un pouce de la ligne de fer imposée par l'inflexible Coran.

A côté des inutiles fainéants de la mosquée, l'homme du peuple, malgré ses vices, travaille, produit, fait du jardinage, de l'agriculture, tient des boutiques de tailleurs, forgerons, boulangers, brodeurs. La femme, toujours plus vaillante que le sexe laid, s'échine aux champs, au bois, à l'eau, fait du savon avec de la chaux, de la cendre et de l'huile, fabrique elle-même les tuiles dont certaines maisons sont couvertes. Et, le soir venu, sous la voûte étoilée, lorsque la nuit est belle, des groupes se forment dans les rues, sur les places, au pied des grands arbres ; alors le thé coule à flots, on bavarde, on rit, on plaisante, sans toutefois perdre de vue l'indispensable corps de ballet, masculin et féminin, qui croupionne en cadence, aux sons criards de l'orchestre. Les chapelles, les mosquées, les endroits mal famés, regorgent également de monde. Ce sont les savants, les raffinés, réunis là, pour ne pas se compromettre dans la fréquentation des gens de la rue, car chaque canton a sa spécialité et ses spécialistes : les Beni-K'ourra, centre des plaisirs et des études coraniques ; les Oulad-Azam, pépinière de savants ; Bou-Adel, capitale des tisserands ; Aïn-Médiouna, métropole du négoce et de la poésie ; Bou-Knana, l'Athènes des chevaliers de l'aiguille et de la coupe ; les Beni-Sélman enfin, forêt de Bondy, pleine de voleurs de grands chemins.

La *nzaha* (tournée de mendicité cléricale) est fort en honneur dans la tribu. Les écoliers vagabonds poussent des pointes jusque chez les R'iatha et dans la Daïra-t-Fas, évitant soigneusement de prendre contact avec les H'ayaïna et les Dsoul, leurs vieux rivaux irréconciliables. Le petit territoire de Heouara-t-el-H'adjar est le brandon de discorde, la cause de la haine réciproque des Dsoul, H'ayaïna et Cenhadja, qui, toutes les trois, le convoitent, désirant l'annexer, chacune à son profit.

Le Cenhadjien est en général de taille moyenne, d'aspect robuste. Il laisse pousser sur le sommet de sa tête une longue natte de cheveux qui lui pend dans le dos. Il est difficile de voir les femmes. Voilées, elles circulent à grands pas, se mettant à trottiner dès qu'elles aperçoivent un étranger. Elles ont un empla-

cement spécial sur le grand marché du mercredi de Aïn-Médiouna où le sexe fort ne peut pénétrer. Les H'ayaïna et les Chraga de la province de Fas fréquentent ce lieu d'échanges. La djellaba dite *bou-neddaf*, le h'aïk, et surtout les cheveux tombant en tire-bouchon sur les tempes, distinguent très bien les Fassiens des Djebaliens. Les étrangers, qui ont à se plaindre de ces voleurs de Beni-Sélman, se rendent d'ordinaire à la grande foire hebdomadaire de Aïn-Médiouna, où ils sont à peu près sûrs de trouver les coupables, et alors ce sont des chicanes, des coups, des rixes sanglantes.

La vieille gloire du nom cenhadjien n'est pas tout à fait éteinte dans le peuple. On entend souvent des phrases comme celle-ci :

— *Kounna moulouk fi l-R'arb.* (Nous étions rois au Maroc.)

La dispersion des membres de l'antique Cenhadja s'étend sur une surface immense : de la province de Constantine au Maroc. Les îlots orientaux de la race sont fixés actuellement près d'Aumale, à Tlemcen, Nédroma. La légende prétend que les débris de l'Est proviennent de la Cenhadja marocaine ; ils auraient quitté leur patrie à la suite d'un grand conquérant, le sultan Ben Ali, nom propre assez vague, sur lequel nous ne pourrions faire que des hypothèses. Dans le canton de Céfrou (Braber), il y a un village appelé Cenhadja ; une colonie assez nombreuse de Cenhadjiens vit à demeure fixe à Merrakèch ; enfin, on est absolument convaincu, à Aïn-Médiouna et autres lieux circonvoisins, que l'auteur de la grammaire arabe, si connue sous le nom d'*El-Djerroumiya*, était de Cenhadja-t-el-Out'a. Et la preuve, disent les indigènes, c'est que nous avons dans notre tribu la *K'oubba-t-el-Djerroumiya* (coupole d'El-Djerroumiya).

Si le fait est exact, les malheureux étudiants, qui essayent de faire entrer dans leur crâne l'opuscule du très docte Abou-Abd-Allah Mouh'ammed ben Mouh'ammed ben Daoud Eç-Cenhadji, auront du moins dorénavant la satisfaction platonique de savoir que leur grammairien favori est venu au monde à Cenhadja-t-el-Out'a, ce dont je ne suis pas précisément très sûr attendu que *K'oubba-t-el-Djerroumiya* signifie simplement (dôme, et, par extension, *mausolée* d'El-Djerroumiya) et non *lieu* de naissance d'El-Djerroumi.

On montre aussi dans le Djebel Cenhadja, à un jour de marche de la K'oubba-t-el-Djerroumiya, le *K'bor bent el-amir eç-cenhadji*

(le tombeau de la fille de l'émir cenhadjien). Illustre et malheureuse amante, cette princesse a fourni aux bardes cenhadjiens l'occasion de faire gémir leurs lyres. Je ne citerai que quelques vers de la complainte célèbre dans laquelle le bien-aimé de la princesse est censé peindre les tourments de son amour et les affres de son agonie, miracle vulgaire, auquel les nourrissons des Muses nous ont depuis longtemps habitués.

فصيدة بنت الامير الصنهاجى

اصابنى مرض الهوا ۞ ولم نجدله دوا ۞ الا بوادى فد كوا
من حب الريم المغناجي (1)

بهاء ها حسن جيل ۞ ولم نرلها مثيل ۞ يڤ ذا الزمان الا فليل
يڤ جيلنا و ما يجى

تبارك الله تعال ۞ سجانه عزوجل ۞ خلفت فى ارض غزال
ـڤ مشيها تترهوج (1)

ثمرة النخل الباسق ۞ و تسقى من ما دافق ۞ الخد احمر كالعقيق
يضوى كضيى الارنج

جعفر و خالد و النبى ۞ احمد و داود يا ربى ۞ تغفر لامى و ابى
مولاى وعدك و بضلك نرتجى

حتما نموت و الحيات ۞ يكون بعد الممات ۞ من لا جرب زهو البنات
يمشى عنا و لا يجى

خبت يخالطنى الهبال ۞ و انا ذنوبى كالجبال ۞ دمعى على خدى زلال
ودافف و هابط يخرج

دبر و شاور و اشطوجط ۞ اسمع كلام ابن ناشط ۞ الحوت فى بحر المحيط
يفـ م يطون الا مواج

. . . . . .

ريم لفيته يا غلام ۞ لها عيون كالسهام ۞ تضوى ككوكب الظلام
حين استوت ـڤ الا براج

. . . . . .

فد لها ايا غلام ۞ تشفى المريض بالكلام ۞ و لوكانت بيت الحرام
تسلب عقول الحجاج

كلمتها بين الحيطان ۞ فالت لى نعم يا اخي بلان ۞ ما ننساك طول الزمان
وعدك و بضلك نرتجى

. . . . . .

(1) Toutes les rimes finales sont en *DJI*.

هدوا على بالحديد ۞ احرارهم مع العبيد ۞ فالوا افتلوا هذا الوليد
وفتلونى وانا صغير . . . . .
يا غلام بن الحمام ۞ اتونى باثنين زعام ۞ يمشيوا معى فى الظلام
حتى نراها ونجى

(TRADUCTION).

Complainte de la fille de l'émir cenhadjien

Frappé du mal d'amour, — je n'en trouve pas le remède — et mon cœur se consume — pour une gazelle aux yeux séduisants.

Sa beauté est éclatante. — Je n'en ai jamais vu de pareille. — A présent, il y en a peu comme elle, — très peu à notre époque, très peu à l'avenir.

Par le Dieu béni et Très Haut, — par le Dieu glorifié, grand et puissant, — elle a vu le jour dans le pays des gazelles, — puisque, comme les gazelles, elle marche en se balançant.

Fruit des hauts palmiers, — arrosée par des eaux jaillissantes, — sa joue, aussi rouge que le corail, — a le brillant de l'orange.

Djaâfar, Khaled, le Prophète — Ah'med et Daoud (au nom d'eux tous), ô mon Dieu, — pardonne à ma mère et à mon père. — O mon Maître, j'attends les effets de tes promesses et de ta miséricorde.

Forcément je mourrai. Mais la vie — surgira après la mort. — Quiconque ignore les charmes de la société des jeunes filles — n'a qu'à s'éloigner de nous et à ne pas revenir.

Je craignais de tomber en démence — ayant sur la conscience des péchés gros comme des montagnes. — Mes larmes ruissellent sur mes joues ; — elles jaillissent, puis retombent, en coulant de mes yeux.

Réfléchis, consulte, médite. — Écoute les paroles d'Ibn-Nachit' : — Le poisson, dans l'Océan, — fend l'épaisseur des flots.

. . . . . .

Quelle gazelle, enfant, j'ai rencontrée ! — Ses yeux, perçants comme des flèches, — brillent pareils aux astres des ténèbres — quand ils scintillent parmi les étoiles zodiacales.

. . . . . .

Et quelle taille, enfant ! — Ses paroles guériraient un malade ; — et si elle était le Temple saint (de La Mecque), — elle rendrait fous les pèlerins !

Je lui parlais à travers les murailles. — Elle me répondait : — Oui, ô mon frère *un tel*, — je ne t'oublierai jamais ; — j'ai foi dans tes serments, j'ai foi dans ta bonté.

. . . . . .

Ils se sont jetés sur moi, le fer à la main, — les nobles avec leurs esclaves, — hurlant : « — Massacrez cet enfant ». — Et ils m'ont tué à la fleur de l'âge !. . . . . .

Jeune page, fils de la colombe, — amène-moi deux guerriers intrépides, — qui m'accompagneront dans les ténèbres — jusqu'à ce que je la voie ; puis, je reviendrai.

L'auteur de la *k'acida* (poème) s'est amusé à suivre l'ordre alphabétique arabe. Le premier vers commence par un *élif*, le second par un *ba*, etc., jusqu'au *ya* inclusivement. Ces jeux de patience charment messieurs les t'olba, gens qui aiment à faire de l'esprit sur les mots et les lettres, comme chez nous au beau temps de l'afféterie du langage et du pédantisme.

Les amoureux étaient cousins germains. *El-Mour'nadji* (1) et sa chère Fat'ma allaient ensemble à la *mah'adhra* (école primaire). Ils lisaient sur la même planchette. L'instituteur, s'étant aperçu de leur intimité naissante, les obligea à lire, l'un, d'un côté de la planchette, l'autre, de l'autre côté. Alors, les enfants, après avoir percé le bois de la planchette dans sa partie supérieure, passèrent leur temps à se contempler par ce petit trou. Les mauvaises langues allèrent dire au père d'El-Mour'nadji, qui était le propre frère et le vizir de l'émir : « — Ton fils n'étudie pas ; il ne fait que chanter ». Le ministre vint s'en assurer. Justement, l'enfant psalmodiait sa complainte. Il venait de finir la strophe commençant par *THA*, et il se préparait à attaquer celle du *DJIM*, lorsque la vue

---

(1) A l'exemple de la plupart des poètes arabes, l'auteur du poème a glissé son nom dans deux vers, le 12e, correspondant à la lettre *sin*, et le 24e. Il nomme également sa maîtresse dans ce dernier vers (lettre initiale *mim*), disant qu'elle s'appelle *Fat'ma*.

de son père, refroidissant subitement ses transports, le mit dans la nécessité de lui donner le change. Voilà pourquoi il feint d'invoquer la Divinité en faveur de ceux qui l'ont engendré. (5e vers.) Le ministre ne voulut pas en entendre davantage. Il s'en retourna très satisfait, disant à tout le monde :

— Je l'ai trouvé faisant des vœux pour nous.

Vint le jour où on surprit les amoureux dans une telle posture, qu'il ne fut plus possible de douter. Cruels parents ! ils s'imaginèrent obéir à la loi islamique en égorgeant leurs enfants ! Et dans la terre fraîche des deux tombes rapprochées, deux arbres poussèrent bientôt, entrelaçant leur feuillage et leurs branches, soudés l'un à l'autre, éternel symbole d'amour, protestation touchante contre la barbarie des commandements coraniques. D'après une autre tradition, après avoir assassiné leurs enfants, les parents auraient livré les deux beaux corps inanimés aux flammes de deux bûchers séparés, et l'on dit que les deux colonnes de fumée, se rejoignant dans les airs, seraient restées suspendues, entre ciel et terre, pendant un long espace de temps.

Il serait intéressant de savoir à quels personnages historiques fait allusion la complainte cenhadjienne. Dans sa profonde ignorance de toute histoire, le derviche me l'a donnée telle qu'il l'a apprise là-bas, me disant laconiquement :

— Pour le reste, débrouille-toi.

Tout fil d'Ariane me manquant, je préfère ne pas sonder ces ténèbres.

Divisions des tribus cenhadjiennes

Cenhadja est un terme ethnique général s'appliquant indistinctement aux tribus cenhadjiennes de l'Est et du Sud-Est djebalien. Quand on veut préciser, on distingue trois grandes Familles :

1° *Cenhadja-t-el-H'ak'k'* (Cenhadja de la vérité, ou de la justice), qui comprend les Beni-Ah'med, les Beni-bou-Chibeth et les Oulad-bou-Slama ;

2° *Cenhadja-t-En-Nebok'* (1) (Cenhadja des jujubes sauvages, ou baies de lotus), qui comprend Fennasa, Bou-Rd'a et Cenhadja-t-R'eddou ;

(1) On l'appelle aussi *Cenhadja-t-el-Ouest'* (Cenhadja du Centre).

3° *Cenhadja-t-Et'-T'ebok'* (Cenhadja du *t'ebok'*) (1), qui renferme Cenhadja-t-el-Out'a, Rer'ioua et Méziath.

En bloc, le territoire de ces tribus-sœurs est presque aussi grand que celui de R'mara ; il enserre, comme dans un étau, l'îlot r'marien des Beni-Ouandjel, qu'il absorbera, qu'il a déjà sérieusement entamé, car la guerre est éternelle entre les deux races.

Le sobriquet d'*Et'-T'ebok'* a été donné à l'un des trois groupes cenhadjiens parce que Cenhadja-t-el-Out'a, Rer'ioua et Méziath fabriquent beaucoup de paniers ronds en palmier nain. Les chauvins prétendent qu'il faut chercher la raison de cette dénomination dans les preuves réitérées de générosité de leurs compatriotes, qui, dès l'arrivée chez eux d'un étranger, lui présentent plusieurs de ces paniers bourrés d'aliments et de fruits.

Ne perdons pas de vue que ces neuf tribus cenhadjiennes, se considérant comme sœurs, s'allient entre elles pour attaquer et se défendre. Cette union explique leur force en face du Makhzen, des H'ayaïna et des R'iatha, qui y regardent à deux fois avant de leur chercher noise.

Principaux villages de Cenhadja-t-el-Out'a (2)

صنهاجة الوطا (Cenhadja de la plaine)

FRACTION DE AÏN-MÉDIOUNA

Aïn-Médiouna (source débitrice) (A), 500 feux. عين مديونة Ainsi nommée parce que ses habitants auraient contracté des *dettes de sang* envers les H'ayaïna. Belle source dans l'intérieur de la mosquée. Marché très fréquenté le mercredi.

Bou-Khaled, 100 feux. Sur le ruisseau formé par la source d'Aïn-Médiouna.

FRACTION DES BENI-K'OURRA

Beni-K'ourra (les fils des lecteurs du Coran) (A), 300 feux. بنى قرا

(1) Petit panier rond, en palmier nain (Maroc). En Algérie : corbeille plate, peu profonde, en alfa ou en palmier nain.

(2) *Cenhadja*, que l'on prononce presque toujours *Cenhaja*, est un mot berbère signifiant l'*abandonnante, celle qui laisse*. Voyez plus haut, page 251.

Oulad-Azam (les enfants de l'année stérile) (A), 500 feux. اولاد ازام Répartis en cinq villages peuplés par les descendants du chérif Sidi *Yah'ya El-Yazimi,* dont le mausolée attire beaucoup de pèlerins.

Tazrouth, 200 feux. Sur l'Ouad Beni-K'ourra.

Sidi Abd-Allah, 100 feux. Sur le même ouad.

FRACTION DE BOU-ADEL

Bou-Adel (le père d'un juste) (A), 300 feux. بو عادل Marché le lundi.

FRACTION DE BOU-KNANA

Bou-Knana (l'homme au carquois) (A), 300 feux. بو كنانة La fabrication de la poudre à fusil a remplacé depuis longtemps dans ce village l'ancienne industrie des étuis à flèches.

FRACTION DE SIDI DAOUD

Sidi Daoud, 300 feux.

FRACTION DES BENI-SÉLMAN

El-Ouad (la rivière) (A), 500 feux. Marché le lundi.

Encore une cinquantaine de hameaux. Forces militaires : 12,000 hommes, dont 2,000 cavaliers. Population probable : 84,000 habitants.

Notice historique sur Cenhadja

D'après les meilleurs généalogistes, les Cenhadja se rattachent à l'une des deux grandes souches berbères : les *Branès.* C'était jadis une tribu démesurée, se partageant en trente branches, dont les débris, du temps d'Ibn-Khaldoun, étaient parsemés de l'Ifrik'iya à l'Océan Atlantique. Alger, Médéa étaient en pays cenhadjien. Forcé de me limiter, je laisse de côté les groupes orientaux pour ne parler que de leurs frères djebaliens de l'Occident-Extrême.

Toucher au passé de Cenhadja, c'est évoquer plusieurs siècles de l'histoire du Maroc, c'est réveiller dans leurs tombes les cham-

pions de la dynastie cenhadjienne des Almoravides, c'est remettre en scène la glorieuse tribu et ses enfants des deux premières races, qui firent tant de conquêtes et fondèrent plusieurs royaumes en Afrique et en Espagne. Mon rôle, heureusement, me prescrit de ne m'occuper ici que des Cenhadjiens de la troisième race, c'est-à-dire des tribus marocaines, qui, de nos jours encore, comme au temps de l'historien des Berbères, habitent la contrée que nous venons d'explorer avec le derviche.

Ibn-Khaldoun (t. 1er, p. 194 de la traduction), mentionne une foule de familles appartenant aux tribus de *Sanhadja, Metghara,* etc., s'étant mélangées aux groupes r'mariens du Mag'rib el-Ak'ça. La situation n'a pas changé, et les deux éléments, éternellement rivaux, semblent être voués à une fusion inéluctable, Cenhadja absorbant journellement les débris r'mariens fourvoyés dans son sein, R'mara en faisant autant pour les satellites cenhadjiens gravitant dans sa sphère d'attraction.

Au point de vue géographique, les groupes cenhadjiens des Djebala occupent la même contrée qu'au XIVe siècle. Très obscurs, n'ayant jamais joué aucun rôle politique, ils ont évité les déplacements volontaires ou involontaires que tant d'autres tribus illustres ont subis à travers les générations disparues. Immuables dans leurs coutumes et dans leurs cantonnements, ils sont tels qu'ils étaient sous les Almohades. On croirait lire vraiment un paragraphe de leur histoire contemporaine en parcourant ces lignes, écrites il y a plus de cinq cents ans :

« — Dans la partie du Mag'rib qui sépare la chaîne de l'Atlas de celle du Rif, pays qui borde la Méditerranée et qui est habité par les Ghomara, on trouve quelques tribus sanhadjennes établies sur les collines, dans les vallées et dans les plaines. Elles habitent des maisons bâties avec des pierres et de la terre. Parmi elles, on remarque les *Fichtala,* les Mechta, les *Beni-Ouriagol,* les Beni-Hamid, les *Beni-Mezguelda,* les Beni-Amran, les *Beni-Derkoul,* les Beni-Ourtezzer, les Melouana et les Beni-ou-Amoud. Toutes ces peuplades habitent les territoires de Ouergha *(l'Ouad Ouarer'a)* et d'*Amergou.* » (1)

(1) Ibn-Khaldoun, t. 2, p. 123 de la traduction. Le *Djebel Amergou,* (la montagne de la grive), est situé dans la tribu de Féchtala. Le fameux *Bou-Chta* y est enterré. Voyez plus haut, page 11, note 2.

J'ai souligné les noms propres connus, que l'on trouvera par ordre alphabétique dans mon Index général, laissant de côté ceux que des renseignements incomplets ou les vicissitudes du sort ont fait disparaître de la carte du Maroc.

Un dernier mot sur nos tribus cenhadjiennes des Djebala : elles s'adonnent encore à l'agriculture et à la confection des *h'aïk* et *djellaba*, mais elles ont perdu tout souvenir de leur vieux sobriquet de *Cenhadja-t-el-Bezz* (Cenhadjiens drapiers), qu'elles avaient vraisemblablement encore au début de l'établissement de la dynastie saâdienne au Maroc. (V. Ibn-Khaldoun, t. 2, p. 123 de la traduction.)

Le *Kitab el-Istik'ça* (tome 2, page 88, ligne 11), raconte une histoire extraordinaire sur une source de Cenhadja, qui aurait vomi du *sang*, de quatre heures de l'après-midi à minuit, un jour du mois de Moh'arrem de l'année musulmane 723 (janvier 1323 de J.-C.). Cette année-là du reste fut terrible, l'hiver extrêmement rigoureux, pluie et neige abondantes, pas de charbon, et si peu de bois, qu'à Fas il se vendait deux dirhem la livre.

Tribu de HEOUARA-T-EL-H'ADJAR

Ne vous plaignez pas de l'obligation de suivre sur la carte, pas à pas, de village à village, le grand explorateur marocain. Il va où la destinée le pousse, s'arrêtant des semaines et des mois entiers dans les tribus qui lui plaisent, battant le pays sans méthode, sans projet bien déterminé. Et pourtant, de cette perpétuelle école buissonnière, de ce vagabondage extraordinaire, unique peut-être dans les annales géographiques, jailliront des sources de lumières, mamelles fécondes que n'épuiseront pas de sitôt les races curieuses de l'avenir. Il va lentement, l'éternel bohème, toujours à pied, glanant sur sa route le grain égaré, inaperçu, qui sera la semence d'où sortira plus tard l'incomparable moisson.

Qu'il y a loin de cette manière simple, primitive, de voyager, aux courses vertigineuses de nos chemins de fer et de nos paquebots ! Je lisais dernièrement je ne sais plus quelle charge à fond de train, de Paris au Japon, à travers la Sibérie. Haletante, emballée, la machine infernale emporte le touriste dans des tourbillons de fumée, sous la pluie des escarbilles, lui laissant entrevoir par la portière des arbres qui reculent, des champs qui tournoient, des fantômes uniformément emmitouflés dans des peaux de mouton. Et l'Académie française, éblouie par tant de vitesse, s'élance à son tour, court, à toute vapeur, déposer une couronne sur le front de l'étoile filante. On est tenté de ne pas la suivre cette étoile filante, de descendre à la première gare, de la laisser fendre l'air toute seule sur son coursier de fer. Que restera-t-il, en fin de compte, de cette ardente volée? — Une ample provision de vent dans les poumons du projectile. Un point, c'est tout.

Le premier village dans lequel Moh'ammed ben T'ayyéb fit son entrée sur le territoire heouarien fut le gros bourg de *Asasa* qui se trouve sur la frontière des H'ayaïna. A la mosquée, on le pressa vainement de rester, de reprendre avec les autres la lecture sempiternelle du Coran. Au bout de cinq jours, le bohémien quitta ses condisciples, à l'anglaise, filant dans une autre bourgade, prenant un plaisir infini à paraître et à disparaître, sans jamais dire où il allait. Le voilà maintenant arpentant les terres rases des Heouara, examinant les cultures, les blés verts et les maïs blancs, accrochant sa djellaba aux épines des jujubiers sauvages, dont les vertes feuilles couvrent à perte de vue les plaines méridionales.

Petite tribu d'une quinzaine de kilomètres en tous sens, Heouara-t-el-H'adjar étouffe entre ses puissants voisins, les Cenhadja au N., les H'ayaïna au S., les Dsoul à l'Est. Que peuvent ses 500 cavaliers et ses 500 fantassins contre les nuées de guerriers des trois colosses, dont l'unique préoccupation est de happer au bon endroit la mouche heouarienne. A présent, les Dsoul tiennent la corde. Ayant évincé momentanément les compétitions de leurs rivaux, ils sont les maîtres des Heouara, qu'ils font plier sous un dur vasselage.

Gens grossiers et de nulle instruction, sauf à Asasa où il y a une grande mosquée et quelques écoles, les Heouariens mènent

la vie arabe, l'existence fainéante et chapardeuse des peuples pasteurs. Leur pays, pauvre, et presque sans eau, est déjà la patrie du demi-nomade, mangeur de kouskous, grand pillard devant l'Éternel.

Au Sud, Heouara-t-el-H'adjar est une plaine unie, une plaine torride en été ; cependant, les terres sont bonnes pour les céréales. Du côté de Cenhadja, c'est-à-dire au Nord, surgissent les derniers renflements des monts djebaliens, d'énormes bancs de rochers, auxquels la tribu doit son surnom de *Heouara la Rocailleuse*. Sur ces éminences, la température est moins lourde, les bouffées çah'ariennes moins étouffantes que dans les bas-fonds méridionaux. Partout, les pluies de l'hiver font pousser les hautes herbes à travers lesquelles sont lâchés les troupeaux; et les habitants, totalement privés de légumes, se ruent, eux aussi, dans la verdure, broutant à même les mauves, l'oseille sauvage, se donnant des indigestions de cardons et d'orties bouillies *(h'arrik')*. Ils ont une coutume étrange : le premier jour du printemps, presque tout le monde dévore, mêlées au kouskous, des bottes de *derias* cuit *(thapsia garganica)*, sous prétexte que celui qui en absorbe ce jour-là sera, pendant un an, à l'abri des maladies et *même de l'hydrophobie !* N'oublions pas en effet que nous sommes sur les confins de la province de Fas, pays où les cas de rage sont très fréquents parmi la gent canine. Les Marocains des plaines vous diront très sérieusement la cause originelle de la rage :

— Apprenez, monsieur, qu'il y a un certain oiseau, dont la fiente empoisonne l'herbe sur laquelle elle tombe, et si un chien mange de cette herbe, il attrape infailliblement la rage !!

Parvenu sur cette bordure de la plaine fasienne, le voyageur admirera, en mai et juin, la puissante végétation des blés et des orges. Les épis dépassent la taille de l'homme, et les tiges sont d'une telle résistance, qu'on s'en sert pour couvrir les maisons. Les aires sont vastes, entourées d'une ceinture de jujubiers sauvages destinés à protéger la paille contre la dent des bestiaux. Tandis que les Djebaliens du Nord abritent leurs meules bombées sous une épaisse couche de diss et de palmier nain, mettant sur le sommet et les flancs du dôme un système compliqué de cordages, au bout desquels pendent de grosses pierres, leurs compatriotes méridionaux, adoptant l'usage des terres horizontales de la Daïra-t-Fas, laissent au contraire les meules découvertes, expo-

sées aux intempéries, qui sont du reste beaucoup moins à redouter dans les plaines qu'en pays de montagnes. La meule de paille, faite par des spécialistes, est toujours fort bien arrangée, extrêmement comprimée, presque aussi impénétrable à la pluie que les monuments massifs dus à l'expérience du Service des fourrages des armées européennes.

Non loin des meules, les greniers arabes, creusés sous terre, recèlent les trésors de la moisson. On appelle le silo *mét'mour*, pluriel *mt'amer* ; l'emplacement de plusieurs silos réunis se nomme *mers*, plur. *émrès*. Chaque *mers* a son gardien, un pauvre diable généralement, dont la grande ressource est d'élever des volailles et de les engraisser avec les grains perdus. Il reçoit aussi quelques mesures d'orge et de blé, strictement convenues d'avance. La nuit, il ne peut guère fermer l'œil tant il y a de voleurs désireux de venir s'approvisionner aux réserves souterraines. De grands chiens, aux longs poils fauves, très méchants, veillent avec lui, aboyant du soir au matin, toujours aux aguets, infatigables.

Heouara-t-el-H'adjar connaît les liens de parenté qui l'unissent aux Heouara de Tafrat'a (1), et ceux-ci se disent également originaires des Heouara du Sous, immense tribu qui occupe le pâté montagneux situé entre Agadir et Taroudant. C'est de la Heouara du Sous que *Sidi-l-Heouari*, le célèbre santon enterré à Figuig, tire son origine. Il fut la souche de nombreux saints, dont les plus illustres sont : *Sidi-Ah'med el-Heouari*, le patron de la ville d'Oran, *Sidi-Mouh'ammed el-Heouari*, chez les Angad (Dhahra marocaine) et *Sidi-l-Heouari*, dont le mausolée se trouve entre Aïn-Cefra et El-Beyyodh (Géryville, province d'Oran).

Principaux villages de Heouara-t-el-H'adjar هوارة الحجر

(*Heouara* est un terme berbère signifiant *vaste*. Il y a lieu de remarquer que le *ouaou* de ce mot étant redoublé, il est impossible de l'orthographier exactement en français.)

FRACTION DES BENI-MOUH'AMMED

El-H'adjar, 100 feux. Près de la source du torrent appelé Ouad Heouara.

(1) Que l'on appelle aussi *Heouara-t-el-Ah'laf* (Dhahra marocaine).

FRACTION DES BENI-ABD-ALLAH

Oulad-Ali, 100 feux.

FRACTION DE EMSASA

Emsasa (les pierres à aiguiser) (B), 200 feux. امساسا
Lék'çor, (pour *El-K'çar,* le château), 50 feux.
Ez-Zrark'a, 100 feux. Ces trois derniers villages sont appelés *Heouara-t-el-Out'a* (les Heouara de la plaine).

Forces militaires : 500 fantassins et 500 cavaliers. Population probable : 7,000 habitants. Une quinzaine de hameaux inconnus.

Notice historique sur Heouara-t-el-H'adjar

Membre de la grande tribu berbère des Heouara de la Tripolitaine, le groupe heouarien du Mag'rib el-Ak'ça fait son apparition dans l'histoire, vers le milieu du XIVe siècle de notre ère, par l'entrée des Heouara du Sous dans la formidable rébellion dirigée contre l'empire almohade. Notre petite fraction de Heouara-t-el-H'adjar, trop petite pour faire parler d'elle, a le bonheur de n'avoir pas d'histoire.

Tribu des DSOUL

Dès l'aube, Moh'ammed s'était remis en marche. Il laissait derrière lui le bourg d'Emsasa, et il pénétrait sur le territoire des Dsoul. Après avoir traversé plusieurs petits hameaux, il arriva, au moment du coucher du soleil, à Aïngoucht, gros village de 300 feux, situé au centre de la tribu. La mosquée, où l'on dit le prône le vendredi, abrita bien entendu le vagabond. Le lendemain

matin, il eut le loisir d'admirer la source qui sort du village, source nommée *Aïn-Aïngoucht*, mot dont la signification sera donnée plus loin, dans la nomenclature des noms propres. Au bout de quelques jours, se jugeant remis de ses fatigues, il commença sa tournée d'inspection.

Dsoul est une grande tribu, s'étendant, de l'E. à l'O., depuis Heouara-t-el-H'adjar jusqu'au territoire de Méknasa (province de Fas), et jusqu'aux Oulad-Bekkar et el-Branès, sur une distance d'une quarantaine de kilomètres. Du N. au S., c'est-à-dire des H'ayaïna (province de Fas) à Mernisa, Cenhadja-t-R'eddou et Cenhadja-t-el-Out'a, elle a un peu moins, une trentaine de kilomètres seulement. Dire qu'elle possède de hautes montagnes, c'est exagéré. Ses larges creux, qui sont de véritables plaines, sont flanqués cependant de hauteurs boisées, sur lesquelles le cactus et le palmier nain disputent victorieusement le terrain aux lentisques. Dans les terres plates du Sud, notamment la grande plaine de Aïn-Gout'ar, les champs de blé, le maïs blanc et les fèves s'étendent à perte de vue, tandis que sur toute la ligne des dômes septentrionaux on ne voit qu'oliviers, figuiers, vignes et vergers. Arrosé par beaucoup de sources, le pays a encore l'avantage de posséder deux ouad importants : l'Ouad Beni-M'hammed, appelé Ouad el-Leben à la limite des H'ayaïna, et l'Ouad Méchkour, qui vient de Cenhadja et se jette dans l'Ouad el-Leben au moment où celui-ci entre dans la Daïra-t-Fas.

Les hameaux sont nombreux, très petits, la plupart de 10 à 100 feux au maximum ; les maisons sont construites en pierres et en terre grasse, avec soupente, couvertes avec des roseaux ou du palmier nain. Chaque bicoque a une mosquée et une école primaire où l'instituteur fait ânonner le Coran, l'unique et sempiternel Coran, pendant des années et des années, au point que les cervelles musulmanes se cristallisent sous les douches incessantes des hiéroglyphes sacro-saints.

Les Dsoul forment une tribu puissante, composée de cinq fractions, levant chacune 1,600 hommes, moitié cavaliers, moitié fantassins. Aussi tiennent-ils en respect leurs voisins du Sud, les H'ayaïna et les R'iatha. Inutile de parler de leur moralité. Voleurs, assassins, ils tuent un étranger pour avoir ses nippes, une simple chemise quelquefois. Les R'iatha d'un côté, et eux de l'autre, ils gardent la grande rupture du système de l'Atlas, l'important

défilé de Taza, que les Marocains appellent *Foum el-R'arb* (la bouche du Maroc). C'est en vain que le sultan fait camper souvent ses colonnes sur les terres des Dsoul. Les crimes ne décroissent nullement malgré la présence des guerriers chérifiens, aussi brigands d'ailleurs que ceux qu'ils surveillent, et qu'ils pillent en même temps. Autrefois, les Dsoul, plus puissants qu'aujourd'hui, étaient maîtres des Branès, seigneurs de Méknasa et de Taza. Il leur reste encore cependant, outre une suprématie purement morale sur les Branès, une bonne moitié de l'ancien canton de Méknasa et tout Heouara-t-el-H'adjar, conquête récente, qui n'a pas compensé, tant s'en faut, la perte de Taza, passée il y a très longtemps sous la domination tyrannique des R'iatha.

L'importance de Dsoul, en tant que tribu frontière, n'échappera à personne. Il faut se rappeler qu'elle seule, à l'extrême Sud-Est djebalien, est capable de tenir tête aux bandes pillardes des H'ayaïna et des R'iatha. Il est vrai qu'elle est soutenue dans cette lutte continuelle par ses alliés et protégés, les Branès, les Oulad-Bekkar, Heouara-t-el-H'adjar. Son contact séculaire avec les Arabes de la Dhahra et de la Daïra-t-Fas a modifié ses mœurs et ses coutumes, au point qu'elle ne diffère en rien de ces derniers. Même langage, même nourriture, par conséquent du kouskous, même armement, même vaste chapeau aux ailes démesurées. Néanmoins, en bons Djebaliens qu'ils sont, les Dsoul ne mettent pas de burnous ; ils se contentent du h'aïk et de la djellaba des montagnards. Les femmes se voilent et sont bonnes mères de famille. Elles aident les hommes dans la confection des vêtements, des couffins géants, des chapeaux et des nattes de palmier nain. Le sexe fort se réserve exclusivement la fabrication de la poudre à fusil.

Le banditisme et la férocité des Dsoul ont acquis depuis longtemps une célébrité peu enviable. Les voyageurs passent à une distance respectueuse de leurs frontières. Les étrangers, le Makhzen lui-même, quand il n'est pas en nombre, fuient ce dangereux territoire (1). Le *h'ammar* (caravane impériale) s'en détourne également. Il passe par Méknasa et Taza, file entre les H'ayaïna

(1) Être gouverneur d'Oujda, avoir une escorte, et être obligé néanmoins de s'embarquer à Nemours pour se rendre à Fas, voilà une preuve manifeste de l'insécurité qui règne sur la route d'Oujda à la capitale de l'Empire

et les R'iatha, continue sa route sur le territoire des H'ayaïna, en se tenant toujours à plusieurs kilomètres des redoutables bandits. Quant aux négociants isolés, aux caravanes ordinaires, à tous ceux qui sont obligés de passer à leur portée, ils ont neuf chances sur dix d'être attaqués. Le sultan n'obtient quelques impôts des Dsoul qu'en les faisant r'azier presque tous les ans par ses troupes; encore a-t-il un stock épouvantable de contributions arriérées, qu'il fera rentrer Dieu sait quand. Ce qu'il y a de particulièrement dangereux chez ces terribles Dsoul, c'est qu'ils ne respectent personne. Les chérif eux-mêmes seraient dévalisés comme de simples juifs, s'ils s'avisaient de faire une tournée dans leur pays. Seul, l'écolier, et encore l'écolier pauvre, ou l'instituteur à la recherche d'une position sociale, peuvent se permettre de s'y aventurer. Oui, certes, le Dsoulien est un malfaiteur redoutable, et un malfaiteur dont l'humeur sombre, ennemie des jeux et des plaisirs, tranche absolument avec le caractère relativement enjoué des autres populations djebaliennes. D'Oujda à Rbat', sur cette longue ligne où les transactions commerciales devraient être si actives, ce n'est qu'un concert de malédictions contre les Dsoul. Il serait difficile en effet de citer un étranger ayant été épargné par ces insatiables requins de terre, toujours à l'affût des passants, toujours prêts à fusiller ou à larder de coups de couteau quiconque a des marchandises ou de l'argent. Les malheureux caïds impériaux assistent, impuissants, à cet état de choses. Ils se bornent, dès que les mousquets du Makhzen paraissent à l'horizon, à faire leur possible pour obtenir de légers impôts, puis, les troupes chérifiennes parties, ils se barricadent chez eux, laissant chacun vivre, piller, voler, assassiner à sa façon. Ce doux pays exerce néanmoins sur ses indomptables enfants un attrait irrésistible. C'est qu'il est riche, c'est qu'il suffit largement à leurs besoins. Céréales, bœufs, moutons, chèvres, chevaux, fruits, rien n'y manque. Disons aussi que le

---

chérifien. Le 20 novembre 1897, on pouvait lire dans les journaux algériens le stupéfiant télégramme suivant :

Nemours (par télégraphe).

L'âmel d'Oujda est arrivé aujourd'hui à Nemours, avec une escorte. Ce haut fonctionnaire marocain serait, dit-on, appelé par le sultan.

Il s'embarquera lundi pour Tanger, avec son escorte.

Dsoulien, avec tant de crimes sur la conscience, ne tient pas précisément à aller s'offrir, en pays étranger, à la vengeance de ses nombreuses victimes.

Des gens si mal éduqués, destinant d'autre part leurs enfants à l'agriculture ou au noble métier de Fra Diavolo, trouvent sans doute que les travaux de l'esprit sont indignes d'eux puisqu'ils n'ont aucune école d'enseignement secondaire et peu de t'olba. Musulmans d'une tiédeur qui frise le scepticisme religieux, ils ne prient jamais, se lavent encore moins. Pourtant, un vieux restant de levain islamique se réveille dans leur cervelle quand arrive le mois sacré du Ramadhan. Alors il n'y a pas à plaisanter ; ils assommeraient tout coreligionnaire valide qui mangerait ostensiblement devant eux.

Leur principal marché est Méknasa. Il se tient le mercredi, en dehors de la ville, qui se compose en réalité de deux pâtés de maisons ayant chacun son enceinte particulière. Il serait trop dangereux d'y laisser entrer le flot des étrangers, qui viennent là avec l'idée fixe de grapiller quelque chose. Le marché de Méknasa est un des plus importants lieux d'échanges du Maroc septentrional. Son emplacement s'étend dans un large bas-fond, au bord même du ruisseau qui coule sous les murs des deux forts. C'est là que se réunissent aussi les Arabes de la Dhahra marocaine pour acheter et vendre des moutons, des chevaux, des chameaux, mulets, laine, fusils, etc.

La Méknasa-Supérieure *(Méknasa-l-Fouk'aniya)* reconnaît la suprématie des Dsoul, tandis que la Méknasa-Inférieure *(Méknasa-t-Tah'taniya)* obéit aux R'iatha. Jadis, les Méknassiens composaient une grande tribu vivant sous la tente. Exposés sans cesse aux irruptions des R'iatha, des Heouara-t-el-Ah'laf et des Dsoul, ces malheureux finirent par construire les deux redoutes actuelles, dans l'espoir d'échapper aux persécutions de leurs bourreaux. Ils y ont réussi à moitié, les uns, avec les R'iatha pour protecteurs, les autres, avec les Dsoul comme seigneurs suzerains.

Quand ils sont en paix avec les R'iâtha, ce qui est rare, les Dsoul fréquentent aussi le marché de Taza, dont ils ne sont séparés que par le col de Taza, large d'une dizaine de kilomètres. La ville de Taza, bâtie dans cet important passage, à la base du Djebel R'iatha, devrait commander ce défilé, le plus précieux du Mag'rib el-Ak'ça puisqu'il donne accès dans le bassin du Sbou,

découvrant aux invasions futures, venues de l'Est, le cœur du Maroc. Mais la faiblesse et l'incurie chérifiennes ont abandonné la triste cité aux violences journalières des R'iatha. Sans canons, sans garnison proprement dite, car il nous est difficile d'appeler garnison les deux ou trois douzaines de laskars impériaux qui passent leur existence à trembler dans leur caserne, Taza serait une proie facile pour un seul régiment européen. Et pourtant, quelle magnifique situation elle occupe, aussi bien au point de vue stratégique que sous le rapport de sa position géographique et commerciale ! Trônant à 710 mètres d'altitude, sur un roc de tous points inaccessible, sauf au Sud-Est où il est soudé à la haute chaîne du Djebel R'iatha, Taza, entre les mains d'un pouvoir intelligent, serait le Gibraltar terrestre du Mag'rib. A ses pieds, se dérouleraient les lignes ferrées reliant l'Occident-Extrême à notre grande colonie algérienne ; sous la bouche de ses canons, défileraient les caravanes, les paisibles commerçants venant de Fas, d'Oujda, ou y retournant. Tel est le grand passage de l'avenir, l'unique voie de communication, la seule route praticable devant faire fusionner un jour les populations limitrophes des deux Empires voisins, l'Algérie et le Maroc.

J'empiète en ce moment sur une province qui fera l'objet d'un travail ultérieur. Taza, étant sous la domination des R'iatha, s'adossant d'ailleurs au système du Moyen-Atlas, de l'autre côté des dernières ondulations djebaliennes, j'ai cru devoir l'englober dans la province des *Braber*. Toutefois, me trouvant si près d'elle, il m'était difficile de la passer sous silence, de ne pas dire un mot non plus du *Foum el-R'arb*, de ce détroit terrestre si important, si redouté, par où passeront les caravanes commerçantes, les touristes, les géographes et les penseurs du lointain avenir.

En été, dans les parties basses, le climat des Dsoul n'est pas sain. La fièvre y règne, faisant de nombreuses victimes, ravageant ceux des hameaux dont les habitants n'ont pu fuir sur les hauts plateaux. Alors les enterrements se multiplient, les nécropoles se remplissent.

Rites et usages funéraires

Puisque ce lugubre sujet se présente de lui-même sous ma plume, je vais l'aborder, sans avoir la prétention de l'épuiser. Tout au plus ne ferai-je que l'effleurer.

Les Djebaliens méridionaux, hommes et femmes, ces dernières surtout, se rendent le vendredi sur les tombes des trépassés. Dans le Nord, au contraire, deux jours sont réservés à ces pieuses visites, le lundi et le vendredi. Les femmes y vont par groupes, traînant après elles des légions de marmots, portant sous la robe des plats bourrés d'aliments, qu'elles déposeront sur le tumulus de l'être regretté. Flairant de loin la nourriture, les étudiants entrent ces jours-là au cimetière. Ils vont d'abord au mausolée du *ouali* (saint) qui y est enterré. Dans toute l'Afrique du Nord, au Maroc spécialement, vous ne trouveriez peut-être pas un seul champ de repos sans son ouali. Quel bonheur de dormir jusqu'au Jugement dernier à côté du protecteur céleste, dont l'influence sur Dieu fut prouvée par tant de miracles ! Que ce soit un simple enclos de pierres sèches *(h'aouch)*, ou un mausolée avec son catafalque revêtu de draperies aux franges d'or et d'argent, les étudiants, formant le cercle, accroupis autour du saint sépulcre, entament la 48e sourate du Coran, le *Chapitre de la Victoire :*

انا فتحنا لك فتحا مبينا

— *Nous te préparons un triomphe éclatant.....*

Après avoir récité les vingt-neuf versets de ce chapitre sur les reliques du grand homme, les écoliers se dispersent à travers les tombes, l'oreille dressée, s'attendant à être appelés. Les femmes, en effet, leur crient de venir faire des oraisons sur les parents anciennement ou récemment enterrés, et ils accourent, souriants, les dents longues, l'appétit aiguisé. Assis en rond, balançant la tête de droite à gauche, ils débitent de nouveau, sans s'arrêter, tout le chapitre de *la Victoire.* Quand ils ont fini, ils reçoivent la plus grosse part des aliments et quelques centimes. D'autres fois, les femmes, pressées de rentrer au logis, abandonnent la nourriture ou un peu de monnaie sur les tombes et s'en vont. Le premier t'aleb, qui vient à passer par là, mange les aliments d'abord, prend les sous ensuite, et il expédie finalement une courte prière en l'honneur du défunt. A la tombe du ouali on trouve presque toujours des victuailles et de l'argent. C'est ce qui explique sans doute l'empressement des t'olba à venir faire d'abord leurs dévotions sur cette sainte sépulture.

Lorsqu'un décès survient dans une famille, les étudiants du village se réunissent pour réciter sur le trépassé la sourate *T'a-*

Ha (20e chapitre du Coran). Fondue, noyée et brassée dans des légendes bibliques relatives à Moïse et à Pharaon, à Adam et à Ève, l'eschatologie mahométane, très matérielle, très humaine, n'ayant en somme rien inventé de nouveau, perce ici dans quelques versets tonitruants. Nous sommes à la fin du monde. Entendez-vous la fanfare éclatante galvanisant l'inutile planète, devenue une nécropole, un ossuaire immense?

Au domicile mortuaire, aucune tristesse, aucun deuil, aucune lamentation n'indique le trépas d'un être adoré. Les femmes, ignorant l'art de se déchirer les joues comme en Algérie, poussent des you-you de joie. Le cadavre d'ailleurs ne reste pas longtemps à la maison, quelques heures tout au plus. Ainsi, lorsque le décès a eu lieu avant l'aurore, les obsèques se font à midi, et un peu avant le coucher du soleil s'il s'est produit dans la matinée ; ceux qui meurent dans la soirée ne sont enterrés que le lendemain matin, après la veillée mortuaire faite par les t'olba qui récitent alternativement la 48e et la 20e sourate du Coran, en se sustentant continuellement avec des aliments placés à leur portée.

Aussitôt après son dernier soupir, le mort est dépouillé de ses habits. On le lave ensuite, on le roule dans un h'aïk et on le laisse sur sa natte, en ayant soin de lui tourner le visage du côté de La Mecque. A l'annonce de la fatale nouvelle, les parents et les amis arrivent ; ils s'approchent du cadavre, lui baisent les joues, le front, sans manifester extérieurement le moindre chagrin. Esclaves de la coutume, ils ne doivent s'abandonner à aucune marque de désespoir, à aucun de ces deuils bruyants si communs chez les populations musulmanes de l'Algérie et de la Tunisie. Le fatalisme marocain, poussé à ses dernières limites, est un harnais philosophique contre lequel viennent s'émousser les douleurs physiques et morales. Les gens s'abordent, très calmes, s'encourageant réciproquement :

— Ne pleurez pas. Les morts ont accompli leur destinée, comme nous accomplirons la nôtre. Le trépas n'est-il pas inévitable? Écoutez ce que Dieu a dit dans son livre sacré : — *Quand leur mort arrivera, ils ne la retarderont et ne l'avanceront pas d'une seconde.* Et ailleurs : — *Toute âme doit goûter le trépas.*

Dès qu'on apprend le décès de quelqu'un, la foule accourt, les uns, sincèrement émus, venant présenter leurs compliments de condoléances *(taâziya)*, d'autres, au contraire, parfaitement indif-

férents, avec le désir de tomber sur les victuailles et de faire bombance aux frais des héritiers. Ce qu'il y a de particulièrement ruineux pour la famille du trépassé, c'est l'inflexible coutume qui l'oblige à tenir table ouverte, à tout venant, pendant quarante jours et quarante nuits. Je dis *quarante nuits*, parce qu'à la faveur des ténèbres l'appétit des visiteurs, aiguisé sans doute par l'émotion ressentie à l'audition des mérites exceptionnels du défunt, semble prendre des proportions plus grandes qu'en plein jour. D'ailleurs, les Djebala font royalement les choses dans ces circonstances doublement douloureuses. Ils égorgent, sans compter, des bœufs, des moutons, des chèvres, préparent des plats à sauce, des potages, des rôtis, des bouillis, des montagnes de pain, des fruits, tandis que les Marocains des plaines et les Braber n'offrent au repas funèbre que du kouskous surmonté de quelques petits quartiers de viande bouillie.

On ne doit commencer à manger qu'au retour du cimetière. Les visiteurs, venus de loin, profitent de cette circonstance pour ne repartir qu'au bout de quatre ou cinq jours. Passe encore s'il fallait se contenter de gaver la cohue des arrivants, mais l'usage vous astreint en outre à envoyer journellement aux pauvres de la localité un souper copieux. Aussi n'est-il pas rare de voir une bonne partie de la succession du défunt disparaître, se fondre, s'engloutir dans d'insatiables estomacs. Les Musulmans intelligents se plaignent en secret de l'absurdité de cette coutume. Toutefois, de peur d'être mis à l'index par le troupeau des fanatiques, reculant devant l'épithète de *roumi*, et, ce qui est pire, de *kafer* (impie), ils n'osent rompre en visière avec un usage purement local, et ils subissent, en faisant la grimace, la ridicule tyrannie de la *mode*.

Vous savez que les Mahométans lavent les cadavres. Cet office, assez répugnant, est généralement confié à des laveurs et à des laveuses de profession. Le corps, rincé à l'eau tiède, est aspergé ensuite d'eau de rose, de camphre et de musc. Enveloppé dans un simple suaire, il est exposé sur un brancard, et il attend le moment où chacun s'empressera de le porter au champ du repos. En tête du cortège, les étudiants chantent le célèbre poème en l'honneur du Prophète, la *Borda*. Après chaque vers, les assistants reprennent en chœur la profession de foi islamique :

— Il n'y a de Dieu que Dieu, Moh'ammed est le Prophète de Dieu.

Les enterrements à Ech-Chaoun

Un décès vient-il à se produire dans un des quartiers de la ville, aussitôt, le lugubre *guénnaz* (1) déambule dans les rues, criant :

— *Flan bn flan touéffa ou l-gnaza dialou fi l-ouak't el-flani.* (Un tel fils d'un tel est mort, ses obsèques auront lieu à telle heure.)

Les t'olba inoccupés, les clercs qui désirent mériter une récompense divine et gagner aussi quelques sous, arrivent au domicile mortuaire une ou deux heures avant l'inhumation. Sous la direction de l'un des professeurs de la mosquée du quartier du défunt, ils entonnent, assis en rond, à côté du cadavre, le fameux poème de la Borda. La Borda finie, le professeur, appelons-le le *fk'ih* si vous voulez, distribue à chaque étudiant un h'izeb, c'est-à-dire une des soixante sections du Coran, de sorte que, s'il y a 60 clercs, le Livre de Dieu est récité en quelques minutes. Le Coran fini, le fk'ih bat des mains ; tout le monde se lève, les illettrés emportent le mort, et les t'olba, les uns devant, les autres derrière la civière, entonnent la profession de foi islamique :

— *La ilaha illa Llah, Mouh'ammed rasoul Allah* (Il n'y a de Dieu que Dieu, Mouh'ammed est le prophète de Dieu).

Ignorants et savants chantent ces paroles à l'unisson. A l'arrivée au cimetière, le fk'ih, qui est en même temps l'imam de sa mosquée, s'approche du corps déposé sur le bord de la fosse. Derrière lui, le *mousemmià,* chargé de répéter et de faire entendre les paroles de l'officiant, crie d'une voix forte :

— *Çala-t-el-Djenazata. Rah'imakoumou Llah* (2) (Prière des funérailles. Que Dieu vous fasse miséricorde !)

Et il ajoute :

---

(1) Altération de l'arabe *djénnaz* جناز (crieur public chargé d'annoncer les décès ainsi que l'heure et le jour des enterrements). Dans les mots *Guénnaz* et *gnaza,* les spécialistes remarqueront la permutation du *djim* avec le *g* dur, permutation extrêmement fréquente en dialecte arabe djebalien.

(2) صلاة الجنازة رحمكم الله Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que cette formule séculaire subsiste toujours, avec l'éternel solécisme : *el-djanazata.* Un arabisant de première année s'apercevra de la faute et lira très certainement *el-djanazati.*

— *Djanazata radjouloun* (1) (Enterrement d'un homme).

Ou bien, suivant le cas :
- — *Djanazata mra* (Enterrement d'une femme).
- — *Djanazata çabi* (Enterrement d'un petit garçon).
- — *Djanazata çabiya* (Enterrement d'une jeune fille).

Ceci dit, les t'olba récitent en entier les chapitres *Ya-Sin* et *Tabaraka*. Qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il fasse chaud ou froid, ils restent là jusqu'à ce que les ignorants *(k'babin)*, armés de pelles et de pioches, aient comblé la fosse. Avant de se retirer, chacun adresse au Ciel une prière, celle-ci d'habitude :

— *Allah itoub âlih, iér'fer lou in cha Allah !* يغفر له ان شا الله الله يتوب عليه

— Que Dieu accueille son repentir ; qu'Il lui pardonne, s'il plaît à Dieu !

Et le cimetière se vide peu à peu, les uns retournant directement chez eux, les autres allant prendre part au repas funèbre qui se donne dans la demeure du défunt, où ils pourront se bourrer de kouskous et de viande bouillie.

Chaque matin, pendant huit jours, les étudiants iront encore psalmodier *Ya-Sin* et *Tabaraka* (le 36e et le 67e chapitre du Coran) sur la tombe fraîchement comblée. Et le huitième jour, ils auront la satisfaction de voir arriver au cimetière les parents du mort qui viennent leur distribuer un peu d'argent et pas mal d'aliments. Doux moment ! Assis sans façon au milieu des tombes, ils attaquent les victuailles, avec décence et sans trop bavarder s'il y a du monde, avec une allégresse débordante au contraire s'ils sont seuls dans le champ du repos.

On sait que le vendredi est le jour sacré des Musulmans. C'est aussi le seul jour où l'on porte les morts à la mosquée avant de les enterrer. Pour obtenir cette faveur, il faut avoir le bonheur de rendre le dernier soupir entre le jeudi à midi et le vendredi à la même heure. On a alors la consolation de savoir que l'on sera déposé un instant dans le temple d'Allah et que des prières seront dites sur votre dépouille mortelle par l'imam et toute l'assistance.

---

(1) O vous tous, les Lhomonds de l'arabe, voilez-vous ! La grammaire exige : *Djanazatou radjoulin*.

Il est encore un renseignement précieux qu'il ne faut pas laisser de côté. Il s'agit du prix du terrain dans les cimetières marocains. Combien achète-t-on la tonne d'humus qui, jusqu'à la fin des temps peut-être, pèsera sur la cendre du trépassé ?

— *Rien*, pas un centime.

Et voici pourquoi : Tout enclos mortuaire mahométan est un *h'abous*, c'est-à-dire un immeuble inaliénable, donné par un généreux propriétaire et affecté à la sépulture des morts. Les ossements des riches et des pauvres, n'étant jamais ni déplacés, ni jetés dans une fosse commune, comme chez nous, reposent donc en paix dans une concession aussi perpétuelle que gratuite. Quand la nécropole est pleine, tous les cultivateurs, voisins du cimetière, se font un devoir et un plaisir d'élargir le champ du repos en donnant, à perpétuité, une bande de leur terrain ; de sorte que, si une législation spéciale ne surgit point au Maroc, un mathématicien peut, dès à présent, calculer combien de siècles seront encore nécessaires pour faire de tout l'Empire chérifien un Campo-Santo unique, démesuré.

Appuyons ceci d'un exemple. Voyez Ech-Chaoun, cette petite ville relativement récente, elle a déjà plus de *vingt cimetières*, occupant, en dehors des portes, près de *quarante hectares*. Je ne cite ici que les sept plus grandes nécropoles : 1° *Mék'bara-t-Moulaye Ali ben Rached* (Le cimetière de Mgr Ali ben Rached), 2° *Mék'bara-t-Moulaye Abd-er-Rah'man Ech-Cherif* (Le cimetière de Mgr Abd-er-Rah'man Ech-Cherif), 3° *Mzara-t-Moulaye Abd-es-Slam* (1) (Le pèlerinage de Mgr Abd-es-Slam), 4° *Mék'bara-t n fouk' es-souk'* (Le cimetière d'au-dessus du marché), 5° *Mék'bara-t-Jenan el-k'aïd* (Le cimetière du jardin du caïd), 6° *Mék'bara-t-Sidi Abd-el-H'amid*, 7° *Mék'bara-t-Sidi Ah'med el-Ouafi* (2).

Un dernier détail : les malades désignent toujours le cimetière

---

(1) Remarquez la différence des termes. Pour le grand saint Abd-es-Slam, on emploie *Mzara* (lieu béni, où l'on se rend par dévotion), tandis que pour les autres santons, étoiles de deuxième ordre, l'expression ordinaire de *mék'bara* (cimetière) suffit.

(2) مقبرة مولى على بن راشد ۞ مقبرة مولى عبد الرحمان الشريف ۞ مزارة مولى عبد السلام ۞ مقبرة ن فوق السوق ۞ مقبرة جنان الغايد ۞ مقبرة سيدى عبد الحميد ۞ مقبرة سيدى احمد الوافى

où ils veulent être enterrés, et cette dernière volonté est fidèlement respectée.

Laissons Ech-Chaoun et parlons des Djebala en général.

Nulle part les femmes ne suivent les enterrements. Elles restent au logis, cuisinant, préparant le formidable repas funèbre. J'ai dit que, chemin faisant, tous les ignorants se faisaient un devoir de porter sur l'épaule un des brancards de la civière. Cependant, quand le convoi est long et la route étroite, les derniers rangs, se trouvant dans l'impossibilité de passer au travers de la foule, s'abstiennent de prendre leur part du fardeau, et alors, vous pouvez être à peu près sûr qu'on s'entretient à l'arrière-garde de commérages, d'intérêts personnels, absolument comme aux obsèques chrétiennes et juives.

A l'arrivée au cimetière, le corps est déposé au bord de la fosse, et les t'olba, debout, psalmodient la prière des morts, la sourate *Ya-Sin* (36e chapitre du Coran). Puis on descend le cadavre dans la tombe, tantôt à bras, tantôt à l'aide d'un h'aïk faisant l'office de corde ; rarement on le laisse tomber dans le trou, qui n'est jamais bien profond, 80 centimètres, un mètre au plus. Dans les endroits où les hyènes sont à redouter, on creuse davantage, à 1 mètre 50 à peu près. Dès que le corps a disparu dans la niche latérale appelée *lah'ed* (1), les *k'babin,* c'est-à-dire ceux qui ne savent ni lire ni écrire, se font un devoir de jeter de la terre dans la fosse et de la combler. Pendant cette opération, les clercs récitent sans désemparer le 36e et le 67e chapitre du Coran, qu'ils finissent et recommencent jusqu'au moment où la petite butte de terre fraîche recouvrant la tombe est terminée. C'est l'instant choisi par l'héritier du défunt pour remettre au chef des étudiants une certaine somme d'argent, de 5 à 20 sous par tête de clerc, suivant ses moyens. Autant que possible, on ne rétribue que les t'olba sachant entièrement le Coran par cœur. Leur nombre varie nécessairement en proportion de la population du village et de la fortune de la personne décédée. On en compte une dizaine en moyenne, avec des maximums de 30, 40, et quelquefois 100 clercs, lorsqu'il s'agit d'un ouali, et 5 ou 6 au minimum aux plus modestes funérailles.

La foule retourne ensuite au domicile mortuaire et s'accroupit

(1) Voyez ci-dessus, page 101.

devant l'enfilade des plats. Les premiers coups de dent sont donnés dans un silence religieux ; vous n'entendez que le bruit régulier des mâchoires triturant les aliments. La première fringale passée, on s'épanouit, on cause, on rit volontiers. Passons en revue les convives et nous verrons qu'il y a parmi eux : 1°, ceux qui ont lieu d'être contents de l'héritage qu'ils recueillent ; 2°, ceux qui ne sont pas fâchés de banqueter aux frais d'autrui ; 3°, ceux, et ils sont nombreux, parents éloignés et connaissances, qui, ayant eu maille à partir avec le trépassé, l'ont vu disparaître, non sans une certaine satisfaction, et répètent dans leur for intérieur le vieux dicton arabe :

— البحر عليه *El-Bah'ar âlih* (que l'Océan soit sur lui !), locution se rapprochant de notre *Que le diable l'emporte !*

Les Djebala ont le monopole de cette gaîté macabre. Rien d'analogue dans les autres provinces marocaines. Chez les Braber, par exemple, les lamentations sont générales : les femmes se labourent le visage avec les ongles, les hommes gémissent, se jettent de la terre à la figure, pendant qu'une vieille femme, en beaux vers élégiaques, proclame les mérites du défunt.

Les Djebaliens aiment à ensevelir leurs morts loin des villages, dans une forêt, si c'est possible, à l'ombre des grands arbres. Dans les villes, les cimetières sont en dehors des portes. Un petit tertre marque la place de chaque tombe. Aux deux extrémités, se dressent verticalement les *chaouahid,* deux dalles, de marbre pour les riches, de pierre ou de bois pour les pauvres, portant ordinairement cette inscription :

توفى فى رحمة الله فلان بن فلان

— *Un tel fils d'un tel s'est éteint dans le sein de la miséricorde divine,* avec la date du décès. Les campagnards ne se donnent pas tant de peine ; leurs chaouahid sont de grossiers moellons, vierges de toute écriture.

Les cimetières juifs sont éloignés des cimetières musulmans. On les reconnaît à leurs énormes pierres tombales, couvertes de caractères hébraïques. Les pauvres se contentent de quelques cailloux ou de minces dalles blanchies à la chaux. Au milieu du cimetière israélite, il y a toujours un *miâra,* sorte de coupole minuscule sous laquelle repose un *rebbi* (rabbin) vénéré.

Il n'est pas sans intérêt de savoir à présent ce que deviennent

les cadavres des guerriers qui ont succombé sur le champ de bataille. Après une sanglante échauffourée, on conclut un armistice, et, de part et d'autre, on vient reconnaître les morts, que chaque parti enterre au cimetière de son village, si le cimetière n'est pas loin. Dans le cas contraire, les corps sont ensevelis, après les prières d'usage, à l'endroit même où ils se trouvent. Quand c'est une grande guerre entre deux tribus de race différente, se détestant depuis des siècles, des atrocités sont commises. Le vainqueur s'empare des cadavres ennemis, les charcute, les mutile d'une manière épouvantable. Il se retire, les laissant tout nus, les parties génitales coupées, enfoncées dans la bouche. A ces horreurs s'ajoutent souvent la décapitation et les flammes du bûcher (1). La plupart du temps, les vaincus n'osant venir enlever leurs morts, les corps pourrissent sur place, empestant l'atmosphère à deux lieues à la ronde.

Un soir, dans la tribù de Mernisa, le derviche, surpris par la nuit, chercha un refuge dans le creux d'une immense tranchée. Des odeurs atroces l'empêchèrent de goûter le repos dont il avait tant besoin. Un peu avant l'aube, il finit cependant par s'endormir, mais il eut des cauchemars terribles. Tantôt, des bandits, le saisissant à la gorge, voulaient l'étrangler, tantôt on le précipitait du haut d'un grand rocher. Il se réveilla en sursaut au moment où il rêvait qu'il allait être passé par les armes.

— Décidément, se dit-il, cet endroit ne vaut rien pour dormir.

Et il alla plus loin. Tout à coup, son pied fit rouler un objet rond, creux, un énorme grelot, dans lequel des cailloux sonnaient d'une façon bizarre. Il ramassa la boule. Cédant à sa manie habituelle, il la porta à ses narines, la flairant, la palpant longuement. Soudain, reconnaissant que c'était une tête de mort, il la jeta au loin, et il se mit à fuir, piétinant au milieu d'un champ hérissé de tibias, de côtes, de colonnes vertébrales et de crânes humains. Défait, se soutenant à peine, il arriva à la lisière de la forêt, se laissa choir au pied d'un arbre, attendant le lever du soleil, non sans jeter des regards furtifs du côté de l'effrayant ossuaire. Dès qu'il put se guider, il descendit jusqu'à l'Ouad Ouarer'a. Là, des gens du pays, auxquels il conta sa mésaventure, lui dirent, de l'air le plus naturel du monde :

(1) Voyez *Maroc Inconnu,* tome 1er, page 161, note 1.

— Une centaine d'individus, r'mariens et cenhadjiens, ont été massacrés par là-bas. Creuser une fosse pour tant de monde étant un travail trop pénible, nous les avons laissés sans sépulture. Il n'y a guère de cela qu'un an.

Cette longue digression ne doit pas nous faire oublier les Dsoul. Retournons chez ces voleurs à la taille élancée et jetons un coup d'œil dans leurs intérieurs.

Quoi ! Ici, le âïl est inconnu ?... Et pourquoi ?...

Parce que nous sommes dans le voisinage des rudes Braber, chez lesquels les lascivités djebaliennes sont méprisées, parce que les Dsoul, étant ignares en très grande majorité, le Coran, qui s'étend complaisamment sur les crimes du peuple de Loth, ne leur a pas encore donné l'idée de l'acte monstrueux. En revanche, la polygamie et ses inconvénients, le divorce et l'adultère, donnent fréquemment des preuves de leur existence.

Tribus algériennes réfugiées au Maroc

Considérant que leur foi religieuse était inconciliable avec les principes qui régissent les Nations Chrétiennes, obéissant du reste aux injonctions formelles du Livre saint qui leur ordonne en maint endroit de n'avoir que du dédain et de la haine pour les Infidèles (1), certaines tribus algériennes, après la conquête de 1830, désagréablement affectées à la vue des troupes françaises, résolurent d'imiter le Prophète en fuyant le contact impur du mécréant. Les Beni-Amer et les H'achem de l'Oranie, entre autres, voyant leur chef Abd-el-K'ader succomber, voulant partager sa bonne comme sa mauvaise fortune, passèrent avec lui au Maroc. Douloureuse désillusion ! Cette terre classique de l'Islam jeta un regard d'envie sur les troupeaux, sur les femmes, sur les richesses de ces intrus. Les malheureux exilés durent se frayer un chemin, l'épée à la main, d'Oujda aux H'ayaïna, où ils s'installèrent d'abord. Apprenant que les émigrés désiraient à tout prix

---

(1) Le 23e verset du IXe chapitre du Coran est le prototype du genre : *O Croyants ! n'ayez point pour amis vos pères et vos frères, s'ils préfèrent l'infidélité à la Foi.*

arriver à Fas, s'imaginant qu'Abd-el-K'ader convoitait sa couronne, le sultan Abd-er-Rah'man ameuta contre les deux tribus algériennes les plus féroces pillards du Maroc septentrional, les H'ayaïna et les Dsoul, en leur abandonnant d'avance tout le butin qu'ils pourraient faire. Ce fut une guerre sans merci. Entourés, traqués jour et nuit par des fauves à face humaine, les émigrants, après des prodiges de valeur, réussirent à se retrancher sur une des hauteurs du territoire de Heouara-t-el-H'adjar, et là, durant un long mois, ils repoussèrent les assauts des ennemis acharnés à leur perte. Mais les H'ayaïna et les Dsoul n'étaient plus seuls. Toutes les tribus environnantes, de la Daïra-t-Fas et des Djebala, étaient entrées en lice, réclamant leur part de la curée. Finalement, les Algériens succombèrent en vendant chèrement leur vie. Leur camp fut pillé. On se partagea les femmes et les enfants, les Arabes du Sud prenant de préférence les mères et les filles, les Djebaliens les jeunes garçons, qu'ils destinaient à l'infâme trafic qui caractérise leur province.

Ce que je viens de dire des Beni-Amer et des H'achem diffère un peu de la version du *Kitab el-Istik'ça* (tome 4, p. 198 et 199). Toutefois, Moh'ammed ben T'ayyéb ayant pris ses renseignements dans le pays même où se sont déroulés ces tragiques évènements, ayant causé maintes fois avec les vieux survivants de cette guerre, je crois ses révélations dignes de foi, et puisées, dans tous les cas, à une aussi bonne source que celle d'où peuvent provenir les récits de l'historien marocain.

Telle est donc la cause de la présence de tant d'Algériens chez les Dsoul et les H'ayaïna. Actuellement, les descendants de ces émigrés, qui eurent une si cruelle réception, ne se distinguent plus de leurs anciens oppresseurs. L'assimilation en a fait des Dsouliens qui se souviennent à peine de l'ancienne patrie. Tous cependant ne sont pas restés en exil. Plusieurs familles, et des plus considérées, se rendant compte, un peu trop tard, de l'anarchie et de l'insécurité marocaines, ayant su, d'autre part, avec quelle clémence le gouvernement français traitait leurs coreligionnaires de l'Est, allèrent à Tanger, implorèrent et obtinrent le pardon de la France, furent rapatriées et envoyées à Oran sur des navires réquisitionnés à cet effet par notre ministre plénipotentiaire au Maroc. En revenant au pays, elles rapportaient de là-bas le souvenir des anciennes persécutions, la haine profonde

du Marocain. Voilà pourquoi certains indigènes des environs de Bel-Abbès, Mascara et Tlemcen, ne peuvent plus sentir les habitants du Mag'rib. Ah ! sans la présence des Français, comme ils extermineraient avec plaisir tous les sujets de Sa Majesté chérifienne qui leur tomberaient sous la main !

Au moment de la conquête de l'Algérie par la France, le Maroc s'est enrichi de plusieurs autres fractions de tribus oranaises qui nous fuyaient alors avec la persuasion que nous étions de véritables ogres, des mangeurs de chair humaine. Sur l'ordre du Sultan, qui déplace les tribus du Makhzen comme bon lui semble, des flots d'immigrants algériens appartenant aux tribus des Beni-Amer, El-H'achem, Beni-Snous, El-R'osel, El-Djaâfra, H'amiyyan, Oulad-Sliman, El-H'asasna et Es-Sdjaâ, furent cantonnés en grande partie dans la Daïra-t-Fas, et, en petit nombre, dans le H'ouz-Merrakèch. Malgré l'unité de croyance, malgré la similitude presque complète du costume et des mœurs, l'assimilation ne s'est pas faite sans secousse, sans de journalières avanies, qu'il serait trop long de raconter par le menu. Au commencement, les Marocains s'amusaient à molester les *Chraga* (Orientaux) de toutes les façons, et les pauvres étrangers, constamment bernés, toujours en butte à la malveillance générale, ne sachant plus à quel saint se vouer, prirent le parti d'imiter leurs nouveaux compatriotes, en devenant aussi rapaces, aussi fripons qu'eux.

Un jour, sur le marché de Fas, un Marocain aperçoit un émigré des Beni-Amer. Excellente affaire ! Cet Oriental a sûrement rapporté de son pays une certaine fortune. Il l'interpelle :

— *Ya sidi Mouh'ammed* (1), *Allah ierh'em oualdik, ék'bodh li had'a-l-br'él ouah'ad es-saâ, daba ndji* (O sidi Mouh'ammed, que Dieu fasse miséricorde à tes parents, tiens-moi ce mulet un moment, je reviens tout de suite).

Sans méfiance, l'Algérien s'accroupit, gardant le mulet, et le Fasien s'éloigne. Les heures s'écoulent, le propriétaire de l'animal ne revient pas. Enfin, il arrive sur le tard, essoufflé, hurlant :

— Ah ! ça ! Vas-tu me payer, oui ou non ?

— Comment ? te payer ? Je ne comprends pas.

— Finissons ! Tu m'as donné cent sous d'arrhes, et il te reste

---

(1) Un musulman, quel qu'il soit, est toujours flatté de s'entendre décerner le nom du Prophète ou celui d'*Abd-Allah* (le serviteur de Dieu).

encore à me livrer trente-neuf dourous (195 francs), représentant le prix du mulet que tu m'as acheté tantôt. D'ailleurs, voici mes témoins.

Et il désigne de la main les trois Fasiens, trois complices qui le suivent. L'Ameri, refusant de débourser un centime, on va chez le cadi. Les témoins jurent : la promesse de vente a eu lieu, des arrhes ont été données.

Sommé de s'expliquer, l'Algérien répond au magistrat :

— J'ai versé non seulement les arrhes mais encore la somme tout entière, les trente-neuf dourous, qu'il me réclame pour la seconde fois. Attendez un instant, je vais amener mes témoins.

Rencontrer cent menteurs dans la grande Babylone chérifienne est aussi facile que de trouver de l'eau dans la mer. Un moment après, l'Algérien arrive au prétoire avec une bande de gens graves, payés pour confirmer ses dires. Et le bon juge, déboutant séance tenante le Fasien de ses prétentions, ordonne à l'émigré de prendre le mulet et de s'en aller où il voudra.

Nous avons vu que le territoire des Dsoul est bien arrosé. C'est de chez eux que sort l'Ouad El-Leben, qui débouche dans le Sbou, au milieu des H'ayaïna, après avoir draîné les eaux de plusieurs milliers d'hectares. Les H'ayaïna ne sont pas mal partagés non plus sous le rapport des rivières : ils ont l'Ouad *Inaoun* du côté des R'iatha, l'Ouad *El-Leben* au centre, l'Ouad Ouarer'a au N. Ces trois cours d'eau sont tributaires du Sbou.

Si les porteurs d'argent, de marchandises et de beaux vêtements, ont de sérieuses raisons de craindre les mauvais instincts des Dsoul, il n'en est pas de même des mendiants étrangers, de l'armée roulante des glaneurs et des glaneuses, qui, suivant pas à pas les moissonneurs, enfouissent dans leurs sacs les épis égarés. Nul ne manque au grand rendez-vous de la moisson, et tous, vieillards loqueteux, vieilles femmes en haillons, enfants hâves et décharnés des deux sexes, retournent à leurs tanières se bourrer du grain si rare du bon Dieu.

L'Éole mahométan

Les étudiants étrangers, ces éternels mendiants, un peu plus degrossis que les autres, arrivent, eux, après la moisson, au

moment du dépiquage, alors que se fait lentement sur l'aire l'entassement des blés et des orges. Ces messieurs viennent recueillir l'*Abbasiya* العباسية (Aumône en céréales).

D'une superstition sans égale, le cultivateur marocain considère la venue des doctes solliciteurs comme une bénédiction du ciel. Sans eux, sans leurs prières, est-ce que le dieu des vents de l'Islam, le vénérable Abou-l-Abbas Es-Sebti, daignerait envoyer aux vanneurs le souffle favorable du zéphir? Sur le sol embrasé, tandis que les mulets dépiquent, la peau rôtie par l'ardent soleil de juillet, aucune brise ne rafraîchit l'atmosphère ; l'air vibre, surchauffé, d'une intensité d'ondulations éblouissante, insoutenable, et l'Éole islamique, le dispensateur des tempêtes et des ouragans, qu'il tient captifs au fond de son tombeau, avant de déchaîner la rafale attendue, exige l'invocation annuelle, les paroles sacramentelles destinées à faire éclater la grande conflagration des couches atmosphériques, la bienfaisante agitation des courants aériens.

Principaux villages des Dsoul (1)

Aïn-Aïngoucht (la source sculptée) (A. B), 500 feux. عين اينڤوشت Entourée d'oliviers. Important marché le lundi.

Beni-Fracen, 100 feux. بنى ڤراصن Marché le lundi. (Nous avons dans la province d'Alger une tribu berbère appelée *Aït-Fraoucen.)*

Forces militaires : 8,000 fantassins et cavaliers. Population probable : 56,000 habitants. Encore plus de 100 hameaux inconnus.

---

(1) Ce mot devrait s'écrire *Ed-Dsoul* (الدسول), tel qu'il se prononce actuellement. Est-ce un terme berbère? On me dit qu'il signifie, dans le pays, *haie vive de jujubier sauvage,* signification que je ne trouve dans aucun dictionnaire arabe, ce qui tendrait à faire croire que cette tribu est d'origine berbère, comme ses voisins, les *Mèknasa*. Je ne m'amuserai pas à chercher noise aux auteurs arabes relativement à leur orthographe de *Tsoul*. On sait que ces braves gens, se copiant invariablement les uns les autres, ne cherchent guère à corriger les fautes de leurs prédécesseurs. Le premier en date, le *K'art'as,* je crois, a écrit *Tsoul,* et le troupeau de moutons des historiens mahométans s'est précipité sur les traces de cet écrivain, sans chercher à en savoir davantage.

Ibn-Khaldoun, sans rien préciser, parle de *Teçoul*, tantôt comme d'une place forte voisine de *Téza*, tantôt comme d'une peuplade habitant la dite place forte. (*Histoire des Berbères*, t. 1er, p. 259, 265, et t. 2, p. 31 de la traduction.)

Les *Dsoul* sont mentionnés dans l'Histoire lors du fameux partage du Mag'rib entre les fils d'Idris II (828 de J.-C.). Daoud ben Idris reçoit le commandement de Heouara, *Dsoul*, Taza, Méknasa et R'iatha. (*K'art'as*, p. 62 de la traduction, dont je suis obligé de rectifier l'orthographe vicieuse en ce qui concerne la plupart des noms propres.)

(917 de J.-C.). La Monarchie Idrisite touche à sa fin, et ce sont les *Dsoul*, alliés aux gens de Taza et de Méknasa, qui lui portent les derniers coups. Le grand chef de ces trois tribus, *Mousa ben Abi-l-Afia*, mêle ses troupes à celles de l'envahisseur du Maroc, Meççala ben H'abbous, général du *Mahdi* Obeïd-Allah.

Vaincu près de Méknasa, assiégé dans Fas, le prince idrisite, Yah'ya ben Idris, conserve une ombre de souveraineté, réduite à sa capitale et à sa banlieue, mais il n'est en réalité qu'un vassal du Mahdi, un simple sous-préfet de province. Pour prix de sa défection, Mousa ben Abi-l-Afia est nommé gouverneur de tout le Mag'rib-el-Ak'ça.

(921 de J.-C.). Quatre années se sont écoulées, quatre années pendant lesquelles le Maroc a tremblé sous l'omnipotence du chef des *Dsoul*, le haineux Mousa, qui cherche à se débarrasser, par tous les moyens, du roitelet de Fas. Jaloux de l'illustre origine, des talents, des vertus, de la popularité de ce prince, Mousa saisit l'occasion de la seconde invasion de Meççala en Mag'rib pour décider le général mahdiste à détrôner Yah'ya.

A la tête de ses escadrons, Meççala marche sur Fas, et Yah'ya, ne se doutant de rien, sort de la ville, avec les grands de sa cour, pour aller à la rencontre du guerrier et lui présenter ses hommages. Aussitôt, il se voit appréhendé au corps, lui et tout son cortège. Chargé de chaînes, hissé sur un chameau, le descendant du Prophète rentre dans sa capitale, précédant ses bourreaux, dont la rage est loin d'être satisfaite. Soumis aux tortures physiques les plus atroces, il avoue où sont cachés ses trésors. Complètement

dépouillé, il est relégué dans un trou perdu de ses anciens États, du côté d'Azila. (*El-Istik'ça,* t. 1er, p. 79 et 80.)

Ce *Mousa ben Abi-l-Afia,* qui a fait tant de mal aux Idrisites, a, encore aujourd'hui, la plus détestable des réputations. Le premier Marocain venu vous dira que ce maudit était un *juif,* qu'il s'était fait passer pour musulman dans le seul but d'assouvir la haine qu'ont les Israélites contre la religion et les descendants de Mahomet, et il vous racontera des légendes interminables, des complaintes douloureuses, où il est question de ce buveur de sang chérifien, de ce misérable, qui a retenu *vingt ans* en prison l'infortuné Yah'ya ben Idris, après lui avoir arraché sa couronne.

(1218 à 1223 de J.-C.). Les *Teçoul,* les Méknasa et les Heouara prêtent serment de fidélité à l'émir mérinide, Abou-Saîd Othman. (Ibn-Khaldoun, t. 4, p. 31 de la traduction.)

Tribu de CENHADJA-T-R'EDDOU

Sœur chérie de Cenhadja-t-el-Out'a, elle ne forme pour ainsi dire avec celle-ci qu'une seule et même tribu. Située dans la zone méridionale djébalienne, elle présente la configuration caractéristique de cette région : aspect ondulé, horizons découverts, parsemés de nombreux bosquets. L'inévitable, le précieux cactus a envahi de grands espaces sans se laisser arrêter par la royauté indestructible du palmier nain. Et tous, à la saison, tous ceux dont le ventre est vide, armés de longs roseaux aux pinces écartées, ils viennent dévisser la figue épineuse, ce pain du pauvre, ce modeste vainqueur de tant de disettes. Peuples du Nord, futurs colonisateurs de l'Afrique septentrionale, épargnez le figuier de Barbarie ; il a sauvé la vie à des milliers de familles, et il sera longtemps encore la manne céleste et gratuite des bouches affamées.

De loin, le hérissement broussailleux des palmiers nains vous

cache le sol à perte de vue, et le voyageur reste stupéfait, quand il s'engage dans la brousse, de découvrir des clairières cultivables, des champs de tabac, de chanvre, de longs rubans de froment, sinueux, biscornus, obligés de suivre les méandres de l'envahissant végétal. Labourer à travers ces détours étant impossible, la pioche fait l'office de la charrue ; le semeur vient ensuite jeter sur les mottes l'averse blonde qui doit les féconder. La moisson se fait drôlement, à la main, sans faucille, en arrachant d'un seul coup les épis et les tiges. Cependant, la richesse de la tribu n'est pas dans l'agriculture, elle est dans ses beaux vergers d'oliviers, de figuiers, de noyers, dont les fruits sont exportés au loin, sur les ânes des colporteurs cenhadjiens, jusqu'au fin fond de la Daïra-t-Fas.

La djellaba noire, l'étui de laine de son fusil enroulé autour de sa tête nue, court de taille, large d'épaules, le teint blanc, un peu bronzé par la vie au grand air, l'homme de Cenhadja-t-R'eddou passe pour un guerrier redoutable. L'armement est défectueux. Les 3,500 fusils de la tribu sortent des ateliers de Tar'zouth (Rif). On ignore encore dans ces parages le bon fusil à tir rapide, les Mauser, les Lebel, et tous les autres engins de destruction dont sont pourvues les Nations policées. A quoi bon me répéter en disant que la femme musulmane travaille plus que l'homme, et travaille toujours ? Pendant que le seigneur et maître rabâche le Coran à la mosquée, tandis qu'il fait ses longues tournées de mendicité chez les Dsoul, les R'iatha, poussant même des pointes jusque dans la Daïra-t-Fas et la Dhahra, avec Figuig et Oujda comme limites extrêmes, sa vaillante compagne, accroupie devant son métier à tisser, fait courir la navette des journées entières, fabriquant pour son errant époux les beaux h'aïk, les chaudes djellaba, qu'il trouvera prêtes à son retour, et qu'il endossera sans même dire merci. Il rapporte de son voyage de quoi s'acheter du kif et du tabac à priser, qu'il ira consommer dans certaines maisons louches, asiles secrets des rares hétaires et ganymèdes de la contrée. Soyons justes cependant en disant que la moralité n'est pas ici trop mauvaise puisque la lèpre djebalienne est obligée de se cacher, de fuir le grand jour.

Les villages sont grands, les maisons ordinaires, bâties avec du bon mortier de chaux. La base de la nourriture est le gland qui provient de la forêt ; ajoutez à cela du maïs, des champignons,

de l'arguel, des sauterelles à l'occasion, du miel, très abondant partout, et vous aurez une idée de l'uniformité de l'art culinaire cenhadjien, au sommet duquel trône le vulgaire biçar.

Villages conquis par les abeilles

Grâce à ses fleurs et à ses arbres, Cenhadja-t-R'eddou se livre en grand à l'apiculture. Pas d'humble chaumière sans son rucher, pas de repas sans miel ; mais les abeilles ne sont pas toujours inoffensives. On a vu des villages entiers déguerpir devant leurs noirs bataillons, que l'on avait irrités par mégarde. Au village de Sidi Daoud, le derviche fut témoin, une fois, d'une déroute semblable, due à la maladresse d'une chèvre.

Elle était entrée, avec tout le troupeau, dans le petit enclos réservé aux mouches à miel, derrière la maison d'un des principaux apiculteurs de l'endroit, et elle s'était juchée, naturellement, sur une des ruches, la faisant rouler sous ses pieds, la bousculant si bien que la porte de la ruche finit par s'ouvrir. Un flot d'abeilles en sortit et s'abattit incontinent sur tout le troupeau. Affolées, les pauvres chèvres couraient ça et là dans le parc, renversant les autres ruches, bêlant d'une façon lamentable, et de ces autres ruches sortirent également des milliers d'abeilles qui ne se contentèrent pas d'aiguillonner seulement les plaintifs ruminants ; elles entrèrent aussi dans les habitations, s'acharnant sur les hommes, les femmes, les enfants, les chiens et tous les animaux qu'elles pouvaient atteindre. Ce fut un sauve-qui-peut général. Jusqu'à la nuit tombante, les escadrons volants planèrent sur le village abandonné. Les ténèbres mirent fin au combat. En rentrant chez eux, les habitants trouvèrent des poules et des chats, démesurément gonflés, ne donnant plus signe de vie, tués par les centaines de dards qui leur étaient restés dans les chairs.

Chez les Oulad-bou-Slama, une autre fois, les Beni-Ouandjel, victorieux, avaient mis le feu à Bab-el-H'aït'. Chassées de leurs ruches par les flammes et la fumée, les abeilles tombèrent indistinctement sur les vainqueurs et les vaincus, et elles obligèrent les uns et les autres à s'enfuir au plus vite, à ne plus songer à la lutte.

Les guêpes sont encore plus méchantes que les mouches à miel ; toutefois, étant relativement peu nombreuses, elles sont incapables

d'imiter les brillants exploits de leurs utiles cousines, dont elles n'ont que le venin.

Principaux villages de Cenhadja-t-R'eddou

صنهاجة غدو (la Cenhadja des bourgeons) (B)

En-Nadhour, 300 feux.
Beni-Kzin, 50 feux. بنى كزين
Beni-Msil (les enfants du torrent) (A), 50 feux. بنى مسيل
Sidi-Daoud, 300 feux. Marché le mercredi.
Oulad-Brahim, 100 feux. Sur l'ouad du même nom.
Zaouiya-t-Sidi-Ah'med Akhemrich, 100 feux.

Forces militaires : 3,500 fantassins. Population probable : 24,500 habitants. Une cinquantaine de hameaux inconnus.

(Voir la notice historique de Cenhadja, page 414.)

Tribu de BOU-RD'A

C'est une toute petite tribu pouvant à peine équiper 500 fantassins. Mais cette poignée de guerriers est brave, et, de plus, Bou-Rd'a a l'avantage d'être cantonnée entièrement sur une des chaînes du massif cenhadjien. On ne se fait pas de bile dans ce minuscule canton. Buveurs de thé, passionnés pour la musique, les lettrés passent leur temps à se goberger les uns les autres, ne se pressant nullement d'apprendre le Coran, mettant plus de vingt ans pour le savoir par cœur. Autrefois, le pays était bien plus riche ; les oliviers couvraient les vallons et les coteaux. Quelque temps avant le dernier passage de Moh'ammed, ils avaient été coupés au ras du sol par les indigènes de Mernisa, l'année de la grande

guerre des tribus r'mariennes et cenhadjiennes. Au reste, cette grande lutte n'était pas encore terminée, puisque le derviche eut l'occasion d'assister aux laborieuses négociations du traité de paix. Les Chorfa de Lḳhmalcha étaient les arbitres choisis. Ils persistaient à rester dans la contrée, sentant eux-mêmes que la concorde ne durerait pas longtemps. Cet armistice temporaire avait permis néanmoins aux tribus microscopiques, telles que Beni-Ouandjel, Bou-Rd'a, etc., de revenir prendre possession de leurs villages, qu'elles avaient dû abandonner devant des forces bien supérieures aux leurs.

Bou-Rd'a est dépourvue de marché. Elle va à celui des Beni-Oulid, qui a lieu le mardi, mais elle reçoit assez souvent la visite des caravanes du Sud venant lui apporter des laines et des grains. Sa principale industrie est la fabrication des babouches et des djellaba. Dans chaque hameau, il y a au moins deux ou trois tisserands.

Le derviche se souviendra toute sa vie de la nuit qu'il passa dans un des cimetières de ce petit pays. Il était allé au Souk' Eth-Tlhatha des Beni-Oulid, grande distraction pour un t'aleb, car le marché marocain est comme une foire chez nous, avec cette différence que les étudiants musulmans s'y donnent rendez-vous uniquement pour s'y amuser et assister aux ouaâda et autres réjouissances gastronomiques, toujours faciles à trouver dans les grandes foules mahométanes.

Après avoir passé sa journée à boire du thé et à manger, avec les autres t'olba, les friandises données par des commerçants charitables, le vagabond, sans prévenir aucun de ses camarades, voulut rentrer tout seul à Bou-Rd'a. Sorti un peu tard du marché, la nuit le surprit à la limite même de cette tribu. Dans le lointain, un cimetière, très reconnaissable à ses *chaouahid* (dalles verticales) et à la k'oubba d'un ouali, attira l'attention du derviche.

— Autant coucher là qu'ailleurs, se dit-il.

Et il se dirigea sur le mausolée du santon. En y arrivant, à la nuit noire, il poussa la petite porte, entra dans le sanctuaire, constata qu'on y voyait à peu près comme dans un four. Il y pénétra cependant, et, ayant découvert une vieille natte de palmier nain, il s'allongea dans un coin, la tête appuyée sur une grosse pierre servant aux ablutions sèches. Alors seulement, une très forte odeur de camphre lui monta aux narines.

— Il y a peut-être ici un individu récemment enterré, pensa le cheminot. Qui sait même si le cadavre est enseveli ?

Cette idée le tint éveillé une grande partie de la nuit. Vers deux heures du matin, un besoin de lâcher de l'eau l'ayant mis sur pied, il alla à la porte en tâtonnant. Avant d'y arriver, il trébucha contre quelque chose de flasque.

— *Ouachta had'a ?* (qu'est ceci ?) dit-il à haute voix.

Et il se baissa pour palper. C'était un corps humain ! Vivement, il se rejeta en arrière, mais il tomba sur un autre cadavre. Épouvanté, il gagna la porte, sortit du mausolée, attendit dehors la pointe du jour.

Les premiers indigènes qu'il rencontra lui expliquèrent la cause de la présence des deux défunts dans la k'oubba.

— C'est un homme et une femme, et nous venons justement les enterrer, dirent-ils à l'explorateur. Ils sont morts hier dans l'après-midi. N'ayant pas eu le temps d'achever leurs fosses, nous les avons placés dans la chapelle, près du ouali. Veux-tu te joindre aux autres étudiants pour réciter les prières funéraires ?

Le voyageur ne se le fit pas dire deux fois. Il resta, assista aux funérailles, prit part au repas funèbre, et il eut encore quarante centimes pour sa peine.

Principaux villages de Bou-Rd'a

بـو رذا (Corruption de l'arabe *Abou-Rida*, l'homme au manteau). On sait que les Djebaliens changent souvent le *d* en *d'*.

Bou-Rd'a, 500 feux. Au centre de la tribu.

Forces militaires : 500 fantassins. Population probable : 3,500 habitants. Une vingtaine de hameaux inconnus.

Tribu des BENI-MEZGUELDA

Au fond d'une obscure zaouiya de Bou-Rd'a, Moh'ammed apprend tout à coup une nouvelle sensationnelle : — Les Beni-Mezguelda sont en guerre avec le sultan !

La distance à parcourir est de quatre bonnes journées de marche à travers des montagnes et des tribus déjà connues. Il n'hésite pas une seconde, il part, brûlant du désir d'assister, en curieux, aux opérations. Le voyez-vous, le cap sur l'Ouest, arpentant successivement les Beni-Oulid, qu'il trouve en liesse, comme toujours, Méziath, qui se chicane avec les H'ayaïna. Chez les Beni-Zéroual, sa belle ardeur se refroidit, il jette l'ancre dans la Zaouiya de Sidi-l-H'ammoumi pour réparer ses forces devant les fourneaux des bons moines, puis il reprend sa course à travers El-Djaya, Slès, Beni-Ouriaguel. Sur son chemin, les renseignements, les commérages se croisent, se contredisent. Dans le tissu des exagérations et des mensonges, il finit par débrouiller la vérité sur cette révolte des Beni-Mezguelda : une vétille, un rien a mis le feu aux poudres. Les sujets rebelles ont simplement massacré leur caïd, après l'avoir élu eux-mêmes, après l'avoir fait agréer par la Cour chérifienne ! Et le çoff (1) du défunt, très puissant à Fas, a obtenu la mobilisation d'un petit corps d'armée destiné à exterminer ses rivaux.

Voilà exactement ce que savait le derviche à son arrivée à Ez-Zer'ira, bourg important des Beni-Mezguelda, où des mains pieuses ont élevé un magnifique cénotaphe à la mémoire de l'illustre Moulaye Bou-Chta-l-Khammar. De ce point, le vagabond put suivre, durant un mois, les graves évènements qui se déroulaient à quelques kilomètres plus loin.

Composées uniquement de cavaliers arabes de la province de Fas, les troupes impériales avaient pris position dans la petite tribu de Féchtala. Ne se souciant nullement d'engager leurs

(1) Coterie, parti politique.

chevaux dans le massif montagneux des Beni-Mezguelda, elles restaient prudemment sur la limite méridionale djebalienne, dans ce pays relativement plat, très favorable à la cavalerie, poussant au Nord des reconnaissances, qui se changeaient toujours, dans les bulletins impériaux, en de superbes triomphes. Le fait est que les Beni-Mezguelda les tenaient en respect, les empêchant d'avancer, se battant comme des lions avec les vieux mousquets sortis de leurs propres manufactures.

Les petites tribus voisines avaient embrassé la cause de l'Empereur, en caressant l'espoir de *manger*, comme elles disaient, les Beni-Mezguelda. Ceux-ci, nombreux et braves, ne redoutant que les Beni-Messara, avaient déjà pris leurs précautions en vue de neutraliser ce groupe redoutable, dont Ouazzan est la capitale. Bien avant de lever l'étendard de la révolte, humbles et suppliants, ils avaient fait des hécatombes de bœufs sur leurs marchés, et les implorés, ne pouvant se dérober à l'obligation morale de soutenir les insurgés, avaient promis des renforts, qu'ils envoyaient secrètement.

Dans diverses escarmouches, près de 300 Mezgueldiens furent mis hors de combat. Mais les pertes furent encore plus fortes parmi les troupes du Makhzen, puisqu'elles furent obligées de battre en retraite, sans avoir pu dompter l'insurrection.

Au bout de trois années d'une complète anarchie, apprenant que le sultan se décidait enfin à l'attaquer à la tête d'une nuée d'Arabes, la tribu rebelle se déclara prête à se soumettre, en présentant à l'approbation de la Cour la nomination d'un nouveau caïd. Que l'on juge, par ce trait, de la faiblesse du Pouvoir central. Il avait en face de lui une seule, une unique tribu, relativement petite, relativement faible, et pourtant, il lui fallut composer, capituler devant elle ! Le courage des insurgés, favorisé par leurs montagnes boisées, avait eu raison des chacals impériaux.

Quel est donc ce pays, si près de Ouazzan et de Fas, qui brave ainsi les foudres chérifiennes ? C'est une contrée montagneuse, fertile, bien arrosée, très peuplée. Les villages se touchent, les marchés sont nombreux et les mosquées aussi. Population pieuse, composée en majeure partie de t'olba, elle accueille généreusement les étudiants étrangers. Elle laisse à ses ignorants l'entretien de ses beaux vergers, la culture de la vigne, dont les principales qualités de raisins sont : le *Bou-Khenzir* (celui au cochon) et le

Bezzoul el-âouda (tétine de jument), ce dernier étant un beau raisin sec, gros et rouge, très recherché. Le *Taferialt* a le grain noir. Quant au *Ah'mar bou Amor*, aux reflets rubiconds, comme son nom l'indique, il se mange dès qu'il est mûr. La fabrication du çamet doux, du çamet enivrant, le vin, que beaucoup de petits propriétaires font eux-mêmes, et qu'ils conservent longtemps dans des jarres, la vente des fruits, la culture du lin et du chanvre, ne représentent qu'une partie des ressources de cette belle contrée. C'est dans la grande production des oliviers qu'il faut chercher le sécret de la richesse des Beni-Mezguelda.

Traitement des olives

Après la cueillette, on les conserve un mois ou deux dans d'immenses corbeilles de laurier-rose placées en plein air, au beau milieu de la cour. Trois jours avant l'écrasage, elles sont retirées des corbeilles et exposées au soleil. On les jette ensuite dans un bassin en maçonnerie où un rouleau de pierre, de 2 mètres de long sur 75 centimètres de hauteur, les broie lentement. Un ou deux mulets, autour du bassin, traînent le rouleau. Après ce premier pressage, les olives mal écrasées sont mises dans des couffins de palmier nain et placées sous un pressoir à vis. L'huile qui s'écoule à travers les fissures des paniers descend dans de grandes *gaçaâ*, des plats de bois démesurés, mis sous le pressoir. On soumet ensuite les noyaux à un détritage particulier, et on en obtient une huile âpre, infiniment moins bonne que celle de la première pression. Les tourteaux desséchés, provenant des noyaux écrasés, servent de combustible et sont préférés au meilleur bois.

Il y a aussi le procédé de l'ébullition, très original, mais peu pratiqué. Il consiste à faire bouillir les olives dans des chaudières, avec un peu d'eau, et à les jeter ensuite, toutes brûlantes, dans un bassin où des hommes, les jambes nues, se livrent à un dépulpage effréné, à grands coups de talon.

A la suite d'une tempête, d'un grand vent ou d'un orage, il est de mode de laisser les indigents faire la cueillette des olives qui sont tombées par terre. On a vu des nécessiteux emporter quelquefois de cette manière une récolte d'olives égale au moins à celle du propriétaire.

Le fruit mûr de l'olivier est l'aliment favori du Mezgueldien. Il en mange soir et matin. Les raffinés lui font subir une préparation spéciale : L'olive noire, fendillée au couteau, est mise dans l'eau pendant un mois. Ensuite, on jette cette eau, on coupe des tranches de citron, on les brasse avec les olives, on verse sur le tout de l'huile pure et un peu d'eau claire, on saupoudre le tout avec du sel, et il n'y a rien, assurent les Djebaliens, de comparable à ce mets divin. Les amateurs de parfums hostiles, les palais blasés se contentent de saler les olives et de les marier intimement, pendant un long mois, avec un nombre respectable de têtes d'ail.

Quant à l'olive verte, elle est traitée d'une autre façon : On la soumet d'abord à la pression d'une forte dalle, et on la met ensuite dans l'eau pendant une vingtaine de jours. Après ce bain, elle est placée dans un récipient, où elle est salée, et où l'on puise jusqu'à sa complète disparition.

Mentionnons, avec l'olive, une foule d'autres bonnes choses que l'on trouve dans la tribu : des oranges, des coings, des bananes, des citrons, du gibier de poil et de plume, que l'on chasse même au *slougui* (lévrier), des escargots, des champignons, en abondance et très estimés, énormes champignons blancs, qu'ils accommodent avec de la viande, tandis que dans la province de Fas on les fait seulement bouillir dans du lait.

Cet Eden, malheureusement, est gâté par les abominables mœurs djebaliennes, plus vilaines ici peut-être que partout ailleurs. Glissons..... et voyons la principale industrie locale : la fabrication des fusils et de la poudre. Presque chaque grand village a sa manufacture d'armes où l'on fabrique l'interminable mousquet *mezgueldi*, dont la mort, devant l'invasion des armes perfectionnées de l'Europe, n'est plus qu'une affaire d'heures. On l'achète cependant encore ce vieux rifle dans les hameaux perdus du Blad-es-Siba, mais son canon, mince, d'une longueur invraisemblable, son bassinet, son silex, commencent à être fortement démodés partout où il régnait autrefois sans conteste.

Tableau synoptique des tribus R'MARIENNES et CENHADJIENNES du Rif et des Djebala

J'ai déjà dit (p. 259), que les Marocains divisent leur pays en tribus issues de *Cenhadja* et en tribus issues de *R'mara*.

Nos voisins de l'Ouest attachent à leur origine une telle importance, les causes d'amitié et d'inimitié entre leurs tribus sont si souvent provoquées par une prétendue parenté ou une extranéité non moins prouvée, qu'il est impossible de passer plus longtemps sous silence les degrés fictifs ou réels de consanguinité entre les différents groupes de Berbères purs et de Berbères arabisés qui peuplent les deux provinces du Rif et des Djebala.

Tribus r'mariennes du Rif (1)	Tribus r'mariennes des Djebala
Mthioua, Beni-bou-Frah', Beni-It't'eft, Beni-Amreth, Kzennaya, Témsaman, Beni-Saïd, Lemt'alça, Beni-bou-Yah'yi, Galìya, Beni-Znasen.	Le berceau de la race, la grande *R'mara*, figurera seule ici, sans ses 10 grandes fractions qui sont de véritables tribus. *R'mara, Beni-Saïd, Beni-H'assan, Beni-Maâdan, Beni-H'ouzmer, Ouad'ras, Beni-Mçouer, Beni-Arous, Beni-Messara, Rehouna, Beni-Mezguelda, Set't'a, Ahal-Srif, Beni-Zéroual, Beni-Ouriaguel, Féchtala, Slès, Mthioua, Ktama, Ouandjel, Dsoul.*

(1) A propos de ce mot, pourquoi les journalistes, les romanciers, les prétendus érudits, *e tutti quanti* l'écrivent-ils avec deux *f*? *Riff*? *Riffain*? Pourquoi, depuis les derniers actes de piraterie des Bek'k'ouya, écrit-on *Bocoyas, Bekilya* et *Belkouya*? Pourquoi prononce-t-on *Muley* ou *Maulaï* pour Moulaye? *Maghreb* ou *Moghreb* pour Mag'rib? *Chechaouan* pour Ech-Chaoun? etc., etc. Pourquoi nos bons mais peu savants ancêtres écrivaient-ils *Miramolin*, alors qu'ils entendaient les Marocains appeler leur sultan *Amir el-Moumnin*? (Le Prince des Croyants).

— *El-Djohl ma ândou h'add* (L'ignorance n'a pas de limites), vous répondrait le derviche.

Tribus cenhadjiennes du Rif	Tribus cenhadjiennes des Djebala
Tar'zouth, Beni-bou-Necer, Beni-Khennous, Beni-Seddath, Beni-Bechir, Zerk'eth, Targuist, Mer'raoua, Beni-Mezdouye, Beni-Gmil, Beni-Ouriar'el, Beni-Touzin, Beni-Oulechchèk, Bek'k'ouya, Kebdana.	*Cenhadja-t-el-Out'a* (prétendue souche du groupe), *Cenhadja-t-R'eddou, Heouara-t-el-H'adjar, Bou-Rd'a, El-Branès, Oulad-bou-Slama, Beni-bou-Chibeth, Rer'ioua, Méziath, El-Djaya, Beni-Ah'med, R'zaoua, Lékhmas, Soumatha, Beni-Issef, Mecmouda, Djebel-el-H'abib, Beni-Gourfet', El-R'arbiya, Es-Sah'el, Azila, Fennasa* (1).

Un proverbe marocain affirme que les *R'mariens* se reconnaissent à leur massive corpulence et à leur bon cœur, tandis que les *Cenhadjiens* sont aussi agiles que maigres et égoïstes.

Principaux villages des Beni-Mezguelda (2)

بنى مـزڤلـدا (les épais) (B)

El-Khmis, 500 feux. Marché le jeudi. *Ezer'ira* (les *you-you*, cris de joie des femmes) (A), 500 feux. الـــزغـيـرة. *El-K'itoun*, 100 feux.

Forces militaires : 4,000 fantassins. Population probable : 28,000 âmes. Une trentaine de hameaux inconnus. Au Nord de la tribu, immense forêt d'oliviers appelée *El-K'rouniya*.

Notice historique sur les Beni-Mezguelda

Ibn-Khaldoun assigne à cette tribu, aujourd'hui complètement

---

(1) La science généalogique de Moh'ammed ben T'ayyéb s'arrête ici. Il appartiendra aux érudits de l'avenir de compléter et de rectifier le tableau précédent.

(2) Pour être d'accord avec mon système de transcription des noms arabes et berbères, je devrais écrire ce mot ainsi : *Mezgelda* (avec un *g* dur). (V. tome 1er, p. 42 et 43.)

arabisée, une origine berbère cenhadjienne. De son temps, elle habitait la même contrée qu'aujourd'hui. (Ibn-Khaldoun, t. 2, p. 125 de la traduction.)

Tribu des BENI-MESSARA

Des Beni-Mezguelda aux Beni-Messara la route est jalonnée de hameaux enfouis dans des nids de verdure. Parti de bon matin d'Ez-Zer'ira, le derviche était arrivé, vers 4 heures de l'après-midi, au gros village d'Ez-Zouak'in, chez les Beni-Messara.

Ez-Zouak'in

Autour des maisons, les orangers, grenadiers, jujubiers, pêchers, abricotiers, serrés les uns contre les autres, forment des vergers ravissants ; dans les jardins, à côté des habitations, les sources sortent de terre, réunissant un peu plus loin leurs débits qui vont se perdre dans le beau ruisseau de l'Ouad Ouazzan. Des oliviers, il y en a à chaque pas. Toute cette partie méridionale des Djebala est couverte de ces arbres précieux, au feuillage impérissable.

Dans la campagne, dans les hameaux, quelle animation ! non en vue du travail, mais du plaisir. Des groupes de jeunes étudiants, des bandes d'ignorants suivaient, en chantant, les orchestres de grosses caisses et de hautbois. En tête, les éphèbes et les bayadères se déhanchaient lascivement, avec de continuelles ondulations du bassin.

— Que voilà bien les anciennes mœurs des Musulmans andalous ! murmurait le vagabond en fendant les flots de la joyeuse multitude.

Harassé, il se rendit à la mosquée. Il avait eu la surprise d'apercevoir de loin le minaret d'un temple. Il n'en avait pas vu

depuis longtemps, les petites chapelles campagnardes en étant généralement dépourvues. La tour carrée, du haut de laquelle le muezzin appelle les Croyants à la prière, est l'indice certain d'une grande mosquée, d'une grande école. Aussi l'explorateur ne fut-il nullement étonné, en entrant dans la salle du prône, de la trouver bondée d'écoliers, près de 200 environ, les petits, hurlant des versets du Coran, les grands, écoutant des leçons de grammaire et de droit musulman. Moulu, il s'affaissa sur un tapis, seul dans un coin, sans que personne prît garde à lui. Après la classe, deux clercs barbus étant venus le réveiller pour lui demander s'il avait l'intention de suivre les cours, il leur répondit en grognant :

— C'est pour cela que je suis venu. Si vous m'acceptez, bien ! Sinon, laissez-moi dormir.

Un *merh'aba bik* général (sois le bienvenu) accueillit cette boutade, et l'éternel truand, nourri, habillé, logé, chauffé pour rien, passa là cinq des plus beaux mois de son aventureuse existence.

Ez-Zouak'in est une petite ville d'un millier de maisonnettes, à simple rez-de-chaussée, la plupart cependant surmontées de la *r'orfa*, grenier qui leur donne l'apparence d'un premier étage. La maçonnerie est solide, faite avec du bon mortier de chaux, et les toitures vertes, en tuiles vernies, reluisent aux rayons d'un soleil toujours radieux.

Des demi-citadins de cet acabit sont assez délicats en matière culinaire. Il leur faut des plats à sauce, du rôti, du bouilli, des potages, des pâtes. Quand ils sont fatigués du mouton et de la chèvre, ils ont la ressource des poules de la basse-cour et du poisson de la rivière. Ils font peu de cuisine au beurre ; en revanche, tout nage dans l'huile, le kouskous lui-même en est déliquescent. Ne parlons pas des pâtisseries, des friandises, des fruits. Ce grand village regorge de bien-être, et Moh'ammed se souvient encore d'un grand parc, derrière la mosquée, où les étudiants rassasiés, repus, — il était du nombre —, allaient jeter le pain et le kouskous superflu, grand régal pour les chiens et les poules du voisinage, mais sacrilège heureusement très rare dans le monde de l'Islam.

Faisant l'école buissonnière plus souvent qu'à son tour, le remuant derviche s'éclipsait de la mosquée d'Ez-Zouak'in pour explorer pas à pas les environs, s'absentant des journées entières,

bien accueilli partout où il se présentait. Ouazzan surtout l'attirait, et nous le verrons bientôt dans cette pépinière de santons.

Du N. au S., la tribu des Beni-Messara peut avoir une quarantaine de kilomètres, une trentaine de l'E. à l'O. Au Midi, sur un très long parcours, ses terres se confondent avec celles de la province de Fas, une grande zone commune, d'une admirable fertilité, aux horizons découverts, aux coteaux empanachés d'arbres fruitiers de différentes espèces. Plus on monte vers le Nord et vers l'Est, plus les hauteurs se dessinent nettement, formant déjà, du côté de Lékhmas, Rehouna et Meçmouda, des pâtés montagneux assez élevés, citadelles naturelles des turbulents Messariens. Cette haute région n'est pas la moins favorisée ; bien au contraire, c'est le jardin, c'est le grenier d'abondance de la tribu. C'est là aussi que se réfugient les bannis, les rebelles de tout le cordon méridional du Sud-Ouest djebalien.

Les luttes annuelles des Beni-Messara avec les troupes chérifiennes et les nobles marabouts de Ouazzan ont retenti jusqu'en Europe. Dénaturées, réduites à leur plus simple expression, ces divisions intestines nous sont annoncées comme des actes partiels d'insubordination, des méfaits de brigands, indignes de captiver plus de deux secondes l'attention d'un cerveau européen. Il y a là, cependant, pour le sociologue et l'historien, pour le *marocaniste* de profession, car ce nouveau genre de parasite, inconnu jusqu'à présent des entomologistes, commence à révéler son existence dans les grandes capitales du monde civilisé en pompant à loisir les disques vermeils de nos caisses publiques, il y a là, dis-je, pour tout philosophe sérieux, une enquête intéressante à faire, non auprès des gros turbans de Ouazzan ou de Fas, mais dans le peuple, à la source même de toute sincérité, de toute vérité pure, dégagée du fard que les hommes de soutane et d'épée de l'Empire des Chérif savent si bien plaquer sur leurs vilains procédés de burgraves et de rastaquouères endurcis.

Essayons donc de soulever un coin de la lourde draperie sous laquelle, noyées dans l'ombre mystérieuse des chapelles, les Franc-Maçonneries, les Confréries, les Églises, les Coteries marocaines se remuent, s'agitent, complotent, dans le perpétuel et ardent désir d'arriver à la domination universelle.

VILLE DE OUAZZAN

Sur les derniers coteaux du Djebel-er-Rih'an, au milieu de la puissante végétation des oliviers et des myrtes, il était un hameau, il y a trois siècles à peine, qui éparpillait ses cinquante chaumières à travers le labyrinthe des bois touffus, des bosquets, dés forêts embaumées. Admirablement situé pour la méditation et la prière, il avait su captiver et séduire l'homme qui allait l'illustrer à jamais dans les fastes de l'Église musulmane marocaine.

Abou-Mouh'ammed Abd-Allah ben Brahim Ech-Cherif, le premier de la Famille des T'ayyibiyin établi à Ouazzan, était un saint errant, désabusé du monde et des grandeurs. Dans une de ses courses, le hasard l'ayant conduit au village du *Djebel-er-Rih'an* (La Montagne des Myrtes), il prit la résolution de s'y fixer avec tous les siens. Ce coin du Maroc, perdu dans la verdure, le fascinait, le charmait plus que les magnificences des palais impériaux. Et pourtant, à Fas, les honneurs ne manquaient pas à l'illustre solitaire. Son cousin (1), le sultan Moulaye Er-Rachid, ayant enfin conquis sa couronne, ne demandait qu'à rallier autour de lui les membres épars de la Sainte-Famille. Mais le saint avait préféré s'enfuir, se réfugier dans ce modeste hameau, qu'il devait débaptiser, pour troquer son beau nom de *Déchra-t-Djebel-er-Rih'an* (Le Village de la Montagne des Myrtes) contre la dénomination cléricale, mystique et saugrenue de *Ouazzan* (peseur, qui pèse, qui juge équitablement les actions bonnes et mauvaises). Puis, dans sa fièvre de ferveur et de prosélytisme, il s'était mis à construire une chapelle, le premier couvent, la plus ancienne zaouiya de Ouazzan. Laissons-le embrigader sous sa bannière la foule des fanatiques, des ambitieux et des sots, ni plus ni moins nombreuse à son époque qu'à la nôtre (2), et voyons ce qu'est de nos jours l'antique *Village des Myrtes*, le moderne et sombre Ouazzan.

---

(1) Abou-Mouh'ammed Abd-Allah et le sultan Moulaye Er-Rachid ben Ech-Cherif descendaient tous deux du grand Abd-Allah El-Kamel, l'arrière-petit-fils de la Fille du Prophète, l'ancêtre commun des Chérif de Ouazzan et de la Dynastie chérifienne actuellement régnante au Maroc.

(2) Cet illustre aïeul des Chorfa de Ouazzan est mort le 12e jour du mois de Chaâban de l'année musulmane 1089 (28 septembre 1678 de J.-C.), à l'âge de 85 ans. (Voir *El-Istik'ça*, tome 4, page 51.)

Après avoir traversé une épaisse ceinture de jardins d'oliviers et d'orangers, le derviche se trouva tout d'un coup dans la ville de Ouazzan dont aucune enceinte ne protège les abords. Il voyageait avec un messari, pauvre et déguenillé comme lui ; et, tous les deux, renseignés déjà sur l'hospitalité qui les attendait à la Zaouiya de Moulaye Abd-Allah Ech-Cherif, ils s'y rendaient directement, sans se soucier des pèlerins et des mendiants qui grouillaient dans les rues, foule énorme et anonyme, accourue des quatre coins de l'horizon à la curée des ouaâda, à la distribution des indulgences.

En arrivant devant le vieux monument, Moh'ammed, à petits pas, en fit le tour, regardant de bas en haut les murs blanchis à la chaux, la vaste coupole, surmontée du croissant, dure carapace de carreaux vernis, resplendissante sous les feux du soleil couchant. Éreinté, et complètement étranger d'ailleurs aux choses de l'esthétique, son compagnon s'était déjà faufilé dans la masse des loqueteux, des vagabonds et des pèlerins qui emplissaient la grande salle de l'établissement religieux, priant, chuchotant entre eux, récitant le chapelet, attendant sans impatience l'invariable pâtée du soir. Un instant après, l'explorateur, rejoignant dans un coin son camarade, s'affalait à côté de lui sur une épaisse natte d'alfa.

Le patron de la ville, notre ancienne connaissance, Abou-Mouh'ammed Abd-Allah, que l'on considère, à tort, comme le fondateur de Ouazzan, est appelé dans le peuple Moulaye Abd-Allah Ech-Cherif. Ses reliques et celles de ses descendants reposent dans sa zaouiya, la plus grande, la plus ancienne, la plus importante de la cité. C'est vers elle que, de plusieurs points du Maroc, s'organisent chaque année d'immenses pèlerinages. Bannières au vent, en musique, poussant devant eux le troupeau des victimes, les pieux étrangers, pieds nus, baisant la terre sainte bien avant d'arriver aux premières maisons de la ville, s'engouffrent dans le dédale des ruelles, courant, se bousculant, voulant tous toucher les premiers le bois sacré, les riches draperies du catafalque. Après les longues extases, la foule trouve là la nourriture gratuite, le logement, les vêtements, l'argent même, si elle en manque. Mais c'est souvent l'inverse qui se produit ; c'est elle au contraire qui apporte ses collectes, ses cadeaux, toujours *fi sabili Llah* (pour l'amour de Dieu), et aussi *fi sabil Moulaye Abd-*

Allah Ech-Cherif (pour l'amour de Mgr Abd-Allah Ech-Cherif). Là aussi, depuis la mort de ce saint homme (1678 de J.-C.), se sont entassées des richesses incalculables, transformées, petit à petit, en immeubles d'excellent rapport, des maisons, des fermes, des jardins, des hameaux entiers, possédés à titre de *h'abous* par les fiers seigneurs de la zaouiya. Là, enfin, se trouve le Conseil Suprême de l'Ordre des *T'ayyibiyin,* de cette fameuse Congrégation, sur laquelle nos Européens ont débité et débitent encore tant et tant d'erreurs.

Ordre religieux de Moulaye Et'-T'ayyéb

Rétablissons la vérité, et disons, une fois pour toutes, l'origine, le rôle et l'influence de cette grande Association religieuse marocaine.

Et d'abord, au Maroc, elle est à peu près inconnue sous la dénomination de *T'ayyibiya, T'ayyibiyin.* On l'appelle toujours *Et-Touhamiya* et ses adeptes *Et-Touhamiyin,* du nom de *Moulaye Et-Touhami ibn Mouh'ammed,* qui est considéré, par la masse des affiliés et les grands dignitaires de l'Ordre, *comme le plus illustre réorganisateur de la Confrérie* (1).

Comment les successeurs de Moulaye Et'-T'ayyéb, comment ces prestolets, perdus et confondus dans la multitude de leurs cousins, les innombrables chérif du Maroc, en sont-ils arrivés à se faire prendre au sérieux par les diplomates de l'Europe chrétienne? Oh! la question n'est guère embarrassante pour celui qui, pendant des années et des années, a plongé la sonde dans les cœurs et les cerveaux mahométans.

---

(1) *Moulaye Et-Touhami* était le petit-fils du célèbre patron de Ouazzan, *Aboa-Mouh'ammed Abd-Allah Ech-Cherif,* dont il a été question tout à l'heure. Je ne trouve dans le *Kitab el-Iztik'ça*, en fait de renseignements sur l'illustre famille ouazzanienne, qu'une aride nomenclature de noms et de dates la concernant, de 1089 à 1260 de l'hégire (1678 à 1844 de J.-C.).

Mou'aye Et-Touhami est mort dans la matinée du lundi, 1er moh'arrem, 1127 de l'hégire (lundi, 8 janvier 1715 de J.-C.), à l'âge de 66 ans. De toute la sainte lignée ouazzanienne, depuis Abou-Mouh'ammed Abd-Allah, il est le seul auquel l'auteur d'*El-Istik'ça* daigne décerner le titre si rare de *K'ot'b* (le pôle, l'axe du monde). (V. *Kitab el-Istik'ça,* t. 4, p. 51.) Dans la liste du *Kitab el-Istik'ça,* Moulaye Et'-T'ayyéb est désigné comme étant le successeur de Moulaye Et-Touhami.

Il est tout à fait singulier que la psychologie européenne se soit jusqu'ici confinée dans l'analyse, — combien étroite, combien superficielle ! — d'une seule Confrérie marocaine, celle des Touhamiya, en feignant de traiter avec dédain ses sœurs du même pays, ses sœurs, dont celle-ci a peur, ses sœurs, qui la dévoreront un jour, pour se dévorer ensuite les unes après les autres !

Une évolution politique, — une *trahison*, disent les Marocains, — fut la cause de l'enthousiasme français et britannique pour la *Mosquée* de Ouazzan, dont le chef, El-H'adjj Abd-es-Slam, avait paru se rallier franchement à la civilisation en épousant une Anglaise, en n'éprouvant aucune répugnance pour le vin de Champagne, en prodiguant à deux Nations puissantes, la Grande-Bretagne et la France, des protestations d'une solide amitié, amitié basée uniquement sur ses propres intérêts. Et la légende européenne, une légende dorée et absurde, a divinisé l'homme habile, le profond politique, qui, ne trouvant plus de sympathies dans son propre pays, avait eu l'idée géniale de se servir des Chrétiens pour la réalisation de ses rêves ambitieux.

Aujourd'hui que ces rêves se sont évanouis, aujourd'hui que l'homme n'est plus là pour agiter et émouvoir de loin les chancelleries de l'Europe, que reste-t-il de son travail de termite, de sa diplomatie lilliputienne ? — Un néant pitoyable, une triste renommée parmi ses coreligionnaires, et, sans exagération, un grand discrédit pour sa Société-Secrète, discrédit qui me fait l'effet d'être une blessure profonde, une maladie dont on meurt.

Aux yeux des Touhamiyin, leur Congrégation est naturellement la plus puissante, la plus influente du Maroc, et, ce qu'il y a de plus beau, c'est qu'ils ont réussi à le faire croire à l'Univers entier, au Nouveau et à l'Ancien Monde. Ouvrez au hasard n'importe quel livre chrétien sur l'Afrique du Nord, arrêtez-vous à l'article *Ouazzan*. Le concert d'éloges hyperboliques qui frappera alors vos oreilles se renouvellera, dans les mêmes conditions, si vous consultez à cet égard un autre ouvrage, preuve admirable de la fidélité scrupuleuse avec laquelle chacun copie son voisin. Quelques conjonctions, deux ou trois épithètes, cinq ou six virgules modifiées, et le tour est joué. Certes, je n'envie personne, et encore moins les lauriers et les grasses prébendes des compilateurs officiels, des ignorants, des démarqueurs de linge, dont le

front ne sait plus rougir. Ce qui me chagrine, c'est l'entêtement formidable des Hautes Sphères ne voulant voir que par les yeux des aveugles, ne voulant entendre que par les oreilles des sourds qui les conseillent et les guident.

Non, l'Ordre des Touhamiyin, si improprement appelé *Taïbya*, n'est pas plus influent qu'un autre au Maroc. Il l'est sûrement moins depuis que feu Moulaye El-H'adjj Abd-es-Slam s'est si gravement compromis dans sa mystérieuse flirtation avec deux grandes nations chrétiennes, la France et l'Angleterre. En ce temps-là, des membres de sa propre famille, secrètement, désapprouvèrent sa conduite, et, d'atroces accusations, émanant de chefs spirituels d'Ordres rivaux, pèsent aujourd'hui sur sa mémoire. Je ne m'en ferai pas l'écho, car il me répugne de piquer ma plume dans les vers du tombeau. Oui, tout ce que les passions religieuses les plus froissées, les plus exaltées, ont pu inventer, dans le but de porter à sa Congrégation le coup mortel, a été dit, a été écrit confidentiellement, et ce coup part du Maroc, de la fournaise mahométane la plus ardente du globe, du prétendu royaume épiscopal de la Famille ouazzanienne !

Aussi bien, le rôle d'*Ordre-Quêteur* n'est pas fait pour rehausser le prestige des Touhamiyin. Ayant épuisé les pays autour d'eux, battant en retraite devant la concurrence des autres Confréries, leurs longs tentacules se sont abattus au loin, bien loin de Ouazzan, dans notre province d'Oran, jusqu'au Touat, aspirant peu à peu les gros sous des tirelires souterraines, le froment des silos, fatiguant les populations de leurs tournées intéressées, s'aliénant l'armée des fanatiques par leurs complaisances envers les Infidèles. Voilà pour le peuple.

Quant à la Cour chérifienne, personne n'ignore l'espionnage constant dont fut entouré El-H'adjj Abd-es-Slam. Il ne pouvait faire un pas, une seule démarche, sans être immédiatement dénoncé par les limiers attachés à sa personne. Il le savait, et ne s'en souciait guère, convaincu qu'il était intangible sous la haute protection de nos consuls et des représentants de la Grande-Bretagne. Le fils de Moulaye El-H'asen, le sultan actuel, imbu des instructions paternelles, a toujours un œil sur la Zaouiya de Ouazzan. Il comprend qu'il y a là une agitation malsaine, stérile jusqu'à présent, mais pouvant devenir plus tard, grâce à l'ingé-

rence étrangère, la source de terribles ennuis, le commencement du péril national, de la dégringolade suprême.

D'où vient donc la légende mensongère que l'*Empereur du Maroc n'est tenu pour véritable souverain qu'après avoir reçu l'hommage* du patriarche de la vieille cité des Myrtes ? Je ne la trouve nulle part dans les ouvrages arabes, et, chaque fois que j'en ai parlé aux Marocains, ils en étaient profondément stupéfaits, disant, d'un air malin :

— Il n'y a que ceux qui ont intérêt à faire courir ce bruit qui l'ont inventé !

L'auteur du *Kitab el-Istik'ça*, si prolixe quand il s'agit de raconter les divers épisodes de l'avènement au trône des membres de la famille actuellement régnante au Maroc, n'en dit pas un mot. Son cliché habituel, pour toutes ces sortes de solennités, est à peu près celui-ci :

— Après la mort du sultan *X*, les personnages les plus influents du gouvernement, de l'armée, de la magistrature, de l'université, de la noblesse *(sans distinction d'origine)*, s'assemblent pour prêter serment de fidélité à *Z*, parce qu'ils croient reconnaître en lui toutes les vertus qui font un imam parfait, parce qu'il est l'héritier présomptif du prince défunt (cette dernière condition n'est pas toujours nécessaire).

L'historien Abou-l-K'asem ben Ah'med, dans un passage trop peu remarqué de son *Tordjman-el-Moârib* (1), est plus explicite que le Slaoui. A propos de l'élévation au pouvoir du sultan Sliman ben Moh'ammed ben Abd-Allah (1792 à 1822 de J.-C.), il dit textuellement ceci :

— Aussitôt que la mort d'El-Yazid fut connue, les personnages influents des Abid et notables Berbères, *qui sont les arbitres des destinées du Maroc*, s'assemblèrent, etc.

Voilà donc le grand mot lâché : *les Abid, les notables Berbères*, les Berbères surtout, *sont les arbitres des destinées du Maroc !* Prudent Abou-l-K'asem, comment avez-vous fait pour dire la vérité, une fois par hasard ?

De la Zaouiya de Ouazzan, je n'en vois nulle trace, nulle men-

---

(1) اجتمع اهل الحل و العقد من امراء العبيد و اعيان البربر الذين هم عصبية المغرب

(Voyez page 92 du texte arabe et 169 de la traduction Houdas.)

tion, et cet Ordre religieux, qui a fait tant de bruit dans le monde, n'est, en réalité, qu'une Confrérie d'illustres mendiants, une nichée bruyante de santons sans aucune importance. Tels des hannetons dans un tambour.....

Si vous me disiez :

— Quelle est donc la noblesse marocaine la plus vénérée, la plus respectée ?

Je pourrais vous répondre, et encore sous toutes réserves :

— Ce sont les descendants directs des derniers princes Idrisites. Mais, écoutez-moi bien, leur influence politique est nulle, eux-mêmes ayant juré, après les épouvantables désastres de leurs aïeux, de ne plus s'occuper des vanités terrestres, de se tenir à l'écart du monde et de ses tentations. Trop fiers pour mendier, ils vivent, la plupart, dans une pauvreté voisine du dénûment. Fidèles à leur serment, ils fuient les honneurs, méprisent les richesses, se détournent avec horreur des ivresses trompeuses du diadème. Et, comprenant enfin que le travail seul ennoblit l'homme, ils ne rougissent point de se livrer aux plus humbles métiers, les uns, en fabriquant des vêtements, de bonnes djellaba de laine, qu'ils vendent sur les marchés, les autres, en se livrant à la plus belle des professions humaines : instruire ses semblables. Aussi les sympathies de la foule vont à ces fils de rois, à ces modestes artisans, dont la couronne fragile, tombée dans le ruisseau, est remplacée sur leurs fronts par l'auréole impérissable de la gloire malheureuse.

Acrobates et comédiens

Placé presque en droite ligne et à égale distance de Fas et de Tanger, Ouazzan est un lieu d'étape pour les caravanes et les voyageurs. Comme distractions, le touriste aura, toutes les après-midi, sur les marchés et dans les rues de la ville, le spectacle des Aïsaoua, les chanteurs et bardes populaires, les exercices de tir, les acrobaties des Oulad Sidi Ah'med ou Mousa, originaires du Sous. Ces derniers font ce que l'on appelle la *çoumaâ* (le minaret). Quatre hommes, montés les uns sur les autres, les pieds de ceux-ci sur les épaules de ceux-là, parcourent lentement les rues. Le plus haut perché joue du tambourin, chante, exécute des moulinets avec son fusil, le lance en l'air, le rattrape au grand

ébahissement des badauds. Ailleurs, des bateleurs, des montreurs de serpents dégoisent d'interminables tirades sur leur saint favori ; ils invoquent la puissance du grand sidi Abd-el-K'ader el-Djilani, déclarant qu'ils ne commenceront à *travailler* que lorsque les pièces de monnaie atteindront tel ou tel chiffre.

Des farceurs, écume et rebut de la plèbe, font un théâtre en plein vent, derrière une vieille masure. Un joueur de guellal et deux flûtes de roseau forment l'orchestre. Trois acteurs, deux, le plus souvent, composent la troupe dramatique : 1° le protagoniste, qui remplit ordinairement les rôles nobles ; 2° le bouffon, qui représente tantôt un juif, tantôt une juive, tantôt un âne, tantôt un personnage politique bien en cour, mais antipathique à la foule, ou tombé en disgrâce ; 3° l'apprenti filou, le moutard vicieux, le *deus ex machina*, dont l'intervention imprévue brouille tout, fait sombrer les intrigues les mieux ourdies, à son avantage, certes ! Cependant, ce dernier rôle est souvent supprimé, faute d'imagination ou faute de sujet.

En 1897, j'ai pu assister moi-même, à Tlemcen, en dehors de la porte de Sidi-l-H'aloui, à une scène grotesque exécutée par deux pitres marocains. Cette fois, le bouffon, un nègre superbe, faisait l'*âne*, expliquant, au milieu des éclats de rire de l'assistance, que s'il n'avait pas apporté le déjeuner à son maître, c'est qu'il avait été raccroché en route par une ravissante ânesse, absolument capiteuse, absolument troublante. A ce souvenir, des braiments sonores éclataient, si bien imités, si expressifs dans leur triviale explosion, que les gamins, formant le cercle et placés en avant, se tordaient littéralement de joie, se roulaient par terre, en proie à un rire fou, inextinguible. Et le protagoniste, la trique en l'air, courait sur l'animal, en lui reprochant ses escapades, ses vices ignobles, la longue journée ramadhanesque, que lui, son maître, avait passée sans manger, par sa faute. Alors, le baudet, devant les coups de gourdin, se rebiffait. Campé sur les mains, au milieu d'une tempête de braiments et de pétarades inénarrables, il ruait à se déboîter les hanches, évitant les assauts du protagoniste, lui appliquant par moments des coups de talon qui l'envoyaient rouler dans la foule. Finalement, un picotin d'orge, généreusement octroyé, scellait la paix entre les deux combattants.

Pendant ce temps-là, des compatriotes, des Européens, ne comprenant pas un mot d'arabe, se trouvant à passer près du

cercle, jetaient un regard dédaigneux sur les pitres ; ils continuaient ensuite leur chemin, l'étonnement peint dans les yeux, l'étonnement de voir un des leurs, un monsieur assez bien mis, prendre part à ce spectacle, se mêler aux pouilleux, aux bédouins indécrassables. Ils ne comprenaient pas, dans leur ignorance voulue, décidée, des mœurs, de l'histoire et de la langue des vaincus, que j'étudiais là un des problèmes humains les plus captivants : tout simplement la question de savoir si les Arabes du Maroc ont un théâtre.

Et ils l'ont leur théâtre, rudimentaire, il est vrai, grossier, tout ce qu'il y a de plus abject et de moins artistique. C'est la bouffonnerie, c'est la farce, encore au maillot, sans aucun modèle pour se perfectionner, tandis que notre comédie, à cette heure, saturée de chefs-d'œuvre, se battant les flancs pour trouver du nouveau, semble vouloir retourner dans les limbes. Oui, ils l'ont leur théâtre, sans imitation, sans littérature dramatique antérieure, tout d'improvisation. Reste à savoir maintenant s'il leur vient des Romains, par l'intermédiaire des Berbères, ou s'il est une production spontanée d'une race toujours éprise de moquerie, sachant saisir finement les défauts et les qualités de ceux qu'elle observe, souvent à leur insu.

Le Ghetto de Ouazzan

Il occupe un emplacement spécial, à l'Ouest de la ville, très loin de la zaouiya et des temples d'Allah. Il est très peuplé, et les juifs qui l'habitent sont loin d'être malheureux. Ils portent de belles djellaba de drap noir, des chachia noires, des babouches noires. Les musulmans, au contraire, ont des chachia rouges, entourées, à la base, de gros turbans de cotonnade blanche, des djellaba de différentes nuances, excepté noires, le tout soigneusement étudié afin de se distinguer des enfants d'Israël, auxquels on impose le sombre costume précédemment décrit. Ces parias des peuples se reconnaissent aussi à leurs mèches de cheveux qui descendent en tire-bouchons le long des joues. Les soldats du Makhzen les ont également ces accroche-cœurs, et encore plus longs que ceux des Israélites. Les juives portent des châles rouges par-dessus la robe de cotonnade blanche.

Est-il nécessaire de dire que le peuple élu de Jéhovah vit uni-

quement de trafic et d'usure ? D'ailleurs on ne lui a pas laissé le choix de faire autre chose. L'agriculture est interdite aux Juifs parce que ces bons Beni-Messara seraient apparemment les seuls à moissonner ce qu'ils auraient semé. Le métier des armes ?..... N'en parlons pas. Le professorat ?... Il leur est défendu de savoir lire et écrire l'arabe. Quoi encore ?... Les fonctions judiciaires, administratives ?... Vous savez bien que l'Israélite est frappé de mort civile, qu'il ne peut arriver à aucun emploi, qu'il ne compte pas plus qu'un chien crevé dans tout l'Empire des Chérif.

Il s'est donc lancé dans le commerce, et il y a étonnamment prospéré. Il est même parvenu, par une ténacité sans exemple, à acquérir le droit de cité, je veux dire l'inviolabilité, dans le monde islamique de Ouazzan. L'impression que l'on ressent en visitant le ghetto, c'est que l'on se trouve en présence d'une race extraordinairement patiente et rusée, qui, en dépit des obstacles, vit, prospère au milieu des musulmans, et dont la fortune économique s'accroît de plus en plus. Quel contraste entre les ruelles mouvementées du mellah', étroites et tortueuses, bordées de boutiques où travaillent des savetiers, des tisserands, des chaudronniers, et le calme plat des quartiers mahométans ! Là-bas, l'animation, la fièvre de l'or, la ladrerie profonde ; ici, le renoncement à toute activité physique et cérébrale, l'éternel rêve de félicité sensuelle poursuivi dans la répétition ininterrompue des oraisons jaculatoires.

L'amour de l'argent, la rage du gain emporte le Juif hors de son taudis, l'expose quelquefois à de réels dangers. Son activité dévorante rayonne hors de la ville sainte. Il ose battre les campagnes, les hameaux, les douars des contrées soumises au sultan. Il suit à pied ses ânes, ses mulets, sur lesquels il empile sa pacotille, ses drogues, ses cosmétiques, ses miroirs, sa cotonnade, ses casseroles, ses chaudrons, et il ramène ensuite au logis les baudets ployant sous le fardeau des laines, des blés et des orges. Il profite toujours du départ et du retour d'une caravane musulmane pour sortir de Ouazzan comme pour y rentrer, franchissant ainsi, sans anicroche, la zone dangereuse des Beni-Messara.

Contrairement à son habitude, le derviche avait négligé d'inspecter le mellah'. Il se trouvait heureux à la Zaouiya de Moulaye Abd-Allah. Nourri, logé, chauffé, éclairé gratuitement dans cet établissement hospitalier, il avait eu, pour surcroît de bonheur,

la chance d'assister à une grande distribution de h'aïk et de djellaba faite aux indigents, et, naturellement, il s'était arrangé de manière à avoir des vêtements presque neufs, moins surannés que les siens. Il s'était même attiré les bonnes grâces d'un jeune chérif à qui il donnait des leçons de grammaire. Chaque jour, le professeur et l'élève allaient s'isoler dans les jardins de la banlieue de Ouazzan, au milieu de la verdure et des fleurs. Ils y passaient agréablement leur temps, lisant, récitant, buvant du thé, déjeunant avec les bonnes choses que le frère du chérif leur apportait vers une heure de l'après-midi.

Un Israélite de Fas, étonné des allures du vagabond, s'était mis à l'épier. Ce fou, aux beaux habits, qui fréquentait la noblesse, était sans doute une proie que Jéhovah lui envoyait. Petit à petit, et à l'insu du chérif, l'enfant d'Israël ensorcela l'explorateur, en le prenant par son faible : — un voyage à Fas ! à dos de mulet ! Une noce à tout casser dans le mellah' de la capitale chérifienne, où l'on mariait la fille d'un richissime Hébreu !

— Bonne affaire ! s'était dit le vagabond, en lâchant définitivement son élève pour suivre son nouvel ami.

Le *h'ammar* devant partir dans trois ou quatre jours, il fut convenu que Moh'ammed passerait ces derniers instants dans le ghetto. Étendus toute la journée dans une chambrette du mellah', les deux compères ne faisaient que manger et boire. Cependant, la cuisine juive de Ouazzan manquait de variété et laissait une trop large part aux féculents ; il y avait bien, par moments, des œufs frits à l'huile, entourés d'ail frit, mais on voyait toujours reparaître les inévitables haricots bouillis, accommodés à la vinaigrette. C'étaient alors des plaisanteries abjectes, des jeux de mots bas et ignobles, le juif répétant à chaque nouveau plat ces paroles, qu'il jugeait désopilantes :

— *Elloubia h'abs el-h'azk'at* (1), que l'on peut traduire par un euphémisme, celui-ci par exemple : — *Ce légume indiscret qui emprisonne Éole.*

La nuit, toute la famille couchait dans la même pièce. Les Juifs, grands et petits, ne se gênaient guère dans leur sommeil, vrai ou simulé. C'étaient des souffles empestés, des détonations bruyantes

---

(1) اللوبية حبس الخزفات littéralement : — *Le haricot est la prison des pets.*

éclatant tout à coup aux oreilles du derviche écœuré. L'ami de l'explorateur, ajoutant son grain de sel à la chose, se tournait du côté de la zaouiya, et, sachant faire de la peine à Moh'ammed, il tonnait d'une façon dégoûtante, en criant, tantôt. — *lich-chorfa !* A la noblesse ! tantôt : — *lilmrabt'in !* Au clergé !

Enfin la caravane partit pour Fas. Le voyage dura trois jours. Tous les soirs, on importunait un douar, on le suppliait de laisser coucher les bestiaux au centre du parc, par crainte des voleurs, et les voyageurs couchaient à la belle étoile, à quelque distance. A Fas, le bruyant compagnon du derviche tint parole. Sans faire assister son ami à la problématique noce promise, il le gavait néanmoins chez lui, dans le mellah', et Moh'ammed, comme engourdi dans une indolence incompréhensible, se laissait vivre doucement, lorsque des paroles imprudentes vinrent lui donner l'éveil, lui ouvrir les yeux sur le réel danger de sa situation.

Un soir, un Israélite, arrivé la veille de Débdou, demanda au voyageur s'il connaissait le dialecte berbère de cette localité. Subitement mis sur ses gardes, Moh'ammed répondit que non. Alors, l'autre, pour l'éprouver, l'insulta dans cette langue. Puis, voyant que Moh'ammed restait impassible sous la pluie des invectives, convaincu qu'il ne comprenait rien de rien aux expressions injurieuses qu'il lui jetait à la face, il interpella en chelh'a son coreligionnaire, l'homme aux haricots :

— Dis donc ! ce musulman, si nous lui crevions les yeux ? Nous le garderions dans une cave, il tournerait la meule jusqu'à la fin de ses jours et nos femmes n'auraient plus besoin de se livrer à ce dur travail. Tu sais bien que H'aïm et Yaâk'oub Et-Tazi en ont fait autant à deux mahométans qui leur tournent la meule depuis deux ans.

— C'est entendu, répondit l'ami du derviche.

Après le souper, on alla se coucher. Le sommeil fuyait les brûlantes paupières du vagabond. Il se voyait, à la place d'un mulet, tournant l'énorme meule de pierre d'un moulin juif, à dix pieds sous terre, les yeux vides, dans les ténèbres éternelles ! Craignant que l'opération ne se fît cette nuit même, il poussa du coude son camarade de Ouazzan, le réveilla pour lui confier qu'il avait caché une marmite pleine d'or dans la banlieue de Céfrou.

— Demain nous en recauserons, dit l'Israélite en se remettant à ronfler.

Le lendemain matin, après une longue discussion, il fut convenu que Moh'ammed irait seul à Céfrou chercher le trésor, la route n'étant pas très sûre pour un Juif. Au moment où le vagabond se disposait à partir, son ami insinua qu'il ferait mieux de laisser là ses beaux habits, qu'il allait probablement se faire dévaliser, qu'il les retrouverait toujours à son retour.

— Excellente idée ! approuva le derviche. Mais, cher ami, je ne pars pas encore. Si nous faisions d'abord un petit tour dans le mellah' ? Ensuite je reviendrai me déshabiller et je te laisserai mes vêtements.

Dans la rue, les deux hommes se trouvèrent nez à nez avec une douzaine de musulmans. Moh'ammed se jeta au milieu d'eux, hurlant :

— Lâche-moi, sale Juif! *(ya l-ihoudi l-mékhnèz !)* Le voyez-vous, ô gens du Makhzen, ô serviteurs de Dieu ! Ce Juif veut me dévaliser !!

La vue des Mahométans avait médusé l'Israélite. Il s'était subitement éclipsé, et l'explorateur ne crut pas devoir pousser plus loin cette affaire.

Sans adopter le moins du monde certains préjugés populaires, nés peut-être de la calomnie ou de la superstition, il nous sera bien permis d'écrire, à titre documentaire, les accusations que les Musulmans marocains portent contre les Juifs de leur pays.

— Les Israélites, disent-ils, tuent nos enfants pour mêler leur sang aux pains azymes de Pâque ; ils ont des figures de cire, représentant Jésus et Mahomet, dans lesquelles ils enfoncent des aiguilles à tricoter. Leur plus grand bonheur est de pouvoir se saisir d'un Mahométan adulte, de lui crever les yeux et de lui faire tourner la meule pendant le restant de ses jours. Il faut donc se méfier des mellah', ajoutent-ils, et ne point s'y croire en sûreté quand on n'appartient pas au culte de Moïse.

Et ils racontent une histoire typique, destinée à prouver la haine profonde, implacable, de l'Hébreu contre le Musulman.

Le Chérif et le Juif

A son retour à Ouazzan, Moh'ammed ben T'ayyéb ayant narré à plusieurs gentilshommes de ses amis sa mésaventure avec l'Israélite de Fas, un vieillard à barbe blanche, étonné de la can-

deur du vagabond, le réprimanda durement, lui défendant d'avoir à l'avenir la moindre relation avec les ennemis du Prophète.

— Comment ! répétait-il, tu ne sais pas encore que le Juif est un *maâden el-mekr ?* (une mine de duplicité). Écoute donc ce qui est arrivé à l'un de mes ancêtres.

Ce petit-fils de l'Apôtre de Dieu, parti de Tanger, avait cédé aux supplications d'un Israélite qui voulait aller à Fas et faire le voyage sous la protection d'un seigneur musulman. Connaissant admirablement la fourberie haineuse des partisans du Talmud, mon aïeul, du haut de son cheval, ne perdait pas de l'œil son louche compagnon qui marchait à pied. Il se méfiait d'un mauvais tour, d'une de ces méchancetés perfides dont les Hébreux marocains ont le secret. Tout le long du trajet, le Juif parut correct, irréprochable. Arrivé à l'une des portes de Fas, mon aïeul, triomphant, se haussa sur sa selle, disant en riant :

— Hé ! le Juif ! Me suis-je assez tenu sur mes gardes ? Tu n'as pu me jouer aucun vilain tour, hein ! qu'en dis-tu ?

— C'est vrai, monseigneur, répondit le fourbe, tu t'es bien méfié, mais je suis arrivé cependant à mes fins.

— Comment ça ?

— Jure-moi que je suis pardonné d'avance, et je te le dirai.

— Par Allah ! ne crains rien.

— Eh bien ! pendant toute la longueur du chemin, de Tanger à Fas, j'ai piétiné ton crâne, m'arrangeant de manière à fouler constamment aux pieds l'ombre que faisait sur le sol ta tête sacrée !

Ouazzan et les Beni-Messara

Ne me demandez pas à quel point la cité des Chorfa gémit sous le joug des Beni-Messara. Ceux-ci n'aiment et ne respectent qu'une famille religieuse, celle des Oulad-el-Bek'k'al, c'est-à-dire les descendants de Sidi Allal el-H'adjj, dont le mausolée se trouve dans la tribu de R'zaoua. Quant à la noblesse ouazzanienne des Touhamiyin, ils ont pour elle à peu près la même considération que les R'iatha ont pour les habitants de Taza. Le Messari est le maître de la ville ; il s'y promène en armes, parlant haut, brutalisant les citadins qui ne leur témoignent pas suffisamment de condescendance, chérif ou juif. Dans la banlieue, il s'embusque, guettant les jeunes garçons et les femmes, qu'il emporte dans ses

montagnes, pour les vendre ou les faire servir à ses plaisirs. Il ne se passe pas d'année sans qu'une fraction des Beni-Messara ne vienne piller Ouazzan. Que de fois la ville sainte a été ravagée, mise à sac, à moitié incendiée par ses dangereux voisins! C'est en vain qu'elle essaye de résister ; elle finit toujours par succomber. Le sultan, au fond, n'est pas fâché de voir l'humiliation de gens dont il redoute à juste titre la sourde ambition. Il se garde bien de les secourir, désirant, dans son for intérieur, l'extermination d'une Famille qui a osé s'allier à l'étranger et porter ses regards sur le trône. Et puis, il y a aussi les Beni-Messara, qui n'ont pas peur de lui, qui ont eu plusieurs fois l'occasion de battre honteusement les troupes chérifiennes. L'immense majorité des Marocains, du reste, se montre assez indifférente à l'égard des Oulad Moulaye Et'-T'ayyéb de Ouazzan. Sans pourtant les ravaler au-dessous des autres descendants de l'Envoyé de Dieu, elle les considère simplement comme les égaux et non les supérieurs des innombrables rejetons prophétiques qui pullulent au Maroc, entre autres, les Oulad El-Bek'k'al (1), les Oulad Idris, les Oulad Moulaye Abd-es-Slam des Beni-Arous, les Oulad Moulaye Ali Cherif du Tafilalt, etc. Abandonnés à leurs propres forces, les nobles Ouazzaniens en sont réduits à soudoyer les personnages influents des Beni-Messara, à stipendier des reîtres dans les moments de grande crise. Après chaque raclée, dans leur naïveté religieuse, ils font *meà-culpà*, attribuant leurs revers continuels aux habitudes déplorables de sodomie de certains membres gangrenés de leur illustre maison.

Brimades obscènes

La brimade immonde, cruelle, surtout entre étudiants, est ici à l'ordre du jour. L'homme illettré et étranger, en entrant pour la première fois dans un grand village, ne peut l'éviter, tandis que le t'aleb, s'il est malin, sachant ce qui l'attend, met les rieurs de son côté, se tire d'affaire par quelques paroles bien tournées, celles-ci par exemple :

---

(1) Assimilés à la lignée de Mahomet, quoique d'extraction roturière. Nous en reparlerons en temps et lieu.

لعن الله الناظر و المنظور كشف العورة حرام فى القران و السنة

— *Maudits soient et le spectateur et le spectacle. Découvrir les parties génitales est interdit par le Coran et la Sounna.*

Alors on lui fait grâce. Si c'est au contraire un écolier naïf et inexpérimenté, il est saisi tout à coup par deux vigoureux gaillards qui l'étendent par terre et lui relèvent les vêtements. L'opération se faisant généralement la nuit, un troisième étudiant éclaire la scène, une bougie ou une lampe à huile à la main. Armé, tantôt d'un sécateur, tantôt de gros ciseaux, un quatrième écolier s'approche du patient, l'air sévère. Écoutez-le, pérorant au milieu du cercle de ses joyeux condisciples :

— Il s'agit de s'assurer, dit-il, si la circoncision de ce crétin *(mr'endef)* a été bien pratiquée, et si le prépuce, le vil prépuce, ce stigmate révélateur du roumi, montre encore une crête orgueilleuse.

L'effroi, les contorsions de la victime, ses prières, ses pleurs amers, ajoutent encore au délire de l'assistance. Et l'opérateur, brutalement, saisissant une lanière de peau, la tranche net, et tous, en chœur, de crier :

العار بالاذنين ۞ و الفط بالظفرين ۞ جبهم يتطهروا ولو يكونوا شائبين

— *Le rat a deux oreilles. — Le chat a deux griffes. — Apporte-les pour qu'ils soient circoncis, même s'ils sont vieux.*

Moh'ammed ben T'ayyéb fut appréhendé au corps plus de cinquante fois dans ses longues tournées chez les Beni-Messara. Connaissant à fond les mœurs de la tribu, dès son entrée dans la mosquée, il s'allongeait de lui-même sur le tapis, de toute sa longueur, s'abandonnant, disant malicieusement :

— Puisse le Seigneur vous combler de ses bienfaits ! Arrivez ! Je vais faire absolument tout ce que vous voudrez.

Aussitôt, on le lâchait avec de grands éclats de rire. Ce vieux routier, moitié derviche, moitié roublard, était-il assez amusant !

Cette brimade, ou plutôt cette coutume de la deuxième circoncision, est générale dans les grands villages djebaliens des Beni-Zéroual, Beni-Ah'med Es-Sourrak', Lékhmas, R'zaoua, Beni-Arous. De Tanger à Tétouan, on la pratique. A R'mara, elle est inconnue.

Malheur donc au *roumi*, au chrétien incirconcis, qui se promènerait dans ces régions, même habillé en mendiant, même parlant et écrivant couramment la langue du Prophète, — ce qui ne s'est

encore jamais vu, — malheur à lui ! car il sera immédiatement démasqué par ce moyen odieux, mais infaillible. Et si, à force d'éloquence et de science, il parvient à faire comprendre à ces brutes que la circoncision n'est pas d'institution divine, puisqu'elle n'est mentionnée nulle part dans le Coran, on le tuera quoi qu'il puisse dire et faire, parce qu'on le prendra pour un *espion*. Futurs explorateurs chrétiens du Blad Es-Siba, évitez de passer la nuit dans les grands villages djebaliens. Allez vous coucher modestement dans les petits hameaux, où vous n'aurez jamais à craindre le désagréable conseil de révision.

Quand l'étranger est jeune et imberbe, il n'en est pas quitte avec un seul coup de sécateur ; immédiatement après l'opération, on le fait danser aux sons de l'orchestre, et, vers le milieu de la nuit, il passe de bras en bras, pour subir les derniers outrages. Le lendemain, les femmes en font des gorges chaudes, disant ironiquement, devant les hommes :

— C'est trop fort ! Un jeune *àïl* a couché hier à la mosquée, et il en est ressorti immaculé ! Eh ! Eh ! Les jeunes gens se dégourdissent à présent !

La plaisanterie est trouvée adorable, on en rit, c'est l'usage. Et si quelqu'un s'avise de s'élever contre l'abominable coutume, on lui répond, en haussant les épaules :

مكتوبة فى الصباط ۞ من كان زامل يرجع لواط

— *Mektouba fi ç-çebbat'. — Men kan zamel ierdjâ leouat'.*

— C'est écrit sur le soulier : tout sodomisé devient sodomite.

Il est impossible d'avouer plus cyniquement la lèpre générale qui ronge la société marocaine, la furieuse passion de tout un peuple pour le péché infâme que l'on a si souvent, et à si juste raison, reproché aux descendants de Sem. Et la gangrène a contaminé les femmes messariennes elles-mêmes ! Moitié par lubricité, moitié par vengeance, elles se ruent sur les gitons, les entraînent à l'écart, et alors ce sont des scènes que je me refuse à décrire. Dans les petits centres dépourvus de beït-eç-çoh'fa, les célibataires, les travailleurs des champs, les veufs, n'ont que la ressource du gros bétail.

On raconte qu'un Messarien du Sud labourait un jour avec une chamelle d'une taille gigantesque. Tout à coup, une idée infernale lui traverse le cerveau. Il court à la forêt, il coupe des branches

d'arbres, se fabrique une échelle, revient à la chamelle, qui était restée immobile au milieu des sillons, monte sur l'échelle, et.....

A peine redescendu, le remords le déchire, il regrette sa demi-journée perdue à faire son échelle, il sait que Dieu l'a vu, et que le châtiment l'attend. Naturellement, en bon musulman qu'il est, il rejette la faute sur le diable, ce bouc émissaire de tous les gredins, et, dans sa fureur, il rugit :

— O Dieu ! Qu'Iblis soit maudit ! C'est lui qui m'a tenté ! C'est lui qui est l'auteur de tout le mal !

Il veut parler encore, mais Satan rit dans l'ombre et se montre soudain. Le formidable archange, de sa voix de tonnerre, lui coupe la parole.

— Que Dieu te maudisse, toi, l'infâme ! Quant à moi, Iblis, je prends Dieu à témoin que j'ignorais absolument ton nouveau système !

Et, désespéré, le roi des ténèbres s'évapore, en s'avouant vaincu, en déclarant que les hommes sont encore plus diables que lui.

C'est une chose bien triste et bien avilissante pour la nature humaine de constater que ce seul vice, emprunté à Sodome, ait été plus indéracinable, plus néfaste que les diverses dynasties de conquérants sanguinaires qui ont désolé le Maroc pendant tant de siècles. Or le mal va gagnant sans cesse. Qui sait quand et où il s'arrêtera ?

Sociétés de tir et d'escrime

L'orgueil est le défaut dominant des Beni-Messara. Ils se croient les premiers sujets du monde parce que les études coraniques sont activement poussées dans leurs innombrables mosquées où les fillettes et les garçons apprennent à lire. Ils se vantent aussi de leur bouillant courage, et il faut reconnaître que le grand nombre de zaouiya consacrées aux amateurs de tir est bien fait pour entretenir leur flamme guerrière. Tous les jours, vers quatre heures du soir, des compagnies de 50 à 150 hommes s'exercent, dans chaque village, à tirer à la cible, à jouer à la balle, à faire de l'escrime, les novices, avec des baguettes d'olivier, les maîtres et les prévôts, avec de véritables rapières démouchetées. Les instincts martiaux de ces ferrailleurs ne les rendent nullement ennemis de la gaîté et des réjouissances. Ils sont fous des soirées chantantes et dansantes. On les voit, la nuit, un falot allumé à la main, pour

éviter les ornières et les tas d'ordures, courir de la mosquée au temple de Vénus, entrer dans les logis où il y a fête, en ressortir pour aller ailleurs. Le jour, la chasse les occupe. Ils savent prendre les perdrix au filet, les lièvres et les lapins au furet. A l'époque du passage des grives, des cailles et des étourneaux, ils tuent des quantités de ces oiseaux.

Nous avons dit que les grands centres ruraux possédaient chacun une zaouiya de tireurs, et la zaouiya, transformée en arsenal, contient les fusils, les balles et la poudre de la communauté. Le supérieur de la zaouiya est aussi le chef suprême des *rma* (tireurs). C'est lui qui les conduit tous les jours au polygone, en dehors des habitations, pour diriger leurs divers exercices. Au retour, au moment de rentrer au village, ce sont des salves de mousqueterie à n'en plus finir. Les femmes, sur le pas des portes, répondent aux détonations par de longs cris de joie.

De village à village, on se fait gloire d'inviter les tireurs. On les adule, on les choie, on les fête. On aime à entendre le crépitement des feux de peloton, le sifflement des balles, hachant les cibles dans la banlieue. Et il n'y a pas là que des jeunes gens ; tous les hommes valides, de 15 à 70 ans, participent au tir ; tous, vieillards et adolescents, s'enivrent de poudre, ne parlent que de balistique, en rêvent le jour, n'en dorment pas la nuit. Des ouvrages spéciaux, rédigés en arabe, contiennent, paraît-il, les règlements relatifs à ce sport.

Des guerriers vertueux et braves, morts en odeur de sainteté, Sidi Ah'med ben Nacer, Ben-Ouak'k'as, Sidi Yousef, imaginèrent ces créations de Compagnies de francs-tireurs dans tout l'Empire. Leurs adeptes, et ils sont excessivement nombreux, principalement dans le Sous et dans le H'ouz-Merrakech, constituent des Confréries puissantes, très considérées. Des quêtes alimentent la caisse de chaque Société, et c'est grâce aux libéralités des profanes que l'on peut fournir à toutes les zaouiya l'énorme quantité de poudre et de balles qu'elles consomment journellement depuis Tanger jusqu'au delà de l'Ouad Dra.

Les Beni-Messara font leurs emplettes à Ouazzan. Ils y trouvent les beaux h'aïk, les fines djellaba, réputées les meilleures et les plus élégantes du Maroc septentrional. Les tisserands les fabriquent et les vendent eux-mêmes au public. Le derviche, n'ayant jamais acheté un vêtement de sa vie, a pu néanmoins me rensei-

gner sur le prix des djellaba et des h'aïk ouazzaniens : une djellaba bien brodée, ornée de pompons de soie, se vend de 15 à 20 francs, et un beau h'aïk, de 8 à 12 francs.

Les Messariens se gardent de faire isolément leurs achats dans la ville de Ouazzan. Se sachant abhorrés, ils y viennent en bandes, toujours armés, se conduisant comme en pays conquis, faisant main basse sur les objets qui traînent dans la rue, sans distinction de propriétaire. Lorsque le Juif ne file pas rapidement à leur gauche, ses souliers à la main, il est sûr de recevoir des torgnoles épouvantables, des volées de coups de trique. Aussi, de loin, l'Hébreu voit le Messari, et il l'évite autant que possible. Dans le ghetto, il s'aplatit, rampe devant le maître, l'encense, finit par le décider à acheter quelque chose, et, finalement, lui soutire ses gros sous. Chose bizarre, la Juive n'a rien à craindre du brutal. Il passe près d'elle, fier, dédaigneux, craignant de se salir s'il la touchait.

Quand il a bien rôdé dans la ville, qui est à peu près grande comme notre Bel-Abbès, quand il s'est assuré que Mahométans et Israélites se tiennent sur leurs gardes, qu'il n'y a absolument rien à escamoter nulle part, il va tranquillement déjeuner et dîner dans une des quatre principales zaouiya, où il est généralement bien accueilli. Puis, bien lesté de kouskous et de viande, il regagne ses montagnes.

Suivons-le, et voyons-le chez lui. S'il est relativement aisé, il a deux ou trois femmes légitimes, ce qui ne l'empêche nullement de passer ses soirées au béït-eç-çoh'fa, avec ses compagnons de débauche, dans des nuages de kif, buvant du thé et du *çamet enivrant* (1), contemplant les évolutions chorégraphiques des

(1) Je viens de lire une étude sommaire sur les *moûts stérilisés* d'après les procédés d'un chimiste français, d'origine alsacienne, M. Rosenstiel. L'auteur, dans des phrases brûlantes de lyrisme et de vaticination délirante, chante déjà victoire. Il voit en imagination *150 millions de consommateurs musulmans* absorbant un nectar anodin, buvant du vin aussi inoffensif que l'eau pure des sources et des rivières.

Hélas ! rien n'est nouveau sous le soleil. *Depuis des siècles,* les Marocains fabriquent et boivent des *moûts stérilisés :* c'est leur *çamet doux*. Celui-ci, chauffé convenablement, débarrassé des divers ferments qu'il renferme devient une sorte de gelée de raisin, une confiture liquide, contre laquelle toutes les ligues anti-alcooliques du monde ne trouveraient rien à redire.

malheureuses créatures des deux sexes, auprès desquelles il goûte certaines jouissances impures, dont il est sevré dans l'insupportable monotonie du h'arem. Son priapisme l'emportant quelquefois au-delà des bornes imaginables, il loge chez lui son mignon, il lui fait partager la vie de famille, au milieu de ses épouses légitimes et de ses enfants, qui trouvent cela très naturel, puisque l'usage le veut ainsi.

Aphrodisiaques, plantes médicinales, science médicale

Épuisés, les libertins ont recours aux aphrodisiaques qu'ils croient contenus dans des fruits secs, réputés reconstituants, tels que : amandes, jujubes *(zfizèf)*, raisins rouges, auxquels ils préfèrent cependant certains végétaux irritants, ceux-ci par exemple : *El-Oudhmi*, *Ich-en-Tgoura*, *Tijent'ast*, *Taserr'int*, et *Aradim* (1).

El-Oudhmi est la *Gypsophila compressa* (Caryophyllées). Les femmes l'utilisent pour s'engraisser, la femme grasse étant l'idéal, le rêve étoilé du marocain. Mode d'emploi : Mettre la racine d'El-Oudhmi dans les outres à baratter, ce qui rend le lait beaucoup plus butyreux, paraît-il.

L'*Ich-en-Tgoura* m'est inconnu. Le *Tijent'ast* est l'*Anacyclus* (Corymbifères). *Taserr'int* = *Globularia* (Globulariées). *Aradim* = *Phelipæa* (Orobanchées).

La science pharmacologique djebalienne prescrit le *marrube* contre la migraine. Le suc de la feuille broyée est introduit dans les narines et le remède opère instantanément, tout en provoquant cependant chez le malade une assez longue série d'éternuements.

Ils savent cependant faire du vin, du vrai vin, et, quand ils le veulent, du *çamet non stérilisé*, très capiteux.

Quelle surprise ! Qui donc aurait jamais soupçonné qu'il faut chercher l'origine de la découverte des *moûts stérilisés*, non dans les travaux de Pasteur, non dans la nouvelle méthode de M. Rosenstiel, mais au Maroc, chez les *Maures Barbaresques*, chez ces grands ignorants pour lesquels le mot de *chimie* conserve encore son antique acception d'*alchimie ?*

(Pour la préparation du çamet doux et enivrant, voyez *Maroc Inconnu*, tome 1er, page 55.)

(1) ارادیم تاسرغیلت تیجنطاست اش ان تقورا الوضمی
Tous ces mots sont berbères. Les Arabes de la province d'Oran se servent du dernier, *Aradim*, qu'ils prononcent *rdim*.

Dans les ordures et le fumier des villages, pousse un arbuste, le *sikran*, qui produit une baie ayant des propriétés soporifiques. Les *câpres* entrent dans la composition de plusieurs plats et sont considérées comme très excitantes. On soigne la névralgie par l'application de cataplasmes de *paganum harmala*, préalablement ramolli dans l'huile bouillante. La croyance générale est que les plantes amères sont anthelminthiques, et l'on s'en sert pour combattre l'invasion des vers intestinaux, due sans doute à l'absorption immodérée du thé extrêmement sucré, — environ 30 grammes de sucre par petite tasse, — et aussi à la grande consommation de friandises dont se bourrent les indigènes du Maroc.

L'exercice de la médecine, ou plutôt le charlatanisme qui en tient lieu, est le monopole de quelques étudiants que les scrupules ne gênent guère. En réalité, chaque t'aleb est un peu médecin. Sa sempiternelle ressource, sa panacée universelle, c'est le *h'irz*, l'*amulette* qui porte des formules magiques, des mots du Livre sacré, griffonnage divin dans lequel le malade a une confiance aveugle, inébranlable. Tous les t'olba font des talismans thérapeutiques, et le derviche en a délivré des centaines dans ses longues pérégrinations.

Autrefois, lors de sa grande tournée dans le H'ouz-Merrakèch, il s'était fait passer pour *t'bib* (médecin). Durant deux années consécutives, il avait amassé pas mal d'argent et dupé un grand nombre d'invalides. La mort tragique de deux ou trois de ses confrères, vendeurs d'espérance comme lui, lui fit ouvrir les yeux sur les dangers d'une profession où l'on se fait beaucoup de jaloux, beaucoup d'ennemis parmi ceux que l'on a plumés sans pouvoir les guérir. Il faut dire aussi que ces imprudents praticiens avaient commis, comme lui du reste, la sottise de revêtir de beaux habits, de surcharger leurs doigts de bagues et de bijoux, étalant ainsi, au grand jour de la convoitise marocaine, ce que l'on appelle là-bas *kerch el-h'aram* — le ventre des choses volées —. Assagi par ces terribles exemples et par une infinité d'autres déboires qu'il serait trop long de raconter, Moh'ammed se mit, dès cette époque, à mépriser, encore plus qu'il ne l'avait fait jusqu'alors, et la vaine science médicale et le maudit métal qui est la source de tant de crimes. Il jeta aux orties son superbe costume, il reprit sa défroque de mendiant, le seul, le vrai palla-

dium pouvant lui procurer la sécurité, la certitude de ne pas être assommé, ce qui n'est pas un mince avantage.

Ouazzan la nuit

En 1895, époque de son dernier voyage au Maroc, le fils de T'ayyéb reparut à Ouazzan. Il eut l'étonnement et la joie de revoir, assis sur le comptoir d'une boutique, une de ses anciennes connaissances, le chérif ouazzanien Si-l-Mékki ben Brahim. Il l'avait connu à Snad'a, grosse bourgade des Beni-It't'eft du Rif, où il vivait avec toute sa famille, adoré des Berbères qui le comblaient de prévenances et de cadeaux. Il était venu se retremper au foyer de la Maison-Mère, prendre le mot d'ordre, la ligne de conduite nouvelle imposée à tous les Directeurs spirituels de la Confrérie depuis le décès du dernier Chef de la Zaouiya. Et il expliqua à son errant ami, à mots couverts, la situation difficile, embrouillée, de l'illustre Famille ouazzanienne, dont les membres, frappés maintenant de discrédit dans leur propre ville, végétaient obscurément au fond des chapelles. Oh ! oui, il y avait trop, beaucoup trop de descendants du Prophète, non seulement à Ouazzan, mais dans le reste du Mag'rib, et la concurrence, la lutte pour la vie, devenaient de plus en plus âpres entre les petits-fils de l'Envoyé de Dieu.

— Et tu retournes bientôt dans le Rif ? interrogea le derviche.

— Je le voudrais bien. Toutefois, il faut compter avec le nouveau Chef, un jeune homme très inexpérimenté, aussi timide, aussi ennemi du tapage que son prédécesseur était entreprenant et insatiable de bruit.

Il finissait à peine de parler, lorsqu'une voix plaintive, semblant sortir de dessous une montagne de cotonnades anglaises, articula doucement ces deux seuls mots :

— *Sidi ! Sidi !* (Monseigneur ! Monseigneur !)

Et un petit homme, aux yeux brûlants de fièvre religieuse, se dressa derrière le comptoir. L'explorateur le vit s'incliner sur la main du chérif, la baiser longuement, la tenir longtemps sous la pression de ses lèvres ardentes.

Arrêté net sur la pente des confidences dangereuses, Si-l-Mékki avait compris l'avertissement respectueux de son adorateur.

Détournant adroitement la conversation, il dit au derviche, en lui montrant l'homme toujours prosterné sur sa main :

— Voici mon hôte et ami, le propriétaire du magasin où nous sommes.

Un éclair de bonheur illumina le visage du fidèle. Se redressant soudain, il eut une exclamation :

— Ton hôte et ton ami ! Oh ! non, certes ! Je n'en suis pas digne. Ton serviteur et ton esclave, oui !

Le vagabond se demandait à présent quels liens mystérieux, quelle sorte d'association confessionnelle et politique, rivaient l'un à l'autre ces deux personnages, lui surtout, le chérif, qu'il avait connu si gai autrefois, si peu clérical. Il se disait que la vie est faite de travestissements opportuns, de métamorphoses bien curieuses, toutes provoquées par l'intérêt. Puis, renonçant à déchiffrer l'énigme, il se laissa aller au ravissement de la rencontre, à l'espoir de se rattraper des longues privations de son récent voyage. La veille même, n'avait-il pas été obligé de coucher dans une écurie abandonnée, ouverte à tous les vents ? Aussi, tandis que les chiens des environs hurlaient après lui, tandis que de gros rats effrontés grignotaient près de sa tête des grains d'orge au clair de la lune, il s'était juré de tomber chez un noble marabout, de vivre à ses crochets pendant le peu de jours qu'il avait à passer dans la ville. Et il riait sous cape, se promettant d'exploiter son ancien ami, de mener une existence de pacha après les rudes étapes qu'il venait de faire coup sur coup d'Oran au Touat, du Touat à Ouazzan.

Le Snad'ien, du reste, était généreux, ou du moins, son hôte, le petit homme aux yeux de flamme, l'était pour lui. Séance tenante, Si-l-Mékki commanda des gâteaux, du miel, du thé, se proposant, disait-il, de fêter dignement cet heureux jour. L'amphitryon s'éclipsa, allant chercher la mangeaille. En attendant, pour tuer le temps, le chérif fit jaser Moh'ammed sur ses dernières explorations, lui demandant ce qu'il avait vu et fait depuis leur séparation, lui répétant qu'il voulait le ramener à tout prix à Snad'a. Le rusé compère, ne disant ni oui ni non, se laissait cajoler, avec l'arrière-pensée de filer à l'anglaise, dès qu'il serait remis de ses fatigues.

— Alors, c'est convenu ? Nous retournons ensemble chez les Beni-It't'eft ? interrogea le Rifain.

Sur un signe de tête affirmatif du voyageur, le chérif posa la main sur une pile de petits tapis rouges, en souleva un, le tendit au derviche.

— Tiens, dit-il. Cette *lébda* est à toi.

— *Ikhlef àlik* (que Dieu te la rende), répondit Moh'ammed.

C'était une moquette écarlate, un feutre magnifique, un de ces élégants petits tapis portatifs, sur lesquels les grands personnages administratifs, les nobles, les t'olba, les gros négociants s'asseoient et font leurs prières. Dans les champs comme à la ville, la lébda ne quitte jamais le marocain de marque. Dès qu'il sort de son logis, il l'a toujours sur lui. A pied, il la porte sous le bras, pliée en quatre. A cheval, il la met sur la selle, s'en faisant un siège moelleux, et, à l'heure de la prière, il l'étend par terre, se prosterne sur elle, la reprend, va chez lui ou chez des amis, la déplie de nouveau pour s'y reposer jusqu'à l'oraison suivante.

La fabrication des *lébda* est encore le monopole des tapissiers de Fas et de Merrakèch ; mais, depuis quelques années, la Grande-Bretagne en inonde les marchés de Tanger et de Casablanca, faisant une concurrence désastreuse aux petites manufactures marocaines, vendant les tapis à meilleur compte encore que ceux de Fas, de très médiocres feutres qui ne valent pourtant que 2 francs, tandis que ceux de Merrakèch, bien supérieurs à tous les autres, s'écoulent difficilement à cause de leur prix élevé, 5, 6 et 8 francs pièce.

Le derviche, qui s'était déjà couché sur sa lébda, eut tout à coup l'agréable surprise de voir arriver, sur un plateau de cuivre, le thé promis, une bouillotte au ventre rebondi, entourée d'une pile de gâteaux et d'une douzaine de verres dorés, puis, derrière le cafetier, l'orchestre indispensable, deux violons, un guellal, un tambourin muni de grelots. Après avoir baisé la main du chérif, les musiciens s'installèrent au fond du magasin. Tout de suite ils attaquèrent la mélodie favorite des Ouazzaniens, déclamée, plutôt que chantée, avec accompagnement de pizzicato et coups sourds du guellal faisant la contrebasse.

Éloge du thé

ان الاتاى لا نعمة ما بوفه ۞ بما هو الا اطيب الجنة
ان الاتاى لنعمة زادت ۞ و كل نعمة سلطانها الشاهى
فرائض الاتاى سبع ۞ بابور سكر اتاى براد سينية كيـ ان
ما صافي على النار طائب ۞ سننه سبع معلفة مجمر
نعنع و عنبر زنبيل ۞ كعب غزال خرفة مطرزة
لمسح الكيسان ۞ و السينية و سكرية
فضائله سبع مرشة معمرة ۞ بما ورد او زهر و مبخرة
بعو دالفمارى مع احصى لوبان ۞ مناوله اديب شاب
و جلاسه اخيار ۞ و تانيسه بالا شعار و الاوطار
و شمعة طويلة ۞ و حسكة مذهبة
و مكروهته ثلاثة ۞ ما غير طيب او فبيح
و كثرة الناس و فلة العلوس ۞ و تشوش البال بفلة العلوس

TRADUCTION

Éloge du thé

« — Assurément le thé est un nectar au-dessus duquel il n'y a rien ; c'est ce qu'il y a de meilleur au Paradis.

» — Très certainement le thé est une boisson exquise, inventée par l'homme ; c'est le sultan des plaisirs.

» — Pour en avoir de l'excellent, sept choses sont indispensables : un samovar, du sucre, du thé, une théière, un plateau, des verres

» — et de l'eau pure ayant bouilli sur le feu. Sept autres choses sont également nécessaires : une cuillère, un brasero,

» — de la menthe poivrée, de l'ambre gris, une boîte renfermant des chevilles de gazelle *(petits gâteaux marocains)*, une serviette brodée de soie

» — pour essuyer verres et plateau, et, enfin, un sucrier.

» — Les sept accessoires sont : un aspergès plein d'eau de rose ou de fleurs d'oranger, une cassolette

» — avec de la cascarille et des grains d'encens, un échanson intelligent et beau,

» — des convives illustres, un cercle de poètes et de musiciens,

» — un cierge très long et un chandelier doré.

» — Les trois défauts du thé sont : l'eau qui n'a pas bouilli ou qui est de mauvaise qualité,

» — une trop nombreuse assistance, et la bourse plate, car l'esprit est préoccupé quand on a peu d'argent. »

Vraiment ce chérif était un brave homme. Il faisait les honneurs du magasin de son ami en digne enfant du Prophète, sûr d'être adoré quand même, eût-il demandé dix fois plus de thé, vingt fois plus de gâteaux au négociant ouazzanien qui s'effaçait humblement devant Sa Sainteté Chérifienne, tout frissonnant du bonheur de la voir accepter le petit lunch fraternellement partagé avec le célèbre explorateur.

La fête dura deux jours, deux jours d'une bombance royale. Mais, tout a une fin ici-bas. Un soir, en rentrant se coucher, le vagabond se heurta aux ferrures de la porte du magasin, solidement cadenassée. L'épicier voisin, à qui il demanda des renseignements, lui fit un geste mystérieux, comme pour lui dire de filer au plus vite.

— Sombre et triste Ouazzan, serait-il vrai que tes Puissances Occultes se débarrassent aisément des êtres gênants et compromettants ? grommela le derviche en s'éloignant dans la direction de la grande zaouiya, où il avait l'intention de passer la nuit.

Un trait distinctif des habitants de cette petite Venise moyenâgeuse est l'indifférence totale, et, la plupart du temps, l'extrême méfiance qu'ils professent à l'égard de l'étranger. Ce soir-là, Moh'ammed ayant rôdé plus tard que de coutume dans les rues de la ville trouva la porte de sa mosquée également fermée. Il devait y avoir foule sans doute dans l'intérieur, et l'on s'était barricadé pour ne pas être dérangé par les retardataires.

— C'est ça qui m'est égal ! pensa le vagabond. Par cette canicule, la chaleur et l'odeur qui règnent en ce moment dans le sanctuaire asphyxieraient des mouches ! Fuyons donc cet air irrespirable, et couchons à la belle étoile.

Non loin de là, précisément, un gourbi en roseaux, consolidé avec des branches d'arbres, paraissait devoir lui offrir un gîte à peu près passable. Mais il était fermé, et très probablement habité. Alors, s'orientant dans le but de n'avoir pas les rayons de

la lune dans les yeux, il alla s'étendre du côté de l'ombre, au pied des roseaux.

Dix minutes après, chassée de son gourbi par un besoin naturel, une femme, la propriétaire de la cabane champêtre sans doute, vint s'accroupir dans l'obscurité, à deux pas du derviche. Soudain, l'ayant aperçu, elle se releva d'un bond, battit en retraite, hurlant dans son effroi :

— Hé ! l'homme, que fais-tu là ?

Et elle rentra précipitamment en apppelant son mari. Celui-ci, une énorme trique à la main, mit le nez dehors. Prenant le vagabond pour un Messari, il lui enjoignit d'avoir à aller se coucher ailleurs, le prévenant que la patrouille du Makhzen ramassait tous les étrangers surpris à marauder dans les rues après dix heures.

— Allons ! Houp !... ou je cogne ! répétait l'aimable Ouazzanien, la matraque frémissante.

Le bougre était capable d'appeler du monde, de faire coffrer le derviche, et, qui sait si, une fois jeté en prison, il en sortirait jamais ? Cette réflexion détermina le voyageur à aller chercher un asile dans son ancienne écurie abandonnée, sur les ressorts élastiques du vieux fumier desséché, et, philosophiquement, il s'endormit là, avec deux feuilles de menthe dans les narines, pour ne pas sentir les parfums de baudet dont l'air était empesté.

Un autre soir, après la prière d'El-Acha, vers neuf heures, l'infatigable bohémien se trouva nez à nez avec le corps de garde du Makhzen, devant l'habitation du caïd de Ouazzan.

Jugeant à la tournure du noctambule qu'il pourrait être facilement dévalisé, deux ou trois soldats, après l'avoir accosté, essayèrent de lui mettre la peur dans l'âme.

— Comment ! Tu oses te promener si tard ? Tu ne sais pas que la patrouille mixte, composée de citadins et de militaires, sous les ordres d'un gradé du Makhzen, bat les plus petites rues de la ville, enlevant et mettant en prison tous les rôdeurs, tous les étrangers qu'elle trouve dehors après la prière d'El-Acha ? Viens donc coucher au poste ; tu verras, tu n'y seras pas mal.

Et ils l'entraînèrent sur leur banc en maçonnerie, devant le corps de garde, en priant les autres camarades de se serrer un peu pour faire place au nouveau venu. On parla d'abord de choses

insignifiantes, puis, un des soudards, sa pipe de kif aux lèvres, demanda négligemment :

— Est-ce que cet individu ne pourrait pas nous prêter de l'argent ?

— Il devrait bien nous offrir une tournée de thé parfumé à l'ambre. Il n'y a pas mal de temps que nous en sommes sevrés, ajouta le voisin immédiat de l'explorateur.

— Voilà dix ans que je n'ai pas touché un fels (1) du Makhzen ! rugit un vieux burgrave à barbe blanche.

Depuis un moment, le voyageur se demandait de quelle manière il pourrait bien fausser compagnie à ces brigands. Il les voyait tituber, appesantis par l'ivresse lourde du kif, incapables de le poursuivre. Réflexion faite, il lui parut préférable de confier son salut à la vitesse de ses jambes, et, d'un saut, il se trouva au milieu de la rue.

Tandis qu'il détalait comme un lièvre, sans regarder derrière lui, un seul mkhazni eut la force de se lever et de lui donner la chasse. Mais c'était la course du bœuf et de la gazelle, et Moh'ammed eut vite fait d'égarer le reître dans le labyrinthe des ruelles.

Cependant, un autre obstacle, très grave celui-là, mit un terme à la galopade échevelée du derviche. Un gros chien venait de se lancer à ses trousses, avec des aboiements rauques, épouvantables. Moh'ammed dut s'arrêter et tenir tête, à coups de pierre, à ce nouvel ennemi. Heureusement pour le vagabond, le molosse, dans sa rage stupide, courait après chaque caillou, le happait, le mordait furieusement, en secouant la tête, le lâchait ensuite, pour se précipiter sur un nouveau projectile. Enfin, la porte d'une maison voisine s'entre-bâilla, et une voix d'homme, grossie par la peur, hurla :

— *Echkoun ?* Qui est-ce ?

— *Dheïf Allah.* Un hôte de Dieu, répondit immédiatement l'explorateur.

— Un hôte de Dieu à cette heure ! fit la voix devenue railleuse. Allons donc ! Ce ne peut être qu'un malfaiteur, ou un Messari.

Et, à distance, l'homme brandissait une grosse matraque, sans plus souffler mot, estimant que ce geste indiquait assez

(1) Le *fels* vaut en réalité moins qu'un liard. Voyez plus loin le tableau des *monnaies marocaines*.

clairement combien ses dispositions étaient peu hospitalières. Amusé sans doute de voir la lutte de l'homme et du chien, il s'attarda encore un bon moment à contempler l'énergique défense du vagabond, puis il referma sa porte, la conscience satisfaite, heureux de laisser un vil coquin aux prises avec un animal furieux, qui lui paraissait véritablement enragé.

Une seule ressource restait au voyageur : battre en retraite, à reculons, s'éloigner du domaine de son implacable ennemi. Et il recula peu à peu, évitant les ornières, les tas d'immondices, dans lesquelles il appréhendait de culbuter, car, s'il tombait, il se sentait perdu. Maintenant, le bras fatigué, il ménageait ses coups, cherchant à lancer chaque pierre le plus loin possible, pour gagner du champ, pendant que le terrible cerbère courait après elle. Combien de temps dura cette lente fuite, ce combat énervant ? Le vagabond ne s'en est jamais rendu bien compte. Toujours est-il qu'il finit par être acculé dans une impasse déserte, où il acheva la nuit, debout, sous l'œil du molosse, dont les aboiements ne cessèrent pas de retentir un seul instant jusqu'au lever du jour.

Principaux villages des Beni-Messara

بنى مسارة (les enfants de Messara, nom propre signifiant : *excellente cuisinière,* en arabe vulgaire, et : *calomniatrice,* en arabe littéraire.)

Les *Beni-Messara* se composent de cinq fractions : 1° *Aïn-bou-Tila* عين بو تيلا (la source qui a de l'eau) (A et B) ; 2° *El-Ah'ouaza* الاحوازة (les métropoles) (A) ; 3° *Aïn-Bek'ra* عين بقرة (la source de la vache) (A) ; 4° *Ez-Zouak'in* ; 5° *Beni-Mester* بنى مستار.

Cette dernière fraction, la plus remuante sans doute, a peut-être une tendance à donner son nom au groupe entier des Beni-Messara, car les auteurs marocains et européens ne connaissent cette tribu que sous le nom de *Beni-Mester* ou *Beni-Mestara* ; mais le peuple prononce et écrit toujours *Beni-Messara.*

Ouazzan (peseur) (A), وزان. Certains Marocains voudraient faire dériver ce mot de *Ez-Zan* (le chêne zéen). Ville d'un millier de feux, 6 à 7,000 habitants.

Ez-Zouak'in, gros village de 1,000 feux.

Aïn-Bek'ra, 100 feux.

Izemmouren (les oliviers) (B), 50 feux. ازمورن Près de Ouazzan. Sidi Mouh'ammed ben Et'-T'ayyéb, fils de Moulaye Et'-T'ayyéb, décédé avant son père, est enterré dans ce hameau. Son tombeau est un lieu de pèlerinages.

Tlemsoun (l'antique) (B), 100 feux. تلمسون Même étymologie que *Tlemcen*. (Voyez mes *Beni-Isguen*, in-8°, Oran, 1895, p. 41.)

Mnata (nerprun) (A), 100 feux. مناتة

Beni-Mester, 50 feux. Mine de plomb.

Aïn-H'adid, 50 feux.

H'adjar-beni-Aïch, 100 feux. حجر بنى عيش

El-K'itoun, 100 feux.

Pays riche en sources minérales et en gîtes métallifères. Forces militaires : 8,000 fantassins. Population probable : 63,000 habitants, y compris ceux de Ouazzan. Plus de soixante petits hameaux inconnus.

Tribu de MEÇMOUDA

Elle est enclavée entre Lékhmas à l'E., Beni-Messara au S., Rehouna et Ahal-Srif à l'O., sur un massif montagneux très boisé, bien arrosé. C'est une contrée minuscule, pleine de hameaux, couverte d'arbres fruitiers de diverses espèces. Le chêne vert, l'ormeau et le tremble représentent les principales essences forestières.

Un beau matin, à la déchra d'El-Megtaâ, où il avait pris racine pour quelques jours, le derviche fut surpris de voir arriver des bandes de cigognes. Dès la fin de janvier, elles avaient envahi cette année-là les toitures des maisons, claquant du bec des journées entières, défendant vaillamment leurs anciens nids contre l'irruption des nouvelles venues. Elles préféraient les hautes maisons, les terrasses élevées, d'où elles pouvaient décou-

vrir un vaste horizon, et où elles nichaient, sans crainte d'être dérangées. Le vagabond, n'en ayant jamais tant vu, se demandait naïvement si le Maroc n'allait pas devenir lui aussi le dernier refuge de ces grands échassiers, si vénérés des Mahométans.

Des galopins, dans la rue, saluaient l'apparition des oiseaux, les appelant d'un mot d'une singulière harmonie imitative :

— *Bou-Chék'chak' ! Bou-Chék'chak' dja !*

— Bou-Chék'chak' ! Bou-Chék'chak' est arrivé !

Quelques jours après, l'étonnement du voyageur fut soumis à une nouvelle épreuve, encore plus forte. Dans une basse-cour, des dindons glougloutaient, faisant la roue, gonflant tant qu'ils pouvaient leurs belles robes de soie noire.

— Ah ! ça ! d'où pouvaient bien provenir ces coqs américains, si recherchés des Roumis ? Avaient-ils été volés à des *Infidèles* de Tanger ou de quelque autre ville de la côte ?

Problème ardu, difficile à résoudre, qui intéressait cependant moins le derviche que la chair de ces animaux, chair qu'il ne connaissait que par ouï-dire. Pendant plus de vingt ans, ce souvenir gastronomique hanta la mémoire du vagabond, et il ne put satisfaire son envie de manger du dindon qu'à la maison, en 1894, le matin de la Noël, jour de joie où l'explorateur, assis à un bout de ma table, put savourer à son aise une aile de l'oiseau rêvé.

A Meçmouda, il dut se contenter de la vulgaire *tourda*. C'est exactement notre soupe, du pain trempé dans du bouillon gras ou maigre, et, à défaut de bouillon, du lait chaud. A la mosquée, heureusement, le menu quotidien était beaucoup plus varié que dans les ménages. Les t'olba avaient l'insigne chance de goûter les diverses cuisines du bourg. Rappelez-vous que chaque habitant se fait un devoir d'expédier aux étudiants logés dans le temple une partie de sa propre nourriture. D'ailleurs, tout est d'un bon marché stupéfiant : une poule, 5 sous en été, 15 sous en hiver, — un mouton, 5 francs, — une chèvre, 2 francs 50, — les fruits, pas un centime ; on les donne à qui en veut.

Cantonnée dans un pays montagneux, frais et sain, la tribu est défendue par des hommes d'un courage éprouvé. Toutefois, leur petit nombre, — 800 environ —, les empêchant de jouir d'une indépendance absolue, ils ont dû accepter la tutelle des Beni-Messara auxquels ils fournissent des renforts dans leurs querelles

avec les troupes du Makhzen. En temps de paix, l'activité et le travail règnent partout. Chaque hameau a sa forge, ses boutiques de tailleurs et de tisserands, ses savonneries, ses charpentiers, ses fabricants de poudre, et aussi, hélas ! son *Club de la Gamelle*.

Meçmouda n'a pas oublié le rôle important qu'elle joua autrefois dans les destinées du Mag'rib. Elle sait que, dans les très nombreuses expéditions de ses glorieux enfants, des colonies entières de Meçmoudiens furent laissées comme troupes d'occupation dans les villes conquises, notamment à Nédroma, où l'on voit encore, à l'Est, et en dehors des murs de la ville, le tombeau du célèbre santon, *Sidi Ah'med el-Bjaï*, lequel, en dépit de son surnom de *bougiote*, serait, disent les Marocains, originaire du hameau de *Bjaoua*, dans la tribu de Meçmouda. Les habitants de Nédroma prétendent au contraire que leur saint a vu le jour à Bougie, et ils racontent la légende suivante, dont la source se trouve dans le *K'art'as* (1) :

Légende de Sidi Ah'med El-Bjaï

Il était le maître et le grand ami d'Abd-el-Moumen, le chef de la dynastie almohade, et l'on sait qu'Abd-el Moumen était originaire des environs de Nédroma (tribu des Koumia, province d'Oran). El-Bjaï avait accompagné son royal élève pendant son heureuse expédition contre les Chrétiens d'El-Mahdiya (Tunisie) (1160 de J.-C.). En revenant avec lui au Maroc, Sidi Ah'med apprit le complot dans lequel le prince devait perdre la vie, assassiné par des conspirateurs qui avaient assez de sa rude autorité et de ses continuelles batailles. Il n'y avait qu'un moyen pour l'émir d'échapper à la mort : — Il fallait permettre à son professeur, qui le lui demandait instamment, de prendre sa place sous sa tente et d'y attendre le coup mortel. Le souverain accepta cette proposition, la trouvant très naturelle, tout à fait logique, estimant, à l'instar de ses collègues couronnés, la valeur d'une peau impériale à un prix incalculable, bien supérieur, sans comparaison aucune, au modeste épiderme d'un plébéien quelconque.

Cette nuit-là, s'étant précipités sous la tente d'Abd-el-Moumen,

(1) *Roudh El-K'art'as*. Histoire des souverains du Mag'rib et Annales de la ville de Fas, par Abou-Mouh'ammed Çalah' ben Abd-el-H'alim. Traduction Beaumier, pages 282 et 283, in-8°, Paris, 1860.

les conjurés criblèrent de coups d'épée le pauvre Sidi Ah'med, qui expira, la joie au cœur, ayant sacrifié sa vie *pour le bien des Musulmans.* Pendant que sa belle âme de martyr convaincu s'envolait vers les cieux, le sultan dormait paisiblement sous la tente de son professeur, sur la modeste natte de l'ami, de l'homme dévoué dont la postérité devait faire un des plus grands santons de l'Islam africain.

Après avoir tiré une vengeance éclatante de la tentative d'assassinat dont il avait failli être victime, Abd-el-Moumen souleva lui-même le cadavre de Sidi Ah'med, et il l'attacha sur le dos d'une chamelle, en disant :

— Laissez-la partir toute seule. Qu'elle aille où elle voudra !

Longtemps elle erra, suivie de l'émir et de son état-major. Puis, très certainement inspirée du Ciel, elle s'agenouilla d'elle-même, à un certain endroit, et ne bougea plus, comme prosternée sur le sol sacré qui allait recevoir et garder éternellement son précieux fardeau. Ce fut à cet endroit qu'Abd-el-Moumen enterra son sauveur et lui fit élever un tombeau.

Telle est l'origine du mausolée de Sidi Ah'med el-Bjaï. Toutefois, la vérité historique nous oblige à reléguer ce récit dans le domaine des contes merveilleux. L'auteur de l'*Histoire des Almohades,* Abd-el-Ouah'id Ibn Ali Et-Tmimi el-Merrakchi (1), plus ancien et beaucoup mieux placé que l'historien du K'art'as pour savoir la vérité sur le complot ourdi contre Abd-el-Moumen, raconte l'événement d'une autre façon. Lui, au moins, cite le nom du martyr qui se dévoua pour son maître : c'était un vieux compagnon d'armes du Mahdi Ibn-Toumert, un de ses aveugles disciples, un fanatique nommé *Ismaïl ben Yah'ya el-H'azradji.* Dans ce récit, très simple, et selon toute apparence le seul véridique, il n'est question ni de chamelle, ni de la fondation de la ville d'El-Bet'h'a, ni, encore moins, de celle de Nédroma (2).

---

(1) *The history of the Almohades,* texte arabe, éd. R. Dozy. Leyden, in-8°. 1881, pages 166 et 167.

(2) Voyez aussi L. Piesse, *Itinéraire de l'Algérie.* in-12, Paris, 1874, pages 266 et 267, où cette légende est racontée, assez inexactement d'ailleurs. Il est difficile de fixer, avec M. Piesse, la date de la fondation de Nédroma en 1160, puisque, quelques années avant cette époque, en 1154 au moins, le géographe arabe Edrissi parlait déjà de Nédroma comme d'une *ville considérable, florissante, bien peuplée, ceinte de murailles,* etc. N'attribuons

Vous trouverez un autre santon meçmoudien, *Sidi Brahim el-Meçmoudi,* enterré à Tlemcen, près de la mosquée de Sidi Brahîm, à laquelle du reste il a donné son nom. Vous trouverez aussi des représentants de cette tribu à Merrakèch, à Rbat', à Fas, faisant du commerce, n'ayant gardé de leur ancienne splendeur qu'un goût très vif pour les beaux habits et les jeunes garçons.

Moh'ammed ben T'ayyéb entendit dire souvent que Meçmouda avait été jadis une puissante tribu ayant eu des sultans, des savants, des saints, ayant gouverné longtemps le Maroc. On ajoutait que, victimes de leurs propres excès, les Meçmoudiens avaient disparu de la scène politique et qu'ils conservaient vaguement aujourd'hui le souvenir d'une époque brillante, où ils étaient tout, tandis qu'à présent ils ne sont plus rien.

Principaux villages de Meçmouda

مصمودة (En berbère : *pierre de lavoir.* — En arabe : *recherchée.*)

La tribu se compose de quatre fractions : 1° *Beni-Meràz* (1) ; 2° *Rebô-el-Ouad* ; 3° *Rebô-el-Khmis* ; 4° *Oulad-Ali,* avec les villages de *Afersiou* (2) 100 feux, *Bjaoua* (3) 50 feux, *Rkouna,* 100 feux, *Ahal-bou-Yah'med,* 300 feux, et *El-Megt'aà* المقطع, 200 feux. Deux ruisseaux, l'Ouad *Beni-Issef* et l'Ouad *El-Khmis,* traversent le pays, coulant de l'E. à l'O.

Forces militaires : 800 fantassins. Population probable : 5,600 habitants. Beaucoup de hameaux inconnus.

Notice historique sur Meçmouda

Tribu berbère, d'origine cenhadjienne, de la branche d'Azdadja

---

donc pas au chef de la dynastie almohade la création d'une cité qui existait bien avant lui.

Ibn-el-Athir, dans son *Kamil,* tome 11, pages 92 et 93, raconte le retour d'Abd-el-Moumen d'El-Mahdiya au Maroc et il mentionne seulement la défection des émirs arabes au Djebel Zar'ouan. Quant à *El-Istik'çâ,* il copie, en l'abrégeant, le récit du *K'art'as* (tome 1er, pages 156 et 157).

(1) بنى مرعاز, (2) ابرسيو, (3) بجاوا.

(souche des Branès). Ibn-Khaldoun en parle longuement. Tome 1er, page 194 de la traduction de Slane, il écrit ceci :

« — La plus grande partie des habitants du Mag'rib-el-Ak'ça appartient à la tribu des *Masmouda.* »

Tome 2, page 124, il ajoute :

« — Les *Masmouda*, enfants de Masmoud, fils de Bernès, fils de Berr, forment la plus nombreuse des tribus berbères. Parmi les branches de cette grande Famille, on remarque les Bergouata, les Ghomara et les peuples de l'Atlas. Pendant une longue série de siècles, les Masmouda ont habité le Mag'rib el-Ak'ça. »

Nous sommes donc en présence d'une tribu berbère, essentiellement marocaine, autochtone, oserions-nous dire, si les ténèbres de la Préhistoire n'étaient là pour nous commander une prudence absolue. Il ne viendra à l'idée de personne de nous blâmer de n'avoir pas copié, à cette place, les fastes militaires et politiques de l'illustre tribu mag'ribine. On les trouvera dans Ibn-Khaldoun, à l'article *Masmouda*.

Aussi bien, ce travail sortait de notre sujet. Il est très certain, en effet, que la microscopique Meçmouda djebalienne n'est qu'un infime débris de sa grande sœur du Sud marocain et des autres groupes de l'innombrable Famille meçmoudienne répandue dans diverses parties du Mag'rib el-Ak'ça. Pourtant, deux questions m'obsèdent : — Notre Meçmouda djebalienne est-elle le berceau de la race ? — A-t-elle une histoire ?

Dans le fouillis d'*El-Istik'ça*, je tombe par hasard sur le nom de cette tribu (tome 4, page 68, ligne 22), et, sans trop grand renfort de bésicles, je traduis :

— Les Oudaya, vivant dans les jardins, en dehors de la ville (Fas, sans doute), attaquaient les rouisseurs établis sur l'Ouad Fas. Puis, ces mêmes rouisseurs étant allés rouir leur lin à *Meçmouda*, les Oudaya vinrent s'en emparer dans cette tribu et *ils pillèrent les caravanes dans les fondouk'* (1).

---

(1) A la page 82 de sa traduction du *Tordjman el-moâribi*, M. Houdas rend اخذوا الفعل من الفنادق par : — *Ils brisaient les serrures des fondouqs.* Or, فعل, dans la langue vulgaire marocaine, signifie *caravanes.* C'est la connaissance de la signification particulière de ce mot qui me permet de proposer à M. Houdas la petite rectification suivante : — *Et ils pillèrent les caravanes dans les fondouk'.*

Tribu de SOUMATHA

Le premier village de Soumatha dans lequel l'explorateur alla demander l'hospitalité fut le gros bourg de Tazrouth, où il arriva au coucher du soleil. A la mosquée, les étudiants, en l'honneur du jeudi, jour de vacances, faisaient danser des mignons aux sons des violons et des mandolines. Des beignets, de la *tourda*, des olives préparées de diverses manières, étaient placés à portée de la main des spectateurs. Affamé par sa longue course de la journée, Moh'ammed était plus occupé de se restaurer que de regarder les déhanchements des éphèbes. Repu, il s'étendit dans un coin du temple, la tête enfouie sous ses capuchons, ronflant consciencieusement, malgré le vacarme. Le lendemain matin, il quittait Tazrouth pour battre le pays.

Soumatha est une petite tribu d'une quinzaine de kilomètres de diamètre, pouvant armer 1,800 fantassins tout au plus, ayant pour voisins : Lékhmas et Djebel-el-H'abib au Nord, Beni-Messara au Sud. Beaux paysages, contrée fertile et boisée. Partout des hameaux de 20 à 300 feux, moelleusement couchés sur des tas de fumier, dans des nids de verdure. Beaucoup de gibier, beaucoup de renards, corbeaux, chacals. Les bergers mangent du sanglier, en cachette. Ce fait ne me surprend pas. Vers la fin de 1882, me trouvant dans les environs d'Aïn-Draham, en Tunisie, j'eus l'occasion de voir des femmes et des enfants kroumirs (1) dévorer à belles dents des morceaux de viande de sanglier bouilli.

— C'est du *h'allouf el-r'aba* (cochon de la forêt), me dit une vieille.

Indifférents, les hommes regardaient ce spectacle, et ils me dirent, en voyant ma stupéfaction :

— Quel mal y a-t-il à cela ? Tout le monde sait que les femmes

(1) J'ai observé chez ce peuple une très curieuse particularité dialectale. Berbères encore mal arabisés, ils changent en *i* une foule de désinences en *a*. Ex. : *El-mi* pour *el-ma* (l'eau), *el-mri* pour *el-mra* (la femme), etc.

et les enfants ne sont pas des êtres raisonnables. Par conséquent, il ne saurait y avoir de leur part aucune infraction à la loi divine!

En dépit de leur faiblesse relative, les Soumatha sont querelleurs, peu endurants, enclins au vol. Grâce à leurs montagnes, ils se battent, se défendent bien, et ils ont réussi jusqu'ici à éviter le joug de leurs grandes voisines, les colossales tribus du Nord et du Sud.

Au centre du pays, le *Marché du Lundi* attire un grand nombre de trafiquants. Chèvres, bœufs, mulets, fèves, petits pois, lentilles, laines, vêtements confectionnés, tout s'y trouve, et à bon compte. La monnaie en usage est celle qui fut frappée sous les règnes des sultans Abd-er-Rah'man et Mouh'ammed (1817 à 1873 de J.-C.).

Principaux villages de Soumatha

سرماثا (l'appuyée contre la montagne) (B)

Tazrouth, 200 feux. Au Nord-Est, une mine de sel.

Forces militaires : 1,800 fantassins. Population probable : 12,600 âmes. Une trentaine de hameaux inconnus.

Notice historique sur Soumatha

Débris de la grande tribu berbère des Néfzaoua (Berbères tripolitains descendus d'El-Abter). Ibn Khaldoun parle d'un « — reste des *Soumata* qui se trouve dans les plaines de Cairouan ». (T. 1er, p. 230 et 231 de la traduction.) Il ne semble pas avoir connu les Soumatha du Maroc.

Tribu des BENI-ISSEF

De Soumatha aux Beni-Issef, les sentiers courent en lacets capricieux sur des versants de montagnes couvertes de forêts.

A son arrivée à la déchra d'El-K'alaâ, le derviche eut la satisfaction de tomber sur une noce arabe, la propre noce du caïd de la tribu. On attendait justement la fiancée, qu'un détachement de 200 hommes armés était allé chercher au village voisin.

Noce djebalienne

Dans le lointain, de sourdes détonations annonçaient le retour du cortège nuptial. Tout El-K'alaâ était dans la banlieue, en habits de fête, attendant impatiemment la nouvelle mariée.

Au bout d'une heure, on vit s'avancer, voilée de pied en cap et montée sur une mule, une petite poupée blanche qui pouvait avoir une douzaine d'années. Autour d'elle, les feux de salve crépitaient, effrayant sa monture, dont les brusques écarts entraînaient, pendus à la bride, les deux hommes qui la maintenaient. On vit soudain des femmes, les parentes du caïd, courir vers la poupée, l'emporter pantelante dans la maison conjugale, pendant que les guerriers restés dehors continuaient l'infernale fusillade. Les cris déchirants des hautbois arabes, les coups profonds et répétés des grosses caisses éclataient à leur tour, pendant les intermèdes.

Dans la riante contrée des Djebala, les mariages se font généralement en automne, époque de l'année où tout est en abondance, même dans les plus humbles chaumières. Avec l'inflexible loi coranique, il ne faut pas s'attendre à trouver chez les disciples du Prophète la douce poésie des fiançailles de nos pays d'Occident. Très souvent, l'homme épouse une femme ou une jeune fille qu'il n'a jamais vue. Sa mère, ses sœurs l'ont renseigné à peu près sur le physique de celle qui doit venir s'asseoir à son foyer, et cela lui suffit. La question importante, c'est le douaire. Achetant sa femme, il entend ne pas la payer cher. C'est une affaire commerciale à débattre, comme s'il s'agissait de la vente d'une bête de labour, d'un animal de boucherie.

La demande se fait selon des règles fixes, dans le cérémonial des formes. Accompagné de plusieurs notables de son hameau, le prétendant arrive au domicile de celle dont il sollicite la main. D'abord, le futur beau-père offre un repas aux étrangers. Il feint d'ignorer le but de la démarche de ses hôtes et il s'entretient avec eux de choses banales. Quand le thé est servi, le plus distingué

de la députation prend solennellement la parole et s'exprime en ces termes :

— Donne ta fille à *X* conformément à la loi de Dieu et du Prophète.

Tous, en entendant le nom sacré de l'Apôtre, se passent la main sur le visage et la barbe, en prononçant gravement la formule obligatoire :

— *Çalla Llahou àléïhi oua sellama.*

— Que Dieu Lui accorde sa bénédiction et sa paix.

Ensuite le père répond :

— Voici mes conditions.

Et il énumère la dot, le trousseau, les cadeaux qu'il exige. S'il est pauvre, il se contente d'une cinquantaine de francs. Mais il en demande 100, 200, 300, 500, et parfois davantage, s'il a quelque fortune. Puis, toutes les questions réglées, il dit, non sans solennité :

— Elle est à vous.

Cependant le jour du mariage n'est pas encore fixé. Le futur est obligé de retourner chez lui avec ses compagnons pour se mettre en mesure de remplir ses engagements. Il court les boutiques, les marchés, achetant le trousseau, les bijoux, le linge, les vêtements promis. Alors seulement il annonce la grande date et il fait les préparatifs de la fête. Chez lui, la maison est bouleversée. Sa mère, ses sœurs, ses tantes allument les fourneaux, font cuire dans vingt marmites des quartiers de bœuf et de chèvre, préparent le beurre, l'huile, le miel, tous les aliments qui seront dévorés dans l'énorme liesse. Et, à l'époque fixée par l'époux, musiciens, hautbois, grosses caisses et tambourins, font éclater, dès l'aurore, devant la porte du marié, une aubade endiablée.

C'est le grand jour ! Le fiancé, peinturé de henné aux chevilles, aux poignets, fait son apparition dans une chambre remplie d'amis. Son *burnous blanc* le distingue suffisamment de ses camarades qui sont vêtus de djellaba plus ou moins sombres. Il est leur *sultan*, et eux sont ses *ministres*, ses *ouzara*, de véritables *vizirs*, attachés à sa personne, ayant à remplir auprès de lui un rôle important que nous indiquerons dans un instant. Remarquons, en passant, que les Djebaliens ne portent le burnous *que le jour de leur mariage*. Chaque hameau a son *burnous des*

noces. Il sert à tous ceux qui se marient et il se trouve en dépôt chez un notable de l'endroit.

Voyons maintenant ce qui se passe chez la fiancée. Aussitôt après le consentement du père, la jeune fille s'abandonne à ses parentes et à ses amies. La première des opérations de la toilette est celle de l'application du henné aux chevilles et aux poignets. La chevelure est lavée au *r'asoul* (1), débroussaillée au peigne fin, emplâtrée de henné. Par-dessus la chemise, on enveloppe la petite poupée de cotonnades, de tissus légers, de h'aïk d'une blancheur éclatante. Chaussée de babouches rouges, voilée des pieds à la tête, elle va en visite chez toutes ses parentes, à tour de rôle. Elle s'y rend avec le cortège de ses amies, et elle est reçue à la porte par les graves matrones qui la saluent d'un joyeux :

— *El-H'amdou Llah ! Mbarek ez-zouaj, in cha Allah !*

— Dieu soit loué ! Votre union sera bénie, s'il plaît à Dieu.

Introduite dans le gynécée, elle se débarrasse de ses voiles, grignote des friandises, boit du thé, jacasse avec ses compagnes. Celles-ci ne doivent jamais la quitter d'un pas, et nous verrons tout à l'heure pourquoi. Durant sept jours, la mariée fait ses tournées dans le village, fêtée partout, gracieusement et copieusement hébergée. Le septième jour, elle attend l'arrivée de la députation qui doit l'amener sous le toit conjugal.

Ce jour-là, l'animation est grande chez les amis et compatriotes du futur. Ils font leurs préparatifs de départ. Sanglés, habillés comme s'ils allaient au combat, le fusil au poing, ils font marcher devant eux l'assourdissant orchestre des hautbois et des tambours, dont le vacarme ne cesse que devant la demeure du beau-père. Quelques parentes du prétendant suivent la députation et pénètrent seules chez la fiancée, qu'elles sont chargées d'accompagner à sa nouvelle résidence. Pendant ce temps, les hommes du cortège sont reçus chez les proches parents du beau-père où on leur offre un grand repas.

Enfin, somptueusement vêtue, le visage couvert d'un grand voile, l'épousée quitte sa maison au milieu de ses sœurs, de ses tantes, de ses cousines. Les parentes de son mari la font monter sur une mule sellée d'un vaste bât, et l'on se met en marche.

(1) Terre argileuse, excellente pour nettoyer la tête, très commune au Maroc, où on l'appelle aussi *t'fèl* طفل.

Dès les premiers pas, la fusillade commence ; elle dure, sans interruption, jusqu'à l'arrivée du cortège devant l'habitation de l'époux, avec accompagnement des you-you stridents des femmes et du tapage infernal de l'orchestre.

Tandis que les femmes emportent la jeune fille dans sa chambre, le fiancé reste dans la sienne avec ses amis. Il s'est bien gardé d'aller chercher sa fiancée. La peur du *thik'af* le tient cloué chez lui. Patience ! Vous connaîtrez bientôt le *thik'af*, le grotesque, le ridicule *maléfice* dont tout le monde a peur au Maroc.

Les invités affluent à la tombée de la nuit, et les douzaines de plats de viande, cuite à l'huile, selon la mode djebalienne, les corbeilles de pain, le beurre, le miel, les msemmen, le thrid, les beignets, les fruits, font leur apparition dans les pièces respectives des hommes et des femmes, pendant que des *babour* de thé se préparent devant l'assistance. Des lampes à huile en terre cuite éclairent la mastication des affamés. Quand tout le monde est rassasié, des gitons et des gitonnes, dans la salle des hommes, exécutent leurs danses, évoluent à travers les épaix nuages des pipes de kif. Les musiciens soufflent et tapent sans désemparer, accompagnant successivement les chorégraphes et les épithalames des bardes populaires.

Au dehors, la fusillade pétarde sourdement, en un roulement lointain de tonnerre. Ce sont les jeunes, les impatients, ceux qui n'ont pu supporter l'immobilité, après les formidables agapes, qui vont ainsi se dégourdir les jambes, rire, causer et décharger en plein air leurs fusils bourrés jusqu'à la gueule. Et, jusqu'à l'aurore, les mêmes réjouissances se poursuivent de cette manière, sans la moindre variation, telles qu'elles devaient être dans le cours lointain des âges.

Revenons au marié. Le premier soir, au crépuscule, il sort de sa chambre, fausse compagnie à ses vizirs, et il entre, armé d'un fusil, dans la pièce où ces dames tiennent société à celle qu'il considère comme sa proie, sa chose à lui.

A la vue du mâle, la nichée féminine s'envole, le laissant en tête-à-tête avec sa fiancée.

Entre ces deux êtres qui se voient pour la première fois, la conversation n'est pas longue. Saisissant la frêle poupée par le bras, le guerrier l'entraîne vers le lit, où sur la natte, s'il n'y a pas de lit. Se donne-t-il seulement la peine de regarder sa douce

moitié à la lueur du lumignon fumeux qui éclaire cette scène d'un réalisme si peu poétique ?

Le rustaud n'a qu'une pensée : en finir au plus tôt, prouver au bourg tout entier l'incomparable vigueur de ses muscles..... Puis, comme un fou, il se précipite dans la cour, il fait feu de son fusil et il va rejoindre ses camarades avec lesquels il passe la nuit à manger et à boire du thé.

Le lendemain, les femmes visitent le linge de la mariée. S'il est maculé de sang, ce sont des you-you frénétiques, interminables, des rires étouffés, des plaisanteries grasses, chuchotées à l'oreille :

— Ah ! notre gars est un rude étalon !

Si, au contraire, aucune tache rouge n'est relevée, quel concert de malédictions contre la prétendue vierge ! Séance tenante, elle est répudiée, renvoyée ignominieusement chez ses parents, et le douaire est rendu au mari trompé.

Le deuxième soir, toujours à la tombée de la nuit, le marié retourne trouver sa femme. Cette fois, son absence est plus longue ; elle se prolonge près d'une heure, puis il revient dans la chambre de ses ministres pour achever la nuit avec eux, buvant, mangeant, causant, se reposant tour à tour. C'est ainsi que s'écoulent les sept premiers jours de son mariage. Emprisonné avec ses gardes du corps, il se borne à aller chaque soir chez sa femme pour retourner ensuite auprès de ses amis qui ne le quittent jamais.

De son côté, la mariée ne bouge pas de la chambre où les femmes lui tiennent compagnie durant sept jours consécutifs, sauf, bien entendu, à l'heure du tête-à-tête avec son mari.

Quant aux invités, ils sont dans une pièce spéciale. Ne se souciant nullement des jeunes époux, qu'il n'aperçoivent jamais du reste, ils concentrent leur attention sur les danses des nymphes et des ganymèdes et ils paraissent s'intéresser aussi très vivement aux allées et venues des porteurs de victuailles. On les voit accroupis des journées entières sur plusieurs lignes parallèles, ayant, derrière eux, la cohue des femmes et des bambins, une tourbe de beautés problématiques, qui regardent d'un œil, elles aussi, les évolutions lascives des ballerines et de leurs répugnants cavaliers. Jamais, au grand jamais, un invité ne se retourne pour lorgner du côté des dames, et, encore moins, pour se rapprocher d'elles. Une telle dérogation aux règles de l'étiquette marocaine entraî-

nerait indubitablement la mort immédiate de l'imbécile qui en serait l'auteur.

Je dois ajouter que les danses, la fusillade et la musique ne durent que les trois premiers jours du mariage. Les quatre derniers jours, les retardataires se rattrapent sur les aliments, toujours copieux et assez variés. Les réjouissances nuptiales constituent, cela va sans dire, un régal artistique et culinaire pour les écoliers étrangers auxquels on ne manque pas une seule fois d'envoyer leur part de nourriture quand ils ne viennent pas eux-mêmes se mêler à la foule des convives.

Du thik'af

ثـفـاب (impuissance artificielle)

En dépit des transparentes allusions coraniques (1), malgré les affirmations très claires, trop claires souvent des *Décrétales* pontificales, l'imperceptible auteur du *Maroc Inconnu* doute, avec les plus grands philosophes et les plus habiles physiologistes de notre siècle, que l'*impuissance artificielle* ait jamais été provoquée chez un être quelconque par la seule vertu des maléfices. Un soupçon pareil offusquerait évidemment un Marocain, car celui-ci, lettré ou illettré, croit profondément au *thik'af*, en a une peur épouvantable. La pucelle marocaine tremble à ce mot redouté. Seule, la matrone, à cause des élargissements anciens, peut braver, paraît-il, l'étrange sortilège.

Médicalement parlant, le *thik'af* est, chez le sexe faible, l'occlusion presque totale de la porte par laquelle nous sommes tous passés. Chez l'homme, c'est la vulgaire impuissance.

Vous avez lu avec quelles précautions, avec quelle vigilance les jeunes époux sont surveillés par leurs amis, avant et après la noce. C'est qu'il suffit de si peu de chose pour les rendre malheureux ! Un méchant bougre, une mégère animée de mauvaises intentions n'auraient qu'à les trouver dans la rue, les approcher, les toucher, et le mal serait fait ! Oh ! le sortilège est simple et n'a rien de compliqué. On se munit d'un chien de fusil par exemple, ou d'une paire de ciseaux, ou bien encore d'un couteau et d'une

(1) Lisez l'*Aube du jour*, 113e chapitre du Coran, 4e verset.

bonne poignée de fèves. Sur l'un des instruments de fer, on écrit la formule magique :

الله يشغب فلان بن فلانة عن فرج فلانة بنت فلانة لجاه هذه الا يات

— *Que Dieu frappe d'impuissance un Tel fils d'une Telle* (1) *devant les parties sexuelles d'une Telle fille d'une Telle* (1) *par la vertu des versets suivants* (2).

Et l'on a dans la poche un papier sur lequel ont été griffonnés ces passages du Coran :

انك ميت و انهم ميتون ۞ ثم انكم يوم القيامة عند ربكم تختصمون
۞ كذلك اتتك اياتنا فنسيتها و كذلك اليوم تنسى

— *Tu es mort, et ils sont morts. — Vous discuterez ensuite, au jour de la résurrection, devant votre Seigneur* (3). — *De même que nos prodiges sont venus jusqu'à toi et que tu les as oubliés, de même tu seras oublié aujourd'hui* (4).

Le maléficiant peut, à son choix, puiser ses formules dans le Coran, dans la Borda d'El-Bousiri ou dans l'œuvre d'Edh-Dhemiati. Il y ajoute souvent des carrés cabalistiques *(djedaoul)*, contenant ces mots magiques : *Méd'héb, El-Ah'mar, Bourk'an, Méïmoun, Achin, Chaouachin*, etc.

Armé de ces diverses pièces, l'ennemi guette le marié dans la rue. Ne le voyant pas sortir, il se décide à lui rendre visite avec la foule des invités. A sa vue, le pauvre fiancé lui fait mille politesses, lui touche la main en signe de paix et d'amitié, le bourre de viande et de friandises, le cajole pour faire évanouir ses mauvais desseins. D'ailleurs, le sortilège ne peut agir sous le toit du marié ni contre la multitude d'amulettes dont il est chargé. Cependant, comme on pourrait jeter un sort sur ses aliments, ses amis intimes, ou mieux ses *ministres*, se chargent de lui apporter les mets et les boissons qu'aucune main hostile n'a pu voir ni toucher. Autocrate absolu, le *sultan* de la noce n'a qu'un signe à faire à ses vizirs pour être ponctuellement obéi. Ceux-ci ne doivent lui désobéir que dans un seul cas : s'il lui prenait fantaisie de quitter

---

(1) Le nom de la personne doit être écrit en toutes lettres.

(2) Ou vice versa s'il s'agit d'une vierge, en remplaçant toutefois le mot فرج par ذكر

(3) *Coran*, chap. xxxix, versets 31 et 32.

(4) *Coran*, chap. xx, verset 126.

son domicile, ils doivent s'y opposer énergiquement et le contraindre, par la force au besoin, à rester dans sa chambrette, car, hors de là, en dépit de ses amulettes, il serait ensorcelé en un clin d'œil, par un simple attouchement des gens qui lui en veulent.

De son côté, la pauvre jeune fille est encore plus à plaindre et plus exposée que son mari. En effet, les coutumes locales exigeant que la malheureuse enfant aille rendre visite à tous les parents qu'elle a dans le village, elle prend mille précautions, ne se risque hors de son domicile qu'à la faveur des ténèbres de la nuit. Elle doit choisir des rues désertes, éviter adroitement la rencontre de ses ennemis, hommes et femmes, marcher au centre du cortège de ses compagnes et ne se laisser approcher qu'après avoir reconnu les intentions pacifiques des promeneurs. Vous la voyez disparaître comme une ombre dans les habitations amies, où, grâce aux talismans qu'elle porte, elle est à peu près invulnérable.

C'est un sujet inépuisable de contes et de légendes que celui des jeunes gens et des vierges qui ont été victimes du triste *thik'af*. Pendant de longs jours après la célébration du mariage, c'est pitié d'entendre de robustes gaillards de vingt ans se plaignant auprès de leurs amis de n'être pour leurs jeunes épouses que des frères respectueux. Le lamentable ménage demande à tous les saints la rupture du charme, et il finit enfin par se procurer des contre-talismans, des antidotes efficaces dont certains t'olba ont le secret, secret qui est pour eux une bonne vache à lait, toujours disposée à se laisser traire.

Principaux villages des Beni-Issef

بنى اسبف (les enfants de *Issef* (Joseph), altération de Yousef)

El-K'alaâ, 200 feux. Encore une trentaine de hameaux inconnus.

Forces militaires : 1,800 fantassins. Population probable : 12,600 habitants.

Tribu des BENI-ID'ER

C'est encore une minuscule tribu nichant sur des sommets boisés. Les hameaux disparaissent sous la verdure. Partout les eaux vives des sources et des ruisseaux. Même pays, toujours ravissant, mêmes mœurs que dans les trois tribus précédentes. Ici, l'apiculture se fait en grand, et, chose bizarre, le miel amer, provenant des feuilles d'arbousier sur lesquelles les abeilles aiment à butiner, se vend plus cher que le miel doux ! Pourquoi ? — Parce que le miel amer est un *doua*, un remède, une panacée universelle. — On fait sécher des quantités d'arbouses, d'abricots, jusqu'à des figues de Barbarie, pour les manger plus tard, quand ce n'est plus la saison. Peu de cultures. A part les potagers, on vit sur la forêt et les arbres fruitiers. Un terrain si accidenté n'est abordable qu'à la pioche, la charrue y est inconnue.

Lin et chanvre

Voici pourtant quelques champs de lin et de chanvre, un peu de coton, et plus loin, des mûriers pour les vers à soie.

Dans la plus grande partie de cette admirable province des Djebala, le lin et le chanvre occupent des milliers d'hectares. On n'apprendra pas sans étonnement que les indigènes savent tirer parti de ces plantes précieuses. On les traite à peu près comme en Europe. Après avoir été coupées et séchées, elles sont plongées dans l'eau de la rivière. Nous avons vu plus haut, page 491, que l'Ouad Fas et les ruisseaux de Meçmouda servaient, dès le commencement du XVIII[e] siècle, au rouissage. Une fois la macération finie, le soleil se charge de sécher le lin et le chanvre. Puis, on les teille, on les fait passer au séran et l'on obtient, même avec des instruments moins compliqués et plus primitifs que les nôtres, une filasse relativement bien débarrassée de son étoupe. Hommes et femmes savent la filer et la tisser et il est peu de maisons manquant de métier de tisserand. Lorsqu'il y a

surabondance de production, la filasse est vendue sur les grands marchés, à Ech-Chaoun, Tétouan, Tanger, Fas, surtout à Fas, où les teinturiers sont nombreux et adroits.

Magnaneries, sériciculture

Voyons maintenant les vers à soie. Tous les Djebaliens que j'ai consultés sont unanimes à affirmer que les vers à soie sont élevés dans beaucoup d'endroits de leur province avec des soins intelligents et assidus. Les *graines*, se vendant sur les marchés, sont soumises à la hausse et à la baisse, tout comme chez nous. Les jeunes filles et les femmes ont dans leurs attributions l'élevage des vers à soie, qu'elles nourrissent avec les feuilles des innombrables mûriers de la région. Les propriétaires dévident eux-mêmes les cocons et filent la soie, qu'ils expédient ensuite à Fas et à Merrakèch, car là seulement on sait la tisser.

Dans les villages, c'est toujours la même scission entre étudiants étrangers et étudiants de la localité. Il faut toute l'autorité de la djemaâ pour empêcher les enfants du pays de molester les inconnus qui viennent mendier un peu de pain et de science dans les mosquées éloignées. De leur côté, les joyeux drilles du béït eç-çoh'fa font bande à part, jalousant et détestant les t'olba, dont ils se sentent méprisés, passant leur temps à la chasse, à la maraude, revenant le soir à leur bauge, où l'un d'eux est resté de garde auprès des esclaves des deux sexes dont la déplorable habitude est de se sauver et de se laisser enlever avec la plus grande facilité.

La Djemaâ marocaine

Chez les populations indépendantes du Mag'rib el-Ak'ça, dans cet Éden de la liberté illimitée et de l'anarchie non moins infinie, toute société deviendrait impossible sans l'existence d'un pouvoir pondérateur, sans l'ombre d'une justice humaine. Et, vraiment, en admettant qu'Allah se soit jamais préoccupé de la plus détraquée des planètes, on serait tenté d'attribuer au grand Incompréhensible lui-même la très utile institution de la *Djemaâ* marocaine.

Sans elle, les hommes se décimeraient entre eux; sans elle, les cinq sixièmes du Maroc ne seraient plus qu'un vaste champ de carnage. Admirable puissance du droit coutumier et des habi-

tudes locales, nulle part inscrite cependant sur les feuilles d'airain du Livre sacré de l'Islam, elle suffit pour mettre un frein aux pires passions des indomptables enfants de l'Ouest africain, elle se dresse quelquefois entre le faible et le tyran, imposant, à l'un comme à l'autre, l'imprescriptible, la divine loi de l'équité naturelle.

Essayons de définir les attributions, l'action, l'organisation et le recrutement de ce corps d'élite.

La *Djemaâ* est plus qu'un Conseil d'État puisqu'elle est en même temps : Assemblée législative, administrative, Pouvoir exécutif et Tribunal suprême. C'est Elle, Elle seule, qui fait la loi, en maîtresse absolue, sur tous les territoires insoumis du Maroc. Elle nomme elle-même les caïds ou les fait nommer, pour la forme, par le sultan ; et ces chefs, quelle que soit leur origine, sont les humbles serviteurs de leurs électeurs. Voter les impôts, si minimes presque toujours, mais parfois assez lourds, les recevoir, bâtonner les accusés pour leur arracher des aveux, crever les yeux des adultères et des voleurs en y enfonçant la lame d'une faucille chauffée à blanc, déclarer la guerre à l'ennemi commun, négocier la paix, bannir du sol natal les contribules dont l'opposition politique ou religieuse est intolérable, faire tout cela sans contrôle, sans responsabilité, c'est plus que régner, c'est plus que gouverner : c'est exercer une autocratie absolue, sans limites, une autorité tellement haute, tellement au-dessus de tout ce que nous pouvons imaginer, que toute autorité, tout despotisme, européen ou asiatique, pâlit misérablement auprès de cette omnipotence indicible de la *Djemaâ* marocaine.

Il est bizarre de constater qu'en matière de meurtre elle ne prononce jamais la peine de mort, sauf dans des cas extrêmement rares. Et cela se conçoit aisément, car les familles, ayant à exercer elles-mêmes la sauvage prérogative coranique du talion, ne sauraient tolérer de se voir enlever par un tiers l'inéffable jouissance de la vendetta. Les générations passent, le talion fait son œuvre de mort, et les Djemaâ successives assistent, impassibles, à ces épouvantables drames de familles contre familles, de villages contre villages, de tribus contre tribus, approuvant, dans leur sérénissime sagesse, un état social au-dessus duquel elles ne voient rien de plus juste, rien de plus beau, rien de plus conforme aux lois divines et humaines.

Le contentieux est également du ressort de la Djemaâ. Elle rend des jugements que le cadi musulman, quand, par hasard, il en existe un à vingt lieues plus loin, n'a même pas à approuver, puisque l'on n'a jamais recours à lui. Les actes de vente, de louage, de mariage, se passent devant de simples t'olba. Ceux-ci rédigent la pièce, la signent et la remettent aux parties, qui s'y conforment ou ne s'y conforment pas. Ils reçoivent ensuite comme honoraires quelques poignées de figues, des raisins secs, rarement des sous. Quelle simplification ! Quel magnifique rêve ferait l'idéologue si le revers de la médaille n'était là pour modérer ses transports !

En cas de litige, la Djemaâ est prise pour arbitre, et ses décisions sont sans appel. C'est elle aussi qui désigne les administrateurs des biens de main-morte, je veux dire des *h'abous* dont l'usufruit est affecté à l'entretien des mosquées, des écoles, des tombeaux des santons, — administrateurs qu'elle a la prudence de renouveler chaque année, afin de ne pas les laisser s'engraisser outre mesure dans l'exercice de ces fonctions lucratives.

Ne peut faire partie de la Djemaâ que l'homme d'âge mûr, marié, riche, considéré, fils lui-même d'un ancien membre du Conseil, ayant des parents et de nombreux partisans dans le village. Aucune autre condition n'est requise. La plupart des Conseillers sont même illettrés, et ils n'en font pas moins, après tout, de bons gouvernants, car la différence de culture intellectuelle entre eux et les rabâcheurs du Coran est loin d'être considérable. Je crois même, Dieu me pardonne, qu'un cerveau sain, débarrassé du fatras scolastique musulman, est bien supérieur aux éponges cérébrales renfermées dans les boîtes crâniennes des perroquets coraniques.

La Djemaâ siège en permanence. N'ayant rien à faire, ces messieurs du Conseil se réunissent naturellement dès qu'ils ont les yeux ouverts, et il causent, ils bavardent tout le jour, soit dans le temple, soit dans une boutique, souvent sur un tertre d'où leur regard peut embrasser un vaste horizon. La nuit venue, ils rentrent à la mosquée, soupent et passent ensemble la soirée jusqu'au moment où le sommeil appesantit leurs paupières et les avertit qu'il faut aller se coucher.

Au-dessus des petites djemaâ locales, il y a la grande, l'unique Djemaâ, le Conseil-Suprême de la tribu. Chaque petite djemaâ y

est représentée par deux de ses membres, élus et choisis dans son sein. Et ce Conseil-Suprême est chargé de veiller aux intérêts supérieurs et à la politique extérieure de toute la tribu. Je vous laisse à penser ce que peut bien peser l'influence d'un caïd, d'un mirmidon de chef quelconque, lorsqu'il est confondu et perdu dans la houle inquiétante de ses pairs, cinquante ou cent Conseillers indépendants, libres comme l'air, indisciplinés, munis de leurs inséparables sabres et fusils, toujours prêts à faire usage de leurs armes en guise de syllogisme.

Tant que la majorité de la grande Djemaâ le soutient, le caïd a une ombre d'autorité. Il inflige des amendes, punit de prison ceux qui sont parvenus à se soustraire par exemple à une corvée quelconque, au versement des légers cadeaux, qualifiés impôts, que l'on expédie une fois tous les cinq ou six ans au fantoche de Fas. Accompagné de quelques-uns de ses plus influents contribules, le caïd va à cette occasion à la Cour chérifienne présenter l'offrande commune. L'Empereur empoche sans compter, pensant apparemment :

— Ceci vaut mieux que rien !

Il va sans dire que notre chef indigène regarde d'un œil indifférent les chaudes escarmouches que se livrent entre eux les hameaux de sa tribu. Il y participe au besoin, en simple particulier, défendant son toit et sa famille comme il l'entend, sans que personne se mêle de ses affaires personnelles. Enfin, s'il ne contente pas la Djemaâ-Supérieure, qui est la réelle émanation du suffrage universel marocain, le malheureux fonctionnaire est perdu, révoqué, traqué comme une bête fauve. Obéissant à une habitude aussi vieille que déplorable, ses administrés sont les premiers à mettre le feu à ses récoltes, à sa maison, et, lorsque par impossible lui et les siens peuvent échapper au fer et à la flamme, il est obligé de s'exiler, de vivre sur la terre étrangère jusqu'au jour où une nouvelle révolution intestine lui ouvre toutes grandes les portes de son ingrate patrie.

Principaux villages des Beni-Id'er

بـنـى اذر (les enfants de l'épi) (A et B)

El-Onçor, 300 feux. Dans la fraction du même nom. Belle source donnant naissance à un ruisselet nommé naturellement *Ouad*

el-Onçor. Le derviche eut dans ce village pour professeur de droit le fk'ih Es-Serh'ani dont il suivit les cours pendant deux ou trois semaines.

Ad'gaz (le brisement) (B), 100 feux. اذقاز Sur l'Ouad Beni-Id'er.

Forces militaires : 2,000 fantassins. Population probable : 14,000 habitants. Beaucoup de hameaux inconnus.

Notice historique sur les Beni-Id'er

(1794-1795 de J.-C.). L'insurgé Zit'an se réfugie chez les Beni-Id'er et tient tête au sultan du Maroc.

L'auteur d'El-Istik'ça écrit défectueusement le nom de cette tribu, qu'il appelle *Beni-Yadir* ou *Beni-Yidir* بنى يدير (tome 4, page 132).

Telle est aussi l'orthographe du *Tordjman el-Moârib*, page 94 du texte arabe. M. Houdas a transcrit le mot, un peu au hasard, par *Beni-Yddir*; erreur très excusable en définitive si l'on se rappelle qu'il est très difficile, sinon impossible, d'orthographier correctement un nom propre arabe ou berbère que l'on n'a jamais entendu prononcer. C'est ce qui est arrivé également à ce malencontreux terme de *Maghreb* (l'instant du coucher du soleil), que les profanes et pas mal d'arabisants théoriciens ont adopté définitivement avec la conviction qu'il signifiait *Mag'rib* (l'Occident). Il suffit d'entendre un Marocain articuler ces deux mots, *Mag'réb* et *Mag'rib*, pour être complètement fixé sur la différence de signification que leur attribuent les Arabes.

Tribu de REHOUNA

Elle a à peu près la même superficie et le même aspect que sa voisine des Beni-Id'er. Montagnes moyennes et boisées.

Vignobles

C'est le pays des poiriers et de la vigne, de la vigne principalement. Elle y est cultivée comme en Europe, taillée, bien entretenue, labourée ou piochée. Dans les parties tempérées des Djebala, elle vient partout. Certaines peuplades la laissent grimper sur les arbres, et c'est ce que l'on appelle *el-ârich* (la treille). Quelques tribus la taillent comme chez nous, c'est le *zeh'af* (le cep).

La treille produit le çamet, le vinaigre et le vin, que l'on fait en dépit des recommandations divines. Les ceps fournissent l'énorme vendange des raisins secs dont tous les Marocains sont si friands.

Au milieu de l'hiver, hommes et femmes réunis, se prêtant l'aide mutuelle de la *touiza*, ils sortent du village, portant des serpes et des faucilles. Le premier de ces instruments taille les sarments; la faucille fauche l'herbe et les plantes parasites. Celles-ci pourrissent sur place et préparent aux générations futures une terre grasse, chargée d'humus. On déjeune pêle-mêle sur l'herbe, assez sobrement, dans l'attente de la grande orgie nocturne offerte par le propriétaire.

Les gros viticulteurs, outre la touiza, emploient et louent des *zébbara*, c'est-à-dire des tailleurs de vignes de profession, habiles à manier la serpe. Ces ouvriers sont traités sous tous les rapports comme les *Cheouala* (les moissonneurs) chez les Arabes.

J'avoue qu'il m'est difficile de croire aux 99 espèces différentes de vignes djebaliennes, aux 99 sortes de dattes çah'ariennes et aux 99 genres de froment des plaines marocaines ! Mais, qu'à cela ne tienne ! Admettons qu'il y ait de l'exagération dans ces affirmations hyperboliques de nos voisins de l'Ouest ; convenons qu'il est impossible, dans tous les cas, de révoquer en doute l'existence des vignobles djebaliens. Qu'ils aient une ou cent espèces de vignes différentes, là n'est pas la question. Ce qu'il importe de savoir, c'est que des tribus entières, et non des moins considérables, sont couvertes de la plante chère à Bacchus. Un vigneron du Midi de la France vous exposera mieux que moi la conclusion à tirer de cette découverte inattendue en pays essentiellement islamique. On me dit que les principales contrées œnophiles et viticoles des Djebala sont : — Cenhadja-t-el-Out'a, Cenhadja-t-R'eddou, Mthioua, Ktama, Beni-Zéroual, R'mara, Beni-Ah'med

es-Sourrak', Lékhmas, Beni-Arous, R'zaoua, Beni-Messara, Beni-Mezguelda, Ahal-Srif et Rehouna. En dehors des Djebala, les tribus de Zerk'eth et des Beni-Ouriar'el du Rif et les R'iatha des Braber s'occupent également de viticulture.

Commerce, industrie

Rehouna et les Beni-Id'er s'adonnent à la confection des paniers ronds en palmier nain *(t'bouk'a)*. Toutefois, ils ne font pas la *mdholla,* le chapeau arabe aux ailes démesurées, dont le calot a la hauteur d'un pain de sucre. Ce respectable couvre-chef n'aurait pas d'écoulement assuré dans les parties méridionales des Djebala, tandis qu'au Nord, non seulement les hommes, mais même certaines femmes le portent, achetant de préférence ceux qui viennent de Bek'k'ouya (Rif). Dans le Nord-Ouest africain, il y a cinq tribus qui ont la réputation de bien fabriquer ce haut de forme islamique : 1° les *Beni-Our'lis* de l'Ouad Ak'bou (Algérie) ; 2° les *Oulh'aça,* cercle de Nemours (Algérie) ; 3° *Bek'k'ouya* (Rif) ; 4° *Ed-Dsoul* (Djebala) ; 5° les *Znaga* (Sous).

Quant aux *chouachi,* singulier *chachiya* (calotte), que l'on confectionne un peu partout dans les Djebala, elles sont en laine blanche et ont l'honneur de couvrir généralement les crânes épais des étudiants avancés. Les calottes rouges, sorties des ateliers de Fas et de Merrakèch, ornent la tête creuse des soldats du Makhzen. Aux environs de Tétouan, les femmes mariées portent la *mdholla* de palmier nain par-dessus le foulard de coton blanc appelé *Sébniya*. Les fillettes de ce pays s'enveloppent la tête de la *sébniya* seulement, et, vers l'âge de vingt ans, mariées ou non, elles arborent l'immense chapeau arabe.

Les campagnardes des hauts monts djebaliens ont les jambes entourées de *t'rabek'*. Ce sont des cnémides, ou, si ce terme homérique vous effarouche, de simples guêtres de laine grossière, couvrant la jambe de la cheville aux genoux, bien peu avantageuses pour faire ressortir la beauté des formes, mais extrêmement utiles dans les fourrés de ronces et d'épines. Les bergères, les travailleuses des champs, toujours infatigables, s'imaginent aussi que leurs jambières les préserveront de la morsure des serpents, bien qu'il n'y ait que quelques vipères en fait d'ophidiens venimeux dans le Maroc septentrional.

Est-il bien utile d'ajouter que les Marocains, sauf les *Aïsaoua*, ne mangent aucun reptile, qu'ils les ont tous en horreur ? Ils font fi de la grenouille, si abondante cependant dans leurs sources et leurs ruisseaux. Ils ne mangent ni le crabe, ni l'anguille d'eau douce, ni la tortue, ni la langouste (1), ni le homard. Pourquoi donc adorent-ils la murène et toutes les autres anguilles de la Méditerranée et de l'Océan, qu'ils désignent sous la dénomination commune de *h'enoucha-t-el-bah'ar* (serpents de mer) ?

Tribu de Rehouna

رهـونـة (nantissement) (A)

Plus que quiconque, je déplore la défaillance de mémoire du derviche qui ne s'est souvenu d'aucun hameau de cette tribu. Il se rappelle cependant les noms de trois fractions : *El-H'açh'aç, El-H'araïk'* et *Beni-Ah'med*.

Forces militaires : 2,400 fantassins. Population probable : 16,800 habitants.

Tribu de AHAL-SRIF

Au Sud-Ouest des Beni-Id'er on trouve la tribu de Ahal-Srif, pays de petites collines et de plateaux boisés. C'est presque une contrée basse, avec des commencements de plaines qui vont se confondre dans la grande uniformité des terres plates de Lékhlout'. Nous sommes déjà sur les dernières pentes occidentales des monts djebaliens, à proximité de la route connue des Européens, à quelques pas de la célèbre ville d'*El-K'çar el-Kebir*.

Ici la température est plus chaude que dans les parties monta-

(1) A Mogador, une belle langouste vaut à peine 4 ou 5 sous !

gneuses que nous venons de parcourir, et nous sentons l'approche des vastes horizons à la présence des chevaux, dont nous avions constaté l'absence quasi complète dans les massifs du Nord et du Centre. Nous verrons bien encore des sources et des ruisseaux, des bouquets d'arbres, de nombreux hameaux, mais ce dernier effort de la nature n'est nullement comparable à ce que nous avons déjà vu : les immenses forêts, les eaux jaillissantes, les énormes villages du *Blad-es-Siba !* Le Blad-es-Siba ! l'admirable région indépendante ! nous la quittons, et, de longtemps, nous ne la reverrons plus !

Mœurs incroyables

La main brutale du Makhzen s'est appesantie sur Ahal-Srif ; les suçoirs chérifiens pompent avidement le meilleur de la sève de la tribu. Et celle-ci, hypnotisée par la crainte des vautours impériaux, cristallisée dans son propre mépris, a besoin, dans sa déchéance profonde, de se jeter en pleine boue, de s'étourdir, d'oublier son abjection dans la soif sans cesse renaissante des noces crapuleuses.

Quelle énumération fastidieuse de villages-lupanars ! C'est d'abord Zahdjouka, avec ses cent joueurs de hautbois et son corps de ballet ; ensuite le hameau de Lekkous ; puis le bourg de Méliana, où les tambourinaires et les violonistes efféminés sont en majorité ; ensuite encore Ktama, vaste coïtatorium, métropole des gitons danseurs et des ballerines demi-nues, bétail humain dont l'économiste est cependant obligé de s'occuper parce qu'il fait l'objet de transactions commerciales incessantes. On le vend, on l'achète ce bétail, on l'expose sur les marchés, en vantant la marchandise, la perversité connue de certains sujets, leurs grâces, l'incomparable maestria de leurs déhanchements. Ceux-ci, aux talents cachés et délirants, valent jusqu'à trois cents francs, et on les conduit à grand orchestre au temple de Vénus, ou à la maison paternelle, au milieu des femmes légitimes et des enfants.

Quelle main ferme soulèvera jamais le voile qui cache les hontes marocaines ? Où est le scaphandrier assez audacieux pour se hasarder dans les bas-fonds pestilentiels de la grande Sodome mahométane ? Pourquoi, mon Dieu, m'avoir réservé l'abominable tâche, le travail cyclopéen d'une étude éthographique écœurante, à moi surtout qui ne voudrais voir, dans votre Œuvre Éternelle,

que de la lumière et des fleurs, de la lumière à grands flots, inondant, pénétrant de ses royales effluves le cerveau, le cœur si noir de vos misérables créatures ? (1).

Vous allez voir comme les œuvres de fiction, les romans les plus naturalistes restent encore, dans leurs débauches d'imagination, au-dessous de la réalité ! Entrons dans une famille djebalienne, chez les Ahal-Srif par exemple.

Que fait là-bas, dans cette pièce mi-close, ce vague jeune homme, aux yeux langoureux, noircis de poudre d'antimoine, au bassin extrêmement développé, à la mine idiote, mais rose et souriante, ayant pour unique vêtement une transparente chemise de soie collée sur des chairs molles, d'une blancheur de cire? Il lutine une nymphe, une âïla, aussi perverse que lui. Elle se débat ; puis, se sentant défaillir, elle abandonne aux mains du bardache son léger h'aïk, et elle se sauve dans la cour, en costume d'Ève avant le péché, pour rentrer précipitamment, car, derrière les mères de famille, elle a cru reconnaître le maître qui veillait. Celui-ci, nullement effarouché de la nudité de sa concubine, sait depuis longtemps ce qui se passe entre elle et le giton. Dehors, on en jase, on le traite de Sganarelle complaisant :

— C'est trop de lâcheté à la fin ! Pourquoi ne les as-tu pas tués, l'un et l'autre, ce jour-là, quand tu fus toi-même le témoin de la chose ?

Et il répond, sans trop d'humeur :

— Est-ce que ça vous regarde ? L'âïl et la âïla m'appartiennent, je pense ? — Ce soir, du reste !.....

Et il achève sa pensée, avec un geste ignoble, traduisant clairement le genre de vengeance qu'il réserve à l'un et à l'autre.

Et quelle inimaginable communauté lubrique, quel partage affreux entre le père et le fils ! On se chuchote à l'oreille, entre initiés, cette incroyable aventure : — Un jour, un homme surprend son grand gaillard de fils avec son giton. Il sort, sans rien dire aux coupables, ne desserre plus les dents de la journée, perdu

---

(1) *Léon l'Africain* n'ignorait pas les turpitudes de ses anciens coreligionnaires. (V. page 50, 152 et 153 de l'édition d'Anvers, 1556.) Mais il ne dit pas tout, il gaze et il me laisse l'épouvantable besogne. Quant à *Marmol,* il copie, il démarque Léon, selon son habitude. Des autres auteurs, n'en parlons pas. Ils ne disent rien, ou presque rien.

dans une méditation profonde. Le soir, en soupant, s'adressant à sa digne progéniture :

— Mon enfant, dit-il, toi qui es t'aleb, ne sais-tu pas que Dieu a dit :

— Ne coïtez pas *ce que* vos pères ont coïté ?

— Pardon ! sidi, répond l'étudiant très ferré sur le Coran. Dieu a dit : « — Ne coïtez point les *femmes* que vos pères ont coïtées ». — Mais il n'a jamais dit les *hommes !* (1)

Dans une province aussi folle de réjouissances que les Djebala, on saisit naturellement toutes les occasions de s'amuser. Naissance, circoncision, mariage, *tékhridja* ou *khétma*, (c'est-à-dire la fin des études coraniques, grammaticales et juridiques), le retour des pèlerins de La Mecque, la réception des délégués du Makhzen, l'anniversaire de la naissance du Prophète, ainsi que les autres solennités musulmanes, y compris les divertissements du premier de l'an, qu'ils appellent *H'agouz* au lieu de *H'adjouz*, tout est prétexte à fêtes, à noces étourdissantes.

Naissances

La femme djebalienne accouche debout, soutenue par deux parentes. Sous elle, la sage-femme tient ouverte une pièce d'étoffe destinée à recevoir le nouveau-né. Si c'est un garçon, on annonce bruyamment son arrivée en ce monde par des fusillades répétées. Les voisins et amis viennent prendre part, dès ce premier jour, à de plantureuses agapes. Sept jours après, l'heureux père égorge un mouton ou un bouc. Au moment de plonger son couteau dans le cou de l'animal, il prononce un nom propre, *Moh'ammed, Abd-Allah, Abd-es-Slam,* ou un autre vocable du calendrier musulman, et c'est ce substantif qui sera à jamais le nom de l'enfant.

(1) Les citations faites par les deux abominables gredins sont prises textuellement dans le Coran, chapitre 4, verset 26 !! Kazimirski, traducteur insipide, sans aucun nerf, maniant la langue française qui n'était peut-être pas la sienne, et ignorant en outre l'idiome usuel des Arabes, rend ce passage par une phrase à l'eau de rose : — *N'épousez pas,* dit-il, *les femmes qui ont été les épouses de vos pères.* — Or, j'ouvre le K'amous de Firouzabadi et je trouve que le mot نكح du texte divin signifie littéralement ce que j'ai écrit plus haut. Notre langue étant dépourvue du terme cru dont *Dieu* s'est servi, j'ai été obligé de forger un néologisme de circonstance.

Est-il besoin de dire que le mouton, ou le bouc, est joyeusement dévoré par une bande de convives dont l'appétit ne laisse rien à désirer? On envoie aussi leur part aux étudiants de la mosquée. Le soir, les tambours et les hautbois accourent à la maison. Toute la nuit, enlevé par les notes aiguës des r'aït'a, le corps de ballet oscille, se déhanche, croupionne aux applaudissements frénétiques d'une salle en délire, tandis qu'au dehors les feux de salve très nourris se succèdent, sourds, profonds, avec l'agaçante régularité d'explosions de mines réglées d'avance.

Quand c'est une fille, oh ! alors, les choses se passent bien plus modestement, comme à regret. Nulle fusillade, nul cri de joie, pas le moindre you-you féminin. Dès le premier jour, l'air navré, les parents offrent simplement des raisins secs et des figues aux visiteurs. Le septième jour, on n'immole pas d'animal, on offre aux amis du pain et des fruits, on ne tire aucun coup de fusil, on donne un nom quelconque à la fille, *Yamina, Zohra, H'adjja* ou *Fat'ma*, et c'est fini.

Circoncision

خـتـانـه (Khtana)

On songe à faire subir au garçon cette opération entre cinq et dix ans. Quand l'*opérateur* est du village, on ne lui donne pas d'honoraires; si on le fait venir d'une localité voisine, il est d'usage de lui offrir une légère rétribution.

Ce jour-là, deux ou trois hommes cajolent l'enfant, qui souvent ne se doute de rien. Ils le conduisent dans la cour, c'est-à-dire dans le parc aux bestiaux. Armé d'une paire de ciseaux, d'un sécateur ou d'un couteau coupant comme un rasoir, le spécialiste tranche d'un seul coup le prépuce, que des mains pieuses recueillent pour l'enterrer immédiatement. L'opéré hurle et pousse des cris déchirants, couverts aussitôt par les ritournelles de l'orchestre qui a été convié, comme toujours, à la sanglante cérémonie. Pendant ce temps, l'assistance cause, rit, ne s'occupe pas plus du jeune circoncis que s'il n'en existait pas.

Cependant le ministère de l'homme au sécateur n'est pas fini : il entoure la partie blessée d'un morceau de chiffon, il essuie le sang de son instrument sur une feuille d'arbre ou dans la toison d'une brebis, et il va tranquillement se mêler aux invités parmi

lesquels il s'installe pour collaborer consciencieusement à la mastication universelle.

Ravies et attendries, les femmes présentes, la mère surtout, ses tantes et ses sœurs, caresssent le blessé, le bourrent de friandises, le font entrer dans une chambre, l'étendent sur une épaisse couche de tapis. Alors elles s'asseoient près de lui, causant, l'amusant, racontant des histoires destinées à refouler les larmes du pauvre petit. Le lendemain, et pendant près d'un mois entier, on le soigne en lui appliquant des cataplasmes composés de cendres de laurier-rose et de chiffons, d'écorce de grenadier broyée, mêlée à du miel, ce qui n'empêche nullement le néo-musulman de courir et de jouer avec les autres bambins, très fier d'ailleurs des taches qui s'étalent en larges disques rouges sur le devant de sa chemise.

Fin d'études

ختمة ◎ تخريجة (Khétma, tékhridja)

Le Maroc ignore encore la retentissante *peau d'âne* dont on fait un si furieux abus chez les nations civilisées. Le savant marocain ne cache, au fond de son capuchon, aucun titre universitaire, et personne ne songe à lui en demander un. N'a-t-il pas fait ses preuves devant ses égaux, devant ses supérieurs, en démontrant au public qu'il en sait autant, sinon plus que les pontifes officiels de la science ? — Quoi ! Ce cerveau qui a produit des œuvres qui ont fait pâlir d'envie les grands maîtres patentés des Universités chérifiennes, cette main qui a écrit de si belles pages seraient tenus de se soumettre à un exercice d'écolier, à un programme réglé d'avance, à une gymnastique spéciale, quel que soit le nom donné à l'examen ? — Non. En dépit de la concurrence des bonzes académiques salariés, la notoriété publique, le respect et la considération de ses coreligionnaires remplacent avantageusement pour le vrai savant marocain les agrégations et doctorats de notre monde moderne.

La licence d'enseigner étant le privilège de tout individu à qui il prend fantaisie de se vouer à la pédagogie, il ne vient à l'esprit d'aucun Marocain de demander à son futur précepteur s'il est muni d'un de ces petits papiers inoffensifs appelés certificats de capacité.

L'examen proprement dit n'existe donc pas chez nos voisins de l'Ouest. Lorsqu'un jeune homme, après quinze ou vingt ans d'un rabâchage ininterrompu, connaît son Coran par cœur, il se fait un devoir d'offrir une grande fête à ceux qui veulent bien lui faire l'honneur de venir procéder avec lui à la déglutition des rôtis, bouillis et autres aliments dont sa maison est pleine ce jour-là. Les notables de la djemaâ, l'instituteur en tête, se pourléchant les babines d'avance, accourent au banquet. Puis, quand la satiété a succédé à la boulimie qui est la maladie habituelle des étudiants mahométans, l'amphitryon dépose modestement dans le giron de son magister sa petite offrande. Alors les jeunes condisciples du généreux t'aleb entonnent la *Fatih'a ;* ils appelent ensuite sur la tête de leur camarade l'averse des faveurs célestes, puis, chacun s'en retourne chez soi, repu et content. Souvent, plusieurs jeunes gens terminent leurs études coraniques le même jour. Je vous laisse à penser si c'est un joli prétexte pour se livrer à une mastication effrenée, interminable.

La *Khétma de Sidi Khlil,* autrement dit la *licence en droit,* ainsi que la fin des autres études arabes, rhétorique, théologie, grammaire, arithmétique, prosodie, — c'est là, je crois, le bilan complet de la science marocaine, — tous ces différents termes suprêmes de l'enseignement mag'ribin revêtent un haut caractère de solennité culinaire. Le quartier de l'étudiant au grand complet, si l'on est dans une ville, son village tout entier, si l'on se trouve au contraire à la campagne, doivent participer aux frais de la bombance universitaire. Chaque habitant apporte sa part d'aliments à la mosquée où se réunissent les écoliers, les professeurs, les membres de la djemaâ, les parents, les amis des élèves. Après la récitation du premier chapitre du Coran, les jeunes licenciés donnent à leurs maîtres des sommes d'argent plus ou moins fortes, car il ne faut pas oublier que ces cadeaux in-extremis constituent un casuel très impatiemment attendu par ces pauvres régents de collège dont les émoluments annuels sont inférieurs au traitement mensuel de nos simples instituteurs.

Le seul fait de savoir lire et écrire procure au Musulman une supériorité marquée sur ses coreligionnaires illettrés. Il n'est plus le vulgaire *Moh'ammed, Abd-Allah,* ou *Belk'asem* qu'il était avant de savoir l'alphabet. Son nom sera désormais précédé du titre honorifique de *sidi (monseigneur),* que l'on abrège en *si* en Algérie

et en *s* au Maroc (1). Est-ce bien sortir de mon sujet en remarquant, au galop, que nous n'échappons pas, nous non plus, à cette petite vanité humaine ? On peut se demander de quel droit les médecins ont accaparé en France, à leur seul profit, le qualificatif prétentieux et banal de *docteur* et les évêques celui de *monseigneur*. Ne parlons pas de l'armée des *docteurs* étrangers, allemands, anglais, etc. Il y en a tant, qu'on finira par compter et distinguer ceux qui ne le sont pas.

Réception des pèlerins

حجاج (h'oudjjaj)

A son retour de La Mecque, le Djebalien s'arrête à une dizaine de kilomètres de son village. De là, il expédie un message à ses parents pour leur annoncer sa prochaine arrivée. Transportée de joie, la famille met immédiatement les petits plats dans les grands. La bonne nouvelle se répand dans le bourg avec la rapidité de l'éclair ; et le lendemain, le saint homme, dont le nom sera précédé dorénavant du titre envié et respecté de *El-H'adjj* (le pèlerin), fait son entrée chez lui au milieu du bruyant cortège de ses concitoyens, qui le baisent sur les lèvres, se le passant de bras en bras, de bouche en bouche, avec des félicitations, des compliments à n'en plus finir. Le flot houleux des thuriféraires roule vers la maison du voyageur comme sur une déclivité naturelle, et il s'y engouffre, le ventre creux, pour n'en ressortir que rassasié au-delà de toute expression.

Réception des Agents impériaux et des Chorfa

Rappelons-nous que les fonctionnaires du gouvernement chérifien ne peuvent et n'osent se montrer que dans le Blad el-Makhzen. Partout ailleurs, ils seraient reçus au bout des sabres et des canons de fusil des irascibles enfants du Blad-es-Siba.

Qu'il soit caïd, cheikh, ou simple estafette impériale, ou gouverneur, le représentant du pouvoir est hébergé à la mosquée. Dès son arrivée, on s'empresse de lui apporter de quoi manger, sans oublier l'indispensable thé. Son cheval est mis à l'écurie

(1) Voyez *Maroc Inconnu*, I^re^ partie, page 70, note 1.

en présence d'une mangeoire bourrée d'orge et de foin. Devant l'homme, les gros bonnets de l'endroit, obséquieux, l'éternel sourire du vaincu sur les lèvres, attendent que sa seigneurie soit repue avant de lui demander ce qui leur vaut le délicieux honneur de sa visite.

En pays indépendant, les chefs indigènes se contentent d'être traités comme le commun des mortels.

Quant aux descendants du Prophète, on les accueille généralement avec une déférence respectueuse. Nous avons assisté avec le derviche à une tournée d'un de ces saints personnages (1) ; il est donc inutile de revenir sur ce sujet.

FÊTES MUSULMANES

El-Mouloud المولود

C'est l'anniversaire de la naissance de Mahomet, jour béni consacré entièrement à l'immolation des moutons, bœufs, chèvres et aux différents préparatifs de cuisine. Le lendemain, la foule sort en habits de gala, chacun portant ses victuailles à la mosquée où les repas se font en commun, avec accompagnement de coups de fusil, de danses lascives et de morceaux de musique exécutés par l'orchestre.

El-Achoura العاشورى

Le premier de l'an des Arabes. Il tombe le *dix* de leur mois de Moh'arrem. Quelle fête ! On bâfre dans tous les coins, à la mosquée, à la campagne, dans les maisons particulières.

La légende prétend qu'on a donné à cette fête le nom d'*El-Achoura* (la dizaine), parce que Dieu a protégé ce jour-là dix grands prophètes : 1° *Moïse*, en le sauvant des eaux ; 2° *Abraham*, en rendant délicieusement fraîche la fournaise dans laquelle il avait été précipité ; 3° *Salomon*, en lui restituant son fameux anneau ; 4° *Adam*, lors de ses démêlés avec le diable ; 5° *David*, qui avait perdu sa couronne ; 6° *Idris* (Enoch), en le gardant dans le Paradis ; 7° *Job*, en l'arrachant à ses épreuves ; 8° *Jonas*, à son

(1) Voyez plus haut, page 325 et suivantes.

poisson ; 9° *Noë*, qui fut préservé du déluge ; 10 *Jésus*, en l'empêchant d'être crucifié par les Juifs (1).

Noël de Jésus et premier de l'an païen

ميلاد عيسى

Dix jours avant le premier de l'an des *Infidèles*, les Marocains célèbrent le *Milad Aïsa*, la *Nativité de Jésus*. Elle coïncide donc à peu près avec notre Noël. Les Musulmans de l'Ouest, sans faire un très grand cas de cette solennité, la sanctifient cependant par un repos complet et des agapes soignées.

Ils ont également conservé à travers les âges le souvenir confus du premier de l'an du calendrier païen, le 1er *Iennaïr* (janvier), comme ils disent, et, chose bizarre, ils ont une façon spéciale de le célébrer : pendant cette journée-là, ils avalent des quantités invraisemblables de *dchicha*, semoule grossière qu'ils font cuire dans de l'huile ; outre la dchicha, ils grignotent quantité de fruits secs, noix, amandes, etc.

El-îd eç-çer'ir et el-îd el-kebir

El-îd eç-çer'ir, la petite fête, celle qui suit immédiatement le ramadhan, est une série de jours d'allégresse sans mélange après les journées maussades et fatigantes du long carême. J'en ai parlé plus haut, page 19 et suivantes. Il me reste à ajouter que les coutumes locales diffèrent très peu entre elles. Dans certains endroits, la prière de l'aurore se fait hors du village, en plein champ. Des centaines d'hommes se prosternent sous l'immense voûte céleste et ils reprennent ensuite le chemin de la mosquée où les attendent des montagnes de victuailles, source d'indigestions pour les estomacs faibles et immodérés.

El-îd el-kebir, la grande fête, instituée par Mahomet en souvenir de la délivrance d'Ismaïl, s'appelle aussi *îd el-k'ourban, la Fête des Sacrifices* ou des Moutons. Elle est sûrement moins vivement

(1) Chacun sait que le Christ, d'après le Coran, fut enlevé au ciel sans avoir subi le supplice que lui réservaient ses compatriotes. Ce fut un traître, un de ses disciples qui lui ressemblait étonnament, qui périt à sa place. (Voir *Coran*, chap. 4, vers. 156.)

désirée que la *petite fête* qui vient après le carême, car elle tombe quarante jours après celui-ci, c'est-à-dire à un moment où personne n'éprouve plus le besoin de se jeter sur la nourriture. Il est d'usage pourtant de la célébrer avec la plus grande pompe. Chaque famille tue au moins un bélier, souvent deux, trois, quatre, et même davantage, suivant le nombre d'hommes dans la maison. Rares sont les malheureux qui se contentent d'un bouc ou d'une chèvre. Dans tous les cas, le dernier des mendiants immole toujours un animal, ne serait-ce qu'une poule.

De grand matin, on se réveille, on met ses beaux habits. Les femmes et les fillettes exhibent leurs plus beaux atours, des dentelles aux paillettes d'or, des foulards de soie, des étoffes aux tons criards. Emprisonnés dans de magnifiques djellaba, les hommes se rendent par groupes à la source, au ruisseau, aux piscines de la mosquée. Les grandes ablutions faites, ils gravissent un tertre dominant le village, en pleine campagne. Là, bien alignés, l'imam devant eux, ils adorent l'Éternel avec des gestes et des prosternations d'un effet toujours saisissant.

Vers huit heures, ils rentrent à la mosquée et ils y passent trois nuits et trois jours à manger, à boire, à regarder les danses des mignons, à écouter l'orchestre des hautbois et les récits des bardes populaires.

Ici se place une remarque importante : — Pendant les trois jours que dure la Fête des Moutons, les tribus indépendantes du Maroc concluent, d'un accord tacite, une sorte de trêve de Dieu pendant laquelle l'étranger peut voyager sans crainte à travers leur territoire. On se ferait un scrupule de le dévaliser. Bien plus, partout où il se présente, il est cordialement accueilli, choyé, bourré des bonnes choses dont on fait un si grand gaspillage en l'honneur de la miraculeuse délivrance de la victime humaine que le mythique Abraham est censé avoir voulu immoler pour obéir aux injonctions du cruel et extravagant Jéhovah de la Genèse.

Billets de banque. — Cupidité marocaine

Rejoignons le derviche. A Zahdjouka, il est hébergé comme d'habitude à la mosquée, manquant régulièrement les cours de ses professeurs pour explorer la contrée, fréquentant assidûment

les tombeaux des santons auprès desquels la gloutonnerie ne perd jamais ses droits.

A quelques centaines de mètres du village, il y a un beau marché qui attire beaucoup de Srifiens et un grand nombre d'indigènes des régions voisines. Moh'ammed y était allé un jour en partie de plaisir avec un pâle jeune homme de Zahdjouka, un de ces écoliers flasques, déliquescents, comme on en trouve tant dans le royaume des descendants du Prophète. Mentor et élève cheminaient paisiblement, lorsque deux individus, sortant d'un fourré, tombèrent comme la foudre sur le compagnon du derviche et l'entraînèrent dans la direction d'un petit bouquet d'arbres.

L'explorateur, si prudent d'habitude, eut la fâcheuse idée de leur crier que l'éphèbe appartenait à la meilleure famille de Zahdjouka. Ayant dit cela, il fut très surpris de voir les ravisseurs attacher d'abord leur proie à un arbre et venir ensuite de son côté avec des mines peu rassurantes.

— Allons ! le fou ! habits bas ! hurlèrent les coquins sous le nez du vagabond.

— Tout de suite, messeigneurs, s'empressa de répondre Moh'ammed.

Et, prestement, enlevant sa djellaba et ses autres nippes, il les déposa aux pieds de ses agresseurs. Ceux-ci lui jetèrent un haillon sordide pour couvrir sa nudité et ils disparurent en entraînant leur prisonnier.

Séance tenante, Moh'ammed courut à Zahdjouka prévenir les parents du jeune homme, leur disant que les voleurs appartenaient selon lui à la déchra d'Imamen.

— Tu en es bien sûr, au moins ? demanda le père de l'éphèbe en décrochant son fusil.

— Oui, oui. Cours, tu les rattraperas dans le bois !

Une troupe de parents se mit en campagne ; et, le soir même, à la mosquée, tandis qu'il savourait sa pitance ordinaire, l'explorateur eut l'étonnement de voir entrer son jeune ami. Dans quel état, bon Dieu ! Pouvant à peine marcher, couvert de boue, le derrière de sa chemise constellé de pastilles sanguinolentes, la mine délabrée, il s'affaissa comme une masse dans un coin du temple, le visage enfoncé dans ses capuchons, et il resta là jusqu'à l'aurore, sans ouvrir la bouche, sans proférer une plainte.

Un autre jour, très fier d'avoir des habits neufs, le derviche s'était pavané dans les ruelles de Çafçaf, exhibant son joli costume, se faisant un plaisir d'intriguer ses anciens camarades qui ne le reconnaissaient plus, tant il était beau. Son effet produit, il se disposait à rentrer á Zahdjouka lorsqu'un habitant de Çafçaf vint le prier d'emmener avec lui son petit frère, *un orphelin de vingt-cinq ans*, qui ne pouvait se passer, paraît-il, d'un professeur.

— Il est un peu nigaud, dit l'homme. Tu le dégrossiras.

Le *petit* frère était là. C'était un paysan râblé, fort et bête comme un bœuf.

— Je l'emmène, fit le derviche.

Et il partit avec son nouveau compagnon. Chemin faisant, sous prétexte de prendre une traverse qu'il disait connaître, le petit frère s'écarta sensiblement de la route et s'engagea à travers les broussailles. Il expliqua à l'incrédule Moh'ammed qu'ils arriveraient plus vite et plus sûrement à destination que par la route ordinaire. Tout à coup, le frère aîné, le fusil en bandoulière, l'épée au côté, les rattrapa, disant, d'un air enjoué, qu'il allait chez son beau-frère qui habitait un village des environs.

Comprenant qu'il était tombé dans un guet-apens, le derviche déclara qu'il avait un violent besoin de lâcher de l'eau. La djellaba gonflée, — telle une poule qui couve, — il s'accroupit et il s'arrangea de façon à nouer autour de sa cuisse un vieux foulard contenant quatre ou cinq francs de monnaie marocaine, toute sa fortune. A quelques pas plus loin, les deux frères s'étaient arrêtés, causant à voix basse. En les rejoignant, Moh'ammed étendit la main dans la direction d'un hameau qu'il venait d'apercevoir à une faible distance, puis, s'adressant à son élève :

— Si nous allions coucher dans ce village? Hein? Qu'en dis-tu? Nous repartirions demain. Laissons donc ton frère se rendre tout seul chez son parent.

— Jamais de la vie! s'écria l'écolier. Ces gens-là sont nos ennemis mortels. Si je mets les pieds chez eux, je suis sûr d'y laisser ma tête.

Il fallut continuer la marche, en appuyant à droite, loin des habitations. Au bout d'un quart d'heure, le frère aîné dit au vagabond :

— Asseyons-nous pour manger un morceau de pain.

Ils s'assirent tous les trois sur le revers d'un fossé et l'homme

se mit à pêcher dans son capuchon un dessert varié, des figues, des noix, du pain, des raisins secs.

— Ma foi, c'est toujours ça de pris, pensa le derviche en tombant sans ménagement sur les provisions étalées à ses pieds !

Après la collation, on se mit en marche, les deux frères devant, le vagabond un peu en arrière, se disant fatigué, traînant fortement la patte, dans l'espoir de s'esquiver à travers le bois qui devenait de plus en plus épais. Au moment où il s'apprêtait à leur fausser compagnie, son élève se retourna, l'air mystérieux, lui faisant signe de s'arrêter, et il vint lui dire à l'oreille :

— Mon cher, tu ne pourrais t'imaginer à quel point mon frère est délicat, scrupuleux ! Il vient de m'avouer qu'il a honte de te prier de lui prêter un *rial* (cinq francs) pour en faire cadeau au mari de notre sœur.

— *Ma àndi ch.* Je n'ai rien, se contenta de répondre l'éternel pèlerin.

Le jeune homme alla sur le champ communiquer cette déclaration à son aîné et ils revinrent tous les deux vers l'explorateur en le suppliant de leur avancer la somme en question.

— Mais je ne possède absolument rien ! répétait le vagabond. Quoi ! C'est dans une forêt que l'on emprunte de l'argent à présent ? Encore, si vous m'aviez fait cette proposition à Çafçaf, j'aurais pu vous satisfaire avec les 10 francs que j'ai confiés au maître d'école. Ici, c'est impossible.

Alors l'aîné jeta le masque. Son sourire mielleux disparut et il se mit à insulter grossièrement le derviche, le traitant de menteur, soutenant qu'il avait de l'argent.

— Fouille-moi, dit simplement Moh'ammed.

Cette opération n'ayant produit aucun résultat, l'homme s'emporta.

— Canaille ! Tu vas me donner une de tes djellaba. Je la vendrai et je pourrai me présenter chez mon beau-frère sans rougir, avec mon cadeau au bout des doigts.

Enlever l'un de ses deux vêtements fut pour le derviche l'affaire d'une seconde. Le çafçafien endossa la djellaba du voyageur, puis, brandissant son bâton, il ordonna à Moh'ammed de passer devant, le prévenant qu'un peu plus loin il lui prendrait ses autres habits.

— Écoute, lui dit tout à coup sa patiente victime, faisons la paix, arrangeons-nous au mieux de nos intérêts réciproques. Dès que

nous serons au village de ton beau-frère, je me procurerai cent sous et je te les donnerai.

Village et beau-frère, tout était imaginaire. Aussi l'habitant de Çafçaf ne voulut-il d'aucun accommodement. Vexé, profondément humilié d'être obligé d'ergoter avec un moucheron tel que le derviche, il lui bourrait les reins avec sa trique sous prétexte de le faire avancer. A un moment donné, il tira même son poignard, disant qu'il lui fallait absolument de l'argent.

— Mon cher, déclara Moh'ammed, il est regrettable que nous soyons si loin d'un port de mer, sans quoi je t'aurais donné quelque chose dont tu aurais été content.

— Quoi donc ?

— J'ai rapporté d'El-Araïch huit dourous (40 francs) représentés par un papier dont se servent les Chrétiens dans leurs affaires commerciales.

— Très bien ! Très bien, fit l'homme soudainement apaisé. Je connais ça. Voyons cette *carta*.

C'était un vieux billet de passage, déjà utilisé, donnant droit à la traversée de Casablanca à El-Araïch à bord d'un navire britannique, billet que l'explorateur avait trouvé et qu'il conservait précieusement dans ses livres comme une curiosité peu commune.

Tenant délicatement le bout de papier entre le pouce et l'index, Moh'ammed le montrait à son détrousseur, de loin et très haut, l'élevant le plus possible au-dessus de sa tête, à une bonne distance des griffes du fauve dont l'œil maintenant étincelait. Et le derviche, reculant pas à pas, disait :

— Un moment ! C'est précieux.

— Combien vaut-il ?

— Je te l'ai dit : huit dourous. Jure-moi sur le Prophète que demain tu iras le changer à El-Araïch et que tu me rapporteras la moitié de la somme. L'autre moitié, c'est-à-dire quatre dourous, je te les prête. Tu me les rendras quand tu pourras.

— Marché conclu ! cria le çafçafien en enlevant brutalement le billet de passage.

Et les deux gredins de frères, maintenant très tendres, accablèrent le derviche de protestations d'amitié et d'excuses. Ils voulaient absolument lui restituer son habit.

— Tiens, sidi, reprends ta djellaba et pardonne-nous, disait le plus jeune.

Moh'ammed, d'un geste royal, indiqua qu'il n'en voulait plus. Puis il s'amusa à faire rougir ses détrousseurs sous l'averse des aphorismes dont sa prodigieuse mémoire est meublée.

— Ah ! mes amis, la misère est la cause de bien des haines entre les mortels ! — Contentement passe richesse. — La science est le vrai trésor !

Il termina son sermon par ces mots attribués au Prophète :

من جهل شيا عداه

— *On déteste généralement ce que l'on ignore.*

Quand le derviche eut achevé son chapelet de citations du Coran se rapportant à la faiblesse et à la vanité humaines, son élève demanda très humblement, les yeux fixés sur ceux de l'explorateur :

— Maître, où allons-nous à présent ?

— Séparons-nous, mon cher, dit Moh'ammend en parlant à l'aîné. J'emmène ton frère. Porte-toi bien.

Le sacripant ne se le fit pas dire deux fois. Il détala avec l'agilité d'un lièvre, en bondissant par-dessus les buissons, et il était déjà loin lorsque Moh'ammed et son ridicule anacharsis se mirent en route dans la direction du hameau voisin.

Un peu par pitié, un peu par prudence, le voyageur ne dénonça pas son compagnon à ses nouveaux hôtes. Il soupa à la mosquée, passa la nuit sur la même natte que son élève, mais, le lendemain, à la première heure, il lui tint ce langage :

— Mon cher, file, et tout de suite ! Sinon, je raconte ta sale histoire à la djemaâ qui t'arrangera comme il faut !

L'orphelin de vingt-cinq ans s'empressa de prendre sa planchette et de déguerpir, et Moh'ammed put rentrer le soir même à Zahdjouka.

A propos de billets de banque, notre explorateur se souvient d'une autre mystification dont furent dupes deux de ses prétendus amis, deux vauriens d'instituteurs qui avaient été ses condisciples chez les Beni-Zéroual.

C'était à la fin du printemps de 1895, à Galîya, dans le Rif. Après avoir passé la nuit à Mlîliya, le vagabond s'était rendu au marché du lundi de Ferkhana. En rôdant à travers la foule, il avait fini par rencontrer ces deux individus, l'un, engagé comme maître d'école au village de *Ir'zor Imrabdhen*, à la mosquée appelée *Djamâ er-Raïs Mouh'ammadin*, fraction des Beni-Chiker, l'autre, également pédagogue au hameau de *Ourek*, sur le bord

de la mer, à une demi-heure de Mliliya (1). Quelle bonne chance de se retrouver sur la terre étrangère ! Non, non, on n'allait pas se quitter comme ça, sans faire bombance ! Ces Rifains, étaient-ils assez sauvages encore ! Pas moyen de s'amuser avec eux comme dans les Djebala !

Ces réflexions faites, les deux Zéroualiens prirent chacun une main du fils de T'ayyéb, et ils l'entraînèrent amicalement jusqu'à la hutte d'un marchand de beignets. Quand ils en ressortirent, un moment après, ce fut pour aller rendre visite à un fruitier. Là, derechef, ils recommencèrent la mastication, se bourrant de figues, de raisins secs, de cacaouètes et de noix. Malgré sa méfiance naturelle, Moh'ammed était à mille lieues de soupçonner les noirs projets de ses vieux copains. Il fut donc convenu qu'on irait d'abord à Ir'zor Imrabdhen, puis à Ourek, tous ensemble, et qu'on ne se séparerait qu'après une série de fines parties de plaisir.

Vers quatre heures, l'un des Djebaliens, mesurant de l'œil la hauteur du soleil au-dessus de l'horizon, déclara qu'il était temps de partir.

— *Ya Llah !* En avant ! dit l'explorateur.

Et ils sortirent du marché, se dirigeant au Nord. A moitié route, à un endroit où le sentier dévale dans un bas-fond, les maîtres d'école commencèrent à gouailler :

— On n'allait pas à Mliliya sans s'offrir une jeune andalouse ! Pour cela il fallait de l'argent.

— Donc, tu dois en avoir, conclut le facétieux pet-de-loup d'Ir'zor Imrabdhen.

— Erreur, répondit Moh'ammed. Je n'ai pas un *fels*. Vous autres, qui allez souvent à la ville espagnole, vous êtes certai-

---

(1) *Ir'zor Imrabdhen* (Le ruisseau des Marabouts) et *Ourek* (hanche), deux villages maritimes de Galîya, fraction des Beni-Chiker, au Nord et non loin de Mliliya, visités par le derviche en 1895 seulement, manquent dans mon premier volume.

Il est utile de répéter encore une fois que, de nos jours, des quantités de Djebaliens arabisent le Rif, en s'y introduisant comme *mcharet'* ou *dèrrèr* (instituteur). L'assimilation, quoique lente, est infaillible. C'est ainsi du reste que le Nord de l'Afrique a adopté peu à peu la langue, la religion et les mœurs des Arabes.

nement cousus d'or. Quant à moi, il y a beau temps que je ne sais plus ce que c'est qu'un dourou.

Subitement, l'instituteur de Ourek devint insolent, agressif, ordurier.

— Tu gazouilles comme un cul de mulet, fit-il en posant sa lourde patte sur l'épaule de l'explorateur.

Et devant l'effarement du derviche, il ajouta aussitôt :

— Ah ! tu discutes ! *(tr'anen)*. Eh bien, déshabille-toi tout de suite ; à nous tes vêtements !

Ils s'étaient postés devant lui, l'un, le bâton levé, l'autre, la main à la gorge du voyageur. Leur pâleur, leurs yeux injectés de sang firent comprendre au derviche qu'il n'y avait pas à plaisanter. Décidément, c'étaient bien des gredins. Prompte comme l'éclair, l'idée des faux billets de banque lui traversant le cerveau, il cria :

— Un instant, mes chers amis ! J'ai en effet un billet de banque de quatre dourous. Prenez-le et laissez-moi mes habits. Vous connaissez d'ailleurs les Galîyens. S'ils apprennent que vous m'avez détroussé, vous n'aurez plus longtemps à vivre.

Fatalité ! Un hameau était là, à quelques dizaines de mètres, et il n'y avait pas moyen d'appeler au secours ! Non, car les coquins, se voyant surpris, n'eussent pas manqué de lui donner un mauvais coup. Impatients, ils demandaient déjà, en grinçant des dents :

— Où est l'argent ?

Du fin fond d'une poche, Moh'ammed tira un talon de poste, un reçu de vingt francs, la dernière somme qu'il avait envoyée de Bel-Abbès à son épouse, la veuve oranaise acariâtre, aujourd'hui divorcée et remplacée (1). Les Zéroualiens examinèrent l'empreinte des timbres, retournèrent le papier dont l'écriture imprimée leur parut convaincante. Après l'avoir empoché, ils se disposaient à abandonner le derviche, quand celui-ci leur dit :

— Je vous en conjure, accompagnez-moi jusqu'à ce village. Ne vous ai-je pas fait du bien ? Ne me laissez pas tout seul dans les champs. Les Galîyens pourraient me dévaliser.

---

(1) Voyez *Maroc Inconnu,* Ire partie, pages 133 et 134. La remplaçante actuelle de la veuve, veuve elle-même, et de dix ans plus âgée que le derviche, est d'une laideur dont rien n'approche. Mais elle a de l'admiration et un véritable culte pour son errant époux, qu'elle suit partout. Voilà pourquoi l'explorateur ne l'a pas encore répudiée.

Ils l'accompagnèrent volontiers. Seulement, de peur d'être dénoncés, ils disparurent au moment où Moh'ammed atteignait les premières maisons du hameau voisin, la déchra de *El-Arbaâ*, des Beni-Chiker.

Au point de vue de la configuration du sol, la tribu de Ahal-Srif a des hauteurs médiocres, courant de l'Est à l'Ouest. Elle est arrosée par trois ouad. Le plus imporant, l'ouad *Lekkous*, le fameux *Lixus* des textes anciens, dont je m'occuperai plus spécialement quand nous arriverons à son embouchure à El-Araïch, est une belle rivière ombragée par de grands arbres sur lesquels nichent des légions d'oiseaux. A sa sortie de Rehouna, le fleuve passe à Méliana, à Ec-Çafçaf, à *Lekkous*, village auquel il donne son nom. De là, déviant vers le Sud, il parvient à la limite de Set't'a, qu'il côtoie jusqu'à son entrée dans les terres de Lekhlout', après avoir reçu, en amont de Lekkous, le petit ruisseau appelé Ouad Zahdjouka, et, à l'angle Sud-Ouest de la tribu, le minuscule Ouad el-Ouest'.

Ahal-Srif est une des contrées les plus prospères, les plus verdoyantes de la zone occidentale et méridionale des Djebala. Ses collines et ses combes offrent partout la verdure ravissante des oliviers, orangers, cactus, grenadiers, vignes et arbres fruitiers de toute espèce. Les coteaux srifiens sont à ce point favorisés de la nature, qu'on les appelle en bloc *Djebal el-Faouakih* (Les Montagnes des fruits). Nous avons eu plus haut un échantillon de la vie facile que l'on mène dans ce beau pays dont les habitants sont caractérisés par le dicton marocain suivant :

اهل سريف ۞ كرامين الضيف ۞ بالخبز و الخريف

— *Les Ahal-Srif honorent leurs hôtes en leur donnant du pain et des fruits.*

Principaux villages de Ahal-Srif

اهل سريف (la famille de Srif, n. p. ar. signifiant *prodigue*)

FRACTION DE MÉLIANA

Méliana (pleine) (A), 500 feux. مليانة Sur l'Ouad Lekkous.

FRACTION DE ZAHDJOUKA

Zahdjouka (divertissement) (arabe marocain), 500 feux. زهجوكة Sur l'Ouad du même nom.

Eç-Çafçaf, 800 feux. Petite ville avec une belle mosquée. Échelonne ses maisons sur l'Ouad Lekkous.

Imamen (les imams) (A. B), 50 feux. امامن

Ir'armen (les citadelles) (B), 100 feux. اغارمن Près du *Souk' el-Arbâ* (marché du mercredi).

FRACTION DE LEKKOUS

Lekkous. (Dans leur ignorance de l'antique dénomination de *Lixus*, dont le terme actuel *Lekkous* n'est qu'une altération, les Indigènes attribuent à ce mot le sens de *fleurs* sous prétexte que le fleuve coule dans une vallée délicieuse, émaillée de jasmins, de giroflées, de violettes et de roses.) 500 feux. لكوس Sur la célèbre rivière qui lui a donné son nom.

FRACTION DES BENI-KHALED

Beni-Khaled, 500 feux. Sur l'Ouad El-Ouest'.

Bou-Jedian (qui a des chevreaux) (A), 100 feux. بوجديان

Forces militaires : 8,000 fantassins. Population probable : 56,000 habitants. Villages nombreux sur les rives des trois ouad, principalement sur le Lekkous. On peut en compter une trentaine par fraction, de 100 à 500 feux.

Notice historique sur Ahal-Srif

Ibn-Khaldoun dit que les *Beni-ou-Zéroual* occupaient le massif du Djebel *Cerif* avec les autres tribus cenhadjiennes de Fichtala, Mechta, Beni-Ouriagol, Beni-Mean, etc. Dans la table géographique de de Slane, on lit : « *Cerif*, montagne du *Rif marocain*, située entre El-Casr el-Kebir et le pays des Ghomara. » (*Histoire des Berbères*, tome 1er, page LXXVIII.)

Tissot propose de placer la colonie d'*Augusta-Baba*, surnommée

Julia Campestris, sur le Lixus (Ouad Lekkous), à 12 ou 15 milles à l'Est d'*Oppidum Novum* (El-K'çar el-Kebir), « *probablement à Es-Srif*, dit-il, *point où la route directe de Tanger à Ouazzan traverse le Loukkos.* (TISSOT, *Géographie comparée de la Maurétanie Tingitane*, pages 166 et 167.)

Tribu de SET'T'A

Après sa sortie de Ahal-Srif, le derviche pénétra sur les terres de la tribu voisine, Set't'a, à laquelle celle-ci ressemble par ses beautés naturelles et par l'abondance de ses arbres fruitiers. C'est une assez grande région, moitié plaine, moitié coteaux, qui se confond au Sud avec les terres basses de la province de Fas, mais qui s'en distingue encore par ses vastes champs d'orge entrecoupés de jardins et de vergers.

Itinéraires des h'ammar septentrionaux

Le *H'ammar* حمار est une caravane escortée presque toujours par des réguliers marocains.

De *Tanger à Fas*, la caravane quitte d'abord Tanger en suivant la route impériale, ou, plus modestement, le sentier séculaire reliant l'ancienne capitale de la Tingitane à la cité de Moulaye Idris. Le premier jour, elle franchit les territoires d'El-Fah'aç et d'El-R'arbiya pour aller coucher à *El-K'çar-el-Kebir*, dans la tribu de Lékhlout'. Quelquefois cependant elle fait sa première étape à *Ouazzan*. Il y en a qui vont jusqu'à la grande tribu d'*El-R'arb* (Province de Fas). Mais, le plus souvent, c'est Ouazzan qui est choisie de préférence. De Ouazzan, le h'ammar se dirige d'habitude sur la tribu d'*El-R'arb*, puis il passe à travers les *Oulad-Aïsa*, les *Oulad-Djamâ* et il arrive enfin à Fas après cinq jours de marche.

De *Tanger à Tétouan :* Traversée de la tribu d'El-Fah'aç. Une

seule étape à l'*Ouad Bou-Cefih'a*. D'*El-Araïch à Fas :* 1re nuit, à El-K'çar ; 2e nuit, dans la tribu d'El-R'arb ; 3e soir. arrivée à Fas.

De *Fas à Oujda :* Passage du pont du Sbou, marche dans la vallée de l'Ouad Inaoun jusqu'à *Taza*. De Taza on va à *Méknasa*. On sort de Méknasa, on traverse la plaine de *Feh'h'ama* et on entre à *K'açba-t-Msoun*. Ensuite, toujours en plaine, le h'ammar chemine jusqu'à la *K'açba-t-Mélouiya* qui se trouve dans une vallée. Il franchit successivement l'Ouad Za, *K'açba-t-El-Makhzen, K'açba-t-el-Oyoun,* les Angad, et il fait sa dernière étape à *Oujda*.

Set't'a a pour limites : Au Sud, la Province de Fas ; à l'Est, les Beni-Méssara ; au Nord et N.-O., Lékhlout'.

Gens paisibles, courbés sous le joug du Makhzen, les Set't'iens ont oublié leurs anciennes vertus guerrières pour adopter les habitudes polies et efféminées des citadins. Leurs richesses pastorales consistent en troupeaux de moutons, chèvres et bœufs. Le chameau reste confiné dans les plaines sablonneuses de Lékhlout'. Les étudiants étrangers affectionnent la tribu de Set't'a ; mais ce sont les *Héddaoua* surtout qui la visitent assidûment, à cause des nombreux mausolées sacrés auprès desquels les pèlerins immolent des quantités de victimes, dont les affreux *Parasites des Sépulcres* ont naturellement une bonne part. Passant la journée à la maraude ou à faire la cuisine, la pipe de kif soudée aux lèvres, on les voit, la nuit, à la lueur des grands feux de bois, raccommoder leurs nippes avec d'énormes aiguilles et de la ficelle en guise de fil. Les morceaux d'étoffe rajoutés sont des chiffons, du vieux drap, du calicot, de la cotonnade, le tout ramassé par terre ou provenant de la générosité d'une âme charitable. Véritables manteaux d'arlequin, multicolores, d'un poids surprenant, les djellaba héddaouiennes feraient l'étonnement et la joie d'un antiquaire.

Comment on doit voyager au Maroc

Après avoir partagé pendant quelques jours l'existence des disciples de Sidi Héddi, le derviche fut enchanté de l'occasion qui se présentait de leur fausser compagnie. Il venait de faire la connaissance d'un riche habitant d'Amézzaourou, Si Abd-es-Slam el-Meçmoudi, un passionné de voyages, qui écoutait, bouche

bée, les curieux récits de l'explorateur. Abd-es-Slam se piquait de science, principalement de science géographique. Il voulut d'abord sonder Moh'ammed sur la théologie, la jurisprudence, la grammaire, l'arithmétique, la médecine, puis, abordant le chapitre des pérégrinations, il lui exposa ses principes :

— Il y a trois sortes de voyages : 1° le voyage mondain ; 2° le voyage pieux ; 3° le voyage diabolique (1). On entreprend le *premier* en vue d'un intérêt matériel, le *second* pour faire des pèlerinages et s'instruire, le *troisième* dans un but de rapine ou de dévergondage. Le voyageur, digne de ce nom, doit être capable de parcourir la terre, seul, ou en caravane. Coucher à la belle étoile est pour lui chose insignifiante. Enfin, la qualité suprême, c'est la patience, la résignation à toute épreuve.

Moh'ammed, en veine de confidences, lui fit des aveux, modestement, sans pontifier, comme l'autre venait de le faire :

— Moi, dit-il, je me promène dans le but de donner des leçons et d'en recevoir. Quand je trouve des élèves, je me fais professeur. Quand je n'en trouve pas, je me fais écolier. Veux-tu avoir une idée de ma manière de voyager ?

Sur un signe de tête affirmatif d'Abd-es-Slam, le derviche poursuivit :

— J'ai passé des nuits entières sur des tas de fumier, au fond des bois, sur le sable humide des plages, dans les bas-fonds des vallées, sur la cime des monts. Il m'est arrivé souvent de coucher dans des grottes, de compter les heures lentes des ténèbres, tantôt sous les pluies battantes, tantôt sous un linceul de neige. Que de fois, à la suite de veilles prolongées, j'ai dormi plus de vingt-quatre heures de suite, à poings fermés, sans désemparer ! Que de fois aussi je me suis vu, la nuit, arpentant la vaste Terre, tout seul, atome perdu sous les lointaines étoiles !

Je crois inutile de te cacher que j'ai fréquemment demandé l'hospitalité nocturne à des filles galantes, en tout bien tout honneur, entendons-nous, ne les touchant jamais, pour garder mon prestige. Elles me donnaient un coin de leur logis, et le lendemain je n'éprouvais aucune honte à circuler avec elles, recueillant de leur bouche des renseignements qui me furent toujours utiles.

---

(1) السياحة الشيطانية ๑ السياحة الربانية ๑ السياحة الدنياوية

Pourquoi te dissimuler que j'ai accompagné des bandes de malfaiteurs dans leurs expéditions dangereuses, en curieux, pour me documenter ?

Des descendants de l'Envoyé de Dieu m'ont admis dans leur société, et je les imitais de mon mieux, copiant leurs airs majestueux, leur pose éternelle, leurs petits airs vaniteux.

En définitive, j'ai roulé partout, avec les étudiants, à la queue des colonnes chérifiennes. Je me suis fait même soldat du Makhzen et j'ai servi en qualité de cavalier de 2e classe, pendant un an, à Rbat'. L'État m'avait donné un cheval et un fusil. Il y a de cela 16 ou 17 ans (1880 ou 1881).

Fatuité mise de côté, il m'est difficile de ne pas te dire que ces sauvages de Braber firent de moi un caïd une certaine année. Je dois ajouter qu'ils me dégommèrent quelques jours après.

Quant à être maître d'école, je l'ai été un peu partout : dans la Daïra-t-Fas, chez les Braber, dans le Rif, et, lorsque j'étais tout jeune, à Ak'bou et à Oujda. Une fois, aux environs d'El-Araïch, je me suis métamorphosé en Héddaoui pendant près de six mois. Couvert de haillons et de vermine, portant sur l'épaule mes deux sacoches de palmier nain, dans lesquels j'avais fourré — 1° ma mignonne marmite, qui me servait à confectionner mes plats, 2° mon kif et mon tabac à priser, — je fumais comme eux, ma petite pipe ne quittant mes lèvres que pour être bourrée de nouveau, j'avais laissé croître ma chevelure, et, comme eux, j'étais d'une saleté repoussante, à tel point que je me demandais sérieusement si les puces et les poux ne finiraient pas par pomper tout le sang de mes veines.

Fatigué du métier de héddaoui, je redevins t'aleb, puis je me refis héddaoui, pour très peu de temps, car je vis clairement qu'il n'y avait rien à tirer de ces brutes.

La musique ne me déplaisant pas, je voulus apprendre à pincer de la mandoline. Au fond, c'était pour connaître les mœurs des musiciens et vivre quelque temps à leurs dépens.

— Ici une parenthèse. — S'adressant à l'auteur de ce livre, le derviche lui dit en souriant :

— Tu connais les Musulmans ; tu dois donc comprendre pourquoi je me suis gardé de raconter au fanatique Abd-es-Slam que je m'étais fait passer pour *juif* plus de vingt fois ! Certes, le cerveau

plombé de cet homme n'eût jamais admis pareille déchéance, même dans un but purement scientifique.

Reprenons le fil de mon récit. Je disais donc à mon hôte :

— Ce que je viens de t'exposer ne concerne que mes explorations au Maroc. Or j'ai voyagé aussi dans le Çah'ra, soit isolément, soit en caravane. J'y ai passé des deux et trois jours sans boire ni manger, sans rencontrer âme qui vive. Et cette nourriture des Nomades, que j'ai si longtemps partagée avec eux, des dattes, rien que des dattes, toujours des dattes, au point d'en avoir le feu dans le ventre et d'en être dégoûté à jamais, en ai-je gardé le cuisant souvenir !

J'ai suivi des caravanes du Dra et de Saguia-t-el-H'amra qui se rendaient en Tripolitaine par le Çah'ra, uniquement pour m'instruire à leur école, pour savoir comment on traverse le désert, et j'avoue que ces gaillards m'ont littéralement stupéfié. Quels hommes ! Quels djinns, veux-je dire ! Le grand océan de sable leur appartient comme l'Atlantique appartient aux poissons. D'une intrépidité surhumaine, ils ne redoutent ni dieu, ni diable, ni animaux féroces. Un seul d'entre eux tiendrait tête à vingt maures du Tell.

Interrompant le vagabond, Abd-es-Slam lui demanda quelle était la nourriture ordinaire des Çah'ariens.

— Des dattes, parbleu, du lait et du *robb*, répondit Moh'ammed.

— Le *robb ?* Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Le *robb* رب, expliqua le derviche, c'est de la gelée de dattes obtenue par l'ébullition, gelée que l'on verse ensuite dans du miel. Ce mélange s'appelle *robb*. Dire que les hommes des sables se nourrissent uniquement des fruits du dattier serait exagéré. Ils ont, pour varier, la chair succulente de la gazelle et du mouflon à manchettes. Et le chameau donc ? Et le lézard de palmier, le fameux *dhobb ?*

— Connais-tu le pays des Chrétiens ? interrogea le djebalien.

— J'y suis allé, je veux dire en Algérie, répliqua le bohémien.

— Dis-moi. Voyageais-tu à pied ?

— Presque toujours. Cependant j'ai parcouru de longues étapes çah'ariennes à dos de chameau et de mehari ; j'ai fait des kilomètres et des kilomètres dans la *machina* (chemin de fer) et dans les diligences des Infidèles ; j'ai eu l'occasion de naviguer en bateau à vapeur, en voilier et en canot. Mais, gloire à mes jambes !

c'est à elles que je dois d'avoir sillonné le Maroc dans tous les sens ainsi qu'une grande partie de l'Algérie.

Muet d'admiration, Abd-es-Slam contemplait la chétive personne, le fin profil de l'Homme-Errant, se demandant comment tant de volonté pouvait tenir dans une si mince enveloppe, et si frêle, qu'un souffle l'eût jetée par terre.

Tandis que lui, le gros poussah, aux membres herculéens, lui, vautré du matin au soir dans la paillardise djebalienne, il commençait à comprendre qu'il avait été jusqu'alors un inutile fardeau sur la planète, une entité perdue dans l'innombrable armée roulante, le lamentable, le bêlant troupeau des Fainéants.

Du coup, son pèlerinage à La Mecque et à Jérusalem, qu'il avait effectué deux années auparavant, perdait une grande partie de sa haute signification. En fin de compte, qu'était-il allé chercher *ad limina apostolorum ?* Quelle science, quelle idée nouvelle avait-il rapportée de sa visite à des sépulcres creux qui ne renferment même plus une pincée de la cendre des remuants ambitieux au nom desquels nous nous déchirons encore les uns les autres ?

Alors, tirant de sa poche une royale *ziara* (cadeau), il la déposa humblement dans le giron du derviche, en murmurant très bas :

— *Charité,* divine *Charité,* tu es la seule excuse de l'*Inutilité !*

Principaux villages de Set't'a

سـطـا (altération du berbère : *taset't'a*, l'arbre)

Amézzaourou, 500 feux. Sur l'ouad du même nom.
El-K'alaâ, 100 feux.

Forces militaires : 2,400 fantassins, parmi lesquels quelques cavaliers. Population probable : 16,800 habitants. La tribu compte cinq fractions : *Beni-Mh'ammed ; Rebô el-K'alaâ,* au N., où se trouve le *Djebel Set't'a ; El-H'ouz ; Rebô el-Ouad* et *Amézzaourou.* Deux ruisseaux : l'*Ouad Set't'a* et l'*Ouad Amézzaourou.* Encore une quarantaine de villages.

Tribu de LÉKHLOUT'

Vaste pays plat, au sol rocheux, aux dunes de sable alternant avec de larges bandes de cultures, du blé et de l'orge principalement, Lékhlout', je le sais, ne devrait point faire partie de la province escarpée des Djebala. Et c'est ici que les géographes de profession auront raison de me gourmer, de clamer :

— Vous ne tenez donc aucun compte de la signification du mot *Djebala*, qui veut dire *montagnards !* Vous faites litière de la configuration du sol, qui a ici la monotonie d'une table rase ! Voilà pour la géographie physique.

Et ils pourraient ajouter :

— De plus, l'ethnographie rudimentaire de cette région semblerait devoir exclure du groupe djebalien la majeure partie des habitants de Lékhlout', parce que c'est un ramassis de toutes les races, avec une majorité prononcée d'Arabes et de Rifains.

Oui, ces objections sont justes et équitables, oui, cela est vrai, mais le derviche et les autres Marocains me disent que Lékhlout', en dépit de sa surface plane, ne saurait être distraite de la province des Djebala. Djebalienne elle est depuis des siècles, djebalienne elle restera jusqu'au jour où les farouches découpeurs de territoires viendront la dénationaliser, lui démontrer, à coups de canon, qu'elle et nous, nous nous sommes tous trompés.

Voisine de la grande tribu fassienne d'*El-R'arb*, à laquelle elle ressemble sous certains rapports, Lékhlout' a ses nomades, ses tentes, ses gourbis, ses richesses pastorales : des moutons et des chameaux. Sa cavalerie est formidable, près de 8,000 centaures, des sauvages au cœur d'acier, les descendants de ces Maures féroces, qui, en 1830, fichaient avec tant de plaisir leurs faucilles de moissonneurs dans les crânes des marins autrichiens. Si, une fois en votre vie, il vous vient à l'esprit de rechercher ce que furent les anciens Lékhloutiens, vous verrez leur sillage tracé en lettres de sang dans la plus sombre histoire que je connaisse : l'Histoire du Maroc.

Le pays du reste n'est pas plus beau que les habitants. Partout la plaine nue, sans un arbre. Sur cette nappe unie d'une quarantaine de kilomètres, vous n'apercevez que des tentes, isolées ou groupées en douars, des gourbis, des huttes immondes, fourmilières suspectes d'où s'échappe au crépuscule l'armée roulante des malfaiteurs. Aussi, voyez la population. Quelle est-elle ? — Un salmigondis d'éléments disparates : des *Nègres*, les uns, esclaves, les autres, affranchis on ne sait quand ni comment, — des *Rifains*, attirés par la main-d'œuvre, ou transplantés par les empereurs en vue du repeuplement des villes de la côte qui furent jadis réduites en miettes sous le feu des escadres chrétiennes, — des *Djebaliens*, ayant émigré des différentes régions de leur province, — des *Braber*, papillons écervelés, qui sont venus se brûler les ailes au soleil d'argent des cités maritimes, — enfin, l'immense majorité pouilleuse et grouillante, les *Arabes*, nomades et chapardeurs, constituant le fond de la population lékhlout'ienne. — Des *Juifs*, il y en a aussi, et nous les retrouverons bientôt, noires araignées tapies derrière leurs comptoirs d'El-K'çar el-Kebir et d'El-Araïch.

Oh ! non, ne croyez pas que la présence des soldats du sultan soit une garantie de l'ordre et de la sécurité dans la tribu où nous sommes. Imaginez plutôt un pays où gendarmes maures et brigands s'entendent entre eux pour saccager les propriétés et dévaliser les voyageurs. Effrayantes sont les nuits lékhlout'iennes, pendant lesquelles des fantômes se promènent à travers champs, déterrant le blé des silos, faisant le coup de feu avec les habitants qui ne peuvent jamais dormir sur leurs deux oreilles. Et quand on rapporte à sa caserne, attaché sur un mulet, le cadavre d'un gendarme chérifien, l'autorité militaire, sachant d'avance qu'il a succombé dans une tentative de vol ou de viol à main armée, ne se donne pas la peine de faire une enquête. Elle inhume le stipendié comme s'il était mort à la suite d'un carême ou d'une ivresse prolongée.

Lors de la dernière apparition du derviche dans la tribu de Lékhlout', celle-ci avait à sa tête un caïd répondant au nom d'*El-Khélkhali* (le périscélidé). Ce tyranneau exerçait son pouvoir uniquement sur les paysans de la campagne, El-Araïch et El-K'çar ayant chacun son gouverneur particulier.

VILLE D'EL-K'ÇAR EL-KEBIR

D'abord, un *texte officiel,* éminemment suggestif. Je le copie sans y changer une virgule :

Alcazar

— « Cette ville est en relations avec les ports de Larache et de Tanger, et située sur la route qui les relie à Fez. Sa population, assez pauvre, dispose de peu de ressources, et son commerce est médiocre. Elle reçoit cependant une certaine quantité de marchandises de consommation courante, telles que les cotonnades, généralement anglaises, le thé et les bougies de même provenance, les draps allemands, enfin le sucre. Ce dernier article venait autrefois exclusivement de France ; les raffineries d'Allemagne et de Belgique font aujourd'hui concurrence aux nôtres. Il vient aussi de France quelques soieries, mais là encore nos fabricants sont combattus par les Allemands dont les produits sont moins bons, mais moins chers.

» Il est à noter que plusieurs représentants de maisons allemandes, se rendant à Fez, s'arrêtent à Alcazar pour y traiter quelques affaires, tandis que les négociants français n'y paraissent presque jamais. » (1).

Cette lecture des Rapports commerciaux des Agents diplomatiques et consulaires de France, elle est parfois navrante, mais toujours instructive. Rien n'est plus d'actualité, rien ne peint mieux l'état présent des peuples que les Archives des Maisons de Commerce, et il faut convenir qu'El-K'çar el-Kebir, à ce point de vue et à bien d'autres égards, ne justifie guère sa dénomination pompeuse de *Château-le-Grand.*

C'est un fouillis d'un millier de masures environ, dont deux cents pour le mellah' des Juifs. Une grande rivière, l'Ouad Lekkous, baigne la ville, coulant non loin des habitations, à l'Est. A El-Araïch, on ne peut la traverser qu'en barque, tandis qu'ici, bien que la marée se fasse encore sentir, elle est relativement peu

(1) *Annexe au Moniteur officiel du Commerce,* 26 mars 1896. *Le Commerce du Maroc,* n° 339.

large et guéable en plusieurs endroits. En dehors de l'enceinte, aujourd'hui ruinée, est un vaste emplacement réservé au grand marché hebdomadaire. Dans l'intérieur d'El-K'çar, il y a plusieurs marchés (souk') permanents : le marché aux grains, les marchés au charbon, aux légumes, aux épiciers, cordonniers, maréchaux ferrants, orfèvres, droguistes, pelletiers, tanneurs, libraires, relieurs. Chaque corps de métier occupe un endroit spécial. Nombreux cafés et gargotes. Rues étroites, sales, très boueuses en hiver. En fait de monuments religieux, une dizaine de mosquées, plusieurs zaouiya dont les deux plus célèbres renferment le cénotaphe de Sidi Abd-er-Rah'man el-Mejd'oub et celui de Sidi Ali bou R'anem. Ce dernier, patron d'El-K'çar, a ses cendres à Fas ; Abd-er-Rah'man el-Mejd'oub les a à Méknas Ez-Zitouna.

Innombrables cigognes, plus nombreuses que partout ailleurs, nichant sur les minarets des mosquées, sur les toits des habitations, trouvant dans les marécages des environs les grenouilles et les serpents dont elles sont si gourmandes.

Comme habitants, des Arabes, des Djebaliens, des Rifains. Ceux-ci, journaliers parcimonieux, éludent l'ennuyeuse question du logement et du loyer en se construisant autour de la ville des gourbis qui leur servent de cuisines et de dortoirs. Ils couchent, des 10 ou 12, dans la même cabane, y laissant de garde pendant le jour celui qui s'est chargé de la popote.

Les étrangers de passage ont la ressource de trouver un gîte soit dans les fondouk', soit dans les zaouiya toujours ouvertes aux miséreux. Trois bains maures donnent l'hospitalité nocturne moyennant cinq centimes, thé compris.

Représentants de l'autorité : deux caïds. L'un commande la ville, l'autre les troupes impériales. Les agents consulaires de France, d'Angleterre et d'Allemagne sont des Musulmans sans aucun prestige, bien entendu.

Voici l'ancien mellah' des Juifs, assez grand, d'une malpropreté excessive, avec ses savetiers, ses colporteurs, ses chaudronniers, ses brodeurs, ses marchands d'étoffes, ses épiciers. Se sachant en *Blad el-Makhzen*, l'Israélite d'El-K'çar n'a pas l'allure timorée de ses frères d'Ech-Chaoun. Son costume noir, ses rouflaquettes en tire-bouchon le distinguent suffisamment des enfants du Prophète, et c'est tout. Pour le reste, il jouit à peu près des mêmes immunités que le Musulman, et il sait admirablement se faire rendre

justice par le caïd, à coups d'arguments métalliques. Moh'ammed affirme que les Juives d'El-K'çar ne sont pas toutes des Lucrèces. Sans avoir la légèreté de mœurs de leurs sœurs des cités maritimes du Maroc, plusieurs d'entre elles n'éprouvent aucune répugnance à avoir des rapports intimes avec les sectateurs de Mahomet, tandis que les Bédouines se croiraient souillées, damnées à jamais si un Hébreu leur faisait la cour.

Le saint le plus honoré d'El-K'çar est sans contredit Sidi Abd-er-Rah'man e'-Méjd'oub, au sujet duquel on a fait en Europe de nombreuses suppositions. On verra dans le récit suivant ce que l'on peut tirer de sa légende : peu au point de vue historique, sauf la date exacte de sa mort (1), et beaucoup au point de vue psychique.

Comment Sidi Abd-er-Rah'man (1) devint méjd'oub (extatique)

L'histoire se passe à El-K'çar el-Kebir, et elle vaut ce que valent les légendes. N'importe, je la donne comme on me l'a contée.

---

(1) Le *Kitab el-Istik'ça* nous donne enfin et le véritable nom du célèbre extatique marocain et l'époque à laquelle il vivait, époque que l'on ne connaissait pas au juste en Europe. M. de Castries *(Gnomes de Sidi Abd-er-Rahman el-Medjedoub,* Paris, 1896, in-12), se trompe *de plus d'un siècle* en fixant la date de la mort de son héros à l'année 1085 de l'hégire. M. R. Basset (Compte rendu de l'ouvrage de M. de Castries, *Revue de l'Histoire des Religions,* Paris, 1896), signale l'erreur de cet écrivain et propose de reporter l'existence du Méjd'oub dans la première partie du x^e^ siècle de l'hégire, proposition qui m'a mis en main le bout du fil grâce auquel j'ai découvert la vérité. Voici en effet ce que je trouve dans *El-Istik'ça* au sujet du décès d'El-Méjd'oub :

— « L'an 976, dans la nuit de la Fête des Sacrifices, est mort le cheihk *Abou-Zeid Abd-er-Rah'man ben Ayyad* le Cenhadjien, ensuite le Faradjien-Doukkalien, connu sous le nom de « *El-Méjd'oub* », saint célèbre enterré à Méknasa-t-Ez-Zitoun *(a).* Ses ancêtres habitaient la ville de Tit', près d'Azemmour, puis il émigra, lui et son père, à Méknasa où il mourut. » (*El-Istik'ça,* tome 3, pages 41 et 42.)

En 976, la Fête des Sacrifices tombait le 10 de D'ou-l-H'idjja ; le décès du Méjd'oub correspondra donc au 26 mai 1569 de l'ère chrétienne.

(a) Je constate, une fois de plus, que le derviche ne s'est pas trompé en me disant que Sidi Abd-er-Rah'man repose à Méknas ez-Zitouna. Quant au nom de cette localité, j'adopte sans hésitation la prononciation populaire qui est toujours celle de notre explorateur.

Est-il nécessaire d'ajouter que les Musulmans y croient profondément ?

— Il y avait autrefois à El-K'çar un méchant garnement, un mauvais petit moutard, que ses parents, pour s'en débarrasser, envoyaient à l'école. Ce *nak'eç*, c'est-à-dire ce fripon, répondait au nom d'Abd-er-Rah'man. Il faut dire aussi que le maître d'école ne s'occupait guère non plus de ses élèves. Depuis le jour où il avait lu dans un livre arabe qu'en mangeant un certain morceau d'un certain animal il deviendrait *méjd'oub*, comme qui dirait ravi en extase pour toujours, depuis ce jour-là, dis-je, il passait ses journées dans les champs, à la recherche de la précieuse bête. Pendant qu'il s'enivrait de soleil et de grand air, ses élèves jouaient en classe, se battaient entre eux, Abd-er-Rah'man se montrant régulièrement le plus insupportable, le plus mal élevé. Un beau matin, le magister, qui n'avait dit à personne son secret, revint de la campagne, un animal à la main. Après l'avoir tué et écorché, il le fit cuire dans une marmite, sur un bon feu, au milieu de la classe.

Les narines au vent, Abd-er-Rah'man flairait la bonne odeur, se demandant si le cuistre ne s'absenterait pas un instant afin d'avoir le temps de lui chiper une partie de ce qu'il croyait être un vulgaire déjeuner. Au moment où ces vilaines pensées lui traversaient le cerveau, il tressaillit de joie en voyant l'instituteur se précipiter hors de la classe en proie à d'effroyables douleurs d'entrailles. D'un bond, le gamin est près du feu. En une seconde, le couvercle de la marmite est enlevé. Mais alors, ô prodige, un morceau de viande, gros comme une noix, s'envolant de la marmite, vient tomber aux pieds du voleur. Stupéfait, sous le coup d'une terreur inexplicable, l'enfant ramasse le morceau et le remet dans la marmite. Le morceau s'envole de nouveau, l'enfant le remet dans la marmite, et ainsi de suite, une dizaine de fois. Impatienté, redoutant d'ailleurs le retour du magister, Abd-er-Rah'man prend le parti de faire disparaître le corps du délit : il l'avale, et, aussitôt, il tombe en extase.

Dans son ravissement merveilleux, voici qu'il vit s'entr'ouvrir les profondeurs du firmament. Là-haut, à des milliards de lieues, au centre de la voûte azurée, resplendissait la céleste, l'immortelle *Table (El-Louh' el-mah'foudh)*, le registre éternel des actions des

hommes. Abîmé dans sa contemplation, le méjd'oub ne voyait pas son maître, qui était revenu, et qui lui disait, en le secouant :

— *Ya nak'eç*. Coquin ! As-tu fini de regarder en l'air ? Ah ! ça ! Es-tu *Visionnaire* ou *Démoniaque ?* (1).

Et l'enfant, comme en un rêve, répondit :

— Le Visionnaire, c'est moi. Le Démoniaque, c'est toi. Il était écrit que tu trouverais la bête, que tu la ferais cuire ; il était écrit aussi que le morceau de viande qui procure l'extase éternelle serait mangé par moi.

Telles furent les dernières paroles humaines du bambin prédestiné. A partir de ce moment, mis en communication directe avec le ciel, il ne fera plus entendre que des oracles, il verra et prédira l'avenir, il marquera les villes et les peuples du fer brûlant de sa verve satirique, il promènera son corps, son corps seulement, à travers les régions du Mag'rib, tandis que son âme, délivrée de son enveloppe grossière, planera palpitante dans l'éther, insensible aux peines, aux douleurs morales et physiques du Mejd'oub terrestre, attendant seulement l'heure de la mise au tombeau de cette méprisable guenille pour faire son entrée définitive dans le séjour des Élus.

Tissot (2), qui a bien mieux visité El-K'çar que de Foucauld (3), constate que cette ville est bâtie en grande partie avec des matériaux antiques. Sur l'une des assises du minaret de la grande mosquée, il a copié en 1871 le texte mutilé de l'inscription funéraire suivante :

ΙΜΟC· ΝΕΟC· ▩▩ ΛΟC
ΤΟΥ· ΝΟΜΑΕΥΡΙΗΔ▩▩ΤΡΙ
ΕΝΟΑΔΕΚΕΙΜΑΙΟ▩▩▩ΡΟ
ΝΨΙΨΒΙΨ · Π Α▩▩▩ΛC
ΛΛΕΞΛΝDΡΟ·
ΕΤΨΝ KB

(1) مجذوب و الا مجنون *Méjd'oub ou illa méjnoun ?*
(2) *Géographie comparée de la Maurétanie Tingitane*, p. 162 et suivantes.
(3) *Reconnaissance au Maroc*, pages 14 et 15.

Ce document épigraphique, reconstitué et traduit par Miller (1), se lit ainsi :

— *Zosime, etc... Le nom de mon père est Euripide. Je suis enterré ici après avoir paru peu de temps dans cette vie. — Alexandre, mort à l'âge de vingt-deux ans.*

VILLE D'EL-ARAÏCH (Larache)

Elle a été vue et décrite par des quantités d'Européens, et elle est très accessible à tout le monde, par terre et par mer. Quant à nous, nous suivrons notre guide habituel.

Les habitants d'El-K'çar se rendent souvent à El-Araïch pour leurs affaires. En une demi-journée de marche, ils arrivent dans ce port de mer, y font leurs achats, leurs ventes, et s'en retournent le lendemain chez eux.

El-Araïch s'élève sur le bord de l'Océan, à l'embouchure de la rivière qui vient de Lékhlout', rivière que l'on appelle *Lekkous* (2) et qui est assez profonde pour servir d'abri aux petits navires. El-Araïch a à peu près les mêmes dimensions qu'El-K'çar. Bâtie sur des dunes de sable, on la dirait séparée du continent, semblable à une île. Sous ce rapport, elle a beaucoup de ressemblance avec Souira (Mogador). Le rempart qui l'entoure est percé de quatre portes : 1° *Bab el-Mersa* (la porte du port), à l'Est, donnant sur le fleuve ; 2° *Bab el-Bah'ar* (la porte de la mer), s'ouvrant sur l'Océan ; 3° *Bab el-Khmis* (la porte du jeudi), la plus passante, orientée du côté de la campagne de Lékhlout' ; 4° *Bab el-K'açba* (la porte de la citadelle), très petite, donnant accès dans le fort actuel, l'ancien Château de Notre-Dame d'Europe, bâti par les Espagnols.

De *Bab el-Mersa* à *Bab el-Khmis*, une longue rue, partant de la mer, court en droite ligne, bordée de boutiques, déclive d'abord,

---

(1) E. Miller. *Mél. de philol. et d'épigr.* I^re^ partie, p. 123-128. Paris, in-8°. 1876.

(2) Tous les auteurs, sauf *Edrisi*, texte arabe, page 169, estropient plus ou moins le nom de ce fleuve. A mon grand étonnement, Tissot lui-même, si exact d'ordinaire, l'appelle *Loukkos* ou *Lekkos*. (Voyez ses beaux travaux sur le Maroc : *Géographie comparée de la Maurétanie Tingitane* et son *Itinéraire de Tanger à Rbat'* dans le *Bulletin de la Société de Géographie* de Paris, septembre 1876.)

puis horizontale sur toute son étendue. A l'extrémité de la ville, la caserne du Makhzen, du côté de la tribu d'Es-Sah'el. A l'Ouest, rien que des Musulmans, tandis qu'aux environs de *Bab el-Bah'ar* et de *Bab el-Mersa* se trouvent quelques Chrétiens et le mellah' des Juifs. Les magasins des Européens, situés en dehors des murs, du côté du fleuve, font beaucoup d'affaires avec les caravanes arabes, en céréales, en laines surtout. Très peu de commerçants étrangers ; rares, très rares sont les Anglais, Allemands, Espagnols, Français, Américains, Suisses, Belges (ceux-ci sont appelés *Bérzigou)*, Suédois *(Souid)*, Autrichiens *(Oustriak)*. Ces messieurs possèdent des entrepôts, louent des maisons au Makhzen, ont des terrains à eux dans la banlieue d'El-Araïch. Les Anglais et les Espagnols sont les plus nombreux. Les Juifs n'habitent pas que le mellah'. Il leur est permis de s'installer au milieu des habitations arabes, sauf cependant à proximité de la k'açba et dans le quartier dit *El-Goubibat* (les petites coupoles).

Plusieurs Israélites ont sollicité et obtenu la protection des Puissances chrétiennes dans le but de se soustraire aux tracasseries mahométanes, et non, comme se le figurent certains Européens, par amour pour les sectateurs de Jésus.

L'Anglais et le Juif

Un jour que Moh'ammed se trouvait chez un Israélite de ses amis, il vit arriver un Chrétien dont la physionomie et les gestes indiquaient une violente colère. Le Juif, protégé de la Grande-Bretagne, était un malin, un finaud sachant suffisamment s'exprimer en arabe, en espagnol et en anglais, et c'est dans cette dernière langue que la conversation s'engagea entre lui et le nouveau venu. Le derviche, qui ne comprenait rien à ce qu'il entendait, demanda à l'hébreu ce que le roumi lui disait.

— Il me prie, répondit l'autre, de l'accompagner chez le pacha pour lui servir d'interprète. Il s'est battu avec un Musulman, qu'il a blessé, et le pacha veut l'expulser d'El-Araïch où ses affaires exigent cependant sa présence.

Il y avait là d'autres Israélites qui, sûrs de ne pas être compris par l'Anglais, dirent à leur coreligionnaire, en un mauvais patois arabe :

— Va avec lui. Lorsque tu seras devant le pacha, tu l'exciteras

contre ce chien de Chrétien, car ces maudits sont nos concurrents. Si nous nous sommes placés sous leur protection, c'est tout bonnement pour que personne ne nous ennuie. Nous supplions chaque jour l'Éternel d'exterminer tous les *Gentils*, Chrétiens et Mahométans.

Ce qui fut dit fut fait. Le Juif accompagna le sujet de Sa Gracieuse Majesté chez le pacha. Une heure après, il reparut, tout seul, rayonnant de joie, ricanant, disant à ses amis :

— *Had' er-roumi, el-bah'ar âlih !* (A la mer, ce Chrétien !) J'ai su si bien manœuvrer, si bien le perdre dans l'esprit du gouverneur, qu'il n'en a pas pour un mois à rester ici.

Il venait d'achever sa phrase, lorsqu'il vit poindre l'Anglais, qui arrivait en gesticulant, furieux du résultat de l'entrevue. Alors, donnant soudainement à ses traits une indicible expression de tristesse, l'Israélite essaya de calmer l'Européen, de lui faire comprendre que les Marocains sont des butors. Des larmes de compassion noyaient les yeux du fourbe. La vue de ces pleurs de crocodile rappela à Moh'ammed le fameux proverbe arabe :

يحرقوا النوالة و يبكوا مع مولاها

— *Ils mettent le feu à la chaumière, et ils pleurent ensuite avec son propriétaire !*

Si nos frères d'Europe se décidaient enfin à apprendre l'arabe, que d'avanies ils éviteraient dans les pays où cette langue est parlée ! Qu'ils se souviennent de l'aphorisme italien :

— *Traduttore, traditore*..... Traducteur, traître..... vrai dans bien des cas, et particulièrement dans celui que nous venons de rapporter.

Un Chrétien, dont la candeur et l'audace m'étonnent, Drummond Hay (1), n'a-t-il pas essayé de décrire le *Maroc et ses tribus nomades* en connaissant à peine les éléments de l'idiome du Prophète ! Une fois, à El-Araïch, il assiste à une exhibition de najas. Il raconte longuement comment les disciples de Sidna-*Aïser !* manipulent sans danger ces dangereux reptiles, et il ajoute :

— Les Arabes nomment en magrebin cette espèce *el effah*,

(1) Drummond Hay, *Le Maroc et ses tribus nomades* (traduction de Mme Belloc, Paris 1844).

probablement parce que la posture qu'elle prend pour s'élancer sur sa proie *rappelle la forme de la vingtième lettre de l'alphabet arabe !*

Mânes de de Sacy, qu'en pensez-vous? Prendre *lefaâ* لععى (vipère) pour la vulgaire consonne *fa* des Arabes, Sidna-*Aïser* pour Sidna-*Aïsa*, et tant d'autres preuves d'ignorance qu'il n'est ni charitable ni intéressant de relever, n'est-ce pas le comble de l'inconscience et de la présomption pour un explorateur étranger qui ne s'est pas soucié, comme tous les autres d'ailleurs, de faire le quart de siècle d'études nécessaires avant de se lancer dans la fournaise marocaine ?

Un autre Européen, notre compatriote Didier (1), encore moins instruit que Hay, est totalement désopilant quand il affirme (page 227 de sa *Promenade au Maroc*) que la lettre *B* manque dans la langue nationale des Rifains (2). Comment peut-on écrire de pareilles absurdités quand on sait qu'on ne sait rien ?

El-Araïch possède un marché permanent où l'on vend un peu de tout. C'est aussi le rendez-vous des Aïsaoua, des musiciens, des bardes populaires, des conteurs *(kherrafa)*. Ces artistes opèrent en plein air, au milieu d'un grand cercle de personnes de tout âge, dont la charité est sollicitée par des appels de bénédictions célestes plus ou moins hyperboliques. Les quatre zaouiya de la ville sont : 1° *Zaouiya-t-Sidi Abd-el-K'ader el-Djilani* ; 2° *Zaouiya-t-Sidi Ah'med ben Nacer* ; 3° *Zaouiya-t-Aïsaoua* ; 4° *Zaouiya-t-el-Meçbah'iya*. Les Meçbah'iya ont pour ancêtre Moulaye Abd-es-Slam ben Mchich. Hors des murs, plusieurs mausolées de santons, parmi lesquels on remarque le tombeau d'une sainte, *Lella Mennana el-Meçbah'iya*, la patronne d'El-Araïch. Le derviche a compté trois batteries de canons, une dans la ville, du côté de la mer, une autre dans la k'açba, la troisième, extra muros, à l'Ouest. La garnison chérifienne, peu nombreuse, mal disciplinée, rassure néanmoins la population mahométane qui n'a pas perdu le souvenir des anciens bombardements chrétiens.

(1) Charles DIDIER, *Promenade au Maroc*. Paris, 1844, in-8°.

(2) Le premier mot de la ligne 16, page 161 du *Maroc Inconnu*, tome 1er, mot essentiellement berbère, et très typique, démontrera le contraire.

Commerce d'El-Araïch en 1894

Les douaniers marocains prélèvent des droits d'entrée et de sortie sur les marchandises. Les exportations consistent principalement en laines et en céréales, car El-Araïch et Rbat' sont les deux principaux débouchés de la Daïra-t-Fas, tandis que Dar-el-Beïdha *(Casablanca)*, Jdida *(Mazagan)* et Asfi sont les ports du H'ouz-Merrakèch, comme Souira *(Mogador)* est le grand port du Sous et Tanger celui des Djebala. Donnons la parole à un document officiel (1).

— « Le port de Larache possède peu de ressources par lui-même et son commerce local ne serait pas considérable ; mais il sert au transit d'une grande partie des marchandises expédiées à Fez et à Méquinez ou en provenant. C'est l'importation qui joue de beaucoup le plus grand rôle dans ce mouvement ; elle augmente d'année en année, et s'est accrue même en 1894 (6,886,735 francs contre 6,125,750 francs en 1893). Ces chiffres sont fournis presque entièrement par l'Angleterre et la France ; la première donne 49 pour cent, la seconde 42, la Belgique, qui vient ensuite, ne compte que pour 5 et l'Allemagne pour 2, comme le montre le relevé suivant :

1° *Angleterre* . .	3.380.420f	4° *Allemagne* . .	167.765f
2° *France*. . . .	2.937.455	5° *Italie*	15.400
3° *Belgique* . . .	376.135	6° *Espagne* . . .	9.820

» Il y a lieu de remarquer qu'en 1893 l'importation de la France à Larache avait dépassé de 400,000 francs celle de l'Angleterre ; la proportion qui était à notre avantage s'est renversée. Notre commerce a subi sur ce point une diminution de 255,185 francs, tandis que celui de nos rivaux augmentait de 648,800 francs, que les chiffres de l'année précédente, peu importants il est vrai, étaient doublés pour l'Allemagne et quadruplés pour la Belgique, et que l'importation totale de la place était en progrès. C'est là un symptôme des plus fâcheux. La perte dont il s'agit a été supportée presque uniquement par nos sucres, dont le débit a baissé de 445,325 francs ; quelques autres articles en augmentation (notam-

(1) *Le Commerce du Maroc*, « Moniteur officiel du Commerce » du 26 mars 1896.

ment les soies, pour 178,800 francs) ont même, comme on voit, diminué l'ensemble des pertes. Cette baisse des sucres est d'autant plus remarquable que la diminution sur cet article en général a atteint à Larache 141,700 francs seulement. Ce n'est donc pas la demande qui a manqué, et presque tout ce que nous avons perdu a été gagné par la Belgique dont les sucres sont moins chers et livrés à des conditions plus avantageuses.

» L'Angleterre, en grand progrès, a gagné principalement sur les tissus de coton (586,025 francs d'augmentation) et les bougies (102,285 francs), elle a perdu sur les fers et aciers 101,360 francs.

» La Belgique a passé de 97,920 à 376,135 francs, nous avons vu que c'était grâce à ses sucres ; l'Allemagne s'est élevée de 86,320 à 167,765 francs. — D'une manière générale, les augmentations ont porté surtout sur les cotons, les draps, les soies grèges, les bougies et la farine, les diminutions sur les sucres, les fers et les pétroles. — Il faut citer comme autres principaux articles d'exportation le thé, la quincaillerie, les verreries et faïences, les épices, les draps, les alcools, le papier, la parfumerie, les allumettes.

» Les exportations, toujours beaucoup moins considérables à Larache que les importations, ont, au contraire de celles-ci, subi en 1894 une diminution sensible : elles n'ont atteint que 830,060 francs au lieu de 1,165,330 en 1893.

La France a exporté pour	. . . . .		490.815f
L'Angleterre	—	—	243.290
Le Portugal	—	—	53.605
L'Espagne	—	—	29.170
L'Allemagne	—	—	10.580
La Belgique	—	—	2.600

» La France, sans compenser ici ce qu'elle perdait sur son importation, a cependant gagné 69,070 francs ; ce progrès est dû aux laines en suint qui lui ont donné une augmentation de 100,000 fr. Les autres différences n'ont pas été très importantes. — L'Allemagne et la Belgique ont fait aussi un petit progrès. L'Angleterre, au contraire, a perdu 318,745 francs principalement sur les alpistes (142,695 francs), les fèves et les laines. — Le Portugal et l'Espagne ont aussi perdu. — Pour le marché en général, les diminutions ont porté sur les alpistes, les fèves, les pois, les dattes ; c'est dire qu'elles sont dues à l'insuffisance des récoltes ; les produits agricoles, surtout les laines et l'alpiste, sont en effet

les principaux articles d'exportation. Ils traversent une période particulièrement mauvaise, car leur débit avait déjà beaucoup baissé de 1892 à 1893, tandis que les chiffres de l'importation augmentaient. Il n'y a qu'une maison de commerce à Larache, celle de M. de Larache.

Navigation. — Les relevés de 1894 signalent à l'entrée 78 vapeurs et 37 voiliers, jaugeant 47,499 et 935 tonneaux, et autant à la sortie. La France figure pour 25 vapeurs et 16,145 tonnes, après l'Angleterre qui compte 24 vapeurs et 11 voiliers, jaugeant 17,745 et 236 tonneaux. L'Espagne vient ensuite, puis l'Allemagne. »

Mouvement du port de Larache (1)

En 1886 : 6,566,825 francs, se décomposant ainsi :

	Importations	Exportations
Angleterre	3.396.825f	368.550f
France	730.975	509.000
Portugal	3.000	1.046.075
Espagne	»	512.400

En 1887 : 4,287,825 francs :

	Importations	Exportations
Angleterre	1.419.625f	408.450f
France	1.022.250	689.950
Portugal	5.250	430.350
Espagne	»	312.050

En 1890 : 5,386,300 francs, dont 2,967,950 francs pour les importations et 2,418,350 francs pour les exportations.

RÉCAPITULATION

1886	1887	1890	1893	1894
6.566.825f	4.287.825f	5.386.300f	6.125.750f	6.886.735f

En 1894, la Grande-Bretagne tenait le premier rang avec 49 % du commerce total de Larache ; la France venait en deuxième ligne avec 42 %, ensuite la Belgique avec 5 % et enfin l'Allemagne avec 2 %. On remarquera que ces deux dernières puissances,

(1) Wolfrom et Bianconi, *passim*.

non mentionnées dans nos tableaux de 1886, 1887 et 1890, à cause du petit chiffre de leurs affaires, ont pris subitement, en 1893 et 1894, un bel essor commercial, non seulement à El-Araïch, mais encore dans tous les autres ports marocains. *Et nunc erudimini...*

◆

Le mausolée de Moulaye Bou-Sélham

Désœuvré, hésitant sur la direction à prendre, le derviche commençait à avoir assez d'El-Araïch où les écoliers sont moins bien traités que dans la campagne. Fallait-il aller au Nord ou au Sud? Près de lui, dans le silence de la rue, noyée d'ombre depuis que le soleil s'enfonçait peu à peu de l'autre côté des flots, une voix s'éleva. Un mendiant aveugle, peut-être un ancien voleur ayant subi le supplice de la faucille incandescente, demandait l'aumône au nom de *Moulaye Bou-Sélham*.

— Frère, lui dit l'explorateur, tu me donnes une bonne idée.

Après avoir mis dans la main du misérable un morceau de galette d'orge, restant de son repas du matin, Moh'ammed se hâta de sortir de la ville.

— Puisque nous sommes en pays suspect, se dit-il, il est préférable de voyager la nuit pour ne pas être dévalisé. En route donc pour la tribu d'El-R'arb !

A deux heures de marche au Sud d'El-Araïch, en un endroit appelé *El-Beh'ira*, non loin de la mer, il fit une halte de quelques minutes. Ce fut alors qu'une frousse irraisonnée, une terreur idiote, il le reconnaît, s'empara de tout son être. Il se voyait perdu au milieu des dunes de sable, à travers des lagunes peu rassurantes, en pleine nuit, une nuit sans lune, éclairée seulement par des étoiles clignotantes. Maintenant, les arbustes et les buissons lui faisaient l'effet de malfaiteurs aux aguets, prêts à l'égorger. Il n'alla pas plus loin ; il s'allongea dans un sillon de sable, la tête encapuchonnée, prêtant l'oreille au bruit du vent, aux mugissements des vagues qui déferlaient sur la grève. Au bout d'une grande heure, reprenant courage, il se leva, et il marcha sous les minuscules soleils, longtemps, très longtemps, ne sachant plus trop où il allait, son instinct le poussant cependant toujours vers le Sud. Les premiers feux du jour lui montrèrent un douar sur sa gauche, à une faible distance. Il y alla, et, reconnaissant au premier coup d'œil la tente-école plantée au centre des autres

toits de laine, il se disposait à en franchir le seuil, quand un t'aleb, se disant *oukil el-Makhzen* (représentant de l'État), lui barra le passage en lui demandant qui il était, ce qu'il voulait. Puis, ayant constaté que le derviche savait le Coran par cœur, il le fit entrer, l'invita à s'asseoir, posa devant lui une galette de pain de blé et un bocal plein de lait.

Dès qu'il fut rassasié, Moh'ammed quitta le douar, se dirigeant cette fois du côté de l'Océan, se berçant de l'espoir de ne rencontrer aucun bandit sur le littoral si peu fréquenté d'habitude. Il suivait les falaises qui dominent les flots, ayant à gauche, au-dessus de sa tête, des dunes de sable. Ce fut alors qu'un corbeau isolé, perché sur une aiguille rocheuse, aperçut le voyageur et se mit incontinent à pousser des croassements lugubres.

— Est-ce que cet oiseau de malheur braille pour son plaisir, ou bien en veut-il à ma carcasse ? prononça tout haut le vagabond, dont l'allure commença à s'accélérer, bien qu'il n'eût aucune crainte.

Cependant les appels du corbeau avaient été entendus. Un affreux concert de voix discordantes éclatait à présent à cent pieds au-dessus de la tête de l'explorateur. Tournoyant dans l'espace, un essaim noir, un nuage compact de corbeaux le suivait, l'accompagnant partout où il allait, s'arrêtant quand il s'arrêtait, avançant quand il avançait

— Voyons donc ce qu'ils vont faire, dit Moh'ammed qui voulait s'amuser un peu.

Et il se coucha sur le ventre, immobile, faisant le mort, la tête protégée par ses capuchons. O surprise ! les croassements cessèrent brusquement, et le voyageur eut la certitude que les corbeaux étaient autour de lui, l'observant, se concertant probablement entre eux, par signes. Tout à coup, une masse, tombant sur son corps, lui fit croire qu'il avait un lion ou une panthère sur les épaules, tant il sentit ses chairs se meurtrir sous la pression d'ongles formidables. D'une violente secousse, il se débarrassa de son cavalier, un noir baadit à tête intelligente, armée d'un bec énorme, un vieux corbeau rusé, le chef de la bande sans doute.

En voyant l'homme debout, prêt à se défendre, les forbans battirent des ailes, tous à la fois, en croassant et en bondissant lourdement sur le sable. Puis, devant les gestes furibonds du voyageur, il y eut une envolée générale, et, là-haut, à vingt

mètres en l'air, l'abominable symphonie nasillante se déchaîna de nouveau, des couacs rauques, sinistres, qui faisaient passer des courants d'angoisse dans les entrailles du vagabond. Il comprenait, maintenant seulement, que ces affamés en voulaient à sa viande, à ses os, pour les emporter dans leurs nids aux petits négrillons restés dans les roches des falaises. Alors, sous l'aiguillon de la peur, il se mit à galoper, éperdu, terrifié, s'arrêtant parfois pour tenir tête à la meute volante. Devant la gesticulation désordonnée et les vociférations du gibier humain aux abois, celle-ci s'arrêtait net, puis, quand le malheureux reprenait sa course, elle se relançait à sa poursuite, en donnant de la voix, comme si elle eût proféré des menaces de mort.

Ce fut à cette allure échevelée que notre explorateur parvint au mausolée de Moulaye Bou-Sélham.

— O grand saint, protège-moi ! dit le fuyard en posant ses mains et ses lèvres sur la porte du sanctuaire.

Moh'ammed est convaincu que l'intervention de l'illustre trépassé n'eût pas manqué de se produire si les corbeaux, en flibustiers consommés qu'ils étaient, n'avaient d'eux-mêmes renoncé à la lutte en prévision de l'accueil peu fraternel qu'ils prévoyaient de la part du saint et aussi des pèlerins et des t'olba du douar voisin. En conséquence, ils fuyaient à présent à tire-d'aile, s'éloignant vers la mer, n'entendant même pas les invectives de leur victime, qui s'égosillait en pure perte à leur crier les aménités suivantes :

ينعل دين جدكم الغران و كال الجيب

— *Inaâl din jedd-koum el-K'érran, oukkal el-djif !*

— Que Dieu maudisse la religion de votre cornard d'ancêtre, le mangeur de charognes !

Situé un peu plus haut que le marabout, le douar présentait une circonférence de cinq ou six tentes arabes auxquelles le derviche demanda inutilement l'hospitalité. La mine revêche, les femmes et les hommes, selon la coutume peu généreuse de certaines peuplades d'El-R'arb et de Lékhlout', lui firent leur réponse traditionnelle :

الغبع اصغر منك و يبات برا —

— *El-K'oubâ eçr'ar mennek ou ibèt berra !*

— L'alouette est plus petite que toi, et pourtant elle couche bien dehors !

N'en pouvant plus, brisé par la faim et la fatigue, Moh'ammed alla s'étendre sur le fumier de la bergerie, au centre du douar, et, jusqu'au lendemain matin, il dormit sans faire un mouvement, trompant ainsi deux sortes d'ennemis redoutables : son estomac, qui s'insurgeait, et les chiens de garde, qui eussent fait de lui une seule bouchée s'il avait commis l'imprudence de franchir pendant la nuit le cercle protecteur des tentes.

Au grand jour, il trouva le moyen de retourner au tombeau de Moulaye Bou-Sélham et de l'examiner à loisir. Un petit mausolée, dépassant à peine le niveau des sables qui l'ensevelissent peu à peu, excepté du côté de la porte où se creuse une tranchée permettant d'y entrer, telle est la dernière demeure de l'*homme au burnous*. A l'intérieur, on se rend mieux compte de la hauteur des murs et des dimensions de l'édifice que domine une assez grande coupole. A l'Est, et un peu plus loin, quatre autres petits dômes abritent eux aussi des cendres vénérées, des saints de second ordre, les satellites de Bou-Sélham. Du côté du couchant coule un ouad qui se déverse dans l'Océan, très près des mausolées. Cet ouad est petit, quoique près de son embouchure il soit assez large et assez profond pour n'être traversé qu'en bac. Il s'appelle *Ouad Lélla Mimouna Thagnaout* (1), du nom de la sainte musulmane qui a son mausolée en face de celui de Moulaye Bou-Sélham, sur l'autre rive de l'Ouad, à l'Ouest. Près de la coupole de Lélla Mimouna s'élève la k'oubba de *Sidi Ali Et'-T'éyyar* (le voleur), ainsi appelé parce qu'il imitait les oiseaux en fendant les airs comme eux.

Historiquement, Moulaye Bou-Sélham ne laisse pas que d'être un personnage fort embarrassant. Voyons d'abord la légende locale, elle nous donnera peut-être la clé du mystère.

Les t'olba racontent que ce saint s'appelait, de son vrai nom, *Abou-Yazid el-Maceri* (l'égyptien). Il dut son sobriquet de *Bou-Sélham* (l'homme au burnous), à ce vêtement de l'Est, qu'il portait en dépit de la coutume des Marocains qui mettent presque tous la djellaba et jamais le burnous. Egyptien d'origine, Bou-Sélham était parti des bords du Nil, à pied, son grand

(1) Serait-ce l'*Ouad Drader* de Tissot ?

manteau sur le dos, recevant la charité et l'hospitalité musulmanes tout le long du rivage méditerranéen, le cap invariablement fixé sur le Maroc. Le Rif ne lui plaisant guère, il arriva sur le rivage de l'Océan. Parvenu à l'endroit où se trouve aujourd'hui son mausolée, il y installa ses pénates, en fit son oratoire de prédilection et y adora Dieu jusqu'à sa mort.

Cette tradition populaire se rapproche un peu d'un passage que j'ai découvert fortuitement dans le *Kitab-el-Istik'ça,* tome 1er, page 84, ligne 18 et suivantes. Je traduis :

— « A cette époque (l'an 344 de l'hégire, — 955-956 de J.-C.), vivait le cheikh Abou-Saîd El-Maceri, très connu sous le nom de *Abou-Sélhama.* C'est un des plus grands saints du Mag'rib. Son célèbre mausolée, situé à *Mechrâ el-H'odhr* (le carrefour des citadins), sur le bord de la mer, est surmonté d'une coupole admirablement construite, artistement sculptée et peinte, aux carreaux de faïence multicolores. Dans sa *Mirat el-Mah'asin,* Abou-Abd-Allah Mouh'ammed el-Arbi el-Fasi s'exprime ainsi : — Sur la tombe du cheikh Abou-Sélhama, du côté de la tête, il y avait une planche dorée portant cette inscription :

— *Voici les trois tombeaux parmi lesquels le Dieu Très-Haut a caché celui d'Abou-Saîd, dit Abou-Sélhama, dont le décès eut lieu un peu après l'année 340.*

» Et Abou-Abdallah ajoute : Ensuite les Chrétiens descendirent là une fois ; ils enlevèrent la planche et l'emportèrent. » — Il dit encore : — Le surplus de l'année 340 était indiqué sur la planche, mais je l'ai oublié. Dans tous les cas, c'était un chiffre qui ne dépassait pas le nombre 7, et le Dieu Très-Haut est le mieux renseigné. »

D'après ce texte, Bou-Sélhama serait mort en 347 au maximum (958-959 de J.-C.). Il importe de savoir maintenant si ce *Bou-Sélhama* est le même personnage que *Bou-Sélham,* et, dans ce cas, pour quelle raison son nom a été modifié. Le peuple, lui, ne connaît que Bou-Sélham. D'ailleurs, l'auteur du *Kitab el-Istik'ça* mentionne également le tombeau du cheikh *Bou-Sélham* près duquel, dit-il, les Chrétiens mirent à mort un des plus fermes champions de l'Islam, le valeureux Abou Abd-Allah Moh'ammed El-K'açri, vers la fin du XVIe siècle de notre ère. *(El-Istik'ça,* tome 2, page 156.). *Bou-Sélham* et *Bou-Sélhama* font-ils un seul et même individu ? Je n'ose l'affirmer.

Au double point de vue de la géographie physique et comparée, Tissot est très affirmatif quand il parle de la pointe de *Moula bou Sélham* (1), qu'il identifie à l'antique cité phénicienne, *Mulelacha*, « localité, dit-il, qui offrait dans l'antiquité et jusque dans le moyen âge un des ports les plus vastes et les plus sûrs du littoral maurétanien ». Ce port était constitué en effet par la *Merdja-t-Ez-Zerga* (le Marais-Bleu), vaste lagune dans laquelle l'*Ouad Drader* se déverse encore de nos jours. « Très profonde et parfaitement abritée, la Merdja-t-Ez-Zerga formait autrefois un golfe intérieur, et c'est ainsi que la représentent les anciens portulans. Ce n'est qu'à une date relativement récente que les sables, en s'accumulant dans la coupure qui communique avec l'Océan, ont formé une barre qui ne permet plus aux bâtiments de pénétrer dans la lagune tout en offrant encore assez de profondeur pour rendre le passage également impraticable aux caravanes qui suivent le littoral (1). »

Qui peut dire si les générations de l'avenir n'utiliseront pas ce grand bassin de la Zerga, si elles n'en referont pas ce qu'il était à l'origine, *un des ports les plus vastes et les plus sûrs du littoral maurétanien ?*

« Dominant l'Océan de 76 mètres de hauteur, la pointe de Moulaye Bou-Sélham plonge dans l'estuaire de la Zerga par une série d'escarpements formés d'un tuf calcaire, et détache, dans la direction du Sud-Est, une arête rocheuse qui fait saillie dans le bassin de la lagune. L'extrémité de cette plate-forme allongée est couverte de ruines qui présentent les mêmes caractères que l'enceinte méridionale de Lixus. Situées à dix minutes environ de la colline de Moulaye Bou-Sélham, ces ruines représentent très vraisemblablement l'ancien port de Mulelacha. Quant à la ville elle-même, elle devait occuper le sommet et les pentes occidentales de la colline. Il n'en reste aujourd'hui aucun vestige apparent : les derniers débris ont dû disparaître sous les sables auxquels la piété musulmane dispute à grande peine, chaque

(1) *Géographie comparée de la Maurétanie Tingitane*, page 85 et suivantes. Le nom de *Bou-Sélham* بو سلهام a donné lieu à une jolie méprise que je cueille dans Élisée Reclus, tome 11, page 716 de sa *Géographie Universelle*, où l'*Homme au Burnous* est appelé le *Père de la Paix !* Notre grand géographe a confondu évidemment سلهام avec سلام.

année, le sanctuaire tout particulièrement vénéré de Moulaye Bou-Sélham (1). »

Makhzen. — Prisons marocaines

Après avoir arpenté de nouveau, à marche forcée, l'ourlet rocheux qui borde la côte marocaine depuis l'embouchure du Sbou jusqu'à El-Araïch, Moh'ammed avait reparu un beau soir dans la bicoque mag'ribine qui a remplacé si désavantageusement le merveilleux jardin des Hespérides. Là, il se présente à nous sous un bien singulier costume, une défroque militaire, qu'il a pêchée je ne sais où, et il n'a pas tardé à faire la conquête du chef des troupes chérifiennes, un citadin de Fas, un Maure efféminé, s'ennuyant mortellement dans sa triste garnison de province. Amusé par la bonne humeur constante du bohémien, par ses reparties originales et pleines de ce fin bon sens qui est loin d'être l'apanage des foules, le représentant du sultan consacre ses interminables loisirs à écouter le très peu martial vagabond qu'il a embauché dans une de ses escouades, l'exemptant d'avance des corvées, des services répugnants dont les goujats eux-mêmes sont souvent écœurés. Et le derviche, moins cocardier que jamais, se complaît néanmoins dans la société des gens de guerre, de l'état-major sans souliers, avide d'argent et d'honneurs, qui assiège constamment l'antichambre du proconsul marocain. Il observe ces stipendiés aux faces patibulaires, ces condottieri dangereux, aussi dépourvus de scrupules que d'instruction. Il frémit rien qu'à l'idée d'une nation courbée sous le sabre de ces bouchers officiels. Lui, l'enfant du grand air, l'admirateur de la belle nature, le partisan déterminé de la bonté, de la clémence et des lumières universelles, il ne peut comprendre pourquoi les peuples éduquent et entretiennent à grands frais des gladiateurs galonnés en vue des hécatombes humaines.

La creuse et futile existence que celle de ce général marocain ! Levé vers dix heures du matin, baillant et s'étirant encore, il commandait qu'on lui amenât les réclamants, de pauvres diables de soldats, jamais payés, leur maigre solde s'engouffrant régulièrement dans les poches d'un insatiable état-major.

(1) Tissot, ouvrage cité.

— *Echkoun ichtki?* Qui veut se plaindre? hurlaient les chaouchs.

Ils soulevaient ensuite la lourde tapisserie de la salle d'attente, clamant :

— Faut-il faire entrer *un tel* ?

Sur un geste affirmatif du pacha, un troupier déguenillé, incapable de résister à la terrible poussée des valets, se trouvait projeté au milieu du cabinet proconsulaire, et, balbutiant, cherchant à s'expliquer sans dénoncer personne, il bredouillait des excuses :

— Mon pied a glissé, c'est la faute aux tapis... je suis l'esclave de monseigneur...

— *Tekellem* (parle), ordonnait le pacha.

Une dizaine de paroles craintives tombaient dans le silence du somptueux cabinet. Ensuite, c'était le tour d'un autre, puis, d'un autre encore, et d'un autre, jusqu'à ce que, ennuyé et fatigué, le chef prononçait enfin le traditionnel :

— *H'atta lr'edoua !* (A demain !)

Dehors, la foule des plaignants écoutait la harangue habituelle nasillée par les voix aigres des chaouchs :

— Allez-vous-en ! Notre seigneur vous entendra un autre jour. Il a la tête cassée de vos réclamations. Vous l'assommez à la fin. Allons, déguerpissez, et allez où vous voudrez !

Un moment après, le pacha sortait, allant faire un petit tour en ville. A sa porte, les hommes de garde se levaient en le voyant paraître, et ils le saluaient, la main sur la poitrine, quand il passait devant eux.

L'administrateur civil, chef suprême de la population et des troupes, était en ce temps-là un monomane de la prison. A la moindre rixe, au plus léger soupçon d'ivrognerie, de fornication, de tromperie dans les poids et mesures, vite, bien vite en prison ! Celle-ci, une vieille masure branlante, avait comme directeur un cerbère peu commode décoré du titre pompeux de *K'aid es-sedjen* (le caïd de la prison).

Quatre ou cinq mkhazinya montent la garde devant l'entrée du lugubre bâtiment dont l'intérieur est divisé en plusieurs grandes salles vides, les unes destinées aux prisonniers enchaînés, les autres aux prisonniers libres. Nul travail obligatoire pour personne.

Les détenus, et c'est l'immense majorité, dorment nuit et jour, n'interrompant leur léthargie que pour avaler un peu de nourri-

ture ou se livrer à de longues oraisons ; il y en a cependant qui tressent des cordes et font des paniers avec du palmier nain et de l'alfa, d'autres passent leur temps à coudre, ceux-là demandent continuellement la charité à leurs compagnons de captivité. La visite des parents et des amis est désirée avec une impatience d'autant plus vive que c'est d'eux seulement que les incarcérés reçoivent leur maigre pitance quotidienne, le gouvernement chérifien ne s'étant jamais préoccupé de l'onéreuse obligation de fournir de quoi manger à ses prisonniers. Ceux qui n'ont ni parents ni amis mendient, cousent, fabriquent des cordes et des paniers pour vivre.

Armés de gourdins, des geôliers passent à travers les groupes, enjambant les endormis, faisant volontiers la causette avec les éveillés, les traitant fraternellement, eux-mêmes étant du reste d'anciens mauvais garnements plus ou moins sincèrement repentis. Emporté par son ardente curiosité, le derviche, habillé en mendiant chaque fois qu'il y allait, se faufilait dans la prison avec la cohue des visiteurs. Comme eux, il s'asseyait par terre, à côté des prisonniers, et ils les écoutait avec intérêt. Les uns et les autres causaient de leurs affaires, de leurs infortunes, de l'injustice des hommes et du sort. Les heures passaient, la nuit arrivait et Moh'ammed se trouvait être le dernier à sortir. Alors le portier, faisant semblant de le prendre ou le prenant réellement pour un de ses pensionnaires, la même discussion s'engageait invariablement entre les deux hommes.

— Tu es certainement un de mes prisonniers, affirmait l'aimable fonctionnaire.

— Moi ? Allons donc ! Je suis venu voir un de mes amis qui est ici depuis dix ans. Laisse-moi sortir.

— Prouve-moi que tu es libre.

Et le cerbère fouillait l'explorateur avec l'espoir de découvrir sur lui une pièce de monnaie, une bonne aubaine quelconque, toujours bonne à prendre.

Dans les prisons marocaines, il est une règle générale qui souffre fort peu d'exceptions : quelle que soit la durée de la détention prononcée contre un individu, ce malheureux a bien des chances de finir ses jours sous les verroux. Il ne se débarrassera de la pieuvre chérifienne qu'en gorgeant d'or toute l'échelle administrative, depuis le gouverneur jusqu'au dernier des argousins,

jusqu'au portier lui-même, auquel est dû un droit fixe de deux francs pour chaque mise en liberté. Cette dernière taxe, approuvée par les règlements, a reçu la poétique appellation de *h'ak'k' es-sélsla* (le droit de la chaîne).

Les détenus pour crimes de droit commun et délits politiques sont généralement moins maltraités que les prisonniers de guerre. Le sultan El-Mançour, par exemple (XII^e^ siècle de J.-C.), ce glorieux monarque qui tuait ses frères et ses proches parents, était en revanche d'une tendresse paternelle envers les habitants des prisons. Lors de son intronisation, faisant ouvrir les portes des cachots de son empire, il lâcha sur le Maroc un flot de scélérats et de bandits parmi lesquels se trouvaient, j'aime à le croire, d'innocentes victimes. Ce fut également ce prince qui commit l'imprudence de rendre à la liberté les prisonniers de guerre d'*Alarcos*, 24,000 Chrétiens, dans le but de devenir célèbre, grave faute politique qu'il déplora à son lit de mort et que ses successeurs ne devaient point imiter, car il est d'usage au Maroc de condamner invariablement les prisonniers de guerre soit à mort, soit aux travaux forcés à perpétuité.

Atrocités réciproques des Musulmans et des Juifs marocains

Imaginez une secte, une race, vivant isolée au milieu des autres sectes et des autres races humaines, ne faisant rien pour se faire aimer, au contraire, détestant quiconque n'appartient point au culte de Moïse, détestée de tous, se considérant comme une Association en vue de l'exploitation méthodique des *Gentils*, à quelque nation, à quelque religion qu'ils appartiennept, et vous aurez le portrait moral du Juif marocain.

Imaginez maintenant une autre secte, une autre race, beaucoup plus forte que le Syndicat hébraïque, des bataillons innombrables de fanatiques enturbannés, mettant, eux aussi, hors la loi quiconque ne vénère point le Prophète de La Mecque, tolérant cependant la présence des parasites d'Israël, avec le vague espoir de leur arracher tôt ou tard le fruit de leurs économies et de leur usure, et vous aurez, en face du portrait du fils de Jacob, la photographie, encore un peu trop flattée peut-être, du Mahométan marocain.

A l'heure actuelle, chez les nations policées, la haine des races

et des cultes est un anachronisme sinistre, un vieux restant des passions ancestrales, un feu languissant qui s'éteindra sous les douches répétées de la science et du progrès philosophique.

Le Maroc, lui, vous transporte d'un bond au siècle de Torquemada. Même antagonisme, même haine, même fanatisme d'un côté et de l'autre. Donnez le nombre aux Juifs, donnez-leur la force, et ils seront ce que sont les Marocains, des êtres durs, sans pitié, féroces, dès qu'ils sont en présence d'un non-coreligionnaire.

Aux accusations précises de l'Europe chrétienne : *parasitisme, exploitation, cosmopolitisme,* lancées avec tant de furie à la tête des Hébreux contemporains, le philosophe et le sociologue n'ont qu'une réponse à faire, celle-ci :

— Convertissez le Juif, faites qu'il change de religion. Chrétien, il sera ce que sont les Chrétiens, protestants et catholiques. Musulman, bouddhiste, il ne se distinguera plus des partisans de Mahomet ou de Çakiamouni. Telle est pour le moment, faute de mieux, la seule solution pratique de la Question Juive.

En pays de gouvernement, le sultan du Maroc recommande à ses pachas de ne pas trop molester les gros financiers d'Israël, aux cadeaux desquels s'accoutument si facilement les petits et les grands despotes mag'ribins. Et puis, le Juif est une tirelire précieuse que l'on peut briser quand on est dans le besoin. L'argent, le dieu du monde, régnant là-bas comme ici, l'Hébreu n'hésite jamais du reste à réclamer, le cas échéant, la protection des lois mahométanes contre les Mahométans eux-mêmes, et il est bien rare que le fonctionnaire chérifien ne lui donne pas gain de cause, attendri qu'il est d'avance par les arguments métalliques du disciple de Moïse.

En Blad-es-Siba, c'est différent. Là où l'autorité impériale est méconnue, le partisan du Talmud est doux comme un mouton, humble comme un esclave. Souvent des brutes s'en amusent, bêtement et cruellement ; on veut voir jusqu'où va son courage et on l'oblige, par exemple, à attaquer un pauvre diable de vagabond musulman, qui se demande s'il rêve ou s'il est bien éveillé en voyant un Juif, pâle de peur, marcher sur lui, le pistolet au poing, la matraque haute. C'est d'un combat de ce genre dont fut témoin Moh'ammed à Ajd'ir, en 1895, chez les Beni-Ouriar'el du Rif, combat qui tourna au tragique.

Un peu avant le coucher du soleil, un mendiant rifain, couvert de haillons, suivait tranquillement le rivage de la mer quand il fut aperçu par un groupe de Berbères parmi lesquels se trouvaient notre voyageur et un Israélite. Assis sur une butte, près de la plage, ils bavardaient tous comme des pies, le Juif étant au moins aussi loquace que les autres. L'apparition du mendiant musulman excita la verve d'un rifain facétieux.

— Si tu es un homme, dit-il en s'adressant au fils d'Israël, va attaquer ce Marocain, donne-lui une bonne raclée et rapporte ici ses habits.

Voulant faire le brave, le Juif répondit :

— Donnez-moi un pistolet et j'y vais.

On lui remit l'arme demandée et il y alla effectivement. Arrivé près du mendiant, il le saisit par la main. Celui-ci, le premier moment de stupeur passé, empoigna l'assaillant à bras-le-corps et le jeta par terre. L'Israélite se releva ; terrifié, craignant de recevoir un mauvais coup, il pressa la détente de son pistolet et il foudroya à bout portant le marocain qui s'abattit sur le sable. Ce bel exploit accompli, il revenait au galop du côté des causeurs, quand d'autres Rifains, qui avaient été de loin les témoins du meurtre, se lancèrent à sa poursuite. Ils rattrapèrent le fuyard à quelques pas du groupe dont Moh'ammed faisait partie. Le malheureux ! Pendant une vingtaine de secondes, on put voir une collection de poignards s'enfoncer dans ses chairs, se relever ensanglantés pour refrapper encore. Lâcheté humaine ! le Juif tomba sans qu'un seul de ses anciens interlocuteurs eût fait un mouvement pour le défendre, de même qu'aucun d'eux n'avait bougé en le voyant assassiner si honteusement le mendiant rifain. Une heure après, des Juifs d'Adjd'ir, silencieux, l'air navré, venaient enlever le cadavre du moderne et belliqueux Macchabée qu'ils allèrent enterrer le lendemain au cimetière israélite de Snad'a (1). Quant au vagabond, Moh'ammed ignore si on lui fit les honneurs de la sépulture.

Un autre jour, à Taza, un Israélite ayant insulté un Arabe de la Dhahra, les R'iatha présents s'emparèrent du coupable, qu'ils traînèrent jusqu'au centre du marché. Là, ils commencèrent par le mettre tout nu. Dès qu'il fut déshabillé, les coups de bâton se

(1) Voyez *Maroc Inconnu*, tome 1er, page 89 (cimetière juif de Snad'a).

mirent à pleuvoir sur toutes les parties de son corps, sur la tête, sur les bras, dans les reins et les jambes. Tandis qu'il poussait des cris déchirants, ses timides coreligionnaires assistaient sans mot dire à ce supplice barbare qui prit fin lorsque la victime tomba et ne bougea plus.

A Céfrou, il arriva qu'un Juif eut un jour maille à partir avec un Musulman qu'il blessa d'un coup de fusil. Naturellement, les Musulmans tombèrent sur l'Israélite à coups de caillou, et l'infortuné fut littéralement lapidé, lapidé au point que son corps finit par disparaître sous une montagne de pierres que l'on recouvrit de fumier. Deux jours après, comme le cadavre répandait des émanations suffocantes, le caïd de la ville enjoignit à la colonie juive d'avoir à enterrer le mort sans perdre une minute. Or, depuis le meurtre, toutes les familles israélites, devant la surexcitation des Marocains, se tenaient barricadées chez elles sans oser sortir. Il fallut obéir cependant, et ce fut sous un déluge de pierres que cinq ou six Juifs emportèrent au galop leur frère au cimetière.

C'étaient des Aïth-Yousi, Berbères insoumis, se moquant du sultan comme de l'an quarante, qui, non contents d'avoir lapidé le premier Israélite, voulaient en faire autant à ceux qui allaient l'ensevelir.

Dans la nuit du 15 janvier 1880, un Juif fut brûlé vif par la plèbe mahométane de Fas (1). Les Musulmans prétendent que cet individu avait poignardé dans un accès de fanatisme un chérif marocain. Oskar Lenz fait intervenir dans le drame une femme maure qui aurait eu des relations d'amour ou d'intérêt avec le Juif. Quoi qu'il en soit, il est avéré que le chérif périt de la main de l'Hébreu, soit d'un coup de poignard, soit d'un coup de pistolet. Aussitôt, des bandes de Mahométans se ruent dans le mellah' ; l'assassin est arrêté, roué de coups, jeté au milieu d'un bûcher allumé séance tenante en pleine place publique et grillé aux

(1) Oskar Lenz donne de ce dramatique événement une version qui diffère considérablement de celle que l'on va lire. Ce savant voyageur, si hardi, si consciencieux, ne savait malheureusement pas l'arabe. (Toujours la même histoire.) Voyez son bel ouvrage : *Tombouctou, Voyage au Maroc,* etc., traduction Lehautcourt. Paris, 1886, in-8', 2 vol. (Le récit du Juif brûlé vif, tome 1^er^, pages 161 et 162.)

applaudissements d'une foule en délire. Cependant la rage des Maures est loin d'être calmée. La loi du talion est insuffisante, il leur faut une hécatombe d'Hébreux, et ceux-ci, un mois après l'événement, commettent l'imprudence d'organiser une procession en l'honneur d'un grand rabbin de Syrie qui était venu faire des quêtes chez ses coreligionnaires du Maroc. Accueilli comme un dieu dans le mellah' de Fas, le ministre de Jéhovah avait accepté le régal d'une cavalcade à travers les rues de la ville arabe, une cavalcade à dos d'ânes et de mulets, car il est interdit aux Israélites marocains de monter des chevaux. Voilà donc la procession juive sortie du ghetto en un tohu-bohu indescriptible de montures et de piétons qui marchent pêle-mêle et font éclater une joie trop bruyante. Bien assis sur son mulet, le docteur hébraïque humait à longs traits l'ivresse d'un vrai triomphe en terre de l'Islam, quand un Mahométan, coiffé du turban vert, indice des descendants de l'Envoyé de Dieu, vint à croiser le cortège. Dissimulant sa colère et son mépris, ce fanatique s'approche d'un Israélite auquel il demande quel est ce personnage important. Et l'autre de répondre :

— C'est un bien grand homme, un puissant, un brave qui fait trembler tous ces chiens de Chrétiens ! Nous le considérons comme une espèce de chérif, un saint, un favori d'Adonaï.

— Je voudrais bien, reprend le Musulman, le prier de me donner sa bénédiction. N'y a-t-il pas moyen d'aller lui baiser la main ?

Quelle demande de la part d'un petit-fils de Mahomet ! Était-il possible de voir un prince arabe s'incliner devant un simple individu de la race d'Israël ? Bouffi d'orgueil, le Juif cria aussitôt :

— Place pour monseigneur le chérif qui veut baiser la main de notre saint !

La procession s'arrêta net, et l'on vit ce spectacle inouï : entre deux haies humaines de longues barbes et de nez crochus, humble et marchant à pied, le représentant de la noblesse marocaine, le rejeton de la Fille du Prophète s'avance, la main sur la poitrine, incliné, courbé en deux, comme écrasé par la majesté rabbinique devant laquelle il se prosterne, en disant :

— *Khalli-ni nsellem âla iddek.* (Laisse-moi te baiser la main).

Un éclair de vaniteuse volupté passe sur le visage du rabbin lorsqu'il sent les lèvres du marabout se poser sur ses doigts. Cet acte accompli, le Musulman fait entendre ces paroles :

— *Andi ma nk'oul lek.* (J'ai quelque chose à te dire.)

Ivre de joie, sentant planer sur lui les regards indignés et étonnés des spectateurs mahométans et les yeux attendris de ses ouailles, le lévite s'empresse de se pencher pour écouter les confidences du chérif. C'est à ce moment que celui-ci, d'une main sûre, lui enfonce dans la poitrine, jusqu'au manche, la lame d'un long poignard rifain. Puis, terrible, son arme à la main, il sort du cercle des nez crochus, en hurlant :

لتجدن اشد الناس عداوة للذين امنوا اليهود

— *Certes, tu verras que les plus violents ennemis des Musulmans sont les Juifs.* (Coran, chapitre v, verset 85.)

En larmes, les vêtements déchirés, les Israélites portèrent le cadavre du rabbin jusqu'à la porte du palais du sultan. Leurs cris, leurs lamentations finirent par assourdir les oreilles impériales.

— Qu'est-ce ? demanda nonchalamment le monarque qui sommeillait sur un divan européen, présent de l'un quelconque de ses collègues chrétiens.

— Monseigneur, répondit le chef des gardes, c'est une bande de Juifs, geignant devant votre palais sacré, disant que leur grand *rebbi* a été tué par un chérif, et ils demandent que justice leur soit rendue.

— Qu'on les fasse entrer dans le *Méchouar* (salle du Conseil), articula faiblement l'auguste paresseux.

Il daigna s'y transporter lui-même, sous son vaste parasol, tenu par le chef des eunuques à un mètre au-dessus du crâne chérifien. L'entrée du despote dans le Méchouar coïncida avec l'aplatissement général de toutes les têtes juives, dont les fronts heurtèrent violemment les dalles de marbre de la salle. Sur un signe de l'empereur, deux chambellans firent avancer l'orateur de la troupe, un gros Hébreu à barbe biblique, le syndic du mellah' de Fas. Ne daignant ni le regarder, ni, à plus forte raison, lui adresser la parole, le sultan souleva lentement la main droite, et l'un des gardes du corps se mit à clamer :

— Sa Majesté le sultan, notre vénéré Maître, t'ordonne et te permet de parler.

Oh ! l'exorde filandreux, le chapelet de bénédictions marmottées en tremblant, l'avilissement du faible devant la force brutale, l'écrasement lugubre des consciences et des intelligences sous les sabres et les matraques !

Lorsque le plaignant eut fini ses jérémiades, le grand vizir envoya quérir l'accusé. On le trouva dans une mosquée, entouré d'admirateurs, élevant ses mains sanglantes vers le ciel, dans un grand élan d'amour, de reconnaissance et de ferveur religieuse. Docilement, il suivit l'estafette. A la porte du temple, l'envoyé impérial, très respectueux, lui offrit sa monture. Le chérif l'enfourcha et partit au petit pas, le cavalier démonté marchant derrière lui et tenant la queue du cheval, suivi lui-même d'un flot de Musulmans surexcités qui commentaient encore le superbe coup de couteau envoyé dans la poitrine de l'Hébreu.

Au Méchouar, avec une déférence extrême, la foule s'écarta, et l'assassin, s'approchant du trône, prononça ces mots d'une voix vibrante :

— Seigneur, que Dieu prolonge votre existence ! Vous m'avez fait appeler ; j'ai répondu : سمعا و طاعة *(Entendre, c'est obéir)*, et je suis venu.

Mis en joie par la fière attitude de son parent, le monarque cligna de l'œil, signal que comprit fort bien le chérif, surtout lorsqu'il entendit ces paroles impériales, prononcées d'un ton encourageant :

— Comment donc as-tu fait pour tuer ce Juif ?

Immédiatement, tirant de sa ceinture son long poignard, toujours le même, rouge encore du sang de sa première victime, le santon jeta un coup d'œil oblique sur le proéminent abdomen de son voisin de droite, le chef du ghetto, et il cria tout à coup :

— J'ai fait comme ça !

Et son coutelas disparut jusqu'à la garde dans les intestins de l'orateur de la colonie israélite.

— J'ai fait comme ça ! clamait la voix hurlante du forcené, dont le couteau perforait maintenant les chairs molles des Juifs qui l'entouraient ; et la terrible lame, trouant les poitrines, déchirant les entrailles juives, faisait autour d'elle son œuvre de mort devant mille spectateurs musulmans impassibles. Le marabout, comme s'il eût éventré de simples pastèques, tapait dans le tas des bedaines rebondies, dans les reins, partout où il pouvait planter son couteau, le retournant parfois avec frénésie dans les plaies de ceux qu'il appelait les ennemis de son Dieu et de son Prophète. Bref, il laissa sur le carreau une dizaine de Juifs, râlant, vomissant par la bouche des ruisseaux de sang noir, pendant que

les frères des victimes se sauvaient sous les horions et les sarcasmes de la foule qui ne se dérangeait nullement pour leur livrer passage et leur permettre d'échapper aux assauts du tigre qui s'acharnait après eux. Aucun Musulman ne bougeait. Empereur, officiers, soldats, ministres, spectateurs, ils contemplaient, ravis, l'horrible hécatombe. Quand il n'y eut plus que des Croyants dans la grande salle, une clameur assourdissante, sortie de toutes les poitrines, monta, éclatante et terrible, allant se répercuter sous la vaste coupole :

خلعنا الثار الله ينصر السلطان

— « *Khlefna th-thar ! Allah ionçor es-solt'an.*
— » Nous nous sommes vengés ! Vive l'Empereur ! »

Principaux centres de Lékhlout'

Étymologie : الخـلـط, que les Marocains prononcent *Lékhlout* (indiscret, qui se fourre partout). Les traducteurs européens, n'ayant jamais entendu prononcer ce mot arabe, l'ont transcrit, au hasard, par *Kholt*.

FRACTION DES OULAD-SLIMAN

Aucun village ; gourbis et douars partout.

PRACTION DE FÉCHFACHA

فشعاشة (sabre émoussé) (A)

Aucun village ; gourbis et douars partout.

H'OUZ EL-ARAÏCH

حوز العرائش (le district d'El-Araïch)

El-Araïch (Larache) العـرائش. Cinq à six mille habitants. Sur l'Océan Atlantique, à l'embouchure de l'Ouad Lekkous. (Voyez plus loin la *Notice historique sur El-Araïch.*)

El-K'çar el-Kebir (le grand château) (A) القصر الكبير. Cinq à six mille âmes. Près de l'Ouad Lekkous.

Douar el-Khélkhali (le douar du périscélidé) (A) دوار الخالخالى. 50 tentes.

Keria-t-ben Aouda (le village de Ben-Aouda) (A) قرية بن عودة. Une vingtaine de masures.

Partout ailleurs douars et gourbis.

Notice historique sur Lékhlout' (1)

Parcelle de la grande famille arabe de Hilal, fraction des Djochem (2), la tribu de Lékhlout' avait suivi les hordes hilaliennes lors de leur entrée en Ifrik'iya vers le milieu du v^e^ siècle de l'hégire (1050 de J.-C.)

En 1054 de J.-C., nous trouvons les Lékhlout' habitant avec leurs frères hilaliens la région située au couchant de Gabès.

(1187 de J.-C.). L'Almohade El-Mançour, après avoir écrasé la formidable insurrection d'Ibn-Ghania et de Caracoch, en Tunisie, court au Sud de Gafsa, ravage les camps et les lieux de station des Arabes, transplante au Maroc les Djochem, les Riah' et les Acem, parmi lesquels se trouvaient les *Kholt* (3). Telle fut l'arrivée de ceux-ci dans le Mag'rib el-Ak'ça. On leur fixa d'abord comme résidence les plaines de Tamesna.

(1224 de J.-C.). L'Almohade El-Adel, fils d'El-Mançour, lors de son avènement au trône, voit ses armées défaites par les Kholt révoltés.

(1228 de J.-C.). Hilal ibn Hamidan, chef des Kholt, reconnaît l'Almohade El-Mamoun, fils d'El-Mançour, pour souverain. Il lui est fidèle ainsi qu'à son fils, le sultan Er-Rachid.

(1232 de J.-C.). La tribu de Sofian, ayant embrassé le parti de Yah'ya, fils d'En-Nacer, est battue et complètement dépouillée par Hilal, chef des Kholt, partisan et soutien de l'Almohade Er-Rachid.

(1234-1235 de J.-C.). Masoud succède à son frère Hilal dans le

---

(1) N'oublions pas que Lékhlout' est la tribu appelée *Kholt* par nos orientalistes.

(2) Ibn-Khaldoun (t. 1^er^, p. 64 de la traduction), identifie les *Kholt* avec les *Beni-l-Montafic*.

(3) J'écris indifféremment *Kholt* et *Lékhlout'* pour ne pas rompre trop violemment avec les textes des traducteurs chrétiens où *Kholt* seulement est en usage.

commandement des Kholt ; il se déclare contre Er-Rachid. Celui-ci attire Masoud à Maroc et le fait mourir. Yah'ya, fils de Hilal, est élu chef des Kholt après la mort de son oncle Masoud. Il met le siège devant la ville de Maroc, s'en empare et la livre au pillage.

(1235-1236 de J.-C.). Er-Rachid reprend Merrakèch et marche sur Fas en chassant les Kholt devant lui. Doit-on fixer à cette époque l'installation d'une fraction de cette tribu dans les environs d'El-Araïch ? Ibn-Khaldoun n'en dit rien. Dans son histoire sommaire des Kholt, il les représente établis, de son temps, c'est-à-dire dans la seconde moitié du XIVe siècle de J.-C., *dans cette partie du Mag'rib el-Ak'ça qui est située entre les villes de Fas et de Maroc* (tome 1er, page 26 de la traduction). A la page 67 du même volume, on est tout étonné de lire ces paroles du même écrivain : — *Les Kholt sont maintenant disparus de la terre, comme s'ils n'y avaient jamais existé.*

Après la mort d'Ibn-Khaldoun, on voit cependant les Kholt exerçant une grande influence dans les destinées du Maroc, soutenant tour à tour les divers prétendants qui se disputent le trône, repoussant les invasions chrétiennes, mêlés aux intrigues, aux trahisons et aux guerres de tous les partis. Je ne les suivrai pas sur leurs divers champs de bataille. Nous aurons d'ailleurs l'occasion de les revoir à l'œuvre dans les Notices historiques d'El-Araïch et d'El-K'çar el-Kebir.

Notice historique sur El-Araïch

A 4 kilomètres à l'Est d'El-Araïch, la colline boisée de Tchemmich (1) conserve encore les ruines d'un comptoir phénicien, le Lixus *(Lixos Colonia)*. Cette colline fut autrefois, dit la tradition, le Jardin des Hespérides. On connaît la légende : les Hespérides, c'est-à-dire les *Occidentales*, filles d'Atlas et d'Hespéris, au nombre de trois : Aglé, Aréthuse et Hyperéthuse, possédaient un beau jardin rempli de fruits de toute espèce, principalement de *pommes d'or* (oranges). Ce jardin était placé sous la garde d'un dragon à

(1) Edrissi parle de *Tchemmech* sans mentionner El-Araïch. Le Kitab el-Istik'ça et d'autres auteurs arabes désignent cette colline sous la dénomination de *Tichems* تيشمس, d'après l'appellation actuelle marocaine.

cent têtes, fils de la Terre. Hercule, par l'ordre d'Eurysthée, se transporta dans le jardin des Hespérides, tua le dragon, rapporta les pommes d'or et accomplit ainsi le douzième de ses travaux.

Barth, Tissot et H. P. de La Martinière, notamment ces deux derniers, ont exactement déterminé l'emplacement de la ville carthaginoise, Tissot, dans sa *Géographie comparée de la Maurétanie tingitane*, de La Martinière, dans le *Bulletin archéologique* du Comité des travaux historiques du Ministère de l'Instruction publique (1890). La *Numismatique de l'ancienne Afrique*, de Müller, contient les études de ce savant sur les monnaies de Lixus.

« En 1888 et en 1889, des fouilles étendues et importantes, ainsi qu'un lever à grande échelle, furent faites à Tchemmich par M. de La Martinière. Les objets et inscriptions recueillis sont à Paris au musée du Louvre. Une partie des antiques murailles de l'acropole subsistent encore, conservant le caractère de la construction cyclopéenne des enceintes de Barrias, d'Eryx et de Motya. A l'époque romaine, la ville s'étendit davantage ; ce fut sous le règne de Claude qu'elle parut atteindre sa plus grande prospérité, puis enfin, à l'époque byzantine, elle fut évidemment, à en juger par les remaniements considérables observés dans les substructions mises à jour, un des points où la domination du Bas-Empire subsista le plus longtemps. On appliquera à Tchemmich ce que Renan disait de Tyr : « — C'est la ruine d'une ville, bâtie sur des ruines ». Quant à l'occupation arabe, elle y fut restreinte et de courte durée, car la ville fut saccagée et brûlée par les Chrétiens simultanément avec Larache en 1291 (1). »

El-Araïch, mot arabe signifiant *les treilles*, fait pour la première fois son apparition dans l'histoire en 828 de J.-C. à propos du funeste partage de l'Empire Idrisite entre l'imam Moh'ammed ben Idris et ses frères. A Yah'ya ben Idris échurent, en toute souveraineté, les villes de Basra, Azila, *El-Araïch* et ses dépendances, jusqu'au pays de Ouarer'a (El-K'art'as). Que pouvait bien être cet El-Araïch, sorti des langes d'une façon si soudaine ? Faut-il s'en rapporter au plagiaire Marmol qui écrit le nom de la

(1) *Grande Encyclopédie*, article *Lixus*. (H. P. de La Martinière.) D'après les auteurs arabes cités plus loin, la dévastation de Larache et de Tchemmich (*Tichems*) aurait eu lieu en 1269 de J.-C.

nouvelle cité avec sa désopilante orthographe habituelle, *El-Arays de Beni-Aroz* (1), et croire avec lui que les Beni-Arous s'y installèrent les premiers, après l'invasion musulmane, pour y exploiter les fameuses treilles et les non moins célèbres oranges du Jardin des Hespérides ? Il est plus simple d'avouer qu'on ne sait pas qui a fondé El-Araïch.

(1269 de J.-C.). Descente des Chrétiens à El-Araïch et à Tichems *(Tchemmich)*. Massacre des hommes, enlèvement des femmes et des richesses, incendie, etc. Après ces horreurs, les Chrétiens reprennent tranquillement la mer et retournent dans leur pays sans avoir été inquiétés en aucune façon par le sultan Yaâk'oub, alors occupé à s'emparer de Merrakèch. *El-Istik'ça* n'est pas mieux renseigné que nous sur la nationalité des Chrétiens assaillants, nationalité que l'auteur du *K'art'as* a également passée sous silence. (*El-Istik'ça*, tome 2, page 15.) Serait-ce une invasion de Normands ?

(1471 de J.-C.). Les Portugais s'emparent d'Azila. Presque tous les habitants d'El-Araïch, émus de ce voisinage, abandonnent leur ville qui avait été jusqu'alors peuplée et florissante.

(1477 de J.-C.). Les Portugais remontent le Lekkous, débarquent dans l'île pour y construire une forteresse à la place où s'élevait une ville qui avait été abandonnée en même temps qu'El-Araïch, mais ils sont obligés de renoncer à cette entreprise. (Renou : *Description géographique de l'Empire de Maroc*, page 315 et suivantes.)

Vers 1491, Moulaye En-Nacer, frère du sultan de Fas, fortifie El-Araïch et la repeuple.

(1504 de J.-C.). L'estuaire du Lekkous, servant de refuge aux corsaires musulmans d'El-Araïch et de Tétouan (2), les Portugais,

---

(1) Marmol : *L'Afrique*, tome 2, page 206. Paris, 1667. In-8°.

(2) Dans son *Histoire de l'Afrique septentrionale*, tome 2, p. 417 et 418, M. Mercier semble croire que la rivière d'El-Araïch servait de port à Tétouan. Les 150 kilomètres qui séparent ces deux villes s'opposent à l'admissibilité de cette prétention. Il est évident que les corsaires musulmans de Tétouan et des autres parties de la côte marocaine se réfugiaient où ils pouvaient quand ils étaient pourchassés par des vaisseaux chrétiens, aussi bien dans l'Ouad Lekkous que dans les autres fleuves navigables du Maroc, mais encore une fois ceci ne prouve nullement qu'El-Araïch servait de port à Tétouan.

sous la conduite de Don Juan de Meneses, incendient et capturent plusieurs navires marocains ancrés dans ce fleuve. Ils retrouvent et reprennent là plusieurs de leurs caravelles prises autrefois par les pirates de Tétouan. Le *Kitab el-Istik'ça* parle sèchement de ce fait d'armes. — « En 910, dit-il, les Portugais s'emparèrent d'El-Araïch (tome 2, page 156, ligne 8). » Y restèrent-ils? C'est peu probable, puisque nous voyons les sultans ouat't'asiens de l'époque chercher à protéger la ville contre une nouvelle attaque des Chrétiens (*Nozhet*, p. 20 de la traduction). De plus, vers la fin du XVI^e^ siècle, le sultan saâdien El-Mançour fait bâtir deux forts à El-Araïch, dont l'un porte le nom de Hiçn-el-feth' (*Nozhet*, p. 126).

(1578 de J.-C.). Une flotte portugaise recueille à la hauteur d'El-Araïch quelques débris de l'armée anéantie à la bataille d'El-K'çar el-Kebir.

(1609 de J.-C.). Les fils du sultan El-Mançour veulent régner tous à la fois. Naturellement ils se font entre eux une guerre acharnée. Moins fanatique, ou plus ambitieux que ses concurrents, Ech-Cheikh n'hésite pas à s'embarquer à El-Araïch avec sa famille et quelques officiers pour aller en Espagne implorer l'assistance de Philippe III. (*El-Istik'ça*, tome 3, page 103).

(20 novembre 1610). Philippe III consent à aider le prétendant marocain, mais il exige avant tout la cession d'El-Araïch. Ech-Cheikh lui livre cette place après en avoir chassé les Musulmans.

L'auteur de la *Descripcion histórica de Marruecos*, p. 45, dit que l'armée d'occupation espagnole était sous les ordres de D. Juan de Mendoza, marquis de San German, lequel prit possession d'El-Araïch au nom du roi d'Espagne le 21 novembre 1610. La *Nozhet*, p. 321 de la traduction, et le *Kitab el-Istik'ça*, tome 3, p. 105, donnent la date du 20 novembre 1610 (4 ramadhan 1019 de l'hégire). On peut concilier cet écart d'un jour en supposant qu'El-Araïch fut mise à la disposition des Espagnols dès le 20 novembre, et que ceux-ci n'y entrèrent que le lendemain, 21 novembre 1610. GODARD (*Histoire du Maroc*, p. 479) et MERCIER (*Histoire de l'Afrique septentrionale*, tome 3, p. 188) placent, à tort, la reddition d'El-Araïch au mois de décembre 1610.

D'autre part, on pourrait croire, d'après une note de M. Houdas (V. sa *Nozhet*, p. 441, note 1), qu'El-Araïch fut prise par les Espagnols en 1613 ou en 1614. Ceci provient d'une confusion. Dans sa

note, le savant traducteur prend en effet l'embouchure du Sbou pour celle du Lekkous. En consultant le *Kitab el-Istik'ça* (tome 3, page 119), on verra que le port appelé *El-H'alk'*, ou *Elhalg* dans la note de M. Houdas, n'est autre, pour cette fois-ci du moins, que la ville d'*El-Mahdiya* qui est située, comme chacun le sait, à l'embouchure du Sbou.

(1630 de J.-C.). Expédition musulmane dirigée contre la garnison espagnole d'El-Araïch par le célèbre champion de l'Islam Abd-Allah-l-Ayyachi (1). Grâce à la trahison d'un espion arabe au service de l'Espagne, le général musulman attire les Chrétiens dans un piège, tout près d'El-Araïch, et leur tue un millier d'hommes.

(16 août 1688 de J.-C.). La domination espagnole touche à sa fin. El-Araïch soutient un siège de trois mois et demi dirigé par le caïd Abou-l-Abbès Ah'med ben H'addou-l-Bet't'ioui (de *Bet't'ioua, Bek'k'ouya* du Rif). Les Maures creusent une mine sous le rempart, du côté du port (2). La mine éclate, un pan de muraille croule,

---

(1) Il fut l'âme de la guerre sainte contre les Portugais et les Espagnols établis dans les ports du Maroc. La bêtise humaine se prêtant admirablement à ses jongleries, Abd-Allah faisait croire à ses coreligionnaires que le Tout-Puissant lui annonçait d'avance ses victoires sur les Chrétiens par un songe, et ce songe était toujours le même, assez banal et passablement burlesque : la veille de la bataille, il rêvait qu'il *conduisait un troupeau de cochons*. Spectacle enchanteur ! Il se levait alors, certain de la victoire, sachant qu'il allait battre les Infidèles ! (*El-Istik'ça*, t. 3, p. 130. *Nozhet*, page 442.)

En fait de rêves extraordinaires, les curieux pourront lire celui du mérinide Abou-Mouh'ammed Abd-el-H'ak'k' (*K'art'as*, p. 407). Non content d'avoir fait un songe qui ferait rougir un vieux matelot, Abou-Mouh'ammed, dès son réveil, en parle à *quelques saints* qui lui disent de se réjouir de cette vision comme d'un heureux présage de grandeur pour lui et sa postérité ! — La psychologie du Mahométan !... Abîme insondable !

(2) Le *Kitab el-Istik'ça* dit clairement que ce furent les Musulmans qui creusèrent la mine. Dans sa *Nozhet Elhadi*, page 507, M. Houdas, ayant à traduire un texte assez embrouillé, a pensé que le sujet de حفروا (*ils creusèrent*) était le mot النصارى (*les Chrétiens*), mot qui se trouve bien loin de ce verbe. Il était plus logique, il me semble, de donner pour sujet à حفروا le substantif جيوشه (*les troupes de lui*, c'est-à-dire les troupes du sultan), substantif qui a l'avantage d'être plus près que l'autre du verbe dont il est incontestablement le sujet. Ceci dit, je m'empresse de reconnaître que cette petite erreur, et celles que j'aurai peut-être encore l'occasion de relever

les Musulmans se précipitent dans la ville par cette brèche et ils font un grand carnage des Espagnols. Une poignée de Chrétiens s'enferment dans le bastion d'*El-K'bibèt*, bâti jadis par El-Mançour le saâdien. Ces braves luttent héroïquement pendant un jour et une nuit. Accablés par le nombre, ils capitulent, et El-Araïch redevient musulmane (10 novembre 1689) (1).

Au sujet de cette prise d'El-Araïch par les Marocains, l'historien espagnol Manuel Pablo avance un fait que nos microscopiques bibliothèques oranaises ne m'ont pas permis de vérifier. — « Louis XIV, dit-il, *cristianísimo rey de Francia*, n'éprouva aucun scrupule à aider le Maure de ses armes pour reprendre Larache. » *El-Istik'ça* parle également, d'après Manuel, de la participation d'une escadre française au bombardement d'El-Araïch. *(Descripcion histórica de Marruecos,* p. 46.)

Voyons maintenant ce que devint la garnison espagnole. Composée de 1,800 hommes, elle s'était rendue aux Musulmans, affirme Manuel, à la condition qu'elle pourrait retourner librement en Espagne. Il n'en fut rien. Au mépris des traités, ces vaillants défenseurs d'El-Araïch furent jetés dans les fers.

El-Istik'ça, tome 4, p. 34 et 35, réfute l'affirmation de l'historien castillan en s'abritant derrière le récit de l'auteur de la *Fihrisa*, le cadi Abou-l-K'asim el-Ouméïri : — « Les Chrétiens d'El-Araïch, dit ce dernier, ayant prétendu que la reddition de cette place avait été faite à l'*amiable (çoulh'en)*, et non par la force, de longues discussions en résultèrent. Le sultan finit par ordonner au cadi de sa capitale de Méknasa, Abou Abd-Allah Mouh'ammed, connu sous le nom de Abou Medièn, de résoudre ce litige. Dans des considérants très longs, basés sur la loi islamique, le cadi se prononça pour la captivité des Chrétiens ». En conséquence, les 1,800 prisonniers espagnols furent expédiés à Méknasa-t-Ez-

---

dans ses traductions, n'entachent nullement le mérite de mon prédécesseur à la Chaire d'arabe d'Oran. Ses publications attestent une grande puissance de travail et une science profonde de l'arabe littéraire. Je souhaite à mon pays beaucoup d'arabisants comme M. Houdas.

(1) *El-Istik'ça,* tome 4, page 34, affirme que l'auteur du Boustan se trompe en disant que les Espagnols soutinrent un siège d'une année entière dans le bastion d'El-K'bibèt. (V. *Ettordjman,* traduction Houdas, page 42. La date de 1691-1692 donnée par Et-Tordjman, comme étant celle de la prise d'El-Araïch par les Marocains, est donc erronée.)

Zitoun où on les obligea à travailler à la construction des palais impériaux.

El-Araïch était restée 79 ans sous la domination espagnole, de 1610 à 1689.

Aussitôt après sa victoire, le sultan repeuple la ville en y faisant venir des Rifains. Le chef de ces Berbères, décoré du titre de caïd, reçoit l'ordre de bâtir deux mosquées, un bain maure, et de se construire pour lui-même une habitation dans la citadelle. L'entrée des troupes musulmanes à El-Araïch est le signal d'un concert général exécuté par les lyres des versificateurs marocains. Des poésies boursouflées, d'un ridicule achevé, célèbrent ce grand triomphe de l'Islam sur la Chrétienté. (*El-Istik'ça*, t. 4, p. 35, 36. *Nozhet*, p. 508, 509 de la traduction).

(1747 de J.-C.). Pour éviter l'attaque du sultan chérifien Abd-Allah ben Ismaïl, des bandes insoumises, appartenant aux tribus d'El-R'arb, Lékhlout' et R'lik', se jettent dans El-Araïch et y soutiennent un siège de trois mois. Incapable d'en venir à bout, l'empereur leur offre la paix, qui est acceptée ; les rebelles sortent tranquillement de la ville et retournent dans leurs foyers.

(21 juin 1765.) Les corsaires marocains insultent les pavillons des Puissances européennes. Quelques-unes demandent humblement la paix en s'engageant à payer un tribut annuel au Chérif. Un navire français ayant été pris par les pirates d'El-Araïch, le roi de France envoie une escadre bombarder cette ville. Le premier moh'arrem 1179 (21 juin 1765), la flotte couvre la place d'une pluie de fer qui détruit tout, maisons et mosquées. Le lendemain, 22 juin, un millier de soldats et d'officiers français s'engagent dans l'embouchure du Lekkous sur une quinzaine de chaloupes. Ils s'approchent des navires musulmans et en incendient un. Or, dit *El-Istik'ça*, c'était précisément celui que les corsaires marocains avaient enlevé aux Français. Ceux-ci se jettent sur un autre vaisseau maure, qu'ils brisent à coups de barres et de pioches. A ce moment, les Mahométans accourent en grand nombre pour repousser les Chrétiens. Les Beni-Gourfet' et les gens du Sah'el se signalent par leur vaillance. Les Français battent en retraite du côté de la flotte. A l'entrée du port, ils se heurtent aux Arabes de la tribu d'El-R'arb, commandés par le caïd H'abib el-Malki. Au même instant, une violente rafale,

soufflant de la mer, empêche les fuyards de franchir la barre du fleuve. Ils sont sur leurs barques, au milieu du Lekkous, faisant des efforts inouïs pour regagner l'escadre qui est au large ; chaque fois qu'ils s'approchent de l'une des deux rives, les Maures les déciment à coups de fusil. Après en avoir tué de cette façon un très grand nombre, les Musulmans se jettent à la nage, ils s'accrochent aux chaloupes ennemies, en capturent dix, en laissent échapper quatre. Les Français qui réussirent à se sauver à travers la campagne furent tués ou faits prisonniers. Quatre-vingt têtes chrétiennes environ furent expédiées à Salé et accrochées au pilori voisin du mausolée du cheikh Ibn Acher. (*El-Istik'ça*, t. 4, p. 99 et 100, auquel j'emprunte ce récit, est beaucoup plus complet que l'abrégé de M. Mercier : *Histoire de l'Afrique*, t. 3, p. 393,394. Voyez aussi *El-Tordjman*, traduct. p. 141 et 142.)

(1767, 30 mai.) Le sultan ottoman, Mustapha III, fait présent au sultan du Maroc, Moh'ammed ben Abd-Allah ben Ismaïl, d'un navire armé pour la course. Les canonniers, les marins et les ingénieurs turcs qui le montent débarquent à El-Araïch le 30 mai 1767 (1). L'auteur du *Boustan* et du *Tordjman* se trouvait alors dans cette place en qualité de gouverneur.

(1830.) Les corsaires marocains font un mal énorme au commerce européen. Le lundi, 26 avril 1830, une escadre autrichienne composée de six navires bombarde El-Araïch. Pendant que leurs vaisseaux canonnent la place, 500 Autrichiens montés sur sept chaloupes viennent débarquer au lieu dit *El-Mek'çara*. Ils se dirigent en rangs serrés vers les bateaux musulmans ancrés dans le fleuve et y mettent le feu. A ce moment, les indigènes de la tribu d'Es-Sah'el, les habitants d'El-Araïch et des environs fondent sur les Européens. Les moissonneurs du voisinage prennent part à l'action, armés seulement de leurs faucilles, qu'ils enfoncent dans les crânes des *Nabrial* (impériaux). Ceux-ci battent en retraite après avoir perdu 43 des leurs sur le champ de

(1) Page 143 du *Tordjman*, ligne 14 de la traduction, on lit : — *Des corsaires firent une descente à Larache.* Le texte arabe traduit par M. Houdas me paraissant tronqué, j'ai pu rétablir la vérité au moyen du *Kitab el-Istik'ça*, tome 4, page 104, où il est simplement question du bateau corsaire turc et du débarquement de son équipage à Larache, sans mention d'une attaque quelconque dirigée contre cette place.

bataille, sans compter les prisonniers. (*El-Istik'ça*, tome 4, pages 183 et 184.)

(25 février 1860.) Une escadre espagnole, sous le commandement de P. Bustillos y Barreda, bombarde El-Araïch dont les 35 canons répondent assez bien au feu des vaisseaux castillans. C'était l'époque de la grande expédition de Prim et O'Donnel contre Tétouan. L'Espagne cherchait naturellement à frapper le Maroc sur tous ses points faibles, et elle se servait de sa flotte pour canonner les ports musulmans de l'Atlantique. Après El-Araïch et Azila, ce fut le tour de Rbat' et de Sla. La tempête rendant les opérations difficiles, ces deux dernières villes furent préservées des bombes chrétiennes, contretemps que le fanatisme marocain ne manqua pas d'attribuer à l'intervention du Ciel.

Nul prince, nulle puissance n'a convoité El-Araïch plus que Philippe II d'Espagne, qui se plaisait à dire dans son enthousiasme irréfléchi : — *Larache vaut plus que toute l'Afrique !*

El-Araïch est située par 8° 29'9" long. O. de Paris et 35° 13' lat. N.

Notice historique sur El-K'çar el-Kebir

D'après l'Itinéraire d'Antonin, la station romaine d'*Oppidum Novum* occupait l'emplacement de notre moderne El-K'çar. Saura-t-on jamais si *Oppidum Novum* ne succéda pas lui-même à un village berbère fondé par les Ktama ou une autre tribu aborigène des environs ? (Voyez plus haut page 111.) La fable de Léon l'Africain sur El-K'çar est une légende récente, une allusion bien claire à la passion du souverain almohade, Yaâk'oub el-Mançour (XII^e^ siècle de J.-C.), qui avait ce que nos maçons appellent *la maladie de la pierre.* Architecte autant que roi, El-Mançour construisait sans relâche, élevant des monuments, bâtissant des mosquées, des hôpitaux, embellissant les villes, jetant même les fondements de Rbat', en face de Sla (Salé). Toutefois, en dépit de Léon, il ne fut point le fondateur d'El-K'çar. Le *Kitab el-Istik'ça* m'en donne la preuve, sans le vouloir : « Plusieurs années avant le couronnement d'El-Mançour, dit-il, vers l'an 1172 ou 1177 de J.-C., mourut à El-K'çar un saint musulman espagnol, Abou-l-H'asen Ali ben Khlef ben R'aleb, qui était venu se fixer dans cette bourgade marocaine, la préférant à Silves (شلب), sa patrie, et à

Cordoue, où il avait fait ses études. » (*El-Istik'ça*, tome 1er, p. 187, l. 17 et suivantes). Cette indication nous autorise à conclure que Yaâk'oub ramena peut-être un peu de vie dans le *K'çar Ktama*, où il eut sans doute un pied-à-terre, un simple rendez-vous de chasse qui lui permettait de fuir quelquefois les ennuis du pouvoir et de la politique, mais El-K'çar existait avant lui, et la gentille idylle de Léon n'est qu'une fable déjà morte, dont on ne se souvient plus dans le pays (1), un conte d'enfant qui tombe devant les témoignages d'El-Bekri et d'Edrisi. Il est donc probable qu'il n'y eut, jusqu'à nos jours, aucune interruption dans l'existence de la station romaine d'Oppidum Novum, à laquelle succédèrent ces différentes appellations arabes et berbères : *K'çar Ktama, Souk' Ktama, K'çar Denhadja* (2), *K'çar ibn Abd-el-Krim, El-K'çar, El-K'çar el-Kebir*.

(1) C'est dommage. Elle est touchante cette petite idylle, dans le sombre Empire où il y en a si peu. Elle repose la vue et le cœur. La voici, considérablement abrégée : — Sur la fin d'un jour de chasse, jour de vent et de pluie, le sultan Yaâk'oub s'égare à travers les marais du Lekkous. Un pauvre pêcheur d'anguilles recueille l'inconnu dans sa cabane. « Et vous, mon gentil-hôme, lui dit-il, venez-vous en (s'il vous est agréable) prendre logis en ma pauvre loge, là où je vous auray pour hôte. » El-Mançour accepte, mais, n'aimant pas les anguilles rôties qu'on lui sert, il demande « si on ne pourrait avoir d'autre viande ». — Toute ma richesse, répond le pêcheur, consiste en une chèvre et son chevrau de lait ; mais j'estime bien fortuné l'animal, par la chair duquel on peut honorer et satisfaire à un tel hôme que je vous pense être... Et, sans dire autre chose, égorgeta le chevreau, le fit apareiller et rôtir à sa femme, puis le servit devant le Roy, qui, après avoir repu, s'en alla reposer jusques au matin, qu'il délogea de la petite cabane avec son hôte. Mais il n'eut pas à peine outrepassé les marets, qu'il rencontra une multitude de chevaliers, et veneurs, qui tous troublés s'étaient mis en la quête du Roy. Alors Mansor ne se voulut plus celer au pescheur, l'avertissant qu'il n'oublierait jamais la grande courtoisie, qu'il avait usé en son endroit. Et de fait luy fit don à son départ (pour le récompenser du bon traitement qu'il s'était eforcé luy faire) *plusieurs maisons et palais* qu'il avait fait bâtir lors qu'il se délectait à demeurer en la campagne... Ce qui lui fut accordé, au moyen de quoy il demeura seigneur de cette neuve, et petite cité. » *Historiale Description de l'Afrique, tierce partie du monde, escrite de notre temps par Iean Lèon, Africain, premièrement en langue Aarabesque, puis en Toscane, et à présent mise en François. En Anvers, chez Iean Bellere*, 1556 (p. 206 et suiv.).

(2) *Tissot* n'est pas d'avis d'identifier *K'çar Denhadja* avec les autres *K'çar*. — « Dans l'itinéraire d'El-Bekri, dit-il, *Ksar Danhadja* est placé

(1188 de J.-C.). La tribu arabe des Riah', déportée au Maroc, s'établit dans la province d'El-Habt', au nord d'El-K'çar.

(1237 de J.-C.). La dynastie naissante des Beni-Mrin, dans la personne de son chef Othman le Borgne, oblige les habitants d'El-K'çar à lui payer un tribut.

(1288 de J.-C.). Abou-l-H'asen ibn Achk'iloula livre la ville de Guadix au sultan mérinide Yousef ben Yaàk'oub ben Abd-el-H'ak'k', et il obtient de celui-ci, comme dédommagement, le gouvernement d'El-K'çar el-Kebir et des cantons qui en dépendent. (*El-Istik'ça*, t. 2, p. 33. *Ibn-Khaldoun*, t. 4, p. 125.)

(1359 de J.-C.). Le prétendant mérinide, Abou-Salem, est vaincu sous les murs d'El-K'çar.

(1503 de J.-C.). Deux colonnes expéditionnaires portugaises, parties, l'une de Tanger, l'autre d'Azila, marchent sur El-K'çar, mais elles sont forcées d'abandonner leur entreprise, *vu la quantité de Maures qui venaient au secours d'Alcassar*. (CHÉNIER, *Recherches sur les Maures*, t. 2, p. 418).

(4 août 1578 de J.-C.). Date néfaste pour le Portugal. Près d'El-K'çar, dans la plaine située entre le confluent de l'Ouad El-Makhzen et de l'Ouad Lekkous, se trouve l'emplacement du champ de bataille d'*El-K'çar* ou des *Trois-Rois*. La belle armée des Portugais y fut anéantie ; son chef, le roi Dom Sébastien, se noya dans l'Ouad El-Makhzen ; son allié, l'ex-sultan Moh'ammed, trouva également la mort dans les eaux du Lekkous, et le sultan régnant, Abd-el-Malek, qui était déjà bien malade, mourut dans sa litière au plus fort du combat. Les chroniqueurs musulmans évaluent à 100,000 hommes le nombre des Portugais qui prirent part à cette bataille, chiffre exagéré que les auteurs chrétiens réduisent à 30,000.

(1591 de J.-C.). Époque de la plus grande prospérité d'El-K'çar. Avant-garde du territoire de l'Islam, sentinelle vigilante placée à

---

plus loin, sur une colline, au Sud du Loukkos, tandis que Souk Kotama est située en plaine, au Sud de ce fleuve. » El-Bekri n'est pas infaillible, et il se trompe ici sans doute, car Ibn-Khaldoun, sans parler des autres auteurs, affirme que le *K'çar Ktama*, place forte du Mag'rib, portait de son temps (XIV^e^ siècle de J.-C.) le nom de *K'çar Denhadja*. (*Histoire des Berbères*, tome 1^er^, page 291 de la traduction.)

proximité des territoires conquis sur les Marocains par les Espagnols et les Portugais, la ville est une place forte en même temps qu'une immense foire où se vendent les marchandises de l'Espagne et du Maroc. Elle est la capitale incontestée de la province d'El-Habt'. De Tanger, de Ceuta, de Fas, d'El-Araïch, les négociants chrétiens et musulmans s'y donnent rendez-vous pour leurs affaires, faisant trêve un instant à leur haine réciproque et stupide, à leurs grands coups d'épée, dont l'énumération fastidieuse finirait par ennuyer le plus ferrailleur des hommes de guerre.

(1652-1653 de J.-C.). El-Khidhr R'ilan, des Beni-Gourfet', ancien compagnon d'armes du redoutable ennemi des Chrétiens, Abou Abd-Allah el-Ayyachi, se déclare indépendant dans la province d'El-Habt'. Il marche sur El-K'çar et s'en empare après avoir battu les habitants qui étaient sortis des murs pour le combattre. Il pénètre dans la ville, dont il massacre les principaux notables. Ces horreurs ont pour conséquence la fuite à Fas des membres des grandes familles qui ont échappé à la frénésie de R'ilan. La victoire de ce dernier ayant eu un grand retentissement, un marabout belliqueux, Abou Sélham ben Keddar (1) abandonne Fas en 1659 pour s'attacher à la fortune du massacreur d'El-K'çar. Celui-ci, qui se souvient de la conduite hostile d'Abou Sélham envers son ancien chef Abou Abd-Allah el-Ayyachi, fait arrêter le marabout qu'il interne à Azila. Quelque temps après, il le met en liberté (2).

(1666 de J.-C.). Se sentant trop faible pour tenir tête à l'expédition dirigée contre lui par le sultan Er-Rachid, R'ilan abandonne El-K'çar et s'enfuit à Azila.

---

(1) Serait-ce le véritable *Bou-Sèlham,* dont le tombeau est au Sud d'El-Araïch, sur le bord de l'Océan ? (V. plus haut page 554.)

(2) Le *Necher el-Mathani* est la source à laquelle a puisé *El-Istik'ca,* t. 4, p. 14. — *Ez-Ziani,* traduction Houdas, est un sommaire trop concis, qui a été suivi, faute de mieux, par Mercier. Celui-ci place la prise d'El-K'çar par R'ilan en 1664. — Pourquoi 1664 ? *(Histoire de l'Afrique septentrionale,* t. 3, p. 258.) Même tome, même page, R'ilan, d'après Mouette, est qualifié de *Maure andalou de Salé.* « R'ilan, dit *El-Istik'ça,* était un bédouin des *Beni-Gourfet'*. » الجرفطى orthographe vicieuse des auteurs marocains qui prononcent *Gourfet'* et écrivent *Jourfet'* parce qu'ils s'obstinent à ne pas vouloir écrire le ڤ (*g* dur).

(1741 de J.-C.). Le pacha Ah'med ben Ali Er-Rifi, partisan du sultan El-Moustadhi, se porte sur El-K'çar et pille les cantons qui dépendent de cette ville. *(El-Istik'ça*, t. 4, p. 72.) *Ez-Ziani*, traduct. Houdas, p. 49 du texte arabe, dit que ces faits s'accomplirent en 1158 de l'hégire (1745 de J.-C.).

El-K'çar el-Kebir est située au Sud de Tanger, par 34° 59' de lat. N. et 8° 12'52" long. O. Paris.

Forces militaires : 8,000 fantassins et cavaliers. Population probable : 56,000 âmes.

Tribu d'ES-SAH'EL

Cette année-là, une année très chaude, Moh'ammed avait eu l'idée de se faire maître d'école au village d'El-Khmis, joli petit centre universitaire que les bonnes brises de l'Atlantique rafraîchissent régulièrement pendant la période des fortes chaleurs. Une vocation pédagogique sincère, en complet désaccord cependant avec la nature mobile de l'explorateur, lui était venue, à son insu, un jour qu'il flânait à travers les tristes ruelles d'Azila. Dans son désœuvrement, il s'était laissé embaucher par plusieurs villageois d'El-Khmis, avec la promesse de recevoir d'éblouissants honoraires : six quintaux d'orge, six quintaux de blé par an, sans compter les dons en numéraire faits par les papas reconnaissants à l'occasion des grandes vacances, sans compter aussi la manne métallique qui devait tomber dans les plis de sa djellaba lors du couronnement des études de chacun de ses élèves.

A sa sortie d'Azila, en compagnie de ses nouveaux amis, il s'intéressa de suite aux cultures, d'immenses champs d'orge, tout jaunes, dont les lourds épis se balançaient en longues vagues molles sous l'haleine brûlante des rafales çah'ariennes. Plus loin, les blés, encore verts, occupaient les pentes des collines, qu'ils tachaient de larges bandes brunes. Déjà les moissonneurs attaquaient les orges, ne coupant que les épis, laissant les tiges décapitées, qui se dressaient, rigides, n'offrant plus de prise au souffle embrasé du Midi.

Les vivifiants parfums du grand air, malgré l'accablement du soleil de mai, avaient porté à son comble l'appétit de l'explorateur lorsque la caravane arriva sur le soir au hameau d'El-Khmis.

— Mangeons d'abord, pensa le derviche. Quant à ma classe, je la ferai quand j'aurai le temps.

Et il fut effectivement un très mauvais instituteur. Profitant de ses vacances du jeudi, il s'échappait d'El-Khmis, courant d'un village à l'autre, arpentant des hectares et des hectares de palmier nain, partout bien reçu, car ces populations relativement aisées aiment les t'olba, qu'elles honorent comme jamais membre de l'Institut ne le fut certainement dans nos centres intellectuels, et l'infatigable touriste, sans cesse à l'affût des banquets nuptiaux et des agapes funéraires, emmenait avec lui ses plus grands élèves en démontrant à leurs familles qu'il y avait pour les jeunes étudiants un intérêt majeur à se joindre aux bandes de clercs affamés qui se rendent aux enterrements dans un but non désintéressé, facile à comprendre.

D'une étendue moyenne, c'est-à-dire ayant une vingtaine de kilomètres de diamètre, la tribu d'Es-Sah'el présente à la côte océanique une ligne ininterrompue de falaises dentelées, frangées de criques minuscules, dans lesquelles les indigènes pêchent les poissons dont ils font une très grande consommation. A marée basse, armés de lignes et de filets, ils s'avancent sur les promontoires rocheux, pieds-nus, une simple chemise sur le dos, relevée jusqu'au nombril, pour ne pas se mouiller. Amateur de pêche, le derviche les suivait, et lorsqu'un rouget ou un pageot se tortillait au bout d'un hameçon, c'étaient des voix d'hommes et d'enfants, des rires et des cris sonores, qui saluaient l'apparition de l'habitant des mers ; interrompant leur besogne, les moissonneurs les plus proches relevaient la tête et lançaient une plaisanterie ; ils se baissaient ensuite pour reprendre leurs travaux, disparaissant derechef sous la nappe vaste et jaune des orges qui couvraient au loin la plaine.

Pédagogie marocaine

On était à la fin de la moisson, et le ciel toujours bleu, le soleil de feu, n'étaient qu'une tristesse de plus s'ajoutant à la nudité des champs, au hérissement des chaumes, aux fines poussières de sable qui s'envolaient de la côte en spirales dégingandées. L'in-

cendie était dans l'air, planant même, cette année-là, sur le grand village d'El-Khmis, ordinairement si frais, si bien balayé par les vents de l'Atlantique.

L'appât du gain, un besoin subit d'arrêter momentanément ses pérégrinations, avaient transformé Moh'ammed en pédagogue relativement sérieux. Mais quel piètre disciplinaire que ce derviche ! et quel vacarme on faisait à ses cours ! Son tempérament de séminariste rêveur s'opposait à ce qu'il usât de la longue baguette d'olivier sauvage dont s'armaient ses confrères, baguette qui, dans leurs mains, voltige une grande partie du jour, s'abattant indistinctement sur les mains, sur les jambes, sur les épaules, sur les têtes et les pieds des écoliers perturbateurs. Quand, démoralisé, rendu fou par les hurlements de sa ménagerie révoltée, il se plaignait à ses collègues de son dur métier de pion, de cette existence infernale de maître élémentaire livré en pâture aux fauves de sa classe, ceux-ci, les vieux cuistres surtout, d'une voix rageuse, lui criaient :

— Triple idiot, emploie donc le *tah'mil !* تحميل

Et il répondait non, pris d'avance d'un grand frisson à l'idée d'entendre les cris déchirants des mômes subissant l'épouvantable martyre. Souvent, trop souvent il avait assisté à ce cruel supplice assez répandu dans les universités arabes du Nord de l'Afrique. L'enfant, saisi par les jambes, la tête en bas, a les deux pieds maintenus en l'air ; et sur ses pauvres pieds nus fondent 50 ou 60 coups de baguette que l'instituteur applique lui-même avec une force et une férocité peu communes. Au vingtième coup généralement, la peau, devenue mince comme une pelure d'oignon, commence à laisser fuser le sang, des gouttelettes rouges, qui retombent, encore chaudes, aspergeant le cercle pétrifié des jeunes assistants. Pour quelle faute, grand Dieu, une pareille torture, digne de l'Inquisition ? — Une leçon non sue, une classe manquée, une rixe, un vol de planchettes ou de livres, l'oubli de l'obole hebdomadaire due à l'instituteur, le refus d'obéissance à un grand élève commandant au petit la corvée de mendier pour lui la nourriture quotidienne, de lui faire chauffer et de lui apporter l'eau des ablutions, — voilà les crimes qui entraînent le terrible châtiment, l'expiation féroce pendant laquelle le corps du supplicié ondule et se tord en proie à des convulsions effrayantes suivies de hurlements de douleur qui attendriraient un tigre.

Les exécutions n'étant pas rares, et les baguettes d'olivier sauvage se cassant assez souvent, il y a toujours un stock d'une trentaine de verges en réserve dans le coin où le magister serre ses propres affaires. Excepté pour des délits graves, tels que vols, insolence envers le professeur, ivresse, etc., le grand étudiant n'a plus à redouter la correction qu'il a tant de fois subie d'ailleurs dans sa prime jeunesse.

Ordinairement les petits villages n'ont qu'une seule école, et, par conséquent, un seul instituteur. Dans les grandes bourgades, il y a presque toujours trois ordres d'enseignement et trois maîtres : 1° un professeur de droit et de grammaire, *mcharet' âla l-êulm* مشارط على العلم —, chargé également de prononcer la khot'ba le vendredi — ; 2° un professeur de Coran, *mchâret' âla el-K'ouran*, dont le rôle se borne à faire apprendre de mémoire aux élèves le texte du Livre sacré, sans le commenter ; — 3° un *mcharet' âla ç-çalat*, espèce d'imam qui dirige les cinq prières quotidiennes.

Ces trois pseudo-savants ne font pas la classe aux commençants ; ils chargent de ce soin un de leurs meilleurs auditeurs qui devient ainsi un élève-maître, destiné lui-méme à remplacer plus tard ses propres professeurs.

Le traitement annuel du chargé de cours de droit est d'environ 500 francs ; le professeur de mnémotechnie coranique touche 250 francs par an, l'imam 75 et le moniteur, élève-maître, 50.

Dans toute la partie occidentale des Djebala, ces sommes sont perçues en nature, blé, orge ou huile. Dans l'Est, les professeurs reçoivent en paiement des figues et des raisins secs, de l'huile, du kif et du tabac. De sorte que, après la moisson et la vendange, ces illustres érudits se métamorphosent soudainement en marchands de figues et de raisins secs, en négociants en céréales, et on les voit courir sur les marchés, se mêler à la foule des vendeurs, faire l'éloge de leurs produits, essayer de les écouler adroitement aux paysans, qui les leur achètent volontiers du reste, persuadés que ces doctes marchandises doivent porter bonheur.

Les mosquées de la campagne étant dépourvues de pendules, les maîtres et les élèves n'ayant pas non plus de montres, on arrive cependant à connaître assez exactement les heures du jour à la hauteur du soleil, heures qui ont tant d'importance à cause des prières que l'on est tenu de faire à des moments précis. Ce sont les dévots qui donnent d'habitude le signal des oraisons,

et chacun s'empresse de les imiter dès qu'on les voit procéder aux ablutions préliminaires.

Dans les villes, les mosquées sont pourvues de muezzins et de pendules ; celles-ci sont de formes diverses et de diverses provenances, anglaises, allemandes, françaises, espagnoles. En arabe marocain, la grande pendule s'appelle *mgana*, et la montre *mgana d ech-choun* (pendule de poche) مڤانة et مڤانة د الشون

Lavage et veillée des morts

Deux lugubres corvées, dont certaines populations djebaliennes s'affranchissent volontiers quand elles ont sous la main des étrangers de condition médiocre, des étudiants, des instituteurs faméliques par exemple, auxquels elles imposent, *manu militari*, le rôle peu ragoûtant que nous allons décrire. Pourtant, jusque dans la mort, même au Maroc, l'argent ne perd pas ses droits : si le trépassé est riche, on s'empresse à qui mieux mieux de le racler et de le veiller, avec la perspective réconfortante qu'il y aura toujours au bout de la peine une certaine récompense.

Un soir, après sa classe, à El-Khmis où il était maître d'école, le derviche reçut la visite de quelques membres de la djemaâ qui lui dirent, avec le sans-gêne habituel des primitifs :

واحد الڤليل مات يا الله تغسله بتغراذك

— *Ouah'ad el-guellil mèt, ya Llah tr'eselouh b-tir'rad'ek.*

— Un pauvre vient de mourir ; va le laver moyennant récompense.

— Quelle récompense ? demanda Moh'ammed.

— Une rémunération divine à percevoir au Paradis, fit le plus âgé d'un ton grave.

Alors le bohémien ergota, expliquant combien il était novice dans ce métier si nouveau pour lui ; puis, voyant le visage de ses hôtes s'assombrir, il se leva en disant qu'il n'était pas fâché, après tout, de faire une chose agréable à Dieu. Un fort gaillard d'étudiant lui ayant été adjoint comme aide, le maître et l'élève prirent le chemin de la maison mortuaire où ils furent accueillis froidement, comme des étrangers qu'ils étaient, et, qui pis est, comme des gens faisant à contre-cœur une besogne imposée. Après les avoir aidés à transporter le cadavre dans une pièce affectée au

lavage, après avoir étendu le mort tout nu sur une planche, les parents se retirèrent en laissant aux deux étudiants un chaudron plein d'eau chaude.

Les mains protégées par des chiffons, le derviche et son aide se mirent en devoir de commencer les lotions. L'élève, gars robuste et solide, s'était chargé de manipuler le corps, de le tourner, de le soulever et de le retourner, pendant que l'explorateur le râclait de son mieux et l'inondait d'eau chaude.

Une autre fois, vers 1890, à Tizemmourin, chez les Beni-Ouriar'el du Rif (1), un Berbère sortait tranquillement de sa maison, vers huit heures du matin, lorsqu'il fut foudroyé à bout portant d'un coup de fusil tiré par son voisin, un vieil ennemi à lui qui avait enfin trouvé l'occasion de lui *loger du plomb dans les chairs*, comme ils disent. L'homme tomba. Aussitôt, en poussant de grands cris, ses parents l'enlevèrent et le rentrèrent dans la maison. Quelques minutes plus tard, les t'olba du village accoururent, Moh'ammed avec eux, pour psalmodier pendant une demi-heure les prières des morts. Cela fait, les étudiants, tous Rifains, tous armés de fusils et de pistolets, s'adressèrent en ces termes à l'explorateur :

— *Ekker chek, ai aârab, sird' ith.* (Lève-toi, toi, ô Arabe, et lave-le.)

L'ordre ne comportait aucune objection. Moh'ammed était pris pour un Arabe parce qu'il ne faisait que d'arriver dans le pays, et, en qualité d'Arabe, il n'y avait qu'à obéir à ces têtes carrées de Berbères. Aussi répondit-il avec résignation :

— *Fiha kheir.* (C'est bien.)

Les t'olba sortirent et le derviche resta seul avec les parents. Ceux-ci, après avoir porté le cadavre dans une petite chambre, après l'avoir dépouillé de ses effets et avoir posé à côté de lui une gamelle d'eau chaude, s'éclipsèrent discrètement, laissant le voyageur en tête-à-tête avec le défunt. Tout à coup, la porte se rouvrit violemment, et un jeune colosse d'étudiant rifain parut sur le seuil, un pistolet à la main, le fusil en bandoulière. En deux mots, il expliqua qu'il venait donner un coup de main au laveur.

— Parfait ! répliqua Moh'ammed. Pose ton fusil et ton pistolet, et, *bismi Llah !* (En avant !).

---

(1) Voyez *Maroc Inconnu*, tome 1er, page 101.

L'autre répondit aussitôt :

— *Elli ma fi iddou chi moukh'ala, meyyit.* (Celui qui n'a pas un fusil à la main est un homme mort.)

C'était suffisamment clair. L'insécurité était telle à ce moment dans ce doux pays (1), que, même dans la salle de lavage des

(1) Le printemps de 1898 a été particulièrement néfaste pour la région centrale du Rif maritime. De concert avec les contingents de Témsaman et de Galiya, assistés d'un millier de soldats chérifiens, les Beni-Ouriar'el, soudoyés par l'or et les promesses des agents du sultan, ont commis la lâcheté d'essayer d'anéantir leurs frères de Bek'k'ouya. On sait que les Bek'k'ouya sont les derniers représentants de la *Piraterie Barbaresque*, piraterie d'autant plus inconcevable en cette aurore du XX^e^ siècle, que ces Berbères ont pour toute ressource deux ou trois demi-douzaines de rafiaux moins bons assurément que n'importe quel canot de nos croiseurs de deuxième ordre. L'atrocité des moyens employés pour faire renoncer les Bek'k'ouya à la course sur mer nous rend presque sympathiques ces vieux forbans. Incendie de leurs plantations et de leurs villages, mutilation des vivants et des morts, viols, enlèvement des femmes et des filles, rien ne manque à la gloire des dépouilles opimes des flibustiers qui travaillent pour le compte de la diplomatie machiavélique de la cour de Fas. J'écrirai peut-être un jour cette lamentable histoire, sombre drame dans lequel la perfidie proverbiale du Makhzen a joué un rôle indigne.

Mais, rira bien qui rira le dernier ! Les Bek'k'ouya ne sont pas tous exterminés. Ad'ouz, leur capitale, n'est pas encore prise, malgré cinq mois de siège ; d'autre part, d'énergiques défenseurs tiennent bon dans les massifs montagneux du pays, et, enfin, la pitié de la France s'est émue en présence de ce projet d'extermination d'une tribu entière. Elle a entendu les cris de détresse des égorgés, et elle a recueilli un pauvre troupeau humain, un groupe frissonnant de femmes et d'enfants berbères demi-nus, que les hasards de la guerre avaient rejetés sur la grève déserte de H'ajra-t-Badès. Débarqués à Oran le 18 juin 1898, les 297 réfugiés Bek'k'ouya, parmi lesquels on ne comptait qu'une cinquantaine d'hommes, ont trouvé un asile sûr et une hospitalité convenable sous les tentes françaises qui furent installées pour eux à la Porte du Santon, à deux pas de mon habitation du Jardin Welsford.

Toute la psychologie des pirates de Bek'k'ouya (A) tient dans un petit conte, singulièrement allégorique, qui me fut narré par l'un d'eux en pur thamazir'th :

L'Ouriar'li et le Bek'k'ouyi

— « Ge souk' en d h'add iousa d Ouriar'er iniakh tserdount. Iousa d ijjen

(A) A propos de Bek'k'ouya, Beni-Ouriar'el, Témsaman et Galiya, consultez le tome 1^er^ du *Maroc Inconnu* (*Exploration du Rif*), de la page 90 à la page 167.

morts, cet individu refusait catégoriquement de se dessaisir de ses armes. Il consentit seulement à verser l'eau chaude pendant que le derviche retournait le corps et le lavait, du bout des doigts, il faut l'avouer, dégoûté qu'il était par le fleuve de sang qui ne cessait de sortir des plaies béantes et qui souillait toutes les parties du cadavre. Non, le trépassé n'avait pas été manqué ! Deux chevrotines lui avaient percé le flanc et une troisième la cuisse. Les mains rouges de sang, comme celles d'un boucher, le derviche avait peine à surmonter son horreur, accentuée encore par la chaleur qui se dégageait de cet homme dont le meurtre remontait à moins d'une heure.

Sa lugubre besogne terminée, Moh'ammed vit que sa djellaba avait du sang. Il s'empressa de le faire disparaître avec de l'eau chaude. Son camarade lui ayant fait remarquer qu'il lui restait à rouler le cadavre dans un suaire, le fils de T'ayyéb se livra à cette dernière opération et il s'en alla ensuite avec son compagnon. Dès que l'explorateur fut dehors, il courut à la fontaine où il procéda à de grandes ablutions, s'imaginant, selon son expression, avoir emporté avec lui l'odeur de la mort, *rih'at el-mout !* A la mosquée, il lui fut impossible de fermer l'œil. D'une nature plus impressionnable et moins rude que celle de ses terribles hôtes, il s'agitait sur sa natte, ne pouvant dormir, ayant constamment devant les yeux le cadavre ensanglanté du Rifain. Vers deux heures du matin, quand il s'endormit, il fit un rêve affreux : le cadavre s'était ranimé pendant que lui, Moh'ammed, le lavait avec de l'eau tiède. Nu, le fusil à la main, l'ex-trépassé s'avançait sur le derviche, prêt à faire feu. Au moment où le mort lâchait la détente, le voyageur se réveilla, en sueur, tremblant de tous ses

---

» zeg Bek'k'ouyen. Inn as Ouriar'er : — « Balek ach thououeth tsardent. »
» — Enta inn as : — « Ma ra thoukthai tsardount, ad' oukthar' r'annech s
» ermedfaâ ! »

TRADUCTION

L'homme des Beni-Ouriar'el et l'homme de Bek'k'ouya

Au marché du dimanche *(près d'Ad'ouz)*, vint un Ouriar'eli monté sur une mule. Survint un (homme) de Bek'k'ouya. L'Ouriar'eli lui dit :

— Prends garde que la mule ne te frappe *(ne te donne un coup de pied)*.

Le Bek'k'ouyi lui répondit :

— Si la mule me frappe, je la frapperai moi aussi avec le fusil !

membres. Autour de lui, les étudiants ronflaient dans la profonde et calme obscurité de la chapelle.

Noyades. — Baignades extraordinaires

Une autre année, au village des Oulad Salem, fraction des Oulad Ayyèd, circonscription des Oulad Riab, dans la tribu des H'ayaïna (province de Fas) (1), Moh'ammed ben T'ayyéb était également maître d'école. Ce village est bâti sur le bord de l'Ouad Inaoun, cours d'eau important, presque comparable au Sbou. Sur ses deux rives, à perte de vue, s'étendent des jardins et des vergers que l'on arrose au moyen de norias qu'alimente l'eau de la rivière. Une après-midi, au moment d'*El-Acer* (4 heures), plusieurs membres de la djemaâ et quelques grands étudiants, y compris notre voyageur, étaient assis dans la mosquée, causant entre eux de choses et d'autres, lorsqu'un individu présent, appartenant à la tribu des Dsoul, se leva en annonçant qu'il allait à la pêche. On le vit en effet se diriger vers la rivière, sa ligne sur l'épaule, puis, on ne fit plus attention à lui. Il alla, à ce qu'il paraît, à un trou très profond où le poisson avait l'habitude de se tenir. De loin, des jardiniers le virent entrer dans l'eau, tout habillé, et s'approcher de ce trou, en relevant simplement sa djellaba jusqu'aux aisselles. Ayant glissé sans doute. il disparut sous l'eau une première fois. Ceux qui le voyaient crurent qu'il s'amusait à plonger et ne s'occupèrent plus de lui. Bref, le courant entraînant le pêcheur, et ses vêtements l'empêchant de nager, il se débattit un instant et il sombra pour ne plus reparaître. Vers neuf heures du soir, les membres de la djemaâ étaient réunis à la mosquée pour souper en commun avec les étudiants et les hôtes de passage selon la coutume de la province de Fas. Après le *bismi-Llah*, et dès les premières bouchées, quelqu'un demanda :

— Où est donc *un tel* ?

— Nous l'avons vu se baigner dans l'ouad, répondit un maraîcher.

D'autres soutinrent que ce n'était pas lui. La discussion dura jusqu'à la fin du repas et tout le monde alla se coucher, la con-

(1) دشرة اولاد سالم فرقة اولاد عياد ربع اولاد رياب من قبيلة الحياينة في دائرة فاس

science tranquille. Le lendemain matin, on se douta qu'il était arrivé un malheur au Dsoulien. La djemaâ expédia alors trois bons nageurs à la rivière, avec ordre d'avoir à y faire des recherches méticuleuses. Toujours curieux, le derviche les suivit. Rassuré par la présence des spécialistes en natation, Moh'ammed se dépouilla de ses vêtements et entra dans l'eau, près du bord, se gardant de s'aventurer au milieu du courant, uniquement désireux de prendre un bain frais par la température sénégalienne qui régnait cet été-là dans les parties basses du Maroc.

Pendant ce temps-là, les plongeurs sondaient l'ouad avec de longues gaules. Ne trouvant rien, il se décidèrent enfin à se déshabiller. Ils déposèrent leurs effets sur la rive, avec de grosses pierres dessus, puis ils se mirent à plonger comme des canards, l'un après l'autre. Brusquement, l'un d'eux émergea, blême et tremblant, criant que le noyé devait être là, parce qu'il venait d'être saisi de crainte, sans savoir pourquoi.

— Alors c'est lui certainement, affirmèrent les deux autres en venant à la nage jusqu'à cet endroit.

Après une série de plongeons successifs, le Dsoulien fut découvert au fond de l'eau, à l'endroit indiqué. Il s'agissait maintenant de lui passer une corde au pied, ce que fit très bien l'un des trois nageurs, qui reparut à la surface de la rivière en disant aux autres :

— *Rah merbout' !* (Il est attaché.)

Et il leur apporta la corde qu'ils tirèrent, pendant que lui-même, glacé par les eaux froides de l'Inaoun, courait à son tas de linge endosser une djellaba. Il revint ensuite prêter main forte à ses compagnons qui tiraient toujours sur la corde. A un moment donné, le Dsoulien parut. La tête en bas, le ventre énorme, souillé de vase, il était hideux. On le hissa sur la berge, avec des peines infinies. Tout en remettant sa chemise, Moh'ammed s'était approché du cadavre. Il le considérait attentivement pour chercher à le reconnaître, lorsqu'il eut la surprise de voir les plongeurs monter tous les trois à la fois sur le ventre du noyé, le piétiner, l'écraser sous leur poids, lui faire rendre des torrents d'eau par le nez et la bouche. Tandis qu'ils se livraient à cette opération, ils criaient aux membres de la Djemaâ de venir, affirmant que c'était bien l'homme des Dsoul qui s'était noyé. A leur appel accoururent une vingtaine d'individus qui roulèrent le cadavre dans un h'aïk

et l'emportèrent à sa maison. A cette époque, à part le derviche dont les fonctions consistaient à apprendre à lire à la marmaille, le village des Oulad-Salem ne possédait aucun t'aleb digne de ce nom. Et pourtant on était bien obligé de laver le Dsoulien selon les rites de l'Islam.

— Qui donc se chargera de cette besogne, pensait l'explorateur ?

Et il ajouta aussitôt, avec une grimace :

— Moi sans doute.

Jusqu'à midi, personne ne lui dit rien. On lui avait laissé faire sa classe comme d'habitude. Quand elle fut finie, au moment où il se disposait à faire la sieste, Moh'ammed vit venir un membre influent de la djemaà. Une pièce de cotonnade à la main, l'homme entra dans l'oratoire.

— Tiens, dit-il à l'explorateur en laissant tomber le calicot sur la natte, couds-le en forme de sac.

Le vagabond se mit immédiatement à l'ouvrage pour confectionner le suaire demandé. Ce travail achevé, l'homme ajouta :

— Maintenant, va laver le mort.

— Ce n'est pas la peine, répondit le derviche. La rivière l'a assez lavé, je pense.

— *Ah'na ma nkhalliou-chi fraïdh el-r'sel.* (Nous ne faisons pas fi nous autres des prescriptions divines concernant le lavage des morts !) grogna le Djebalien en regardant de travers le chétif instituteur.

— Encore une sale corvée ! murmura ce sybarite de Moh'ammed.

Et il renonça à sa sieste pour aller immédiatement au domicile mortuaire. Tandis qu'il marchait à quatre pas du conseiller municipal, la mauvaise humeur du voyageur s'exhalait en expressions triviales, en mots bas et populaires parmi lesquels on distinguait plus spécialement cette locution cambronnienne :

— *Youm el-khra ! Youm el-khra !* (Jour de m....! Jour de m....!)

A la maison du mort, tout le monde semblait avoir peur de toucher au cadavre, et, effectivement, il était si enflé, si horrible, que Moh'ammed, laissé seul avec lui dans une espèce de hangar-écurie, commença sa triste corvée par ces mots :

— J'en rêverai sûrement cette nuit !

Trouvant le noyé trop lourd, il ne le retourna pas, se contentant de l'inonder d'eau tiède sur le ventre, la poitrine, la figure et les jambes, le lavant d'une main, le râclant de l'autre. Cela fait, il

alla prévenir les parents. Séance tenante, on mit le défunt dans son suaire et l'on partit dans la direction du cimetière, l'explorateur marchant seul en tête du cortège, devant la civière, en psalmodiant d'une voix dolente les versets de la sourate El-Moulk. Comme il était le seul lettré du village, on lui avait imposé cette dernière corvée qui lui rapporta tout de même cinq ou six sous de monnaie marocaine. Cette légère consolation ne l'empêcha pas, la nuit venue, de rêver du noyé. Le Dsoulien, debout et tout nu, avait un ventre d'une grosseur incroyable, et ce gigantesque tambour était devenu le foyer d'une tempête de gargouillements et de borborygmes terrifiants. Hideusement ballonné, le défunt s'accrochait au derviche, avec l'idée fixe de l'entraîner dans le gouffre, à l'endroit de l'Ouad Inaoun où il avait lui-même trouvé le trépas.

Chaque année, les fortes rivières des Djebala et des Braber font un grand nombre de victimes humaines parmi les pêcheurs, les bergers, les baigneurs, et, principalement, parmi les voyageurs qui traversent en hiver des cours d'eau débordés dont ils connaissent mal les gués. Dans la province de Fas, les ouad importants ont des bacs aux passages les plus fréquentés, et les noyades sont assez rares. Les crues subites des torrents sont souvent dangereuses pour les hommes et les bestiaux. Empressons-nous d'ajouter que les animaux, généralement mieux avisés que les hommes, évitent avec intelligence les dangers que la nature nous prodigue avec tant de libéralité. Pendant les grandes chaleurs, on voit des troupeaux de bœufs descendre à la rivière, s'y enfoncer jusqu'aux fanons, évoluer en nageant lentement dans les eaux profondes, toujours sages, toujours pensifs. En cela du moins ils sont supérieurs aux jeunes bouviers, qui, désireux de se montrer plus hardis que les bœufs, se jettent en bande, nus comme des vers, aux endroits dangereux de la rivière. Véritables canards, ils restent des heures entières à se baigner, plongeant, se poursuivant, se faisant des niches, quelquefois funestes, mangeant et buvant dans l'eau, sans peur des congestions foudroyantes.

Au village maritime de Kristel, près d'Oran, les enfants arabes ont également la singulière manie de se baigner immédiatement après le repas de midi, sous un soleil de feu, la tête nue, et il ne m'est jamais arrivé, durant mon séjour de trois semaines là-bas en juillet 1895, d'en voir un seul succomber ni être un tant soit

peu incommodé à la suite de baignades prises dans des conditions si peu hygiéniques. Notre vaurien de petit domestique, le nommé Ben-Ibk'a, un moutard d'une douzaine d'années, nous étonnait encore plus que ses camarades. Il tenait essentiellement à ne se mettre à l'eau qu'après avoir fait un copieux repas pendant lequel il avalait par exemple une demi-gamelle de campement contenant du kouskous et de la viande, ou du riz au poisson. Quand il ne pouvait plus souffler, tellement il était repu, il grimpait près du tombeau de Sidi-Mousa, sur le plus haut des rochers, et, de là, il piquait dans la Méditerranée une tête magistrale. Les premières fois, l'idée ne nous était pas venue qu'il faisait exprès de rester longtemps sous l'eau. Une angoisse nous étreignait. Émus, nous disions :

— Le malheureux ! Il ne ressort plus ! Il est perdu !

Tout à coup, deux pieds, émergeant des flots, nous signalaient la présence et le salut du plongeur. C'était sa façon à lui de remonter à la surface de la mer, puis, d'un vigoureux coup de rein, il se retournait, et la tête, d'en bas qu'elle était, reprenait sa position normale. Gros caillou grisâtre et rasé, cette tête de sauvage nous regardait en ricanant, ayant l'air de nous dire :

— Quel échec pour vos médecins et votre médecine ! Oh ! la faillite de votre prétendue science !

Que n'eût-elle pas dit cette tête d'ignorant si elle avait lu les *Morticoles !*

Principal centre d'Es-Sah'el (1)

(Le littoral) (A) الساحل

El-Khmis, 500 feux. Non loin de la mer. Grand marché le jeudi. Forces militaires : 800 fantassins. Population probable : 5,600 habitants. Une trentaine de hameaux.

(1) La notice historique d'Es-Sah'el sera comprise dans celle d'Azila, à la fin de la tribu d'El-R'arbiya.

Tribu d'EL-R'ARBIYA

Les éléments ethniques que nous trouvons dans cette contrée sont : l'élément sémitique, Arabes et Juifs, qui est prépondérant, l'élément berbère national, fondu au point qu'il est difficile de le distinguer des sémites purs, l'élément rifain, représenté par des étudiants, puis, un facteur nouveau, spécial aux villes maritimes du Maroc, — *l'Européen* —, en très petite quantité à Azila.

Quant au sol, c'est une plaine unie, couverte de palmiers nains, de cactus, d'aloès, ces gigantesques asperges africaines, qui, de loin, font l'effet de poteaux télégraphiques. Le blé, l'orge et le maïs remplissent les coins laissés libres, jaunissent dès le mois de mai sous les rayons énervants d'un soleil torride. Les labours se font avec des chevaux, malgré la présence de nombreux troupeaux de bœufs, selon la coutume importée de Lékhlout' et d'El-Fah'aç. Aucune forêt, aucun bosquet, sauf quelques oliviers et figuiers entretenus dans les jardins potagers.

Tribu maritime de la côte océanique, entourée de sœurs gémissant comme elle sous la botte du Makhzen, El-R'arbiya fait partie de la circonscription militaire de Tanger à laquelle elle peut fournir, quand elle ne triche pas, 1,500 hommes, cavaliers et piétons, tous armés de fusils à silex, joujoux enfantins, dont on connaît la parfaite innocuité en face des Mauser et des Remington.

Sorties des Beni-Mçoouer, trois petites rivières arrosent ce territoire avant d'apporter à l'Atlantique leur modeste débit. La première s'appelle *Ouad Azila*, la seconde *Ouad el-H'add*, la troisième *Ouad El-H'amra*, à l'embouchure desquelles la marée se fait vivement sentir. Parmi les villages, celui d'El-H'add est le plus important à cause de la grande foire qui s'y tient chaque dimanche, les négociants maures de Tanger, d'Azila, et même de Fas, n'hésitant pas à s'y rendre pour écouler aux paysans les produits qui leur manquent : sucre, laine, bougies, vêtements, etc.

Des écoles primaires, il y en a jusque dans la moindre bicoque. Elles sont envahies par les étudiants du Rif, qui pullulent aussi à Lékhlout' et à El-Fah'aç. La nourriture se compose de viande bouillie et rôtie, de kouskous froid, sans beurre ni graisse, arrosé seulement de petit lait, lequel, absorbé ainsi, prend le nom de *cikouk* صيكوك. La boisson favorite est le thé, le fameux thé anglais, dont le Mag'rib el-Ak'ça fait une si grande consommation. Le café, très peu connu, est dédaigné, et cependant, il y a à peine deux siècles, il trônait encore dans tout l'Empire chérifien. Ce fut, je crois, pendant leur occupation de Tanger (1) que les Anglais commencèrent à habituer les Marocains à absorber du thé et à mettre cette boisson à la mode. De ce côté du moins, le succès a si bien dépassé ses espérances, que la Grande-Bretagne, sans se consoler tout à fait de la perte de l'une des deux clefs du détroit de Gibraltar, peut se flatter néanmoins que son éphémère occupation de Tanger n'a pas été sans avantages pour elle puisqu'elle lui a permis de tuer l'importation du café au Maroc et de la remplacer par des tonnes et des tonnes de thé indien qu'elle expédie chaque année aux principaux ports de l'Empire chérifien.

D'aspect morne et pauvre, les hameaux éparpillent leurs maisonnettes de torchis à travers la vaste plaine des palmiers nains, brousse improductive qui dresse sa forêt d'éventails palmés à perte de vue. Sillonnée par les caravanes, la tribu est relativement peu pillarde, excepté au lieu dit *El-Agba el-H'amra* (la Côte-Rouge), coupe-gorge redoutable, rendez-vous des brigands d'alentour, où il faut se tenir sur ses gardes.

Le Sultan des t'olba

C'est toujours en été, après la moisson, que les étudiants d'El-R'arbiya ont l'habitude d'élire un *Sultan* pris parmi eux. La royauté du nouveau souverain dure exactement une trentaine de jours pendant lesquels la joyeuse bande des clercs fait dans la tribu des tournées de mendicité *(nzaha)*. Ce sultanat éphémère, presque inconnu du restant des Djebala, a été adopté par El-

(1) Elle dura 21 ans, de 1662 à 1683. Ce fut sous le règne du sultan Sliman ben Moh'ammed (1792 à 1822) que le thé supplanta définitivement le café au Maroc. (Godard, *Histoire du Maroc,* p. 584.)

R'arbiya et Lékhlout' en imitation de leur grande voisine du Sud, la tribu d'El-R'arb, où chaque université un peu importante nomme son *Sultan*, ainsi que cela se pratique d'ailleurs régulièrement à Merrakèch et dans les autres grands centres marocains. Le pseudo-potentat jouit des mêmes prérogatives que son collègue réel le sultan de Fas ; comme lui, il a des gardes, une cour, un Makhzen, des caïds, des pachas, un grand vizir, des ministres, et, quand il sort, il est précédé de deux hérauts d'armes portant des lances ou des mousquets ; derrière lui, un vigoureux condisciple élève au-dessus de sa tête le parasol rouge, insigne du rang suprême.

Émerveillés, les campagnards acclament l'empereur à son passage ; ils lui donnent des cadeaux en nature et en argent, et la promenade continue, d'un village à l'autre, les t'olba agrippant consciencieusement le superflu et les économies des populations rurales, si tant est qu'il y ait du superflu et des économies chez de pauvres gens que l'Administration marocaine plume et pressure avec l'avidité qu'on lui connaît.

Moins d'anarchie, plus de discipline, plus d'autorité que dans es autres Nzaha djebaliennes, telle est l'impression qui se dégage de prime abord des groupes universitaires monarchiques, car le prétendu sultan, prenant son métier royal au sérieux, ne tolérerait aucune incartade, aucune infraction aux lois de l'étiquette, aux règlements en vigueur. Le mois de mendicité écoulé, le souverain rentre dans le rang ; il reprend comme les autres sa planchette d'étudiant, ni plus ni moins fier que s'il n'avait jamais coiffé le diadème.

Agriculture. — Main-d'œuvre rifaine

Parcourons la campagne. La terre est grasse, fertile, manquant d'eau cependant, sauf dans les années pluvieuses, où elle en a peut-être trop, inondée qu'elle est alors par les averses diluviennes de l'Atlantique. Et, jusqu'à la ligne d'horizon, sans un coteau, sans un bouquet d'arbres, la plaine, sous les douches bienfaisantes de l'hiver, déploie les grandes nappes vertes de ses hautes herbes, qui ondulent et se confondent au loin avec les touffes hérissées, mais vertes aussi, des palmiers nains.

Des bandes de laborieux Rifains viennent, à la saison des

labours et de la moisson, louer leurs bras aux agriculteurs. Quelques-uns, établis définitivement dans le pays, s'adonnent particulièrement aux cultures maraîchères. On peut diviser ces étrangers en deux catégories : 1° le Rifain pauvre, dont l'unique objectif est d'amasser un petit pécule pour retourner ensuite dans ses foyers ; 2° le Rifain, riche ou pauvre, qui s'expatrie à la suite d'un meurtre, et qui, pour éviter de justes représailles, est bien heureux de se réfugier dans les Djebala occidentaux, loin de son pays, à El-R'arbiya, Tanger, Lékhlout', par exemple, là enfin où il est à peu près sûr de ne plus rencontrer des visages hostiles.

Il y a encore une autre distinction à établir parmi les émigrants du Rif : 1° *les hommes mariés ;* 2° *les célibataires.* Les premiers choisissent le Maroc de préférence à l'Algérie, tandis que les seconds aiment mieux notre colonie, où ils ont la certitude de trouver une foule de satisfactions physiques impossibles à se procurer dans le grand monastère mag'ribin.

Étourderies d'un émigré algérien, protégé français

Soumise au Makhzen, la tribu d'El-R'arbiya est placée sous l'autorité d'un agent impérial d'origine rifaine, de la famille des Oulad ben Abd-eç-Çadok' de Témsaman, et ce gouverneur n'est lui-même que le subordonné du pacha de Tanger. Ces deux personnages s'entendent admirablement quand il s'agit de faire de l'opposition aux intérêts du commerce européen, aux idées, aux innovations que les Chrétiens seraient tentés d'introduire dans le pays. Il faut avouer cependant que certains étrangers ont une singulière façon de se concilier les sympathies des indigènes marocains. Une personnalité bruyante et encore vivante me tombe sous la main. Ne laissons pas échapper ce type de mahométan qui, dans un but de lucre facile à comprendre, s'est placé sous la protection du pavillon français.

Il y a actuellement à El-R'arbiya un riche propriétaire foncier qui répond au nom de Moh'ammed ould Souih'li سو يحلى. Son père était un ancien émigré algérien, originaire de la tribu du Sah'el, cercle de Nemours. Désireux de mettre ses intérêts et sa personne à l'abri du bon plaisir des autorités marocaines, le jeune Souih'li, après la mort de l'auteur de ses jours, s'était empressé de solliciter la qualité de *protégé français.* Ce titre obtenu, grisé

par des richesses facilement acquises, assuré de la protection d'une nation puissante, notre client prit en face du Makhzen des airs de matamore, narguant les représentants du pouvoir chérifien, grands et petits, posant, aux yeux des paysans d'El-R'arbiya, en homme indépendant qui n'a peur ni du sultan ni des caïds. Fatigués des sottes rodomontades et de l'orgueil insupportable de l'Algérien, les anciens de la tribu tinrent conseil et adoptèrent à l'unanimité la résolution suivante :

— Cet oriental, venu ici sans le sou, riche aujourd'hui, se donne des airs de pacha. Allons ! *Coupons-lui l'herbe sous les pieds !* (1).

Et, de fait, quelque temps après, vers 1891, ils lui tombèrent dessus, dans son propre *bordj*, le superbe château seigneurial qui insultait la campagne environnante, et ils firent rouler sous leurs balles deux des frères du rodomont. Celui-ci, par miracle, échappa ; et il put se réfugier à Tanger, laissant son troisième frère bloqué dans une des tourelles du château, en plein cœur d'El-R'arbiya.

Comment retourner dans la tribu courroucée ? Tel était le problème que le riche capitaliste méditait encore au printemps de 1895 à Tanger, quand le derviche, de passage dans cette ville, rencontra un jour l'exilé sur le souk' aux légumes, se pavanant fièrement, la main sur l'arsenal de sa ceinture. Les deux compères se connaissant de longue date, le vaniteux Algérien invita le mendiant-voyageur à souper et à coucher chez lui, dans sa belle maison de Tanger. Inutile de dire que Moh'ammed accepta avec empressement l'invitation.

A table, il ne fut question que de l'attentat d'El-R'arbiya, que Souih'li se plaisait à narrer par le menu, avec de grands gestes furibonds. A la fin, en manière de péroraison, le vagabond fit à son hôte un petit sermon.

— Mon cher, en ta qualité d'étranger, tu ne devrais pas braver ces Indigènes. Le Makhzen lui-même les ménage beaucoup, et toi, tout seul, tu crois pouvoir les dompter ?

— Moi, reprit l'amphitryon en se rengorgeant, je suis chérif ; de plus, je suis de race arabe. Eux sont des bâtards de Rifains !

---

(1) *Nek'ét'ôu lou z-zerriâ* نقطع له الزريعة.

Par Dieu, je veux retourner là-bas et les traiter comme des chiens! Moi seul, j'en mange dix comme eux !

Que dire à un écervelé de cette trempe? Le derviche prit le parti de causer d'autre chose, de ne plus insister sur l'aveuglement de ce malheureux entêté, avec la cuisine duquel il ne tenait pas d'ailleurs à se brouiller.

Huit mois après cette conversation, au retour de son exploration des parties méridionales du Maroc, l'éternel pèlerin reparaissait à Tanger et demandait à un ami commun ce qu'était devenu Es-Souih'li.

— Tu veux savoir où il est !..... répondit l'ami commun en pouffant de rire. Sache donc que ce bourreau des crânes, pris d'une venette intense dès l'apparition du choléra à Tanger, a filé comme un zèbre à son château d'El-R'arbiya, il y a de ça une vingtaine de jours. Aussi bien, la frousse n'a pas touché que lui. Des troupeaux de Juifs, foirant dans leurs chaussès, et quelques Chrétiens ont déserté également notre ville où les cas de choléra sont, ma foi, très nombreux depuis quelque temps.

Nullement effrayé par le fléau, le fils de T'ayyéb resta encore plusieurs jours à Tanger avant de s'embarquer pour Oran. Un beau matin, tandis qu'il musait dans les rues de la ville, quelle ne fut pas sa stupéfaction de voir passer près de lui une sorte de gros chariot traîné par deux mules, et, au fond du chariot, étendu sur une botte de paille, le bouillant Es-Souih'li, dont le visage presque méconnaissable était sérieusement ensanglanté ! Dans la foule, on disait qu'il avait son compte et qu'il ne passerait peut-être pas la journée.

— Hé ! Hé ! se dit l'explorateur, notre homme a dû faire une nouvelle cornichonnerie, et il l'a payée cher !

Tout en se livrant à ces réflexions, le chemineau suivait le convoi. Arrivé devant la demeure de son ami, il s'arrangea de manière à s'y introduire en même temps qu'Es-Souih'li lui-même et ses porteurs. Quand on eut installé le malade sur un lit, Moh'ammed vint lui demander de ses nouvelles et le questionner sur la cause de son piteux état.

— Ne m'en parle pas ! rugit le blessé. Les gens d'El-R'arbiya sont des sauvages, des lâches !

Alors seulement le derviche put se rendre compte du malheur survenu à son ami. La poitrine, les bras et le visage de ce bouillant

guerrier étaient criblés de plomb de chasse, une volée de coups de fusil, qui lui avaient été tirés à bout portant, disait-il, — pas tout à fait cependant, — par traîtrise, un soir qu'il prenait le frais devant le portail de son castel. Ah, les coquins, les bandits, dont il avait voulu séduire l'esprit et le cœur par ses largesses ! Ils lui paieraient ça ! Puis, dans un accès de rage, il se dégonfla, exagérant ses prouesses, en menteur fieffé qu'il était :

— C'était un soir, au coucher du soleil. Nous étions assis devant la porte du bordj, moi et quatre de mes parents, lorsque deux individus, dissimulés derrière les broussailles, se dressèrent subitement devant nous et nous déchargèrent dans le nez leurs pistolets et leurs fusils. Aveuglé par le sang qui ruisselait de mon front, j'eus cependant la force de riposter d'un coup de carabine, et j'eus aussi la chance de toucher un de ces gredins qui se sauva en hurlant. Mon coup de feu les avait mis en fuite ; heureusement, car sans cela ils auraient continué à nous canarder comme des lapins. J'ignore qui a ébruité ce guet-apens à la suite duquel le consul de France m'a donné l'ordre formel de rentrer à Tanger. Il m'a fallu obéir, bien à contre-cœur, je te le jure, car si j'étais resté là-bas, je me serais terriblement vengé. J'en aurais tué au moins une dizaine !

Comment ajouter foi à ce roman, étant donnée la hâblerie si connue du protégé français ? Une petite enquête s'imposait ; le derviche la fit et voici ce qu'il apprit : la tentative d'assassinat avait eu réellement lieu, mais c'était Souih'li qui s'était empressé de la divulguer en demandant aide et protection à la Légation de France. Alors notre ministre, empruntant le char rustique du marabout de Ouazzan, El-H'adjj Abd-es-Slam, avait envoyé chercher le batailleur blessé et sur le flanc.

Souih'li n'est pas le seul indigène d'El-R'arbiya ayant obtenu la protection d'une puissance chrétienne. Plusieurs de ses coreligionnaires sont les protégés de la Prusse, de l'Angleterre et de l'Espagne. Ceux-là du moins ont le bon esprit de se tenir tranquilles de ne pas faire les malins, de ne dire à personne leur qualité de protégés, qu'ils dévoilent seulement quand ils y sont contraints, c'est-à-dire en présence d'un danger sérieux, non provoqué par eux.

Ville d'Azila

A l'angle méridional de la tribu, vous trouverez le gros village d'Azila, que les Indigènes appellent emphatiquement *Mdina-t-Azila* (la ville d'Azila). Adossée à une colline, entre El-R'arbiya et Es-Sah'el, la triste et minuscule cité concentre ses trois cents masures sur une plage nue, à un kilomètre environ de l'embouchure de la rivière qui porte son nom, et si près des flots, que les vagues de l'Océan viennent lécher le pied de ses vieilles murailles. Les vaisseaux passent au large, sans s'arrêter dans ce mauvais mouillage, où le commerce est nul. Tanger, d'un côté, El-Araïch de l'autre, accaparent le mouvement commercial de cette partie de la côte. La plupart des constructions sont d'origine portugaise. Les remparts, quoique vieux, sont encore solides, mais la k'açba aurait besoin de sérieuses réparations.

Le peuple a en vénération particulière le vaillant champion de la foi, Sidi-Mouh'ammed ben Abd-Allah, qui reprit, dit-on, Azila aux Portugais ainsi que plusieurs autres villes du littoral marocain. Ce fut lui aussi qui aurait jeté les fondements de Souira (Mogador). On ajoute enfin que Tanger aurait été définitivement arrachée aux Portugais? par les Rifains et que c'est pour cette raison qu'on accole souvent à son nom le qualificatif d'*Er-Rifiya* (La Rifaine). Puisque nous sommes dans le domaine de la légende, ne le quittons pas sans dire que le peuple a conservé un vague souvenir de l'ancien partage du littoral marocain entre l'Espagne et le Portugal : Au Portugal, toutes les villes de la côte océanique jusqu'à Tanger ; aux Espagnols, tout le littoral méditerranéen jusqu'à la Mélouiya.

Retournons à Azila. Entièrement blanchie à la chaux, de loin, la petite ville éblouit ; de près, quelle désillusion ! Rues étroites, poussiéreuses en été, boueuses en hiver, sans compter les inévitables tas d'ordure, le fumier, les animaux crevés pourrissant en plein air ! Les hommes et les femmes portent le costume djebalien : djellaba et pantalons de cotonnade blanche pour les premiers, h'aïk de laine de couleur ou de laine blanche pour les femmes.

L'étranger musulman est accueilli froidement par cette population exclusiviste, qui vit dans une étroite communauté familiale, ayant la méfiance innée du Marocain envers quiconque ne fait point partie de sa maison, de son clan et de sa caste.

La zaouiya la plus célèbre d'Azila est celle de Sidi ben Merzouk', dont les deux frères sont enterrés, l'un à Tlemcen, l'autre à R'mara. Les restes mortels de Ben Merzouk' reposent dans un mausolée autour duquel se voient des pigeonniers et des poulaillers remplis de poules et de pigeons offerts en l'honneur du saint par les dévots et les pèlerins. Le prieur de la zaouiya, Sidi Abd-el-K'ader ben Merzouk', issu de la lignée du santon, sait fort bien que ces volatiles sont destinés à l'alimentation des pauvres et des étrangers. Aussi donne-t-il assez fréquemment des ouaâda dont il se réserve sans doute une bonne part. Ce mok'addem a deux domiciles, l'un à Azila et l'autre à Tétouan. C'est, dit-on, un docteur éminent, un Pic de la Mirandole capable de raisonner sur toutes les sciences en vogue au Maroc.

Colonie juive d'Azila

Elle n'est pas, comme ailleurs, parquée dans une mellah' ; ses membres, disséminés un peu partout, vivent côte à côte avec les Musulmans, sans faire trop mauvais ménage avec eux, car ils savent se plier et se soumettre aux exigences des coutumes islamiques. Le Juif d'Azila est d'une pusillanimité excessive, tandis que sa femme, sortant sans voile, la tête entourée d'une pièce de calicot blanc, a une certaine crânerie dans le regard. On reconnaît l'Hébreu à ses vêtements noirs, à sa mine humble et rusée. Il parle l'arabe, mais avec un accent castillan prononcé, car il a conservé précieusement l'usage de l'espagnol, dont il se sert toujours en famille. La plupart des agents consulaires d'Azila sont d'origine israélite parce que les Chrétiens n'aiment pas à vivre dans cette localité qui n'est reliée au reste du monde par aucun service de paquebots. Le fils d'Israël vivra toujours heureux là où l'Européen mourra d'ennui. Transplantez l'Hébreu sur un sol qui n'est pas le sien ; immédiatement, il combattra ses premiers symptômes de nostalgie en apprenant résolument la langue de ses nouveaux concitoyens, en trafiquant directement avec eux, sans l'intermédiaire d'un interprète. Peut-on en dire autant des Européens ? Ne les voyons-nous pas vivre des vingt et trente années, que dis-je ? des demi-siècles et plus au milieu des Arabes, sans savoir un traître mot de l'idiome du Prophète ? Quelques-uns ont parfois la naïveté de vous dire :

— On dit que l'arabe est facile. Cependant, je ne sais pas comment, après tant de temps, je ne l'ai pas appris !

Sans perdre une minute, posez-leur le dilemme suivant, qui est très embarrassant, et qui leur montrera soudain l'abîme entr'ouvert sous leurs pas, abîme qu'ils n'avaient jamais soupçonné:

— De deux choses l'une : — Ou l'arabe est facile, et vous êtes inexcusable de ne l'avoir pas appris ; ou il est extrêmement difficile, et vous êtes pardonnable de l'ignorer. — Optez, monsieur.

Moh'ammed ben T'ayyéb avait trouvé à Azila une mine précieuse de crédulité et de bêtise chez les Mahométans et les Israélites. Il se mit à les exploiter alternativement en leur vendant des amulettes contre toutes les maladies possibles, l'impuissance principalement. Dès les premiers jours de son arrivée, il s'était tenu sur ses gardes, observant les simagrées des sorciers juifs, dont il perça à jour les anodines supercheries. Ces prétendus devins se bornaient simplement à griffonner le nom de Dieu et de certains diables sur des carrés cabalistiques, qu'ils vendaient aux âmes candides qui avaient foi en leur prétendue science. En qualité de confrère en charlatanisme, Moh'ammed fut admis dans la bande des magiciens israélites. Ceux-ci finirent par considérer le voyageur comme un des leurs, tant leur surprise était grande de voir un Musulman les fréquenter, coucher, boire et manger avec eux. De mémoire de Mathusalem, cela ne s'était jamais vu à Azila.

En fait de ressources culinaires, Azila a les poissons de l'Océan pris par des pêcheurs de profession. Elle a aussi des légumes et des fruits provenant des jardins qui entourent la ville du côté de l'Ouest. Le principal marché de la localité se tient le lundi sur le bord de la rivière, en dehors des murs. On y vient d'Es-Sah'el et d'El-R'arbiya, mais c'est un marché peu important et petit.

L'autorité impériale est représentée dans la ville par un caïd. En 1895, c'était un nommé Si Saïd, riche personnage, déjà gras, comme disent les Arabes, ayant des fermes, des pied-à-terre à la campagne ainsi qu'un bel immeuble à Tanger.

Azila ne jouit pas d'une sécurité absolue. Etouffée entre El-R'arbiya et Es-Sah'el, il arrive à cette malheureuse bicoque d'avoir à se défendre contre les paysans de ces deux tribus, avec lesquels elle est forcée de faire de temps à autre le coup de feu.

Grâce à ses murailles, elle ne reçoit pas chaque fois la pile que comporte sa faiblesse relative. Dès qu'elle se voit cernée par l'ennemi, elle s'empresse de fermer ses deux uniques portes : *Bab-el-Bah'ar*, qui donne sur la mer, ainsi que son nom l'indique, et *Bab-el-Djebel*, qui est située sur le point culminant de la ville, juste en face des jardins.

Principaux villages d'El-R'arbiya

(L'Occidentale) (A) الـغـربـيـة

Azila, 300 feux. ازيـلـة (Voyez ci-après la *Notice Historique).*
Hajra-t-ez-Zerk'a, 300 feux. Sur l'Ouad el-R'arbiya.
Déchra-t-Oulad-ben-Aïcha, 50 feux. Marché le jeudi.
El-Agba-l-H'amra (La côte rouge). Poste du Makhzen.

Les quatre fractions de la tribu sont : *Hajra-t-ez-Zerk'a* (La pierre bleue), *Oulad-ben-Aïcha Lefouaga* (Les supérieurs) et *El-R'eraba* (Les Occidentaux). — Trois rivières : *Ouad Azila*, *Ouad El-Ouest'* et *Ouad El-R'arbiya*, les deux dernières venues des Beni-Mçoouer, la première des Beni Gourfet'. Toutes les trois se jettent dans l'Atlantique.

Forces militaires : 1,000 fantassins. Population probable : 7,000 habitants. Encore une vingtaine de hameaux.

Notice Historique sur Azila (1)

Cette bourgade occupe l'emplacement de la vieille ville libyphénicienne, *Zilia* ou *Zilis*, qui, après avoir appartenu à l'empire colonial de Carthage, passa sous la domination romaine. De Zilis, simple comptoir punique, puis colonie romaine fondée par Auguste sous l'appellation de *Julia Constantia Zilis*, on ne sait à peu près rien, sauf qu'elle fut soustraite à la domination des rois maurétaniens et rattachée à la Bétique (2).

---

(1) Jamais, au grand jamais les indigènes ne l'ont appelée *Arzile*, *Arcila* ou *Arzilla*, et autres noms baroques qu'on lui donne en Europe.
Les historiens arabes, dans leur désir de rendre le *z* emphatique des Berbères, écrivent ce mot avec un çad. C'est un tort. Il faut l'écrire ainsi : ازيـلـة *(Azila)*, comme il se prononce.

(2) Tissot, page 64 à 67.

El-Bekri attribue la fondation d'Azila à une expédition de Normands effectuée en 229 de l'hégire (843-844 de J.-C.) (1). El-Bekri se trompe, car la Zilis romaine existait encore en 712, époque de l'invasion musulmane ; elle existait aussi en 828, puisque, d'après le *K'art'as*, p. 62, elle échut à Yah'ya ben Idris. Il faut voir, je crois, dans les deux descentes successives des Normands à Azila le premier gros évènement historique dont cette localité fut le théâtre, évènement qui obligea les habitants à se construire un *ribat'*, sorte de château fort qui devint l'asile des populations d'alentour.

(921 de J.-C.). Yah'ya ben Idris est interné dans la région d'Azila.

(936 de J.-C.). D'après Léon et Marmol, dont les dates ne sont pas toujours certaines, Azila aurait été saccagée par les Anglais en 936 et serait restée 20 ans déserte jusqu'à ce que El-H'akem II, fils d'Abd-er-Rah'man, calife de Cordoue, la rebâtit et la fortifia.

(950-951 de J.-C.). L'un des derniers souverains de la dynastie idrisite, Abou-l-Aïch Ah'med ben el-K'asem Kennoun, se place sous la suzeraineté des Oméïades d'Espagne et se retire à Azila, seule ville qui lui reste. (El-K'art'as, p. 118, et Ibn-Khaldoun, t. 2, p. 148 de la traduction.)

(997 de J.-C.). Ouadhah', général oméïade, prend Azila à Ziri ben At'iya. Ziri est ce fameux chef zénète qui était allé en Espagne, en 992, faire sa cour au calife El-Mançour ben Abi-Amer, à qui il avait apporté, entre autres cadeaux rares, *un oiseau parlant l'arabe et le berbère !* Pour nous, Européens, qui ne savons généralement ni l'une ni l'autre de ces deux langues, ce phénix des habitants de l'air serait capable de nous faire rougir de honte si nous ne soupçonnions en lui, avec notre perspicacité ordinaire, un vulgaire perroquet auquel le malin Ziri avait appris sans doute quelques mots d'arabe pour flatter la vanité d'El-Mançour et quelques mots de berbère pour rehausser son propre prestige aux yeux de ses naïfs compatriotes marocains. (*El-K'art'as*, p. 142. *El-Istik'ça*, t. 1, p. 91 et 92.)

(1154 de J.-C.). *Edrissi* parle d'Azila comme d'une petite ville sans importance.

---

(1) El Bekri, ed. de Slane, p. 111 ; Dozy, *Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne*, t. II., p. 265.

(24 août 1471). Les Portugais, sous les ordres de Don Alfonso V, attaquent Azila, l'emportent d'assaut et la livrent au pillage. (*Castellanos*, ouvrage cité, p. 38 et 39. *Chénier*, t. 2, p. 415.) Dans une note, Chénier raconte une fable absurde sur la prétendue vénération des Musulmans pour le prince Don Ferdinand, auquel les Marocains auraient donné le nom impossible de *Sidi-Kafer* (monseigneur l'impie) ! Ce qu'il y a de particulièrement remarquable dans la conquête d'Azila, c'est que les Portugais parviennent à soumettre la contrée environnante jusqu'à plusieurs myriamètres. (Voyez aussi E. Pellissier, *Mémoires historiques et géographiques sar l'Algérie*, Paris, in-8°, 1844, p. 126 à 128.)

(Octobre 1508 de J.-C.). Le sultan Moh'ammed ben Moh'ammed Ech-Cheikh el-Ouat't'asi assiège Azila avec de nombreuses troupes. Commandée par Vasco Contiño, la garnison portugaise oppose aux Musulmans une résistance héroïque. Ceux-ci, cependant, réussissent à franchir les murailles. Les Chrétiens sont obligés de se réfugier dans la citadelle et ils sont sur le point de se rendre, tant les attaques des Maures sont furieuses, lorsqu'ils voient poindre sur l'Océan les voiles de l'armada portugaise qui vient à leur secours sous les ordres de Juan de Meneses, gouverneur de Ceuta. Ces renforts, ajoutés à ceux que Ferdinand le Catholique expédie de son côté à Azila, obligent l'armée marocaine à reculer jusqu'à El-K'çar el-Kebir. Mais Azila n'était plus qu'un monceau de ruines.

(Juillet 1578). La plus grande partie de l'armée portugaise débarque sous les murs d'Azila. Elle est ensuite taillée en pièces à la célèbre bataille d'El-K'çar el-Kebir.

(1580 de J -C.). Les places du Maroc occupées par les Portugais passent sous la domination de l'Espagne.

(13 septembre 1589 de J.-C.). Par suite de la terreur que leur inspire El-Mançour, les Chrétiens évacuent Azila. Ce renseignement de l'auteur de la *Nozhet-el-Hadi*, p. 263 de la traduction, donne à penser qu'Azila fut abandonnée et reprise plusieurs fois de suite par les Chrétiens. Les auteurs musulmans et européens ne sont pas d'accord à ce sujet. C'est une question intéressante à élucider.

(1595 de J.-C.). — « El-Mendani, k'aïd de Tétouan, et Ali Barrax, k'aïd de Chechouân, vinrent attaquer Azila. Jean de Ménésez, qui

en était le gouverneur, était à Lisbonne dans ce moment. Son lieutenant sortit à la rencontre de l'ennemi, et fut battu et tué. Mais, Jean de Ménésez, étant accouru au secours de la place avec de nouvelles troupes défit à son tour les Arabes. » Ici j'ai cité textuellement les *Mémoires historiques* d'E. Pellissier, p. 130 et 131, sans oser modifier l'orthographe vicieuse des noms propres arabes, noms propres devenus méconnaissables sous la plume de Marmol auquel ce récit est emprunté.

En 1641 de J.-C., Abou-l-Abbès el-Khidhr R'ilan, originaire des Beni-Gourfet', s'érige en souverain indépendant dans la province d'El-Habt' (El-Hebet), et il interne à Azila le fameux santon *Abou-Sélham ben Keddar*, qu'il relâche peu après. Ce fait, puisé dans *El-Istik'ça*, t. 4, p. 14, démontre qu'Azila n'était plus au pouvoir des Portugais et que la date de 1648, assignée par E. Pellissier à l'évacuation d'Azila par le Portugal, concerne une des nombreuses prises, reprises et pertes de cette place par les deux peuples ennemis.

(1667 de J.-C.). R'ilan, toujours maître d'Azila, s'enferme dans cette localité, et le sultan Er-Rachid, qui n'ose l'y attaquer, rentre philosophiquement à Fas avec ses troupes. (*El-Istik'ça*, t. 4, p. 17.)

(1668 de J.-C.). Le trône d'Er-Rachid se consolidant peu à peu grâce aux flots de sang que ce rejeton de l'Envoyé de Dieu répand avec plus de férocité encore que ses prédécesseurs, R'ilan prend peur, quitte Azila et s'embarque pour Alger.

(1690-1691 de J.-C.). Nous retrouvons les Européens maîtres d'Azila. Les chroniqueurs arabes disent que les Croisés musulmans (*El-Moudjahidin*) vinrent mettre le siège devant cette place qui était défendue par des Chrétiens, des Espagnols sans doute, disent-ils. Ceux-ci capitulent. Toutefois, n'étant pas très sûrs de la bonne foi marocaine, ils profitent de la nuit pour s'embarquer et retournent dans leur pays. Après leur départ, la ville se repeuple, de Rifains principalement. (*El-Istik'ça*, t. 4, p. 36 et 37. *Et-Tordjman*, p. 43 de la traduction. Il y a une différence d'une année entre ces deux historiens relativement à la prise d'Azila. *El-Istik'ça* donne 1690-1691 de J.-C. et *Et-Tordjman* 1691-1692.)

(1858 de J.-C.). Un navire espagnol, manquant d'eau, vient en demander aux Maures d'Azila, qui la lui refusent et ne veulent lui en vendre à aucun prix. (*Castellanos*, p. 42.)

(26 Février 1860). Bombardement d'Azila par la flotte espagnole qui était sous les ordres de Bustillos y Barreda. Les Musulmans répondent au feu des ennemis avec dix pièces de canon. L'escadre chrétienne rentre à Algésiras, à cause de l'état de la mer, après avoir causé de graves dommages à la petite ville arabe.

Azila, dont le commerce est si languissant maintenant, est mentionnée dans les portulans chrétiens du XIVe siècle comme étant le point le plus éloigné vers le sud-ouest, au-delà du détroit de Gibraltar, qu'atteignait le commerce européen. C'était, à cette époque, une escale d'une certaine importance, combien déchue aujourd'hui !

Tribu des BENI-MÇOOUER

Moh'ammed abandonne le littoral de l'Océan pour prendre le chemin des montagnes des Beni-Mçoouer ; il quitte les plages sablonneuses pour les sommets boisés de cette grande tribu si bien arrosée par ses nombreuses sources et ses petits ruisseaux. Pays grand et fertile, allant d'El-Fah'aç au Djebel el-H'abib sur une distance d'une journée de marche (40 kilomètres), large d'une vingtaine de kilomètres entre El-R'arbiya et Ouad'ras, il est admirablement défendu par le rempart naturel de ses montagnes peuplées de 9,000 guerriers, lesquels sont cependant soumis à la conscription militaire de Tanger. Nombreux sont les villages de 100 à 500 feux, parmi lesquels on peut citer celui des Beni-H'akim, de 300 maisons, et celui d'El-Allik', de 500 feux, cité minuscule et industrieuse où l'on fait des babouches, des zaâboula (porte-monnaie), des ceintures de cuir, qui se vendent dans la plupart des grands centres ruraux, en particulier au Souk' el-Khmis.

A côté des beaux vergers se voient des champs de blé, des carrés de maïs et de fèves, du lin, du coton. Les chèvres, les moutons et les mouches à miel représentent la richesse animale de cette contrée dont le climat est sain et frais à cause de son

altitude. La fertilité du sol, les beautés de la nature provoquent au Maroc, nous l'avons déjà constaté, les débordements de la bête humaine. Les ménages ne se gênent pas pour fabriquer du çamet enivrant, et les étudiants, dans leurs orgies nocturnes, boivent, à la barbe des docteurs de la loi, le vin qu'ils achètent aux Chrétiens et aux Juifs de Tanger. C'est Tanger qui leur fournit aussi des filles de joie, qu'ils prennent en location, pour un temps déterminé, et qu'ils renvoient quand le bail est arrivé à terme, quand eux-mêmes se déclarent repus et fatigués. La citadine est un extra, un régal chorégraphique et charnel qu'on s'offre à certaines époques, en vue de varier le menu quotidien des gitons et des gitonnes dont la vente est d'un usage courant dans la tribu.

Le Carnaval djebalien

Ici, et chez les Djebaliens méridionaux, nous retrouvons le carnaval, que l'on appelle *Ba-Chikh* باشيخ. Le travestissement des masques diffère de ce qu'il est dans le Rif (1), le nombre des personnages aussi. Chez les Rifains, il n'y a jamais que cinq acteurs prenant part à la mascarade, tandis que les Djebaliens, moins primitifs, ont dix personnages principaux et trois ou quatre comparses. Faisons-en l'énumération :

1° le *Ba-Chikh,* chef de la troupe ; 2° la *Femme* du Ba-Chikh ; 3° la *Négresse,* esclave du ménage du Ba-Chikh ; 4° l'*Ane ;* 5° le *Juif ;* 6° la *Juive* (ces trois derniers font également partie de la suite du Ba-Chikh, dont ils sont les humbles serviteurs) ; 7° le *Cadi ;* 8° le *Muezzin ;* 9° le *Caïd ;* 10° le *Voleur ;* 11° plusieurs *Gendarmes maures,* auxiliaires du Caïd.

Inutile de dire que tout ce monde appartient à la race humaine — si peu quelquefois ! — et que tous sont musulmans et du sexe masculin.

Ici, une immense parenthèse, un *Avis* aux *Cœurs chastes.* Il me répugne, en effet, de les prendre au piège grossier d'une peinture licencieuse et pornographique

Des cœurs chastes, des esprits et des âmes pures, il y en a encore sur la terre, et beaucoup, Dieu merci ! Il y en a surtout chez les *Femmes,* — il n'y en a guère que là, l'Homme étant géné-

(1) Voyez *Maroc Inconnu,* 1re partie, de la page 106 à la page 111.

ralement un grand sournois libidineux, insatiable de gaudriole ; — des cœurs chastes, il y en a chez les Jeunes Filles dignes de la robe blanche, et elles sont légion ; il y en a chez les travailleuses des champs et des villes, chez toutes les femmes ennemies de la paresse, qui est le tombeau de l'honneur ; il y a enfin des âmes pures, et elles sont innombrables, chez les Mères de nos enfants, nos compagnes sacrées, dont le rêve toujours virginal plane si haut, si loin de nos égouts, de nos sanies masculines.

Ceci dit, soyons *immoraux*. Le sujet l'exige.

Accoutrement du *Ba-Chikh :* — des haillons sordides, des savates en feuilles sèches de cactus, une peau de bouc en guise de bonnet, une bosse dans le dos, de la boue sur le front, le nez et les pommettes ; de la laine blanche, collée aux joues et aux mains avec de la poix ; un chapelet de coquilles d'escargots pendu au cou ; une badine de ferula communis à la main ; une lanière de peau de mouton avec sa laine et deux aubergines entre les jambes, simulant les organes de la reproduction.

Travestissement de la *Femme* du Ba-Chikh : — Ce rôle est dévolu d'habitude à un mignon efféminé. Une vieille natte d'alfa, serrée à la taille par une corde de palmier nain, s'applique directement sur le corps nu ; par-dessus la natte, une antique pièce de cotonnade flotte sur les épaules, tombant jusqu'aux mollets. Une citrouille vide, servant de masque, cache le visage, avec trois trous, pour les yeux et la bouche. Des noyaux d'olive, à la place des dents, s'incrustent dans le masque. Aux poignets, des lanières de cuir comme bracelets. A la place des seins, deux courges bombent la poitrine. A la main, une casserole pleine de goudron représente les parfums de la femme djebalienne.

L'*Ane* est un paysan grossier, un joyeux drille, d'une force herculéenne, ayant, pour tout vêtement, un tapis de jonc ou d'alfa, avec un vieux surfaix sur le dos, en guise de bât. Sur la tête, un crâne d'âne véritable, blanc, tout desséché, montrant ses mâchoires et ses dents formidables. Deux tiges d'aloès figurent les oreilles. Un petit balai pendu à la croupe, comme queue. Entre les jambes, un gourdin court mais énorme, noirci à la fumée, et deux grosses pierres rondes, cousues dans deux petits sacs, ont la prétention d'être l'image fidèle des parties génitales du roussin d'Arcadie.

La *Négresse* est un homme de race blanche qui s'est noirci le

corps avec de la poussière de charbon. Sous les haillons, des courges à la place des seins ; un turban noir autour de la tête ; des fèves sèches plaquées sur les dents ; un vieux tapis en guise de vêtement de gala.

Le *Juif* est toujours un musulman facétieux. Pour se distinguer de ses compagnons, il s'est taillé un burnous dans une natte immonde. Son chef est orné d'une calotte noire, à laquelle se rattachent deux queues de vache destinées à figurer les mèches temporales des enfants d'Israël. Sa barbe est un fouillis de crins de bourricot ou de mulet. Ses savates sont trouées, en très mauvais cuir. Et le bougre doit être toujours prêt à la parade, car les coups pleuvent drus sur ses os. Souvent, on le voit rouler par terre, d'un renfoncement vigoureusement appliqué, et il pleure, il se lamente en un dialecte baroque, tandis que sa femme essaye de le protéger par ses supplications, en un bagout fatigant, intarissable.

La *Juive*, autre mahométan farceur, porte une natte déchirée. Sur sa tête, un foulard de cotonnade blanche ; aux jambes, des périscélides de cuir ; des courges à la place des seins ; le corps et le visage blanchis à la chaux.

Le *Cadi* est affublé d'un sac coupé sur le modèle d'un h'aïk, dans lequel il se drape majestueusement. La tête est quintuplée de volume au moyen d'un énorme turban de vieille cotonnade, édifice branlant, que maintient un système compliqué de cordelettes en palmier nain. A la main, un chapelet dont les grains sont des coquilles d'escargots. Il tient sous le bras un bloc de liège représentant l'œuvre de l'Envoyé de Dieu, le Livre sacré, dont il se sert pour rendre des jugements invariablement contraires au plus élémentaire bon sens.

Quant au *Caïd*, en sa qualité de représentant d'un pouvoir abhorré, on lui barbouille le visage de manière à le rendre hideux. Avec ses yeux fulgurants, sa barbe broussailleuse, ses moustaches rebelles, hérissées comme celles d'un tigre en colère, toujours prêt à bondir sur une proie, ce fonctionnaire chérifien a la notion exacte du rôle odieux qu'il remplit. Sous ses haillons épais, on devine l'homme cossu, le prévaricateur avare et riche. Constamment, il brandit son sabre nu, insigne de sa puissance et de sa férocité. Sa tête est ornée d'une longue calotte de drap rouge ; à ses pieds, une batterie de cuisine complète, des casse-

roles, des gaçaâ, des assiettes, délicate allusion aux vols incalculables qui le mettent à même de s'offrir chaque jour des agapes homériques.

Les *Gendarmes maures* (mkhaznia) sont effrayants à voir. Sabres dégaînés, le regard torve, haineux, travestis comme le caïd leur chef, ils épient un mot, un coup d'œil du maître pour se ruer sur la victime choisie. Du reste, le caïd n'ouvre la bouche que pour donner des ordres d'emprisonnement et de bastonnade.

— Enlevez celui-ci ! Mettez celui-là en prison ! Cent coups de trique à un tel ! Cinquante à tel autre !

Et les argousins sautent à la gorge du contribuable récalcitrant, qu'ils traînent au bord d'un fossé, dans lequel ils le précipitent. C'est censément la prison.

Une fois par an seulement a lieu le Carnaval. Il dure trois jours et coïncide avec la grande Fête des Sacrifices. Le premier jour, les masques se répandent dans le village, vers midi, et ils commencent leur tournée de mendicité, s'arrêtant devant chaque habitation, rééditant invariablement leurs farces ordurières après lesquelles ils reçoivent ce qu'on veut bien leur donner : du pain, de la viande, des œufs, des poules, du grain. Inutile d'ajouter que tout le village est à leurs trousses, les entourant, les admirant, hurlant de bonheur quand se produit une grivoiserie plus épicée que les autres.

Le vieux paillard de Ba-Chikh se fait remarquer par sa monomanie de l'accouplement, l'idée fixe d'exercer, séance tenante, en pleine rue, ses droits conjugaux. Malgré d'innombrables tentatives infructueuses, il ne renonce nullement à son idée et il continue à s'acharner après son épouse. Celle-ci, rendue dédaigneuse à la vue de l'inertie génésique de son mari. lance d'abord d'énormes crachats sur le sénile phallus qui n'obéit plus qu'aux lois de la pesanteur, puis elle court raconter la chose au juge, dans un langage épouvantable. Enchanté de l'incident, le magistrat prononce la séparation de corps, et il rédige ensuite son propre contrat de mariage avec la divorcée. Le Ba-Chikh intervient pour faire au cadi une proposition qui a le don de désopiler les rates islamiques : il lui dit crûment qu'il y a moyen de partager : l'un *face*, l'autre *pile*.

L'accord ne se faisant pas sur ce programme, le vieux reprend sa compagne et l'emmène de force jusqu'à l'âne. D'abord, celui-ci

se laisse monter sans trop de difficulté. Puis, quand il sent ses maîtres bien assis sur son dos, il se cabre, les envoie rouler dans la poussière, et il se vautre sur eux, en poussant des braiments sonores accompagnés de pétarades non moins bruyantes. La femme, dans ce pêle-mêle, s'arrange de manière à barbouiller de goudron l'écœurant Ba-Chikh, sous prétexte, dit-elle, de le parfumer et de l'embellir.

Pendant ce temps-là, assise au fond d'une ornière, la *Négresse* passe son temps à pétrir de la boue, à rouler sous ses doigts de la terre sèche, montrant qu'elle fait ainsi du kouskous.

Cependant le *Juif* et la *Juive* ne restent pas inactifs. La plus grande mésintelligence régnant entre eux, ce sont des scènes, des querelles, des échanges de coups incessants, toujours pour le même motif: l'impuissance avérée du mari. Et l'hystérique fille d'Israël court porter ses doléances au cadi, en un patois arabico-hébraïque, fade et intraduisible, si l'on veut gazer, d'un relent de sanie si l'on se sert des expressions populaires, si basses, mais si fortes !

— *Ya chidi, el-ihidi d'iali nefsou méïta !* Monseigneur, l'*âme* de mon juif est morte !

Traîné devant le prétoire, l'Hébreu présente au juge sa vieille caisse remplie de cuir et de clous, et il geint :

— *Ana ndholl nékhdem, nerk'â l-blar'i l-chiyadi, ou nzib lha ma takoul ; ou ând er-rgad, ma tek'naâ si n el-out'ou.* (Je passe ma journée à travailler, à rapiécer les savates de mes seigneurs, et je lui apporte à elle de quoi manger ; puis, quand on est couché, elle est insatiable de coït !)

Ces explications entendues, le magistrat, roulant des yeux terribles, rend la sentence suivante :

— *H'akemt âlik tnik-ha âchra merrat fi llila, ou illa, neh'abbsek!* (Je te condamne à la saillir dix fois par nuit, sinon, je te mets en prison !)

Le Juif répond en s'inclinant respectueusement :

— *K'belt, ya chidi.* (J'accepte, Monseigneur.)

Tandis que cette scène se passe devant le tribunal, un peu plus loin une autre scène se déroule, d'une obscénité sadique. — Comment décrire ? — Le Ba-Chikh, gravement et continuellement occupé à remplir son office de reproducteur, se lamente sur sa vigueur

disparue, tâtonne maladroitement, en suppliant sa femme de lui montrer l'endroit. Elle lui répond en riant :

— Pourquoi faire ? Ton *âme* est morte.

A la fin, malicieusement, elle lui ouvre un sac. Se sentant perdu dans ce gouffre, le lubrique vieillard se retire épouvanté. La foule, au paroxysme du délire, lui crie :

— Pourquoi te sauves-tu ?

Il répond : — Ce n'est pas un vagin, ça ! C'est un puits, et j'ai eu peur de m'y noyer et d'y rester englouti !

Ecoutez maintenant le muezzin appelant les fidèles à la prière. Expressions, gestes, tout est de la dernière grossièreté. Les masques, moins le *Juif*, la *Juive* et le *Voleur*, se groupent pour prier. Le Ba-Chikh fait des ablutions sèches sur la figure de sa femme, les autres sur la tête de l'Ane, en guise de caillou. Ensuite, tournant le dos à l'Est, ils se mettent en devoir d'imiter le Cadi qui remplit le rôle d'imam. Ce dernier, au lieu des paroles sacrées, n'a à la bouche que les termes les plus orduriers que l'on puisse entendre, le tout à l'adresse des spectateurs, qui s'en moquent du reste. Les attitudes et les gestes sont faits de travers, les paumes des mains tournées vers la terre, comme pour dire : — Mon Dieu, n'acceptez pas nos prières.

Pendant ce temps-là, confondu dans la foule, le *Juif* est le point de mire des gamins et des hommes adultes. Une pluie persistante de pierres et de crottins lui tombe sur la tête. Il gémit et se lamente sans cesse.

Le *Voleur*, complètement nu, sauf un léger chiffon flottant sous le nombril, le corps souillé de vase, n'a qu'une préoccupation : voler les autres masques, notamment la *Juive* et la *Négresse*, auxquelles il réussit toujours à dérober quelque chose. Toujours aussi il se fait prendre, et on le traîne devant le *Cadi* qui le condamne à la prison. Sur un signe approbateur du *Caïd*, les *Gendarmes* vont jeter le sacripant dans le fossé, mais il en sort aussitôt pour recommencer ses fredaines.

Le *Ba-Chikh*, autrement dit le Carnaval marocain, est encore en vogue dans le Rif, chez les Braber, dans le Sous et chez les Djebala. Dans quelques tribus méridionales de cette dernière province, la mascarade se compose simplement du *Ba-Chikh* et de sa *Femme*. Celle-ci, accompagnée d'un orchestre de tambourins, ne fait que danser, spectacle assurément moins récréatif pour la

foule, mais infiniment moins immoral que l'autre, le carnaval crapuleux et abject qui fut copié peut-être sur les anciennes saturnales du peuple romain.

Les Héddaoua ont jeté leur dévolu sur cette riche tribu des Beni-Mçoouer où l'on s'amuse d'une manière si rabelaisienne, où les cordons des bourses se délient sans trop de difficulté, et ils y affluent à la saison des fruits et des récoltes, demandant l'aumône pour leur propre compte et celui de leur Zaouiya, l'inséparable pipe de kif rivée aux lèvres, l'estomac régulièrement disposé à engloutir tout ce qu'on voudra bien leur donner. On raconte, sur un groupe de ces mendiants, l'histoire suivante, que nous donnons telle qu'elle nous a été dictée par un habitant d'Ech-Chaoun, sans changer une syllabe à ce récit qui est la reproduction fidèle de l'idiome djebalien :

Histoire des Héddaoua et du Kidar (1) حكاية هداوة والكيدار

خرجوا يسعوا فى الفبيلة ن (2)	Ils allèrent (8) mendier dans la tribu des
بنى مصور باثوا (3) يضربوا	Beni-Mçoouer. Ils passèrent la nuit à jouer
ڤ (4) الطبل وبعد تحششوا	du tambour, et, après avoir fumé du kif
بالسپسى نعسوا من اين فاموا	avec la pipe, ils s'endormirent. En se levant,
ف (4) الصباح ما صابوا شى	le lendemain, ils ne trouvèrent plus
الكيدار الى يسعو ابه	le kidar (1) avec lequel ils mendient,

(1) Rosse, mauvais cheval (arabe marocain et oranais, provenant sans doute du berbère de Bek'k'ouya (Rif), où le cheval s'appelle *akidar*. Plur. *ikidaren*.

(2) Prononcez *ne*. Est-ce la consonne finale de la préposition arabe من? Est-ce l'*n* berbère, préposition du génitif, seule employée encore par les Touareg ? Le berbère a laissé de telles traces dans le mauvais arabe djebalien de nos jours que je penche pour la seconde hypothèse.

(3) Autre preuve de l'influence du berbère sur l'*arabe djebalien*. Le ت arabe, chez les Zouaoua par exemple, permute souvent avec le ث, le د avec le ذ. Voyez à ce sujet mes *Légendes de la Grande Kabylie*, t. 1, p. 9, note 20, et note 20, page 474.

(4) *Fe* pour *fi*. Prononciation algérienne et marocaine, *dans bien des cas*, de la préposition arabe فى

ويـرجذوا (5) عليه الـزرع والبصل

والـتـوم (6) و الـكـرمـوس وغـيـر
ذلـك الى يعـطـوهـا لهم الـنـاس
صابـوا سـرفـوه لهم بـداوا يزعجوا

على بعضهم وفـالـوا مـا ننجم (A)

شى نرجع (A) للـزاوية بـلا كيدار
كيبقاش نعمل (A) جـاء (7) الـكبير

بيهم فـال لهم اجبذوا السبسى
و عـلاش تخمـوا عمـروا السبسى

واعطـوه لـه يـشـرب مـن ايـن
سـحـب السبسى و جـبـذ احـروا

عينه وبـدا يشوف السمـا فـال
لهم الى أدانـا الكيـدار اسمه عمر

و اعطـا السبسى لصـاحبه وجبذ
جبذة وقال لهم الى ادانـا الكيدار

sur lequel ils chargent l'orge, les oignons,
l'ail, les figues, etc.,
que les gens leur donnent.
Ils constatèrent qu'on le leur avait volé. Ils commencèrent à se mettre en colère les
uns contre les autres, disant : « — Nous ne pouvons
retourner à la zaouiya sans kidar.
Comment ferons-nous ? » — Alors leur chef
leur dit : — « Attrapez la pipe.
Pourquoi vous tourmenter ? » Ils bourrèrent la pipe.
et la lui donnèrent à fumer. Après avoir aspiré (la fumée de) la pipe et en avoir tiré (des bouffées), ils devinrent rouges son œil (8 bis) et il se mit à regarder le ciel. Il leur dit :
« — Celui qui nous a enlevé le *kidar* s'appelle *Omar* (9). »
Et il donna la pipe à son compagnon.
Et (celui-ci) tira
une bouffée et leur dit : « — Celui qui nous a enlevé le *kidar*, s'il

(5) Consultez ci-dessus la note 3.

(6) Anomalie bizarre ! Ici, il fallait un ث, et les Djebaliens, qui abusent cependant de cette consonne, la remplacent dans ce mot, et dans bien d'autres, par un simple *t*.

(7) Idiotisme djebalien ressemblant beaucoup à cet autre idiotisme berbère : *ikker ed* (il se leva), signifiant en réalité *alors, à ce moment*.

(8) Littéralement *ils sortirent*. Tout en serrant l'original de très près, il m'arrivera plus d'une fois de sacrifier la *lettre* à *l'esprit* du texte que je traduis.

(8 bis) Dignes descendants des anciens Berbères, les Djebaliens répugnent *encore* à se servir du duel arabe. C'est en vain que j'ai essayé de faire prononcer عيـنيه (ses deux yeux) à l'éch-chaounais de qui je tiens ce conte. Il m'a fallu adopter sur son éternel *äïnou* (l'œil de lui) auquel il accordait cependant le sens du duel.

(9) Dans le texte, le récit est en prose rimée. On me pardonnera sans doute d'introduire dans notre langue ce genre de *pommade orientale* qui serait absolument intolérable autre part que dans une traduction servile.

(A) Dans les verbes, la première personne du pluriel a sa désinence en *ou*. Ex. : *nenejjmou*, *nerjeôu*, etc.

اذا كان اسمه عمر راه اشقر واعطا
السبسى لصاحبه الثالث فال له
اجبذ انت خذا السبسى وجبذ
فال لهم اذا كان الى اذانا الكيدار
اسمه عمر ونوله (11) اشقر راه اصله
من بنى مصور عنود اعطا السبسى
لخاه الرابع فال له اجبذ جبذ
حتى احمروا عينه وفال لهم اذا كان
الى اذانا الكيدار اسمه عمر ونوله
اشقر و اصله من بنى مصور راه
اذانا الكيدار بلا شك للفصر
فالوا يا الله نمشو للفصر تحزموا
ومشوا للفصر ودخلوا للفصر
ودخلوان (2) عند الفايذ (3)
فالوا له احنايا (13) هداوة ن (2)
سيدى هدى بثنا (3) فى بنى مصور
وراهم اداو نا الكيدار والى سرفه
لنا هو عمر ونوله اشقر واصله
ن (2) بنى مصور ودخله يبيعه
هنا عندك ب (4) الفصر دابة (14)

s'appelle *Omar,* il est *échgar.* » (10) Et il donna
la pipe à son troisième compagnon, en lui disant :
« — Tire, toi. » Il prit la pipe et il tira (des bouffées) ;
il leur dit : « — Si celui qui nous a volé le *kidar* s'appelle *Omar,*
s'il a le teint *blafard,* il est originaire des
Beni-Mçoouar (12). » Ensuite il donna la pipe
à son frère le quatrième, en lui disant : « — Tire. » Il tira au
point que devinrent rouges son œil (8 bis) et il leur dit : — « Si celui qui nous a volé le *kidar* s'appelle *Omar,* s'il a le teint
blafard et s'il est originaire des Beni-*Mçoouar*, c'est lui alors qui nous a emmené le *kidar* très certainement à *El-K'çar* (15). »
Ils dirent : « Allons ! Partons pour El-K'çar. » Ils s'apprêtèrent
et partirent pour El-K'çar. Ils y entrèrent
et ils pénétrèrent chez le caïd.

Ils lui dirent : « Nous sommes des Héddaoua de
Sidi Héddi ; nous avons couché chez les Beni-*Mçoouar,* on nous a
volé le *kidar ;* celui qui nous l'a volé
c'est *Omar,* il a le teint *blafard,* il est originaire
des Beni-*Mçoouar,* il l'a fait entrer pour le vendre,
ici chez toi, à *El-K'çar*. A l'instant,

(10) Homme au teint *très blanc* ou *roux.*

(11) Métathèse de لـون.

(12) La rime lui fait prononcer *Mçoouar* au lieu du mot exact qui est *Mçoouer.*

(13) Pronom isolé, 1re pers. plur. Le يـا est explétif ; il s'ajoute souvent aux pronoms isolés des 1re pers. sing. et plur. et 2e pers. du sing.

دبر (16) ثا ب (4) الكيدار فـــال لهم
باش (17) عرفتو هذا الرجل الاسم ذياله
فـالـوا عندنا باش (17) نعرفه جا (7)
الفايذ عمرلهم مخبية (18) بلتشيين (19)
وغطـاهـا بالمكب (20) من فوق المكب
المـنـديـل د (21) القطن وفـال لهم
ايـاو شـو فـو (23) واش ب (4) وسط
المخبية اذا عـرفتو واش (17) ب (4)
وسطهـا نجيب لكم الـكـيـدار او
نشـري لكم واحـد اخـر جـا (7)
الكبير ذيالهم وفـال لهم اجبذوا
السبسى جبذوا السبسى وعمروه
وعطوه للكبير ذيـالهم سب وجبذ

trouve-nous le *kidar*. » Il (le caïd) leur dit :
« — Comment avez-vous su le nom de cet homme ? »
Ils dirent : « Nous avons (ce qu'il faut) pour le savoir. » Alors le caïd leur remplit un grand plat d'oranges (22),
qu'il couvrit avec un couvercle ; par-dessus le couvercle (il mit),
un foulard de coton, et il leur dit :
« — Allons ! Devinez ce qu'il y a au milieu
du plat. Si vous devinez ce qu'il y a au
milieu de lui, je vous amènerai le kidar ou
je vous en achèterai un autre. » Alors
leur chef leur dit : « — Attrapez
la pipe. » Ils tirèrent la pipe (du sac), ils la bourrèrent
et la donnèrent à leur chef. Il huma, tira (des bouffées)

(14) *Daba*, expression marocaine signifiant *maintenant, à l'instant, tout de suite ;* très fréquemment employée. Racine : *dal, hamza, ba*. En arabe littéraire, le nom d'action de la 1re forme de ce verbe a le sens de *condition, habitude*.

(15) La ville d'El-K'çar el-Kebir dans la province des Djebala (Maroc).

(16) Impératif de la 2e forme de *dabara*. C'est un des trop nombreux verbes arabes qui ont, pour le malheur des étudiants, des sens multiples et contradictoires.

(17) Altération de باى شى

(18) Synonyme du مثرد algérien.

(19) Composé de la préposition ب, de l'article et du mot تشيين (oranges) (arabe marocain et algérien).

(20) Le *Mkebb* est un couvercle en alfa ayant la forme d'un bonnet pointu.

(21) J'ai eu déjà l'occasion de signaler cette particule du génitif qui joue dans le discours djebalien le même rôle que le متاع des Algériens.

(22) Le conteur, ayant une très haute idée de l'intelligence de son auditoire, ne juge pas à propos de dire que le caïd est allé dans une pièce voisine préparer son plat d'oranges dans le plus grand secret.

(23) *Voyez* (arabe vulgaire). A ici le sens de *devinez*.

وفـــال هـــذا الشى مكـورو عطـــا
السبسى ن (2) صاحبه سب وجبذ
ثانى وفال اذا كان هذا الشى مكور ۞
راه احمر ۞ وعطا السبسى ن الثالث
جبذ ثـانى وفـال اذا كان مكور ۞
واحمر ۞ راه لتشين (19) د (21) الفصر ۞
زاد عـطـوا السبسى ن (2) الـرابـع
سب وجـبـذ حـتـى انقلبوا عينه
وفال للفايـذ جبنا الكيدار ۞ صـار
الفايذ ب (4) حيار ۞ بتش وصاب
الكيدار ۞ ب (4) الفصر ۞ والى عباه
احمر ۞ واشقر ۞ و اصله مَـن بنى
مصور ۞ وجـاء بـاش يبيعه ب (4)
الفصر ۞ وكلامهم معبر ۞ (25)

et dit : « Ça, c'est *mkouar* (rond). »
Et il passa
la pipe à son compagnon. Il aspira, tira (des bouffées)
également, et il dit : « — Si ça c'est *mkouar* (24) (rond),
c'est *èh'mar* (rouge). » Et il passa la pipe au troisième.
Il tira aussi (des bouffées), et il dit :
« — Si c'est *mkouar* (rond)
et *èh'mar* (rouge), ce sont des oranges d'*El-K'çar*. »
Ils donnèrent aussi la pipe au quatrième.
Il aspira, tira (des bouffées) au point que ses yeux se retournèrent,
et il dit au caïd : « — Amène-nous le *kidar !* » Le caïd fut
dans le *h'eyar* (stupéfaction). Il fit des recherches et il trouva
le *kidar* à *El-K'çar*. Celui qui l'avait volé (était) *èh'mar* (rouge)
et *èchgar* (roux); il était originaire des Beni-*Mçoouar* et il était venu pour le vendre à *El-K'çar*, et leurs paroles (les paroles des Héddaoua) (se trouvèrent) *maâbbar* (confirmées).

---

(24) La rime exige *mkóuar ;* mais la véritable prononciation est *mkoouèr,* ou quelque chose d'approchant, car le و redoublé est impossible à rendre en français.

(25) Cet échantillon du langage djebalien montre à quel point la langue arabe est estropiée par ces montagnards dont les pères parlaient encore berbère au XIV^e^ siècle de J.-C. J'ai vainement essayé, en massacrant le texte, de me rapprocher de la véritable prononciation locale, telle qu'elle existe de Tétouan à Fas. Je reconnais mon insuffisance, j'avoue que ce jargon se laisse difficilement orthographier. Mais que devait-il être il y a 4 ou 5 siècles, c'est-à-dire au moment où les Djebala commençaient à s'arabiser ? C'était sans doute quelque chose d'aussi peu harmonieux que le baragouin arabique des Rifains de nos jours. Donc, il y a eu progrès, très grand progrès. Et il faut croire que les Djebaliens finiront, comme tant d'autres groupes berbères, par parler convenablement l'idiome du Prophète si rien à l'avenir ne s'oppose à l'expansion incessante de la langue sacrée des Mahométans.

Principaux villages des Beni-Mçoouer

بنـى مـصـور (les enfants d'un peintre) (A)

(Le و de Mçoouer porte un *chedda* ; il est donc impossible d'orthographier exactement ce mot en français.)

Beni-H'akim (les enfants d'un philosophe, ou d'un médecin) (A), 300 feux. بـنـى حـكـيـم

El-Allik' (la ronce) (A), 300 feux. الـعـلـيـف Sur l'Ouad Beni-Hakim.

Forces militaires : 9,000 fantassins. Population probable : 63,000 habitants.

Tribu d'EL-FAH'AÇ

Nous sommes aux portes de Tanger, la capitale incontestée des Djebala, et ici, en présence de cette nécropole musulmane endormie à deux pas de l'Europe (1), je m'arrête, l'esprit frappé d'une réflexion obsédante :

— De ce côté-ci du détroit, la mort apparente, la léthargie profonde ; de l'autre côté, la vie intense. — Pourquoi ?

A cette interrogation, nettement formulée, je ne vois de réponse à faire que la suivante :

— Pas de richesse *matérielle* possible sans une richesse *cérébrale* correspondante. La civilisation *industrielle extérieure* est la fille de la civilisation *spirituelle intérieure*. — En d'autres termes, et pour me résumer :

— *Il y a connexion intime entre l'évolution psychologique et l'évolution économique.*

---

(1) Il est certain que l'Espagne n'est guère l'antithèse du Maroc. De part et d'autre du détroit, il y a de telles affinités d'indolence, d'esprit rétrograde et de fanatisme aigu, que l'on est tenté de penser que l'Europe ne commence véritablement qu'à partir du versant septentrional des Pyrénées.

Tanger, Fas, Constantinople, le Maroc, la Turquie, la Perse, et les autres contrées islamiques, encore ployées sous le joug du Coran, en sont des exemples frappants.

Et cette connexion de l'évolution psychologique et de l'évolution économique, il faudrait la crier dans les oreilles musulmanes, il faudrait la faire entrer, à grands coups de preuves, dans les crânes épais des partisans de Mahomet.

Le Mal islamique n'est pas le Fatalisme

D'où provient-il alors ? O la riche matière à discussions, entre rhéteurs. Et c'est malheureusement du camp des sophistes que sont sorties les brumes épaisses qui nous cachent le gouffre de l'Islam. Écrivains chrétiens, polygraphes mahométans, ils ont été unanimes à se méprendre, les premiers, sur la cause de ce *Mal* : — *Le Fatalisme*, selon eux, — les seconds, sur le devoir du Croyant, qui est, d'après eux, — *l'Aspiration au bonheur éternel* par le moyen de la *Résignation à la volonté divine*, en d'autres termes, par le moyen de l'*Islamisme*.

Commençons par scruter le *Fatalisme*, et voyons s'il nous conduirait aux abîmes, et si on ne lui prête pas trop étourdiment les ruines accumulées en pays mahométan par le vrai, par le seul coupable, que j'indiquerai dans un moment.

Assurément le dogme de la prédestination absolue et de la fatalité existe dans le Coran. Mais ce même dogme n'était-il pas l'opinion de toute l'Antiquité ? Et l'Antiquité n'a-t-elle pas produit des chefs-d'œuvre inimitables ?

Fatalistes ! Ne le sommes-nous pas un peu tous, plus ou moins? Éperdus, renonçant à sonder l'Insondable, à comprendre l'Incompréhensible, nous avouons que nous ne sommes *rien*, que Lui seul est *tout*. *Fatalistes* nous fûmes depuis la fondation d'Athènes, fatalistes nous sommes restés, avec de puissants correctifs toutefois, et ce sont ces correctifs, cette réaction salutaire de l'*Atome* contre l'*Infini*, qui nous permet d'entrevoir et d'adopter aujourd'hui cette nouvelle et magnifique conception de la vie :

— *Nous sommes créés pour Agir*, pour cultiver notre jardin, disait Voltaire.

Donc, le dogme de la prédestination et de la fatalité, ainsi

compris, n'a pu produire la léthargie islamique. Alors, quel est le *Mal* qui ronge nos frères de l'Islam ? — C'est, selon moi,

Le Pessimisme religieux

Pour peu que l'on veuille méditer cet axiome :

— *Un croyant est un pessimiste terrestre* et *un optimiste céleste*, — on arrivera forcément à la définition suivante :

— Le pessimiste religieux est celui qui croit que tout est mal *ici-bas*, et que tout va bien *là-haut*, dans la vie future.

Résumons :

— *Fataliste*, celui qui croit que tout est réglé par le Destin.

— *Pessimiste*, celui qui croit que tout est mal ici-bas.

Auquel des deux donnez-vous la préférence ? Ou plutôt, lequel des deux condamnerez-vous ?

Le pire, à mon avis, n'est pas le premier. Il peut, il doit être, il a été, de par sa Foi, comme nous l'avons déjà dit, l'homme aux riantes mythologies, le grand travailleur de l'Antiquité, et, souvent, le *producteur de génie*.

Le second, lui, est non seulement inutile, mais redoutable, parce qu'il affirme que l'existence terrestre est *mauvaise*, que toute *agitation* est stérile, que l'homme est créé pour les joies de la vie future, que la vie qu'il mène ici-bas n'en est pas une puisqu'elle n'est qu'une préparation à l'autre, celle de l'Éternité.

La voilà bien la thèse du découragement, de la paresse, de la démoralisation, la philosophie de désespérance et de mort, qui aboutit infailliblement à l'anéantissement total des facultés et des forces humaines. C'est la thèse chère au Christianisme naissant, c'est la thèse du prophète arabe, exagérée, portée à ses dernières limites par les docteurs creux de l'Islam. L'Évangile, le Coran, livres saturés de pessimisme, prêchent à chaque ligne le mépris de la *matière*, la haine de la vaste *Terre*, de la vaste et bonne Terre, que le Panthéisme ancien, en dépit de son fatalisme, adorait comme la matrice féconde d'où nous sortons tous.

Dix-huit siècles de *Pessimisme* avaient engourdi l'Humanité. Il fallait une réaction. Il fallait jeter par-dessus bord cette fatale doctrine, substituer à l'horreur de la vie, *l'Amour de la Vie*, enterrer le Vieux Pessimisme sous un *double Optimisme* ; l'Optimisme terrestre et l'Optimisme céleste. C'est ce qui fut fait, et

l'Europe et l'Amérique du Nord distancèrent immédiatement, d'un bon prodigieux, les races qui persistèrent à *mépriser la Terre*.

Sans chercher le moins du monde à saper le dogme de la vie future, les Nations chrétiennes contemporaines, en tête desquelles il convient de placer les races Anglo-Saxonnes, ont essayé au contraire de concilier *l'optimisme céleste* avec le *pessimisme terrestre*. Et elles y ont réussi, d'une manière simple et rapide, en proclamant qu'il était parfaitement possible d'être doublement heureux : 1° *Ici-bas*, par l'amour de la vie, par le *travail* ; 2° *Là-haut*, par la félicité future. De sorte que nous assistons à ce singulier phénomène :

— Les races les plus religieuses, c'est-à-dire les races Anglo-Saxonnes, sont aussi les races les plus pratiques et les plus heureuses du monde moderne.

Sous la poussée du progrès philosophique, le Christianisme évolue, lentement il est vrai, et en se faisant prier, mais enfin il évolue, et c'est ce qui le sauve. Son histoire, du reste, n'est que le récit d'une longue évolution, tantôt en mal, tantôt en bien.

Voyez l'Islamisme. Il est immuable, et c'est ce qui le tue. Couché dans sa tombe, râlant sous le poids énorme du Coran, aucun bruit de la vie intellectuelle extérieure n'est jamais parvenu jusqu'à lui. Où est donc l'athlète vigoureux capable d'arracher le couvercle de ce cercueil, ayant la voix assez puissante pour faire entendre au grand moribond ces paroles de vie :

— Jette au loin ton linceul, linceul fait de *pessimisme* et de *fatalisme*. Vois les autres Nations. Elles aiment la *Vie*, et elles sont *Heureuses*. Elles sont heureuses parce que le *Bien* et le *Bonheur* sont réalisables sur cette *Terre*, que tu méprises sottement. Oui, le Bien et le Bonheur sont réalisables ici-bas par le *Travail*, par une entente mieux comprise de nos intérêts physiques et moraux.

Au lieu de ces paroles régénératrices, vivifiantes et lumineuses, qu'entendez-vous si vous vous penchez sur le sépulcre mahométan ? — Un *De profundis* lugubre, vieux comme le monde, les voix glapissantes des Prophètes, hurlant à l'unisson la même antienne :

— O croyant, sacrifie la *vie présente* pour obtenir la *vie future*. L'*agitation terrestre*, le *Travail*, manuel et intellectuel, tout cela n'est qu'ambition perverse, inutile et dangereuse. Méprise et condamne sans appel les manifestations nouvelles de la pensée

humaine. Maudis toutes les *activités*, et, en premier lieu, l'*activité cérébrale*, de laquelle te viendra le *coup mortel*. Vivre, c'est souffrir. L'existence est un songe décevant, un enfer semé de pièges. La véritable, la seule vie, c'est la *vie future*, pour laquelle tu as été créé. *Le reste n'est Rien.*

Quel est ce langage ? Ne sommes-nous pas en plein Moyen Age, plus haut encore, à la belle époque des Martyrs de la Foi, époque qui fut sans contredit l'âge d'or du *Pessimisme religieux*, c'est-à-dire l'*Age d'or du Mépris de la Terre ?*

En somme, l'Islamisme est un Bouddhisme renversé. L'existence terrestre du Mahométan doit se passer dans le repos, le sommeil, le calme, l'inactivité absolue du *Nirvâna*, avec intermèdes de litanies, de guerres saintes et de carêmes quand le Croyant a le malheur de se réveiller.

O le beau, le large fleuve philosophique, économique et industriel, qui a inondé d'abord les races germaniques et anglo-saxonnes, le voyez-vous pénétrant à grands flots sur les Terres latines et slaves, ayant même des affluents chez les peuples jaunes et noirs ! Pourquoi faut-il qu'il s'arrête devant la haute barrière des Pyrénées, comme s'il n'osait envahir la Péninsule ibérique, où il croit peut-être que le *Croissant* et *l'Inquisition* règnent encore ? Avance, fleuve de vie, fleuve impétueux. Ta destinée est de renverser tous les obstacles, même cette montagne de granit qui s'appelle l'Islam.

VILLE DE TANGER

Ce qu'elle est aujourd'hui, elle l'était hier, elle l'était à travers la nuit des siècles écoulés, et elle le fut peu après sa prise de possession, à l'époque lointaine de l'avalanche des Prêtres-Guerriers venus de l'Arabie.

Si ses murs de pierre ont changé, son *Ame* est restée la même, une Ame de fer et d'acier, sereine et immuable, l'Ame-Rigide, forgée et martelée sur l'enclume de la Foi par les Missionnaires armés de l'Islam.

Entrons-y avec le derviche.

Descendu des Beni-Mçoouer, le mendiant-philosophe avait franchi d'un pas alerte le territoire d'El-Fah'aç, passant rapidement près des fermes isolées et des petits hameaux, dont il n'avait cure,

attiré qu'il était par l'aimant de la grande ville, ayant en perspective les délices des cuisines musulmanes et juives de la vieille *Tingis*, cité momifiée, qui dort au fond de la plus belle baie du Maroc, presque en face du sinistre rocher britannique dont les sept cents bouches à feu, menaçant l'Europe et l'Afrique, sont toujours prêtes à cracher sur les eaux du détroit la pluie meurtrière des obus et des bombes.

Le vagabond avait franchi sans ressentir la moindre admiration l'épaisse ceinture des jardins qui entourent Tanger, et il venait de s'engager dans une des ruelles perpendiculaires à la longue rue qui part du port et qui traverse la ville dans toute sa longueur, lorsqu'une voix connue frappa ses oreilles. Cette voix, légèrement chevrotante et nasillarde, était accompagnée des braiments rauques d'un violon arabe, et elle disait :

رمت عينها بي و رخت الاشـجـار
و فبضت على فبضة مثل السلـوقى بى الشبار
عييت مـا ندور و نختار
و المعشوق بى الزين ما يكون الا صبار

— *Son regard s'est porté sur moi, puis elle a baissé les paupières,*
— *Et elle m'a empoigné comme le lévrier empoigne sa proie quand elle se trouve acculée dans une impasse.*
— *Longtemps je me suis fatigué à chercher et à faire mon choix,*
— *Car l'amoureux de la beauté doit être très patient.*

Tandis que l'homme reprenait son chant monotone, pour le finir et le recommencer sans cesse, Moh'ammed se demandait où, quand et comment il avait entendu et l'artiste enturbanné et sa complainte. Il n'était pas assez près de lui pour le dévisager et le reconnaître. Il eût fallu bousculer les loqueteux, les borgnes, les teigneux et les chassieux, tout un grand cercle mouvant d'admirateurs, qui se pressaient dans une promiscuité absolument fraternelle autour du violoneux dont ils buvaient les paroles. Et il allait se retirer, quand l'homme cessa soudainement sa chanson.

— Allons, bon ! murmura l'explorateur, le voilà maintenant qui vient à moi !

En effet, l'artiste s'avançait vers le derviche. Quand il fut à deux pas de lui, il le regarda longuement, lui fit un signe, et les

deux hommes s'éloignèrent à grandes enjambées pour dépister les curieux.

— Hélas ! dit le misérable à l'autre misérable, quand ils furent seuls, ne reconnais-tu plus ton ami de Cenhadja-t-el-Out'a ?

— Oui, oui, répondit le bohémien, qui se rappelait maintenant l'aventure tragique à laquelle cet homme avait été mêlé.

C'était à *Tazoudha* (1). Par une belle après-midi d'automne, il y avait à peu près deux ans de cela, notre voyageur, étendu sur un banc en maçonnerie, dans une des rues du village, écoutait la même chanson, chantée par le même individu qui s'était installé à ses côtés. Une femme voilée, portant une cruche d'eau sur la tête, était venue à passer dans cette rue, devant le violoniste. Elle avait ralenti sa marche pour mieux l'écouter, et lui comprit alors qu'elle l'aimait. Quand elle eut disparu, les deux hommes se levèrent comme pour aller à la mosquée, mais ils entrèrent au Béït eç-Çoh'fa qui se trouve vis-à-vis de la maison de Dieu. Quelques instants après, une petite fille pénétrait dans l'infect immeuble, ayant à la main une serviette qui contenait des crêpes et des œufs peints en rouge et en jaune. Ce fut au violoniste qu'elle tendit ces présents, en lui disant à l'oreille :

— De la part de *H'emama* (2).

L'enfant partie, Moh'ammed en fit autant, ne voulant tremper en rien dans cette intrigue amoureuse. Trois jours ne s'étaient pas écoulés, que nos deux tourtereaux prenaient leur vol pour la tribu de Rer'ioua ; et aussitôt, les parents de l'homme et de la femme — une femme mariée — se mettaient à se canarder réciproquement, dans les champs, dans les rues, partout où ils commettaient l'imprudence de se montrer à découvert.

— On est même venu me relancer jusqu'à Rer'ioua, déclara le tendre musicien à son ami. C'est pourquoi j'ai dû abandonner H'emama et me réfugier ici où je suis inconnu.

— Et H'emama ? interrogea Moh'ammed.

— Les célibataires d'un Club de la Gamelle quelconque l'ont

---

(1) Hameau de Cenhadja-t-el-Out'a, fraction de Aïn-Mediouna. Il faut l'ajouter à la page 413, après *Bou-Khaled*.

(2) من عند حمامة *Colombe*. Nom de femme très commun chez les Cenhadjiens.

enlevée, et elle est à présent, m'a-t-on dit, l'une des almées les plus cotées de Cenhadja-t-R'eddou.

— Voilà qui est bien, fit le derviche.

Et il se sépara sans plus tarder de ce jeune étourdi, dans les yeux duquel il lisait comme dans un livre. C'était l'homme aux compromissions louches, l'artiste mobile et pervers, pouvant devenir à l'occasion, ou proxénète dévoué, ou amant de cœur sincère.

Chapelles et Zaouiya de Tanger

Le derviche va nous décrire Tanger au point de vue arabe et islamique, le seul point de vue qui nous intéresse ici, car il n'a jamais été abordé par les touristes européens qui, en revanche, nous ont laissé de cette ville de très belles descriptions topographiques.

Le plan du voyageur fut d'entreprendre d'abord des recherches exclusivement gastronomiques dans l'intérieur de la cité indigène, et ces recherches, hâtons-nous de le dire, furent fertiles en heureux résultats. La vue des nombreux mendiants qui grouillaient dans les rues lui indiquait qu'il pourrait compter lui aussi sur la charité musulmane. Foin des gargotes et des caravansérails où l'homme a toujours la bourse à la main ! Sur l'indication d'un de ses confrères en guenilles, le fils de T'ayyeb alla souper et se coucher à la *Zaouiya-t-el-H'adjj Abd-es-Slam el-Ouazzani*. Cette chapelle est située dans le quartier des Beni-Id'er. Elle avait alors à sa tête son propre fondateur, *le fameux* Abd-es-Slam, mort en 1892, le *mari de l'anglaise*, comme disent les Marocains. On y délivrait, ainsi qu'aujourd'hui du reste, le *ouerd* de Moulaye Abd-Allah Ech-Cherif, c'est-à-dire l'affiliation à la Confrérie religieuse des Touhamiyin de Ouazzan.

La *Zaouiya-t-ed-Derk'aoua* se trouve dans le quartier de Dar-el-Baroud. Son mok'addem délivre le ouerd de Moulaye El-Arbi ed-Derk'aoui dont nous avons parlé quand nous étions chez les Beni-Zéroual.

La Zaouiya des *Aïsaoua* est dans le quartier de Sak'ia-Jdida. On peut y voir, à certaines époques, les contorsions et les jongleries habituelles des forcenés dont Sidi Ah'med ben Aïsa de Méknas est le patron.

La *Zaouiya-t-el-H'anadcha* الحنادشة est voisine de celle des

Aïsaoua. On y donne le *ouerd* de Sidi Ali ben H'endouch, lequel est enterré à Zerhoun (province de Fas). Les H'anadcha sont des charlatans, des jongleurs encore plus forts et plus terrifiants que les Aïsaoua. Nous parlerons d'eux moins brièvement quand nous arriverons à la tribu de Zerhoun.

Les *Zaouiya de Ben-Adjiba*, de *Berrisoul* et de *Moulaye Abd-es-Slam ben Mchich* sont situées dans la K'açba. Celle de Ben-Adjiba est minuscule.

La *Zaouiya de Moulaye Abd-el-K'ader El-Djilali* est dans le quartier de Dar-el-Baroud.

La *Zaouiya-t-Sidi Ah'med Et-Tadjani* (— et non *Tidjani*, parce que les Marocains lettrés prononcent ainsi ce mot qu'ils disent dérivé de l'arabe *Tadj* (couronne) — est aussi dans le quartier de Dar-el-Baroud. Le fondateur de cette confrérie est enterré à Fas. Il s'appelait, comme nous venons de le dire, Sidi Ahmed Et-Tadjani, et il était originaire de la tribu des Tadjadjna, K'çar de Aïn-Madhi, près de Laghouat'.

Chacune de ces zaouiya, et nous n'avons cité que les principales, vit de collectes, d'aumônes et de l'usufruit d'immeubles inaliénables. Pardonnez-moi de répéter, une fois de plus, que les Confréries musulmanes n'ont aucune autorité, aucune influence politique ou religieuse au Maroc. Si elles acquièrent un jour une prépondérance quelconque, soyez sûr qu'elles la devront aux *Chrétiens*, lesquels se feront un plaisir de compliquer leur administration intérieure en créant un État dans l'État, en élevant avec des soins délicats des nichées de jeunes serpents qui s'aiguiseront les crocs, d'abord sur les caisses publiques des *Infidèles*, en attendant le jour béni où ils pourront les enfoncer dans les chairs de leurs aveugles bienfaiteurs.

Dans la haute société islamique, les Grands Maîtres des Ordres religieux jouissent de ce respect banal et poli que nous prodiguons nous-mêmes, malgré notre scepticisme, à nos prélats. Les étudiants marocains, très persifleurs, se chargent de dénigrer entre eux les pontifes des Confréries mahométanes. Comment voulez-vous prendre au sérieux des êtres encore vivants, ayant des défauts qui sautent aux yeux, des êtres dont la vie — et souvent quelle vie! — est percée à jour, alors que d'autres personnages, morts en odeur de sainteté, n'échappent pas eux-mêmes aux critiques acerbes des fidèles? N'est-ce pas un saint, l'illustre Sidi-l-Akhdhar

ben Khlouf, qui a osé dire en parlant de certains bienheureux ses confrères :

كم من يزار ۞ مقامه فى النار

— *Kem men iouzar — mk'amou f-ennar !*

— Que de prétendus saints sont en enfer ! (1)

D'ailleurs, les vrais santons, tout vénérés qu'ils sont par les classes inférieures de l'Islam, cèdent le pas aux simples *Champions de la Foi*, à ceux qui ont combattu et qui sont morts pour la doctrine du Prophète. Écoutez ce proverbe arabe :

اربعين والى ۞ فى مقام مولى عبد القادر الجيلانى ۞ تشد فى ركاب صحابى

— *Erbaîn ouali — fi mk'am Moulaï Abd-el-K'ader el-Djilani — tchedd fi rkèb Ceh'abi.*

— Quarante saints comme Sidi Abd-el-K'ader el-Djilani tiennent l'étrier d'un Compagnon du Prophète !

C'est-à-dire, en bon français : Quarante saints comme Abd-el-K'ader el-Dj'ilani sont à peine dignes de tenir l'étrier d'un Champion de l'Islam ; en d'autres termes, il faut quarante saints de tout premier ordre pour valoir un Croyant qui se bat et meurt pour sa foi.

Certains t'olba, éternels railleurs, poussent plus loin qu'on ne semble le croire chez nous l'esprit philosophique. L'hypothèse de la vie future n'est-elle pas très clairement formulée dans ce proverbe arabe qui m'a stupéfié la première fois que je l'ai entendu ?

— *Ma ouélla min el-k'bor chared* ما ولى من القبر شارد

— Aucun fuyard ne s'est jamais échappé de la tombe !

Capitulations, Protections, Droit international

Les premiers traités conclus depuis l'invasion arabe jusqu'au XII^e^ siècle, entre les Chrétiens et les Musulmans de l'Afrique septentrionale, furent vraisemblablement des conventions verbales et non écrites. Des textes latins, traduits de l'arabe et remontant

(1) Littéralement : *Combien de gens, dont le mausolée est visité, ont leur place en enfer !* L'auteur de ce proverbe, الاخضر بن خلوف est enterré dans l'arrondissement de Mostaganem, et, du haut des cieux, ou des profondeurs de l'enfer, s'il y est, il peut voir que son tombeau est lui aussi un but de pieux pèlerinages.

à la période comprise entre 1229 et 1236, présentent les principes généraux des traités conclus entre les nations chrétiennes et les populations mahométanes des États Barbaresques. On y relève notamment d'importantes *mesures protectrices des personnes et des biens des Chrétiens*, la sécurité des étrangers, la liberté des transactions, la juridiction et l'irresponsabilité des consuls, la propriété de fondoucs, d'églises et de cimetières, l'admission d'étrangers, amis ou neutres sous pavillon allié, et beaucoup d'autres prescriptions d'ordre général et de police intérieure qu'il serait trop long de développer ici.

Ces diverses conventions, qui étaient en réalité de véritables *Capitulations*, précédèrent de trois siècles le fameux traité d'alliance conclu entre François Ier et Soliman le Magnifique, traité qui fut l'origine, la base et le type de toutes les Capitulations qui l'ont suivi.

Les Européens vivent actuellement au Maroc sous le régime des Capitulations, c'est-à-dire sous le régime des traités qui garantissent aux sujets des nations chrétiennes, qui résident temporairement ou d'une manière permanente dans les pays dits *hors chrétienté*, spécialement dans les pays musulmans, le droit d'être soustraits dans une large mesure à l'action des autorités locales et de relever de leurs autorités nationales représentées par leurs agents diplomatiques et leurs consuls.

Le régime des Capitulations en vigueur dans tous les États musulmans se complique dans l'Empire chérifien du système des *Protections*. De même que la lettre de change fut inventée par des Juifs persécutés, mais habiles, de même la Convention internationale connue au Maroc sous le nom de حماية *Protection* fut imaginée par des négociants israélites en vue de lutter victorieusement contre la concurrence des commerçants chrétiens.

« Lorsque la force des événements, dit un auteur dont je citerai le nom tout à l'heure, eut contraint les sultans du Maroc à ouvrir leur pays au commerce étranger, une colonie européenne s'établit dans les divers ports de la côte pour s'y livrer aux transactions. Mais, ces nouveaux venus ignoraient, soit la langue, soit les us et coutumes du pays ; de plus, ils ne pouvaient s'aventurer sans danger dans l'intérieur du Maroc, où le costume européen était alors en exécration ; force leur fut donc de s'adjoindre, comme courtiers, des gens du pays. La capacité commerciale des Juifs

les désignait par avance au choix des négociants européens. Mais, ces Juifs marocains, porteurs souvent de sommes considérables, ne pouvaient fréquenter avec sécurité pour leur argent les divers marchés marocains que tout autant qu'une protection étrangère les rendrait pour ainsi dire sacro-saints. Entre les gouvernements marocain et européens il fut convenu que chaque négociant aurait le droit d'avoir deux *semsar*, c'est-à-dire deux courtiers protégés par la nation à laquelle appartenait le négociant lui-même. Tous les indigènes, soldats et employés au service des divers consulats furent également protégés. Le gouvernement marocain fut rendu directement responsable de tous méfaits commis par ses sujets sur les protégés des puissances étrangères. Mais, les meilleures institutions humaines ont leurs abus. Les grands négociants israélites marocains ne pouvaient voir sans jalousie des négociants étrangers s'établir à leurs côtés, leur faire concurrence, et, qui plus est, être protégés eux et leurs employés, tandis qu'eux, sujets marocains, étaient dans leurs personnes et dans leurs biens à la discrétion du caprice des fonctionnaires du gouvernement marocain, grands et petits. Ne pouvant être légalement protégés, ils intriguèrent auprès des représentants européens pour acheter leur protection : ils firent entrevoir à leurs gouvernements respectifs que c'était là un moyen d'augmenter leur influence dans le pays ; quant aux motifs à arguer vis-à-vis du gouvernement marocain, le mensonge y suppléa. On connaît des Israélites marocains qui ont même acheté la représentation d'une puissance européenne et qui, de père en fils, ont été faits agents consulaires. »

Ainsi parle M. Bianconi, économiste non suspect de malveillance envers les Juifs puisqu'à la page 6 de sa *Carte commerciale du Maroc* il dit de ce peuple : « Le Juif est l'avenir du Maroc ; c'est la race supérieure, c'est la seule qui soit opprimée ! » Puis, dès la page suivante, antilogie bizarre ! le même écrivain lance la pluie de pavés que nous venons de voir tomber sur le front de sa « race supérieure », et il ajoute :

« Ainsi donc, aujourd'hui l'État marocain est pour ainsi dire décapité : on a enlevé au sultan le meilleur de ses sujets : *l'intelligence et la finance.* Aussi, quand l'Europe somme l'émir des croyants de faire entrer son empire dans le mouvement de la civilisation, celui-ci répond : « Rendez-moi mes sujets. »

M. Bianconi, on le voit, n'a pas connaissance de la *Convention*

Internationale du 3 juillet 1888, conclue à Madrid, convention qui, tout en accordant aux puissances européennes le droit d'avoir des *protégés* marocains, en restreint considérablement le nombre. L'article 16 de cette convention est ainsi conçu : — .... « l'exercice du droit consuétudinaire de protection sera réservé aux seuls cas où il s'agirait de récompenser des services signalés rendus, par un Marocain, à une puissance étrangère, ou pour d'autres motifs tout à fait exceptionnels. — .... Le nombre de ces protégés ne pourra dépasser celui de douze par puissance, qui reste fixé comme maximum, à moins d'obtenir l'assentiment du sultan. »

Population et Quartiers arabes de Tanger

L'élément berbère est très dense en ville et aux environs parce que la tribu entière d'El-Fah'aç est le déversoir séculaire du Rif. Vous trouverez des *Témsamaniens* installés à El-Mçalla, avec leur syndic particulier. Es-Souani est peuplé de *Beni-Ouriar'el*, qui ont également leur caïd spécial. Les *Beni-Amreth* se sont établis à Djamâ el-Mekraâ, à l'ouest de Tanger. D'autres représentants des diverses régions rifaines vivent pêle-mêle en compagnie de leurs compatriotes avec lesquels ils parlent le langage de la patrie, le bien-aimé Thamazir'th qui se maintient péniblement dans le voisinage de l'absorbante langue arabe.

Étant donnée leur terreur de l'autocratie marocaine, plusieurs Rifains ont sollicité et obtenu la faveur d'être placés sous la protection des Puissances européennes. Le derviche a remarqué que les Temsaman et les Beni-Ouriar'el ont une prédilection marquée pour le Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande, sous l'égide duquel ils se placent très volontiers. La France a autant de *protégés* que l'Angleterre, si ce n'est plus. En troisième ligne, bien loin derrière ces deux grandes rivales, l'Espagne recueille encore quelques adhésions qui se font de plus en plus rares depuis ses désastres de Cuba. Les Marocains du littoral commencent à savoir qu'il y a, de l'autre côté de l'Atlantique, un peuple pratique et fort, qu'ils appellent *Marican*, et que ce peuple est maintenant l'heureux possesseur de la Perle des Antilles, — *La Habana*, — comme ils l'appellent.

Depuis le Bab-el-Bah'ar jusqu'à Es-Souani, d'une part, et jusqu'à Djamâ el-Mek'raâ, d'autre part, Tanger est entouré de jardins

habités par des gens du Rif et des paysans d'El-Fah'aç qui sont menuisiers en grande majorité.

La ville a quatre portes : — *Bab-el-Mersa* (La Porte du Port), — *Bab-el-Bah'ar* (La Porte de la Mer), s'ouvrant à l'Est, — *Bab-el-Fah'aç* (La Porte d'El-Fah'aç), qui donne au Sud, sur le Souk', — *Bab-H'ah'a* (La porte de H'ah'a), qui fait face au Djebel el-Kebir, à l'Ouest. Celle-ci se trouve dans la Kaçba. Au sortir de la porte de H'ah'a, on trouve un petit groupe d'habitations appelées *El-Merchan*, près desquelles se voit la demeure du pacha Ben-Abd-Eç-Çadok'. Entre cette demeure et la ville, le touriste pourra contempler la maison du fameux Abd-es-Slam de Ouazzan, maison qui domine la mer et d'où l'on a une fort belle vue.

Dans la ville, quel bariolage, quel mélange de religions, de costumes et de races ! Juifs indigènes, Juifs de Gibraltar, Chrétiens de communions et de nations diverses, Mahométans arabes et berbères, Marocains et Algériens ! Les maisons sont en général des maisons arabes, tristes à l'extérieur, presque toutes du même style, ne se distinguant les unes des autres que par l'intérieur, inaccessible aux *Roumi*. Les rues sont étroites et en pente ; parmi elles, la moins étriquée, la moins laide, mais non la plus pittoresque, est la grande rue (rue de la Marine) qui part de Bab-el-Marsa et de Bab-el-Bah'ar pour aboutir à Bab-el-Fah'aç après avoir traversé complètement la ville. Cette artère est le forum, le rendez-vous habituel des Européens et des Israélites qui s'y réunissent le jour et même jusque vers 10 heures du soir, parce qu'elle est éclairée par des réverbères (1). Dans cette rue, non loin de Bab-el-Bah'ar, se dresse la Grande Mosquée, en face de laquelle est la Médersa. Vous y verrez aussi la maison de *Tourris* (Torrès), le pseudo-ministre marocain des Affaires Étrangères, et, à l'autre extrémité de la voie, près de Bab-el-Fah'aç, les Consulats de France et des États-Unis ; près de là, le marché aux pains des Juifs. En somme, cette rue est la grande artère de la cité, la voie commerçante, le boulevard où se tiennent la plupart des magasins et boutiques de la localité.

Après la porte d'El-Fah'aç, le promeneur arrive au marché aux légumes, à la viande et aux poissons. On a alors à sa droite le *Souk'*

(1) Il paraît que Tanger jouit maintenant de la lumière électrique..... A quand l'éclairage des cervelles marocaines ?

Ed-Dlaïa. Au sortir de Bab-el-Fah'aç se déroule le grand *Souk'*, vaste marché du jeudi, dont la circonférence est occupée par des huttes et des boutiques. A droite, le Consulat d'Allemagne. Vous verrez au centre du Souk' le mausolée de Sidi-l-Mekhfi سيدى المخفى autour duquel se dressent les tentes des t'olba diseurs de bonne aventure, fabricants de talismans pour maladies physiques et morales. C'est le grand marché de Tanger ; il est fréquenté notamment par les indigènes d'El-Fah'aç, El-R'arbiya, Endjra, Ouad'ras, Beni-Mçoouer, hommes et femmes. Les peuplades plus éloignées y affluent en troupes nombreuses, de véritables caravanes marchandes venues de Fas, Méknas, Rbat', El-Araïch, El-K'çar el-Kebir, Tétouan. A son extrémité méridionale, il y a l'emplacement spécial des bœufs. Grand commerce aussi de moutons et de laines. Chaque jour défilent de grands convois de chameaux apportant à Tanger les produits des autres régions et emportant dans l'intérieur les marchandises arabes et européennes achetées dans la ville. Les caravanes circulent sans danger dans la tribu d'El-Fah'aç, sauf aux environs d'El-Agba-l-H'amra, la sinistre *Côte-Rouge*, où les voyageurs isolés sont souvent dévalisés.

Les Consulats français et américains sont dans l'intérieur de la ville. Le Consulat d'Italie se trouve extra muros, à l'Est. Ceux d'Espagne et d'Autriche-Hongrie sont en dehors du Souk', à l'Ouest, du côté des cimetières, car il y a deux cimetières musulmans : l'un à droite, près du Souk', l'autre, au-dessus du marché, au Sud. Dans ce second cimetière, on remarquera le tombeau de Sidi Mouh'ammed El-Hadjj Bou-Arrak'ia سيدى محمد الحاج بو عرافية, patron de la ville de Tanger et fils de Sidi Allal el-Hadjj El-Bek'k'ali, lequel est enterré dans la tribu de R'zaoua, au village d'El-H'araïk'. Quant aux nombreux petits marchés aux légumes, ils sont à l'Ouest, et ils s'appellent tous indistinctement *El-Bek'k'ala*, soit que l'on y vende des légumes, de l'huile, du beurre, du lait, du miel ou des fruits.

Les maisons musulmanes, juives et chrétiennes s'élèvent côte à côte, confondues les unes avec les autres. Il n'y a que la K'açba qui ne contient absolument que des soldats du Makhzen, des Mahométans par conséquent.

Voici les différents quartiers de la ville : — 1° *H'ouma-t-Beni-Id'er* (Le quartier des Beni-Id'er), qui s'étend depuis la Grande-Mosquée jusqu'à Bab-el-Fah'aç ; — 2° *H'ouma-t-Es-Sak'ia Jdida*

(Le quartier du Nouveau-Canal), à droite de Bab-el-Fah'aç, jusqu'à la K'açba ; — 3° *H'ouma-t-Dar el-Baroud* (Le quartier de la Poudrière), de la K'açba à Bab-el-Mersa ; 4° La *K'açba*, qui est pour ainsi dire une ville à part, avec ses magasins, ses boutiques, ses cafés, ses mosquées. Elle occupe le point culminant de Tanger, à droite par rapport à l'observateur qui la regarde du port, en réalité à l'occident de la ville.

Tanger étale ses maisons sur les dernières pentes du Djebel-el-Kebir, montagne voisine de la cité, couverte d'arbres et de jardins. Au sommet de ce mont se voient des chapelles consacrées à des santons : celle de *Sidi Amor el-H'adhri*, celle de *Sidi l-Meçmoudi*, qui était le frère de *Sidi Brahim el-Meçmoudi*, enterré à Tlemcen, au Sud de la mosquée du quartier des *K'ourour'liyin* (Kourougli). Entre le Djebel el-Kebir, situé à une demi-heure de la ville, et Tanger, coule un ruisseau appelé Ouad El-Fah'aç. Deux routes conduisent au Djebel El-Kebir ; l'une part de Bab-H'ah'a, dans la K'açba, et passe à El-Merchan ; l'autre commence à Bab-el-Fah'aç pour aboutir au sommet de la montagne. Le cimetière chrétien est situé entre El-Merchan et le Souk'. Il est clos de murs. Le cimetière juif est également hors de la ville, à l'Est, et il touche les remparts, sur la pente d'une colline orientée vers la mer. Les Européens ont des villas autour de Tanger. Ils se signalent en outre par trois maisons de prostitution, trois lupanars espagnols, dont deux dans la zone de Bab-el-Marsa et le troisième dans le quartier des Beni-Id'er. Quant aux Juifs, ils trouvent chez quelques-unes de leurs coreligionnaires une pâture suffisante à leur perversité naturelle. On sait que la prostitution est à la mode dans certaines familles israélites des villes maritimes du Maroc. Mogador, entre autres, est célèbre par la légèreté et la complaisance extrême d'une douzaine de filles de Sion auxquelles les Musulmans, les Chrétiens et les Hébreux s'adressent toujours avec succès dans les moments de grande crise. A Tanger, on voit parfois des unions illégales mixtes entre juives et mahométans, et ces unions font souche de jeunes sémites auxquels on impose régulièrement le culte de Mahomet. Le concubinage étant à peu près impraticable pour les femmes arabes de mœurs légères, les disciples du Prophète en sont réduits à des accouplements furtifs et rapides avec leurs coreligionnaires du sexe faible. Celles-ci louent des chambres dans des maisons juives où elles sont relati-

vement bien cachées et où elles font trafic de leur corps moyennant quelques centimes. Mais, malheur à elles si les agents du Makhzen les surprennent ! Elles seront jetées dans les cellules de *Dar Et-Tk'a*, la prison des femmes, d'où elles sortiront à Pâques ou à la Trinité. Les étudiants ne sont pas les derniers à rechercher les faveurs des vendeuses de plaisir. Ils se faufilent dans les maisons borgnes, les bouges puants, aiguillonnés par

..... le désir hystérique
Du collégien rêveur qui sort de rhétorique.

Il y a aussi plusieurs taudis hospitaliers dans le quartier de la Poudrière *(Dar el-Baroud)*, uniquement à l'usage de messieurs les militaires chérifiens. Enfin la présence des Européens gêne considérablement l'industrie des mignons, lesquels sont obligés de fuir le grand jour et d'opérer dans les ténèbres.

Consuls européens

Laissons parler le derviche. Il nous donnera l'impression sincère du musulman marocain sur les diplomates de l'Europe.

— « Dans le but, me disait-il, d'étudier le caractère et l'intelligence des Chrétiens, j'entrais, tantôt dans un Consulat, tantôt dans un autre, en me donnant toujours pour un indigène de la province de Fas désireux de se mettre sous la protection d'une Puissance européenne, celle du Consulat où je me trouvais, naturellement. Ne connaissant moi-même que l'arabe et le berbère, je me heurtais avec une régularité désespérante à des roumis qui ignoraient l'une et l'autre de ces deux langues, et alors le ministère d'un trucheman israélite s'imposait. Grand Dieu, quel aveuglement, quelle ignorance des hommes et des choses de l'Islam, quelle naïveté puérile chez ces candides diplomates chrétiens qui sont l'objet de la risée des Juifs indigènes et des Mahométans ! Ils ne s'aperçoivent donc pas qu'ils sont les dupes des Israélites, et, en réalité, leurs humbles serviteurs, puisqu'ils ne peuvent rien voir ni comprendre sans eux ! Par sa connaissance superficielle de l'arabe et de quelques idiomes de l'Europe, l'Israélite de Tanger est le maître de la situation. Il fait la pluie et le beau temps, il conseille, il dirige, il éclaire comme bon lui semble le consul chrétien dont il est l'indispensable flambeau. Aussi la rage des Marocains contre les Roumis ne fait-elle qu'empirer à la vue des proportions sans

cesse croissantes que prend l'influence juive au Maroc. Ne sachant pas sur quoi repose l'union apparente des Européens et des Israélites, le Musulman s'imagine que cette prétendue alliance est dirigée contre ses institutions, contre sa famille, contre sa personne, et il voue à la même exécration le sémite et l'aryen. Peut-être même abhorre-t-il plus le second que le premier, car avec celui-ci il peut au moins raisonner et s'entendre jusqu'à un certain point. — شيخ Mouliéras, dis bien à tes amis, à tes concitoyens de France, à tes autres frères de l'Europe et du Nouveau Monde, que la haine et la méfiance réciproques des Chrétiens et des Mahométans sont issues de leur ignorance mutuelle. S'ils apprenaient à se mieux connaître, sans l'intermédiaire du Juif, ils finiraient par se moins détester, par savoir ce qu'ils veulent, par se comprendre, et, en se comprenant, ils arriveraient peu à peu à s'estimer. *De l'estime à l'amitié la route n'est pas longue.* »

Après ces considérations d'ordre social et de colonisation pratique, Moh'ammed me conta, dans le but de les appuyer d'un exemple, la dernière aventure qu'il eut à Tanger avec un partisan du Talmud.

Psychologie hébraïque

En 1895, par une chaude et belle nuit d'été, l'éternel voyageur s'amusait à se promener dans le labyrinthe des ruelles de la vieille capitale de la Maurétanie Tingitane, lorsqu'il fut accosté par un Israélite d'une quarantaine d'années, qui lui dit, comme s'il tenait absolument à lui rendre service :

— O étranger, que cherches-tu ?

— Je me promène et voilà tout, répondit l'explorateur.

Ainsi amorcée, la conversation continua entre les deux fins matois, le Juif se montrant plein d'attentions pour son compagnon musulman, le derviche voulant être très aimable de son côté envers l'homme que le hasard avait jeté sur sa route.

Dès les premiers mots, Moh'ammed essaya de persuader à son interlocuteur qu'il était d'origine israélite, né à Débdou.

— Débdou? fit l'Hébreu. Est-ce que tes compatriotes savent travailler *el-âbd* ? (1).

---

(1) العبد le *mercure*. Terme d'argot, pour *ez-Zaouk'* الزاوف, selon la prononciation marocaine.

— Oui, affirma le bohémien. Et moi-même je m'en occupe à l'occasion.

— Hélas ! gémit l'enfant d'Israël, toutes mes tentatives pour en faire de l'argent ont échoué.

Dix minutes de marche les avaient conduits devant la porte du sectateur de Moïse.

— Allons, dit celui-ci à Moh'ammed, entrons chez moi.

Dans une grande pièce, assis sur des chaises, des hommes, des femmes et des enfants faisaient face à une table, une table chargée d'aliments et de bouteilles suspectes.

— Dis donc, clama tout à coup le compagnon du derviche en interrogeant son hôte, es-tu Juif ou Musulman ? Tu as cependant l'air et l'accent d'un Israélite.

— Mon père et ma mère étaient Juifs, répondit Moh'ammed. Cependant j'ai été élevé par des Mahométans et j'ai étudié leurs sciences.

— C'est un Juif ! C'est un Juif ! appuyèrent les femmes.

— Est-ce que je l'aurais fait entrer ici s'il était Musulman ? dit l'Hébreu, superbe, se rengorgeant.

— Le Dieu de Siméon me connaît, ne cessait de répéter le vagabond qui se baisait la main et la portait successivement à son front et à sa bouche.

On le fit asseoir à table devant une assiette pleine d'aliments et deux verres également pleins, l'un de *mah'ya* (eau-de-vie), l'autre d'eau pure. Alors le maître du logis, placé près du derviche, prit le pain, le rompit, en choisit un gros morceau qu'il approcha de ses lèvres. Après avoir murmuré sur ce morceau des paroles imperceptibles, il le posa sur le bord de l'assiette du voyageur. Cet homme venait de faire là ce que font les Juifs marocains quand ils ont des doutes sur la foi religieuse de leurs commensaux : ils prennent un fragment de pain sur lequel ils disent, à voix très basse et à trois reprises successives :

— *Enta h'emar ; ana sebâ !*

— Tu es un âne ; je suis un lion !

Et ils donnent ensuite le quignon à manger à l'étranger. Moh'ammed feignit de n'avoir rien vu. Il prit le pain et tomba sur les autres aliments comme un ogre, car il était affamé. A la fin du repas, son hôte lui fit remarquer que son verre d'eau-de-vie était encore plein. Pourquoi ne le buvait-il pas ? Le derviche répondit :

— Parce que je vais sortir dans un instant et que si les Musulmans sentent sur moi cette odeur ils m'écharperont.

Derechef les femmes l'approuvèrent :

— Il a raison. Il craint pour sa vie, le pauvre ! Nos Juifs sont si tourmentés, si humiliés, si tyrannisés au Maroc !

Voyant Moh'ammed debout et prêt à sortir, l'hôte lui montra un bahut qu'il appelait pompeusement *sa bibliothèque*. Il y avait là plusieurs vieux bouquins hébreux et arabes, ces derniers traitant de sorcellerie, de magie, d'alchimie ; et l'explorateur constata une fois de plus l'ignorance crasse, la superstition sans égale des charlatans israélites, qui sont aussi peu lettrés et aussi fripons du reste que leurs collègues mahométans. Afin de mettre la conversation sur un chapitre moins monotone, Moh'ammed demanda au Juif s'il n'était pas le protégé d'une puissance chrétienne quelconque.

— Tu sais, répondit l'interpellé, que nous n'aimons ni les Musulmans ni les Chrétiens ni ceux qui les aiment. Cependant, dans le but de protéger ma vie et mes biens, j'ai daigné me faire inscrire comme protégé américain.

— Ces Américains, repartit le derviche, sont-ils de braves gens?

— Des braves gens ! rugit l'Hébreu. Allons donc ! Des braves gens parmi les *Nçara*, est-ce qu'il y en a jamais eu ? Damnés sont les Chrétiens ! Damnés sont les Mahométans ! Ils ne valent pas mieux les uns que les autres. Toutefois, ils sont les plus forts; voilà pourquoi nous nous mettons de leur côté. Mais, patience ! Notre *Heure* viendra, et alors, quelles terribles vengeances, quelles représailles délicieuses nous exercerons contre tous les Gentils !!

— Oui, fit sentencieusement le bohémien, il faut que chacun ait son *Heure* !

Ravi d'entendre ces paroles, convaincu maintenant que le derviche était, sinon un Juif, du moins un ami des Juifs, l'hôte s'écria :

— *B-Rebbi Chemôun, bèt hena* (Par le Dieu de Siméon, couche ici.)

A quoi bon se faire prier entre amis ? Ce cher Ihouda K'ouriat, tel était le nom de l'Israélite, caressait sans doute l'arrière-pensée d'exploiter les prétendues connaissances du derviche en alchimie. Mais, baste ! le voyageur, sûr de mystifier son hôte, accepta l'invitation sans aucune cérémonie. Au bout de cinq jours d'une généreuse hospitalisation, Ihouda démasqua ses batteries.

— Frère, dit-il au vagabond, regarde la sœur de ma femme. Veux-tu l'épouser ? Comment la trouves-tu ?

— Suave ! fit le cheminot en continuant de grignoter des cacaouètes qu'il pêchait dans son capuchon. Seulement j'ai encore un petit voyage à faire du côté de Mogador. A mon retour, nous nous marierons.

Prenant séance tenante congé de son futur beau-frère, le vagabond murmura, dès qu'il eut mis le pied dans la rue :

— *B-el-H'aram id'a chèf-ni !* — phrase arabe que l'on peut traduire par : — Que le diable m'emporte s'il me revoit jamais !

La Fête du Mouton à Tanger, en 1898

Le derviche regrette amèrement de n'avoir jamais assisté à une fête de ce genre à Tanger ; oh ! oui, bien amèrement, car il sait à quels magnifiques excès de générosité se livrent les familles charitables de cette localité à l'occasion de la grande Fête des Sacrifices. Il nous faudra donc emprunter la description de la plus belle solennité du monde de l'Islam à un journal français qui s'imprime à Tanger, le *Réveil du Maroc,* description extrêmement instructive sous plusieurs rapports :

« — Dimanche, 1er mai 1898, le monde musulman a célébré la Fête du Mouton, la plus grande fête du monde arabe, fête du cerveau et fête du ventre, fête allégorique et festin pantagruélique; car, tandis que le mouton est égorgé sur la pierre sacrée, dans la forme religieuse et avec tous les rites de l'Asie et de l'Afrique, dans les plus pauvres familles on tue et on mange le mouton.

» Lisez dans le livre si intéressant et si documenté de Mouliéras, *Le Maroc Inconnu,* la longue odyssée de ce pèlerin voyageur musulman, moitié thaleb, moitié derviche, dont il nous raconte les impressions. Les grandes dates, les impressions fortes du promeneur mendiant à travers le Maroc parcouru de part en part, à l'intérieur, sur les côtes plus ou moins hospitalières du Rif, nos côtes barbaresques du Moyen-Age, demeurées telles en pleine civilisation, sont les diverses fêtes du mouton. Ici la fête est plutôt médiocre et le voyageur n'en félicite pas la tribu ; ailleurs, elle est à la fois solennelle et succulente ; dans sa mémoire, le narrateur voit se dresser le corps fumant de l'herbivore sur un

énorme plat de couscoussou (1) : on enfonce la main dans le plat, on s'en lèche les doigts jusqu'au coude ; et il ne dissimule point sa satisfaction rétrospective : voilà des gens qui ont bien mérité d'Allah ! Sans doute le pieux thaleb eût rangé la population de Tanger dans cette dernière catégorie ; car Dieu sait le commerce et la consommation de moutons qui s'y sont pratiqués à cette ouverture de mai. Huit jours durant auparavant on ne rencontrait que troupeaux de moutons sur toutes les routes de la province, de la montagne, de la plaine, aboutissant à la ville ; et sur le marché du grand *Soko*, autour des moutons parqués, combien d'évaluations, de disputes, d'avis émis par les spectateurs rangés à la mode arabe, se mêlant de ce qui ne les regarde pas, de marchés traités à la double satisfaction des parties ?

» La journée de dimanche, favorisée le matin par un soleil resplendissant, un beau ciel bleu sans un nuage, s'est déroulée superbe. Toute la ville est dehors ; tous les curieux, monde arabe, monde européen, se sont dirigés vers le grand *Soko*, l'endroit le mieux exposé avec son amphithéâtre pour voir défiler le cortège qui monte à 8 heures 1/2, pacha, cadi, cavaliers, soldats, personnages religieux, prier et sacrifier le mouton dans l'enceinte sacrée de la petite mosquée ou du marabout de l'Emsella *(El-Mçalla*, l'oratoire). L'ascension s'opère avec la lenteur et au milieu des chants religieux des cortèges arabes. Le plus pauvre Musulman a revêtu ses habits de fête. Les fonctionnaires, les gros bonnets dissimulent leurs vêtements de drap fin et de soie sous des h'aïk légers comme des toiles d'araignée et d'une blancheur invraisemblable. Ils passent, fantômes blancs, dans l'air léger, subtil, impalpable, tandis que les femmes, enroulées dans leurs manteaux de laine les plus frais et les plus blancs, se détachent, statues de marbre, dans le vert des cactus et des aloès, sur le fond de verdure des cimetières. Des milliers de têtes se dressent aux balcons, aux fenêtres, sur les terrasses, sur les talus, sur les éminences qui dominent le Soko *(Souk')*. Des touristes anglais, français, allemands, montés à cheval et à mules, placés aux bons endroits par les guides, dessinent des groupes plus sombres. On reconnaît ces étrangers à leurs costumes de voyage d'abord, puis aux bibles,

(1) Les Arabes du Nord-Ouest africain appellent le kouskous *t'aâm*, c'est-à-dire *la nourriture* (par excellence). (MOULIÉRAS.)

aux Bœdekers, aux jumelles, aux appareils photographiques, braqués, malgré l'interdiction musulmane, pour saisir des instantanés.

» Mais la prière est bientôt dite à l'*Emsella*. Le sacrifice est consommé, le mouton vient d'être égorgé ; il s'agit maintenant de le descendre saignant, pantelant, la gorge ouverte, au grand galop, jusqu'à la mosquée. S'il y arrive secoué par les spasmes, donnant encore quelques signes de respiration et de vie, c'est d'un heureux présage : l'année sera bonne ; s'il n'y parvient que la vie éteinte, dame, c'est mauvais signe : et gare aux calamités, à une mauvaise récolte ! Remarquez que sur tout son parcours, ballotté dans un immense couffin, porté, enlevé, secoué par quatre Arabes, choisis parmi la caste des porteurs d'eau, ce pauvre mouton, véritable bouc expiatoire, est assailli de coups de bâton, de coups de matraques et de coups de pierres. Dimanche, la descente n'a pas manqué à son originalité traditionnelle : les porteurs dégringolaient la pente avec la vélocité de zèbres. Le mouton rebondissait dans son hamac, une nuée de gamins l'escortait, meute hurlante, lançant des cailloux ; tous les cinquante mètres, sur le passage du marché, à la porte de la ville, un groupe de quatre ou cinq solides gaillards, maures robustes et découplés, brandissait au-dessus de sa tête de longs bâtons ; il n'en est pas moins arrivé encore vivant à la grande mosquée où le cadi lui réservait le coup de coutelas final.

» Un coup de canon : la foule remercie Allah !

» Très brillant, très chatoyant, très polychrome, très rutilant de blancheur et de couleur, le débandement, puis le retour du cortège.

» Premier groupe de retour : le personnage religieux de la fête, le jeune chérif de Ouazzan à la tête de ses cavaliers, entouré d'un flot de ses serviteurs à pied. Devant lui marche l'étendard de son ancêtre, le drapeau vert du Prophète. Cambré sur son cheval, un énorme destrier gris pommelé, recouvert d'un caparaçon violet et or, de style moyen âge, roulé dans son burnous blanc, quelquefois figé dans une pose hiératique, le jeune chérif semble un seigneur arabe du temps des croisades. Son passage sous la porte féodale, surmontée de machicoulis, est un de ces tableaux chers aux peintres hongrois, une toile de Munkaczy. Des Rifains, des Arabes se précipitent sous les pas de son cheval pour lui baiser la

main, un pan de la robe, le pied, l'étrier. C'est le respect du *Santo* et l'expression de la foi religieuse jusqu'à l'exaltation. (1)

» Deuxième groupe, deuxième tableau : c'est le groupe du Gouverneur. Le pacha Si Abd-es-Slam est monté sur sa mule. Belle tête aux traits fins, attitude de dignité ; devant et derrière lui, le khalifa, le capitaine de port de Tanger, un colosse, un hercule, les hauts fonctionnaires de la douane, le Corps des artilleurs habillés à la turque avec vestes de drap bleu et pantalons bouffants, un groupe d'ascars, puis faisant piaffer leurs chevaux les cavaliers du pacha, aux costumes pittoresques. Une musique arabe sonne une espèce de pas redoublé ; fifres, tambours, tamtams font rage, et les chevaux retenus en main, excités par le bruit, les sons et les déchirements de la fanfare, la vue de la foule, se cabrent, dansent sur place et relèvent leurs actions. Ce tableau offre la vie, la couleur d'un Fromentin ; c'est aussi une aquarelle ensoleillée et avec la profusion des taches rouges, bleues, vertes, jaunes, un tableau impressioniste, un régal des yeux, pour l'œil qui aime la lumière, la couleur et la vie.

» A midi, le *Soko* est désert, les rues sont vides ; bazars, boutiques sont hermétiquement fermés ; le couscoussou mijote dans d'immenses terrines de terre, se cuit doucement à la vapeur, en attendant que le jus de viande qui bout dans la marmite vienne l'arroser. La famille arabe est rangée autour du mouton. La fête culinaire intime a succédé à la fête religieuse et patriotique ; l'estomac après le cerveau. Les agapes vont durer deux jours.

» Dans l'après-midi de dimanche, troisième tableau, sur la plage. Il n'y a point de bonne fête arabe sans *fantasia ;* et la fantasia est offerte par les cavaliers du chérif de Ouazzan. Le jeune chérif que nous apercevons aujourd'hui sous son double aspect de puissant chef religieux descendant du Prophète et de grand Seigneur musulman, protégé de la France, s'avance sur les dunes de la plage, à la tête de ses *goum*. A un tournant des dunes, la troupe des cavaliers fait halte, se divise en deux groupes : chacun des groupes exécute à son tour des charges au galop, pousse des cris, lance les fusils en l'air, les ressaisit, fait parler la poudre. Des cavaliers isolés simulent la scène de l'attaque, de la poursuite

(1) Rien d'extraordinaire à cela. Les adeptes des autres Confréries religieuses en auraient fait autant à leurs propres Grands-Maîtres. (A. M.)

et de la saisie d'un ennemi, à la grande joie des Arabes présents, juges sévères des coups. On jurerait un épisode des guerres d'Afrique.

» C'est bien du reste une scène arabe et africaine que cette fantasia équestre sur la plage, au milieu des sables. La mer bleue étend au pied de la dune relevée en éventail sa longue robe de soie moirée. Au coin du golfe, sur le fond vert sombre de la montagne, Tanger la blanche se détache laiteuse, une jatte de crème semée dans du vert. Des navires de guerre et de commerce sont bercés par la houle du large sur le flot bleu, ils se balancent sur leurs ancres ; et, tout là-bas, de l'autre côté du détroit, mais à un là-bas rapproché par les effets de lumière, la côte espagnole dresse sa haute silhouette découpée d'un beau bleu de prusse. L'Espagne est campée derrière. Qu'attend-elle? — Autrefois c'était le Maure ; — maintenant c'est l'Américain. »

Mouvement commercial de Tanger

L'industrie du Maroc est à naître, celle de Tanger aussi. Pourtant, depuis quelques années, une maison de Paris, *Le Printemps*, a installé à Tanger une scierie mécanique qui prépare des bois de construction et d'ameublement. Il y a encore à mentionner une meunerie à vapeur, de la même maison, une briqueterie espagnole établie au Souani, trois minuscules moulins à vapeur et une petite usine française pour blanchir la cire.

Si l'industrie tangéroise est à peu près nulle, il n'en est pas de même du commerce. On sait en effet que Tanger est le port le plus important du Maroc, pas pour toujours peut-être, car Casablanca; placée en face du cœur du Mag'rib, lui fait d'ores et déjà une rude concurrence. Exemple :

Commerce de Tanger	Commerce de Casablanca
En 1886 :	En 1886 :
Total . . . . 16.429.400 fr.	Total . . . . 11.456.125 fr.
En 1887 :	En 1887 :
Total . . . . 15.621.800 fr.	Total . . . . 10.387.800 fr.
En 1890 :	En 1890 :
Total . . . . 20.748.375 fr.	Total . . . . 19.448.650 fr.
(1) En 1891 :	En 1891 :
	Total . . . . 21.751.275 fr.
En 1892 :	En 1892 :
	Total . . . . 18.601.875 fr.
En 1894 :	En 1894 :
Total . . . . 11.723.625 fr.	Total . . . . 11.630.725 fr.

De 1886 à 1891 inclusivement, on voit progresser rapidement le commerce marocain. En 1892, 1893 et 1894, il subit au contraire une diminution assez sensible, diminution qu'il convient d'attribuer, en 1892, aux quarantaines imposées aux provenances de Marseille et de Hambourg, en 1893 et 1894, aux mauvaises récoltes, au peu de sûreté des transactions et aux troubles qui suivirent le décès du sultan Moulaye El-H'asen. Encore une fois, on fera bien de remarquer que Casablanca serre de près Tanger, que ses transactions se développent avec une grande rapidité et qu'elle a des chances de devenir le port le plus fréquenté du Maroc si les négociants tangérois s'endorment sur leurs anciens lauriers.

Voici, d'après le *Moniteur officiel du Commerce*, qu'elle était la situation commerciale de Tanger en 1894 :

« Tanger est encore la place de commerce la plus importante des côtes marocaines, malgré les progrès considérables faits depuis quelque temps par celle de Casablanca. En dehors des affaires qui intéressent son district, elle assure en grande partie le transit des marchandises destinées à Alcazar et Méquinez ; à ce point de vue, le port de Larache lui a fait cependant, surtout en 1894, une concurrence sérieuse. Cette dernière année a d'ailleurs

(1) Les documents officiels sont muets sur ces deux années du commerce de Tanger.

été, pour Tanger comme pour tout le Maroc, des moins favorables aux transactions commerciales. Aux désordres politiques et à l'insécurité des routes, est venue se joindre une nouvelle hausse du change (la moyenne a été de 20 %) (1), très difficile à supporter par les Indigènes, souvent dépourvus de gros capitaux.

» C'est l'importation qui a diminué de la façon la plus sensible: elle ne s'est élevée qu'à 4,295,430 francs, ainsi répartis :

» Grande-Bretagne et Gibraltar.	2.446.115
» France et Algérie.	1.274.965
» Allemagne.	377.190
» Espagne et Colonies.	100.945
» Pays-Bas.	64.125
» Suède.	12.000

» Il y a lieu d'observer ici, pour l'importation et pour l'exportation, que si l'on contrôlait exactement l'origine et la destination de toutes les marchandises, le commerce français paraîtrait à peu près aussi important à Tanger que celui de l'Angleterre. La France, en effet, n'y fait guère d'exportation que par ses produits et d'importation que pour ses propres besoins. L'Angleterre a l'avantage de faire en outre un transit considérable pour la Belgique, les Pays-Bas, l'Allemagne, etc. ; de même le port de Gibraltar, dont le trafic est compté dans le commerce anglais, reçoit des marchandises de toute provenance et en envoie partout. Les statiques ne permettent pas de les classer autrement que par la nationalité des navires.

» Le plus gros chiffre, pour l'importation de l'Angleterre, est fourni par les cotonnades, dont elle a presque le monopole. La France arrive en première ligne pour les sucres, les farines, les soieries, les carreaux, le ciment, la potasse, le plâtre.

» L'Allemagne a, dans ces derniers temps, développé son commerce d'une façon très appréciable grâce aux bas prix faits par ses négociants et aux délais qu'ils accordent. Ses sucres, et surtout

---

(1) Ce n'est rien à côté de l'effroyable crise monétaire qui sévit au Maroc depuis le commencement des hostilités hispano-américaines. En mai dernier (1898), le change était à *cent pour cent* dans toutes les places maritimes du Mag'rib, c'est-à-dire qu'un billet de 100 francs de la banque de France valait 200 francs en monnaie espagnole, seule monnaie qui ait à peu près cours dans tout l'Empire.

ses draps, ont trouvé un débouché ; leur bon marché les fait apprécier, quoiqu'ils soient par la qualité de beaucoup inférieurs aux nôtres.

» Le sucre est un des principaux articles d'importation (472,765 francs). C'est surtout la France qui le fournit, malgré la campagne poursuivie par la concurrence étrangère. Il n'est introduit que par deux ou trois raffineries françaises, et cela est regrettable ; les établissements du Nord de la France pourraient chercher à se créer une clientèle.

» Les soies figurent sur les relevés de 1894 pour 87,500 francs ; la contrebande est si considérable sur cet article qu'on n'estime pas à moins de 300,000 francs l'importation réelle de ces marchandises ; presque toutes viennent de France.

» Les tissus de coton tiennent le premier rang (1,511,400 francs). Ils ne viennent guère que d'Angleterre ; il est vrai que ce pays en reçoit de Belgique, d'Autriche et d'Allemagne pour les réexpédier à Tanger.

» Les allumettes (48,300 francs) sont importées par la France, mais la plupart proviennent d'Italie. — Les bougies (122,825 fr.) provenaient autrefois de France ; notre commerce s'est laissé déposséder de cet article. Les bougies anglaises, aujourd'hui vendues, sont de qualité inférieure, mais de prix assez bas ; l'Allemagne en introduit d'autres depuis quelque temps.

» Les farines (274,190 francs) sont principalement de provenance française. La cherté du blé dans le district de Tanger a fait grandir ce commerce depuis trois ou quatre ans ; on peut espérer qu'il prospèrera de plus en plus. Il faut encore citer l'*alcool*, importé d'Allemagne, l'amidon, le beurre, importé de Danemark, le blé, les bonnets, dits *fez*, venant d'Autriche, le charbon, acheté généralement à Gibraltar, les cigares et cigarettes, les dattes (1), le fer, qui vient de Belgique, le *genièvre*, provenant de Schiedam, le pétrole (2) d'Amérique, les raisins secs de Malaga, le safran, les vins et les fruits, venant surtout d'Espagne ; le salpêtre et le

(1) Inutile de dire qu'elles viennent du Sud marocain.

(2) Les Indigènes de l'Algérie emploient beaucoup l'éclairage au pétrole. Leurs coreligionnaires du Maroc les imiteront, et le pétrole sera de plus en plus demandé à l'avenir.

soufre, dont l'introduction est prohibée, sont importés et mis en vente par le Gouvernement.

» Les exportations, qui ont eu moins à souffrir des circonstances, se sont élevées en 1894 à 7,428,195 francs, ainsi répartis :

» Espagne et Colonies	2.912.262f
» Grande-Bretagne et Gibraltar	1.979.939
» Egypte	1.276.220
» France et Colonies	1.007.335
» Italie	92.137
» Allemagne	82.785
» Portugal	63.747

» L'Espagne tient le premier rang grâce aux bœufs et aux œufs qu'elle tire de Tanger pour l'approvisionnement de ses ports. Ces deux articles forment presque le total de son exportation.

» C'est aussi la consommation des bœufs et des œufs à Gibraltar qui grossit le plus les chiffres d'exportation de l'Angleterre.

» L'Égypte reçoit beaucoup de marchandises de Fez : babouches, haïks, tapis, etc. ; cette exportation, faite par Gibraltar et Malte, profite à la navigation anglaise.

» La France importe des marchandises variées, généralement consommées chez elle ; elle envoie cependant quelques peaux en Amérique, des babouches et des haïks en Algérie, en Tunisie et au Sénégal.

» Comme on le voit par ce qui précède, les bœufs sont le principal article d'exportation de Tanger (3,455,175 francs). Leur sortie, prohibée en principe, est autorisée par le Sultan pour 12,000 têtes par an et par pays de destination. Depuis deux ou trois ans, une assez grande quantité de bœufs prend la route de Marseille (629,165 francs).

» Viennent ensuite les bœufs envoyés en Espagne (1,383,105 francs).

» Puis les babouches (1,047,540 francs) ; cet article, fabriqué à Fez, est exporté principalement en Égypte. L'Espagne en achète aussi pour Mélilla, la France pour le Sénégal et l'Algérie.

» La cire jaune représente dans l'exportation de Tanger 325,376 francs ; la France en a acheté pour 175,221 francs.

» Les peaux de chèvre ont atteint 208,883 francs, dont 72,288 fr.

pour la France. L'Angleterre en exporte une grande quantité en transit pour l'Amérique.

» Les tapis, venant de Rabat, donnent aussi un chiffre important (269,340 francs), ainsi que les dattes (238,134 francs), envoyées surtout en Angleterre.

» Il faut encore citer l'alpiste, exportée à Londres et aux États-Unis, les djellabas et haïks, le gassoul (savon minéral), destiné à l'Algérie, les peaux de bœufs, les volailles. L'exportation du tan, permise depuis peu, n'a pas donné de résultats satisfaisants.

Navigation

» Le total des navires à vapeur entrés et sortis en 1894 s'est élevé à 898, jaugeant 428,795 tonneaux ; celui des voiliers à 317, jaugeant 7,657 tonneaux. L'Espagne tient le premier rang ; cette prépondérance est due au bateau postal de Cadix à Tanger, qui figure à lui seul pour 300 voyages. La navigation anglaise vient en deuxième ligne pour le nombre de vapeurs, grâce à deux petits bâtiments qui font le service de Gibraltar à Tanger, mais pour le tonnage elle est un peu dépassée par la France ; celle-ci a donc le troisième rang pour les navires et le deuxième pour le tonnage (220 bâtiments = 138,382 tonnes) » (1).

Conventions commerciales modernes

La diplomatie européenne, qui lutte depuis des centaines d'années contre l'ignorance, le fanatisme et la mauvaise volonté des diverses dynasties marocaines, a fini par arracher dans le cours de ce siècle quelques concessions commerciales à la torpeur chérifienne.

La première convention qui mérite vraiment d'être appelée *traité de commerce* fut le *Traité anglais* de 1856, dont le point capital était la fixation des droits de sortie des marchandises, droits que le sultan modifiait autrefois à sa guise, sans même prévenir les intéressés. La Grande-Bretagne obtint en outre l'autorisation d'exporter une foule de produits marocains dont l'exportation était toujours restée interdite. Cependant, en ce qui concerne

(1) Annexe au *Moniteur officiel du Commerce,* du 26 mars 1896. Paris.

le blé et l'orge, l'ambassadeur britannique, sir John Drummond Hay, se heurta à l'entêtement obstiné des *Oulama* (savants), qui s'opposèrent à l'exportation de ces denrées sous prétexte que l'orge et le blé, nourriture sacrée des guerriers de l'Islam et de leurs chevaux, ne pouvaient être vendus aux *Infidèles*.

Le *traité espagnol* de 1860 ne fut que la copie de l'accord anglais.

Après ce premier triomphe de la légation britannique, il était réservé à la diplomatie allemande de remporter au Maroc la plus grande victoire économique, la plus belle concession commerciale des temps modernes. L'année 1890 marque la date du grand et retentissant traité *germano-marocain*. Les principaux avantages de ce traité furent : — 1° la levée provisoire de l'interdiction de l'exportation du blé et de l'orge (1) ; — 2° la fixation des droits de douane à l'*entrée* et à la *sortie* des marchandises ; — 3°, et c'est ici la clause la plus importante : l'engagement pris par le sultan d'appliquer et de maintenir en vigueur cet accord *jusqu'au jour d'une révision ou de la conclusion d'un nouveau traité*, — succès véritablement très beau, si l'on se rappelle surtout que les conventions antérieures laissaient au monarque chérifien la liberté d'empêcher quand bon lui semblait l'exportation des marchandises tarifées ; — 4° la fixation à un maximum de 10 % *de leur valeur* des droits perçus sur les marchandises et produits *importés* par des sujets allemands dans les ports du Maroc, — « l'estimation de cette valeur devant être faite, *en numéraire et au comptant*, d'après le cours du jour de la vente en gros dans le port de débarquement ».

L'important traité germano-marocain de 1890 a servi de base au dernier *Tarif général* marocain dont voici le détail :

---

(1) L'exportation du blé et de l'orge fut permise, par exception, de 1890 à 1893. En 1894, le sultan l'interdisait de nouveau. (Pour plus amples détails sur le commerce du Maroc en général, voyez le *Moniteur officiel du Commerce*, *Le Maroc*, étude commerciale et agricole de Wolfrom, et surtout le *Réveil du Maroc*, journal politique et commercial, paraissant à Tanger. Directeur actuel, Henry Darcours.)

TARIF DES DROITS DE SORTIE

(d'après le traité allemand de 1890)

ARTICLES	QUANTITÉS	DROITS
Alpistes	Quintal (1)	5 réaux (2)
Anis	—	10 réaux
Amandes	—	15 réaux
Babouches	*Ad valorem*	5 %
Bananes	Quintal	18 réaux
Blé	Fanègue (3)	15 réaux
Balais de palmier nain	Quintal	1 réal 1/2
Boyaux	—	10 réaux
Carvi	—	—
Ceintures en laine	Le cent	50 réaux 1/2
Chanvre	Quintal	20 réaux
Cordes en fibres de palmier	Le cent	2 réaux 1/2
Cordes en poil de chèvre	—	10 réaux
Chiffons	Quintal	5 réaux
Chaussettes de laine	*Ad valorem*	8 %
Cire purifiée	Quintal	70 réaux 1/2
Cire vierge	—	50 réaux
Cochenille (kermès)	—	10 réaux
Cornes	Le mille	11 réaux 3/4
Coton	Quintal	20 réaux
Couvertures de laine	*Ad valorem*	5 %
Coussins brodés	—	—
Cresson	Quintal	10 réaux

(1) Le quintal mentionné ici équivaut à 50 kilog. 75.

(2) Le *réal de vellon* est de 20 au douro espagnol, soit 0 fr. 25 centimes le réal.

(3) *Fanega,* mesure espagnole de capacité pour les substances sèches; elle équivaut à près de 60 litres. (LITTRÉ. Dictionnaire de la langue française.) BIANCONI, dans sa *Carte commerciale du Maroc,* prétend que la fanègue équivaut à 54 kilogrammes, et WOLFROM *(Maroc, étude commerciale)* ne lui accorde que 50 kilos 700, quand elle est *comble,* et 45 à 47 kilos quand elle est *rase*. D'autres évaluent la fanègue *rase* à 56 litres 39 ou à 54 litres 800, et la fanègue *comble* à 72 litres 68. C'est dire qu'elle varie suivant les localités. Elle se divise en mesures de 1/2, 1/4, 1/8, 1/16, 1/32 de fanègue.

ARTICLES	QUANTITÉS	DROITS
Cumin	Quintal	8 réaux
Dattes	—	20 réaux
Djellaba	*Ad valorem*	5 %
Étriers en fer	—	8 %
Fèves	Fanègue	10 réaux
Fromage	Quintal	20 réaux
Fenu grec (4)	—	5 réaux
Fasoukh (5)	—	10 réaux
Fibre de palmier nain	—	—
Fil de coton	*Ad valorem*	8 %
Fil de lin	—	—
Gommes	Quintal	8 réaux
Graine de lain	—	5 réaux
Koh'l (antimoine)	—	—
Huile	—	25 réaux
H'enné	—	6 réaux
H'aïk	*Ad valorem*	5 %.
Kermès (cochenille)	Quintal	10 réaux
Laine lavée	—	40 réaux
Laine non lavée	—	27 réaux 1/2
Lapins	La pièce	1 réal
Lentilles	Fanègue	10 réaux
Lièvres	La pièce	1 réal
Lin	Quintal.	20 réaux
Maïs et doura	Fanègue comble	10 réaux
Millet	Fanègue	—
Nielle	Quintal	8 réaux
Noix	—	—
Nattes	*Ad valorem*	8 %
Oranges, limons	Le mille	4 réaux
Orge	Fanègue rase	10 réaux
Origan	Quintal	4 réaux
Orseille	—	10 réaux
Œufs de poule	Le mille	25 réaux

(4) En arabe : *H'olba* حلبة.

(5) En arabe : فسوخ. Boule d'aromates pétris avec de la terre glaise qui sert à détruire les enchantements.

ARTICLES	QUANTITÉS	DROITS
Œufs d'autruche	La pièce	1/2 réal
Pois chiches	Fanègue	10 réaux
Peaux de bœuf, mouton, chèvre	Quintal	18 réaux
Peaux tannées	—	50 réaux
Peau de la tête de bœuf pour faire la colle	—	4 réaux
Pantoufles	*Ad valorem*	5 %
Peignes en bois	Le cent	2 réaux
Piquants de porc-épic	Le mille	—
Plumes d'autruche	Le rt'ol (6)	18 réaux
Plateaux de cuivre	*Ad valorem*	8 %
Paniers	Le cent	10 réaux
Poules	La douzaine	—
Poil et crin	Quintal	15 réaux
Palmier nain	100 bottes	8 réaux
Perdrix	La pièce	1 réal
Poires	Quintal	10 réaux
Poisson salé	—	20 réaux
Raisin sec	—	10 réaux
Riz	—	9 réaux 3/8
Roses (feuilles de)	—	10 réaux
Rognures de peaux	—	4 réaux
Suif	—	25 réaux
Sacoches en cuir	*Ad valorem*	5 %
Sésame	Quintal	10 réaux
Sparte	—	2 réaux
Sarghina (7)	—	5 réaux
Takout	—	10 réaux
Tamis	*Ad valorem*	5 %
Tapis	—	—
Terre de foulon (r'asoul)	Quintal	7 réaux 1/2
Tentes	*Ad valorem*	5 %
Tortues	50 kilos	2 réaux 1/2

(6) رطل Poids variable, entre 500 et 800 grammes, correspond dans le langage à notre *livre* ou demi-kilogramme. Varie suivant la denrée ou le produit que l'on pèse. Ex.: Le *rt'ol* de boucherie correspond au poids de 32 pièces de 5 francs et égale 800 grammes. Le *rt'ol* d'huile égale 750 grammes et le *rt'ol* du commerce de détail, sucre, café, thé, égale 500 grammes.

(7) سرغينة Racine odorante fébrifuge. Sert de teinture.

Dans ce tarif des droits de sortie ne figurent point les *animaux domestiques* parce que l'exportation en est interdite. J'ai déjà dit dans quelle mesure l'exportation des bœufs était autorisée (12,000 têtes par an et par pays de destination). Les animaux du Maroc sont donc assimilés aux femmes marocaines qui, elles aussi, ne peuvent sortir de leur patrie sans une autorisation spéciale de leur souverain. Les douaniers musulmans sont quelquefois d'une sévérité grotesque. On les a vus s'opposer au départ d'un chien dont le propriétaire se rendait par mer de Mogador à Tanger. Le maître, un chrétien tenace et résolu, en fit une question diplomatique et le sultan consentit enfin à glisser une exception à sa loi draconienne, mais en faveur des chiens seulement.

Importations. — Prohibitions

A l'importation, les produits de toute provenance payent en règle générale un droit de 10 % *ad valorem* (suivant leur valeur). Ce droit peut être acquitté en nature.

Les armes, les cartouches et autres munitions de guerre ou de chasse, la poudre, le salpêtre et le soufre sont prohibés à l'importation.

Par le nouvel arrangement *franco-marocain* de 1892, dont il sera question un peu plus loin, les tissus de soie pure ou mélangée, les bijoux d'or et d'argent, les pierres précieuses et fausses, rubis, galons d'or, les vins ou liquides distillés de toute espèce et les pâtes alimentaires sont admis moyennant un droit réduit de 5 % ; ce taux est calculé sur la valeur marchande en réaux de vellon, au comptant et en gros, dans le port de débarquement. (*Moniteur officiel du Commerce* du 26 mars 1896.)

Traité franco-marocain de 1892

A deux ans d'intervalle, le triomphe économique de l'Allemagne fut suivi d'une victoire commerciale française. Notre représentant à Tanger, M. D'Aubigny, obtint en 1892 la diminution de certains droits à l'entrée et à la sortie des marchandises. Le dernier *Tarif général*, qui avait été réglé par le traité germano-marocain de 1890, bénéficia donc des réductions suivantes insérées dans le traité français :

Cumin . . . . quintal de 50k75 : 6 réaux de vellon au lieu de 8
Suif. . . . . id. 23 id. id. 25
Carvi . . . . . id. 8 id. id. 10
Chanvre et lin. id. 16 id. id. 20
Cire blanche . id. 60 id. id. 70 1/2
Cornes . . . . le mille : 8 réaux de vellon au lieu de 11 3/4.

L'arrangement français de 1892 a, de plus, fait admettre à l'exportation les produits suivants, jusque-là interdits :

PRODUITS	DROITS DE SORTIE
Écorces d'arbres (quintal).	6 réaux de vellon.
Liège —	6 —
Minerai de cuivre —	5 —
Minerai de fer —	2 —
Autres minerais, sauf le plomb (quintal) .	5 —
Acier — .	2 —
Bois d'ârâr (1) et de cèdre, 1/2 charge de chameau (quintal)	6 —
Même bois, la 1/2 charge de mule (quintal).	6 —

A ces avantages généraux, il convient d'ajouter l'avantage particulier qu'obtint notre ministre, *de la protection de la marque de fabrique française au Maroc,* « les fausses marques françaises devant être confisquées au profit du gouvernement marocain et l'auteur de la contrefaçon puni d'une punition exemplaire (2) ».

En échange de ces concessions, les produits marocains, à leur entrée en France, ont été admis en 1893 à bénéficier du tarif minimum.

L'étude commerciale que l'on vient de lire a besoin d'être complétée par

La Question des Changes au Maroc,

question capitale pour l'avenir commercial de ce pays, pays rétrograde et endormi qui ne trouve rien de mieux que de suivre à la remorque un voisin presque aussi endormi que lui-même; j'ai nommé l'Espagne.

---

(1) عرعار thuya articulé.

(2) Extrait de la lettre de Sidi Mouh'ammed El-Moufadhdhal ben Mouh'ammed Gharrit, ministre des Affaires étrangères du Maroc. 1er Rabî II, 1310 (23 octobre 1892).

Le *Change* (1), qui était une de nos questions latentes, est passé à l'état de question aiguë. Il est même permis de dire que le *Change* est devenu notre question dominante, obsédante : car, qui ne comprend que sous le régime d'un change variant aujourd'hui de 40 à 42 %, susceptible de s'élever à 50 %, sans causes valables apparentes, un change à la fois exorbitant et oscillatoire, il n'existe plus ni sécurité pour les transactions, ni possibilité pour les affaires.

L'élévation du change peut favoriser dans une certaine mesure le commerce d'*Exportation* d'un pays ; mais il tue sûrement le commerce d'*Importation*, surtout lorsqu'il arrive à cette exacerbation. Calculez en effet le change actuel au Maroc en y ajoutant les droits d'entrée de 10 %, ceux-ci souvent élevés de par les estimations arbitraires de la douane à 15 et 20 %. Joignez à ces chiffres les frais d'expédition, de transport, d'emballage, le bénéfice légitime du négociant commissionnaire, et vous verrez qu'un article qui vaut 100 francs à Londres ou à Paris, ou à Hambourg, a vite fait de doubler de prix et d'en valoir 200 une fois débarqué et emmagasiné à Tanger. Or quels sont les consommateurs assez riches dans un pays, déjà plutôt pauvre, pour passer sous ces fourches caudines ? A la rigueur on importera encore l'article de première nécessité, tels que : farines, huiles, charbons, sucres, bougies, cotonnades à bon marché, tout en restreignant la consommation ; mais quel coup porté à l'article de luxe : vins, liqueurs, thé, café, draps, soieries, savons de luxe, parfumerie, modes, et tout ce qui figure sous la dénomination « article de Paris », qui pourrait aussi bien s'intituler article de Londres ou article de Vienne ou article de Berlin, puisqu'aujourd'hui nations industrielles et grandes capitales sont entrées en rivalité.

Si ce change persiste, le commerce d'importation, d'introduction, est tué au Maroc.

A quelles causes faire remonter cette élévation d'abord, puis cette exacerbation des changes ?

Une réponse est sur toutes les lèvres :

— *Le change espagnol. Nous nous modelons sur le change espagnol, nous suivons ses fluctuations.*

---

(1) Étude empruntée aux divers articles parus dans le *Réveil du Maroc* des 31 mars et 14 avril 1898.

En effet, malgré la frappe, mais relativement peu considérable, d'une trentaine ou d'une quarantaine de millions de monnaie nationale, de douros et de monnaie divisionnaire Hassani, — la monnaie d'argent courante au Maroc, la plus répandue, est le douro d'Espagne, la monnaie espagnole. D'or, on n'en découvre pas la trace. Les rares pièces d'or se montent en épingles, en bracelets, en parures, ou s'enfouissent chez les riches Arabes dans le légendaire bas de laine (1).

Notre change, à un franc ou à une peseta près, suit les cours de Madrid, suivant l'offre et la demande, suivant aussi les manœuvres et l'intérêt des banquiers. La tartane marocaine paraît donc attachée, — sans qu'aucun lien politique, économique ou social la lie à l'Espagne plus qu'à aucune autre grande nation, — au vaisseau espagnol ; elle navigue dans le sillage monétaire de l'Espagne. Des conditions de voisinage, d'amicales relations, sont-elles suffisantes pour expliquer et justifier cette coûteuse solidarité?—C'est ce qu'il convient d'examiner avec l'impartialité du cambiste qui ne cherche que l'intérêt, qui ne voit que la différence des cours de place à place, aussi avec l'esprit critique de l'économiste.

Peut-être aussi n'est-il pas indifférent auparavant de pousser plus loin les investigations et de rechercher si la gêne monétaire du Maroc ne remonte point à d'autres causes originelles. A ce titre, il nous a paru intéressant de remonter aux statistiques, si rudimentaires qu'elles se présentent au Maroc, et, malgré les variations légères des tableaux, aux sources d'informations. Il ne sera pas indifférent ni importun de faire repasser sous les yeux des personnes que ces questions intéressent :

1° Les tableaux de la statistique commerciale — *Importations* et *Exportations* au Maroc, — depuis plusieurs années, 1891, par exemple (2).

---

(1) Des quantités énormes d'or ont effectivement disparu de la circulation en Algérie et au Maroc, et elles reposent depuis des années dans des cachettes souterraines où elles ne rapportent rien naturellement à leurs méfiants propriétaires. (A. M.)

(2) C'est sur ma demande que le Directeur du *Réveil du Maroc*, M. Henry Darcours, s'est donné la peine d'établir cette statistique, statistique d'autant plus intéressante qu'elle a été puisée dans des documents belges et anglais. On verra que pour l'année 1894, entre autres, elle est en désaccord avec celle de notre *Moniteur officiel* que j'ai donnée à la page 231 de ce volume.

2° D'étudier le rôle particulier que joue dans ce commerce général, international, le commerce espagnol.

Disons d'abord que nos chiffres seront surtout puisés aux publications belges et anglaises, peu susceptibles de partialité. Ce travail possède encore un autre intérêt ; c'est celui d'étudier, — en même temps que la situation et la balance commerciale d'une période que l'on peut juger suffisante comme étude et comparaison, — le mouvement du change. La situation commerciale, depuis l'année 1891, se présente donc sous les faces suivantes :

Commerce général des ports marocains

Année 1891		
Importations	41.664.643f	
Exportations	40.150.386	
Balance déficit		1.514.257f
Année 1892		
Importations	41.736.870f	
Exportations	35.881.905	
Balance déficit		5.854.965
Année 1893		
Importations	43.316.475f	
Exportations	32.391.485	
Balance déficit		10.925.990
Année 1894		
Importations	41.362.010f	
Exportations	26.894.880	
Balance déficit		14.467.130
Année 1895		
Importations	40.770.414f	
Exportations	22.257.977	
Balance déficit		18.512.437
Année 1896		
Importations	34.314.250f	
Exportations	23.051.725	
Balance déficit		11.262.525
Balance passive en déficit		**62.636.304f**

En d'autres termes, le Maroc a dû sortir de ses caisses, de son fonds, pour solder sa balance commerciale ou le surplus de ses achats sur ses ventes, la somme de 62,636,304 francs, sans chance pour cette somme d'y revenir. Ajoutons qu'il n'est pas permis d'appliquer au Maroc la doctrine de l'Angleterre, qui importe des produits vierges, des matières premières, pour réexporter des objets fabriqués, ce qui autorise à concevoir un pays s'enrichissant même avec un jeu d'importations surpassant celui des exportations. Avec le Maroc, tous les articles d'importation sont consommés, jamais réexportés, donc une source de richesse supprimée.

Voyons maintenant les changes :

En 1891, l'argent espagnol était au pair			0
En 1892, la moyenne du change était de.			2 %
En 1893,	—	—	5 %
En 1894,	—	—	9 %
En 1895,	—	—	15 %
En 1896,	—	—	20 %
En 1897,	—	—	25 %
			76 %

soit pour cette période de sept années une moyenne de 10 %,

soit à ajouter à la somme de.	62.636.304f
la majoration de 10 %.	6.250.000
Total.	68.886.304f
Mais ce n'est pas tout, le Maroc a payé à l'Espagne une indemnité de.	20.000.000
Soit un autre total de.	88.886.304f

Nous voici pas loin de *90 millions*. Puis, si vous ajoutez à cette somme les autres indemnités payées à divers durant ces sept années et le déficit de la balance commerciale de l'année 1897 dont les statistiques n'ont pas encore été publiées, pensez-vous que nous ne dépasserons pas largement le chiffre rond de *100 millions*?

Or, est-ce que ce chiffre de cent millions, passés de la Caisse nationale dans celles de l'étranger, n'éclaire pas de singulières lueurs la situation gênée des affaires au Maroc, la pauvreté du numéraire, le malaise des commerçants, l'expansion des hypothèques ? Il explique aussi le peu de résistance du pays à la poussée du change espagnol.....

Il nous reste à examiner pour quels motifs la monnaie espagnole est la monnaie courante du pays et pourquoi elle manifeste, une fois sortie, une tendance à y revenir.

C'est que, d'une part, la monnaie marocaine ou *H'assani* a été frappée en quantité notoirement insuffisante pour satisfaire aux besoins des transactions commerciales ; c'est que, d'autre part, elle ne circule que dans le pays, ne s'exporte ni ne s'échange à l'étranger. Le commerce marocain a donc dû forcément emprunter à un pays voisin, doté de communications journalières avec le Maroc, la plus grosse partie du numéraire dont il avait besoin ; à ce titre, par son très rapproché voisinage, par ses lignes de navigation, l'Espagne était tout indiquée. Il résulte de cette situation que les banquiers et que quelques gros négociants de la place, qui jouent le rôle de principaux intermédiaires entre les acheteurs et les vendeurs, encaissent le numéraire, paient en monnaie *h'assani* les marchandises achetées aux Maroc pour l'exportation, et, presque toujours, *exportent* la monnaie espagnole, fréquemment expédiée à Marseille, le grand marché de ce trafic, pour satisfaire en Europe au paiement des marchandises importées. La monnaie espagnole devient donc ainsi elle-même à son tour un *signe de l'échange* et une *marchandise*, celle-ci d'exportation d'abord, d'importation ensuite.

En effet, les principaux banquiers du Maroc, de Tanger, expédient à Marseille la monnaie espagnole par caisses. Le coût du fret et de l'assurance n'est pas élevé : un demi pour cent. A Marseille, cette monnaie est revendue au cours du change de Madrid, convertie en francs, lesquels francs servent à payer les factures des marchandises importées. Cette même monnaie rentre ensuite en Espagne, recherchée par les négociants qui se trouvent avoir des achats à solder dans ce pays. Il n'est pas inutile non plus de faire observer que quand le change de la monnaie espagnole est à Madrid à 41 °/₀ ou 42, comme durant ces dernières semaines par exemple, les banquiers au Maroc élèvent ce change à 43 et 44, d'où un large écart de bénéfice, et celui-ci, grâce aux transactions constantes, sans cesse renouvelé. Il résulte de cet écart que ces coûteux intermédiaires trouvent un profit très appréciable à racheter de nouveau en Espagne, à Madrid, à Malaga, à Cadix, des douros espagnols, à les importer au Maroc pour les revendre avec un bénéfice de deux à trois francs °/₀,

duquel ils n'ont à déduire qu'un pour cent environ de frais d'aller et de retour.

Des faits successivement exposés ressort pour le Maroc la nécessité :

1° D'user pour ses relations courantes financières et commerciales d'une monnaie moins frappée de dépréciation monétaire que la monnaie d'argent espagnole, moins soumise que celle-ci aux oscillations quotidiennes du change ;

2° De posséder un signe de l'échange propre et personnel, une monnaie marocaine en quantité et nombre suffisants pour satisfaire aux besoins du pays.

Ensuite le *Réveil du Maroc* développe un projet de réforme monétaire très sensé, très pratique, mais qui ne sera pas adopté, justement parce qu'il n'est pas en contradiction absolue avec le bon sens et l'équité naturelle (1).

Services postaux de ou pour Tanger

DÉPART DES COURRIERS (2)

Pour l'Europe (France, Algérie et autres pays) viâ Cadix	Les mardis, jeudis et samedis, à 9 h. 30 du matin.

Viâ Algésiras : Les lundis, mercredis et vendredis, à 10 heures 30 du matin.

Pour Marseille (voie directe)	Les 12 et 27 de chaque mois.
Pour Marseille et Gênes par bateau italien	Le 2 de chaque mois.
Pour Oran par Melilla-Nemours	Les mercredis, à 11 heures 30 du matin, chaque semaine.

Pour le Brésil : le 24 de chaque mois, par vapeur italien de la *Ligure Brasiliana*.

Pour Tétouan : Tous les jours (sauf le dimanche), à 4 heures 30 du soir.

---

(1) Voir le *Réveil du Maroc* des 31 mars et 14 avril 1898.

(2) Renseignements émanant de la Recette des *Postes françaises* de Tanger (mars 1898).

Pour El-Ksar	Les lundis, mercredis et samedis, à 4 heures du soir.
— Fez (1)	
— El-Ksar (viâ Larache	Chaque samedi, à 4 heures du soir.
— Arzila (1)	Les lundis, mercredis et vendredis, à 4 heures du soir et par tous les vapeurs desservant la côte.
— Larache.	
— Rabat.	
— Casablanca . . .	
— Mazagan	
— Merrakech . . .	
— Safi.	
— Mogador	

ARRIVÉE DES COURRIERS

D'Europe (viâ Cadix)	Les lundis, mercredis et vendredis, à 1 heure 30 du soir.

Viâ Algésiras : Les mardis, jeudis et samedis, à 11 heures 30 du matin.

De Marseille (voie directe)	Les 12 et 27 de chaque mois.
D'Oran par Nemours-Melilla	Les mardis, à 3 heures du soir, chaque semaine.

De Tétouan : Tous les jours (sauf le dimanche), à 7 heures du matin.

D'El-Ksar De Fez (1)	Les lundis, mercredis et vendredis, à 6 heures du soir.
De la Côte	Les lundis, mercredis, vendredis et samedis, à 7 heures du matin, et par tous les vapeurs venant de la côte.

Postes et Télégraphes

Le sultan s'en passe d'un bout à l'autre de son empire, tandis

(1) Lisez *Fas, Azila,* etc. On persiste à estropier les mots étrangers et on les estropiera toujours. La sainte, l'invincible routine, qui donc pourra jamais la déraciner, la jeter par-dessus bord, comme une vieille nippe bonne à mettre au rancart ?

que les Européens, c'est-à-dire l'Espagne, l'Angleterre et la France ont chacune à Tanger, sur la place du *Soko chico* (1), une Recette des postes. Détail intéressant et avantageux pour le public, c'est que l'on peut se servir indifféremment de l'une ou de l'autre de ces trois administrations. On s'adresse cependant de préférence aux bureaux français et anglais, la poste espagnole laissant à désirer sous plusieurs rapports.

Quant au télégraphe, il est représenté par deux câbles, un anglais et un espagnol, qui relient le Maroc à l'Europe. Il était question dernièrement d'en créer un d'Oran à Tanger. La France y trouverait plus d'un avantage et ne serait plus tributaire du câble britannique ou castillan, inconvénient sur lequel il est inutile d'insister.

Lignes de paquebots

Le départ et l'arrivée des courriers ont été donnés plus haut. Il nous reste à mentionner la nationalité des Compagnies maritimes faisant le service de Tanger et de la côte marocaine.

— *Paquebots français :* — 1° *Compagnie de Navigation marocaine, N. Paquet et C*ie. (Marseille.) (Bi-mensuel), faisant toute la côte du Maroc (Océan) et les Iles Canaries ;

— 2° *Compagnie de Navigation Mixte* (Compagnie Touache). (Bi-mensuel), entre Marseille et Tanger, touchant à Oran, Beni-Saf, Nemours, Mliliya, Gibraltar et Ceuta.

— *Paquebots anglais :* — 1° *Mersey Steamship Company Limited* (Marocco, Canary, Island et Madeira line of steamers), faisant également la côte du Maroc.

2° Service quotidien entre Gibraltar et Tanger :

— *Paquebots espagnols :* — *Compagnie Transatlantique espagnole,* service mensuel entre Marseille et Mogador, en touchant les villes du littoral marocain ; — service postal tous les 2 jours, entre Cadix et Tanger ; — service mensuel entre les ports marocains et Fernando-Po (île espagnole d'Afrique, près de la côte de Guinée : 20,000 habitants).

La deuxième Compagnie espagnole était la *Compagnie Haynes,*

---

(1) *Petit marché.* Prononcez *tchico*. *Soko* a la prétention d'être la reproduction de l'arabe *souk'* (marché).

dont le port d'attache était Cadix ; mais cette Compagnie est entrée en combinaison avec la Compagnie anglaise « British and African Steam Navigation limited African Steamship Cie. ».

— *Paquebots allemands* : — 1° La *Compagnie Hœrman*, du port de Hambourg, faisant un service régulier et mensuel ; ses bateaux, après avoir desservi le Maroc, touchent aux Canaries et vont de là au Sénégal ;

2° La *Compagnie Atlas Linie*, également de Hambourg, qui dessert les ports du Maroc jusqu'à Mogador. Un seul bateau étant affecté à ce service, les voyages dépendent de sa rentrée au port d'attache.

Pour finir, un mot sur les hôtels : on en trouve dans tous les ports de la côte : à Tanger, hôtels français, anglais et espagnols. Certains voyageurs affirment que le prix moyen est de 6 francs par jour, d'autres disent que l'on y mange à *prix d'or* une cuisine passable.

Hydrographie et topographie d'El-Fah'aç. Le cap Spartel

La circonscription territoriale de Tanger comprend la tribu entière d'El-Fah'aç, laquelle a une quarantaine de kilomètres de diamètre de Tanger aux Beni-Mçoouer, et une vingtaine d'El-R'arbiya à Endjra. Contrée essentiellement maritime, elle est baignée par la Méditerranée et le détroit de Gibraltar au Nord et par l'Océan Atlantique à l'Ouest. C'est un pays aux ondulations accentuées, très bon pour les céréales et les troupeaux malgré l'abondance des cactus et des aloès. Des vergers, quelques bouquets d'oliviers se voient autour des hameaux qui sont nombreux, sales et mal bâtis. Les Rifains ont envahi la campagne ; les uns sont devenus propriétaires du sol et travaillent pour leur propre compte ; les autres viennent régulièrement chaque année louer leurs bras au moment des récoltes. Ces Berbères énergiques et vaillants ont d'ailleurs jeté leur dévolu sur les autres tribus maritimes des Djebala, où ils sont bien accueillis en raison des services qu'ils rendent à l'agriculture, mais où ils sont aussi tournés en ridicule à cause de leur langage et de leurs mœurs rustiques. Il n'y a que des Arabes bâtards, il n'y a que des Maures sans généalogie, sans ancêtres, — ou plutôt ayant eu trop, beaucoup trop de procréateurs, — qui aient pu trouver dans la fange de leurs cervelles ce pro-

verbe nauséabond et fielleux, qu'ils débitent couramment à la barbe des campagnards rifains :

الدنيا توحمت بجبالة و ولدت المدون و خرات العرب و مسحت بالريف

— « La Terre (étant enceinte) eut envie d'avoir les Djebala ; mais elle enfanta les villes. Ensuite elle chia les Arabes et s'essuya le derrière avec le Rif ! »

La topographie de la tribu d'El-Fah'aç a été l'objet de différents travaux très estimables exécutés par des voyageurs européens qui ont battu plus ou moins bien le pays. Tissot, selon son habitude, nous donne un portrait saisissant et exact de la région qu'il appelle la *province de Tanger*. — « A une heure de Tanger, dit-il, la route passe entre les hauteurs sur lesquelles sont situés les dchour (villages) de Bah'reïn. La colline qui domine le col, à gauche, est le point le plus élevé du plateau que nous traversons et forme, en se prolongeant vers le Sud-Est jusqu'à Zinat, la ligne de partage des eaux des bassins de Tanger et du Mharhar. Des hauteurs de Bah'reïn le regard embrasse, dans son ensemble, le premier de ces deux bassins, circonscrit, au Nord, par le détroit, de la pointe Malabat au cap Spartel ; — à l'Est, par les collines qui s'étendent en amphithéâtre, de cette même pointe aux montagnes des Beni-Ms'ouar ; — au Sud, par la chaîne des collines d'Aïn ed Dalia, de Zeïtoun Bougdour, de Hadjereïn et de Souïar, parallèle à celle du cap Spartel ; — à l'Ouest, enfin, par l'Océan.

» Le bassin de Tanger peut se subdiviser d'ailleurs en trois régions distinctes :

» 1° Le bassin du Cherf, dont les eaux se jettent dans le golfe. Le plus considérable de ces cours d'eau est l'ouad Mghoura qui reçoit, au Nord de la colline du Cherf, l'Ouad Souani et l'Ouad T'andja el-Balia. Les principaux centres de population sont : les dchour d'Ech-Cherf, de T'andja el-Balia et de Mghoura, situés sur trois collines dont la première, complètement isolée, sert de direction aux navires qui mouillent sur la rade de Tanger ;

» 2° Le massif du cap Spartel, ou *Djebel*. Séparé du plateau du Marchan, sur la pente orientale duquel est bâti Tanger, par une étroite coupure qui donne passage à l'Oued El-Ihoud (la rivière des Juifs), il projette, au Sud-Est, un éperon qui porte le nom de Bou Bana, et renferme un certain nombre de dchour, dont les

principaux sont El-Djebel, Misnana, Ez-Ziéten, A'mmar, Mghâïar et Mediouna ;

» 3° Le bassin de Bou-Khalf, limité au Nord par la chaîne du cap Spartel, à l'Est par la ligne de mamelons qui s'étend de Ziéten et Bou-A'mmar, au Sud, par les collines de Zeïtoun Bou Gdour et de Hadjeriin. L'Oued Bou-Khalf, formé par les cours d'eau qui descendent du Djebel, se jette dans l'Atlantique entre les mamelons d'*El-Mriès* (les petits ports) et la colline de Djebila, le Mont Nipple de nos cartes anciennes. » (1)

Moh'ammed ben T'ayyéb n'a pas visité le fameux cap Spartel, cette pointe si remarquable qui forme l'extrémité Nord-occidentale du continent africain. En revanche, des quantités d'Européens ont vu ce promontoire et le visitent encore tous les jours. Le cap Spartel constitue d'ailleurs l'une des excursions favorites des habitants de Tanger, une promenade charmante et pittoresque. Sur la dernière pointe de l'éperon rocheux qui s'avance au loin dans la mer, se dresse un phare de premier ordre construit par un ingénieur français et entretenu aux frais des principales puissances chrétiennes. A très peu de distance au Sud du phare on admirera les curieuses cavernes d'Hercule (2). On sait que les

---

(1) Tissot, *Itinéraire de Tanger à Rbat'* (Bulletin de la Société de Géographie de Paris, septembre 1876). Charles Tissot, né à Paris le 29 août 1828, est mort dans cette ville le 2 juillet 1884. Tissot ne fut pas seulement un grand archéologue, il fut aussi l'un des meilleurs explorateurs du Maroc. C'est avec raison que M. Perrot a pu dire, en parlant des *Recherches sur la Géographie comparée de la Maurétanie Tingitane :* — « C'est vraiment un chef-d'œuvre de science et de méthode ; l'Académie n'a pu reproduire qu'une petite partie des levés et des dessins qui l'accompagnaient, et qui forment un riche et précieux album que j'ai eu entre les mains. On a pu dire avec vérité que c'était « le portrait même du pays » qu'il avait exploré jusqu'aux dernières limites qu'avait atteintes la civilisation romaine, après la civilisation phénicienne, sur la côte de l'Atlantique. » (Oraison funèbre de Charles Tissot prononcée dans la séance du 5 juillet 1884 à l'Académie des Inscriptions.)

(2) Ces grottes sont creusées dans un conglomérat très dur, constitué par des débris de quartz roulés, gros comme des pois ou des haricots, fortement liés entre eux par du calcaire spathique. La principale caverne a été élargie artificiellement, car de temps immémorial on en extrait des meules de moulin. (Oskar Lenz.)

Grecs appelaient le cap Spartel tantôt Αμπελουσια (le cap des Vignes), tantôt Κώτης (1).

Principaux centres d'El-Fah'aç

العبحص (*la banlieue* (de Tanger, sous-entendu) (A)

Tanger (en arabe : *T'andja* طانجة). Quand il s'agit de forger des étymologies, les Arabes ne sont jamais embarrassés. Pour Tanger, ils en ont imaginé une, très bizarre, passablement tirée par les cheveux, digne enfin de la prodigieuse ignorance marocaine. La voici : — « La colombe que N. S. Noé lâcha un jour sur l'immensité des eaux revint à l'arche ayant au bec un peu de *terre glaise* prise à l'endroit même où devait s'élever plus tard la ville de Tanger. C'est alors que le patriarche-navigateur et les membres de sa famille s'écrièrent dans leur ravissement :

— *Et'-T'in dja* الطين جا (la *terre glaise* est arrivée).

Ils voulaient dire : — « Terre ! Terre ! nous sommes sauvés ! »

De ces deux mots : *Et'-T'in dja,* les Arabes ont fait *T'andja* et les Français *Tanger !* »

On s'accorde à donner actuellement à Tanger de 20 à 25,000 habitants, parmi lesquels il y a, dit-on, 4 ou 5,000 Espagnols, quelques Français, Anglais, Allemands, etc., et enfin 8,000 Juifs au moins. Le reste est un mélange de Rifains, Djebaliens, Maures, Arabes algériens, Arabes du Sud et du Centre marocains.

Tanger est le séjour du Corps diplomatique. Avant le règne de Sidi Mouh'ammed ben Abd-Allah (1758-1790), à l'exception du consul de France qui s'était établi d'abord à Asfi, puis à Sla, où il resta jusqu'en 1793, tous les consuls étrangers résidaient à Tétouan. Un Européen, qui s'amusait à tirer des oiseaux dans le voisinage de cette ville, ayant eu le malheur de tuer par mégarde une femme maure, le sultan Sidi Mouh'ammed jura *par sa barbe* (2)

---

(1) Tissot. *Recherches sur la Géographie comparée de la Maurétanie Tingitane,* p. 54.

(2) Lemprière, qui rapporte ce fait, et le père Castellanos qui copie Lemprière, croient tous deux que le serment *(par la barbe)* « n'est jamais fait par les Maures que dans les occasions importantes ». Ces bons auteurs ignorent que le serment *par la barbe* n'existe pas chez les Marocains.

qu'aucun Chrétien n'entrerait dans l'avenir à Tétouan. Voilà pourquoi le Corps consulaire vint s'installer à Tanger dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle.

Aux environs de Tanger on trouve les hameaux suivants :

Ech-Charef, الشارف (le décrépit) (A).

Es-Souani, السوانى (les norias, ou les jardins potagers) (A).

Dar el-Medfâ, دار المدفع (la maison du canon, ou l'arsenal).

El-Mçalla, المصلى (l'oratoire) (A).

El-Merchan, المرشان (le pâtis) (A).

Djamâ-el-Mok'raâ, جامع المقرء (la mosquée de l'endroit où l'on tire au sort) (A).

FRACTION DE JBILOU جبيلو

On l'appelle aussi *Jbila.* Très embarrassés pour trouver une étymologie à ce mot qui se rapproche de *Djebala* (montagnards), les Indigènes prétendent que le premier homme qui colonisa ce canton était un *Jebli* (Djebalien).

Jbilou, 100 feux.

Sidi H'esaïn, سيدى حساين 50 feux. Près du littoral.

Dar-Zehirou, دار زهيرو (la maison de Zoheïr) (A), 100 feux.

FRACTION DE EL-AOUAMA

El-Aouama, العوامة (les bons nageurs) (A), 300 feux. Sur l'Ouad El-Merchan.

Voici ce qui a pu donner lieu à leur méprise : quand un Musulman africain fait de graves menaces à quelqu'un, il s'attrape généralement la barbe, et, soit mentalement, soit à haute voix, il jure, par Dieu, par le Prophète, ou par un saint quelconque, qu'il fera telle et telle chose. On voit que le rôle de la barbe est très secondaire, pour ne pas dire négligeable, dans ces sortes d'engagements solennels. Que de fois le derviche fut menacé de cette manière, notamment par son bandit de Tarer'a ! (page 265 de ce volume). — (Voyez LEMPRIÈRE, *Voyage dans l'Empire de Maroc et le Royaume de Fez,* in-8°. Paris 1801, page 6, et CASTELLANOS, *Descripcion historica de Marruecos,* page 34.) — Voyez aussi DIDIER, *Promenade au Maroc,* page 124. Celui-ci, d'un tempérament inflammable, a la douce manie de croire que les « *Musulmanes ont un faible prononcé pour les Chrétiens* », et il attribue nécessairement l'expulsion du Corps diplomatique de Tétouan à la jalousie d'infortunés maris mahométans soi-disant sganarellisés. Notre insouciant et superficiel compatriote faisait il est vrai de la psychologie par gestes, et à distance, avec les dames marocaines. Singulière tactique pour découvrir les sentiments intimes des êtres les plus énigmatiques de la terre !

FRACTION DE MESNANA

Mesnana, مسنانة (endroit abondant en *bou-snan* (épineux), sorte de poisson), 100 feux.
Mr'our'a, مغوغة (cohue) (A), 100 feux.

FRACTION DE H'AJRA-T-KOUH'ILA

حجرة تحيلة (pierre noirâtre) (A). Sur l'Océan Atlantique, arrosée par l'Ouad el-Fah'aç.
A l'Ouest de la ville :

FRACTION DE REBÔ ER-RIAFA (la fraction des Rifains)

Khendok' ez-Zerzour, خندق الزرزور (le fossé des étourneaux) (A), 100 feux.
El-Amriya, العمرية (des Beni-Amer), 50 feux.

FRACTION DE EL-BEH'OURA (les mers)

El-Benian, البنيان (la construction) (A), 20 feux.
Aïn-ed-Dalia, عين الدالية (la source de la vigne) (A), 50 feux.

FRACTION DE AHAL-EL-OUAD (les gens de la rivière) (A)

Forces militaires : 8,000 cavaliers et fantassins. Population probable : 56,000 habitants, y compris Tanger.

Notice historique sur Tanger

TANGER DANS L'ANTIQUITÉ, AVANT LA CONQUÊTE ARABE

— *Tinge, oppidum pervetus, ab Antœo ut ferunt conditum*, dit Méla (I, v.). — *Tingi, quondam ab Antœo conditum*, rapporte Pline (V, 1).
Tinge, *Tingi*, *Tenga*, ou *Tinga*, — ces deux derniers noms

inscrits sur les anciennes monnaies de Tanger (1) — désignent bien une seule et même ville : la capitale de la Tingitane. La tradition qui lui donne Antée pour fondateur prouve seulement sa haute antiquité. Qui donc a pu la bâtir?..... Peut-être les Berbères, peut-être les Carthaginois. Tissot (2) croit pouvoir avancer que le nom de *Tingis* ou *Tindja* (3) est lybien, et il cite une localité du Nord de la Tunisie appelée de nos jours *Tindja*. Le même auteur repousse l' « hypothèse qui identifie Tingis aux ruines de *T'andja-l-Balia* (la vieille Tandja), situées à deux milles environ à l'Est de Tanger. » Avant Tissot, Barth (4) avait déjà remarqué que les ruines du Vieux-Tanger remontent tout au plus à la période bysantine.

Le Tanger actuel fut vraisemblablement à l'origine un hameau berbère ; ce hameau devint ensuite un comptoir phénicien, lequel comptoir devint à son tour le centre du commandement de l'armée romaine en Maurétanie Tingitane. Il est donc probable que Tanger existait antérieurement à l'année 1520 avant Jésus-Christ, époque à laquelle on s'accorde à faire remonter les premières navigations des Phéniciens dans le détroit de Gibraltar et sur la côte occidentale du Nord du Maroc où ces hardis navigateurs créèrent quelques établissements de commerce.

Une ville qui a au bas mot 3,500 ans d'existence devrait être parsemée de ruines pittoresques et de monuments antiques, vrai Musée où l'archéologue et l'épigraphiste passeraient des moments inoubliables. Il n'en est malheureusement rien. A part peut-être

---

(1) L. Müller est d'avis que les consonnes TTG, qui forment la légende de certaines monnaies puniques de Tingis, ont donné naissance aux formes TiTGe ou TiTGa, d'où est dérivée la *Tiga* des auteurs grecs. Je salue en passant le beau travail de ce savant sur les monnaies puniques et romaines de Tingis et des autres villes antiques de la Maurétanie Tingitane, travail que l'on trouvera dans sa *Numismatique de l'ancienne Afrique*. Copenhague, 4 volumes in-4°, publiés de 1860 à 1874.

(2) Tissot. *Géographie comparée de la Maurétanie Tingitane,* ouvrage capital, indispensable à quiconque veut se faire une idée du Maroc dans l'antiquité.

(3) *Tingi,* ou plus exactement *Tinge,* signifie en berbère : « la ville de la lagune ». Tissot. *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique,* in-4°. Paris 1884, page 516, autre ouvrage qui est aussi un chef-d'œuvre de méthode et d'érudition.

(4) *Wanderungen durch die Küstenlander des Mittelmeers,* p. 8.

une nécropole dont les tombes paraissent être de l'époque libyphénicienne (tombes creusées dans le plateau rocheux dont Tanger occupe le versant oriental et qui sont détruites sans doute à l'heure qu'il est par les Indigènes qui exploitent ce rocher pour en faire de la pierre à bâtir), à part de rares inscriptions romaines dont trois furent trouvées par Tissot (1), l'amateur d'histoire lapidaire a bien des chances de revenir bredouille de la chasse scientifique qu'il entreprendra à travers les sordides boyaux de la T'andja moderne. Le sous-sol, j'aime à le croire, réserve des surprises à ceux qui raseront plus tard les masures arabes actuelles pour les remplacer par des bâtisses et des rues mieux aérées et plus propres.

Vers l'an 238 avant J.-C., Tanger assiste à un spectacle émouvant : Précédée de ses nombreux éléphants, une armée carthaginoise s'avance sur la grève. Elle vient de l'Est, ayant franchi à pied l'énorme distance qui sépare Carthage du détroit de Gibraltar. Depuis Byrsa, la marche s'est effectuée sur le rivage de la mer, tandis qu'à quelques encablures au large cingle la flotte, qui a l'ordre de naviguer à la hauteur des troupes, sans les perdre de vue. La belle marche militaire!..... Les rudes étapes faites à travers les peuplades berbères indépendantes!..... Ne soyez pas trop surpris du succès de cette prodigieuse expédition. Un des plus grands hommes de guerre de l'antiquité, Amilcar, surnommé Barca, c'est-à-dire l'*Éclair*, est à la tête des troupes puniques parmi lesquelles l'élément berbère est si nombreux. L'illustre vainqueur des Mercenaires emmène avec lui son fils, un petit enfant qui sera un jour la terreur de la Ville-Éternelle, le jeune Annibal. Et voilà comment Tanger, plus de deux siècles avant J.-C., servit de port d'embarquement à l'armée d'invasion berbéro-carthaginoise qui allait conquérir l'Espagne avant d'entreprendre l'immortelle campagne d'Italie qui mit Rome à deux doigts de sa perte.

Après la destruction de Carthage, les princes indigènes du Maroc septentrional gouvernent le pays, et la suprématie des Berbères s'affirme de nouveau, dégagée de tout élément étranger, jusqu'au jour où Rome eut à s'occuper de Jugurtha et de Bocchus. (107 ans avant J.-C.)

En 81 avant J.-C., le chef espagnol Sertorius s'empare de *Tingis*

(1) *Géographie comparée de la Maurétanie Tingitane*, page 47 et suiv.

(Tanger), où s'était réfugié un certain *Ascalis* qui était, suppose-t-on, un aspirant à une principauté quelconque du Maroc.

38 ans avant J.-C., Bogud, roi de la Maurétanie occidentale, embrasse le parti de Marc Antoine et passe en Espagne pour combattre les légats d'Octave. Pendant son absence, les habitants de *Tingis* se soulèvent et livrent leur ville à Bocchus, roi de la Maurétanie orientale, auquel Octave accorde l'investiture de la Maurétanie occidentale.

L'an 42 après Jésus-Christ, Claude partage la Maurétanie en deux parties, la *Tingitane* et la *Césarienne*. *Tingis* est élevée au rang de colonie romaine et devient le chef-lieu de la Tingitane. D'après Pline, le titre de la cité était *Tinge colonia Julia traducta* et celui de sa province *Provincia nova Hispania ulterior Tingitana*. Les deux *Maurétanies* étaient au nombre des provinces faisant partie du domaine de l'empereur, et, comme telles, régies par des procurateurs.

En 69 de Jésus-Christ, Vitellius opère la réunion de la *Maurétanie Tingitane* à l'Espagne (1).

Il est piquant de constater que la Tingitane, d'abord rattachée au diocèse d'Espagne, fut, en 323 de Jésus-Christ, *placée sous l'autorité du préfet du prétoire des Gaules*, dont le représentant à Tanger était un *præses*.

Pauvre, extrêmement pauvre en documents est l'histoire de Tanger et de sa province depuis son annexion définitive à l'empire romain, en l'an 42, jusqu'à l'invasion des Vandales (mai 428). Nous savons seulement que l'occupation romaine fut en butte aux attaques incessantes des remuants Berbères, et nous pouvons affirmer que le mot *Insurrection* peint assez bien ce qui dut se passer durant ces quatre siècles d'une domination précaire, qui fut réduite, ou peu s'en faut, à la région actuelle des Djebala et à la partie septentrionale de la Daïra-t-Fas (2). Le Peuple-Roi avait mis plus de

(1) FOURNEL. *Les Berbers*, tome 1er, page 55.

(2) Voyez la carte de la Maurétanie Tingitane dans l'ouvrage de M. René CAGNAT : *L'Armée romaine d'Afrique et l'Occupation militaire de l'Afrique sous les Empereurs*. Paris, Imprimerie Nationale, in-4°, 1892. — Voyez aussi les travaux de M. de LA MARTINIÈRE dans le *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques* (de 1891 à 1893) — et les *Fastes des Provinces africaines sous la Domination romaine* par M. PALLU DE LESSERT. Paris, in-4°, 1896 et 1897 (1re et 2e parties).

quatre cents ans pour faire ce petit pas, de Tanger à Fas ; puis, ses légionnaires, comme des fumées qu'emporte l'ouragan, disparurent, s'évanouirent sous les assauts répétés du chauvinisme berbère. De même, Carthage avait à peine entamé le littoral du Maroc. Tolérée, protégée, sa race de négociants cupides avait été emportée, elle aussi, sans laisser de traces pour ainsi dire.

En 428 (1), le troupeau hurlant des Vandales, qui vient de débarquer à Tanger, traverse le Maroc au pas de course. Cette vitesse indique surabondamment à quel point ces barbares étaient peu soucieux de se mesurer avec d'autres barbares, aussi braves et non moins farouches qu'eux. Donc, rien à dire de la période vandale en Tingitane, sauf que la présence éphémère de ces destructeurs fut à n'en pas douter une des causes de la disparition totale de la domination romaine au Maroc.

Ensuite vient Bysance. L'occupation bysantine effleure Ceuta, Tanger et quelques autres points de la Tingitane où les archéologues ont relevé des traces de sa présence (531-642).

Sous le règne de Swinthilla (621-631), les Visigoths d'Espagne s'établissent à Tanger, qu'ils enlèvent aux Bysantins et qu'ils gardent eux-mêmes fort peu de temps du reste.

En 682-683 de J.-C., la ville de Tanger est prise d'assaut par le général musulman Ok'ba ben Nafiâ « qui tue toute la partie mâle de la population et emmène le reste en captivité ». (El-Bekri, *El-Msalik*, p. ١٠٨ à p. ١٠٩ I, 1.). Fournel est d'avis que Tanger était au pouvoir des Berbères quand Ok'ba s'en empara. *(Les Berbers,* t. 1er, p. 171, n. 1.)

Le Paganisme, le Christianisme et le Judaïsme en Tingitane

Avant d'aborder l'histoire musulmane de Tanger, voulez-vous que nous jetions un coup d'œil sur les croyances religieuses de la Maurétanie Tingitane avant et après l'apparition du Christianisme?

Quel fut exactement le culte des anciens Berbères ?

On sait, d'une façon certaine, qu'ils étaient idolâtres et ignicoles, et ils continuèrent à l'être, même après la propagation chez

(1) A moins d'indication contraire, les dates, avec ou sans la mention *J.-C.*, indiqueront dorénavant des années chrétiennes.

eux du Judaïsme et de la doctrine chrétienne, puisqu'en 299 de notre ère, une de leurs déesses, la plus *nationale* à mon avis, la déesse *Maura*, d'où vient sans contredit leur nom de *Maurusiani*, *Maurensii*, eut son temple restauré en grande pompe à Aïn-Témouchent (1). Le Paganisme fut la religion de la majorité des anciens Berbères. Après lui, par ordre d'importance, vient le Judaïsme, puis le Christianisme.

Voyons d'abord le Christianisme.

Introduite au Maroc à une époque qu'on ne saurait préciser, la doctrine de Jésus, d'abord violemment persécutée, dut faire ensuite des progrès assez considérables, car le grand, le farouche apôtre de l'Islam, Idris Ier, eut surtout à combattre en Mag'rib

---

(1) L'importante découverte épigraphique suivante me permet de pouvoir affirmer que la déesse *Maura* fut, 1° le principal objet du culte des anciens *Maures*, 2° la cause de l'origine du nom ethnique que les Romains donnèrent à une fraction importante de la race berbère. Voici ce précieux document :

Statue de la déesse Maure

— « Une nouvelle découverte a été faite à Aïn-Témouchent, dans les ruines d'*Albulæ*, à 75 mètres du point où l'on a exhumé en 1888 le document épigraphique qui consacre le souvenir de la restauration, en l'an 260 de la province (de J.-C. 299), du temple de la déesse *Maure*. Le 15 novembre dernier, des terrassiers, en creusant les fondations d'une maison, celle de M. Carcenac, ont découvert, à trois mètres sous le sol, les débris en beau marbre blanc d'Italie d'une statue de cette *divinité ethnique* : la tête presque entière en deux fragments, la partie supérieure de chaque bras couverte d'une courte manche formée de quatre plis bouffants réunis par une bande, la main droite avec une partie du bras, une jambe, enfin le pied gauche chaussé d'une semelle retenue par une courroie croisant sur le cou-de-pied. La tête a 24 centimètres de hauteur. C'est celle d'une statue à peu près de grandeur naturelle. Le superbe arrangement de ses cheveux, frisés avec une extrême régularité, confirme le passage suivant de la Géographie de Strabon relatif à la coiffure des *Maures* ou *Maurusiens*. (Suit la citation de cet auteur, livre XVII, chapitre III, 7. Traduction Amédée Tardieu.) M. Bacquès, maire d'Aïn-Témouchent, ayant bien voulu me faire part de cette découverte, je me suis rendu dans cette localité pour recueillir ces précieux fragments, qui sont aujourd'hui déposés au Musée d'Oran. » (Extrait du *Bulletin de la Société de Géographie et d'Archéologie de la province d'Oran*, tome XI, fascicule LI, octobre-décembre 1891, page 561 et 562, article écrit par feu mon ami L. Demaeght.)

des Berbères chrétiens et juifs (1). Toutefois, l'abbé Godard, écrivain peu suspect de bienveillance à l'égard des Indigènes païens, se demande « — à quelle époque et jusqu'à quelle profondeur le Christianisme avait pénétré en Tingitane au v^e^ siècle ? » (2)

Ce qui est certain, c'est que l'on ne cite aucun nom de tribu berbère chrétienne, tandis qu'il est avéré que les *R'iatha* et les *Médiouna* professaient le Judaïsme. Rien cependant ne nous défend de supposer que, conformément à leur esprit révolutionnaire et démocratique, de grandes peuplades berbères marocaines ont pu se jeter à corps perdu dans le donatisme et l'arianisme. Dans tous les cas, le supplice du centurion chrétien *Marcellus*, ce militaire intransigeant qui eut la tête tranchée à Tanger pour avoir refusé de participer aux fêtes idolâtriques célébrées en mémoire de la naissance de l'empereur Maximien Hercule, le supplice de cet homme, disons-nous, prouve un fait manifeste : c'est que l'Évangile était loin de régner alors en Bétique et en Tingitane.

Comparez ces deux graves évènements synchroniques : — le chrétien Marcellus, décapité pour sa foi en 298 : — le Temple de la déesse nationale *Maura* restauré solennellement en 299, — et tirez-en vous-même la conclusion qui en découle.

Les auteurs chrétiens prétendent qu'il y eut quelques évêchés en Tingitane avant le IV^e^ siècle. Celui de *Tingis* daterait de 298 après J.-C., et celui d'Αχράθ *(K'aâ-Sers)* de l'an 255.

A l'avènement de l'empereur Constantin, la doctrine du Sauveur galiléen triomphe, officiellement du moins ; ce serait à peu près vers le début du IV^e^ siècle que la christianisation de la Tingitane aurait commencé à se faire ouvertement et en grand. Cependant, mon expérience de vieil Africain me donne à penser que, seules, les villes romanisées et leurs banlieues reçurent le baptême à l'exclusion de la grande masse des montagnards et des paysans berbères, qui étaient réfractaires au joug de Rome, aussi bien sous

---

(1) Cette affirmation d'Ibn-Abi-Zrâ n'est pas concluante. En effet, ou le Maroc était rempli d'*Infidèles,* et alors Idris eût piteusement échoué avec sa poignée de Musulmans, ou il ne contenait que quelques petits groupes de Nazaréens et d'Israélites, et alors leur conversion ou leur anéantissement n'était qu'une affaire de temps et de persécution. Il me semble que cette dernière hypothèse est la bonne.

(2) GODARD. *Histoire du Maroc,* tome 1^er^, page 259.

le rapport politique qu'au point de vue religieux. La facilité relative avec laquelle la totalité du peuple berbère embrassa le Mahométisme en est d'ailleurs une preuve convaincante.

S'il est presque permis d'affirmer que l'Évangile eut des racines peu profondes en Tingitane antérieurement à l'invasion arabe, peut-on en dire autant du Judaïsme, dont les adeptes marocains se sentirent assez puissants pour oser penser, vers 694, à tenter la conquête de l'Espagne? Ce fait énorme et peu connu a besoin d'une explication :

En 616, sous le règne du roi visigoth Sisebut, le clergé espagnol commence à persécuter les Juifs de la Péninsule en leur accordant une année seulement pour renoncer à leur religion et se faire chrétiens ; « ce terme expiré, si les Juifs persévéraient dans leurs croyances, ils seraient exilés après avoir reçu cent coups de fouet et leurs biens seraient confisqués (1) ». Quatre-vingt-dix mille Israélites reçurent alors le baptême, la plupart pour la forme bien entendu, car ils continuaient de pratiquer en cachette les rites hébraïques et conservaient des relations occultes avec leurs anciens coreligionnaires,

Disons incidemment que ce premier noyau d'apostats juifs fut considérablement augmenté par la suite sous les intolérants Almoravides et Almohades, et, particulièrement après 1480, date de l'introduction de l'Inquisition en Espagne. Ajoutons que ces grandes persécutions furent suivies de conversions, et que ces conversions eurent un résultat qui était à prévoir : elles incorporèrent à la nationalité espagnole des milliers d'Hébreux, qui se christianisèrent d'abord et s'assimilèrent ensuite si bien à leurs nouveaux coreligionnaires, qu'un grand nombre d'entre eux arrivèrent à de fort belles situations sociales, ce qui a fait dire avec raison à la *Tizon de la Nobleza* de Mendoza que « presque toutes les grandes familles espagnoles ont actuellement du sang juif dans les veines ».

Revenons au surprenant projet qu'avaient fait les Juifs marocains de conquérir la Péninsule ibérique.

Inaugurée en 616, la persécution exercée contre les Israélites espagnols dure 80 ans pendant lesquels la race proscrite souffre en silence. Vers 694, poussés à bout, les Juifs projettent un soulè-

(1) Dozy. *Histoire des Musulmans d'Espagne*, t. 2, page 26.

vement général en Espagne avec l'aide de leurs coreligionnaires de la Maurétanie Tingitane, « *où plusieurs tribus berbères professaient le Judaïsme et où les Juifs exilés d'Espagne avaient trouvé un refuge.*

— « La révolte devait probablement éclater sur plusieurs points à la fois, au moment où les *Juifs d'Afrique seraient débarqués sur les côtes de l'Espagne ;* mais avant le moment fixé pour l'exécution, le gouvernement fut averti du complot. Le roi Egica prit aussitôt les mesures commandées par la nécessité ; ensuite, ayant convoqué un concile à Tolède, il informa ses guides spirituels des coupables projets des Juifs et les pria de punir sévèrement cette race maudite. Après avoir entendu les dépositions de quelques Israélites, d'*où il résultait que le complot ne tendait à rien moins qu'à faire de l'Espagne un État juif,* les évêques, frémissant de colère et d'indignation, condamnèrent tous les Juifs à perdre leurs biens et leur liberté. » (1)

Aussi, dix-sept ans plus tard, quand les troupes de T'arik' et de Mousa aborderont dans la Péninsule, nous verrons les disciples du Talmud trahir leurs compatriotes chrétiens et accueillir les Mahométans comme des libérateurs.

Pourquoi cet accueil fraternel, cette réception enthousiaste ?

J'y vois deux bonnes raisons ; la première, sûre et certaine : — l'*horreur du chrétien bourreau,* du non-coreligionnaire ; — la seconde, hypothétique, mais très plausible cependant, et basée sur la simple constatation démographique suivante :

— Pas très nombreux avant la conquête arabe, les Juifs d'Espagne se multiplient *soudainement* après cette conquête.

Comment expliquer ce phénomène de multiplication subite autrement que par l'*effet d'une immigration de Juifs berbères ou berbérisants venus de la Maurétanie Tingitane à la suite des premières armées mahométanes ?* La masse puissante des Israélites marocains de race berbère, qui songeait déjà en 694 à s'emparer de l'Espagne, n'avait certainement pas été anéantie 17 ans plus tard quand commença l'invasion arabe de la Péninsule ibérique.

Donc la réception enthousiaste des Juifs espagnols était motivée par la présence de nombreux Israélites africains dans les rangs des troupes islamiques, *donc le Judaïsme était plus florissant au Maroc que le Christianisme.*

---

(1) Dozy. *Histoire des Musulmans d'Espagne,* t. 2, pages 27 et 28.

Tanger après la conquête arabe

La foudroyante expédition d'Ok'ba, éphémère et brutale, avait détruit et rien créé. Une seconde trombe mahométane, à vingt-cinq ans d'intervalle, vient s'abattre de nouveau sur l'Espagne et le Maroc et planter pour des siècles le drapeau du Prophète dans ces deux belles contrées.

En 706-707 de J.-C., Mousa ben Noceir attaque Tanger ; il s'en empare et massacre les Chrétiens qu'il y trouve (1). Il vole ensuite au Sud du Mag'rib pour soumettre les Indigènes, et il reparaît dans le Nord, un an après, avec des otages de Meçmouda auxquels il fixe Tanger pour résidence, Avant de reprendre le chemin de l'Ifrik'ia, le général arabe laisse dans cette place une garnison de 19,000 Berbères récemment convertis à l'Islamisme. C'est à Tanger et à Ceuta que s'embarquent, en 710, 711 et 712, sous les ordres de chefs mahométans, les troupes chargées de faire la conquête de l'Espagne, troupes composées en grande partie de Berbères néo-musulmans, et ces néo-musulmans, ainsi que nous venons de le dire, contiennent dans leurs rangs des centaines de Berbères *juifs ou judaïsants,* dont l'arrivée en Espagne va décupler, d'une manière instantanée, le nombre des Israélites espagnols.

(739-740 de J.-C.). Le joug des Arabes est intolérable. Les deux tyrans enturbannés du Maroc, celui de Tanger et celui du Sous, mettent les populations récemment converties en coupe réglée. Ils exigent des néophytes, outre les impôts ordinaires, le cinquième des produits du sol, les assimilant ainsi aux vaincus non islamisés. Appauvris, cruellement opprimés, les Berbères embrassent éperdument les doctrines hétérodoxes des *non-conformistes* (Khaouaridj), doctrines dans lesquelles ils retrouvent avec joie leurs anciennes idées révolutionnaires et démocratiques. La haine de l'Arabe, de l'étranger sans pitié qui les pressure et les ronge, couve jusque dans les plus humbles gourbis ; et elle éclate tout à coup cette haine, avec une violence inouïe, dès que l'on apprend l'inepte conduite des vainqueurs qui ont la sottise de dégarnir la Berbérie de ses garnisons arabes pour les envoyer en Sicile. Alors se produit le soulèvement général des Berbères

(1) GODARD. *Histoire du Maroc,* page 277.

marocains, la grande levée de boucliers nationale qui jette les envahisseurs hors du Maroc et leur enlève en peu de jours un pays qui leur avait coûté tant de sacrifices et de sang. Les Révoltés élisent un chef, Meisara l-Met'r'ari (1), sectaire non-conformiste comme eux, et, comme eux, sorti des plus basses couches de la société, un ancien porteur d'eau de Cairouan. Improvisé général, Meisara marche bravement sur Tanger ; il s'en empare et y commet des horreurs. Il passe au fil de l'épée, non seulement le gouverneur arabe, le rapace Omar ibn Abd-Allah, qui le méritait bien, non seulement les hommes valides ou invalides originaires de l'Arabie, mais encore les enfants, grands et petits, les femmes arabes, jeunes et vieilles, appliquant ainsi les doctrines kharédjites dans toute leur inhumaine rigueur (2). Avant de partir pour le Sous, où il ira proclamer l'indépendance berbère et imposer aux anciens idolâtres et aux orthodoxes le culte kharédjite, le brillant, l'ambitieux porteur d'eau proclame d'abord sa propre souveraineté en se faisant prêter serment en qualité de *calife* (3). Puis, on le voit revenir du Sous, victorieux, ayant purgé le sol marocain de la présence de l'ennemi. Et voilà qu'arrivé sous les murs de Tanger, le chef nationaliste se heurte à une armée arabe très forte accourue de l'Est pour faire rentrer les Berbères dans le devoir. Moins heureux cette fois, Meisara, après un combat sanglant, s'abrite au plus vite derrière les murs de Tanger. Cet échec lui coûte la vie. Ses partisans l'assassinent et le remplacent par le zénète Khalid ibn H'amid, le futur vainqueur des Arabes à la célèbre bataille de *R'ezoua-t-el-Achraf* (l'Expédition des Nobles).

Pendant cinquante ans, de 739 à 789 de J.-C., le Maroc est indépendant. Il s'est constitué en petites principautés berbères.

---

(1) Le *Kitab el-Istik'ça,* tome 1er, page 49, l'appelle *El-Medhr'ari* المضغرى et il ajoute que *Medhr'ara* est une branche de la tribu des Beni-Faten, dont l'ancêtre fut Madr'is el-Abter. Les auteurs arabes ne sont pas d'accord sur l'orthographe de *Met'rara* ou *Medhr'ara.* V. Fournel, *Les Berbers,* tome 1er, page 287, n. 1.

(2) V. Dozy, *Histoire des Musulmans d'Espagne,* tome 1er, page 241, — et Fournel, *Les Berbers,* tome 1er, page 287.

(3) *El-Istik'ça,* tome 1er, page 49, et Fournel, à la page citée dans la note précédente, affirment ce point, tandis que Dozy, même page que ci-dessus, dit que les Berbères « élirent Meisara calife après son retour du Sous seulement ».

Puis, tout à coup, dès l'apparition d'un rejeton du Prophète (789), il reprend spontanément et avec ardeur le joug arabe. L'origine quasi divine d'Idris Ier fait ce miracle. Puissance incalculable du fanatisme ! le pieux fugitif soumet les Berbères par les Berbères ! Dans cette guerre fratricide, les tribus païennes, juives et chrétiennes sont exterminées par leurs sœurs ralliées à l'Islam. Missionnaire sanguinaire, mais diplomate consommé, Idris se garde bien de toucher aux doctrines kharédjites ; il ferme les yeux sur ce schisme redoutable, que son fils essayera vainement de déraciner. A son arrivée en Mag'rib, Idris s'était arrêté d'abord à Tanger. Malheureusement, cette ville n'ayant plu ni à lui ni à son fidèle serviteur Rachid, il la quitte et il va au Sud, à Volubilis. Cette antipathie du demi-dieu pour la capitale de la Tingitane sera la cause de la fondation de Fas. Créé loin du contact impur des mécréants, Fas sera le boulevard du fétichisme idrisite. Son éloignement de la côte explique aussi, jusqu'à un certain point, l'aversion systématique des Empereurs marocains contre Tanger, cité admirablement située, qui devrait être et qui sera un jour la métropole de l'Occident-Extrême.

(828 de J.-C.). Après l'impolitique démembrement du Mag'rib entre les fils d'Idris II, Tanger échoit à El-K'asem. Celui-ci, rebelle envers son suzerain, ne garde pas longtemps ses États. Assiégé dans sa capitale par son frère Omar, il s'esquive de la ville qui tombe au pouvoir du vainqueur.

(950-951 de J.-C.). En-Nacer, souverain oméïade de l'Espagne, prend Tanger aux Idrisites. (FOURNEL, *Les Berbers*, tome 2, page 294 note 2.)

(971 de J.-C.). Bologguin s'empare de Tanger au nom des Fat'imites et y installe l'idrisite Ibn-Kennoun.

(972 de J.-C.). Ibn-Kennoun gagne la bataille de Tanger sur les troupes oméïades, mais, trahi par ses principaux chefs berbères à K'çar Meçmouda, dans la tribu d'El-Fah'aç, il se réfugie à H'adjer en-Nser (1), où il est obligé de capituler, et Tanger se rend aux

(1) Le *K'art'as*, p. 125, et le *Kitab el-Istik'ça*, qui copie le *K'art'as* (tome 1er, page 87), disent que la célèbre forteresse des Idrisites était *près de Ceuta*. Dans la bouche d'un Arabe, *près* signifie souvent *loin*, et vice versa. J'ai dit plus haut, p. 350, n. 1, à quel endroit H'ajra-t-En-Nsour pourrait se trouver.

troupes oméïades. (Voir plus loin la *Notice historique sur Ceuta* : en 971 de J.-C., etc.)

(998 de J.-C.). Bataille de l'Ouad-Mina, près de Tanger, gagnée par le général oméïade Ouadhah' sur le chef zénète Ziri ben At'iya.

(1016 de J.-C.). L'idrisite-h'ammoudite, Ali ben H'ammoud, gouverneur de Tanger pour le compte des Oméïades, passe le détroit, fait mettre à mort le dernier souverain oméïade, El-Mostaïn, et règne à sa place à Cordoue.

(1023 de J.-C.). Tanger tombe aux mains de l'idrisite-h'ammoudite Idris (1) qui ne reconnaissait pas l'autorité de son cousin El-K'asem, calife de Cordoue.

(1077 de J.-C.). L'esclavon Soggout el-Berg'ouat'i, client de la famille d'Idris, règne en roi indépendant sur Tanger et Ceuta.

(1083 de J.-C.). Avant de passer en Espagne, où l'appelle le roi musulman de Séville, le prince des *Mrabt'in* (Almoravides), Yousef ben Tachfin, ordonne à son général Çalah' ben Amran de s'emparer de Tanger et de Ceuta. Tandis que la flotte d'El-Motamed ibn Abbad, roi de Séville, bloque Tanger et Ceuta, Çalah' attaque Tanger par terre, et, après avoir gagné la grande bataille de l'Ouad-Mina, où Soggout trouve la mort, il entre à Tanger qui passe ainsi sous la puissance des *Marabouts*. (Almoravides.)

(1146-1147 de J.-C.). Les Almohades prennent Tanger et en chassent les Almoravides. (*K'art'as*, traduct. p. 269, — IBN-KHALDOUN, traduct. t. 2, p. 156.)

(1154 de J.-C.). L'émir des Almohades, Abd-el-Moumen ben Ali, nomme son fils Abou-Saïd gouverneur de Ceuta et de Tanger. (*K'art'as*, p. 276.)

(Décembre 1160 de J.-C.). Abd-el-Moumen arrive à Tanger. Il y reste quelques jours et il passe en Espagne au commencement de janvier 1161 (2) pour réorganiser l'armée almohade qui, sans lui, doit combattre et vaincre le roi de Portugal Alphonse.

---

(1) *Idris*, telle est la prononciation *littéraire et vulgaire* de ce nom propre dont on persiste à faire *Edris*, sans savoir pourquoi.

(2) Dates établies au moyen du texte d'*El-Istik'ça* qui est ici plus précis que les autres historiens arabes que je possède. Voici ce texte :

(1162 de J.-C.). Abd-el-Moumen rumine des projets de *guerre sainte* تافت نفسه للجهاد. Maître absolu du Mag'rib el-Ak'ça et d'une bonne partie de l'Espagne, il fait d'immenses préparatifs contre les Chrétiens, qu'il veut combattre par terre et par mer. Il fortifie toutes ses côtes, il fait mettre *quatre cents* navires sur les chantiers, 120 au port d'*El-Maâmoura* (appelé aujourd'hui El-Mahdiya), 100 à *Tanger*, *Ceuta*, *Badès* et autres ports du Rif, 100 en *Ifrik'ia*, à *Oran*, à *Honein* (province d'Oran), 80 en Andalousie. Ses sujets lui fabriquent *dix quintaux* de flèches par jour. Le rêve de la *guerre sainte* travaille les cervelles musulmanes. On prépare des armures et des équipements, on réunit des troupeaux de chevaux. Au commencement du printemps de 1163, une multitude évaluée à 500,000 hommes (1) attend sous les murs de Rbat' l'ordre de prendre la mer et de faire voile vers les rives de la Péninsule ibérique. Tout était prêt ; mais, comme le dit le poète arabe :

اذا تم امر بدا نقصه ۞ ترقب زوالا اذا قيل تم

— « *Dès qu'une chose est achevée, son déclin commence. — Attendez-vous à la voir pencher vers sa fin quand vous entendrez dire qu'elle est prête.* » (2)

فلما نهض عبد المومن من تلمسان فى رجعته هذه عدل الى طنجة فدخلها فى ذى الحجة سنة خمس و خمسين و خمسمائة و اقام بها الى ان دخلت سنة ست و خمسين بعد ها فعبر منها الى الاندلس

— « Après avoir quitté Tlemcen pour revenir cette fois-là encore au Maroc, Abd-el-Moumen dirigea sa marche sur Tanger. Il entra dans cette ville au mois de D'ou-l-H'idjja de l'année 555 (décembre 1160 de J.-C.), et il y resta jusqu'au commencement de 556. Puis, de là, il passa en Espagne. »

Le commencement de l'année musulmane 556 correspond au 31 décembre 1160. Or, d'après notre chroniqueur, il est évident qu'Abd-el-Moumen se trouvait encore à Tanger le 31 décembre 1160. A ce propos, s'il m'était permis de risquer une hypothèse, je me hasarderais à dire que le chef des Almohades s'embarqua peut-être pour l'Espagne dès les premiers jours de janvier 1161. (Voyez *El-Istik'ça*, t. 1er, p. ١٥٧, l. 12 et suiv. — Voyez aussi *K'art'as*, p. 283 de la traduct. ; — *Ibn-Khaldoun*, t. 2, p. 194, ne donne aucune date ; — l'*Histoire des Almohades*, édition Dozy, p. ١٣١, mentionne l'année 548 (1153 de J.-C.), année qu'Abd-el-Moumen passa en partie à Merrakèch, à Tinmelal, à Sla, et non dans le Maroc septentrional.

(1) *El-K'art'as*, p. 286. Peut-être y a-t-il quelque exagération dans ces chiffres. V. De Slane, *Histoire des Berbères*, t. 2, p. 196, n. 1.

(2) *Kitab el-Istik'ça*, tome 1er, page ١٥٨.

Délicatement allégorique pour un arabisant, ce vers, assez obscur pour un profane, signifie simplement qu'Abd-el-Moumen passa de vie à trépas au moment précis où il se disposait à porter la terreur de l'autre côté du détroit (mai 1163).

(1208 de J.-C.). Saint François d'Assise a la conviction qu'il est appelé à convertir les populations mahométanes du Mag'rib. Il gémit : *O Tingis ! Tingis ! O dementa Tingis ! O Marrochium ! Marrochium, illusa civitas !* Heureusement pour lui, la maladie l'arrête en Espagne. Néanmoins il ne renonce nullement à sa chère utopie et il expédie des missionnaires à Merrakèch. Dans l'ardeur de leur prosélytisme, ces apôtres ensoutanés déblatèrent contre Mahomet. On leur pardonne. Ils recommencent..... et ils sont finalement massacrés.

(1243 de J.-C.). Tanger et Ceuta abondonnent le parti almohade et se déclarent pour les Hafsides.

(1249 de J.-C.). La plupart du temps Tanger agit comme une dépendance de Ceuta (1). Celle-ci ayant chassé son gouverneur hafside et proclamé la souveraineté de l'almohade El-Morteda, Tanger suit les fluctuations politiques de sa voisine et se range sous la bannière almohade. Toutefois, dans le cours de cette même année, elle secoue le joug de Ceuta en se donnant pour la seconde fois au calife hafside ; elle proclame ensuite la souveraineté des Abbassides et elle finit par se déclarer indépendante en gardant à sa tête son ancien gouverneur, Yousef el-Hemdani ben Moh'ammed ben Abd-Allah ben Ah'med, surnommé Ibn el-Amin, qui y règne en souverain indépendant.

(1266-1267 de J.-C.). Des bandes de Beni-Mrin s'installent aux environs de Tanger et saccagent les campagnes. Ibn el-Amin leur paye un tribu pour avoir la tranquillité. Les Beni-Mrin lui assurent le repos éternel, en l'assassinant. Le fils d'Ibn el-Amin se maintient tant bien que mal pendant cinq mois sur le trône de Tanger, jusqu'au jour où cette place tombe au pouvoir du roi de Ceuta, Abou-l-K'acem el-Azefi.

(1267-1268 de J.-C.). Le prince mérinide Abou-Malek assiège Tanger pendant six jours sans pouvoir s'en emparer.

(Juillet-août 1273). Le sultan mérinide Abou-Yousef Yaâk'oub

(1) Ibn-Khaldoun. *Les Berbères*, tome 4, page 65 de la traduction.

ibn Abd-el-H'ak'k' met le siège devant Tanger et s'en empare grâce à la défection d'une partie de la garnison. *(Ibn-Khaldoun,* t. 4, p. 66 de la traduction.)

(21 septembre 1437) (1). L'empire mérinide est battu en brèche de toutes parts. Déjà maîtres de Ceuta, les Portugais investissent Tanger par terre et par mer. Ils ont compté cependant sans le fanatisme des Tangérois qui repoussent leurs assauts successifs. Sur ces entrefaites, accourant du Sud, des nuées de Marocains viennent assiéger les Chrétiens qui sont cernés à leur tour, et les malheureux Portugais capitulent en s'engageant à livrer leurs armes et à rendre Ceuta. L'infant Dom Ferdinand reste en otage comme garantie de la reddition de cette ville. Ce honteux traité n'est pas ratifié par les Cortès qui le déclarent nul, et la cour de Rome approuve entièrement l'opinion de l'Assemblée législative du Portugal.

(1464). Deuxième échec des Portugais devant Tanger.

(28 août 1471). A la nouvelle de la prise d'Azila, où 2,000 Musulmans avaient été passés au fil de l'épée et 5,000 réduits en esclavage, les Tangérois, pris de panique, craignant d'être traités comme les malheureux citadins d'Azila, abandonnent leur ville dans laquelle D. Juan, fils du duc de Bragance, fait une entrée aussi solennelle que pacifique. Le Portugal gardera Tanger pendant 191 ans (2), jusqu'en 1662, époque de sa cession à l'Angle-

(1) Date fournie par l'ouvrage portugais intitulé *Cronica e vida del rey Dom Duarte,* page 31, in-4°. Lisboa, 1643. — Un autre livre portugais, *Historia de Tangere escrita por P. F. de Menezes*, Lisboa, 1737, in-4°, fait partir de Ceuta l'armée expéditionnaire le 29 septembre 1437. — De Chénier, *Recherches historiques sur les Maures,* dit que le siège de Tanger fut commencé le 15 septembre 1437. — Godard, *Histoire du Maroc*, parle du 23 septembre, et le plus récent, Mercier, *Histoire de l'Afrique septentrionale,* qui cite cependant Godard, assigne à cet évènement le 28 septembre 1437.

(2) A l'époque où le Portugal et l'Espagne étaient réunis sous le même sceptre, l'occupation espagnole de Tanger fut plus nominale que réelle. Le *Kitab el-Istik'ça,* dont les dates sont fausses pour cette période, dit que les Portugais gardèrent Tanger *plus de 250 ans !* (tome 2, page 150). Les chroniqueurs musulmans sont restés d'ailleurs au-dessous de leur tâche en ce qui concerne les expéditions et établissements des Espagnols et des Portugais dans l'empire du Maroc. Il y a peu à glaner à ce sujet dans leurs très succinctes annales, dont il faut se méfier. Restent les mémoires et les histoires générales des Chrétiens, qui sont plus complètes, et, à tout prendre, plus impartiales que les récits des Marocains.

terre. (Pour la chronique locale de Tanger durant la domination portugaise, voyez *Historia de Tangere,* ouvrage déjà cité.)

(1502). Le sultan de Fas, Mouh'ammed Ech-Cheikh el-Ouat't'asi, marche sur Tanger qui était devenu la capitale des possessions portugaises au Maroc. Le gouverneur de la place, Rodrigue de Castro, qui se porte à la rencontre du sultan, est battu en rase campagne. Toutefois le *More* s'éloigne sans oser bloquer la ville, car il n'avait rien préparé en vue d'un siège. Il comptait surprendre les Portugais, et il était parti en guerre متكل على الله *à la grâce de Dieu !*

(1557). L'évêque de Tanger, Gundisalvi, est remplacé par un frère mineur comme lui, François de Coresma. L'année suivante, les églises de Ceuta et de Tanger sont réunies en un seul diocèse. (GODARD, p. 494.)

(1581). La couronne du Portugal étant passée sur la tête de Philippe II, roi d'Espagne, celui-ci nomme à Tanger un gouverneur de son choix, Francisco de Almeida. (*Historia de Tangere*, p. 88.)

(23 août 1643). De 1581 à 1643, Tanger est une dépendance de l'Espagne. En 1640, lorsque les deux royaumes de la Péninsule se séparent violemment, Tanger reste d'abord aux Espagnols; puis, trois ans plus tard « ayant fait sa révolution comme Lisbonne », la ville redevient portugaise à la suite d'un complot dans lequel le comte de Sarzedas, qui commandait Tanger pour le roi Philippe IV, surpris dans son lit par les patriotes portugais, s'empresse d'acclamer le roi Jean de Portugal (1).

(1661). Tanger cesse d'appartenir au Portugal et passe à l'Angleterre. Cette importante cité n'est qu'une partie de la *dot* que l'infante Catherine de Bagance apporte à son mari Charles II, roi de la Grande-Bretagne. Grâce à la disparition de la majeure partie de la garnison portugaise qui a été massacrée dans une embuscade marocaine, l'amiral anglais, comte de Sandwich, prend paisiblement possession d'une place qui, si elle eût eu des

(1) Voyez *Historia de Tangere*, p. 162 et *Revue Africaine*, n° 94 (1872), p. 313 et suiv. *Les Villes maritimes du Maroc*, par Élie DE LA PRIMAUDAIE.

défenseurs, ne se serait pas livrée sans combat *aos Inglezes Hereges*. (*Historia de Tangere*, p. 274 et suiv.) (1)

(13 mai 1664). « — *Ni par la voie des armes, ni par celle des traités, on ne put jamais obtenir des Indigènes du Maroc le terrain nécessaire autour de la ville de Tanger pour l'entretien de la garnison* (2). » Ces paroles d'un célèbre historien anglais peuvent s'appliquer à toutes les conquêtes faites en Berbérie par les Puissances chrétiennes avant 1830. Il était réservé à la France d'inaugurer, la première, le système d'occupation complète et de domination intégrale d'une bonne partie du sol barbaresque. Au prix de quels efforts, de quelle constante bravoure !

Dès le premier jour de son installation à Tanger, la garnison britannique eut à subir le blocus habituel des Marocains. Le 13 mai 1664, le commandant anglais est tué dans une sortie. Voyant qu'il est impossible de conquérir un pouce de terrain autour de la place, un nouveau gouverneur, lord Bellassis, fait exécuter d'importants travaux pour l'amélioration de la rade et la défense de la ville. On y dépensa plus de 50 millions. La construction du môle, destiné à fermer le port du côté de la baie, coûta à lui seul près de 30 millions. Plusieurs Compagnies échouèrent dans cette entreprise, mais elles s'y enrichirent (3).

Les Marocains tiennent Tanger dans une alerte continuelle. « La ruse que les Mores imaginaient pour attaquer les Anglais était de faire paraître à la vue des murailles de la ville des troupeaux de deux à trois cents bêtes et de poster une embuscade entre la ville et le château, ou aux environs, et ils se tenaient assurés de voir accourir les Anglais, qui en effet n'y manquaient jamais. » (4)

---

(1) La plupart des auteurs disent que la Grande-Bretagne prit possession de Tanger en 1662. M. Mercier assigne à cet événement la date du mois d'août 1661. (Voyez son *Histoire de l'Afrique septentrionale*, t. 3, p. 256.) L'*Historia de Tangere* place également le fait en 1661, bien après juin, sans fixer ni mois ni jour.

(2) Gilbert BURNET. *History of my own times*, t. 1er, p. 390.

(3) Th. LEYDARD. *Histoire navale d'Angleterre*, t. 2, p. 667 ; — E. DE LA PRIMAUDAIE. *Revue Africaine*, n° 94, p. 316 *(Les Villes maritimes du Maroc.)*

(4) BRAITHWAITE. *Histoire des Révolutions de l'empire du Maroc depuis la mort du dernier empereur Muley Ismael.* Amsterdam, 1731, in-12, p. 408 et 409.

Les siècles passent, et la tactique marocaine est toujours la même. En 1893, les Berbères de Galîya restaient à l'affût des journées entières pour fusiller les sentinelles espagnoles qui avaient le malheur de se montrer sur les fortifications de Mliliya. Souvent, pour s'amuser, les soldats castillans mettaient une casquette sur un bâton qu'ils élevaient un peu au-dessus du rempart. Aussitôt, une grêle de balles rifaines saluaient la coiffure sous laquelle les Indigènes croyaient qu'il y avait une tête ennemie.

(Juin 1671). Le sultan Er-Rachid expédie de la cavalerie pour combattre les *Infidèles* de Tanger. (*El-Istik'ça*, t. 4, p. 20.)

Dans les derniers jours de Moh'arrem 1090, correspondant à la première quinzaine de Mars 1679 de J.-C., une armée musulmane attaque les Chrétiens de Tanger ; elle tue 350 *Infidèles* et leur prend une bastille flanquée de quatre tours. Dans cette affaire, 50 Mahométans périssent pour leur foi. (*El-Istik'ça*, t. 4, p. 28.) Berbrugger (1) raconte différemment ce fait d'armes. « Vers l'année 1678, dit-il, les caïds des environs de Tanger dirigèrent plusieurs attaques contre cette place ; celui d'Alcassar, Amar Hadou (2), s'empara même de deux petits postes avancés, où il surprit 20 soldats et prit un canon de bronze aux armes du Portugal. Ce trophée fut apporté triomphalement à Méquinez et l'empereur Moulaye Ismaïl, venu au-devant en grande pompe, se prosterna à terre par trois fois devant cette pièce d'artillerie, pour remercier Dieu de la première victoire qu'il eût remportée sur les Chrétiens. »

En avril 1680, Tanger a une alerte encore plus chaude ; c'est peut-être à ce triomphe partiel des armes mahométanes qu'*El-Istik'ça* fait allusion plus haut. Voici le fait : le même chef, Amr ben H'addou, s'empare d'un petit fort des environs de Tanger et de sa garnison de 40 hommes, qui se rendent pour avoir la vie sauve. Le commandant du fort Charles, n'ayant plus de provisions, abandonne cette position et passe à travers les Mores des tranchées pour se réfugier au Château. Des 70 hommes qu'il a, 30 sont pris ou tués. Quant au fort Charles, dont le commandant

(1) *Occupation anglaise de Tanger (Revue Africaine)*, n° 29, 1861, p. 313.
(2) Amr ben H'addou el-Bet't'ioui. V. *Et-Tordjman*, p. 19.

avait fait charger les mines, il sauta en l'air. Les Musulmans y trouvèrent 18 canons encloués (1).

Voici comment Ah'med ben Khaled raconte l'évacuation de Tanger par les Anglais :

— « Le sultan Moulaye Ismaîl nomme le caïd Abou-l-H'asen Ali ben Abd-Allah Er-Rifi général des *Moudjahidin* (combattants pour la foi) et l'envoie assiéger Tanger. Ces champions de l'Islam bloquent si étroitement et pendant si longtemps les Chrétiens, que ceux-ci montent sur leurs vaisseaux et s'échappent par mer, en laissant la place ruinée de fond en comble. Cet évènement eut lieu au mois de *rabiâ premier* (2) de l'année 1095 (17 février-18 mars 1684). L'auteur du Boustan s'exprime ainsi : « Se voyant dans une situation extrêmement critique, assiégés depuis très longtemps, les Chrétiens de Tanger détruisent cette ville, rasent les remparts et les forts, montent sur leurs navires et abandonnent la place. Les Musulmans y entrent sans coup férir, et le caïd des Champions de la Foi, Ali ibn Abd-Allah le Rifain, se met, dès le 1er Djoumada I de cette même année (16 avril 1684), à relever de leurs ruines les remparts et les mosquées de la ville. J'ajoute que les descendants de ce caïd sont encore aujourd'hui à Tanger où ils occupent souvent le premier rang dans l'ordre administratif. » (*El-Istik'ça*, t. ٤ p. ٣١).

Ce que vient de dire l'historien marocain est l'exacte vérité. La position des Anglais à Tanger n'était plus tenable. En 1680, le Parlement avait refusé à Charles II les secours nécessaires à cette place. Le fanatisme anglican faisait remarquer, qu'en dépit des conventions, l'église catholique de Tanger continuait à être desservie par des prêtres et des moines portugais. « Sire, disaient les opposants, délivrez-nous des papistes, afin que, quand nous accorderons des fonds pour Tanger, nous soyons certains de ne pas augmenter les forces de nos adversaires ». Dans cette discussion, la question de Tanger avait perdu son caractère national

---

(1) *Occupation anglaise de Tanger*, p. 348. *Revue Africaine*, n° 29.

(2) La *Nozhet el-Hadi*, p. ٣٠٦ du texte arabe et 506 de la traduction, mentionne le mois de Rabiâ II, 1095 (19 mars-16 avril 1684). *El-Istik'ça* donne son *Rabiâ premier* en disant qu'il a trouvé cette date dans la *Nozhet* فاله فى النزهة.

pour devenir une arme religieuse et politique. Moins de quatre ans après ces débats, une escadre anglaise commandée par lord Darmouth jettait l'ancre à Tanger. Elle venait y accomplir une œuvre de dévastation. Le môle et les fortifications furent froidement démolis, saccagés, détruits, anéantis. L'orgueil anglais voulut immortaliser son atroce vandalisme en enterrant sous les ruines de la ville des pièces d'or et d'argent à l'effigie du souverain britannique. Puis, quand toute la garnison européenne se fut embarquée, quand il n'y eut plus l'ombre d'un Anglais sur le sol de la vieille Tingis, la flotte du noble lord mit à la voile. Au même instant, les bataillons serrés des Champions de l'Islam s'engouffraient dans les rues de Tanger. Des hurlements de triomphe saluèrent la fuite de l'escadre britannique, et le chef de l'armée marocaine reprit solennellement possession de l'importante place maritime qui avait appartenu aux Chrétiens pendant près de 213 ans.

(1766-1767). Le sultan Moh'ammed ben Abd-Allah ben Ismaïl vient à Tanger pour s'emparer des richesses d'Abd-eç-Çadok', le Rifain, dont il transplante la famille à El-Mahdiya.

(1766-1767). Le sultan Moh'ammed ben Abd-Allah ben Ismaïl établit à Tanger une garnison de quinze cents Abid (1) chargés de tenir en respect les Rifains de la ville et d'El-Fah'aç, dont lui et ses prédécesseurs n'avaient pas eu à se louer. Il transplante un grand nombre de ces Berbères à El-Mahdiya. (*El-Istik'ça*, tome 4, page 103, ligne 10.)

(1776). La turbulente milice des Abid avait été répartie en 1775 dans les ports de Tanger, Larache et Rbat'. En 1776, les Abid de Tanger se révoltent contre leurs deux caïds. Les principaux mutins sont arrêtés et expédiés au sultan, qui ne trouve rien de mieux, pour les punir, que de faire couper à chacun d'eux la main droite et le pied gauche ou la main gauche et le pied droit !

(1788). L'historien Abou-l-K'asem ben Ah'med conduit à Tanger 1,000 hommes des Aïth At't'a, parmi lesquels se trouvaient des

(1) Milice nègre créée par le sultan Ismaïl qui eut ainsi une armée noire de 150,000 hommes. (V. *Et-Tordjman,* p. 29 et suiv. de la traduction.)

nègres du Tafilalt qui venaient d'être inscrits sur les contrôles de l'armée. « A Tanger, dit Abou-l-K'asem, je les fis monter sur des chaloupes pour les exercer à la navigation et les accoutumer à la mer ; au commencement de l'hiver, je les ramenai à Méquinez auprès du sultan, qui me nomma gouverneur du Tafilalt (1). » Curieuse tentative de création d'une école navale marocaine en vue de former uniquement une pépinière de corsaires, de pirates accomplis !

(24 août 1791). L'Espagne est en guerre avec le sanguinaire El-Yazid, sultan du Maroc. Placée sous les ordres de Francisco Javier Morales, une escadrille castillane lance quelques bombes sur Tanger.

(25 novembre 1795). La République Française décide que le consulat de France de Sla (Salé) sera transféré à Tanger, d'où il lui sera plus facile de surveiller les agissements de l'Espagne et de la Grande-Bretagne.

(1802). Bannissement de Tanger prononcé contre le consul des États-Unis parce que son gouvernement bloque la ville de Tripoli, ville mahométane dont le pacha entretenait de bons rapports d'amitié avec le sultan du Maroc. La brouille dure peu et le représentant américain retourne à son poste.

(1816). Une escadre hollandaise menace Tanger. Le sultan fait aussitôt restituer les trois navires chrétiens que les pirates marocains avaient enlevés, deux à la Hollande, un au Hanovre.

(Mai 1818). A leur retour de La Mecque, les pèlerins marocains, parmi lesquels se trouvent deux fils du sultan Sliman, les nommés Ali et Amor, reviennent de l'Orient sur un navire anglais (2). La pieuse caravane débarque à Tanger apportant avec elle les

(1) *Et-Tordjman*, p. 157 de la traduction Houdas.

(2) La frégate *Le Tage*. — « Au bout de quelques mois, Tanger avait perdu le cinquième de ses habitants. » (Godard. *Histoire du Maroc*, p. 585.) Graberg di Hemso préconise fortement l'*uso interno dell' olio d'uliva contro la peste*, page 304 de son *Specchio geografico, e statistico dell' imperio di Marocco*. Genova, 1834, petit in-8° de 364 pages.

Ce fut le consul de Portugal à El-Araïch, M. Coloço, qui inventa et propagea l'usage de l'huile d'olive comme remède souverain contre la peste.

germes de l'épouvantable peste qui décimera pendant deux ans les populations marocaines. (*El-Istik'ça*, t. 4, p. 151.)

(Septembre 1828). Un derviche-mendiant se présente au consulat de France à Tanger. C'est l'explorateur René Caillé, qui a traversé le Çah'ra et le Maroc, venant de Sierra-Leone par Tombouctou.

(1842). Le sultan décide qu'à l'avenir il ne correspondra plus directement avec les consuls que par l'intermédiaire du pacha de Tanger ; excellent système pour faire traîner les choses en longueur et renvoyer aux calendes grecques la solution des affaires intéressant les Puissances européennes.

(11 juillet 1842). Les victoires des troupes françaises en Algérie exaspèrent les dévots marocains. Des fanatiques, un chérif du nom d'Abd-es-Slam étant à leur tête, fusillent en pleine rade de Tanger nos embarcations de la frégate l'*Américaine*. Cette agression est punie, le 10 août suivant, par une sérieuse bastonnade que le pacha de Tanger, sur les sommations de la France, fait appliquer au susdit descendant du Prophète et à 10 de ses complices.

Bombardement de Tanger par la flotte française (6 août 1844).

La lutte, toujours ardente et souvent glorieuse qu'Abd-el-K'ader soutient en Algérie contre la France, galvanise les Musulmans du Maroc. Sur la frontière oranaise, nos soldats, nos tribus, nos parlementaires sont attaqués par nos dangereux voisins de l'Ouest. (Attaque de Mar'nia, 30 mai 1844. Coups de fusil tirés sur l'escorte du général Bedeau, 15 juin 1844). Le sultan Abd-er-Rah'man, au lieu de désavouer ses agents, répond en demandant le rappel de Bugeaud. La complicité du monarque chérifien avec Abd-el-K'ader ne fait plus de doutes pour personne ; il est excité en sous-main, suivant l'usage, par la Grande-Bretagne qui lui envoie des munitions de guerre de Gibraltar. Mis en demeure de donner réparation de l'agression du 30 mai et de prendre des mesures pour chasser Abd-el-K'ader de son empire, Abd-er-Rah'man ne répond catégoriquement à aucune de nos réclamations. Il ergote, il tergiverse, et, finalement, n'accorde rien du tout. Une escadre française, réunie à Oran sous le commandement du prince de Joinville, reçoit l'ordre d'aller croiser sur

les côtes du Maroc pour appuyer les négociations et arriver à un résultat quelconque, par la force au besoin. Partie d'Oran (1) le 7 juillet 1844, la flotte arrive le 8 devant Gibraltar, le 9 devant Tanger. Cette force navale comprend : — trois vaisseaux : le *Suffren*, le *Jemmapes* et le *Triton* ; — une frégate à voiles : la *Belle-Poule* ; — trois frégates à vapeur : le *Labrador*, l'*Asmodée*, l'*Orénoque* ; — quatre corvettes à vapeur : le *Pluton*, le *Gassendi*, le *Cuvier* et le *Véloce* ; — trois bricks de guerre : le *Cassard*, le *Volage* et l'*Argus* ; — onze bâtiments à vapeur de force moyenne ; — trois transports, — en tout vingt-huit navires.

Nos instantes réclamations ne produisant que des réponses évasives et dilatoires de la part du gouvernement marocain, le prince de Joinville attend que M. Hay, consul d'Angleterre, se soit enfin mis en sûreté, et il ouvre le feu sur Tanger le 6 août 1844, à 8 heures du matin.

« — Le *Suffren*, portant le pavillon amiral, le *Jemmapes* et l'*Argus* formaient la première ligne d'attaque ; une heure après, le *Triton* et la *Belle-Poule* s'engagèrent dans la lutte. Le *Rubis* lança des fusées qui mirent le feu à un camp hors de la ville et dans la ville même, où l'on épargna le quartier franc. Malgré la houle et la fumée lente à se dissiper, le tir des Français fut admiré pour sa justesse. Les constructions à la partie inférieure de la Casbah eurent beaucoup à souffrir. Dès le début, la batterie *Tophana* et la batterie basse, qui font face à la rade, furent démantelées, et la foule qui s'y était réunie se dispersa. Les artilleurs marocains répondirent durant une heure par un feu bien nourri ; mais quelques pièces seulement se soutinrent jusque vers la fin du combat, qui dura près de trois heures. La batterie du *Renégat*, formée de 10 pièces, sur une pointe à un mille à l'Ouest de Tanger, incommoda notablement par la proue les vaisseaux de la première ligne ; mais le *Triton*, chargé de la rendre inutile, la fit taire promptement. Grâce aux remparts et aux terrassements qui les couvraient, les Maures ne comptèrent que 200 hommes tués et environ 400 blessés. Les pertes des Français furent relativement insignifiantes (2). »

---

(1) Ou, plus exactement, de *Mers-el-Kebir*, grand port naturel qui est à 8 kilomètres à l'Ouest de la capitale de l'Oranie.

(2) GODARD. *Histoire du Maroc*, p. 665 et 666.

La ville avait été épargnée, mais l'immense ligne de fortifications qui protégeait Tanger, réduite en miettes par les projectiles de l'escadre, n'existait plus. La flotte espagnole, ainsi que d'autres bâtiments de guerre appartenant à l'Angleterre, aux États-Unis, à la Suède et à la Sardaigne, avaient été les témoins du combat. Certains historiens de cette époque déjà lointaine affirment que l'Espagne et la Grande-Bretagne, celle-ci surtout, furent mordues au cœur par le démon de la jalousie quand elles constatèrent le plein succès de nos armes. Disons pour terminer que Tanger était défendue par 150 bouches à feu ; six batteries de quarante canons gardaient l'entrée de la baie (1).

Vaincus encore à Isly le 14 août 1844, bombardés à Mogador le 15 du même mois, les Marocains implorent la paix. La France pouvait alors exiger beaucoup des vaincus. Mais elle ne demanda rien, pas même une contribution de guerre. La malheureuse convention franco-marocaine, conclue à Tanger le 10 septembre 1844, précéda de quelques mois le non moins pitoyable traité de délimitation qui fut signé à Lella-Mar'nia, le 18 mars 1845, par les plénipotentiaires français et marocains, délimitation absurde qui nous rejetait bien loin de la Mélouiya et qui était en contradiction flagrante avec le fameux *article* 5 de la dite convention de Tanger, article ainsi conçu : *La délimitation des frontières entre les possessions de S. M. l'empereur des Français et celles de S. M. l'empereur du Maroc reste fixée et convenue conformément à l'état des choses reconnu par le gouvernement marocain à l'époque de la domination des Turcs en Algérie.*

Un membre de phrase, phrase imprudente et malheureuse écrite par Bugeaud au chef marocain El-Gnaoui, nous fit perdre le pays compris entre l'Ouad Kis et la Mélouiya.

« — Nous voulons conserver la limite de la frontière qu'avaient les Turcs *et Abdelkader après eux ;* nous ne voulons rien de ce qui est à vous », écrivait le trop généreux maréchal à El-Gnaoui.

Nous nous contentions donc des limites qu'Abd-el-K'ader n'avait jamais dépassées pendant son éphémère royauté ! Et nous avions en outre l'extrême naïveté d'en aviser le sultan ! C'est celui-

(1) L'auteur du *Kitab El-Istik'ça* mentionne, en trois lignes très sèches, le bombardement de Tanger et de Mogador par les Français (t. 4, p. 197).

ci qui dut être transporté au septième ciel quand il apprit que la ligne du Kis, de Lella-Mar'nia et de Sebdou suffisait à notre bonheur ! (1)

(22 février 1855). Sans nulle provocation, obéissant simplement à la rage qui l'anime contre ces chiens de Chrétiens, un chérif marocain assassine à Tanger, en plein jour, le négociant français Paul Rey. Le Chargé d'affaires de France menace d'amener son pavillon si le châtiment du coupable n'est pas immédiat, et le noble scélérat est mis à mort assez promptement, mais *avec un certain mystère* toutefois. N'importe ; c'était la première fois qu'une puissance chrétienne obtenait une réparation si complète et si rapide du gouvernement chérifien. Le corps diplomatique de Tanger félicita à l'unanimité notre représentant dans une lettre collective dont nous reproduisons les passages suivants :

« — L'expérience nous a appris, disaient les consuls, que le supplice d'un Musulman en expiation d'un meurtre par lui commis sur la personne d'un Chrétien est un fait qui n'a pas de précédent au Maroc. Votre succès devient d'autant plus important que cette fois il s'agissait d'un chérif, d'un homme sacré et inviolable selon les préjugés du pays, quels que puissent être ses crimes. » (2)

(Novembre 1858). L'Espagne envoie une escadre de 8 navires à vapeur devant Tanger. C'est le prélude de la guerre qui sera déclarée au Maroc par le cabinet de Madrid le 22 octobre 1859. Le 30 octobre 1859, les ports de Tétouan, de Tanger et de Larache (El-Araïch) sont déclarés en état de siège (3).

---

(1) Un Marocain, un Musulman contemporain, l'auteur du *Kitab el-Istik'ça*, t. 1er, p. 34, s'exprime ainsi sur les limites naturelles et historiques du Maroc :

وحد هذا المغرب الاقصى من جهة المغرب البحر المحيط ومن جهة المشرق وادى ملوية مع جبل تازا

« — Les frontières du Mag'rib el-Ak'ça sont : du côté du Couchant, l'Océan Atlantique, et, du côté du Levant, l'*Ouad Mélouiya et les montagnes de Taza !* »

(2) Le *Kitab el-Istik'ça* est muet sur tous les faits qui ne sont pas à la louange des sectateurs du mahométisme. Étrange historien ! Singulière impartialité !

(3) Voyez plus haut, page 243 et suivantes, les motifs et les conséquences

Monnaie marocaine actuelle

Le système monétaire du Maroc est un mystère de plus ajouté aux autres mystères de ce ténébreux Empire. C'est la bouteille à l'encre, c'est le casse-tête chinois offrant aux Marocains eux-mêmes des complications analogues à celles qu'éprouvent nos Mozabites algériens avec leur *numération berbère* (1). Il ne faut donc point s'étonner si les *Marocanistes* ont jugé à propos de laisser jusqu'ici dans une vague pénombre les espèces métalliques en usage chez nos voisins du Nord-Ouest Africain. Sous le rapport de la Numismatique purement épigraphique, nous sommes moins déshérités parce que nous avons le bonheur de posséder depuis quelques années le consciencieux ouvrage de Lavoix (2) qui s'arrête aux pièces frappées sous le règne du sultan Mouh'ammed ben Abd-er-Rah'man (1859-1873).

Il n'appartenait pas toutefois à ce savant théoricien d'aborder l'étude de la valeur intrinsèque et comparée de la monnaie marocaine actuelle, ni, encore moins, de tenter de débrouiller l'effrayant écheveau de la terminologie monétaire mag'ribine.

Il était écrit que ce travail assommant m'était réservé. Avant de l'entreprendre et d'en exposer les résultats, je demande au lecteur le bénéfice des circonstances atténuantes s'il y relève des erreurs, ce qui est très possible du reste, étant donné que je n'ai pu trouver à Oran pour me renseigner qu'un seul informateur marocain, originaire d'Ech-Chaoun, lequel informateur fut soumis par moi à la torture cérébrale que je vais avoir le regret d'infliger également à ceux qui auront le courage de s'enfoncer avec moi dans le labyrinthe métallique du royaume des Chérif.

---

de cette expédition de l'Espagne contre le Maroc, expédition à laquelle la France fut directement mêlée en prêtant à l'Espagne un matériel de guerre considérable et en envoyant une de ses escadres bombarder les forts marocains de l'embouchure de la rivière de Tétouan.

(1) On trouvera cette numération dans mes *Beni-Isguen*. Oran, 1895, in-8°.

(2) *Catalogue des monnaies musulmanes de la Bibliothèque nationale* (Espagne et Afrique), par Henri Lavoix. Paris, in-8°, M DCCC XCI.

Valeur des Monnaies marocaines actuelles (1898)

PIÈCES DE BILLON (BRONZE)

NOMS DES PIÈCES	VALEUR MAROCAINE	VALEUR FRANÇAISE
Fèls, pluriel *Flous*	Unité monétaire	1/6 de centime
Fèls mtaâ zoudj	2 flous	1/3 de centime
Fèls d erbaâ	4 flous	2/3 de centime
PIÈCES D'ARGENT		
Guerch, pluriel *Grouch*	156 flous	26 centimes (en réalité 0f 25)
Belioun, pluriel *Blaïn*	Id.	Id.
Nouss bessit'a	2 grouch	52 centimes (en réalité 0f 50)
Rebô rial	5 grouch	1 fr. 30 cent. (en réalité 1f 25)
Nouss rial	10 grouch	2 fr. 60 cent. (en réalité 2f 50)
Rial ou *Dourou*	20 grouch	5 fr. 20 cent. (en réalité 5 francs)
PIÈCES D'OR		
El-Bendk'i d ouah'ad	(Pièces étrangères)	5 francs
El-Bendk'i d zoudj	Id.	10 francs
El-Louiz	Id.	20 francs
El-Mounidha	Id.	De 25 fr. à 100 fr.

NOMS ET VALEUR DES PIÈCES *FICTIVES*

DÉNOMINATIONS	VALEUR MAROCAINE	VALEUR FRANÇAISE
Mouzouna, plur. *Mouzounèt*	6 flous	1 centime
Ouédjh, pluriel *Oudjouh*	Id.	Id.
Oudjhéïn	12 flous	2 centimes
Dèrhèm, pluriel *Drahim*	24 flous	4 centimes
Ouak', pluriel *Aouak'*	Id.	Id.
Ouk'iya, pluriel *Ouk'iyèt*	Id.	Id.
Méthk'al, pluriel *Mthak'èl*	240 flous, ou 40 mouzouna	40 centimes

Terminologie monétaire en arabe marocain

BRONZE

فلس ۞ فلوس ۞ فلس متاع زوج ۞ فلس د اربع ۞

ARGENT

فرش ۞ فروش ۞ بليون ۞ بلاثن ۞ نص بسسيطة ۞ ربع ريال ۞ نص ريال ۞ ريال ۞ دورو ۞

OR

البندقى د واحد ۞ البندقى د زوج ۞ اللويز ۞ المونيضة ۞

PIÈCES FICTIVES

موزونة ۞ موازن ۞ موزونات ۞ وجه ۞ وجوه ۞ وجهين ۞ درهم ۞ دراهم ۞ واق ۞ اواق ۞ وفية ۞ وفيات ۞ مثقال ۞ مثافل ۞

Les anciennes pièces d'or, d'argent et de bronze ayant été retirées de la circulation, il n'y a plus aujourd'hui au Maroc que des monnaies d'argent et de cuivre frappées sous les règnes de Moulaye el-H'asen et de son fils, Abd-el-Aziz, le sultan actuel.

Terminologie et synonymie

Le *Féls* avait autrefois un sous-multiple ; ce sous-multiple avait deux synonymes : *Ed-Doubloun* et *El-K'irat* (1). Il en fallait quatre pour un *féls*, et, par conséquent, 24 pour 1 centime. Ces deux termes s'emploient encore pour des sommes infiniment petites. Il faut donc les connaître.

La *Mouzouna*, pluriel *Mouazen* ou *Mouzounèt*, a un synonyme : c'est le mot *Ouédjh*, rarement employé il est vrai, mais le pluriel de *Ouédjh*, qui est *Oudjouh*, synonyme de *Mouzounèt*, est très fréquent de 1 à 10 oudjouh inclusivement.

Le *Ouédjh* ou *Mouzouna* valant 1 centime, il est naturel que le

---

(1) فيراط pluriel قوارط *Carat.* الدبلون *Doublon d'Espagne.*

Oudjhéïn, qui signifie 2 *Oudjouh*, ait une valeur deux fois supérieure à celle du *Ouédjh*.

Enfin, le *Dérhém* a également un synonyme, ou plutôt deux synonymes : *Ouak'*, pluriel *Aouak'*, qui se transforme lui-même fréquemment en *Ouk'iya*, pluriel *Ouk'iyèt*, de la même racine que lui. *Ouak'* est beaucoup plus employé que *Dérhém*, dont le pluriel est *Drahém*.

Manière de compter avec les FLOUS (monnaie réelle)

Le mot *Féls*, pluriel *Flous*, s'emploie de 1 à 5. On dit : 1 féls, 2 flous, 3 flous, 4 flous, 5 flous. S'il s'agit des multiples du *féls*, on dit : *El-Féls mtaâ zoudj, el-Féls d arbaâ*. On distingue quelquefois le simple féls de ses multiples en l'appelant *El-Féls eç-cer'ir* (le petit féls).

Comptes avec la Mouzouna (monnaie fictive)

A partir de la *Mouzouna*, qui n'existe plus en tant que monnaie réelle, mais dont le nom a conservé son ancienne valeur de 6 flous, on compte de la manière suivante, sans plus se servir du mot *féls* pour les sous-multiples de la mouzouna, car le féls étant considéré alors comme une quantité négligeable, il est d'usage de le passer sous silence quand il ne dépasse pas l'unité (1).

Exemple : 1° Une *Mouzouna* et 1 *Féls* ne se comptent pas ;

2° Une *Mouzouna* et 2 *Flous* s'appellent *Mouzouna ou thmania*. Analysez ces trois derniers mots et vous verrez qu'ils signifient *une mouzouna et huit* (sous-entendu flous). En réalité, malgré cette anomalie lexicologique, la *Mouzouna ou thmania* vaut 8 flous, ni plus ni moins ;

(1) Par exemple, si vous demandez à un épicier marocain une *mouzouna* et un *féls* de poivre, il commencera d'abord par reconnaître que vous n'êtes pas du pays. Cette constatation faite, si vous êtes Musulman, il vous donnera une *seule mouzouna* ou une *mouzouna ou thmania* de la marchandise demandée. Mais s'il devine en vous le *kafer* (l'infidèle), il ne daignera pas vous répondre, vous signalera à ses coreligionnaires, et alors, en pays indépendant surtout, la plus légère faute de langage se paye, cruellement quelquefois.

3° Une *Mouzouna* et trois *Flous* s'appellent *Mouzouna ou nouss*, c'est-à-dire une Mouzouna et demie, ce qui fait en effet 9 flous ;

4° A partir d'une *Mouzouna* et 4 *Flous*, on ne se sert plus du mot Mouzouna. On commence alors à employer le mot *Oudjhéïn*. Si l'on veut dire par exemple : *une Mouzouna et 4 Flous*, il faudra s'exprimer ainsi : *Oudjhéïn illa roub* (1), c'est-à-dire un Oudjhéïn moins un quart (de Oudjhéïn, sous-entendu), ce qui fait en réalité 9 flous, et non 10 comme cela devrait être, mais au Maroc on n'y regarde pas de si près et toutes les irrégularités sont permises là-bas dès qu'il s'agit de choses exactes ;

5° Une *Mouzouna* et 5 *Flous*, c'est-à-dire un Oudjhéïn moins un Féls, ne se comptent pas ;

6° Une *Mouzouna* et 6 *Flous* valant 2 *Oudjouh*, ce dernier terme s'énonce alors au duel, et l'on dit *Oudjhéïn* (2).

Comptes avec les Oudjhéïn (monnaie fictive)

1° Un *Oudjhéïn* et 1 *Féls* ne se comptent pas ;

2° Un *Oudjhéïn* et 2 *Flous* s'appellent *Oudjhéïn ou thmania* = 14 flous. (Même observation que ci-dessus à propos de *Mouzouna ou thmania*) ;

3° Un *Oujhéïn* et 3 *Flous* s'énoncent *Oudjhéïn ou nouss*, c'est-à-dire un *Oudjhéïn et la moitié* (*d'une mouzouna*, sous-entendue). Une simple addition prouve en effet qu'on sous-entend ici le mot *mouzouna* et non le mot *oudjhéïn* ;

4° Un *Oudjhéïn* et 4 *Flous* s'appellent *Telt oudjouh illa roub* (trois oudjouh moins un quart). N'oublions pas que le Ouédjh,

---

(1) Plus commerçants, infiniment plus retors que nos Indigènes de l'Algérie, les Marocains ne s'amusent pas à respecter la grammaire et à faire du beau langage dans les affaires commerciales. Comptant très vite, ils ne disent pas, comme nos Algériens, *r'eir rebô* (moins un quart), termes lourds, difficiles à articuler. Rapides comme la pensée, leurs lèvres prononcent *illa roub* (moins un quart), escamotant le *âïn* final de *rebô*, qu'ils métamorphosent en *roub*, appuyant à peine sur les deux *l* de *illa*. Quelle école ce Maroc pour un arabisant ! Quel domaine, à peu près vierge, pour les explorateurs, les historiens, les géographes, les psychologues et les philosophes, s'ils se décident un jour à apprendre l'arabe !

(2) Le singulier étant *ouédjh*, le duel devrait être *ouédjhéïn* ; néanmoins il n'en est pas ainsi et l'on prononce toujours *oudjhéïn*, *oudjouh*.

dont le pluriel est Oudjouh, est un synonyme de Mouzouna. *Telt oudjouh illa roub* (1) signifie donc : trois oudjouh moins un quart (de ouédjh), ce qui fait 16 flous, ou, en d'autres termes, un *oudjhéïn* et 4 *flous* ;

5° Un *Oudjhéïn* et 5 *Flous* ne se comptent pas ;

6° Un *Oudjéïn* et 6 *Flous* s'appellent *Telt oudjouh* (trois oudjouh = 18 flous).

Numération avec les Mouzouna et les Oudjouh (monnaie fictive)

Ces deux termes sont synonymes ; le plus employé est *Mouzouna*. Rien ne vous empêche d'utiliser ces mots de 1 à 100. Cependant il est rare d'entendre parler de 50, 60, 70 mouzouna, etc. ; on s'arrête généralement à 39, parce qu'à partir de 40 mouzouna on se sert d'une appellation nouvelle : *Méthk'al*, pluriel *Mthak'el*. Le *Méthk'al* est en effet l'équivalent de 40 mouzouna.

Le *Ouédjh* et son pluriel *Oudjouh* s'arrêtent à *dix*. Vous n'entendrez jamais dire 11, 20, 30, 40 *ouédjh*, etc. Au-dessus de *dix oudjouh*, on se sert de son synonyme *mouzouna*.

Manière de compter avec le Méthk'al (monnaie fictive)

Le *Méthk'al*, valant 40 mouzouna, est un terme employé dans les gros comptes. Avec lui, il n'est plus question de flous dans les sous-multiples du Méthk'al, qui sont : les *dérhém*, les *Oudjhéïn* et les *mouzouna*. La plus petite quantité associée au Méthk'al est au moins une *mouzouna*, jamais un féls, ni deux, ni trois, ni quatre, ni cinq.

1° Ainsi, ne dites pas *Un Méthk'al et 6 Flous* ; dites : *Méthk'al ou mouzouna*. Ne dites pas *Un Méthk'al et 2 mouzouna*, dites : *Méthk'al ou Oudjhéïn* ;

2° A partir de *Méthk'al ou telt oudjouh* (un méthk'al et 3 oudjouh), on dit *Eh'dach-in-ouk'iya illa roub* (11 ouk'iya moins un quart.)

---

(1) Une simple soustraction démontre que *telt oudjouh illa roub* ne valent pas 16 flous, mais quelque chose *d'approchant*. Au Maroc, on n'y regarde pas de si près. Il eût fallu dire, pour être d'accord avec l'arithmétique, *telt oudjouh illa toult* (3 oudjouh moins 1/3 de ouédjh).

Numération avec les DÉRHÉM et les OUAK' (monnaie fictive)

Le *dérhém* a deux synonymes ou équivalents : *Ouk'iya*, pluriel *Ouk'iyèt' Ouak'*, pluriel *Aouak'*. C'est le *Ouak'* qui est le plus employé de ces trois synonymes. Pour énoncer un *Belioun* ou un *Guerch*, on dit indifféremment : *Setta d' el-Ouk'iyèt ou nouss*, ou bien *Setta d' ed-drahem ou oudjhéïn* (= 0,26 centimes).

ستة ذ الوفيات ونص ولا ستة ذ الدراهم و وجهين

Si vous ajoutez à ce chiffre une *mouzouna*, le nouveau nombre s'appellera *Sebâ aouak' illa roub* (sept ouak' moins un quart = 0,27 centimes). Si vous ajoutez à ce dernier nombre une autre mouzouna, vous direz *Sebâ aouak'* (0,28 centimes), etc., etc.

Pièces d'or

La monnaie d'or marocaine n'existe pas, ou plutôt n'existe plus depuis de longues années. Les pièces d'or étrangères, extrêmement rares du reste, françaises, anglaises et espagnoles, ont cours dans le pays avec leur valeur réelle. Il ne nous reste donc plus qu'à fournir quelques explications sur cette monnaie précieuse, à peu près introuvable au Maroc.

Au-dessus du *louiz* (louis d'or de 20 francs), les autres pièces, depuis la guinée de 25 francs jusqu'à notre pièce de 100 francs, reçoivent les dénominations suivantes :

El-mounidha di khomsa dourou = 25 francs.

El-mounidha di thmania dourou = 40 francs.

El-mounidha di settaâch dourou = 80 francs (ancien quadruple espagnol).

El-mounidha di âchrin dourou = 100 francs.

Tribu d'ENDJRA

A l'Est d'El-Fah'aç et de Tanger s'étend la grande tribu maritime d'Endjra. C'est un pays montagneux, sur le territoire duquel est bâtie la ville de Sebta (Ceuta), qui appartient à l'Espagne. En dehors de l'étroit périmètre réservé à cette puissance, il est interdit aux Espagnols de s'aventurer dans la tribu, où ils trouveraient une mort certaine, car les gens d'Endjra sont de robustes et belliqueux montagnards, très unis entre eux, guerroyant constamment contre les maîtres actuels de Ceuta, qu'ils exècrent du fond du cœur. Leur accord, en face de l'ennemi héréditaire, ne s'est jamais relâché, et il suffit d'une étincelle pour rallumer dans ces âmes mahométanes la haine violente du *roumi*.

Enchanté de son séjour à Endjra, où il fut bien traité, Moh'ammed assure que peu de Djebaliens sont aussi généreux, aussi amis des étudiants que ces braves Marocains. Leur costume est essentiellement celui des autres montagnards de la province : djellaba sombre, rayée de gris et de noir. Les armes sont de diverses provenances : fusils européens à tir rapide et fusils indigènes. Pays de cultures : fèves, maïs, blé et orge. Troupeaux de chèvres et de bœufs. Comme industrie locale : des tailleurs, des brodeurs et des pêcheurs. Le climat est sain, pluvieux en hiver ; pas de neige, sauf sur les sommets du Midi. Villages à l'aspect misérable, maisons en torchis, se dissimulant dans des ravins et des gorges d'accès difficile. Les toitures sont en roseaux ou en palmier nain. Les chambres sont longues, étroites, avec un parquet en terre naturelle, inégal et mal damé. Les femmes élèvent des poules et des pigeons, qu'elles vont vendre à Tanger. En fait de végétation arborescente, des poiriers, des figuiers, quelques vignes et chênes-liège, des genêts épineux ; peu d'oliviers et d'orangers. Les fils du célèbre chérif de Ouazzan, feu El-H'adjj Abd-es-Slam ould el-H'adjj El-Arbi, ont hérité des nombreux *âzaïb* (fermes) que celui-ci possédait dans la tribu d'Endjra. Les Oulad-Berrissoul possèdent aussi des quantités de ces exploitations agricoles.

Légende arabe sur la cession de Ceuta aux Espagnols

Enlever sa saveur locale à ce simple récit, serait un crime. J'ai pu l'attraper au vol cette légende, et la sténographier, tandis que le derviche, en phrases sobres et hachées, me la donnait comme un insignifiant hors-d'œuvre, dans sa hâte de passer à un sujet plus positif. Il intitulait son histoire :

« *Cause de l'animosité d'Endjra contre les Espagnols,*

et il disait :

سبب كراهة انجرة مع الصبنيول ۞ كانت سبتة مدينة كبيرة على يد المسلمين وكان والى كبير فيها مشهور الى الان فى جميع اقاليم المسلمين وهو سيدى ابى العباس السبتى وهو والى كبير ومولى كرمات ومن جملة كراماته اذ يبدا الفلاح يحرث يصدق خروبة من الزريعة صدقة على سيدى بالعباس المذكور وهو يستر الفلاحة من الجياحة و اذا يحضنوا الجاجة على كذا من حبة يعلموا واحدة منهم ويقولوا هذى عباسية مقصودهم اذا فقسوا جميع و انجاوا يعطوا هذاك الطير المثمور لسيدى بالعباس للمساكين وهو مدفون فى مراكش ومقامه فى سبتة وفى غيرها من المدون وكانوا اهل سبتة يحقروه و باعها للصبنيول يعنى اعطاها لهم وضحاوا الصبنيول يداقوا مع اهل انجرة حتى غلبوهم وسكنوها واهل سبتة خرجوا لجبل انجرة وسكنوا فيه الى الان ولهذا بافيين متباغضين الى الان و السلام (1)

TRADUCTION

— « Ceuta était une grande ville sous l'autorité des Musulmans ; elle possédait un grand saint qui est célèbre, encore aujourd'hui, dans tous les pays mahométans. C'était Mgr *Bel-Abbès Es-Sebti* (de Ceuta), grand saint qui fait des miracles. Parmi ces miracles, (on cite les suivants :) — Quand le cultivateur commence à labourer, il fait l'aumône d'une kharrouba — décalitre — de semence aux pauvres en l'honneur du susdit Mgr Bel-Abbès, et

(1) Il y a une importante distinction à faire entre le langage des Étudiants et l'idiome courant des Illettrés. Un peu par affectation, et beaucoup à cause de leurs études particulières, les t'olba, dans la conversation ordinaire, ont une tendance à se rapprocher de l'arabe littéraire. Il y aurait à faire une très intéressante *Étude comparée* sur ces deux formes de la langue arabe dans le nord de l'Afrique : la langue des *Étudiants* et la langue des *Ignorants*.

celui-ci protège alors sa récolte contre les fléaux. — Quand on met une poule à couver un certain nombre d'œufs, on fait une marque à l'un de ces œufs, en disant : — *Had'i âbbasiya* (celui-ci est pour Sidi Bel-Abbès), — avec l'idée que, si les poussins éclosent tous et sont sauvés, on fera cadeau aux pauvres du poussin qui avait été promis à Sidi Bel-Abbès. Ce saint est enterré à Merrakèch. Il a un cénotaphe à Ceuta ainsi que dans d'autres villes. Les habitants de Ceuta le méprisaient ; (c'est pourquoi) Bel-Abbès vendit cette place aux Espagnols, ou plutôt leur en fit cadeau. Dès lors, les Espagnols passèrent leur temps à faire la guerre aux Indigènes d'Endjra, jusqu'à ce que, les ayant vaincus, ils s'installèrent dans la ville. Les habitants de Ceuta se retirèrent dans le Djebel Endjra et ils y habitent actuellement. Voilà pourquoi (les Espagnols et les gens d'Endjra) s'exècrent encore de nos jours. Salut ! »

Soumission apparente d'Endjra

Ce qui précède m'avait été dit par Moh'ammed ben T'ayyéb en 1894. Deux ans après, à la suite de son dernier voyage au Maroc, l'intelligent explorateur, mieux documenté cette fois, put me fournir de nouveaux et intéressants renseignements sur la grande tribu d'Endjra, laquelle, malgré sa proximité de Tanger, n'est pas aussi soumise qu'on pourrait le croire au gouvernement marocain. Deux faits, d'une gravité exceptionnelle, prouvent à quel point l'autorité chérifienne est encore peu stable dans ce pays de montagnes où l'homme conserve vivaces les instincts de large indépendance que donne la nature à ceux qui vivent en contact perpétuel avec elle. Ainsi, vers 1880, la tribu ayant su que le sultan avait accordé des concessions de terrain à des Chrétiens (des Allemands paraît-il), et que ces concessions se trouvaient précisément sur son propre territoire, la tribu, disons-nous, n'hésita pas une seconde à se mettre en révolte ouverte contre le souverain de Fas en proclamant empereur le trop fameux Abd-es-Slam de Ouazzan. Un premier détachement de réguliers, envoyé contre les insurgés, fut taillé en pièces. Aussitôt, le makhzen songea à sa tactique habituelle : *Ameuter les tribus voisines contre la tribu rebelle, en leur permettant de la manger*. Alors on vit le H'ouz Tit't'aouin et El-Fah'aç se précipiter à la curée, suivis seulement d'un demi-régiment de soldats impériaux. Esprit sagace qui lisez

ces lignes, devinez quelles propriétés furent le plus particulièrement dévastées. — Ce furent celles de notre illustre protégé, le chérif de Ouazzan. Ce dernier s'était empressé du reste de désavouer et d'abandonner à leur malheureux sort ses imprudents amis, ses ouailles dévouées, mais bornées, qui avaient eu le tort de déposer trop intempestivement sur son front la chère couronne royale, si ardemment convoitée. Écrasée, Endjra rentra dans le cours normal de ses destinées ; c'est-à-dire qu'elle continua à alimenter les coffres-forts des grands chefs, caïds, pachas, sultan et marabouts, dont la rapacité n'a d'égale que l'ardente piété.

Dix ans plus tard, vers 1890 par conséquent, Endjra tressaille jusque dans ses moindres hameaux en apprenant que l'empereur s'est encore laissé arracher une concession de terrain sur le bord de la mer, au pied du Djebel-el-Mnara, à l'Ouest de Tanger, et qu'une Société anglaise a l'autorisation d'exploiter ce domaine et d'y élever des constructions. Toutefois, plus prudente qu'en 1880, la tribu commence par envoyer à Fas une protestation écrite, dans laquelle elle disait, en termes clairs, que les Musulmans d'Endjra ne permettraient ni aux Anglais ni aux autres Chrétiens de s'établir en terre islamique. La Cour chérifienne eut beau envoyer lettres sur lettres, promesses sur promesses, les conjurant de *prendre patience*, nos montagnards furent intraitables. Alors le pacha de Tanger reçut l'ordre de marcher contre Endjra et de la faire rentrer dans le devoir, — lisez — *de l'exterminer, si c'était possible*. Mise hors la loi, la révoltée se défendit avec l'énergie du désespoir, et le pacha fut obligé de traiter avec elle en lui accordant une paix honorable, échec douloureux, que ce haut fonctionnaire conserva longtemps sur le cœur, et dont il se vengea traîtreusement comme on va le voir.

L'âme de l'insurrection, l'homme de poudre et de bon conseil qui avait tenu en respect les forces chérifiennes, était le propre caïd d'Endjra, le vaillant Ould el-H'emam (le fils du pigeon), dont l'autorité morale sur ses contribules était plus effective encore que celle du grand chérif ouazzanien. La paix conclue, Ould el-H'emam avait cru pouvoir aller se promener sans danger au marché de Tanger dans le but d'y faire quelques emplettes et de prendre langue aussi avec les représentants attitrés des tribus voisines de la sienne. Par précaution cependant, il s'était fait accompagner d'une trentaine d'hommes bien équipés et armés

en guerre. Informé de la présence de l'ancien agitateur sur le marché de Tanger, le pacha de cette ville s'empressa de faire parvenir au guerrier d'Endjra une invitation à déjeuner pour lui et ceux de sa suite, délicate attention à laquelle il était impossible, d'après les lois de l'étiquette marocaine, de ne pas faire honneur. Ould el-H'emam et ses trente auxiliaires se présentèrent donc sans défiance au palais du gouvernement. L'accueil fut charmant, sympathique, plein de ces chaleureuses démonstrations d'amitié que le plus bouché des Bédouins excelle à prodiguer quand son intérêt est en jeu. Le Fils du Pigeon, grand seigneur qu'il n'était point décent de parquer avec la foule anonyme dans la salle ordinaire des hôtes, vit s'ouvrir devant lui la porte d'un délicieux salon particulier. Il y entra, comme un franc et naïf campagnard qu'il était, en donnant ses armes à l'estafier, qui les lui demandait avec la promesse de les lui rendre à sa sortie. Deux minutes après, le caïd, l'ancien rebelle était enchaîné. Cependant, ses compagnons, qui attendaient dans la rue le moment d'être introduits dans le palais, se virent chargés tout à coup par des bandes de laskars impériaux La lutte fut courte et chaude. Plusieurs Endjrois tombèrent mortellement blessés, quelques-uns réussirent à s'échapper, d'autres furent capturés. On joignit ces captifs à leur ancien caïd, et on les expédia tous à Fas, où ils sont encore en prison.

La nouvelle de l'arrestation de son chef bien-aimé et de ses hommes causa à Endjra une stupeur mêlée d'irritation. Se venger, il n'y fallait point songer, la tribu ayant été saignée à blanc quelques semaines auparavant. Et l'on se prit à espérer l'évasion probable du Fils du Pigeon, de l'homme adroit qui s'était déjà tiré des griffes chérifiennes, plusieurs fois et de diverses manières, plus ingénieuses les unes que les autres, tantôt en corrompant ses gardiens, tantôt en s'évaporant à leurs yeux avec la fluidité d'un sylphe. Un jour, entre autres, tandis qu'on le conduisait à Fas, ligotté comme un saucisson, l'escorte, ayant fait étape à Ouazzan, fut stupéfaite, le lendemain, de la disparition merveilleuse de son prisonnier, disparition à laquelle la complicité d'un chérif quelconque de la Ville-Mystique n'était certainement pas étrangère. Une autre fois, cet enjôleur d'Ould el-H'emam avait si bien tourné la tête au chef de ses argousins, que ce fut ce chef lui-même qui vint le délier et lui donner la clef des champs en

présence de ses subordonnés dont la stupéfaction était réellement indicible. Le charitable geôlier expie depuis dix ans dans un cachot de Mogador ce moment de généreuse faiblesse. Pourtant, cette fois-ci, l'ex-insaisissable Ould el-H'emam semble pris, et bien pris, et les apparences sont qu'il finira ses jours sur les dalles humides des oubliettes chérifiennes.

Endjra a le bonheur de posséder plusieurs familles de marabouts vénérés : les Oulad ben Adjiba, les Oulad Berrisoul, les Oulad El-Bek'k'al, dont il serait puéril de nier l'influence politique et religieuse. Les hameaux se composent de maisons éloignées les unes des autres et entourées de broussailles. Les femmes et les hommes se rendent au marché de Tanger ; les premières, pour y vendre des œufs, des poules et du fromage de chèvre ; les seconds, pour écouler le charbon et la chaux qu'ils font eux-mêmes dans la tribu.

VILLE DE CEUTA

Politique espagnole

Sur la rive africaine, juste en face de Gibraltar, dont elle n'est séparée que par un bras de mer de peu de largeur, il est une cité, minuscule et morne, étendue paresseusement sur son long berceau rocheux, dans l'éternel balancement des flots : c'est la vieille Ceuta, c'est la citadelle à la triple enceinte, le castel médiéval encore hérissé de chevaux de frise, le bagne monotone que l'incurie castillane ne veut ou ne sait pas transformer en seconde ville maîtresse du détroit. Sans commerce ni industrie, réduite à l'état d'immense cachot fortifié, la *Sébta* des Arabes est aujourd'hui irrémédiablement déchue de son ancien rang de capitale de la Maurétanie Tingitane.

On dirait que les Espagnols n'ont qu'à paraître sur un point du globe pour faire de ce point un foyer d'ignorante routine commerciale et d'intolérance politique et religieuse. Pauvre peuple cristallisé dans ses idées rétrogrades, que nous connaissons si mal en Europe et surtout en France, quand se régénérera-t-il, quand s'instruira-t-il, car l'ignorance est la cause de tous ses maux, quand cessera-t-il de jalouser les autres peuples, notamment les Français qui, eux, ont la naïveté de se croire aimés de tout

l'univers et particulièrement de leurs voisins transpyrénéens ? (1)

Incapable d'élargir d'un pouce le périmètre de ses présidios, l'Espagne poursuit, avec la risible opiniâtreté qu'on lui connaît, sa politique aussi séculaire qu'inintelligente au Maroc. Cramponnée à ses rochers stériles du littoral mag'ribin, elle oppose aux populations mahométanes environnantes sa morgue, sa brutalité proverbiale, et, d'autre part, fière de ses quelques mètres carrés de terre marocaine, elle pousse des cris de roquet quand elle rêve qu'un des colosses européens a des vues sur l'Empire des Chérif. Aussitôt, du reste, le colosse retire la patte, persuadé que le roquet est invincible. Telle cette énorme lionne du Jardin des Plantes, qui tremblait de tous ses membres quand son compagnon de cage, l'imperceptible toutou, se mettait en colère..... Je veux bien vous accorder que l'immanente et indéfinie perfectibilité humaine arrachera tôt ou tard de leur décadence effrayante les malheureux descendants des Celtibères ; cependant, pour le moment, quel concours, quelles lumières, quelle collaboration dans l'ascension morale et matérielle de l'Humanité peut-on espérer de gens dont les paroles et les actes semblent confirmer la forte expression de Saint-Simon, « la science est un crime ; l'ignorance et la stupidité la première vertu ? » O nos aveugles frères d'au-delà des Pyrénées, si les vérités que je vous dis sont

---

(1) « Des feuilles espagnoles reprennent ce formidable canard qui a dû prendre son vol sur la Tamise, pomme de discorde lancée par les Anglais et qui consiste à dire que, pour se soustraire aux pressions impératives de la France, le Gouvernement marocain a offert à l'Empire allemand toute une ligne de territoire sur la zone frontière algérienne, suivant la Mélouiya. Une de ces feuilles espagnoles, la *Dynastie de Cadix* ajoute même qu'elle s'accommode de cette combinaison — « *parce que de deux maux il faut choisir le moindre* », — singulier langage et suprême ironie à cette heure de travail moral et d'engagement de la France à Washington, plus sanglante ironie à l'adresse de la théorie fameuse des races latines (*Réveil du Maroc* du 4 août 1898). »

Ainsi donc, pendant que notre ambassadeur aux États-Unis servait de paratonnerre à l'Espagne mutilée, pendant que la presse française gémissait sur les malheurs de la *nation-sœur*, pendant que les bourses de nos compatriotes se vidaient dans le tonneau des Danaïdes castillanes, nous pouvions entendre, et nous avons entendu de nos propres oreilles les expressions haineuses du peuple vaincu à l'adresse de la France, à l'adresse de la seule Puissance qui se soit compromise pour l'Espagne lors de sa pitoyable perte de Cuba !

cruelles, du moins les vœux que je fais pour votre relèvement sont profonds et sincères. Au lieu de jalouser la France, imitez-la dans ce qu'elle a de beau ; rivalisez avec elle pour les choses de la pensée, et ne faites plus dire aux sévères psychologues que « l'Espagnol est un Gascon, et un Gascon tragique », appréciation qui me semble d'ailleurs trop collective, l'Espagnol illettré, — notez que je dis *illettré*, — étant à mon avis un « chauvin vaniteux et grossier », ce qui est suffisant (1).

(1) Il va y avoir 70 ans que nous occupons l'Algérie, et pourtant de nombreux Espagnols algériens, en dépit de notre accueillante et large hospitalité, sont rongés par d'inavouables sentiments d'ingratitude et de jalousie. Ils continuent à appeler les Français *gavachos ;* ils disent que le département d'Oran appartient à l'Espagne, que nous ne sommes ici que les stipendiés de la *Reina Regente ;* ils raisonnent, en un mot, avec leur lourdeur d'esprit habituelle et leur ignorance extraordinaire de la carte politique des Nations. Ces sentiments fielleux devraient nous faire envisager l'avenir d'une façon moins optimiste relativement à la prétendue facilité d'assimilation de l'élément ibérique à l'élément gaulois. Gardons-nous donc de prodiguer et d'imposer à tort et à travers *ce titre de citoyen français* que nous avons la manie de distribuer à tout le monde, même à ceux qui ne le demandent pas.

La loi du 26 juin 1889, sur la naturalisation en masse des étrangers nés en France ou en Algérie, a besoin d'être révisée, disons mieux, remaniée de fond en comble en vue de conjurer le prochain, le réel péril national qui menace notre grande colonie africaine : *l'annihilation de la prépondérance politique des Français d'origine,* si une loi de protection n'intervient point à bref délai.

Cette loi de protection, je me hâte de le dire, sera libérale, ou elle ne sera pas. (Le malthusianisme français nous y oblige, hélas !) Cette loi ouvrira à deux battants les portes de la naturalisation française aux étrangers, c'est entendu ; mais elle exigera aussi de ces mêmes étrangers des garanties, des preuves morales et matérielles de leur sincère attachement à leur patrie d'adoption. Ces garanties et ces preuves sont faciles à trouver ; par exemple : — un stage de deux ou trois générations successives avant de jouir de la plénitude de nos droits civils et politiques, le service militaire fait en France, etc. (J'ai dit dans mon premier volume ce que je pense du décret Crémieux que j'assimile à la loi néfaste du 26 juin 1889.)

Aux théoriciens cosmopolites qui trouveront ces conditions dures et antisociales, je me contente de répondre que nulle nation au monde n'est plus libérale que la France en fait de naturalisations ; je puis leur dire en outre que la République romaine, à l'époque de sa grandeur, ne prostituait pas facilement son beau titre de *civis romanus ;* enfin, comme dernier argument, les *Sans-Patrie* me permettront de choisir un autre exemple d'ostracisme vraiment unique. Je le trouve chez les plus avérés *Sans-Patrie* de la terre ; j'ai nommé les Mahométans. Eux, si accueillants, si ardents et si hospitaliers

Ces observations désobligeantes ne s'adressent pas à l'Espagnol instruit et bien élevé, — il y en a si peu, malheureusement ! — Celui-ci se distingue par mille qualités de la masse de ses compatriotes ignorants ; ce n'est pas lui qui appellera les Français *gavachos* (1), ce n'est pas lui qui criera sur les toits que l'Espagne est la première nation du globe. Il sait trop bien la triste réalité ; il n'ignore pas que sa patrie, autrefois glorieuse, — et combien glorieuse ! — se traîne péniblement aujourd'hui à la remorque des trois ou quatre grands peuples qui sont à la tête de la civilisation. Je prie donc les honorables représentants des classes éclairées de la Péninsule de me pardonner ce que mes critiques ont peut-être d'excessif et de blessant pour leur amour-propre national. Qu'ils sachent bien que mon souhait le plus ardent est d'assister, le plus tôt possible, à la résurrection de la chère Espagne, avec laquelle il serait si bon de vivre en frères. La fraternité universelle ! O le beau rêve, qui se réalisera certainement un jour, au siècle très lointain qui verra la disparition de toutes les ignorances !

Les Marocains se plaignent d'être invariablement traités en ennemis par les enfants de la Péninsule ibérique. Ils accusent les Espagnols de conserver dans le cœur la haine traditionnelle d'*el moro*, du Maure, autrefois vainqueur et maître des Castilles. Un genre de basse plaisanterie, que le Musulman ne comprendra jamais et pardonnera encore moins, c'est l'émission de gaz, sonore et écœurante, qu'affectionnent particulièrement certains goujats qui

---

en matière de prosélytisme religieux, sont d'une méfiance, d'un exclusivisme outré quand il s'agit d'introduire des Israélites dans la Communauté Musulmane. Demandez aux sectateurs du Prophète pourquoi ils appliquent aux Juifs cet étonnant proverbe arabe :

اليهودى ما يكون مسلم الا بعد اربعين جد

— *El-Ihoudi ma ikoun mesiem illa baâd erbaîn jedd.* — « Le Juif ne devient bon musulman qu'à la quarantième génération ! —

Et les Musulmans vous répondront : لكل والى وعدته — *A chaque saint sa ouaâda* — proverbe que l'on peut rapprocher de ceux-ci : — A chaque saint sa chandelle ; — Comme on connaît les saints on les honore.

(1) Etymologie : de l'espagnol *gavacho*, que l'on prononce *gavatcho* : canaille ; homme misérable et mal vêtu ; homme lâche et sans honneur. Les Espagnols donnent par injure le nom de *gavachos* aux Français (LITTRÉ, *Dictionnaire de la langue française*, tome 2, au mot *gavache*).

se disent les cousins germains du Cid Campéador. De telles incongruités, presque aussi offensantes qu'une injure à sa religion, exaspèrent le sectateur du Prophète et portent au paroxysme son horreur du *roumi*. Espagnols, mes amis, croyez-moi : mettez une sourdine à l'éclatant instrument que vous tenez de la nature et jouez plutôt des castagnettes quand, par aventure, il vous arrivera de passer près d'un majestueux adepte du Mahométisme.

Ceuta compte environ 10,000 habitants, y compris une garnison de 2,500 hommes et 2,000 forçats. « La ville est bâtie sur une presqu'île et se compose de deux parties : la vieille ville occupant la partie basse de la presqu'île et la ville neuve s'élevant en amphithéâtre sur un des sept monticules qui se dressent dans l'enceinte des fortifications. Le port, qui se trouve entre les deux parties de la ville et possède un phare situé par 33° 53' 42" de lat. N. et 7° 37' 13" de long. O., est très petit, mais précédé d'une baie bien abritée qui offre un bon mouillage. Ceuta, siège d'un évêché et d'un tribunal militaire, est le chef-lieu des présides espagnols échelonnés sur la côte N. du Maroc. Malgré son voisinage de l'Europe (16 kil. de Gibraltar), la ville n'a ni commerce, ni industrie ; c'est une place de guerre bien défendue surtout par sa position naturelle et aussi par divers ouvrages, entre autres par le fort qui domine le mont Acho. » (1)

Ceuta a un immense avantage sur les autres présidios espagnols de la côte rifaine : elle est abondamment pourvue d'eau. Ses sources, ses citernes et ses réservoirs l'empêcheront de mourir de soif ; quant au ravitaillement, cette place est malheureusement tributaire de Tétouan, des tribus du voisinage et de la mère patrie.

Les Indigènes d'Endjra lui vendent des œufs, des poules, du gibier, des céréales, et elle fait avec eux, clandestinement, la contrebande des armes de guerre européennes, des revolvers, des fusils Mauser principalement, et des cartouches. Ces rapports commerciaux entre Chrétiens et Musulmans ne sont pas précisément du goût de certains marabouts qui vont répétant à satiété ce dicton populaire :

شب هذوا اولاد الحرام الصبنيول احنا نبيع لهم الصح و هما يبيعو نا الغاوى

— « Voyez donc ces fripons d'Espagnols ! Nous leur vendons

(1) *Grande Encyclopèdie,* tome 10, page 168 (article *Ceuta*).

ce qui leur est indispensable, et ils nous vendent ce qui nous est nuisible ! »

Le gouvernement de la Péninsule entretient à Ceuta une *Compañía de Moros* dans laquelle l'élément rifain est prépondérant. Ce sont des volontaires indigènes, presque tous originaires des tribus maritimes du Rif, que la misère ou la peur des *vendettas* ont entraînés hors de leur pays, et qui, désireux aussi de toucher une prime, viennent prendre du service chez leurs pires ennemis.

Ce fait, si simple en apparence, de la création d'une *Compagnie d'engagés volontaires musulmans,* prend une importance morale et politique d'une très haute signification si l'on songe qu'il provient de l'Espagne, je veux dire de la nation la plus individualiste, la plus exclusiviste des Nations chrétiennes. Le chauvinisme étroit de la patrie de Cervantes reposait et repose encore sur une erreur capitale : l'*égoïsme national,* qui est le père de l'antagonisme international. A la vieille formule haineuse, *guerra al Moro* (guerre au Maure), espérons que notre voisine substituera ce mot d'amour, le seul vraiment beau, le seul qui la sauvera des décadences irrémédiables : *Tous les hommes sont frères.* En proclamant, en imposant à ses enfants la bonté, la tolérance universelle, l'Espagne se rendra compte instantanément de la cause de ses misères, et elle extirpera de son sein l'*obscurantisme clérical et monarchique,* dont elle souffre depuis tant de siècles. Gardons-nous donc de pousser les peuples au *chauvinisme,* c'est-à-dire à l'aversion d'autrui et à l'infatuation d'eux-mêmes. Au chauvinisme déprimant, opposons le patriotisme éclairé et large, le civisme intelligent, et terminons nos conseils à l'Espagne par cette simple vérité : — *Adorer sa patrie est un devoir et une grande vertu; — haïr et mépriser sans raison la patrie des autres est une immense sottise.*

Le derviche à Ceuta

Être toujours gai, prendre en riant les avanies inhérentes à sa condition de mendiant-vagabond, voilà la qualité dominante, le propre du caractère de notre explorateur. A Ceuta, après avoir examiné la ville, après avoir pris langue avec les Musulmans rifains au service de l'Espagne, Moh'ammed était allé s'accouder sur un parapet surplombant la mer. Là, perdu dans une méditation profonde, il ne s'aperçut pas qu'une main audacieuse était venue lui

dérober sa trique de voyage ainsi que son petit sac en cuir, où il tenait en réserve quelques feuillets du Coran et une galette d'orge, son futur déjeuner. Une sonnerie de clairon, éclatant soudain à ses oreilles, tira le rêveur de son extase.

— *El-khencha ou l-met'rag ?* — Le sac et le bâton ? — fit-il en s'adressant à un groupe d'Espagnols qui paraissaient fumer innocemment des cigarettes à quelques pas plus loin.

Comprirent-ils?... Ne comprirent-ils pas?... Toujours est-il que ces distingués caballeros lâchèrent, en les accompagnant de gestes ignobles, les deux ou trois locutions arabes obscènes que l'Européen s'empresse d'apprendre dès qu'il met le pied sur la terre africaine. Les *din-ez-zèbb*, les *k'aouèd*, les *rouh' ya kelb* fondirent sur le chétif voyageur avec la rapidité d'un feu roulant. Déjà les insulteurs se baissaient pour ramasser des pierres et les lui jeter, lorsque Moh'ammed, leur tournant le dos, battit vivement en retraite et sortit à grandes enjambées du bagne castillan.

Loin, bien loin de la presqu'île, en pleine broussaille, le hasard fit que le chemineau tomba sur un épouvantable gueux qui dévorait des tomates crues et du pain d'orge au centre d'une petite clairière entourée de genêts épineux. C'était un mendiant marocain d'une maigreur extrême ; si maigre, qu'il eût pu prendre un bain dans un fourreau de sabre ; si décharné, que la seule vue de ses bras, des bras anguleux et fibreux, rappela au derviche les javelots desséchés qui se balancent aux caprices du vent le long des palmiers morts. Pour comble d'infortune, ce mendiant avait la teigne, de larges plaques croustillantes qui lui rongeaient le cuir chevelu, et, par-dessus le marché, les marques révélatrices de la maladie ancestrale si commune en pays musulman, la vilaine syphilis. Sans dégoût, Moh'ammed reçut, en le remerciant, une part de la pitance de l'affreux et charitable Job que le prévoyant Allah avait mis sur le chemin du derviche au moment précis où son estomac battait une chamade désordonnée.

Principaux centres d'Endjra انجرة

D'imperceptibles nuances phonétiques, si fréquentes en arabe et en berbère, s'opposent à la transcription française mathématique de ce mot. Est-ce *Endjra* ou *Andjra?* Les deux se disent ; toutefois,

il m'a semblé que le premier était plus employé que le second. Souvent aussi on prononce *Enjra*.

Endjra comprend six fractions : *Belezrag* (altération de *Ben-el-Ezrag), Rebô-el-Ouest'i, El-K'çar, El-Khmis, El-Feh'h'aça* et *El-Azaïb*.

Trois ruisseaux, l'*Ouad El-K'çar*, qui pourrait bien être l'Ouad Lian, corruption du *Nehr Ilian* (le fleuve de Julien), dont parlent les historiens arabes (1), et l'*Ouad El-Khmis*, qui se jette dans l'*Ouad Belezrag*, sont les trois principales artères qui ont été remarquées par notre explorateur.

Ceuta, en arabe سبتة *(Sébta)*, 10,000 habitants. A l'Espagne. (Voyez plus loin la *Notice Historique.*)

Dhahr-H'adjar, 100 feux ظهر حجر.

Belezrag, 300 feux بالازرق. Sur l'ouad de ce nom.

Beni-Mzala, 300 feux بنى مزالة. Près de Ceuta et de la chapelle de *Sidi Mbarek*, santon très vénéré dans les environs du présidio espagnol.

Sidi Ali ben H'arazem, 500 feux سيدى على بن حرازم. Chapelle consacrée au saint de ce nom.

Déchra-t-el-K'çor, 100 feux. Mausolée de Sidi Daoud.

Aïn-Onçor, 300 feux عين عنصر (source jaillissante).

Ez-Zemmij, 300 feux الزميج.

Déchra-t-Beni Mh'ammed, 20 feux, non loin du marché du jeudi.

Souk' Es-Sebt (le marché du samedi), 50 feux.

Forces militaires : 10,000 fantassins. Population probable : 70,000 habitants. Hameaux nombreux.

Notice historique sur Ceuta

CEUTA AVANT LA CONQUÊTE ARABE

Tissot ne veut pas admettre que la *Sebta* byzantine ait succédé à la station d'*Ad Septem Fratres*. « Ad Septem Fratres, dit-il, doit se retrouver exactement à quatre milles d'*Ad Abilem* (Ceuta), dans

---

(4) Hypothèse ingénieuse et très acceptable de Tissot dans sa *Géographie comparée de la Maurétanie Tingitane*, page 32.

l'anse comprise entre les deux pointes Blanca et Barmeja que projette le Djebel Belyounnech. »

On semble convenir aujourd'hui que Ceuta correspond à deux stations de l'antiquité : 1° *Abyla,* bâtie sur le mont Acho (194 mètres), lequel mont forme en face de Gibraltar la seconde colonne d'Hercule ; 2° les Sept Frères *(Septem Fratres),* station ainsi nommée à cause des *sept* monticules de la Montagne des Singes (Ελεφας de Strabon, *Djebel Mousa* des Arabes) ; ces monticules sont effectivement compris dans les fortifications de la Ceuta moderne.

Abyla ou *Septa,* comme on voudra l'appeler, fut un centre de création romaine, et ce centre succéda peut-être à un hameau berbère, car il est pour le moins oiseux de faire remarquer que les Berbères ont précédé les Romains et les Carthaginois dans ce pays d'un nombre incalculable de siècles. De *Septem* ou *Septiense Castellum,* dont on finit par faire *Septum* et *Septa,* nous ne savons rien, sinon que les Vandales s'en rendirent maîtres dès leur débarquement en Tingitane (428 de J.-C.). Les Vandales ayant laissé la Berbérie occidentale s'échapper de leurs mains, les Goths d'Espagne s'emparèrent de *Septem,* dont les fortifications, suivant Procope, étaient tombées de vétusté. Toutefois, les Goths ne possédèrent pas longtemps Ceuta, car, dès l'an 532, les Berbères infligèrent une sanglante défaite au roi Theudus qui avait passé le détroit pour reprendre cette place (1).

Ce fut vers l'an 534 que Ceuta connut de nouveaux maîtres : les Byzantins. Vainqueur des Vandales, Bélisaire s'était contenté d'envoyer une garnison grecque dans deux villes maritimes seulement du Mag'rib : *Cæsarée* (Cherchel) et *Septem* (Ceuta).

Dix ans plus tard, en 544, les Visigoths d'Espagne profitent de la formidable insurrection des Berbères contre la domination byzantine pour passer le détroit et mettre le siège devant Ceuta. La ville se défend du reste vaillamment et repousse l'ennemi (2).

Vers 555, Justinien dote la lointaine *Septem* d'un sanctuaire consacré à la Vierge (2).

---

(1) Isidore de Séville, *Gothorum historia,* p. 496. — Ibn-Ad'ari, *Baïan,* t. 1er, p. 211. — Dozy, *Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne,* t. 1er, p. 62, 3e éd., 1881. — Fournel, *Les Berbers,* t. 1er, p. 93, n. 2.

(2) Charles Diehl, *L'Afrique byzantine* (Histoire de la domination byzantine en Afrique, 533-709), in-8°. Paris, 1896.

Sous le règne de l'empereur Maurice (582-602), l'importante citadelle de *Septem*, qui jadis dépendait de la Maurétanie Césarienne, devient la capitale d'un gouvernement nouveau. Sous le nom de *Maurétanie seconde*, cette nouvelle province comprenait *Septem*, les îles Baléares et les territoires que Byzance conservait en Espagne, le tout sous l'autorité suprême du préfet d'Afrique (1).

(682-683 de J.-C.). Ceuta est encore sous la dépendance de l'Empire de Byzance lorsque se produit la première invasion musulmane d'Ok'ba. Le comte Julien, qui était gouverneur de Ceuta pour Constantin IV, se porte à la rencontre du général arabe *avec des présents magnifiques*, dit El-Bekri, et il obtient non seulement une amnistie, mais sa confirmation dans le gouvernement qu'il exerçait (2). J'ai dit ailleurs avec quelle habileté le rusé byzantin se débarrassa de l'inquiétant chef musulman en l'envoyant convertir au Mahométisme les populations méridionales du Mag'rib-el-Ak'ça.

Ceuta après la conquête arabe

(707-709 de J.-C.). Un intervalle de 25 ans s'était écoulé depuis l'apparition des premières milices de l'Islam, lorsque Julien, toujours gouverneur de Ceuta, eut le désagrément de voir reparaître une seconde invasion arabe sous les murs de sa petite capitale. Mousa ibn Noceir, qui commandait l'expédition musulmane, venait de conquérir presque tout le Mag'rib-el-Ak'ça sur les Berbères quand il songea enfin à jeter les *Roum* de Ceuta à la mer. « Mouça attaqua Julien ; mais ayant éprouvé que les sujets de ce petit souverain étaient plus forts et plus braves que les peuples qu'il avait combattus jusque-là, il retourna à Tanger et ordonna de ravager les campagnes voisines de Ceuta. Les razia qu'il fit faire n'eurent pas l'effet qu'il s'en était promis, car des navires venant d'Espagne apportaient sans cesse des vivres et des renforts aux habitants de Ceuta. » (3)

---

(1) Charles DIEHL, *L'Afrique byzantine* (Histoire de la domination byzantine en Afrique, 533-709), in-8°. Paris, 1896.

(2) *El-Msalik*, p. 104. (*Journal Asiatique*, t. 13, p. 193 ; 5e série, 1859.)

(3) *Akhbar-Mejmouâ*. (*Recher*. etc., t. 1er, p. 45 et 46 ; — FOURNEL, *Les Berbers*, t. 1er, p. 237 ; — DOZY, *Recher*., etc., t. 1er, p. 40.)

Ces vivres et ces renforts, envoyés au gouverneur grec par les Goths d'Espagne, sont, si l'on veut, l'indice certain d'un traité d'alliance conclu entre les maîtres de la Péninsule ibérique et le seigneur de Ceuta, mais ils ne prouvent nullement que Julien fût sous la dépendance des rois goths. Au surplus, le savant Dozy a établi, d'une façon irréfutable, que « Julien n'était pas vassal ou sujet du roi visigoth, comme on l'a cru, mais gouverneur, pour l'empereur de Constantinople, de ce petit coin de l'Afrique que les Arabes n'avaient pas encore arraché aux faibles successeurs de Constantin le Grand, c'est-à-dire de *Ceuta* et des lieux circonvoisins ». (1)

(709 de J.-C.). Roderik, le roi visigoth, se conduit comme un saligaud en violant la fille de Julien que le vieux comte faisait élever à la cour de Tolède. La nouvelle de ce forfait transporte de rage le gouverneur byzantin. Il conclut avec Mousa, à la fin de 90 de l'hégire (octobre 709 de J.-C.), un traité en exécution duquel il ouvre aux Arabes les portes de ses villes, c'est-à-dire de *Ceuta* et des autres petits forts voisins qu'il pouvait avoir sous son autorité. Ensuite Julien pousse le général musulman à la conquête de l'Espagne; il lui prête des bateaux pour transporter ses troupes de l'autre côté du détroit et il s'embarque lui-même pour servir de conseil et de guide aux Musulmans. Il suit la colonne expéditionnaire de T'arik'; il combat à Jerez (711); et, le lendemain de la victoire, il conseille au chef berbère de marcher sur Tolède. Il prend part ensuite à l'assaut de Carmona. Au moment où l'histoire perd les traces du seigneur de Ceuta, la légende s'en empare pour le faire mourir en prison.

Les romances, les chroniques fabuleuses ne tarderont guère à clouer au pilori ce *Chrétien félon;* elles en feront le type du traître, le *Ganelon* espagnol, que l'on retrouve jusque dans le *Romancero* portugais. Assurément l'artificieux Julien fut un fourbe, — en langue diplomatique nous serions obligés de dire un *habile politique;* — il mystifia Ok'ba, ce n'est pas douteux; il tint tête ensuite à Mousa et il ne lui ouvrit sa capitale que lorsqu'il ne put plus sans doute faire autrement. Voulut-il se venger simplement

---

(1) Dozy. *Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne pendant le Moyen Age,* t. 1er, de la page 61 à la page 65, troisième édition. Paris et Leyde in-8°, 1881.

du viol de sa fille, ou bien espérait-il sauver du naufrage son petit royaume en lançant les hordes islamiques sur l'Espagne ? — Ces deux sentiments furent peut-être connexes. Dans tous les cas, il résulte des documents anciens que Julien rusa jusqu'à la fin ; puis, insignifiant principicule, on le voit disparaître, malgré son habileté, dans la grande tourmente mahométane qui jetait par terre alors les peuples et les rois.

(715). Le conquérant de l'Espagne nomme son troisième fils, Abd-el-Malek ben Mousa, gouverneur de Ceuta.

(741-742). Baleg (ou *Baldj*) s'empare de Ceuta avec les débris des Arabes syriens qui ont été taillés en pièces à la bataille de *l'Ouad Sbou*. Cette prise de possession semblerait indiquer que Ceuta était tombée en même temps que Tanger aux mains des Berbères au moment du soulèvement en masse de ces Indigènes contre la domination arabe, c'est-à-dire en 740-741 de J.-C.

(742). Assiégés et affamés dans Ceuta par les Berbères qui ravagent les champs d'alentour, les Syriens obtiennent du gouverneur arabe de l'Espagne, Abd-el-Malek, de passer dans la Péninsule pour l'aider à écraser les Berbères espagnols qui s'étaient également soulevés de l'autre côté du détroit. Débarrassés de la domination arabe, Ceuta et tout le Mag'rib resteront indépendants jusqu'à l'avènement de la dynastie Idrisite.

Fournel étant le seul auteur qui se soit occupé particulièrement de ce que devint Ceuta depuis l'année 742 jusqu'en 931, époque de l'annexion de cette place à l'empire oméïade d'Espagne, je ne puis mieux faire que d'emprunter au grand historien des Berbers le récit des vicissitudes éprouvées par la petite ville marocaine pendant cette longue période de près de deux siècles.

« En 213 (828 de J.-C.), Ceuta était vraisemblablement une possession idrisite plutôt nominale que réelle ; mais il est nécessaire, pour le faire comprendre, de remonter un peu haut. On se rappelle l'accueil fait à Ok'ba, en 62, par le comte Julien, la défense de *Ceuta* par le même Julien en 90, et l'assistance que ce seigneur de *Ceuta* prêta, l'année suivante, à T'arif dans la première expédition que les Arabes firent en Espagne. El-Bekri, après avoir dit que, pour la seconde expédition (celle de 92), ce fut Julien qui fournit à T'arik' ibn Ziad les moyens de passer en Espagne avec ses compagnons, s'exprime en ces termes : « Plus tard, les Arabes

firent, avec les habitants de *Ceuta*, un arrangement à l'amiable et obtinrent la permission de s'établir dans la ville (1). » Survint ensuite, en 122, la révolte de Meïçarah-el-H'ak'ir : « Les Berbers de Tanger, dit Ibn-Khaldoun, se portèrent alors sur *Ceuta* et en expulsèrent les Arabes ; puis ayant réduit en esclavage les habitants de la ville, ils la dévastèrent au point qu'elle resta dépeuplée. » (*Hist. des Berbères*, t. 2, p. 136 de la traduction). — El-Bekri, sans nommer Meïçarah, avait rattaché cette destruction à la révolte de 122, car après avoir parlé de l'établissement des Arabes à *Ceuta*, il ajoute immédiatement : « Ils en furent chassés *quelque temps après* par les Berbers de *Tanger*, et *Ceuta* resta abandonnée et en ruines, sans autres habitants que les animaux sauvages. » (*El-Meçalik*, p. ١٠٤, l. 5. Voir aussi *Baïan*, t. 1, p. ٢١١, l. 10 et 11.) — Quelle fut la durée de cet anéantissement de *Ceuta* ? Il est malheureusement impossible de le dire, car nous verrons (t. 2, sous l'année 319 de l'hégire) qu'on ne précise pas la date à laquelle un certain Madjakaçan (ماجكسن), de la tribu des *Ghomârah*, en prit possession, y fonda même une petite dynastie dont nous n'aurons rien à dire, si ce n'est qu'elle eut seulement quatre représentants, dont le dernier était encore debout en 319. On est

(1) *El-Meçalik oua'l-Memalik*, p. ١٠٤, l. 5 (*Journal Asiatique*, t. 13, p. 193, 5e série, 1859). — Ibn Khaldoun explique que cet arrangement amiable eut lieu *après la mort* de Julien (*Histoire des Berbères*, t. 1, p. ٢٧١, l. 9 ; — t. 2, p. 136 de la traduction.) — On voit percer ici, dans le langage d'El-Bekri et d'Ibn-Khaldoun, ce qu'avait de précaire la position des Arabes dans le *Maghrib-el-Ak'sâ (A)* dès l'époque de la mort de Julien, c'est-à-dire à une date nécessairement peu éloignée des grands succès de Mouça-ibn-Nos'aïr dans cette région. Les mêmes passages que je viens de citer semblent montrer que le comte Julien garda le gouvernement de *Ceuta* jusqu'à sa mort, malgré ce qui a été dit à ce sujet *(B)* ; il est seulement fort à regretter que la date de cette mort, probablement assez voisine de l'an 100 de l'hégire (718-719 de J.-C.), ne soit pas donnée.

(A) Fournel, esprit éminemment critique et scientifique, n'a jamais commis la faute d'appeler le Maroc *Maghreb*. Il lui donne son nom véritable, *El-Magrib*, tel que le prononcent les milliers d'étudiants musulmans du Nord-Ouest africain.

(B) Roderici Toletani, *De rebus Hispaniæ*, lib. IV, cap. 4 (*Hisp. illustr.*, t. 2, p. 71 ; in-f°, Francofurti, 1603.) — Lucæ Tudensis, *Chronicon Mundi*, lib. IV. — M. Dozy, dans le savant article qu'il consacre au comte Julien, s'abstient de parler de la fin de ce personnage (*Recher.*, etc., t. 1, p. 64 à 70. Leyde, 1860).

donc autorisé à regarder comme fort probable qu'en 213 (828 de J.-C.), *Ceuta* était dans l'état de destruction où les Berbers de *Tanger* l'avaient réduite. » (1)

En 213 de l'hégire (828 de J.-C.), a lieu le fameux partage du Mag'rib entre les fils d'Idris II, et nous voyons l'un d'eux, El-K'asem, avoir pour sa part Tanger, *Ceuta* (en ruines très probablement, comme on vient de le dire), Tétouan et les contrées maritimes qui en dépendent. Un fils d'Idris II, Omar ben Idris, châtie la désobéissance d'El-Kasem (2) envers son suzerain et reçoit pour prix de sa victoire le petit royaume du prince déchu. Les descendants d'*Omar* resteront les maîtres de Ceuta et gouverneront bientôt tout le Mag'rib.

De 828 de J.-C. à 931, l'histoire de Ceuta est mal connue. Fournel, le chercheur par excellence, estime que *Ceuta* était encore, nominalement au moins, au pouvoir des Idrisites en 931, c'est-à-dire au moment où cette ville allait passer sous la dépendance des Oméïades d'Espagne.

« On a vu, dit-il, que, selon toute apparence, *Ceuta* était en 213 de l'hégire dans un état de ruine et d'abandon complet, tellement complet que cette ville n'est mentionnée ni par Ia'k'oubi, ni par Is't'âkhri (3). A une époque inconnue, mais qu'on ne peut faire

(1) Fournel. *Les Berbers,* t. 1er, p. 498 et 499, note 5.

(2) Un des petits-fils d'El-K'asem aurait reconquis le royaume de son aïeul ainsi que *Ceuta* à une date que Fournel n'a pas pu trouver. (*Les Berbers,* t. 2, p. 249, n° 2.)

(3) A cette constatation de Fournel, j'en ajoute une autre concernant ce nonchalant d'Ah'med ben Khaled En-Naciri Es-Slaoui, lequel s'intitule modestement *Farid ez-Zaman, Bah'ar el-Ouloum* (le phénix du siècle, l'Océan scientifique). Or, le phénix en question est d'une sécheresse lamentable sur les premiers siècles de l'histoire du Mag'rib. Son *Kitab-el-Istik'ça* brille par l'absence de toute notion sérieuse sur les tribus, le commerce et les villes de l'ancienne Maurétanie Tingitane. Nos procédés modernes d'investigation, qui confinent tour à tour à l'anthropologie, à la sociologie, à la géographie, à l'économie politique et à la critique philosophique, semblent produire sur les nerfs du sensible historien marocain l'horripilant écœurement qu'il ne manquerait pas d'éprouver si on le mettait subitement en présence d'un jambon fumé trônant sur un plat de kouskous. L'impardonnable auteur ! Il n'a même pas copié in-extenso ses grands modèles : Ibn-Khaldoun, El-Bekri, Ibn-Ad'ari, Ibn-el-Athir et tant d'autres précieux ouvrages qu'il avait à sa disposition ! Il les a impitoyablement châtrés ; il nous donne leur ombre, et il se croit complet !

remonter qu'aux années florissantes de la dynastie des *Edrisites*, un certain *Mâdjekes* (1) (ماجكس), Berber païen appartenant à la tribu des *R'omârah*, choisit *Ceuta* pour sa résidence, embrassa l'islamisme, et devint seigneur de la ville. Il eut pour successeur son fils 'Ais'âm (عصام) et ensuite son petit-fils Modjaber-ibn-'Ais'âm. A la mort de celui-ci, l'autorité passa dans les mains d'Er-Ridha-ben-'Ais'âm, frère de Modjaber, et ce règne durait encore en 319 (931 de J.-C.) (2). La petite dynastie 'ai'sâmite n'avait pu s'établir à *Ceuta* qu'avec l'assentiment des princes qui régnaient sur le *Maghrib*, et si, à l'époque de la puissance de ceux-ci, elle se reconnut loyalement vassale des Edrisites, sa fidélité avait été tout au moins ébranlée par les revers qui étaient venus les frapper. « Cette dynastie, dit Ibn-Khaldoun, témoignait aux Edrisites une obéissance peu franche (3). » Telle était la position de *Ceuta* et des petits princes qui y commandaient, quand 'Abd-er-Rah'mân-en-Nâs'ir porta de nouveau ses regards de l'autre côté du détroit. Soit que le khalife omaïade ait vu, dans la destruction de *Nâkour*, un défi qu'il devait accepter, soit que, en présence des événements dont ces régions étaient le théâtre, il ait renoncé à masquer désormais des projets depuis longtemps devinés, il afficha hautement ses prétentions à la possession du *Maghrib*. Profitant de l'abaissement des Edrisites, il leur proposa d'accepter sa souveraineté, en même temps qu'ils l'autoriseraient à enlever *Ceuta* aux *Beni-'Ais'âm*, et Ibn-Khaldoun nous donne le choix de deux solutions ; suivant l'une, il *décida* les princes déchus à

(1) Ceci est l'orthographe d'Ibn-Khaldoun, que je crois devoir préférer à celle d'El-Bekri, dans lequel on lit ماجكن *(Mâdjeken)*, parce que le premier dit, avec une grande apparence de raison, que ce fut de là que *Ceuta* reçut le nom de *Mâdjekeça* (*H. d. B.*, t. 2 de la traduct., p. 136). Ibn-Adzari adopte une orthographe qui tient des deux : il écrit ماجكسن *(Mâdjekecen)* (*Baïan*, t. 1er, p. ٢١١, l. 12 à 17).

(2) El Bekri, p. ١٠٤, l. 7 à 13 (J. A., t. XIII, p. 193 et 194, 5e série). — *Baïan*, t. 1er, p. ٢١١, l. 12 à 17. — Ibn-Khaldoun, *H. d. B.*, t. 1er, p. 281, l. 13 à 16 (t. 2 de la trad. franç., p. 136). — Ibn-'Adzari donne au successeur de 'Ais'âm le nom de Moh'ammed, au lieu du nom de Modjaber que lui donne El-Bekri ; tous deux le font *frère* de son successeur Er-Ridha (ou Er-Radhi) ; mais Ibn-Khaldoun fait celui-ci *fils* ou *frère* de Modjir (Modjaber).

(3) *H. d. B.*, t. 1er, p. ٢٨١, l. 16 et 17 (t. 2 de la trad. franç., p. 136).

accepter sa proposition (1) ; suivant l'autre, « il *obligea* Abou-'l-'Aïch-ibn-Edrîs-ibn-'Omar à lui livrer la ville de *Ceuta* (2) ». Cette seconde version semble plus vraisemblable, puisque « le souverain de Cordoue, dit le même Ibn-Khaldoun, envoya contre cette ville un corps de troupes et une flotte sous les ordres de son général Feredj-ibn-'Ofaïr (3). Ceci eut lieu en l'année 319. Er-Ridha le 'Ais'âmite *s'empressa* de faire sa soumission et d'abdiquer le trône. Telle fut la fin de cette dynastie (4) ». Rien, comme on voit, n'indique un consentement de la part des Edrisites, et peut-être *l'empressement* de Ridha a-t-il une certaine relation avec l'obéissance peu franche dont parlait tout à l'heure Ibn-Khaldoun. Quoi

(1) *H. d. B.*, t. 1er, p. ٢٨١, l. 16 et 17 ; p. ٢٨٨, l. 4 à 6 (t. 2 de la trad. franç., p. 136 et 146). Dans le dernier passage, Ibn-Khaldoun s'exprime ainsi : « En-Nâs'ir-'Abd-er-Rah'mân, l'Omaïade, ayant conçu le projet de conquérir le *Maghrib* et d'en expulser les Fât'imites, décida les *Beni-Moh'ammed* à lui céder la ville de *Ceuta,* dont il prit possession en 319. » Or j'ai dit, d'après le même Ibn-Khaldoun, que *Ceuta* appartenait aux *Beni-'Omar*, ou, si l'on veut, que les petits princes qui y commandaient étaient sous leur dépendance. Si donc on doit attacher un sens précis aux termes qu'emploie l'auteur, il faut admettre que les *Beni-'Omar* jouaient un rôle secondaire par rapport aux *Beni-Moh'ammed*, et Ibn-Khaldoun semble, quelques lignes plus bas, établir cette subalternité, quand il dit : « Depuis le temps où El-H'adjâm s'était emparé du commandement, à la suite de son insurrection contre Ibn-Abi-'l-'Afiâh, les Edrisites avaient toujours reconnu pour chefs leurs parents de la famille de Moh'ammed (t. 2 de la trad. franç., p. 147). » Mais Ibn-Khaldoun présente de si fréquentes variantes dans ses récits, qu'on hésite toujours à donner pour preuve d'un fait ce qu'il a dit, sur le même fait, dans un autre passage.

(2) *H. d. B.*, append. IV au t. 2 de la trad. franç., p. 569.

(3) El-Bekri et Ibn-'Adzâri écrivent فرج ابن عفير (Feredj-ibn-'Ofaïr) ; Ibn-Khaldoun écrit فرج بن غفير *(Feredj-ben-R'ofaïr).*

(4) *H. d. B.*, t. 1er, p. ٢٨١, l. 19, à p. ٢٧٢, l. 2 (t. 2 de la trad. franç., p. 136 à 137). — « Et nauigio *septam* veniens obtinuit ciutatem, et de suis in ea principem stabiluit. » (Roderici Toletani, *Historia Arabum*, cap. XXX, p. 26.) — En el año trescientos diez y nueve ocuparon las tropas de Abderahman las ciudades de *Ceuta* y de *Tanja*. » (J. Conde, *Hist. de la domin. de los Arab. en España,* t. 1er, p. 409.) Je ne sais pourquoi Conde nomme ici *Tanger*. Nous verrons plus loin que ce ne fut qu'en 339, vingt ans plus tard, qu'En-Nâs'ir devint maître de cette ville. L'erreur de Conde paraît provenir du *K'art'âs*, dans lequel on lit : « En 349, 'Abd-er-Rah'mân-en-Nâs'ir se rendit maître de *Ceuta* et de *Tanger*... Quelques-uns rapportent cet événement à l'an 319. » (*K'art'âs*, p. 135 de la trad. franç.)

qu'il en soit, ce fut, suivant El-Bekri, le premier vendredi de rebî-el-aouel 319 (25 mars 931 de J.-C.) qu'En-Nâs'ir prit possession de Ceuta, et, suivant Ibn-'Adzâri, on y récita la khotbah au nom d'En-Nâs'ir le 4 du même mois. (1) »

(949). Avant de daigner accepter la suzeraineté du Mag'rib-el-Ak'ça, le calife oméïade de Cordoue, déjà maître de *Ceuta*, exige que Tanger lui soit livré et que la forteresse de Tétouan (2) soit démantelée par ses vassaux, les princes idrisites des Beni-Moh'ammed. Ceux-ci cèdent aux exigences du souverain espagnol et Tétouan est démoli. Trois ans plus tard, en 952, c'est-à-dire après la reddition de Tanger et la démolition de Tétouan, les Beni-Moh'ammed ayant manifesté l'intention de relever de ses ruines la ville détruite en vue de compenser la perte de Tanger, les habitants de Ceuta s'opposent à ce projet en prétendant que la nouvelle *Tét'aouan* nuirait à la prospérité de leur ville et lui enlèverait tous ses avantages. A cette nouvelle, le souverain oméïade envoie à Ceuta, et, de là à Tét'aouan, une armée destinée à combattre et à humilier les Idrisites.

(959-960 de J.-C.). Le général fat'imite Djouher parcourt en vainqueur le Maroc et s'empare de toutes les villes de ce pays, à l'exception de *Ceuta* et de *Tanger*, que défendent courageusement les troupes oméïades.

(962-963). Les fortifications de Ceuta sont réparées et complétées par le successeur d'En-Nacer, le nouveau calife oméïade d'Espagne.

(971 de J.-C.). — « *Ceuta* est la *seule ville* en Afrique qui reste encore au pouvoir des Oméïades d'Espagne ; les Berbers des environs lui payent la dîme (صدقات *çadak'at*), l'impôt territorial (خراج *kharadj*) et d'autres taxes (لوازم *laouazem*) ; il en est de même à l'égard de ceux qui habitent *Mersa-Mousa* (le port de

(1) FOURNEL. *Les Berbers*, t. 2, de la page 171 à la page 173.

(2) Ce précieux renseignement d'Ibn-Khaldoun et d'El-Bekri m'était passé inaperçu quand je faisais ma *Notice historique sur Tètouan*. La ville, ou tout au moins le fort de *Tètouan*, existait donc bien avant 1286, époque de sa prétendue fondation, comme me l'a fait dire *El-Istik'ça*. (Voyez p. 234 et suiv. de ce volume ; voyez aussi les savantes recherches et hypothèses de FOURNEL sur *Tanger*, *Ceuta* et *Tét'aouan* ; *Les Berbers*, t. 2, de la p. 294 à la page 302.)

Moïse) (1). Ce port appartient aussi aux Oméïades, mais je me figure qu'il tombera bientôt au pouvoir de notre maître. (2) » Ce passage d'Ibn-H'auk'al donne clairement à entendre que les fat'imites étaient alors les maîtres de *Tanger* et de tout le Mag'rib, moins *Ceuta* qui servira bientôt de boulevard et de base d'opérations aux armées conquérantes des Oméïades.

(979). Bologguin, l'heureux général fat'imite qui a soumis une grande partie du Maroc, n'ose mettre le siège devant Ceuta, qu'il trouve bien approvisionnée et regorgeant de troupes oméïades et berbères.

(1016). Chute des Oméïades d'Espagne. Ceuta passe sous la dépendance des Idrisites-H'ammoudites.

(1077). L'esclavon Soggout el-Bergouati, client de la famille d'Idris, devient indépendant et s'asseoit sur le trône de Tanger et de Ceuta.

(1083). Long siège et prise de Ceuta par les Almoravides qui enlèvent définitivement le Mag'rib el-Ak'ça aux Idrisites-H'ammoudites.

(1146-1147). Les Almohades assiègent Ceuta et la prennent aux Almoravides.

1147-1148). Les habitants de Ceuta se révoltent contre l'autorité almohade. Ils massacrent leur gouverneur Yousef ibn Mekhlouf et se rallient au parti du chef messoufite-almoravide qui commandait à Algésiras. (IBN-KHALDOUN, trad. t. 2, page 183.) D'après le *K'art'as*, p. 271, tous les Almohades qui se trouvaient à Ceuta auraient été massacrés et leurs chefs brûlés vifs.

(1148). L'almohade Abd-el-Moumen brise la résistance des insurgés du Maroc septentrional. Ceuta implore son pardon. Abd-el-Moumen le lui accorde à la condition que les murs de la ville soient démolis, ce qui est fait immédiatement. (*El-K'ar'tas*, p. 272.)

---

(1) Petit port entre *Ceuta* et *Tanger*, à huit milles de la rade de *Bab-el-Iemm*, qui est elle-même à trente milles de Tanger (EL-BEKRI).

(2) IBN-H'AUK'AL. *Description de l'Afrique*, §§ 34 et 35 (J. A., tome 13, page 189, 3e série).

(1161-1162). C'est peut-être à cette date qu'il faut placer la restauration des fortifications de Ceuta, car les chroniques arabes nous apprennent qu'en l'an 557 de l'Hégire (1161-1162 de J.-C.), l'almohade Abd-el-Moumen donna l'ordre de fortifier toutes ses côtes et de se préparer à faire la guerre aux Chrétiens par terre et par mer. Ceuta et les autres ports du Rif furent invités à construire cent navires.

(1232). Abou-Mousa, frère du sultan almohade El-Mamoun, se proclame souverain à Ceuta. El-Mamoun assiège cette ville pendant trois mois sans pouvoir s'en emparer. Après la levée du siège, Abou-Mousa fait sa soumission à Ibn-Houd, souverain de l'Espagne, et le met en possession de Ceuta.

(1233). Après trois mois de règne à Ceuta, Ibn-Houd est trahi et remplacé par un de ses subordonnés, l'officier almohade El-Yanechti, surnommé El-Mouaffik'. Celui-ci se rend indépendant et gouverne la ville pour son propre compte (*El-K'art'as*, p. 393).

(1234). Rupture de l'alliance entre le sultan Er-Rachid et la République de Gênes. Celle-ci, croyant attaquer une ville soumise aux Almohades, bloque Ceuta avec 70 grands vaisseaux, 20 galères et 30 navires plus petits. (Voir plus loin *Commerce de Ceuta au moyen âge*.)

(1235). Les Génois se retirent après un long siège et un blocus rigoureux durant lesquels ils ont vainement employé leurs plus terribles machines de guerre contre Ceuta qui était alors défendue par le petit souverain indépendant El-Mouaffik' (1). Ce furent naturellement les habitants de Ceuta qui payèrent les 400,000 dinars d'indemnité de guerre aux Génois pour obtenir d'eux la levée du siège (2).

(1237-1238). Les habitants de Séville répudient l'autorité d'Ibn-

---

(1) Et non Ibn-Houd, comme le dit Mercier. (*Histoire de l'Afrique septentrionale*, t. 2, p. 154.)

(2) *El-K'art'as*, traduct. p. 304. Il est clair qu'Er-Rachid ne déboursa pas un *fels* pour les habitants d'une ville qui n'avait pas encore reconnu sa souveraineté. Mercier et Élie de la Primaudaie disent que le khalife almohade fut obligé de payer les 400,000 dinars. C'est une erreur. Je ne sais pourquoi Mercier réduit ce chiffre à 40,000 pièces d'or. (V. *Istik'ça*, tome 1er, page 202. — Mas Latrie, p. 151.)

Houd et proclament la souveraineté du sultan marocain Er-Rachid. Abou-Omar ibn el-Djedd, l'auteur principal de ce mouvement, envoie en Afrique quelques membres de la famille H'adjjadj, et cette députation se rend à Maroc après avoir soulevé les habitants de *Ceuta* en faveur d'Er-Rachid. El-Yanechti, l'officier qui y commandait, était déjà en rébellion (1) contre Ibn-Houd quand cette nouvelle révolution lui enlève son pouvoir usurpé. Er-Rachid, qui se trouvait alors à Maroc, désigne comme gouverneur de Ceuta un de ces envoyés, le nommé Abou-Ali-Ibn-Khalas. (*Ibn-Khaldoun*, t. 2, p. 242 de la traduction.)

(1245-1246). « Les habitants de Séville et de Ceuta font prévenir Abou-Zékérïa le hafside qu'ils viennent de le reconnaître pour souverain. Un navire équipé par Ibn-Khalas, qui voulut envoyer de riches présents à cet émir et dans lequel il avait fait monter son fils, sombra en sortant du port de Ceuta. » (*Ibn-Khaldoun*, t. 2, p. 246 de la traduction.)

(1249-50). Abou-l-Cacem el-Azéfi soulève la ville de Ceuta ; il en expulse le gouverneur hafside et il décide les habitants à se replacer sous l'autorité des Almohades.

(1273). Siège de Ceuta par les Mérinides. La ville se délivre des assiégeants en leur payant un tribut annuel.

(1278-1279). Les fils d'El-Azéfi font proclamer à Ceuta la souveraineté du sultan mérinide et ne portent plus eux-mêmes les insignes de la royauté. (*Ibn-Khaldoun*, t. 4, p. 159 de la traduction.)

(13 mai 1306). Le sultan de Grenade s'empare de Ceuta par surprise.

(Juin 1308). Les troupes mérinides dévastent les environs de Ceuta et bloquent la ville.

(21 juillet 1309). Le sultan mérinide Abou-r-Rebiâ donne l'ordre à son client Tachfin ibn-Yaâk'oub el-Ouat't'asi d'aller faire le siège de Ceuta. « Aussitôt que cet officier fut venu dresser son camp sous les murs de la ville, les habitants, pleins de joie, poussèrent le cri de ralliement mérinide et chassèrent de chez eux les troupes d'Ibn-el-Ahmer et les fonctionnaires andalous, tant civils que militaires. » (*Ibn-Khaldoun*, t. 4, p. 183 de la traduction.)

(1) Nous avons vu qu'El-Yanechti s'était rendu indépendant dès 1233.

(1316-1317). Un descendant d'El-Azéfi rétablit dans Ceuta le gouvernement autonome représenté par les notables de la ville. Deux ans après, en 1319, Ceuta fait de nouveau un semblant de soumission au sultan mérinide.

(1327-1328). Décidé à en finir avec la puissante famille El-Azéfi, le sultan mérinide Abou-Saîd arrive à la tête d'une armée devant Ceuta pour y rétablir son autorité. Aussitôt, les habitants rentrent dans l'obéissance et livrent au souverain tous les membres de la famille Azéfi. « Après avoir occupé la citadelle, Abou-Saîd restaura les fortifications de la ville et rétablit l'ordre dans les cantons voisins. Toutes les branches de l'administration passèrent entre les mains des Mérinides..... Aux cheikhs, membres du grand conseil de la ville, le sultan accorda des pensions et des gratifications. En partant pour la capitale, il donna l'ordre de bâtir une ville sur la partie la plus élevée de la péninsule de Ceuta. La construction de cette place (1), que l'on nomme *Afrag (cour, parc* en berbère), fut commencée en l'an 729 (1328-1329). » (*Ibn-Khaldoun,* t. 4, p. 200 et 201 de la traduction.)

Ceuta aux Portugais

(14 août 1415). De 1330 à 1415, l'histoire de Ceuta se confond avec celle des oscillations de la politique mérinide au Maroc. Blocus de la ville, capitulations, changements de maîtres se succèdent pendant cette période troublée. Dans l'ombre, cependant, les *Infidèles* guettent Ceuta. Le trésorier du roi Jean Ier de Portugal démontre à son maître, qu'au lieu de prodiguer tant d'argent en fêtes et tournois pour armer ses trois fils aînés chevaliers, il en coûterait beaucoup moins pour conquérir une place sur les Maures. « Cet avis, dit Marmol, plut au roi et à son conseil, et la conquête de Ceuta fut résolue ». Sous prétexte de se ravitailler, deux galères portugaises relâchent à Ceuta et lèvent sans bruit le plan des fortifications. Pendant ce temps, Jean fait construire des navires ; il en achète aussi en Castille, en Flandre et en Angleterre. Une armée nombreuse s'assemble à Lisbonne. La nouvelle s'étant répandue en Europe que le Portugal prépare

(1) Il s'agit ici de l'antique *Abyla* (mont Acho), que le sultan convertit en hâteau fort. (V. Godard, p. 381.)

une croisade contre les *mécréants*, des chevaliers français et anglais s'enrôlent en grand nombre dans l'armée chrétienne.

Le 14 août 1415, l'armada portugaise, forte de plus de 200 voiles (1), portant 20,000 hommes, parut devant Ceuta. « Le roi, ayant attiré les Maures vers le château par une fausse attaque, força l'entrée du port et débarqua ses troupes. Le même jour (2), la place fut emportée d'assaut, après un rude combat dans les rues et à la porte de Fès, où les Maures s'étaient retranchés. Tous furent tués ou faits prisonniers, à l'exception de quelques-uns qui se sauvèrent dans les montagnes avec le gouverneur Sala ebn Sala. Les maisons, où l'on trouva le dîner prêt, furent saccagées, et le butin fut considérable..... Le lendemain, le roi Jean arma ses trois fils chevaliers dans la principale mosquée, convertie en église. A cette occasion, un des moines qui accompagnaient l'armée prêcha sur ce texte imité de César : *Veni, vidi et Deus vicit.* (3) »

L'auteur du *Necher el-mathani* (4) donne deux versions de la prise de Ceuta par les Portugais. La première, aussi hilarante qu'invraisemblable, nous représente les négociants portugais introduisant dans la ville, en les faissant passer pour des colis ordinaires, d'énormes caisses où se tiennent cachés 4,000 guerriers du roi Jean Ier.

Dans la seconde version, qui est identique à la première sous le rapport de la prise de la cité marocaine, l'auteur arabe donne à entendre que la cause de la rupture entre le roi de Portugal et la Cour mérinide fut l'intolérable prétention des commerçants portugais qui s'arrogeaient en pleine paix le commandement du port de Ceuta, le monopole des transactions commerciales, plus un tribut annuel prélevé sur les habitants musulmans de la ville (4).

---

(1) *Cronicas del rey D. IOAM,* etc., in-4°. Lisboa, 1643, p. 335.

(2) Dans Renou, il est question du 21 août et non du 14 (p. 300 de sa *Description géographique du Maroc*).

(3) De la Primaudaie *(Villes maritimes du Maroc)*. Revue Africaine, n° 93.

(4) Cité à la page 147 du tome II du *Kitab el-Istik'ça*.

(4) L'auteur d'*El-Istik'ça* prétend que les Portugais assiégèrent Ceuta pendant *six ans !*..... Ce renseignement se trouve, ajoute-t-il, dans certaines chroniques chrétiennes (t. 2, page 156).

(1418). Le sultan de Fas et l'émir de Grenade assiègent vainement Ceuta par terre et par mer.

(1458). Arrivés avec une flotte en vue d'*Et-Kçar-ec-Cer'ir* ou *Kçar-Meçmouda*, les Portugais débarquent et s'emparent de cette célèbre bourgade maritime qui était située entre Tanger et Ceuta. Toutefois les vainqueurs ne tirèrent jamais aucun avantage de leur nouvelle possession ; ils finirent même par l'abandonner, après 82 ans d'occupation, en 1450, sous le règne de Jean III (1).

Ceuta à l'Espagne

(1580). Triste année pour le Portugal ; belle année pour l'Espagne qui se donne simplement la peine de recueillir la riche succession portugaise et annexe à ses possessions les vastes colonies de la patrie de Vasco de Gama. La Ceuta portugaise, la Ceuta arrachée aux Maures de vive force, passe docilement sous la domination castillane le jour où Philippe II d'Espagne met sur sa tête les deux couronnes de la Péninsule ibérique. Soixante ans après, en 1640, lorsque le Portugal recouvre son indépendance, Ceuta reste à l'Espagne et lui est solennellement cédée par le traité de 1668. Espagnole ou portugaise, qu'importe ! Ceuta continue à être naturellement le cauchemar des sultans marocains. Reprendre *Sébta*, l'enlever aux *Nçara*, quelle gloire dans ce monde et dans l'autre pour un croyant ! Dès 1588, Ah'med En-Nek'sis surprend les Chrétiens devant Ceuta. Les imprudents étaient allés se divertir hors de l'enceinte, hommes, femmes, enfants et domestiques, quand les Musulmans tombent sur eux à l'improviste et sont sur le point de s'emparer de la la ville. (*El-Istik'ça*, t. ר, p. ov.)

(Octobre 1693). Le sultan Moulaye Ismaïl se présente devant Ceuta avec une armée de 30,000 Marocains (2). Pour se défendre contre cette multitude d'assiégeants, la place espagnole n'a que 600 fantassins, 80 cavaliers, 60 artilleurs, quelques civils et un certain nombre de déportés. On arme jusqu'aux prêtres, jusqu'aux moines, et l'on forme avec eux une solide compagnie de 120 ecclésiastiques dont le souverain bonheur sera de bénir et d'embrocher

(1) Renou, *Description géographique de l'empire du Maroc*, p. 299 et 300.

(2) D'après les historiens arabes, ce furent les *Moudjahidin* (Champions de la Foi) qui, au nombre de 25,000, *et sans le sultan*, assiégèrent Ceuta. (V. *Et-Tordjemân*, p. 43 ; *El-Istik'ça*, t. ε. p. ר٧.)

en même temps les Mahométans qui leur tomberont sous la main. Abandonnée à ses seules forces par la faible Espagne, Ceuta repousse tous les assauts, avec une vaillance telle, que le Chérif, désespérant de la réduire, convertit le siège en blocus. — « Il établit un camp fortifié à quelques kilomètres de Ceuta et y fit construire des maisons pour les officiers et des cabanes pour les soldats. Lorsque la guerre de succession éclata en 1701, après la mort du roi d'Espagne Charles II, Moula Ismaïl crut l'occasion favorable pour tenter un nouvel effort. Ceuta fut de nouveau investie ; mais ce second siège ne réussit pas mieux que le premier. Après plusieurs assauts infructueux, le Chérif fut obligé d'en revenir à son système de blocus : un fort détachement de la garde noire, que l'on renouvelait deux fois par an, vint occuper le camp fortifié, et les contingents des provinces reçurent également l'ordre d'y passer un mois à tour de rôle ; les Juifs de Tétouan étaient tenus de leur fournir une contribution de poudre, que l'on se hâtait de *faire parler* avec beaucoup de fracas inutile. (1) »

Le général en chef musulman qui dirigeait les opérations du siège aurait pu s'emparer de Ceuta s'il l'avait voulu. Mais cet homme pratique, qui répondait au nom d'Ali ben Abd-Allah, avait un intérêt majeur à ce que la guerre se prolongeât, s'éternisât même, attendu « qu'il faisait cultiver par les Arabes des contingents la vaste plaine où campait l'armée assiégeante. Les mêmes soldats faisaient ensuite la moisson et cueillaient les raisins, le tout à son profit, sans que cela lui coûtât rien. Il paraît même que, lorsque le roi de Maroc lui annonçait l'envoi de quelque renfort de la garde noire pour accélérer les travaux du siège, il avertissait secrètement le gouverneur de Ceuta de prendre ses précautions (2) ».

Sans être certain de leur félonie, le sultan n'était pourtant pas absolument dupe de la conduite extraordinaire de ses généraux. Il les soupçonnait de ne pas « hâter la reddition de la place de peur d'être obligés de faire ailleurs une nouvelle campagne ». (*Et-Tordjemân*, p. 43 de la traduction.)

Le décès du général-agronome Ali ben Abd-Allah, survenu à une date que nos chroniqueurs ne précisent point, ne parut chan-

(1) E. DE LA PRIMAUDAIE. *Les Villes maritimes du Maroc*. Revue africaine, n° 93, 1872.

(2) T. MARMOL. *Relation de trois voyages faits dans les États du roy de Maroc pour la rédemption des captifs en 1704, 1708 et 1712*, p. 342-344.

ger en rien la face des choses. Avant de s'endormir dans la paix du Seigneur, l'ingénieux Ali s'était arrangé de manière à laisser le commandement suprême des troupes marocaines à son fils Ah'med ; et il est infiniment vraisemblable que ce jeune militaire, élevé à l'école d'un tel père, fut le premier à maintenir dans toute son intégralité l'étonnant système de blocus imaginé par l'auteur de ses jours. C'est pourquoi nous voyons le siège de Ceuta se prolonger *pendant vingt-sept ans*, jusqu'en 1721 !! Qui sait, il eût peut-être duré toujours ce siège, si la métropole castillane, secouant enfin sa torpeur, n'eût envoyé en Afrique le marquis de Lèves, avec une flotte et une armée, pour dégager la malheureuse cité. Débarquée à Ceuta, la colonne expéditionnaire espagnole se jette aussitôt sur le camp des Marocains. Elle chasse ces guerriers-laboureurs hors de leurs retranchements et de leurs riches exploitations agricoles ; elle les poursuit, l'épée dans les reins, jusque dans les gorges sauvages de la Sierra Bullones et elle revient ensuite sur ses pas en rapportant comme trophées de sa victoire 4 drapeaux, 27 canons et des munitions en grand nombre.

(1732). L'aventurier hollandais Ripperda, ex-ministre des affaires étrangères et des finances d'Espagne, offre ses services au sanguinaire Abd-Allah ben Ismaïl, sultan du Maroc. A la tête d'une armée marocaine, Ripperda attaque Ceuta. Il est battu le 17 octobre par les Espagnols qui lui tuent 3,000 hommes. Lui-même, à moitié nu, ayant une seule chemise pour cacher sa nudité, il se sauve à grand'peine du carnage et il court se réfugier à Tétouan, où il finira ses jours en 1737, non sans laisser après lui plusieurs enfants issus de ses unions avec diverses mauresques, enfants qui étaient connus dans la ville arabe sous le nom de *Oulad el-Conde* (les fils du Comte) (1).

---

(1) E. de La Primaudaie, E. Pellisier, Guttierez, *Historia de España* et Castellanos. *El-Istik'ça* ne parle ni de ce siège ni de Ripperda. Chénier assure que le duc de *Riperda forma seulement le projet d'assiéger Ceuta et qu'il ne commanda jamais les armées du Maroc.* « Il n'est pas vrai, du reste, ajoute-t-il, que le duc se soit fait mahométan. » Castellanos affirme, sur la foi de Guttierez sans doute, que Ripperda avait embrassé l'islamisme sous le nom de *Sidi Osman* (p. 262). Enfin, Voltaire dit que Ripperda « alla mourir dans le royaume de Maroc, où il tenta d'établir une religion nouvelle ! » (Voltaire, œuvres complètes, t. 4, in-8°. Paris, 1846, p. 314. *Précis du siècle de Louis XV.*)

(1759-60 de J.-C.). En passant en vue de Ceuta à la tête d'une armée marocaine, le sultan Moh'ammed ben Abd-Allâh a la singulière idée d'envoyer dans la direction du présidio castillan une formidable décharge de mousqueterie, *à poudre seulement*. Les Espagnols répondent aussitôt à cette gracieuseté par une telle volée d'artillerie à boulets « que les montagnes en furent ébranlées, dit El-Istik'ça ». حتى تزلزلت الجبال (t. ٤, p. ٩٥.)

(1790). Pendant quatorze mois, c'est-à-dire depuis le commencement de septembre 1790 jusqu'au 7 novembre 1791, Ceuta repousse les diverses attaques de l'armée marocaine que commande souvent en personne le sultan El-Yazid ben Mouh'ammed, ce doux monarque qui massacrait ses prisonniers espagnols et faisait clouer leurs têtes et leurs pieds aux portes des villes maritimes de son empire.

Commerce de Ceuta au moyen âge

Autant les transactions commerciales sont nulles aujourd'hui à Ceuta, autant elles y étaient florissantes et prospères à l'époque lointaine où les Chrétiens et les Musulmans ne passaient pas une année sans essayer de s'exterminer pour la plus grande gloire de leurs dieux respectifs. Fait étrange ! Non seulement les dévastations, les guerres incessantes et les atrocités du moyen âge n'ont point supprimé les rapports commerciaux entre les croyants des deux religions, mais on serait tenté de dire (paradoxe mis à part), que, plus les hostilités étaient vives et répétées, plus les partisans de Jésus et de Mahomet semblaient éprouver le besoin de se rapprocher, moins stupidement que sur un champ de bataille, pour faire des échanges, pour commercer entre eux, quand il leur arrivait parfois de déposer les armes.

Dès le x^e^ siècle, le corail de Ceuta est régulièrement exploité. Quoique moins estimé que celui de Ténez et de Tabarca, il trouve cependant des acheteurs sur les marchés des ports italiens et espagnols. Gênes, vers 1150, envoie ses marchandises sur toute la côte de Barbarie et ses navires touchent régulièrement à Ceuta.

Le 15 novembre 1186, un diplôme commercial, accordé par le sultan Iaâk'oub aux Pisans, ouvre à ceux-ci *Ceuta*, Oran, Bougie et Tunis, pour leurs importations comme pour leurs exportations. En 1210, nous trouvons les Génois et les Provençaux en relations

suivies avec Ceuta et Bougie ; en 1227, les navires catalans font du commerce avec Ceuta.

Au commencement du XIII^e^ siècle, Ceuta est à l'apogée de sa prépondérance commerciale et militaire. Un sultan du Maroc, El-Mamoun, meurt du chagrin que lui cause la perte de « l'importante place qui commandait les communications d'Espagne au Mag'rib et qui était en même temps *la ville la plus commerçante de ses États* (1) ». De son côté, l'Espagne brûle du désir de s'emparer de cette clef du détroit. Elle prépare une croisade, elle équipe une flotte qui se présente devant Ceuta dans la seconde moitié du mois d'août 1234. Ici se place un événement incroyable : ce ne sont pas les Musulmans seulement qui défendent la ville marocaine ; ce sont les marchands génois, fort influents alors à Ceuta, où leurs établissements avaient acquis une grande extension, qui se concertent avec le gouverneur pour la défense de la ville, en lui faisant leurs conditions. Alors, ô surprise, on voit ces Chrétiens appeler, soit de Gênes soit d'ailleurs, 28 galères bien armées, s'avancer bravement au combat, et « menacer la flotte croisée de l'incendier si elle ne se retirait (1) ». L'armada castillane bat en retraite devant la coalition italo-marocaine. Ceuta délivrée, tout danger étant écarté, les Génois veulent contraindre le gouverneur musulman à les indemniser de tous dommages occasionnés par les croisés à leur commerce. Le gouverneur refuse ; les Chrétiens insistent si impérativement que la plèbe mahométane tranche le différend en livrant aux flammes les magasins de ses anciens défenseurs. La métropole italienne prend fait et cause pour ses nationaux. Une escadre génoise bloque Ceuta pendant plusieurs mois (1234-1235), et elle ne s'éloigne qu'après avoir arraché à la ville une contribution de guerre de 400,000 dinars d'or, environ quatre millions de francs.

Les Marseillais avaient un fondouc à Ceuta, en dehors de la ville musulmane, dans le faubourg où se trouvaient aussi les entrepôts des Génois et des Pisans. « Les statuts municipaux de 1228 s'occupent longuement des vins transportés de Marseille aux fondoucs de la nation à *Ceuta*, Bougie, Tunis et Oran. La vente du vin s'y faisait en gros et en détail, au moyen de mesures poinçonnées par

(1) MAS LATRIE. *Relat. et comm. de l'Afr. sept. au moyen âge.*

la commune, et les *musulmans* comme les chrétiens pouvaient publiquement s'y approvisionner. (1) »

Comme importations, les Européens apportaient des métaux, des draps, des toiles, des étoffes de luxe, des cordages, des navires, des agrès, des bijoux et autres objets d'industrie, et les Marocains fournissaient aux Chrétiens les produits de leurs terres et de leurs troupeaux : les laines, les cuirs, la cire, les sels, le blé. Quant au sucre, Ceuta en produisait en abondance. « La culture de la canne à sucre n'était pas encore abandonnée au Maroc au XVI^e^ siècle. On citait alors les sucres de Bône, et on remarquait pour leur abondance et leurs belles qualités les plantations du Sous et de Ceuta. (1) »

La conquête portugaise (1415), marque l'arrêt brusque, l'heure de mort du commerce de Ceuta, qui devint aussitôt une simple place de refuge et une base d'opérations militaires, ce qu'elle est encore aujourd'hui du reste entre les mains des Espagnols.

Pourquoi la Ceuta musulmane fut-elle un centre assez actif d'importations et d'exportations, et pourquoi la Ceuta chrétienne ne fut-elle ensuite qu'une caserne, un bagne désolé et stérile ?

— C'est parce que l'Espagne n'eut jamais une véritable politique commerciale vis-à-vis de l'Afrique. C'est parce que son idéal religieux, son objectif séculaire, — le prosélytisme intransigeant, — la condamnaient autrefois, la condamnent même à l'heure qu'il est à une indifférence absolue en matière d'ambition coloniale et d'intérêts purement terrestres. En Berbérie, ses tendances sont restées ce qu'elles étaient au temps de Ximénès et de Charles-Quint :

— Détruire l'Islam, bâtir des églises sur les ruines des mosquées, n'avoir rien de commun avec les *Infidèles*, tant qu'ils n'iront pas à la messe, tel est le cercle de fer qui étreint les responsables des destinées de la Péninsule, telle est l'inconcevable barrière qui s'élève devant eux et semble leur dire : — « Vous n'irez pas plus loin ! (2) »

---

(1) Mas Latrie. Voyez aussi page 224 et suivantes de ce volume.

(2) De parti pris, je n'ai rien dit de l'histoire religieuse des établissements portugais et espagnols au Maroc, travail méticuleux et triste, que je n'ai ni le temps ni le courage d'entreprendre. Analyser tous les sentiments d'héroïsme, de lâcheté, d'abnégation, de barbarie, de charité, de tolérance et de fanatisme qui ont agité tour à tour les âmes chrétiennes et musulmanes sur ce sol toujours brûlant du Mag'rib, serait chose très complexe, rarement grandiose, souvent très mesquine. Faite par un philosophe, cette étude serait néanmoins un document humain de la plus haute valeur, un joyau de plus ajouté à la couronne déjà si belle des Sciences hiérographiques.

Tribu du H'OUZ-TIT'T'AOUIN

Des falaises taillées à pic, de la verdure, des fleurs, des plantes tapissant les anfractuosités des roches, des tours ruinées, anciennes vigies des corsaires maures, des criques étranglées dans lesquelles viennent mourir les eaux vives des ruisselets, tel est le panorama du littoral méditerranéen entre Ceuta et Tétouan. Le H'ouz-Tit't'aouin occupe une partie de ce littoral, peut-être même la partie la plus tourmentée, car le derviche s'y est égaré un certain jour sans pouvoir retrouver sa route. Force lui fut de passer sa nuit sur une espèce de promontoire du haut duquel il entendait les flots monter à l'assaut du rivage. Le lendemain, dès l'aurore, des chevriers, qui dégringolaient les rochers avec une agilité et une adresse véritablement simiesque, tombèrent sur l'explorateur en criant :

— Venez voir un *islami !*

Ils voulaient dire : — Venez voir un forçat espagnol évadé de Ceuta et venu ici dans le but de se faire musulman. — Quand ce sont les pâtres qui rencontrent ces néophytes malgré eux, les malheureux galériens sont impitoyablement dépouillés de leurs vêtements et ils se présentent ensuite, dans le plus simple appareil, au premier village venu où on leur fait généralement un assez bon accueil.

Arrivés près de l'explorateur, une dizaine de grands gaillards de 18 à 25 ans lui demandèrent qui il était.

— De Tétouan, répondit le derviche. Et il ajouta : — J'allais à Endjra, mais je ne retrouve plus mon chemin.

A son accent, à certaines expressions arabes recherchées, les voyous devinèrent qui il était.

— C'est un t'aleb, dirent-ils.

Cette constatation valut à Moh'ammed l'inappréciable avantage de n'être ni occis ni roué de coups. Seulement, sur l'invitation pressante des chevriers, il dut leur abandonner de bonne grâce

ses meilleurs effets. De la meilleure grâce du monde également, les pasteurs lui indiquèrent sa route. Et il les quitta en les bénissant.

Du village d'El-Kouff, dont il avait fait son quartier général, le derviche put examiner à son aise la petite tribu qui nous occupe et en étudier les mœurs. Le H'ouz-Tit't'aouin n'a guère plus de trois heures de marche en tous sens. Sol extrêmement tourmenté, hameaux bien peuplés, bâtis pour le plus grand nombre près de la mer ; dans l'intérieur des terres, des vergers d'orangers, grenadiers, cognassiers, vignes, citronniers, des champs de blé, fèves, coton, chanvre ; climat chaud en été, humide en hiver. Industrie masculine : tisserands et brodeurs. Comme nourriture, du poisson, du bœuf et de la chèvre. Beaucoup de sources alimentent le bassin de l'ouad Bou-Cefih'a qui arrose la tribu du côté des Beni-H'ouzmer.

En fait d'industrie féminine, il y en a plusieurs : 1° la poterie, élevée dans certaines familles jusqu'à la hauteur d'une céramique un peu grossière encore ; 2° la prostitution, non clandestine, faite au grand jour, à Tétouan, la ville aux accouplements lascifs, aux ribaudes innombrables venues principalement du H'ouz et des tribus voisines. Ces pauvres femmes arabes, ne leur jetons pas trop la pierre. Souvenons-nous que les milliers et les milliers de chrétiennes et de juives qui vendent leurs faveurs sont au petit nombre des musulmanes perdues ce que la centaine est à l'unité.

De Tanger à R'mara, le long de la côte surtout, les mœurs n'ont rien de farouche. La femme et la jeune fille sortent sans voile, portant seulement un grand foulard de coton multicolore qui leur emprisonne la chevelure et retombe en plis bouffants sur les épaules. Un tablier, également de cotonnade, s'étale, non sur la poitrine, mais sur le dos, assez long pour aller battre les mollets. Ce tablier postérieur a plusieurs fonctions importantes : il sert aux dames de tapis quand elles veulent s'asseoir par terre ; il préserve leurs chairs des épines qui ne manqueraient pas de les blesser quand les vaillantes créatures reviennent de la forêt avec un énorme fagot de broussaille sur l'échine ; enfin il étanche l'eau qui suinte des outres et des cruches au retour de la source ou du ruisseau.

Féminisme islamique

Quoi qu'en dise Perron (1) et sa docte cabale, c'est-à-dire les pseudo-arabisants-sociologues qui ont suivi les brisées de l'ancien directeur de l'école de médecine d'Égypte, la musulmane est encore la reine de son foyer comme au temps des Abbassides et des Arabes antéislamiques. Il est bien certain toutefois qu'elle n'a jamais l'occasion d'étaler en public son réel prestige. Le monde fermé de l'Islam, en effet, n'a pas nos bals, nos soirées, nos réunions mondaines, où les deux sexes fusionnent si intimement, se coudoient, s'observent et se font remarquer. Invisible derrière ses voiles et ses murailles, la mauresque, arabe ou berbère, ne livre son existence quotidienne qu'à ceux qui vivent avec elle, à son mari, à ses frères, à ses proches parents. Or, jusqu'à présent, ceux-ci n'ont point jugé à propos de divulguer les secrets du h'arem soit du haut d'une tribune ou de la scène d'un théâtre, soit dans les pages brûlantes d'un roman de mœurs orientales. Nos psychologues en redingote se sont donc trouvés dans l'obligation absolue, ou d'étudier la femme arabe uniquement dans les livres arabes, rien que dans les livres arabes, ou de se copier les uns les autres en parlant des horizontales algériennes et tunisiennes. Ceux qui ont puisé leurs inspirations dans la littérature du peuple de Mahomet nous ont montré la femme poète, artiste et lettrée, c'est-à-dire l'exception. Les autres nous ont donné leurs impressions sur les filles perdues de l'Islam, les mouquères dépravées de l'Afrique du Nord, autre exception qui ne prouve rien en faveur de leur thèse. Au point de vue spécial de la femme et de son influence dans la société islamique, il y a peu de chose à glaner à travers la littérature arabe, car les compatriotes du Prophète ont évité avec soin de déchirer le voile de leur vie privée. Quand, par hasard, ils mettent en scène une femme, c'est toujours une savante ou une sainte. Il est évident que l'hôtel de Rambouillet et les mystères de Lourdes ont leur place, si l'on veut, dans les études gynécologiques, mais cette place est relativement

(1) *Les Femmes arabes* avant et depuis l'Islamisme, in-8°. Paris et Alger, 1858.

restreinte parce que les précieuses et les bigotes ne sont dans une nation qu'une infime minorité (1).

Faite dans des conditions si défectueuses, l'enquête de nos africanistes ne devait et ne pouvait aboutir qu'à la condamnation navrante et sans appel qui est sur toutes les lèvres chrétiennes : — « La musulmane existe comme bête de somme, comme chair à plaisir. *Son influence morale n'existe pas !* . » — Emporté dans un tourbillon de noir pessimisme, le médecin Perron, le laborieux Perron lui-même vaticine et ratiocine d'une manière quelque peu amphigourique quand il s'écrie : — « La femme arabe, je le répète encore cette fois, alla toujours s'effaçant de plus en plus, *à tel point qu'elle ne signifie plus rien !* » (2)

Mon Dieu, laissons-là ce théoricien qui étudie la compagne du bédouin dans les pages poussiéreuses des vieux manuscrits. Ne nous attardons pas aux bagatelles d'une mesquine critique à coups d'épingle ; vouons à un juste oubli les productions de ses devanciers, de ses disciples, de ceux qui ont parlé de la femme arabe avec autant de compétence à peu près que nous pourrions parler nous-même des êtres du sexe faible qui peuplent les planètes de l'infini. Entrons dans le vif de la question par des exemples qui démontreront que la musulmane des classes laborieuses de la société islamique est pour le moins aussi influente et aussi heureuse que l'épouse de l'ouvrier chrétien. Si je choisis à dessein le monde des travailleurs, c'est parce qu'il constitue l'immense majorité humaine, le troupeau innombrable et souffrant des pauvres, l'élément producteur et générateur par excellence. A côté de lui, que sont les riches ? — Une quantité négligeable ou peu s'en faut.

A quelques lieues d'Aïn-Béïdha, dans la province de Constantine, il est une tribu arabe, les Oulad Daoud, dont j'ai conservé le meilleur souvenir. Un modeste agriculteur, le vieux Si Ah'med ben T'ayyéb paraissait gouverner en prince débonnaire son grand

---

(1) L'hagiologie islamique, peu fouillée jusqu'à présent, réserve certainement des surprises aux féministes. Voyez à ce sujet le bel article d'IGNACE GOLDZIHER « Le culte des saints chez les Musulmans » dans la *Revue de l'histoire des religions*, tome 2, Paris 1880, où les exagérations de M. Perron sont réduites à leur juste valeur.

(2) Cette perle est détachée de la page 603 de ses *Femmes arabes.*

douar, vaste agglomération d'une vingtaine de tentes sous lesquelles vivaient ses fils, ses filles, ses brus, ses petits-fils, ses arrière-petits enfants, tout un monde de parents de différents degrés, très unis entre eux, s'aimant, s'entr'aidant, la vraie famille patriarcale en un mot, telle que je l'aime. Arrivé en 1874 dans ce milieu exclusivement arabe pour y apprendre le plus difficile des idiomes terrestres, muni d'une simple lettre de recommandation de mon savant professeur, le regretté Napoléon Seignette (1), je fus accueilli par ces braves gens comme un adolescent inexpérimenté que j'étais alors, c'est-à-dire en toute sincérité de cœur, sans aucune arrière-pensée, en parent plutôt qu'en ami. Non, ils ne m'ont rien caché, mes chers hôtes, que je bénis encore après un quart de siècle de séparation. Ils furent pour moi des conseillers éclairés, des guides sûrs et désintéressés, presque des frères, malgré la différence de race et de religion.

Quelles maisons de verre que ces tentes arabes ! quelle mine, quel trésor d'observations pour qui a des yeux et des oreilles ! Vivant de leur vie, m'intéressant à tout ce qu'ils faisaient, agriculture, élevage, tissage, tonte des moutons, castration des taureaux, cuisine, transhumance, labours, prières, ablutions, chasse aux puces exécutée sur la personne du vénérable Si Ah'med par les mains pieuses de ses fils de trente et quarante ans, longues veillées, conversations interminables avec les femmes et les hommes, telle est la vision, très nette et très douce, de mes trois mois de séjour là-bas qui me passe rapidement devant les yeux.

Une fée magique gouvernait la colonie. C'est elle, je le sus plus tard, qui avait décrété mon admission dans le giron de la grande famille. C'était la pieuse Khadhra, la vieille et sainte femme du chef, la mère sacrée de ses grands fils, la belle-mère non moins respectée des enfants du patriarche issus d'un premier lit. Or, le prudent Si Ah'med ne prenait jamais une décision sans consulter la reine du douar ; et celle-ci faisait marcher son monde au doigt et à l'œil, un froncement de ses sourcils étant un ordre auquel on n'avait encore jamais désobéi. Une nuit, par un orage épouvantable, nous étions campés sur la pente d'une colline. Affolés par le tonnerre et la pluie, les troupeaux envahissaient les tentes,

(1) Décédé à Sfax en 1884. Auteur de la traduction du *Code musulman* de Khalil, in-8°. Constantine et Paris, 1878.

piétinant les dormeurs, renversant les personnes qui étaient debout. Des trombes d'eau menaçaient à chaque instant d'emporter nos toits de laine. Éperdues, les mères se sauvaient au centre du douar, leurs enfants serrés sur la poitrine, criant que c'était la fin du monde, faisant in-extremis la profession de foi islamique. Cependant, nous, les hommes, nous déclarions qu'il fallait se réfugier au plus vite dans le vieux bordj inhabité de Seignette, à trois kilomètres de là. Et nous appelions Si Ah'med, le conjurant de sortir enfin de sa tente où il paraissait avoir pris racine.

— Sidi, partons ! Allons au bordj ! Le *t'oufan* (déluge) nous emporte !

— Calmez-vous, enfants, répondit la voix tranquille du vieillard. Khadhra est en prière. Attendez qu'elle ait fini. Elle vous dira ensuite ce qu'il faut faire.

Patiemment, nous restâmes immobiles sous les grondements du tonnerre et la pluie battante. Tout à coup, un pan de la tente du chef se souleva, et Khadhra parut au milieu des éclairs.

— Tous à vos tentes ! Que personne ne sorte ! L'orage va finir, s'il plaît à Dieu.

Tandis qu'elle parlait, je voyais, comme en plein jour, sa main rigide tendue vers nous dans l'attitude de souveraine omnipotence qui lui était habituelle. Un quart d'heure plus tard, nous dormions tous du sommeil du juste, chacun ayant regagné précipitamment sa couche sur l'ordre formel de la femme arabe illettrée qui gouvernait le douar.

Coïncidence curieuse, à dix kilomètres de nous, un autre grand douar obéissait aussi aux inspirations d'une vieille dame bédouine dont le bon sens inaltérable fit sur moi la même impression que le jugement sain et véritablement viril de l'impérieuse Khadhra. — Une dernière observation qui a bien son importance : Pas une seule fois, durant mon séjour au milieu d'eux, je n'ai été témoin de sévices, de cris, de querelles et de coups dans les vingt ménages arabes qui m'entouraient. Chacun vaquait à ses occupations avec le calme et la régularité placide des temps bibliques. Puis, le soir, réunis devant ma tente, qui était devenue le forum de notre village aux maisons de laine, assis pêle-mêle avec les femmes et les enfants, nous causions, et, souvent aussi nous écoutions celle de ces dames qui avait une histoire à raconter, un bon mot spirituel

à placer. De ce qui précède, il ne faut pas conclure que tous les maris mahométans sont des modèles de patience, de douceur et de galanterie. Non, loin de là. Ce que j'affirme cependant, c'est qu'ils ne sont ni meilleurs ni pires que nos paysans, et je puis ajouter, sans crainte d'être taxé d'exagération, que le buveur d'eau islamique est et sera toujours un époux mille fois moins insupportable que l'ouvrier alcoolique de nos grandes villes industrielles (1).

De la campagne et de l'atelier passons à la jeunesse des écoles. Quittons l'Afrique française, où l'instruction est nulle chez la femme arabe, et entrons au Maroc. Courons à Fas, la capitale intellectuelle du pays. Avant de pénétrer dans la sainte cité de Moulaye Idris, il nous faut cependant un cicerone parce que nos habits étriqués de *roumi* soulèveraient sur notre passage la méfiance, la haine aveugle d'un peuple de sectaires, sans compter que toutes les portes se fermeraient avec fracas devant nos barbes taillées à l'européenne. Justement, voici l'homme qu'il nous faut! Haute stature, face bronzée, où il y a peut-être quelques gouttes de sang nègre, voyez ce mahométan qui passe et qui répond au nom de Si Ah'med ben Es-Snousi. Il veut bien nous accompagner. C'est un vieil étudiant, c'est un barde populaire, et aussi un poète lettré, d'une fécondité, d'une facilité d'improvisation extraordinaire. Habitant Fas depuis douze ans, il connaît les coins et les recoins de la capitale, les mœurs, les coutumes, l'état d'âme de ses coreligionnaires. Notre petite instruction arabe lui inspire un vif intérêt, une confiance naïve qu'il ne cherche plus à dissimuler, et, pour nous, il va ouvrir le trésor de son expérience et de ses observations. Laissons-lui la parole :

انا عبد ربى احمد بن السنوسى فريت فى فاس مدة اثنا عشر سنة ورايت فيها امراة يقال لها العالية بنت سى الطيب بن كران تفرينا فى فن المنطف فى جامع الاندلس وبيننا وبينها حجاب كنا نسمعها ولم نرها واما علمها كان وافرا لا حد له فى كل فن واما حفظ القران فهى اكثر حفظا من نساء المدينة لان نساء فاس اكثرهن يقران المصحف العظيم

(1) Voyez ce que j'ai dit de la *femme rifaine* dans le premier volume du *Maroc Inconnu,* de la page 133 à la page 135 et passim. Je pourrais multiplier ici le nombre de mes observations personnelles qui tendent toutes à établir ce fait évident : — Le sort de la musulmane pauvre est moins à plaindre que celui de son infortunée congénère du monde chrétien.

ولالة العالية تعوزهن بزيادة العلوم المعقولية و كنا نقراوا عليها و هى دهشتنا بعظم علمها و اما علم الادب فنساء فاس فايفة فيه خصوصا الاشعار للامام الغرناطى و العالية كانت تقرى الطلبة الا لوجه الله و كانت تقرى الرجال وفت الظهر و النساء تقريهن بعد صلاة العصر وتقريهن فى الجرومية بشرح الازهارى (1)

TRADUCTION

— « Moi, serviteur de mon Dieu, Ah'med ben Es-Snousi, j'ai étudié à Fas pendant douze ans et j'y ai vu une femme, s'appelant El-Aliya bent Si-t'-T'ayyéb ben Kiran, qui nous faisait un cours de *Logique* dans la mosquée des Andalous. Entre elle et nous se trouvait un grand rideau qui nous empêchait de la voir, mais nous pouvions l'entendre. C'était une femme d'une érudition vaste, d'un savoir infini dans toutes les branches des connaissances humaines. Mieux qu'aucune femme de la ville, elle possédait son Coran dans sa mémoire. La plupart des femmes de Fas, en effet, apprennent le vénérable Livre divin. Toutefois elles étaient bien inférieures à Madame El-Aliya en métaphysique (autrement dit, dans le domaine des richesses intellectuelles qui proviennent de la *raison pure*). Nous suivions donc les leçons d'El-Aliya, et elle nous stupéfiait par l'étendue de sa science. Les femmes de Fas sont d'ailleurs très fortes en littérature ; elles goûtent particulièrement les poésies de l'imam El-R'ernat'i. El-Aliya faisait gratuitement ses conférences aux étudiants. Son cours avait lieu à midi pour les hommes et après la prière de quatre heures du soir pour les femmes. Elle expliquait aux étudiantes la *Djerroumiya* (grammaire arabe) avec les commentaires d'El-Ezhari. (2) »

Loin de le faire rire, les idées fausses que nous nous faisons en Europe sur la condition de la femme musulmane semblent

(1) Autre spécimen du langage des lettrés du N. O. africain. A part quelques incorrections grammaticales, on voit combien il se rapproche de l'arabe classique et combien il diffère aussi de l'idiome courant des gens sans instruction.

(2) Si Ah'med ben Es-Snousi, de qui je tiens ces détails, est originaire des environs de Mascara. Malgré ses quarante ans bien sonnés, ce lettré est encore *étudiant*. Cependant il vient d'être chargé provisoirement d'un cours complémentaire non rétribué de littérature arabe à la grande mosquée d'Oran.

étonner notre mahométan au plus haut degré, et soudain il fait jaillir ce petit quatrain de son cœur de poète :

يـــا عجبا من عـــدم امتثال الناس
للنســـاء يـــدرســـن بـــعـــاس
للعالية المشهورة بـــابـــن كران
كل النســـاء يـــحـــفـــظـــن للـــقـــران

— « O surprise ! Quoi ! il y a des gens qui dénient toute influence

— Aux femmes ? Ces gens ne font donc aucun cas des femmes qui enseignent à Fas !

— Aucun cas de l'illustre El-Aliya fille (1) de Kiran !

— Aucun cas de toutes les femmes de Fas qui savent par cœur le Coran ! »

Une femme arabe professeur de Logique ! Qu'en pensent nos géographes et nos sociologues qui ont répété sur les tons les plus lugubres que le Maroc est plongé dans les ténèbres d'une barbarie sans nom, dans l'océan d'une ignorance incurable ? Et veuillez remarquer que notre El-Aliya dédaigne absolument le psittacisme coranique abrutissant que vous connaissez. L'intelligente Marocaine plane dans les régions élevées de la science des sciences, la λογίκή des stoïciens, la science du raisonnement, celle qu'Hamilton et Kant ont pu définir : — « la science de la pensée en tant que pensée. »

Sensibles féministes, sages profonds, et vous divins philosophes qui rêvez l'égalité, la fraternité et la science universelles, réjouissez-vous ! Non, le Mag'rib n'est pas l'immense et noir tombeau que l'on croyait. Il participe encore un peu aux rayons intermittents et faibles du doux bienfait de la lumière. Il est loin, Dieu merci, des temps affreux prédits par le désespérant chantre de Rolla :

Le néant ! le néant ! Vois-tu son ombre immense
Qui ronge le soleil sur son axe enflammé ?
L'ombre gagne et s'étend... l'éternité commence !...

Éloignons de nous ce calice. Le néant cosmique, en dépit des bardes pleureurs, n'existe que dans leur imagination fiévreuse. Pourquoi le néant intellectuel et passionnel existerait-il lui aussi quelque part sur notre petit globule ? Même au fond des cavernes

---

(1) Dans le texte, le poète dit : *fils de Kiran,* tant El-Aliya lui paraît digne d'être un homme !

des plus féroces anthropophages, la passion et la raison humaines ne perdent jamais leurs droits. Or la femme, cette sensitive sentimentale, intelligente et raisonnable, a, comme vous le savez, l'art de dompter les tigres et les lions, aussi bien les tigres musulmans que les lions chrétiens. Vous qui me lisez, Monsieur le lecteur, à quelque race, à quelque religion que vous apparteniez, avouez donc franchement que, tout lion que vous pouvez être, vous n'êtes en définitive pour votre femme qu'un lion dompté, maté, absolument apprivoisé.

Aveux d'un mok'addem derk'aoui

— Sidi Moh'ammed, disait un jour un chef religieux des Derk'aoua à l'explorateur, dis-moi pour quel motif le monde déteste les Derk'aoua ? En disant le monde *(en-nas)*, je veux désigner uniquement, entendons-nous bien, les étudiants, les savants et les fonctionnaires de l'État *(makhzen)*.

En ce temps-là, en effet, le sultan Moulaye El-H'asen traquait les Derk'aoua partout où on lui signalait la présence des hauts dignitaires de cet Ordre politico-religieux. Ce souverain n'avait pas tout à fait tort d'ailleurs d'agir ainsi, les Derk'aoua lui ayant suscité divers ennuis dans son empire. Deux principaux foyers d'agitation avaient été l'objet des mesures répressives du monarque chérifien : El-Habri, chez les Beni-Znasen, dont la zaouiya était toujours en ébullition, et le séminaire de Sidi Moh'ammed el-Arbi, à Médr'ara, dans le Tafilélt. Fermeture de leurs établissements, arrestation et incarcération de tout cheikh derk'aoui sur lequel on pouvait mettre la main, telle était la persécution sur laquelle gémissait le noble interlocuteur du derviche. Or cet interlocuteur n'était autre que le chérif Sidi Abd-el-K'ader ben Adjiba, l'un des rejetons du célèbre marabout Sidi Ah'med ben Adjiba, dont le mausolée fait la gloire du hameau d'Ez-Zemmij, à Endjra.

Cet homme illustre était venu faire sa tournée pastorale dans le H'ouz-Tit't'aouin pour y recueillir les offrandes de ses adhérents. De Tétouan, sa résidence habituelle, il rayonnait à droite et à gauche dans le but de faire des quêtes et de réchauffer par la même occasion le zèle de ses fidèles. Une vingtaine de religieux de son Ordre l'accompagnaient cette fois, et le hasard avait voulu que la sainte caravane fît la rencontre de Moh'ammed ben T'ayyéb

au village d'El-Kouff, où notre explorateur aimait à se reposer après ses longues courses dans la tribu du H'ouz. En lui faisant ses doléances, Sidi Abd-el-K'ader s'était bien gardé de parler des pardons successifs que le sultan avait accordés aux *Frères* perturbateurs, pardons qui semblaient au contraire stimuler leur opposition contre le pouvoir établi. Admirablement renseigné sur la situation politique du Mag'rib, le vagabond avait d'abord souri dans sa barbe ; puis, afin de flatter le santon et d'en attraper sans doute plusieurs bons déjeuners, il avait répondu à sa question par une maxime passablement onctueuse et hypocrite :

— O cheikh, fit-il, les hommes de Dieu que Dieu aime, toujours le monde les hait et les calomnie !

Béatement, le religieux se mit à sourire en disant : — C'est bien vrai !

La conversation continua, vive, délicate et serrée. Maniant les sous-entendu et les réticences avec la finesse habituelle des Arabes, le derviche donnait à entendre au prieur que, lui-même, le Moh'ammed déguenillé qu'il avait devant lui, avait été souvent considéré comme un saint par les foules ignorantes sans avoir eu besoin de se faire passer pour un affilié à un ordre religieux quelconque, ce qui est, disait-il, la meilleure manière d'être vénéré et jamais persécuté. A la suite de cette très courtoise discussion, nos deux personnages tombèrent d'accord sur la classification suivante des Confréries religieuses de l'Islam, qui se diviseraient actuellement, selon eux, en trois catégories : — 1° *Et'-T'rouk' er-rebbaniya ;* — 2° *Et'-T'rouk' ed-Douniyaouiyin ;* — 3° *Et'-T'rouk' el-H'arbiya oua l-Djasadiya.*

1° Les *Confréries divines* (ou religieuses pures), comme celles de Sidi Ah'med Et-Tadjani et de Moulaye Abd-el-K'ader el-Djilani, n'ont d'autre intention que de rapprocher l'homme de la divinité ; elles dédaignent absolument les vanités de ce monde ;

2° Les *Confréries mondaines*, Derk'aoua, Touhamiyin de Ouazzan (1), Ziyaniyin, se prétendent chéries de Dieu, méprisent

(1) Je tiens de bonne source que la zaouiya de Moulaye Et'-T'ayyéb de Ouazzan possède plusieurs exemplaires manuscrits d'un curieux ouvrage arabe intitulé :

تحفة الاخوان فى مناقب اهل وزان

— « Le Bijou des Congréganistes, ou les vertus de la Famille de Ouazzan. » Ce serait une biographie complète, en deux volumes, des cinq premiers

non seulement les profanes de l'Islam mais encore toutes les autres Confréries. Elles voudraient soumettre à leur joug le Mahométan comme l'infidèle et régner en despotes spirituels et temporels. Heureusement pour la pauvre humanité, ces ambitieux ne disposent ni de grandes ressources ni d'assez d'influence sur la masse des Musulmans. Ils en sont donc réduits à conspirer dans l'ombre des chapelles sans jamais pouvoir réaliser leur rêve chimérique : la domination universelle. Il est bon de faire remarquer que les étudiants, les savants et le personnel de l'administration chérifienne sont généralement les ennemis résolus des grands chefs spirituels des diverses congrégations mahométanes. Quant aux classes illettrées de la société islamique, elles n'ont pour les Frères et leurs Maîtres qu'une grande indifférence, tout au plus le respect banal du paysan madré pour la robe du prêtre ;

3° Les *Confréries guerrières,* entre autres celles de Sidi Ah'med ben Nacer et de Ben-Ouak'k'aç, n'ont qu'un objectif : former de bons cavaliers, d'adroits tireurs. On assimile aussi aux Confréries guerrières les *Confréries physiques ou sportives* (Et'-T'rouk' el-Djasadiya), comme celles des Aïsaoua, d'El-H'anadcha, de Sidi Ah'med ou Mousa, parce que leurs adeptes cultivent également avec passion les différents exercices du corps.

A l'origine, toutes les confréries religieuses de l'Islam, sans exception, paraissaient n'avoir qu'un but : — Donner à leurs initiés une morale pure, une connaissance parfaite de la divinité. Elles avaient pourtant, et elles ont encore cette maxime troublante et amphibologique :

من لا شيخ له شيخه الشيطان

— *Quiconque n'a pas de directeur* (spirituel) *a Satan pour Chef !*

L'appétit vient en mangeant. Plusieurs de ces Ordres ayant vu leur situation prospérer, il est naturel de concevoir qu'ils aient dévié de leurs prétendues bonnes intentions primitives pour essayer de mettre à exécution le plus cher et le plus insensé de leurs désirs : — La domination universelle au profit d'une intolérable théocratie.

Grands Maîtres de l'Ordre des Touhamiyin, embrassant une période de près de deux siècles, c'est-à-dire depuis Moulaye Abd-Allah Ech-Cherif (mort en 1680 à l'âge de 85 ans), jusqu'à Moulaye Ah'med ben Moulaye Et'-T'ayyéb (décédé en 1782, d'après les dates d'*El-Istik'ça,* t. 4, p. 51).

Principaux villages du H'ouz-Tit't'aouin

(L'arrondissement de Tétouan) (A et B). حـوز تيطـاويـن

El-Kouff (les creux) (A) الكـعب 100 feux, près de la mer.
El-Menzel (la station) (A) المنـــزل 50 feux, sur l'Ouad Bou-Cefih'a.
El-Koudia (le mamelon) (A) الكديـة 100 feux.
Oulad-Djaber, 300 feux. Gros village maritime à l'Ouest de Tétouan.

La petite tribu du H'ouz est soumise au makhzen et dépend de la circonscription militaire de Tétouan. Elle a trois fractions : *T'rafa*, *Beni-Moh'ammed* et *Oulad-Djaber*. Elle peut lever 600 fantassins. Population probable : 4,200 âmes. Plusieurs hameaux et fermes isolées sur le bord de la Méditerranée.

Tribus de OUAD'RAS et du DJEBEL-EL-H'ABIB

L'étrange explorateur que le nôtre ! Il n'a rien des procédés mathématiques, des formules rigides qui sont la règle inflexible de la science moderne. Du bord de la mer où il se trouve, il lui prend subitement l'idée de remonter dans le Sud, sur les hauteurs boisées des riantes tribus de Ouad'ras et du Djebel-el-H'abib. Et il part un beau matin, sa planchette et son sac de livres sur le dos. Il abandonne El-Kouff, où les autres étudiants commençaient à le regarder de travers parce qu'il leur faisait une concurrence désastreuse en vendant aux paysans des talismans destinés à guérir les maladies physiques et morales les plus compliquées. Sur sa route, il retrouve la puissante végétation des montagnes djebaliennes, des sources, des ruisseaux, des champs d'orge, du maïs rouge et des fèves. Il remarque la curieuse topographie de Ouad'ras : terres plates au Nord, éminences assez accentuées au Sud et généralement empanachées d'essences forestières très riches : chênes-liège, chênes verts, thuyas, lentisques. Partout du

gibier en abondance. Le vagabond s'intéresse vivement à la géographie physique, à la flore, à la faune du pays ; mais ce qui sollicite le plus ardemment son attention, ce qui a pour lui un intérêt bien supérieur à tout le reste, c'est l'étude de l'animal le plus intelligent et le plus dangereux de la région, c'est l'homme de Oud'ras, grand coupeur de routes devant l'Éternel, menteur, chapardeur et lubrique. Soumise au makhzen, la tribu semble avoir perdu le nerf, la résolution et la vraie bravoure qui caractérisent ses sœurs indépendantes du Blad-es-Siba. Elle ne sait plus faire que deux choses : voler et se prostituer. Tétouan le sait bien, car Ouad'ras est une mine inépuisable de gitons et de ribaudes. Dans le but de me confirmer ses observations éthographiques, le derviche me narre un fait si horrible qu'il m'est impossible de l'écrire autrement qu'en arabe usuel, langue qui, mieux que le latin encore, sait braver l'honnêteté :

ومن جملة عشف ناس وانراس فى العـايل كان واحـد الـرجل عنده خـوه زاين وهـو يعشف فيه و مـا صاب شى كيفاش يحتال عليه و كانـوا الناس يطمعوا فيه لاجـل حسنه حتى لواحـد النهـار دخـل هذاك الطفـل فى بحيرتهم و جاء خوه وعيط عليه وثرن عفله هـو خـوه و مـن اين كان فصده فيه فال له اشكون هذاك الرجل حـرام مرتى نلحف عليك ثم نعسف فيك و لـو كان تـكـون خـوى و جـرى عـنـده و فـبـضه فـال لـه الـطـفـل كيفاش انا خوك وتدير فى هذا الشى فال له خوه تبغى نطلف المراة فـال له لا ما تطلفهاش اعسف فى وخليها هى وعسف فى خوه و العياذ بـالله مـن الشيطان الرجيم والسلام

Si, de Ouad'ras, nous passons au Djebel-el-H'abib, autre tribu moyenne ayant à peu près la même étendue que Ouad'ras au Sud-Ouest de laquelle elle se trouve, nous sommes obligés d'escalader une série d'échelons montagneux remplis de hameaux et couverts de vergers. Ici la température est froide. Les neiges de l'hiver s'amoncellent dans les gorges profondes où elles persistent jusqu'au retour des beaux jours. La principale, la seule culture pour ainsi dire est le maïs blanc et le maïs rouge. Cuisine détestable, comme à Ouad'ras du reste, dont le kouskous et le pain, tous deux de maïs, écœuraient si fort le derviche, tant il les trouvait fades, mal cuits et craquant sous la dent comme s'il eût mastiqué des grains de sable.

— Il est bien regrettable que l'art culinaire soit si défectueux dans ce pays, me disait notre vagabond ; oui, bien regrettable, parce

que les indigènes du Djebel-el-H'abib ont une tendresse particulière pour les étudiants étrangers !

Et il m'expliquait que le Djebel-el-H'abib est une tribu maraboutique et dévote, absolument soumise au makhzen de Tanger. Les Oulad El-Bek'k'al et les descendants de Moulaye Abd-es-Slam ben Mchich, sans compter la foule des santons vivants et la multitude des saňtons morts, font de cette région un vaste monastère où les mosquées, les écoles et les zaouiya sont innombrables. On y rencontre même des anachorètes vivant dans la solitude, soit au fond des cavernes, soit dans les forêts. Les uns, végétariens endurcis, se nourrissent de fruits, broutent les nombreuses herbes des prairies ; les autres daignent au contraire se sustenter avec les divers aliments que la charité publique leur apporte chaque jour au même endroit. Nous retrouverons des ermites, et en plus grand nombre qu'ici, dans la tribu des Beni-Ah'med Es-Sourrak'.

S'abîmer dans l'adoration du Créateur n'est cependant pas l'occupation exclusive des habitants du Djebel-el-H'abib. Dans la plupart des familles, il y a un ou plusieurs individus du sexe fort qui, moins instruits ou plus tièdes croyants que les autres, n'éprouvent aucune répugnance pour les vulgaires travaux manuels auxquels eux et leurs chers dévots doivent, en définitive, l'avantage de pouvoir prolonger les jours d'une existence terrestre que les marabouts se plaisent à représenter comme un temps d'épreuves et de mortel ennui. Les ignorants se font volontiers marchands de bœufs. Ils achètent ces animaux sur leurs propres marchés ou sur ceux des Beni-Arous et ils vont les revendre ensuite à Tanger. Les petites bourses, les capitalistes microscopiques se contentent d'un modeste commerce de poules et d'œufs, qu'ils portent également à Tanger. Enfin les femmes se rendent elles-mêmes à cette capitale des Djebala pour y écouler les excellents fromages de vache et de chèvre qu'elles excellent à confectionner aussi bien, sinon mieux, que leurs concurrentes d'El-Fah'aç et d'Endjra. Outre les fromages, elles vendent aussi du souak (racine de noyer), des câpres, de la garance (وِسْوَة), du marrube et beaucoup d'autres plantes de leur riche pays de montagnes.

Les points culminants du *Djebel-el-H'abib*, massif qui a donné son nom à la tribu, sont couverts de chênes verts, noyers, lentis-

ques et genévriers. Sur ses pentes verdoyantes, les hameaux se pressent, les uns ensevelis sous les grands arbres, les autres accrochés à d'énormes rochers. La direction de la chaîne principale du Djebel semble viser Tanger au Nord et la tribu d'El-Branès à l'Est.

— Ce mont, me disait le derviche, est le dernier et le plus puissant contrefort que projette au Couchant l'immense socle des Djebala.

Principaux villages de Ouad'ras (واذراس)

(Moh'ammed prétend que *Ouad'ras* se compose de deux termes: *Ouad'*, de l'arabe berbérisé *ouad* (rivière), et *Aras*, mot berbère signifiant *préoccupation, ennui.* Ouad'ras voudrait donc dire: *la rivière des ennuis* ou *des soucis ?*)

El-Onçor, 50 feux, sur les pentes du Djebel Ouad'ras.

Déchra-t-el-Ethnin, 50 feux. Marché le lundi.

El-Fendok' (le fondouc) الفندق. 6 maisons. Étape du h'ammar de Tanger à Tétouan.

Bou-Cefih'a (qui a une ardoise ou un fer à cheval) بوصفيحة. 100 maisons. Sur la rivière du même nom qui arrose la tribu et dont les bords sont couverts de hameaux.

Forces militaires : 2,000 fantassins. Population probable : 14,000 habitants.

Principal village du Djebel-el-H'abib (La montagne de l'ami). جبل الحبيب

(Quatre fractions : *Dar Ejàd'a* دار اجعاذة (A. B) (la maison de l'humidité), *Beni-Mh'ammed, El-Onçor* et *Oulad Ali*).

El-Onçor, 100 feux. A la source de l'Ouad Beni-Gourfet'. Un autre ruisseau, l'Ouad El-Onçor, prend également naissance dans le massif du Djebel-el-H'abib.

Forces militaires : 1,500 fantassins. Population probable : 10,500 âmes. Au Sud, mines d'argent et de fer.

Tribu des BENI-GOURFET'

En quittant la paisible et dévote tribu du Djebel-el-H'abib pour pénétrer sur les terres de ses voisins méridionaux, les Beni-Gourfet', nous sommes surpris du brusque changement qui s'opère sous nos yeux aussi bien au point de vue du relief du sol que sous le rapport des conditions sociales et politiques. Tandis que nous nous étions élevés à des hauteurs assez considérables dans la région du Djebel-el-H'abib, ici nous n'avons plus que des collines moyennes, séparées par de larges et belles vallées, parmi lesquelles le derviche admira particulièrement la riche, la populeuse vallée de l'Ouad Beni-Gourfet'. Vers l'Ouest, la plaine domine. Elle va même se confondre avec les tristes landes de Lékhlout', n'offrant plus aux regards du voyageur que d'insignifiants monticules, une végétation languissante et rabougrie, un sol caillouteux, sablonneux, une nature morne, incessamment travaillée par l'action dissolvante des agents atmosphériques. Bien différents sont le Nord et l'Est de la tribu où l'on retrouve encore les beautés naturelles des sommets djebaliens : forêts profondes, eaux jaillissantes, verdure éternelle.

Autant les indigènes du Djebel-el-H'abib sont pacifiques et religieux, autant ceux des Beni-Gourfet' sont batailleurs et joyeux vivants. Ils ont, en outre, la réputation d'être les plus forts gloutons des Djebala, deux d'entre eux étant capables, paraît-il, d'engloutir dans leur estomac un mouton rôti tout entier. Moh'ammed, qui les vit souvent à l'œuvre, n'en revenait pas ; il avouait humblement son infériorité gastro-intestinale en face de ces gaillards pour lesquels le mot indigestion n'existe pas. Sauf les déjeuners, qui étaient un peu maigres parce que les habitants n'envoyaient le matin à la mosquée que du pain et des fruits, notre explorateur a conservé un bon souvenir des repas qu'il prit à El-Ahra, grand village dont la mosquée lui servait d'école et d'hôtel. A la tombée de la nuit, lui et les autres étudiants étrangers de la localité allaient mendier leur souper de porte en porte, en disant, suivant l'usage :

— *Maârouf lillah* معروف لله. La charité pour l'amour de Dieu !

Chaque ménage leur donnait des aliments variés ; puis, au retour à la mosquée, c'étaient de plantureuses agapes, des repas à faire frémir les ombres des anciens écoliers de l'Allemagne, qui, eux aussi, mendiaient leur nourriture de porte en porte en prononçant une formule latine analogue à la formule arabe. Le *Panem propter Deum,* que le jeune Luther fit entendre si souvent à travers les huis des maisons charitables d'Eisenach, est-il autre chose que le *Maârouf lillah* des Marocains ? Puis, après le repas, on allait assister aux soirées dansantes du béït eç-çoh'fa, aux évolutions lascives des ganymèdes et des bayadères. Le Club de la Gamelle remplaçait la brasserie, le thé suppléait la bonde bière, la fumée étourdissante du kif était aspirée avec autant de volupté que le havane le plus authentique, et la soirée se prolongeait dans l'ivresse générale d'un peuple d'étudiants et de célibataires illettrés pour lesquels rien autre chose n'est sacré ici-bas que la chair maudite du compagnon de saint Antoine.

Très riches en troupeaux de chèvres et de bœufs, nombreux, bien armés, les Beni-Gourfet' vivent dans une indépendance presque absolue. Braves, ils le sont et l'ont prouvé sur maints champs de bataille, notamment en se mesurant avec les Français lors de notre désastreuse expédition d'El-Araïch en 1765 (1). On vante leurs écoles d'enseignement secondaire et d'enseignement supérieur où l'on cultive avec succès les études juridiques, grammaticales, théologiques, auxquelles se mêlent si facilement de subtils exercices herméneutiques et scolastiques. La petite ville d'Eç-Çokhra est un centre universitaire renommé. Moh'ammed y eut pour professeur un personnage influent, le fk'ih ben Abd-es-Slam. Certaines années, la tribu envoie à Fas des présents qualifiés d'impôts. Ce sont en réalité des cadeaux destinés à l'homme qui personnifie au plus haut degré le pouvoir spirituel dans l'empire du Mag'rib.

Principaux villages des Beni-Gourfet' بنى قرفط

(*Marcher à petits pas*, ar. litt. ;) (en arabe vulgaire oranais on prononce *guelfét'* avec le sens de *lever, retrousser*.)

Eç-Çokhra, الصخرة (le rocher) (A), 800 feux.
Aourmouth اورموث (l'ormaie) (B), 600 feux.

(1) Voir ci-dessus, page 574.

El-Ahra الاهـــرا (les greniers publics) (A), 500 feux. Mine d'alun.
Eç-Çafçaf, 50 feux, sur l'Ouad Beni-Gourfet'.
Dechra-t-el-Ouad, 300 maisons.

Les Beni-Gourfet' se composent de quatre fractions : Rebô es-Sefli, Rebô el-Ouad, El-Ahra et Beni-Ali. Ils peuvent lever 2,000 fantassins. Population probable : 14,000 habitants.

Tribu de R'ZAOUA

Pourquoi, des Beni-Gourfet', le derviche s'élance-t-il vers le Sud, du côté des régions méridionales des Djebala qu'il a déjà visitées en grande partie? Pourquoi a-t-il négligé de voir R'zaoua tandis qu'il en était si près, alors qu'il se trouvait chez les Beni-Mezguelda par exemple? Si je lui passe la plume, le rusé vagabond est capable de vous répondre :

— C'est parce que ma destinée d'homme-errant le voulait sans doute ainsi.

Sur la carte, R'zaoua vous fera l'effet d'un minuscule arrondissement enclavé entre des voisins puissants : Lékhmas au Nord, Beni-Ah'med Es-Sourrak' à l'Est, Beni-Mezguelda au Midi. Grâce à sa situation aérienne, la microscopique tribu n'est cependant pas étouffée sous l'étreinte de ces colosses. Ses hautes montagnes, que la neige visite fréquemment en hiver, lui permettent de respirer à pleins poumons l'air pur de la liberté. Et quel charmant petit Eldorado que ce délicieux coin des Djebala, où l'on peut se promener pendant de longues heures sous l'ombrage épais des oliviers, des figuiers, des chênes-liège et des thuyas, où les eaux vives des sources et des ruisseaux courent de toutes parts comme un réseau compliqué de veines et d'artères ! La faune et la flore sont à l'avenant de la géographie physique. Les sangliers, les chacals, les lièvres, les perdrix et les autres animaux de poil et de plume feraient la joie de nos impitoyables destructeurs de gibier.

Les Arabes de la province de Fas viennent ici à la saison des fruits échanger leur blé et leur laine noire contre des noix, des figues, de l'huile et des raisins secs. Aussi l'abondance et la bonne chère sont-elles à l'ordre du jour dans ce pays que l'on peut assimiler à un grand couvent, tant il y a de personnages religieux, même dans les moindres hameaux.

C'est à R'zaoua que l'on trouve la pépinière la plus riche du Maroc en rejetons issus de la famille vénérée des Oulad El-Bek'k'al. La déchra, autrement dit le village d'El-H'araïk', est peuplée exclusivement des descendants du saint marabout Sidi Allal el-H'adjj-el-Bek'k'al, et, près de là, un petit centre d'une cinquantaine de maisonnettes se glorifie de posséder un des plus grands, un des plus illustres séminaires de la province des Djebala : la *zaouiya* du dit *Sidi-Allal* qui attire chaque année des quantités de caravanes pieuses. Elles viennent sacrifier près du tombeau du santon des victimes propitiatoires, des bœufs, toujours des bœufs, dont la viande est distribuée aux séminaristes et aux malheureux qui accourent de loin eux aussi à ces fêtes de l'estomac et du fétichisme. La ouaâda ne saurait se passer du concours des musiciens, tambours et hautbois arabes ; de même, il lui serait difficile de ne pas entendre non plus les feux de salve exécutés par des centaines de pèlerins aussi confits en dévotion que déterminés batailleurs. Quand des tribus ennemies se rencontrent face à face autour du mausolée, il n'est pas rare que des combats sérieux soient livrés près du saint sépulcre en vue de vider de vieilles querelles ; alors les balles sifflent, les crânes et les poitrines sont perforés, des flots de sang humain se mêlent au sang des quadrupèdes que l'on vient d'égorger en l'honneur du marabout. Allez donc moraliser des butors qui croient être agréables à Dieu en se massacrant les uns les autres ! L'ignorance grossière, la superstition imbécile des fanatiques vous donneront à entendre que le marabout n'est nullement fâché de humer un peu de sang humain mêlé à du sang de bœuf ! !

Pendant le carnage, les innombrables étudiants de la zaouiya se tiennent en prière autour du catafalque, bien barricadés dans l'intérieur du sanctuaire. Quand la mousqueterie cesse, ils sortent et disent avec conviction que c'est grâce à leurs invocations que la bataille a pris fin. Relisez les pages consacrées à Lékhmas, aux Beni-Zéroual, aux autres groupes djebaliens limitrophes de la

Daïra-t-Fas, et vous aurez une idée à peu près exacte des us et coutumes des habitants de R'zaoua. Ajoutez à ces détails déjà connus que cette petite tribu est d'une bravoure excessive, qu'elle ne craint aucun de ses gros voisins, qu'il lui arrive parfois de tenir tête avec honneur à l'énorme Lékhmas, et il ne me restera plus qu'à vous narrer

L'aventure du derviche et de l'ivrogne

Du hameau de Léblot' où il étudiait, Moh'ammed voulut aller un jour au village des Beni-Chaîb, à l'autre extrémité de la fraction d'El-H'araïk'. Après quelques heures de marche, le bohémien arriva au marché du mardi situé près des Beni-Chaîb. A part cinq individus qui étaient assis sous un arbre, leurs mulets entravés et immobiles devant eux, il n'y avait âme qui vive nulle part. Le vaste emplacement réservé aux transactions commerciales offrait le calme, le silence et la solitude du désert. S'avançant avec politesse vers ce groupe, le derviche le salua d'un courtois *es-selamou âléïkoum* (que le salut soit sur vous). L'un des hommes lui répondit :

— Sois le bienvenu. C'est Dieu qui t'envoie.

— Effectivement, reprit le voyageur, c'est Dieu qui m'envoie. Faites de moi ce que vous voudrez.

— Voyons donc ta djellaba, prononça le même individu sur un ton qui n'admettait pas de réplique.

En un tour de main, Moh'ammed fit passer son vêtement par-dessus sa tête, un vêtement presque neuf qu'on lui avait donné deux jours auparavant, et il le laissa tomber sur les genoux de son interlocuteur. Alors seulement le trop confiant vagabond s'aperçut que ces indigènes étaient ivres, ivres du vin dont ils s'étaient gorgés en le puisant dans une vaste jarre qui gisait maintenant, vide et le ventre en l'air, dans un fourré de diss, à quelques mètres de là. Cependant, agissant avec l'idée fixe de dépouiller entièrement sa victime, l'ivrogne s'était mis en devoir d'endosser séance tenante la djellaba ; s'étant fait donner ensuite les babouches de l'explorateur, il s'en était prestement chaussé, et il commençait à lui faire signe d'avoir à enlever sa chemise, quand l'un de ses compagnons, moins soûl que les autres, interpella le détrousseur en lui demandant s'il n'avait pas honte d'agir ainsi avec un t'aleb.

Ces reproches semblèrent porter à son comble la gaîté du sinistre pochard, dont l'humeur, de tragique qu'elle était, devint subitement badine. Vêtu du beau caban et des non moins resplendissantes babouches de Moh'ammed, le bonhomme alla se percher sur un gigantesque bloc de pierre du haut duquel il se mit à faire des courbettes et des risettes au paysage environnant. Puis, tenant délicatement les deux pans de sa djellaba retroussée, — tel un danseur exécutant un cavalier seul, — il chanta une dizaine de fois, en riant et en se dandinant, ces paroles qu'il jugeait sans doute désopilantes :

— *Hakd'a idir el-âris !* هكذا يدير العريس. Voilà comment fait le nouveau marié !

Cette scène burlesque n'eût pas manqué d'égayer le voyageur si tout autre que lui en eût fait les frais. Mais il n'avait guère envie de rire en ce moment, et il ne cessait de répéter :

— Comment faire, grand Dieu ! pour ravoir mes affaires ?

Ces paroles s'adressaient à celui qui avait encore une parcelle de bon sens.

— Attends qu'il soit dégrisé, répondit cet homme juste et raisonnable.

Il fallut donc monter la garde autour du joyeux disciple de Bacchus dont l'ivresse ne s'évapora qu'une heure plus tard. En dépit des exhortations de ses compagnons, malgré les apostrophes véhémentes de celui qui avait déjà pris la défense de Moh'ammed, l'entêté œnophile ne voulut restituer que la djellaba. Il conservait les babouches, qu'il faillit garder d'ailleurs d'une manière bien simple : tirant sa longue rapière (*sboula* سبولة), il en dirigea la pointe à l'endroit précis où se trouvait le nombril du derviche.

— *Ben el-Kafr* (fils d'infidèle !) hurlait-il, veux-tu oui ou non me faire cadeau des babouches ?

Sous la poussée du glaive, la chemise du voyageur se creusait ; la peau de son ventre s'horripilait au contact du fer meurtrier.

— Lâche-moi ! cria le pauvre écolier, et fais ce que tu voudras.

D'une bourrade, le défenseur du vagabond culbuta le voleur. Lui arrachant ensuite les babouches des pieds, il les mit dans la main du voyageur.

— *Ohrob ! ohrob !* (Sauve-toi ! sauve-toi !), lui dit-il.

Pendant que Moh'ammed fuyait dans la direction du village, ses oreilles percevaient distinctement les grands éclats de voix des ivrognes qui se chamaillaient entre eux à son sujet.

Principaux villages de R'zaoua

غـــزاوة (Expédition militaire) (A)

Beni-Chaîb (les enfants de *Chouêïb*, le Jéthro de la Bible). بنى شعيب 100 feux, près du marché du mardi.

Déchra-t-el-H'araïk' (le village des incendies) (A) دشرة الحرايف 300 feux.

Zaouiya-t-sidi Allal el-Hadjj, 50 feux.

Léblot' (pour البـلـط *la dalle*) (A), 100 feux.

Aïn bou-H'assan, 100 feux.

Er-Remla l-Kebira, 100 feux.

Er-Remla eç-Cer'ira, 100 feux. Ces trois hameaux sont situés sur les bords de l'Ouad R'zaoua.

Taliouin (les sources) (B), 100 feux.

Fifi (nom de femme (A) فيفى 100 feux.

Forces militaires : 3,000 fantassins. Population probable : 21,000 habitants.

Tribus des BENI-H'ASSAN et des BENI-LÉÏT

Au Nord de Lékhmas, à quelques kilomètres de la mer Méditerranée, s'élèvent de hautes montagnes que le navigateur distingue de fort loin, montagnes qui sont connues dans le Maroc Septentrional sous la dénomination commune de *Djebel Beni-H'assan*. Lors de sa rapide excursion à Ech-Chaoun, De Foucauld a laissé les sommets principaux de cette chaîne à sa gauche, c'est-à-dire à l'Est, tandis que le derviche en a fait l'ascension, sans baromètre il est vrai, muni seulement de son unique, de son inséparable trique de voyage, ce qui ne l'a pas empêché pourtant de constater la très haute altitude de ces monts, attendu qu'il y trouva de la

neige et qu'il y eut les doigts et le bout du nez à moitié gelés. Dans le but de se préserver des basses températures de l'hiver, les hommes et les femmes de ce pays portent d'épais vêtements de laine noire ; les premiers ont des djellaba courtes, leur arrivant aux genoux, et les secondes, par-dessus leurs gros h'aik, se serrent la taille avec des ceintures de laine ayant une dizaine de mètres de long sur vingt centimètres de large. Ces dames sont chaussées de *bou-âffas*, sandales en cuir cru surmontées de jambières, et ces jambières sont également en cuir non préparé et pourvu encore de leur toison. Nombreux et grands sont les villages. Forêts superbes, où l'on trouve en abondance le chêne-liège, le chêne vert, le thuya, le genévrier. Pays de pauvre culture en blé, en orge, produisant cependant des fèves, des lentilles et du maïs. En revanche, que de figuiers, que de vignes ! Il n'est donc pas étonnant de trouver dans les ménages des provisions de çamet, du vinaigre et même des jarres de vin. Grands troupeaux de chèvres et de bœufs, peu de juments. Nourriture insipide : du biçar, des glands, de l'arguel, quelquefois du poisson de mer acheté chez les Beni-Saïd. L'étudiant étranger est fêté, bien accueilli dans les écoles et les mosquées où, par malheur, dominent et domineront longtemps encore le stupre djebalien et l'éternelle étude mnémotechnique du Livre de l'Apôtre de La Mecque.

Que signifie cette multitude de Héddaoua que nous croisons à chaque pas ? C'est que les Beni-H'assan et les Beni-Arous constituent le terrain de prédilection de ces sombres pochards, de ces moines indécrassables de l'Islam. Ceux d'entre eux chez lesquels le kif n'a pas encore produit l'anesthésie génésique complète s'accouplent avec les nonnes-héddaouiyètes que le destin leur envoie. Les affreux petits héddaoua issus de ces unions deviendront plus tard des mendiants errants et déguenillés, aussi ennemis de la toilette que leurs dignes parents.

La chasse est l'occupation favorite du montagnard des Beni-H'assan et des Beni-Léït, surtout la chasse au furet *(nems)*. Le redoutable filet *(chébka)* sert à prendre les perdreaux. Le *mendaf* منداف est une fosse carrée, recouverte de menues branches d'arbres supportant un appât. Chacals, renards, lapins et lièvres se laissent choir quelquefois au fond du piège. On raconte qu'un djebalien prit un jour un lion de cette manière. En voyant le roi des animaux au fond du trou, l'homme s'écria dans son effroi :

— *Kebbert ya mendafi !* — O mon piège, que tu es devenu gros ! Il voulait dire : — Quel énorme gibier tu as pris, ô mon piège ! Depuis lors, quand le propriétaire d'une fosse fait une importante capture, il s'écrie comme l'autre : — *Kebbert yà mendafi !* — Mentionnons enfin la chasse à la glu (êulk علك), à laquelle les gamins se livrent avec autant de cruauté et de joie que nos polissons européens, ce qui prouve que la nature humaine est partout la même, aussi bien sous la djellaba du Marocain que sous le veston du chrétien. Tirons un voile sur les mœurs qui ne diffèrent que bien peu de celles de Tétouan où se recrutent les danseuses de profession.

Des Beni-Léït, imperceptible canton enclavé dans les terres des Beni-H'assan, il y a peu de chose à dire. Citons cependant le nom de sa plus haute montagne, le *Djebel Bou-Hachem,* qui porte à son sommet un hameau d'une centaine de feux : *Talagamil.* C'est à peine si une mule peut grimper jusqu'à ce petit centre aérien, tant les sentiers sont escarpés, glissants, entourés d'abîmes ! Glanons en passant par là, pour la plus grande joie des folkloristes, la naïve légende de

L'empreinte merveilleuse

du pied droit de Moulaye Abd-es-Slam ben Mchich. On sait que le patron des Djebala, à l'instar de ses confrères en sainteté, aimait à faire de longs voyages, soit pour se rendre à quelque assemblée de saints vivants ou morts, assemblée qui se tenait parfois à des distances prodigieuses de sa chère zaouiya, soit pour visiter ses pieux serviteurs de sa province djebalienne. Quand il était pressé, Abd-es-Slam faisait des pas de 10 à 15 kilomètres chacun. Du haut de sa montagne, le Djebel Moulaye Abd-es-Slam, il allongeait la jambe ; puis, passant par-dessus monts et vallées, il bondissait, mille fois plus léger que l'oiseau, avec la rapidité de la lumière. Un jour, voulant aller à un conciliabule de Saints qui se tenait à La Mecque, notre illustre marabout fit un premier pas, très petit, insignifiant, une bagatelle d'une douzaine de kilomètres, des Beni-Arous aux Beni-Léït, et son pied droit vint se poser sur un rocher de la forêt de Taïnza. L'empreinte qu'il y laissa est nette, caractéristique, profonde de huit centimètres environ ; le pied, admirablement dessiné, a ses contours et ses cinq doigts puissamment imprimés dans le roc. La superstition populaire a

élevé autour de cette petite excavation un modeste *h'aouch,* un enclos de pierres sèches, lieu béni, qui est devenu le but de nombreux pèlerinages, quelque chose comme un autel champêtre où frissonnent au souffle de l'aquilon les pauvres chiffons que les indigènes accrochent aux pierres branlantes du reposoir, à peu près comme nos Espagnols et nos Napolitains suspendaient aux murs de Notre-Dame de Santa-Cruz d'Oran les précieux ex-voto qui s'y voyaient, il y a un an à peine, avant qu'ils ne fussent volés par des mains sacrilèges.

Principaux villages des Beni-H'assan

(Les enfants de H'assan, n. pr. arabe.) بنى حسان

Zaouiya-t-sidi-Héddi, 100 feux, où grouillent les Héddaoua.

H'a-Mim (noms des deux consonnes arabes حا ميم). Hameau d'une centaine de maisonnettes. Patrie probable de l'hérésiarque *H'a-Mim.* (Veuillez revoir la note 3 des pages 346 et 347 de ce volume.)

Principaux villages des Beni-Léït

(Les enfants d'un lion, de l'arabe ليث) بنى ليت

Taïnza تاينزا 50 feux. *Talagamil,* 50 feux. Sur un pic presque inaccessible.

Out'a-Chentil وطا شنتيل (la plaine du blé blanc) (A et B), 100 feux.

Er-Remla, 100 feux.

Forces militaires des Beni-H'assan et des Beni-Léït : 2,500 fantassins. Population probable : 17,500 habitants.

Tribu des BENI-OURIAGUEL

Nous revenons à notre point de départ, aux quatre petites tribus de l'extrême Sud djebalien, dont trois ont été l'objet de notices détaillées dans les premières pages de ce volume. Fechtala, El-Djaya, Slès et Beni-Ouriaguel ne diffèrent en rien les unes des

autres. Même sol, même climat, mêmes productions, mêmes mœurs chez celles-là et chez celle-ci. Mais, attendez ! le grand minaret de Tiziran, chez les Beni-Ouriaguel, sur lequel nichent les cigognes, me rappelle une coutume touchante relative à ces oiseaux ainsi qu'aux hirondelles. Personne au Maroc ne fait du mal à ces utiles habitants de l'air. On laisse les cigognes faire leurs nids sur les minarets, sur les toits des habitations particulières, et les hirondelles s'installent sans façon dans les maisons où elles sont toujours respectées.

Un jour, dit la légende arabe, les oiseaux dirent aux hirondelles :

— Pourquoi donc les hommes nous tuent, et pourquoi ne vous font-ils aucun mal ?

Une hirondelle leur répondit ces trois mots qui sont passés en proverbe :

— *Etrouk el-h'abb, touh'abb* اترك الحب تحب (Laisse le grain, et tu seras aimé), c'est-à-dire ne dévorez ni les fruits ni les grains et vous verrez que l'homme vous laissera tranquilles.

On sait que les gens de Fas aiment à tourner en ridicule les paysans djebaliens. L'aventure suivante serait arrivée à un individu des Djebala, probablement à un Ouriagueli, à ce qu'il paraît, parce que les habitants des régions djebaliennes méridionales vont assez souvent à la capitale chérifienne.

العباسى و الجبلى

واحد العباسى تاجر فال لواحد الجبلى رح للسوق تبيع لى الفشينية فال له هات العربون فال له العباسى فرب فرب الجبلى و العباسى عكر له وجهه على الخدود انصرف الجبلى للحوانيت و صار يفول يا الى يشرى الفشينيه من اين يفولوا له الناس واين راهى الفشينية يفول لهم هو هاهى وينعت لهم بصبعه خده وهم يضحكوا عليه و هذا من حانوت للحانوت حتي انتهى لسوق الحوانيت بعند ذلك تلافى هو و واحد الجبلى بن عمه فال له بن عمه واش هذا التباهديل حكى له الجبلى الى صار بينه وبين التاجر فال له بن عمه راه زبلحك و ضحكوا عليك اهل فاس الكل فال له رح اشرى فلس حنة و اطلى بها صبعك الواسطة وامشى للناس الى ضحكوا عليگ وعيط من يشرى الحنة والى يفول لك واين راهى الحنة ورى له صبعك الواسطة المحنى وفل له هاهى الحنة مشى الجبلى وعمل هذا الشى وبدا الشمتة (1)

(1) Ce récit est la reproduction, aussi fidèle que possible, du langage des demi-lettrés du Maroc septentrional.

TRADUCTION

Le Fassien et le Djebalien

Un marchand de Fas dit à un Djebalien :

— Va au marché me vendre de la cochenille.

— Donne-moi un échantillon, répondit l'homme des Djebala.

— Approche, fit le négociant.

Le Djebalien s'étant approché, le marchand lui passa une couche de rouge sur les deux joues, puis le montagnard partit du côté des boutiques en criant :

— Qui veut acheter de la cochenille ?

Quand on lui disait : — Où est-elle cette cochenille ?

Il répondait : — La voici, — et il montrait sa joue du doigt. Alors on lui éclatait de rire au nez. Ainsi fit le Djebalien, de magasin en magasin, jusqu'au grand bazar. Ce fut à cet endroit qu'il rencontra un de ses compatriotes, un Djebalien comme lui, qui lui dit :

— Que signifie cette plaisanterie ?

L'autre raconta ce qui s'était passé entre lui et le négociant.

— Il s'est f.... de toi ! hurla le compatriote, et tu as été la risée de tous les gens de Fas !...

Ensuite il ajouta : — Va acheter un féls de henné ; tu t'en barbouilleras bien le doigt du milieu, tu iras ensuite chez les individus qui se sont moqués de toi et tu crieras : — Qui veut acheter du henné ?... — Celui qui te dira : — Où est-il ce henné ? — tu lui feras voir ton médius (1) barbouillé de henné et tu lui diras : — Le voilà le henné !!!

Le Djebalien s'en alla, fit cela et fut vengé.

Principaux villages des Beni-Ouriaguel

(بنى وريافل Serait-ce l'altération de *Ouriar'el ?* (Voyez *Maroc Inconnu*, t. 1, page 94, note 1.) — Ou bien faut-il supposer avec le derviche que Ouriaguel est un terme du vieux berbère signifiant *il ne s'enfuit pas*, quelque chose se rapprochant du *our ireggoul* de nos Zouaoua ?)

(1) Geste ignoble, injurieux pour tout musulman de l'Afrique du Nord. (Voyez page 147, ligne 7 et suivantes.)

El-Mizab, 300 feux. *Azar'ar*, 100 feux. *Tiziran*, 1,000 feux. *Souk' el-Khmis*, 100 feux, tous sur les bords de l'Ouad El-Djedd qui se jette dans le Ouarer'a. Carrières de plâtre au N. Mine d'antimoine au S.

Forces militaires : 800 fantassins. Population probable : 5,600 âmes.

Tribu des BENI-AH'MED ES-SOURRAK'

— Dans cette tribu, me disait le derviche, je fus tour à tour écolier et maître d'école. Comme écolier, je recommençais pour la centième fois la récitation du Coran avec quelques digressions sur la grammaire et la théodicée ; comme maître, je faisais réciter le Coran à des enfants et des jeunes gens qui le rabâchaient également pour la centième fois, et ils y ajoutaient, quand ils le pouvaient, quelques aperçus grammaticaux et théologiques. Un point, c'est tout.

Ainsi, depuis des siècles, dans les contrées islamiques, des cervelles d'enfants, c'est-à-dire ce qu'il y a au monde de plus malléable, de plus impressionnable, sont pétries et façonnées en vue du fanatisme, de la haine et de l'aveuglement éternels ! En présence de ce parti pris d'obscurantisme, dont les Mahométans n'ont malheureusement pas le monopole, on se prend à rêver une révolution radicale dans le système actuel d'éducation musulmane, éducation qui est basée uniquement sur l'instruction religieuse, une instruction religieuse étroite, dogmatique, sans aucune critique philosophique, sans aucune espèce d'étude impartiale de l'Histoire des Religions (1).

(1) Dans son admirable ouvrage, l'*Irrèligion de l'avenir*, GUYAU expose un système complet d'éducation donnée par l'État, et surtout dans la Famille. Ce rêve d'un des plus grands philosophes modernes n'est pas chimérique. Il s'accomplira au siècle très lointain qui verra l'absorption finale de toutes les Religions dans la Morale.

Laissons les milliers d'étudiants marocains à leur psittacisme coranique pour parcourir avec notre explorateur la dernière des tribus djebaliennes, les Beni-Ah'med Es-Sourrak', qui sont situés au Sud de R'mara et de Lékhmas, à quelques kilomètres seulement de la frontière de la province de Fas. L'Ouad El-H'araik', qui prend plus bas le nom d'Ouad Mençoura, traverse cet admirable pays de montagnes où l'on ne voit que des bois immenses d'oliviers et d'orangers entrecoupés de grands vignobles comparables aux régions viticoles actuelles de l'Algérie. Je vous fais grâce des ruisseaux, des sources, des vergers, des jardins potagers où l'olivier, le figuier et la vigne se disputent la possession du sol, pour ne vous parler que de la situation politique et sociale de cette étonnante tribu qui, malgré son territoire relativement peu étendu, ne craint ni R'mara, ni les Beni-Zéroual, ni Lékhmas, ni les Beni-Messara. Six mille fantassins, toujours tenus en haleine par les escarmouches incessantes qui se produisent de fraction à fraction, de tribu à tribu, savent se porter rapidement sur les points menacés et donnent à réfléchir à qui veut les attaquer. Est-il bien nécessaire d'ajouter que leur surnom de *Es-Sourrak'* (les voleurs) est mérité ? Chose extraordinaire, cette tribu si riche, l'une des plus belles, l'une des plus prospères des Djebala, éprouve le besoin de dévaliser les étrangers, et cela parce que les caravanes pieuses de la province de Fas, qui vont en pèlerinage au tombeau de Moulaye Abd-es-Slam ben Mchich, sont obligées de traverser les Beni-Ah'med ou de passer à une petite distance de leurs frontières. Et alors nos forbans de Beni-Ah'med ne se gênent pas pour les rançonner de diverses manières. Il est si exquis de prendre le bien d'autrui, d'en jouir en paix, sans entendre les récriminations des dépouillés ! Qu'il est profondément humain le proverbe favori de ces incorrigibles pillards :

الباطل حلو

— *El-bat'el h'elou* (Ah ! que ce qui ne coûte rien est doux !)

La nature de l'homme est ainsi faite qu'à côté de l'immoralité la plus révoltante on constate parfois des scrupules de conscience aussi excessifs que véritablement comiques. En voici un exemple :

Le rat et la jarre d'huile

Les Djebaliens méridionaux conservent leur vin et leur huile

dans des jarres énormes et profondes, si profondes qu'un homme pourrait s'y noyer (1). Ces gigantesques récipients sont achetés à Fas, puis, solidement arrimés sur des mulets, ils s'acheminent vers les hauteurs du Maroc septentrional où l'on se charge de les remplir soit du jus de la treille, soit de la liqueur provenant de l'olive. Chez les Beni-Ah'med, les grandes mosquées sont pourvues de chais où sont emmagasinés les vins, l'huile et le çamet destinés aux étudiants étrangers et aux hôtes de passage. Justement le derviche se trouvait dans cette tribu, au village de Mençoura, lorsque se produisit un accident vulgaire dont fut révolutionnée la partie pensante et dévote de ce centre académique. Un soir, un écolier quelque peu étourdi alla à la cave du temple d'Allah chercher de l'huile. Après l'avoir puisée à l'aide d'un seau muni d'une chaîne, il s'en retourna en oubliant de remettre sur la jarre le couvercle habituel de chêne-liège. Le lendemain, un autre étudiant vint à son tour faire la même opération. Trouvant la jarre découverte, son premier soin fut d'aller signaler le fait au mok'-addem de la mosquée. Celui-ci infligea d'abord une amende au jeune homme négligent ; allumant ensuite une lanterne, il se rendit au chais accompagné de plusieurs élèves parmi lesquels on remarquait l'éternel bohémien. Voilà nos doctes enquêteurs penchés sur la jarre qui était aux trois quarts vide. Ils en sondent de l'œil les noires profondeurs.

— Il y a quelque chose qui flotte sur l'huile ! crie soudain la voix directoriale.

Adroitement lancé sur cet objet, le seau remonte un gros rat noyé. Horreur ! On convoque les savants, on les consulte. Très gravement, ceux-ci délibèrent toute l'après-midi sur ces deux importantes questions : — 1° L'huile souillée peut-elle être consommée sans péché mortel ? — 2° Cette même huile peut-elle servir à l'éclairage ?

— Non, répond l'unanimité des docteurs de la loi.

Aussitôt, six forts gaillards emportent la jarre dans la rue, loin du lieu saint, et ils en répandent le contenu par terre, aux acclamations d'un peuple enthousiaste et farouche. Sur ces entrefaites, des écoliers arrivent avec du menu bois et des brassées de paille qu'ils font brûler dans l'intérieur de la jarre pour la purifier.

---

(1) On les appelle *khabia*, pluriel *khouabi*. خابية ۞ خوابى

Menaçante et houleuse, la foule veut écharper l'écolier coupable qui sanglote dans la mosquée.

— Laissez-le, implore un vieillard. Le remords le déchire.

— Dis plutôt que c'est le rat mort qui le déchire ! fit Moh'ammed en badinant.

Cette plaisanterie facile obtint un succès de fou rire et les plus féroces sectaires furent désarmés.

Les Djebaliens admettent, en général, que l'on peut consommer l'huile ou le vin dans lesquels s'est noyé un animal plus petit qu'un rat. Si l'animal est de la taille de ce rongeur, ou plus gros que lui, on jette le vin, mais on peut vendre l'huile aux fabricants de savon. Nous venons de voir que les intransigeants Beni-Ah'med Es-Sourrak', qui ont cependant de nombreuses savonneries, rejettent cette tolérance. Ils préféreraient de beaucoup égorger tous les Juifs et tous les Chrétiens de la terre que de faire usage d'un savon dont l'huile aurait été la cause de la mort d'une souris. Pour ce qui est du miel et du beurre, on se contente d'enlever la partie contaminée et il est licite de manger le reste sans courir le risque d'être massacré par ses semblables dans cette vie et d'être grillé en enfer dans la vie future.

Des caravanes de chameaux, d'ânes et de mulets, apportant des laines et des grains de la province de Fas et de celle de Merrakech, arrivent chez les Beni-Ah'med à la fin de l'automne. Elles viennent échanger leurs produits contre des raisins secs, des noix, des amandes, des figues sèches, du vin et de l'huile. Notez que les caravanes commerçantes sont généralement connues et respectées, tandis que les caravanes de pèlerins sont soumises à des coupes sombres, à des rafles impitoyables de bestiaux et d'argent. Connaissant la réputation des écumeurs de cette belle partie des Djebala, les pieux étrangers font des propositions de rançon avant de s'engager dans la sphère d'action des terrifiants Sourrak'. Qui sait si cette industrie séculaire du dépouillement des pèlerins n'a pas contribué à l'accroissement des bœufs, des mulets, des juments, des chèvres, des poules et des pigeons, dont le nombre prodigieux stupéfiait le derviche à l'époque où, joyeux écolier, il quittait la fête d'un village de cette contrée pour tomber, dans un autre village, sur une bombance non moins corsée que la précédente ?

Ermites et Étudiants

A côté d'un trafic effréné de gitons et de gitonnes qui se vendent comme des animaux sur les marchés, à côté de l'inouïe perversité d'un peuple auprès duquel les anciens et vils habitants de Sodome et de Gomorrhe eussent été considérés comme de petits saints, en dépit d'une dépravation générale et indicible, il y a chez les Beni-Ah'med des asiles de paix, des retraites sacrées d'où le vice est banni. Là s'arrêtent les bruits du dehors, là vivent des ermites, séparés les uns des autres, ne voyant jamais personne, chantant les louanges du Seigneur du matin au soir et pendant une grande partie de la nuit, jeûnant dix mois sur douze, quelquefois davantage, quelquefois toute leur vie, les uns ne touchant jamais aux aliments préparés par la main de l'homme, se contentant des fruits, des plantes et des racines de la forêt, les autres acceptant pourtant la nourriture que des âmes charitables placent à des endroits connus, sans parler jamais aux anachorètes quand le hasard les leur fait rencontrer. Dégoûtés de la corruption de leurs compatriotes, voulant ne pas être témoins d'un état de choses qui les offusque et qu'ils se savent incapables de corriger, ces misanthropes égoïstes croient gagner le ciel en s'isolant sur la cime des monts, en s'enfonçant dans de noires cavernes où ils passent leur existence à prier et à gémir, dans une oisiveté absolue, sans autre profit appréciable pour leurs coreligionnaires que la grande force de l'exemple de leurs vertus.

Il est difficile d'ailleurs de faire un kilomètre dans cette tribu sans rencontrer sur sa route un mausolée, un marabout, une chapelle, un reposoir consacrés à un des mille saints qui ont eu le bonheur de s'éteindre sur cette terre si voisine de la dernière demeure du patron des Djebala, le glorieux Moulaye Abd-es-Slam. Attirés par l'audition des mérites des savants de la contrée, alléchés également par la plantureuse cuisine des centres universitaires des Beni-Ah'med Es-Sourrak', on voit accourir chaque année des nuées d'écoliers étrangers qui viennent s'abreuver à la prétendue source des sciences divines et humaines. Moh'ammed me raconte qu'il a vu là des instituteurs et des étudiants, non seulement venus des autres points du Maroc, mais ayant fait encore, dans le seul but de s'instruire, la longue route qui les séparait de leurs divers pays d'origine : la Tripolitaine, l'Algérie, la Tunisie, le Gourara,

par exemple. Que voulez-vous, on se laisse séduire par ce dicton : — *Beni-Ah'med k'bila mébrouka fi-l-k'iraa.* (Les Beni-Ah'med, c'est la tribu bénie de Dieu en ce qui concerne l'instruction), — et l'on prend son bâton de voyage et sa planchette d'écolier pour venir, de douar en douar, du fond de la Tripolitaine ou du Çah'ra, jusqu'au premier hameau un peu important de cette docte tribu. Le merveilleux spectacle pour l'étudiant vagabond que les hautes tours carrées, les innombrables minarets des Beni-Ah'med qui signalent de loin leurs villages universitaires et lettrés ! Les voix dolentes des muezzins, se répondant les unes aux autres de vallée à vallée, de cime en cime, semblent appeler le pauvre étranger et lui dire : — Ici le Dieu des Croyants te donnera pour rien la nourriture, le gîte, l'habillement, et, faveur incomparable, la divine instruction religieuse sans laquelle les suppôts de Lucifer finiraient par anéantir la doctrine du plus grand des Prophètes !

L'homme des Beni-Ah'med Es-Sourrak' offre le type le plus caractéristique du Djebalien méridional : taille élancée, traits réguliers, barbe assez longue et bien fournie, mine éveillée et rusée, teint généralement brun. Le voisinage de Fas est pour beaucoup dans la supériorité intellectuelle des Djebaliens du Sud sur leurs compatriotes septentrionaux qui sont restés un peu sauvages dans leurs montagnes, si loin des grandes lumières de la ville de Moulaye Idris.

En fait d'industrie agricole, les Beni-Ah'med cultivent la vigne presque aussi bien que nos colons d'Algérie ; ils la taillent, la piochent et la soignent avec la passion de gens qui savent apprécier le bon vin ainsi que le çamet et les raisins. Dans quelques villages se trouvent des manufactures d'armes à feu, genre marocain, d'après le modèle des fusils de Tar'zouth. Les savonneries, les fabriques de palmier nain où se font les nattes et tapis, les bâts *(chouari)* d'ânes et de mulets, les paniers ronds *(t'bouk'a)*, les tellis, etc., occupent une quantité de personnes des deux sexes. Sur les hauteurs principales, à proximité des grandes forêts, vous verrez des hameaux entiers de bûcherons et de charpentiers où la goudronnerie se fait en grand. Toutefois, l'occupation de la majeure partie de la population, c'est encore l'instruction religieuse, la lecture du Coran, l'alphabet ânonné jusqu'à dix ans ; puis, le soir, vous assistez dans les cellules des temples d'Allah et de Vénus aux écarts et aux déhanchements des bayadères et des

âïl, leurs répugnants cavaliers. Ce joli monde danse et évolue jusqu'à l'aurore à travers une fumée à couper au couteau, la fumée âcre et stupéfiante de centaines de pipes bourrées de kif.

Soudain, du haut des minarets, les voix lugubres des muezzins annoncent l'apparition de l'aube du jour. Debout ! Croyants ! c'est l'heure de prier, c'est l'heure de vous prosterner devant l'étrange Destinée qui a créé l'âme humaine du limon de la Terre en y introduisant heureusement un imperceptible, un éternel rayon d'intelligence, de justice et de bonté.

Principaux villages des Beni-Ah'med Es-Sourrak'

(Les Beni-Ah'med voleurs) (A) بنى احمد السراق

Zaouiya-t-sidi-Issef, 300 feux. Mine de fer au Nord.

Doukkala (les réunis) (B), 300 feux. دكالا. Mine d'argent au Sud.

Daret-Kaâlou (la maison de la queue) (A, B) دارة كعالو. 500 feux. Ainsi dénommée, paraît-il, à cause de l'indicible dépravation de ses habitants.

Mençoura (victorieuse) (A) منصورة. 500 feux. Centre recherché par les étudiants.

Montagnes boisées partout. L'*Ouad El-H'araïk'* reçoit deux affluents importants sur sa rive droite : l'*Ouad Tisemlal* ou *Ouad Ech-Chaoun* et l'*Ouad el-Kebir* appelé *Ouad Beni-Ah'med* dans la tribu de R'zaoua. A partir du village de Mençoura, l'Ouad El-H'araik' prend le nom de ce village pour s'appeler ensuite *Ouad Aoud'our* et finalement *Ouad Féchtala*, à quelques kilomètres du *Ouarer'a* dans lequel il se jette.

Les quatre fractions des Beni-Ah'med Es-Sourrak' sont : *Sidi Issef, Ez-Zer'ira, Daret-Kaâlou* et *Mençoura*. Elles peuvent lever 6,000 fantassins. Population probable : 42,000 âmes.

LES DJEBALA VUS A VOL D'OISEAU

Reconnue seulement sur la partie maritime de son pourtour et sur la ligne qui va de Tanger à Fas, la province des Djebala a pour ainsi dire échappé jusqu'ici à la curiosité des voyageurs européens qui ont dû se contenter de battre ce pays sur l'unique chemin laissé à leur disposition, le fouillant, le traversant et le retraversant toujours aux mêmes endroits, je veux dire dans son ultime région occidentale, près de l'Océan, où s'entre-croise l'inextricable réseau des non moins inextricables itinéraires qui ont été publiés à diverses époques soit dans des ouvrages techniques, soit dans des romans, soit dans les pages des Revues de géographie du monde entier.

Il ne m'appartient pas de dépouiller l'effrayante bibliographie de Playfair, les 2,300 et quelques volumes ayant trait au Maroc et ne donnant cependant de cette contrée mystérieuse qu'une idée assez vague (1). Je laisse à un professeur de Mühlhausen, à mon ami M. Paul Schnell (2), le soin d'éplucher les textes, les cartes et les récits de voyage des explorateurs et des marins, synthèse énorme, travail colossal, qu'il mènera à bien, j'en ai la conviction, et dont il tirera tout le parti possible. Lui fait le *Maroc Connu*, moi j'essaye de faire le *Maroc Inconnu*. J'apporte ma petite pierre à l'édifice, au beau monument qu'il élève à la Science géographique marocaine. Nos deux missions sont bien distinctes, quoique parallèles ; c'est pourquoi j'ai décliné récemment l'offre gracieuse que me faisait ce savant de m'aider à dresser ma carte des Djebala qu'il voulait mettre au point où en sont nos connaissances actuelles sur cette partie du Mag'rib. Que les amateurs d'exactitude et de

(1) PLAYFAIR. *A bibliography of Marocco,* in-8. London, 1892.

(2) Auteur de l'*Atlas marocain,* remarquable travail paru en allemand dans le supplément n° 103 des Mitteilungen de Petermann (Gotha, Justus Perthes, 1892) et magistralement traduit en français par un savant qui m'est cher, M. Augustin Bernard, professeur de géographie de l'Afrique à l'École des Lettres d'Alger (in-8°. Paris, 1898).

régularité se rassurent cependant. Ils ne perdront rien pour attendre. Schnell prépare une étude approfondie sur le Maroc Septentrional ; son *Nord-Marokko*, qui paraîtra sous peu dans les *Petermanns Ergänzungen*, rectifiera mes erreurs, je l'espère du moins, et contiendra aussi le résultat complet des découvertes du derviche et de mes autres informateurs musulmans. Maintenant, me sera-t-il permis de signaler au monde savant, à ce monde où l'on se déchire parfois avec une frénésie digne des âges préhistoriques, un fait malheureusement trop rare dans les annales scientifiques, un exemple de désintéressement, de modestie, de scrupule excessif émanant de l'homme qui connaît mieux que personne l'hydrographie et la géographie physiqne du Maroc ? C'est de Paul Schnell dont je parle. Sachant que je travaillais à mon second volume, l'éminent géographe allemand n'a pas hésité à retarder la publication de son Nord-Marokko *pendant plus d'un an dans le seul but d'utiliser et de faire figurer dans son livre les matériaux originaux et inédits que j'amassais lentement sur les Djebala*. Schnell m'annonça sa détermination, avec simplicité et sans phrases, trouvant naturel de s'éclipser, d'attendre la fin de mon travail pour publier le sien. Alors moi, touché de tant d'abnégation, pour ne pas ajourner indéfiniment l'apparition de son Nord-Marokko, je lui laissai prendre connaissance de mes « *Djebala* » au fur et à mesure de leur impression. Voilà comment, par-dessus la sombre ligne du Rhin, sans nous être jamais vus, sans avoir pu presser nos mains, un courant de loyale sympathie s'est établi entre deux travailleurs appartenant à deux grandes nations rivales. Et Schnell m'a remercié de ma confiance dans des lettres pleines de cœur dont je ne donne ici que quelques extraits (1).

---

(1) « Mühlhausen in Thüringen, le 4 août 1898.

» Cher Monsieur.... J'ai l'honneur et le plaisir de vous accuser réception des 419 pages du second volume de votre grande œuvre « *Le Maroc Inconnu* », et je vous remercie infiniment de m'avoir gracieusement accordé la permission d'y jeter un coup d'œil. M. Bernard vous aura écrit que j'avais déjà quitté Mürren lorsque votre précieux envoi y arriva. Voilà pourquoi je n'ai pas répondu plus tôt à votre aimable carte. Aujourd'hui j'ai fini la lecture provisoire des épreuves et je m'empresse de vous écrire quelques mots sur votre beau travail. Je trouve que les « *Djebala* » sont une suite bien digne du « *Rif* », dont j'ai déjà prononcé mon opinion dans « *Petermanns Mitteilungen* ». Le second volume surpasse le premier par la foule immense des

Simple croquis à main levée, plan informe et rudimentaire d'un pays parcouru à la diable par le plus insouciant des vagabonds, mon esquisse topographique, que j'ai le tort de décorer parfois du nom pompeux et immérité de « *Carte des Djebala* », n'a et ne peut

---

renseignements intéressants sur la vie naturelle des tribus à demi-indépendantes du Maroc du Nord et par la méthode scientifique dont vous avez approfondi l'étude en rapprochant les explorations du derviche d'autres documents, surtout des documents arabes, dont vos études particulières vous facilitent la lecture.

» S'il m'est permis de vous donner un avis, probablement superflu, je voudrais vous recommander de mettre tous les soins possibles à dresser la carte, car, selon mon expérience, c'est le moyen le plus sûr, sinon le seul, de faire bien valoir les beaux résultats de votre travail qui a dû vous coûter bien de la peine. La valeur d'un ouvrage géographique est estimée presque toujours d'après la carte qui y est attachée comme résidu des études déposées dans le texte ; car tous les cartographes et beaucoup de géographes ne prennent pas la peine d'étudier le livre, mais se bornent à regarder et à copier la carte. Voilà ce qui explique l'état insuffisant de la cartographie du Maroc, même pour les parties souvent traversées. J'en ai parlé largement dans l'introduction de « l'Atlas marocain », dont la traduction sera, j'espère, entre vos mains à la fin du mois. ».....

Autre lettre de M. Schnell m'accusant réception de 688 pages imprimées de « *l'Exploration des Djebala* ».

« Mühlhausen i/Thür., 11 décembre 1898.

— « Cher Monsieur..... J'ai reçu votre précieux envoi avec la plus grande joie, comme vous pensez bien, et je suis vivement touché de ce témoignage de votre amitié. Soyez assuré que j'apprécie la confiance que vous mettez en moi en me laissant lire votre bel ouvrage avant de le publier. J'espère bientôt trouver une occasion de vous prouver la profonde reconnaissance que votre grande amabilité m'inspire. Quant au grand compte rendu que je me suis proposé de donner des « *Djebala* », j'ai déjà commencé à en jeter la base. Les nouvelles feuilles que j'ai toutes lues le jour de leur arrivée contiennent une foule de données du plus grand intérêt. Il y a encore une énigme des plus importantes à déchiffrer, celle de la source de l'Ouad Lekkous. Dans quelle tribu se trouve-t-elle ? Selon les documents à ma disposition : chez les Lékhmas (A). — Et l'adresse de M. de Foucauld ; la savez-vous par hasard ? — Excusez-moi de vous écrire sur une carte postale, mais le « *Maroc Connu* », comme vous avez gracieusement baptisé mon travail pas encore né, ne me laisse pas le temps d'écrire une lettre.

Très cordiale poignée de main de votre tout dévoué.

P. SCHNELL.

(A) Cette donnée est d'accord avec celle du derviche comme on le verra sur ma carte des Djebala. (A. M.)

avoir qu'une seule prétention : — *celle d'être provisoire,* pour disparaître le jour où une exploration vraiment méthodique et scientifique sera entreprise dans l'Empire des Chérif. — Mais, d'ici là, combien de mètres cubes d'eau passeront sous les ponts de la Seine ! D'ici là, moi qui écris ces lignes, je ne serai plus sans doute

Qu'un œil profond dans l'ombre

et vous aussi, probablement. Donc, j'abandonne volontiers aux dents acérées des hypercritiques cette partie pourtant essentielle de mon travail, partie que je n'ai pas su mieux faire, partie que j'eusse plus mal faite encore sans la précieuse collaboration de ma femme qui a eu la patience et la bonté de recopier mes petites cartes particulières de chaque tribu pour les reporter ensuite, à l'échelle voulue, sur le vaste plan que vous trouverez à la fin de ce volume. Nuls tous deux en cartographie, — moi beaucoup plus nul qu'elle, — nous nous sommes prêté néanmoins l'assistance mutuelle de notre ignorance et de notre bonne volonté réciproques, et c'est de cette union qu'est né l'heureux résultat que j'ambitionnais et que j'ambitionnerai toujours en pareille occurrence : m'économiser une quarantaine de jours d'un labeur méticuleux et matériel pour lequel je ne me sens aucune vocation.

Il s'est trouvé et il se trouvera des esprits chagrins qui m'ont déjà demandé et qui me demanderont encore pourquoi je n'ai pas fait dresser mes cartes du Rif et des Djebala par des spécialistes de la compétence d'un Élisée Reclus ou d'un Schnell. Ma réponse est bien simple : Même dressées par des cartographes d'un mérite supérieur, ces esquisses topographiques eussent été condamnées elles aussi à être criblées d'erreurs parce qu'il est impossible au plus grand génie de la terre d'éluder cette ennuyeuse question : — Peut-on donner une carte parfaite d'un pays inconnu où jamais savant européen n'a mis le pied ? — Personne évidemment ne peut faire ce miracle et c'est là l'unique raison qui m'a décidé à griffonner moi-même le plan des voyages de Moh'ammed ben T'ayyéb. Un dernier vœu pour finir : Plaise à Dieu que mes pauvres ébauches cartographiques vivent assez longtemps pour dérider et égayer un peu les chercheurs de petites bêtes qui feront la gloire des siècles futurs !

Tracer son itinéraire avant d'entreprendre une excursion insignifiante ou sérieuse, voilà le premier soin du voyageur chrétien.

Marcher au hasard, sans but détermine, se laisser aller au gré des événements, tel est l'idéal des écoliers mahométans de l'Afrique du Nord, tel est en particulier le système invariable de notre extraordinaire vagabond et des autres mendiants ses confrères. Allez donc suivre à la piste le plus capricieux, le plus lunatique des touristes qui aient jamais cheminé sous la calotte du firmament ! Certes, il eût été précieux de posséder quelques étapes djebaliennes arrangées sur le papier à la façon des Livingstone, des Barth, des de Foucauld. Mais laissez-moi vous redire que cette tâche était au-dessus des forces du derviche. Cet homme a eu l'honnêteté de me déclarer, dès le premier jour de mon enquête, qu'il n'était ni ingénieur, ni physicien, ni astronome, et encore moins cartographe. Cette ignorance partielle n'était pas de nature à me déplaire, car si l'esprit de mon mendiant-philosophe eût été uniquement orienté vers les sciences usuelles, j'aurais pu courir le danger de me heurter à l'absolutisme étroit, à la sécheresse si connue des cerveaux qui s'enlizent hors du domaine des sciences morales, qui croient résoudre les questions sociales les plus complexes par de courtes formules algébriques et qui méprisent d'ailleurs profondément tout ce qui ne se résout pas ainsi. On a vu des polytechniciens saturés de chiffres ne rien comprendre à l'univers pensant et agissant ; on a vu des agrégés et des docteurs, s'effondrant sous la charge des grades universitaires, n'avoir aucune idée originale sous le front ; mais l'on n'a jamais vu une intelligence ouverte et claire, fût-elle dépourvue d'instruction, — ce qui est le cas de notre explorateur, — ne pas savoir lire couramment dans le livre immense de la création et de la psychologie humaine, livre divin, livre merveilleux dont on apprend dès l'enfance à feuilleter les pages en commençant d'abord par tourner et retourner les feuilles légères et brûlantes qui vous parlent de votre propre cœur. Donc, distances des stations, direction des marches, altitudes des principaux sommets, déterminations astronomiques, observations météorologiques, barométriques, géologiques, etc., en un mot l'escorte technique qui doit accompagner et soutenir l'étude physique d'une région quelconque du globe, voilà ce qu'il ne faut pas chercher ici, voilà des constatations matérielles qu'il était impossible d'obtenir d'un pauvre diable de bohémien comme le derviche. En revanche, jamais plus abondante, jamais plus belle moisson sociologique et géographique ne fut faite

avant lui au Maroc. En faveur de ce grand résultat, ses autres lacunes, toutes graves qu'elles sont, semblent disparaître et s'effacer devant l'enquête humaine démesurée qu'il a conduite à bonne fin, son bon sens et son ardente curiosité étant ses seuls guides. Toutefois, ce serait mal connaître Moh'ammed que de le supposer capable de dédaigner l'observation des choses de la nature ; cet incorrigible penseur a prouvé plusieurs fois dans le cours de cet ouvrage combien il s'intéressait à tout ce qu'il voyait, combien ses impressions orographiques entre autres sont restées vivantes dans ses souvenirs. C'est à ces impressions que nous allons faire appel pour avoir une légère idée, une petite vue d'ensemble de la province marocaine qui fait l'objet de ce second volume.

Les Arabes ont eu mille fois raison de donner aux habitants de la contrée que nous venons de visiter le nom collectif de *Djebala*, c'est-à-dire *Montagnards*. De quelque côté que nous jetions les yeux sur leur pays, nous voyons en effet des montagnes. Sauf sur la côte atlantique, où se déroulent d'assez larges bandes de terres plates ainsi que des plages de sable alternant avec de longs bourrelets rocheux, la structure orographique djebalienne justifie à merveille le terme commun de *Djebala* sous lequel les Marocains désignent l'immense socle terrestre qui s'élève sur les bords de la Méditerranée, à partir de la frontière occidentale du Rif, faisant suite ainsi à l'ancien littoral métagonitique et se prolongeant en falaises plus ou moins taillées à pic jusqu'à la ville de Tanger. Gravissons le massif du Djebel Ktama auquel le derviche donne la palme de la hauteur et contemplons avec une puissante lunette d'approche la surface générale du plateau djebalien. Une longue chaîne domine ce plateau ; elle s'amorce aux arêtes méridionales du Rif occidental, et, sous l'appellation commune de hauts monts de *Cenhadja*, elle couvre en partie les territoires des Oulad-bou-Slama, Beni-bou-Chibeth, Beni-Ah'med, Ktama, Mthioua, R'mara, Lékhmas, Beni-H'assan, Beni-Arous et Djebel-el-H'abib. De son point de départ au Djebel-el-H'abib, la direction de ce chemin des crêtes semble s'accentuer vers le Nord-Ouest en ne s'éloignant pas trop du littoral méditerranéen. On possède quelques mesures d'altitude de cette croupe côtière : le mont *Anna* de nos cartes, chez les Beni-H'assan, aurait 2,201 mètres ; le point culminant du massif r'marien s'élèverait à 1,850 mètres (c'est peut-être le

Tazaran). Le Djebel *Ktama*, qui a échappé aux jumelles des missions hydrographiques, serait, d'après Moh'ammed, le géant de la contrée, et son principal sommet, couvert de neige pendant trois mois de l'année, pourrait bien atteindre une altitude variant entre 2,500 et 3,000 mètres.

Des ravins entaillent notre grande muraille djebalienne de leurs sillons capricieux au fond desquels bouillonne l'eau des sources et des torrents qui deviendront plus loin de véritables rivières. Au-delà de cette muraille, vers le Sud, la pente est sensible ; les hauteurs ne se profilent plus dans le ciel bleu comme les cimes escarpées qui nous entourent. Aux précipices, aux fissures verticales, aux aiguilles inaccessibles succèdent des terrasses harmonieusement superposées, des dômes aux flancs boisés, des vallées cultivées s'ouvrant de plus en plus vers les riches plaines de la province de Fas, et l'on voit les fiers sommets du Nord s'abaisser petit à petit jusqu'à devenir de très modestes collines en arrivant sur la rive droite du Ouarer'a, beau cours d'eau qui a l'honneur d'être et le plus méridional des fleuves djebaliens et la frontière naturelle qui sépare deux mondes bien différents : les gens de la *Plaine*, Arabes presque purs, et les gens de la *Montagne*, Berbères encore mal arabisés.

On peut évaluer approximativement la superficie de la province des Djebala à 36,000 kilomètres carrés. Sa rive méditerranéenne, depuis la frontière occidentale du Rif jusqu'à Tanger, a plus de 150 kilomètres ; le littoral de l'Atlantique, de Tanger à la lagune d'El-Merdja (1), a un développement d'environ 80 kilomètres.

(1) La formation du lac d'El-Merdja-t-Ez-Zerga se rattache à un mythe géographique que j'ai oublié d'intercaler plus haut (p. 553). Voici cette tradition populaire telle que me l'a contée le derviche :

Moulaye Bou-Sélham, dès le premier instant de son arrivée à l'endroit même où se trouve maintenant l'estuaire de la Merdja, se mit à faire ses ablutions dans la mer. Témoin du fait, un saint de la contrée, Sidi-t-T'eyyar, interpella l'étranger d'un ton méprisant et goguenard :

— Hé ! l'homme, tu es certainement un individu de rien du tout ! tandis que moi, quand je veux faire mes ablutions, les vagues de l'Océan viennent d'elles-mêmes me nettoyer.

Humilié, furieux, Bou-Sélham se leva et répondit :

— Puisque tu parles ainsi, je jure que la mer, par la force et la puissance de Dieu, remontera jusqu'à Fas et que les filles des citadins *(bnèt el-H'odhor)* viendront s'y laver !

Gravissant la côte en traînant son bâton sur le sol, Bou-Sélham s'avançait

La largeur varie nécessairement : Des falaises de R'mara à la lisière de la province de Fas, le derviche compte trois bonnes journées de marche, soit 120 kilomètres, largeur qui est beaucoup moindre à la pointe orientale de la tribu d'El-Branès par exemple. Enfin, Moh'ammed n'estime pas à moins de 75 lieues la distance qui sépare El-Araïch de l'extrême frontière orientale des Djebala.

Nous sommes donc en présence d'un territoire presque deux fois plus vaste que le Rif et pouvant être comparé, comme étendue et comme richesse, à cinq de nos départements français. Magnifique région que l'on a essayé de décrire dans les pages précédentes, la province des Djebala est habitée par 52 tribus guerrières formant un total de *deux millions* d'âmes à peu près ; et ces tribus, si elles étaient attaquées par la Chrétienté qui est la bête noire de l'Islam, pourraient peut-être mettre en ligne de bataille une armée de 300,000 hommes pour lesquels la mort, reçue en combattant les *Infidèles*, est le signal des suaves, des inexprimables réjouissances paradisiaques.

Berbères s'arabisant de plus en plus, très attachés à leur religion et à leur vie simple et facile, les montagnards djebaliens opposeront certainement aux envahisseurs européens une résistance opiniâtre, analogue à la résistance héroïque de leurs frères algériens contre la domination française. Et pourtant il y a là un peuple à éclairer, il y a là une race forte qui n'a jamais entendu parler de tolérance religieuse, de progrès moral et matériel. Mais n'empiétons pas sur le domaine des considérations philosophiques qui trouveront leur place naturelle dans nos conclusions. Terminons ce chapitre par quelques mots d'ethnographie et d'anthropologie sur nos Djebala modernes et sur leurs aïeux et nous

---

sur la plage aride ; au fur et à mesure qu'il marchait, les eaux de l'Océan se précipitaient sur ses pas, et l'on vit bientôt les flots salés se ruer dans la dépression qui forme le bassin actuel de la Merdja. C'est alors qu'une sainte femme, Lélla Méïmouna Tagnaouth, se tournant du côté de la cité de Moulaye Idris, fit avec la main des signaux désespérés. Aussitôt, deux belles dames de la ville de Fas se présentèrent et descendirent dans le lac où elles se baignèrent.

— Arrête ! Bou-Sélham, cria Méïmouna à l'Égyptien. Vois ! Ton serment s'est réalisé puisque les filles des citadins font leurs ablutions dans la mer.

Bou-Sélham s'arrêta et l'Océan n'alla pas plus loin. Ce fut après ce miracle que la Merdja reçut le surnom de *Mechrâ el-H'odhor* (le passage, le carrefour des citadins) مشرع الحضر.

couronnerons le tout par un tableau synoptique de leurs tribus actuelles.

Les différents types djebaliens qu'il m'a été donné d'observer ici m'ont paru réunir l'ensemble des caractères qui ont dû appartenir exclusivement au fond autochthone berbère. On sait que les anthropologistes prétendent que le peuple *berber* est formé : 1° d'un fond brun, autochthone, c'est-à-dire du plus ancien que l'on puisse retracer ; 2° de blonds venus du Nord, etc. Or, parmi les trente et quelques naturels des Djebala que j'ai vus à Oran, pas un seul n'était blond. Tous étaient plus ou moins châtains, plus ou moins foncés, quelques-uns même extrêmement bruns. L'indigène qui m'a le mieux renseigné sur Ech-Chaoun, le djebalien Abd-es-Slam ben Moh'ammed, avait la barbe aussi noire que l'aile d'un corbeau. Craignant sans doute les effets de la colère de ses compatriotes, ce prudent personnage me fit espérer un an sa photographie que je voulais insérer dans ce livre ; finalement il quitta Oran et je n'entendis plus parler ni de lui ni de son portrait. De même que ses compatriotes, cet homme était d'une taille au-dessus de la moyenne, 1m70 environ. Bien proportionné, moins sec et cependant aussi musculeux qu'un Arabe, Abd-es-Slam avait une carnation blanche qui brunissait rapidement au contact du grand air et du soleil torride du Sud Oranais où il se transportait souvent pour ses affaires. Front assez développé, cheveux et yeux noirs, très dolichocéphale, oreilles écartées de la tête par suite de la pression continuelle du turban, face fine et assez ouverte, nez droit, légèrement busqué, bouche moyenne et railleuse, telle est en quatre lignes l'impression que ce Berbère marocain m'a laissée dans la mémoire. Sa tendance à l'obésité, tendance que j'ai également remarquée chez plusieurs de ses compatriotes, me fait soupçonner que la race djebalienne n'a peut-être pas échappé complètement dans ses montagnes aux croisements complexes, à la fusion des divers éléments ethniques qui ont produit dans les villes de la côte algérienne et marocaine ce type si peu poétique, le *Maure*, c'est-à-dire l'homme aux généalogies inconnues, l'échantillon vivant et indéchiffrable des mille et mille espèces humaines qui ont passé ou qui sont venues s'échouer sur notre vieux littoral barbaresque.

Compris à peu près entre le 34e et le 36e degré de latitude Nord et entre le 6e et le 9e degré de longitude Ouest de Paris, les Djebala

ont pour limites : au Nord, la Méditerranée ; à l'Ouest, l'Océan Atlantique ; au Sud, la province de Fas et une petite partie de celle des Braber ; à l'Est, le Rif et la Dhahra. Nos *Montagnards*, à peu d'exceptions près, descendent donc de ces peuples de race blanche qui habitaient jadis la Maurétanie et que les vieux textes grecs désignaient sous le terme commun de Λίβυες, *Libyens*. Plus tard, Strabon et Pline les appelèrent *Maurusiens* ou *Maures* (Μαυρούσιοι, Μαῦροι), dénomination ethnique dans laquelle les étymologistes ont cru retrouver le mot sémitique *Ma'ourim* (les gens de l'Occident (1). En qualité de Berbères, les Libyens de la péninsule de Tanger, ainsi d'ailleurs que leurs frères des autres contrées de la Maurétanie Tingitane, ne manquèrent pas d'élever des monuments mégalithiques qui subsistent encore et qui attestent la haute antiquité de ce peuple. Tissot a trouvé sur différents points du Maroc des dolmens, des menhirs, des galgals et des cromlechs se rapprochant beaucoup des monuments primitifs de la province de Constantine et ne différant de ceux-ci que par leur forme. Les tombes mégalithiques marocaines présentent l'aspect, non pas d'un carré long, mais d'un trapèze de 75 à 90 centimètres dans sa largeur moyenne. C'est là que le cadavre reposait, replié sur lui-même, les genoux et les poings sous le menton, dans la position qui rappelle celle de l'enfant dans le sein de sa mère (2).

Je me suis laissé dire que les fils des antiques Libyens, leurs fils d'aujourd'hui, leurs descendants islamisés et noyés dans l'existence ignorante et dédaigneuse des vrais Croyants, sont à mille lieues de se douter qu'ils sont en présence de leurs ancêtres quand la soif de l'or leur fait découvrir des squelettes préhistoriques là où ils croyaient trouver des trésors. Le premier moment de saisissement passé, ils disent, avec l'accent du plus profond dégoût, en montrant du doigt les restes paternels :

— *Had'ou kanou Djouhal !* — Ça, c'étaient des Barbares !.....

---

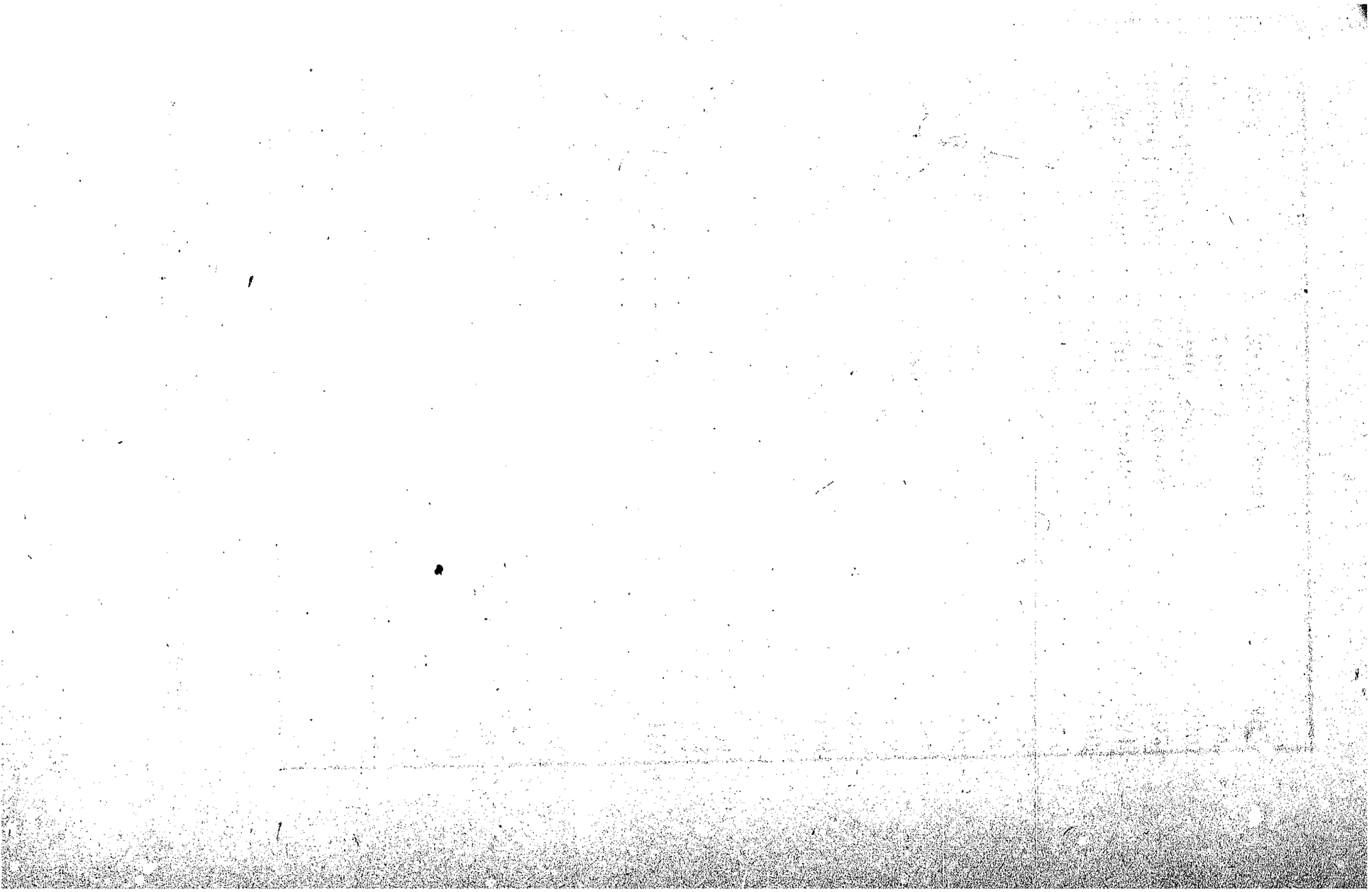
(1) Voyez plus haut, page 673, ce que j'ai dit de la déesse berbère *Maura*.

(2) Tissot, *Géographie comparée de la Maurétanie Tingitane*, p. 176.

TABLEAU SYNOPTIQUE DES TRIBUS DJEBALIENNES

par ordre alphabétique

NOMS DES TRIBUS	Pages	NOMS DES TRIBUS	Pages
Ahal-Srif	510	El-Djaya	33
Beni-Ah'med	373	El-Fah'aç	619
Beni-Ah'med Es-Sourrak'	762	El-R'arbiya	593
Beni-Arous	159	Endjra	701
Beni-bou-Chibeth	373	Es-Sah'el	580
Beni-Gourfet'	750	Féchtala	5
Beni-H'assan	756	Fennasa	377
Beni-H'ouzmer	198	Heouara-t-el-H'adjar	416
Beni-Id'er	502	H'ouz-Tit't'aouin	734
Beni-Issef	493	Ktama	94
Beni-Léït	756	Lékhlout'	536
Beni-Maâdan	246	Lékhmas	113
Beni-Mçoouer	607	Meçmouda	486
Beni-Messara	453	Mernisa	365
Beni-Mezguelda	447	Meziath	393
Beni-Ouandjel	371	Mthioua	384
Beni-Oulid	382	Ouad'ras	746
Beni-Ouriaguel	759	Oulad-Bekkar	359
Beni-Saîd	246	Oulad-bou-Slama	373
Beni-Zéroual	46	Rehouna	507
Bou-Rd'a	444	Rer'ioua	400
Cenhadja-t-el-Out'a	401	R'mara	251
Cenhadja-t-R'eddou	441	R'zaoua	752
Djebel-el-H'abib	746	Set't'a	530
Dsoul	420	Slès	28
El-Branès	355	Soumatha	492



CONCLUSION

Cristallisé sous une couche épaisse de routine, d'ignorance et de pessimisme, se laissant bercer et endormir par les promesses des Saintes Écritures qui lui enseignent à mépriser la Terre et ceux qui ne partagent pas ses croyances religieuses, le Maroc, plus immobile que jamais, continue à sommeiller aux pieds de la grande fourmilière européenne, à deux pas des laboratoires philosophiques où fermente l'Avenir. Pense-t-il seulement aux dangers d'un tel voisinage ? — Nullement. Sa religion, ses mœurs, ses traditions, son organisation sociale, tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend lui parle du *Passé*, lui fait croire à la possibilité de vivre par lui-même et de poursuivre en paix l'éternelle léthargie, le rêve de l'au-delà, sans cesse recommencé et jamais achevé.

L'Avenir terrestre ?..... Quelle horreur ! Ne lui en parlez jamais, il ne vous comprendrait pas. Depuis treize cents ans, par une action incessante, la doctrine de Mahomet, s'infiltrant goutte à goutte dans l'âme marocaine, a hypnotisé cette âme au point que le réveil semble difficile actuellement chez les consciences les moins engourdies de l'Empire des Chérif. Retournez-les ces consciences, sondez-les, vous n'en tirerez qu'une réponse :

— *Ems kheir min el-youm.* Hier valait mieux qu'aujourd'hui !

Faisant face à la nuit du passé, méprisant nos progrès, qui ne sont pour lui que le triomphe d'appétits grossiers et matériels, le Marocain est bien le pessimiste religieux dont j'ai parlé dans les pages précédentes. Sa façon de concevoir le monde et de comprendre la vie surprend tellement les esprits logiques et larges de notre Europe moderne, ahurit à un tel degré les observateurs et les philosophes, que, n'apercevant dans le cours de leurs premières années d'observations aucun travail de transformation dans les mœurs et dans les institutions de ce peuple marmoréen, rebutés, découragés, ils éloignent de leurs lèvres le calice d'une étude psy-

chologique impossible à tenter sur des cadavres et des statues. Et cependant, ces statues, ces cadavres, on a pu les animer, les galvaniser autrefois au moyen d'un appât séduisant et constamment convoité : — *La promesse des récompenses futures*, — appât excitant d'abord, stupéfiant ensuite, qui, au lieu de leur faire aimer la *vie intellectuelle*, les a plongés au contraire dans une torpeur cérébrale voisine de la mort. Uniquement occupés à méditer et à creuser le rêve déprimant des félicités sensuelles que leur réservent les houris du paradis, enivrés d'un idéal céleste qui nous fait sourire, nos voisins de l'Occident semblent voués aux décadences irrémédiables des peuples qui tournent le dos à l'Avenir.

Certes, le glas funèbre, le glas de la mort toujours prochaine du royaume des Chérif a retenti mille fois en Europe depuis l'expulsion des Musulmans d'Espagne. Oui, ce glas retentit encore de nos jours, je le sais, et pourtant le Maroc est encore debout. A notre activité fébrile, à notre idéal moral et social, il oppose l'entêtement formidable et calculé de son aveuglement religieux, sa volonté bien arrêtée de ne subir aucune nouvelle évolution, aucune lumière venant du dehors. Et il continue ainsi le long sommeil commencé il y a bientôt treize cents ans, sommeil qui fut interrompu seulement par la demi-nuit, ou plutôt par le clair de lune de la demi-Civilisation arabe.

Dieu me préserve d'imiter ces hardis publicistes qui, sur le papier, démolissent et édifient chaque matin de nouveaux empires, qui nous conduisent sur le chemin des catastrophes finales, à l'endroit précis où le Mag'rib doit être culbuté dans l'abîme du tombeau ! Démodée aujourd'hui, la vaticination n'est bonne qu'à effrayer les ignorants et les enfants. L' « hypothèse » prophétique, l' « intuition » miraculeuse de la vérité supra-sensible ne sauraient plus être considérées que comme des élans maladifs et désordonnés d'une imagination délirante. A l' « hypothèse » prophétique, essayons de substituer la « certitude » scientifique.

En face de la Pensée contemporaine, en présence de la lutte incessante des Idées, le problème purement politique de l'avenir des nations semble devoir céder le pas à une préoccupation d'un nouveau genre : la *Vitalité* des races ; et cette Vitalité des races me paraît subordonnée elle-même à une autre condition sociale hors de laquelle on dirait qu'il n'y a pas de salut, j'ai nommé *le Progrès des Intelligences et des Consciences*. Il faut donc examiner si l'*Ame*

marocaine en particulier, et l'*Ame* musulmane en général, cette Ame que l'on dit morte et couchée à jamais au fond du sépulcre mahométan, n'est plus ni électrisable ni susceptible de palingénésie morale. Pour ma part, et bien que je sois peut-être le seul à penser ainsi, je crois qu'on peut très bien la ressusciter cette âme, et voici pourquoi :

Il arrive un moment où l'esprit humain finit par se lasser de n'être que le miroir où se reflètent les pensées et les idées d'autrui. L'homme supporte ce joug pendant quelques années, puis il le secoue ; les peuples le supportent pendant quelques siècles, ensuite ils le brisent, voilà toute la différence. Quand, dans une cité, dans une race, chez un peuple, cette lassitude se manifeste, c'est une heure solennelle qui sonne à l'horloge de l'Humanité. Or il m'a semblé, à moi chétif mortel qui pense et raisonne quelquefois, il m'a semblé entendre au loin, bien loin encore, comme en un rêve, les notes isolées et craintives de quelques petites clochettes marocaines qui deviendront cloches plus tard et qui éclateront alors, je l'espère, en joyeux carillons.

La vérité m'oblige à dire que, du côté du libre examen, mon enquête psychologique a lamentablement échoué avec les illettrés du Maroc. Je n'ai pu obtenir d'eux que des réponses d'une orthodoxie rigide et intransigeante. Je n'en fus pas autrement étonné. D'un sac de charbon on ne tirera jamais de la farine. Mais, avec les étudiants, avec les savants, les choses changèrent de face. Ils étaient toujours les premiers à m'accabler de questions sur les problèmes religieux et métaphysiques les plus compliqués. Timides d'abord, les avis succédaient aux avis, les opinions s'affirmaient, claires et précises, et les confidences arrivaient enfin, très accentuées, sans réserve, en des paroles d'autant plus spontanées, d'autant plus sincères, qu'elles avaient été comprimées pendant des années et des années.

Un savant de Fas, qui m'a prié de taire son nom, m'a dit cette pensée énorme, grosse de conséquences, superbe d'avenir :

الانبياء هم الى حرشوا الامم على بعضهم بعض

— *Ce sont les Prophètes qui ont armé les peuples les uns contre les autres !*

— Comment ?... Comment ?... fis-je, au comble de la surprise.

Et il répéta lentement sa phrase, en homme qui pèse ses termes et en connaît la valeur.

— Et vous êtes plusieurs à penser ainsi au Maroc ? demandai-je encore à cet étonnant sectateur de l'Apôtre de La Mecque.

— Des centaines, répondit-il. Et ce qu'il y a de plus fort, c'est que ces idées subversives avaient pour premier interprète l'homme le plus savant que je connaisse, mon meilleur professeur de littérature, un puits de science. Entre nous, je crois que c'était un *Juif* converti ? Il avait embrassé l'islamisme sans conviction aucune, dans l'espoir d'exercer plus librement ses hautes facultés et de jouir en paix du fruit de ses leçons. Il m'avouait d'ailleurs, qu'ayant étudié les trois grandes religions révélées, il ne faisait aucune différence entre elles, parce que, disait-il, elles étaient des œuvres humaines, *rien que des œuvres humaines*..... Dans notre cercle d'étudiants, nous nous faisions un jeu d'embarrasser les naïfs écoliers provinciaux qui nous arrivaient de la campagne la foi et l'innocence écrites sur le front. Nous leur demandions par exemple:

— « Dieu a créé le ciel et la terre, c'est entendu. Mais, avant cette création, où était-il lui-même et surtout que faisait-il ? Lui, l'Être essentiellement agissant et méditant, il aurait passé une *éternité* à ne rien faire, occupé à se gratter les ongles apparemment ? — Autre question : — Vous connaissez le Coran, vous savez qu'on y lit souvent le fameux

ان الله على كل شى قدير

— *Dieu est tout-puissant ;* — eh ! bien, si Dieu est réellement tout-puissant, dites-lui

اخرجنا من ملكك

— *Fais-nous sortir de ton empire.* — Pourra-t-il vous mettre dans un endroit qui ne lui appartient pas, où il n'est pas ? Enfin, posez-lui encore cette autre question : — *Détruis-toi toi-même, si tu le peux.* — Voyons, dites-nous maintenant s'il est omnipotent ? » — Éperdus, nous croyant damnés, nos campagnards se taisaient et songeaient. Quelques jours après, quand la semence était tombée sur un bon terrain, c'étaient eux qui nous embarrassaient à leur tour. — « Puisque Dieu est tout-puissant, me disait un jour un jeune homme des Djebala, comment se fait-il qu'il n'ait pas donné sa *loi* dans une langue universelle, impérissable, comprise de tout le monde ? Les Écritures juives sont écrites en un idiome qu'on ne parle pas depuis longtemps, l'Évangile également, et le Coran a été rédigé en un dialecte arabe que nous

ne comprenons plus, c'est une langue qui se meurt, qui est déjà morte. Est-ce que, par hasard, les religions n'auraient qu'un temps comme les langues qui les ont formulées ? Et puis, pourquoi le Dieu omniscient, le Dieu omnipotent s'y est-il repris tant de fois avant de donner une religion définitive ? Que signifient ces versets abrogés dans le Coran ? Et pourquoi, pourquoi toujours cet ordre de combattre les *infidèles*, c'est-à-dire ceux qui ne pensent pas comme nous ? Faut-il donc les tuer pour leur apprendre à vivre ? »

Voilà des attaques inattendues contre l'Islamisme qui feront réfléchir ceux qui seraient tentés de croire que nulle lueur provenant du rationalisme n'a pu percer jusqu'à présent l'obscurité marocaine et que jamais cerveau mahométan ne pourra soutenir l'éclatant rayon de soleil qui éclaire maintenant le monde et que nous appelons la *Libre-Pensée*.

Et l'expressif, l'étrange dicton satirique suivant, que chantent en chœur les étudiants djebaliens, n'indique-t-il pas déjà l'explosion d'une réaction violente contre les préjugés religieux, contre les hommes néfastes qui ont intérêt à maintenir les consciences et les intelligences islamiques sous le boisseau des ténèbres éternelles ?

Opinion des lettrés djebaliens sur les Confréries musulmanes

الـكلب و الـدرفـاوى كلهم واحـداه
و الـعـفـراء الجـلـوس مـعـهـم زايـداه
فلحـيـة طـويـلـة مـدلدلاه
كخـرفـة مـرمـيـة فى مـزبلاه
الـفـوق و الـعـكاز و الدربال
الـكـفـر مخـجـى بـلا مـحـال

TRADUCTION

Le chien et le *Derk'aoui* ne font qu'un !
La fréquentation des *Congréganistes* est inutile.
Ils ont la barbe longue, pendante,
Semblable à un torchon qu'on a jeté au fumier.
Le chapelet aux grains énormes, le bâton et les haillons
Sont sans contredit (les marques palpables) d'une *impiété dissimulée !*

. . . . . .
. . . . . .

Vous le voyez, l'Ame musulmane n'est pas morte puisque nous l'entendons secouer ses chaînes, puisque, dans l'ombre, l'Élite marocaine aspire instinctivement à la liberté de conscience qui est la source de tout bien, de toutes les autres libertés. Aussi, je reprends mon projet favori, déjà ébauché plusieurs fois, et je dis : — Il faut créer et envoyer au Maroc des *Missionnaires de la Libre-Pensée*, les seuls capables de battre en brèche et de faire reculer le terrifiant Islamisme ; il faut commencer la nouvelle, la sainte et pacifique Croisade des Esprits, destinée celle-ci, non à verser des flots de sang humain, mais à répandre des torrents de lumière sur des millions de fanatiques qui voient en nous des ennemis mortels parce que nous ne partageons point leurs opinions religieuses. Ces lumières, cette liberté de conscience, qui pourra mieux les donner à ces égarés si ce n'est la chère, la généreuse Nation qui a pour devise les trois grands mots qui ont révolutionné le globe : — Liberté, Égalité, Fraternité, — mots adorables qui seront l'unique Religion, ou plutôt l'*Irréligion universelle de l'avenir ?*

Maintenant, ma Conclusion, la voici, consolante, pleine de promesses et de rêves étoilés qui se réaliseront plus ou moins lentement, plus ou moins rapidement, selon que notre propre évolution morale et politique sera plus ou moins lente, plus ou moins rapide :

— Au point de vue *moral*, nul doute que la Doctrine du Législateur des Arabes ne voie sa dernière heure avant celle des autres doctrines qui sont moins exclusivistes et moins farouches que l'Islam. Affranchis de leurs superstitions et de leurs dogmes par la haute culture intellectuelle, les Mahométans redeviendront des *Hommes*, c'est-à-dire des êtres libres de tout préjugé de secte ou de race, des êtres doux et humains en un mot, et ils entreront alors dans la grande Association universelle et fraternelle qui transformera un jour notre planète en un vaste atelier de charité, de paix et de travail.

— Au point de vue *politique*, nul doute également que le jour où le fracas des armes chrétiennes retentira sous les murs de la vieille Byzance, le jour où la lente et incessante décomposition de la Turquie aura rongé le cadavre ottoman, ce jour-là, ce n'est

pas douteux, le dernier des padischahs osmanlis entraînera dans sa tombe l'Empereur et l'Empire vermoulu des Chérif.....

Mais, que ces temps sont éloignés peut-être ! et combien, je le répète pour la deuxième fois, la prudence nous conseille de ne pas imiter nos lugubres prophètes européens qui font chaque matin, par-dessus la Méditerranée, des signes funèbres au monarque chérifien, le geste avertisseur des augures qui prédisent la fin des choses !

Qui oserait dire en effet si l'Age d'Or de la raison, si l'Avenir radieux, l'Avenir éblouissant de lumière, n'est pas contenu en germe dans cette allégorie à double entente des philosophes-mystiques du Nord-Ouest africain :

الـغـرب مـلـيـح ولـنـا عـلـيـه الادلاه
الشمس تـغـرب فـيـه ومـنـه تـطـلـع الاهـلاه

— L'Occident (c'est-à-dire le *Maroc*), est étincelant. N'est-il pas en même temps et le *lit* où le Soleil se couche et la *source* d'où jaillit l'Astre des nuits à son premier croissant ?

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

INDEX GÉNÉRAL DES DJEBALA[1]

A

Abbas (el-), 135.
Abd-Allah, 414.
Abd-Allah el-Ayyachi, 572.
Abd-Allah el-Habt'i, 127, 153.
Abd-Allah el-H'adjj, 205.
Abd-eç-Çadok, 212.
Abd-el-Aziz ben el-H'asen, 134 et suiv., 239.
Abd-el-Fedhil, 288.
Abd-el-H'amid, 431.
Abd-el-K'ader ben Adjiba, 743.
Abd-el-K'ader el-Djilani, 162, 628, 744.
Abd-el-K'ader ben Mah'i-d-Din, 435, 436, 690 et suiv.
Abd-el-K'ader el-Fekhkhar, 205.
Abd-el-Moumen, 223, 280, 488, 681, 682, 723 et suiv.
Abd-el-Ouareth, 74.
Abd-er-Rah'man, 36, 43, 690.
Abd-er-Rah'man ech-Cherif, 431.
Abd-er-Rah'man el-Mejd'oub, 539 et suiv.
Abd-es-Slam ben Mchich, 7, 112, 113, 159, 171, 197, 748, 758, 763, 777.
Abd-es-Slam ben Risoun, 205.
Abeilles, 443.
Abid, 461, 688.
Ablutions, 398.
Abou-Abd-Allah Mouh'ammed ben Abd-el-K'ader, 158.
Abou-Bekr eç-Ceddik', 73.
Abou-Cekhour, 156, 354.
Abou-Djemâ, 124.
Abou-l-Abbas Ah'med, 241.
Abou-l-Abbas Ah'med el-Bransi, 359.
Abou-l-Abbas es-Sebti, 439.
Abou-l-Cacem el-Azéfi, 725, 726.
Abou-l-H'asen Ali el-Mendhari, 238 et suiv.
Abou-l-H'asen Ali ben Mousa ben Rached, 241.
Abou-l-K'asem ben Ah'med, 688.
Abou-Mouh'ammed Abd-Allah ben Ah'med, etc. (auteur d'El-Istik'ça), p. 26, 33. (Voyez le mot *Istik'ça*.)
Abou-Mouh'ammed Abd-Allah ben Brahim, 456.

(1) J'espère que les bibliographes ne me sauront pas trop mauvais gré de n'avoir pas entassé dans l'Index la foule des hommes obscurs qui encombrent mes *Notices Historiques*. Cependant les personnes citées en dehors des *Notices*, ainsi que les personnages qui ont joué dans l'histoire un rôle un peu important, ne seront point oubliés. J'avertis le lecteur que les noms propres seront dépourvus de titres honorifiques, tels que *sidi, moulaye, prince, général, amiral*, etc. Enfin, l'article arabe *El*, y compris ses diverses modifications, ne comptera pas comme lettre initiale. Si l'on veut par exemple trouver El-H'asen, Ech-Chaoun, il faudra chercher les mots *H'asen, Chaoun*, etc.

Abou-Mouh'ammed Abd-Allah el-R'aleb bi-Llah, 158.
Abou-Sélham, 579. (V. *Bou-Sélham.*)
Abou-Thabet Amer ben Abd-Allah, 234, 237.
Abyla, 714.
Accouchement, 513.
Acem-ibn-Djemil-el-Iezdedjoumi, 344.
Acheddad, 342.
Acheddaden, 154.
Achaïch (el-), 153, 172.
Acho *(mont)*, 710.
Achoura (el-), 518.
Acrobates, 462.
Addaren, 288, 336.
Adeldal, 340.
Ad'gaz, 507.
Ad'ouz, 586.
Administration, 16, 66, 70 à 73, 97, 128, 268, 287, 504.
Adoua (el-), 103, 110, 124.
Adultère, 48, 51, 52, 625.
Afernou, 197.
Afernou-l-Fouk'i, 183, 197.
Afernou-s-Sefli, 197.
Afersiou, 490.
Afouzar, 90.
Afran-Aâman, 335.
Afran-Ali, 250.
Agba (el-), 376, 377.
Agba-l-H'amra, 603.
Aguiyya, 340.
Agriculture, 16, 34, 44, 75, 91 et suiv., 191, 246, 287, 303, 442, 580, 593, 595, 607, 757.
Akhdhar (el-) ben Khlouf, 627, 628.
Aïu'ad (el-), 59, 60.
Ahal-bou-Yah'med, 490.
Ahal-el-Ouad, 668.
Ahal-Srif, 510 à 530.
Ah'med, 745.
Ah'med Akhemrich, 444.
Ah'med ben Adjiba, 73.
Ah'med ben Ali r-Rifi, 241, 242, 580.
Ah'med ben es-Snousi, 740 et suiv.
Ah'med ben Khaled. (V. *Istik'ça*)
Ah'med ben Mousa, 30.
Ah'med ben Nacer, 474.
Ah'med ech-Chad'ouli, 88.
Ah'med ech-Chaoui, 127.
Ah'med el-Filali, 336.
Ah'med el-H'adjjam, 36.
Ah'med el-Ouafi, 431.
Ah'med el-R'ezzali, 255, 332.
Ah'med es-Sounni, 108.
Ah'med ez-Zerrouk', 355, 358.
Ah'med ou-Mousa, 462.
Ah'ouaza (el-), 485.
Ahra (el-), 752.
Aïddan, 154.
Aïn-Ah'med, 93.
Aïn-Aïngoucht, 439.
Aïn-Bek'ra, 485.
Aïn-Berda, 47, 48, 64, 81, 92.
Aïn-bou-H'assan, 756.
Aïn-bou-Tila, 34, 43, 44, 485.
Aïn-eç-Çafçaf, 34, 43.
Aïn-ed-Dalia, 668.
Aïn-ed'-D'eheb, 339.
Aïn-el-H'adjar, 91.
Aïn-el-H'amra, 393.
Aïn-el-Louh', 91.
Aïn-er-Rih'an, 34, 42.
Aïn-ez-Zitoun, 34, 43.
Aïn-el-H'adid, 175, 197, 486.
Aïn-Mediouna, 403, 413.
Aïn-Mezraoua, 85.
Aïn-Onçor, 713.
Aïn-R'ennama, 88.
Aïn-Tazr'adra, 81, 91.
Aïsaoua, 128, 745.
Aïth-Rouhach, 335.
Aït-Saïd, 46.
Akerrat', 155.
Alam (el-), 123.
Alcool, 115.
Algérie, 2, 3, 435, 437, 690, 766.
Algériens, 708.
Ali ben Abd-Allah er-Rifi, 687.
Ali ben Abi-T'alib, 73.
Ali ben Daoud, 13, 367, 370.

Ali ben H'arazem, 713.
Ali ben H'asen, 36.
Ali ben H'esaïn, 91.
Ali ben Mesaôud, 205.
Ali ben Mousa ben Rached, 123.
Ali ben Rached, 431.
Ali ben Risoun, 205.
Ali bou-R'anem, 539.
Ali Berrisoul, 175.
Ali Chak'our, 131 et suiv.
Ali-t'-T'eyyar, 553, 775, 776.
Ali z-Zr'ari, 73, 88.
Ali-l-Fah'al, 205.
Ali-r-Rifi, 200.
Aliya (el-) bent si T'ayyéb ben Kiran, 740 et suiv.
Allal el-H'adjj, 13, 753, 756.
Allal el-H'ammoumi, 73, 81.
Allégorie, 787.
Allemagne, 288 et suiv., 547, 644 et suiv., 751.
Alliance, 266, 310 à 313.
Allik' (el-), 619.
Almohades, 420, 489, 723 et suiv.
Almoravides, 415, 680 et suiv., 723.
Alose, 32.
Alun, 110.
Amalou, 337.
Amegri, 153.
Amejjout', 87.
Amérique. (V. *Etats-Unis.*)
Amet'ros, 155.
Amezra, 319, 342.
Amezzaourou, 334, 535.
Amilcar, 670.
Amour, 410 et suiv.
Amriya (el-), 668.
Anagramme, 306.
Anaraye, 336.
Anecdote, 437, 614, 760, 763.
Anglais (l') et le Juif, 544.
Angleterre, 228 et suiv., 232, 547, 604, 645, 684 et suiv.
Animaux. (V. *Faune.*)
Anna *(mont)*, 774.
Annibal, 670.
Anse des Pêcheurs, 343.
Anse des Peupliers, 343.
Anthropologie, 128, 777.
Antimoine, 97.
Aouama (el-), 667.
Aounan, 48, 49, 92.
Aourmouth, 751.
Aphrodisiaques, 476.
Apiculture, 502.
Arafa, 159.
Ar'afsaï, 69, 91.
Araïch (el-), 537, 543 à 550, 556 à 576, 751, 776.
Arfath. (V. *Ikhellad'en.*)
Arbâ (el-), 376.
Arbi (el-), 87, 88.
Arbres, 15, 27, 34, 43, 85, 88, 95, 109, 113, 260, 268, 274, 304, 317, 355, 366, 382, 384, 394, 400, 528.
Arce (el-), 56.
Archéologie, 542, 569, 669, 673.
Arguel, 337.
Argent. (V. *Mines* et *Monnaie.*)
Arir'lan, 154.
Armée, 22 et suiv., 212, 213, 312, 776. (V. à la fin de chaque tribu.)
Armes, 15, 305, 442, 450.
Ar'rem, 156.
Arrestation, 705.
Arts, 129.
Arzile. (V. *Azila.*)
Aserd'oun, 149, 153, 155.
Asfi, 547.
Asifan, 337.
Asmart'ès, 109.
Asouèl, 358.
Asr'oun, 341.
Assiégeants, 319.
Assimilation, 306, 526, 708.
Aster, 92.
Astrologie, 214.
Atlas marocain, 51, 769, 770.
Attaque d'une Nzaha, 77.
Augustin (saint), 259, 286.
Aumônes, 195.
Auras, 111.
Auréba, 401.
Augusta-Baba, 529, 530.

Autriche, 231 et suiv., 575, 576, 666 et suiv.
Aventures d'un ivrogne, 754.
Aveugles, 135.
Aveux d'un derk'aoui, 743.
Ayachi (el-), 157.
Ayantour, 373.
Ayichtoum, 392.
Azaïb (el-), 92, 399, 713.
Azar'ar, 268, 337, 339, 762.
Azar'ar beni-Héllil, 270, 333.
Azar'ar ec-Cer'ir, 334.
Azeffoun, 274, 334.
Azerza, 250.
Azila, 441, 600 à 607.
Azrouil, 46.
Azraoulou, 46.

B

Bab-el-H'aït', 376, 381.
Bab-el-Onçor, 131.
Bab-es-Souk', 131.
Babet-el-Bir, 91.
Bab-Mah'rèz, 79, 393.
Bab-Ouand'er, 401.
Bab-Taza, 109.
Bac, 8.
Badès, 305, 586.
Bagdad, 162.
Baghaïa. 111.
Bahalil (el-), 23, 24.
Bahdja (el-), 34.
Baignades extraordinaires, 588.
Baléares, 225.
Banentir, 155.
Banque, 225.
Barbarie, 559.
Barbe (serment par la), 666.
Baïth, 569.
Barth, 669.
Basset, 237, 540.
Bastonnade, 390.
Bazars, 202.
Bchara, 363.
Beaumier. (V. *K'art'as.*)
Bek'k'al (el-), 470, 748, 753.
Bek'k'ouya, 509, 586, 587.
Bekri (el-), 345, 348, 577, 578, 604, 672.
Bel-Abbès es-Sebti, 439, 702.
Belezma, 111.
Belezrag, 713.
Belgique, 231, 547, 646.
Bélisaire, 714.
Belladone, 309, 310.
Ben-Abd-eç-Cadok' er-Rifi, 211.
Ben-Adjiba, 204, 706.
Ben-Ouak'k'as, 474, 745.
Beni-Abd-Allah, 420.
Beni-Acem, 154.
Beni-Achir, 155.
Beni-Ah'med, 373, 376, 510.
Beni-Ah'med es-Sourrak, 46, 113, 118, 762 à 768.
Beni-Ali, 752.
Beni-Amer, 435.
Benian (el-), 668.
Beni-Arous, 113, 118, 159 à 199, 748.
Beni-Ayyad, 376.
Beni-Bekhti, 272, 334.
Beni-Berber, 392.
Beni-bou-Chibeth, 343.
Beni-bou-Zoulath, 38, 42.
Beni-bou-Zra, 284 à 290, 335.
Beni-Brahim, 59, 90.
Beni-Çalah', 119, 155.
Beni-Chaïb, 754 à 756.
Beni-Darkoul, 119, 154.
Beni-Félouat', 119, 154.
Beni-Fracen, 364, 439.
Beni-Gourfet', 750 à 752.
Beni-Grir, 290 à 293, 337.
Beni-H'akim, 619.
Beni-H'amdi-Llah, 155.
Beni-H'amdoun, 338, 341.
Beni-H'asiyyin, 341.
Beni-H'assan, 118, 169, 756 à 759.
Beni-H'assoun, 341.
Beni-H'ayyan, 45.

Beni-H'ouzmer, 198 à 246.
Beni-Id'er, 118, 212, 502 à 507.
Beni-Ifren, 155.
Beni-Isi, 95, 98, 103, 110.
Beni-Issef, 113, 114, 493 à 501.
Beni-It't'eft, 55.
Beni-Iznacen, 112.
Beni-Izzou, 69, 76, 77, 90, 91.
Beni-Jafen, 119, 154, 172.
Beni-Jbara, 156.
Beni-Khaled, 314 à 332, 341, 529.
Beni-K'iyya, 89.
Beni-K'ourra, 403, 413.
Beni-Kzin, 444.
Beni-Léït, 756 à 759.
Beni-Maâdan, 246 à 251.
Beni-Mçaf, 132.
Beni-Mçoouer, 212, 607 à 618.
Beni-Méjrou, 62, 89.
Beni-Mençour, 278 à 284, 335.
Beni-Meràz, 490.
Beni-Merin, 27. (V. *Mérinides.*)
Ben-Merzouk', 204, 333, 601.
Beni-Messara, 15, 118, 448, 453 à 486.
Beni-Mester, 485, 486.
Beni-Mezguelda, 12, 447 à 453.
Beni-Mh'ammed, 43, 95, 392, 525, 713, 749.
Beni-Mka, 59, 88.
Beni-Moh'ammed, 746.
Beni-Mouh'ammed, 332, 419.
Beni-Mourrak', 303, 340.
Beni-Msil, 444.
Beni-Mzala, 713.
Beni-Ouktha, 335.
Beni-Ouandjel, 371 à 373.
Beni-Ouat't'as, 25, 124, 241.
Beni-Oulid, 282, 283.
Beni-Ouriaguel, 16, 759 à 762.
Beni-Our'lis, 509.
Beni-Rached, 158.
Beni-Rahfou, 344.
Beni-R'fer, 392.
Beni-Rzin, 303 à 308, 340.
Beni-Saf, 132.
Beni-Said, 246 à 251, 757.
Beni-Sélman, 273 à 278, 334.
Beni-Smih', 293 à 303, 338.
Beni-Taâban, 86.
Beni-Thlil, 119, 156.
Beni-Yad'mi, 59.
Beni-Zarouil, 119, 155.
Beni-Zedjjel, 308 à 314, 340.
Beni-Zéroual, 15 à 22, 46 à 94, 118.
Beni-Zet'at', 153.
Beni-Zid, 120, 152.
Beni-Ziyath, 79, 204, 267 à 273, 285, 332.
Beni-Znouba, 376.
Beni-Zraoulou, 341.
Benou-Merzouk', 204.
Berbères, 461, 674, 778 et passim.
Berbrugger, 686.
Bergers, 100.
Berk'ouk' (el-), 155.
Bernard, 769, 770.
Berranda, 155.
Bestiaux. (V. *Faune.*)
Bétique, 603.
Beyyadh (el-), 32.
Bianconi, 233, 549, 630.
Bible, 173, 784.
Bibliographie du Maroc, 769.
Billets de banque, 520.
Bjaï (el-), 488 et suiv.
Bjaoua, 490.
Blad-es-Siba (V. *Indépendance*).
Blad-ez-Zbib, 45.
Blancard, 224.
Blé (V. *Agriculture.*)
Blocus phénoménal, 729.
Bocchus, 671.
Bœufs, 100, 591. (V. *Faune.*)
Boissons. (V. *Nourriture.*)
Bologguin, 723.
Bombardement de Tanger, 691.
Bompard, 228.
Borda, 101.
Borgnes, 135.
Borgia, 18.
Bou-Adel, 402, 414.
Bou-Beknidh, 340.
Bou-Brih', 88.

Bouché-Leclercq, 214.
Bou-Cefih'a, 749.
Bouciri (el-), 101.
Bou-Chta-l-Khammar, 11 à 15, 393.
Bouddhisme, 623.
Bou-Djeddaïn, 12.
Bou-Dk'ik', 334.
Bou-Jedian, 529.
Bou-Fadhis, 89.
Bou-Hachem, 197.
Bou-H'ad'i, 370.
Bou-H'ella, 154.
Bou-Khaled, 340, 413.
Bou-Khencha, 128.
Bou-Kir, 175, 197.
Bou-Knana, 414.
Bou-Meân, 59, 60, 87, 89.
Bou-Medien, 36, 188.
Bou-Neddaf, 17.
Bou-Oullid, 42.
Bou-Rd'a, 444 à 446.
Bou-Rdhoul, 78, 79, 393.
Bou-Sélham, 550 à 556, 775, 776.
Bou-Sif, 132, 133.
Bou-T'ouajin, 168 et suiv., 352.
Bou-Yaâk'oub, 86.
Bou-Zid, 395, 399.
Bou-Zerk'a, 92.
Braber, 51, 425, 613.
Braithwaite, 685.
Branès (el-), 355 à 359, 776.
Brigandage, 2, 12, 145 à 152, 213, 253, 261 à 267, 281 à 284, 425, 423, 763.
Brimades obscènes, 50, 470 et suiv.
Broca, 336.
Bugeaud, 692.
Bullones (Sierra), 730.
Burnet, 685.
Burnous, 495, 553.
Byzance, 672, 714 et suiv.

C

Cabotage, 247.
Cactus, 318, 441 et passim.
Cadavres, 434, 446.
Cadi, 71, 72, 503 et suiv.
Çafçaf (eç-), 529, 752.
Café, 594.
Çafiyyin (eç-), 11, 12, 24.
Cagnat, 667, 671.
Çah'ra (eç-), 51.
Çokhra (eç-), 751.
Caïd, 71, 209, 506, 517, 602.
Caillé, 690.
Çalah', 205.
Calembour arabe, 164.
Çamet, 475, 476.
Camp marocain, 212, 213.
Canonisation, 132, 280, 295.
Canon, 256.
Capitulations, 628.
Caravane, 77 à 79, 269 à 271, 530.
Carnage, 43, 565.
Carnaval, 608 et suiv.
Carte des Djebala, 771 à 774.
Carthage, 286, 670.
Cartographie, 769 et suiv.
Casablanca, 643, 644.
Castellanos, 238 et suiv., 573, 730 (assez fréquemment cité dans les *Notices Historiques*).
Castries (de), 540.
Cavalerie. (Voir à la fin de chaque tribu.)
Cavernes, 80 et suiv.
Ceh'aouriyya (eç-), 340.
Célibat, 17, 51, 184.
Cenaoubr (eç-), 35, 44.
Cenhadja, 27, 93, 259, 260, 451 et suiv.
Cenhadja-t-el-Out'a, 401 à 416.
Cenhadja-t-R'eddou, 441 à 444.
Cerif, 93. (V. *Ahal-Srif.*)
Ceuta, 701 à 733.

Chacal. (V. la note (1) au bas de la page.)
Chadliya, 188.
Chahrira, 73, 93.
Cham (ech-) eç-Cer'ir, 21.
Changes (Question des), 225, 654 et suiv.
Chansons arabes, 65, 409, 481, 624.
Chanson berbère, 55.
Chants funéraires, 428, 429.
Chanvre, 502. (V. *Kif.*)
Chaoun (ech-), 99, 115, 119 à 145, 152, 157, 158, 429, 756, 777.
Chaouniya (ech-), 17.
Charef (ech-), 667.
Charité, 14, 193 à 196.
Charlatanisme, 52 à 59, 602.
Chasse, 757.
Chauvinisme, 711.
Cherafat (ech-), 120, 154.
Chérif, 59. (V. *Chorfa.*)
Chérif et brigand, 378 et suiv.
Chérif (le) et le Juif, 468, 469.
Chèvres. (V. *Faune.*)
Chevriers, 734.
Chiens, 298, 299, 361.
Choléra, 598.
Chorfa, 163, 178, 179, 313, 314, 325 à 331, 517, 563 et suiv.
Chorfa (ech-), 333, 373.
Christianisme, 63, 117, 173, 174, 347, 622, 672.
Chrétiens, 116, 160, 161, 190, 259, 731.
Chronogramme, 240.
Cigognes, 486, 760.
Cimetières, 101, 298, 385, 426, 431, 432.
Circoncision, 471, 514.
Cirtha, 111.
Civilisation, 116, 117, 781 et suiv.
Climat, 277, 304, 305, 315, 384, 425. (V. aussi chaque tribu.)
Coalition italo-marocaine, 732.
Cobucla, 343.
Cochon, 345, 492, 572.
Coll (el-), 111.
Colonisation, 118, 287, 636, 708.
Combats, 29, 30, 32, 74, 75, 312, 574.
Comédiens, 462 et suiv.
Commerce, 29, 60 à 63, 97, 126, 144, 180, 199, 202, 221 à 233, 292, 317, 318, 382, 403, 465, 509, 538, 547, 579, 633, 643 à 663, 731, 748.
Commerce (le) du Maroc peut-il, doit-il prospérer ? 221 et suiv.
Commerce de Tanger, 643 à 660.
Commerce général des ports marocains, 657.
Complainte, 245. 409.
Conclusion, 781 et suiv.
Concubinage, 55 et suiv., 634.
Confédération, 258, 377.
Conférence. (Voir Doutté.)
Confréries, 11, 13, 62, 74, 86, 87 à 92, 183 à 193, 204, 205, 279 à 281, 457 à 462, 470, 601, 626, 706, 743, 785.
Conquêtes, 286.
Constantin, 111, 674.
Consuls européens, 635.
Contes. (V. *Légendes.*)
Contrebande, 232, 305.
Conventions commerciales, 648. et suiv.
Coran (le), 114, 173, 174, 195, 347, 784 et passim.
Coran en berbère, 344, 347.
Corbeaux, 551 et suiv.
Cornes, 35.

(1) Nous avons vu dans les pages précédentes que certains bergers djebaliens n'éprouvent aucun scrupule à manger du sanglier. Quant à la consommation de la viande de chacal, elle est très à la mode dans la province des Djebala, principalement parmi la jeunesse des écoles. Le derviche se souvient encore des délicieux *ratas de chacal* que lui et ses condisciples dévoraient assez souvent à la mosquée d'Ikhellad'en et d'Arfath, deux villages de R'mara situés au sud de Tarer'a.

Corsaires, 574, 575. (V. *Notices Historiques.*)
Cosmétiques, 396 et suiv.
Courriers, 660.
Coutumes. (V. *Mœurs.*)
Crédit, 229, 230.
Croisade, 18, 786. (V. *Notices Historiques.*)
Cruauté, 641.
Cuisine, 487. (V. *Nourriture.*)
Cuivre, 87. (V. *Mines.*)
Cupidité marocaine, 520 et suiv.

D

Daïra-t-Fas, 13, 75. (V. *Fas.*)
Danses, 25, 453. (V. *Prostitution.*)
Daoud, 414, 444.
Daoud ben-Idris, 440.
Dar-Ak'oubâ, 153.
Dar-Amellal, 153.
Dar-Beïdha, 547.
Darcours, 656.
Dar-Ejâd'a, 749.
Dar-el-Makhzen, 40.
Dar-el-Medfâ, 567.
Daret-Kaâlou, 768.
Dar-moulaye el-Yazid, 197.
Daroutan, 342.
Dar-Tekkouk, 89.
Dar-Zehirou, 667.
Débbar'in (ed-), 342.
Dbou, 346.
Dchiyyer, 250.
Débdou, 141, 231.
Decher-er-Rif, 48.
Decher-ez-Zellalin, 66.
Déchra-t-el-Ethnin, 749.
Déchra-t-Imrizk'en, 91.
Déchra-t-el-Kçor, 718.
Déchra-t-el-Ouad, 752.
Déchra-t-Oulad ben Aïcha, 603.
Déchra-t-er-Rif, 81, 92.
Déchra-t-ez-Ziba, 91.
Découverte d'une mine d'argent, 98 et suiv.
Déesse Maure, 673, 674.
Demaeght, 672.
Dépôt bien gardé, 271.
Derk'aoua, 74, 88, 279, 743, 785.
Derviche (le) (cité partout).
Deuil, 427.
Dévastation, 586.
Devins, 214, 345 et suiv.
Dévouement, 488.
Dfiliya, 106.
Dhahar-Khcheb, 43.
Dhahra, 185, 778.
Dhahr-H'adjar, 713.
D'ibiya, 16.
Didier, 546.
Diehl, 714, 715.
Dindons, 487.
Diplomatie, 635 et suiv., 693.
Diplômes, 515.
Divinité, 784.
Djamâ-beni-K'ort'li, 153.
Djamâ-Jdid, 131.
Djamâ-el-Endalous, 130.
Djamâ-el-K'dim, 131.
Djamâ-el-Kebir, 130.
Djamâ-el-Mok'raâ, 667.
Djamâ-es-Souk' 130.
Djamâ-es-Ster, 48.
Djamâ-Rkiba, 48.
Djasadiya (el-), 745.
Djaya (el-), 16, 33 à 45, 46, 47, 85.
Djbilou, 667.
Djebala vus à vol d'oiseau, 769 et suiv.
Djebel-Afernou, 179.
D'jebel-el-Alam, 161, 164, 165, 179.
Djebel-Amergou, 11, 415.
Djebel Belyounnech, 714.
Djebel Beni-Ah'med, 95.
Djebel Beni-Arous, 119, 123.
Djebel Beni-Grir, 291.
Djebel Beni-H'assan, 119, 179, 756.
Djebel Beni-Rzin, 307.

Djebel Cerif, 93, 529.
Djebel-bou-Hachem, 179, 758.
Djebel-ech-Chaoun, 119, 162.
Djebel-el-Arez, 108, 377.
Djebel el-Faouakih, 528.
Djebel-el-H'abib, 179, 212, 746 à 749.
Djebel el-Kaouakib, 347.
Djebel-el-K'rouda, 102 et suiv.
Djebel-el-Mnara, 704.
Djebel er-Rih'an, 456.
Djebel Ktama, 108 et suiv., 384, 774, 775.
Djebel-Lah'çon, 179.
Djebel-Lekhmas, 119.
Djebel Moulaye Abd-es-Slam, 169, 170, 172, 179, 194, 199, 211, 758.
Djebel Mousa, 714.
Djebel-Ouddka, 67, 68, 73, 75 à 89.
Djebel Ouad'ras, 749.
Djebel-er-Rih'an, 456.
Djebel R'mara, 314, 342.
Djebel R'iatha, 424.
Djebel R'zaoua, 157, 756.
Djebel-Set't'a, 535.
Djebel Taler'za, 43, 45.
Djebel-Tazaran, 254, 267, 347, 775.
Djebel Tifélouas, 384, 386, 392.
Djebel Tiziran, 344, 352.
Djebha (el-), 257, 343.
Djedida, 240.
Djemaâ, 60, 389, 503 à 506 et passim.
Djidjel, 111.
Djidan, 162.
Djilaniyyin, 74.
Djorf-el-Bahmout, 46 à 48, 79.
Djouher, 722.
Djoumouâ (el-), 32.
Dlém (ed-), 370.
Douanes, 211, 650 et suiv.
Douar-el-Arab, 155.
Douar-el-Khélkhali, 566.
Doukkala, 768.
Doutté. (Voyez la note (1) placée au bas de cette page.)
Dozy, 349, 675 et suiv., 678, 714 et suiv.
Draps, 225, 226.
Droit musulman, 115.
Droit international, 628.
Drummond Hay, 545.
Dsoul (ed-), 420 à 441, 509.
Duarte, 683.

(1) M. Edmond DOUTTÉ, actuellement professeur à la Médersa de Tlemcen, a fait à Alger, le 11 février 1898, une remarquable conférence sur le « Maroc Inconnu ». Donnée sous les auspices de la Société de Géographie de la capitale algérienne, cette causerie fut faite en présence de Moh'ammed ben T'ayyéb lui-même. Assis au premier rang des auditeurs, l'éternel pèlerin, le « soult'an es-saïh'in », le *Roi des Voyageurs,* comme je me plais à l'appeler, ne perdait pas un geste, pas une seule des éloquentes paroles de notre ami. Assurément Moh'ammed ne saisissait pas le sens purement lexicographique des termes qu'il entendait, car il ne sait pas un mot de français, mais il savait fort bien qu'il était question, et de lui, et de mon travail, et aussi de la possibilité d'organiser une équipe d'*Explorateurs Musulmans* qui seraient chargés, sous la direction du gouvernement français, de visiter à fond les régions inexplorées de notre mystérieux voisin du Nord-Ouest africain.

Le 11 novembre 1898, M. Doutté refaisait à Oran sa conférence sur le « Maroc Inconnu ». Cette fois, j'étais présent, et j'ai pu m'assurer par moi-même que peu d'hommes au monde seraient capables d'égaler le savant professeur de la Médersa de Tlemcen aussi bien sous le rapport du talent oratoire qu'au point de vue de la variété et de la profondeur des connaissances.

E

Ecoles, 9, 10. (V. *Etudiants.*)
Edris, Edrissi. (V. Idris, Idrisi.)
Egypte, 647.
Emigrés, 210, 435 à 438, 596.
Empreinte merveilleuse, 758 et suiv.
Emsasa, 420.
Emt'erk'iya, 383.
Emther, 256, 336.
Emt'ik'an, 336.
Emyaïth, 154.
Encre, 35, 36.
Endalous (el-), 37.
Endjra, 212, 701 à 733, 748.
Enlèvements, 39, 42, 51, 52.
Enlèvement d'un éphèbe, 76, 77.
Enigme, 111, 238.
Enseignement, 515, 583, 741. (V. *Etudiants.*)
Enterrements, 100 et suiv., 425 et suiv., 429 et suiv.
Entomologie, 145.
Epigraphie. (V. *Inscriptions.*)
Epilation, 397.
Eole mahométan, 438.
Erbâ (el-), 338.
Ermites, 748, 766.
Esclavage, 62 à 64, 369.
Escrime. (V. *Sport.*)
Espagne, 232, 243 et suiv., 547, 571, 573 et suiv., 605, 607, 645, 675 et suiv., 684 et suiv., 693, 728 et suiv.
Espagnols, 243, 708 et suiv.
Etats-Unis d'Amérique, 638, 689, 707.
Ethnographie, 259, 260, 306, 451, 536, 537, 593, 631, 634.
Etourderies d'un émigré algérien, 596 et suiv.
Etrangers, 17. (V. *Etudiants.*)
Etudiants, 9, 10, 38, 49, 50, 51, 68, 77 à 79, 101, 113 à 117, 178, 268, 406, 444, 581, 751, 766, 783 et suiv.
Etymologies. (V. à la fin de chaque tribu.)
Eubbad (el-), 188.
Européens, 17 et suiv., 28, 205, 206, 208, 209.
Evangile, 63, 784.
Evêché, 684.
Exportations. (V. *Commerce*)
Extatiques, 132 et suiv., 540.
Ezhari (el-), 741.

F

Fabricius, 214.
Fah'aç (el-), 180, 212, 619 à 700, 748.
Fah'ciya (el-), 16.
Fanatisme, 18 et suiv., 73 à 75, 143, 161 et suiv., 170, 173 et suiv., 239, 281, 325 et suiv., 435, 564 et suiv., 679, 687.
Farih' ben Mehdi, 354.
Fas, 71, 117, 440, 761.
Fatalisme, 620.
Fat'imites, 722 et suiv.
Faune, 96, 108, 184, 185, 297, 298, 308, 492, 607, 752, 765.
Féchfacha, 566.
Féchtala, 5 à 28.
Féddan (el-), 204.
Feh'h'aça (el-), 713.
Femmes, 138, 164, 180, 215, 216, 248, 273, 297, 298, 318, 364, 365, 374, 442, 492, 509, 609, 701, 735, 736 à [illegible]
Femme du derviche, 527.
Féminisme islamique, 736 et suiv.
Fendok' (el-), 749.
Fennasa, 377 à 381.
Fer, 110. (V. *Mines.*)
Fersioua, 89.
Fertoun, 371.
Fêtes, 13, 14, 19, 20, 30, 200.
Fête du mouton, 639 et suiv.
Fêtes musulmanes, 518 et suiv.
Fétichisme, 479.
Fifi, 756.

Filles, 309, 331, 509.
Flore, 46, 148, 293, 335, 476. (V. *Arbres.*)
Flottes, 243.
Fonctionnaires, 642.
Forçats, 734. (V. *Prisons.*)
Forêts, 75, 76, 247, 276, 278 et suiv., 292, 314, 746, 752.
Foucauld (de), 125, 130, 542, 756, 771.
Fournel (très fréquemment cité dans les *Notices Historiques.*,
Fous, 207, 295, 296.
France, 3, 116 à 118, 232 et suiv., 547 et suiv., 573 et suiv., 586, 645 et suiv., 689 et suiv., 786.
François d'Assise, 682.
Fromages, 748.
Frontière, 693.
Frontières des Djebala, 777, 778.
Frontieres du Maroc, 692, 693.
Fruits. (V. *Arbres.*)
Furet, 47, 757.

G

Garçons, 385.
Gelé de raisin, 17. (V. *Çamet.*)
Gênes, 724.
Géographie physique, 31, 35, 536, 773, 775.
Géologie, 308, 773.
[illegible] injurieux, 147, 761.
Ghetto, 67, 136 à 145, 464.
Ghomara. (V. *R'mara.*)
Gibier, 115, 297, 315.
Gibraltar, 103, 624, 706.
Gloutonnerie, 750.
Goblet d'Alviella, 336.
Godard, 751, 674, 691 et passim.
Goitreux. (Voyez la note (1) au bas de cette page.)
Goths, 714, 716.
Gourara, 766.
Gouvernement, 34, 41, 47, 703.
Gouz (el-), 376.
Graberg di Hemso, 689.
Grottes, 665. (V. *Cavernes.*)
Gueldeth, 273, 333.
Guergour, 274.
Guerres, 243 à 246, 448.
Guerre sainte, 73 à 75, 681, 785.
Guttierez, 730.
Guyau, 762.

H

Habitation, 106, 107, 126, 209, 210, 277, 278, 294, 400.
H'abous, 86, 191.
Habri (el-), 743.
Habt' (el-), 158, 240, 579.
Habt'iyin, 152.
H'açh'aç (el-), 510.
H'achem, 435 et suiv.
H'add (el-), 90.
H'addada (el-), 81, 91.
H'adjar (el-), 200, 234, 419.
H'adjar beni-Aïch, 486.
H'adjj (el-) Abd-es-Slam, 459.
Hadjj (el-) Ah'med Aâbabou, 40.
Hadjj (el-) eç-Ceddik', 279.

(1) On trouve quelques goitreux à Cenhadja-t-el-Out'a ainsi que dans les massifs ktamiens et r'mariens. On les appelle *eçh'ab el-h'alk'oum* اصحاب الحلقوم « ceux qui ont du gosier ». Certains t'olba, improvisés chirurgiens, extirpent la glande thyroïde à ceux des goitreux qui leur en font la demande. Communication tardive du derviche qui vient de rentrer à Oran après une très longue absence (3 février 1899).

Hadjj (el-) ech-Chet'ibi, 73.
Hadjj (el-), Mh'ammed, 73.
H'adjer en-Nser, 295, 350, 351, 679.
H'adjjam (el-), 349.
H'ajra-t-en-Nsour, 295, 679.
H'ajra-t-ez-Zerk'a, 603.
H'ajra-t-el-Kouh'ila, 668.
H'akim (el-) bi-amri Llah, 160.
H'amdoun, 83, 92.
H'a-Mim, 344 et suiv., 350, 759.
H'ammoumi (el-), 44, 85, 91.
H'anadcha (el-), 128, 745.
Hanoteau, 237.
Haouta (el-), 333.
H'araïk' (el-), 510, 756.
H'arm (el-), 154.
H'arrak' (el-), 204.
H'arrak'at (el-), 155.
H'asen (el-), 134, 211, 213, 743.
H'asen (el-) Adjana, 36.
H'asen (el-) ez-Zr'ari, 73, 89.
H'asen (el-) ibn Kennoun, 350.
H'asen (el-) K'enbour, 36.
H'assabiya (el-), 17.
H'assoun, 32.
H'ayaïna (el-), 44, 46, 85, 436.
Hebet (el-), 111. (V. *Habt'*.)
Héddaoua, 61, 175, 183 à 193, 614 à 618, 757.
Héddi, 175, 183 à 193, 197, 759.
Helaout, 337.
H'ellaba, 62, 89.
Henné, 397.
Heouta (el-), 272.
Heouara-t-el-H'adjar, 416 à 420.
Hermaphrodites. (Voyez la note (1) au bas de la page.)
Herpétologie, 510.
H'esaïn, 667.
Hiérographie, 733.
H'iouel (el-), 53, 91.
Hirondelles, 760.
Histoire des villes et des tribus du Maroc. (Voyez les *Notices Historiques* placées à la fin de chaque tribu.)
Hollande, 689.
Hospitalité, 52, 211, 212, 248, 249, 294, 375.
Houdas, 24, 354, 461, 491, 507, 571, 572, 573, 575 et passim.
H'ouma (quartier d'une ville). (V. *Ech-Chaoun, Tanger,* etc.)
Heouta (el-), 36.
Houta (el-), 89.
H'ouz (el-), 535.
H'ouz-el-Araïch, 566.
H'ouz-Merrakèch, 13.
H'ouz-Tit't'aouin, 734 à 746.
Huile, 61. (V. *Olives*.)
Hydrophobie, 299, 418, 663.

I

Iâddithen, 340.
Iâraben, 336.
Iâzzanen, 247.
Ibezzazen, 392.
Ibn-Abi-Zra, 236, 674. (V. *K'art'as*.)
Ibn-Ad'ari, 345, 720 et suiv.
Ibn-Bat'out'a. (Voyez ci-dessous la note 2.)

(1) On les appelle *khountha* خنثى. Il y en a peu dans les Djebala, davantage chez les Braber. Ces êtres s'habillent en femmes, vivent avec les femmes dans la plus complète chasteté et ne se marient jamais.

(2) A Tanger, près de la K'açba, on montre une tombe connue de quelques lettrés seulement. Ce serait la dernière demeure d'Ibn-Bat'out'a, célèbre voyageur marocain, né à Tanger au commencement du XIV[e] siècle de notre ère.

Ibn-el-Ah'mar, 240.
Ibn-el-Athir, 490.
Ibn-Khaldoun. (Le plus complet des historiens de la Berbérie, cité presque à chaque page des *Notices Historiques*.)
Içfaren, 320, 342.
Id (el-), eç-Cer'ir, 19 et suiv., 114.
Identifications, 343 et suiv.
Idris, 12, 673 et suiv., 679.
Idrisi (el-), 348.
Idrisites, 349 et suiv., 462, 679 et suiv., 719 et suiv.
Ignace Goldziher, 737.
Ignorants, 178, 783 et passim.
Ih'adjjioun, 401.
Ihouda K'ouriat, 139.
Ikdjan, 111.
Ikhellad'en. (Voyez ci-dessous note 1.)
Ikhrifen, 334.
Imbécile (l') à la plume de coq, 357 et suiv.
Imerzaïn, 393.
Imezzerdhen, 268, 333.
Imharchen, 153.
Impôts, 15, 52 à 59, 71, 141, 751 et passim.
Impuissance, 52 et suiv., 499 et suiv.
Imamen, 529.
Importations. (V. *Commerce*.)
Imrar'd'en, 393.
Inaoun (Ouad), 438, 588.
Incongruités, 466, 709 et suiv.
Indépendance des tribus, 16, 46, 72 et suiv., 261 et passim.
Industrie, 16, 29, 60 à 63, 97, 109, 126, 199, 247, 292, 402, 407, 413, 599, 735, 767.
Infanterie. (V. à la fin de chaque tribu.)
Inhospitalité, 483 et suiv.
Inquisition, 18.
Inscriptions, 87, 91, 126, 127, 542.
Instituteurs, 50, 102, 291, 292, 318, 525.
Instruction. (V. *Etudiants*.)
Instruction religieuse, 762, 767.
Insultes, 39, 47, 127, 143, 147, 219, 250, 263, 467, 552, 590, 712.
Insurrection, 447 et passim.
Interprètes, 206, 210, 545, 635.
Ir'armen, 529.
Ir'il Melloul, 78, 92.
Ir'il Snous, 332.
Ir'madh, 342.

(1) *Ikhellad'en* et *Arfath* (عرفاث – اخلاذن) sont deux villages des Beni-Ziyath situés dans l'intérieur des terres, derrière Tarer'a (R'mara), de 300 feux chacun environ. *Ikhellad'en* est un vocable arabe berbérisé signifiant « les éternels ». Ce petit hameau restera célèbre dans le monde des étudiants à cause d'un simple barbarisme. Voici le fait : Il y a quelques années, un écolier d'Ikhellad'en estropia un mot du texte sacré des Musulmans. Arrivé au 98e verset du 21e chap. du Coran, ainsi conçu : « En vérité, vous et les idoles que vous adorez à côté de Dieu, vous deviendrez la *pâture de la géhenne* », l'élève prononça حطب جهنم « le *bois* du feu de l'enfer » au lieu de حصب جهنم « la *pâture* du feu de l'enfer ». Aussitôt l'instituteur l'interrompit pour le conspuer en lui disant : « — *Ir'oulad'en d'Ikhellad'en* » donnant à entendre ainsi que la pâture de la géhenne serait constituée « par des *cailloux* et par les *gens d'Ikhellad'en* ». De là, confusion de l'étudiant et vaste éclat de rire dans les centres universitaires djebaliens. *Ir'oulad'en* est un terme berbère signifiant *cailloux*. Il est employé encore chez les R'mariens et dans les Braber. Le pédagogue d'Ikhellad'en a traduit à dessein حصب, qui a aussi le sens de « caillou », par *ir'oulad'en*. (Note tardive, février 1899.)

Ir'zor Imrabdhen, 526.
Isidore de Séville, 714.
Islamisme, 116, 622, 781, 786 et passim.
Ismaïl, 728 et suiv.
Israélites. (V. *Juifs.*)
Issef, 768.
Issef et-Tlidi, 125 à 127, 154.
Istik'ça (el-). (Histoire arabe récente du Maroc, citée très souvent dans les *Notices Historiques,* notamment p. p. 11, 24 et suiv., 93, 123, 129, 156, 161, 213, 234, 238 et suiv., 244, 275, 359, 540, 606, 678, 719, etc.)
Italie, 223 et suiv., 547, 646 et suiv., 724, 732.
Ivresse, 143, 754 et suiv.
Ivrognes, 754 et suiv.
Izemmouren, 486.

J

Jardin (le) des Hespérides, 568 et suiv.
Jdida, 547.
Jésus, 468, 519. (V. *Ouddka.*)
Jeux, 50 et suiv., 176 à 178, 317.
Joinville, 690 et suiv.
Judaïsme, 173, 672 et suiv.
Juifs, 18, 55 à 58, 138 à 145, 201 et suiv., 213 et suiv., 221, 242, 464 à 469, 475, 537, 544 et suiv., 559 à 566, 601 et suiv., 610 et suiv., 629 et suiv., 636 à 639, 675 et suiv., 729, 784.
Juifs espagnols, 675.
Julien, 348, 715 à 718.
Justice, 504 et suiv. (V. *Cadi.*)

K

K'aâ-Sers, 250 et suiv., 260 à 267, 332.
Kabyles, 287.
K'alâ (el-), 105, 154, 250, 334, 340, 376, 383, 501, 535. (V. *K'elaâ.*)
K'amous, 251, 513.
Karakouch, 354.
K'art'as. (Titre d'une histoire ancienne du Maroc assez souvent citée dans les *Notices Historiques.*)
Kazimirski, 513.
K'çar (el-), 163, 713.
K'çar (el-) el-Kebir, 111 et suiv., 538 à 543, 566 et suiv., 576 à 580.
K'çar ibn Abd-el-Kerim, 112, 577.
K'çar Ktama, 111, 577.
K'çar Denhadja, 111, 577.
Kèf-Arous, 81 à 83.
K'elaâ (el-), 98, 392 (même mot qu'El-K'alâ).
K'elâ-t-Beni K'asem, 89.
K'elâ-t-Beni Ouand'er, 392.
K'elâ-t-es-Sah'el, 393.
K'elâ-t-Meziath, 399.
K'eria (el-), 78, 79, 392.
K'eria-t-ben Aouda, 567.
Khelf ben Feredj, 28.
Khendok' ez-Zerzour, 668.
Khendok' Islan, 370.
Khennouba, 337.
Kherroub (el-), 124.
Khezzioua (el-), 17.
Khlil, 37.
Khlilla, 337.
Khmalcha (el-), 376, 377.
Khmis (el-), 6, 7, 60, 88, 93, 109, 335, 370, 452, 593, 713.
Kholt. (V. *Lèkhlout'.*)
Kif, 20, 96, 97, 186, 187, 189, 211 et passim.
Kithan, 200, 234.
K'it'oun (el-), 156, 486.
K'laïâ (el-), 67, 69.

K'laïâ (el-) mtaâ Afouzar, 66, 90.
K'liâ (el-), 8, 11, 15, 24, 90.
Kouat'it' (el-), 153.
K'oubb (el-), 154.
Koudia (el-), 36, 365, 746.
Kouff (el-), 735, 746.
K'ouliâ (el-), 334.
Kristel, 591.
Ktama, 46, 94 à 113, 774, 775.
Khzana (el-), 120, 153, 197.

L

Lac, 553 et suiv., 775.
Lah'çon, 162, 196.
Laine, 16. (V. *Commerce.*)
La Martinière (de), 569, 671.
Lampes, 10.
Lancre (de), 59.
Langue arabe, 31, 129, 141, 142, 201, 202, 206, 264, 374, 429, 439, 492, 546, 601, 602, 614 à 618, 702, 740, 747, 760, 784, 785.
Langue berbère, 27, 28, 55, 200, 206, 237, 251, 279, 284, 294, 306, 546, 686.
Langue espagnole, 142, 601.
Laou, 343, 344.
Larache. (V. *Araïch (el-).*
Las Navas de Tolosa, 161.
Lavage des morts, 584 et suiv.
Lavoix, 694.
Léblot' 193, 754, 756.
Légendes, 54, 80, 107, 122, 237, 257, 276, 488, 540, 577, 666, 702, 775.
Lék'çor, 420.
Lékhlout', 162, 212, 536 à 580.
Lékhmas, 113 à 158, 311.
Lekkous, 529, 570, 578, 771.
Lemk'am, 143.
Lemprière, 666 et suiv.
Lenormant, 214.
Lenz, 562, 665.
Léon l'Africain, 512, 577 et passim.
Leydard, 685.
Libre-Pensée, 784, 786.
Libyens, 778.
Lin, 502.
Littoral r'marien, 255.
Lixus, 569.
Logique, 742.
Loukkos. (V. Lekkous.)
Lupanars. (V. *Prostitution.*)
Luther, 751.

M

Maâkacha, 153.
Maggou, 152.
Magnaneries, 503.
Mag'reb et Magr'ib, 507, 718.
Mahdiya (el-), 360.
Mahomet, 160, 174, 468.
Mahométisme, 160, 173 et suiv., 192, 221, 222, 781 et suiv.
Makhzen, 15, 71, 72, 422, 483, 556.
Maladies, 105, 106.
Maléfices, 52 à 59, 499.
Malherbe (de). (Voyez la note (1) au bas de la page.)
Mamoun (el-), 45.
Manduel, 225 et suiv.

(1) M. Henry de Malherbe, Préfet d'Oran, a eu la bonté de faire délivrer plusieurs fois des secours à Moh'ammed ben T'ayyéb. Je serais un ingrat si je ne remerciais publiquement M. de Malherbe au nom du pauvre explorateur qui travaille tant pour la Science et la Patrie.

Manuel Pablo. (V. *Castellanos.*)
Maouddin, 155.
Maouenzil, 153.
Marabouts. (V. *Saints, Miracles* et *Mausolées.*)
Marcellus, 674.
Marchés. (Voyez chaque tribu.)
Marée, 261, 290 et suiv.
Mariages, 65, 494 et suiv.
Marmol, L. (plagiaire espagnol rarement cité dans mes *Notices Historiques*).
Marmol, T., 729.
Maroc (le) Inconnu, 639, 770, 771, 797.
Mar'nia, 231 et suiv., 280.
Marrube, 105, 106.
Marseille, 223 et suiv., 732.
Martyrs, 161, 169.
Mas Latrie. (Économiste souvent cité dans mes *Notices Historiques.*)
Massacres, 267, 372.
Masturbation, 277.
Maures, 201, 663, 673, 777, 778. (V. *Recherches sur les Maures.*)
Maurétanie Tingitane, ancien nom du Maroc. (V. les diverses *Notices Historiques.*)
Mausolées, 11 et suiv., 28, 29, 160 et suiv., 130, 131, 189, 190, 220, 245, 550, 554.
Mbarek, 713.
Mchaâ (el-), 68, 69, 89.
Mchich, 175, 197.
Mchichiya, 188.
Mdina (el-), 283, 335.
Meççala ben H'abbous, 440.
Méchkour, 393.
Méchkrélla, 153.
Meçmouda, 118, 486 à 491.
Médecine, 105, 106, 476.
Megt'aâ (el-), 490.
Meïmouna Tagnaouth, 553, 776.
Mekki (el-) ben Brahim, 478 et suiv.
Mekki (el-) l-Ouazzani, 378 et suiv.
Meknasa, 15, 424, 540.
Mek'raoui (el-), 73, 92.
Meliana, 528.
Mémoire, 35, 69, 309, 310.
Menaces, 265.
Mençoura, 768.
Mendiants, 41, 64, 183 à 193, 614, 712, 751.
Mendhri (el-), 205.
Mendoza, 571.
Menesez, 354, 683.
Mennana-l-Meçbah'iya, 546.
Menzel (el-), 212, 746.
Merchan (el-), 667.
Mercier, 94, 570, 571, 575, 579, 683, 685, 724.
Mérinides, 682 et suiv., 725 et passim.
Merdja-t-ez-Zerga, 555, 556, 775, 776.
Mernisa, 365 à 371, 434.
Merrakèch, 71, 117, 134, 480.
Mers-el-Kébir, 691.
Mesaôud, 335.
Mesnana, 668.
Mesures, 650.
Métallurgie, 66, 103, 288, 289.
Métaux. (V. *Mines.*)
Meules, 418.
Meurtres, 182, 320 à 325, 561, 587.
Meziath, 16, 46, 85, 393, 400.
Mezouar, 175.
Mézraoua, 52, 83 et suiv., 90.
Mezraoui (el-), 84 et suiv.
Mh'ammed, 135, 376.
Miel, 148, 316.
Mignons. (V. *Prostitution.*)
Mila, 111.
Miller, 543.
Minarets, 17, 19, 356, 767.
Minéralogie, 308.
Mines (d'or, d'argent, de fer, etc.), 66 à 69, 98 à 102, 110, 254, 268, 272, 275 et suiv., 288 et suiv., 293, 299 à 301.
Miracles, 11, 12, 29, 31, 37, 108, 136 à 138, 162 à 170, 186 et suiv., 203, 255, 337, 489, 775, 776.
Mirat (el-), 124.
Missionnaires, 113 à 118, 223, 786.
Mitteilungen, 769.

Mizab (el-), 43, 154, 383, 393, 762.
Mliliya, 526, 686.
Mnata, 486.
Moâllak'at, 280.
Mœurs, 14 et suiv., 17 et suiv., 48, 213, 276, 399, 407.
Mœurs incroyables, 511 et suiv.
Moh'ammed ben Abd-Allah, 157.
Moh'ammed ben Kasim, 174.
Moh'ammed ben T'ayyéb (le derviche, cité partout).
Moh'ammed el-Arbi, 743.
Moh'ammed ould Souih'li, 596 et suiv.
Moisson, 5, 6, 248.
Monnaie, 248, 262, 287, 288.
Monnaie marocaine, 694 à 700.
Montagnes. (Voyez *Djebel.*)
Montagnes des Singes, 103 et suiv.
Monts de Cenhadja, 774.
Montres, 584.
Monuments mégalithiques, 778.
Mosquées, 8 et suiv., 17, 19, 130, 152 à 155, 194, 208, 298, 405.
Mouchi, 55 et suiv.
Mouh'ammed ben Abi T'aoud-jin, 112, 161.
Mouh'ammed ben Mousa ech-Chaoui, 11.
Mouh'ammed ben Saâda, 156.
Mouh'ammed ben Ziyan, 13.
Mouh'ammed ech-Cheikh, 158.
Mouh'ammed ech-Cheikh el-Ouat't'asi, 239.
Mouh'ammed el-bou-Hali, 295 et suiv., 339.
Mouh'ammed es-Slaoui, 210 et suiv.
Mouliéras (Madame) 772.
Moulins, 400, 402.
Moulo.d (el-), 30, 114, 518.
Mousa, 175, 194, 592.
Mousa ben Abi-l-Afia, 350, 440, 441.
Mousa ben Noceir, 349, 677, 715 et suiv.
Mraj (el-), 89.
Mr'our'a, 668.
Msa, 250.
Mthioua, 46, 79, 81, 95, 384 à 393.
Mulet (poisson), 32.
Müller, 569, 669.
Musiciens, 13, 34, 134, 171, 172, 191, 192, 269, 312, 406, 624.
Musulmans, 18, 559 et suiv.

N

Nacer (en-), 45.
Nacirin, 74.
Nadhour (en-), 90, 392, 414.
Nadji (en-), 205.
Naissances, 513 et suiv.
Naturalisations, 708, 709.
Navigation, 648.
Necher-el-Mathani, 123, 727 et suiv.
Nègres, 61 et suiv., 688. (V. *Esclavage.*)
Nédroma, 488 et suiv.
Nemours, 304, 305, 423.
Ngaous, 111.
Noblesse. (V. *Chorfa.*)
Noël, 519.
Nok'la (en-), 76, 77.
Nord-Marokko, 770.
Normands, 570, 604.
Notices historiques, 24 et suiv. (V. à la fin de chaque tribu.)
Nouh' (Noë), 257.
Nourriture, 9, 10, 20, 21, 49, 101, 115, 211, 220, 274, 279, 297, 321, 361, 366, 443, 454, 747.
Noyades, 588 et suiv.
Nozhet el-Hadi. (V. *Houdas.*)
Nuit (une) blanche, 181 et suiv.
Nzaha, 77. (V. *Caravane.*)

O

Océan, 99, 769, 775, 776.
O'Donnel, 243 et suiv.
Officiers marocains, 556.
Oiseaux, 107. (V. *Faune.*)
Ok'ba ben Nafiâ, 348, 672, 677, 715.
Olives, 367, 449.
Oliviers, 372, 453. (V. *Arbres.*)
Oméïades, 604, 720 et suiv.
Onçor (el-), 506, 749.
Oppidum Novum, 576.
Optimisme, 621.
Or. (V. *Mines.*)
Oran, 304, 305, 691, 759, 797, 799.
Ordres religieux. (V. *Confréries.*)
Organisation militaire, 22 et suiv.
Orge. (V. *Agriculture.*)
Orthographe, 5, 451, 507, 567, 603, 718.
Othman ben Abi-l-Ola, 353.
Ouah'chiyeth, 109, 331.
Ouad (el-), 414, 535.
Ouad Aïn-Médiouna, 404.
Ouad Amezzaourou, 535.
Ouad Aoud'our, 75, 88, 89, 93, 396, 768.
Ouad Azerza, 247, 250.
Ouad Azila, 108, 109, 179, 593, 603.
Ouad Belezrag, 713.
Ouad Beni-Ah'med, 768.
Ouad Beni-Bekhti, 334.
Ouad Beni-Berber, 385.
Ouad Beni-Gourfet', 749, 750, 752.
Ouad Beni-H'akim, 619.
Ouad Beni-Hellil, 267, 285, 333.
Ouad Beni-H'ouzmer, 179, 198.
Ouad Beni-Id'er, 507.
Ouad Beni-Issef, 113, 490.
Ouad Beni-Isi, 98, 108, 110.
Ouad Beni-K'ourra, 404, 414.
Ouad Beni-Mh'ammed, 421.
Ouad Beni-Ouaraïn, 360.
Ouad Beni-Selman, 404.
Ouad Beni-Yad'mi, 46, 75, 90, 92, 93.
Ouad Beni-Ziyath, 267, 274, 276, 334, 341.
Ouad Bou-Cefih'a, 211, 531, 746.
Ouad Bou-Khalf, 665.
Ouad Bou-Knana, 404.
Ouad Bou-Meân, 60, 75, 88.
Ouad Bou-Zemlan, 360.
Ouad Çbou. (V. *Ouad Sbou.*)
Ouad Chefchaoun, 124.
Ouad Djorf-el-Bahmout, 46, 48 79, 80, 81.
Ouad Dra, 51.
Ouad Drader, 555.
Ouad ech-Chaoun, 119, 768.
Ouad el-Arbaâ, 88, 108, 109.
Ouad el-Arez, 108.
Ouad el-Branès, 360.
Ouad el-Djaya, 42, 43, 45.
Ouad el-Djedd, 762.
Ouad el-Fah'aç, 668.
Ouad el-H'amra, 593.
Ouad el-H'add, 90, 593.
Ouad el-H'araïk', 763, 768.
Ouad el-Ihoud, 664.
Ouad el-K'alâ, 118, 119, 154.
Ouad el-K'çar, 713.
Ouad el-Kebir, 134, 156, 768.
Ouad el-Khmis, 108, 490, 713.
Ouad el-Leben, 43, 360, 421, 438.
Ouad el-Mahdiya, 360.
Ouad el-Makhzen, 578.
Ouad el-Merchan, 667.
Ouad el-Mzèz, 43, 45, 46, 47, 60, 75, 83, 90, 92, 93, 108, 395, 396.
Ouad el-Onçor, 507, 749.
Ouad el-Ouest', 528, 603.
Ouad el-R'arbiya, 603.
Ouad Emther, 278, 285, 291, 335, 337, 341, 342, 343.
Ouad en-Nadhour, 385.
Ouad Féchtala, 23, 768.
Ouad Fès, 491.
Ouad Heouara, 419.
Ouad Imerzaïn, 385.
Ouad Inaoun, 360, 438, 531, 588.
Ouad Isli, 88, 93.

Ouad Izlafan, 87.
Ouad Léït, 200.
Ouad Lékhmas, 119.
Ouad Lekkous, 528, 529, 543, 566, 570, 571, 574, 575, 577, 578, 771.
Ouad Lella Méïmouna Tagnaouth, 553.
Ouad Lian, 713.
Ouad Méchkour, 385, 401.
Ouad Mghoura *(Mr'our'a)*, 664.
Ouad Méknasa, 358, 360.
Ouad Mélouiya, 344, 600, 692, 693.
Ouad Mençoura, 763.
Ouad Mertil, 179, 198, 200, 234, 238, 239, 241, 243, 344.
Ouad *Martin* ou *Mertin* (le même que le précédent).
Ouad Msa, 247, 250, 251.
Ouad Msoun, 360.
Ouad Noun, 51.
Ouad Oumm-er-Rebiâ, 394.
Ouad Ouad'laou, 247, 250, 252, 255, 261, 332, 343, 344, 353.
Ouad Ouarer'a, 7, 8, 23, 32, 33, 44, 45, 80, 85, 108, 360, 370, 373, 376, 394, 395, 396, 401, 438, 762, 768, 775. (V. *Tid'ir'in.*)
Ouad Ouddka, 60, 75, 88, 89, 90, 93, 109.
Ouad Oulad-Brahim, 444.
Ouad Ouringa, 255, 257, 258, 294, 303, 304, 340, 342, 343.
Ouad Sbou, 8, 21, 33, 360, 396, 424, 438, 531, 572, 717.
Ouad Set't'a, 535.
Ouad Sidi Héddi, 187.
Ouad Sidi-Issef, 119.
Ouad Slès, 31, 32.
Ouad Souani, 664.
Ouad Sra, 385, 393, 395, 399.
Ouad St'ah', 175, 197.
Ouad Tafna, 132.
Ouad Tameddith, 385, 392.
Ouad Tamourouth, 88, 342.
Ouad T'andja-l-Balia, 664.
Ouad Tareddan, 179, 197.
Ouad Tarer'a, 268, 272, 278, 332, 334, 343.
Ouad Tar'essa, 256, 291, 337, 338, 339, 343,
Ouad Tar'zouth, 105, 108.
Ouad Taza, 360.
Ouad Temlouguith, 108.
Ouad Tiguisas, 267, 272, 273, 285. 289, 333, 343.
Ouad Tisemlal, 131, 156, 768.
Ouad Tizlafan, 60.
Ouad Zahdjouka, 529.
Ouad'ras, 212, 746 à 749.
Ouardana, 257,
Ouazzan, 102, 455 à 485, 744, 745.
Ouazzan la nuit, 478 et suiv.
Ouazzaniya (el-), 17.
Ouddka. (V. la note (1) au bas de la page.)
Ouerch (el-), 49.
Ouest'i (el-), 713.
Ouiyid ben Ali, 358.
Oujda, 232, 422.
Oulad-Achefchaou, 122.
Oulad-Aïsa, 6.
Oulad-Ali, 420, 490, 749.
Oulad-Azam, 414.
Oulad-Bekkar, 359 à 365.
Oulad-Berrisoul, 701.
Oulad-bou-Slama, 373 et suiv., 376.
Oulad-Brahim, 370, 444.
Oulad-Bricha, 210.
Oulad-Çalah', 33.
Oulad-Djaber, 746.
Oulad-Djamâ, 90.
Oulad-eç-Ceffar, 210.
Oulad el-Bek'k'al, 250.
Oulad-K'asem, 59, 93.

(1) Montagne des Beni-Zéroual considérée comme sainte et comme portant bonheur à ceux qui l'habitent parce que les légendes locales prétendent que Jésus-Christ y séjourna quelque temps. (Voyez plus haut *Djebel Ouddka.*)

Oulad-K'roun, 35, 44, 85.
Oulad Sidi Cheikh, 365.
Oulad Sidi Yaâk'oub, 365.
Oulad Sliman, 566.
Ould el-H'emam, 704 et suiv.
Ould Si Mh'ammed, 90.
Ould M'hammed, 70.
Oulh'aça, 509.
Oumar ben el-Khat't'ab, 73.
Oumlil, 32.
Oumt'il, 334.
Ourek, 56, 247, 526,
Out'a-Chent'il, 759.
Out'a Sidi Héddi, 187.
Out'il, 376.
Oyoun (el-), 156, 376.

P

Païens, 87, 672 et suiv.
Paix, 313, 314. (V. *Trêve.*)
Pallu de Lessert, 671.
Paganisme, 672 et suiv.
Paquebots, 662.
Pasteur, 475, 476.
Pathologie hagiologique, 295 et suiv.
Pâtisseries, 26, 385.
Patriotisme, 26, 711.
Pêche, 33, 250, 252.
Pédagogie marocaine, 581.
Pédérastie. (V. *Prostitution.*)
Peinture, 129, 130.
Pèlerinages, 159, 160, 171 à 178, 368, 517, 763.
Pellissier, 730.
Pendules, 584.
Perron, 736, 737.
Perrot, 665.
Perroquet polyglotte, 604.
Persécutions, 675.
Pessimisme religieux, 621, 781, 782.
Peste, 689.
Petermann, 769.
Pétrole, 646.
Phéniciens, 669.
Philippe, 576.
Philosophes-mystiques, 787.
Piesse, 489, 490.
Pirates, 586.
Plaines, 536, 750.
Plantes. (V. *Flore.*)
Playfair, 769.
Pline, 234, 671, 778.
Plomb, 88, 110. (V. *Mines.*)
Pluie, 234.
Poids, 652.
Politique, 135, 461.
Politique espagnole, 706, 733 et suiv.
Population, 23, totale, 776. (V. à la fin de chaque tribu.)
Porteur infidèle, 387 et suiv.
Ports, 255 à 258. (V. *Tanger,* etc.)
Portugal, 570, 571, 578, 605, 683 et suiv., 726 et suiv.
Poste, 660.
Prestidigitation, 54, 58, 104.
Prières, 6, 48, 101, 187.
Primaudaie de La), 724 et suiv.
Prisons, 556, 635.
Problème islamique, 619 et suiv.
Procession juive, 563.
Professeurs, 115. (V. *Etudiants.*)
Progrès moral, 782, 783.
Prophéties, 31, 162, 782, 787.
Prophètes (faux), 168 et suiv., 344 et suiv.
Prostitution, 14 à 23, 20 à 22, 32, 38 à 40, 47, 52, 65, 104, 105, 145 à 152, 180, 182, 202, 203, 277, 316, 403, 472, 512, 521, 608, 747.
Protections, 596, 628.
Provence, 223 et suiv.
Proverbes arabes, 76, 114, 138, 146, 159, 207, 365, 397, 433, 472, 525, 528, 545, 552, 628, 709, 710, 745, 758, 760, 763, 767, 787.
Proverbe kabyle, 335.
Psychologie hébraïque, 636 et suiv.
Psychologie par gestes, 667.

Q

Quêtes, 328 et suiv., 460.

R

Races, 286, 287, 536, 537, 777, 778.
Rachid (er-), 93, 127, 606.
Rbat', 576.
Raisin, 448. (V. *Vignobles.*)
R'aleb (el-) bi-Llah, 45.
Ramadhan, 137. (V. *Carême.*)
R'arb (el-), 13, 87, 536, 787.
R'arbiya (el-), 212, 593 à 607.
R'arouzim, 153.
Ras el-Djebha, 343.
Rat (le) et la jarre d'huile, 763.
Receleur (le), 363 et suiv.
Recherches sur les Maures (ouvrage de Chénier cité dans les *Notices Historiques*).
Reclus (E.), 305, 555, 772.
Rehouna, 84, 118, 507 à 510.
Remchi, 132.
Remla (er-), 401, 756, 759.
Renégats, 140, 675.
Renou, 570. (Cité plusieurs fois dans les *Notices Historiques.*)
Repas funèbres, 428, 433.
R'eran-K'adhi, 155.
Rer'ioua, 400, 401, 625.
R'ernat'i (el-), 741.
Riafa (er-), 668.
R'iatha, 109, 421, 425, 561.
Rif, 12, 51, 56, 68, 95, 247, 294, 325, 338, 339, 451, 452, 526, 574, 585 et suiv., 778, 811.
R'ilan, 579, 606 et suiv.
Rinn, 131, 132, 188, 359.
Ripperda, 730.
Rivières. (V. *Ouad.*)
Rkiba (er-), 76, 77, 90, 92.
Rkouna, 490.
R'mara, 46, 93, 118, 123, 161, 251 à 355, 451, 452, 774, 776.
R'nimi, (el-), 157.
R'orabiya (el-), 16.
Roseaux, 56 à 58.
Rosenstiel, 475, 476.
Rouf (er-), 90.
Rouisseurs, 491.
Routine, 661.
Ruines, 83 à 87, 555. (V. *Archéologie.*)
R'zaoua, 118, 193, 752 à 756.

S

Sacrifices, 13, 14, 172, 311, 753.
Saguia-t-el-H'amra, 11.
Sah'el (es-), 580 à 592.
Saîdi (es-), 203, 205.
Saîd ben Ouk'k'aç, 13.
Saintes, 553, 546, 736, 737, 776.
Saints, 7, 11, 12, 13, 28, 29, 33, 37, 42 à 45, 73, 91, 92, 108, 109, 127, 128, 130 à 138, 159 à 193, 203, 204, 205, 255, 256, 257, 261, 279 à 281, 295 à 297, 367, 395, 419, 456, 550, 600, 628, 702, 753, 775, 776.
Salluste, 259.
Sanglier, 492. (V. *Cochon* et *Chacal.*)
Santa-Cruz, 243, 759.
Satan indigné, 473.
Satire, 28, 338, 664, 785.
Schisme, 112, 161, 168, 169, 187, 188, 344 et suiv., 677.
Schnell, 769 et suiv.
Sciences morales, 773.
Sciences usuelles, 773.

Sebâ ben Mounr'afad, 352.
Sebâ-K'baïl, 119, 153.
Sébastien, 578.
Sebta. (V. *Ceuta.*)
Seignette, 738.
Sellam, 175, 197.
Sentiya (es-), 92.
Sériciculture, 97, 503.
Serment, 391, 406, 666.
Sertorius, 670.
Servet, 18.
Sétif, 111.
Set't'a, 530 à 535.
Signaux de neutralité, 289, 290.
Silos, 419.
Simulacre de combat, 29.
Singes, 99, 100.
Siouan (es-), 35, 44.
Skikda, 111.
Sla, 33, 239, 576.
Slamiya, 188.
Slane (de) (savant traducteur de l'*Histoire des Berbères* d'Ibn Khaldoun, ouvrage capital qui été largement mis à contribution dans mes *Notices Historiques*).
Slaoui (es-). (V. *Istik'ça.*)
Slès, 16, 28 à 33.
Sliman, 157.
Snad'a, 55, 478.
Sociologie, 773.
Sodomie. (V. *Prostitution.*)
Soldats, 483, 537, 557.
Songes, 7, 434, 572.
Sorcellerie, 52 à 59.
Sorcières, 346.
Sortilèges. (V. *Malèfices.*)
Souani (es-), 667.
Soufisme, 188.
Soufre, 97. (V. *Mines.*)
Souira, 547.
Souk' el-Arbâ, 34, 44, 60, 109.
Souk' el-Djoumouâ, 28.
Souk' el-Ethnin, 342.
Souk' el-H'add, 60, 66, 90, 333.
Souk' el-Khmis, 110, 341, 370, 762.
Souk es-Sebt, 713.
Souk' eth-Thlatha, 341.
Soukkan (es-), 197.
Soumatha, 118, 492, 493.
Sounni (es-), 28 à 32.
Souper fatal, 319 et suiv.
Source (histoire d'une source), 84, 85.
Sport, 11 et suiv., 176 à 178, 317, 473.
Squelettes préhistoriques, 778.
Statistiques commerciales (V. *Commerce.*)
Strabon, 778.
Suède, 231, 645.
Sultan, 23, 41, 213, 266, 267, 319.
Sultan (le) des Étudiants, 594.
Sultan (le) Noir, 257, 275.
Superficie des Djebala, 775.
Superstitions, 52 à 59, 127, 135, 207, 208, 296, 326, 357, 385, 703, 753, 764.
Supplices, 48, 51, 52, 85, 118, 135, 386, 412, 562, 582.
Syphilis, 712.

T

Tabac, 97, 211.
Taberrant, 375.
Tablier, 342, 735.
Tachfin ibn Yaâk'oub, 725.
Tadjani, 627, 744.
Tafraout, 341, 370.
Tafrat'a et Feh'h'ama, 360, 361.
Tazouggarth, 78.
Tagzirt, 184, 197.
Taïd'a, 197.
Taïnza, 88, 758, 759.
Taj ed-Din Abou-l-H'asem, 188.
Taj en-Nacer, 155.
Talagamil, 758, 759.
Tala-Khaled, 154.
Taler'za, 36, 43.
Taliouin, 756.

Talisman, 6, 55 et suiv., 500, 746.
Tamaïlt, 266, 335, 337, 341, 375.
Tamdhit', 155.
Tameslan, 155.
Tamesnith, 89.
Tamourouth, 342.
Tamrir'th, 340.
Tamuda, 234.
Tanbouzit, 376.
Tanedman, 336.
Tanger, 180, 231, 619 à 693, 748, 800.
Taouaricht, 154.
Taounath, 78, 92.
Taourar'in, 153.
Taourart, 89.
Taourt'a, 88.
Tapis prie-Dieu, 480.
Tar'da-Oulla, 336.
Tareddan, 181, 197.
Tarer'a, 158, 255 et suiv., 261 et suiv., 332, 343, 349 et suiv., 354, 801.
Tar'essa, 256, 290, 291, 292, 337, 343.
Tarezzeth, 335.
Tarif des droits de sortie, 650.
Targa, 376.
T'arik', 716, 717.
Tar'ouna, 342, 393.
Tar'zouth, 64, 95, 103, 339.
Tasaft, 154.
Taslent, 341.
Tatouage, 398.
T'ayyéb (et'-), 157, 458.
T'ayyibiyin, 74, 458. (V. *Ouaszan.*)
Tayinza, 154.
Taza, 84, 336, 360, 424, 425, 440.
Tazaran, 254, 314, 347, 348, 352, 775.
Tazek'k'a, 340.
Tazemmourth, 339.
Tazleth, 337.
Tazoud'a, 401.
Tazoudha, 625.
Tazouggarth, 68, 88.
Tazouknan, 154.
Tazr'adra, 78 et suiv.
Tazrouth, 175, 197, 339, 414, 493.
Tchemmich, 568 et suiv.
Teçoul. (V. *Dsoul.*)
Télégraphes, 661.
Tehama, 74.
Teinturiers, 305, 306.
Temlouguith, 95, 109.
Témoignages (faux), 391.
Temsaman, 86, 631.
Tenr'aya, 120, 153.
Tétouan, 93, 99, 161, 162, 190, 199 à 246, 570, 693, 694, 722.
T'eyyar (et'-), 553, 775.
Thaourt'a, 392.
Thé, 21, 481, 594.
Thé (éloge du), 481.
Théâtre, 463, 464.
Thlatha (eth-), 393.
Tichems. (V. *Tchemmich.*)
Tid'ir'in. (Voyez ci-dessous la note (1).
Tidjaniyyin, 74, 627, 744.
Tifélouas, 376.
Tiferkiouan, 340.
Tiferouan, 155.
Tiguejd'ith, 92, 110.
Tiguisas, 256, 267, 289, 333, 343, 349, 350, 354.
Tiguist, 111.
Tiliouan, 155.

(1) *Tid'ir'in* تيذيغين, montagne de Zerk'eth (Rif), d'où sort une des sources du Ouarer'a. Les Arabes appellent ce mont *Djebel el-Goudi* (*el-Djoudi* en arabe littéraire), tandis que les Berbères de Zerk'eth lui donnent le nom de *Ad'rar en Tid'ir'in* (la montagne des escarpements). On croit dans le pays que l'arche de Noé est venue s'échouer sur le Djebel el-Djoudi conformément à ce que dit le Coran, chap. XI, vers. 46 : « Le vaisseau s'arrêta sur la montagne *El-Djoudi.* » (V. la note de Kasimirski, p. 175. Le Coran, Paris. 1891.)

Tiloutaf, 95, 342.
Timert'as, 110.
Timezgana, 60, 89.
Tinr'eran, 89.
Tir. (V. *Sport.*)
Tir'esouan, 342.
Tisserands, 16 et passim.
Tisouka, 119, 152.
Tissot (auteur de la *Géographie comparée de la Maurétanie Tingitane,* travail admirable que j'ai dû consulter souvent pour faire mes *Notices Historiques*).
Tit'-Frah'eth, 93.
Titres honorifiques, 516, 517.
Tit't'aoun. (V. *Tétouan.*)
Tizi, 92.
Tizi-l-Arbâ, 44.
Tizi-l-Djayi, 45.
Tizi-l-H'add, 45.
Tizlafan, 341.
Tiziran, 762. (V. *Tazaran.*)
Tlemcen, 232, 276, 463, 486, 797.
Tlemsoun, 486.
Toiles, 225, 226.
Toilette, 396 et suiv.
Toilette de mariée, 496.
Tolérance religieuse, 59, 776, 786.
Topographie d'El-Fah'aç, 663 et suiv.
Tordjman (et-). (V. *Houdas.*)
Torquemada, 18.
Touhami (et-), 458 et suiv.
Touhamiyin, 458 et suiv., 744, 745.
Toujgan, 281 et suiv., 335.
Touristes européens, 640.
Tournées des Chérif, 325 et suiv.
Toussaint marocaine, 36.
Traductions, 6, 123, 158, 236, 410, 481, 614, 702, 741.
Trafa, 746.
Traité franco-marocain, 653,
Traité germano-marocain, 649.
Traité de paix, 313.
Trépanation, 336.
Trêve générale, 520.
Tribus djebaliennes (tableau des), 779.
Tribus soumises, 70, 71.
Tripolitaine, 231, 766.
Trompettes ramadhanesques, 137.
Tueries, 30, 31.
Tuf, 356.
Turquie, 786, 787.

V

Vandales, 671, 672, 714.
Vandalisme, 127, 372.
Véracité du derviche, 351 et suiv.
Vêtements, 2, 15, 16, 17, 75, 139, 180, 247, 272, 366, 422.
Veillée des morts, 584.
Veuves, 399.
Vierges, 65, 498.
Vignobles, 15, 508, 757, 767.
Villages, 17, 120, 121 et à la fin de chaque tribu.
Villes, 81, 82, 83 à 87, 119 à 121, 200. (V. *Tétouan, Tanger, Ech-Chaoun*, etc.)
Villes inconnues, 119 et suiv.
Ville souterraine, 81.
Vin, 475, 764.
Viols, 266.
Visigoths, 675.
Vocation du derviche, 69.
Vols, 118, 196, 218, 282, 302, 329, 330, 404. (V. *Enlèvements.*)
Volailles, 29 et passim.
Voleurs (tactique des), 282.
Wolfrom, 231, 549.
Voltaire, 730.
Volubilis, 679.
Voyageurs, 17, 69, 70, 307, 351, 417, 531, 773.

Y

Yaâk'oub el-Mançour, 576, 577.
Yaâk'oub ben Idris, 440, 441.
Yah'ya ben Idris, 440.
Yah'ya-l-Ouardani, 257.
Yarsoul, 153.
Youb, 381,
Yousef, 474.
Yousef ben Yaâk'oub, 236, 276.

Z

Zahdjouka, 511, 529.
Zaouiya (ez-), 37, 204. (V. *Confréries.*)
Zber-Mchot', 35, 42.
Zebbouja-t-el-Ouest', 392.
Zedmeth, 95, 108, 299, 339.
Zemmij (ez-), 204, 713.
Zerga. (V. *Merdja.*)
Zerhoun, 153.
Zer'ira (ez-), 452, 768.
Zerrouk', 359.
Ziama (ez-), 383.
Zilis, 603.
Zit'an, 157, 354, 507.
Zitounat (ez-), 334.
Znaga, 509. (V. la note (1) au bas de la page.)
Zouak'in (ez-), 453, 485.
Zouaoua, 381.
Zouba (ez-), 61.
Zrafiyyin, 381.
Zrarda, 34, 44.
Zr'ari (ez-), 73.
Zrark'a (ez-), 358, 420.
Zr'ira (ez-), 12.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

(1) Certains groupes berbères marocains désignent les *Cenhadja* sous l'appellation commune de *Znaga* et leurs érudits prétendent que *Cenhadja* est un terme berbère arabisé tirant son origine de *Znaga*. (V. plus haut, page 251.)

Achevé d'imprimer le 3 Mars 1899

à l'Imprimerie D. HEINTZ

9, Boulevard Malakoff, 9

à ORAN

Carte des Djebala

(MAROC SEPTENTRIONAL)

AU $\frac{1}{250.000}$

PAR

Auguste Mouliéras

Oran, le 20 Janvier 1899

Espagne.

Détroit de Gibraltar

Mer Méditerranée.

Océan Atlantique

DJEBEL-HABIB

BENI-MSAOUR

BENI-MGOUD

BENI-HOUZMEY

BENI-MAADAN

BENI-SAID

BENI-YASSAM

ES-SAH'EL

DJEBEL-DERSA

Ceuta (Esp.)

Tanger

Tétouan

Arzila

Larache

Alcazar

Ouezzan

Fez

Mequinez

Ksar el Kebir

Tanger

Tetouan

Arzila

Larache

Alcazar

Ouezzan

Fez

Mequinez

Ksar el Kebir

BENI-MESGUILDA
BENI-MESGUILDA
BENI-MESGUILDA

LEKHLOUT

ANGAD

BENI-MESSARA

BOUMAIZA

BENI-ZEROUAL

BENI-MGUILDA

BENI-IDDER

Ouad. Sliman

Ouad. bou Selham

Merjat. ez. zerga

Chameaux

Bonars

Ben. Ougla

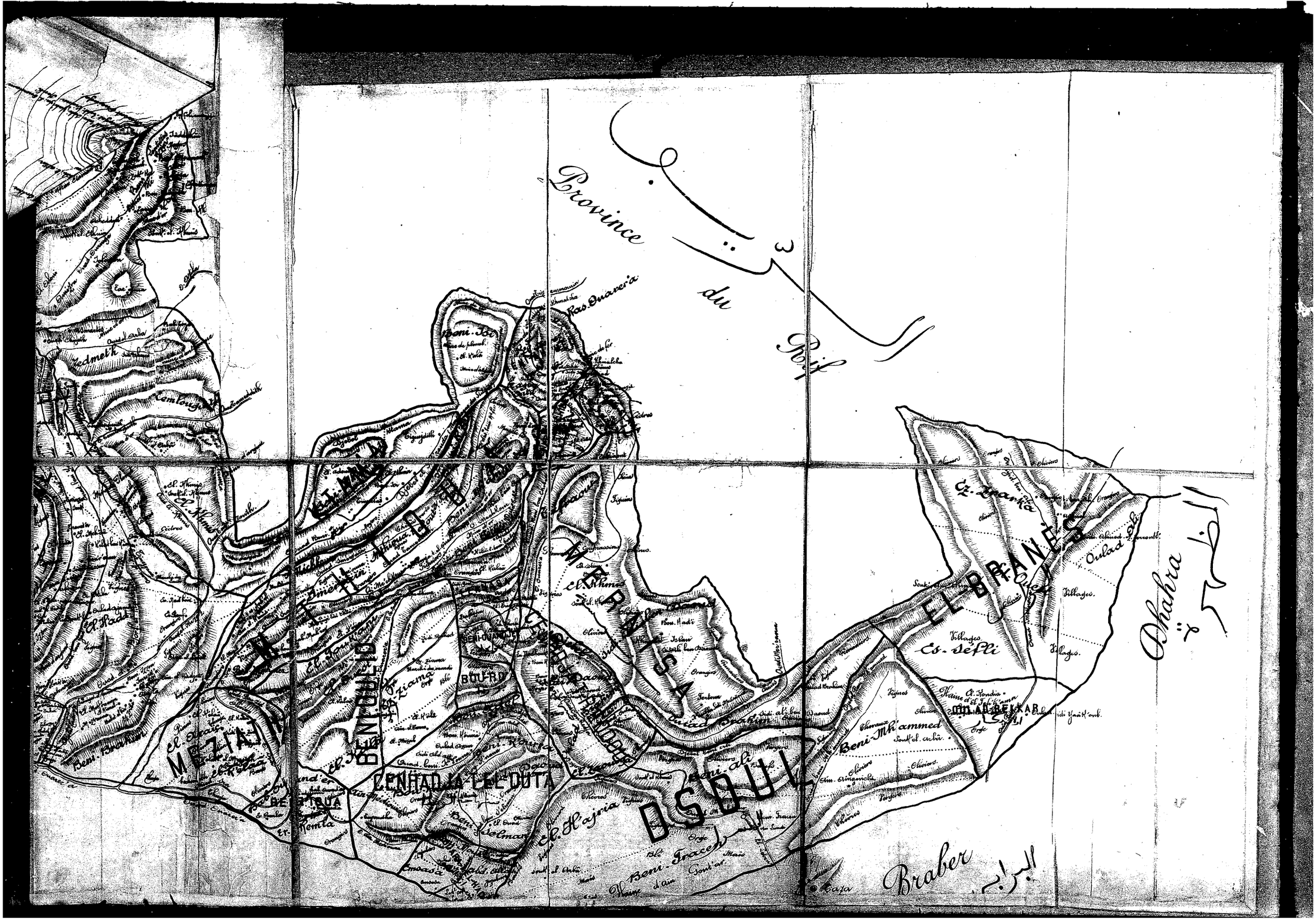
Ouad. Smeggaouen

Ouad. Zedmeth

Beni. Ibrahim

Fas

Province du Sud


Ras Ouaria
Ouad Ksob
Ouad Ouahrani
Ouad Sbaa
Ouad Mellah
Ouad Mzi
Ouad Ouaren
Ouad Ouaren
Ouad Ouaren